GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE
DE LA
NATION ÉGYPTIENNE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES ET LE HAUT PATRONAGE
DE SA MAJESTÉ FOUAD Ier, ROI D'ÉGYPTE

TOME II

L'ÉGYPTE PHARAONIQUE

PAR
ALEXANDRE MORET
MEMBRE DE L'INSTITUT - PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

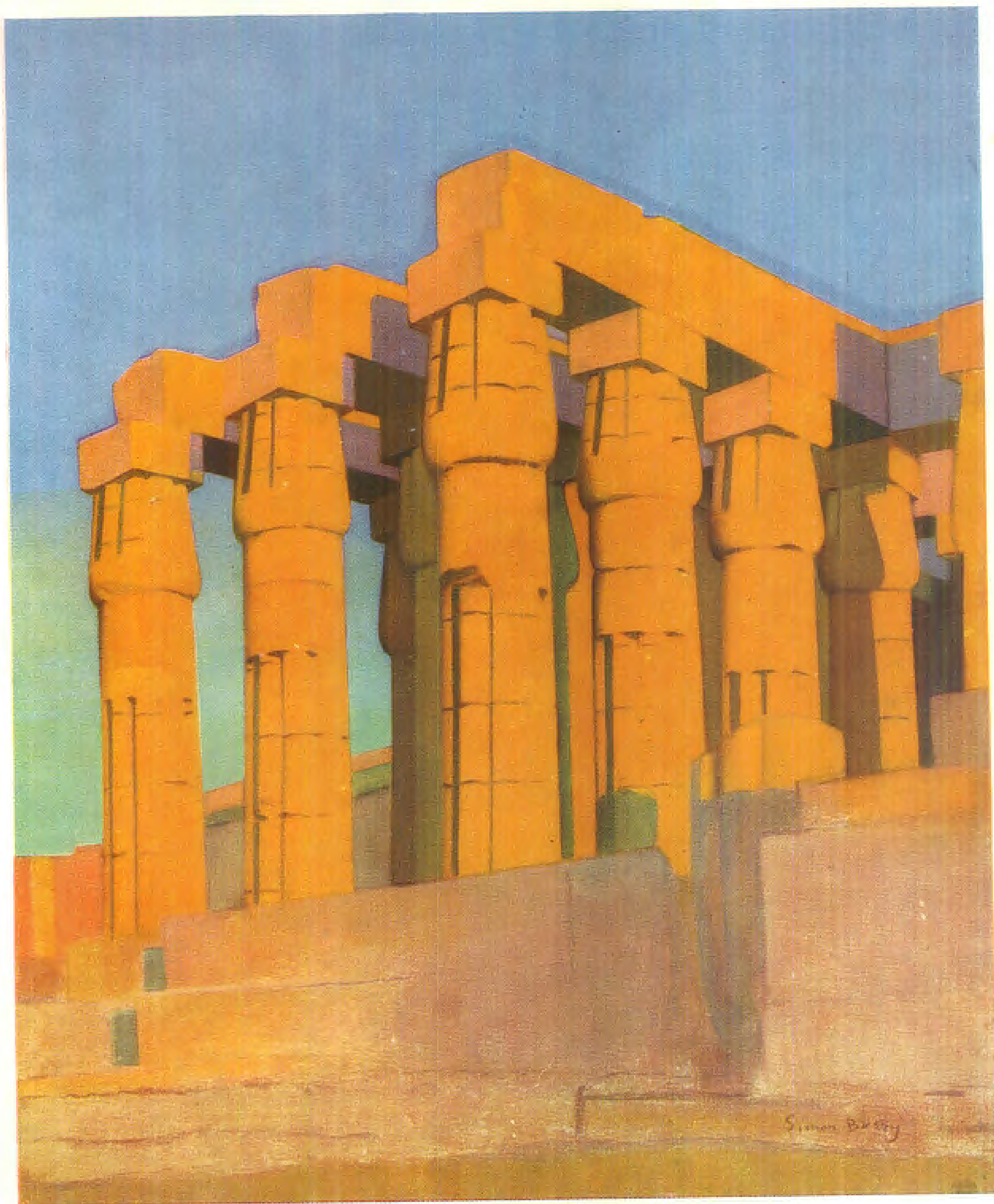
ILLUSTRATIONS EN COULEURS DE SIMON BUSSY
ILLUSTRATIONS EN NOIR DE MADAME ET MONSIEUR G. HANOTAUX Fils, J. J. CLÈRE, JEAN BRAEMER



PARIS
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE NATIONALE | LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
8, Rue Garancière — 6e

HISTOIRE
DE LA
NATION ÉGYPTIENNE

Il a été tiré de cet ouvrage six exemplaires sur papier Japon.
Ces exemplaires sont réservés.



LOUQSOR. — PREMIÈRE HYPOSTYLE D'AMÉNOPHIS III
Pastel original de Simon BUSSY.

GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE
DE LA
NATION ÉGYPTIENNE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES ET LE HAUT PATRONAGE
DE SA MAJESTÉ FOUAD Ier, ROI D'ÉGYPTE

TOME II

L'ÉGYPTE PHARAONIQUE

PAR

ALEXANDRE MORET
MEMBRE DE L'INSTITUT - PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

ILLUSTRATIONS EN COULEURS DE SIMON BUSSY
ILLUSTRATIONS EN NOIR DE MADAME ET MONSIEUR G. HANOTAUX FILS, J. J. CLÈRE, JEAN BRAEMER



PARIS
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE NATIONALE | LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
8, Rue Garancière — 6e

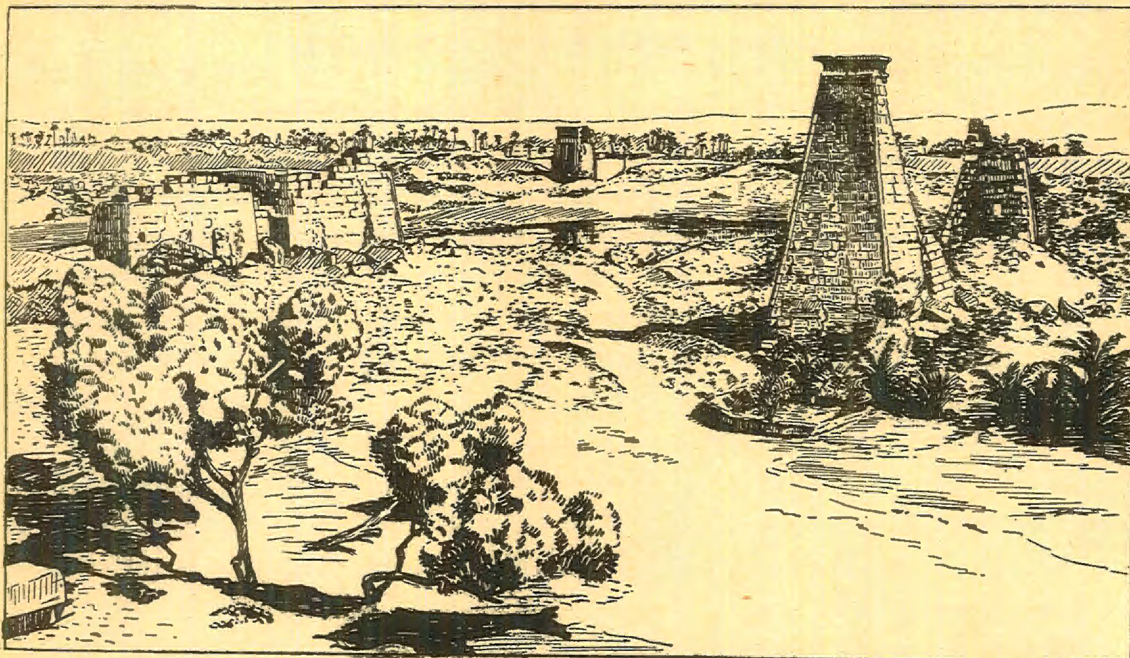
HISTOIRE
DE LA
NATION ÉGYPTIENNE
TOME II

L'ÉGYPTE PHARAONIQUE

PAR

ALEXANDRE MORET

MEMBRE DE L'INSTITUT - PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE



PAYSAGE DE HAUTE-ÉGYPTE : KARNAK (J. Braemer).

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITIONS ET PRÉHISTOIRE

I. — L'Égypte définie par les Égyptiens ; le Nil ; le Soleil.

II. — La Préhistoire en Égypte ; ses divisions : *a)* Paléolithique ; *b)* Néolithique ; *c)* Énéolithique.

I

L'Égypte définie par les Égyptiens ; le Nil ; le Soleil

Noms antiques de l'Égypte et du Nil Les géologues nous apprennent que la vallée continue du Nil et le sillon discontinu des oasis libyques sont des cassures superficielles, entamant la surface de ce haut plateau tabulaire, uniformément aride et désert, qui, par le Sahara, l'Arabie, la Syrie sableuse, se développe, d'un seul tenant, entre l'Atlantique et l'Iran. Par ces lignes de rupture, les eaux de l'Afrique équatoriale se sont déversées dans la Méditerranée, créant sur leur passage d'étroites vallées : l'Égypte et les Oasis. Celles-ci se différencient totalement du cadre désert, et leurs limites sont très précises.

C'est ce que savaient fort bien les prêtres égyptiens. Hérodote nous apprend qu'ils définissaient leur pays : « un don du fleuve. » Définition qui s'entend de deux manières : 1° Il n'y a d'Égypte que le long de ces eaux africaines qui, sous le nom de Nil, vont à la Méditerranée : là où le fleuve n'atteint pas, règne le désert ; 2° le limon que le Nil apporte d'Éthiopie colmate la fissure rocheuse où il coule, la recouvre de terreau cultivable, d'une épaisseur et d'une fertilité sans cesse accrues. Eau et sol, tout ce qui distingue l'Égypte du désert, provient du Nil.

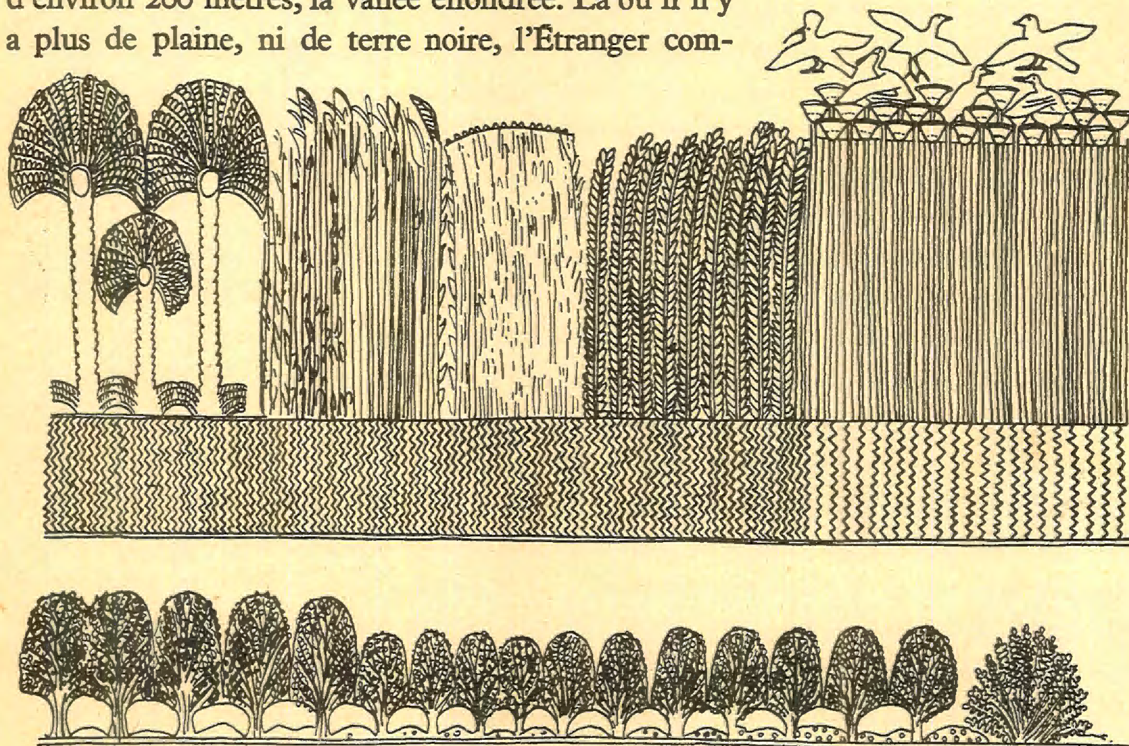
Les noms antiques de l'Égypte résument ces faits. Dans la langue des Pharaons, l'Égypte, c'est « la (terre) noire » : *Kemt* = *Kémi;* le nom s'écrit par un signe qui figure un foyer de campagne, ou un tas de matériaux en ignition, d'où sortent de courtes flammes ; Kémi, c'est donc la terre, noire comme un four ou comme la suie. En opposition, le désert est « la (terre) rouge » *deshert*, figurée par un flamant, la terre rouge-flamant.

C'est donc du limon fluvial que la terre de *Kémi* tire son nom indigène. Quant à son nom grec Αἴγυπτος (d'où *Ægyptos*, *Égypte*), qui apparaît tout d'abord chez Homère, il n'est pas explicable par le grec, et sa dérivation d'un vernaculaire égyptien est incertaine. Les uns admettent que c'est une déformation de *Ha(t)-ka-Phtah*, « le château de Phtah » — nom sacré de Memphis ; d'autres y voient une dérivation de *Gebtiou*, Coptos, très ancienne cité de la région thébaine. Il est intéressant de noter que, chez Homère, Αἴγυπτος désigne tout d'abord le Nil, avant le pays, par une identité reconnue entre le fleuve créateur et le sol, sa création.

Pour le mot Νεῖλος « Nil », qu'on lit en premier lieu chez Hésiode, son origine indigène n'est pas douteuse. mais de quel terme dérive-t-il ? On hésite entre *na ialou* « les fleuves » et la racine sémitique *nahr* « rivière ». Les Égyptiens usaient d'ordinaire, vis-à-vis de leur père nourricier, d'une épithète admirative : l'Eau par excellence, *Ioumâ*, qui désigne aussi la mer (exactement comme le fellah d'aujourd'hui emploie le mot *bahr*) ; ou bien, c'est « le grand fleuve » *i(t)rou âa;* nom appliqué surtout à la branche canopique du Delta, ὁ μέγας ποταμὸς de Strabon et de Ptolémée. Pour désigner le Nil sous l'aspect d'une divinité anthropomorphe, on préférait une épithète caractérisant la crue, *Hâpi* (ou *Hâpi*-le-Grand), probablement « celui qui court » (*hp*).

LIMITES DE L'ÉGYPTE Si l'Égypte est la vallée du Nil, elle ne comprend, en réalité, que la terminaison septentrionale du grand fleuve. Dès les temps les plus anciens, les Égyptiens situaient le point de départ de leur pays à la première cataracte ; même le premier Nome était dénommé « terre de Nubie » (*Ta Setet*), à cause de son contact avec une région distincte, la Basse-Nubie. Héro-

dote, Ératosthène et Strabon confirment cette délimitation. Pour la superficie en largeur, ils attribuent à l'Égypte « tout le pays que couvre le Nil en crue », c'est-à-dire fort peu d'espace, « le ruban » de terres irriguées, dont parle Strabon. C'est adopter la définition que fournissent les textes hiéroglyphiques. L'Égypte s'arrête aux falaises ondulées du désert qui surplombent, à l'Orient comme à l'Occident, d'environ 200 mètres, la vallée effondrée. Là où il n'y a plus de plaine, ni de terre noire, l'Étranger com-



CULTURES DE LA BASSE-ÉGYPTE
(Bas-relief du temple de Sahourâ) (J.-J. Clère).

mence. L'écriture figurative exprime cette distinction tranchée entre l'Égypte et son entourage immédiat ; *Kémi* est figurée par un plateau terrestre, ▬ le signe de la terre *ta* par excellence ; le désert et l'étranger sont toujours désignés par le profil onduleux de collines rocheuses ⛰ *khaset*. Par opposition aux Égyptiens de la plaine, les Étrangers de tous lieux seront partout des Montagnards, *Khasetiou*.

ASPECTS DIVERS DU COURS DU NIL On distinguait, comme aujourd'hui, trois régions dans le cours du Nil ; elles étaient inégalement connues des Égyptiens :

1° Dans le Sud, l'immense bassin du haut fleuve, que nous appelons

Soudan et région des grands lacs. Les textes hiéroglyphiques n'en disent rien. Plus tard, il existera des témoignages de quelques explorateurs ; Hérodote, Ératosthène, Strabon nous les rapportent (voir tome I).

2° Entre les quatrième et première cataractes s'étend la Nubie ; ce nom évoque le pays de l'Or (pépites et sables aurifères), d'où les Égyptiens tiraient le jaune métal *noub*. On distingue : la *Haute-Nubie*, entre Napata et Ouâdi-Halfa, que les Égyptiens dénommaient *Koush :* région parfaitement connue, colonisée et administrée par les Pharaons depuis le vingtième siècle avant notre ère ; la *Basse-Nubie* de la deuxième à la première cataracte, « terre de la déesse Setet » (d'Assouan), dont les destinées furent liées à celles de la monarchie égyptienne, depuis la période préhistorique.

3° L'Égypte proprement dite, d'Assouan à la Méditerranée, foyer principal de la grande civilisation pharaonique. On y distingue, de temps immémorial, « deux Terres » : 1° la vallée étroite, qualifiée « terre de la plante du Sud », *ta shemâ* ; 2° depuis Memphis, l'épanouissement des terres et des eaux vers la Méditerranée, la « terre des joncs du Nord », *ta meht.*

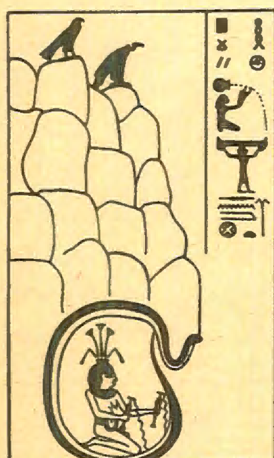
La dénomination que nous employons volontiers : Haute-Égypte et Basse-Égypte, n'était pas connue des anciens Égyptiens ; ils disaient « les deux terres » (*taoui*), et la « terre du Sud », la « terre du Nord ». Quant au mot *Delta*, il a été suggéré aux Grecs par la ressemblance des branches divergentes du Nil, après Memphis, avec le tracé d'un △. L'Égypte proprement dite, de la première cataracte à la Méditerranée, ne présente pas une superficie de terres cultivables supérieure à celle de la Sicile ou de la Belgique. C'est d'une région très exiguë qu'est sortie l'immense civilisation pharaonique.

LE NIL Au point de vue physique, la merveille de l'Égypte c'était le Nil. Diodore admire en lui « le plus grand de tous les fleuves » ; Hérodote notait qu' « aucun fleuve des pays limitrophes ne mérite d'être comparé à une seule de ses bouches ». Pour les Égyptiens, c'était l'Eau par excellence. Il frappait les imaginations par ce qu'il y avait de gigantesque et d'inexpliqué dans son cours, ses sources énigmatiques, sa crue annuelle, et par sa puissance créatrice, qui avait modelé, non seulement la terre, mais toute l'existence des hommes de l'Égypte.

SOURCES APPARENTES DU NIL A LA PREMIÈRE CATARACTE Les sources lointaines du Nil équatorial, si elles ont pu être pressenties des Égyptiens, n'ont jamais été connues d'eux avec une entière exactitude (voir tome I). Par

contre, à la région de la première cataracte était lié un problème curieux, celui des sources « apparentes » du fleuve, que la tradition religieuse et populaire se plaisait à situer là, vers cette « porte du Sud » de l'Égypte.

On sait la théorie simpliste d'un prêtre de Saïs, dans ses entretiens avec Hérodote : « Il me dit qu'entre Syène et Éléphantine, il y avait deux montagnes, à sommets pointus, dont l'une s'appelait κρῶφι, et l'autre μῶφι. Les sources du Nil (qui sont de profonds abîmes) sortaient, disait-il, du milieu de ces montagnes : la moitié de leurs eaux coulait vers le Nord, en Égypte, et l'autre moitié vers le Sud, en Éthiopie. »



GROTTE DU NIL A BIGÈH

A l'époque romaine, Sénèque décrit, à Éléphantine, « deux bouches, où, lors d'un sacrifice annuel, les prêtres jetaient des offrandes, et les gouverneurs du pays, des présents en or. On les appelait *veinae Nili.* »

Les textes hiéroglyphiques mentionnent effectivement, à la première cataracte, deux « gouffres » *qer-ti* (qer = gouffre, caverne au duel) et, parfois, deux rochers *men-ti*; l'ensemble constitue une « cachette » *tepehet*, « d'où l'eau pure du Nil sort à Éléphantine », surtout en temps de crue. Les monuments figurés confirment les textes. Précisément à Philæ, dans un petit temple construit par Trajan, un bas-relief représente cette cachette du Nil. Sous un amoncellement de rochers polis que surmontent un vautour et un faucon, « divinités du Sud et du Nord », se creuse une grotte circulaire, dont un grand serpent (agathodémon), replié, protège le contour. Le Nil y est figuré sous sa forme humaine de dieu Hâpi, aux mamelles pendantes : accroupi, il tient, de chaque main, un vase d'où coule l'eau « pure ». C'est, dit la légende hiéroglyphique, « le double Hâpi pur qui monte dans Senemt, » c'est-à-dire dans Bigèh, île rocheuse, à courte distance et en face de Philæ. C'était donc à Bigèh, et non à Éléphantine même, qu'on situait les deux gouffres. Vraisemblablement, des tourbillons se produisaient au pied des rochers, et le remous des eaux donnait l'illusion de deux flots se dirigeant en sens contraire, l'un vers le Sud, l'autre vers le Nord.

Mais pourquoi Nil du Sud et Nil du Nord ? Pourquoi Hâpi tient-il, en effet, deux vases d'où coulent deux flots distincts ? C'est parce que l'Égypte se divise, naturellement et politiquement, en Vallée et Delta, en Sud et Nord. L'influence des divisions territoriales sur les dénominations du Nil entraînait d'autres coutumes : dans chacune des quarante-deux provinces, ou nomes, on personnifiait le

cours local du fleuve par un dieu Nil, spécial à ce nome : à côté du grand Nil, on vénérait non seulement un Nil du Sud et un Nil du Nord, mais quarante-deux Nils pour toute l'Égypte.

Ainsi le prêtre de Saïs donnait à Hérodote une explication en style administratif : le Grec l'a transposée, à tort, sur le plan géographique. Dire que le Nil prend source à Éléphantine, cela signifiait qu'il entrait là sur le sol de l'Égypte, comme Nil du Sud et Nil du Nord. L'interprétation abusive résulte aussi d'une prétention intéressée du clergé local, qui se révèle sur un autre monument fameux.

La stèle de Zeser Sur un rocher de l'île Sehel, aplani comme une stèle, on a gravé, à l'époque ptolémaïque, un édifiant récit attribué, par fraude, à l'illustre roi Zeser de la IIIe dynastie. Le Nil, pendant sept ans, n'avait pas eu de crue ; d'où le nom « Stèle des sept années de famine » donné à ce monument par H. Brugsch, son premier éditeur. Zeser, avant d'intervenir auprès du dieu Hâpi, mande son vizir, le savant magicien Imhetep, et s'informe : « Où se trouve le lieu où naît le Nil ? » Imhetep se rend au sanctuaire d'Hermopolis, y prend dans la bibliothèque les livres sacrés, et révèle à Zeser les mystères dont nul roi n'avait eu connaissance, depuis les temps de Râ : « Il est une ville au cœur du fleuve, d'où arrive le Nil : Éléphantine, tel est son nom ; c'est la première ville du premier nome, vers le pays de *Ouaouat* (Basse-Nubie), le commencement du pays... Les « deux gouffres » (*qerti*), ainsi s'appelle l'eau : ce sont les deux mamelles (*menti*) du Nil (d'où coulent) toutes les bonnes choses. C'est un lit pour Hâpi ; il s'y rajeunit (en cette saison), où il fait présent de sa crue ; il y copule, il y engendre, tel qu'un mâle avec une femme, et il réitère comme mâle, le cœur joyeux... » Plus loin, Khnoum, le dieu officiel de la cataracte, apparaît dans un songe à Zeser et lui dit : « Les deux gouffres se trouvent dans une châsse sous moi ; il dépend de moi d'ouvrir les sources ; je connais le Nil et je l'amènerai vers les campagnes... ». La conclusion se devine : Zeser fait donation au dieu Khnoum, c'est-à-dire à ses prêtres, de la région appelée Dodécashène, ce qui étend les possessions du sanctuaire à 12 shènes au sud d'Éléphantine. On voit pourquoi le clergé d'Éléphantine plaçait les sources du Nil à la première cataracte.

La crue du Nil et les larmes d'Isis Plus encore que le mystère des sources, un phénomène permanent, et non moins merveilleux, faisait l'admiration, non seulement des Égyptiens, mais des étrangers qui visitaient l'Égypte. Ce fleuve, aux sources inconnues, ne reçoit plus d'affluents après

l'Astaboras, dans la région de Méroé ; néanmoins, loin de se laisser boire, comme d'autres fleuves, par le désert vorace, il déborde pendant cent jours, et cela au temps de la canicule ; au contraire, pendant l'hiver, il rentre dans son lit, et ses eaux diminuent jusqu'au retour du solstice d'été. Ainsi parle Hérodote (II, 19), qui conclut : « J'eus beau m'informer pourquoi ce fleuve est, de sa nature, le contraire de tous les autres ; je n'en pus rien apprendre d'aucun Égyptien. » Diodore (I, 36) renchérit sur l'étonnement d'Hérodote : « Les crues du Nil sont un phénomène qui frappe d'étonnement ceux qui le voient et qui paraît tout à fait incroyable à ceux qui en entendent parler. En effet, tandis que les autres fleuves diminuent vers le solstice d'été, et se dissipent de plus en plus à dater de cette époque, le Nil, seul, commence alors à croître, et ses eaux grandissent de jour en jour, jusqu'à inonder enfin presque toute l'Égypte ; de même, il va en décroissant pendant une égale durée de temps ; puis il revient au même état d'où il était parti. »

Ce n'est pas aux textes hiéroglyphiques qu'il faut demander un tableau de l'inondation : on n'y trouvera que de courtes phrases, en termes réticents, où s'expriment seulement la vénération un peu craintive, la reconnaissance, l'émotion des hommes, devant un phénomène sacré, dont il serait impie de profaner le mystère par une analyse trop explicite. Mais voici ce qu'ils pouvaient en dire : à une date qui correspond à la mi-juin actuelle, un signe éclatant apparaît dans le ciel : une brillante étoile se lève à l'aube, dans l'horizon oriental, tout proche du soleil naissant, — phénomène que nous appelons « lever héliaque » de Sothis. On nomme Sothis (notre Sirius) : « celle qui crée le renouveau de la végétation » (*Pyr.*, § 477), « la divine Sothis au ciel, qui amène la crue (*Dendérah* »). Or, cette étoile c'est Isis, pleurant sur la moisson coupée, la mise à mort de son époux Osiris, l'Esprit de la végétation, démembré par les faucilles. En effet, la nuit du lever héliaque de Sothis s'appelle « la nuit du grand flot de larmes, issu de la grande déesse » (*Pyr.*, § 265), ou, plus brièvement, « la nuit des larmes ». Les pleurs d'Isis tombent dans le Nil, réveillent le fleuve endormi, suscitent la crue. Pausanias (*In Phocicis*, X, 32) confirme exactement la tradition : « La crue du fleuve et l'inondation des campagnes, c'est une larme d'Isis qui en est la cause. » Aujourd'hui encore, chrétiens et musulmans célèbrent, le 11 du mois copte Payni, « la nuit de la goutte », parce qu'une goutte, tombant du ciel au Nil, provoque la crue, dans la nuit du 17 au 18 juin. Solstice d'été, début de l'inondation, commencement de l'année calendérique, — toute vie, dans le ciel, sur la terre, dans la société, recommençait chaque année, à cette date fatidique.

Hâpi le grand — La littérature religieuse des Égyptiens est si ancienne qu'elle est toute pénétrée d'animisme ; aussi le Nil en crue est-il un dieu de la nature dont la vie « se renouvelle ». Au jour sacré où « l'eau du renouveau », « l'eau de la vie », sourd de la terre, Hâpi-Osiris s'éveille dans sa cachette d'Éléphantine : « L'eau de la vie qui est au ciel, elle vient ; l'eau de la vie qui est dans la terre, elle vient. Le ciel brûle (d'éclairs) pour toi ; la terre tremble pour toi, devant la naissance du dieu. Les deux rochers (*menti*, ceux qui encadrent les gouffres d'Éléphantine), se sont ouverts, et le dieu se manifeste, le dieu prend possession de son corps (la terre) » (*Pyr.*, § 2065). Ailleurs, le roi mort, identifié à Osiris, est dépeint en ces termes : « Ounas vient, tel que le premier flot de l'inondation ; il est tel que le crocodile vert qui lève la tête et dresse la poitrine. Il est venu à ses pâturages, sur les rives du fleuve, pendant la grande crue, vers sa place de repos aux champs verdoyants. Il fait reverdir l'herbe sur les deux rives ; ce qu'il apporte, c'est le cristal du grand œil d'Horus (la crue), au cœur des champs. Voici qu'il mange de sa bouche et qu'il copule... car c'est un mâle qui enlève les femmes, à son désir. » (§ 307.) Dans un hymne de la XX[e] dynastie, on s'adresse à Osiris en ces termes : « C'est toi, Hâpi le Grand, au jour de l'inondation ; dieux et hommes vivent des humeurs qui sont en toi. » On lira plus loin un hymne au Nil, où, en termes plus abstraits, l'auteur décrit les effets de l'inondation et la reconnaissance des hommes envers leur bienfaiteur.

Effets de la crue sur le sol et les eaux — Du solstice d'été au solstice d'automne, le Nil, comme on lit aux Pyramides, « prend possession de son corps, » la terre aride ; il la couvre pendant quatre mois (juillet à octobre) : c'est la première saison du calendrier, la « crue » (*akhet*). Les semailles s'achèvent vers le moment où le fleuve rentre dans son lit ; la deuxième saison, « germination », (*pert*) occupe quatre mois, de novembre à février. Suivent les récoltes successives, à travers le printemps bref, précoce, et l'été, que dessèchent le vent chaud du désert (*khamsin*), le soleil plus ardent, la diminution progressive du Nil, pendant quatre mois de la troisième saison (de mars à juin), la « chaleur » (*shemou*). L'année de l'Égypte suit donc le rythme donné par le Nil, d'une crue à la suivante.

Toute crue du fleuve modèle à nouveau le sol. Les prêtres égyptiens expliquèrent donc à Hérodote (II, 13) et à Diodore (I, 34) que, chaque année, le limon, charrié d'Éthiopie, exhaussait la vallée et empiétait sur la mer. Selon les calculs modernes, le rivage du Delta gagne un mètre par siècle sur la Méditerranée. Dans la vallée resserrée, le sol s'exhausse plus encore, par le colmatage annuel.

Au temps du roi Mœris, dit Hérodote, une crue de 8 coudées (4 mètres environ) suffisait pour arroser toute l'Égypte; neuf cents ans après la mort de Mœris, si le fleuve ne monte pas de 15 à 16 coudées (8 mètres environ), il ne se répand plus sur les terres. Ces évaluations empiriques se vérifiaient officiellement. Des cotations de la crue sont encore gravées sur le quai du temple de Karnak, entre les années 1000 et 600 avant Jésus-Christ; elles montrent qu'en un siècle le niveau de la hauteur d'eau, par conséquent le sol, s'éleva de 96 millimètres.

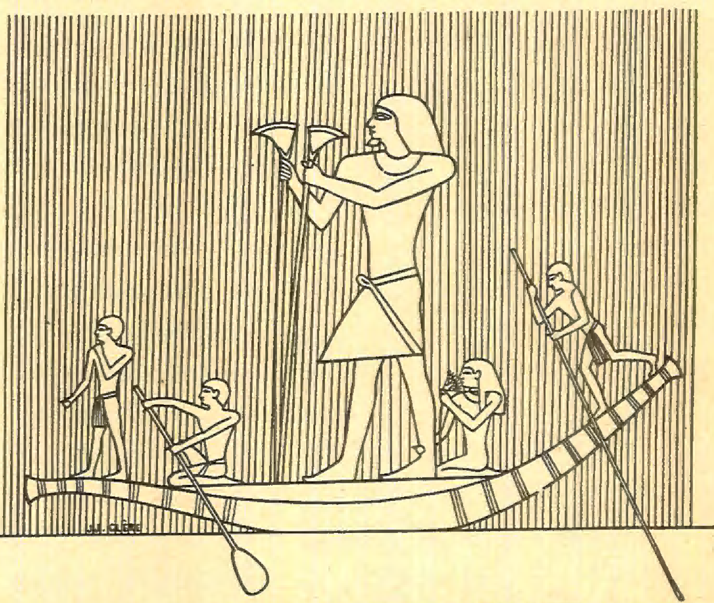
Cependant, la crue a des inconvénients graves, et, tout en facilitant l'exploitation des terres, elle exige des hommes un soin minutieux et assidu. Le sol n'offre qu'une faible pente, puisque la première cataracte n'est qu'à 80 mètres au-dessus du niveau de la mer; les eaux restent donc paresseuses. Qu'on les abandonne à leur caprice, le Nil changera de lit. Tantôt l'eau « n'atteint jamais dans ses débordements certains recoins de la vallée, qui restaient improductifs; ailleurs, au contraire, elle séjournait avec tant de persistance qu'elle changeait le sol en bourbiers pestilentiels. Le Delta, à moitié noyé par les eaux douces, à moitié sous les lagunes de la Méditerranée, était un immense marais semé de quelques îles sablonneuses, et couvert de papyrus, de lotus, d'énormes roseaux, à travers lesquels les bras du Nil se frayaient un cours sans cesse déplacé ». (Maspero.) Les canaux latéraux dans la vallée, et les diverses branches du Nil dans le Delta (cf. tome I, p. 25) constituent un réseau complet de navigation intérieure, si facile, que les transports s'y font souvent sur de simples barques en terre cuite (Strabon), ou des plates-formes légères, ou des esquifs en bottes de roseaux. Ce régime fluvial forcera les Égyptiens à devenir des ingénieurs consommés dans l'art hydraulique, et d'excellents navigateurs.

FÊTES POPULAIRES DE LA CRUE Le spectacle de l'inondation, ses effets, à la fois bienfaisants et redoutables, ont inspiré aux Égyptiens des manifestations de piété, mêlée de joie et de crainte, qui remontent à des millénaires, et dont certains usages subsistent encore aujourd'hui. « Ils tremblent, ceux qui voient Hâpi quand il bat (ses vagues), mais les pâturages rient, les rives fleurissent, les offrandes des dieux descendent (du ciel), les hommes rendent hommage, le cœur des dieux s'exalte ! » (*Pyr.*, § 1553).

Diodore, qui a vu la crue, nous dit que « le peuple, qui est pendant ce temps libre de tout travail, s'abandonne au plaisir des festins et à toutes sortes de réjouissances ». Les anciens Pharaons, continue-t-il, « envoyaient par les villes des messagers pour faire savoir de combien de coudées, ou de doigts, le fleuve s'était élevé,

et quand il commençait à baisser. Ainsi instruit de la crue et de la baisse des eaux, le peuple est délivré de toute anxiété ». Aujourd'hui encore, après la nuit de la goutte, dès que la crue atteint la hauteur désirée, le « crieur du Nil » parcourt les rues et annonce au peuple l'heureux événement, signal de liesse et d'allégresse (cf. tome I, p. 35).

Dans la littérature populaire, en particulier les *Chants d'amour*, nous voyons le paysan monter en barque, avec toute sa famille, pour descendre le Nil, la « nuit de sa fête », c'est-à-dire la Nuit de la Goutte, jusqu'à la ville, où il célébrera dans les chants, les danses, les beuveries de bière, cette bienheureuse renaissance du Nil. En ce jour béni, à « l'ouverture des canaux » les fiancés se rencontraient pour mettre leurs amours éphémères sous le patronage du Nil et de la Terre. Voici ce que chante l'amoureux qui va rejoindre sa belle, à Memphis :



CUEILLETTE DU PAPYRUS DANS LES MARAIS DU DELTA (T. DE TI) (J.-J. Clère).

« Je descends le fleuve en barque, je rame selon la cadence, un bouquet de fleurs sur mes épaules. Dès que je serai à Memphis, je dirai à Phtah, seigneur de la Vérité (1) : donne-moi ma sœur cette nuit. Le fleuve est rouge comme du vin ; Phtah est dans ses roseaux ; Sekhmet est sa fleur ; Earit son bouton de lotus ; Nefertoum sa fleur de lotus. Ma sœur (2) sera joyeuse. L'aube du jour, ce sera sa beauté. Memphis est une coupe de parfum, déposée devant le Dieu au beau visage. »

Et l'amante répond : « Je descends en barque sur l'Eau du Régent et j'entre dans l'Eau de Râ. Mon cœur me pousse à marcher là où les tentes se dressent, pour l'ouverture des canaux... Là je verrai arriver mon frère... Me voici avec toi, à la

(1) L'amant énumère les divinités de Memphis, complices de ses amours.

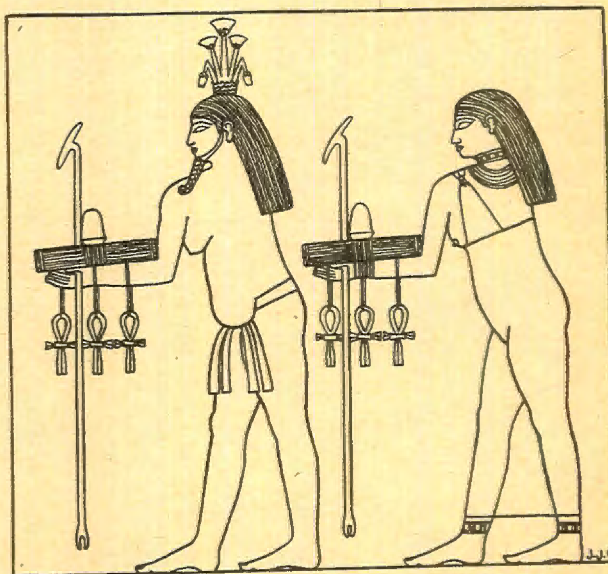
(2) « Sœur et frère » sont ici, comme aux Cantiques de Salomon, l'équivalent d'amante et d'amant.

bouche des canaux... Nos bras sont pleins de fleurs, ma chevelure est lourde de parfums. Je suis pareille à une fille du Roi, seigneur des Deux Terres, quand je suis avec toi. »

La fiancée du Nil Au jour de l'ouverture des canaux, lorsqu'on rompt les digues temporaires pour laisser entrer la crue dans les champs, le Nil prend réellement « possession de son corps » ; il possède sa fiancée, l'Égypte. C'est ce que rappellent, aujourd'hui encore, certains épisodes de la fête de la « plénitude du Nil, » décrite au tome I. L'eau montante pénètre et emporte un cône de terre, simulant une figure de femme, l'*arouseh* du Nil, sa « fiancée ». Nul doute sur la signification de ce rite, que Sir James Frazer a fort bien élucidée, en le comparant avec les coutumes agraires d'autres pays. Il s'agit de marier le fleuve, principe mâle, à son épouse la terre à céréales, que ses eaux vont féconder. Lui présenter un simulacre de fiancée, c'est user d'un de ces charmes de *hiérogamie,* qui sont universellement employés pour stimuler la fertilité des terres. Une autre coutume de même sens prévalait à l'époque musulmane : on jetait au fleuve un mannequin grossièrement modelé en limon, vêtu d'oripeaux, paré comme une fiancée, le jour de la coupure de la digue.

Cône de terre et mannequin sont les figures atténuées d'un sacrifice humain qui fut réel. Ils remplacent certainement une vierge vivante que, jadis, on jetait au Nil. Nous avons déjà vu plus haut que le Nil est « un mâle qui convoite les femmes, quand son cœur se prend de désir » (*Pyr.*, § 507). Dans un récit populaire, le *Conte des Deux Frères*, on nous montre le Nil, roulant ses vagues ; il poursuit la femme de Bataou, en criant : « Je veux m'emparer d'elle, » mais la femme de Bataou se rachète en abandonnant au fleuve une boucle de ses cheveux. D'après le catalogue des offrandes présentées au Nil, à la fin de Ramsès III (vers 1170 avant J.-C.) nous savons qu'on jetait au fleuve des statues d'une femme appelée « princesse », *rpât* ; n'est-ce point la substitution d'une effigie à la femme vivante, qu'emportait le Nil aux temps anciens ? Des inscriptions grecques retrouvées par Lefebvre dans le temple d'Akhôris, à Tehneh (Moyenne-Égypte), nomment les prêtres chargés de surveiller la crue du Nil (entre 285 à 345 après J.-C.), du 3 au 16 août, dans le moment que l'eau nouvelle, bienfaisante et fécondante avec son limon fertile, monte jusqu'au temple. Il s'agit, sans doute, de préparer la fête traditionnelle, où s'exalteront les espoirs de récoltes abondantes, à la vue des noces augustes du Nil et de la Terre noire.

LE DIEU NIL ET SES FÊTES Parallèlement aux rites populaires, la religion officielle avait fait du Nil un dieu tout humain. On le figurait avec un corps d'homme jeune, mais d'un aimable embonpoint, et dont les seins lourds pendent comme les mamelles d'une nourrice ; sur sa tête, un bouquet de plantes aquatiques, papyrus et lotus ; à la ceinture, un réseau de lanières découpées, comme en portaient les mariniers du Delta : de toute sa personne agreste s'exhale comme un salubre parfum d'eau vive et de fraîche brise. Une des plus anciennes figures du Nil, au temple de Sahourâ (Ve dynastie, vers 2600), le représente sous une forme masculine, et aussi sous une forme féminine, aux contours arrondis, pour mieux exprimer l'*ubertas* caractéristique.



LE NIL DU NORD
(Temple de Sahourâ) (J.-J. Clère).

D'ordinaire, le rôle du Nil dans l'iconographie est d'apporter les offrandes aux dieux et aux hommes puisque, créateur de l'abondance, il personnifie toutes les subsistances « que le ciel donne, que la terre crée, que le Nil apporte de sa cachette », suivant la formule employée pour la présentation des offrandes.

Parmi les nombreuses fêtes du Nil, la mieux connue n'est autre qu'un « rite pour faire venir la crue » que le Pharaon, grand magicien, héritier des pouvoirs des « rois de la pluie » primitifs, célébrait, chaque année, avec un cérémonial impressionnant. Vers le solstice d'été, en ces jours où le Nil s'appauvrit au point qu'il semble mourir, le roi se rendait à Silsilèh. C'est une localité au sud de Thèbes : la vallée, resserrée entre les falaises rocheuses des deux déserts, s'y trouve réduite au fleuve qui creuse son lit en profondeur, comme s'il allait disparaître dans les abîmes de la terre. Après avoir rappelé la puissance du Nil, ses bienfaits pour la terre d'Égypte, le roi provoquait la renaissance de la crue en offrant au fleuve un veau blanc, des oies, des dons variés, et en jetant dans l'eau un rouleau de papyrus, formule magique dont la puissance contraignait, s'il était besoin, le Nil à revenir sur terre. Trois stèles gravées par Ramsès II, Mernephtah et Ramsès III, racontent tout au long la cérémonie.

Hymne au Nil La piété de l'Égyptien envers le fleuve nourricier, ses sentiments de crainte, de respect, de gratitude s'expriment au mieux dans un hymne célèbre que l'on chantait aux fêtes du Nil ; la rédaction en remonte à la XVIIIe dynastie, vers 1500, mais l'inspiration en est ancienne ; recopié dans les écoles de scribes, il nous est arrivé en plusieurs exemplaires, sous une forme assez altérée, parfois obscure, où l'on pressent son extrême antiquité :

« Adoration à toi, Hâpi, celui qui sort de la terre et arrive pour faire vivre l'Égypte, en cachant sa traversée dans les ténèbres, au jour où l'on chante sa venue ; lui qui irrigue les champs ; lui que Râ crée, pour faire vivre tous les bestiaux, lui qui abreuve (même) le désert, (quoique) celui-ci soit loin de l'eau, car c'est sa rosée, ce qui tombe du ciel. Il est l'aîné de Geb (la terre), l'introducteur de Napri (le grain) ; il fait prospérer tout atelier de Phtah (1). Seigneur des poissons, il fait (aussi) s'envoler les oiseaux aquatiques, il produit le blé, il crée l'orge, pour qu'on puisse célébrer les fêtes des temples.

« Est-il paresseux ? Les narines s'obstruent (2) et tous les hommes sont misérables ; les nourritures des dieux diminuent ; des millions d'hommes périssent. Est-il avare ? tout le pays est dans les transes, grands et petits pleurent... S'il monte (au contraire), la terre jubile, tout ventre est en joie, tout dos est (secoué) par le rire, toute dent se montre à découvert (3)...

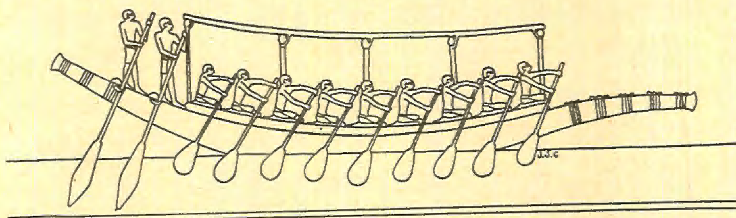
« C'est lui qui apporte les subsistances, le riche en provisions, le créateur de toutes bonnes choses. Respecté, de bonne odeur,... il produit le fourrage des bestiaux, il donne à chaque dieu les bêtes du sacrifice... C'est lui qui remplit les greniers, qui élargit les granges, et donne aussi quelque chose aux malheureux. C'est lui qui fait pousser les arbres, selon les vœux de chacun, et l'on n'en manque point. C'est son fort que de faire qu'il y ait des bateaux, qu'on ne peut charpenter en pierres...

« Si tu entres au milieu des chants, pour sortir au milieu de l'allégresse, si l'on danse de joie quand tu sors de l'inconnu, c'est que ta lourdeur (signifierait) anéantissement et corruption. Aussi, quand l'on t'implore pour obtenir l'eau de l'année, on voit côte à côte les gens de la Thébaïde et ceux du Nord, on voit chaque individu avec les instruments de son métier ; aucun ne demeure en arrière de son voisin, nul ne s'habille, de ceux qui vont vêtus, et les enfants des nobles ne se parent plus,

(1) Phtah de Memphis est l'Héphaistos égyptien, créateur des métiers.
(2) Le signe de la vie, c'est le souffle, *animus*.
(3) Pour rire et pour manger.

ni la Neuvaine des dieux, — mais on est dans la nuit. Dès que tu as répondu par la crue, chacun se parfume (1).

« Tu es celui qui établit le Vrai, celui qu'aiment les hommes. Ce serait mentir que de te comparer à la mer qui ne produit pas de blé... (ou de dire) que ce que ta main pétrit est de l'or, ou une brique d'argent... On ne mange pas le lapis lazzuli ; le blé vaut plus (que les pierres précieuses).



BARQUE EN TIGES DE ROSEAUX
(J.-J. Clère).

« On a commencé à te chanter sur la harpe, on te chante en battant des mains ; les générations de tes enfants se réjouissent pour toi, et l'on t'a comblé de messages et de louanges, dieu de richesse qui pare la terre, qui fait prospérer les bateaux pour les hommes, qui anime les cœurs dans les femmes enceintes ; et, ce qui lui plaît, c'est la multiplication des troupeaux.

« Quand tu montes jusqu'à la capitale du Prince, alors on se rassasie avec une bonne table. « Je veux des fleurs de lotus » dit le pauvre, — « et toutes sortes de choses », dit le riche, — « et toute espèce de légumes », disent les enfants. Mais, si lui, le Nil, oublie de donner à manger, le bonheur délaisse la maison, et la terre tombe dans le marasme.

« Vous tous, hommes ! exaltez la Neuvaine des dieux, et respectez la puissance qui a engendré (le roi) son fils, le Maître universel, et qui fait reverdir les Deux Rives. »

LA LEÇON DU NIL Créateur du sol, nourricier de l'Égypte, le Nil est encore un organisateur ; il a ouvert l'intelligence de l'Égyptien. Tant de bienfaits prodigués à date fixe, renouvelés chaque année, ne seront profitables que si l'homme aide l'action du fleuve, s'il dirige cette force aveugle, s'il en corrige les écarts, par un labeur régulier et tenace, collectif et discipliné. L'équipement hydraulique du Nil, exposé aux chapitres suivants, prouve que la leçon implicite du Nil a été comprise par les habitants de la vallée qu'il a civilisée.

A ceux-ci, un chef est devenu nécessaire, pour les gouverner ; qu'il prenne, lui aussi, exemple sur le Nil ! Donner l'impulsion bienfaisante, assigner à chacun sa tâche, répartir à tous, avec équité, « l'eau de la vie », voilà le devoir d'un bon roi.

(1) Passage altéré ; nous suivons ici l'interprétation de Maspero.

L'idéal, pour un Pharaon, ce sera de mériter qu'on dise de lui : « C'est le Nil pour tout son peuple, celui dont la nourriture rassasie chacun, le Nil en crue, pour l'Égyptien. » (*El-Amarna.*)

LE SOLEIL D'ÉGYPTE Une autre force de la nature a marqué aussi l'Égypte, force dont la puissance, dont les bienfaits s'exercent, certes, par toute la terre, mais qui se manifeste ici avec une gloire exceptionnelle : le Soleil, maître du monde entier, est roi de l'Afrique.

Entre tous les pays de l'Orient civilisé, l'Égypte était celui qui se rapproche le plus du soleil, le plus voisin de l'équateur. Memphis est déjà sous le 30e degré de latitude, qui, par delà l'Arabie, coupe le golfe Persique bien au sud de la Mésopotamie sumérienne ; la région la plus méridionale atteinte par l'administration, ou l'influence égyptienne, Méroé, approche du 17e. La première cataracte est sous le tropique du Cancer (1). L'Égypte, d'Éléphantine à la mer, appartient donc tout entière à la zone subtropicale et jouit d'une exceptionnelle durée d'insolation et de lumière quotidiennes.

Le contact immédiat et continu avec le Sahara, dans lequel l'Égypte est encastrée sur toute sa longueur, multiplie encore, à l'infini, l'intensité et la réflexion de la lumière. Si l'Égypte subit, de par ce voisinage, la menace perpétuelle de la soif, elle bénéficie des qualités propres au désert, sécheresse, pureté, transparence de l'air. Il en résulte que l'énergie du Soleil exerce ici, plus efficacement qu'ailleurs, son action stimulante sur le sol, comme sur les habitants.

CLIMAT DES DEUX ÉGYPTES Les conditions climatériques sont donc très favorables à la santé de la race et à la prospérité de la terre. Hérodote parle avec émerveillement de l'été perpétuel dont jouissent Libye et Haute-Égypte ; il cite les Éthiopiens du Haut-Nil comme les hommes les plus sains de la terre, après les Libyens, qui doivent au soleil et à la pureté de l'air une vie très prolongée.

Les différences que nous avons relevées entre la Haute-Égypte et le Delta se répercutent naturellement sur le climat. Dans la Vallée, le ciel est pur ; les nuages y sont exceptionnels ; c'est seulement lors de rares et brefs orages que tombent quelques gouttes de pluie. Peu nombreuses sont, dans les textes hiéroglyphiques, les allusions aux trombes d'eau susceptibles, à l'occasion, de dévaster les villes ;

(1) De nos jours, le tropique du Cancer coupe la vallée à Abou-Hor, au sud d'Assouan.

lorsque « le ciel pleure », c'est signe de catastrophe parmi les dieux ; l'événement prend figure mythologique plutôt que terrestre. Il en est de même de la « voix du ciel », le tonnerre, qui, pendant des orages exceptionnels très courts, mais violents, fait entendre la colère des dieux. Par contre, la rosée est abondante, dans le désert comme dans la vallée, et supplée, en partie, à l'absence de pluie ; aussi, disait-on que cette bienfaisante rosée est une « sueur parfumée qui ruisselle des corps divins ». La chaleur diurne, dépouillée d'humidité, reste agréable et ne déprime point ; elle ne devient pénible que de mars à avril, quand souffle le vent brûlant du désert, que les Arabes appellent *khamsin*, et où les Égyptiens reconnaissaient l'haleine du dieu maléfique, Seth-Typhon. En revanche, l'inondation est précédée et s'accompagne de « délicieux souffles du Nord », que les Grecs appelaient *étésiens*. « Ce bon vent de la mer », nous disent les textes, n'est autre que le dieu Amon qui vient, comme vent du Nord, avec ses douces brises, pour guérir les malades ; il pénètre jusqu'aux limites méridionales du monde, et celui qui voyage vers l'extrême Sud « s'avance aussi loin que pénètre le vent du Nord ».

Or, si dans la Haute-Égypte, le Nil, comme le constatait Diodore, « est le seul fleuve autour duquel ne s'élèvent ni brouillards, ni vapeurs froides qui pourraient épaissir l'air », il en va autrement dans le Delta. Sur ces vastes plaines, l'eau ralentie imbibe la terre ; d'autre part, la mer proche brode le rivage d'une quantité de lagunes : lacs Maréotis, Bourlos, Menzalèh, marais de Bouto, de Péluse, lacs amers de l'isthme. Là s'établit un climat maritime, plus tempéré ; des brumes atténuent le rayonnement solaire ; l'intense évaporation, pendant l'été, se condense en nuées ; l'humidité y est aujourd'hui trois fois plus forte que dans la vallée. Nul doute qu'aux temps antiques il n'en fût de même : les temples de la région de Memphis, sous l'Ancien Empire, présentent des canalisations très soignées, soit aériennes, avec gargouilles, pour protéger le toit des pluies, soit souterraines, par tubes de cuivre, pour évacuer les eaux pluviales. Par esprit d'imitation ou par goût du pittoresque, les architectes, à toute époque, ont doté aussi les édifices de la Vallée des mêmes gargouilles et canalisations, bien que leur utilité éventuelle, au sud du Delta, fût négligeable.

Irrigation et climat créaient donc des différences naturelles entre la Vallée et le Delta : celle-là essentiellement africaine, cet autre d'aspect méditerranéen. La population, la faune et la flore présentaient le même contraste : ainsi s'explique la division permanente de l'Égypte politique en Deux Terres, celle du Sud et celle du Nord.

LE SOLEIL ANIMATEUR DE L'UNIVERS Au soleil, les Égyptiens devaient donc leur merveilleux climat, la lumière pure et saine qui tue les miasmes, assainit l'air, prolonge la vie, facilite le travail et qui multiplie le rendement de la terre, fertilisée par le Nil. Lumière et chaleur ont simplifié les moyens matériels de l'existence, réduit au minimum le souci du chauffage, du vêtement, de la cuisson des aliments ; l'habitant du Nil, ainsi libéré, a le cœur joyeux, le propos gai, l'esprit sensible à la beauté des formes, à la diversité de la vie animale, aux aspects changeants de la nature.

La littérature des Égyptiens proclame cette félicité due aux rayons solaires et ne cesse de glorifier « les beautés et les bontés (*neferou*) de l'Astre ». Le soleil nommé Aton (seigneur), ou dieu Râ, est celui qui renaît chaque jour, doté de nouvelle jeunesse, pour éclairer les Deux Terres, les caresser de ses rayons, remplir le monde de ses faveurs. Il dissipe l'orage et chasse, avec les nuées, tous les ennemis des hommes. C'est un coureur au pas rapide, dont la crainte marche devant lui dans l'Univers. Son horreur, c'est l'oisiveté et le sommeil ; aussi anime-t-il le monde entier de ses créations. L'Égypte est son domaine d'élection, car « il crée le Nil dans le monde inférieur, pour l'amener sur terre, et pour nourrir les hommes ». Le Nil ne vivifie que l'Égypte, mais le Soleil est le seigneur du ciel, de « la Terre entière, et de l'autre monde ; il est même « *le Soleil de tous les pays* » et son domaine s'étend, hors des limites du Nil, à « tout ce qu'entoure la course du disque ». Dans l'adoration spontanée que l'Égyptien rend au Soleil, il y a donc le sentiment d'une force divine qui est *mondiale*. Aussi, ne nous étonnons pas si la religion solaire, à toute époque, respire un esprit cosmopolite, et revêt une figure à la fois nilotique et universelle. Créateur de l'Égypte, Râ est, en même temps, le seigneur du monde entier.

HYMNE AU SOLEIL Parmi les hymnes qu'a inspirés aux hommes de tous les temps et de tous les pays l'adoration du Soleil, il en est peu qui aient l'éclat et la spontanéité de celui-ci, gravé dans les tombes royales d'El-Amarna, au quatorzième siècle avant notre ère :

« Tu te lèves bellement, ô Aton (1) vivant, seigneur de l'éternité ! Tu es rayonnant, tu es beau, tu es fort ! Grand et large est ton amour : tes rayons brillent pour les yeux de toutes tes créatures ; ta figure s'illumine pour faire vivre les cœurs. Tu as rempli les Deux Terres de ton amour, ô beau Seigneur qui s'est bâti lui-

(1) Aton, « le seigneur », est le nom (sémitique) du disque solaire.

même, qui crée toute terre et engendre ce qui existe sur celle-ci, les hommes, tous les animaux, tous les arbres, qui croissent sur le sol. Ils vivent quand tu te lèves pour eux, car tu es une mère et un père pour tes créatures. Leurs yeux, quand tu te lèves, regardent vers toi. Tes rayons éclairent la terre entière, tout cœur s'exalte de te voir, quand tu apparais comme leur Seigneur. Mais, quand tu te reposes dans l'horizon occidental du ciel, ils se couchent tels que des morts ; leurs têtes sont recouvertes, leurs narines bouchées, jusqu'à ce que (reparaisse) ton resplendissement au matin, dans l'horizon oriental du ciel. Alors leurs bras adorent ta substance, car tu vivifies les cœurs par tes beautés. Et l'on revit, tant que tu donnes tes rayons, et toute terre est en fête, on chante, on fait de la musique, on crie d'allégresse dans la cour du Château de l'Obélisque (1).



ATON ENVOYANT SES RAYONS SUR TERRE
(J.-J. Clère).

« C'est toi Aton (le disque) vivant éternellement. Tu as créé le ciel lointain, pour te lever en lui, et voir (d'en haut) tout ce que tu as créé. Tu es tout seul, et cependant, des millions de vies sont en toi, qui animent tous les êtres. C'est le souffle de vie pour leurs narines, que de voir tes rayons. (De même) toutes les fleurs vivent (par toi)... tous les animaux sautent sur leurs pieds ; les oiseaux, qui étaient dans leurs nids, volent joyeusement, et leurs ailes, qui étaient repliées, s'ouvrent pour (adorer) Aton vivant, qui les a tous créés... »

CONCLUSION Sur les monuments, comme en littérature, le Soleil marque d'un sceau radieux la face de l'Égypte. Au front de tous les grands édifices, s'enlève l'image du disque ailé, planant au ciel, sur son domaine. Les noms des Pharaons, nous allons le voir, les désignent comme fils du Soleil et Soleils incarnés. L'histoire sociale de l'Égypte se déroulera sous l'influence des deux forces puissantes qui ont modelé ce pays : le Nil exigera des riverains un effort collectif et coordonné ; le Soleil leur proposera en exemple les bienfaits d'un pouvoir unique qui régit le monde.

(1) Nom du temple de Râ, à Héliopolis et à El-Amarna.

II

L'Égypte préhistorique

Antiquité de la civilisation égyptienne Les Égyptiens d'autrefois se vantaient aux Étrangers d'être « le plus ancien peuple de la terre » (Hérodote, II, 2), et disaient que « leur pays avait été le berceau du genre humain, à cause de la fertilité du sol et des bienfaits du Nil » (Diodore, I, 10-11). Les Égyptiens d'aujourd'hui n'ont pas tant de prétention. Néanmoins, ceci reste acquis : parmi les peuples de l'Ancien Orient, nul ne peut justifier d'être antérieur aux Égyptiens.

Pour les Anciens et les Modernes, l'histoire d'un peuple commence là où subsiste un récit digne de foi, contrôlé par des monuments et par des textes. En ce sens, la tradition antique faisait remonter l'histoire d'Égypte à une Ire dynastie de rois de Thinis (Abydos, en Haute-Égypte) dont Ménès aurait été le fondateur. Hérodote nous dit que « les prêtres lui lurent, dans un livre, les noms de 330 rois qui régnèrent après Ménès ». En adoptant une moyenne de 10 ans par règne, 330 rois occuperaient 3 300 ans, pour les dynasties avant la conquête persane de 525. Tel calcul ferait remonter l'histoire officielle vers 3 825 avant notre ère. Disons tout de suite que la critique moderne assigne à Ménès — dont l'existence paraît authentique — la date approximative de 3 300.

Avant ce Ménès, avant « l'Histoire », qu'y avait-il ? La tradition admettait une très longue période, mal connue, faute de monuments écrits ; par un tour d'esprit commun aux premiers Égyptiens, comme aux autres primitifs, la tradition mêlait mythe et réalité. Elle imaginait un nombre fabuleux de *Rois*, *Dieux*, *Demi-Dieux* et *Mânes*, dont les années de règne variaient, pour chacun, de 300 à 3 000 ans et plus. Écoutons Diodore : les prêtres lui dirent « que le Soleil fut le premier roi des Égyptiens ;... puis Saturne (la terre) régna et engendra Osiris et Isis... etc. ; on comptait 23 000 ans depuis le règne du Soleil jusqu'à la conquête d'Alexandre. » Ce nombre paraissant incroyable, Diodore tente de l'expliquer en suggérant qu'il pourrait s'agir, non d'années, mais de lunaisons...

Quel est le substratum historique de ce récit, et d'autres, non moins édifiants ? Retenons le fait qu'on soupçonnait, avant Ménès, une longue période préparatoire dont quelques souvenirs réels subsistaient, à travers des légendes.

Or, depuis les dernières découvertes, la *Préhistoire* égyptienne se révéle, non plus sous le voile de traditions fabuleuses, mais par des vestiges palpables, sortis de la nuit des temps. Scruter les débuts de la civilisation nilotique, c'est, avec les moyens d'investigation actuels, donner un coup de sonde jusqu'aux couches les plus primitives de l'humanité.

CONTINUITÉ ET INTÉGRITÉ DE LA DOCUMENTATION

A son antiquité, l'histoire d'Égypte joint un second privilège : la continuité. Les centres de civilisation de l'Ancien Orient, et ceux de l'Égypte, singulièrement, sont les seuls où l'historien puisse suivre, sans des lacunes trop graves, le développement de l'homme, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. Ailleurs, par exemple en Europe, les périodes glaciaires ont interrompu, sur de vastes espaces, et pendant des siècles, voire des millénaires, les progrès déjà commencés de la civilisation, et même la survivance des races. L'Égypte, au contraire, grâce à sa position dans la zone subtropicale, n'a jamais été atteinte par les glaces quaternaires; l'homme préhistorique a pu y développer, plus rapidement qu'ailleurs, et avec plus de suite, ses aptitudes au travail, sa capacité créatrice, ses inventions. Aussi l'homme est-il arrivé à la civilisation, dans la vallée du Nil, plus tôt qu'en tout autre pays jusqu'ici connu, et la continuité du progrès a été facilitée par l'excellence du climat et la bénignité de la nature.

Ajoutons un avantage exceptionnel : la conservation indéfinie des témoignages, grâce à la sécheresse de l'air, le long de ces falaises désertiques où l'on construisait, souvent les grands monuments, et, toujours, les nécropoles, pour les mettre en dehors de la zone irriguée et pour économiser la terre labourable. Le sable du désert a servi de linceul incorruptible aux édifices, aux cadavres, aux papyrus, aux poteries et objets fragiles, et les a dérobés aux injures du temps, comme aux déprédations des hommes.

DIVISIONS DE LA PRÉHISTOIRE EN ÉGYPTE

Nous appellerons Préhistoire, en Égypte, les temps antérieurs aux monuments porteurs d'écriture. C'est, en effet, avec l'écriture que commence l'histoire, attestée par des documents authentiques et conscients. Cela nous amène à placer vers 3 500 avant notre ère la fin de la période préhistorique. Quant à ses débuts, ils se confondent avec l'apparition de l'homme dans l'Afrique du Nord, date tout à fait incertaine. Force est de nous en tenir à une approximation déduite de la géologie : les traces de l'homme remontent, sur le plateau africain, à la fin du tertiaire,

ou au début du quaternaire, peut-être plus de 100 000 ans avant notre ère.

En Égypte, comme partout ailleurs, l'homme préhistorique ne se définit qu'en termes vagues : à défaut de textes, quels sont nos moyens d'information? L'outillage, très abondant; puis, le décor de la vie, figuré sur cet outillage; enfin, les squelettes, beaucoup plus rares, et qui n'apparaissent qu'à une époque relativement tardive.

L'observation comparée a mis en lumière un fait capital : ni le genre humain, ni son outillage, ne se différenciaient, au début, d'une région à l'autre. Ce sont les mêmes hommes qui ont peuplé l'Afrique, l'Asie, l'Europe, au cours de migrations immenses et continues. Ils s'ébranlent de continent à continent, passant par les ponts naturels que constituaient, dans la Méditerranée orientale, les îles de la mer Égée, Malte, Sicile, le promontoire de Gibraltar, encore reliés aux terres fermes.

Leurs besoins furent les mêmes tant que le climat et les conditions d'existence restèrent analogues sur cette partie du globe. Il en résulte que leurs inventions techniques furent longtemps uniformes, et c'est pourquoi l'outillage ne varie guère d'une région à l'autre. Cependant le progrès ne marcha point partout d'un rythme égal. Le climat et le milieu se modifièrent diversement. Lorsque l'Europe fut envahie par les glaces, l'Orient ne connut pas cette catastrophe. Dès lors, les hommes de l'Orient purent réaliser les étapes de la civilisation d'une façon plus rapide et continue que les peuples méditerranéens du Nord.

En Égypte, comme ailleurs, les squelettes humains se sont détruits plus vite que l'outillage; celui-ci, fourni par la pierre (1) et incorruptible, a survécu depuis la fin de l'époque tertiaire. D'où le nom d'*âge de la pierre* donné à la période la plus reculée de l'existence de l'homme, en toutes régions. Les divisions traditionnelles de la civilisation lithique (2) sont :

1° Le PALÉOLITHIQUE, ou âge ancien de la pierre, qui use d'outils faits de *pierre éclatée et taillée*. On distingue : le paléolithique *ancien*, avec ses outillages chelléen, acheuléen et moustérien; le paléolithique *récent* qui comprend, en Europe, les outillages aurignacien, solutréen, magdalénien, et, en Orient, le capsien.

(1) Un outillage en bois, et en fibres végétales (vannerie) a dû être employé dès l'origine, mais n'a pu parvenir jusqu'à nous, étant si périssable.

(2) La terminologie des âges lithiques est le plus souvent empruntée à des régions françaises : Chelles, Saint-Acheul, Le Moustier, Aurignac, Solutré, La Madeleine, etc., où se situent les premières découvertes des préhistoriens. Du consentement général, cette terminologie est appliquée à toutes les autres régions, y compris l'Égypte, par le fait que races et outils des premiers humains y présentent, pendant des millénaires, des caractères identiques.

2° Le NÉOLITHIQUE, ou âge nouveau de la pierre, qui emploie des outils perfectionnés, en *pierre polie*; alors apparaît la céramique, à laquelle s'adjoint, par degrés, l'usage des métaux, cuivre, or, d'où le nom *Enéolithique* (âge de la pierre et du cuivre) appliqué à la dernière phase du Néolithique.

LE PLATEAU AFRICAIN ET SON ASPECT AUX ORIGINES Le peuplement initial s'opère déjà au cours de la IIe période interglaciaire d'Europe, qui correspond au Pléistocène moyen (1), peut-être quelque cent mille ans avant notre ère. La vallée, future Égypte, existait, dès ce temps, sous l'aspect d'une étroite région effondrée, fissure serpentant à la surface du plateau africain, mais encore envahie par des lacs saumâtres, ou par la Méditerranée.

Quant au plateau, l'aspect en était tout autre qu'aujourd'hui. Où nous ne voyons plus qu'un désert brûlé, s'étendait une savane à mimosées, immense parc boisé : les prairies y alternaient avec des forêts claires, palmiers, acacias, euphorbes. Là circulaient, par troupes, des herbivores : girafes, antilopes, buffles, rhinocéros, zèbres, ânes, pourchassés sans répit par des carnassiers : lions, hyènes, chacals; l'hippopotame avait déjà quitté la savane, trop sèche, pour gagner les marais de la future vallée. Il n'y avait pas encore de Nil, dans la zone submergée, pour déterminer un courant d'évacuation vers la mer. L'homme restait donc sur le plateau, dans la savane, hors de la dépression inhabitable; c'était un chasseur qui tirait sa nourriture des herbivores, et les suivait, comme les carnassiers, dans leurs migrations.

Les deux grandes périodes : paléolithique et néolithique se discernent ici, comme en Europe, et correspondent à deux stades essentiels de la vie sociale.

Notre *Africain*, chasseur nomade en savane, après des millénaires où il n'est armé que de pierres taillées et polies, descend dans la vallée du Nil, dès qu'un régime fluvial s'y établit, propice à sa résidence. Il devient le colon des bords du Nil; pour ses besoins accrus, il crée l'outillage que nous appelons néolithique, et, sans cesser d'être chasseur et pêcheur, il acquiert graduellement les mœurs du pasteur et de l'agriculteur, et réalise, dans sa forme définitive, l'aspect de *l'Égyptien*, paysan sédentaire. Sous les termes consacrés : homme de la période paléolithique, ou néolithique, ce qui doit nous apparaître, c'est la silhouette vivante du chasseur errant qui se transformera en « paysan ».

(1) On distingue dans le Quaternaire les subdivisions : *Postpliocène*, *Pléistocène*, *Néopléistocène*, lequel se relie aux temps protohistoriques.

a) PALÉOLITHIQUE

STATIONS PALÉOLITHIQUES, ANCIENNES ET RÉCENTES Dans le sable du désert s'éparpillent, parfois sur des kilomètres, des silex éclatés et taillés que le soleil a parés d'une patine brune caractéristique. J. de Morgan, Legrain en ont relevé par milliers à proximité de la vallée des Rois; Flinders Petrie à Abydos; Vignard à Nag Hamadi; Schweinfurth au-dessus de Gournah. Aucun débris humain, aucune strate géologique ne permet de les dater; mais les formes en sont celles du Paléolithique ancien : percuteurs, ou massues, grossièrement taillés (chelléen); lames aplaties en limandes (acheuléen); pointes triangulaires et racloirs (moustérien), marquent les étapes usuelles de l'outillage (1). Au flanc de la colline de l'Abbassieh, près du Caire, le P. Bovier-Lapierre découvrait, en 1924, une série de dépôts, charriés en contre-bas du désert par des torrents (aujourd'hui desséchés), en étages rigoureusement superposés, comme dans une planche de démonstration : à 10 mètres de profondeur, de grossiers coups de poing préchelléens; de 5 à 3 mètres, les chelléens; de 3 à 1 mètre les acheuléens; près de la surface, les moustériens.



CRÂNE DE L'HOMO GALILENSIS (J.-J. Clère).

Aucun crâne, ni squelette humain de cette période n'a été retrouvé encore en Égypte; par contre, des crânes, datés par la stratification et l'outillage, ont été exhumés en Europe et Afrique australe (2); l'homme y est en contact avec une faune chaude, *indo-africaine*, et semble avoir la même région pour berceau d'origine. L'Orient a connu cette race : témoin la trouvaille faite, en 1925, à Tabgha, en Galilée, parmi des silex acheuléens, d'un crâne à front fuyant, aux arcades sourcilières énormes, du type de *Neanderthal*. Cet homme s'abritait dans une caverne; il y avait au voisinage des os fossilisés de gazelles, de cerfs, d'hippopotames, d'ours. L'*Homo galilensis* est le plus ancien homme retrouvé dans le proche Orient : sous son aspect, nous pouvons nous figurer l'Africain du Paléolithique ancien.

(1) Voir, tome I, les figures des p. 14 et 16.
(2) Crânes de l'*homo heidelbergensis*, *homo neanderthalensis*, et crâne de *Broken Hill* (Rhodésie).

LES DIFFÉRENCIATIONS DU PALÉOLITHIQUE RÉCENT Des siècles passent, et voici que de grandes transformations de climat créent des destinées divergentes à l'Orient et au monde septentrional. Pendant la dernière période glaciaire, les ponts naturels de l'Égée, de Malte, de Gibraltar s'effondrent; en conséquence, les migrations en provenance du Sud, qui avaient conduit d'Afrique en Europe les animaux, suivis des hommes, cessent, ou se détournent par des voies ralenties. Par exemple : trois populations principales apparaissent au Paléolithique récent : les Négroïdes, qui créent l'outillage aurignacien; les Caucasiques (outillage solutréen); les Mongoloïdes (outillage magdalénien). Les premiers seuls viennent d'Afrique, et peuplent les rivages sud ou nord de la Méditerranée; les Caucasiques et les Mongoloïdes arrivent d'Asie en Europe, et, après la rupture des ponts méditerranéens, ne pénètrent pas en Afrique. Toutefois, de part et d'autre de la Méditerranée, l'outillage de silex se perfectionne; taillé en lames, grattoirs, burins, il permet de découper les viandes et objets durs, de préparer les peaux, de débiter l'os et l'ivoire, dont on fait des pointes et épingles, plus fines que celles de pierre. Cependant, la vie humaine prend un aspect bien spécial dans l'Europe envahie par les glaces, ou refroidie par les déluges de la post-glaciation : ici, les hommes se mettent à l'abri dans des cavernes; là, ils fuient par les plaines gelées, les toundras encore giboyeuses, où la faune indo-africaine a été remplacée peu à peu par des mammifères adaptés au froid : mammouth, ours, bison, élan, cheval, et surtout renne. Celui-ci est si nombreux qu'il donne son nom : *âge du renne*, à cette période, dans l'hémisphère nord. La vie sédentaire dans les cavernes a des loisirs et conduit à l'art; les parois rocheuses se couvrent de reliefs et de peintures, et ce magnifique « art des cavernes » nous retrace un tableau puissant et fidèle de l'existence des chasseurs, au milieu des animaux de la toundra. Des squelettes entiers, conservés à l'abri des grottes, nous révèlent l'aspect physique des trois races; des statuettes en calcaire, d'un réalisme saisissant, évoquent la fécondité presque monstrueuse des « Vénus hottentotes ». Après des millénaires, cette splendide aurore, pleine de promesses, s'éteint; d'autres races surviennent qui feront fleurir, sous un aspect nouveau, la civilisation néolithique dans le Nord de l'Europe.

Où en était l'Orient, dans le même temps? Son évolution avait été interrompue, plus simple, plus rapide. Les Négroïdes, petite race noire, indo-africaine, dont le type s'est conservé chez les Hottentots et Boshimans actuels, s'étaient répandus dans toute l'Afrique Nord, et y restèrent, comme élément prépondérant, jusqu'à la fin des temps néolithiques. Leur migration, du fond de l'Afrique

australe, s'explique probablement par des perturbations climatériques. D'une façon générale, l'Orient échappe aux glaces (sauf en quelques points du Liban et de l'Atlas); mais il subit le contre-coup des crises du Nord. A la dernière glaciation d'Europe, correspondent des pluies intenses en Afrique; à la période plus chaude, post-glaciaire, commence un assèchement qui sera de plus en plus intense et ininterrompu. La forêt de l'Afrique australe se change en savane, et la savane du Sahara, moins arrosée, devient une steppe à graminées, où les arbres disparaissent. Alors commence, vers le Nord, l'exode des animaux et des hommes. La faune de la steppe saharienne se réduit aux gazelles, aux petits rongeurs, aux reptiles; les herbivores ont quitté ce sol inhospitalier pour descendre vers les dépressions marécageuses. Or, le Nil s'est formé pendant la période pluvieuse antérieure; il pousse vers la mer un courant qui, d'une part, balaye les eaux saumâtres, et, d'autre part, colmate son lit avec du limon et crée une vallée. Les Négroïdes suivent les herbivores qui les nourrissent, et trouvent, dans la vallée, de l'eau, des animaux, des plantes à foison. Tout les invite à un établissement sédentaire.

LES NÉGROÏDES D'ÉGYPTE ET L'OUTILLAGE CAPSIEN Voici les premiers Égyptiens en place, sur les rives convoitées du Nil. Combien leur condition diffère de l'existence tourmentée qui est le lot des Négroïdes aurignaciens dans la froide Europe! Le passage de la vie errante à la vie semi-nomade, puis à la vie agricole, s'accomplit avec un outillage approprié. On retrouve, dès lors, dans la vallée, des pics, des bêches, des socs de charrue, des faucilles. Les longues étapes suivies par l'industrie de la pierre en Europe sont écourtées en Égypte (et en Orient), bien que l'évolution reste du même genre, et que les produits soient les mêmes que dans les ateliers aurignaciens, solutréens, magdaléniens. Pourtant, les ateliers d'Orient se caractérisent par un style personnel dont l'expression la plus typique est fournie par les silex de Gafsa, en Tunisie, la *Capsa* romaine. Aussi ce nom a-t-il été choisi pour désigner cet outillage spécifiquement africain, le *capsien*, qui, de la Syrie-Palestine à l'Ibérie, en passant par la côte africaine nord, a prévalu dans tout l'Orient méditerranéen.

Le capsien (1) nous offre, en silex taillés, des instruments de plus en plus précis et mieux finis : ce sont des pointes d'outils, en triangles, des grattoirs, des mèches à percer, des couteaux à découper. Voici qu'on affûte des pointes (les plus anciennes en forme de croissant) destinées à armer des flèches, qui sont lan-

(1) Au capsien correspond généralement, en Europe, l'outillage *azilien* qui fait transition entre le Paléolithique récent et le Néolithique.

cées par des arcs, et non plus par des propulseurs, comme chez les Négroïdes d'Europe. De petits silex apparaissent, d'un aspect dit « géométrique », et semblent réaliser moins un but utilitaire qu'une création d'artiste, variant son décor. Avec les os des animaux, l'homme du capsien fabrique aussi poinçons, aiguilles, pointes diverses. Cet outillage témoigne qu'il reste chasseur, mais commence à parquer les animaux et à les domestiquer, pour se créer des réserves de nourriture. Des amoncellements de coquilles vides montrent qu'il s'alimente aussi de crustacés et de poissons ; c'est le début de ces « débris de cuisine » qui nous fourniront de si précieux renseignements sur l'alimentation, et, par conséquent, la vie agricole et pastorale à l'époque néolithique.

La découverte du capsien en Égypte est le résultat de fouilles récentes. Longtemps, on avait affirmé qu'entre le Paléolithique et le Néolithique d'Égypte se creusait un hiatus profond, explicable d'ailleurs par ce fait : les ossements et les outils des premiers colons de la vallée furent recouverts par le limon ancien. Néanmoins, il y a des stations de Négroïdes qui ont échappé au limon, parce qu'elles se trouvaient à mi-hauteur des falaises dominant la vallée, sur le flanc des oueds desséchés qui conduisaient de la steppe au Nil. A Nag Hamadi, et surtout vers Sébil (au nord de Kom Ombo), Vignard a retrouvé les lames à encoche, les grattoirs, les os affûtés qui caractérisent l'aurignacien, avec des instruments de type spécial qu'il a dénommé *sébilien*, mais que d'autres rangent dans le capsien. Les gisements découverts à Tourah par Bovier-Lapierre, et à Hélouan, par J. de Morgan, attestent aussi la liaison de l'aurignacien d'Égypte avec le capsien.

Jusqu'à présent, ces stations, en Égypte, n'ont pas révélé de squelettes (1), ni des statuettes stéatopyges, comme en Europe, mais c'est pur hasard, car nous retrouverons dans l'art égyptien de l'époque protohistorique des « Vénus hottentotes », analogues à celles des grottes de Menton et de Brassempouy.

De même, il n'existe pas en Égypte, — où la nature n'offre pas de cavernes, où, d'ailleurs, le climat n'obligeait pas à vivre à l'abri, — de stations « sous roche », et, partant, pas d' « art pariétal », analogue à celui des Magdaléniens. Toutefois n'est-il pas remarquable que là où se trouvent, dans la zone capsienne, des reliefs montagneux, les Négroïdes du Sud-oranais, de l'Atlas, et du Sahara aient aussi habité les cavernes ? Ils y ont laissé des dessins rupestres au trait, fort curieux, et auxquels le prince Kemal ed Dine a consacré récemment une savante étude. On y voit des combats de buffles sauvages, des luttes entre éléphants

(1) Par contre, dans la région algéro-tunisienne, on a retrouvé des squelettes et ossements de l'époque capsienne.

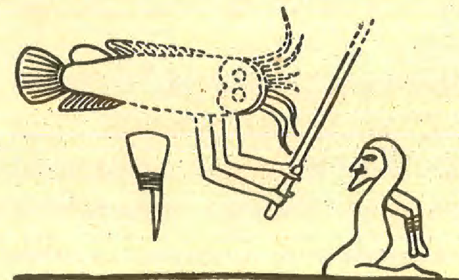
et lions, des chasses à l'antilope, au taureau, à l'autruche, par des chasseurs armés d'arcs et accompagnés de chiens. L'extrême antiquité de cet art pariétal ne paraît pas douteuse, au moins dans quelques sites bien étudiés ; certaines de ces peintures méritent d'être comparées aux chefs-d'œuvre des Paléolithiques d'Europe.

Cette civilisation égypto-capsienne s'est propagée jusqu'en Espagne, Sardaigne et Sicile, à l'Occident ; et en Palestine et Syrie, à l'Orient. Donc, dans le temps où le chasseur négroïde devient un Égyptien de la vallée, s'il est séparé des hommes du Nord par la mer et les rigueurs du climat, il reste en contact étroit avec les autres rameaux de sa race, dans le Sud méditerranéen. C'est déjà la vallée du Nil qui nous offre le meilleur observatoire pour suivre l'évolution historique des hommes de l'Orient.

b) Néolithique

Le plateau africain aux temps néolithiques — Le dessèchement graduel, qui avait transformé la savane en steppe, s'est accentué vers la fin du Néolithique, où le climat devient de plus en plus chaud. Au début de la période historique, le plateau africain prendra l'aspect désertique sous lequel nous le connaissons aujourd'hui. Changement imputable aussi à l'activité destructrice de l'homme et de ses troupeaux de chèvres et moutons ; sous la hache de l'un, sous la dent vorace des autres, arbres et arbrisseaux tombèrent en de nombreux points où ils s'efforçaient de persister, rendant ainsi définitive l'aridité du sol et de l'air. De l'Atlantique à la mer Rouge, il n'y eut plus qu'une immense étendue de sable, et la vie se concentra là où l'eau s'était réfugiée, c'est-à-dire dans la vallée du Nil et les Oasis libyques. Partout ailleurs, le sol, recuit par le soleil torride, s'effrite et devient, ici, l'*hammada* pierreux, là, l'*erg* à dunes de sables. La flore s'y réduit à quelques buissons épineux, à des plantes à racine pivotante ; la faune conserve quelques fauves et rongeurs, et aussi le guépard, le chacal, la gerboise, la gazelle, des reptiles, des oiseaux, parmi lesquels l'autruche prédomine. A cette désolation s'oppose le paradis de la Vallée et des Oasis, ruisselant de fraîcheur ; ici, les palmiers balancent leurs éventails au-dessus de sources bouillonnantes ; là, au bord du fleuve bleuissant ; et poissons, oiseaux, quadrupèdes s'ébattent joyeux dans les eaux, dans les fourrés de plantes aquatiques, dans les champs dorés par les moissons, les prairies touffues, les bosquets de fleurs, que décriront les bas-reliefs des tombeaux memphites.

RACES NOUVELLES Attirées par l'appel de l'eau vive et de la nourriture abondante, deux races nouvelles viennent s'adjoindre aux Négroïdes ; elles constituent les éléments durables des Égyptiens historiques. Toutes deux appartiennent au type méditerranéen. Les nécropoles nous en ont conservé les squelettes : ce sont des *dolichocéphales*, aux yeux et aux cheveux noirs, à nez aquilin. Ils se divisent en deux branches, d'après leurs particularités physiques et leur habitat :

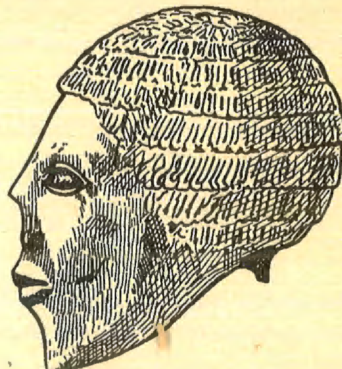


UN SÉMITE COMBATTU PAR NARMER (J.-J. Clère).

1° Les Koushites-Hamites, de taille élevée, à tête chevelue, avec mèche retombant sur la tempe, portant barbe et moustache ; ils peuplent l'ensemble du plateau africain, entre la mer Rouge et la Tunisie moderne ; d'eux viennent les Égyptiens du Sud, les Troglodytes entre Nil et mer Rouge, les Nubiens et Éthiopiens (Koush), les Libyens (1) des Oasis et du désert, à l'Occident du Nil. Aujourd'hui encore, ils subsistent dans les Somalis, Gallas et Sahariens.

2° Les Sémites, plus petits, à profil plus accentué, portant cheveux longs, parfois barbe longue, sans moustaches ; leur habitat principal est l'Arabie, d'où ils émigreront en Syrie-Mésopotamie, d'une part, en Égypte d'autre part, à travers l'ouâdi Hammâmât et l'isthme de Suez.

A ces hommes, l'on doit les premiers établissements sédentaires, le premier défrichement du sol, aux temps néolithiques.



TYPE HAMITIQUE, NÉGRO-LIBYEN (J.-J. Clère).

LES INVENTIONS NÉOLITHIQUES C'est alors que le nomade passe à l'état sédentaire, sort de la savane ou de la forêt, entre en association avec la terre féconde qu'il va observer, cultiver, mettre à son service. C'est alors que naissent les inventions qui sont encore à la base de toute civilisation moderne.

(1) Les premiers habitants de la Libye sont identiques aux Nubiens de Nubie. *Libye, Libyen* sont des termes empruntés aux géographes grecs, dont nous usons traditionnellement. En fait, les populations qui se nommaient « Libyens » *Rbou, Lbou,* n'arrivent dans le désert occidental qu'au cours du treizième siècle.

Certes, l'Égyptien néolithique n'en est pas le seul créateur, mais, entre tous les hommes, il nous en donne l'exemple le plus ancien ; n'est-ce pas justice que de lui attribuer une place prépondérante, sinon dans l'invention première — ce que nous ignorons, — du moins dans la mise en œuvre — ce dont nous sommes certains.

En Égypte, comme ailleurs, l'homme du Paléolithique avait surtout vécu en contact avec les animaux de la steppe, les uns féroces, les autres moins dangereux, mais sauvages. Cet homme arrive dans la vallée du Nil, y trouve une faune fixée, elle aussi, au sol par la nourriture facile, et il entreprend d'abord la conquête de ce monde animal. Certaines espèces sont aptes à devenir domesticables, d'autres lui fourniront des réserves d'alimentation. Il réussit à dresser le chien comme auxiliaire de chasse ; il apprivoise le mouton, pour sa toison et sa chair ; le porc, l'antilope, etc., pour leur viande ; la chèvre, la vache, pour leur lait et leur peau ; l'âne, pour les transports. Il s'avise de créer des parcs pour les animaux dont il entreprend l'élevage ; il arrive à refouler les bêtes fauves au désert.

Jette-t-il les yeux sur le monde végétal, il trouve autour de lui des forêts claires de palmiers, acacias, sycomores, perséas, et des fourrés de plantes aquatiques, lotus, papyrus, joncs. L'expérience lui a fait discerner les espèces comestibles ; il réussit à trier celles qui donneront des céréales : blé, orge, millet ; il tire, des roseaux et des plantes textiles, les fibres pour cordages, nattes, tissus ; il sait extraire le jus de la vigne, il apprendra à faire du vin et de la bière. Combien lui fallut-il de siècles pour savoir domestiquer les végétaux utiles, en recueillir la graine, ensemencer un petit jardin, ouvrir le sol, d'abord avec la pioche, puis tracer le sillon avec un soc, atteler le bœuf à la charrue ? Combien de temps, encore, pour régulariser la culture, assurer la floraison féconde, la provoquer en tirant parti de la crue, sur une terre que le Nil fertilise annuellement ? Notre agriculteur s'ingénie encore à fabriquer des récipients pour conserver ses aliments, à débiter le bois pour en faire des barques et des édifices ; il transformera donc son outillage lithique pour l'approprier à des besoins nouveaux. Aux silex taillés, il adjoindra des pierres dures *polies*, propres à faire des haches, massues, couteaux, scies, perforateurs, socs de charrue, qui marquent les derniers progrès de l'industrie de la pierre. Pour les récipients à fruits, grains, farine, et liquides, l'homme utilisa d'abord les gourdes, calebasses, les écorces dures, servant d'enveloppe à certains fruits ; puis il s'efforça de reproduire ces modèles avec des lianes et des joncs tressés. Ainsi naquit la *vannerie* qui donna à l'homme son mobilier le plus antique, composé de nattes, paniers, coffres de toute taille, et qui fut un de ses premiers arts. Le vannier trouve de l'agrément au

jeu parallèle ou contrarié des fibres tressées, de couleurs diverses; ses doigts habiles varient les figures, symétriques ou entrelacées, qu'il imitait de la nature, ou inventait avec un goût de plus en plus raffiné. Ce décor, qu'on a faussement appelé *géométrique*, se retrouve, avec la vannerie, au début de l'art, en tous pays.

Chasseur, pasteur, agriculteur, artisan, il reste à l'homme nilotique à exploiter ce que nous appelons le règne minéral. A sa portée, il a de la terre plastique, des pierres de construction. Laissons de côté les gangues métallifères, qu'on ne trouve pas dans la vallée alluvionnaire du Nil, mais seulement dans les terrains ignés, sur la rive orientale (entre le fleuve et la mer Rouge) et dans les montagnes de Nubie et d'Éthiopie, sous forme d'or en pépites et de carbonates de cuivre. Jusqu'au début du IVe millénaire, l'Égyptien ne semble pas travailler les métaux, et, quand il en use, l'usage lui vient de l'étranger : apport du commerce (avec Chypre, Asie antérieure, Arabie, Éthiopie), ou innovation d'une race nouvelle, les Brachycéphales nordiques. Aussi donnons-nous une appellation distincte au Néolithique, depuis l'introduction du métal : c'est l'Énéolithique, dont il sera question plus loin.



CHASSEURS
ÉGYPTO-LYBYENS DE TYPE HAMITIQUE
(Palette du Louvre).

A défaut de métaux, la terre d'Égypte fournit d'abord son limon. Pétri et desséché au soleil, mélangé de paille, ou de fibres de jonc, divisé en minces blocs rectangulaires, il constitue, pour toute construction, un « matériau » de premier ordre : la brique, dont la cuisson rend la durée indéfinie. A côté du limon, certaines veines du sol fournissent une terre plastique, imperméable à l'eau : l'argile, et une variété supérieure pour l'utilisation artistique : le blanc et fin kaolin. L'artisan néolithique s'aperçoit qu'il renforcerait ses récipients de vannerie en les garnissant de cette argile imperméable, qui conserve l'eau à la surface du limon : un vase d'osier, calfaté de cette argile, ne laissera pas fuir les liquides, et permettra de conserver le lait, la bière, le vin, les graisses et huiles. L'homme s'avise aussi de faire des vases en seule argile, moulés sur la forme ligneuse, et qui garderont, en creux, le dessin des fibres tressées. Les progrès de la fabrication aboutissent à se passer de moules, à façonner l'argile du vase, d'abord à la main (l'emploi de la tournette ne commence

qu'à la IVe dynastie, vers 2800). On laissa comme décor, sur les parois des vases, les réseaux « géométriques » linéaires, souvenir des premiers vases fibreux. La cuisson donna enfin aux récipients, comme aux briques, une forte consistance; rendus imperméables par un badigeon d'eau de chaux (l'engobe), ils gardèrent parfaitement les liquides. Ainsi se perfectionna la *céramique;* elle transforma les conditions de la vie humaine, en créant un mobilier propre à tous usages et incorruptible; son inconvénient est la fragilité, mais le sol en fournissait la matière, inépuisablement.

DATATION DU NÉOLITHIQUE PUR

Cette céramique présente encore une utilité dont nos ancêtres ne se doutaient pas : elle fournit aux modernes un excellent moyen de datation dans les temps antérieurs à l'écriture, où les autres témoignages manquent. Les poteries cassées sont impropres à tout autre usage qu'à fournir des *ostraca* (1); en conséquence, on les abandonne sur le sol, où elles restent, témoins incorruptibles des hommes qui les utilisèrent. Aussi les archéologues les recueillent-ils aujourd'hui comme instruments de datation approximative. Flinders Petrie a fait la théorie de cette chronologie empirique (2). Il a reconnu que, depuis la première apparition de la céramique jusqu'à la Ire dynastie (vers 3 300), les formes et le décor présentent une évolution régulière : d'où la possibilité de dater les gisements archéologiques, antérieurs à l'usage de l'écriture, d'après la céramique retrouvée *in situ.* Petrie a donc classé les types de poterie, dans leur évolution, en leur attribuant des « dates de succession » *sequence dates* (3), qui vont de 1 à 80, des origines à la Ire dynastie.

L'intervalle 1 à 30 des S. D. resta, provisoirement, une case vide, réservée aux *débuts du Néolithique*, où l'outillage ne comprend que silex, pierre polie, os et céramique (sans métal). En effet, Petrie, J. de Morgan et les autres préhistoriens n'admettaient pas l'existence, en Égypte, du Néolithique pur, mais seulement de l'Énéolithique, puisque, même dans les plus anciennes nécropoles, on avait retrouvé des aiguilles, et quelques vases, en cuivre. Or, depuis 1925, les fouilles de miss Thompson, au Fayoûm, ont mis à jour des villages étagés, au-dessus du lac Mœris, où une

(1) Les *ostraca* sont les débris de pots; on les utilisa, en Égypte, pour écrire les comptes de famille, les documents de la vie familière, et même des textes littéraires, lorsque l'écriture se généralisa. Le papyrus coûtait cher, l'*ostracon* ne coûtait rien; de là son utilisation si fréquente comme matériel scripturaire.

(2) Les dates approximatives données en chiffres par Petrie sont beaucoup plus reculées dans le passé que les nôtres; Petrie suit la *chronologie longue*, alors que nous adoptons la *chronologie courte*.

(3) Terme que nous abrégeons par les initiales S. D.

population dolichocéphale, de type hamitique, se révèle, avec un outillage en silex et pierre polie, et une grossière céramique rouge, non décorée (*red ware*). Les « débris de cuisine » montrent des os de bœuf, chèvre, porc, arêtes de poissons du lac, des coquillages de la mer Rouge. Certains pics, socs de charrue, faucilles en silex attestent la culture des terres ; il y avait des silos dans le sable, revêtus de grands paniers en paille tressée, conservant encore des grains de blé et d'orge, d'une espèce qui semble spéciale au plateau africain. Aucune trace de cuivre, ou d'or. Cette trouvaille confirmait des observations anciennes de J. de Morgan sur l'existence, au Fayoûm, de stations néolithiques sans métal. A El-Amari, près d'Hélouan, le P. Bovier-Lapierre exhuma, depuis 1925, et Sir Flinders Petrie à El-Bâdari (près d'Assioût), d'autres stations, riches en outillage néolithique et céramique, sans métal (1). Il existait donc des sédentaires, éleveurs de bétail et agriculteurs, avant la *sequence date* 30. L'Égypte est, jusqu'ici, le seul pays d'Orient où l'on retrouve ce Néolithique pur, transition entre le Paléolithique et l'Énéolithique, dans des stations encore rares, mais dont le nombre peut s'augmenter par les fouilles en cours.

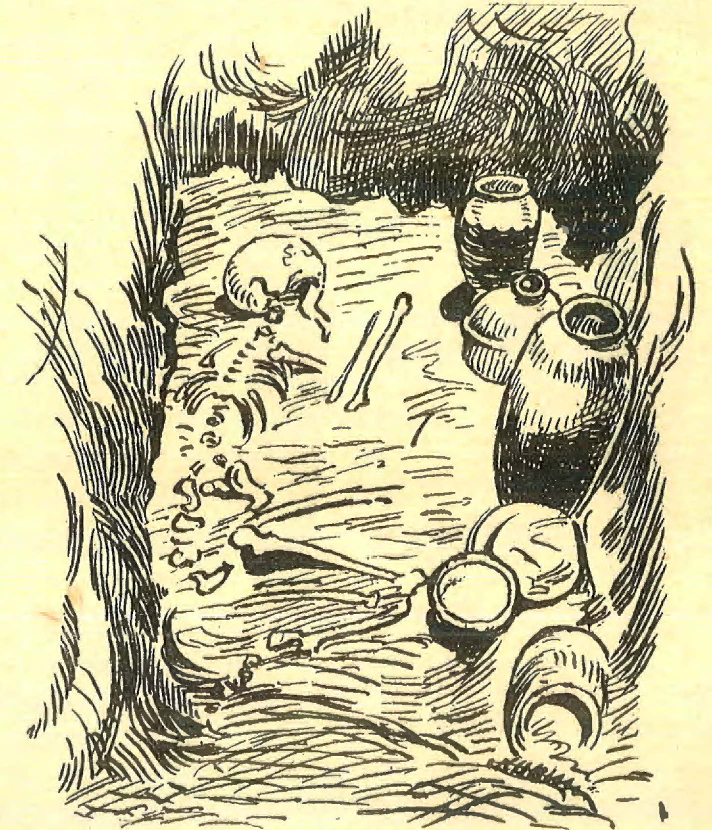
Quant aux dates de cette première période néolithique, le point de départ en est incertain. Schweinfurth évaluait à 25 ou 30 mètres la couche de limon sous laquelle on a retrouvé à Damiette des poteries grossières, des briques, et même un crâne humain. Montélius, d'après des calculs sur l'exhaussement du sol par les apports annuels de la crue, attribuait 20000 ans d'antiquité à ces potiers. Or, si l'on admet l'introduction du métal aux environs du Ve millénaire, l'évolution du Néolithique pur n'aurait pas duré moins de 15000 ans en Égypte. C'est faire peu de confiance à l'esprit d'initiative qui marque l'homme du Néolithique, et nous hésitons à accepter un chiffre aussi élevé. D'autres calculs, basés sur le nombre de feuillets annuels d'argile glaciaire, sur les côtes scandinaves, semblent démontrer que l'Europe du Nord a passé du Néolithique à l'Énéolithique en moins de trois millénaires (de 5000 à 2500). Compte tenu de la non-existence de la glaciation en Orient, et des progrès rapides que le climat a rendus possibles à des races intelligentes et favorisées, on pourra réduire aussi à quelques millénaires le temps nécessaire pour passer, en Égypte, du Néolithique pur à l'Énéolithique : environ de 8000 à 5000 avant notre ère.

(1) Des tombes badâriennes, plus récentes, ont livré des pierres colorées par l'oxyde de cuivre, des pièces de cuir et de toile.

c) L'Énéolithique

La plupart des stations préhistoriques, repérées dans la vallée du Nil, depuis la Haute-Nubie jusqu'au commencement du Delta, par J. de Morgan, G. Legrain, Amélineau, Sir Flinders Petrie et ses collaborateurs de la British School of Archæology, et, plus récemment, par Junker, Reisner et Scharff, appartiennent à cette période. Les nécropoles exhumées permettent d'esquisser le passage du Néolithique à la période historique, par le changement des conditions sociales et matérielles.

Distinguons deux antiques centres de civilisation en Égypte : l'un dans la vallée du sud, l'autre dans la basse vallée ; ils se succèdent dans le temps, et mettent en scène deux races distinctes qui, par la suite, mêleront leur sang et leurs inventions.



TOMBE PRÉHISTORIQUE
(G. Hanotaux fils).

Première civilisation énéolithique du sud (S. D. 30-38) Des restes de villages et de nécropoles attestent qu'une population sédentaire s'est installée dans tout le sud de la vallée ; des traces sporadiques s'en retrouvent en Haute et Basse-Nubie ; des établissements nombreux et permanents sont signalés d'El-Kab à El-Badâri, nommément à Koubanieh, Hiérakonpolis, Négadah, Ombos, Ballas, Coptos, Abydos. Le centre en est la région de Négadah, à proximité de la plus importante croisée de routes de la Haute-Égypte : Coptos, rive droite, où aboutit la voie d'accès à Qoséir sur la mer Rouge, par l'ouâdi

Hammâmât ; Abydos, rive gauche, d'où part la voie directe vers les Oasis libyques.

Des villages, il n'est resté que des fonds de cabanes circulaires, avec foyer central et débris de cuisines, outillage lithique et céramique. Dans les nécropoles, situées à la lisière du désert, des fosses, ovales ou rondes, sont creusées à même le sable ; elles contiennent des cadavres d'hommes, parfois groupés, et accompagnés de leurs chiens. Des rites funéraires étaient observés, qui se retrouvent chez les Néolithiques d'Europe. Dans les plus anciennes tombes, il y a trace d'un ensevelissement en deux temps : le cadavre est enterré jusqu'à ce que la corruption soit complète ; ensuite, les ossements sont exhumés, nettoyés de leurs chairs, puis désarticulés et disposés en tas, la tête par-dessus. A une époque plus récente, le cadavre est couché dans la position dite contractée, celle du fœtus dans le sein de la mère, la tête au Sud, mais regardant l'Occident, région du soleil couchant et de la mort.



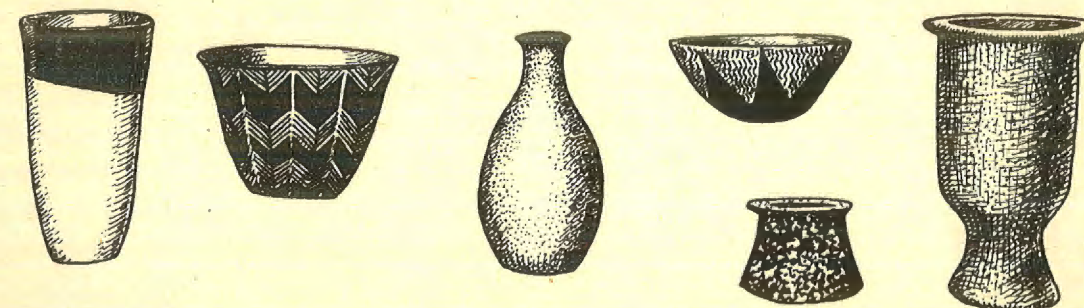
POINTES DE FLÈCHES, DE LANCES, MASSE (Ire CIV.) (J.-J. Clère).

La race, d'après l'étude des squelettes et surtout des crânes, est en majorité dolichocéphale, koushite-hamitique (voir p. 28) ; on trouve cependant des individus mésaticéphales et brachycéphales (nordiques), mais en minorité. Quoique mélangée, cette population rentre dans la catégorie que nous appelons *africaine*, — quelle que soit d'ailleurs son origine initiale, qui est inconnue de nous.

Les tombes nous livrent, avec les corps, des armes, outils, parures, un mobilier, des provisions alimentaires : leur présence atteste, d'une part, la croyance à une survie après la mort ; d'autre part, fournit un témoignage précis sur l'état de la civilisation.

Les armes et les outils utilisent silex et pierre polie. De silex sont les pointes de flèches, à pédoncule, ou double crochet ; les poignards, à pointe simple ou double ; tailles et retouches y sont poussées jusqu'à une minutieuse perfection. Les calcaires, grès et schistes de la vallée ont procuré la pierre à polir pour d'autres outils, tels que couteaux, pointes, haches ; on préférera, par la suite, les roches ignées de la première cataracte et du désert arabique : granit, serpentine, diorite, qui, par le frottement, deviennent tranchantes, et donnent de belles et fortes haches

ou masses d'armes ; celles-ci sont en forme d'assiette, percée d'un trou central où passait le manche de bois. Des vases en pierre dure, de deux types : fûts cylindriques, ou calices à pied, démontrent l'habileté des tailleurs de pierre. Avec les plaques de schiste ardoisier, on façonne des *palettes* rhomboïdales, d'abord sans décor, puis ornées de figures talismaniques, têtes d'animaux ou d'hommes, enfin découpées en silhouettes d'hippopotame, tortue, poisson, oiseau. Sur ces palettes, des traces d'ocre rouge et jaune, de malachite, d'antimoine broyés, montrent (comme chez les Magdaléniens d'Europe) que l'homme s'appliquait des tatouages,



CÉRAMIQUE ROUGE, A GOULOT NOIR, A DÉCOR BLANC OU NOIR — VASES EN PIERRE DURE

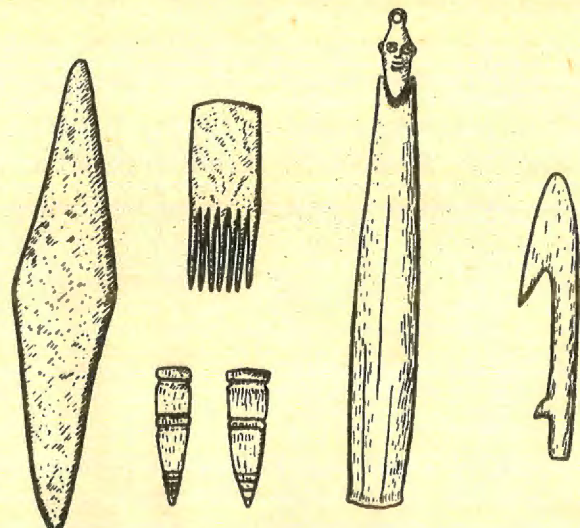
(D'après A. Scharff) (J.-J. Clère).

ou de la peinture prophylactique, sur la face et sur le corps. L'évolution des haches, masses et palettes se poursuivra jusqu'à la Ire dynastie, et permettra de *suivre la liaison entre la préhistoire et l'histoire.*

Il en sera de même pour la *céramique* dont l'usage est constaté partout. La matière en est une argile ferrugineuse, jaunâtre (peroxyde de fer), qui est façonnée à la main, polie avec des pierres, recouverte d'une engobe imperméable. La cuisson se fait, non pas au four, mais à feu libre, dans un tas de charbon de bois, où le vase est placé tête en bas : après cuisson, la couleur tourne au rouge sombre, mais le goulot, au contact des cendres, ayant été oxydé par les gaz de la combustion, devient d'un noir brillant. On appelle cette plus ancienne céramique de Négadah : vases polis rouge sombre, à goulot noir. Les formes, dérivées des gourdes, coupes, calebasses végétales, ont procuré des gobelets, jarres, bouteilles, écuelles, sans bords, sans anses, et, au début, sans décor.

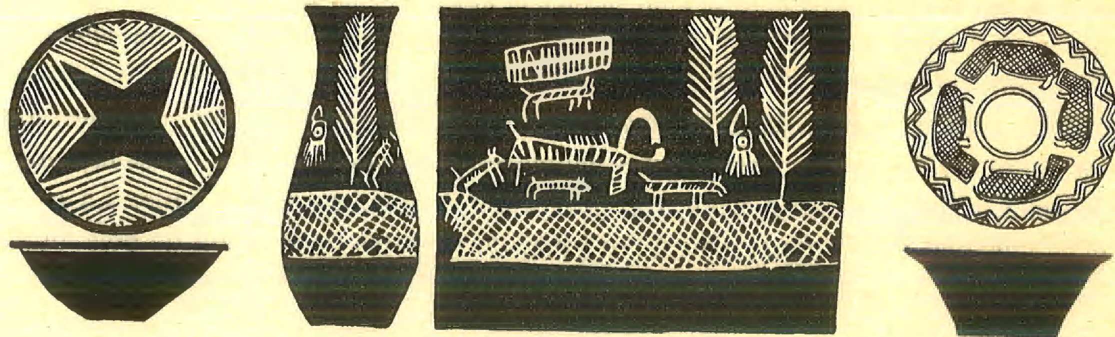
Un progrès se réalise quand on y peint, soit en blanc, à la chaux, soit à l'hématite, en rouge, un réseau de traits entrelacés, imitant la vannerie qui servit de modèle initial (*supra*, p. 29), ou figurant les fibres de suspension accolées aux goulots de

ces *fiaschi.* Les dessins rythmiques et symétriques tracent cette « géométrie » inconsciente, dont nous avons parlé (*supra*, p. 30) et qui est l'effet des réseaux linéaires, purement décoratifs.



PALETTE DE SCHISTE, HARPON, PEIGNE DENTS, FIGURINE MAGIQUE (IVOIRE ET OS) (J.-J. Clère).

Par la suite, on emploiera ces lignes droites, onduleuses, parallèles, ou croisées, pour rendre des figures, d'aspect naturaliste, infiniment précieuses, car elles nous restituent le paysage, la flore, la faune, et plus rarement les hommes, vus par le potier. La terre est imitée par une ligne droite ; les ondulations du désert sont figurées par des triangles ; les eaux, par des traits ondés ; les arbres, par des traits divergents, fichés sur une tige. Le corps des hommes et des animaux, cerné d'un trait linéaire, est rempli et renforcé par des hachures obliques (1). Ce « rendu » quoique malhabile (curieusement imité par des peintres modernes), nous permet cependant de distinguer, ici, des hommes, parés, à la mode libyenne, d'une plume d'autruche sur la tête et d'un étui phallique à la ceinture, maniant l'arc et chassant en



DÉCOR VANNERIE — CÉRAMIQUE A DÉCOR BLANC OU OCRE CHASSE AU TAUREAU (J.-J. Clère). — HIPPOPOTAMES

(1) Cette technique primitive se retrouve aussi en Mésopotamie, en Grèce, et jusque dans la céramique des Araucans et des Incas.

compagnie de chiens africains ; là, des femmes à la chevelure dénouée. Plus loin, un taureau de race africaine, à longues cornes, fuit devant quatre chiens ; ailleurs, sur une assiette, hippopotame, crocodile, scorpion, poisson, ibis, tortue, encadrés de chiens, figurent la faune nilotique. Un autre détail est précieux entre tous : une longue barque, à deux cabines centrales, pourvue d'un gaillard d'avant, armée de sept rames. Comme dans les peintures magdaléniennes, la vie du chasseur est évoquée ici, dans son cadre authentique et réaliste, sur terre et sur l'eau.

Signalons enfin des vases noirs, à décor incisé et incrusté de peinture blanche, rares en Égypte, plus fréquents en Nubie. La parure des cheveux et le port de vêtements (peaux, nattes) explique la présence si fréquente d'aiguilles et d'épingles, en os bien affûté. Des peignes, colliers, bracelets sont taillés dans l'ivoire d'éléphant, d'hippopotame ; avec une défense, on modèle des figures de magiciens long-barbus, qui sont les plus anciennes représentations de chefs.



CÉRAMIQUE — ÉLÉPHANTS — CHASSEUR AVEC CHIENS — BARQUE ET SCÈNE NILOTIQUE — DANSEURS (J.J. Clère).

Cette série est parfois doublée par des objets similaires, en cuivre. Tel est le cas pour des harpons à une pointe, pour des aiguilles et épingles. De petits vases ronds, en cuivre, comptent parmi les objets les plus précieux et les plus rares. C'en est assez pour démontrer que l'usage du cuivre commence à s'introduire, et que la première civilisation de Négadah relève de l'Énéolithique. Fixons approximativement son extension entre 8 000 et 5 000 avant notre ère.

EXTENSION EN MÉDITERRANÉE DE LA CIVILISATION DE NÉGADAH

La civilisation de Négadah est essentiellement nilotique, et africaine. Même si on découvrait à la race quelque origine étrangère, elle est indubitablement dans la

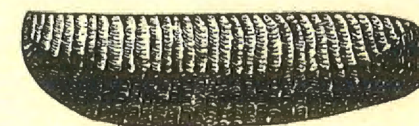
vallée depuis longtemps, et a donné à sa civilisation un aspect individuel, déjà « égyptien ». Ce qui confirme son originalité vigoureuse, c'est qu'elle a exporté au dehors ses produits caractéristiques : le calice, à pied détaché, et un vase, à fond cintré, se retrouvent dans l'ancien domaine capsien, par exemple en Ibérie, et aussi en Crète, à Troie ; de même la céramique noire, incisée de traits blancs, passe en Espagne, en Europe méridionale, en Crète et à Troie, vers le début du III[e] millénaire ; la transmission a dû se faire par les mains des premiers Ibères, qu'on rattache partiellement aux races hamitiques.

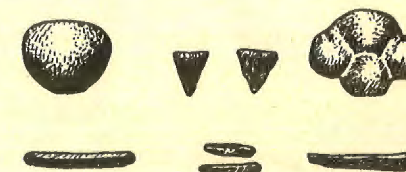
Deuxième civilisation énéolithique du Nord : S. D. 39-63 La civilisation de Négadah se poursuit jusqu'aux temps historiques ; mais, à dater de la S. D. 41, ses nécropoles la montrent en contact avec une race du Nord qui apporte un matériel nouveau et une civilisation perfectionnée. L'amalgame va s'opérer, et ce sont les deux sociétés confondues qui aboutiront à la monarchie thinite. La discrimination entre les gens du Sud et du Nord, quoique pressentie par Petrie, n'avait pu apparaître convaincante, car les vestiges des Nordiques ne se retrouvaient que mélangés, combinés avec ceux des Sudistes, dans les tombes et villages négadiens. Ce n'est qu'au cours de fouilles récentes que G. Mœller et A. Scharff ont exhumé, à Abousir el-Meleq, au nord de la vallée, une grande nécropole nordique, antérieure à l'amalgame (vers S. D. 39) ; ce site est encadré par d'autres stations, Gerzeh et Harageh. Il en résulte que le foyer d'une seconde civilisation se trouvait au sud du Caire actuel, soit à 400 kilomètres au nord de Négadah. Tout porte à croire que les protagonistes venaient du Delta, mais jusqu'ici, dans le Delta, où les terrains submergés par la crue conservent difficilement le matériel archéologique, les fouilles commencent à peine à mettre au jour des traces de leur existence. En beaucoup de points, les Nordiques paraissent en avance sur les Sudistes, et, après la S. D. 43, ils introduisent, dans la zone négadienne, leurs inventions.

Innovations de la deuxième civilisation Dans les nécropoles, les fosses creusées à même le sable sont remblayées de murs en briques crues ; les tombeaux prennent l'aspect de caveaux rectangulaires, avec toiture de nattes, ou de bois. L'architecture est donc créée : ces maisons des morts sont faites sur le modèle des maisons où habitaient les vivants, mais qui, plus fragiles, ont disparu.

Les rites funéraires évoluent : on se préoccupe de conserver le cadavre entier. Non démembré, il est couché sur le côté gauche, en position accroupie, enveloppé

de nattes, ou de toiles de lin (ce qui montre l'invention du tissage) ; la tête est tournée à l'Orient, région de la vie, où l'on attend la renaissance du soleil levant : nous en inférons un culte du Soleil. Le matériel retrouvé dans les tombes est très amélioré ; le *silex* y est limité à certains emplois, par exemple à des outils agricoles, tels que hoyaux, socs de charrue, faucilles à dents de silex incrustées sur mâchoire d'animal, grattoirs, scies. Les pointes de flèches en silex disparaissent, remplacées par l'os et le cuivre. Les lames de couteaux, au contraire, deviennent de splendides instruments, taillés sur les deux faces, le manche bien détaché, la poignée parfois revêtue d'une feuille d'or ; mais ce sont manifestement des pièces d'art, non des outils d'usage. Arrivée à un certain degré de perfection, dont aucune autre contrée n'offre l'équivalent, l'industrie du silex égyptien produit des objets de luxe et de parure, destinés à des ex-voto.





COUTEAU DE SILEX. MASSES D'ARMES EN PIERRE. POINTES ET GRATTOIRS (2[e] CIV.) (J.-J. Clère).

De plus en plus, la *pierre dure* va remplaçant le silex. On recherche les belles pierres ignées, diorite, granit, basalte, et on y ajoute, ce qui est une innovation, le quartz, l'albâtre rubanné (aragonite), le calcaire nummulithique, tirés de la région du ouâdi Hammâmât et du Fayoûm. On en fabrique : 1° des *masses d'armes* qui ont une forme nouvelle, en poire, soit lisse, soit incrustée de quatre protubérances, sur lesquelles, plus tard, on incrustera des têtes d'hommes ou d'animaux ; 2° des vases, globuleux ou cylindriques, à goulot ourlé et munis d'anses plates, percées. Beaucoup de vases sont *anthropomorphes*, reproduisant des corps d'hommes ou de femmes, ou seulement une tête humaine ; d'autres sont *thériomorphes*, et figurent surtout des oiseaux, singes, poissons, grenouilles, d'espèces africaines.

Le *cuivre*, de provenance égyptienne (ouâdi Hammâmât), ou extérieure (Sinaï, Chypre), remplace aussi le silex pour les lances, haches, aiguilles, épingles, parures. On trouve, enfin, des parures, rarement en fer (d'origine météorique), surtout des perles d'or des feuilles d'or recouvrent le manche des couteaux d'apparat.

La *céramique* prend un développement qui n'a jamais été égalé, par la suite, en Égypte. Elle fournit des récipients pour tous les besoins ménagers, agricoles, industriels, et même funéraires, car on y ensevelit les cadavres. Soit pour les formes, soit pour le décor, des inventions originales s'y manifestent, jusqu'au moment où, vers l'époque historique, la fabrication des vases en pierre dure, en

se généralisant, amène un moindre emploi et une décadence sensible de la poterie.

On distinguera deux séries principales : 1° des vases cylindriques, ou ovales, à goulot saillant ; sur la panse, au tiers de la hauteur, lès doigts du potier ont ménagé deux bourrelets, avec creux et reliefs, utiles pour la préhension, qui jouent le rôle d'anses ondulées (mais non percées) ; parfois, sur l'argile claire, un réseau

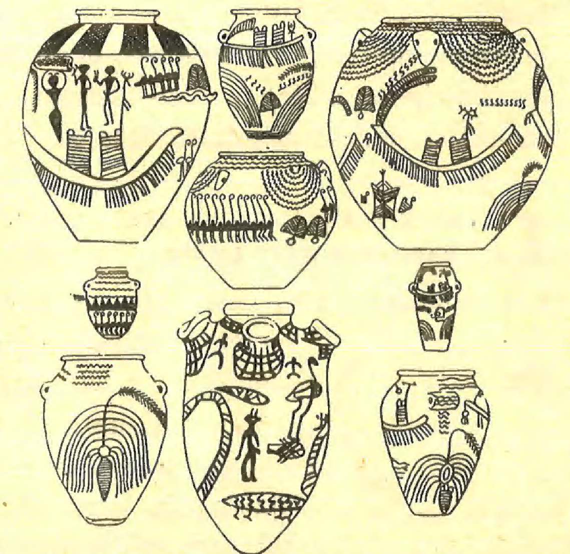


POTERIE DÉCORÉE, OCRE SUR FOND CLAIR. VASES A ANSES ONDULÉES OU PERCÉES (J.-J. Clère).

rouge-brun simule un filet de suspension qui, à l'origine, existait réellement, en fibres de jonc. Ces vases servaient à contenir des matières grasses, des huiles. 2° Des vases globuleux, à anses percées, des cruches ventrues, à goulot saillant, de petits vases jumelés ou quadruples, en argile claire, mais revêtus d'un décor rouge qui est peint à l'ocre et à la limonite (protoxyde de fer hydraté). Cette série, que Petrie dénomme *poterie décorée*, remplacera peu à peu, après S. D. 38, la « céramique rouge à goulot noir » dans les nécropoles négadiennes ; elle constitue, avec le cuivre et la pierre dure, l'apport caractéristique de la deuxième civilisation, et son intérêt réside dans le décor peint sur les vases.

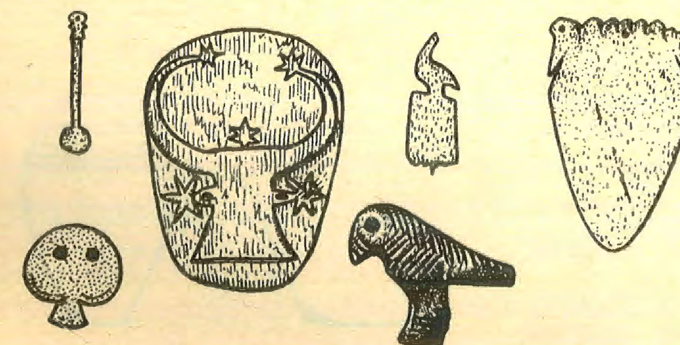
FIGURATIONS DE LA VIE SOCIALE Sur les flancs des vases peints, nous voyons souvent un paysage du Nil ; traits ondulés de l'eau, triangles montagneux du désert, encadrant le sujet principal : une ou plusieurs barques, du type déjà ébauché à Négadah, et qui sont donc des bateaux nilotiques. Tout autour de l'esquif circulent des chèvres, gazelles, bouquetins, flamants, sur les rives ; des papillons voltigent ; il y a parfois des chasseurs armés d'arcs, et des femmes, aux hanches saillantes, les bras levés, qui vaquent à leurs occupations quotidiennes,

ou font des gestes rituels. Trait curieux : au-dessus des cabines de la barque s'érigent des mâts à banderoles, qui élèvent dans les airs des figures : faucon, scorpion, poisson, éléphant, bucrâne, disque solaire, flèches croisées, triangles montagneux. Que signifient ces figures ? Elles ont persisté à travers toute la période pharaonique, comme marques ethniques de villes ou de provinces ; nous sommes donc certains qu'elles sont ici les enseignes, et probablement, les *totems* (voir plus loin, p. 52) des villages énéolithiques. Nous voici donc en présence de tableaux de la vie réelle ; l'homme y apparaît dans son milieu social, au contact d'animaux non féroces, figuré non plus comme chasseur au désert, ou pêcheur au marais, mais comme un villageois de la plaine fertile. Cadre et sujets se révèlent de première importance. La technique innove aussi : les figures ne sont plus cernées de traits et remplies de hachures ; ici des teintes plates, posées au pinceau, détachent du fond les personnages et les animent.



CÉRAMIQUE PEINTE : BATEAUX AVEC ENSEIGNES, PERSONNAGES, ANIMAUX, ARBRES (J.-J. Clère).

Les potiers modèlent encore des vases anthropomorphes et thériomorphes et des statuettes, petites et grossières, d'informes personnages, aux membres collés au corps. Les hommes présentent le faciès et le costume libyens ou sémitiques ; des femmes offrent les rondeurs stéatopyges de la race négroïde, qui se survit depuis la période paléolithique. De plus, les nécropoles révèlent la présence de nombreux types brachycéphales.

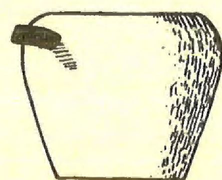


PALETTES, PEIGNES, AMULETTES (VACHE HATHOR, FAUCON HORUS) (J.-J. Clère).

Les *palettes de schiste* présentent parfois une forme nouvelle, élargie en bouclier, qui va se prêter à la décoration. On ne se contente plus d'en découper le bord

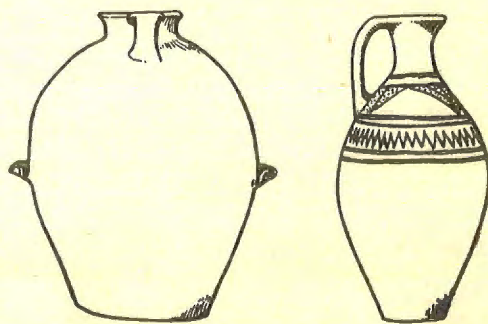
supérieur en silhouette animale ; le champ offre son espace pour y graver, comme talismans, des figures dont nous savons, à l'époque historique, qu'elles représentent des dieux : un bucrâne, aux yeux en étoiles, évoque la future déesse Hathor, maîtresse du ciel, sous sa forme de vache ; un faucon figure le dieu Horus, maître du ciel, époux d'Hathor. Est-ce déjà le culte des grandes forces de la nature, personnifiées, qui se manifeste dans ces symboles ? Ceux-ci iront se multipliant.

LA RACE NOUVELLE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ASIE Ces innovations, que la première race de Négadah fera siennes, à qui sont-elles dues ? Les squelettes retrouvés dans les nécropoles du Nord montrent une race de mésaticéphales, au faciès plutôt arménoïde, à grande capacité cranienne, à face courte, nez droit ; ce type dominera pendant l'Ancien Empire memphite, où les statues nous en donneront souvent une représentation saisissante. De tels hommes sont apparentés aux Montagnards brachycéphales qui peuplent l'Europe méditerranéenne aux époques néolithique et historique. D'où sont-ils venus ? Probablement d'Asie antérieure, par la Syrie-Palestine, où ils constituent aussi un fort élément de la population. Peut-être sont-ils les introducteurs, en Égypte, de la métallurgie en cuivre et en or, des vases à anses contenant l'huile (de Palestine ?) et aussi d'autres singularités de la deuxième civilisation : perles de lapis-lazuli et d'obsidienne (produits de l'Égée et de l'Arménie), perles d'ambre, provenant, par étapes, de la Baltique.



VASE DE CUIVRE
(J.-J. Clère).

Dans la zone de Négadah, après S. D. 42, Petrie a retrouvé ces nouveaux venus dont les squelettes sont plus petits que ceux des Hamites, avec des crânes mésaticéphales et brachycéphales. Pour expliquer l'apparition de cette population nouvelle, Petrie, confirmé par Elliot Smith, supposait une invasion venue de l'Élam, par le golfe Persique, gagnant l'Égypte centrale par Qoséir et l'ouâdi Hammâmât. Ce serait un rameau des Sumériens, hypothèse accueillie avec faveur par J. de Morgan et Frankfort, et sur laquelle nous reviendrons au chapitre II.



AMPHORES CANANÉENNES
(J.-J. Clère).

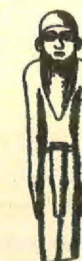
Dans l'état actuel de la documentation, faute surtout de traces visibles de cette

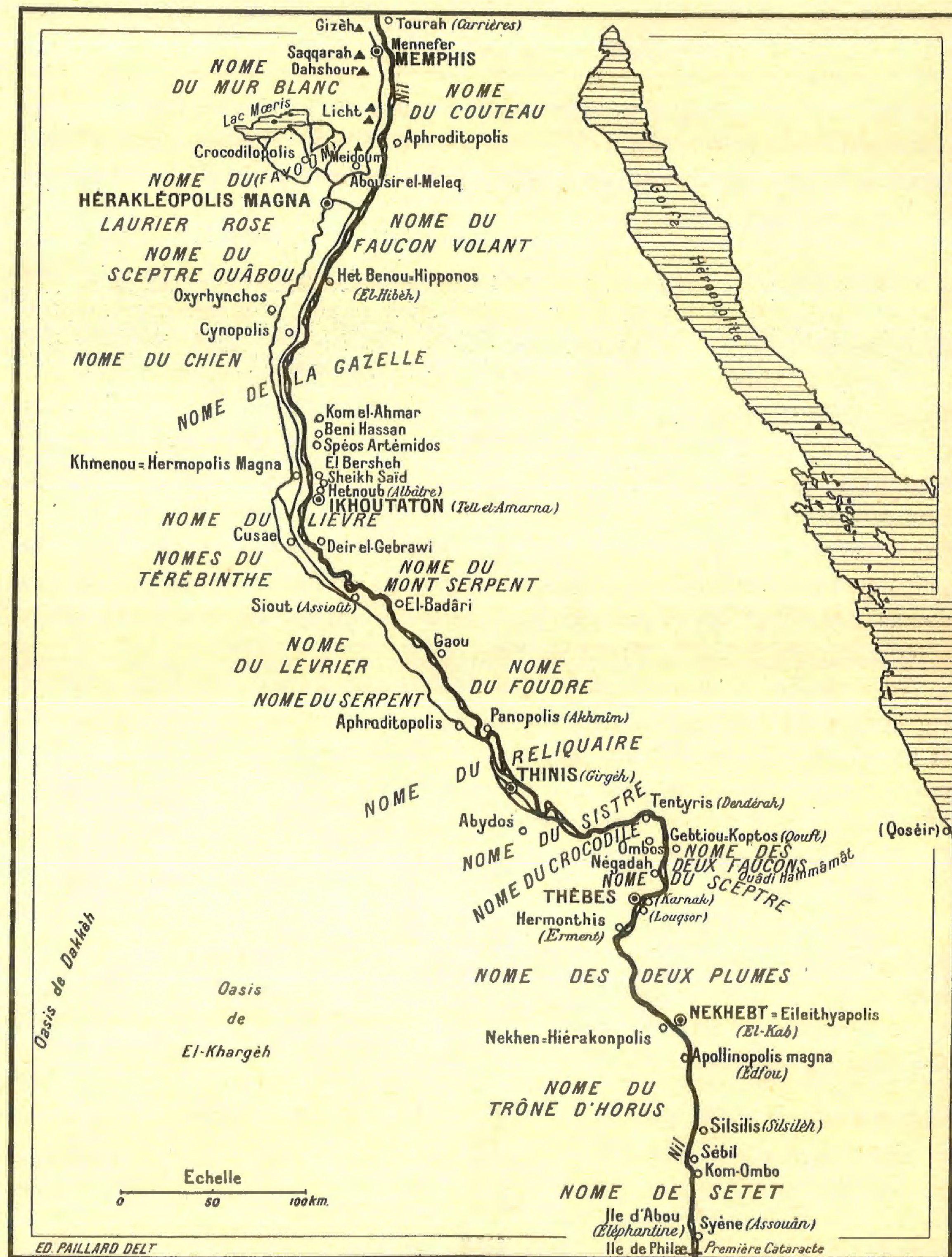
invasion ethnique le long de la route Qoséir-Coptos, où l'on s'attendrait à retrouver stations énéolithiques et nécropoles, nous admettons plus volontiers que les Montagnards, arménoïdes-alpins, à large crâne, de la deuxième civilisation, sont arrivés par mer, ou par terre, en passant par le Delta.

CONCLUSION Les progrès que nous venons de constater n'ont pu se réaliser sans une ébauche d'organisation sociale, sans une concentration de l'autorité.

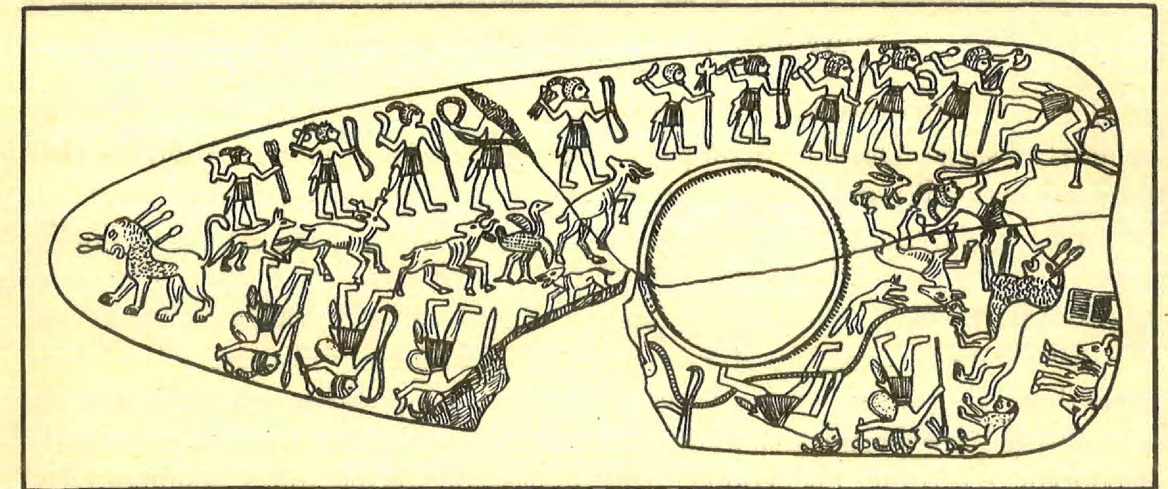
Comme l'écriture n'existe pas encore, toute explication repose sur des hypothèses fragiles. Cependant, l'apparition des emblèmes ethniques, sur les édifices et sur les barques, nous permet de supposer des associations par villages, où les hommes se groupent autour d'un signe de ralliement, peut-être totémique. On peut penser que les Anciens de chaque village forment un conseil qui dirige la population, car de pareils conseils existent chez les primitifs arrivés au stade des clans totémiques ; ces organes élémentaires d'autorité se constatent, en Égypte, dès les débuts des temps historiques, et peuvent n'être qu'une survivance de temps antérieurs.

La première civilisation néolithique était essentiellement nilotique, africaine par la race, les matériaux, les inventions ; la seconde est en relations, par la race et par l'outillage, avec l'Orient asiatique et l'Europe méditerranéenne. C'est cette seconde civilisation qui apporte des nouveautés décisives, telles que l'emploi généralisé des métaux (qu'on connaissait, sans les utiliser couramment), c'est-à-dire l'industrie métallurgique. Nous verrons comment les témoignages de l'époque historique précisent, après S. D. 63, au IVe millénaire avant notre ère, la conquête de la vallée du Sud par une population venue du Nord, et la fusion des Nordiques et des Sudistes. Ainsi les populations et civilisations commençantes de l'Égypte présentent déjà, à la fin des temps préhistoriques, ce caractère mixte, dans la race, les techniques, les idées, qui sera toujours le propre de ce pays placé par la nature à la charnière de trois continents.





HAUTE-ÉGYPTE = TERRE DU SUD



PALETTE DES CHASSEURS (Louvre) (J.-J. Clère).

CHAPITRE II

L'AVÈNEMENT DES ROIS THINITES

I

Période protohistorique : Scènes de la vie sociale (env. 4000-3400)

Par l'amalgame des populations du Nord avec celles du Sud, la fusion des deux civilisations de Négadah et du Delta était réalisée à une date que nous fixerons approximativement au début du IVe millénaire. Sur toute la longueur de la vallée, jusqu'à la première cataracte, le mélange des squelettes et des outillages indique une pénétration lente et pacifique, plutôt qu'une conquête violente. Du contact entre les Hamites négadiens, qui avaient une longue expérience du sol nilotique, et les Méditerranéens, qui apportaient d'Asie des techniques

et idées nouvelles, résultèrent des progrès communs et rapides, dans le domaine matériel et social. On le constate par ce fait capital : les Égyptiens, jusqu'ici morcelés par petits districts et par tribus disséminées, se groupent sous une monarchie du pays entier, vers 3300, et forment un peuple dont la capitale est à Thinis.

PÉRIODE PROTO-HISTORIQUE Les deux premiers tiers du IVe millénaire sont une période transitoire où la civilisation dispersée des temps énéolithiques s'achemine vers l'organisation des temps historiques (environ de 4000 à 3300). Nos sources sont, d'une part, une série de *monuments figurés*, encore dépourvus d'écriture phonétique, mais gravés de pictographies significatives; d'autre part, les *textes*, principalement religieux, de l'époque pharaonique, qui nous ont conservé d'antiques traditions, plongeant dans un passé antérieur aux dynasties thinites.

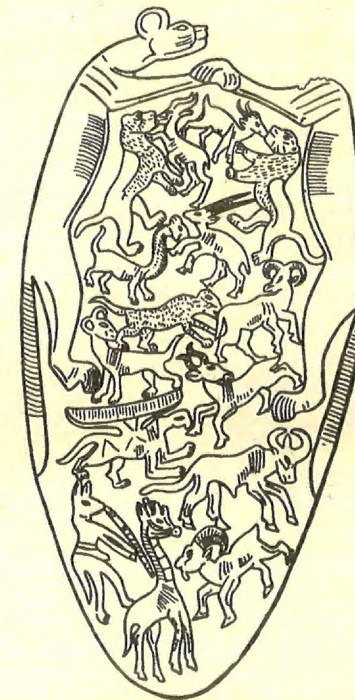
SCÈNES DE LA VIE PRIMITIVE Dans la civilisation énéolithique, nous avons signalé l'importance des palettes de schiste. Ces pierres plates, sur lesquelles on étalait des couleurs pour tatouages et pour fards, s'amincissent, mais gagnent en dimensions; on décore leurs contours de figures découpées, puis leur surface se couvre de figures, parfois sur les deux côtés, soigneusement planés (1). Ainsi préparées, les palettes jouent, dans la protohistoire, le rôle qu'auront les stèles écrites, ou les panneaux à reliefs, des temps historiques.

Les plus anciens de ces petits monuments figurent des séries d'animaux, rangés par espèces, comme si l'on avait voulu dresser l'inventaire du cheptel appartenant à tel chef, ou telle tribu; pour le même but, on utilise des plaquettes d'ivoire formant peigne, les manches en ivoire de couteaux d'apparat à lame de silex. Un de ces petits monuments énumère la presque totalité des quadrupèdes, fauves ou domestiqués, et quelques-uns des oiseaux, qui composent la faune, non plus du désert, mais de l'Égypte cultivée : éléphants, girafes, autruches, panthères, capridés, chacals, antilopes, porcs-épics, bœufs, hippopotames, flamants et poissons, chiens, ânes, porcs.

D'âge plus récent sont de grandes palettes à sujets de chasse. Des lions harcèlent les quadrupèdes de la steppe giboyeuse : gazelles, antilopes, bouquetins; ces animaux sont encadrés par les silhouettes de deux grands chiens de chasse,

(1) La plupart des palettes décorées conservent, sur une des faces, la cavité centrale où l'on versait les couleurs à farder; les figures, dans les scènes représentées, sont harmonieusement disposées de part et d'autre de cette cavité, avec un art réel de la composition.

dressés sur leurs pattes de derrière. Parmi ces figures d'un art très exact et réaliste, voici des animaux fantastiques : que font ici ce quadrupède ailé, à tête d'aigle (griffon), cette panthère, à cou démesuré, onduleux comme un serpent? Et voici — image presque bouffonne — un chacal, à queue touffue, muni de bras et de jambes d'homme, jouant de la flûte traversière. C'est un homme, en effet, mais déguisé, un charmeur d'animaux, qui les attire en imitant leurs cris d'appel sur la flûte, étrange réplique des chasseurs masqués qu'on voit aux peintures rupestres magdaléniennes (1). Or, ces combinaisons d'animaux réels et de bêtes fantastiques se répètent sur plusieurs palettes et manches de couteaux de cette époque : l'art connaît-il donc déjà une stylisation d'école, des poncifs? Ceux-ci persisteront jusqu'à l'époque thinite, sur les monuments des premiers rois. Dans l'art contemporain de la Mésopotamie, nous retrouvons ces motifs : quadrupèdes attaqués par les lions, griffons, panthères à cous de serpents, groupés symétriquement, sont répétés à satiété; ils attestent une mentalité et une tradition d'art communes, dans le IVe millénaire, à tout l'Orient méditerranéen (2).


PALETTE AUX CHIENS (Oxford) (J.-J. Clère).

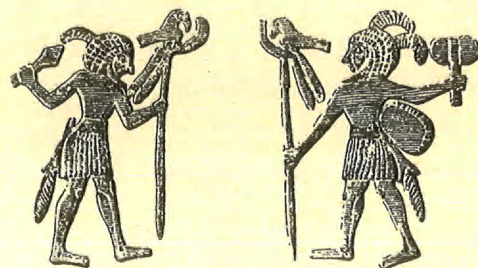
Que signifient de tels tableaux? Ce ne sont point des œuvres d'art, mais des descriptions utilitaires. Ils font connaître, par une sorte d'affichage, les conditions de la vie dans la steppe, et dénombrent avec précision les ressources giboyeuses, ou d'élevage, de telle région. L'homme n'y paraît que rarement, comme si l'on prêtait aux animaux une « vie sociale » encore indépendante, mais qu'il s'agit de capter au bénéfice de l'homme. La stylisation fantastique des fauves et la présence du « charmeur » déguisé en chacal-musicien, indiquent que l'on prétend tirer de telles scènes une action magique. En gravant ces figures sur le manche d'un couteau de chasse, on mettait dans la main du chasseur la force de tuer les

(1) Sur ces déguisements, figurés dans l'art des cavernes, cf. GOURY, *Origine et évolution de l'homme* (1927), p. 350.

(2) Quadrupède ailé, à tête d'oiseau, léopard à cou de serpent, serpents entrelacés, protomes soudés de quadrupèdes, dans l'art mésopotamien : G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, I (1927), p. 395, 403, 181.

fauves, de protéger les troupeaux et d'attirer le gibier : explication du même genre que celle admise pour interpréter les scènes animales, gravées sur les parois rupestres des Magdaléniens. Ces petits monuments nous rendent un des aspects essentiels de la vie sociale préhistorique (1). Mis en face de la brute, privé pourtant d'organes de défense comparables à ceux de ses adversaires, l'homme a réussi à assurer sa nourriture, à utiliser les animaux domesticables, à refouler les fauves au désert. Drame poignant, où l'audace et l'habileté, autant que la force, ont désigné, imposé, les premiers chefs. Exploits merveilleux, résumés sous les noms des Nemrod, des Gilgamesh, grands chasseurs, en qui l'imagination humaine a incarné ses premiers héros.

EXPÉDITIONS COLLECTIVES Une palette fameuse, dite *palette des Chasseurs* (voir p. 45), nous montre une équipe faisant une battue dans la steppe. Ici, les hommes sont en nombre, comme dans la réalité, et il n'y a pas d'animaux fantastiques (2). Aidés par des chiens, les hommes prennent au lasso, ou bien rabattent, sans les blesser, vers un enclos à façade monumentale, cerf, gazelle, bouquetin, antilope, autruche, lièvre. Deux lions et une lionne sont accourus, jaloux de cette capture prélevée sur leur propre ravitaillement ; l'un d'eux va déchirer un chasseur renversé, mais de bons tireurs les ajustent, et, pantelants, ils s'éloignent, tout hérissés de flèches. Nous avons là un tableau précis des Égyptiens de cette époque : hommes de grande taille, vêtus du pagne, avec chevelure et barbe longues, coiffés d'une plume (caractéristique du costume libyen), et portant une ceinture, où pend une queue d'animal par derrière. Leurs armes sont, pour les uns, l'arc, avec flèches à pointe de silex dont le tranchant est horizontal ; pour les autres, des épieux, longs ou courts, à pointe lancéolée, des casse-têtes et boomerangs, ou bien une double hache de pierre, à la



CHEFS PORTANT LE TOTEM (Louvre).

(1) Par exemple, le fauve se ruant sur le paisible herbivore, spectacle qui a obsédé l'œil de l'homme, aux temps primitifs, en Mésopotamie comme en Égypte : G. CONTENAU, *loc. cit.*, p. 381 et suiv., 439. Sous la XVIII[e] dynastie, la littérature officielle utilise ce thème traditionnel : on nous dit du Pharaon qu'il se précipite sur ses ennemis « comme un jeune léopard parmi les bœufs au repos ».

(2) Sauf un quadrupède à deux têtes, composé du protome (avant-train) de deux taureaux qui décore le portique de l'édifice, comme en Mésopotamie ; il n'est donc là qu'à titre de motif architectural.

mode crétoise. Fait important : les chasseurs sont divisés en deux files, chacune conduite par un porteur d'enseigne, qui est sans doute leur chef. De ces enseignes, l'une figure un faucon, l'autre une pointe métallique, un lingot, présentés sur pavois. Dans l'écriture hiéroglyphique, ces signes se sont conservés : le faucon signifiera *l'Occident*, le lingot *l'Orient*. Point de doute sur le sens général de la scène : deux bandes d'Égyptiens nordiques, venus de l'Occident et de l'Orient du Delta (cf. p. 61), se sont alliées pour une expédition collective de ravitaillement. Chacune marche sous la conduite d'un chef qui porte le totem de sa tribu. Une organisation politique, des groupements sociaux, se révèlent dans cette pictographie.

LES CHEFS AU COMBAT D'autres palettes, qui touchent à l'époque historique, nous montrent les chefs isolés, dans des actions caractéristiques. Au tableau de chasse précédent, le chef a l'honneur de porter l'enseigne, mais il reste dans le rang, confondu avec les autres guerriers. Voici, au contraire, un grand taureau, foulant aux pieds un Libyen ; ou un lion de forte taille, mordant des ennemis étendus sur le sol, que des vautours vont dépecer (1). Les bas-reliefs et textes historiques nous apprendront, par la suite, que ces animaux héroïsés figurent le roi, vainqueur sur le champ de bataille, seul auteur de la victoire. Ces images, rudes et naïves, illustrent un fait accompli : le pouvoir, le prestige de la victoire ne sont plus le partage de quelques braves, mais sont passés aux mains d'un chef ; celui-ci accapare jalousement — comme, plus tard, sur les tableaux pharaoniques — tout l'intérêt de la représentation.

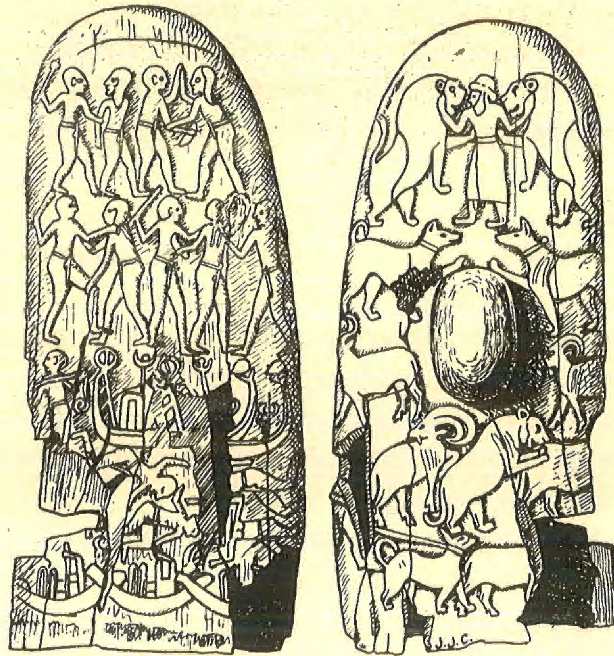
De l'époque décrite par ces palettes à la royauté réalisée, l'intervalle a dû être court. Le passage des monuments protohistoriques aux monuments réellement historiques sera visible sur une palette de transition qui porte le nom *écrit* de Nârmer, le premier roi connu des Deux-Égyptes : Nârmer y apparaît encore comme un taureau qui démolit, à coups de cornes, les forteresses crénelées de ses adversaires ; mais l'écriture, inventée, nomme ici le héros et le fait entrer dans l'*Histoire*.

LUTTES POUR LE POUVOIR CENTRALISÉ Qu'il y ait eu rivalité des petits chefs locaux, puis des rois du Sud et du Nord ; que l'autorité suprême ait été réalisée par un guerrier vainqueur :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,

(1) Cf. A. MORET, *La royauté dans l'Égypte primitive*, ap. *Mystères égyptiens*, pl. IV et V ; CAPART, *Les débuts de l'art en Égypte*, fig. 163 et 166.

cela résulte, comme nous le verrons, des textes postérieurs, des traditions, et des premiers monuments royaux. Dès les temps protohistoriques, nous discernons ceci : l'initiative de la concentration vient des chefs du Nord, par conséquent des promoteurs de la deuxième civilisation ; quant à la Vallée, elle sera soumise par des conquérants, montés sur des bateaux de type exotique. Vers la S. D. 63, deux monuments établissent ces faits.



MANCHE D'IVOIRE DU COUTEAU DE SILEX TROUVÉ A GEBEL EL-ARAQ
GUERRIERS ET NAVIRES ÉGYPTIENS CONTRE NORDIQUES — MOTIFS SYMÉTRIQUES DE STYLE MÉSOPOTAMIEN
(Louvre) (J.-J. Clère).

Tout d'abord, une peinture sur les parois d'une tombe rupestre (presque unique en son genre), à Kom el-Ahmar, au sud de Thèbes (1). Autour de trois bateaux du type nilotique, des scènes de chasse et de guerre : un homme, renversé par des adversaires armés de bâtons et de boucliers revêtus de peaux, est figuré tête-bêche, suivant un procédé familier aux artistes mésopotamiens, plus rare chez les dessinateurs égyptiens. Un chef assomme, avec sa massue, trois captifs agenouillés, « geste » appelé à devenir un motif classique : le Pharaon vainqueur, sacrifiant à ses dieux les vaincus. Nulle inscription ne précise la personnalité de l'assaillant ; mais, non loin de lui, enfle ses voiles, un bateau de haute mer à la proue relevée, de type mésopotamien. Le vainqueur est donc venu d'une région maritime en contact avec l'Asie et a remonté le Nil jusqu'à 100 kilomètres en amont de Thèbes.

Des navires du même type exotique sont sculptés sur le manche, en ivoire, d'une lame de silex de la même époque, le fameux couteau de Gebel el-Araq. Le long de trois petits bateaux nilotiques, deux grands navires de haute mer, à poupe et proue relevées, comme on n'en voit, à cette époque, que dans le décor mésopotamien, sont à quai ; les équipages des deux flottilles en viennent aux mains. Ce

(1) QUIBELL, *Hierakonpolis*, pl. 75-78.

sont des hommes de taille moyenne, vêtus uniformément du pagne, avec étui phallique (mode libyenne) ; les uns ont la grosse tête des Méditerranéens brachycéphales ; les autres, à tête plus fine, portent la mèche des Négadiens. Les Nordiques attaquent, à coups de masses d'armes et de casse-tête ; les Sudistes sont vite renversés et capturés. Au recto du manche, un personnage divin, portant le turban et le kaunakès (1) mésopotamiens, écarte, de ses bras musculeux, deux lions affrontés (2), tandis que des animaux, stylisés dans des attitudes spéciales à l'art sumérien, occupent les registres inférieurs. Aucune inscription ne précise le sens de cette pictographie ; nous l'interprétons ainsi : des guerriers, venus du Nord, utilisant des navires exotiques, familiers avec le décor de la vie mésopotamienne, triomphent de guerriers égypto-libyens. Un emblème hissé sur le mât des navires, nous renseigne sur le lieu d'origine des assaillants : ce serait Létopolis, ville principale (d'après les textes religieux postérieurs) du Delta protohistorique. Ainsi ce document nous autorise à penser que des Égyptiens du Nord, en relations avec l'Orient méditerranéen, ont vaincu ceux du Sud, dans une lutte pour la suprématie.

II

ORIGINE DES ROIS : TOTEMS ET DYNASTIES DIVINES

LES DYNASTIES DIVINES — A ces scènes pittoresques, à ces pictographies significatives, mais de sens relatif et imprécis, l'historien préférerait des textes, même succincts. Il n'en existe point à cette période ; toutefois la littérature sacrée, à partir du IIIe millénaire, contient maintes allusions aux temps antérieurs : d'où possibilité d'éclaircir l'origine des rois dans la société égyptienne.

La tradition, rapportée soit par les textes hiéroglyphiques, soit par Manéthon, soit par les historiens grecs, nous dit que les premiers rois d'Égypte avaient été des dieux (3). Trois dynasties divines, d'immense durée, auraient précédé les dynasties humaines. Ce seraient trois familles de neuf dieux (Ennéades = Neuvaines), ayant pour ancêtre unique le Soleil, créateur du monde et des dieux (en théologie, le dieu Râ d'Héliopolis). Les deux premières Ennéades qui ont régné étaient

(1) Tunique de laine, à bandes cousues parallèlement, drapée sur le corps et laissant une épaule découverte ; c'est le vêtement caractéristique des Sumériens.
(2) Attitude familière au héros sumérien Gilgamesh.
(3) Sur les sources égyptiennes et grecques de l'histoire de l'Égypte et la chronologie, cf. A. MORET, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Introduction.

des Θέοι, « dieux » de plein exercice ; la troisième, des ἡμιθέοι νέκυες, « mânes demi-dieux », ce que les Grecs appelaient des *Héros*, c'est-à-dire des hommes, fils des dieux, divinisés pour leurs vertus. Après, viendrait le premier des rois humains, Ménès le Thinite. A ne considérer que la Ire dynastie divine — c'est-à-dire la Grande Ennéade, — qui seule importe dans cet abrégé, voici sa généalogie, d'après les textes des Pyramides, voisins de l'époque thinite :

Démiurge solitaire............. =	Râ, le soleil créateur.
Premier couple................. =	Shou (l'air) + Tefnet, son épouse.
Deuxième couple.............. =	Geb (la terre) + Nout (le ciel), son épouse.
Troisième et quatrième couples .. =	Osiris (le Nil) + Isis (la terre) ; Seth + Nephthys, son épouse. (le désert)

La Ire dynastie divine, on le voit, comprend les grands dieux des forces naturelles, distribuées par couples (à l'exception du Démiurge qui a tiré de lui-même ses enfants divins) (1). Une telle construction de l'esprit n'a rien de primitif ; elle est l'œuvre de théologiens ; nous la daterons du temps où la ville de Râ, Héliopolis, domine la religion de l'Égypte, vers la Ve dynastie (2600). Les Égyptiens de la protohistoire n'avaient pas encore élaboré une telle métaphysique sur l'origine du monde et de l'humanité.

LES TOTEMS Toutefois, une interprétation mystique des origines du pouvoir ne nous semble, à ce moment de la protohistoire, ni un anachronisme, ni une chimère. Les prêtres d'Héliopolis ont donné une explication tendancieuse, et trop abstraite, de croyances en réalité bien plus anciennes que le culte de Râ, et de sens tout concret. Ils ont repensé, en théologiens, des concepts qui portaient la marque de la demi-barbarie intellectuelle des Négadiens. Nous ne dirons pas, avec les Héliopolitains : les premiers Égyptiens reconnaissaient tous, comme chef unique, le soleil Râ ; mais nous admettrons que les premiers patrons locaux, adoptés par les Égyptiens dans chaque district séparé, furent des êtres, ou des objets, variables selon les localités, auxquels ils conféraient un caractère tout-puissant et *sacré*. Nous en avons vu les représentations, érigées sur pavois, hissées au-dessus des

(1) De ce tableau s'inspirent, avec quelques variantes, le Papyrus de Turin, ainsi que Manéthon ; Hérodote (II, 165) et Diodore (I, 12, 13, 26) reproduisent ces traditions avec plus ou moins de fidélité.

barques des Négadiens, et surtout des Nordiques : nous y reconnaissons des *totems* (1). Presque toutes les sociétés humaines, au stade primitif, en Afrique, Océanie, Amérique, se sont placées sous la protection et la tutelle de ces forces, mal définies, qu'on appelle totems. Ce que, par manque de textes, nous ne savons expliquer des totems égyptiens, nous pouvons l'inférer en consultant, pour d'autres régions, les traditions orales des primitifs qui sont encore à un stade « totémique » de civilisation.

Les sociologues nous apprennent que, d'ordinaire, les primitifs ne connaissent pas l'organisation par familles, qui est un régime social plus évolué. Ils vivent partagés en petits groupements que nous appelons des *clans*. Les membres du clan n'attachent pas d'importance aux liens de parenté humaine ; ils ne reconnaissent pas l'autorité d'ancêtres, ni de géniteurs humains, — la famille, au sens propre, n'ayant pas le sens qu'elle aura plus tard. Venus d'origines diverses, ils adoptent, comme signe de ralliement et de collectivité, un être, ou un objet, auquel ils prêtent (sans autre motif qu'une intuition mystique (2), donc sans logique apparente) une « force sacrée » (*mana*) (3). L'être, ou l'objet, doué de cette puissance, est réputé le créateur, le père, le bienfaiteur, le protecteur, le patron éponyme, en un mot, le *totem* des membres du clan, auxquels il dispense son *mana*. L'action du totem ne s'exerce que sur un clan local, ou peu nombreux ; il est sans pouvoir sur les clans voisins, qui se réclament d'autres totems. Les formes de totems sont très variées : un animal, une plante, une pierre, une montagne, un astre, le ciel, un nuage, le fleuve, la mer, une arme, une parure, un objet quelconque qui, dans certaines circonstances, a pu frapper l'œil, ou l'imagination, — toute chose, enfin, comme tout être, peut être réputée dépositaire de ce mana, qui fait le totem.

Le totem est une providence pour les hommes de son clan : il leur donne bonne chasse et bonne pêche, fertilise leur terre et leurs troupeaux, féconde les femmes, assure la victoire dans les combats, inspire la sagesse aux Anciens du clan, et dirige le Chef, s'il y en a un. Tout ce que le clan possède appartient au totem ; dans la pratique, la propriété est collective, gérée par les Anciens, interprètes du totem. Les femmes sont liées au totem, père de leurs enfants, auteur de la conception qui, chez les primitifs, n'a pas de lien logique avec l'accouplement ; d'où certains

(1) *Totem* est un mot emprunté au dialecte algonquin, où il signifie « marque de ralliement », qu'on peint sur les corps, les objets, les armes, ou qu'on prend comme enseigne de collectivités.

(2) Dans l'état de croyances que nous appelons *animisme*, l'être vivant, comme la matière inerte, sont animés d'un Esprit, souffle vital, analogue à celui qui meut l'homme.

(3) *Mana* est un mot emprunté aux dialectes polynésiens.

privilèges dont jouissent les femmes, qui se traduiront, plus tard, par une autorité sociale et politique (matriarcat), ou par la primauté de la filiation utérine.

Tout membre du clan doit obéissance aux inspirations que le totem lui envoie. Animal, ou plante, le totem est respecté ; on s'abstient, comme d'un sacrilège, de le manger, de lui nuire, de le détruire ; on observe, en son honneur, des *tabous*, qui sont des interdictions rituelles d'actes, ou de nourriture. Chacun porte le nom de l'être, ou objet sacré, et en peint la figure sur sa peau (tatouage), sur ses parures et peaux (blason) ; de même érige-t-on le totem sur les territoires, les édifices, et sur le matériel du clan (armes, bateaux, mobiliers, outils, etc.). Dressé sur pavois, le totem conduit ses hommes à la chasse, à la guerre, drapeau primitif des premiers groupements humains.

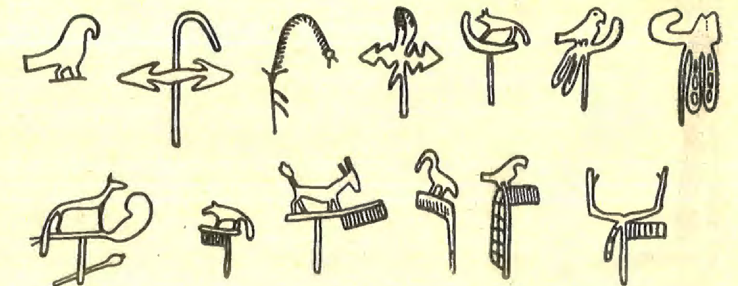
Après la mort, l'esprit de tout homme se résorbe dans le totem dont il est issu, et jouit d'une immortalité non individuelle, confondu avec la masse des hommes du clan, morts ou vivants. Ainsi le totem n'est pas seulement la force sacrée, l'énergie vitale qui anime le clan ; c'est aussi l'âme diffuse, impérissable, de la communauté. Il incarne, dans la mentalité des primitifs, des conceptions qui deviendront, chez les évolués, les idées directrices de la société : patrie, famille, autorité des chefs, propriété, religion, survie après la mort.

SURVIVANCES DU TOTÉMISME EN ÉGYPTE Une organisation telle que le totémisme a-t-elle existée chez les Négadiens ? Fautes de témoignages, écrits, nous ne pouvons l'affirmer avec complète certitude. Du moins, l'hypothèse du totémisme donne-t-elle, à notre avis, la meilleure interprétation de nombreux monuments de l'époque protohistorique, et l'explication la plus plausible de curieuses coutumes, à l'époque historique,

La céramique de Négadah et d'Abousir el-Meleq nous a montré des groupes ethniques, placés sous le patronage d'enseignes. Celles-ci sont variées ; tantôt des animaux : éléphant, ibis, faucon, vautour, chien, loup, etc. ; tantôt des végétaux : térébinthe, sycomore, fleurs ; tantôt une montagne, des flèches, une branche d'arbre, une plume surmontant un bois entaillé en forme de foudre ; par exception, un fragment de corps humain : deux bras levés (*Ka*). L'homme n'y figure jamais ; l'emblème anthropomorphe répond, semble-t-il, à des conceptions plus évoluées.

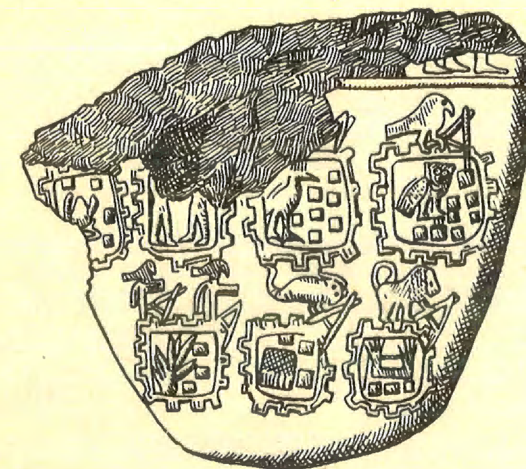
Que ces figures soient des emblèmes, qu'ils personnifient une force immanente, inerte à l'ordinaire, mais qui, au service de la communauté, s'animera pour l'action, — les épisodes gravés sur les palettes protohistoriques le prouvent. Nous avons décrit le Faucon (Occident) et le Lingot (Orient) entraînant à la chasse leurs

hommes ralliés. A mesure que la pictographie s'efforce à devenir une écriture d'idées, les artistes s'ingénient à nous rendre sensible l'activité de ces enseignes : un faucon, un lion, un scorpion, se servent de leurs pattes, comme de bras, pour brandir un hoyau et démolir les forteresses où se sont réfugiés les totems des adversaires, oiseaux ou autres enseignes du camp hostile ; parfois, le pavois qui porte l'emblème déploie des bras pour tenir la corde qui ligote les captifs, ou pour empoigner l'ennemi. Ces pictographies parlantes persistent jusqu'à l'époque historique.



TOTEMS, ENSEIGNES DE CLANS
(D'après Loret) (J.-J. Clère).

Comment préciser cette force qui anime sous nos yeux le totem ? Les textes religieux de l'époque memphite nous en ont donné une analyse subtile, et la désignent sous le nom de *Ka*. Le Ka, c'est la substance primordiale, possédant toutes propriétés de la matière et de l'esprit : force corporelle, âme (*spiritus*, *anima*, souffle), personnalité spirituelle (nom), force génitale, l'ensemble des aliments qui entretiennent vie et santé, donc, nourriture de l'âme et du corps, et encore, pouvoir magique pour forcer la chance, contraindre la nature, déjouer les adversaires ; bref, énergie de la matière, éternité de l'esprit, tout cela est inclus dans le *Ka*, qui est le *Mana* des Égyptiens. L'emblème choisi par telle ou telle tribu représente la forme locale, visible, de ce *ka* ; il dispense sa vertu à son groupe, devient son totem. Nous verrons plus loin que le totem du roi, le Faucon, s'est imposé à toute l'Égypte. Après l'invention de l'écriture, on représentera ce totem principal, l'oiseau Faucon, inclus dans les deux bras levés (hiéroglyphe du *Ka*), pour montrer l'union indissoluble de ce totem et du Ka, qui lui donne sa puissance.

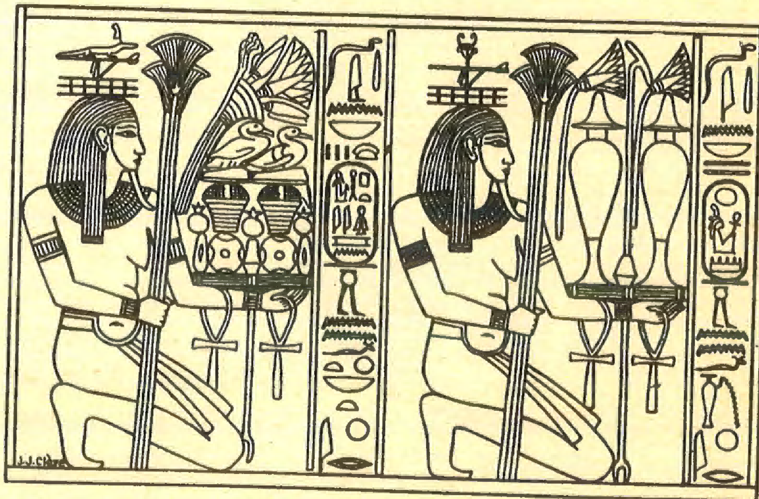


GUERRE ENTRE TOTEMS
(Caire) (J.-J. Clère).

Rôle social des emblèmes du Ka Tel est le sens du Ka sur le plan mystique. Reste à définir sa signification sociale. Les emblèmes du Ka jouent-ils un rôle ethnique et politique? Oui, puisque le faucon, l'ibis, l'arbre, les flèches, etc., portés sur pavois, dirigent les guerriers de localités diverses à la chasse et au combat. Ici, l'Égypte historique présente des survivances manifestes. Un des traits les plus anciens et permanents que signalent les textes, c'est la division du sol et de la population de l'Égypte en petits groupes, les 42 *Nomes* (νόμοι = divisions, ou provinces). Tout nome vénère comme enseigne et prend comme éponyme, soit un animal (dans 18 cas), soit un végétal (4 cas), soit un objet (12 cas), qui sont devenus, par la suite, les « armoiries » de la province (1). Or, ce sont, assez souvent, ces mêmes animaux, végétaux et objets que les Négadiens de tel ou tel district peignaient jadis sur leurs corps, sur leurs poteries, hissaient sur leurs barques et édifices, sculptaient sur leurs palettes, afin de marquer leur origine ethnique, ou pour signaler qu'ils relevaient du sang, ou de la nature de ces totems, dont ils revendiquaient le nom et la protection. Quant au caractère sacré de ces emblèmes, il persiste, à l'époque historique, dans le culte public et privé. Chaque nome a une métropole, où un dieu spécial est adoré, qui a pris la forme de l'animal, du végétal, de l'objet éponymes ci-dessus. De là dérive le culte des animaux sacrés qui a tant étonné les Grecs. Ignorants de leur propre passé, des origines entachées de toté-



LE KA DU ROI (CAIRE, XIII[e] DYNASTIE) (J.-J. Clère).



LES NOMES DU CROCODILE ET DU BUCRÂNE, ET LEURS NILS (ABYDOS, XIX[e] DYNASTIE) (J.-J. Clère).

(1) L'énumération en est faite au tome I[er], p. 155 et suiv.

misme de leur propre mythologie, ceux-ci voyaient, dans ce culte de fétiches, une aberration, d'autant plus difficile à élucider que, dans telle ville, on vénérait les chats, ou les crocodiles, ou les poissons, ou les singes, ou les béliers, ou les bœufs, avec interdiction de les manger, tandis que, dans la ville voisine, ces interdictions étaient inconnues, ou s'appliquaient à d'autres animaux. De nos jours, ces singularités ont trouvé leur explication dans la croyance aux totems et dans les prohibitions (*tabous*) qui en sont le corollaire. Ainsi devons-nous interpréter des faits rapportés par les Grecs : l'enterrement rituel des animaux sacrés, l'accouplement (réel ou simulé) d'un bélier, ou d'un bouc, avec une femme du pays (rappel de la fécondation par le totem du clan), et, aussi, telle survivance du matriarcat (rappel de certains privilèges dont jouissaient les femmes visitées par le totem).

Les dieux héritiers des totems Non seulement l'Égypte nous apprend comment un totem s'impose et se survit, mais on y voit comment il disparaît. Dans les sociétés primitives, l'évolution la plus fréquente est comme suit : au début, régime communautaire ; tous les membres, étant issus du totem, ou relevant de sa protection, ont des droits égaux. Puis les Anciens, écoutés dans les Conseils, forment une oligarchie, bientôt dominée par un Chef des Anciens, ou un Roi, qui prend le pouvoir. Alors, le totem perd le contact avec les membres individuels du clan ; il est accaparé par les Anciens, interprètes de ses volontés, et, en dernier lieu, par le grand Chef de tous. Le totem, relégué dans un temple, devient le dieu ; il vit à l'écart des hommes, et ne communique plus avec ceux-ci que par l'intermédiaire du roi, qui est, en même temps, le prêtre. A ce moment, le prestige sacré, les pouvoirs surnaturels et matériels qu'on prêtait au totem, passent, pour une grande part, à son interprète, le roi. Celui-ci est réputé dépositaire de l'énergie vitale, du *Mana* ; il est, aux yeux du peuple, « l'image vivante » du totem ou du dieu ; il se fait saluer comme le fils, l'héritier, le successeur de l'être sacré ; lui-même deviendra un dieu sur terre. — Cette évolution, qui se réalise ailleurs selon des modalités variées, se vérifie, avec une suite et une logique exceptionnelles, chez les Égyptiens. Nous rejoignons ici la doctrine des prêtres d'Héliopolis sur les dieux, ancêtres des rois, mais après avoir expliqué le sens « humain » de cette divine origine.

Les dieux universels et la monarchie Les totems, même devenus dieux, restèrent des autorités locales, révérées dans les limites étroites d'un nome, mais plus ou moins impuissantes et méconnues, comme jadis, chez les

habitants du nome voisin. Un seul d'entre eux fit exception, le Faucon. Celui-ci survola le champ entier de l'Égypte et devint dieu national. D'une part, il suivit la fortune d'une famille de chefs, les Thinites, qui s'imposèrent à toute la vallée; d'autre part, son nom de faucon local fut confondu avec celui d'un dieu universel, Horus de Létopolis, Horus solaire, figuré, lui aussi, par un faucon.

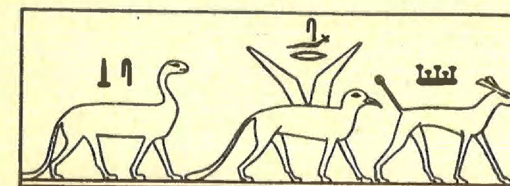
Les dieux universels, qui symbolisent les phénomènes et les forces de la nature, le soleil, la lune, le ciel, la voix du ciel (tonnerre), le feu du ciel (foudre), la terre, le Nil, la végétation, résument des conceptions déjà avancées. Celles-ci supposent une intelligence constructive, capable de scruter les causes et les effets, et d'élaborer des mythes sur des thèmes généraux, mythes acceptables non seulement par l'Égyptien de tel ou tel nome, mais par les habitants de la Vallée entière, et peut-être par les peuples voisins. Nous ne savons pas si les Négadiens eurent la tête assez métaphysique pour imaginer ces types supérieurs d'êtres sacrés; du moins, c'est à l'arrivée dans la Vallée des Nordiques de la II[e] civilisation que nous voyons apparaître, outre des techniques nouvelles, maintes inventions intellectuelles. Entre autres, avec les images d'Horus et d'Hathor (p. 41), se révèle une mentalité qui, au cours des siècles, enfantera pour la population égyptienne ses grands dieux et ses doctrines religieuses, et, dans l'ordre politique et social, ses premiers rois et ses institutions monarchiques.



LE FAUCON D'ÉGYPTE

LES DEUX ÉGYPTES ET LEURS ROIS, SETH ET HORUS C'est aux textes des Pyramides memphites qu'il faut avoir recours pour reconstituer, dans ses grands traits, ces premiers dogmes de la religion et de la politique; nous y verrons que les titres protocolaires, pris par les rois thinites, supposent un fonds très ancien et très riche d'histoire divine, dont les Pharaons n'ont été que les continuateurs.

Ces textes nous disent : la ville d'Ombos, près de Négadah, centre de la I[re] civilisation énéolithique, était le sanctuaire réputé d'un dieu qualifié l' « Ombite » (*Noubti*), dont le nom personnel était *Seth*. Sous sa forme première, c'était un animal totémique, mais difficile à identifier, tant sa forme est stylisée. Lévrier, sanglier, fourmilier, porc, okapi, telles sont les interprétations contradictoires proposées pour le corps de cet animal, qui, par sa tête à museau allongé, puis déprimé par le bas, pourvue d'oreilles droites, longues, et comme coupées à leur extrémité, ne ressemble exactement à aucun animal d'aujourd'hui. Le totem d'Ombos prit de l'importance lorsque la ville devint une sorte de capitale de la région négadienne; Seth fut promu au titre de « Seigneur de la terre du Sud »; même sa puissance dépassa la terre, car on l'appelle aussi « Seigneur du ciel ». Il personnifia d'abord la force dévorante du soleil; plus tard, (par opposition à Horus et Osiris), on en fera le dieu néfaste du désert brûlant et aride, puis, par extension, un dieu de l'Étranger (nous avons dit que le désert se confond avec l'Étranger); et, enfin, il sera confondu avec Soutekh ou le Bal des Syriens. Ses adorateurs, sur terre, qu'on appellera « les Suivants de Seth (*Imoukhet Seth*), ont un chef humain qui incarnera ce dieu : nous devons l'évoquer avec les pouvoirs de *roi de la Haute-Égypte*.



ANIMAUX MYTHIQUES
GRIFFON, ANIMAL DE SETH (XII[e] DYNASTIE)
(J.-J. Clère).

Dans le Delta, le même rôle, avec des titres parallèles, était tenu par un Faucon de la ville de *Sekhem* (Létopolis), sur la rive libyque, après la fourche du Nil. Dès le début de la deuxième civilisation (nordique), nous trouvons des palettes découpées en silhouette de faucon, et d'autres en tête de vache. Les textes des Pyramides nous enseignent qu'il faut y reconnaître *Hor*, ou *Horus* (1) de Létopolis, et sa divine épouse *Hathor* (2). Horus est aussi un « Seigneur du ciel », car son nom *hr* fait jeu de mot avec *hr* = « face » et « chef »; le faucon, qui plane dans le ciel, devient ainsi le chef (*visage*) céleste, dont les deux yeux sont le soleil et la lune (3). A mesure que progresse vers le Sud la deuxième civilisation, Horus s'élève à la puissance de « grand dieu du ciel », dans la région même où Seth dominait jusque-là; il y revêt le rôle de soleil bienfaisant; il symbolise la lumière, le Bien, rejetant Seth

(1) *Hor* est un mot sémitique qui désigne le faucon.

(2) *Hathor* signifie « la demeure d'Horus », ce qui montre le lien primordial et conjugal des deux divinités.

(3) Aux Pyramides, c'est *Horus khenti irti*, « celui qui préside aux Deux Yeux ».

dans la contre-partie, et le reléguant dans une fonction ingrate ; dieu du ciel féroce, lumière nocive, et, pour compléter l'opposition, l'Ombre, le Mal. Les adorateurs d'Horus, Brachycéphales du Nord, qu'on appellera les « Serviteurs d'Horus » (*Shemsou Hor*), ont un chef qui incarnera le dieu ; évoquons-le avec les pouvoirs de *roi de la Basse-Égypte*.

RIVALITÉ D'HORUS ET DE SETH Sous ces formes mythiques, ne voyons-nous pas la division naturelle de la Vallée et du Delta se marquer dès l'aube de la civilisation ? L'imagination populaire, brodant sur ce thème, transformera ces dieux en deux frères ennemis et rivaux, dont la querelle fournit matière à maints épisodes de la mythologie, depuis les textes des Pyramides jusqu'au *De Iside et Osiride* de Plutarque. Seth, qui veut arracher à Horus la suprématie sur terre et au ciel, s'attaque aux yeux d'Horus : le soleil et la lune ; de là, ces « combats dans le ciel » (*khenou m pet*), chaque mois, quand la lune décroît, dévorée par l'adversaire, ou, à époques espacées, lors des éclipses du soleil, attribuées aussi à une victoire éphémère de Seth. Horus riposte en émasculant son rival (ce qui expliquait l'infertilité du désert)... La nature entière est troublée par ces attentats : « Horus crie à cause de son œil, Seth crie à cause de ses testicules (1), » et quand retentit le tonnerre, « la voix dans le ciel » (*kherou m pet*), c'est à l'heure de ces féroces combats.

Dans ces luttes cosmiques, qui traduisent le rythme des phénomènes naturels, aucun des deux adversaires ne parvient jamais à supprimer l'autre ; aussi une tradition très ancienne (2) confiait-elle la réconciliation des deux frères à un tribunal présidé par le dieu de la terre, Geb. Or, Geb dit à Horus et à Seth : « Je vous départage : à Seth, la Haute-Égypte ; à Horus, la Basse-Égypte » — et il a défendu qu'ils se querellent. Il place Seth comme roi du Sud, et Horus, comme roi du Nord... Alors Horus et Seth se dressent, chacun sur sa portion de territoire. Ils mettent en paix les Deux Terres à Tourah (3), frontière des deux pays. Désormais Horus et Seth sont en paix, ils ne se querellent plus, ils se réunissent dans Memphis, la balance des Deux Terres, le lieu où les Deux Terres se font équilibre. »

Voilà le rôle futur de Memphis défini dans les termes les plus heureux. Le récit mythique dégage le souvenir de luttes très anciennes pour la suprématie

(1) *Pyr.*, § 594. Cf. *De Iside*, 55.
(2) Stèle du British Museum, où un texte archaïque a été réédité par Shabaka, roi de la XXVe dynastie.
(3) Localité en face de Memphis.

entre le Delta et la Vallée. L'expérience est faite que ces deux régions, que la nature a créées différentes, mais complémentaires, ne peuvent vivre désunies ; l'arbitrage final par Geb symbolise leur réunion obligée. Ce sera un des dogmes de la politique des Pharaons ; dès Ménès le Thinite, les titres protocolaires consacrent une monarchie dualiste, sous le sceptre d'un seul roi.

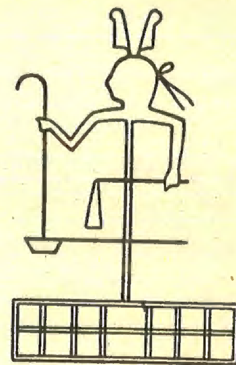
OSIRIS, ROI DE L'ÉGYPTE UNIFIÉE La conquête finale du Sud par le Nord transparaît plus clairement sous une autre légende, postérieure à la rivalité d'Horus et de Seth, mais qui a contaminé celle-ci, puis s'est imposée à toute la littérature religieuse des Égyptiens : c'est le mythe d'Osiris, à la fois premier roi de l'Égypte unifiée, et principe (Esprit) de la végétation et du Nil.

Constatons d'abord ceci : la concentration du pouvoir, révélée par la légende d'Osiris, ne se réalise pas au profit du dieu que nous attendions : Horus de Sekhem. Les allusions réticentes des textes, aux Pyramides, permettent d'entrevoir que des changements politiques se sont opérés dans le Delta, aux dépens de l'autorité du grand dieu du Nord. A toute époque, le Delta subit, en effet, le contre-coup de ce qui se passe en Libye et en Syrie. Or, les *Tehenou*, chasseurs et caravaniers de la Marmarique libyenne, exerçaient une influence accrue sur les clans du Delta occidental. Ils avaient pour totems des flèches et un chien : celles-là deviendront la déesse archère, Neith de Saïs ; celui-ci, le dieu-chien Oupouat, « celui qui ouvre les chemins » ; l'un et l'autre sont appelés « *Tehenou* ». Ils forment, avec une déesse serpent, de Bouto, et un faucon local, une *confédération de l'Occident* (1), présidée par le chien Oupouat. Ici nous surprenons au nid certaines institutions monarchiques, qui prennent un développement précoce. Saïs et Bouto sont les lieux d'origine des emblèmes et attributs qui caractériseront traditionnellement les Pharaons : la plume d'autruche, la couronne rouge du Nord, le serpent (*uraeus*) qui la défend, et l'huile « libyenne » qui oindra le front des rois.

Dans le Delta oriental, des totems de clans, tels que des taureaux divers, un veau, un bélier, attestent une population de pasteurs et d'agriculteurs, où l'élément sémitique domine. Là aussi, les nomes ont formé une *confédération de l'Orient*, mais elle est présidée par une figure, nouvelle parmi les enseignes provinciales : c'est un homme, coiffé, non pas d'une plume (comme les Libyens), mais de deux plumes, tenant d'une main la crosse du pasteur, de l'autre, le fouet du bouvier. Son nom est *Anzti*, le « curateur, le protecteur » ; il réside au centre du

(1) Sur ces confédérations de l'Occident et de l'Orient, voir la palette des chasseurs, p. 45.

Delta, sur la branche de Damiette, dans une ville à son nom. Pour la première fois, un homme joue le rôle d'enseigne dévolu jusqu'ici aux totems, puis aux dieux, comme chef de clan, président d'une confédération de nomes. — Or, « Anzti-qui-préside-aux-nomes-orientaux », c'est le premier aspect d'Osiris, appelé à devenir le prototype du roi dans l'Égypte unifiée. Par les allusions, toujours si brèves, des textes des Pyramides, nous savons qu'Osiris prend à cet Anzti sa figure de chef humain, ses insignes (crosse et fouet), sa coiffure à deux plumes (la couronne *atef*), sa résidence *Anzti* (qui s'appellera, dès lors, « maison d'Osiris » *pe(r) Osiris*, transcrit en grec par Busiris), enfin, sa présidence à la tête des nomes orientaux. Dans la suite, Anzti disparaît, Osiris demeure. Que signifie cette usurpation de personne et de fonctions ? Sans doute, l'invasion du Delta oriental par des Sémites agriculteurs; ceux-ci introduisent en Égypte leurs troupeaux, leur industrie métallurgique, certaines innovations d'ordre matériel et intellectuel, leurs mœurs politiques, leurs dieux. Précisément, la légende nous présente Osiris sous le double aspect de roi et de dieu.

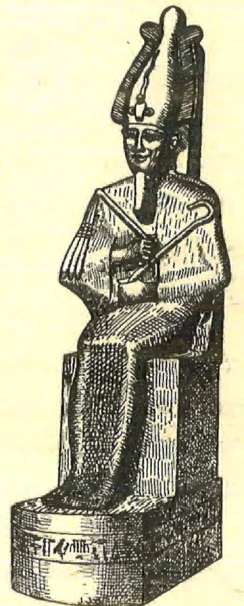

ANZTI SUR SON NOME
(J.-J. Clère).

OSIRIS, ROI DIVINISÉ Arrêtons-nous devant cette figure complexe. Le nom d'Osiris, sa personne, son mythe, son culte, ses mystères, tout cela était sacré pour les Égyptiens; aussi les textes procèdent-ils par touches discrètes, allusions détournées, gardant, déjà, un « religieux silence » sur *Celui* qu'Hérodote « se défend de nommer ». Parmi tant de milliers d'allusions, nul exposé d'ensemble de ce mythe osirien qui a dominé toute la littérature religieuse de l'Égypte; c'est aux récits tardifs de Diodore et Plutarque, — rédigés 4 000 ans après l'origine présumée des conceptions osiriennes, et où des traditions, le plus souvent authentiques, mais disparates par le temps et l'origine, sont compilées et confondues, — qu'il nous faut demander l'ossature des *membra disjecta*, retrouvés, çà et là, dans les textes hiéroglyphiques.

En tant que roi, Osiris devient, dans les récits classiques, un héros national, réalisant l'unité politique de l'Égypte et, par surcroît, la conquête de l'univers. On lui attribue, en bloc, toutes les inventions de l'époque néolithique, grâce auxquelles la barbarie primitive passe à des mœurs policées : l'élevage des animaux, l'utilisation des végétaux, la culture des terres, l'industrie de la céramique et des métaux, la mise en valeur du Nil, les institutions sociales et religieuses, la création du langage,

de l'écriture, des sciences exactes et des arts. Épopée prodigieuse qui dépasse les possibilités d'une vie humaine ! Il est vrai qu'Osiris est aidé, dans sa tâche, par les conseils et la coopération incessante de sa sœur et épouse Isis, « la grande magicienne, » déesse de Bouto, qui est de moitié dans ses inventions, qui gouverne avec lui, qui le supplée comme régente de l'Égypte, lorsqu'il la quitte pour conquérir le monde, lui laissant son œuvre à défendre. En outre, Osiris a su s'entourer d'une cour où chacun a un emploi utile : Thot a inventé les lettres, les arts, la législation; Anubis et Oupouat sont chefs de ses armées; Horus, son fils, recueillera son héritage, perpétuera sa lignée, jusqu'aux dynasties humaines.

Quels traits de réalité pouvons-nous discerner dans cet Osiris légendaire? A travers des textes très anciens, nous devinons qu'Osiris, venu probablement de Byblos en Syrie, s'est assimilé, une fois importé dans le Delta oriental, la personne, les attributs, les pouvoirs du chef de clan Anzti. Des nomes de l'Orient, il passe à ceux d'Occident, incorpore à sa famille Isis, souvent confondue avec la reine de Bouto, le président de l'Occident, Oupouat, et, plus tard, le roi du Nord, Horus de Sekhem-Létopolis.


OSIRIS
ROI DE L'OCCIDENT
(J.-J. Clère).

Le Delta conquis et unifié, l'inévitable conflit renaît entre roi du Nord et roi du Sud, par la rivalité d'Osiris et de Seth, dont la légende fait maintenant un couple de frères ennemis. Il faut lire dans Diodore, et surtout Plutarque, la légende épique où Osiris conquiert la Haute-Égypte et subjugue Seth. Celui-ci, d'abord rallié par feinte, ourdit un complot avec 72 conjurés, assassine Osiris à la fleur de l'âge, et récupère le royaume du Sud. « Alors Isis, aidée de son fils Horus, poursuit la vengeance de ce meurtre, fait périr Typhon (Seth) et ses complices et devient reine d'Égypte. » (Diodore.) Horus lui succède et « paraît avoir été le dernier dieu qui ait régné en Égypte ». Aux textes plus explicites des Pyramides, Horus venge le sang versé; il ranime son père Osiris par des procédés magiques (que nous expliquerons plus loin); puis, il établit avec le secours de Thot, le justicier, la fausseté des accusations de Seth, devant le tribunal du dieu Geb :

« Seth est coupable, Osiris est justifié. Et les dieux, comme les hommes, se réjouissent du triomphe de la Justice. »

Ainsi, la conquête d'Osiris, qui unifie l'Égypte, se réalise, selon les théologiens,

sous l'autorité de la raison et de la justice. En fait, dans la légende, Osiris meurt assassiné. Son triomphe se réalise surtout par l'accession au trône de son héritier, « le jeune Horus, vengeur de son père, fils d'Isis ». Ici, il nous faut distinguer ce jeune Horus du vieil Horus, « Horus l'Aîné, seigneur du Nord, résidant à Sekhem-Létopolis ». Le texte de Shabaka, relatant l'arbitrage de Geb qui avait, jadis, départagé Horus l'Aîné et Seth, s'adapte maintenant à la tradition osirienne; Geb rend un second arrêt en faveur d'Horus le Jeune :

« Il était douloureux au cœur de Geb que la moitié d'Horus fût (seulement) pareille à la moitié de Seth. Alors Geb donna (tout) son héritage à Horus, ce fils de son fils premier-né (Osiris). Horus se dresse donc sur le pays, et le pays fut réuni. Les deux grandes magiciennes, la couronne blanche (Sud) et la couronne rouge (Nord) prospèrent sur sa tête, car c'est bien Horus qui se lève en roi du Sud et en roi du Nord, qui réunit les Deux Terres (*sma taoui*), dans le Mur Blanc (Memphis), le lieu où les Deux Terres sont réunies. »

Après Horus, règnent des demi-dieux qui marquent leur filiation par leur titre « Serviteurs d'Horus » (*Shemsou Hor*); les rois Thinites leur succéderont. Voilà comment la tradition sacerdotale expliquait l'origine de la royauté en Égypte; mais nous savons qu'avant l'avènement des dieux universels, des totems locaux avaient gouverné et civilisé les Égyptiens.

Osiris, esprit de la végétation, dieu universel

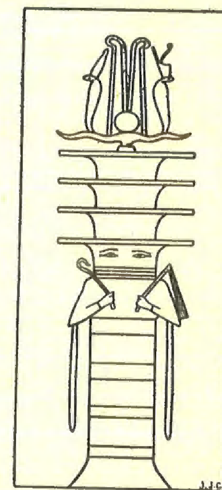
La légende dégage un autre aspect d'Osiris. Ce héros déborde en tout sens la personnalité politique d'Anzti, protecteur du Delta oriental; pour des raisons nouvelles, il sort du cadre de Busiris, il devient un dieu, non plus local, mais universel : l'Esprit bienfaisant qui renouvelle les forces de la nature, l'animateur du Nil et de la Végétation.

On le représente, à l'origine, par la silhouette d'un conifère, le *Zed* (1). C'est un arbre étranger à l'Égypte, mais importé du Liban, sur les vaisseaux de Byblos, dont les relations avec le Delta remontent aux temps les plus anciens. Certains épisodes de la légende osirienne se passent d'ailleurs à Byblos; or, les Byblites adoraient Adonis, Esprit de la végétation qui, chaque été, meurt assassiné, mais renaît au printemps. Même infortune, même renaissance adviennent à Osiris. Les mystiques racontent que ce dieu, initiateur de l'agriculture, meurt chaque année, sous

(1) Cf. A. Moret, *Le Nil*, p. 94. Le *Zed* stylisé prit de bonne heure l'aspect d'un pilier à quatre chapiteaux superposés, auquel on accolait face humaine et bras munis de la crosse et du fouet, pour lui donner l'aspect du roi Osiris.

la faucille du moissonneur, puis ressuscite dans la floraison printanière, cycle qu'on observe dans tous les mythes agraires, chez les peuples d'agriculteurs. Importé ou non d'Asie, Osiris se conçoit encore mieux autochtone aux bords du Nil. Il est devenu un dieu foncièrement nilotique; mais sa légende a pu aisément se confondre avec celle d'Adonis et se colorer des reflets du mythe syrien. On s'explique avec quelle faveur les Sémites agriculteurs, introduits dans le Delta oriental (1), propagèrent le culte d'Osiris-Anzti, au spectacle des plaines fécondes irriguées par le Nil; ici, la nature se prêtait au mythe agraire dans des conditions plus favorables encore que celles qui donnèrent naissance aux légendes d'Adonis en Syrie, de Doummouzi en Mésopotamie, de Bacchus en Grèce.

Les textes des Pyramides, analysés plus loin, nous diront que, dans la vie et la mort d'Osiris, les Égyptiens discernaient une révélation divine : celle-ci enseignait aux hommes des moyens de surmonter la mort, et leur suggérait l'espoir d'une survie. Privilège inestimable, qui valut à Osiris l'empire sur les corps et les âmes. Les premiers à en profiter furent naturellement les chefs, ces rois thinites, qui se firent reconnaître comme les successeurs et héritiers d'Anzti-Osiris.



OSIRIS ZED (J.-J. Clère).

Le soleil Ra et ses adorateurs

Les Nordiques, créateurs d'institutions et de dogmes à portée universelle, ont affirmé encore leurs capacités intellectuelles par des inventions capitales : le calendrier et l'écriture.

La datation par année apparaît dès les premiers monuments écrits des rois thinites. Les textes des Pyramides nous révéleront que l'année (*renpet*) « ce qui se renouvelle » (le signe figure l'encoche annuelle que laisse la feuille en s'implantant sur une fronde de palmier) couvre une période de 365 jours. Elle comporte 12 mois de 30 jours, c'est-à-dire 12 lunaisons; le mot « mois » (*ebod*) s'écrit, en effet, par un croissant lunaire; l'observation de la lune est donc à la base du comput.

Mais les Égyptiens s'étaient déjà rendu compte que les 360 jours des 12 mois lunaires ne suffisent pas pour noter correctement la durée des trois saisons naturelles (2), ni le retour périodique de la crue. Saisons et crue sont, par contre, en concordance exacte avec la course au ciel du soleil et de l'étoile Sothis (notre Sirius) : l'apparition simultanée, à la même place du ciel, à l'aube du jour, du soleil et de

(1) Nous y avons signalé les nombreux totems pris parmi les animaux auxiliaires de l'agriculture.
(2) Sur ces saisons, voir *supra*, p. 8.

Sothis (1) marque le commencement de la crue, et « l'année solaire et sothiaque » fournit le cadre le mieux approprié « à l'ordre du monde (2) », du moins en Égypte, pour y englober les trois saisons. Or, cette observation a été faite par les Égyptiens dès les temps les plus anciens. Résultat : on ajouta à l'année lunaire de 360 jours « cinq jours par-dessus l'année » (*harou 5 heriou renpet*) — les cinq *épagomènes* des Grecs ; venait ensuite le premier jour de l'an qui coïncidait, théoriquement, avec le lever héliaque de Sothis et le début de la crue, au 15 juin. Théoriquement, car l'année ainsi obtenue est de 365 jours ; or, le retour annuel du soleil et de Sothis au même point du ciel comporte 365 jours 1/4. Conséquence : le calendrier égyptien se met en avance, chaque année, de 1/4 de jour ; tous les quatre ans, d'un jour entier, par rapport au cours du soleil et à l'ordre naturel du monde. Il faut 1 461 ans de ce calendrier pour que le premier de l'an coïncide à nouveau exactement avec le lever héliaque de Sothis, au début de la crue. Nous verrons quel correctif les Égyptiens appliqueront à cette erreur qui entache aussi les calendriers modernes. Retenons pour l'instant ce fait indéniable : tel qu'il est, le calendrier égyptien n'a été surpassé nulle part ; il suppose une longue observation des astres, des connaissances astronomiques, déjà étonnantes, acquises au cours des millénaires antérieurs à l'avènement des Thinites.

A qui attribuer ces aptitudes vraiment scientifiques ? La date choisie pour le début de l'année, qui répond à notre 15 juin, n'est exacte que pour la latitude de la Basse-Égypte, spécialement la région de Memphis-Héliopolis ; ailleurs, le lever héliaque de Sothis s'observerait un peu plus tôt, ou plus tard. Le mérite en revient donc aux adorateurs du Soleil qui se trouvaient précisément à Héliopolis, dont le nom indigène est *Ioun*, ville du pilier. Or, dès l'époque néolithique, nous constatons que le culte du Soleil est répandu, du Caucase à l'Égypte, parmi les Montagnards arménoïdes : ils ont colonisé, en partie, l'Orient méditerranéen, y compris le Delta ; leur présence explique l'introduction en Égypte du cuivre, de l'obsidienne, du lapis-lazuli et de l'ambre, amenés du Caucase, du Taurus, des îles de l'Égée et des côtes baltiques. Précisément, chez ces peuples, et chez les Sémites qu'ils influencent, le Soleil est adoré sous l'emblème d'une pierre levée, en forme de pilier brut, qui deviendra, en Syrie : le *béthel*, — en Égypte : l'*obélisque*. D'autre part, que l'adoration du Soleil soit liée à l'observation de l'astre et à l'étude du ciel, cela ressort des textes attribuables au clergé héliopolitain, dès l'époque des Pyramides.

(1) Le lever héliaque de Sothis. Cf. Ed. MEYER, *Chronologie égyptienne*.
(2) Expression du décret de Rosette.

LE CALENDRIER SUPPOSE L'ÉCRITURE Les notations astronomiques nécessitent l'emploi de figures, de chiffres, en un mot, de signes conventionnels qui composent, déjà, une manière d'écriture. La pictographie ne suffit plus, pour l'expression des calculs enchaînés, ni des raisonnements abstraits ; pour rendre les rapports logiques des faits ou des idées, les signes écrits doivent reproduire les nuances du langage parlé ; ils ne le peuvent qu'en figurant les sons, c'est-à-dire des mots, et non plus seulement des êtres ou des symboles. Aussi, dès le milieu du IVe millénaire, voyons-nous l'écriture hiéroglyphique se constituer, par un mélange de signes figuratifs et phonétiques. Si les Nordiques ont développé l'astronomie en Égypte, comme cela semble clair, ils sont aussi, probablement, les inventeurs, ou tout au moins, les propagateurs de l'écriture égyptienne. Celle-ci gardera, de son origine pictographique, l'emploi, même pour noter les sons, de signes représentant des objets, des êtres, des choses que les Nilotiques avaient sous leurs yeux. Or, parmi ces objets, figurent, dès les premiers monuments écrits, la masse d'armes en forme de poire, les vases en pierre dure et en cuivre, d'un profil tout spécial, les outils et les armes qui caractérisent la deuxième civilisation énéolithique du Nord. Ainsi l'écriture représente l'outillage en usage au temps même où s'élaboraient les concepts politiques et religieux que nous venons d'analyser ; elle semble être une création des Nordiques, et, plus spécialement, des adorateurs du Soleil, déjà inventeurs du calendrier (1).

CONCLUSION L'Égypte protohistorique, encore si mal connue, nous apparaît comme un foyer effervescent de races en concurrence, et d'idées en évolution : chez les Hamites-Libyens du Sud, les clans totémiques aboutissent à une monarchie du Sud ; dans le Delta, les clans des Sémites-Méditerranéens lui ont opposé une monarchie du Nord. Parmi d'autres éléments, les Libyens du Delta occidental ont fondé diverses monarchies locales, tandis que les Sémites et Arménoïdes du Delta oriental élaboraient la monarchie unitaire. Ces derniers ont imposé, à l'Égypte entière, des chefs tels qu'Anzti-Osiris dont l'autorité humaine a su s'appuyer sur les deux forces naturelles qui régissent l'Égypte : le Nil nourricier, régulateur de la prospérité, et le soleil Râ, ordonnateur suprême du monde entier, créateur de l'Égypte et de l'univers. Double prestige dont se serviront pour le gouvernement des hommes, les fondateurs des dynasties thinites !

(1) Sur l'*Écriture hiéroglyphique* voir l'article, sous ce titre, que j'ai publié ap. *Scientia*, février 1919 ; cf. Alan H. GARDINER, *Egyptian Grammar*.

III

Période historique : Les rois serviteurs d'Horus

Les rois serviteurs d'Horus

Au témoignage concordant du papyrus de Turin et des historiens grecs (1), le dernier dieu qui régna en Égypte fut cet Horus, fils d'Isis. Une période confuse suit, fort mal connue des Égyptiens eux-mêmes, celle des demi-dieux dont les derniers furent les « Esprits Serviteurs d'Horus ». Venus du Delta, ils ont fait la conquête du Sud : considérons-les comme les héritiers d'Osiris et d'Horus. La toponymie, — à dater du temps où nous retrouvons les noms des villes — révèle que de nombreuses villes du Sud ont des patrons divins, venus du Nord de l'Égypte, qui, dans les récits mythologiques, sont les auxiliaires d'Osiris et d'Horus. Par exemple : le chien Anubis, du Delta occidental, passe à Cynopolis et Abydos; le loup Oupouat s'introduit à Siout-Lycopolis; l'ibis Thot, originaire du Delta oriental, occupe Hermopolis; Isis-Hathor s'installe dans les VIe, XIVe et XXIIe nomes (2); Osiris sera adoré partout, et régnera sur les morts, principalement en Abydos. Conquête pacifique, mais soutenue par les armes; ceci résulte des signes hiéroglyphiques employés pour écrire le mot « Serviteurs d'Horus » : l'enseigne guerrière du loup Oupouat, avec la massue, l'arc et le boomerang, ou casse-tête, désignent les rois conquérants.

Devenus maîtres de toute l'Égypte, les Serviteurs d'Horus respectèrent la forme dualiste du gouvernement, consacrée par la tradition religieuse, depuis Horus et Seth. Il y eut des chefs du Nord dénommés les « Abeilles », les *bitiou* de Bouto, et des chefs du Sud, désignés par la plante liliacée (*sout*) du Sud, les *nesoutou* de Nekheb : les premiers portaient la couronne rouge, sous la garde de l'uraeus Ouazet; les seconds, la couronne blanche, défendue par le vautour femelle Nekhebt. Or, ces emblèmes sont des déesses vivantes, et ce fait n'est pas indifférent à l'historien. Que les attributs du pouvoir soient, tout d'abord, propriété de déesses, cela semble indiquer la survivance d'un régime de matriarcat, supplanté au profit des Serviteurs d'Horus. En outre, ces couronnes sont des *êtres* qui vivent d'une vie

(1) Sur les archives d'où sont sorties les listes de noms royaux données par la Pierre de Palerme, les Tables royales d'Abydos et de Saqqarah, le Papyrus royal de Turin, et, finalement, les Dynasties de Manéthon, cf. l'introduction de mon livre : *Le Nil et la civilisation égyptienne.*

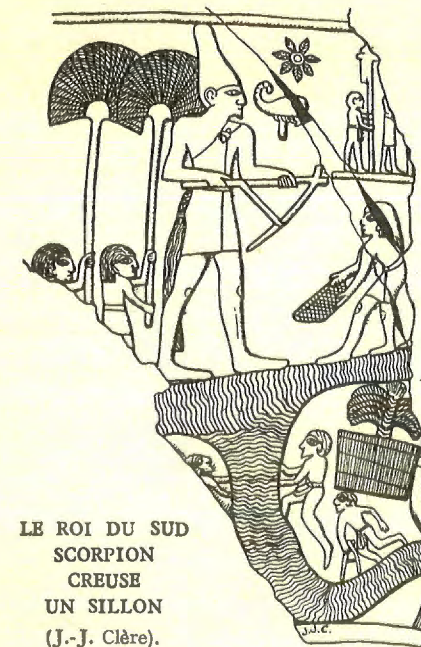
(2) Pour désigner les nomes, nous emploierons les chiffres romains pour les vingt-deux nomes du Sud, les chiffres arabes pour les vingt nomes du Nord.

sacrée, dépositaires et productrices de *mana*; leur possession donne la royauté, car le mana qu'elles renferment se communique, implicitement, aux chefs qui les conquièrent : cette force les consacre *rois.*

Les archives memphites prétendaient avoir conservé la liste des Serviteurs d'Horus; au début de la pierre de Palerme, on lit neuf noms de personnages, coiffés de la couronne rouge, qui sont les plus anciens rois attestés; ils appartiennent à la Basse-Egypte; à part leurs noms, de sens d'ailleurs inintelligible, rien n'a subsisté d'eux dans l'histoire. La lignée parallèle des rois du Sud n'est pas connue par les Tables, mais une masse d'armes sculptée, déposée en ex-voto dans un temple de Nekhen (Hiérakonpolis) figure l'un d'entre eux, nommé Scorpion : c'est le plus ancien monument *royal* retrouvé *in situ.*

Le roi Scorpion

Le tableau gravé sur cette masse d'armes comporte trois registres. Tout en haut, les enseignes totémiques de plusieurs clans : l'animal de Seth, la foudre, le faucon, la montagne des pays étrangers sont plantés en terre; à leur pavois sont pendus par le cou des oiseaux *Rekhetou*, qui figurent des Égyptiens-Sémites, et des *Arcs*, qui sont des Libyens du Nord : donc, la masse d'armes commémore une victoire sur les populations du Delta. Au-dessous, un personnage, de taille héroïque, le hoyau en main, se prépare à creuser un sillon pour ensemencer la terre, et son assistant incline un van d'où va tomber le grain. Des canaux d'irrigation entourent une pièce de terre, plantée d'arbres, où des paysans semblent tracer des rigoles pour l'adduction des eaux. Or, le personnage principal, vêtu d'un pagne et d'une tunique qui laisse l'épaule droite à nu (à la mode mésopotamienne), les flancs ceints d'une ceinture à queue pendante, *porte sur la tête la couronne blanche du Sud* (1). Devant lui, deux hiéroglyphes figuratifs : une rosace, qui signifie vraisemblablement la plante du Sud, et un scorpion, signe qui écrit, certainement, le nom du personnage : « *Scorpion,* (*roi*) *du Sud* ». Derrière lui,

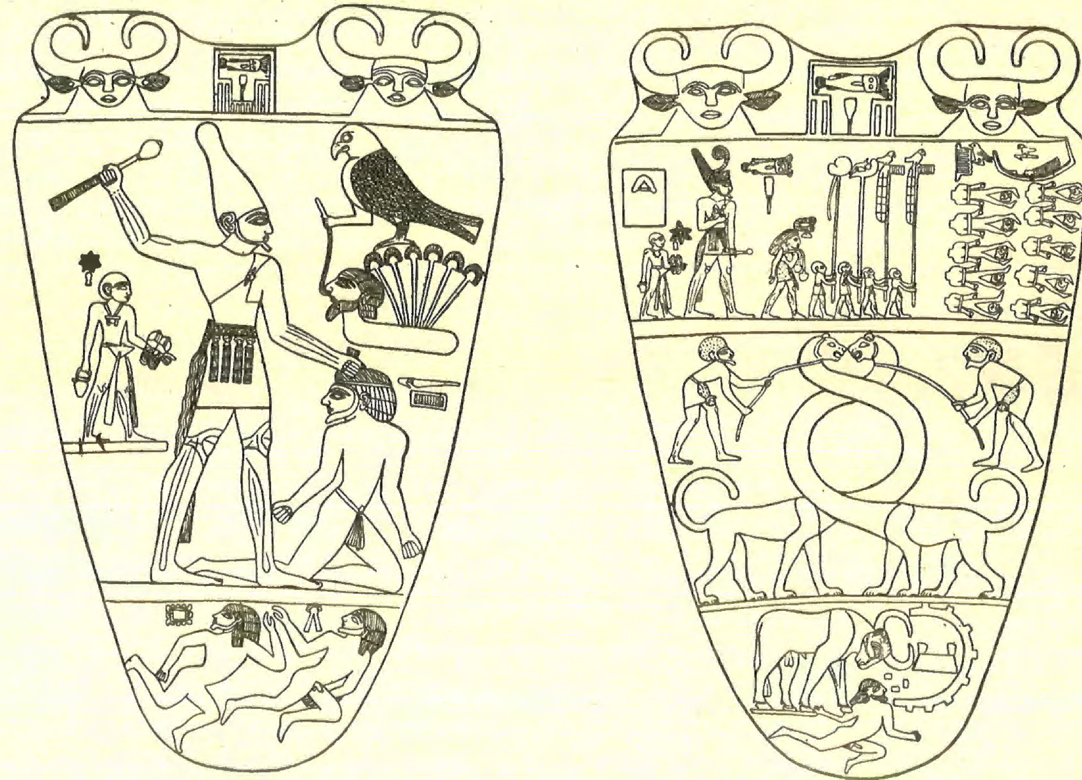


LE ROI DU SUD SCORPION CREUSE UN SILLON (J.-J. Clère).

(1) Sur les couronnes royales, voir tome I, p. xx.

deux flabellifères l'abritent du soleil, avec deux grands éventails de plumes d'autruche, honneur qui sera toujours réservé aux seuls souverains. Tel est le plus ancien nom de roi (1), jusqu'ici attesté par un monument de son époque; c'est aussi un des emplois les plus anciens de l'écriture hiéroglyphique.

NÂRMER, ROI DES DEUX ÉGYPTES Le Scorpion a guerroyé contre le Delta, et ramené prisonniers les Arcs et les Rekhetou : en effet, des jarres scellées à son nom ont été retrouvées aux environs de Memphis; toutefois, il n'a



PALETTE A DOUBLE FACE DU ROI DU SUD ET DU NORD NÂRMER
LE ROI SACRIFIE A HORUS UN CHEF DU DELTA — CORTÈGE ROYAL; SACRIFICE DES VAINCUS
(Caire) (J.-J. Clère).

pas dépossédé les rois de Bouto, ni unifié les Deux Terres. Le rassembleur de l'Égypte sera un autre personnage, figuré sur une palette votive, retrouvée aussi comme ex-voto dans le temple de Hiérakonpolis. Cette palette de schiste, en forme de bouclier, a son pourtour supérieur découpé en double bucrâne (face d'Hathor),

(1) A noter qu'un des plus anciens rois sumériens s'appelle aussi Scorpion.

qui encadre le plan d'un édifice, où le poisson *nâr* et le ciseau *mer* écrivent phonétiquement le nom royal *Nârmer*. Au recto, un personnage de haute taille : Nârmer, vêtu comme le Scorpion, avec une ceinture plus ouvragée, coiffé de la couronne blanche, saisit par une mèche un ennemi du Delta, à genoux devant lui, et va le frapper de sa masse d'armes; devant lui, un faucon, dont une patte s'allonge en main, lui amène, par une corde, le pays du Nord, figuré par une face barbue, de type brachycéphale; il s'agit nommément du septième nome du Delta occidental, le Harpon, que désignent les hiéroglyphes; au-dessous, des Nordiques s'évadent, à toutes jambes, d'une forteresse.

Au verso, figuration d'une fête consécutive à la victoire. Nârmer est en grand costume royal, tenant en mains la crosse et le fouet du bouvier, insigne osirien dont nous avons parlé, mais coiffé de la couronne rouge du Nord. Il marche, précédé de quatre porteurs d'enseignes totémiques (deux faucons, un chacal, l'emblème du fœtus), vers la « grande porte » d'un temple où gisent dix cadavres décapités, la tête proprement déposée entre leurs pieds. Un vaisseau de haut bord rappelle d'où viennent ces adversaires. Deux léopards fantastiques, à cou de serpent (type déjà décrit sur les palettes protohistoriques), entourent de leurs cous distendus la cupule centrale de la palette. Au-dessous, le roi taureau démolit à coups de cornes une forteresse, et foule aux pieds un adversaire. Çà et là, des signes hiéroglyphiques écrivent les noms du roi, de deux fonctionnaires (le vizir (?) et le porte-sandales du roi du Sud), ceux des vaincus, ceux des palais et sites, où se déroulent les événements. L'écriture, déjà plus précise et mieux employée qu'au temps du Scorpion, définit un mémorable événement : *la réunion des deux couronnes* sur le front de Nârmer, l'unification des Deux Terres, — prélude nécessaire à la fondation de la 1re dynastie thinite (S. D. 80, vers 3315 av. J.-C.).

Que conclure de ces scènes? Le Scorpion et Nârmer, menacés, dans le Delta conquis, par un retour offensif de Libyens et Sémites en connivence avec les rois du Nord, ont d'abord guerroyé jusqu'à Memphis, puis porté leurs armes jusqu'au nome du Harpon, et infligé une défaite décisive aux armées et flottes des Nordiques. Le Delta, berceau des Serviteurs d'Horus, mais périodiquement souillé par les Étrangers, passe désormais sous l'autorité des rois de la Haute-Égypte qui prennent la couronne rouge de Bouto. La monarchie reste dualiste; il y aura toujours division bipartite du protocole et de l'administration; mais, sauf à de rares époques, la place d'honneur sera réservée à l'Égypte du Sud; on énoncera le Sud avant le Nord, en souvenir inoubliable des temps héroïques où les rois de Nekheb vainquirent le Nord hostile, et fondèrent l'Égypte unifiée.

IV

LA MONARCHIE CENTRALISÉE : Ire ET IIe DYNASTIES THINITES (3315-2895)

Ire ET IIe DYNASTIES Les tables égyptiennes, Manéthon, les historiens grecs, s'accordent pour nommer *Ménès* (ég. *Men*) le premier de ces rois. Lui et ses successeurs constituent les Ire et IIe dynasties, que Manéthon appelle thinites, d'après la ville This = Thinis, leur capitale. Grâce aux titres royaux, devenus dès lors traditionnels, nous distinguerons, pour la première fois, des rois dans la nécropole thinite ; mais leurs noms ne correspondent pas toujours à ceux des Tables, ou de Manéthon. Le protocole, créé à cette époque, attache à chaque roi deux noms ; tantôt, c'est l'un des deux qu'a conservé Manéthon ; tantôt, c'est l'autre que la chance a fait surgir de terre ; d'où la difficulté d'établir une concordance entre les sources. Ajoutons que tel nom a pu être repris, et porté par des personnages distincts.

Il en résulte ceci : le mot *Men* apparaît bien sur les monuments thinites, mais il semble désigner, comme nom subsidiaire, deux personnages dont le nom personnel est révélé par un plus grand nombre de textes : le roi Nârmer, déjà cité, et le roi Ahâ, son successeur immédiat. Lequel des deux est le vrai Ménès ? *Adhuc sub judice lis est.*

Pour l'ensemble des dynasties thinites, voici le tableau :

Ire ET IIe DYNASTIES THINITES

MONUMENTS		TABLES ROYALES	MANÉTHON	DATES APPROXIMATIVES
Nom d'Horus	*Nom de roi*		Ire *dynastie* 8 rois thinites	
Ahâ	= Ménès	Ménès	1. Ménès	3315 (1)
Khent	= Ka (?)	Atoti I	2. Atothis	
		Atoti II	Atothès (Eratosthène)	
		Atoti III	3. Kenkhenès	
Zet « Serpent »			4. Ouenephès	
Den	= Hesepti	Hesepti	5. Ousaphaïs	
Anzib	= Merbapen	Merbapen	6. Miébis	
Smerkhet	= Samsou	Samsou	7. Semempsès	
Qâ	= Sen	Qebehou		
		Biouneter	8. Oubienthès	

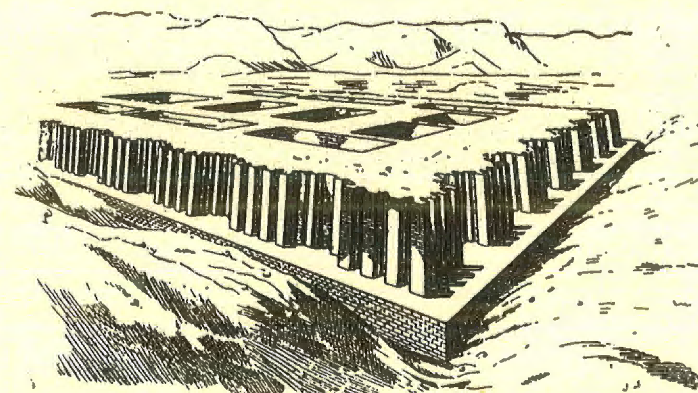
(1) Pour la chronologie adoptée, cf. l'introduction dans *Le Nil et la civilisation égyptienne.*

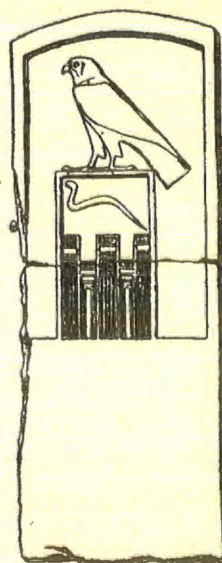
MONUMENTS		TABLES ROYALES	MANÉTHON	DATES APPROXIMATIVES
Nom d'Horus	*Nom de roi*		IIe *dynastie* 9 rois thinites	
Hetepsekhemoui		Bazaou	1. Bœthos	3100
Nebrâ		Kakaou	2. Sekhôos	
Neteren		Bineteren	3. Binothris	
Sekhemib	= Perenmaât	Ouznas	4. Tlas	
Seth Peribsen				
	Send	Senti	5. Sethenès	
Khâsekhem		Neferkarâ	6. Khaïrès	
		Nefersokar		
Horus / *Seth*	Khâsekhemoui	Houzefa	7. Neferkherès	
		Zazaï		
		Nebka	8. Sesôkhris	
			9. Khenerès	2895

LES NÉCROPOLES DES ROIS THINITES : ABYDOS ET NÉGADAH La ville de Thinis, dont le site probable est El-Birbèh d'aujourd'hui, à vingt kilomètres au nord d'Abydos, était la résidence royale des deux premières dynasties. Les palais des rois, les maisons des habitants y ont totalement disparu. Le choix de cette résidence a pour raisons celles-là mêmes qui ont déterminé l'importance de Négadah et d'Ombos : ces villes sont au carrefour des routes de Qoséir et des Oasis avec la vallée du Nil. C'est ici le nœud vital de la Haute Égypte ; l'intensité du trafic et de l'activité humaine, le renouvellement constant du matériel ont effacé les traces de la ville morte. Quelques vestiges de cette civilisation thinite subsistent, loin des terres cultivées : à Négadah, dans un grand tombeau attribué au roi Ahâ-Ménès, et, au pied de la falaise libyque, dans la nécropole d'Abydos. Celle-ci a restitué les tombes de six rois de la Ire dynastie : Khent, Zet, Den, Anzib, Smerkhet, Qâ, authentifiés par le mobilier à leurs noms, — et d'autres tombes, appartenant à des rois de la IIe : Peribsen et Khâsekhemoui. Une telle agglomération de sépultures royales suggère que les rois vivaient près de Thinis. Cette cité, à la fin du IVe millénaire, formait, avec Abydos, une de ces villes jumelles, l'une pour les rois vivants, l'autre, pour les rois morts, qui se présenteront accouplées par la suite : Memphis et Saqqarah, sous l'Ancien Empire ; Thèbes et la Vallée des Rois, sous l'Empire thébain. Sur toute la longueur de la vallée, de Memphis à la Ire cataracte, d'autres nécropoles, avec des vases, des plaquettes, des objets portant les noms des rois thinites, nous révèlent jusqu'où s'étendaient les limites de leur royaume.

Les dimensions, le plan, le matériel archéologique des tombes nous prouvent l'énorme progrès qu'a fait la civilisation, soutenue par de nouveaux et puissants moyens d'exécution.

DÉBUTS DE L'ARCHITECTURE Un art qui renferme en puissance tous les autres, s'y épanouit brusquement. Les tombes royales sont de grands édifices rectangulaires, en briques crues, dont les dimensions varient de 14 à 12 mètres (Khent), à 54×27 mètres (Ahâ de Négadah), et 74×18 mètres (Khâsekhemoui). Elles s'enfoncent dans des excavations profondes, où les murs extérieurs des tombes touchaient les talus, si bien que l'édifice construit paraissait enterré sur les côtés et recouvert de sable de toutes parts. Les murs, très épais, sont décorés, du côté extérieur, de saillants et rentrants, régulièrement alternés, comme aux édifices sumériens ; aucune ouverture, ni porte, ni fenêtre, ni escalier ne coupe la façade, ni ne donne accès à l'intérieur. Au centre, une chambre funéraire pavée, lambrissée de longues poutres en bois dur, venu de Syrie ; tout autour, entre cette chambre et les murs extérieurs, des murettes de refend divisaient l'espace en chambrettes-magasins. Le cadavre royal occupait la chambre centrale, servant de caveau ; le mobilier, les vases à provisions, les cadavres des serviteurs, des stèles et du mobilier à leurs noms, remplissaient les chambres latérales. Corps et objets furent mis en place au moyen d'échelles amovibles, qui permettaient de descendre du plafond à l'intérieur. Une fois le tombeau rempli, des poutres, formant plafond, supportaient un tumulus de sable, sur lequel on plantait des stèles au nom du roi.

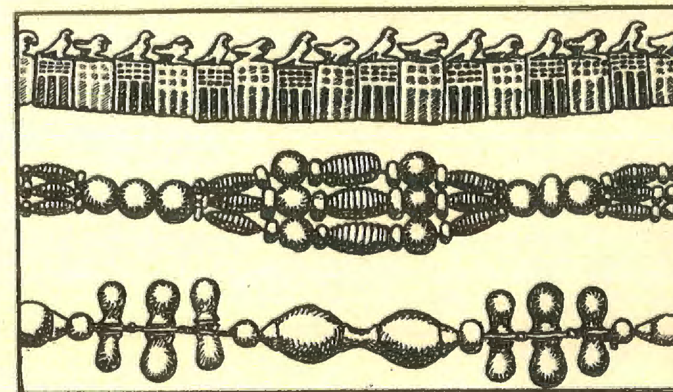

TOMBEAU ROYAL DE NÉGADAH
(D'après J. de Morgan).


STÈLE DU ROI SERPENT
(Musée du Louvre).

De Nârmer à Khâsekhemoui, les architectes développent leurs plans et leurs techniques. Des portes donnèrent accès à l'intérieur ; des plans inclinés et des escaliers y descendirent ; l'intérieur fut divisé en sections, où les chambres se multiplient. Sous Khâsekhemoui, la chambre centrale n'est plus revêtue de briques, mais de pierres, car les praticiens disposent, dès ce moment, de haches et marteaux

de cuivre, pour tailler les blocs dans les carrières et les appareiller. Du même roi, on connaît des piliers de granit rose sculpté, au temple de Hiérakonpolis (p. 78). Ces découvertes justifient les dires de Manéthon qui place, véridiquement, sous la deuxième dynastie, la construction du premier palais royal en pierre.

LE DÉCOR DE LA CIVILISATION THINITE Des cadavres et du mobilier qui les accompagnaient, qu'est-il resté après cinq mille ans d'abandon ? Pas de corps royaux conservés : la momification n'est pas encore en usage. Toutefois, au tombeau de Zer, un avant-bras desséché, de femme, portait encore quatre bracelets précieux : trois en perles d'or, d'améthyste, de lapis ; l'autre, composé de plaquettes d'or et de turquoises, alternées, gravées au nom du roi Ahâ ; cette femme semble être la reine, épouse de Zer, et fille de Ahâ-Ménès. Les bijoux attestent une maîtrise parfaite dans le travail des métaux et des pierres dures ; ils sont d'un style analogue aux bijoux des rois d'Our, les contemporains, en Mésopotamie, de nos Thinites. Rien de comparable avant la monarchie ! Tant de richesse et de délicatesse dans le travail nous surprend.


BRACELETS D'UNE REINE THINITE
(J.-J. Clère).

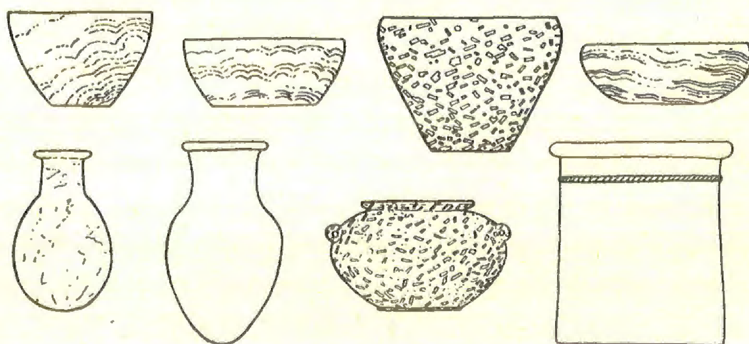
Dans les chambrettes réparties autour du caveau central, s'entassaient des meubles dont le bois est tombé en poussière, mais dont l'ornementation en ivoire, en os, en métal a subsisté. Les armes du souverain sont des massues en pierre blanche ; des couteaux en silex ; des lames de cuivre, en plus petit nombre. Quant aux palettes de schiste, on n'en fait plus usage : elles sont remplacées par des stèles. La céramique offre des vases de grande taille, mais d'un travail grossier, en décadence sur l'époque antérieure ; ce sont surtout des jarres à provisions, coiffées de bouchons coniques sur lesquels on imprima, avec des cylindres taillés, les noms du roi et de ses fonctionnaires préposés à l'approvisionnement. Il y a une céramique de luxe, où la terre, recouverte d'une glaçure, porte, *en émail de couleur*, quelques noms de rois.

Les vases en pierre dure, de diorite, granit, ou de calcaire rubanné, et d'arago-

nite blanche ou colorée, fournissent une vaisselle et un service de table d'un coloris magnifique et de formes aussi variées que parfaites : on polissait patiemment la pierre, et on l'attaquait avec un mandrin de silex, mis en rotation par un archet, scène figurée sur les reliefs memphites. La pierre est aussi taillée en stèles cintrées, gravées au nom du souverain, ou taillée en statues qui figurent le roi debout, assis, les membres réunis, d'un métier encore sommaire, mais où la face est fouillée avec psychologie, et l'attitude rendue avec ce style sobre et synthétique qui restera la marque de l'art égyptien. L'ivoire, les pierres rares fournissent aussi des figurines très étudiées. L'or, venu de Nubie et d'Asie, sert à la fabrication des bijoux, des parures et talismans, et se débite en plaquettes, en perles, en feuilles ciselées dont on garnit le manche des splendides couteaux de silex, armes d'apparat déposées en ex-voto dans les temples.

COUTEAU DE SILEX BLOND GARNI D'UNE FEUILLE D'OR, ORNÉE AU REPOUSSÉ (Musée du Caire).

Le cuivre sert maintenant à des usages multipliés : pointes des armes de jet, couteaux, haches, outils de tailleurs de pierres et de menuisiers, aiguilles, poinçons, grands vases pour la toilette rituelle des dieux et des rois, surtout le pot à eau, avec bec, reposant dans sa cuvette. Beaucoup d'objets en métal ont disparu par oxydation ou par usure : le même sort atteignit les très fines étoffes de lin, dont quelques débris subsistent pour attester la merveilleuse technique des tisserands.



VAISSELLE EN PIERRE DURE DES ROIS THINITES (J.-J. Clère).

Somme toute, l'impression ressentie devant les richesses exhumées des tombeaux royaux de Thinis,

c'est que les rois des deux premières dynasties, sans renoncer à l'outillage primitif, ont amené l'Égypte à la civilisation véritable qui s'atteste par le luxe, l'abondance des armes, des outils, des bijoux, des parures, des provisions. Or cette civilisation repose sur une forte organisation politique et sociale que les premiers monuments *écrits* nous permettent de définir, avec une précision inconnue aux époques antérieures.

L'UNITÉ DES DEUX TERRES VARIABLE, MAIS CONSOLIDÉE Les victoires du Scorpion et de Nârmer sur les Libyens et les Arcs du Delta avaient amené la « réunion des Deux Terres » *(sma taoui)* ; mais elles eurent besoin de consolidations répétées. Une masse d'armes de Nârmer décrit une fête royale où, devant le roi intronisé, défilent Libyens et Égyptiens du Nord, et du bétail razzié par quantités innombrables. Des tablettes d'ivoire, au nom de Ahâ, évoquent des expéditions du même genre. Les Sémites voisins de l'isthme avaient appuyé, ou provoqué, les réactions des Nordiques ; aussi, Nârmer et Den font-ils graver des tablettes où ils frappent de la massue « *les Orientaux* », figurés par un Sémite barbu et chevelu ; ce tableau nous offre le premier exemple du *motif* qui sera répété à satiété pendant des millénaires : le Pharaon mettant à mort l'Asiatique ennemi. Plus tard, Smerkhet prend possession des minerais de cuivre du Sinaï : on sculpte, dans la vallée rocheuse de l'ouâdi Maghârah, un bas-relief où le roi fracasse de sa massue la tête d'un Sémite, en présence du chef de ses troupes. Sous le roi Qâ, son successeur, une figurine d'ivoire représente un Sémite prisonnier, mains liées, qui porte le nom *Setet* « Asie ». (Pour Nârmer, cf. p. 28.)

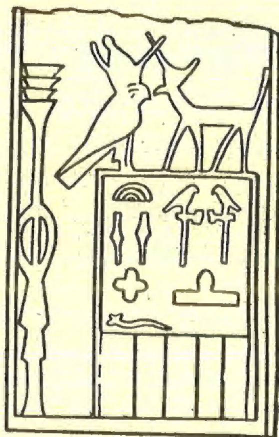


LE ROI DEN, LORS DE « LA PREMIÈRE FOIS DE MASSACRER LES ORIENTAUX » SÉMITES. (TABLETTE DE SCHISTE) (J.J. Clère).

Or, le proche danger ne venait pas d'Asie, mais résidait dans les tendances séparatistes des gens du Nord. Comment se concilier les anciennes familles royales ? Ménès prend soin d'épouser une princesse de Saïs, Neithhetep (enterrée dans le grand tombeau de Négadah) ; de même, le roi Den, pour renouveler l'alliance, épouse Mertneith (1). Nouvelles complications : sous la IIe dynastie, les adorateurs

(1) Les noms Neithhetep et Mertneith signifient : « Neith est satisfaite » et « L'aimée de Neith » ; ils indiquent que ces princesses sont originaires de Saïs, la ville de la déesse Neith.

de Seth, qui nourrissaient les vieilles rancunes du roi-dieu Ombite contre les descendants d'Osiris, réussissent à provoquer, dans le Sud même, une réaction contre les Thinites. La scission apparaît par les noms mêmes des rois, où se reflètent les influences religieuses du moment. Le premier roi de la IIe dynastie, Hetep-Sekhemoui, incarne sur terre « *les Deux Puissants réunis* », c'est-à-dire Seth et Horus, tandis que ses prédécesseurs ne se réclamaient que d'Horus le Nordique. Le cinquième roi, Peribsen, négligeant Horus, se déclare « le dieu Seth, tenant les Deux Terres de la volonté de Noubti ». L'avant-dernier roi, Khâsekhem, se qualifie encore Horus ; il a vaincu et massacré des milliers de Nordiques ; aussi la déesse-Vautour, Nekhebt, lui présente-t-elle le symbole de la « réunion des Deux Terres » (*sma taoui*), « l'année où l'on a battu les Nordiques » (p. 80). Toutefois, le dernier roi de la IIe dynastie revient à l'effort de conciliation : on le nomme Khâsekhemoui « *les Deux Puissants se lèvent* », et une variante ajoute : « *Les deux Dieux se concilient en lui* » ; il fait précéder ce nom des images affrontées du faucon Horus et du lévrier Seth, par un dualisme officiellement consacré. Ce sera le dernier succès des partisans de Seth : on ne reparlera plus guère d'eux jusqu'à la fin de l'histoire d'Égypte.



L'HORUS-SETH KHÂSEKHEMOUI (A GAUCHE, LE ZED D'OSIRIS SUR LE NŒUD D'ISIS) (J.-J. Clère).

PRINCIPES DU DROIT MONARCHIQUE D'APRÈS LE PROTOCOLE ROYAL

Si les noms royaux démontrent les influences, tantôt rivales, tantôt conciliées, des dieux du Sud et du Nord, les titres protocolaires révèlent sur quels principes se fonde l'institution monarchique. Cette titulature officielle a été inaugurée par Ménès, dès le début de l'unification ; jamais altérée, à peine développée par la suite, elle désignera les Pharaons jusqu'à l'époque romaine. Or, les titres pris par le souverain le désignent comme l'incarnation, parmi les hommes, des êtres sacrés qui ont précédé les Thinites sur la terre : totems, dieux universels. Aussi avons-nous dans ce protocole : 1o un nom de « Faucon », écrit par l'oiseau ; il est parfois encadré par les bras du *Ka*, pour rappeler que la puissance royale dérive du « Mana » égyptien (p. 82). Au cours des siècles, la personnalité d'Horus, le dieu faucon (seigneur du ciel, ou fils d'Osiris) éclipsa le concept du Faucon ancestral. Néanmoins, quand on s'adresse en style poétique aux Pharaons thébains, on rappelle encore que le roi enfant est un « faucon dans son nid » ; le roi couronné, un « faucon debout sur son cadre » ; le roi mort, un « faucon qui s'envole au ciel », pour se fondre dans l'essence divine du *Ka*, à laquelle il retourne. A l'époque grecque, les bilingues affirment ce caractère sacré en traduisant le titre par le nom du dieu de la lumière, « Apollon ».

2o Nom de Nebti ; on exprime la réunion des Deux Égyptes en la personne du roi par la réunion des deux totems des anciennes capitales du Sud et du Nord : le vautour de Nekheb, l'uraeus de Bouto, déesses femelles, surnommées « les deux maîtresses » *Nebti*, épithète qui fut donnée au roi. Un « nom » spécial suivait cette appellation : par exemple, le faucon Ahâ se dénomma Ménès, en tant que nebti. Les textes grecs rendent *nebti* par « seigneur des deux couronnes ».



LE ROI-FAUCON AHÂ (J.-J. Clère).

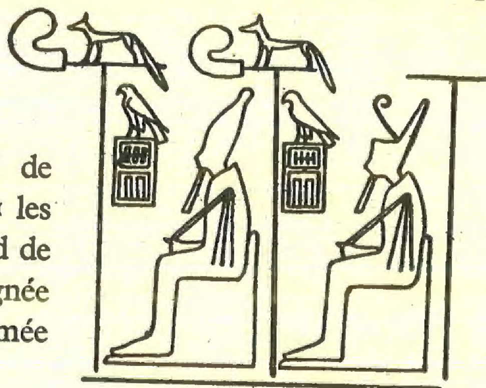
3o A dater du roi Den, l'Abeille *(Bit)* de Bouto et le Roseau *(Sout)* d'Hérakléopolis, autres symboles de la double royauté, furent accaparés par le Faucon. Le roi s'appela donc par surcroît : « celui du Roseau » *nesout* et « celui de l'abeille » *bitj*, traduit en grec par « roi du haut et bas pays ».

Concluons que les rois d'Égypte tiennent à honneur d'être désignés, même aux temps de la civilisation la plus avancée, par des noms d'animaux et de plantes : faucon, abeille, roseau, vautour, uraeus, — avec une dilection spéciale pour le nom de faucon. La raison profonde de ce choix, nous la connaissons maintenant. Le roi d'Égypte est héritier des totems et leur image incarnée sur terre. Il est aussi l'héritier du faucon Horus devenu dieu et roi de l'Égypte unifiée, et il prétend être le faucon incarné : pendant les deux premières dynasties, le roi célèbre, tous les deux ans, une procession solennelle, le « Service d'Horus » *(shems Hor)*, pour divulguer la doctrine que les rois-hommes continuent les rois-dieux « Serviteurs d'Horus ». Ainsi se fonde la tradition de l'origine divine du pouvoir, et la monarchie de droit divin, en Égypte. Jamais diminuée, au cours des âges, cette tradition put s'enrichir d'éléments nouveaux, par l'addition d'autres patrons de la dynastie. Tel sera le cas lorsque s'affirmèrent les rapports du roi avec le soleil Râ et avec le roi-dieu Osiris.

CRÉATION D'UNE VILLE ROYALE DU SACRE ET RITES DE COURONNEMENT

C'est dans le choix d'une nouvelle capitale officielle et dans l'invention de rites pour le couronnement que l'influence additionnelle d'Osiris et de Râ se manifeste, dès l'époque thinite.

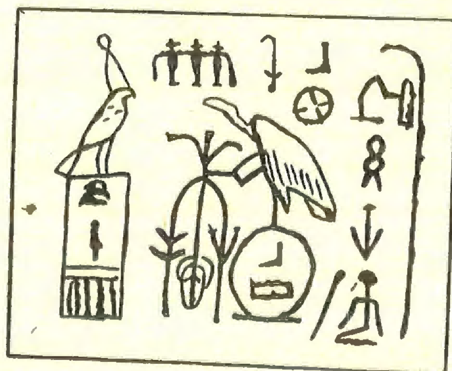
Les anciennes capitales, Nekheb et Bouto bien que vénérées (nous l'avons vu par l'étude des titres royaux) durent paraître soit trop excentriques, soit trop riches de traditions séparatistes, pour fournir le rite convenable à une capitale du pays unifié. Ménès jugea nécessaire de fonder ce que les Orientaux appelaient une « ville de royauté ». Il la plaça au centre de gravité de l'Égypte, là où (suivant le jugement de Geb) « les Deux Terres se font équilibre », un peu au sud de la pointe du Delta. Cette ville, d'abord désignée comme « le Mur Blanc » *(inb hez)* sera nommée depuis la VIe dynastie, *men nefer*, Memphis.



LE ROI KHENT « TRÔNE COMME ROI DU SUD ET DU NORD » LORS DE LA FÊTE SED (J.-J. Clère).

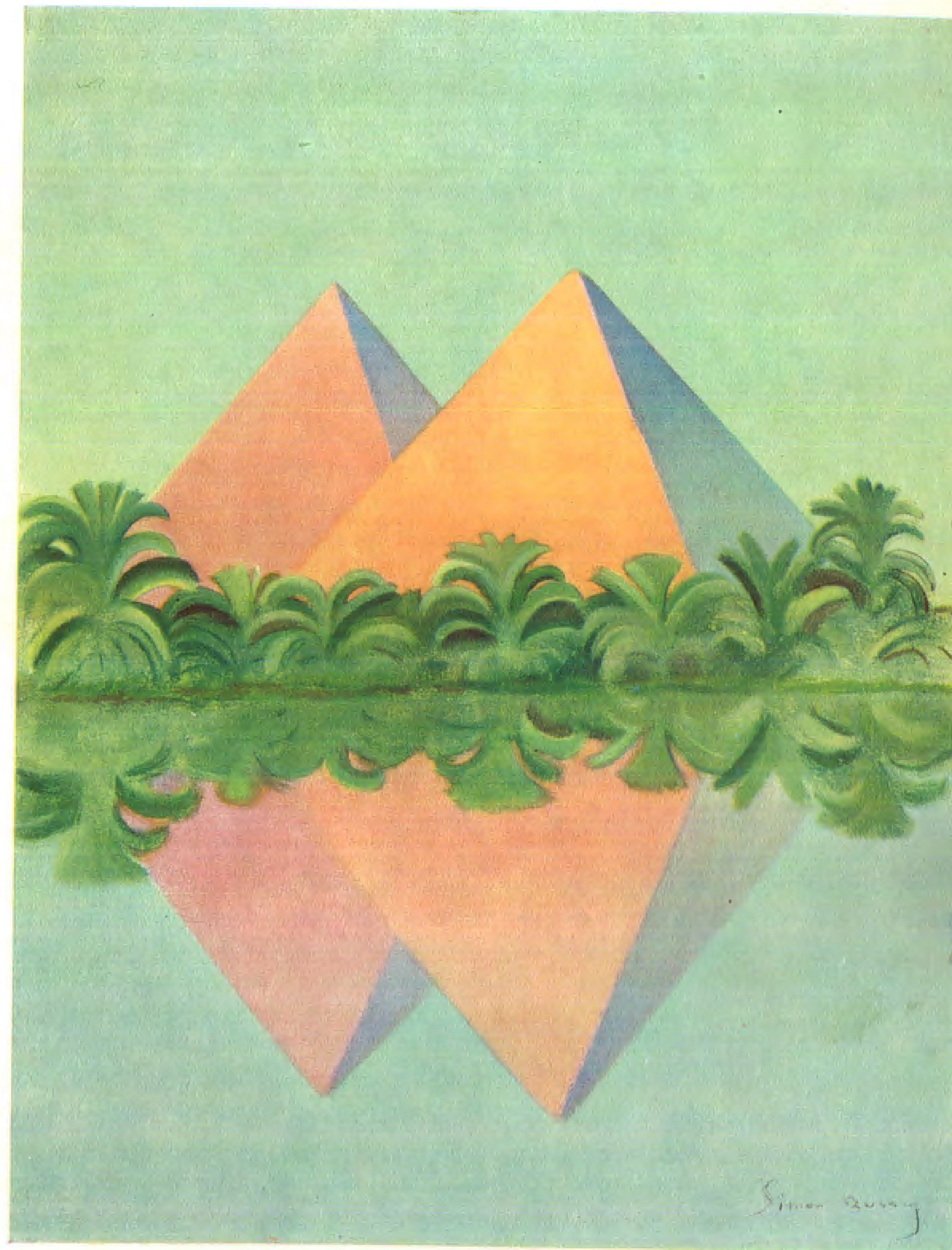
Le Mur Blanc, ou Memphis, est par excellence la ville où le roi « prend la couronne des mains de son père divin », suivant la définition encore en usage au temps des Ptolémées (décret de Rosette). C'est là que le chef humain devient un dieu Horus, un soleil Râ, ou un Osiris, par la vertu magique des rites du couronnement :

1° *Double lever royal.* — Sur une estrade à escalier double, un trône, parfois double, est disposé. Le roi, vêtu d'un pagne court, tenant la crosse du pasteur et le fouet du bouvier empruntés à Osiris-Anzti monte sur l'estrade; on le coiffe de la couronne (blanche) du Sud, et il s'assied sur le trône. Il fait : « le lever comme roi du Sud » *(khâ nesout)*, ce qui signifie que « pareil au soleil Râ, le roi se lève » *(khâ mi Râ)* quotidiennement, pour vivifier le Sud. Le roi répète le rite (avec la couronne rouge en tête) : il fait son « lever comme roi du Nord » *(khâ bitj)*. Dès lors, il peut combiner les deux couronnes, les porter réunies sous forme de *pschent* (« le diadème qui ceint la tête »). Puis, le roi reçoit une onction avec une huile : « la libyenne ».



LA DÉESSE DU SUD NEKHEB APPORTE A KHASEKHEM LE « SMA TAOUI », EN COMMÉMORATION DE LA VICTOIRE SUR LE NORD (J.-J. Clère).

2° *L'union des Deux Terres (sma taouï).* — La base du siège royal est renforcée par un pieu qui est censé pénétrer dans le sol; ce pieu unit *(sma)* le ciel à la terre; on fait de lui le fondement du trône. De part et d'autre des plantes sont disposées



LES GRANDES PYRAMIDES DE GIZÈH EN SAISON DE CRUE
Pastel original de Simon Bussy.

par bottes : le papyrus du Nord, le lys du Sud s'entrelacent gracieusement, solidement attachés par des liens. Souvent des divinités serrent les cordages, ou les maintiennent des pieds, des mains. Nous reconnaissons dans ce rôle Horus et Seth (1), les premiers rois du Nord et du Sud, ou les dieux Nils, auteurs de l'abondance sur la terre. En siégeant sur les plantes liées, le roi réalise « l'union des deux terres » *(sma taouï)* avec l'aide de ses divins prédécesseurs ; il prend possession et de la terre et de ses fruits.



LE ROI « FAIT LE TOUR DU MUR » (T. DE SAHOURA) (J.-J. Clère).

3° *Le tour du Mur Blanc.* — Suivant un vieil usage, commun aux populations sémitiques, la fête royale se termine par une procession. Le roi « fait le tour d'un mur » *(pekhrer inb)*, probablement le Mur Blanc de la capitale, couronnes en tête, et vêtu d'une robe demi-longue, qui semble empruntée à Osiris. Ainsi prend-il possession « des territoires d'Horus et des territoires de Seth », qu'il entoure comme le ferait le soleil, d'un cercle magique de protection.

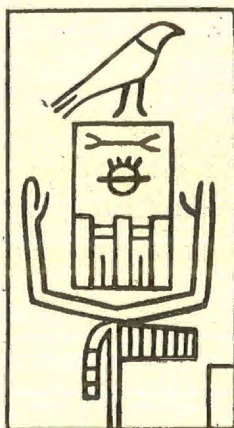
En résumé, ayant pris les antiques insignes d'Horus, de Seth, d'Osiris, ayant imité leurs actes de rassembleurs des terres, s'étant levé comme le soleil Râ, le roi, selon les dogmes de la magie imitative, est censé avoir transféré en lui-même les droits et devoirs d'Horus, Seth, Osiris et Râ ; il a cumulé ses modèles et il tire d'eux l'exercice légitime de sa royauté.

POUVOIRS MAGIQUES DU ROI Cette transformation du roi en totem, sous des aspects variés, et en dieu aux noms divers, lui confère une nature surhumaine. Tel que le totem dans son clan, ou le dieu dans l'univers, il commande à la nature, tout le sol lui appartient, étant sa création, comme lui appartient la vie de ses sujets. Par-dessus tout, il possède ce pouvoir extraordinaire : la magie. « C'est toi, le maître des charmes magiques, à qui Thot lui-même enseigne tous ses secrets, » dit-on à un pharaon de la XVIII[e] dynastie. De là une croyance à des pouvoirs qui dépassent la simple humanité, et, par contrepartie, l'obligation de devoirs surhumains.

Le principal service qu'on attend d'un tel roi, c'est d'exercer sa force magique sur la nature et d'assurer à ses sujets nourriture et fécondité. Les chefs des non civilisés sont, encore aujourd'hui, appelés *rois du temps*, *de l'eau*, *du feu*, *des mois-*

(1) Seth est souvent remplacé par Thot, aux époques où Seth est considéré comme néfaste.

sons. Comme roi de l'eau, Pharaon commandait rarement à la pluie, peu fréquente en Haute Égypte, mais, si le Nil tarde à faire la crue, ou si celle-ci est faible, le roi forcera le fleuve, par des prières et incantations, à monter des gouffres souterrains, comme il advint sous le roi Zeser (cf. p. 6). Même au temps de Ramsès II, le peuple croit que Pharaon peut faire jaillir l'eau en plein désert : « Si tu dis à l'eau : Viens sur le désert, les eaux célestes sortiront tôt à l'appel de ta bouche. » Roi du feu céleste, Pharaon porte autour de la tête « l'Uraeus qui crache le feu » pareille à la comète échevelée ; son cri de guerre terrifie l'ennemi par des *hem hem* (Thoutmès III), autant que le tonnerre qui n'est autre que la « voix du ciel ». Dans ses mains, le sceptre, figuré souvent comme un trait en zigzag, qu'est-ce sinon un éclair descendu du ciel ? « Le sceptre vient de Zeus », dira plus tard Homère. Roi des moissons, Pharaon est figuré, défrichant la terre avec le hoyau et présidant aux semailles (roi Scorpion) ; ou bien, faucille en main, il coupe la première gerbe de blé (Ramsès III à Médinet Habou). Bien plus ; le roi porte le titre significatif : « préposé à la nourriture de tous les vivants » *(khenti kaou ânkhou neb)*. Legs évident des anciens totems et dieux ; car n'est-il pas la Substance *(Ka)* et les subsistances *(kaou)* personnifiées ? Ne concentre-t-il pas en sa personne la vie universelle ? Aussi figure-t-on le nom du roi encadré des bras du *Ka* primordial. On accole à son nom l'épithète, indéfiniment répétée : *ânkh*, *ouza*, *senb*, « vie, santé, force ».


NOM DE L'HORUS ANZ-IB DANS LES BRAS DU KA (J.-J. Clère).

RENOUVELLEMENT PÉRIODIQUE DE LA PUISSANCE ROYALE La contre-partie de ces pouvoirs surhumains, c'est que, dans les sociétés primitives, le totem, le dieu, ou le roi sont tenus responsables, personnellement, de la santé et de la fertilité universelles. Ce trait de mœurs, si l'on en croit la tradition classique, a survécu en Égypte, dans la superstition populaire. Plutarque rapporte ceci des animaux sacrés (où nous reconnaissons aujourd'hui d'anciens totems) : « S'il survient une chaleur excessive et pernicieuse, qui produit des épidémies, ou autres calamités extraordinaires, les prêtres choisissent quelques-uns des animaux sacrés, et, les emmenant avec le plus grand secret dans un lieu obscur, ils cherchent d'abord à les effrayer par des menaces ; si le mal continue, ils les égorgent et les offrent en sacrifice, soit pour punir le mauvais génie, soit comme une des plus grandes expiations qu'ils puissent faire. » D'après Ammien Marcellin, ce ne sont pas les

animaux sacrés, mais les rois qui étaient tenus pour responsables de guerres malheureuses, ou de mauvaises récoltes ; alors, en Égypte, comme en Germanie, on les déposait (1).

De nombreuses légendes égyptiennes s'expliquent par la réminiscence des pouvoirs magiques de la royauté. On mettra en demeure le roi Zeser, comme nous l'avons vu plus haut, de faire cesser, par moyens magiques, la sécheresse du Nil et une famine qui dure depuis sept ans. De même, la Bible impute aux Pharaons, du temps de Joseph et de Moïse, les sept années de disette et les dix plaies d'Égypte. D'après Manéthon, les rois Aménophis et Bocchoris ont le pouvoir d'arrêter une épidémie de peste.

Puisque les rois, surhumains par essence, possèdent des secrets magiques pour agir sur la nature, comment expliquer les défaillances de celles-ci, les catastrophes publiques, sinon par une diminution du potentiel physique, moral, intellectuel du souverain ? Comme l'a observé sir James Frazer : « ...Rien n'empêchera l'homme-dieu de vieillir et de mourir... il n'y a qu'un moyen de détourner le péril : c'est de tuer l'homme-dieu, aussitôt qu'apparaissent les premiers symptômes de son affaiblissement, et de transférer son âme dans le corps d'un successeur vigoureux. » Nous savons, en effet, que les peuples, au stade primitif de civilisation, tuent parfois leur roi affaibli, ou substituent à cette mort rituelle, la déchéance, coutume qui établit le régime de la royauté temporaire.

Les premiers chefs de l'Égypte furent-ils assujettis à ces traditions barbares ? Aucun texte n'y fait directement allusion, mais un fait bien significatif, c'est que, au dire de Diodore et Strabon, ce sacrifice sauvage était encore en usage chez les Éthiopiens, au pays de Méroé, dans les derniers siècles de la civilisation égyptienne : « D'après de vieilles traditions, les prêtres pouvaient dépêcher au roi un messager qui lui signifiait l'ordre de mourir et de laisser la place à un autre... » (D. III, 2 ; St. XVII, 3.) Il est remarquable aussi que, dans la haute vallée du Nil, à Fachoda, la coutume ait existé jusqu'à nos jours, et qu'on en donne l'explication réelle : quand le roi des Shillouk montre des signes de maladie, ou de sénilité, en particulier dans ses relations sexuelles avec les femmes royales, un de ses fils a le droit de tuer son père et de régner à sa place (Seligman). Pourquoi tue-t-on le roi ? C'est parce que le déclin de sa force virile met en péril, par magie sympathique, la santé publique, la fécondité de la race, la fertilité du sol.

Dès l'époque thinite, la déjà vieille civilisation égyptienne avait dépassé le stade

(1) *Rex, ritu veteri, potestate deposita removetur, si sub eo fortuna titubaverit belli, vel segetum copiam negaverit terra, ut solent Aegyptii casus ejus modi suis adsignare rectoribus.* (*Hist.*, XXVIII, 5, 14.)

de cette barbarie prévoyante ; toutefois il semble possible qu'avant Ménès, on ait connu le régime de la royauté temporaire.

FÊTE SED Tel serait, à notre avis, le sens d'une cérémonie dont le nom est répété à satiété par les Thinites ; son rituel énigmatique, déjà constitué sous Ménès, nous le retrouvons sur des plaquettes d'ivoire, sur des masses d'armes, malheureusement sans textes explicatifs, scènes rééditées et amplifiées par les tableaux des temples, jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. C'est la « fête *Sed* », événement auquel les Thinites et leurs successeurs attachent la même importance capitale qu'aux fêtes du couronnement.

La fête Sed se confond, d'ailleurs, avec le couronnement, en ce sens que les trois rites décrits plus haut y étaient répétés. Toutefois le Sed ajoute au couronnement des traits qui lui sont particuliers :

1° D'après les bilingues grecs (Rosette), c'était un « jubilé de trente années » ; en fait, les textes hiéroglyphiques mentionnent que certains rois l'ont célébré à partir de la 30e année de leur règne, mais, beaucoup d'autres rois, avant la 30e, car ils n'ont régné, ni vécu, trente ans ;

2° Après avoir renouvelé les rites du couronnement qui le consacrent successeur d'Osiris-roi, le souverain revêt, ici, la longue tunique osirienne qui drape le corps comme un linceul. Il est traité comme s'il était mort : on accomplit sur lui, dans sa personne et ses statues, les rites osiriens funéraires qui sont censés lui rendre la vie, comme ils ont ranimé jadis, le dieu mort (cf. *infra*, p. 94). Au sortir de ces rites, on dit que le roi « renouvelle ses naissances » *(ouhem mesout)*; il recommence une nouvelle vie, il reçoit des « millions d'années » *(hehou n renpout)*.

3° A l'aube de la fête, on rappelle la résurrection d'Osiris, et la renaissance quotidienne du soleil Râ par l'érection du fétiche *Zed* et d'un obélisque, symboles du renouveau de la végétation et de l'activité solaire. La renaissance du roi produira les mêmes effets que celle du soleil et du dieu de la végétation.

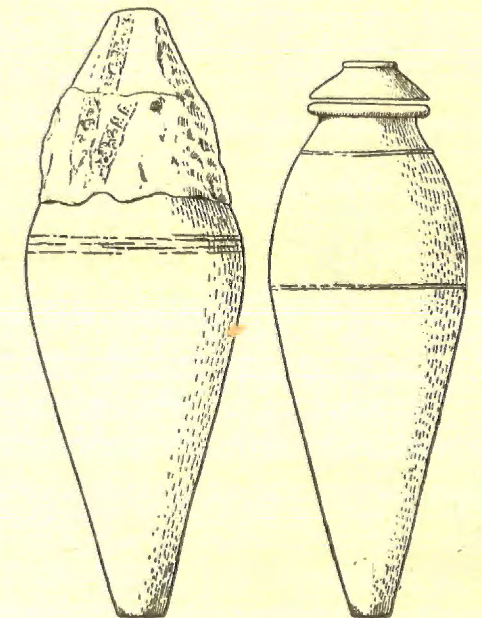
4° Des délégués de toutes les villes assistent à ce jubilé, qui est suivi d'une distribution d'aliments par le roi à son peuple, en quantités énormes : ce sont les « cadeaux de l'année trente ». Quant au roi, qui manifeste ainsi son pouvoir fécondateur et nourricier, il prend le titre : « Seigneur des fêtes Sed » et il se bâtit, pour son propre culte, un temple « de millions d'années ».

Enfin, nous savons qu'à intervalles variables, mais assez rapprochés, le roi « renouvelait le Sed », pour retremper sa vigueur magique, et rafraîchir sa jouvence à mesure qu'il avançait en âge. L'importance capitale du Sed, dans le régime

monarchique égyptien, se manifeste aussi du fait qu'un très grand nombre de monuments laissés par tous les souverains, de Ménès aux Césars, furent érigés à l'occasion du jubilé, plus ou moins, trentenaire.

Il nous paraît donc vraisemblable que le Sed rappelle une coutume déjà périmée sous Ménès, où le roi parvenu à la maturité, ou à la vieillesse, devait être sacrifié, tout au moins remplacé, pour le bien de son peuple.

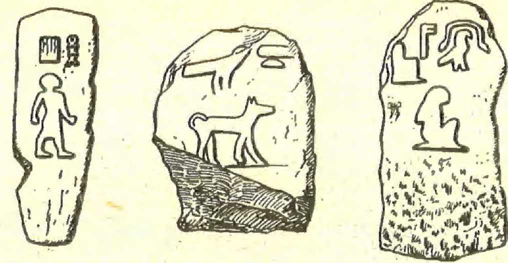
ADMINISTRATION DU ROYAUME Chefs hardis, pleins d'initiatives, les Thinites savent tirer parti des conditions mystiques de leur souveraineté. Ils créent l'administration centrale du royaume (service de cour, armée, justice, finances) dont l'excellence a fait la force de l'Égypte pendant quatre millénaires. L'administration locale, qui remonte certainement aux temps prémonarchiques, a été dotée de cohésion et de régularité. Les rois ont porté leur sollicitude sur l'irrigation artificielle, l'utilisation de la crue, dont la hauteur en coudées, palmes et doigts, est notée chaque année (pierre de Palerme). Ils augmentent leurs richesses en développant la culture des terres et l'élevage des animaux, et nous les voyons organiser des « sièges d'approvisionnement » *(st zefaou)*, où l'on concentre et conserve les matières périssables : récoltes, fruits, bétail, etc., ainsi que les matières premières nécessaires aux métiers et aux échanges. Nous en exposerons les détails plus loin, à propos de l'administration memphite qui a amplifié et codifié l'œuvre des rois thinites. Signalons encore le recensement, tous les deux ans, des terres, du cheptel et de l'or, à l'effet d'établir exactement ce qui appartient encore à la communauté, ou aux particuliers, et ce qui est déjà l'apanage du roi. Or, le roi thinite est, avant tout, un *pourvoyeur de nourriture pour son peuple* : appliquée à la production totale, sol et sous-sol, terre, métiers de l'Égypte, pareille formule va conduire à un régime où le roi possédera tout, pour mieux distribuer à chacun le nécessaire, assurant ainsi, sous son administration, la vie et l'équilibre de la communauté.



AMPHORES A PROVISIONS, AVEC BOUCHON ET CÔNE D'ARGILE, ESTAMPÉ AUX NOMS ROYAUX (J.-J. Clère).

Cette administration est aux mains d'une *cour*. Celle-ci est composée, en pre-

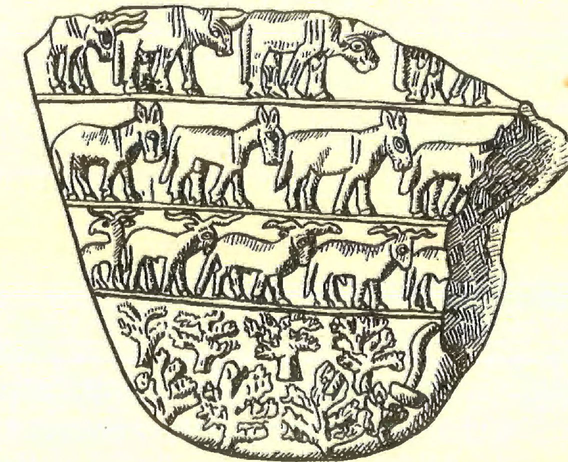
mière ligne, par la famille du roi : épouses, enfants, frères, neveux, alliés par le sang, clients et favoris ; en deuxième ligne, par les grands fonctionnaires. Leur existence nous est révélée par les noms et les titres gravés sur des jarres à provisions, des stèles déposées dans les chambres latérales des tombeaux royaux à Abydos et Négadah. Les gens nommés sur les stèles furent-ils mis à mort, lors des funérailles du roi, pour accompagner leur souverain dans l'autre monde, et lui reconstituer un service de cour?... Ces sacrifices barbares existaient en Mésopotamie, à la même époque, comme il résulte des fouilles récentes dans la nécropole des rois d'Our.



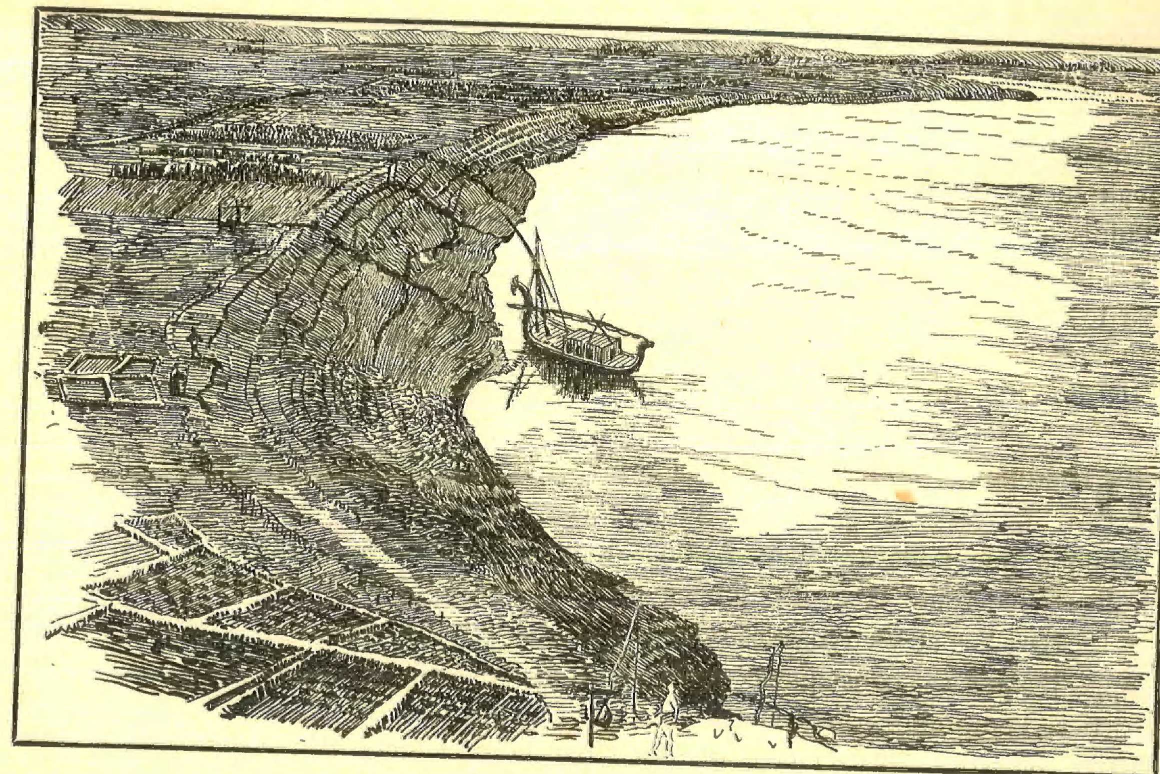
STÈLES DE SERVITEURS DU ROI ET D'UN CHIEN (J.-J. Clère).

L'ÉCRITURE AU SERVICE DE L'ORDRE L'autorité royale s'exerçait soit par le roi en personne, soit par ses fonctionnaires. Elle ne put devenir immédiate, totale, efficace, qu'en enrôlant à son service la plus grande invention — après le langage et le calendrier — des temps anciens : l'écriture. La création et la divulgation de l'écriture nous sont révélées dès les débuts de la monarchie thinite. L'écriture fixe le commandement du roi qui n'était connu auparavant que par la transmission orale, sujette à erreurs et falsifications ; elle donne à la parole royale la permanence, l'ubiquité, l'extension dans le temps et l'espace ; elle permet de conserver l'acquis de l'expérience humaine et d'en favoriser la diffusion, de constituer des archives, une comptabilité, une législation, une jurisprudence, des rituels. Bref, c'est un outil indispensable de l'autorité centralisée, par lequel le progrès intellectuel et social, la science pratique et théorique, ont fait, après des millénaires de tâtonnements, un bond décisif. Le roi gouverne de sa propre voix, multipliée par l'écriture. Sa fonction se définit en ces mots : « *ouz medou,* » « émettre des paroles » : dans la bouche du roi, ou fixées en écriture, ce sont *paroles d'ordre.* Ainsi l'énoncé du commandement, « l'ordre du roi », engendre l'ordre social. *Ouz* dans ses sens successifs : ordre, ordonnance, décret, stèle sur laquelle est gravé ce décret, résume l'autorité royale et le monopole du gouvernement par le roi. Voici comment l'Égyptien définit le pouvoir d'un roi : « Tout ce qui sort de sa bouche se réalise sur-le-champ. »

CONCLUSION L'Égypte thinite n'a pas livré tous ses secrets ; nous commençons néanmoins à discerner l'œuvre immense qu'elle a accomplie. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une civilisation nous est révélée qui nous permet de discerner, à grands traits, le passage de la préhistoire à l'histoire, et l'évolution sociale qui conduit des totems aux dieux et aux rois.



LE TRIBUT DES LIBYENS (TAUREAUX, ANES, BÉLIERS, OLIVIERS) Palette du Caire) (J.-J. Clère).



LA TERRE NOIRE DU DELTA (G. Hanotaux fils).

CHAPITRE III

L'ANCIEN EMPIRE MEMPHITE. PREMIÈRE PÉRIODE IIIe ET IVe DYNASTIES : LES BATISSEURS DES GRANDES PYRAMIDES (2895-2680)

I. — La IIIe dynastie sous l'influence d'Osiris.
II. — La IVe dynastie et les grandes pyramides.
III. — Signification politique de la pyramide.



Au début du IIIe millénaire, les Thinites délaissent la haute vallée, attirés par Héliopolis, ville de Râ et Memphis, ville de royauté. Rappelons que, sauf Peribsen et Khâsekhemoui, les rois de la IIe dynastie ne sont pas ensevelis à Abydos. Leur nécropole — et partant leur résidence royale — était ailleurs : on croit pouvoir la situer à proximité de Memphis, à cause des nombreux vases, retrouvés de Gizèh à

Saqqarah, et gravés au nom de ces rois ; le culte funéraire de Peribsen et de Send avait encore des prêtres à Saqqarah, vers la fin de la IIIe dynastie. Cela signifie que Thinis a cessé d'être le centre politique de l'Égypte. Déjà les noms des rois se réclament des dieux du Nord : Neb-Râ « mon Seigneur est Râ » ; Neferkarâ « beau est le ka de Râ » ; Nefersokar « beau est Sokar » (dieu funéraire de Memphis).

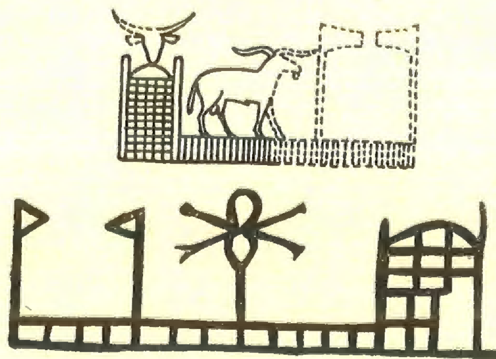
Vers 2895 ce déplacement progressif aboutit à l'installation dans le Nord de la IIIe dynastie, que Manéthon dénomme « rois memphites ».

DIVISIONS De la IIIe à la VIIIe dynastie (2895-2360) pendant plus de cinq siècles, Memphis reste le siège de l'autorité royale. C'est l'époque que nous appelons ANCIEN EMPIRE MEMPHITE, la plus spécifiquement indigène de toute la civilisation égyptienne. Nous distinguerons deux périodes : 1° les IIIe, IVe et Ve dynasties (2895-2540), où la monarchie de droit divin se développe jusqu'à ses conséquences extrêmes, crée une société qui reçoit, en toutes ses parties, l'empreinte du despotisme sacré (chapitres IV et V) ; 2° les VIe, VIIe et VIIIe dynasties (2540-2360), marquée par la décadence du despotisme, et une évolution sociale dont le dernier terme est une révolution (chapitre VII).

I

LA IIIe DYNASTIE

LES ROIS CONSTRUCTEURS DES PYRAMIDES Dans la première partie de l'Ancien Empire, nous distinguerons tout d'abord les rois de la IIIe dynastie (2895-2840) et IVe dynastie (2840-2680). Nous les connaissons par quelques bas-reliefs, ou stèles de victoires qui donnent leurs noms et titres sacrés ; par des statues grandeur naturelle, mais surtout par des tombeaux gigantesques. Les épisodes de leurs règnes nous échappent presque entièrement ; seules nous renseignent de rares biographies et d'abondantes listes de fonctions administratives, gravées dans les tombes de leurs conseillers ou courtisans. Par contre, au lieu de cette poussière de petits documents royaux, palettes, tablettes, vases, empreintes de



ÉDIFICES ARCHAÏQUES. CHAPELLES DE TOTEMS EN BOIS ET TERRE BATTUE (J.-J. Clère).

sceaux, qui caractérisent l'époque thinite, il nous est resté les monuments les plus colossaux, non seulement de l'Égypte, mais de notre univers, ces tombeaux royaux que nous appelons les *Pyramides de Saqqarah et de Gizèh.* Rien ne peut leur être comparé dans l'art humain, soit par la masse, soit pour l'exécution technique. Les pyramides caractérisent donc l'Ancien Empire, et spécialement les rois memphites. Elles expriment, en même temps qu'une puissance matérielle prodigieusement accrue, un nouvel idéal social et religieux.

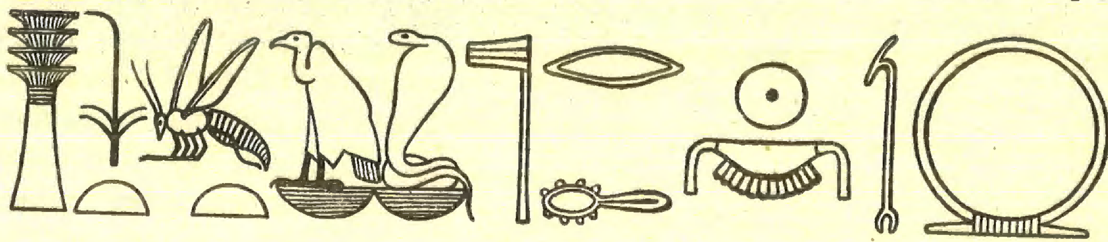
LA IIIe DYNASTIE : ZESER ET L'INFLUENCE D'HÉLIOPOLIS Les rois de la IIIe dynastie (1) ont été au nombre de neuf, selon Manéthon ; les tables royales donnent six noms, dont cinq sont attestés par des monuments contemporains. Tout l'intérêt historique, dans l'état actuel de la documentation, se concentre sur l'Horus Neterkhet, roi Zeser, qui fut probablement le fondateur de la dynastie. Personnalité de premier ordre, qui a réalisé, en politique et en art, des innovations décisives, avec l'aide d'un génial conseiller, le très sage Imhetep, à la fois vizir, architecte, directeur des travaux d'art, chef des secrets de la magie royale.

L'influence exercée sur Zeser par le clergé d'Héliopolis se révèle, tout d'abord, par l'introduction, dans ses titres royaux, d'éléments nouveaux qui se rapportent au soleil Râ. Sur les briques émaillées qui décorent le caveau de sa pyramide, à Saqqarah,

(1) IIIe ET IVe DYNASTIES (2895-2680)

MONUMENTS		TABLES ROYALES	MANÉTHON	DATES APPROXIMATIVES
Nom d'Horus	Nom de roi			
			IIIe dynastie	2895
Neterkhet	= Zeser (I)	Zeser (I)	9 rois memphites	
Khâba		Zeser (II)	2. Tosorthos	
		Sezes	seul nom com-	
Sanekht	= Nebka	Nebkarâ	parable à ceux	
	Neferka	Neferkarâ	des tables.	
		Houni		
			IVe dynastie	2840
			8 rois memphites	
	Snefrou	Snefrou	1. Sôris	
	Khoufou	Khoufou (Khéops)	2. Souphis	
	Zedefrâ	Zedefrâ		
	Khâfrâ	Khâfrâ (Khephren)	3. Souphis.	
	Menkaourâ	Menkaourâ (Mycérinos)	4. Menkherès.	2680
			et 4 autres noms	

apparaît, après son nom « Horus Neterkhet », un groupe Râ Noubti, ce qui signifie, en écriture figurative : Râ supérieur à Noubti, Râ vainqueur de Seth. Dès le règne suivant, ce titre se transforme en Horus Noubti et persistera sous cet aspect jusqu'à l'époque romaine. Ainsi, la victoire mythique d'Horus sur Seth (*supra*, p. 60) devient une des forces promises au roi, et, dans ce céleste rôle, Râ est confondu avec Horus ; plus tard, on écrira Horus-Râ ou Râ-Horus, premier titre du protocole royal. Pourquoi l'introduction de Râ dans la titulature ? C'est pour mettre la doctrine d'Héliopolis au service de la dynastie. La même intention explique la pré-



PROTOCOLE DE ZESER
(J.-J. Clère).

sence, après les noms royaux, d'un signe qui figurait, pour les Égyptiens, le tracé de la course du soleil autour du monde, soit un cercle *(shenen)* reposant sur une base horizontale : cela signifie : « ce qu'entoure le disque solaire est sous la puissance du roi Zeser ». Un siècle plus tard, le cercle, allongé en ovale, fournira un cadre pour y inscrire le nom royal, pris au jour du couronnement. C'est ce que nous appelons le *cartouche;* il fut en usage régulier depuis Snefrou, premier roi de la IVe dynastie. Sans renoncer aux patronages des anciens totems, ni d'Horus, Zeser juge opportun d'y ajouter celui de Râ, s'identifiant ainsi au Soleil, créateur du monde. Ces innovations restèrent acquises une fois pour toutes ; jusqu'aux Césars, le roi d'Égypte vivant se fera saluer par son peuple, et par les Étrangers vaincus, de noms tels que « notre Soleil », « Soleil d'Égypte », « Soleil des pays étrangers », *Sol invictus*.

DU MASTABA A LA PYRAMIDE L'alliance de Zeser avec Râ est confirmée par de grands monuments. Sur le site d'Héliopolis, Schiaparelli a déblayé une immense construction en briques, de type jusqu'ici sans exemple, qui semble figurer un labyrinthe ovale, long de 120 mètres, large de 60, à plusieurs galeries voûtées parallèles. Le mauvais état des substructures et le manque d'inscriptions ne permettent pas de mieux préciser le but de Zeser, son constructeur ; mais le

choix du site et la forme cyclique, qui rappelle le *shenen* solaire, semblent un hommage aux doctrines d'Héliopolis.

La même volonté s'accuse dans les dispositions prises par Zeser pour sa sépulture. Les fouilles récentes ont révélé les projets successifs du roi pour l'emplacement et le plan de son tombeau. En 1900, M. Garstang avait retrouvé à Bet-Khallaf (25 kilomètres au nord de Thinis) un grand tombeau rectangulaire en briques, de 84 mètres sur 43, du type *mastaba* (1), où les débris de vases portaient le nom de l'Horus Neterkhet. Ce monument n'était pas enfoui dans une excavation, comme à Négadah ; sa superstructure s'élevant, au contraire, à 10 mètres au-dessus du sol. Tel qu'un immense tertre, il protège une chambre taillée dans le roc, à 19 mètres de profondeur, où l'on accède par un couloir incliné. Celui-ci a un plafond *voûté*, en appareil rayonnant, invention qu'on a prêtée erronément aux Romains, et dont la Mésopotamie, comme l'Égypte, offre des spécimens depuis la fin du IVe millénaire. Ni cadavre, ni sarcophage, dans la chambre funéraire ; mais des vases à provisions, estampés au nom Neterkhet, indiquent que l'on avait, tout au moins, préparé les offrandes pour un tombeau non utilisé. Dans le voisinage, à Réqaqnah, une nécropole, avec des tombes de même type, mais moins fastueuses, révèle l'existence d'une ville peuplée. Bet-Khallaf doit être une première résidence royale de Zeser, près de laquelle on avait prévu une première sépulture.

Puis, Zeser, abandonnant résidence et tombeau de Haute Égypte, aborde l'entreprise gigantesque d'élever cet ensemble architectural, — que nous appelons la *Pyramide à degrés* de Saqqarah — sur la falaise libyque, en vue de Memphis et d'Héliopolis. Les fouilles exhaustives, faites, depuis 1924, par le Service des Antiquités, sous la conduite de MM. Firth et Lauer, montrent clairement que la nouvelle tombe de Zeser n'était point un simple développement du mastaba de Bet-Khallaf. Il s'agit d'un édifice de plan nouveau, et par la technique, et par la doctrine qui l'inspira. Nous reviendrons plus loin sur la technique ; quant à la doctrine, ce n'est rien moins que celle d'Osiris, déjà combinée avec celle de Râ. La pyramide de Saqqarah, c'est la première application à l'architecture du rituel funéraire osirien ; il s'imposera pendant trois mille ans. Voyons quel était ce rituel et ses applications à la tombe royale.

LE TOMBEAU D'OSIRIS, PROTOTYPE RITUEL Le sens de la légende osirienne tient dans ces mots, repris par Diodore : « Isis inventa le remède qui donne l'immortalité. » C'est dire qu'on codifia les rites funéraires, créés, avant la IIIe dy-

(1) *Mastaba*, mot arabe = « banc », désigne les tombeaux rectangulaires de l'époque memphite.

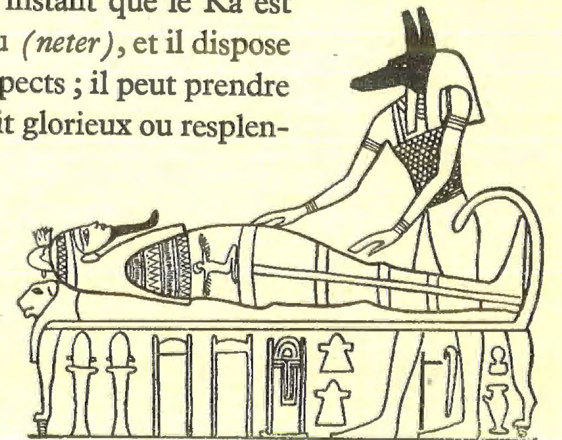
nastie, par les adorateurs d'Osiris, pour démontrer comment l'Esprit de la Végétation avait été sauvé de la mort. Les détails nous en sont révélés dès les textes des Pyramides de la VI[e] dynastie ; mais ce sont les textes du Nouvel Empire et de la basse époque qui nous ont conservé les rituels, illustrés de figures explicatives, de la résurrection d'Osiris.

Osiris est tué, puis coupé en quatorze morceaux que Seth disperse : tel est le point de départ des rites. Le corps divin était dans l'état où nous retrouvons les squelettes démembrés dans les premières nécropoles préhistoriques (*supra*, p. 34) (1). Alors Isis et Nephthys entreprirent la *quête* sacrée ; elles *cherchèrent*, *retrouvèrent*, *reconnurent* chaque lambeau, puis « remirent en place la tête, réunirent les os, rassemblèrent les membres ». Ensuite vint Anubis, « le dieu des bandelettes funéraires » *(im out)*, aidé de Thot, que le soleil Râ envoie pour apporter le concours de ses formules magiques : il s'agit de rendre incorruptibles ces chairs et ces os par les rites de la momification (*infra*, p. 484). Au sortir du bain de natron, le cadavre, lavé, aseptisé, étoffé et isolé de tout mauvais germe par un réseau de bandelettes, revêtu d'une armure de talismans et de phylactères, est devenu indestructible : on l'appelle « un corps éternel » *(zet)*. Tant que le *zet* subsistera, l'âme d'Osiris (son *ka*) reviendra l'animer, si, par des rites appropriés, on sait ramener le *ka* au *zet*, c'est-à-dire à la momie. Toutefois la momie desséchée est une bien imparfaite restitution du corps en sa verte jeunesse ; elle garde la substance du corps, mais non l'aspect de vie. Comment imaginer un Osiris en pleine force virile, sous l'apparence d'un cadavre ? Le fils d'Isis, Horus, recréa Osiris en modelant une statue, en « faisant naître » *(mes)*, en « faisant vivre » *(sânkh)* « un corps de bois, de pierre, de métal », qui figurera Osiris en ses traits ressemblants, muni de ses insignes de chef et du costume familier, tel que les premiers Égyptiens avaient connu Anzti à Busiris.

Momie et statue prêtes, il faut y appeler le mouvement pour en faire des « images vivantes » *(tout ânkh)* d'Osiris. Horus suscitera la vie dans chaque organe de la momie, ou statue, par les rites de la magie imitative : avec divers outils sacrés, dont l'un s'appelle « la grande magicienne », il fait des attouchements sur la momie et sur la statue, il « ouvre la bouche, les yeux, les oreilles » (et les issues naturelles) pour que ces organes puissent respirer, parler, manger, voir, entendre ; il remet en mouvement les bras, il sépare les jambes pour qu'elles marchent ; le cœur, organe de la pensée et de la conscience, est remis en sa place dans la momie, ou restitué fidèlement à la statue, à qui l'on rend, de même par simulacre, l'exercice des

(1) Les termes en italique sont empruntés aux rituels du culte osirien.

fonctions corporelles et des facultés spirituelles. Après ces rites, résumés par la formule « ouverture de la bouche » *(oup ra)*, momie et statue ranimés magiquement sont en état de recevoir l'âme d'Osiris. Il faut la « faire entrer » dans cette momie (ou statue), rendre à la momie son Esprit *(akh)*. C'est l'objet des rites appelés « spiritualisation » *(sakh)* d'Osiris. Une purification, par les soins d'Anubis, « dépouille le zet (ou la statue) de sa chair qui touche à l'humanité » ; parallèlement, Horus purifie, au ciel, une portion de la substance primordiale (le *Ka*) et « l'achemine vers le corps *(zet)* d'Osiris ». Dès l'instant que le Ka est parvenu à son zet, Osiris redevient un dieu *(neter)*, et il dispose de la substance primordiale sous tous ses aspects ; il peut prendre la forme d'une âme-oiseau *(ba)*, d'un Esprit glorieux ou resplendissant *(akh)* ou d'une Puissance *(sekhem)*. Alors Osiris « parfait la perfection et ne se corrompt plus ; il prime la primauté, car son Ka est parvenu jusqu'à lui» (*Pyr.*, § 375-75).



ANUBIS EMMAILLOTE LA MOMIE (J.-J. Clère).

Redevenu dieu, Osiris, reste sur terre parmi les hommes. Donc, il convenait de mettre à l'abri de tout ennemi et de tout dommage sa momie et ses statues qui « servent de supports aux apparitions du dieu » parmi les hommes. Le *zet* momifié est mis au cercueil, descendu dans un caveau, où des aliments momifiés aussi et des talismans assurent à perpétuité son existence. Après la sépulture, le caveau sera muré, rendu inaccessible. L'union des éléments du dieu ne sera pas gênée par la mise en caveau de la momie. Cela non plus ne saurait empêcher l'âme, principalement sous sa forme d'oiseau à tête humaine = *ba*, de passer, par moyens magiques, à travers murailles et portes scellées, jusqu'à la momie, de résider avec elle, tout au moins de la visiter, comme le montrent les vignettes des rituels. Toutefois, les manifestations du dieu sur terre se réalisent plutôt par la visite de son âme aux statues, ces corps fictifs, chargés de vie magique, où le dieu « aime à entrer ». Elles seront mises à l'abri de tout danger, déposées dans une petite chapelle en pierre massive, le *naos* des temples, le *serdab* des tombeaux.

OSIRIS DIEU DE L'OCCIDENT L'esprit d'Osiris n'est d'ailleurs pas enchaîné à la momie ni à la statue. On admit, de très bonne heure, qu'Osiris « passe à l'Occident » ; cette région du soleil couchant devient le séjour des dieux défunts

(et, par extension successive, celui des rois, puis des hommes morts). Osiris s'y crée un royaume mythique ; il y est « celui qui préside à l'Occident », *Khent Amenti* (1), et il y deviendra — lorsque les rites salvateurs auront servi à délivrer les hommes de la mort — « celui qui préside aux Occidentaux », le « roi de l'Occident », au milieu de sa clientèle, féaux sujets, « les nourris auprès d'Osiris » *(imakhou kher Osiris)*.

Dans cet Occident, près d'Osiris, plus ne sont à redouter faim, ni soif, ni misères. La sécurité, la santé, l'abondance de nourriture, sont les privilèges de cette vie nouvelle. Chaque défunt, une fois admis à l'initiation osirienne, retrouvera le rang social qu'il occupait sur terre ; l'ancien travail s'imposera : cultiver les terres, moissonner, élever le bétail, pratiquer les métiers, administrer les hommes, vivre en famille, procréer ; mais le mal et la mort sont exclus du royaume d'Osiris. Tel est le paradis de ceux qui obtiennent la faveur de suivre Osiris, de « marcher vers le dieu bon, sur les beaux chemins de l'Occident ». D'où les tableaux de l'existence humaine idéalisée qu'on figure dans les tombeaux égyptiens, à toute époque.

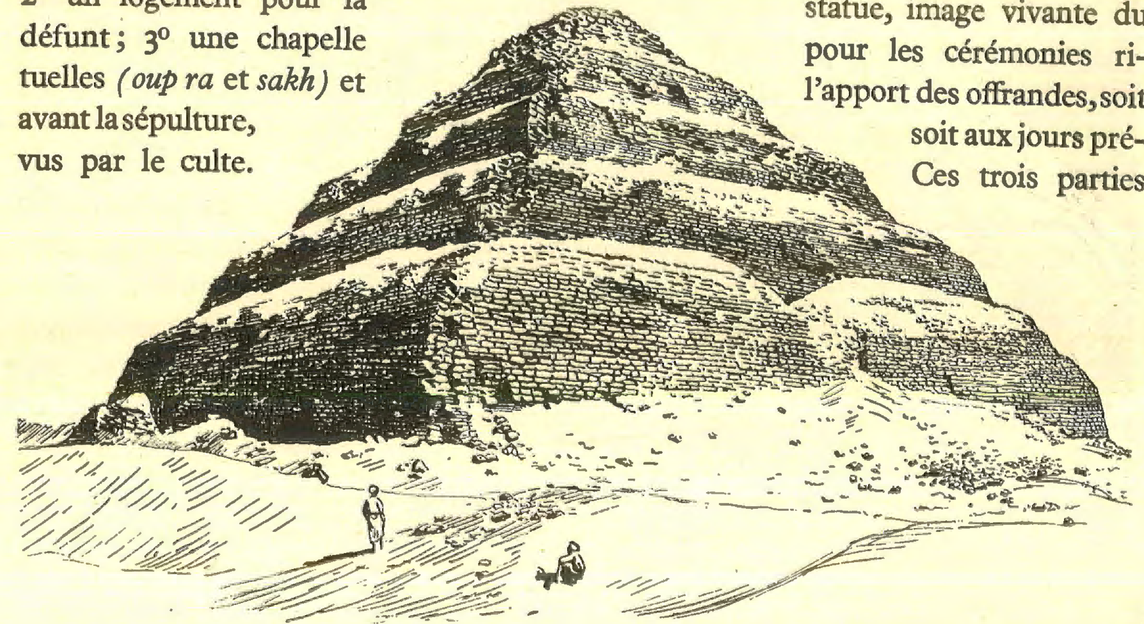
La révélation osirienne — La résurrection d'Osiris, c'est donc un enseignement pour les hommes, la « révélation » des moyens de vaincre la mort. Que les rois, successeurs d'Osiris, entretiennent à jamais son culte, avec tombeaux, temples, statues, rites funéraires ; qu'ils fournissent à perpétuité les offrandes, « toutes les choses bonnes et utiles que le ciel donne, que la terre crée, que le Nil apporte de sa cachette et dont vit le dieu » ; si ces conditions sont réalisées, les rois assimilés à Osiris, — plus tard, les hommes défunts, pour qui les rites osiriens seront célébrés, — bénéficieront, à leur tour, de la même survie, d'une existence nouvelle, où ne sévit plus la mort.

C'est au début de la IIIe dynastie, probablement par l'initiative de Zeser et d'Imhetep, que les rois adoptent pour leur usage ces rites dont Osiris, « l'Être Bon », avait gratifié les dieux et les hommes, après les avoir expérimentés tout le premier. La pyramide à degrés en donne la preuve pour les rois ; un siècle après, à la fin de la IIIe dynastie, nous voyons mentionnés les rites de l'ouverture de la bouche et de la spiritualisation dans la tombe d'un grand fonctionnaire, Meten. L'importance de ces faits est très haute. C'est autour des Pyramides qu'a retenti — peut-être pour la première fois — la vieille chanson qui console encore les hommes :

(1) Avant Osiris, le dieu loup d'Abydos, Oupouat, était « celui qui préside à l'Occident », *Khentamenti*. Osiris ayant opéré la concentration des rites funéraires en sa personne, le dépossséda de cette royauté sur les morts, et lui prit son rôle et son nom, comme il avait fait à Busiris pour Anzti.

« Non, ce n'est pas mort que tu t'en vas ; c'est vivant que tu vas t'asseoir sur le trône des dieux ! » (*Pyr.*) (1). L'exemple d'Osiris fut le salut des Égyptiens initiés : si tout meurt dans la nature, tout peut renaître, comme renaît l'Esprit du Nil et de la végétation.

Application a la tombe égyptienne — Pour assurer à son roi l'immortalité osirienne, l'architecte Imhetep a dû prévoir, dans son plan : 1° un caveau gardant, à l'abri de toute atteinte, le cadavre momifié *(zet)* de Zeser ; 2° un logement pour la statue, image vivante du défunt ; 3° une chapelle pour les cérémonies rituelles *(oup ra* et *sakh)* et l'apport des offrandes, soit avant la sépulture, soit aux jours prévus par le culte. Ces trois parties



PYRAMIDE A DEGRÉS DE ZESER A SAQQARAH
(J. Braemer).

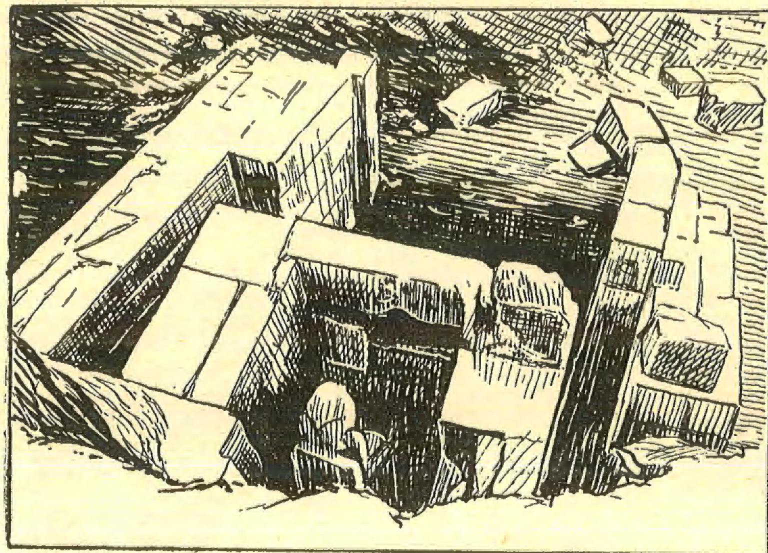
existent, en effet, dans tout tombeau royal privé, de la IIIe dynastie à la fin de la civilisation égyptienne ; si la forme architecturale de chacune, si leur disposition relative, suivant les époques, ont subi des changements, ces variantes de détail n'altèrent ni l'unité de conception primitive, ni la décoration funéraire, de l'Ancien Empire à la période gréco-romaine.

En ce qui concerne Zeser, ce plan se retrouve bien dans l'ensemble architectural construit par Imhetep, la pyramide à degrés de Saqqarah ; les fouilles

(1) Les citations suivies de : (*Pyr*) sont empruntées aux textes des Pyramides de la VIe dynastie

de MM. Firth et Lauer y ont dégagé, en outre, un temple pour la fête Sed, des propylées d'accès, et un mur d'enceinte.

1° Le *caveau*, creusé dans le roc de la falaise libyque, se trouve au centre d'un édifice en forme de tour rectangulaire, à sept étages, superposés, avec retraits successifs, depuis le sol jusqu'au sommet. A la base, orientée Nord-Sud, dont les quatre côtés regardent donc les quatre points cardinaux, le rectangle a 120 m. 60 de long sur 107 m. 30 de large, et 11 m. 40 de hauteur. Le deuxième rectangle, en retrait de 2 mètres par rapport au premier, est moins élevé de 50 centimètres; et ainsi de suite jusqu'au septième, dont la plate-forme culmine à 59 mètres au-dessus du sol. A première vue, on a l'impression d'un monument inachevé, à sept ressauts successifs, où le raccord de liaison entre les étages n'aurait pas été exécuté. L'étude des procédés de construction démontre qu'Imhetep a construit un noyau central, porté d'emblée à 59 mètres; pour consolider cette tour, il l'a étayée de 6 contreforts, de hauteur décroissante, qui constituent les étages latéraux de la pyramide, dite à degrés. L'intention a été de pousser vers le ciel une plate-forme gigantesque, en forme de quadruple escalier de géant, orienté aux quatre côtés de l'horizon. Or, cette conception est inspirée des prêtres héliopolitains; ce monument funéraire, osirien en principe, se range, *par sa forme extérieure*, sous le signe du soleil Râ (voir *infra*, p. 146).



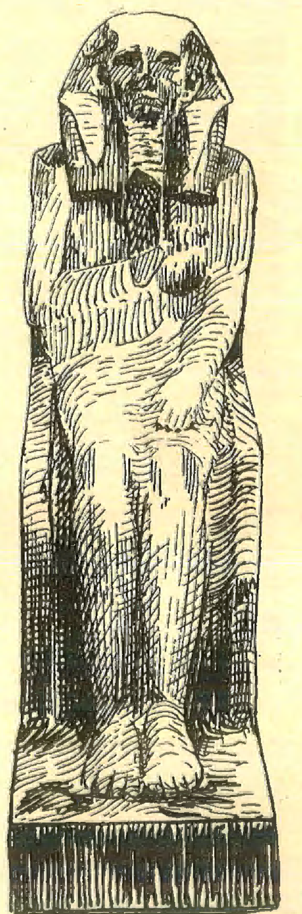
SERDAB DE ZESER
(J. Braemer).

La construction défend de tout son poids le caveau, composé de deux chambres creusées dans le roc; elles sont tapissées de plaquettes de faïence émaillées, d'un bleu vert; le plafond bleu était semé d'étoiles d'or. Preuve que Zeser (1), dans ce caveau enfoui sous 60 mètres de maçonnerie, se croyait au ciel; du moins son

(1) Le protocole royal de Zeser est gravé sur les murs.

Esprit et son Ame étaient-ils libres de s'élever dans l'azur jusqu'aux étoiles : l'influence héliopolitaine se reconnaît encore à ce trait.

Le sarcophage du roi est en place, mais vide de son cercueil et de sa momie. Ceux-ci étaient-ils ailleurs? Les dernières fouilles ont révélé, au sud de la pyramide, un tumulus qui cache d'autres chambres funéraires, où, sur plaques émaillées vert-bleu, nous lisons les noms de Zeser, encadrés du *zed* osirien et du *nœud* isiaque. Si Râ attire au ciel l'âme de Zeser, ce sont cependant Osiris et Isis qui président aux chambres funéraires : le Paradis est à la fois sous terre et au ciel.



ZESER
(J. Braemer).

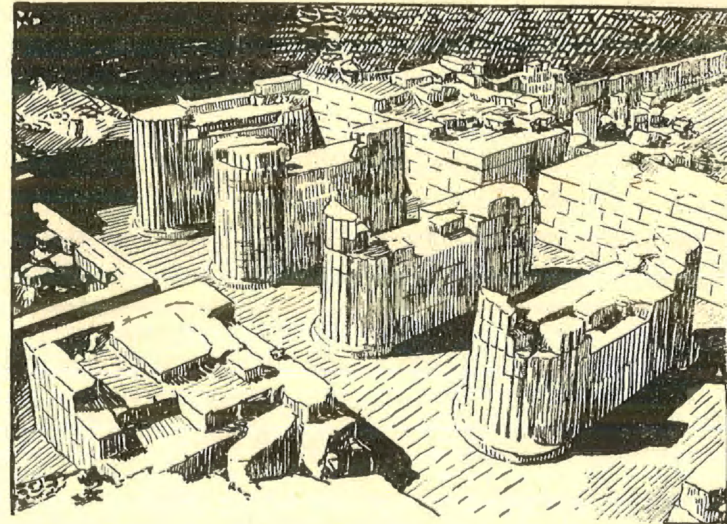
2° Le logement, ou *serdab* (1), de la statue, est accolé à la face nord : petite chapelle rectangulaire, sans fenêtre ni porte, écrin en pierre massive, où la statue trouve juste sa place. Taillé dans un schiste noirâtre, Zeser est assis, rituellement vêtu d'une tunique collante, la tête rigide, les yeux braqués sur d'étroites meurtrières, qui lui permettent de voir et de surveiller ce qui se passe dans une petite cour réservée au culte funéraire.

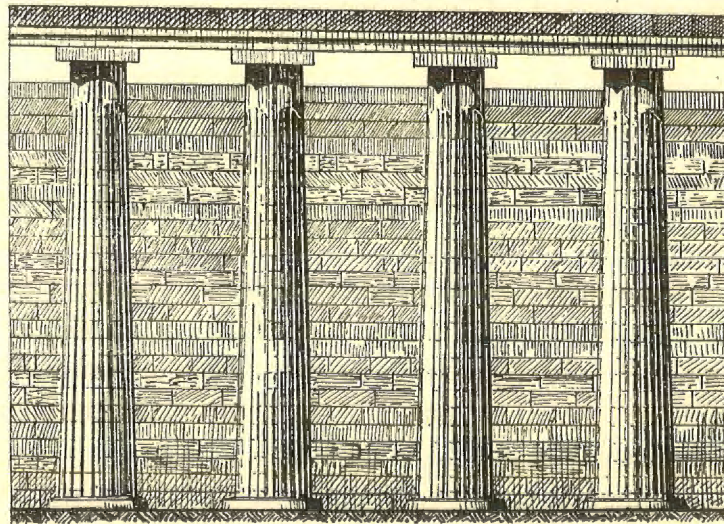
3° La chapelle pour le culte et l'apport des offrandes, bâtie à côté du serdab, se développait sur la face nord. Dans l'état actuel des fouilles, on ne peut tenter une description. Non loin, subsiste la base d'une statue, sans doute de Zeser, dont il ne reste que les pieds, foulant, en signe de victoire, des Arcs, qui symbolisent les archers étrangers. Sur le socle de la statue est gravé le nom de l'architecte et chef des sculpteurs, Imhetep.

Cet ensemble architectural était enclos d'un mur, en fin calcaire blanc, avec, sur ses deux faces, des saillants et rentrants, dans le style archaïque du tombeau de Ahâ, à Négadah; haut de 12 mètres, épais de 5, ce rempart, intact sur plusieurs points, serait-il une portion du fameux Mur Blanc qui donnait son nom au nome de Memphis? Il englobe pyramide et temples en un rectangle, long de 450 mètres, large de 270. A l'intérieur, sur le côté oriental de la Pyramide, deux tombeaux

(1) *Serdab*, en arabe : couloir, est le nom donné à ces étroits réduits où l'on mettait à l'abri les « statues vivantes » des défunts. Le *serdab* communique avec la chapelle soit par des trous (pour la vision), soit par une fente étroite, suffisante pour laisser arriver la fumée des sacrifices, ou la voix des officiants.

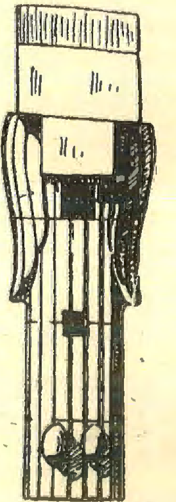
de princesses, filles de Zeser, et un temple pour la fête Sed, offrent des façades à colonnades, des chapelles et magasins d'offrandes. La porte de l'enceinte, à l'angle sud-est, ouvrait sur un portique et donnait accès à une galerie de 80 mètres de long, flanquée de pilastres à décoration florale, d'un art délicat mais robuste. Les façades des chapelles montrent des colonnes sveltes, à demi engagées dans les murs : ces fûts cannelés, ces chapiteaux à feuilles retombantes pourraient être les prototypes des styles dorique et ionien. Révélation inattendue que cette fine architecture en blocs de petit appareil, qui, dans ses dimensions réduites et son décor végétal, imite la brique et le bois qu'employaient les Thinites, et garde l'apparence d'une menuiserie de précision. Bientôt, des progrès dans l'outillage, et dans l'art de tailler les pierres et les transporter à longue distance, permettront l'usage de matériaux venus de carrières lointaines, aux dimensions très accrues, et cela conduira à l'architecture massive, en blocs énormes de granit ou de calcaire, qui caractérise la IV[e] dynastie.


PORTIQUES DE ZESER
(J. Braemer).


COLONNES PROTODORIQUES DES CHAPELLES
(D'après Lauer) (J. Braemer).

A la lumière de ces découvertes, nous comprenons pourquoi les Égyptiens entourèrent de respect traditionnel la mémoire de Zeser et celle d'Imhetep ; la légende en fit les auteurs d'exploits merveilleux ou magiques, et, par un privilège dont nous ne connaissons qu'un autre exemple (celui d'Aménophis, fils de Hâpou, prêtre-magicien de la XVIII[e] dynastie), l'architecte, vizir et magicien Imhetep figura dans les temples, à la suite du dieu-architecte, Phtah de Memphis, comme un demi-dieu, un « héros » (1). L'époque alexandrine le vénéra sous le nom du « sage Imouthès », confondu avec Aisklépios, Esculape ; on lui prêtait encore l'invention de la médecine, et l'on recopia, sous son nom, des livres de « sagesse », ou de magie, trésors de la littérature hermétique.

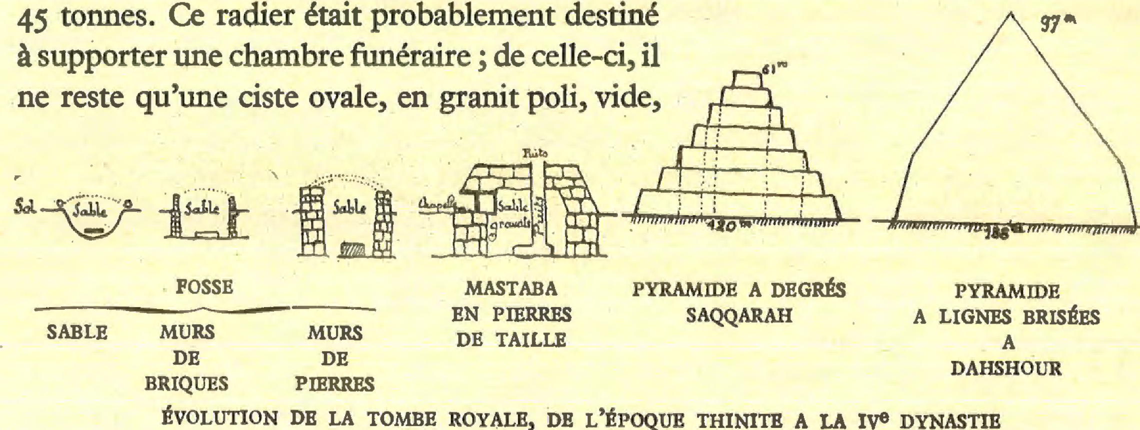
DE ZESER A SNEFROU : VERS LA PYRAMIDE GÉOMÉTRIQUE N'est-il pas à l'honneur de ces temps de constater que les successeurs de Zeser, au lieu de se tenir pour satisfaits des accomplissements d'Imhetep, aspirent à plus de grandeur encore, cherchent à réaliser la pyramide réellement géométrique, parfaite ? Pour y réussir, il fallait : 1° adopter une base carrée, et non rectangulaire ; 2° passer de la pyramide tronquée, terminée par une plate-forme, à la pyramide terminée en pointe ; 3° bâtir chaque côté de la pyramide en forme de triangle isocèle, égal à ses trois voisins. Ce plan se réalise par étapes. Parallèlement, la technique des tailleurs de pierre change de caractère ; des outils en cuivre (rendus plus résistants, nous ne savons par quels procédés, peut-être par un alliage, tel que celui qui transforme le cuivre en bronze) permirent de débiter le calcaire du Mokattam en blocs de grandes dimensions (2), d'où l'emploi de matériaux de plus en plus lourds et gigantesques, par recherche de solidité et de magnificence. D'autre part, les carrières de granit rose et de basalte près d'Assouan, d'albâtre à Het-noub (désert arabique, près d'El-Amarna) sont exploitées ; elles fournissent aux chambres funéraires un rempart de pierres, belles et inusables, pour l'éternelle défense des momies et statues royales.


CHAPITEAU
(J.-J. Clère).

Nebkarâ, roi dont nous ne savons presque rien, découpe dans le plateau rocheux,

(1) Temple de Phtah à Karnak, et temple de Deir el-Medineh, et d'autres, de basse époque.
(2) Cf. PETRIE, *Arts et métiers*, p. 117 : « Pendant la première période de la I[re] dynastie, le cuivre contenait d'ordinaire 1 pour 100 de bismuth ; peu après, il renferme 1 ou 2 pour 100 d'arsenic, tandis qu'une certaine quantité d'oxyde de cuivre non réduit restait dans le métal. Ces deux mélanges avaient pour effet de durcir le cuivre, et un martelage vigoureux le durcissait encore. On rendait le cuivre aussi dur que de l'acier doux. Ainsi préparé, le métal se prêtait parfaitement à la confection d'outils à couper le bois, et de ciseaux pour tailler le calcaire. Les pierres plus dures étaient travaillées à l'émeri. »

à Zaouïet el-Aryan, une excavation de 27 mètres sur 18, à 24 mètres de profondeur, desservie par un escalier gigantesque, pour y entasser des blocs de granit de 9 à 45 tonnes. Ce radier était probablement destiné à supporter une chambre funéraire ; de celle-ci, il ne reste qu'une ciste ovale, en granit poli, vide,



ÉVOLUTION DE LA TOMBE ROYALE, DE L'ÉPOQUE THINITE A LA IVe DYNASTIE

sans inscriptions. La pyramide, ou toute autre superstructure qui devait s'élever sur cette base, n'a pas été commencée. Par contre, à la fin de la dynastie, le roi Houni est peut-être le constructeur d'une pyramide dont le plan et le profil présentent un progrès marqué. C'est au sud de Saqqarah, à Dahshour : sur base rectangulaire, dont le côté atteint 188 m. 56, s'élèvent les côtés, inclinés d'abord à 54° ; de là, ils repartent vers le ciel avec une pente moins accentuée, de 42° ; le tronc de pyramide, qui sert de base, se termine par une pyramide parfaite, dont la pointe est à 97 m. 20 ; on l'appelle la pyramide à lignes brisées, ou accroupie, ou rhomboïdale. Les chambres intérieures sont dépourvues d'inscriptions ; si on l'attribue au roi Houni, c'est qu'elle fournit le type de transition entre la pyramide à degrés de Zeser et la pyramide géométrique de Snefrou. Les dimensions en sont déjà considérables ; elles annoncent les gigantesques bâtisses de Gizèh.

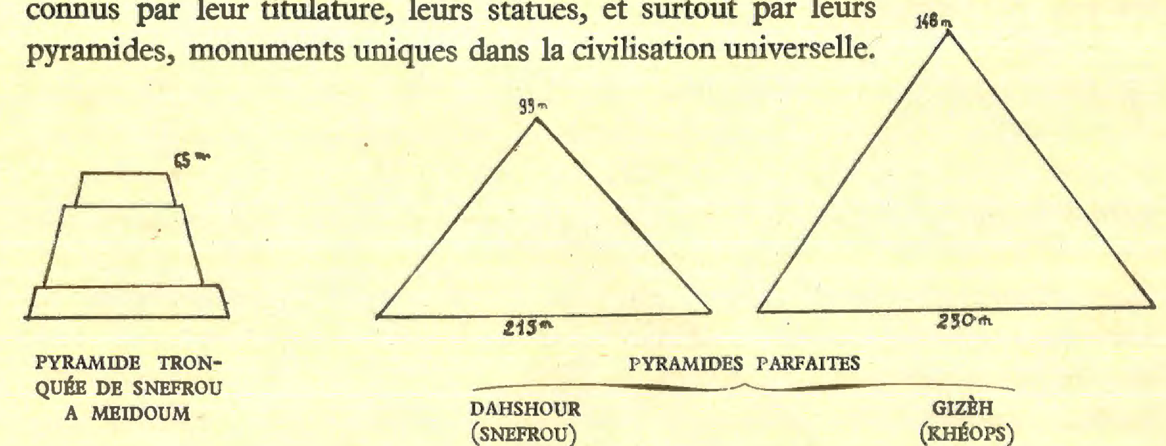
II

IVe DYNASTIE (2840-2680)

LES CONSTRUCTEURS DES GRANDES PYRAMIDES Manéthon attribue six rois à la IVe dynastie ; les Tables royales énumèrent six noms, que des monuments révèlent aussi : les trois sources concordent pour les premiers rois (1) ; vers la fin, il y a discordances, lacunes, qui s'expliquent par des troubles,

(1) A l'exception de Zedefrâ, dont nous avons titulature, statues, pyramide, mais que Manéthon ne nomme point. Par contre, les rois 5, 6, 8 de Manéthon ne se retrouvent ni sur les Tables, ni sur les monuments.

dans la famille royale et dans la société. En somme, c'est une des périodes les mieux éclaircies de l'histoire d'Égypte. Peu de grandes inscriptions ; mais les six rois sont connus par leur titulature, leurs statues, et surtout par leurs pyramides, monuments uniques dans la civilisation universelle.



ÉVOLUTION DE LA TOMBE ROYALE, SOUS LA IVe DYNASTIE

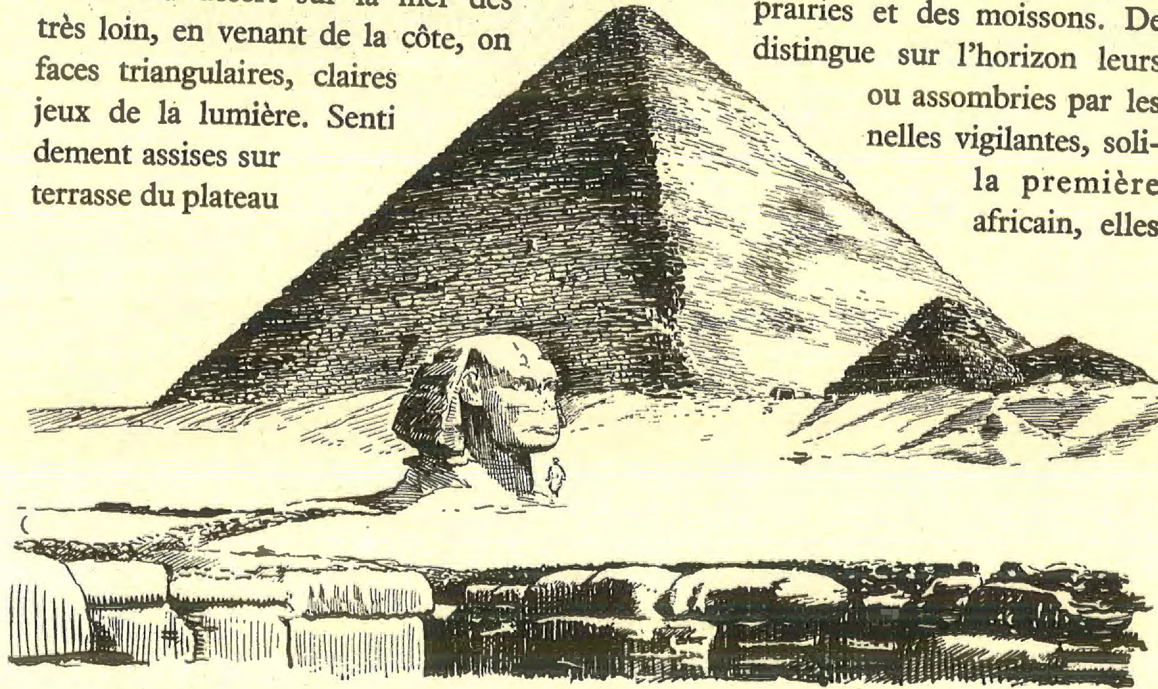
Les noms, la gloire, la légende de Khéops, Khephren, Mycérinos, sont les plus exaltés de toute l'histoire d'Égypte, à cause des trois grandes pyramides de Gizèh.

PYRAMIDES DE SNEFROU L'évolution de l'architecture, amorcée par Zeser, aboutit, dès le premier roi de la IVe dynastie, Snefrou, et après deux essais, à une formule définitive. Snefrou a construit deux pyramides. La plus ancienne, à Meidoum, offre la forme d'une tour, à étages en retrait, sur base *carrée*, et non plus rectangulaire ; la hauteur atteint 65 m. 43. La chapelle n'est plus au Nord, mais sur le côté oriental, vers le soleil. L'ensemble s'appelait « Lever au Sud de Snefrou ». Les chambres funéraires sont vides. Une nécropole voisine, avec de beaux mastabas en calcaire fin, à reliefs très soignés, abritait les momies des grands fonctionnaires de Snefrou. Là était enseveli Mten, petit-fils du roi, dont la biographie, inscrite sur les murs, est un des documents les plus précieux pour l'histoire de ce temps. Non loin, le mastaba de Râhetep et Nefert, dont les célèbres statues sont au Musée du Caire.

La seconde pyramide du même roi : « Lever au Nord de Snefrou » est à Dahshour. D'un type différent, elle réalise le premier spécimen de pyramide géométrique véritable, c'est-à-dire un édifice faisant converger vers un point du ciel quatre parois égales, qui retombent du ciel sur terre en triangles isocèles égaux. Les dimensions

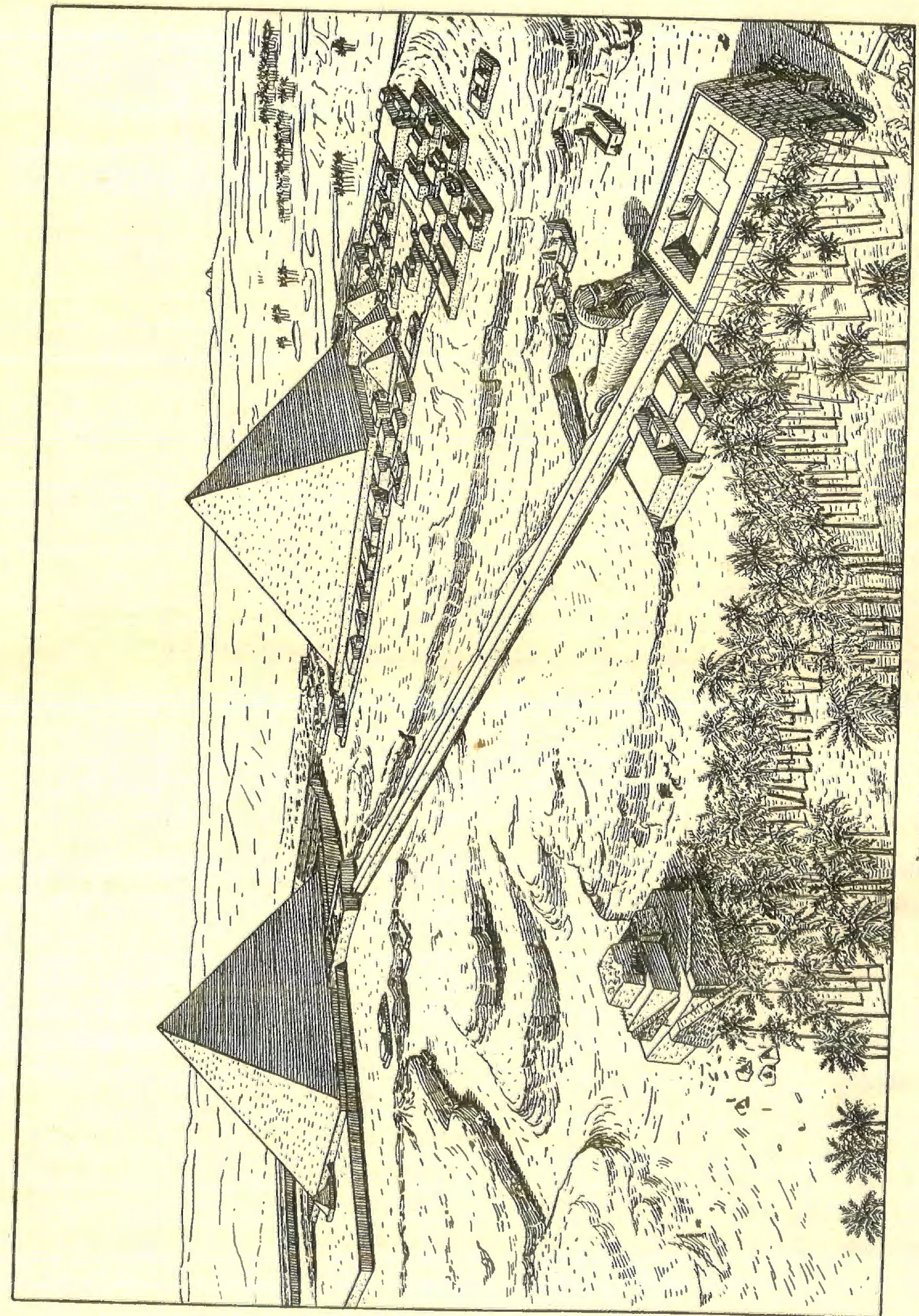
sont déjà énormes : 213 mètres de côté, 99 mètres de haut. Une petite chapelle lui est adossée, où l'on a retrouvé le nom de Snefrou. Nous n'avons pas de statue du roi, mais celle de sa femme Mertitef, d'un réalisme saisissant.

LES GRANDES PYRAMIDES DE GIZÈH Les trois successeurs de Snefrou : Khéops, Khephren, Mycérinos sont les créateurs des *trois Grandes Pyramides*, bâties sur la falaise libyque de Gizèh, qui domine la plaine du Delta, comme un cap avancé du désert sur la mer des prairies et des moissons. De très loin, en venant de la côte, on distingue sur l'horizon leurs faces triangulaires, claires ou assombries par les jeux de la lumière. Sentinelles vigilantes, solidement assises sur la première terrasse du plateau africain, elles élèvent, haut dans le ciel, au seuil du désert illimité, le témoignage de l'effort humain dans la minuscule vallée du Nil.



LA GRANDE PYRAMIDE ET LE SPHINX
(J. Braemer).

Khéops a-t-il cédé à une sorte d'ivresse en développant la formule architecturale, issue des plans d'Imhetep, jusqu'aux dimensions gigantesques de sa pyramide? « L'Horizon de Khéops » a 230 m. 35 de côté (moyenne), sur 145 m. 50 de haut; la seconde pyramide, « Grand est Khephren », 215 m. 25 de côté, sur 143 m. 50; la troisième, « Divin est Mycérinos », ou « Celle d'en haut », 103 m. 06 de côté, sur 66 m. 40. L'effort fut donc poussé au maximum dès le début, puis, ayant donné tout son rendement, alla s'affaiblissant. L'impression en est très sensible pour le



L'ENSEMBLE ARCHITECTURAL DES PYRAMIDES
(D'après Hœlscher) (J.-J. Clère).

visiteur. La grande pyramide se dresse la première à l'orée du désert, attestant, de sa masse écrasante, un rêve de grandeur colossale qui ne pouvait se réaliser qu'une fois; la deuxième et la troisième, bâties en retrait, sur la diagonale de la précédente, érigent, derrière celle-ci, l'une, des formes plus élancées, l'autre, des proportions fort réduites qui ramènent l'esprit à des concepts plus raisonnables et mesurés.

L'ENSEMBLE ARCHITECTURAL DE LA TOMBE-PYRAMIDE Hérodote, Diodore et Strabon qui ont visité les Pyramides, rangeant les deux premières parmi les sept merveilles du monde, ne parlent jamais que des pyramides elles-mêmes, sans mentionner les édifices annexes (1), ni même le grand Sphinx de Gizèh; il est probable qu'en leur temps le sable du désert, véhiculé par le vent, recouvrait de son linceul les abords immédiats. Nous savons aujourd'hui, par les fouilles de M. Hœlscher pour la Société orientale allemande, que les trois parties du tombeau royal, — prévues par le plan d'Imhetep : caveau, serdab des statues, chapelle pour le culte — se retrouvent ici. Toutefois, le dispositif n'est plus le même; les deux chambres annexées à la pyramide ont reçu un développement tel qu'elles constituent, l'une et l'autre, des temples aux dimensions proportionnées à celles de la pyramide proprement dite. Nous décrirons les deux premiers éléments de cet ensemble d'après l'exemplaire le mieux conservé, bâti par le roi Khephren; quant à la pyramide, celle qui nous servira de type sera l'édifice de Khéops.

1° *Portique de la vallée.* — Tel est le nom donné par Hœlscher à la chapelle où les prêtres du culte funéraire apportaient les huiles, les bandelettes, les offrandes à présenter au roi. Pour Khephren, c'est un édifice carré, de 45 mètres sur 45; il est bâti dans une excavation, découpée dans le roc de la falaise libyque, juste à la lisière des terres cultivées et du désert. C'est le monument le mieux conservé de l'Ancien Empire; fait exceptionnel, il est tout entier en granit rose d'Assouan, le pavement est partout d'albâtre; une petite chambre est mi-partie granit, mi-partie albâtre. Aucun autre édifice en Égypte ne présente un tel luxe, uni à une telle solidité; les murs sont en blocs de 10 à 30 tonnes; l'un, long de 5 m. 45, pèse 42 tonnes, et tous les piliers sont monolithes.

Deux portes, encadrées de lions à tête humaine (sphinx), figurant le roi, conduisent à une salle à colonnes (hypostyle) en forme de T renversé, où 26 piliers monolithes, hauts de 8 m. 40, soutenaient des architraves et un plafond disparus.

(1) Sauf la chaussée qui a servi à transporter les matériaux de construction.

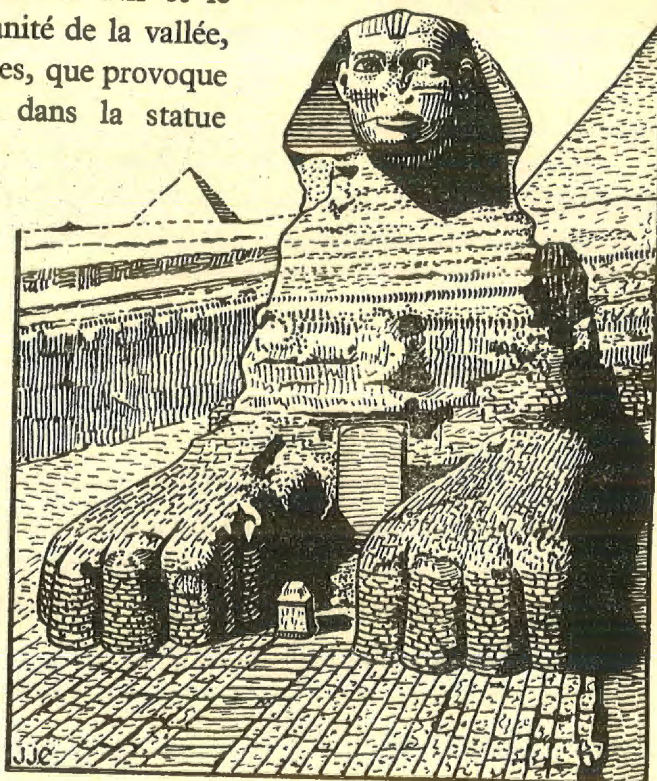
Aucun ornement, aucune moulure n'altère les murs pleins et polis, les arêtes nettes et pures; pas une ligne dont la sévérité ne s'accorde à l'ensemble. Le seul élément décoratif était rapporté : le long des murailles lisses de l'hypostyle, des enfoncements visibles, dans le pavement, indiquent la place réservée à vingt-trois statues du roi Khephren, dont neuf ont été retrouvées, la plupart brisées, d'autres intactes, dans un puits voisin où on les précipita, pour les sauver des iconoclastes. Admirables effigies, plus grandes que nature, surhumaines comme le roi-dieu. Sur la tête d'une des plus belles statues, le faucon Horus, totem et dieu ancestral, couvre, de ses ailes éployées, pour la défendre de tout mal, la nuque de son « fils chéri », son « image vivante » parmi les hommes (p. 121). Si chaque statue donne au roi la même pose, toutes diffèrent, soit par tel détail, soit par la matière : diorite verdâtre, veiné de blanc, ou albâtre pur, schiste jaunâtre, granit rouge, noir basalte.

A gauche de l'hypostyle, un passage mène à trois magasins surbaissés; à droite s'amorce un étroit corridor; il aboutit à une rampe ascendante qui escalade le plateau rocheux, en direction de la pyramide. Cette rampe utilise l'ancienne chaussée par où l'on transportait les blocs de pierre, dans leur passage de la plaine à l'emplacement du temple supérieur et de la pyramide (Hérodote II, 124). La construction finie, Khephren fit de la chaussée un chemin couvert escaladant la falaise, haute de 45 mètres, avec une pente de 11 pour 100; il débouche au temple funéraire, accolé au flanc oriental de la pyramide.

LE GRAND SPHINX Près du Portique de la vallée, une statue colossale veillait sur le site entier des Pyramides : nous l'appelons le Grand Sphinx de Gizèh. D'un cap de la falaise, qui avait vaguement l'aspect d'un lion, tête tournée vers l'Orient, on fit un lion à tête humaine, couché sur le ventre, les pattes antérieures allongées, dressant vers le soleil levant une face peinte en rouge, encadrée du *nemes* (1) royal, et probablement coiffée du *pschent*. Cette figure hybride dominant la vaste plaine, au seuil du désert, donne une impression inoubliable, à laquelle concourent deux éléments : d'abord les dimensions gigantesques : 57 mètres de long, 20 mètres de haut; la tête, 5 mètres sur 4; — puis la beauté indicible de cette face, dont les larges yeux fixent avec intrépidité le soleil, et semblent émerveillés du panorama immense : les terres, verdoyantes ou dorées, le Nil, tour à tour épandu, ou encaissé dans ses berges, le ciel, baigné d'azur et de lumière incan-

(1) Le *nemes* est l'étoffe rayée dont se coiffent les rois.

descente. On dirait qu'un fauve du désert a pris face humaine pour venir s'abreuver, aussi bien de l'eau du fleuve que du spectacle de la terre, fécondée par l'activité de l'homme, en collaboration avec le Nil et le Soleil : bestialité du désert, humanité de la vallée, ces deux oppositions fondamentales, que provoque la vue de l'Égypte, se fondent dans la statue hybride. L'interrogation qu'on lit sur ce visage scrutateur a suggéré aux Grecs le mythe du sphinx qui propose des énigmes, dans ce lieu voisin des portes de la mort. Pour les Égyptiens, qu'Osiris avait instruits, il n'y avait plus d'énigme de l'au-delà. Le Sphinx symbolisait la force de lion que possède le roi. D'autre part, le lion, dans tout l'Orient, est une figure associée au soleil ; en Égypte, il est surtout l'image du soleil levant, appelé « Horus dans l'horizon oriental » *(Harmakhis)*, ou *Khepri*, forme de Râ. On disait donc de cette statue qu'elle était une « image vivante » du dieu, *shesep ânkh*, d'où les Grecs ont tiré le mot σφίγξ, étranger au vocabulaire hellénique. Par extension, le Sphinx représente le roi, en tant que Soleil levant sur terre, et gardien de l'humanité.

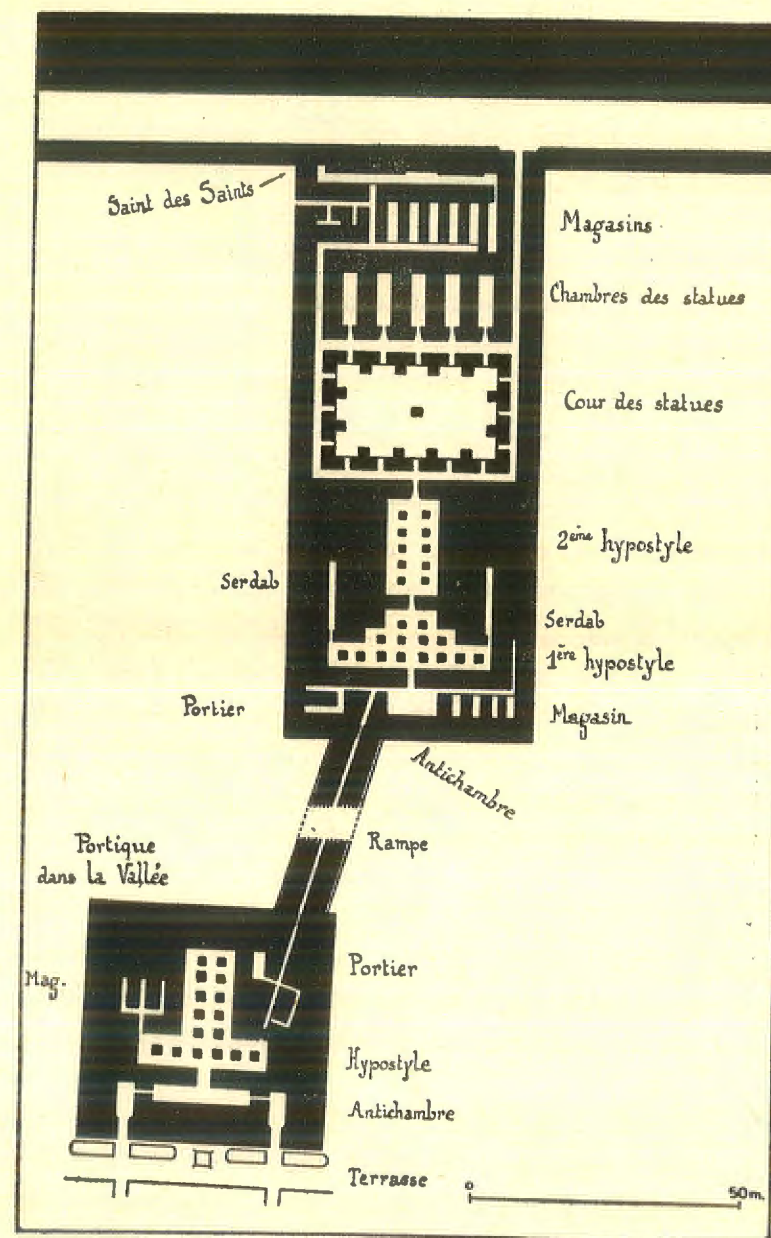


LE GRAND SPHINX DE GIZÈH
(J.-J. Clère).

A quelle date a-t-on sculpté le rocher naturel en Sphinx ? C'est un problème sujet à controverse, car aucune inscription de l'Ancien Empire ne nomme cette image. On admet aujourd'hui que le Sphinx a été modelé sous Khephren, pour l'annexer à l'ensemble architectural créé par le roi.

2° *Le temple funéraire.* — Le chemin, autrefois couvert, aboutit diagonalement à un mur d'enceinte qui cachait un grand temple funéraire, accolé au flanc oriental de la Pyramide. Un peu plus large que le Portique (50 mètres) le temple est beau-

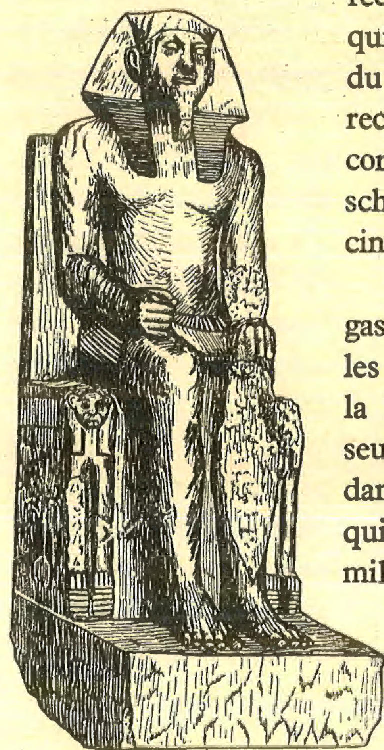
coup plus long (110 mètres). Il se divisait en deux parties inégales : la première partie, ouverte au public, le « temple public » (environ 90 mètres), et la seconde partie, d'accès réservé, le « temple intime » (environ 20 mètres). L'édifice démoli n'a rien laissé que des amoncellements de débris sur des substructures assez bien conservées. Cela suffit à dégager le plan général.



PORTIQUE DANS LA VALLÉE, TEMPLE FUNÉRAIRE DEVANT LA PYRAMIDE
(D'après Hœlscher).

A. — Le temple public comporte, au sein d'un rectangle de maçonnerie compacte, deux hypostyles en T renversé, qui répondent, en gros, à celles du Portique, avec un plus grand nombre de piliers (sur trois files) dans la première. Pas de décoration murale, mais des statues assises, qui étaient alignées le long des parois. Une addition importante est à signaler ; des deux côtés de la seconde hypostyle, au sud et au nord par conséquent, sont ménagés, dans la maçonnerie, deux boyaux, longs et étroits (14 mètres sur un mètre) dont les parois sont en blocs de granit énormes,

qui pèsent 150, 180, et jusqu'à 425 tonnes (1) ; ce sont les *serdabs*, ou réduits fortifiés, destinés l'un à la statue du roi du Sud, l'autre à la statue du roi du Nord ; ils communiquent avec la première hypostyle par des meurtrières. Le fond de la cour dessert un couloir sur lequel s'ouvrent cinq chapelles, longues de 18 mètres, larges de 2 m. 80, sauf celle du centre qui a 3 m. 70. Cinq statues royales y recevaient le culte, correspondant aux cinq noms divins qui constituent, dès cette époque, le protocole sacré du Pharaon. En fait, parmi les débris du temple, on a recueilli des fragments de statues, assez nombreux pour correspondre à une centaine d'effigies royales, en albâtre, schiste, granit, diorite, avec inscription protocolaire à cinq noms.



KHEPHREN
(Caire) (J.-J. Clère).

B. — Le temple privé, très exigu, comprenait cinq magasins pour les vases rituels, les huiles, l'encens, les étoffes, les instruments du culte. Au fond, une salle occupe toute la largeur du temple, mais sur 3 m. 50 de profondeur seulement ; parois en granit, pavé d'albâtre, ce qui indique, dans un temple, le saint des saints. Le mur du fond qui s'adosse à la cour de la pyramide, présente en son milieu une niche, où ne subsiste aucun débris, mais que devait remplir une stèle décorée en façade de palais, si l'on en juge d'après les répliques fournies par les mastabas voisins. Cette « fausse porte » désignait l'entrée mystique de l'autre monde, par où passait l'âme de Khephren, lors de ses déplacements du caveau au temple, de la momie aux statues, pour recevoir les offrandes et les rites osiriens qui renouvellent et confirment la résurrection.

3° *La grande pyramide de Khéops. Dimensions et construction.* — Ces constructions, déjà formidables, aboutissent à une œuvre plus gigantesque encore, la Pyramide ; nous la décrirons d'après « l'Horizon de Chéops », ce chef-d'œuvre essentiel de l'architecture, en Égypte et dans tous les temps.

Le point de départ de la construction était le *déblaiement*, sur le sol rocheux du

(1) C'est le poids d'un obélisque.

désert, de tout le sable jusqu'à mise à nu du roc vif. On procédait ensuite à l'*aplanissement* du sol, à l'établissement d'une base dont la périphérie, tout au moins, était nivelée d'une façon absolument parfaite et régulière. Le fini du travail, à Gizèh, est tel que le niveau du sol, au-dessus de la mer, ne diffère que de 15 millimètres (moyenne) sur les quatre surfaces du carré de base, dont les côtés dépassent cependant une longueur de 230 mètres.

Sur cette base, on posa un pavement rigoureusement plan, puis on établit les angles de la fondation avec une extrême précision. Des calculs minutieux furent nécessaires pour orienter exactement la pyramide, ses quatre faces regardant respectivement le Nord, l'Est, le Sud, l'Ouest. Quelques astronomes modernes, à la suite de Piazzi Smith, se sont évertués aux hypothèses les plus téméraires pour expliquer par quelles observations astronomiques les architectes de Khéops auraient déterminé l'emplacement de sa pyramide. Petrie, l'archéologue qui a le plus minutieusement étudié le monument, non par méthode spéculative seulement, mais par des recherches *in situ*, suppose ceci : les Égyptiens connaissaient, tout au moins, des moyens pratiques pour calculer la hauteur d'une étoile, en observant l'angle formé avec l'horizon par le rayon visuel dirigé vers cette étoile. Si, d'autre part, on élève une verticale au point où se tient l'observateur, on peut imaginer un plan passant par cette verticale et par l'étoile. C'est le *plan azimutal* ; il peut servir à l'orientation précise d'une base d'édifice par rapport à une étoile. Or, nous savons que de telles observations d'étoiles, la Grande Ourse, par exemple, étaient pratiquées pour tracer la fondation des temples. Nous pouvons admettre que l'observation de l'étoile polaire, qui est attestée dès les temps les plus anciens (1), a permis de calculer l'azimut, et déterminé l'orientation exacte des pyramides de Gizèh.

Des calculs récents permettent d'attribuer aux côtés de la pyramide la largeur moyenne de 230 m. 40.

Quant à la hauteur prévue par le plan, Petrie estime qu'elle devait « correspondre au rayon d'une circonférence égale au circuit de la base ». Les mensurations de la pyramide de Snefrou, à Meidoum, et de la pyramide de Khéops montrent que le même rapport existe, dans ces deux pyramides, entre le côté de base et sa hauteur. En fait, la pyramide achevée atteignait 145 m. 60 de haut ; actuellement, ce

(1) Les textes des Pyramides mentionnent souvent les « étoiles qui ignorent la destruction », *ikhemou seqou*, c'est-à-dire les circumpolaires qui se maintiennent à toute époque sur l'horizon de l'observateur (parmi lesquelles la polaire est à peu près immobile et fixe, à la même place du ciel) ; ils les distinguent des « étoiles qui ignorent le repos », *ikhemou ourzou*, c'est-à-dire les planètes, les Errantes.

chiffre est réduit à 137 m. 18. La Pyramide de Khéops est encore le plus grand monument de pierre qui ait été jamais construit. Sa base dépasse en étendue l'aire couverte par le temple de Karnak; sa hauteur n'a été surpassée que tout dernièrement chez les modernes (tour Eiffel à Paris, récents *sky scrapers* d'Amérique).

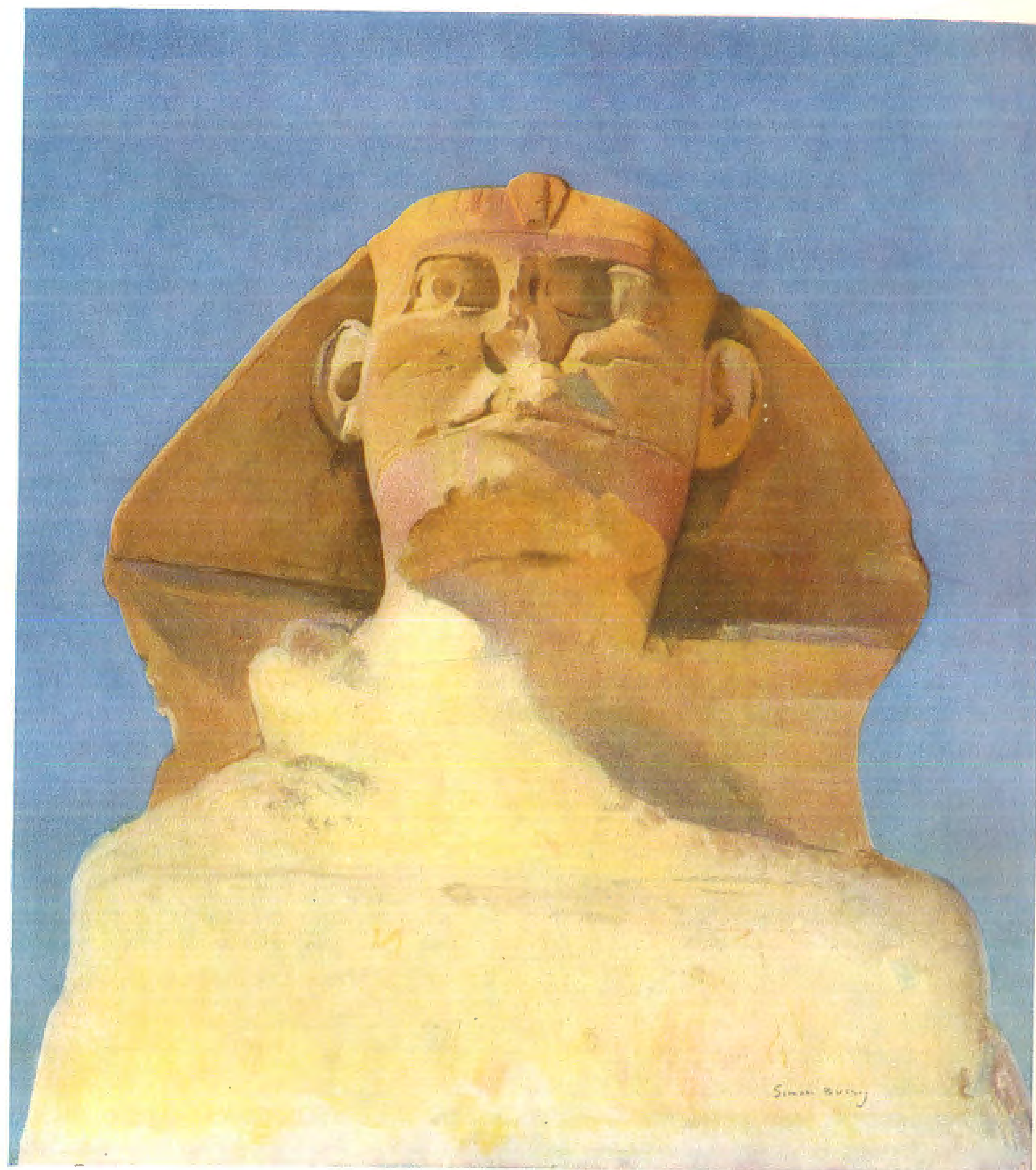
CORRIDORS ET CHAMBRES SOUTERRAINES On découpait tout d'abord, dans le roc du soubassement, les chambres et couloirs d'accès, en substructure : dans la Grande Pyramide, il existe ainsi une chambre, longue de 14 mètres, large de 8, haute de 3 m. 70 à 3 m. 50, située à 31 mètres au-dessous du sol nivelé. Un couloir rectangulaire, haut de 1 m. 20, large de 1 m. 09, long de 97 mètres, y conduit, prenant entrée au milieu de la façade nord. Il est possible que cette chambre, primitivement destinée à recevoir le sarcophage, ait été abandonnée pour réaliser un appartement funéraire plus étendu.

Les substructures terminées, on plaçait des blocs de calcaire, d'environ 1 m. 20 de haut, par assises superposées, couvrant toute l'aire : chaque assise était disposée en retrait par rapport à la précédente, de façon à maintenir sur chaque face une pente de 51° 50'. L'ensemble prenait l'aspect d'un escalier de géant sur quatre faces ; lorsqu'on était parvenu à la cime, on y érigeait un pyramidion monolithe, qui formait la pointe extrême, puis, redescendant les hautes marches, on mettait en place, entre chaque assise, un revêtement de calcaire qui comblait le vide entre les degrés, et dont le côté extérieur, taillé suivant l'angle requis, donnait aux faces de la pyramide, comme aux arêtes, le poli d'une ligne toute unie. On peut juger de ce revêtement par ce qu'il en reste sur la seconde pyramide, celle de Khephren.

On a calculé que les matériaux de construction pour l'ensemble représentent 2 521 000 mètres cubes de pierre.

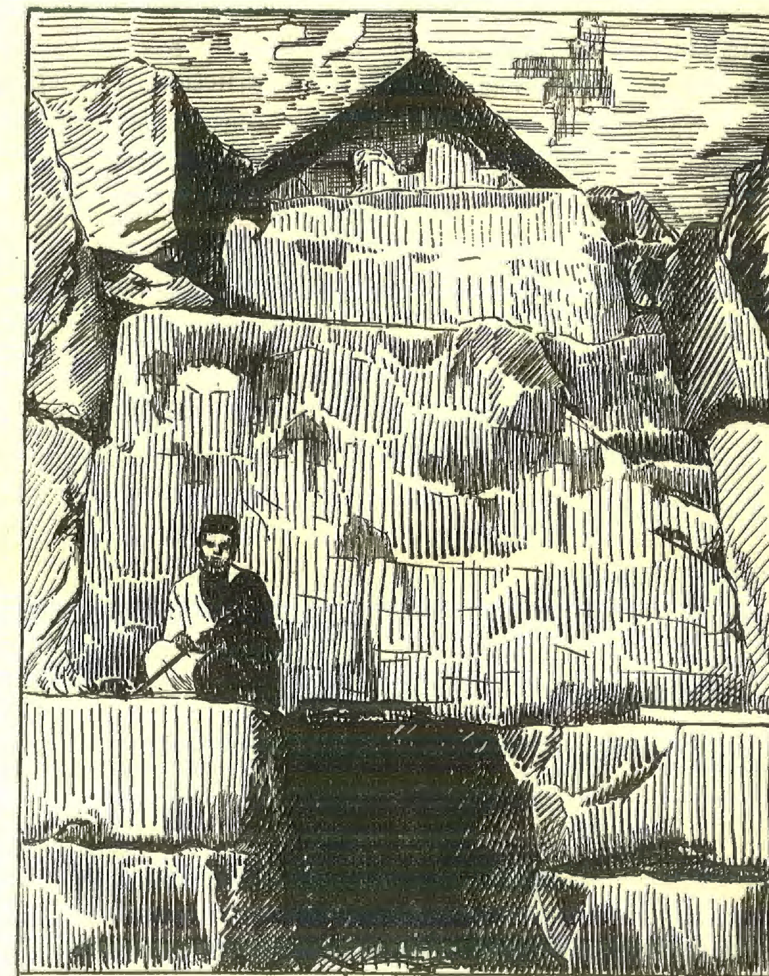
Les procédés techniques de la construction, le nombre d'ouvriers employés, le délai qu'il fallut pour mener à bien la tâche, voilà les questions que chacun se pose à la vue des Grandes Pyramides. Hérodote (I, 124-125) a recueilli à ce sujet des traditions acceptables dans l'ensemble, sauf certains détails légendaires :

La population d'Égypte était mobilisée pour le grand œuvre, les uns, dans la falaise arabique, fouillaient les carrières, tandis que d'autres traînaient les pierres au Nil, les chargeaient sur des bateaux qui les transportaient sur la rive libyque ; ici, d'autres ouvriers les recevaient, et les amenaient jusqu'à la falaise. Hérodote écrit : « On employait, tous les trois mois, cent mille hommes à ce travail. » Interprétons : « pendant les trois mois » de l'inondation. Celle-ci, interrompant tous



TÊTE DU SPHINX DE GIZÈH
Pastel original de Simon BUSSY.

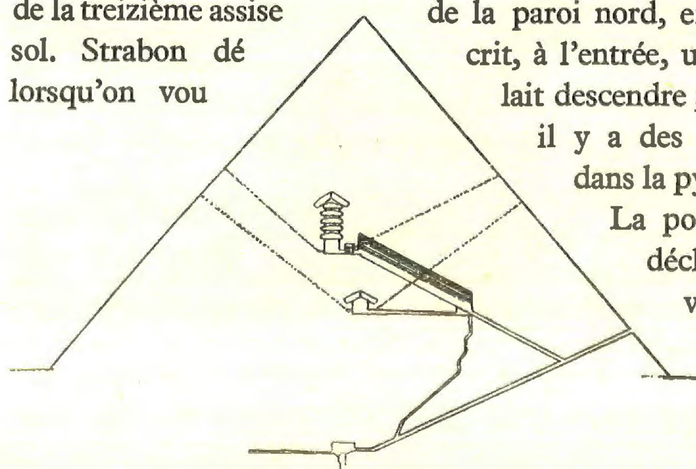
travaux agricoles, laisse la main-d'œuvre libre ; la crue du Nil permet d'apporter les matériaux jusqu'à pied d'œuvre, le long de la falaise de Gizèh. Hérodote nous dit qu'on passa dix ans à construire la chaussée par où l'on traînait les pierres, de la vallée au plateau (*supra*, p. 107), sans compter le temps qu'il fallut pour construire les édifices du plateau (les temples), les chambres souterraines pour la sépulture. La pyramide même coûta vingt années de travail. On élevait les pierres sur les degrés au moyen de machines, faites de courtes pièces de bois. Dès qu'une pierre était parvenue du sol à la première assise, une autre machine, installée sur cette assise, la montait sur l'assise suivante, car il y avait autant de machines que d'assises, ou, peut-être, des machines faciles à transporter d'une assise à l'autre. On commença donc par achever le haut de la pyramide ; de là, on redescendit aux assises inférieures, jusqu'à terre (mettant en place, au fur et à mesure, le parement final). Diodore (1,63) dit, au contraire, qu'on a levé les pierres au moyen de terrasses (par plans inclinés), « car on n'avait pas encore inventé les machines », mais il s'étonne qu'il ne reste nul vestige de ces terrasses. Il rapporte que 360 000 hommes travaillèrent aux constructions pendant vingt ans.



ENTRÉE DE LA GRANDE PYRAMIDE
(J. Braemer).

Les détails donnés par ces deux informateurs anciens ont été éclaircis par les archéologues modernes, chargés de restaurer les temples d'Égypte, ce qui leur a permis de retrouver les anciens procédés de construction. Georges Legrain a démontré qu'on se servait, pour monter les matériaux au flanc des édifices à construire, de plans inclinés et d'échafaudages en briques, qu'on démolissait une fois l'édifice fini. S'agissait-il de constructions en degrés successifs, comme pour les pyramides, on élevait les blocs, d'assise en assise, « au moyen d'une sorte de berceau en bois, composé de deux joues en segment de cercle, réunies par des traverses ». Chargé d'un bloc, et manœuvré par un levier, ce berceau pouvait s'élever, par oscillations successives, d'une assise à l'autre. Tel est « l'ascenseur oscillant » où G. Legrain et A. Choisy reconnaissent les petites machines en bois d'Hérodote. Petrie, qui a une grande expérience de la main-d'œuvre égyptienne d'aujourd'hui, est d'avis que 100 000 hommes entraînés ont pu suffire pour construire les Pyramides, à raison de trois mois chaque année, pendant vingt ans. « Ainsi l'on n'employait qu'une partie de la population, et cela pendant la crue, saison du chômage. »

CHAMBRES INTÉRIEURES Revenons au couloir qui conduit à la chambre inachevée, en substructure. Après l'élargissement du plan primitif, l'entrée du couloir fut reportée à 19 mètres plus au nord, et s'ouvrit à la hauteur de la treizième assise de la paroi nord, environ 15 mètres au-dessus du sol. Strabon décrit, à l'entrée, une pierre mobile, pouvant s'ôter lorsqu'on voulait descendre ; nulle trace n'en subsiste, mais il y a des restes d'un dispositif analogue dans la pyramide de Snefrou, à Dahshour. La porte s'ouvre aujourd'hui dans la déchirure du parement, qui laisse voir quatre grosses poutres de calcaire, s'accotant deux à deux par leur sommet taillé en biseau, répétant le tracé triangulaire de la pyramide : profils simples et purs, qui donnent la sereine beauté des lignes géométriques à cette porte de l'autre monde.



COUPE DE LA GRANDE PYRAMIDE

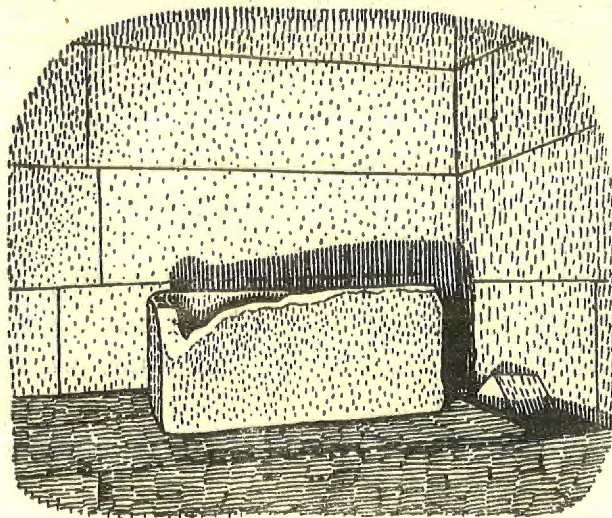
Le couloir qui s'ouvre n'a que 1 m. 12 de haut sur 1 m. 06 de large ; c'est assez pour descendre, par des cordes, un cercueil, le long de ce canal, poli à miroir ; mais

les hommes doivent glisser accroupis, le pied retenu par des entailles, ménagées de place en place. Après 19 mètres, on arrive à un palier et à une bifurcation. Laissant le couloir continuer sous le sol rocheux, en direction de la première chambre en substructure, on s'engage dans un couloir, montant vers le centre de l'édifice ; mais trois herses de granit en coupent l'accès ; d'abord suspendues dans des évidements, on les a laissées retomber après la sépulture ; aujourd'hui il faut les contourner par un tunnel, que les pillards ont foré dès l'antiquité. De l'autre côté des herses, se présente un couloir montant, de même diamètre que le précédent, et surbaissé. Au bout de 33 mètres s'offre un second palier, large de 4 m. 50, où deux voies s'ouvrent encore. L'une, horizontale, conduit, après 31 mètres, à une chambre de granit, carrée (5 m. 20 sur 5 m. 70 et haute de 0 m. 75), au plafond triangulaire, qui semble n'être qu'un second projet de caveau. On l'appelle, sans raison, la chambre de la Reine. L'historien arabe, Edrisi, qui le visita vers 1236 après Jésus-Christ, dit qu'elle contenait un cercueil ; il n'en reste plus de traces. La construction de cette chambre, qui n'est d'ailleurs pas rigoureusement dans l'axe central, est extrêmement soignée. Revenons au deuxième palier. L'autre voie est ascendante. Franchissons un degré d'accès, haut de 2 mètres, nous aboutissons à une *grande galerie* ascendante, haute de 8 m. 50 sur 2 mètres de large et 47 mètres de long, qui conduit directement aux chambres centrales. Là, le visiteur, jusqu'ici opprimé par les corridors surbaissés, se redresse et respire.

LA GRANDE GALERIE La construction de cette galerie est remarquable. Le long de chaque paroi latérale, une banquette, haute de 0 m. 60, diminue la largeur de 0 m. 55 ; elle porte, sur sa tranche supérieure, des entailles, tous les 1 m. 40, pour y engager le pied, car la pente est marquée et la pierre excessivement polie. C'est un chemin pour ceux qui halaient le cercueil, lequel glissait sur le sol même du couloir, large de 1 m. 04, entre les banquettes. Par le haut, les parois se resserrent, et les sept dernières assises, disposées en encorbellement, aboutissent à former un plafond étroit. L'exécution est si parfaite que l'historien arabe Abd el-Latif (1162-1231) remarque qu'on ne pourrait intercaler dans les joints ni aiguille, ni cheveu. Cependant, selon Petrie, la grande galerie n'offre pas la finesse superlative de la chambre dite de la Reine.

LE CAVEAU DE GRANIT On aboutit finalement à un seuil horizontal, début des « appartements de granit » qui constituent le caveau. Un bloc, haut de 0 m. 90, barre l'entrée ; après l'avoir enjambé, on arrive à un couloir surbaissé,

haut de 1 m. 10, long de 8 m. 40, dans le plafond duquel un évidement, élevé de 2 mètres, aurait permis de loger 4 herses de granit, pour les faire retomber après la sépulture. La première, épaisse de 0 m. 40, est encore en place dans sa glissière, retenue à 1 m. 10 du sol par une très petite saillie; les trois autres ont disparu, ou n'ont jamais été posées. Pourquoi n'a-t-on pas baissé la herse? Grâce à cet oubli, on peut se glisser sous la pierre en équilibre jusqu'à la chambre funéraire du roi Khéops. Celle-ci n'est pas, non plus, tout à fait dans l'axe central de la Pyramide, mais à 4 m. 95 trop vers le sud. On l'a ménagée dans la maçonnerie à 42 m. 81 au-dessus du sol, à 100 mètres au-dessous de la pointe. Réduit long de 10 m. 35, large de 5 m. 34, haut de 5 m. 85, il est construit en blocs énormes de granit rose. « Cette salle, dit Jomard, est intacte sous toutes les faces, et le poli en est achevé; on ne découvre qu'à grand'peine les joints des assises, qui sont au nombre de six, toutes d'égale hauteur; le plafond est formé de pierres monolithes, longues de plus de 6 mètres. Même remarque ici que dans les galeries, et tous les canaux : point de tassement, point d'ébranlement visible; rien ne s'est déplacé depuis l'origine, puisque tout y est parfaitement d'aplomb ou de niveau. » La chambre est, comme la pyramide, rigoureusement orientée, ses quatre parois répondant aux quatre côtés de l'horizon.



CAVEAU ET SARCOPHAGE DE KHÉOPS (J.-J. Clère).

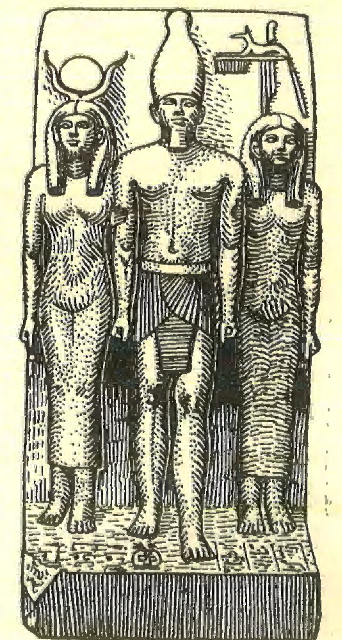
A l'angle nord-ouest, se trouve le sarcophage de granit, cuve rectangulaire, sans ornement, ni inscriptions; il a 2 m. 30 de long, 1 m. 002 de large, et 1 m. 137 de hauteur. Le couvercle manque; le corps et le mobilier funéraire ont disparu, probablement de très bonne heure dans l'antiquité, pendant la révolution où s'achève la VIIIe dynastie.

Au-dessus du caveau sont superposées cinq chambres, de mêmes dimensions que le caveau, mais hautes de 1 m. 30 seulement; elles sont vides, et conçues probablement pour servir de décharge au plafond du caveau, remédiant ainsi à une trop forte pression des matériaux supérieurs. C'est sur les blocs de ces réduits

qu'on lit la seule mention du nom de Khéops retrouvée dans la pyramide; le nom est tracé en rouge, avec la date de la 17e année du règne, par les maçons qui reconnaissaient ainsi les blocs destinés à la pyramide royale.

Une marque de tâcheron, — telle est la signature qui permet d'authentifier le créateur du plus grand monument de l'univers...

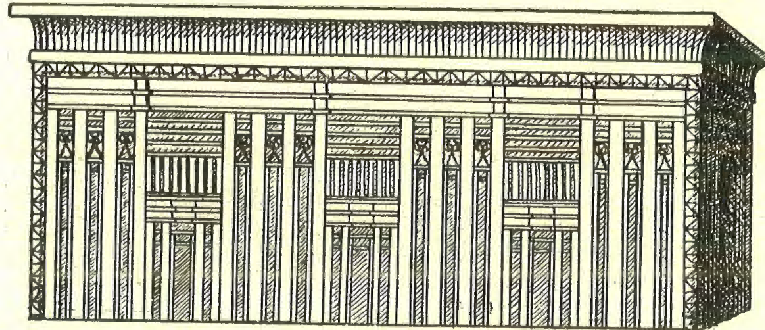
PYRAMIDES DE KHEPHREN ET DE MYCÉRINOS La dévastation précoce des tombes royales n'a pas permis de retrouver *in situ* des statues de Khéops; la seule effigie que nous possédions de lui est une statuette d'ivoire provenant d'Abydos, qui figure le roi assis, en pose rituelle, main droite sur la poitrine, tête couronnée du pschent mutilé : un profil aquilin, une bouche et un menton accentués, les yeux durs, telle est la physionomie volontaire, sans doute reproduite d'après nature, que l'artiste prête au grand roi. Nous avons vu que Khephren est mieux connu par des statues de grande taille et d'exécution splendide. Sa pyramide, qui se signale par un reste de revêtement conservé au sommet, est bâtie en retrait de celle de Khéops, sur un socle rocheux plus élevé; aussi paraît-elle plus haute que « l'Horizon de Khéops », bien qu'elle n'atteigne que 143 m. 50 (réduits à 136 m. 40 aujourd'hui), sur 215 m. 25 de côté (aujourd'hui 210 m. 40). Le sarcophage de granit (long de 2 m. 02, large de 1 m. 08, haut de 0 m. 90), dépourvu d'inscriptions, est placé à l'angle nord-ouest; il était ouvert, le couvercle brisé et gisant à côté, momie absente, lorsque Belzoni y pénétra en 1817.



MYCÉRINOS ENTRE HATHOR ET LA DÉESSE DE LYCOPOLIS (Caire).

La troisième pyramide, celle de Mycérinos, un peu en retrait vers l'Ouest, est de dimensions beaucoup plus réduites : 108 m. 04 de côté, sur 68 m. 40 de hauteur (aujourd'hui 62 mètres). Le travail y est aussi moins soigné, mais la qualité des matériaux employés est supérieure : les seize premières assises sont en granit, et les assises au-dessus en calcaire; les blocs n'ont reçu ni polissage ni revêtement; bref, l'œuvre n'a pas été achevée. L'intérieur présente aussi des signes de modification dans le plan : deux couloirs d'accès successifs et deux chambres funéraires. Le caveau définitif était revêtu de granit, avec un plafond de profil triangulaire; il contenait encore, lorsque le colonel Howard Vyse y pénétra, en 1837, un sarcophage de

basalte, haut de o m. 89, sans couvercle, richement décoré en façade à redans, imitation du Mur Blanc, ou des palais thinites et memphites. Dans une chambre voisine gisait le cercueil en bois, dont le couvercle portait deux lignes d'inscriptions verticales, au nom de Mycérinos; parmi quelques fragments de la *momie* du roi, la face, dépourvue de la mâchoire inférieure (1).



SARCOPHAGE DE MYCÉRINOS REPRÉSENTANT LE PALAIS ROYAL
(J.-J. Clère).

Le temple funéraire, bâti sur le flanc Est de la pyramide, partiellement conservé, a été fouillé (2) par G. Reisner, en 1911, aux frais de l'Université Harvard (Boston). Le plan est le même que celui de la deuxième pyramide; là aussi, le Portique de la vallée a livré de nombreuses statues de Mycérinos, les unes achevées, d'autres à divers stades de la fabrication, allant du bloc ébauché à la statue presque finie. Mycérinos y montre une physionomie bonasse qui contraste avec la rudesse de Khéops et l'autorité altière de Khephren. Une des plus remarquables (au Musée de Boston) représente le roi debout, côte à côte avec la reine qui l'enlace tendrement de son bras; leurs physionomies, aimables et souriantes, nous montrent le roi, non plus figé dans sa majesté de dieu, mais dans une attitude humaine, familière, sans doute plus ressemblante.



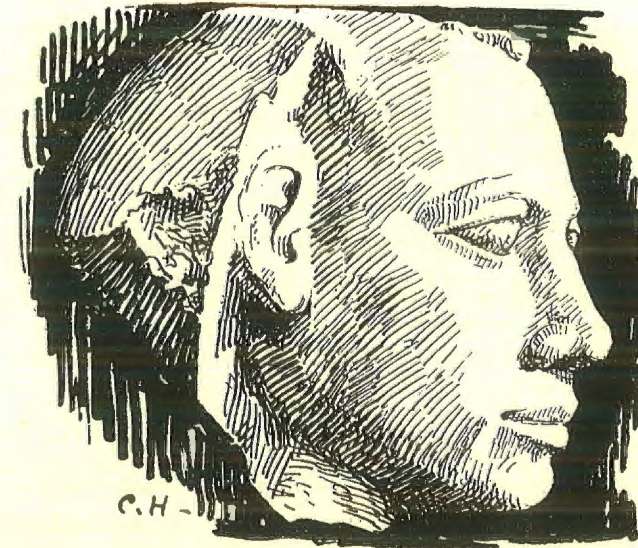
ZEDFRÂ
(Louvre) (J.-J. Clère)

LE DÉCLIN DES PYRAMIDES Entre Khéops et Khephren, les Tables royales et les monuments intercalent le roi Zedfrâ (« sa stabilité, c'est Râ »). On ne

(1) Le sarcophage, enlevé par le colonel Vyse pour le British Museum, a malheureusement coulé en pleine mer, dans le navire qui le portait; le cercueil de bois est au British Museum et les fragments de la momie au musée du Caire.

(2) Reisner a retrouvé aussi le mobilier funéraire de la mère de Khéops, la reine Hetepher.s.

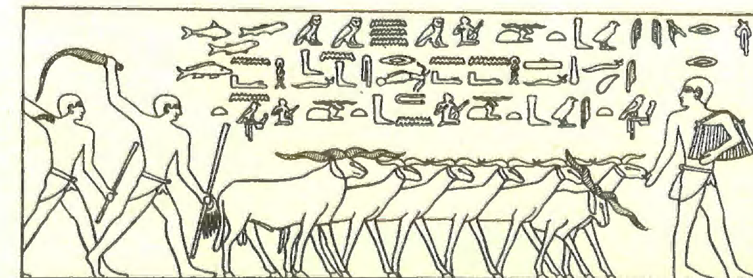
connaît guère de lui que les restes démantelés de sa pyramide à Abou-Roach, à 8 kilomètres au nord de Gizèh. M. Chassinat, qui a déblayé la substructure de la pyramide et du temple, y a retrouvé une magnifique tête du roi, en schiste rouge, qui rivalise avec les effigies de Khephren. A la fin de la dynastie, Shepseskaf a construit les premières assises d'une petite pyramide à Saqqarah; on la désignait sous le nom de *Mastabat el-Pharaoun;* M. Jéquier y a exhumé une grande tête superbement modelée, provenant d'une statue colossale de ce souverain, qui a exagéré encore, dans la sculpture, le style gigantesque de ses prédécesseurs.



SHEPSESKAF
(Caire) (Mme G. Hanotaux).

Néanmoins, l'effort surhumain qui avait fait sortir du sol les Pyramides colossales, était épuisé. La courbe, ascendante de Zeser à Khéops, redescend après Khephren, va s'affaiblissant avec Mycérinos, et revient aux dimensions modestes du mastaba, sous Shepseskaf.

LA POLITIQUE DE LA PYRAMIDE Des constructions telles que les Pyramides ont absorbé, pendant la majeure partie des règnes, la pensée des souverains et des ministres, la capacité de travail de presque tous les corps de métiers, les forces physiques de la population, les ressources matérielles du pays. Aussi pouvons-nous imaginer que la société tout entière était tendue, esprit et corps, vers l'accomplissement de ces œuvres démesurées, parce que c'était l'intérêt de tous de



BERGERS ET BÉLIERS
(J.-J. Clère).

réaliser les plans du Pharaon. Tel n'est pas le sentiment d'Hérodote qui nous dit : « Khéops ferma d'abord tous les temples, et interdit les sacrifices aux Égyptiens ; il les fit, après cela, travailler pour lui... » Rapportant que Khéops avait régné cinquante ans, et Khephren cinquante-six ans, il conclut : « Ainsi, les Égyptiens furent accablés cent six ans de toutes sortes de maux, et, pendant tout ce temps, les temples restèrent fermés. » En conséquence, « les Égyptiens ont tant d'aversion pour la mémoire de ces deux rois, qu'ils ne veulent même pas les nommer ; ils appellent, pour cette raison, les pyramides du nom du berger Philitis qui, dans ce temps-là, menait paître ses troupeaux en cet endroit... » — « Mycérinos, au contraire, désapprouvait les actions de son père ; il fit rouvrir les temples, et rendit au peuple, réduit aux dernières extrémités, par une longue suite de vexations, la liberté de vaquer à ses travaux et d'offrir des sacrifices... enfin, il exerça la justice avec équité ; aussi les Égyptiens lui donnèrent-ils plus de louanges qu'à tous les autres rois d'Égypte... »

Sans prêter aux traditions de basse époque, rapportées par Hérodote, une foi naïve, nous pouvons penser que la IV[e] dynastie, qui a vu s'accroître prodigieusement le pouvoir du roi, a inauguré une politique d'ostentation et de magnificence dont les pyramides sont l'expression tangible.

LA TOUTE-PUISSANCE DU ROI-DIEU

A partir de la IV[e] dynastie, on appelle le roi : *Per-âa* = Pharaon, « la Grande Maison » (expression analogue à « Sublime Porte ») ; le roi est qualifié de « dieu » *neter*, ou « dieu grand » *neter âa*. Il est vraiment dieu sur terre. Ce n'est plus le patron d'un clan victorieux, celui du Faucon, qui s'est annexé tous les autres clans ; ce n'est plus le président d'un conseil de Notables *(Sarou)*, ou le chef d'un corps de fonctionnaires, qui auraient hérité les devoirs des Sarou ; ce n'est plus un homme qui se distingue entre des hommes par sa force physique, son intelligence, sa clientèle plus nombreuse, ses territoires plus riches, ses troupeaux plus prospères. Toute commune mesure entre lui et les autres Égyptiens est abolie : il est roi par droit de naissance, parce qu'il incarne la lignée des dynasties divines, fils et héritier d'Osiris et d'Horus. A lui tous les pouvoirs d'un chef : il est prêtre des dieux, juge, chef d'armée, grand magicien. A lui toutes les ressources du pays, les eaux de l'Égypte, la terre d'Égypte avec ses minéraux, ses végétaux, ses animaux ; à lui les hommes. Le recensement bisannuel qu'opéraient les rois thinites sur les biens-fonds, le cheptel et l'or, n'apparaît plus dans les textes. Pourquoi ? Le roi ne reconnaît plus à ses sujets le droit de propriété ; lui seul est propriétaire éminent du sol et de tout ce que le sol porte. Il en délègue l'administration à des hommes de confiance,

choisis dans sa famille, parmi ses fils, ses frères, ses « amis » et « clients ». Quant au peuple : paysan, artisan, artiste, scribe, fonctionnaire, marin, soldat, il doit tout son travail, sur les terres et sur les eaux, à l'État que personnifie le roi. En échange, le roi, c'est-à-dire l'État, lui assure subsistance, sécurité, paix et justice, par l'administration nourricière, paternelle et vigilante qui fera la force du royaume.



LE FAUCON ANCESTRAL PROTÈGE KHEPHREN (J. Braemer).

Tel est le régime de la monarchie de droit divin, plus exactement de la monarchie divine, où le roi fait la loi, où il n'y a pas d'autre loi que *le bon plaisir du roi.* « Le droit, c'est ce que le roi aime ; le contraire du droit, ce que le roi déteste » ; ainsi s'expriment les textes législatifs de l'Ancien Empire, donnant la formule du despotisme le plus absolu qui fut jamais pratiqué. En revanche, puisque le roi s'est assimilé à Osiris, puisqu'il a pris pour modèle « le dieu bon », le peuple a, sinon le droit, du moins l'agrément d'espérer que le roi veuille bien « préférer la justice », et suivre les voies qu'Osiris avait frayées parmi les hommes.

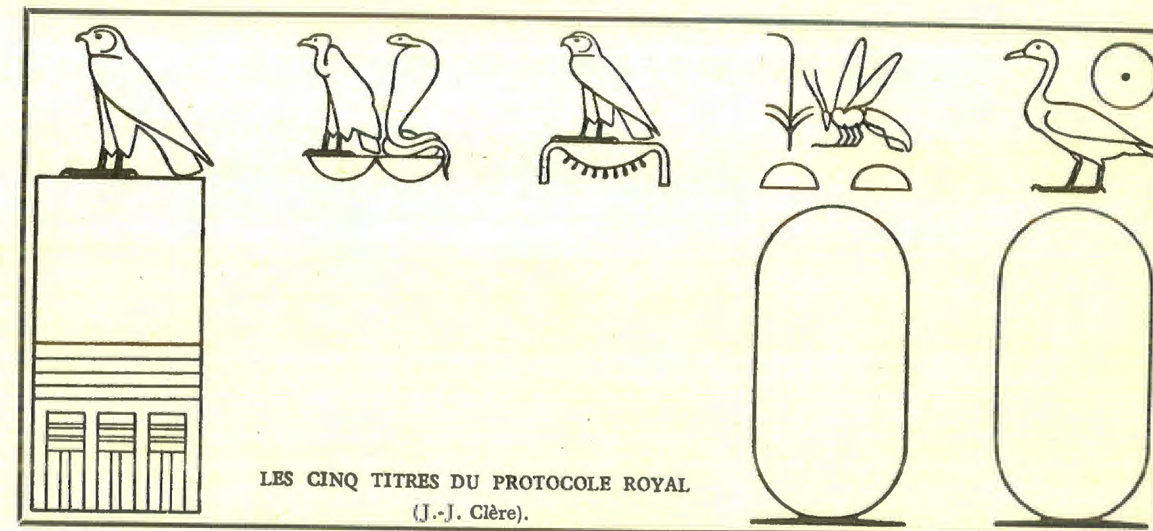
On conçoit que des rois qui se sont arrogé ces pouvoirs exorbitants aient résolu de manifester leur puissance par des œuvres adéquates à leur grandeur surhumaine. De là, cette politique de bâtisseurs, l'ambition d'affirmer, par des édifices de magnificence, une force qui soulève l'imagination du peuple, exploite jusqu'aux dernières ressources du pays, dépasse orgueilleusement les créations mêmes de la nature, par une sorte d'empire sur la matière comme sur les âmes.

En d'autres temps, des pharaons ont bâti des temples ou des tombeaux à l'unisson du paysage, en harmonie avec la ligne des falaises libyques, ou pour parachever, en la couronnant d'un édifice, la grandeur d'un beau site naturel. Khéops et Khephren ne consentent pas à coopérer avec le paysage, la nature ; ils utilisent des falaises de 50 mètres, mais seulement comme piédestaux des Pyramides, montagnes artificielles qui dépassent trois fois, c'est-à-dire écrasent, les hauteurs environnantes. La nature ne fournit que la plate-forme de leur orgueil. Même ostentation

dans ce dédain de vains ornements, dans le choix de la ligne pure et sévère, dans l'énormité des pierres, aussi grandes et indestructibles que possible, dont le maniement n'a de limite que les forces humaines pour les transporter. Des statues plus grandes que nature, et, quand cela se peut, taillées dans un monolithe, parfois dans un énorme rocher, tel que le Sphinx; ces statues et bas-reliefs, peints avec des demi-teintes et des ombres pour serrer de près l'apparence de vie, pour en faire des « images vivantes ». Avec les cadavres mêmes, on prétend contraindre la mort : la momification conserve des images qui essayent de rivaliser avec les corps vivants, et qui réussissent à les dépasser en durée.

LA PYRAMIDE ŒUVRE DE FOI COLLECTIVE Prouver la puissance du roi sur la nature, jusque dans la mort, et surtout malgré la mort, voilà ce que le peuple, par son travail et ses sacrifices, consent à faire pour son roi. Le cadavre royal devient le palladium de l'Égypte, puisqu'il ressuscite, grâce aux rites, pour l'éternité osirienne. Défendre cette momie de Khéops par une forteresse de pierre, plus haute que toute montagne d'Égypte, c'est sauver la momie du roi, et, en même temps, assurer aux Égyptiens, vivants ou défunts, la survivance de leur Protecteur, de leur médiateur et porte-parole auprès d'Osiris et des autres dieux.

Pour le peuple égyptien, sous ce régime du bon plaisir royal, revivre après la mort, ce ne pouvait être acquérir une immortalité individuelle : l'autre monde, comme celui-ci, est un domaine réservé au roi, qui n'accorde encore les rites sauveurs qu'à certains de sa famille et de ses serviteurs. Toutefois, même mort, le roi ne peut se passer de famille, de cour; il lui faut des gardes, des travailleurs de toute sorte : à ceux-là, une survie collective peut être octroyée — par faveur unique — en fonction de la survie royale. Donc, prodiguer au Pharaon des moyens d'existence surhumains c'était, pour le peuple, s'exalter, à la suite du maître, dans l'au-delà; c'était la possibilité de survivre. En ce sens, la construction des Pyramides, même si elle coûta aux Égyptiens des efforts, des sacrifices, des souffrances inouïes, ne put leur paraître une odieuse servitude imposée par des tyrans. Comme les populations chrétiennes qui, en deux siècles, élevèrent tant de cathédrales, les Égyptiens ont servi, dans la plénitude de leur conscience, un idéal religieux. L'intérêt de leurs souverains se confondait, croyaient-ils, avec leur propre intérêt. Tant que dura la confiance dans le caractère divin de la royauté, le peuple d'Égypte a travaillé avec abnégation, amour, espoir, à satisfaire l'égoïsme des Pharaons : œuvre de foi, qui entraînait, avec le salut du roi, celui du pays tout entier.



LES CINQ TITRES DU PROTOCOLE ROYAL (J.-J. Clère).

CHAPITRE IV

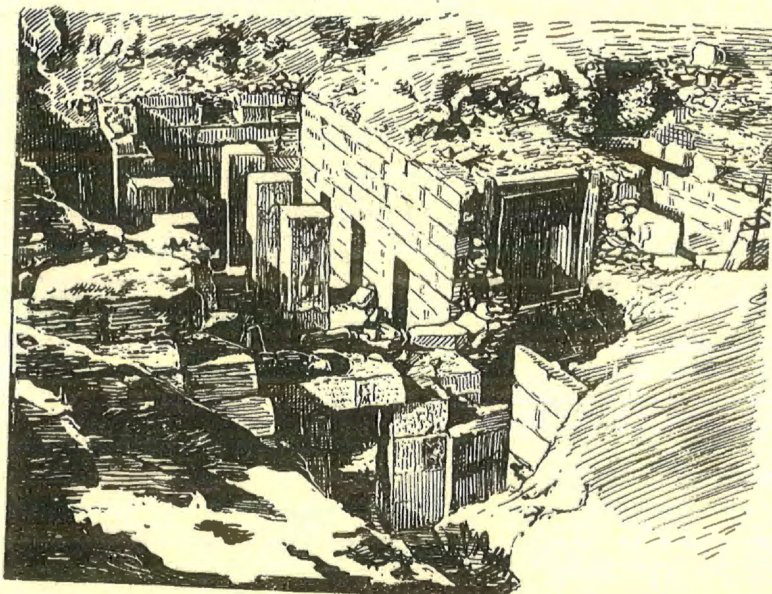
ANCIEN EMPIRE MEMPHITE. DEUXIÈME PÉRIODE Ve DYNASTIE (2680-2540) LA DOCTRINE DE RÂ ET DES ROIS BÂTISSEURS DES TEMPLES DU SOLEIL

I

Une dynastie de fils de Râ et la doctrine héliopolitaine

RÂ PÈRE DES ROIS DE LA Ve DYNASTIE Vers la fin de la IVe dynastie, le désaccord entre les Tables, le papyrus de Turin et Manéthon nous fait soupçonner une crise politique et sociale. Une nouvelle dynastie, la Ve, surgit, sans lien de parenté avec la précédente. Manéthon dit qu'elle vient d'Éléphantine. Une tradition beaucoup plus ancienne la fait sortir d'une ville voisine de Memphis, Sakhebou, dans le 2e nome (où le vieil Horus, seigneur du ciel, devenu faucon

solaire, avait sa capitale : Sekhem-Létopolis). Un conte populaire ajoute que les trois premiers Pharaons : Ouserkaf, Sahourâ et Kakaï étaient des usurpateurs, trois frères nés de la femme d'un prêtre de Râ. Une prophétie (1) avait averti l'Égypte, dès le temps du roi Khéops, « que les fils de cette femme rempliraient cette fonction bienfaisante (la royauté) en cette terre entière, et que l'aîné d'entre eux serait grand prêtre à Héliopolis. »

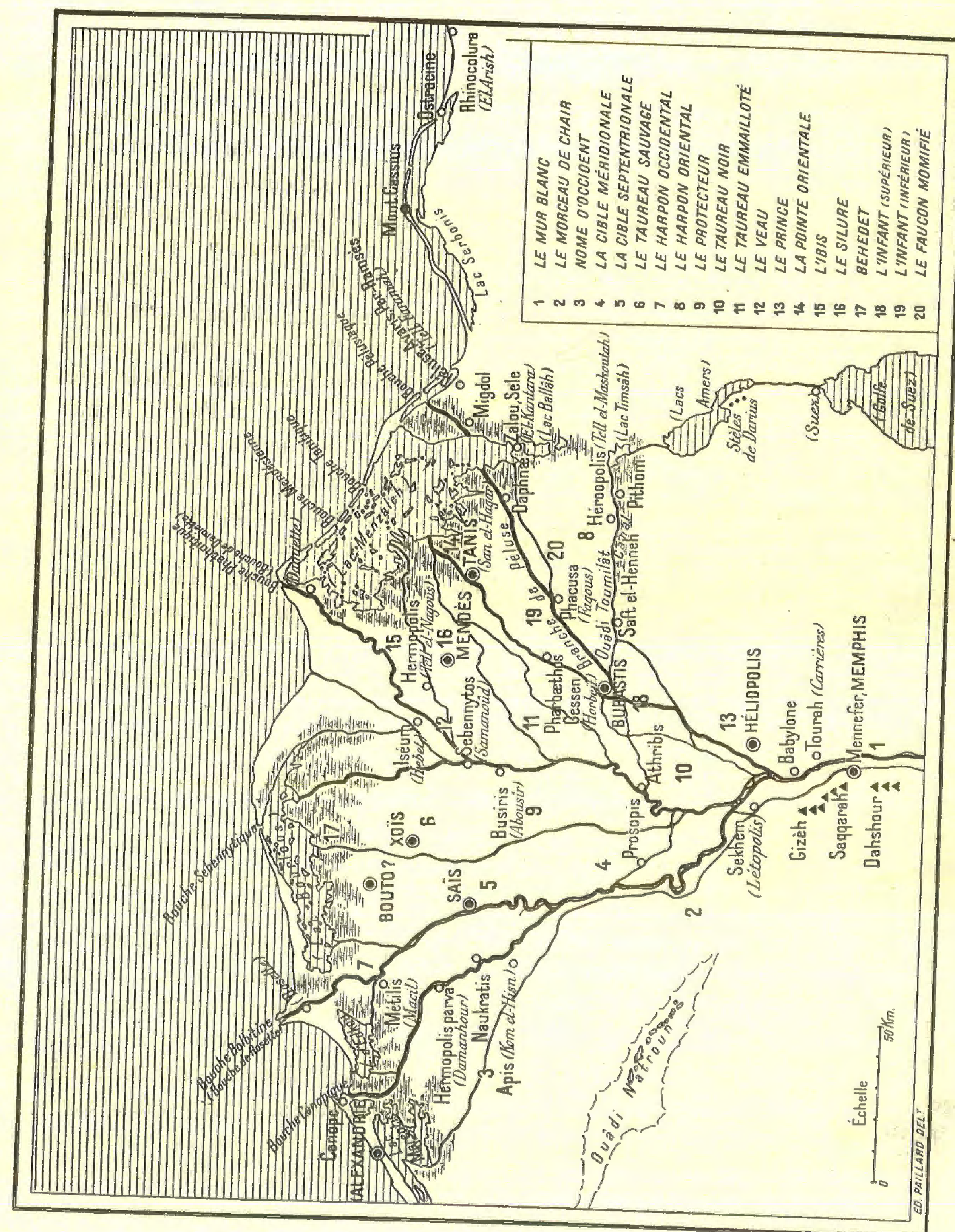


MASTABAS A SAQQARAH
(J. Braemer).

Historiquement, cette légende signale l'influence accrue du clergé héliopolitain ; celle-ci va nous apparaître dans une série de faits réels. Tout d'abord, voici une nouveauté capitale : dans la modeste pyramide d'Ounas, le dernier roi de la dynastie, les chambres funéraires sont, pour la première fois, gravées de longs textes religieux. Or ces textes, rédigés sous l'inspiration du clergé héliopolitain, nous fournissent le corps de doctrine le plus ancien que l'Égypte nous ait conservé. A les analyser, nous comprenons que la Ve dynastie signifie, comme le papyrus Westcar l'annonçait, la conquête du trône par le fils d'un grand prêtre de Râ, et le triomphe, à la cour de Memphis, de la doctrine solaire.

LA DOCTRINE HÉLIOPOLITAINE. FORMES DU SOLEIL RÂ C'est dans les petites pyramides, bâties à Saqqarah par les rois Ounas, Téti, Pépi I, Mehtimsaf, Pépi II (voir p. 157) que Maspero a retrouvé les textes de la doctrine héliopolitaine. Il n'y faut point chercher un exposé dogmatique et cohérent. Ce sont des formules, mises sous les yeux de la momie royale, afin qu'elle en use pour

(1) Papyrus Westcar — aujourd'hui à Berlin — dont l'écriture remonte à la XIIIe dynastie.



BASSE ÉGYPTE — TERRE DU NORD

les buts requis : échapper à la mort définitive, se défendre contre ses ennemis, multiplier ses provisions alimentaires, passer de la terre au ciel, vivre dans la société des grands dieux. Leur ton impératif et leur caractère utilitaire nous forcent à les classer le plus souvent parmi les textes magiques. Néanmoins, nous en tirons nombre d'indications très précieuses sur les dieux parmi lesquels le roi espère être admis, et sur les grands courants de croyance. Le roi du ciel et de l'univers y est Râ, mais le maître de la vie d'outre-tombe est encore Osiris, et les doctrines dont le pharaon doit connaître les secrets, ce sont celles d'Osiris et de Râ : distinctes et rivales à l'origine, elles deviennent alliées et complémentaires, par la synthèse des habiles théologiens d'Héliopolis qui ont réalisé la conciliation et l'union intime d'Osiris et Râ, les deux grands dieux universels.



RÂ-HARMAKHIS (J.-J. Clère).

Chez les riverains du Nil, le soleil prit figure de dieu, sous des noms variés et des formes multiples. Parmi les Égyptiens du peuple, les uns reconnaissaient le soleil dans le faucon (Horus) qui plane à l'horizon (Harmakhis); d'autres se représentaient l'astre comme la boule que roule sur terre le scarabée, si bien que le scarabée *Kheperer* évoque, par jeu de mots, l'astre qui « devient » (Khepri) à l'horizon oriental. Mais le Soleil se révèle parfois comme un veau *(behes)* : « le veau de lait à la bouche pure », enfanté par la vache du ciel, la déesse Nout. Parfois un bélier, aux cornes divergentes, symbolise l'ardeur créatrice de l'astre. Enfin, sous forme humaine, le Soleil levant peut ressembler à Nefertoum, un garçonnet divin, qui sort au matin d'un lotus épanoui.

Les textes des Pyramides nous donnent les preuves que le soleil des Héliopolitains avait très tôt épousé toutes ces formes, populaires chez les Nilotiques; mais ce n'était pas sous ces aspects que les Nordiques, propagateurs de son culte, adorèrent tout d'abord le disque. Ils le figuraient simplement, comme certains clans néolithiques, sous sa forme apparente d'astre; un disque, avec ou sans point central, parfois placé sur pavois. A cette représentation concrète s'attachait déjà un concept abstrait; en effet, dans l'écriture, ces signes aussi ont une valeur symbolique et signifient non seulement « soleil », « disque solaire » mais des noms de divinités, *Râ* « le créateur » (1), et *Aton* le seigneur » (sémitique : *Adonaï).*

(1) Le mot *Râ* semble signifier : « donner, faire, créer ».

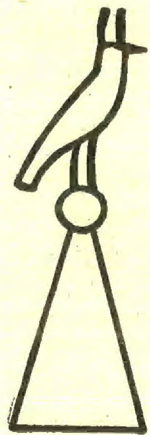
Quant aux images dans lesquelles les Héliopolitains, avant même d'arriver en Égypte, imaginaient que le soleil « entrait », pour recevoir adorations, offrandes, prières, la plus ancienne, dont nous avons parlé, est la *pierre levée* monolithe, — parfois aérolithe tombé du ciel, dressé sur sa base, à pointe conique, d'aspect phallique, comme le menhir des Néolithiques et le béthel des Sémites. Les Égyptiens donnèrent au béthel le nom *ben* ou *benben;* de ce bloc grossier, après l'avoir régularisé, taillé avec des arêtes vives, ils firent le bel obélisque colossal, dont la pointe est taillée en pyramidion. Réduction minuscule d'une pyramide, cette pointe conservera le nom du béthel, *benben.* Il s'ensuit, et nous y reviendrons plus loin, que la forme pyramidale place déjà les tombes royales sous le signe du soleil. Quant à l'obélisque, il deviendra une forme de Râ. Pline l'Ancien se fait l'écho d'une très antique tradition égyptienne en écrivant : « l'obélisque, consacré au dieu Soleil, était fait à l'image de ses rayons « (1).

Un autre symbole très ancien du Soleil est l'oiseau que les Grecs nomment Φοίνιξ, phénix, avec jeu de mots, car le terme grec signifie « rouge » et « Érythrée », pays de la mer Rouge, = l'Érythrée et l'Arabie, d'où cet oiseau serait venu en Égypte. Avant l'époque hellénique, nous avons peu de renseignements sur le phénix, dont la légende fleurit, au contraire, à la période récente, et reste populaire chez les Modernes. Sous l'Ancien Empire, l'oiseau est petit, et semble une bergeronnette ou un vanneau; on l'appelle *ben, bent;* depuis le Moyen Empire, c'est un échassier à aigrette, le héron cendré; son nom est *benou.* La tradition gréco-romaine, selon Hérodote, en fait un aigle (oiseau de Zeus), aux ailes rouge et or. C'est à ce moment qu'on divulgue sa légende; elle se développera par additions successives. Pour Hérodote (II, 73), Ovide et Pline, l'oiseau sacré du soleil, né en Arabie, vient à Héliopolis et se manifeste par des miracles éclatants, lors de sa mort : arrivé à l'âge de 500 ans, le phénix meurt; on l'ensevelit dans un nid, garni des parfums d'Arabie; du cadavre sort un ver, qui devient oiseau = le phénix renaissant. Selon d'autres récits, le phénix mort brûlait spontanément dans son nid; de ses cendres renaissait son successeur. On racontait aussi qu'à ce moment un phénix jeune arrivait d'Arabie, pour brûler les restes mortels du vieux. Horapollon explique ces récits contradictoires par une interprétation qui s'applique à tous : le phénix est le symbole du soleil; son retour périodique définit la renaissance quotidienne de l'astre, après sa mort, quotidienne aussi.

De cette fable célèbre, les Égyptiens ne parlent guère, sinon par allusions

(1) *H. Nat.*, XXXVI, 14, 1 : « *Obeliscos vocantes, Solis numini sacratos. Radiorum argumentum in effigie est...* »

réticentes. Aux Pyramides, on dit que le *bent*, ou *ben*, est fils aîné de Râ et que son père l'aide à monter à l'orient du ciel, en le portant dans ses bras (§ 608). D'autre part, le *Ben* est bien localisé à Héliopolis, et il y symbolise le soleil, car on nous dit : « Atoum, sous forme de scarabée, a volé *(ouben)* comme l'oiseau *Ben* sur le béthel *(ben)*, dans le temple de l'oiseau *Ben* à Héliopolis » (§ 652), phrase où l'allitération a pour rôle de montrer l'alliance du phénix et de l'obélisque, ces deux images du soleil. Ajoutons qu'une statue du Caire, gravée aux noms des derniers rois de la IIe dynastie, porte, perché sur la pointe d'un obélisque, un oiseau à aigrette qui semble n'être que le *Ben* sur le *ben*.


LE PHÉNIX SUR LE BEN (J.-J. Clère).

LA VIE DE RÂ AU CIEL LE JOUR ET LA NUIT A chaque aube se renouvelle ce miracle : la naissance du soleil. « Le ciel est rouge (ou couleur de vin), » car Nout, déesse du ciel, enfante son fils dans les douleurs et perd son sang. Mais voici que, par-dessus la colline libyque, comme à la cime d'un tertre élevé *(qa)*, brille un point d'or ; il grossit, et, tel qu'une goutte d'eau, déborde *(ouben)* la ligne d'horizon ; puis, d'un seul jet, le flot de lumière inonde l'univers. Tout le « brillant horizon » *(akhet)* du matin *(douat)* entre en allégresse, au ciel comme sur la terre : les dieux chantent « l'adoration » ; ils disent « matines », l'hymne du matin *(doua)*. Les hommes exultent, lèvent leurs mains devant leurs yeux pour n'être point éblouis ; les cynocéphales dansent en criant ; les oiseaux pépient ; les quadrupèdes gambadent, et, jusqu'aux poissons du Nil, tout être s'éveille en joie ; les plantes tournent rameaux et fleurs vers l'astre de vie ; du sein des eaux, émergent les corolles décloses des papyrus et des lotus. C'est ainsi que les hymnes décrivent l'éveil et l'émoi quotidiens de la nature, au moment où « Râ se lève ».

Dans la région céleste du matin *(douat)*, Râ naissant trouve des dieux empressés à lui faciliter sa tâche de flambeau de l'univers. Un bassin d'eau fraîche *(qebehou)* est là « pour qu'il y lave sa face » ; il y est accueilli par la déesse *Qebehout* (Fraîcheur), qui apporte quatre vases d'eau « dont elle rafraîchit le cœur du dieu à son réveil » (quatre vases pour les quatre points de l'horizon) — et par les dieux « Horus qui frotte les chairs de Râ, Thot qui frotte ses jambes ». Après quoi, Râ revêt ses insignes royaux et passe dans les régions voisines, au Nord-Est du ciel, où il trouve une prairie merveilleuse — *laeta arva* de l'Égypte céleste, — qu'on nomme le Champ des Souchets *(sekhet ialou)* ; là s'étale une table, chargée des aliments les plus variés, pains de blé et d'orge, bière, vins, viandes de boucherie, oies, canards,

poissons, légumes et fruits ; aussi l'appelle-t-on le « champ des offrandes » *(sekhet hetepou)*. La chère y est fine et délicate ; l'eau remplacée par le vin. Autour d'une « île du feu » *(nesert)* se trouve aussi le « lac du *Ka* », où la Substance primordiale offre à l'appétit de Râ ses ressources alimentaires, ses subsistances *(kaou)*, sa nourriture spirituelle, sa provision de santé et de vie *(ânkh ouza senb)*, ses magies *(hekaou)* et ses esprits *(akhou)*; en somme, tout le *mana* dont disposait le totem, avant qu'on ait conçu le grand dieu de l'univers. A ce festin de vie, Râ ne s'attable pas seul : tous les dieux y viennent à tour de rôle, « quand ils passent à leur Ka » pour renouveler leur potentiel vital, et ils entourent Râ d'une cour obséquieuse, qui entonne des acclamations ferventes.

LE GOUVERNEMENT DU MONDE PAR RÂ Alors Râ commence sa ronde vigilante autour de l'univers qu'il s'agit d'éclairer, de féconder, de défendre contre tout mal. C'est une véritable prise de possession, une conquête quotidienne, par laquelle Râ « amène » à lui les quatre côtés du monde, comme des prisonniers au bout de la corde.

C'est dans un palais qu'habite Râ, le « château du Prince », réplique d'Héliopolis, auquel conduit une avenue gardée, pour en écarter le vulgaire, par des sphinx à tête de béliers, ou de lions. Des portes solides, munies de verrous massifs, décorées de protomes de taureaux (1), sont sous la surveillance de gardiens, portiers, veilleurs, dieux de second ordre ; ils n'obéissent qu'à ceux qui possèdent les mots de passe. Dans une salle s'érige le trône, décoré de têtes de lions, de pieds de taureaux (autant de gardiens divins), où siège Râ ; il est en compagnie de son scribe particulier, son fils, le dieu Ouneg, qui manie calame et écritoire pour transcrire les ordres du dieu. Autour de Râ se groupe sa cour divine ; elle se compose, comme sur terre, des fils du dieu, de sa famille, de ceux que le roi connaît *(rekh)*, de ses amis *(smerou)*, des clients qu'il nourrit *(imakhou)*. Le gouvernement du monde consiste essentiellement, comme ici-bas, à commander et à juger. Nous avons vu que commander, c'est « émettre des paroles » *(ouzou medou)* qui sont paroles d'ordre, et qui, par vertu magique, se « réalisent » sur-le-champ. Dans la mentalité primitive, le mot crée l'événement ; *le verbe est créateur;* nous verrons plus loin que les théologiens tirèrent de cette idée leur théorie de la création du monde. Comme chez tous les Orientaux, le soleil, dont la lumière impartiale luit pour tout le monde, par ses actes, crée la Justice. Ce qu'il aime,

(1) Comme sur la palette protohistorique des Chasseurs (cf. p. 45).

c'est la Justice *(Maât)*, et ce qu'il profère constitue le Droit, pour les dieux comme pour les hommes ; aussi personnifie-t-on *la Justice*, qui est en même temps *la Vérité*, — en un mot, *le Droit*, — par une déesse, coiffée d'une blanche plume, *Maât*, qui est la propre « fille de Râ ». La transmission et l'application des ordres et des sentences a pour agents divins : Shou, fils aîné de Râ ; Geb, son petit-fils ; Thot, le scribe céleste, vizir de la cour solaire ; Hathor et Sekhmet (l'une à tête de vache, l'autre léontocéphale) exécutrices des hautes œuvres, quand Râ veut châtier ses ennemis.

RÂ DANS SES BARQUES DE JOUR ET DE NUIT

La surveillance de l'univers nous ramène au rôle cosmique du soleil. Chaque jour, de l'aube au crépuscule, Râ parcourt son domaine, et, puisque le ciel d'azur est semblable à une sphère d'eau pure, c'est en barque — comme sur terre — que le souverain inspecte ses domaines. A la porte orientale du ciel, il trouve la barque du matin, *Mesket*, où rament les Esprits des étoiles circumpolaires, les « Indestructibles », et ceux des planètes, les « Infatigables » ; il prend possession des deux régions *(iterti)* du firmament, qui correspondent à l'Égypte du Nord et à l'Égypte du Sud. Au cours du voyage, sa préoccupation est de maintenir intacte sa force, de ne laisser altérer ni la lumière, ni la chaleur qu'il doit déverser sur l'univers. Aussi se tient-il toujours prêt à « chasser l'orage, à repousser les nuages, à briser les grêlons », par lesquels Seth le Mauvais manifeste son hostilité (*Pyr.* § 500), ou à déjouer les attaques du serpent Apophis (1), qui attend, dans les nuées, l'occasion d'engloutir barque et soleil, pour provoquer des « troubles au ciel », tels que les éclipses, assombrissements, etc.



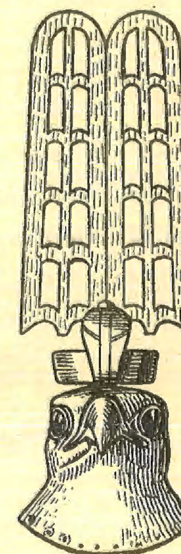
RÂ DANS SA BARQUE DE JOUR
(J.-J. Clère).

La nature veut cependant que la vie quotidienne du soleil passe, d'heure en heure, par des étapes de croissance, plénitude, décroissance. « Je suis Khepri (celui qui devient) le matin ; Râ à midi ; Atoum (celui qui va au néant) le soir », dira le dieu de lui-même. En effet, chaque soir, la barque Mânzet l'amène à la falaise libyque, dans l'horizon occidental, où « il se pose » *(hetep)* pour la nuit.

(1) Apophis, dieu serpent (le dragon qui vit dans les nuages), apparaît comme l'adversaire du soleil depuis la XIIe dynastie.

Sa disparition dans la région mortuaire de l'Occident est saluée par les acclamations des hommes, la danse des cynocéphales, le ramage des oiseaux ; après quoi, la vie cesse sur terre, et chacun sombre dans la mort du sommeil et l'insécurité de la nuit. Quant à Râ, il a été recueilli, à son arrivée sur la montagne, par les deux bras tendus de la déesse de l'Occident, *Amenti*, parfois vache, parfois femme. Râ, sur la barque de nuit, continue, pendant les douze heures nocturnes, sa course qui le ramènera d'Occident en Orient, à la région du matin.

Les Égyptiens éprouvaient une difficulté compréhensible à se figurer l'itinéraire nocturne de la barque solaire. A l'époque des Pyramides, leurs idées se résument ainsi : par opposition au ciel d'en haut, il existe un ciel d'en bas ; l'écriture le figure par le même signe que le ciel d'en haut, mais renversé ; et, sous cet aspect, on l'appelle *nenout* (l'affaissé). C'est par là que Râ nocturne conduit sa barque pour revenir de l'Occident à l'Orient ; il n'est pas question d'un parcours *sous* terre. Depuis le Moyen Empire, par contre, on décrit la course du soleil nocturne comme un voyage en pays souterrain, la *Douat*, divisée en douze régions, une par heure nocturne, où Râ visite tour à tour, et illumine, les grandes nécropoles, Abydos, Saqqarah, etc., pour revenir, à l'aube, dans la région de l'Est, où il recommence « cette vie délicieuse que vit le Seigneur de l'horizon oriental » (§ 1172).



HORUS DE HIÉRAKONPOLIS
(Or martelé)
(J.-J. Clère).

Après cet exposé, on comprendra cet hymne au Soleil, encastré dans les textes des Pyramides, et qui résume les destinées de l'astre, Providence des hommes et des choses : « Éveille-toi en paix, dieu de l'Encens, en paix ! Éveille-toi en paix, Horus de l'Orient, en paix ! Éveille-toi en paix, âme de l'Orient, en paix ! Éveille-toi en paix, Horus de l'horizon oriental (Harakhti), en paix ! Tu passes la nuit dans la barque Mânzet, et tu t'éveilles dans la barque Mesket, et tu es Celui qui surveille les dieux (1), mais aucun dieu ne te surveille... » (§ 1478-79).

Pour les Héliopolitains, cette prééminence de Râ datait des origines du monde. Puisque Râ était le « Créateur », l'Univers était son œuvre. Mais la création différait fort, suivant qu'on écoutait les fables populaires, ou les doctrines des philosophes d'Héliopolis. Il nous faut donc résumer brièvement ces légendes et ces dogmes qui font de Râ le créateur et premier roi de l'univers.

(1) C'est-à-dire aucun dieu n'est *au-dessus* de Râ, au sens matériel et spirituel ; Râ domine de haut tous les êtres.

1° *Le règne de Râ d'après la tradition populaire.*

NAISSANCE DE RÂ ET DES DIEUX Les textes des Pyramides nous apportent la preuve que le peuple égyptien se préoccupait des origines du monde, essayant d'évoquer un temps « où il n'y avait pas encore de ciel, où il n'y avait pas de terre, où il n'y avait pas encore d'hommes, où les dieux n'étaient pas encore nés, où il n'y avait pas encore de mort », le temps où ces « troubles au ciel » causés par la rivalité d'Horus et de Seth, n'existaient point.

Quelle que soit la dévotion à tel dieu local, quelle que soit l'école de théologiens, la question des origines reçoit la même explication consacrée. La création n'est pas partie de rien, n'a pu se faire *ex nihilo*. Au début existait seul un abîme *(l'abyssos* de la Genèse), eaux primordiales que les Égyptiens appelaient le *Noun*. Là flottaient indistincts, non séparés, les principes, ou germes de toutes choses, de tous les êtres ; le peuple les appelait plus simplement « les pères et mères qui étaient dans le Noun ». Le premier être qui en émergea fut le dieu créateur, — le « Démiurge », pour se servir de la terminologie grecque.

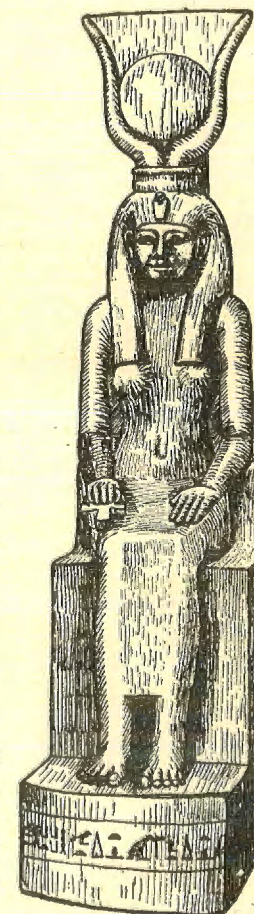
Selon les villes et les temples, le Démiurge variait : dans le 13[e] nome de la Basse-Égypte, c'était Atoum ; à Saïs, Neith ; à Memphis, Phtah ; à Hermopolis, et à Hérakléopolis, Thot ; à Thèbes, Amon ; à Éléphantine et Abydos, Khnoum ; à Koptos et Akhmim, Min. L'ascendant de la civilisation nordique et du clergé héliopolitain fit que les Égyptiens, sans renoncer à leurs démiurges locaux, admirent cependant qu'il y eut *un* Démiurge universel, prototype de tous les autres, le dieu Râ d'Héliopolis. Une parabole, empruntée à la nature nilotique, illustrait, pour le peuple, le phénomène du soleil Râ sortant du Noun. Comme on voit les fleurs de lotus et papyrus qui, la nuit, restent fermées au sein des eaux, émerger à l'aube, calices ouverts, ainsi le soleil Râ était émergé de l'Abîme. Si cette « flamme sortie du Noun » *(teka pert m Noun)* n'avait pas été éteinte par les Eaux primordiales, c'est qu'une fleur de lotus, ou de papyrus, avait refermé son calice sur ce feu naissant. Symbole naïf et gracieux appelé à une longue carrière dans l'iconographie et l'architecture : les chapiteaux des colonnes, le plus souvent papyriformes, à calices ouverts, ou fermés, rappelleront dans les temples cette légende solaire, sans compter les innombrables représentations du Soleil enfant (Nefertoum), sortant à l'aube d'un lotus entr'ouvert, comme l'expliquent déjà les textes des Pyramides (§ 266).

De Râ sortirent ensuite les dieux, les hommes, tout ce qui vit sur terre et au ciel, par créations successives. On les personnifia sous les traits de dieux, membres

d'une famille primordiale ; plus tard, celle-ci se groupa sous la forme de l'Ennéade, à Héliopolis, de l'Ogdoade à Hermopolis, etc. Pour nous en tenir à Héliopolis, nous avons déjà vu le rôle de la Grande Ennéade qui régna sur terre comme 1[re] dynastie divine. On rapportait que Râ solitaire avait tiré de soi, sans épouse (1), par un procédé brutal, décrit aux Pyramides (§ 1248) Shou (l'air) et la déesse Tefnet (le vide), premier couple divin qui engendra normalement Geb (dieu de la terre) et Nout (déesse du ciel), deuxième couple, dont les enfants furent : Osiris (le Nil) et Isis (la terre fécondée), Seth (la terre infertile, désert) et Nephthys, le tout appelé « ce grand corps divin, né jadis à Héliopolis » (§ 1041). Puis naquirent les hommes, les animaux, tout ce qui vit sur terre.

En ces temps-là, ciel et terre n'étaient point encore séparés ; « il n'y avait point d'étais » pour soutenir le ciel au-dessus de la terre ; aussi les dieux entretenaient-ils commerce avec les hommes, ce qui ne signifiait pas que l'union fût parfaite, ni entre dieux, ni entre ceux-ci et les hommes. A preuve, les antiques légendes transmises par des textes thébains ; par exemple, cet épisode de la fin du règne de Râ :

AVENTURES DE RÂ SUR TERRE On se figurait le Roi de l'univers sous les traits de Pharaon, sortant au matin pour faire sa ronde et surveiller sa création, de caractère actif, bienveillant, débonnaire, jalousé cependant par ses propres enfants qui aspiraient à sa succession. Mais comment déposséder le créateur ? Toute-puissante est la magie de Râ, cachée au profond de sa poitrine, force matérielle, énergie spirituelle, recélées dans ce que les Égyptiens appelaient « son nom secret ». Or, la plus ambitieuse de ses créatures désira lui arracher cette force suprême : « C'était Isis, une femme experte en paroles. Son cœur était plus rusé que celui de millions d'hommes ; elle surpassait aussi des millions de dieux, et égalait des millions d'Esprits. Il n'existait rien qu'elle ne comprît, dans le ciel et sur terre, aussi bien que Râ. » Or, la déesse avait projeté dans son cœur de ravir la puissance du dieu auguste. Râ circulait



ISIS GRANDE MAGICIENNE (J.-J. Clère).

(1) Râ démiurge est, par définition, solitaire ; il tire tout de lui-même. C'est tardivement qu'on lui donnera comme épouse la déesse Hathor, et une déesse Rât, entité théologique, qui exprime Râ au féminin.

chaque jour, en tête de l'équipage de sa barque, puis siégeait sur son trône des Deux Horizons. Vieillard divin, la bouche lui tremblait et sa salive dégouttait. Isis en ramassa dans sa main, la mélangea avec de la terre, et en modela un serpent sacré, en forme de pointe, puis le posa sur le chemin où le dieu grand devait passer, quand son cœur l'entraînait vers les Deux Terres. Comme le dieu auguste, suivi des dieux, s'avançait, selon son habitude journalière, le serpent sacré le piqua. La flamme de vie l'abandonna, mais il cria dans le ciel, à son Ennéade : « Qu'est-ce, qu'est-ce ? » — et son Ennéade lui demanda : « Quoi donc ? » — mais il ne trouva rien à répondre, tant ses dents claquaient, tant ses membres grelottaient ; le venin s'emparait de son corps comme le Nil prend sa terre. »

Alors se présente Isis, qui, avec sa science magique, promet de guérir Râ, pourvu que le dieu consente à lui révéler son nom sacré. — Le nom est une forme de ce *Ka* qui anime l'univers ; qui connaît le nom du démiurge peut asservir l'univers à sa volonté. Or, nous dit Râ lui-même, « son nom restait caché dans son sein pour que la puissance de sa magie ne fût pas livrée à un magicien contre lui-même ». Après bien des refus, Râ, brûlé par le venin, laisse passer son Nom de son sein en celui d'Isis, qui fut, désormais, aussi puissante que le dieu, tout au moins dans les œuvres magiques.

RÉVOLTE DES HOMMES ET LEUR CHÂTIMENT Une autre fâcheuse expérience de l'ingratitude de ses créatures finit par dégoûter Râ de l'exercice du pouvoir. Dans les tombeaux des rois thébains Séti Ier et Ramsès III, un long récit nous dit en quelle circonstance Râ se sépara des hommes et passa la main à son fils Shou. En voici un bref résumé :

En ce temps, « les dieux vivaient encore réunis avec les hommes » sous le sceptre de Râ. Les hommes se mirent à proférer des paroles hostiles contre lui, car Sa Majesté avait vieilli (1), « bien que ses os fussent d'argent, ses chairs d'or et ses cheveux de lapis-lazuli vrai ». Râ réunit le Conseil des Dieux : ceux-ci le déterminent à faire massacrer les hommes par sa fille Hathor, qui prend l'aspect d'une lionne dévoratrice *(Sekhmet)*.

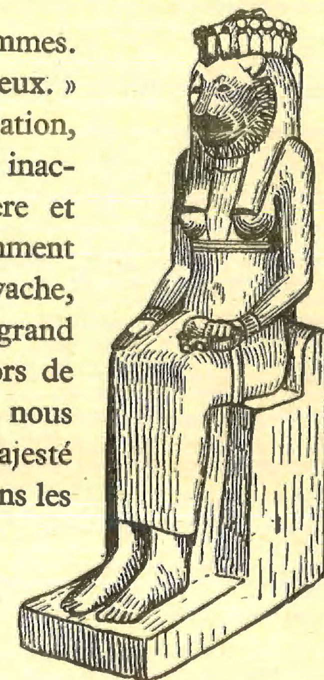
Cependant Râ veut arrêter ce carnage. Il fait brasser de la bière d'orge ; on mélange à cette bière le jus de grenades, pour simuler le rouge sang humain, et l'on en remplit sept mille cruches. Au matin, Râ examine ce sang fictif, et dit :

(1) Sur le sort réservé au roi vieillissant, voir *supra*, p. 83.

« C'est très bien ainsi ; je pourrai sauver les hommes (de la fureur de Sekhmet)... portez ceci au lieu où elle massacre les hommes. » On commença, dès la fin de la nuit, à répandre ce philtre ; les champs en furent recouverts à la hauteur de quatre palmes. La déesse survint au matin, mais elle trouva tout inondé de sang ; son visage s'adoucit ; elle but, la boisson fut de son goût ; devenue ivre, elle ne reconnut plus les hommes et les épargna.

Rébellions et tueries rebutaient le Maître des hommes. « Par ma vie, dit-il, mon cœur est fatigué de rester avec eux. »

C'est alors que Noun, reprenant l'œuvre de la Création, sépare le ciel de la terre, pour procurer à Râ une retraite inaccessible. « Mon fils Shou, — dit-il — regarde ton père et protège-le ; ma fille Nout, place-le sur ton dos. » — « Et comment donc ? » repartit Nout... Voici qu'elle se transforme en vache, et Râ se trouva sur son dos, avec les autres dieux, au grand ébahissement des hommes, inquiets que leur père soit hors de leur vue. Ils dirent : « Attends jusqu'à demain, ô Râ, et nous abattrons tes ennemis, qui ont comploté contre toi. » Sa Majesté revint dans son palais, quittant la vache, et la terre fut dans les ténèbres. Lorsque la terre s'éclaira au matin, des hommes sortirent avec des arcs, et ils tirèrent des flèches contre les ennemis (du dieu). Alors Râ leur dit : « Vos péchés vous sont remis, car le sacrifice exclut la mort du coupable... » Et ce fut l'origine des sacrifices sanglants sur terre. »



SEKHMET (J.-J. Clère).

Ainsi le châtiment de quelques coupables racheta la rébellion de l'humanité. En fait, l'immolation de victimes humaines fut toujours limitée, en Égypte, aux ennemis des dieux. Même, chez ce peuple aux mœurs douces et tôt policées, le sacrifice humain ne s'exerça qu'au détriment des Étrangers, prisonniers de guerre, ou, encore, sur certains individus que des caractères anormaux : cheveux roux, teint coloré, désignaient comme « typhoniens », c'est-à-dire sujets de Seth, l'adversaire d'Osiris et de Râ (1). Enfin, après cette première expiation, les hommes fournirent aux dieux des victimes animales : on substitua la bête à l'homme ; le bœuf, la gazelle, les oiseaux alimentèrent le sacrifice sanglant. Ainsi fut créé, dans ses lignes générales, le rituel des sacrifices ; il resta de suprême

(1) *De Iside et Osiride*, 13 ; Diodore, I, 88.

importance, dans ce pays où règne le Sacré, puisqu'il réglementait les conditions d'une alliance entre les dieux et les hommes.

Les règnes de Shou et de Geb

Après la retraite de Râ au ciel, Shou, son fils, puis Geb, son petit-fils, lui succèdent. Ils avaient aussi leurs annales dont un fragment nous est parvenu sur un naos de basse époque, retrouvé à El-Arish. Shou et Geb s'appliquaient « à suivre tous les desseins de leur père Râ ». Les rebelles n'avaient pas désarmé, mais c'étaient maintenant les Étrangers du désert, les fils d'Apophis (le Serpent qui attaque les Yeux de Râ = le soleil et la lune). Contre eux, Râ, Shou et Geb fortifient la frontière orientale, en particulier les routes du désert, à El-Arish. Les temples de la ville cachaient des talismans mystérieux qui valaient plus pour la défense qu'une garnison humaine. El-Arish en possédait trois : une des cannes du soleil ; l'uraeus vivante de la couronne ; la coiffure *nemes* qui, lancée dans les eaux, s'y transformait en crocodile à tête d'épervier, pour déchirer les ennemis.



SHOU SÉPARE LE CIEL (NOUT) DE LA TERRE (GEB)
(J.-J. Clère).

La croyance en la force des insignes royaux s'est prolongée jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. On trouve encore dans le pseudo-Callisthènes mention de ces talismans qui protègent l'Égypte contre les invasions barbares et les historiens arabes, Mourtadi et Maçoudi, en parlent en termes émerveillés.

Après Geb, son fils aîné, Osiris, lui succède ; puis, par l'intermédiaire d'Horus et des Serviteurs d'Horus, la dynastie divine aboutit aux rois de Thinis, qui sont des Horus vivants. En réalité, Osiris et Horus représentent une autre conception des origines monarchiques, comme nous l'avons vu plus haut. Depuis la Ve dynastie, les grands prêtres d'Héliopolis, qui font arriver un des leurs sur le trône, annexent, avec un grand sens politique, les dieux rivaux de la Terre et du Nil, et les font entrer dans la Grande Ennéade.

2° Râ d'après les concepts des théologiens.

Fusion de Râ et d'Atoum

Si le clergé héliopolitain a su faire aimer ses dieux par des récits plaisants et poétiques, il a déployé plus d'ingéniosité encore dans une œuvre ardue : accorder son dieu Râ et ses dogmes avec les divinités et doctrines du vieux fonds égyptien.

Le premier dieu indigène assimilé à Râ fut, sans doute, celui qu'on adorait dans le 13e Nome, avant la fondation du Pilier à Héliopolis. Il y avait là, vivant en triade avec un couple de lions, Shou et Tefnet, ce dieu Atoum que les Nilotiques vénéraient comme créateur de l'univers. Les prêtres héliopolitains attribuèrent ce même rôle au soleil et créèrent un complexe divin : Râ-Atoum. De ce fait, le prestige d'Atoum s'accrut au point d'éclipser les dieux indigènes voisins, Thot, Khnoum, Min, Neith, Amon, avec qui Râ conclut d'autres alliances profitables.

Les textes des Pyramides sont remplis d'allusions, brèves mais significatives, à l'activité de Râ-Atoum, créateur de l'Univers, *démiurge*, comme disaient les Grecs. Des exposés plus complets se retrouvent aux époques plus récentes, spécialement au papyrus de Nesmin et dans une inscription regravée par le roi « éthiopien » Shabaka : éditions refaites d'après des textes très anciens. Complétés par les développements écrits au chapitre XVII du *Livre des Morts*, et dans les Hymnes thébains, ces textes montrent avec quelle habileté les Héliopolitains ont ajouté aux fables populaires, résumées plus haut, une interprétation métaphysique du pouvoir créateur de Râ.

Création de l'univers

Dans le Noun (chaos) primordial, les germes de tout être et de toute chose gisaient à l'état inerte *(nenou)*; les ténèbres *(kekou)* enveloppaient tout. Comparons le récit de la Genèse : « Il y avait des ténèbres à la surface de l'Abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : Que la lumière soit ! »

Pour les Héliopolitains, l'esprit d'Atoum « portant en lui la somme de l'existence et des êtres » *(Livre des Morts)* flottait, inconsistant, instable, dans le Noun ; « il ne trouvait pas d'endroit où il pût se tenir » (Nesmin). Arrive l'instant où Atoum « fonde dans son cœur (le désir) de se manifester » : première velléité d'une activité créatrice. Puis le dieu passe à l'acte : il se dresse hors du Noun, sous forme de soleil Râ. L'apparition de la Lumière, tel est le début de la création.

Le processus de cette apparition du soleil restait mystérieux ; dans un hymne à Amon (Papyrus de Leide), on dit du démiurge : « Il s'est levé sur son trône, selon l'acte de son cœur... mais on ne connaît pas sa montée... » Néanmoins, on imaginait qu'une colline *(qa)*, étagée comme le sera chez les hommes la pyramide à degrés, avait surgi pour porter haut le soleil au-dessus de Noun ; on l'appelle la « colline de la première fois ». Et les Héliopolitains proclamaient que ce site sacré, c'était leur propre ville, l'emplacement même de Ioun, « ville du pilier » ; toutefois, chez les vieux Égyptiens, Hérakléopolis et Hermopolis revendiquaient le même honneur.

HESY
PORTANT LA TROUSSE DU SCRIBE
(J.-J. Clère).

Quant au procédé employé par Atoum pour se dédoubler en Râ — ce qui équivaut à la création du soleil, — il semble bien que ce fût la Voix. Le fait n'est pas énoncé avec la même précision que dans la Genèse, où nous lisons : Dieu dit : « Que la lumière soit ! » ; mais il reste significatif que Hermopolis et Hérakléopolis, villes de Thot, aient disputé à Héliopolis l'honneur d'être le lieu de la création. En effet, Thot est le dieu qui crée par la voix, le *Verbe* fait dieu. Ceux qui vénéraient en Thot le démiurge admettaient sans doute qu'il avait « nommé » Râ, ce qui suffisait pour que Râ sortît du néant.

Après la Lumière, le démiurge nomma, appela à l'existence, l'univers et ses habitants, dieux, hommes, animaux, plantes, tout ce qui vit sur terre, dans l'air et dans les eaux. Le procédé de la création, ici encore, c'est la Voix. Voici comment le Papyrus de Leide expose le fait, sous l'aspect de légende : « Le dieu apparut sur son trône, lorsque son cœur le voulut... Alors tous les êtres étaient dans la stupeur silencieuse de sa force. Il caqueta un cri, comme l'oiseau grand-caqueteur, en tout lieu, pour créer, et il était tout seul. Il commença à parler au milieu du silence... Il commença de crier ; la terre était dans une stupeur silencieuse. Ses hurlements ont circulé partout, sans qu'il y eût un second dieu avec lui. Faisant naître les êtres, il a donné qu'ils vivent. »

Ailleurs, on substitue à la voix, au cri, la parole articulée. Au *Livre des Morts*, lorsque Râ crée les dieux, il les tire de lui-même, en les nommant : « Râ a fait de tous ses noms le cycle des dieux. Qu'est-ce que cela ? (glose) : c'est Râ qui a créé ses

membres devenus les dieux de sa suite... Il est le dieu au grand nom, qui a parlé ses membres. » Des variantes précisent : « C'est Râ : ses créations, c'est le nom de ses membres, devenus ses dieux (1). » Le papyrus de Leide confirme : « Il n'existait point d'autre dieu avant lui, ni d'autre dieu avec lui, quand il a dit ses formes ; il n'existait point de mère *qui lui ait fait son nom;* point de père pour lui qui l'ait engendré, disant : « C'est moi (qui l'ai créé). » Dans les hymnes thébains, on précise que le dieu crée par les yeux, en *voyant* les formes matérielles, c'est-à-dire l'image extériorisée des êtres et des choses conçus par l'intelligence divine ; il crée aussi par la bouche, en proférant leurs *noms*, images spirituelles, concepts de tout ce qui existe : « Le démiurge a édifié les hommes avec les pleurs de son œil ; il a parlé ce qui appartient aux dieux... Les hommes sont sortis de ses deux yeux, les dieux se manifestent quand il parle..., ils sortent de sa bouche. Sa parole est la Substance... » Même affirmation au papyrus de Nesmin : « J'ai créé toutes les formes avec ce qui est sorti de ma bouche, alors qu'il n'y avait ni ciel, ni terre... » Comparons les paroles de Jean l'Évangéliste :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu , et le Verbe était dieu... Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. »

LE VERBE CRÉATEUR

Une question se pose : cette création par la parole n'était-elle, dans l'esprit des Héliopolitains, qu'une simple opération magique ? La voix suscitait-elle la vie par le nom-image, c'est-à-dire par un procédé de magie imitative, un concept de peuples restés à un stade élémentaire ? Ou bien, les Héliopolitains s'étaient-ils élevés jusqu'à l'idée abstraite que le Démiurge avait *pensé* le monde avant de le parler ? Le texte de Shabaka répond d'une manière décisive : il explique le mécanisme de la pensée créatrice qui anime le monde. Sans doute, il emploie un vocabulaire concret : le mot *pensée* est écrit par « cœur », organe de la vie spirituelle (2) ; le mot *verbe*, par « langue », organe de la parole. De plus, le rôle du cœur est personnifié par un dieu de l'intelligence, Thot ; celui du Verbe, par le dieu de l'action, Horus. Ceci admis, voici la théorie métaphysique de la création :

« (Le Démiurge), qui a créé tous les dieux et leurs Ka existe dans ce cœur et dans cette langue. Thot se manifeste en celui-ci, Horus, en celle-là. (Le démiurge)

(1) Au texte de Shabaka : « L'Ennéade, c'est les dents et les lèvres, les veines et les mains d'Atoum, » expression qui rend plus matérielle l'œuvre de création.

(2) Rôle que nous attribuerions au cerveau.

préside à tout corps, préside à toute bouche, de tous dieux, hommes, bestiaux, reptiles ; ceux-ci vivent de ce qu'Il pense et de ce qu'Il ordonne, sur toute chose, à son gré. Quand les yeux voient, que les oreilles entendent, que le nez respire, ces organes font monter cela jusqu'au cœur (1). C'est le cœur qui fait sortir tout ce qui en résulte, et c'est la langue qui répète (exprime) la pensée du cœur... Cela fait naître tous les dieux, Atoum avec son Ennéade. Car toute parole divine se manifeste en pensée du cœur, et en émission de langue (2). Cela crée les forces vitales, toutes provisions alimentaires, toutes offrandes, par cette parole créant ce qui est aimé et ce qui est détesté (par le dieu = le bien et le mal) ; cela donne la vie au Juste et donne la mort à l'Injuste. Cela crée toute œuvre de l'esprit, tout art, que les mains exécutent. Les jambes marchent, tous les membres se meuvent, quand la langue émet les paroles sur ce que le cœur a pensé, et sur ce qui provient de la langue. »

LE MONDE CRÉATION DE L'ESPRIT Cette doctrine, en sa rudesse concrète, en ses formules dépouillées d'abstractions, et qui paraissent maladroites parce que puisées aux sources encore fraîches du langage primitif, est d'une grande élévation. Est-il exagéré d'y voir une première ébauche de la célèbre théorie de Kant, qui nous a convaincus de la relativité de toute connaissance humaine ? Dans l'univers, nous ne connaissons que ce qui peut être saisi par nos organes de perception, et conçu par notre cerveau, dont la réceptivité est limitée, comme l'est aussi l'acuité de nos sens. Tout ce que nous croyons exister est donc fonction de notre cerveau, de nos « catégories de l'entendement », et de nos yeux, de nos oreilles, de notre sens tactile, etc. Or, c'est aux sens, et au cerveau du Démiurge que les Héliopolitains ramènent toute connaissance : l'Univers est une création de l'esprit.

Cette théorie a un autre intérêt. Elle explique, non seulement la création initiale, mais le développement ultérieur de la vie universelle, qui reste une création continue dont le Verbe divin est l'agent. Nous comprenons, du même coup, le mécanisme de l'autorité des dieux et des rois, et son moyen d'expression : le commandement verbal, l'ordre « émission de paroles » *(ouzou medou)*. Dans la pensée égyptienne, un ordre du roi — dieu sur terre — équivaut à une création du même ordre que celle du Démiurge ; aussi le comman-

(1) Mécanisme de la perception.
(2) Le cœur (esprit), éveillé par la sensation, totalise les résultats de son expérience, et en forme un concept.

dement royal est-il personnifié par le *Ka*, génie de la race, Substance de l'univers.

D'autres applications de cette thèse se rencontreront au cours de l'histoire d'Égypte. La Langue opère partout ; ainsi, elle crée les offrandes du culte funéraire : « ce qui sort à la voix » *(pert kherou)*. Elle sait aussi faire « sortir à la voix » les dieux et les morts, au moyen des maîtres-mots.

Enfin, le Verbe (Λόγος) signifie encore Raison. Les Héliopolitains, en définissant le rôle du Verbe, croient donc avoir trouvé les « raisons » de l'univers, les lois, la discipline intellectuelle et morale du monde. Râ le démiurge a pour fille et conseillère *Maât*, qui est Vérité et Justice, le Droit personnifié, car ce qui est juste (1), matériellement et moralement, est conforme à son objet, donc est *vrai*.

Ainsi, selon les Héliopolitains, Râ n'est pas seulement le Soleil dont la lumière et la chaleur sont le moteur de l'univers, mais l'Intelligence qui a pensé le monde, et qui s'exprime par le Verbe, proclamant la Justice et le Droit.

Voyons comment ces idées ont influé sur les institutions de la monarchie égyptienne, depuis la Ve dynastie.

II

Les fils de Râ construisent les temples solaires

INFLUENCE SOLAIRE SUR LES ROIS DE LA Ve DYNASTIE Les neuf rois de la Ve dynastie (2680-2540) forment un groupe homogène (2). Il y a concordance approximative entre les monuments et Manéthon, quant à leurs noms, l'ordre de succession et leur nombre. Après la confusion où s'efface la IVe dynastie, règnent,

(1) Le signe hiéroglyphique de *maâ* est une *règle*, dont une extrémité est taillée en biseau, instrument nécessaire pour tracer des plans *justes*.

(2)

MONUMENTS ET TABLES ROYALES	MANÉTHON *Ve dynastie, 8 (sic) rois d'Éléphantine*		MONUMENTS ET TABLES ROYALES	MANÉTHON	
Ouserkaf	1. Ouserkarès	2680	Neouserrâ	6. Rathourès	
Sahourâ	2. Sephrès		Menkaouhor	7. Menkherès	
Kakaï	3. Neferkherès		Zedkarâ Issi	8. Tankherès	
Shepseskarâ	4. Siophès (Sisirès)		Ounas	9. Ounas	2540
Khâneferrâ	5. Kherès				

pendant deux siècles, l'ordre et la paix ; à la mégalomanie des bâtisseurs fait place une politique de sagesse et d'équilibre. Les rois n'absorbent plus la majeure part des ressources de l'État, en richesses et en hommes, pour servir leur gloire ici-bas et dans l'éternité, mais ils en donnent équitablement à Râ et aux dieux, et laissent leurs bienfaits s'épandre, hors du cercle de la cour, dans toutes les régions de l'Égypte, au grand profit des nobles, des prêtres, des fonctionnaires, et même du peuple. On reconnaît à ce trait l'influence du clergé d'Héliopolis, agissant comme un frein sur le despotisme sacré, et entraînant les Pharaons vers une politique à la fois plus intellectuelle et plus humaine.

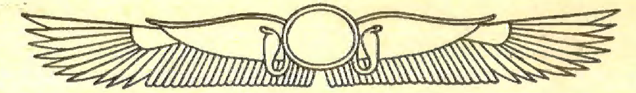
Il est possible, comme nous le dit la légende, que les trois premiers rois : Ouserkaf, Sahourâ, Kakaï fussent trois frères ayant pour père un grand prêtre de Râ, mais nous n'en avons pas la confirmation textuelle. En tout cas, ces rois ne sont pas « prêtres de Râ » et il serait inexact d'appeler la V[e] dynastie une dynastie sacerdotale. De même, s'ils sont d'origine éléphantite, ils n'en résident pas moins sur le site de Memphis, comme leurs prédécesseurs des III[e] et IV[e] dynasties ; leurs pyramides se groupent à Abousir, entre Gizèh et Saqqarah ; mais, à la fin de la dynastie, Ounas revient au site de Saqqarah, déjà recherché par Zeser. Tout en restant dans la voie des traditions memphites, ces rois, en apparence autocrates, n'en ont pas moins subi la tutelle des prêtres d'Héliopolis : ce fait nous apparaît dans leurs noms, leurs monuments, et surtout l'orientation nouvelle de leur destinée d'outre-tombe.

LE SOLEIL DANS LES NOMS ET TITRES ROYAUX Les noms donnés aux Pharaons de la V[e] dynastie, à leur couronnement, attestent qu'ils se placent sous la protection de Râ.

A cette époque, le protocole royal reçoit sa forme définitive. Il attribue aux Pharaons cinq noms : 1° d'Horus, 2° de *Nsout biti*, 3° d'Horus d'or *(Hor noubti)*, qui fait jeu de mots avec l'ancien titre « Horus sur Seth » ; 4° un premier cartouche, avec nom de couronnement ; 5° un deuxième cartouche, avec le nom de naissance, séparé du premier par l'épithète *sa Râ « fils du soleil Râ »* (1). Cartouches, nom d'or, filiation solaire, tout ce décor onomastique exprime le rattachement du Pharaon à la dynastie solaire ; le nom de couronnement exprimera presque toujours une épithète de Râ, dont se prévaut le roi terrestre. Ainsi le soleil d'Héliopolis devient le roi de l'Égypte, sous l'apparence de son fils.

(1) Voir la figure en tête du présent chapitre. Les cinq titres royaux expliquent l'attribution de cinq chapelles, aux statues des rois, dans les temples funéraires.

Dès le règne d'Ounas, nous voyons aussi, sur les monuments officiels, planer l'image du disque solaire, encadré de deux uraeus, et soutenu par deux ailes déployées. C'est le fameux *disque ailé* qui, dès lors, resplendira au faîte des temples, des stèles, des bas-reliefs ; il marquera du sceau solaire toute la suite de la civilisation égyptienne.

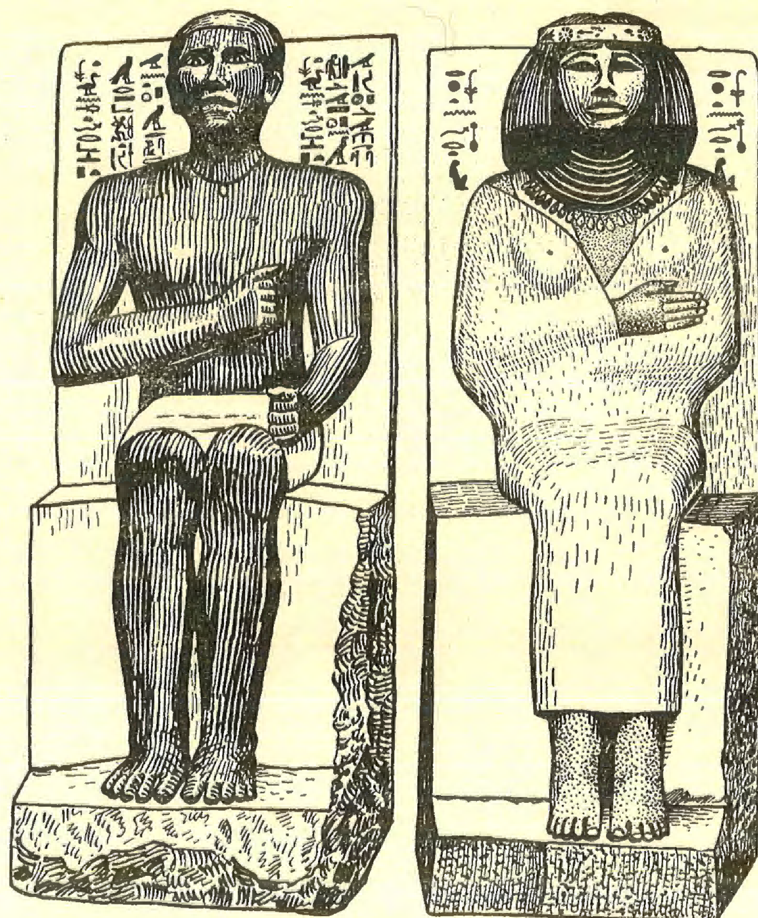

LE DISQUE SOLAIRE AILÉ (J.-J. Clère).

LES TEMPLES SOLAIRES Les monuments caractéristiques de l'époque ne sont plus les tombeaux royaux, mais les temples du Soleil. Rien ne marque mieux le changement de régime politique. Pharaon ne tient plus l'unique rôle sur le théâtre du monde ; il s'efface avec piété devant son Père céleste, Seigneur de l'Univers, et se met en dépense moins pour lui-même que pour subvenir au culte de Râ.

Les textes des Pyramides parlent avec insistance du temple de Râ à Héliopolis et l'appellent « Château du prince » *het sar;* ils font allusion à l'avenue, bordée de sphinx, qui conduisait aux portes, gardées par des protomes de taureaux ; il y avait une pierre levée, *benben*, dans une cour ; des chapelles pour les cérémonies du culte, et certainement des observatoires pour les prêtres astronomes, car, depuis les temps les plus anciens, le grand prêtre de Râ porte le titre de « grand Voyeur ». Des animaux sacrés, tels que le taureau Mnévis, et le Phénix, etc., étaient logés dans le temple. Autour du sanctuaire s'élevaient des bâtiments de service, magasins, sacristies, bibliothèques, écoles, que visitèrent Hérodote, Platon et Strabon. Par malheur, plus rien ne reste d'Héliopolis, sauf un obélisque solitaire, en plein champ : *Sic transit gloria mundi.* La gloire de Râ n'a laissé que ce mélancolique témoin (cf. t. I, p. 89).

LE TEMPLE DE RÂ Pour imaginer le plan et l'aspect de ce temple de Râ à Héliopolis, nous avons maintenant d'excellents témoignages, les fouilles exécutées depuis 1898, par M. Borchardt, aux frais de M. von Bissing, non pas sur le site d'Héliopolis, mais à Abou-Gourab, près d'Abousir, entre Gizèh et Saqqarah, lieu d'élection des temples et pyramides de la V[e] dynastie. Déjà les fouilles de Mariette, dans les mastabas de Saqqarah et de Gizèh, avaient révélé des inscriptions aux noms des prêtres, attachés à tel ou tel temple du Soleil. Les noms de ces temples étaient donnés, avec la mention du roi bâtisseur ; on dirait une

litanie de pierre, égrenée en l'honneur du Soleil (1). Or, ces noms s'accompagnaient d'un signe « déterminatif » qui ne se retrouve nulle part ailleurs : un tronc de pyramide, piédestal d'un gros obélisque, surmonté lui-même du disque solaire. Selon toute apparence, c'était là le dessin schématisé, mais exact, du temple de Râ. Les fouilles de Borchardt ont précisément déblayé un édifice de ce type, qui, vraisemblablement, devait reproduire le temple de Râ à Héliopolis.



UN GRAND PRÊTRE D'HÉLIOPOLIS ET SA FEMME AU TEMPS DE SNEFROU : RÂHETEP ET NEFERT (Caire) (J.-J. Clère).

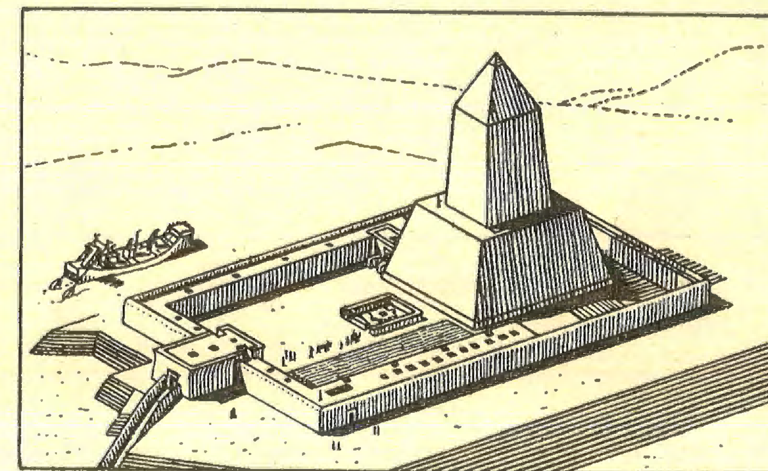
Le plan général se rapproche de l'ensemble architectural que nous avons décrit aux grandes Pyramides de la IVe dynastie ; trois parties reliées l'une à l'autre : un portique dans la vallée, un chemin couvert qui monte sur la falaise libyque, un temple.

(1) Voici, avec leur signification solaire, les noms des rois de la Ve dynastie, et les noms des temples solaires contruits par eux :

Le roi *Ouserkaf*	= son ka (celui de Râ) est fort, — construit le temple....	Temps de Râ.
— *Sahourâ*	= noblesse de Râ, — construit le temple.............	Campagne de Râ.
— *Neferirkarà*	= beau, ce que fait le cœur de Râ, — construit le temple	Place du cœur de Râ.
— *Shepeseskarâ*	= auguste, le ka de Râ, — construit le temple........	(manque).
— *Neferfrâ*	= sa beauté est celle de Râ, — construit le temple......	Repos de Râ.
— *Neouserrâ*	= à moi, la force de Râ, — construit le temple.........	Gloire du cœur de Râ.
— *Menkaouhor*	= établis les ka d'Hor, — construit le temple.........	(manque).
— *Zedkarâ*	= stable le ka de Râ, — construit le temple..........	Horizon de Râ.

Le Portique est un édifice carré, de maçonnerie pleine, avec porte centrale sur la façade, conduisant à une hypostyle, suivie d'une salle en T renversé ; les quatre colonnes de granit rose dans l'hypostyle ne sont plus en pierre simplement équarrie, mais fasciculée en tiges de papyrus : c'est le premier exemple de ces colonnes florales qui caractériseront toujours, par la suite, l'architecture égyptienne.

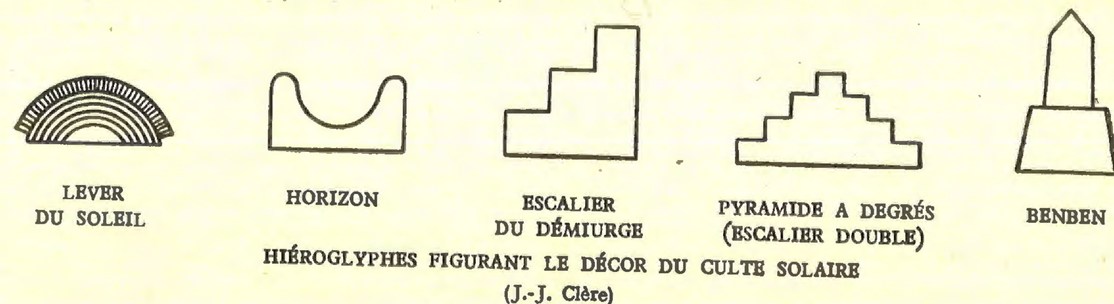
Le chemin couvert, en gros blocs calcaires, gravit une pente raide, longue de 100 mètres, et aboutit sur le plateau, qui surplombe la vallée de 16 mètres. Le tracé en est oblique, comme à Gizèh, et débouche sur la face orientale du temple proprement dit. Celui-ci diffère du temple funéraire des Pyramides ; il ne s'agit plus de construire, en blocs énormes, une forteresse où, dans l'ombre scellée, vivent les statues du roi mort. L'architecte cherche un cadre convenable au culte d'un dieu de lumière, qui plane dans le ciel bleu. Un tel temple sera essentiellement, comme chez les Sémites, un *haut lieu* à l'air libre, surmonté d'une *pierre levée*, forme terrestre de l'astre.



RECONSTITUTION DU TEMPLE SOLAIRE
(D'après L. Borchardt) (J.-J. Clère).

Voici la réalisation. Une porte monumentale, en granit rose, ornée de reliefs colossaux, introduit dans une enceinte rectangulaire, orientée vers l'Est, longue de 110 mètres, large de 75. A gauche et à droite, un couloir voûté, enclos dans le mur d'enceinte. Celui de gauche se coude avant l'angle sud-est, dessert une chapelle et aborde le flanc d'une pyramide tronquée, bâtie au fond du côté sud. Dans l'épaisseur du mur, le couloir monte, arrive au travers de la maçonnerie, dans le tronc de pyramide ; enfin, il débouche sur la plate-forme, à 20 mètres au-dessus de la cour. Ici, nous sommes à l'air libre, en pleine lumière éblouissante. Au centre de la plate-forme se dresse un obélisque trapu, trop énorme pour être monolithe, bâti en gros blocs calcaires, jaunes pour le noyau, blancs pour le revêtement ; sa pointe — peut-être dorée, ou coiffée d'un pyramidion d'or ou d'élec-

trum (1), — s'élevait à 36 mètres au-dessus du socle, c'est-à-dire à 56 mètres au-dessus de la cour et à 72 mètres au-dessus de la vallée. L'obélisque, *béthel* stylisé, figurait un rayon pétrifié du soleil. C'était, non un symbole, mais Râ vivant, — si vivant qu'il mange et boit des pains et de la bière, déposés devant lui. Juste au pied du socle, sur la face orientale de la cour, se dresse, en blocs d'albâtre, une table à offrandes. Au nord de la cour, le pavé est creusé de longues rigoles parallèles, dont l'usage est mal expliqué. Dix vasques d'albâtre s'alignaient sur le même côté pour les purifications qui faisaient partie du culte de Râ, et pour les ablutions des officiants. Des magasins et une cour-abattoir, pour les victimes des sacrifices



HIÉROGLYPHES FIGURANT LE DÉCOR DU CULTE SOLAIRE
(J.-J. Clère)

sanglants, occupent encore le flanc nord. Les couloirs qui desservent les côtés de l'enceinte, revêtus de calcaire fin, sont sculptés d'admirables bas-reliefs : ils représentent les nomes des Deux-Égyptes, conduits par le Nil, le dieu-grain, l'Océan, et les trois saisons de l'année, apportant les offrandes pour la grande table, amenées de l'univers entier au Soleil créateur. D'autres scènes représentent les rites de fondation des temples, qui restèrent en usage jusqu'à l'époque romaine, et les purifications du roi.

En dehors de l'enceinte, un peu au sud, on a exhumé du sable la coque en briques (2) d'une barque longue de 30 mètres ; le pont, les cabines, les châteaux de poupe et de proue, construits en bois, ont disparu, mais les piliers de briques qui les soutenaient existent encore, à l'intérieur de la coque. C'était l'image, figée sur le sol, de la barque du soir, *mânzet*, où le soleil s'embarquait pour sa traversée céleste, du sud à l'occident. La pierre de Palerme (l. 5, 2) mentionne la fondation de cet édifice nautique, sous le règne de Neouserrâ.

(1) Alliage naturel d'or et d'argent, l'or blanc des textes hiéroglyphiques, *noub hez*, ou le métal *zam* (en usage aussi chez les Mésopotamiens).

(2) Les briques sont disposées en lits cintrés, qui imitent les membrures courbes d'une barque véritable.

Le plan du sanctuaire est en harmonie avec le caractère de Râ et le but du culte. Le dieu est ici un être de lumière, en air libre ; donc le temple comprendra des cours ouvertes, dans une enceinte sacrée, plutôt que des édifices. Et le culte répétera les épisodes de la vie qu'on prête au Soleil, car le but du culte — et ceci reste vrai pour les divinités non solaires — est de faciliter la réalisation pour le dieu des épisodes de sa vie quotidienne. Le Soleil, comme nous l'avons vu aux textes des Pyramides, a besoin, pour se manifester, pour recréer chaque jour l'univers, d'être replacé dans le décor primordial, à l'aube de la première création. Il lui faut donc : le *Noun*, la colline *Qa* qui lui servit d'escalier pour sortir du Noun, son bassin d'eau fraîche *Qebehou*, pour ses purifications, en son *horizon* lors de son *lever* du matin *Douat* où il trouve sa substance éternelle *Ka*, et ses subsistances *(kaou)*, c'est-à-dire les offrandes ; enfin, un béthel *(ben)* doit « supporter ses apparitions » ; il faut des barques pour le transporter de l'orient au zénith, et du zénith à l'occident. Ce décor rituel est rappelé, avec la plus exacte précision, dans le temple solaire : une des barques, l'obélisque, le socle en colline artificielle restituent la *mânzet*, le *ben*, et le *qa;* l'autel d'albâtre, la chapelle d'adoration *(per douat)*, les vasques de purification, ce sont en réduction, le champ des offrandes *(sekhet hetepou)*, la région du matin *(Douat)*, le bassin du *Qebehou* (1). Sollicité par un culte quotidien dans cet horizon oriental artificiel, le soleil ne peut se refuser aux suggestions de la magie imitative qui l'aurait obligé — même contre son gré — à se lever chaque matin, pour répandre sa lumière et ses bienfaits sur l'humanité.

AFFAIBLISSEMENT DE LA DYNASTIE

Par ces temples solaires, il apparaît clairement que le centre de gravité politique s'est déplacé. Ce n'est plus le roi qui est le « grand dieu » sur terre ; c'est le dieu Râ ; en fait, le titre *neter âa*, « dieu grand », est dès lors réservé à Râ, et cesse graduellement d'être appliqué à Pharaon, qui se contentera, par la suite, et dès le règne de Menkaouhor, d'être qualifié « *neter nefer* », le « dieu bon ». Il y a une nuance, et qui répond à cet envahissement graduel du protocole royal par la personnalité de Râ.

Une autre conséquence du triomphe de Râ fut l'empiétement politique de la classe sacerdotale, en particulier des prêtres de Râ, suivis de tous les autres clergés. Sous la Ve dynastie, nous connaissons les tombeaux d'un grand nombre de prêtres

(1) Cette interprétation du temple solaire est justifiée dans la plupart de ses détails par la description du temple d'Héliopolis, contenue dans la grande inscription de Piânkhi, lorsque le conquérant éthiopien vient faire ses dévotions à Râ, après sa prise de possession d'Héliopolis. Nous y reviendrons au chapitre XII.

de Râ et d'autres dieux, bien que la nécropole d'Héliopolis, détruite, manque de nous fournir les plus beaux spécimens. D'autre part, le « Fils de Râ » a dû combler le clergé et les temples d'*offrandes* et de *fondations perpétuelles*. Dès lors commence le démembrement du domaine royal : Pharaon en distrait des terres, des laboureurs et artisans, pour en gratifier le service des dieux, c'est-à-dire les prêtres ; bien plus, il dispense ceux-ci des impôts et corvées dus au fisc royal, et les soustrait au contrôle des percepteurs du roi. La première charte d'immunité qui soit attestée est en faveur du temple de Khentamenti, en Abydos, sous le règne de Kakaï (1). Nous ne connaissons pas celles que les rois durent consentir au clergé de Râ, à Héliopolis et ailleurs. On peut penser qu'elles dépassaient toutes les autres, en privilèges exorbitants. Nous saisissons ici, à son début, le mouvement de dislocation qui va s'accentuant sous les dynasties VI à VIII, et dont la conséquence sera la ruine de l'absolutisme royal.

III

Le roi mort monte au ciel et devient Râ

Pyramides de la Ve dynastie Les pyramides des rois de la Ve dynastie se trouvent à Abousir, à un kilomètre au sud du temple solaire que nous avons décrit. Dégagées des sables par Borchardt, de 1902 à 1908, trois sont reconnaissables : celle de Sahourâ, qui avait 78 m. 32 de côté et 49 m. 60 de haut ; celle de Neferirkarâ (109 m. 65 de côté et 69 m. 43 de haut) ; celle de Neouserrâ, moins bien conservée. Chacune d'elles avait sur sa face orientale son temple et son portique de la vallée. L'ensemble le moins ruiné est celui de Sahourâ ; on y remarque une simplification du plan, un dégagement des lignes, précurseurs des temples thébains ; des salles en enfilade communiqueront largement entre elles, sans ces entrées en chicane, ces couloirs tortueux, ces dispositifs de sécurité, qu'on recherchait avant la Ve dynastie. Une cour à ciel ouvert conduit directement à une hypostyle, où les colonnes de granit rouge sont fasciculées et à chapiteaux fermés, palmiformes et papyriformes ; dans le même axe, une salle en largeur, sans ouverture autre que la porte, contient cinq niches pour cinq statues, aux cinq noms du Pharaon. Après un épais bouclier de maçonnerie, on accède, par des

(1) Troisième roi de la Ve dynastie, le premier qui ait reçu un nom solaire de couronnement.

couloirs latéraux, au Saint des saints, dans l'axe des premières salles, disposé en longueur, avec une grande stèle fausse-porte dans le fond, qui touche à la pyramide. Des magasins et sacristies, à deux étages, sont distribués sur les côtés.

A la fin de la dynastie, Ounas revient au site funéraire de Saqqarah, et construit sa pyramide immédiatement au sud de la pyramide à degrés de Zeser. Déblayée en 1881 par Maspero, elle est fort ruinée et de dimensions modestes : 60 mètres de côté et 21 mètres de hauteur. De son temple funéraire, il ne reste que de belles colonnes en granit, papyriformes, et des fragments de stèle fausse-porte ; mais grande fut la surprise, en pénétrant dans les chambres intérieures et les couloirs bien construits, de voir les murs en beau calcaire gravés de longues inscriptions verticales, en signes creux, rehaussés de couleur bleue ! Dans le caveau, où le sarcophage est en place, le plafond azuré brille d'étoiles d'or. C'est donc *au ciel* que conduit la fausse-porte, sculptée sur le mur occidental, qui s'ouvrira au gré de l'âme *ba*, quand celle-ci, quittant la momie, voudra s'exalter aux destinées nouvelles que des textes, enfin, vont nous expliquer. *Le secret* des pyramides colossales, orgueilleusement muettes, va parler sur ces murs plus humbles, en termes, il est vrai, assez obscurs, qui exercent la sagacité de l'historien.

Les textes sacrés Les textes de la Pyramide d'Ounas, complétés par ceux des pyramides voisines : Téti, Pépi Ier, Mehtimsaf, Pépi II (VIe dynastie), forment le plus ancien et le plus complet des grands « corps » de doctrines que l'Égypte nous ait laissés (1). D'une inestimable valeur pour éclaircir la mentalité et la religion de l'Ancien Empire, ils touchent, par allusions, à toutes sortes de sujets. Ils étaient récités par les officiants, au moment des funérailles, mais disposés sur les murs de telle façon que le roi mort pouvait les lire, par les yeux de sa momie et de ses statues, pour bénéficier des effets du verbe sacré.

Or, précisément, l'importante révélation des textes des pyramides, c'est qu'ils donnent au roi les moyens propres à revivre non plus sous terre, dans l'Occident lugubre, royaume d'Osiris, mais dans l'empyrée où Râ, toujours renaissant et glorieux, exerce sa création continue.

Cette aspiration au ciel, cet essor sublime de l'espérance humaine, nous les avons signalés dès les pyramides de la IVe dynastie, où elle est visible dans les profils successifs du tombeau royal. Partie de l'humble tumulus de la tombe osirienne, la

(1) Publiés et traduits par G. Maspero, *Les Inscriptions des Pyramides de Saqqarah* (1894) ; nouvelle édition critique par K. Sethe, *Die altaegyptischen Pyramidentexte* ; nouvelle traduction et index par L. Speleers. Les § que nous citons se rapportent à Sethe et Speleers.

pyramide évolue vers sa forme géométrique en passant par le tertre étagé *(ouârt)*, par la colline à degrés *(qa)*, sur lesquels a surgi Atoum-Râ, le jour de la création. Voici que pointent vers le ciel les triangles parfaits ; les textes disent qu'ils rappellent les rayons solaires dardés sur terre : ceux-ci permettront aux Esprits d'atteindre le ciel : « Tu grimpes, tu escalades les rayons ; c'est toi le rayon sur l'escalier du ciel. » (*Pyr.* § 751).

L'ACCORD ENTRE OSIRIS ET RÂ Cette ascension au ciel du roi défunt ne s'est pas réalisée sans conflit avec les autres patrons divins du Pharaon, en particulier Osiris. Les péripéties de cette lutte, on les devine à travers bien des textes héliopolitains. On y suggère aux rois momifiés qu'ils doivent « avoir horreur de la terre et du sommeil éternel » (§ 372) ; on leur crie : « Levez-vous, vous qui êtes dans vos tombeaux, dépouillez vos bandelettes, chassez le sable de vos têtes... » — « Et Râ délivre le roi N. du dieu d'en bas, et il ne le donne pas à Osiris, afin que N. ne meure pas la mort. » (§ 349.) On produit opportunément un ordre de Noun « qui a assigné par décret le roi N. à Atoum d'Héliopolis ; Râ fait que les portes du ciel s'ouvrent pour le roi N. et prend le roi sur son bras ; il l'élève vers le ciel, pour que le roi ne meure pas sur terre, parmi les hommes. » (§ 604).

Les Héliopolitains manifestent-ils si peu de confiance dans l'efficacité de la résurrection osirienne ? Ils vont jusqu'à nier le paradis de l'Amenti : « Ne marche pas sur ces voies d'eau de l'Occident ! Ceux qui y marchent n'en reviennent plus ; mais, marche sur ces voies d'eau de l'Orient, parmi les Serviteurs de Râ » (§ 2175).

Cependant la foi en Osiris, prototype du roi, Esprit du Nil et de la Végétation, dieu de la bonne mort, suivie de résurrection, était trop ancrée, dans la famille royale et dans le peuple, pour qu'il y eût intérêt à persister dans cette hostilité. Les théologiens d'Héliopolis se résignèrent donc à faire bon accueil à Osiris et à ses prérogatives. Avec sa légende, ses rites funéraires, sa qualité de roi mort et ressuscité, Osiris entra dans l'Ennéade d'Héliopolis comme descendant de Râ. On raccorda son rôle le mieux possible avec celui de Râ, en marquant une légère subordination d'Osiris, car le Nil et la végétation ne dépendent-ils pas du soleil ? Osiris devint le descendant et l'héritier de Râ ; ce fut par ordre de Râ qu'Osiris assassiné fut ressuscité par Anubis, Thot et Isis ; ce fut au tribunal d'Héliopolis que Geb proclama le bon droit d'Osiris, justifié des accusations portées contre lui par Seth. Dès lors, « Osiris, enlevé aux dieux de la terre, fut compté parmi les dieux du ciel » (§ 1523). Du même coup, les rites osiriens sont réhabilités par les Héliopolitains : momification, spiritualisation, entrée de l'âme dans les statues, rites de

l'ouverture de la bouche et des yeux, service des offrandes funéraires, passèrent dans la pratique du culte héliopolitain, et sont décrits aux textes des pyramides. Ainsi les dieux de Râ, et le Démiurge lui-même, trouvèrent-ils bon de s'armer contre la mort et d'escompter les effets de la résurrection osirienne. Un syncrétisme, d'importance suprême pour expliquer la religion égyptienne, se réalise, — combinant la doctrine osirienne et la doctrine solaire.

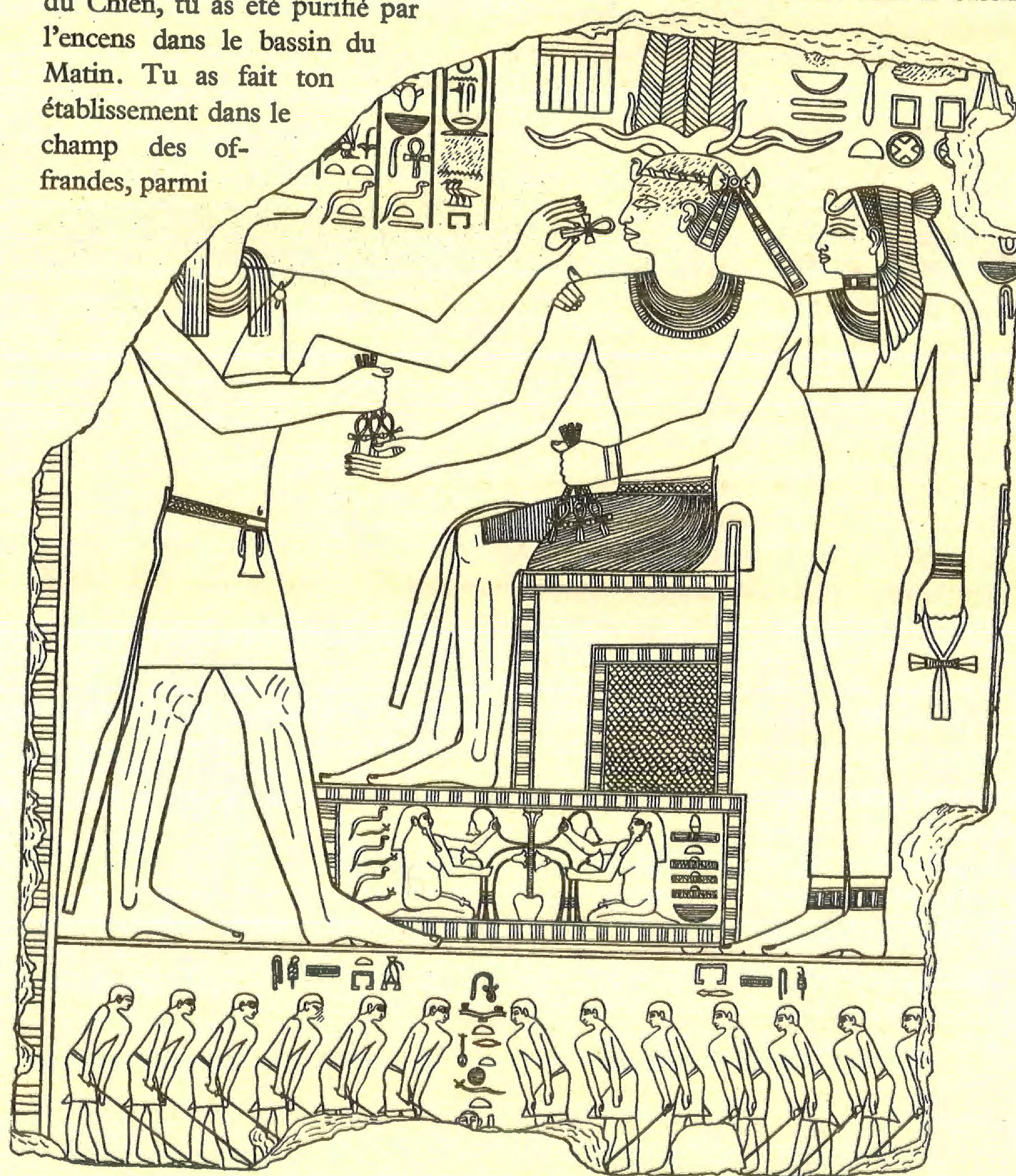
COMMENT LE ROI MONTE AU CIEL Une fois l'accord réalisé entre les dieux d'en haut et les dieux d'en bas, il s'agit, pour frapper les imaginations, d'associer tous les moyens physiques et spirituels de faciliter l'accès du roi au ciel. Une bonne part des textes des Pyramides consiste en formules magiques qui s'adressent impérativement aux dieux, aux forces de la nature, pour que les chemins de la terre, les voies d'eau, les routes de l'air, s'ouvrent d'eux-mêmes au roi. Sur terre, il suffira de conjurer les animaux malfaisants, surtout les serpents ; puis, pour traverser les eaux qui mènent au ciel, il faut mettre à la disposition du roi les « flotteurs » du ciel, et surtout la barque, pilotée par un Charon taciturne, qui « détourne la tête », et ne cède qu'après prières et menaces. Le roi se confie parfois à la gent ailée : ce sont le scarabée de Khepri, le faucon d'Horus-Râ, l'ibis de Thot, la sauterelle, qui prêtent leurs ailes ; ou bien, sur la fumée de l'encens, le roi pourra monter au ciel. Cela n'empêche point les dieux de l'horizon de proposer une échelle de bois, jointoyée de cuir, fabriquée de leurs mains, ou de le hisser sur les degrés des rayons solaires. L'Univers est attentif à ce spectacle prodigieux :

« Hommes et dieux disent : Vos mains, sous le roi N. Élevez-le ! Portez-le au ciel ! Au ciel ! Au ciel ! Vers la grande place parmi les dieux ! » (§ 1101.)

« Voici le fils de Râ ; il vient, l'aimé de Râ, il vient... Oh ! Râ, disent les hommes, toi qui te lèves à l'Orient du ciel, donne ta main au roi N. Fais-le monter avec toi, vers le côté oriental du ciel ! » (§ 1495). On donne le mot de passe au roi : « *O Râ, Héliopolis, ce roi est Héliopolitain...,* » et les portes du ciel s'ouvrent d'elles-mêmes.

Les hommes et les dieux saluent d'ovations et d'acclamations cet exploit qui réalise un rêve immense, l'accès de l'homme au ciel : « Que c'est beau à voir, disent les dieux, que c'est satisfaisant à contempler, ce dieu qui monte au ciel, cet Ounas qui monte au ciel, ses âmes avec lui, son livre de formules à la ceinture, ses magies attachées à ses pieds... Ainsi donc, tu montes au ciel, Ounas !... (§ 476). Parvenu à l'Orient du ciel, dans la région du *Douat* et du *Qebehou*, où renaissent quotidiennement Râ et ses dieux, le roi renaît aussi comme le soleil ; il est ranimé, en outre, par les rites osiriens déjà décrits (spiritualisation, réception du *Ka* et des

offrandes). Le voilà Dieu, Ame, Esprit, Puissance : « Tu as été lavé dans le bassin du Chien, tu as été purifié par l'encens dans le bassin du Matin. Tu as fait ton établissement dans le champ des offrandes, parmi



NEOUSERRÂ ACCUEILLI PAR ANUBIS ET OUAZET (TEMPLE FUNÉRAIRE)
(J.-J. Clère).

les dieux qui passent à leurs *Ka*. Tu sièges sur ce tien trône de fer; tu as pris ta massue, ton sceptre; tu donnes tes ordres aux dieux... » (§ 1104). On lui dit : « O Pur, occupe ta place dans la barque de Râ, pour parcourir le ciel, pour que tu traverses le ciel avec les Étoiles impérissables, et que tu navigues avec les Planètes infatigables. Reçois tes offrandes de la barque du soir; deviens Esprit dans la Dat. Vis cette vie délicieuse, dont vit le Seigneur de l'horizon oriental. » (§ 1171). Désormais, le roi suit les destinées de Râ dans sa course diurne et nocturne; il gouverne, avec le Soleil, l'univers. Il devient une réplique de Râ, au ciel, comme sur terre.

JUGEMENT DU ROI MORT PAR LE TRIBUNAL DE RÂ Le roi conquiert-il le ciel par la seule force de l'imitation magique d'Osiris, et par la seule bienveillance des dieux? Ne lui impose-t-on pas de conditions pour avoir accès auprès de Râ? Les textes des Pyramides donnent réponse à cette question capitale, d'où dépend la valeur morale de la civilisation memphite. Oui, l'accès du roi au ciel est subordonné à une condition : mériter le ciel, et justifier ses actions par-devant le tribunal de Râ.

De même qu'Osiris a été déclaré « juste », avant d'être admis auprès de Râ, de même le roi, qu'on appelle désormais « l'Osiris N. » ne montera au ciel que s'il a été reconnu « juste de voix » *(maâ kherou)*, c'est-à-dire justifié par son témoignage, qui est vérifié, reconnu véridique par le tribunal de Râ. Cette obligation est définie par des allusions fort claires : « Atoum appelle N. au ciel pour la vie... On n'a rien trouvé de mal dans ce qu'a fait le roi N. Large est le sens de cette parole, au regard de ta face, ô Râ ! » (§ 1238).

La scène du tribunal est évoquée tout au long dans un chapitre qui décrit Ounas en route pour le ciel : Il réclame, de lui-même, le jugement des dieux : « Il veut être juste de voix par ses actions... » (c'est-à-dire, justifié par ce qu'il a fait sur terre). Les juges sont les membres de la Grande Ennéade, assistés de la Double-Maât qui représente les deux Justices, filles de Râ, dans les Deux Égyptes, et voici la sentence : « Attendu que Tefen et Tefnet ont jugé Ounas; attendu que les Deux Justices l'ont entendu; attendu que Shou a été le témoin; attendu que les Deux Justices ont rendu le verdict : il a pris possession des trônes de Geb, et il s'est élevé lui-même jusqu'où il voulait. Rassemblant ses chairs qui étaient dans le tombeau, il s'unit à ceux qui sont dans le Noun; il fait aboutir les paroles d'Héliopolis... Ainsi, Ounas sort, en ce jour, sous forme juste d'Esprit vivant. »

Supposons le verdict défavorable : « Ounas aurait été déchiré par une hyène, ou jeté aux flammes... » Le texte note que le roi ne peut se défendre d'appréhension,

en se présentant devant le tribunal : « O Dieux du Sud, du Nord, de l'Occident, de l'Orient, défendez Ounas, car il a eu peur, lorsqu'il a pris séance avec la Hyène de la Double Salle mais voici qu'Ounas sort en ce jour ; ce qu'il amène, c'est Maât (la Vérité et Justice), certes, avec lui. Ounas n'est pas donné à vos flammes, ô Dieux ! » (§ 316 sq.).

Les dieux et les hommes attendaient le verdict des juges :

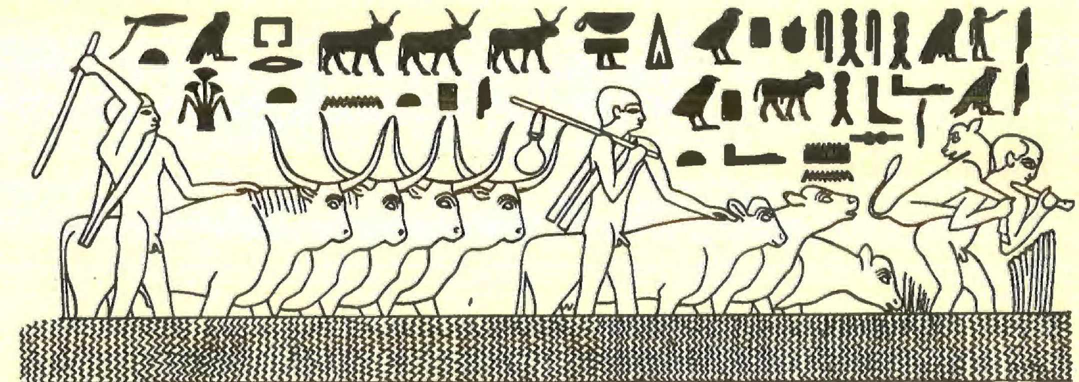
« Le ciel est en joie, la terre est en allégresse, quand ils entendent que le roi a mis la Justice à la place de l'iniquité. » (§ 1775.)

CONCLUSION : RESPONSABILITÉ DU ROI Il n'en reste pas moins que l'ascension au ciel et l'égalité avec Râ étaient lourdes de conséquences pour le Pharaon. Celui-ci, qui était Juge des hommes sur terre, devient, au ciel, justiciable des dieux. Le mérite, telle est la condition de son immortalité céleste ; idée bien moins apparente, dans la doctrine initiale de l'immortalité auprès d'Osiris.

Le progrès moral est immense ; ses conséquences politiques seront étendues. Responsable devant Râ de sa conduite sur terre, le roi devra, quelque jour, rendre des comptes aux hommes mêmes qu'il gouverne ; mais il faudra deux siècles pour en arriver là. Ainsi, la doctrine héliopolitaine, par le crédit qu'elle confère à la pensée, à la raison, aux valeurs intellectuelles, à la sanction morale, à la responsabilité humaine, portera un coup décisif au régime de la royauté autocrate et absolue, d'origine magique, et de droit divin.



UN DÉFUNT OSIRIEN ET SON ÂME (J.-J. Clère).



PASSAGE A GUÉ D'UN TROUPEAU (TOMBEAU DE TI)

CHAPITRE V

DE LA VIe A LA VIIIe DYNASTIE. LA FIN DE L'EMPIRE MEMPHITE (2540-2360)

I

LA VIe DYNASTIE : EXTENSION EN NUBIE ET EN CANAAN

L'ÉVOLUTION POLITIQUE DE LA VIe A LA VIIIe DYNASTIE La formidable puissance matérielle de la IVe dynastie avait amené la monarchie de droit divin à son apogée ; le développement intellectuel et les raffinements de la spéculation, sous la Ve dynastie, engageaient, au contraire, les classes cultivées à la critique du régime, préparant les voies à sa transformation, ou à son déclin. Les dernières dynasties memphites, de la VIe à la VIIIe, nous font assister, en effet, à une lente décadence de l'Ancien Empire ; mais, si ces dynasties n'ont pas le rayonnement des précédentes, elles offrent à l'historien l'intérêt nuancé des périodes d'évolution. La ruine d'un régime politique et social s'obtient au prix de luttes tantôt sournoises, tantôt brutales, qui nous décèlent les ambitions des

hommes en rivalité : ainsi, derrière la façade majestueuse, mais déjà lézardée, des institutions, on distingue la vie inquiète des Pharaons qui perdent, bribe à bribe, leur autorité ; les passions des prêtres et des nobles qui démembrent, pièce à pièce, l'unité du royaume ; les poussées de plus en plus violentes de la plèbe qui ébranlent, puis renversent les idoles établies, pour assouvir la soif de jouissances matérielles, trop longtemps refoulée. Pendant deux siècles, cette Égypte, qui avait jusque-là proposé au monde oriental le modèle d'une merveilleuse organisation centralisée, lui donne le spectacle d'une société qui se désagrège, qui cherche, à tâtons, un régime politique ayant une autre base que le despotisme sacré d'un roi-dieu. A ces troubles internes — qui se seraient peut-être résolus par un compromis — s'ajoute le péril extérieur, qui va grandissant par l'infiltration de peuples émigrés d'Asie. Alors l'autorité royale, encore bien défendue par les vigoureux souverains de la VIe dynastie, se trouvera attaquée au dehors, affaiblie au dedans, et, ce qui arrive sous la VIIe dynastie, les forces matérielles et morales manquant à la fois, le régime s'écroule dans la révolte et dans le sang.

Nous distinguerons dans cette chute deux étapes : la VIe dynastie, qui, par impulsion acquise et par la volonté de ses rois, fait frein sur la pente, front au danger, et élargit les frontières de l'Égypte ; — et les VIIe et VIIIe dynasties, qui ne résistent plus à l'invasion étrangère, ni, à l'intérieur, au progrès des factions.

LES PHARAONS DE LA VIe DYNASTIE Manéthon les qualifie de Memphites, ce qui implique rupture avec la lignée précédente (dite éléphantite), et laisse deviner la réaction habituelle d'une dynastie nouvelle contre l'ancienne. Les Tables royales lui attribuent huit Pharaons, tandis que Manéthon ne cite que six noms, qui correspondent à ceux que révèlent les monuments. Abydos introduit, comme deuxième roi, Ouserkarâ, dont nulle trace ne subsiste. Après Pépi II, des noms cités à Abydos et par le papyrus de Turin sont, pour nous, inexistants, faute de documents (1).

(1) VIe A VIIIe DYNASTIES

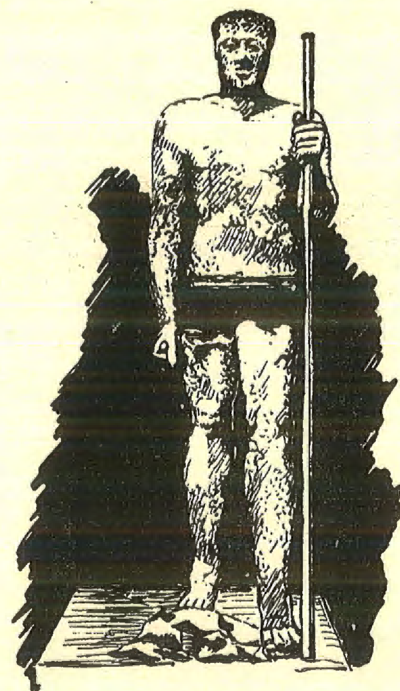
TABLES ROYALES ET MONUMENTS	MANÉTHON *VIe dynastie* 6 rois memphites	DATES APPROXIMATIVES	TABLES ROYALES ET MONUMENTS	MANÉTHON *VIe dynastie*	DATES APPROXIMATIVES
Téti	1. Othoès	2540	Pépi (II)	4. Phios (vit 100 ans)	2485-2390 règne 95 ans d'apr. pap. Turin
Ouserkarâ					
Pépi (I)	2. Phios				
Mehtimsaf	3. Methésouphis		Zefamsaf	5. Methésouphis	
			Neteragert	6. Reine Nitôkris	

Par contre, Pépi Ier, Mehtimsaf, Pépi II, sont personnages beaucoup plus vivants que les rois de la Ve dynastie. Ils ont laissé un très grand nombre de monuments. Leur activité se manifeste, non seulement en Égypte, mais hors des frontières, et loin à l'étranger. Enfin, trois ont eu des règnes d'une durée exceptionnelle ; Téti a occupé le trône trente ans, Pépi Ier, cinquante-trois ans, Pépi II quatre-vingt-quinze ans, — longévité annonciatrice d'une sève puissante, sinon de règnes fortunés. Les textes royaux, les biographies individuelles, les récits d'expéditions lointaines sont abondants, disséminés en tous lieux, et fort explicites. L'historien y puise une connaissance précise des événements, et, parfois, des hommes mêmes.

Quelle position la nouvelle dynastie prit-elle, par rapport au clergé de Râ ? Dans le domaine spirituel, Héliopolis élargit son emprise : témoin les textes écrits à l'intérieur des pyramides, et qui vont se développant, de Téti à Pépi II ; le contenu en devient plus dogmatique, les formules magiques y tiennent moins de place, les exposés sur les mythes et rituels gagnent en importance. Dans le domaine matériel, la richesse des Héliopolitains n'a pu que s'accroître, mais il semble que Râ n'ait plus de temples spéciaux ; les inscriptions ne les mentionnent pas ; des monuments du genre de celui de Sahourâ ne se retrouvent pas après la Ve dynastie. Cela signifie-t-il que Râ — comme cela est assuré sous l'empire thébain — a déjà pris place dans tous les temples ? En tout cas, ce partage avec Osiris et les autres dieux ne va pas sans quelque diminution de prestige. Même, une réaction contre la prépotence excessive de Râ transparaît à l'étude des noms royaux. Comme Ounas l'avait déjà fait, Téti néglige de composer son nom de couronnement avec le mot Râ. Il est vrai que ses successeurs en restaurent l'usage : Pépi Ier se fera appeler Merjrâ (aimé de Râ) ; Mehtimsaf sera Merenrâ (j'ai aimé Râ) ; Pépi II, Neferkarâ (beau est le Ka de Râ). Néanmoins, un retour en faveur de dieux plus anciens se remarque dans ce nom : Mehtimsaf, qui signifie : « Celui qui le garde est Mehti, » épithète de Seth. Si Râ reste le dieu royal, la ferveur des rois envers leur Père céleste s'est calmée, en devenant traditionnelle. Au contraire, dans l'ensemble de l'Égypte, le culte d'Osiris gagne du terrain, par la divulgation des rites funéraires à un nombre de plus en plus étendu de prêtres, de nobles et de bourgeois.

PYRAMIDES ET STATUES ROYALES Les pyramides royales qui subsistent sont celles de Téti, Pépi Ier, Mehtimsaf et Pépi II. L'extérieur en est ruiné, mais les chambres funéraires et les sarcophages, de solide granit, ont résisté. Des temples funéraires, il reste des substructures. Pour la première fois, les corps des Pharaons laissent des vestiges authentiques dans les sarcophages. De Téti,

nous avons le masque funéraire. La momie de Mehtimsaf Ier a été retrouvée dans sa pyramide : on voit aujourd'hui, au Musée du Caire, la tête, détachée du tronc, avec la mâchoire inférieure brisée par les pilleurs des tombes ; sur le côté gauche du crâne pend la tresse, que portaient les jeunes princes, ce qui correspond exactement à l'âge juvénile que les monuments attribuent au roi (1) ; les vases dits *canopes*, où l'on mettait sous la garde des dieux les viscères momifiés, étaient aussi en place. De même, nous possédons, sinon la momie, du moins les canopes d'albâtre de Pépi Ier. Les traits de ce roi nous sont connus par une magnifique statue de bronze, retrouvée à Hiérakonpolis. La tête, aux yeux incrustés d'émail, admirable d'expression et de vie, accuse une personnalité énergique. Dans le buste était placée une petite statue : figure-t-elle l'âme de Pépi Ier, ou l'image de son fils Mehtimsaf ? D'après une inscription de Koptos, une autre statue de Pépi Ier, en « cuivre d'Asie », était déposée dans le temple de Min. Les relations commerciales et militaires se développaient, en tout sens, avec l'Étranger.


PÉPI Ier
(Bronze) (Caire) (J. Braemer).

1° *Extension en Nubie.*

LA BASSE-NUBIE SOUS L'ANCIEN EMPIRE Depuis la préhistoire égyptienne, la population de la haute vallée, de Memphis à la deuxième cataracte, était homogène. Mais, tandis que toute l'Égypte du Sud se transforme, comme nous l'avons vu au chapitre II, par l'impulsion et les innovations venues du Nord, le groupe égypto-libyen établi en Nubie se laisse définitivement distancer par les Égyptiens policés, et s'en détache par les mœurs, le dialecte, la civilisation arriérée, l'équipement énéolithique. Beaucoup d'armes, en pierre non taillée, avec quelques outils en cuivre ; des tombes très grossières, une céramique toujours rudimentaire, voilà les caractères du groupe nubien, jusqu'à la fin de la VIe dynastie.

(1) *Guide au Musée du Caire*, 4e éd., p. 309, n° 3197. Dans la même vitrine, quelques ossements recueillis dans la pyramide d'Ounas, et que Maspero attribue à ce roi.

La population de la Nubie s'est renouvelée, cependant, à cette époque, par une vague de migrations ; mais l'apport des nègres a-t-il augmenté ? Elliot Smith estime que les nouveaux venus sont des négroïdes, complètement différents des Égypto-Libyens. Junker, au contraire, dénie la présence de noirs, à cette époque, en Haute et Basse-Nubie. Il est vrai que les textes égyptiens de l'Ancien Empire appellent les Nubiens : des « *Nehesiou* », nom qui, mille ans après, depuis 1600, s'étendra même aux nègres véritables. Toutefois, Junker n'a pas de peine à démontrer qu'avant le Nouvel Empire, Nehesiou est un terme géographique, et non ethnique, qui désigne, généralement, tous les Koushites-Hamites : ce sont les Éthiopiens des Grecs. Descendus du plateau d'Abyssinie, ou venus par le désert arabique, ils s'immiscent parmi les Libyens du Sud, de la mer Rouge aux Oasis. Les Égyptiens les dénombrent par tribus qu'ils nomment : *Iountiou* (Troglodytes), le long de la mer Rouge ; *gens de Pount*, entre l'Érythrée et l'Abyssinie ; et les « *quatre peuples étrangers* », ou « *quatre régions orientales* » (1) : ceux de *Iertet*, *Maz*, *Imam*, *Ouaouat* (2), sur les deux rives du Nil, en Haute et Basse-Nubie. Tous sont des *Nehesiou*. Or ceux-ci, lorsqu'ils seront figurés sur les monuments du Moyen Empire (depuis 2100), n'ont point l'aspect de négroïdes ; ils offrent le type hamitique caractérisé, et les Égyptiens les associent aux Nubiens du Sud, *Temhou*. Sous l'Ancien Empire, nous n'en avons d'autre représentation que les petits signes de l'écriture hiéroglyphique, minuscules, mais assez précis pour qu'on y reconnaisse des Libyens, à leur barbiche pointue, à leur chevelure longue, serrée d'une bandelette flottante, et à la plume d'autruche, plantée sur leur tête : les uns et les autres, encore très ressemblants d'aspect aux Asiatiques *Âmou*, avec lesquels ils ont une parenté ethnique.

LE DODÉCASCHÈNE ET SES RICHESSES Dès la IIIe dynastie, les incursions des Nubiens qui avoisinent la première cataracte déterminèrent Zeser à occuper une marche qu'on appellera, à l'époque grecque, « pays des 12 lieues », Dodécaschène, qui s'étend d'Éléphantine à Hiérasykaminos. Un récit légendaire, de très basse époque, gravé sur la stèle dite « des 7 années de famine », attribuée à Zeser, expose l'intérêt, pour l'économie égyptienne, de cette région granitique, riche en carrières de pierres ignées et de pierres précieuses, et en mines d'or et d'argent : c'est des environs d'Assouân que l'on tirait, en outre, les blocs énormes de granit pour les pyramides, les colonnes de la Ve dynastie, les statues colossales

(1) Expression des textes de la XIIe dynastie (Beni-Hassan et Ouâdi Hammâmât).
(2) Énumérés dans cet ordre par l'inscription-d'Ouni.

des Pharaons. Ne fallait-il pas mettre ces trésors à l'abri des pillards Nehesiou? Aussi notre texte dit-il qu' « un mur se trouve entre les Nubiens et la région d'Éléphantine, et on y veille jour et nuit ». Une forte muraille de briques est visible aujourd'hui encore, sur 12 kilomètres, le long de la route d'Assouan à Chellal; elle a été décrite par Strabon.

Quelques années après, Snefrou partant de cette base pour « razzier à fond le pays des Nehesiou », en ramena, suivant la Pierre de Palerme, « 7000 prisonniers et 200 000 têtes de petit et gros bétail, et il renforça les murs qu'on appela « Édifices de Snefrou ». Ses successeurs gardent à vue ce boulevard méridional : les noms de Khéops, Sahourâ, sont gravés dans l'île de Séhel; ceux de Sahourâ, Zedkarâ figurent dans des graffiti, en Nubie. D'ailleurs, la Ve dynastie, originaire d'Éléphantine, selon Manéthon, ne pouvait se désintéresser de la sécurité des cataractes; Ouserkaf, Neferirkarâ, Ounas gravent leurs noms, avec l'épithète « seigneur des pays étrangers », sur des blocs de granit, dans l'île d'Éléphantine.

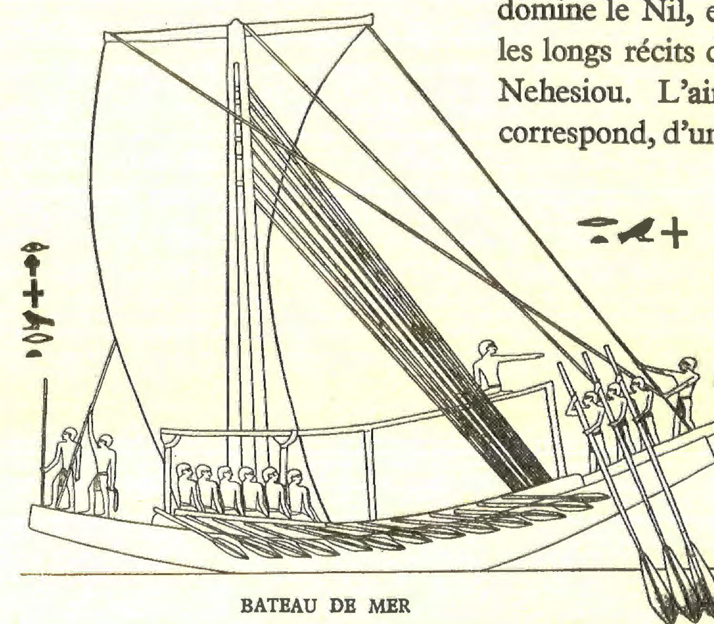
La porte du Sud. — Soudan et Pount Sous la VIe dynastie se multiplient les textes relatifs à la région des cataractes et à la Nubie. Les Nubiens cherchent évidemment à gagner l'Égypte, en quête de pillage, ou de travail, à défaut de mieux, car ils sont aptes à fournir, comme aujourd'hui encore, des ouvriers agricoles, mais surtout une main-d'œuvre de serviteurs, policiers, soldats mercenaires. Depuis Pépi Ier, les rois introduisent des « Nehesiou pacifiés » comme cultivateurs dans les terres royales et, comme recrues, dans l'armée (1). C'est ce que nous apprend le Directeur du Sud, Ouni, qui se vante d'avoir levé une forte armée pour Pépi Ier, « dans le Sud entier, depuis Éléphantine jusqu'au XXIIe nome, — et aussi, parmi les Nehesiou du pays de Iertet, de Maz, d'Imam, d'Ouaouat, de Kaaou, et dans la Terre des Temhou », troupes mercenaires, dirigées par les « commandants en chef et régents de forteresses, et les chefs intrépides du Sud et du Nord et de ces pays Nehesiou ». (Ouni, lignes 14-18). Sous le règne de Mehtimsaf Ier, le même Ouni est envoyé à Éléphantine pour « creuser cinq chenaux » dans la cataracte, et « construire trois bateaux de charge et quatre autres navires, avec de l'acacia du pays d'Ouaouat »; il ramènera, par eau, sarcophages, stèles et tables d'offrandes en granit, destinées aux tombes royales.

Depuis Pépi Ier, le 1er nome du Sud est appelé « porte d'Éléphantine », ou « porte du Sud »; c'était un réduit pour la défensive, mais aussi une base d'expéditions

(1) La tribu de Maz se spécialise pour fournir des mercenaires à la police et aux armées. Les « gendarmes » égyptiens s'appelleront de leur nom, *Mazaiou*.

militaires et commerciales. Les fouilles récentes de Reisner en Nubie prouvent que le Nil fut colonisé jusqu'à la hauteur de la troisième cataracte (Kerma). De là, des expéditions poussaient plus au Sud, et en toutes directions..

Les agents des Pharaons dans cette « tête de Haute-Égypte », comme on appelait la zone d'Éléphantine, furent des nomarques d'Edfou et surtout d'Éléphantine, probablement petits-fils de Pharaons, auxquels était confiée la direction de la Porte et du Ier nome. Leurs tombeaux spacieux sont creusés en hypogées dans la falaise libyque qui domine le Nil, en face d'Assouân; on y lit les longs récits de leurs campagnes chez les Nehesiou. L'aire en est très étendue; elle correspond, d'une part, à ce que nous appelons le désert nubien et le Soudan, traversés par le grand S que décrit le Haut Nil, et, d'autre part, sur la rive droite du Nil, à l'Éthiopie des Grecs (plateau de l'Abyssinie actuelle), qui touche à la mer Rouge, avec les ports de Bérénice, Souakim, etc.



BATEAU DE MER
J.-J. Clère).

Ainsi, ce que Pépi Ier convoitait sur le Haut-Nil c'était l'or de rivière, l'or de roche, des pierres rares, des bois durs, des peaux, du bétail, de la main-d'œuvre, tout ce que pouvait fournir l'Afrique centrale à l'Égypte, par la voie du Nil. D'autre part, ce qu'il cherche entre Nil et mer Rouge, c'est la voie d'accès au pays des Aromates, des pierres précieuses, des grandes chasses, que les Égyptiens appelaient *Pount*. Ce nom s'appliquait parfois, à cause des rapports de commerce et des produits similaires, non seulement à la côte africaine de la mer Rouge, mais aussi à la côte arabique : « les terrasses de l'encens, à Pount, sur les deux côtés de la Très Verte, » diront les textes de Deir el-Bahari. Ptolémée confirme la double acception en situant une « ville de Pount » sur la côte arabique, en face de l'Érythrée d'aujourd'hui. Or, ce que Pount donnait aux Égyptiens, ce n'était pas seulement l'accès aux entrepôts de l'Arabie, mais, par delà le golfe Persique, le contact indirect avec le lointain Orient asiatique, ses

productions et richesses qu'on disait fabuleuses. Bref, ce pays évoquait tout ce que l'Inde offrira, plus tard, à la cupidité des Européens.

D'ailleurs, la population elle-même intéressait profondément les Égyptiens. Les Négadiens, pour une part, étaient venus de l'Arabie, par Pount; une tradition fort ancienne disait qu'Horus et Hathor étaient originaires de Pount; aussi l'appelait-on *ta neter*, « la terre du dieu (Horus) ». Cela explique que les Égyptiens en parlaient avec vénération; tout en le considérant comme terre étrangère, ils n'accompagnèrent jamais ce nom ni du piquet de guerre, ni de la qualification « ennemi vaincu », ni de l'épithète méprisante de « vil », ou « humilié », qu'ils accolent toujours aux noms de *Koush* ou de l'*Asie*, tout au moins depuis le Moyen Empire : Pount n'est pas pour l'Égypte un pays « hostile ».

Le type ethnique du Pounite, qui rappelle le faciès arabe, à nez aquilin, comporte une barbiche, avec boucle terminale, — celle que l'on prête aux dieux égyptiens, — et un teint rougeâtre, semblable à celui des Égyptiens eux-mêmes. Dans les rapports de l'Égypte avec Pount, il entre un peu de cette piété attendrie qu'on témoigne à de lointains ancêtres.

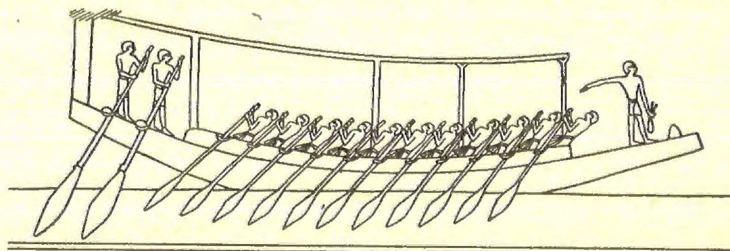
HERKHOUF EXPLORE LE SOUDAN Un des titres en honneur, portés par les officiers de Pharaon depuis la Ve dynastie, c'est celui de « Directeur des interprètes » *(imra âou)*, qui correspond à la qualité de « chef de caravanes » à l'étranger, avec brevet spécial de drogman. C'est le titre que revendique aussi le premier de ces princes d'Assouân qui nous ont laissé des inscriptions d'un si puissant intérêt, dans leurs hypogées de la falaise libyque qui surplombe le Nil, à la première cataracte.

Herkhouf, « prince, ami unique », et « porte-sceau du roi », déclare qu'il « rapportait tout ce qui concerne les pays étrangers à son Seigneur, comme Directeur de tous les pays étrangers de la « Tête du Sud »; c'est lui qui mettait la « terreur de l'Horus (le roi) dans les pays étrangers ». A trois reprises, Herkhouf visite les gens du Haut-Nil; en huit mois, il pacifie ces nomades turbulents et revient avec 300 ânes, chargés d'encens, d'ébène, de parfum hekenou, de grains, de peaux de panthères, avec des « dents d'éléphants, des bois façonnés, et tout bon tribut ».

En l'an 2 du règne de Pépi II, Herkhouf s'acquitta d'une quatrième mission en Imam, à la grande satisfaction du roi; celui-ci remercia son messager par une lettre royale dont Herkhouf fut si fier qu'il fit graver le document sur la façade extérieure de sa tombe, afin que nul n'en ignorât. Voici cette missive :

« Scellé par le roi lui-même, en l'an 2, 3e mois de la saison de la Crue, 15e jour.

« Ordre royal pour l'Ami unique... Herkhouf. Voici que j'ai connaissance des paroles de cette tienne lettre que tu as faite pour le roi, au palais, afin de faire savoir que tu es descendu en paix de l'Imam, avec les soldats qui étaient avec toi. Tu disais, dans cette tienne lettre, que tu avais ramené toute espèce d'envois grands et beaux qu'avait donnés la déesse Hathor, dame de Imam, pour le Ka du roi du Sud et du Nord, Neferkarâ, vivant à jamais et à toujours. — Et tu disais, dans cette tienne lettre, que tu avais ramené un Dinga (1), qui danse pour le dieu, de la terre des Gens de l'Horizon oriental, pareil au Dinga que le trésorier royal (Baourzeded) ramena de Pount, au temps du roi Issi (2). — Et tu as dit à ma Majesté : Jamais n'eut occasion d'amener chose pareille aucun autre (messager) qui vit l'Imam auparavant. Aussi Sa Majesté rendra tes honneurs nombreux et parfaits, pour la gloire du fils de ton fils, à jamais, et pour que tous les hommes disent, quand ils entendront ce que ma Majesté a fait pour toi : « Il n'existe rien de pareil à ce qu'on a fait pour l'ami unique Herkhouf, lorsqu'il descendit de l'Imam, à cause de la vigilance avec laquelle il agit pour faire ce que désire, loue et ordonne son Seigneur ! »


BARQUE FLUVIALE
(J.-J. Clère).

« Viens donc, pour toi, en descendant au Nord, à la Cour, sur-le-champ. Hâte-toi, pour que tu m'amènes, avec toi, ce Dinga que tu ramènes de la terre des Gens de l'Horizon-oriental, en vie, santé, force, pour faire la danse du dieu, pour réjouir le cœur, pour (combler) le cœur du roi du Sud et du Nord, Neferkarâ, vivant à jamais. S'il descend avec toi en bateau, fais que des gens de confiance soient derrière lui, et sur les deux bords, veillant qu'il ne tombe à l'eau; s'il se couche la nuit, fais que des hommes de confiance couchent avec lui dans sa couverture; et inspecte-les dix fois par nuit; car ma Majesté désire voir le Dinga plus encore que les (merveilles) rapportées des mines de Pount.

« Si tu arrives à la Cour, bien entendu, avec le Dinga vivant, sain et fort, ma Majesté te fera (cadeau) plus grand qu'on n'a fait au trésorier royal Baourzeded au temps d'Issi, — en rapport avec la joie de ma Majesté, à la vue de ce Dinga.

(1) Le déterminatif est un nain.
(2) De la Ve dynastie.

« Des ordres ont été transmis aux Régents des Villes-Neuves, aux Amis, aux Directeurs des prophètes, pour ordonner qu'il (Herkhouf) prélève des subsistances pour lui, dans tout château du Service d'Agriculture et dans tout temple ; et l'on ne peut pas opposer d'immunités à ce sujet. »

LES NAINS DINGA DU SOUDAN ET DE POUNT Un tel document, outre son intérêt psychologique, a le mérite de nous renseigner sur l'Imam, qu'il faut situer en arrière du pays de Pount, sorte de relais des communications commerciales avec les Gens de l'Horizon oriental, c'est-à-dire du désert arabique, parmi lesquels se trouvaient des Dinga, pareils à ceux du pays de Pount. Qu'étaient ces Dinga ? Sans aucun doute, ce sont ces « petits hommes », les Pygmées dont Hérodote et Diodore nous signalent avec étonnement la présence dans la région des sources du Nil (*supra*, chap. I), et que, de nos jours, Stanley a retrouvés (et Schweinfurth après lui), mais à des distances plus lointaines, vers le lac Tanganyka, sous le même nom : Dinka. Au IIIe millénaire avant notre ère, ces tribus de nains circulaient encore de la mer Rouge au Soudan, objet de curiosité pour les civilisés, à tel point que Pépi II se pique de préférer le Dinga à toutes merveilles de Pount. Un autre témoignage, sur le rôle de ces Dinga à la Cour, nous est donné par un texte de la pyramide de Pépi II ; le roi défunt, pour être bien accueilli par le passeur taciturne qui mène en barque les morts au ciel, lui envoie dire : « C'est Pépi, le Dinga, danseur du dieu, qui réjouit le dieu, devant son grand trône, comme tu l'as entendu dire dans les maisons, et comme tu l'as appris sur les chemins, en ce jour où on appelle Pépi pour la vie » (§ 1189). Ainsi suggère-t-on au passeur que Râ lui-même serait ravi de recevoir ce nain qui a tant fait rire le Pharaon sur terre, et qui dansait si bien « la danse du dieu » : chorégraphie sans doute pareille à celle que mène Bès, le grotesque dieu-nain, venu, lui aussi, selon la tradition, de Pount ou d'Arabie, et dont la coiffure de plumes, la peau de panthère et l'accoutrement sauvage dénotent les origines. Dans la laideur joviale de Bès et des Dinga, les Égyptiens trouvaient un contre-charme (l'*apotropeia* des Grecs), pour conjurer de mauvais sorts ; aussi avaient-ils fait de Bès le dieu de la parure féminine, de la musique, des divertissements mondains, et, pour la



NAIN PORTANT UN SINGE (J.-J. Clère).

même raison, les Pharaons recherchaient-ils à la Cour la présence du Dinga porte-bonheur.

EXPÉDITIONS MILITAIRES AU SOUDAN Avec Pépinekht, autre prince d'Éléphantine, et Directeur de caravanes sous Pépi II, le caractère de ces expéditions au Soudan change. Surviennent des migrations de Nubiens, probablement consécutives à une pression exercée par les Nègres de l'Afrique centrale ; des guerres mettent le trouble dans l'Imam, Pépi II doit intervenir ; de pacifiques qu'elles étaient, les expéditions deviennent guerrières.

C'est pour « défoncer le pays d'Ouaouat et d'Iertet » que Pépinekht fut envoyé par son maître, « à la tête de nombreux et vigoureux soldats, choisis parmi les plus courageux » ; aussi mérita-t-il toute louange « en massacrant un grand nombre de fils de cheikhs et d'excellents capitaines nubiens, et en ramenant à la cour un grand nombre de « blessés vivants », c'est-à-dire, de prisonniers capturés sur le champ de bataille. A la fin de sa carrière, Pépinekht se trouve sur la côte de la mer Rouge, pour recueillir les débris d'une expédition malheureuse à Pount, sur laquelle nous reviendrons.

Les affaires du Sud prennent encore plus grave tournure dans les récits de Sabni, autre chef d'expédition de Pépi II. Le père de Sabni, l'Ami unique Mekhou, avait été tué en pays nubien, au cours d'une expédition. Son fils Sabni se hâte de lever des troupes, charge 100 ânes d'une pacotille de fards pour la toilette, de miel, d'étoffes, d'huiles, de toute espèce de choses en sacs, pour faire des cadeaux ou échanges dans ces pays des Nehesiou, et il part, prévenant le roi qu'il veut ramener son père défunt des pays d'Ouaouat et d'Outet. Il y réussit et Iri, le messager du roi, vient à la rencontre de Sabni, avec tout ce qu'il faut pour rendre le dernier hommage au défunt Mekhou : c'est-à-dire des embaumeurs, un officiant, des préposés à la sacristie pour la momification, des pleureurs, des offrandes rituelles complètes, des huiles fournies par le trésor royal, l'équipement secret (de la momie), les parures, les bandelettes, et tout le matériel de sépulture, aux frais de la Cour.

La lignée de ces princes d'Éléphantine s'éteint là. Si nous ajoutons qu'un serviteur du porte-sceau royal, Téti, accompagne son maître dans une expédition à *Kash*, graphie archaïque de *Koush*, l'Éthiopie, et un autre prince, Khouj, au pays de Pount, nous aurons cité les principaux témoignages de l'activité pharaonique sur la frontière méridionale, sous la VIe dynastie.

EXPÉDITIONS MARITIMES VERS POUNT Les allusions à Pount, que nous venons de signaler dans les tombeaux d'Éléphantine, prouvent que l'arrière-pays du Soudan et celui de Pount étaient en communication. Toutefois, l'importance de la région de Pount était dans sa façade sur la mer Rouge et ses relations maritimes avec l'Arabie, dont Pount, par ses aromates, ses bois précieux, ses mines de pierreries était la réplique africaine. Les rapports de l'Égypte avec Pount auront lieu, de préférence, par mer, soit depuis Qoséir et Bérénice, pour la Haute-Égypte, soit depuis le golfe Héroopolite pour le Delta.

L'Ancien Empire nous livre des témoignages espacés et assez rares, mais non négligeables, de relations maritimes avec Pount. C'est sous Khéops que se rencontre la première mention de ce nom, à propos d'un esclave appartenant à un fils de ce pharaon, et qui vient de ce pays. La première expédition connue date de Sahourâ ; la pierre de Palerme nous informe qu'il fit des constructions pour Râ et Hathor (femme divine de Râ), vers l'an 13 de son règne, et qu'il approvisionna le temple en faisant venir du Sinaï de la malachite *(mefkat)*, et de Pount, 80 000 mesures d'encens, 6 000 d'électrum et 2 600 de pierres jaunes, devant servir aux fumigations du culte, à la fabrication des ustensiles et du mobilier sacré. L'énorme consommation d'encens, dans le culte des dieux et des morts, exigea des relations périodiques et régulières par voie de mer. Dans l'inscription de Pépinekht, le prince d'Éléphantine, nous avons, à dessein, omis un passage dont l'intérêt trouve sa place ici :

« Sa Majesté (Pépi II) m'envoya vers le pays des Âmou (asiatiques) pour lui ramener (le corps) de l'Ami unique, (chef) des marins, directeur de caravanes, Anânkht. Celui-ci était (occupé) à construire un navire *(kbent)* en ce lieu pour (aller à) Pount ; mais les Âmou du désert (1) le tuèrent, avec la troupe de soldats qui étaient avec lui. (Je le vengeai) en tuant leurs hommes, moi et la troupe de soldats qui était avec moi. »

Les termes de ce récit prouvent que la construction, ou le montage, du navire « byblite » *(kbenti*, cf. *infra*, p. 170) se faisait en un lieu où pénétraient les Asiatiques nomades du désert, c'est-à-dire à proximité du Sinaï, par conséquent non loin du golfe Héroopolite, peut-être sur l'emplacement du Suez actuel. De là, on cinglait vers Pount, en suivant la côte africaine de la mer Rouge : de telles navigations seront décrites en détail sur les monuments de l'empire thébain, au temps de la reine *Hatshepsout*.

(1) Litt. « d'entre ceux qui sont sur les sables » *(Heriou shâ)*.

2° *Expansion vers Canaan*

LA PORTE DE L'ORIENT VERS CANAAN L'isthme de Suez, charnière de l'Afrique avec l'Asie, serait le point vulnérable de l'Égypte, si la nature ne l'avait fortifié par l'eau et le sable. La Méditerranée l'encombrait de lagunes sur sa face nord, entre Tanis et Péluse, tandis que, du côté sud, le lac de *Qemour* prolongeait la mer Rouge jusqu'au centre de l'isthme actuel (vers Ismailiah), et s'étendait à l'Ouest jusqu'à Héroopolis (dont les Grecs ont appliqué le nom à la corne occidentale de cette mer). Entre lagunes et lac, subsistait une étroite langue de terre, seule voie d'accès entre Canaan (1) et le Delta central. Une route naturelle conduisait ensuite d'Ismailiah au Nil par le lit desséché de l'ouâdi Toumilâh, long de 50 kilomètres ; mais, du côté asiatique, un désert de sable (El-Tih), large de 300 kilomètres, s'opposait au passage des migrateurs et des armées, à moins de transporter des provisions d'eau et de vivres pour dix jours de marche. Au sud du désert, c'est la péninsule du Sinaï, aux montagnes chaotiques, isolée entre les deux cornes de la mer Rouge, presque inaccessible et en dehors des routes. Au nord, le rivage de la Méditerranée, entre Zalou et El-Arish, avec ses marais et ses sables, est à peine plus praticable que le désert ; encore cette médiocre voie d'accès n'aboutit-elle qu'aux lagunes de Péluse.

Défendre l'isthme central fut donc chose facile à toute époque. C'est encore à Zeser et à son vizir Imhetep que remontait la première organisation défensive de cette « pointe de l'Orient », nom porté par le 14e nome du Delta, dont Tanis était métropole. Dans l'inscription d'Ouni *(infra*, p. 173), nous verrons qu'une armée égyptienne, marchant vers Canaan, traversait, à sa sortie du Delta, une région fortifiée, « l'île du Nord », où se trouvait « la Porte d'Imhetep », et « le quartier de l'Horus Nebmaât », c'est-à-dire de Snefrou. Celui-ci renforcera le plan tracé par Zeser et Imhetep, « en construisant un boulevard appelé « Mur du Régent v. s. f. », parce qu'il « empêchait les Âmou de descendre vers l'Égypte », au témoignage d'un papyrus du Moyen Empire. Cette mise en défense de la frontière empêcha toute invasion venue de Palestine, jusqu'à la fin de la VIe dynastie.

(1) Canaan est le nom sémitique ancien du pays que nous appellerons Palestine, après l'installation des Philistins, au treizième siècle avant notre ère.

LES MINES DU SINAÏ Par contre, les Pharaons, dès la Ire dynastie, portèrent fréquemment leurs armes dans cette région excentrique, au sud de la route d'Asie, qu'est la péninsule du Sinaï. La raison en était la présence : 1° de minerais de cuivre ; 2° de turquoises ; 3° d'un mélange, coloré en vert minéral, de turquoises broyées, de sels de fer, cuivre, manganèse, cobalt, qu'utilisent l'orfèvrerie et l'art décoratif pour l'ornement des édifices, parures, mobilier ; les Égyptiens le dénommaient *mefkat*. Les mines du Sinaï se trouvaient au sud du désert El-Tih, sur le revers occidental du grand massif granitique qui sépare les deux cornes de la mer Rouge. Deux vallées rocheuses, l'ouâdi Magharâh (vallée de la caverne) et le Sérabit el-Khadem, offraient, à flanc de rocher, les carbonates de cuivre et les turquoises qu'on exploitait dans des galeries à ciel ouvert, larges, étayées de loin en loin par des piliers, réservés sur la masse rocheuse. On a retrouvé les outils, marteaux, ciseaux, la plupart en silex, parfois en cuivre, les creusets en terre réfractaire, et des milliers de tonnes de scories, qui montrent que le traitement des minerais se faisait sur place. Des villages de mineurs, des fortins pour les sol-. dats de garde se reconnaissent dans la vallée et sur les hauteurs (cf. tome I, p. 344).

Il ressort de ces faits que les établissements des Pharaons au Sinaï n'étaient ni considérables, ni permanents, sous l'Ancien Empire. La région des mines était habitée par quelques centaines d'hommes, des Sémites *Âmou* et *Mentiou*, assujettis à fournir la main-d'œuvre. Des inspecteurs royaux venaient, de temps en temps, examiner leur condition, ranimer leur zèle, et recueillir le produit de leur labeur. Le Pharaon avait-il besoin d'une quantité plus considérable de minerai ou de turquoises, il dépêchait un officier en mission, avec une troupe choisie de carriers, maîtres mineurs, dresseurs de pierres. Le transport des hommes et des minerais se faisait par mer, les mines étant à faible distance du rivage, sur le golfe Héroopolite ; de là, mention fréquente de capitaines de navires, pilotes, marins, dans le personnel envoyé au Sinaï.

Or, l'exploitation des mines du « pays de Mefkat » était contrariée par des nomades sémites, venus d'Asie et d'Arabie par le désert, qui prétendaient accaparer eux-mêmes ces mines, tout au moins recevoir la dîme d'usage que les nomades prélèvent, traditionnellement, sur les caravanes et les entreprises des sédentaires. Les Pharaons se trouvèrent donc ici en conflit d'avidité avec les *Âmou* (Asiatiques) et les *Mentiou* « qui sont sur les sables » *(Heriou shâ)*, c'est-à-dire avec les tribus remuantes des Nomades qui fréquentent le désert syrien et arabique. Il faut leur adjoindre les *Iountiou*, du moins ceux d'entre eux qui constituent les barbares Troglodytes, et qui essaiment aussi tout le long de la côte africaine, jusqu'aux

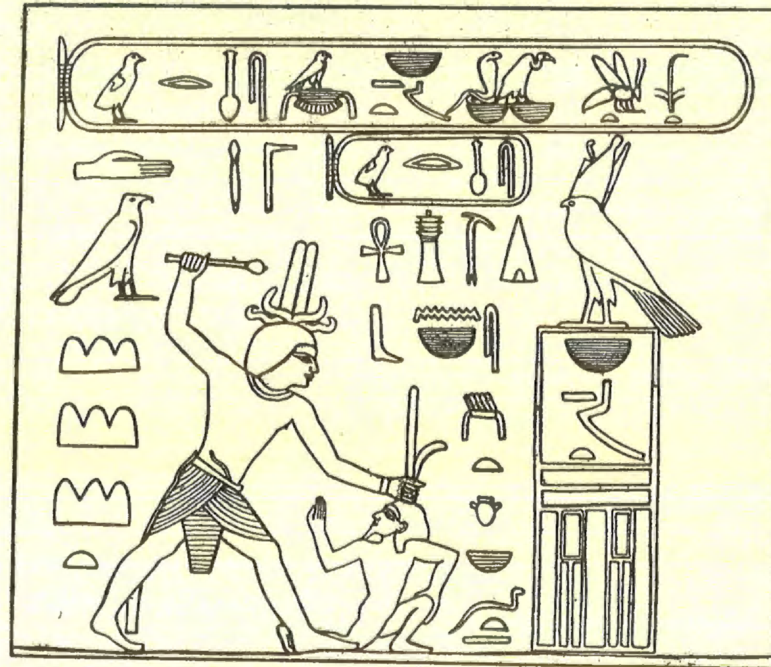
confins du pays de Pount. Il arrive que les Égyptiens désignent l'ensemble de ces tribus, sur les confins du Sinaï, du terme général « *Orientaux* ». L'intérêt historique de ces premiers conflits entre Égyptiens et Asiatiques, c'est qu'ils éclatèrent pour une rivalité économique : à qui profiteraient les mines du Sinaï ?

Nous avons signalé, au chap. II la plaquette du roi Den fracassant la tête d'un Sémite. Au Magharâh, on retrouve, *in situ*, des bas-reliefs de Smerkhet, le nom d'Horus de Zeser (qui est Neterkhet), et des bas-reliefs de Sanekht et de Snefrou, frappant un Sémite qui figure les « pays étrangers » *(Khasetiou)*. Khéops assomme, lui aussi, de sa masse les Iountiou et Mentiou ; puis Sahourâ traite pareillement les « Mentiou et tous les pays étrangers » ; Neouserrâ use de la même formule et grave le même tableau, sous l'égide du disque ailé qui protège « le dieu bon, seigneur des Deux Terres », mais il consacre un superbe vase, sans doute de cuivre, « au dieu Seth (1), seigneur des pays étrangers » ; Menkaouhor et Zedkarâ-Issi font des « expéditions royales aux Échelles de Mefkat », et ils écrasent, comme d'usage, leurs vils adversaires. Pépi Ier, à l'occasion de sa première fête Sed, envoie des troupes nombreuses de marins, soldats, ouvriers, et n'oublie pas de figurer la défaite des Mentiou, en l'an 28 de son règne. La dernière expédition connue, sous l'Ancien Empire, se place au début du règne de Pépi II, et le texte nous énumère des fonctionnaires, mais sans tableau de victoire. Rappelons que le capitaine Pépinekht fut appelé d'Éléphantine pour aller au rivage de la mer Rouge châtier « les Âmou d'entre les Heriou-shâ » qui avaient massacré un Directeur de caravanes se rendant au pays de Pount. Cela signifie que le cordon de police, à la frontière sinaïtique, était déjà rompu, et débordé, le long de la mer Rouge, par les incursions des Nomades.

LES ÉGYPTIENS A BYBLOS Au delà de l'isthme et du Sinaï, les rapports avec Canaan et la Syrie existaient dès l'époque néolithique, car la céramique et les déesses nues de Syrie se retrouvent alors en Égypte, soit que ces objets aient été apportés dans le Delta par des migrations de Sémites et de Montagnards brachycéphales, soit que des relations commerciales les aient introduits d'un pays à l'autre. Depuis 1920, les fouilles inaugurées par M. Montet, continuées par M. Dunand, sur le site de Byblos, ont démontré que, depuis la période thinite, il y avait des échanges suivis entre le Delta et Byblos. On y a trouvé des palettes de pierre, un vase gravé au nom du roi Khâsekhemoui, des objets votifs,

(1) Le texte porte la figure de l'ibis *Thot;* est-ce l'euphémisme usuel pour désigner le Seth du désert et des pays étrangers ?

enfin un cylindre avec hiéroglyphes archaïques, au nom d'un personnage dont les épithètes seules, non pas le nom, sont données : on le dit « aimé de la déesse Hathor, de Râ des pays étrangers, et du dieu (local) Khâtaou, dans Byblos ». Ceci témoigne qu'au début des dynasties égyptiennes, il existait à Byblos (en égyptien *Kben* = Djebail actuel), une colonie égyptienne, avec un établissement permanent, qui comprenait un sanctuaire où le dieu Râ des pays étrangers et la déesse Hathor étaient associés à un dieu local, Khâtaou, originaire du pays de Nega, qu'il faut situer dans le Liban. Une telle association des dieux égyptiens aux divinités locales se constate à toute époque, dans les pays étrangers ; les Pharaons y entretiennent des intelligences avec les cheikhs ou les princes, les prennent à leur service, exercent sur eux une sorte de protectorat. C'est ainsi que Herkhouf et Pépinekht faisaient adorer les « dieux de Pharaon » parmi les Libyens, et qu'au Sinaï, on associait Hathor, Horus, Seped et Seth au roi Snefrou divinisé.



SNEFROU AU SINAÏ (J.-J. Clère).

Or, de telles communications ne suivaient pas la route de terre, longue et ardue, après la traversée presque impraticable du désert entre Tanis et Jaffa ; la liaison était maritime, et s'effectuait par des navires que les Égyptiens appelaient *kbenti*, c'est-à-dire « byblites » (*supra*, p. 166), qu'ils fussent construits à Byblos même, ou en Égypte, sur modèle exotique. Les pins, sapins, cèdres du Liban et de l'Amanus fournissaient aux Syriens des fûts de bois longs et résistants, propres à construire des navires assez solides pour affronter cette Méditerranée dont les « grandes vagues » (1) étaient redoutées des navigateurs. C'est donc du Liban, et

(1) « Les grandes vagues de la mer de Kharou », expression du papyrus d'Ounamonou.

spécialement par Byblos, que les Égyptiens importaient les bois de navires, les bois destinés à la construction de temples, tombeaux, palais ; en outre, les résines, la térébenthine, le bitume, indispensables pour la momification, et bien d'autres produits, surtout des métaux : le cuivre et l'or de Chypre et d'Arménie, l'argent du Taurus. Sur la pierre de Palerme, on note que Snefrou reçoit, au début de son règne, 40 navires chargés de pins *(âsh)*; les années suivantes, on mentionne la construction d'un vaisseau de 100 coudées (52 mètres de long) en bois de pin, et deux autres de même taille, en bois *mer*, ainsi que la fabrication de deux grandes portes pour le palais du roi. Les fouilles à Byblos ont livré des petits monuments aux noms des rois Khéops, Menkaouhor, Sahourâ, Teti, Ounas (V^e dynastie) ; ils citent un temple de « Râ sur son territoire », puis de Pépi Ier où il est de nouveau question de « Râ des pays étrangers », et de Pépi II, à propos de la fête Sed qui a nécessité des achats de produits divers. Toutes ces mentions sur le culte local de Râ, adopté à Byblos, insuffisantes à prouver que Râ est d'origine asiatique, confirment, du moins, la grande extension de ce culte depuis la Ve dynastie, et sa prospérité sur la côte cananéenne.

OSIRIS À BYBLOS Une attraction, ou influence, analogue s'exerça certainement sur le mythe d'Osiris. Comme Byblos était le centre du culte d'Adonis, dieu de la végétation qui meurt dans la fleur de l'âge, à la moisson, pour renaître au printemps, des interférences s'établirent très tôt entre les mythes des dieux Osiris et Adonis, voués à une destinée analogue. Plusieurs épisodes très anciens de la légende osirienne se passent à Byblos. Le plus connu est celui que rapporte Plutarque dans *De Iside* : le cercueil d'Osiris, jeté à la mer par Seth, poussé par les flots du Nil, puis de la mer vers Byblos, aborde au pied d'un arbuste *(érica)* qui, bientôt, se développe au point de cacher le cercueil à l'intérieur de son bois. Malcandre, le roi du pays, fait de ce tronc qui enferme le cercueil, une colonne de son palais. Isis, avertie, se rend à Byblos, devient, au palais, nourrice du jeune prince. La déesse, durant le jour, nourrit l'enfant en lui faisant téter son doigt, mais, la nuit, pour le rendre immortel, elle brûle ce qu'il y a de mortel dans le corps de l'enfant. La reine s'en aperçoit et s'en effraye ; Isis, démasquée, obtient cependant qu'on lui rende la colonne sacrée avec son contenu. Elle ramène le cercueil en Égypte, mais le tronc de l'érica reste à Byblos, vénéré dans un temple qui fut consacré à Isis.

Loin d'être, comme on l'a cru trop longtemps, une addition de basse époque, cet épisode nous apparaît ancien. Aux textes des Pyramides, on vénère « un sycomore aux feuilles brûlées, au cœur carbonisé, qui protège le dieu » (§ 1485). Les mêmes

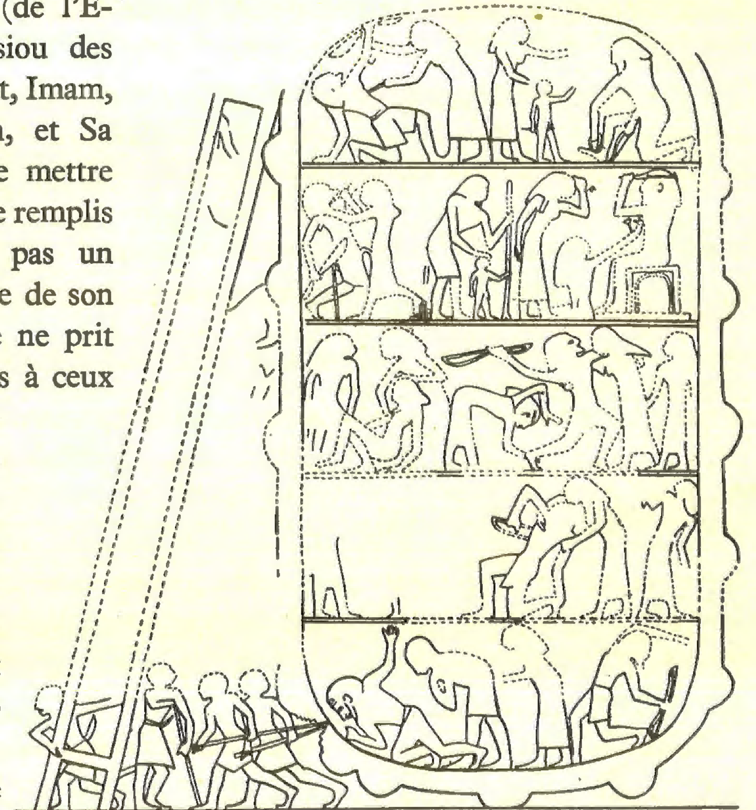
textes disent qu'Osiris mis à mort se lamente « en bruissant » *(âshou)*, comme le ferait un pin *(âsh)* (§ 634), c'est-à-dire comme un arbre du Liban. Dans un papyrus du Nouvel Empire, le « Conte des Deux Frères », le héros Bataou (l'esprit des pains), qui est un avatar d'Osiris, meurt et ressuscite au « Val du pin », localité qui ne saurait être en Égypte, où le pin n'existe pas, mais qu'on peut situer raisonnablement près de Byblos. Enfin, dans le culte osirien, qui facilite au dieu les moyens de renaître, un des rites les plus significatifs, celui des « jardins d'Osiris », est analogue aux « jardins d'Adonis » ; à Byblos, comme en Égypte, la résurrection du dieu s'attestait par la germination et la floraison. Que conclure de tous ces faits, sinon que les relations entre l'Égypte et Byblos, anciennes et profondes, touchent à la religion, comme au commerce et à la politique. Or, les rapports cessent brusquement, au cours du règne de Pépi II, pour ne reprendre qu'à la XII[e] dynastie. L'influence égyptienne aurait-elle subi une éclipse, par l'intervention d'une autre puissance ? Les événements de Canaan nous aideront peut-être à trouver une réponse.

EXPÉDITIONS MILITAIRES EN CANAAN Après la tablette de schiste qui figure le roi thinite, Den, massacrant « un Oriental », il faut attendre la V[e] dynastie pour retrouver mention d'une activité militaire de l'Égypte en Orient ; encore ne pouvons-nous situer le règne où cet événement se produit.

Dans la nécropole de Deshasheh (Moyenne Égypte) vers le milieu de la V[e] dynastie, est figurée l'attaque d'une forteresse qui serait la ville de Nadia, de site inconnu ; toutefois, l'aspect de cette fortification indique une ville cananéenne. Au dehors des murs, des troupes égyptiennes criblent de flèches des Asiatiques, reconnaissables à leurs longues robes, à leurs barbes et chevelures ; une échelle est dressée pour l'assaut, et déjà le bélier va faire brèche dans les murs. A l'intérieur, des femmes supplient le cheikh, qui refuse de se rendre. Cet épisode prend une valeur probante si on le rapproche d'une scène sur les murs du temple solaire de Sahourâ. On y assiste à l'embarquement de troupes égyptiennes sur des transports de guerre, et aux scènes triomphales du retour, où des prisonniers asiatiques implorent le pardon du roi. Ailleurs, Sahourâ, sous la forme d'un griffon, foule aux pieds des Asiatiques. Sur d'autres murs, on a représenté le défilé du butin de guerre, parmi lequel de beaux vases à anses, de type syrien, et des ours du Liban.

Le témoignage suivant, beaucoup plus précis, est donné au temps de Pépi II (vers 2500), par l'inscription d'Ouni. Il s'agit d'une « offensive (par voie de terre) que mena Pépi II contre les *Âmou Heriou shâ* », pour des motifs non expliqués. « Sa Majesté créa une armée de nombreuses dizaines de milliers d'hommes dans le

Sud entier, depuis Éléphantine jusqu'au XXII[e] nome (Aphroditopolis), et dans le Nord, sur les deux côtés (de l'Égypte) et parmi les Nehesiou des pays de Iertet, Maz, Ouaouat, Imam, Kaou, et du pays |Temeh, et Sa Majesté m'envoya pour me mettre à la tête de cette armée... (Je remplis si bien mon office) que pas un homme ne fut mis à la place de son voisin, que pas un homme ne prit des pains ou des chaussures à ceux qui étaient sur la route, que pas un homme ne vola des provisions en aucune ville, que pas un homme ne vola une chèvre aux populations. Je les conduisis par l'île du Nord, la Porte d'Imhetep et le quartier de l'Horus Nebmaât (voir *supra*, p. 167).



ASSAUT DONNÉ A UNE FORTERESSE CANANÉENNE (J.-J. Clère).

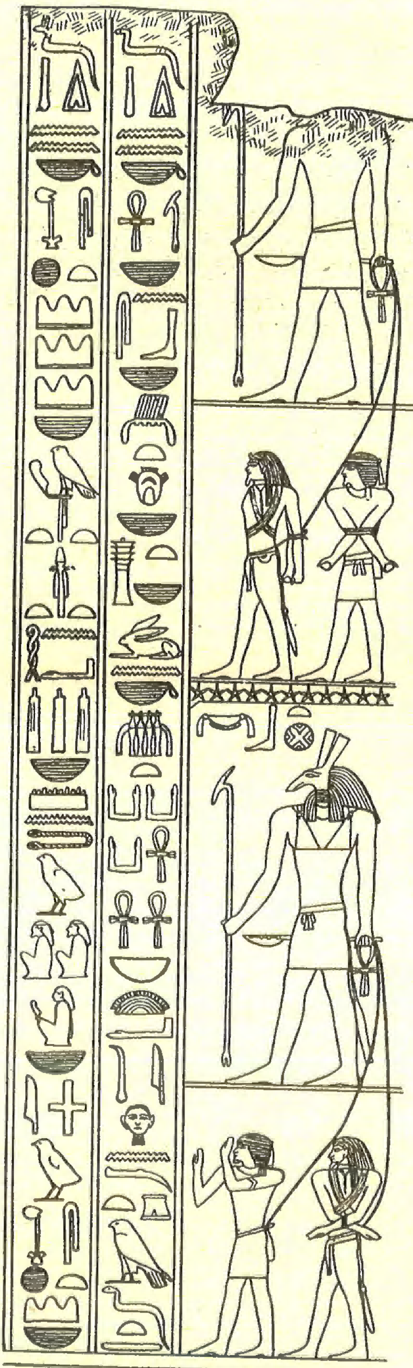
Suit, en style poétique et rythmé, le bulletin de victoire :

> Cette armée revint en paix (1), après qu'elle eut défoncé le pays des Heriou-shâ,
> Cette armée revint en paix, après qu'elle eut démantelé leurs enceintes (2),
> Cette armée revint en paix, après qu'elle eut coupé leurs figues et leurs raisins,
> Cette armée revint en paix, après qu'elle eut lancé la flamme dans toutes leurs troupes,
> Cette armée revint en paix, après qu'elle eut égorgé leurs troupes, par nombreuses dizaines de milliers,
> Cette armée revint en paix, après qu'elle eut pris, parmi eux, de très nombreux blessés vivants...

Toutefois une seule campagne ne suffit pas ; Ouni fut envoyé « à cinq reprises (3) pour conduire cette armée, afin d'écraser les Heriou-shâ autant de fois qu'ils se rebellèrent »... Pour en finir, il fallut aller, par mer, au delà

(1) C'est-à-dire victorieuse.
(2) Elles sont de la même forme que l'enceinte de la ville Nadia.
(3) Cinq ans de suite.

du Nez de la Gazelle (le cap du Carmel?), écraser le nid de rébellion : « Comme on disait qu'il existait un soulèvement des Asiatiques, dans les montagnes de ces Asiatiques et au pays du Nez de la Gazelle, je fis une traversée avec les bateaux de transport et ces troupes, et je touchai terre derrière les hauteurs des montagnes, au Nord du pays des Heriou-shâ. Lorsque ces archers (ennemis) arrivèrent sur les hauteurs, je vins et je les empoignai tous, je massacrai tout rebelle parmi eux. »



HORUS ET SETH AMÈNENT DES CHEFS ASIATIQUES ET LIBYENS A SAHOURÂ

Sous Pépi II, on ne trouve aucune intervention armée en Orient; nous avons vu cependant que les Amou des Heriou-shâ, s'étaient infiltrés sur les rivages de la mer Rouge, avaient massacré une mission égyptienne en route vers Pount *(supra*, p. 166). Donc, sur la côte cananéenne, comme en Nubie, le prestige des Pharaons s'était affaibli à la fin de la VIe dynastie.

PREMIÈRES RIVALITÉS DES ÉGYPTIENS ET DES MÉSOPOTAMIENS Quelle était la cause de ces troubles en Syrie, assez inquiétants pour qu'on y envoie une armée importante, en expédition punitive, sans arrière-pensée de conquête? Il ne peut s'agir de simples agressions des tribus nomades. Déjà Canaan possède à cette époque une population stable d'agriculteurs, défendue par des villes fortifiées, mais morcelée, et sans unité territoriale, ni politique. Comment ce petit pays agricole a-t-il pu paraître menaçant? On ne peut guère croire à une puissance militaire des petits cheikhs cananéens. Par contre, nous savons que, vers le milieu du IIIe millénaire, Syrie et Palestine étaient convoitées et assaillies par les rois mésopotamiens. Sargon, roi d'Akkad, avait occupé la côte syrienne (pays d'Amourrou), vers 2850, et un de ses successeurs

Naramsin (vers 2700), était revenu à la charge. Vers 2600, Goudéa, roi de Lagash, voulant construire un temple à son dieu Ningirsou, envoya une expédition jusqu'à l'Amanus et au Liban, pour en rapporter des pins et des cèdres; le pharaon Sahourâ en ramenait un chargement, vers le même temps. Ces souverains de Mésopotamie s'intitulaient « rois des quatre régions du monde », et englobaient Syrie et Canaan dans le cadre de leur empire. C'est à leur école que les Amorrhéens et Cananéens apprirent l'art de la guerre; les bataillons de réguliers que le général égyptien Ouni trouva devant lui avaient été dressés, sans doute, par les Mésopotamiens. Sur ces entrefaites, l'empire sumérien fut submergé par les Montagnards de Goutioum, venus des terrasses iraniennes, à l'est du Tigre; leurs chefs sont classés dans la dynastie de Goutioum, de 2622 à 2498. L'avènement de ces Barbares (qui préfigure la catastrophe dont pâtira l'Égypte au temps des Hyksôs) signifie qu'une migration générale des populations d'Anatolie et d'Iran s'ébranlait au nord-est de la Mésopotamie, poussant devant elle les Nomades jusqu'à la Méditerranée. Une forte réaction ne tarda pas à se produire, de la part des Sémites d'Amourrou, établis entre la Méditerranée et l'Euphrate : ils s'emparèrent à leur tour de la Mésopotamie, et fondèrent, vers 2105, la première dynastie de Babylone.

De ces chocs et contre-chocs résulta un état si instable des populations en Syrie et Canaan que l'Égypte put craindre d'être elle-même envahie. Pépi Ier arrêta l'orage par l'intervention opportune de ses armées, mais Pépi II cessa de réagir à partir de 2350.

Du côté de la Syrie, comme sur la mer Rouge, comme au Soudan, la force des Pharaons décline, et va subir, pendant deux siècles, une éclipse si complète, que l'Égypte ne sera plus à l'abri des invasions, ou des migrations, de Libyens et d'Asiatiques. De cet affaiblissement du pouvoir monarchique, en Égypte même, nous allons rechercher les causes et les effets.

II

LE RÈGNE DE PÉPI II (2485-2390); ÉMANCIPATION DES PRÊTRES ET DES NOMARQUES

LE RÈGNE DU CENTENAIRE PÉPI II (2485-2390) Les monuments que nous venons de commenter démontrent la décadence générale de l'autorité pharaonique, à l'extérieur, sous Pépi II. Ce souverain, intronisé à l'âge de six ans, aurait porté la couronne pendant quatre-vingt-quinze ans, et serait mort centenaire.

Pendant ce règne, le plus long de l'histoire universelle, s'offrent des périodes critiques : celles de l'enfance et de la sénilité, très favorables aux troubles et aux agressions ; nous verrons que l'Égypte sera la proie des prêtres dominateurs, des nomarques audacieux, des étrangers avides.

Par chance, nous sommes renseignés sur les débuts de Pépi II. Il était fils de l'énergique Pépi Ier qui réalisa la plupart des grands faits de cette dynastie ; Pépi Ier avait épousé les deux filles d'un noble de Thinis, Khouj. De la première fille de Khouj, Pépi Ier eut Merenrâ Mehtiemsaf qui lui succéda, mais mourut au bout de six ans de règne ; de la seconde fille, Pépi Ier eut Neferkarâ Pépi II qui monta sur le trône à l'âge de six ans. Pendant cette longue minorité, la mère de Pépi II exerça la fonction de régente, figurant comme telle sur les monuments royaux, par exemple ceux de l'ouâdi Magharâh. La réalité du pouvoir était aux mains habiles du frère des deux reines, Zaou, qui devint Vizir, Ami unique, Chef des juges du Sud et du Nord, Chef de toutes les fonctions divines, Secrétaire du roi, Chancelier, etc. Un fragment de stèle, nous apprend que le roi fit déposer au temple de Khentamenti, en Abydos, des statues figurant le vizir Zaou, à côté des deux reines, ses sœurs, et de son neveu, le Pharaon ; or, les offrandes prévues pour Zaou ne sont pas inférieures à celles que reçoivent Pépi II, ou la mère et la tante de celui-ci. Une telle situation dura au moins jusqu'en l'an 45 du règne, d'après un décret où Zaou figure, à cette date, comme vizir.



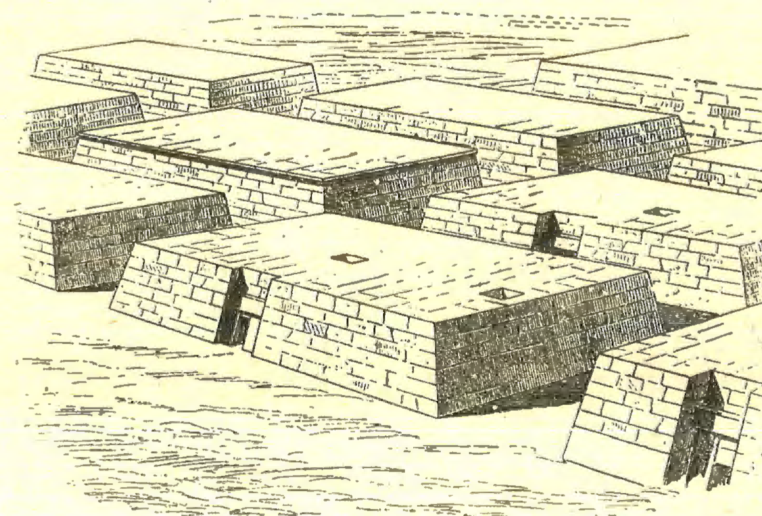
PÉPI Ier
(BRONZE) (J.-J. Clère).

Or, ce décret est un des actes officiels qui consacrent la décadence du pouvoir absolu, la mise au pillage du domaine royal, par les prêtres et les nomarques. Des documents, nombreux et explicites, une série de décrets royaux et de chartes d'immunités, nous permettent d'établir qu'en Égypte, comme plus tard en Grèce et à Rome, la dégradation du pouvoir monarchique se réalisa tout d'abord par les empiétements d'une oligarchie privilégiée, prêtres et grands fonctionnaires, qui

introduisent dans la monarchie absolue les mœurs anarchiques d'une féodalité sacerdotale et administrative.

PRIVILÈGES SOCIAUX DES PRÊTRES

Nous avons vu les rois de la Ve dynastie sous la tutelle des prêtres de Râ ; or, Téti, Mehtiemsaf et les Pépi — quelles que fussent leurs intentions secrètes — ne sont pas moins subjugués, vivants et morts, par la doctrine de Râ et la justice solaire. Sous l'influence du clergé d'Héliopolis, le progrès intellectuel se manifeste dans tous les domaines, mais loin de la fortifier, ébranle la croyance en la royauté absolue et divine. Une floraison d'œuvres littéraires, sur des sujets sociaux, caractérise la période de transition entre l'Ancien et le Moyen Empire ; elles montrent que les hommes cultivés se multiplient en Égypte et qu'ils s'intéressent aux questions religieuses, politiques, sociales ; bientôt leur critique va s'exercer contre l'égoïsme sacré qui se révèle dans l'institution pharaonique. Profitant de la faiblesse d'un roi enfant, resté longtemps en tutelle, ces intellectuels favorisent le démembrement rapide du domaine royal au profit des prêtres, et l'émancipation des grands fonctionnaires royaux.

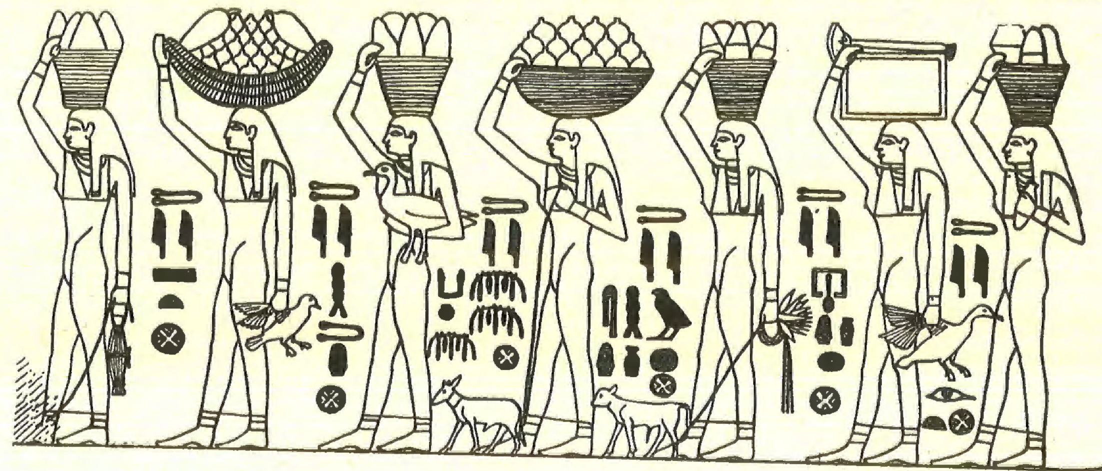


LES MASTABAS DES NOBLES A GIZÈH

De tous les agents du roi, les prêtres de carrière étaient ceux qui participaient le mieux à son caractère sacré, puisque, par profession, ils communiquaient directement avec « les dieux du Pharaon ». Dans le culte divin, ils remplaçaient Pharaon lui-même, étant initiés « aux secrets du ciel » ; dans le culte funéraire, rien ne leur était caché des « mystères osiriens » qui valaient au roi et à ses favorisés une vie d'outre-tombe, éternelle. Il est normal qu'ils aient été les premiers, en dehors de la famille royale, à bénéficier de ces rites osiriens auxquels ils étaient admis de par leurs fonctions. Dans un État où toute autorité se fondait sur le sacré, un tel clergé, composé d'initiés, devenait une classe privilégiée et dirigeante. Effectivement,

nous constatons que les plus hautes charges sacerdotales, dans les temples des dieux et dans les temples funéraires des rois, sont aux mains de ceux qui occupent en même temps les plus hauts postes de l'administration. La familiarité des choses divines confère à ces délégués du roi une influence qui découle de l'autorité royale, mais bientôt s'enhardira à la discuter.

CHARTES D'IMMUNITÉS Les privilèges matériels ne sont pas moindres. La Ve dynastie est d'origine sacerdotale, et la pierre de Palerme, où sont inscrits les règnes de Ouserkaf, Sahourâ, Neferirkarâ, énumère les donations de terrains,



APPORTS DES VILLAGES AUX BÉNÉFICIAIRES D'IMMUNITÉS (J.-J. Clère).

les services d'offrandes qu'ils détachèrent du domaine et des magasins royaux pour les dieux de l'Ennéade d'Héliopolis, pour Râ et ses parèdres, sans compter Horus, Hathor, et aussi Nekhebt dans la vieille capitale du Sud, Ouazet dans la ville de Bouto. Or ces donations sont faites à perpétuité, et s'accompagnent de *chartes d'immunités* qui, non seulement enlèvent les terres au domaine royal, mais assurent une indépendance presque incroyable au clergé administrateur du temple, même au personnel subalterne qui travaille pour le dieu. Le domaine du temple n'est plus « champ du roi »; il devient « champ du dieu »; le personnel, lui aussi « réservé » (1) au dieu, se trouve dégagé de toute corvée ou prestation de travail à

(1) Le terme égyptien qui caractérise l'*immunité* d'une terre ou d'un homme est *khout* qui signifie « défendre, protéger, réserver ». Une ville *khout* est protégée, réservée au service du dieu et jouit du privilège d'*immunité;* souvent on dit *khout* et *makt*, ce qui redouble le sens : protégée et défendue (de toute imposition), pour l'usage du dieu.

effectuer, et de toute taxe ou redevance à payer à l'administration royale. Nous citerons le plus ancien de ces textes qui ait été retrouvé; il date de Neferirkarâ, et a été rédigé au bénéfice du dieu Khentamenti d'Abydos :

« Décret royal pour le Directeur des Prophètes, Hemour.

« Je n'ai pas permis qu'un homme quelconque ait pouvoir de prendre aucun des prophètes, qui sont dans le Nome où tu es, pour l'état d'artisan, ou toute corvée du Nome, — en surplus du service à faire pour le dieu, personnellement, dans le temple où celui-ci est, et du bon entretien des temples par les prophètes qui y sont.

« Je n'ai pas permis d'imposer la charge d'une corvée quelconque sur............ — de prendre des paysans quelconques qui sont dans...............	un champ du dieu quelconque, duquel ont charge tous les prophètes.

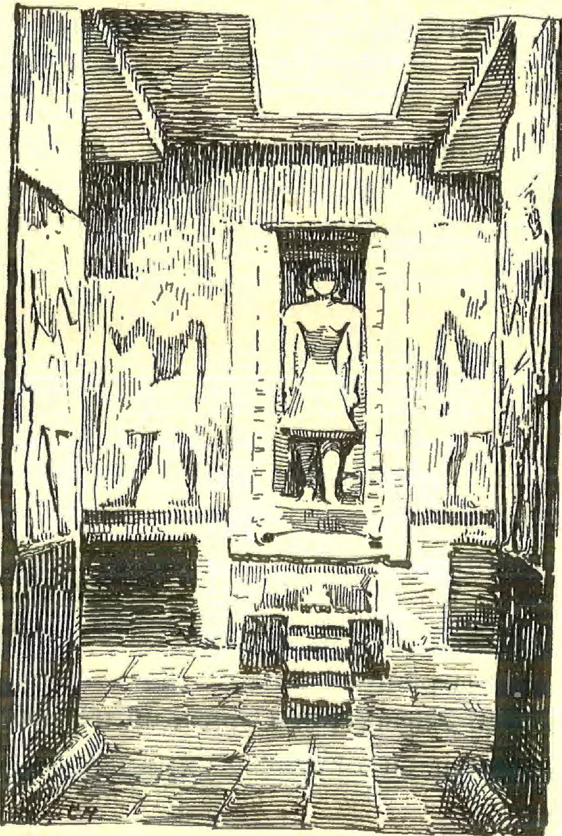
« Car ils sont protégés *(khout)* pour l'étendue de l'éternité, conformément au décret du roi Neferirkarâ, et il n'existe aucune charte (contraire) à ce sujet dans aucun service. ...Tout Directeur de la Haute-Égypte, tout Sar connu du Roi qui agirait en opposition avec le décret pris dans la salle d'Horus, — qu'on dispose, pour le champ du dieu, des gens et biens quelconques qui lui appartiennent... — Scellé en présence de moi-même le Roi, le 11e mois de la saison Shemou, jour 10e... »

Sous la VIe dynastie, ces textes se multiplient; rares devenaient les temples qui ne pouvaient produire aux inspecteurs du fisc leur charte d'immunité. Raymond Weill a retrouvé à Coptos des stèles de Pépi Ier et de Pépi II qui décrètent, ou renouvellent, les immunités du temple de Min (1); d'autres stèles proviennent d'Abydos, où le roi Téti confirme le clergé de Khentamenti dans les droits, déjà octroyés par un prédécesseur, de refuser les corvées dues au roi, le recensement des champs et du bétail, et, en outre, prévoit la punition du fonctionnaire royal, trop zélé, qui prétendrait exercer contrainte ou exigence. A Coptos, un très long décret de Pépi Ier, renouvelé par Pépi II, prescrit au vizir Zaou de respecter les immunités accordées aux prophètes de Min, à leurs agents, leurs paysans, leurs ouvriers, et interdit l'accès des terres, des ateliers aux inspecteurs royaux, car « tous sont réservés à Min pour la durée de l'éternité ». Aucun messager royal n'a le droit de monter vers le temple de Min. Quant aux faux rapports faits à Sa Majesté, alléguant qu'il existe des décrets royaux pour faire accomplir des corvées

(1) R. WEILL, *Les Décrets royaux de l'Ancien Empire.*

et payer des taxes, et pour suspendre les immunités des temples, le roi dément que telle prétention de ses agents soit fondée. Tout chef quelconque qui agirait ainsi « tombe dans une parole de rébellion », et risque, comme châtiment, de n'être jamais admis à figurer (suivant leur rang) parmi les prêtres, ou parmi les tenanciers des pyramides royales. Ce décret, gravé sur une stèle de pierre dure, sera placé à la porte du temple de Min, pour que nul fonctionnaire royal n'en ignore... » (1).

LES VILLES NEUVES AFFRANCHIES Le clergé des temples funéraires royaux jouit des mêmes privilèges. Au début de la IVe dynastie, Snefrou décrète que « les deux villes de ses deux pyramides » seront éternellement « protégées » de faire toute corvée due au Roi et de payer toute imposition à la Cour. » Les prophètes et les tenanciers *(khentiou she*, « ceux qui ont gestion du domaine ») possèdent une charte *(âr)* qui a été « déclarée » *(oupet)* dans les bureaux royaux : en échange des rites à célébrer pour Snefrou, à dates fixées, les prophètes et tenanciers sont exemptés de toute corvée de labourage, moisson, chasse, exploitation de carrière, travaux de construction; de toute taxe sur les terres, bestiaux, arbres, ainsi que de tout entretien des messagers royaux; la charte fut renouvelée par Pépi Ier en l'an 21.


CHAPELLE DE MASTABA : MERI « SORT A LA VOIX » (Mme C. Hanotaux).

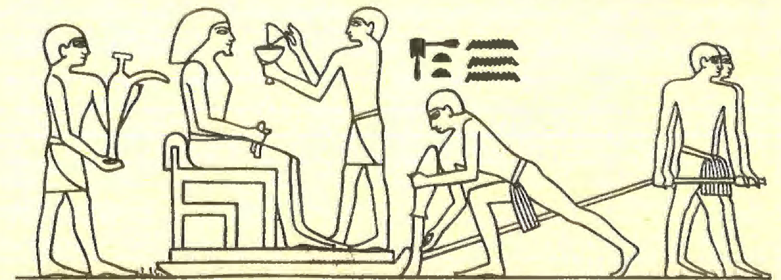
Sous Pépi II, trois décrets, provenant de Coptos, illustrent avec clarté le développement de cette politique d'abandon :

1° A Coptos, dans le temple de Min, Pépi II installe une statuette de lui-même, en bronze doré; pour les offrandes à cette effigie, une fondation de 3 aroures est prélevée sur la « maison d'agriculture » du Ve nome; les paysans

(1) A. MORET, *Chartes d'immunité dans l'Ancien Empire*, ap. *Journal asiatique* (1912-1917).

(mertou) reçoivent une « charte » qui précise leurs obligations vis-à-vis du fisc royal, corvées et taxes, sous la direction des prophètes de Min.

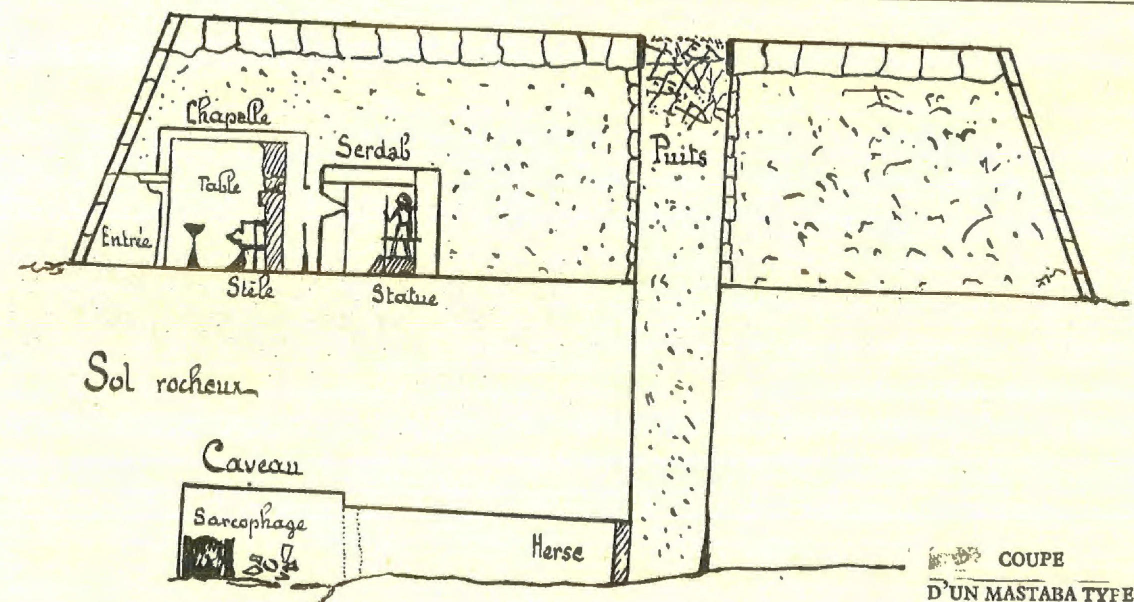
2° Quelques années après, les prophètes de Min ont obtenu que cette fondation soit détachée du domaine royal et du fisc, pour être classée parmi les « villes d'immunités » du Sud. Elle sera désormais « réservée à Min ». Le roi interdit d'y lever aucune taxe, défend qu'aucun messager royal n'y pénètre, même le Directeur du Sud, sous peine d'exclusion du clergé des pyramides royales. Le domaine ainsi affranchi devient une « ville neuve » *(nout ma)* ; on érigera un mât, en bois de Syrie, pour symboliser cet affranchissement (comme les *arbres de mai* dans les communes affranchies d'Europe, au Moyen Âge), et le décret royal sera affiché, sur pierre blanche, à la porte du temple de Min.


STATUE D'UN NOBLE HALÉE AU TOMBEAU (J.-J. Clère).

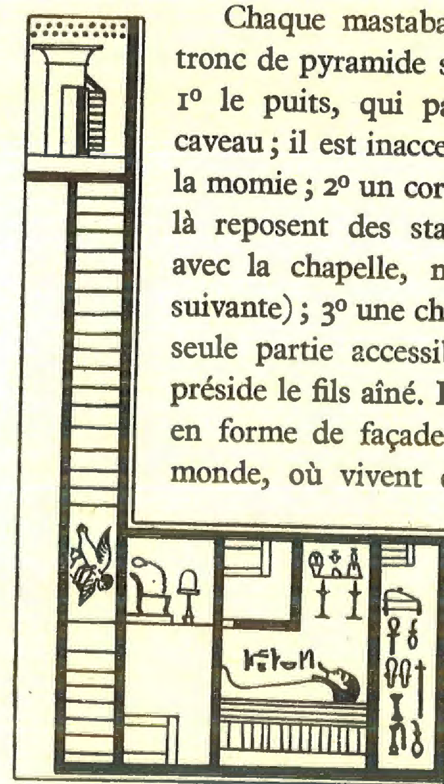
3° Un décret de Pépi II confirme l'immunité de ce domaine, et énumère dix-huit sortes de corvées et d'impositions (généralement dues par les paysans et ouvriers), dont sont exemptés les habitants du domaine.

Grâce à ces textes, nous saisissons sur le vif l'avance des prêtres qui grignotent pièce à pièce le domaine royal. Or, il s'agit ici de fondations modestes, de sanctuaires de second rang. Que ne dut-on faire pour les grands collèges sacerdotaux, et quelle serait notre surprise si nous possédions les chartes des prêtres d'Héliopolis, la cité sainte ! Du moins pouvons-nous constater ces faits significatifs : avec les droits religieux, les prêtres ont acquis, ou usurpé, des droits politiques; postes officiels, terres de l'État — dont ils avaient gestion — sont exploités maintenant comme propriétés héréditaires, exemptes de charges, de taxes, de contrôle. De ces usurpations, dûment autorisées par les chartes royales, naîtra une féodalité ecclésiastique.

LA VIE SOCIALE D'APRÈS LES MASTABAS A la belle époque de la monarchie memphite, de la IIIe à la Ve dynastie, la Cour se révèle à nous par ses tombeaux de famille, les *Mastabas*, groupés par « villes funéraires », aux rues en damier, tout autour des pyramides royales.



COUPE D'UN MASTABA TYPE



PUITS ET CAVEAU D'UN MASTABA; L'ÂME VISITE LA MOMIE (J.-J. Clère).

Chaque mastaba est un cube de maçonnerie pleine, en forme de tronc de pyramide surbaissé. On y distingue un plan en trois parties : 1° le puits, qui part de la plate-forme supérieure, conduisant au caveau; il est inaccessible, comblé de pierrailles, après qu'on a descendu la momie; 2° un corridor (serdab) muré, dans l'intérieur du terre-plein; là reposent des statues (en bois ou pierre); pas de communication avec la chapelle, ni l'intérieur, sauf une étroite fenêtre (cf. page suivante); 3° une chapelle, où débouche ce « regard » du serdab; c'est la seule partie accessible à la famille, pour le culte funéraire, auquel préside le fils aîné. Le fond de la chapelle est décoré d'une grande stèle, en forme de façade de palais, ou de porte; c'est l'entrée de l'autre monde, où vivent déjà les statues du serdab, la momie du caveau. Parfois, le défunt apparaît dans la porte, quand il « revient » parmi les vivants; parfois, son buste seul est visible, dans l'imposte au-dessus de la porte. Sur les murs, nous lisons le tableau des « *offrandes que donne le roi* », et les formules qui permettent à la famille de « *faire sortir à la voix* », de susciter magiquement le défunt et le repas funéraire. Une table d'offrandes ou un petit autel sont devant la stèle, pour recevoir

pains, bière, viandes, laitages, fruits, fleurs. Des inscriptions développées racontent la biographie du défunt, et des formules rituelles lui promettent la spiritualisation, l'ouverture de la bouche, l'accès des paradis osirien ou solaire. De magnifiques bas-reliefs décrivent les épisodes de la vie aux champs et à la ville, les occupations quotidiennes du défunt dans son milieu social; il compte retrouver ces scènes d'une existence déjà vécue dans sa nouvelle existence d'outre-tombe. C'est pour l'historien une inépuisable source d'information sur la civilisation memphite, qu'une visite aux grands tombeaux, comme ceux de Ti ou de Meri, d'où nous avons tiré l'illustration de ce chapitre.



L'ENCENS OFFERT A TI PAR LA FENÊTRE DU SERDAB (J.-J. Clère).

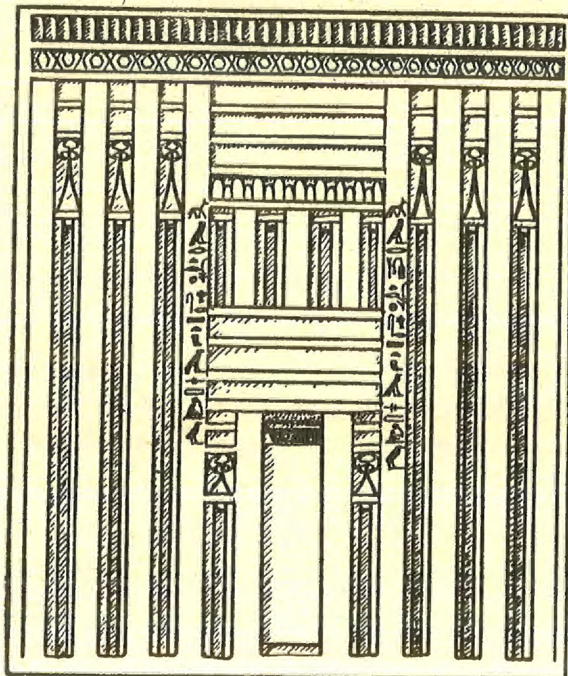
TOMBEAUX DES NOBLES ET FONCTIONNAIRES Au cours de la VIe dynastie, les grands s'éloignent de la Cour; la nécropole de Saqqarah fournit peu de tombeaux de quelque importance; à part l'inscription d'Ouni, aucun texte considérable, soit historique, soit administratif, n'y a été retrouvé : les hauts fonctionnaires ne sont plus enterrés là. L'aristocratie est, au contraire, florissante dans les nomes; c'est à la noblesse provinciale que reviennent les premiers rôles, parce qu'autorité et richesse lui appartiennent, à mesure que décline le pouvoir central.

La Basse-Égypte, comme à l'ordinaire, n'a pas gardé de nécropoles de cette époque; mais remontons le Nil, de la capitale à la première cataracte, et nous distinguerons, sur la façade des falaises libyque et arabique, des entrées d'hypogées (1), parfois précédés de colonnes ou de chapelles; nous verrons que des nécropoles ont été fondées par les grandes familles des nomes, à Hérakléopolis, Tehneh, Zaouiet el-Meitin, Beni-Hassan, El-Bersheh, Cheikh-Saïd, Deir el-Gebrawi, Meir, Sioût, Panopolis, Thinis, Dendérah, Coptos, Hermonthis, El-Kâb, Edfou, Assouân. Le long de l'artère du Nil, voilà les points où battent les pulsations de la vie politique et artistique, depuis la fin de l'Ancien Empire; partout on y retrouve tombeaux, statues, stèles funéraires, chartes ou décrets.

La plupart de ces familles princières tiennent leurs origines d'un fils ou petit-

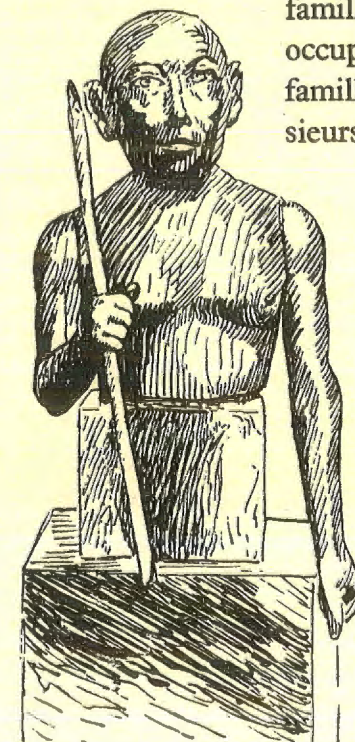
(1) *Hypogées* = tombeaux souterrains, creusés dans le roc, qui présentent des divisions analogues à celles des *mastabas*.

fils de roi, qui fut nomarque au temps des IVe ou Ve dynasties, faisant souche sur place. D'autres familles se sont implantées par leur propre entreprise. Les uns et les autres ont rompu le lien de vassalité étroite avec Pharaon, et ne vivent plus à la Cour ; ils forment une aristocratie provinciale qui se dresse en opposition d'intérêts contre l'administration royale. Le roi leur reconnaît des pouvoirs locaux : ils sont régents de châteaux *(heq het)*, guides du pays *(seshem ta)*, « chef supérieur du nome » *(herj zaza hesept)*; ils lèvent pour le roi et commandent les soldats réguliers *(meshaou)* et les mercenaires nubiens ou libyens *(mazaou)* ; ils dirigent la justice et l'administration locale des *Sarou* (notables) de chaque ville ; enfin, sans être toujours prêtres de carrière, ils administrent le temporel des temples, comme « Directeur des prophètes », chez les dieux de leur nome. Bref, ils sont, dans chaque nome, des pharaons au petit pied, chefs de l'armée, de la justice, de l'administration, des biens du clergé. Ils obtiennent, d'ailleurs, des titres de Cour : « Ami du roi, prince, chef d'armée, secrétaire, chancelier royal, » que Pharaon leur décerne en récompense de leur docilité, mais qui ne correspondent plus à un service de Cour, effectivement rempli sous ses yeux. Gardant les honneurs, ils refusent la dépendance. En principe, le nomarque reste le mandataire, le délégué du roi, il gère les « biens de la Cour », c'est-à-dire l'exploitation des terres royales, surveille l'exécution des corvées, le payement des taxes dues au roi, et il acquitte lui-même ses propres redevances au trésor royal. En pratique, le nomarque jouit de chartes d'immunités qui retranchent du domaine royal terres et paysans. Comme administrateur des temples, il se prévaut des exemptions que nous avons décrites ; comme nomarque, il a droit à un « traitement » attaché à la fonction, et qui consiste en terres et paysans ; c'est ce qu'on appelle les « *biens de la maison du prince* ». Grâce aux économies qu'il réalise, et à ses malversations, il réussit à constituer un bien



STÈLE-PORTE DANS UNE CHAPELLE DE MASTABA
(J.-J. Clère).

de famille, les « *biens de la maison de son père* ». Par un penchant naturel, il confondra les biens du roi et de la fonction avec les biens de sa famille. Que Pharaon se montre bienveillant ou faible, le noble empiétera plus avant. Ainsi se réalise la spoliation du domaine royal, consentie, de temps à autre, par une charte régularisée en bonne forme. De plus, la fonction de nomarque devient héréditaire dans beaucoup de ces familles, car le roi accorde au fils aîné l'investiture des charges occupées par le père. Par ailleurs, les nécropoles montrent des familles de fonctionnaires solidement enracinées, et dont plusieurs ont fleuri de l'Ancien au Moyen Empire ; il en est ainsi à Beni-Hassan, El-Bersheh, et surtout à Meir, où, de la VIe à la fin de la XIIe dynastie, cinquante-neuf couples de princes se sont succédé et ont dressé leur table généalogique. Suivant la formule respectée et le vieux principe, le roi met « le fils sur la place de son père », mais au détriment royal. Ainsi, la VIe dynastie voit le corps des administrateurs royaux se constituer en féodalité nobiliaire, parfois confondue avec la féodalité sacerdotale, parfois distincte d'elle.



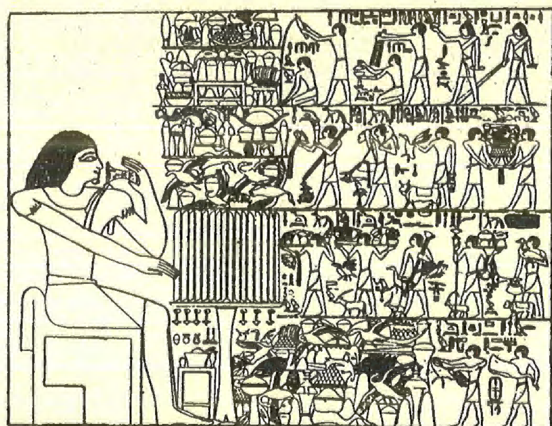
UN SAR MEMPHITE
(J. Braemer).

Une fois assurée son indépendance partielle ou totale vis-à-vis du roi, le nomarque, ou le seigneur féodal d'une localité, exploite les terres par des méthodes ruineuses pour l'autorité royale. Dès la Ve dynastie, le nomarque Hankou confesse qu'il fait concurrence à Pharaon : « J'ai fondé à nouveau des villes en décadence dans ce nome, avec des gens avisés (appelés) d'autres nomes ; ceux d'entre eux qui étaient venus comme paysans *(mertou)* font ici leurs fonctions comme *Sarou*, et jamais je n'ai dépouillé de son bien un homme qui pourrait m'accuser à ce sujet devant le dieu de la ville. » Nous savons que, dans les villes neuves, les habitants recevaient des chartes consacrant des franchises locales. Une émancipation relative de la plèbe accompagne donc déjà les progrès de la double féodalité ; un jour viendra où cette surenchère sera fatale à la féodalité, comme elle le fut à la royauté.

LEURS PRIVILÈGES RELIGIEUX

En même temps que des droits politiques, les nobles ont obtenu des privilèges religieux que, jadis, le roi réservait strictement à sa Cour. Sur les stèles des nécropoles provinciales, nous lisons des

formules qui traitent les seigneurs aussi bien que s'ils reposaient auprès du roi, dans les mastabas de jadis, en rangs serrés autour des Pyramides. Chaque nomarque ou seigneur territorial, reçoit les rites osiriens : momification, ouverture de la bouche, offrandes royales ; bien qu'il ne remplisse plus un service de Cour auprès du Pharaon mort, il prétend à la même faveur que les anciens « tenanciers » des Pyramides royales. Parfois Sa Majesté envoie cercueil, équipement rituel, cadeaux funéraires, avec les officiants appropriés, jusqu'au fond des provinces les plus lointaines. Telle fut la grâce dont jouit le père de Sebni, à Éléphantine. Nous voyons, de même, Zaou, nomarque dn Mont-Serpent, demander à Pépi II et obtenir pour son père « un sarcophage, des huiles, des parfums, 200 pièces de lin, prélevés dans les magasins de la Cour, comme pour un tenancier du roi ». Encore trop heureux, le roi, d'être sollicité par ces transfuges qui déclarent orgueilleusement : « J'ai fondé mon tombeau dans cette ville, par amour du nome où je suis né » ; ou bien : « J'ai voulu avoir la même tombe que mon père, pour le voir tous les jours dans l'autre vie, » — et qui n'ont cure d'être enterrés aux pieds du Pharaon. Ils s'arrogent, enfin, les formules rituelles les plus neuves, celles que les rois de la VIe dynastie ont reçues d'Héliopolis. Ainsi les nomarques d'Assouân, de Deir el-Gebrawi, de Cheikh-Saïd ne se contentent plus d'aller revivre auprès d'Osiris dans l'Amenti ; ils se vantent de « monter vers Râ, le Seigneur du ciel » ; ils sont accueillis « par les deux mains tendues de la déesse Amentit, ou Nout » ; ils « traversent le firmament dans la barque des dieux ».



RITES FUNÉRAIRES

RÉACTION ÉPHÉMÈRE — Contre tant de spoliations, la manière de réagir des rois de la VIe dynastie a été faible et discontinue. Admettant l'hérédité des fonctions, ils essayent du moins d'inculquer les mœurs et la docilité de la Cour aux jeunes nobles, « en élevant à la Cour les enfants des nomarques » qui, servant ainsi d'otages, garantissaient la fidélité des parents. Le résultat fut médiocre. Merenrâ crée pour Ouni le poste de Directeur de Haute-Égypte, chargé d'inspecter les vingt-deux nomes du Sud. « J'ai agi pour le roi, » dit Ouni, « comme Directeur

du Sud, en faveur de la paix publique, si bien que personne, là, ne prit la place de son voisin ; je fis exécuter tout travail, décomptant toute matière, toute heure de corvée, qui doit être portée en compte pour la Cour, dans ce Sud ». Or, les immunités, qui allaient croissant, restreignaient l'activité des Directeurs du Sud. Il advint que cette charge de contrôle fut accaparée par les Nomarques mêmes qu'elle devait contrôler..., puis le titre, devenant peu à peu honorifique, s'affaiblit jusqu'à signifier une fonction fictive, un titre de cour ; nous verrons que les nobles finissent par le rendre héréditaire dans une de leurs familles provinciales.

CONFUSION DES DROITS POLITIQUES ET RELIGIEUX — Concluons : vers la fin de la VIe dynastie, le fait d'appartenir à la classe sacerdotale et d'exercer les grands offices royaux comporte, pour les prêtres et les hauts fonctionnaires, des avantages sociaux, politiques, religieux, tels, que ceux-ci constituaient une sorte de *jus civitatis*, un droit, en passe de devenir héréditaire, aux fonctions administratives, une situation privilégiée dans la société, pendant cette vie et après la mort. Prêtres et nobles avaient arraché aux Pharaons ces droits religieux et civiques, dont la plèbe demeurait encore exclue. Le régime de la monarchie absolue s'était transformé en une *oligarchie* de privilégiés, qui a certaines analogies avec la féodalité d'Europe, au Moyen Âge.

III

La Fin de l'Ancien Empire (2390-2360)

LES VIIe ET VIIIe DYNASTIES MEMPHITES — Manéthon et les Tables donnent après Pépi II quelques noms royaux, que ne confirment aucun monument, sauf la reine Nitôkris, citée au papyrus de Turin. L'obscurité s'accroît encore avec les deux dynasties suivantes que Manéthon appelle memphites.

La VIIe, à laquelle Manéthon consacre une ligne, sans en nommer les rois, comporterait soixante-dix pharaons, régnant chacun *un* jour. Autant dire que c'est une dynastie fictive, dont on ne sait aucune réalité.

La VIIIe dynastie aurait compté 8 rois d'après le papyrus de Turin, selon certains fragments, classés par Ed. Meyer ; peut-être 17 rois à Abydos ; 27, ou 14, ou 9, selon qu'on se réfère à tel ou tel abréviateur de Manéthon (1). Or, la Table de

(1) Manéthon ne cite aucun nom de rois.

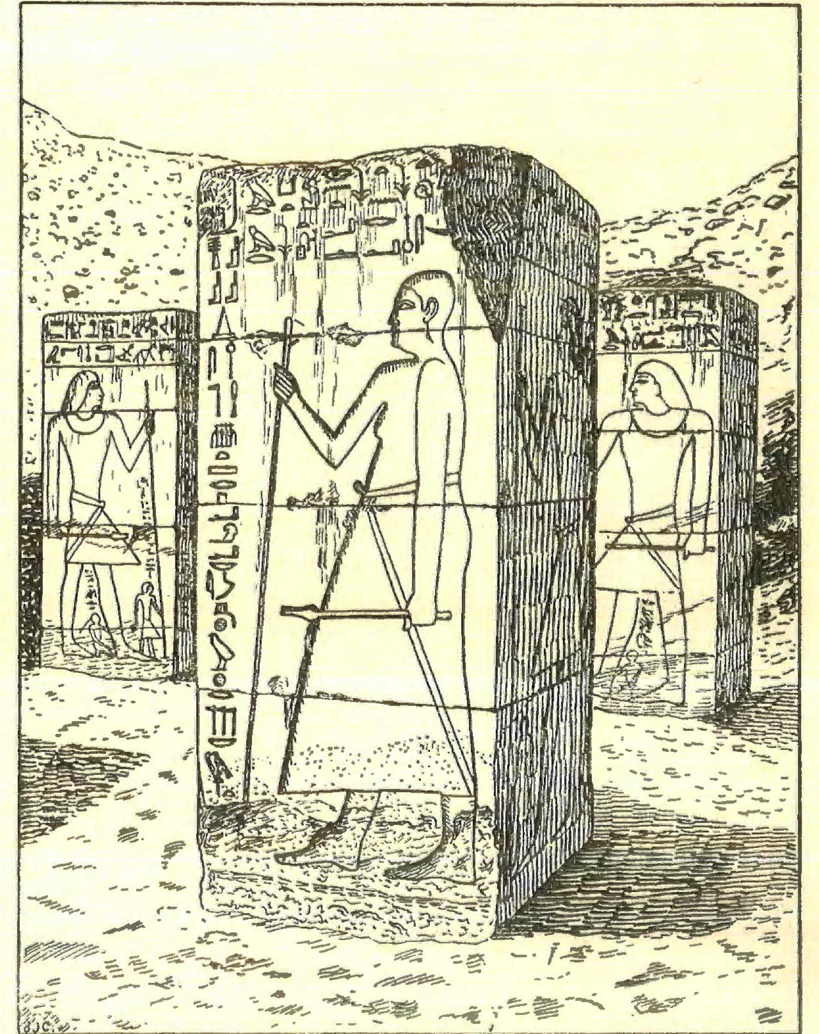
Saqqarah passe directement de Pépi II à la XIe dynastie, comme si la période intermédiaire n'offrait aucune sécurité pour le classement de rois authentiques. D'autre part, les monuments égyptiens nous font connaître un seul des rois énumérés par la Table d'Abydos : le pharaon Neferkaouhor. Par contre, un décret de Coptos nomme un roi Damzibtaoui, inconnu des listes royales. Sur des cylindres, ou scarabées, égyptisants, c'est-à-dire porteurs d'hiéroglyphes, mais de travail étranger (en l'espèce, cananéen), on retrouve quelques noms de rois : Khendi, Telel, Neferkarâ, etc., mentionnés sur la table d'Abydos. De là une confusion inextricable, dont les Égyptiens étaient eux-mêmes conscients. Aussi Ed. Meyer nous semble-t-il fondé à classer ici un fragment du Papyrus de Turin qui donne le total des rois depuis Ménès, soit 53 rois et 955 ans de règnes. Cela semble signifier qu'ici les Égyptiens plaçaient la fin de l'Ancien Empire : il aurait duré (selon les données de la chronologie courte) de 3315 à 2360.

RUINE DE L'AUTORITÉ ROYALE Si les monuments subsistants sont peu nombreux, du moins sont-ils significatifs. A Coptos ont été exhumés plusieurs décrets de l'Horus Neterbiou, roi Neferkaouhor. L'un d'eux crée une fondation d'offrandes à fournir à une statue du roi ; l'ordre s'adresse « au chef des scribes des champs pour les nomes V à IX de la Haute-Égypte ; ce groupement de 5 nomes sous les ordres d'un seul scribe indique une étrange diminution du domaine royal, appauvri sans doute par les donations extorquées aux rois. Un autre décret nomme le vizir Shemaj Directeur de la Haute-Égypte et énumère les nomes du Sud par leurs noms ; c'est la première liste officielle que nous possédions, document de première importance pour la géographie administrative (1). Quelque temps après, le roi désigne le fils de Shemaj pour le même poste, comme remplaçant de son père dans les 7 premiers nomes ; c'est l'octroi de l'*hérédité* dans une fonction qui, à l'origine, était destinée à contrecarrer l'extension de pouvoir des nomarques ; nous voyons là une capitulation décisive de la royauté.

A Coptos encore, apparaît un décret de ce pharaon ignoré des listes royales, mais signalé par de petits monuments, le roi Demzibtaoui. Il autorise le vizir Idi à posséder « des statues dans tout temple et édifice divin du Sud, avec fondation d'offrandes. Tout homme qui leur porterait atteinte sera privé de la consécration osirienne après la mort. Tout fonctionnaire royal, y compris le vizir et les Sarou, qui ne respecterait pas les immunités des fondations sera dépossédé de sa

(1) A. MORET, *Une liste des nomes de la Haute-Égypte de la VIIIe dynastie*, ap. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1914, p. 565.

charte et de son sceau. Le roi même encourrait ce châtiment. » Pareille menace contre le souverain ne se rencontre, dans toute l'histoire égyptienne, qu'aux époques où la royauté s'est morcelée, par suite de guerres intestines : à la fin du Moyen Empire, ou après la XXIIe dynastie. Cela signifie que « des rois », des roitelets plutôt (1), à peine plus importants que le vizir ou les Sarou, existaient à cette époque troublée : Demzibtaoui, que ne reconnaissent pas les listes, devait être un de ces usurpateurs couronnés. La déférence et les honneurs extraordinaires qu'il accorde à son vizir témoignent aussi bien de la faiblesse du roi que de la force de la féodalité.

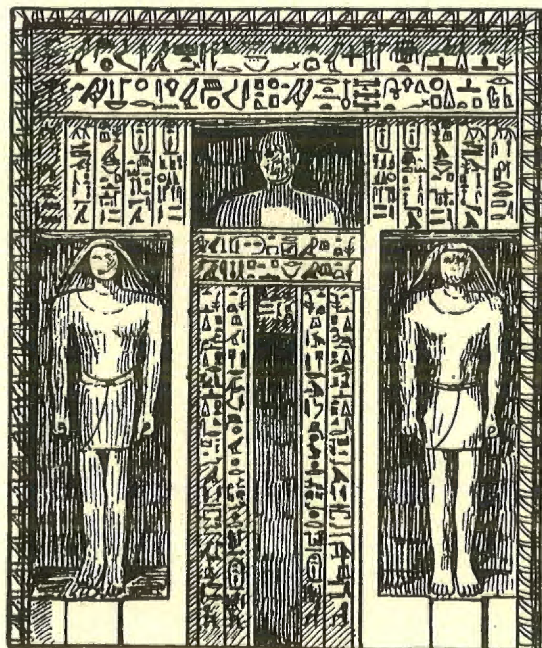


SALLE A PILIERS D'UN MASTABA, CHEZ UN DIRECTEUR DE TOUS LES TRAVAUX DU RC (J.-J. Clère).

INFILTRATION SYRIENNE Rien ne confirme mieux cette impression d'anarchie au dedans que la situation au dehors, telle qu'on en peut juger dans les rapports de l'Égypte avec Canaan et la Syrie. Petrie a retrouvé dans le Delta

(1) Le nom d'un autre roi inconnu, Ouazkarâ, apparaît au cours du décret ; il n'est pas sûr que ce soit le nom d'Horus de Demzibtaoui. Ce dernier a laissé trace de lui en Nubie, et quelques scarabées ont été gravés à son nom.

une poussière de petits monuments qui restent caractéristiques de cette époque, alors que les édifices, stèles et statues nous manquent. Ce sont des cylindres dont l'usage n'est constaté en Égypte qu'aux siècles où des rapports sont certains et fréquents avec l'Asie antérieure, comme sous les Thinites, ou sous Pépi Ier ; on y voit gravés des motifs bizarres : figures d'hommes ou d'animaux, symétriques, ou en tête-bêche, de type non égyptien, mais familier à la glyptique de Syrie et de Cappadoce. Les mêmes thèmes reparaissent sur de petits objets en os, ivoire, stéatite : *boutons-sceaux*, ainsi nommés d'après leur aspect, et qui présentent un côté en relief et un dessous plat, avec intailles. Ces objets, déjà rencontrés dans les tombes dès la VIe dynastie, abondent, à l'époque suivante, dans le Delta, et aussi en Moyenne-Égypte (Kaou el-Kébir, Abydos, Dendérah), et jusqu'en Nubie. Un des motifs les plus curieux, figurés sur ces intailles, est un homme assis qui tient un roseau dont il se sert pour boire dans un vase ; de sa nuque tombe une cadenette de cheveux, qui annonce la queue des Syro-Hittites de l'époque suivante ; or, cette façon de boire est spéciale aux Syriens ; nous la reverrons au seizième siècle, lors des conquêtes égyptiennes en Asie. La conclusion à tirer de tels objets, en tel nombre, c'est qu'un élément important de population syrienne s'est introduit en Égypte à la fin de la VIe dynastie et pendant l'époque intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire.


DANS LA CHAPELLE : LE DÉFUNT À LA FENÊTRE (J.-J. Clère).

ROIS SYRIENS DU DELTA Ici interviennent quelques monuments, avec noms royaux, très énigmatiques de facture, sur lesquels Petrie attire l'attention. Un


CYLINDRE DE KHENDY

cylindre de jaspe vert nous montre un roi vêtu à la mode égyptienne, coiffé du pschent, qui présente le signe de vie aux narines d'un personnage, probablement divin, portant la robe de laine à volants, le kaunakès, vêtement national des Syro-Mésopotamiens. Derrière celui-ci, un serviteur habillé à l'égyptienne, présente un lotus ; le tableau est encadré par un motif venu de Mésopotamie et de Cappadoce : une file de bouquetins et une « tresse ». Or, devant le roi, dans un cartouche mal dessiné, se lit le nom *Khendy*, qui est celui du 6e roi de la VIIIe dynastie, sur la Table d'Abydos. Un autre objet, intermédiaire entre le bouton-sceau et un cylindre, porte le nom « Telel », le 10e roi de la même Table : ce mot est explicable, non par l'égyptien, mais par la racine sémitique *talal*, « exalté ». Donc, selon toute apparence, Khendy est un roi syrien, paré à la mode égyptienne ; il rend le culte à un de ses dieux nationaux.

D'autres invasions ont peut-être conjugué leurs effets avec celles qui s'infiltraient dans le Delta. On a retrouvé à Tanis, à Saqqarah, au Fayoûm, jusqu'à El-Kâb, des statues de grands personnages, parfois porteurs d'offrandes aquatiques du Delta (poissons, papyrus, oiseaux des marais), parfois figurés en sphinx à tête humaine, c'est-à-dire en rois dont le faciès, nullement égyptien, s'apparente (selon Petrie) au type galla du Sud, selon d'autres, au type anatolien : coiffés de tresses retombantes, porteurs de longues barbes calamistrées, ces individus ne sont définis par aucune inscription. Leurs statues sont antérieures au Moyen Empire, puisque tour à tour, des pharaons égyptiens de la XIIe dynastie et des rois Hyksôs, venus d'Asie, réutiliseront ces monuments, en gravant leurs propres noms à des

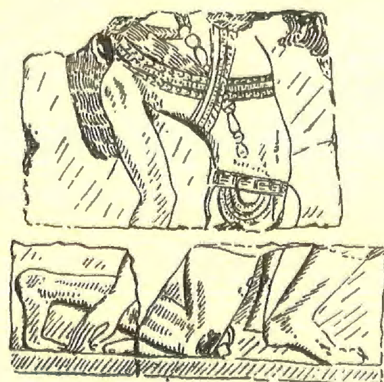

DEUX PORTEURS D'OISEAUX ET POISSONS DE TANIS (J. Braemer).

places usurpées. Il semble que l'apparition de ces figures vigoureuses de chefs barbares, pourrait s'expliquer par la contamination étrangère, à la fin de l'Ancien Empire.

MIGRATIONS ASIATIQUES AUX FRONTIÈRES DE L'ÉGYPTE

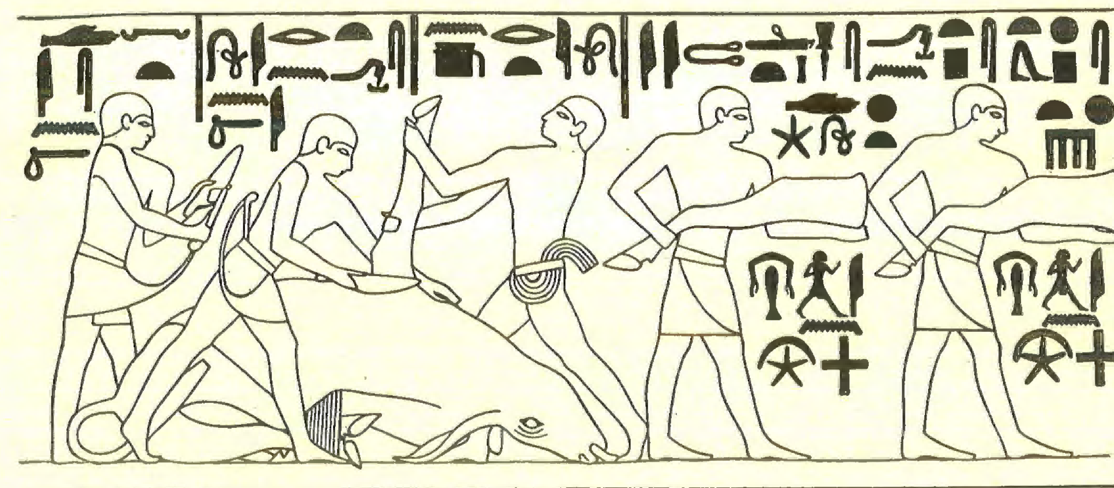
La détresse croissante de l'Égypte explique que ces intrus aient pu « transgresser les frontières de Kémi »; quant à l'origine de ces invasions, ou migrations, elle apparaît aujourd'hui clairement. Les archives de Babylone, d'Assour et de Khatti viennent de révéler toute une série d'immenses mouvements de peuples en Asie mineure, en Syrie et Canaan, au cours des derniers siècles du IIIe millénaire. Les recherches de M. Hrozny établissent que, dès 2500, des rois hittites-anatoliens dominaient en Cappadoce et en Syrie, et que, vers l'an 2000, les Hittites et les Mitanniens (d'origine aryenne, comme le seront les Indiens) saccageaient Babylone et tentaient d'occuper la Mésopotamie supérieure. De là des déplacements en masse de peuplades, qui expliquent l'irruption des Sémites d'Amourrou à Babylone (2105) et l'exode de populations cananéennes vers l'Égypte. Tout indique l'extension à la vallée du Nil de ces migrations, après Pépi II : la vague humaine atteignit son niveau maximum au cours de la VIIIe dynastie et des dynasties suivantes, celles des Hérakléopolitains.

C'est à cet afflux d'envahisseurs, autant qu'à la décrépitude du pouvoir royal, que nous devons la fin de l'Ancien Empire. Il allait s'ensuivre une liquidation générale de la vieille monarchie égyptienne, une crise sociale, autant que politique, où l'Égypte entière faillit sombrer.





ÉLEVAGE DES ORYX. — NEW BERRY. — BÉNI-HASSAN.



BOUCHERS AU TRAVAIL (J.-J. Clère).

CHAPITRE VI

LA RÉVOLUTION SOCIALE ET POLITIQUE AU TEMPS DES HÉRAKLÉOPOLITAINS (2360-2160)

I

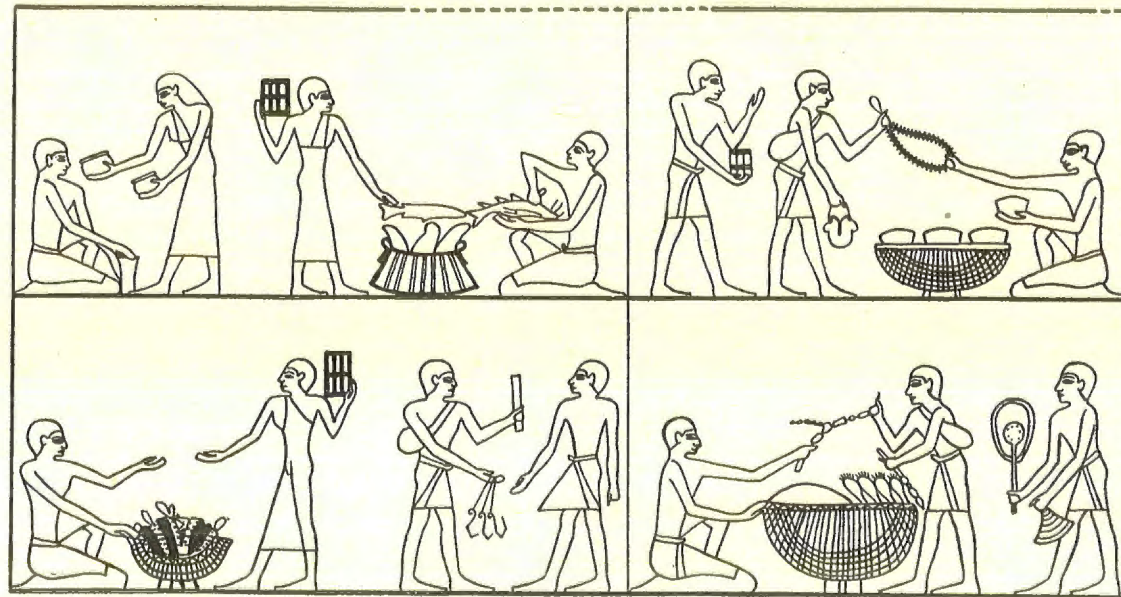
Les IXe et Xe dynasties hérakléopolitaines et la Révolution



Entre l'Ancien Empire memphite et le Moyen Empire thébain, voici une période de transition qui dure environ deux siècles (2360-2160). C'est le temps des IXe et Xe dynasties, que Manéthon qualifie « dynasties des rois Hérakléopolitains ». Un changement des institutions et de la vie sociale s'y prépare, qui sera fondamental et décisif. La Cour fuit l'Égypte du Nord, en proie aux révolutions, s'arrête à la hauteur du

Fayoûm, et tente de résister, en élaborant un statut monarchique basé sur une conception nouvelle des rapports entre le roi et ses sujets; elle s'efforce aussi, mais vainement, de lutter contre la concurrence des princes thébains émancipés, qui finiront par l'emporter.

LES ROIS HÉRAKLÉOPOLITAINS Le trouble des temps se reflète, comme d'ordinaire, dans l'historiographie officielle. Chez les abréviateurs de Manéthon, quelques lignes seulement concernent ces deux dynasties; selon l'Afri-



SCÈNES DE MARCHÉ : TROCS ET ÉCHANGES
(J.-J. Clère).

cain, elles auraient compris, chacune, 19 rois, avec des totaux de règne : 409 et 185 ans, chiffres dont la symétrie ou l'importance sont certainement artificielles. Un seul nom est donné : « Akhthoès, premier roi de la IXe dynastie », dont la forme hiéroglyphique est *Kheti*. Quant aux Tables d'Abydos et de Saqqarah, elles se taisent sur les Hérakléopolitains; sans doute les considèrent-elles comme illégitimes. Par contre, le papyrus de Turin, toujours plus précis, fait suivre la grande coupure dynastique d'une liste (aujourd'hui mutilée) disposée pour 18 noms, où l'on distingue un *Kheti*, au 3e ou 4e rang.

Les monuments laissés par les Hérakléopolitains ne sont ni nombreux, ni significatifs : ils nomment trois rois *Kheti*, distingués les uns des autres par des

noms de couronnement : Meriibrâ, Ouahkarâ, Nebkaourâ, et un roi Merikarâ, fils d'un des Kheti. Leur rang parmi les 18 rois cités au papyrus de Turin est incertain; toutefois Merikarâ, d'après les textes de Sioût, est mêlé à des événements qui se situent à la fin de la IXe dynastie, au moment où les princes de Thèbes battent sérieusement en brèche l'autorité des Hérakléopolitains.

LA CRISE SOCIALE Selon toute apparence le premier Kheti était un nomarque d'Hérakléopolis (ville où le nom apparaît fréquemment), qui usurpa la royauté. Manéthon dit « qu'il fut le plus cruel des rois, dépassant, à ce point de vue, tous ceux qui l'avaient précédé; l'Égypte entière fut accablée de maux et lui-même, devenu fou, fut dévoré par un crocodile ». Toute légendaire que puisse être cette notice, elle semble l'écho véridique d'une époque extrêmement troublée, où des luttes entre le roi et ses sujets ensanglantèrent le pays, à tel point que le Pharaon en perdit la raison et la vie (1).

Quant à Merikarâ, nous savons, par des textes dont il sera question plus loin, qu'il eut une cour brillante à Hérakléopolis avec des vassaux tout dévoués, tels que les princes de Sioût; on lui prête des plans de réforme si intéressants, impliquant une doctrine royale si nouvelle, que les rois n'ont pu la concevoir qu'après l'expérience d'une révolution. La situation politique semble alors en voie de se stabiliser; donc, c'est entre Kheti et Merikarâ, avant la restauration du pouvoir, qu'il nous faut placer la crise sociale qui s'annonçait clairement depuis la fin de la VIe dynastie.

Ce n'est point la littérature officielle qui décrit cette révolution; mais, par bonheur, la littérature populaire parle. Pendant des siècles, jusqu'à la fin du Moyen Empire, les luttes politiques et sociales serviront de thème à la méditation des politiques, aux réflexions des sages, à l'imagination des conteurs. Suivant un procédé observé dans toutes les littératures orientales, les faits de la vie vécue, les observations prises sur le vif, les conflits de doctrines, sont transposés en drames et en paraboles. Il faut se rappeler récits bibliques et contes arabes pour saisir le sens et comprendre la portée de ces écrits.

Les textes ont été rédigés, sans nul doute, après la tourmente révolutionnaire; du moins, ils nous sont parvenus dans des copies qui vont de la XIIe à la XVIIIe dynastie. Transmis oralement, les faits ont été adaptés à des circonstances qui ne sont pas toutes contemporaines des Hérakléopolitains. Néanmoins, les personnages royaux mis en scène sont de la IXe dynastie (Kheti, Merikarâ), aussi bien

(1) Notons que le crocodile symbolise, dans la langue égyptienne, la violence aveugle; la tradition faisait peut-être périr Kheti sous les coups des révolutionnaires.

que de la XI[e] (Antef) et de la XII[e] (Amenemhet I[er]) ; à coup sûr, l'anarchie décrite se localise surtout de la IX[e] à la X[e] dynastie.

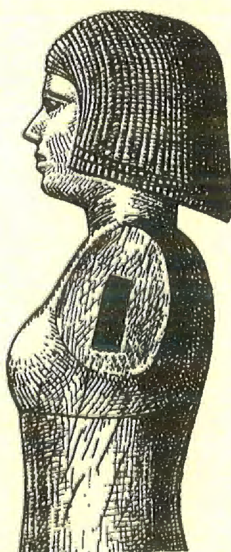


LE CHEIKH EL-BELED
FONCTIONNAIRE MEMPHITE (J.-J. Clère).

Quelques-uns de ces documents sont des examens de conscience où de graves personnages nous font part de leurs émotions en présence d'événements inouïs :

Un prêtre d'Héliopolis, Neferrehou, s'exprime ainsi :

« Ce pays est complètement perdu... Le soleil se couvre et ne brille plus... le fleuve d'Égypte est vide, on peut le traverser à pied sec... tout ce qui était bien est détruit ; le pays est réduit à la misère. Des ennemis se sont levés à l'Orient ; des Asiatiques se sont introduits dans le pays... les fauves du désert boivent au fleuve d'Égypte... Je vois ce pays dans le deuil et dans la peine. Ce qui n'était jamais arrivé, arrive maintenant. On s'arme pour le combat, car le pays vit de désordre... Chacun assassine l'autre... Je te montrerai le fils devenu l'ennemi, le frère devenu l'adversaire, et un homme tue son père !... La haine règne parmi les gens des villes. La bouche qui parle, on la fait taire, et on répond par des paroles qui font mettre le bâton à la main. La parole (des autres) est pour le cœur comme du feu, et l'on ne supporte plus ce que la bouche exprime... Le pays est rapetissé, et cependant ses chefs se multiplient... Le Soleil se détourne des hommes... Le nome d'Héliopolis n'est plus un pays, elle, la ville où naît chaque dieu ! »



LA FEMME DU CHEIKH EL-BELED (J.-J- Clère).

Un autre prêtre d'Héliopolis, Ankhou, avoue que le spectacle des événements dépasse son intelligence. La sagesse des aïeux, les enseignements de la tradition sacrée, n'apportent plus de lumière à cet homme ; aussi a-t-il recours « à son propre cœur » ; il se réfugie dans la méditation et la réflexion, pour y voir clair. Pour la première fois, un Égyptien oppose à la tradition son expérience individuelle. Cela aussi est une révolution...

« Je presse mon cœur pour en exprimer ce qui est en lui, me dépouillant de tout ce qu'on m'avait dit auparavant... Oh ! si je pouvais comprendre ce que les autres ne comprennent pas encore ! ...Me voici, à méditer sur ce qui arrive dans le pays. Des transformations s'opèrent ; (aujourd'hui) ce n'est plus comme hier ; chaque année (qui vient) pèse plus lourd que l'autre. Le pays est dans la confusion... Le Droit est mis dehors, le Mal est dans la Chambre du Conseil. On combat les plans des Dieux, et leurs ordonnances sont transgressées. Le pays court à la misère : le deuil est partout ; villes et provinces pleurent. Tous les hommes sont criminels ; à tout ce qui était respecté on tourne le dos. »

Le seul réconfort, pour Ankhou, c'est de parler avec son cœur, car un cœur brave, dans la détresse, reste le compagnon de son maître. « Viens, mon cœur, que je te parle et que tu répondes à mes paroles. Explique-moi ce qui se passe dans le pays ! »

LA RÉVOLUTION VUE PAR UN VIEUX SAGE « Ce qui se passe en Égypte, » nous en trouvons l'émouvant et pittoresque tableau dans un récit qui dissimule, sous le voile d'une parabole, l'atrocité des choses vues (1). On suppose qu'au plus fort de l'anarchie, un sage vieillard, Ipouor, se rend au palais pour avertir un vieux Pharaon (celui-ci fait songer au centenaire Pépi II), qui vit paisiblement, loin du monde, et ne se doute pas de l'état où est l'Égypte : invasion étrangère, insécurité générale, luttes intestines, chômage, famine, épidémies, crise de la natalité, déclassement des rangs sociaux... Bref, « l'Égypte tourne comme la roue du potier ; » nous dirions : elle est en *révolution.* Voici, les traits saillants une fois groupés, le récit principal qui donne l'impression d'un témoin oculaire :

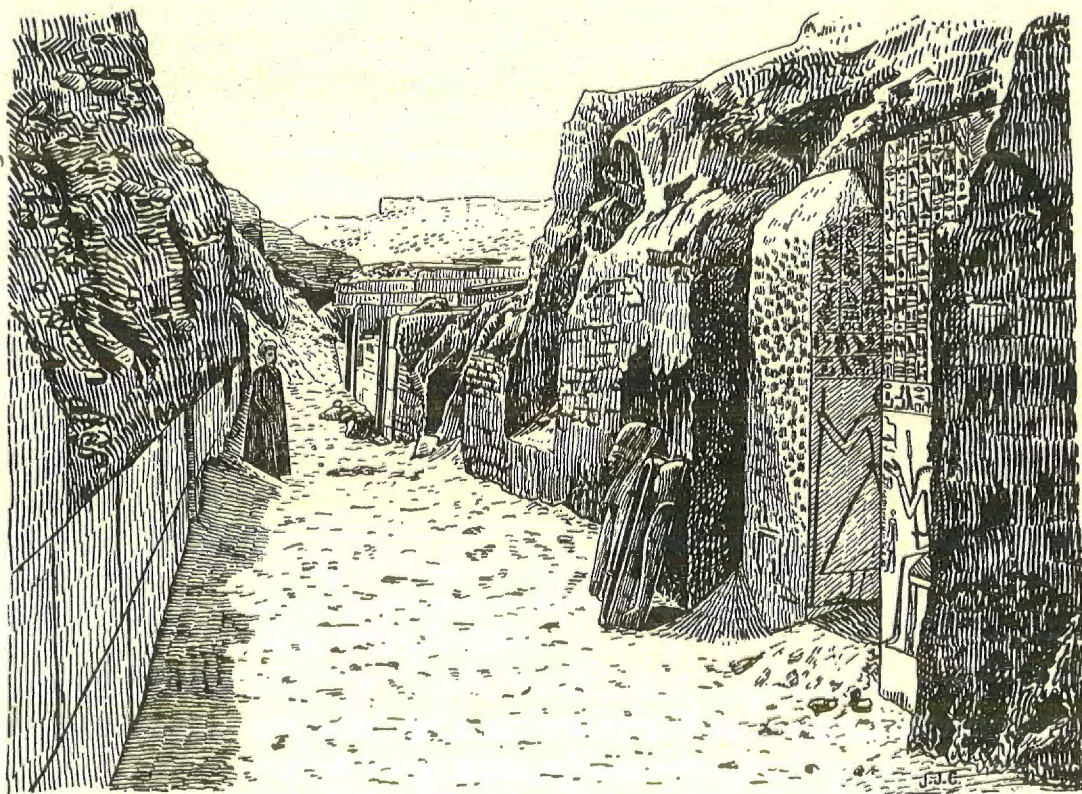
Invasion : Les Étrangers arrivent partout : il n'y a plus d'Égyptiens nulle part. Le pays devient désert ; les nomes sont dévastés, car les Archers (étrangers) viennent du dehors (d'Asie) en Égypte. Le vaisseau de la Haute-Égypte s'en va à la dérive... la Basse-Égypte n'est plus protégée : le rempart du pays est une route piétinée. Les cœurs des hommes sont violents, la peste *(iadt)* (2) court le pays, du sang partout, la mort ne chôme pas. »

Émeutes, pillages, famine : En ce désarroi, « les nobles sont en deuil, les plé-

(1) Papyrus (au musée de Leide) écrit sous le Nouvel Empire, publié excellemment, au point de vue philologique, par Alan H. GARDINER, *The Admonitions of an egytian Sage* (1909) ; l'interprétation historique en a été proposée par A. MORET, en 1922, et développée ap. *Le Nil,* p. 255-268.

(2) Épithète que l'on donne aux Barbares d'Asie.

béiens (1) exultent; toute ville dit : « Allons, supprimons les puissants parmi nous... » Le pays tourne comme la roue du potier. Les voleurs deviennent propriétaires et les anciens (riches) sont volés. On met les citadins aux meules à grains ; ceux qui portent des habits de lin fin sont battus. Des gens qui n'avaient jamais vu la lumière sortent dehors. Le pays est plein de factieux ; l'homme qui va labourer doit



RUE DE TOMBEAUX A SAQQARAH
(J.-J. Clère).

emporter un bouclier. Le Nil a beau faire la crue, on ne laboure plus, car chacun dit : « Nous ne savons pas ce qui arrive dans le pays. » L'homme tue son frère, né de sa propre mère. Les routes sont épiées. Des gens se cachent dans les buissons, jusqu'à ce que vienne (le paysan) qui rentre le soir, pour lui prendre sa charge ; roué de coups de bâtons, il est tué honteusement. Les troupeaux (sans maîtres) errent au hasard : il n'y a plus personne qui les rassemble. Chaque homme emmène les animaux qu'il a marqués à son nom. »

(1) Les « pauvres » par opposition, aux riches, qui étaient les anciens nobles.

« Tout a disparu de ce qu'on voyait hier. Le pays est abandonné, comme un champ moissonné. Les récoltes périssent partout ; on manque de vêtements, d'épices, d'huile. La saleté court la terre ; plus de vêtements blancs aujourd'hui. Chacun dit : « Il n'y a plus rien ! » Les greniers sont détruits, et leurs gardiens renversés à terre. On mange l'herbe et l'on boit de l'eau ; on dérobe la nourriture de la bouche des pourceaux, sans dire (comme jadis) : « Cela convient mieux à toi « qu'à moi, » tant on a faim. »

« Toutes les matières nécessaires aux métiers manquent. On pénètre dans tout lieu secret. Des Asiatiques travaillent dans les ateliers de la Basse-Égypte (1). Aucun ouvrier (égyptien) ne travaille plus ; les ennemis du pays ont dépouillé les ateliers. »

Épidémies, crise de la natalité : « Voici que les hommes diminuent. Partout on voit l'homme mettre en terre son frère. On jette les morts au fleuve ; le Nil devient un sépulcre. Les femmes sont stériles ; on ne fait plus d'enfants. Le dieu Khnoum ne façonne plus l'humanité (2) à cause de la situation du pays. Grands et petits disent : « J'aimerais mourir ! » Des petits enfants disent : « (Mon père) n'aurait jamais dû me faire vivre ! » Les enfants des princes, on les fracasse contre les murs. On fuit les villes. Des tentes, voilà ce que construisent les hommes (redevenus nomades). Les portes, les murs, les colonnes, sont incendiés.

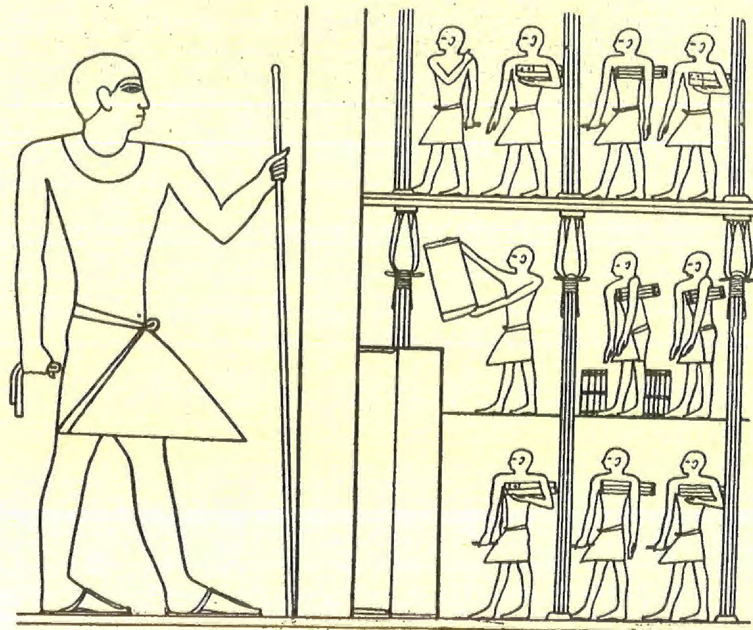
« Cependant le palais du roi, v. s. f. subsiste encore et reste solide. — Mais à quoi sert un trésor qui n'a plus de revenus ? »

La Plèbe attaque les offices royaux : « La sublime place de Justice, ses registres sont enlevés, les places secrètes sont divulguées. Les formules magiques sont divulguées et deviennent inefficaces (?) depuis que les hommes les ont dans la mémoire. Les offices publics sont ouverts : leurs déclarations (titres de propriété) y sont enlevées ; aussi les (anciens) serfs deviennent-ils maître de serfs (3). Les (fonctionnaires) sont tués ; leurs archives enlevées : malheur à moi, pour la tristesse de ce temps (4) ! Les vivres de l'Égypte sont à qui dit : « Je viens et je prends ! » Les lois de la Salle de Justice sont jetées dehors ; on marche sur elles dans la place publique ; les plébéiens les lacèrent dans les rues. »

(1) Les secrets des industries d'État sont livrés aux étrangers.
(2) Khnoum est le dieu qui façonne les hommes sur son tour à potier. La misère des temps le fait renoncer à perpétuer l'humanité.
(3) Par le vol des archives et titres de propriété.
(4) C'est un fonctionnaire qui parle.

« Le plébéien atteint à l'état de la divine Ennéade (1). Cette règle de la Salle des 30 Juges est divulguée. La grande salle de justice est à tout venant. Les plébéiens vont et viennent dans les « Grandes Maisons » de l'administration, tandis que les enfants des Nobles sont jetés à la rue. »

Attaques contre le roi : « Voyez donc : des choses arrivent qui n'étaient jamais advenues dans le passé : le roi (régnant) est enlevé par les plébéiens. Les rois (morts), ensevelis comme des Faucons divins, sont mis dans des cercueils (2). Ce que cachait la pyramide est maintenant vide. Quelques hommes, sans foi ni loi, ont dépouillé le pays de la royauté. Ils en sont venus à se révolter contre l'Uraeus qui défend Râ et pacifie les Deux Terres ! Le secret du pays... est divulgué, l Cour est renversée en une heure !... Le secret des rois de la Haute et Basse-Égypte est divulgué ! »



UN BUREAU D'ADMINISTRATION
(J.-J. Clère).

« La Basse-Égypte pleure (3). Le grenier du roi est à tout homme qui dit : « J'arrive ; apportez-moi (tout). » La Maison du roi v. s. f. tout entière n'a plus de revenus. C'est pourtant au roi qu'appartiennent le blé, l'orge, les oiseaux, les poissons ; à lui, le linge blanc, les toiles fines, le bronze, les huiles ; à lui, les nattes et les tapis... les palanquins, tous les beaux présents... »

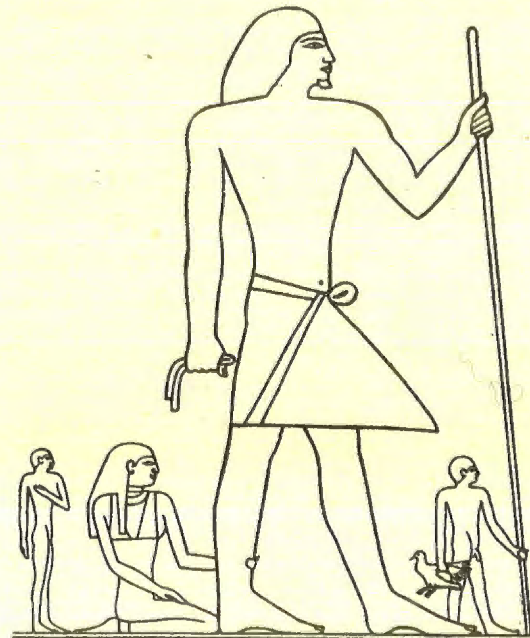
« Quand le Vizir se déplace, il n'a plus d'escorte. Ceux qui sont restés forts dans le pays, on ne leur rapporte rien sur la condition du peuple. On marche à la ruine.

(1) Après les privilèges civils, le plébéien s'attribue les privilèges religieux, et se croit devenu (comme le roi) l'égal des dieux.
(2) Arrachés à leurs sépultures et à leurs pyramides.
(3) Le Delta est particulièrement atteint par la révolution.

Aucun fonctionnaire n'est plus à sa place. (Le peuple) est comme un troupeau effrayé sans berger. »

Avènement du prolétariat : En ces termes, à la fois apitoyés et pleins d'humour, le texte décrit l'avidité et l'insolence des prolétaires, qui font partout cause commune avec les agitateurs :

« Les pauvres sont devenus riches, tandis que les (anciens) propriétaires n'ont plus rien. Celui qui ne possédait rien, est devenu maître de trésors, et les Grands le flattent. Voyez ce qui arrive parmi les hommes : celui qui ne pouvait se bâtir une cellule, possède des (domaines) ceints de murs. Celui qui n'avait même pas un pan de mur pour (abriter) son sommeil, est propriétaire d'un lit. Celui qui ne pouvait se mettre à l'ombre, possède maintenant des ombrages ; ceux qui avaient l'ombre, sont exposés aux vents de tempête. Celui qui ne s'était jamais fabriqué une barque, a maintenant des navires : leur (ancien) propriétaire les regarde, mais ils ne sont plus à lui. Celui qui n'avait pas une paire de bœufs, possède des troupeaux ; celui qui n'avait même pas un pain à lui, devient propriétaire d'un grenier, mais qui s'approvisionne avec le bien d'un autre. Celui qui n'avait pas de grain à lui, maintenant en exporte...



UNE FAMILLE NOBLE
(J.-J. Clère).

Voici le luxe dérisoire des nouveaux riches :

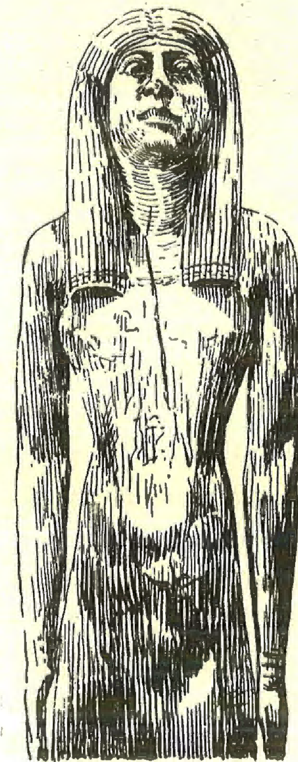
« Celui qui ne s'était jamais fait de souliers, a maintenant des choses précieuses. Les gens qui avaient des habits sont (aujourd'hui) en guenilles, mais celui qui n'avait jamais tissé pour lui-même, possède maintenant de fines toiles. Celui qui ne savait rien de la lyre, est propriétaire d'une harpe. Le chauve, qui n'usait jamais de pommade, possède des jarres d'huile parfumée. La femme, qui n'avait même pas une boîte à elle, dispose maintenant d'une armoire. Celle qui mirait son visage dans le ruisseau, possède un miroir (de bronze). »

Quant aux Grands, les plus heureux ont pu émigrer ; mais les autres sont réduits aux situations les plus humiliantes :

« Les Grands ont faim et sont dans la détresse. Les serviteurs sont maintenant

servis. Tel qui n'avait aucun domestique, est aujourd'hui maître de serfs. Celui qui était un notable, fait lui-même ses commissions. Tel qui portait les messages des autres, a maintenant des messagers à son service.

« Les chefs du pays s'enfuient parce qu'ils n'ont plus d'emploi, par manque (de tout). Les nobles dames s'enfuient... leurs enfants s'humilient, par peur de la mort. Le fils d'un homme de qualité ne se reconnaît plus parmi d'autres ; le fils de la maîtresse devient pareil au fils de la servante. Les cheveux tombent des têtes de tous les hommes (1) ; on ne distingue plus le fils d'un homme de qualité de celui qui n'a pas de père. »



FEMME NOBLE
(J. Braemer).

Pour les dames surtout, la situation est tragique :

« Les nobles dames en arrivent à avoir faim, tandis que les bouchers se rassasient de ce qu'ils préparaient jadis, pour elles. Les nobles, les grandes dames riches, donnent leurs enfants sur des lits (pour les prostituer). Tel, qui couchait sans femme, par pauvreté, trouve maintenant de nobles dames... Celles-ci, qui étaient dans les lits de leurs maris, couchent sur des peaux, par terre... Elles souffrent, comme, jadis, les servantes... Leurs (anciennes) esclaves sont maîtresses de leurs bouches (2), mais, quand leurs maîtresses parlent, c'est pénible à supporter pour les serviteurs... L'or, le lapis-lazzuli, l'argent, la malachite, les cornalines, le bronze, les pierres rares, parent maintenant le cou des esclaves. Le luxe court le pays, mais les maîtresses de maison disent : Ah ! si nous avions quelque chose à manger... Les dames, leurs corps souffrent à cause de leurs vieilles robes... leurs cœurs sont en déroute, quand (quelqu'un les reconnaît) et les salue... »

Dans ce peuple si religieux, si respectueux de ses morts, de ses divinités, le culte même est abandonné :

« Ceux qui construisaient des tombeaux, sont devenus des laboureurs (serfs). Comment avoir pour les momies les (résines) des pins, avec lesquelles on ensevelit les (morts) purifiés, et les huiles, qui servaient à embaumer les grands ?... Ces

(1) Les fils des nobles et des princes portaient jadis une mèche longue et bouclée qui retombait sur l'épaule... Les prolétaires n'admettent que les têtes tondues.

(2) Parlent librement.

produits ne viennent plus ; on ne navigue plus vers Byblos aujourd'hui (1)... L'or manque, les (matières premières), pour tous les travaux (funéraires) sont épuisées... Aussi jette-t-on les morts au Nil ; ou bien, ceux qui avaient jadis des tombeaux, restent exposés sur le sable du désert... » Quant aux sacrifices dans les temples « les bouchers fraudent (les dieux) avec des oies qu'ils donnent à la place des bœufs... Certains fanfarons d'impiété disent : « Si je savais où est Dieu, certes, je lui ferais « offrande !... »

Dans cette orgie révolutionnaire, l'excitation est factice, la débauche sans gaieté ; mais la tristesse et la crainte planent partout :

« Le rire a péri, on ne le connaît plus : c'est l'affliction qui court le pays, mêlée aux lamentations... les esclaves sont tristes, car les Grands ne fraternisent plus avec le peuple dans les réjouissances... »

« Ces choses ont péri, que l'on voyait autrefois. Le pays est abattu d'épuisement, il est comme le lin qu'on arrache. Ah ! si c'en était fini avec les hommes : qu'il n'y ait plus de conception, plus de naissances ! Oh ! que le pays se taise de crier ! qu'il n'y ait plus de tumulte !... »

SIGNIFICATION HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION

La véhémence, la sincérité de ces impressions parlent d'elles-mêmes. Quant à l'interprétation historique de tels événements (2), nous la saisirons mieux si nous rappelons que des crises analogues, dont la signification est pleinement élucidée, ont bouleversé les cités grecques et Rome, lors des luttes de la plèbe contre l'aristocratie pour la conquête du *jus civitatis*. Rappelons les poétiques doléances qu'écrivait (vers 530 avant J.-C.) Théognis de Mégare lorsque, pareil au prêtre d'Héliopolis, il voyait avec horreur la plèbe violer les lois faites par les nobles, et pénétrer de force dans le cadre de la cité. Théognis, qui est du parti aristocratique, décrit les tourments que les anciens maîtres de la ville, ceux qu'il appelle « les Bons, les Nobles », supportent de la part des « hommes nouveaux », qui sont « les Méchants », les « Détestables » prolétaires :

« Cette ville est en travail ; elle est encore notre ville, mais d'autres l'habitent, qui, jadis, sans connaissance de la justice et des lois, les flancs ceints d'une peau de chèvre, pâturaient hors de ces murs, comme des cerfs... Et maintenant, ce sont

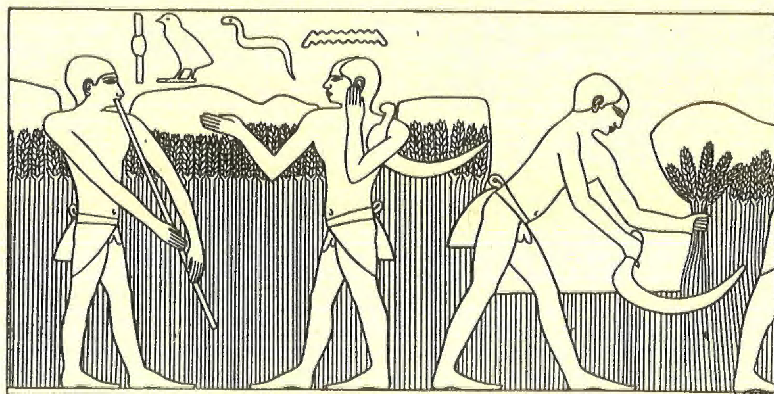
(1) Les pins de Syrie fournissaient la résine, l'huile pour la momification, les bois pour les cercueils, etc.

(2) A. Moret, *L'accession de la plèbe égyptienne aux droits religieux et politiques sous le Moyen-Empire* (ap. *Recueil d'études dédiées à Champollion*, 1922, p. 331.)

eux les « Bons », et les Nobles d'autrefois sont devenus les « Méchants ». Qui pourrait soutenir ce spectacle? Ils se trompent mutuellement; ils se rient les uns des autres, n'ayant nulle idée du mal et du bien.

« La richesse est devenue l'objet unique du désir des hommes. Le Méchant outrage la Justice, sans redouter dans l'avenir aucun châtiment de la part des dieux... Ce qui était le mal pour les Bons est devenu le bien pour les Méchants, et ceux-ci gouvernent par la violence. La pudeur a péri, l'impudence et l'injure ont triomphé de la justice et possèdent toute la terre. »

L'ESPOIR EN UN ROI SAUVEUR Quel remède le vieux sage égyptien préconise-t-il contre cette démence du peuple? Se réfugier auprès des dieux, avoir confiance en la bonté de Râ, le « pasteur des peuples », et en la justice de Pharaon son fils. « Certes, il n'y a pas de pilote, en ce temps! Où est-il donc aujourd'hui? Est-ce qu'il dort? On ne voit plus sa puissance... » Mais, bientôt, « viendra du Sud un roi, qui s'appellera Ameni... Il prendra la couronne blanche et portera la couronne rouge, et les Deux Seigneurs (Horus et Seth), qui l'aiment, se complairont en lui. Réjouissez-vous, hommes qui vivrez en son temps! Le fils d'un homme de qualité retrouvera (sous son règne) la considération pour son nom, à jamais. Ceux qui veulent faire le mal et méditent la révolte, ils rabaissent leurs bouches par crainte de lui. Le Droit reprendra sa place et l'Injustice sera chassée dehors. Bonheur à qui verra ces choses et qui servira ce Roi (1) »!



CHANTS DE LA MOISSON
(J.-J. Clère).

Rédigé sous la XIIe dynastie, ce texte attribue, non sans raison, la restauration de l'ordre dans l'État égyptien au roi Amenemhet Ier (2), qui fonda la XIIe dynastie, vers l'an 2000. Mais dès la fin de la Xe dynastie, les Hérakléopolitains avaient pris

(1) Conclusion des sentences de Neferrehou.
(2) Dont le nom s'abrège en *Ameni*.

position contre la révolution et préparé le retour à la légalité, en remédiant aux détresses inouïes qui résultaient de la carence monarchique à la fin de l'ancien Empire.

II

Réaction : Thèbes contre Hérakléopolis

RÉACTION FÉODALE EN HAUTE-ÉGYPTE Bien que les conséquences sociales de la révolution se soient étendues, par la suite, à l'Égypte entière, il paraît assuré que massacres des nobles, attentats contre la Cour et l'administration, bouleversements sociaux, disette et misère, ont sévi surtout dans le Delta, dont les frontières mal défendues avaient été forcées par les Asiatiques et les Libyens, instigateurs des désordres et des pillages suivis de révolution.

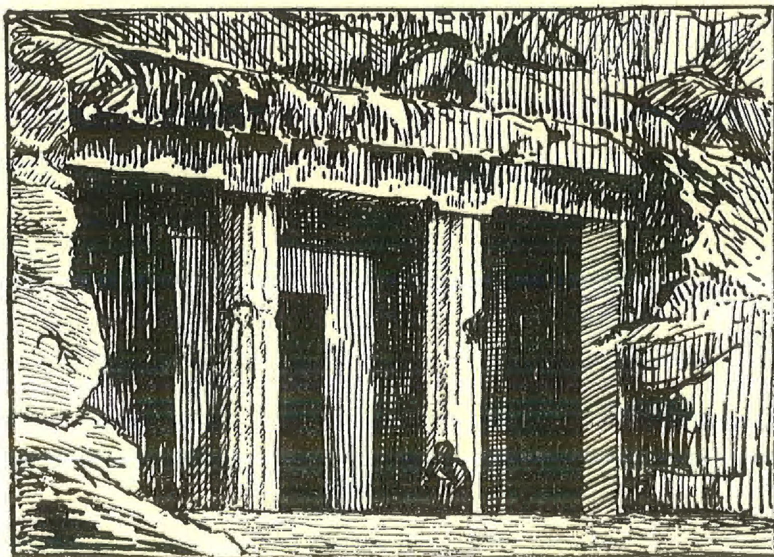
En effet, tandis que le Delta ne fournit aucun monument, la Vallée, d'Hérakléopolis à Éléphantine, révèle, à cette période, l'existence de nomarques puissants, qui maintiennent la tradition royale, mais à leur profit individuel, le plus souvent contre les pharaons hérakléopolitains.

HÉRAKLÉOPOLIS MAGNA C'est à une centaine de kilomètres au sud de Memphis, que la IXe dynastie, fuyant le Delta, avait reporté la capitale du royaume. Sur le flanc droit du Bahr-Yoûsouf, non loin de l'entrée du Fayoûm, dans une plaine fertile, la ville de Khnen-nesout (1) (Hérakléopolis Magna), se présente comme la première grande cité de la Vallée. La richesse du XXe nome, dont elle était métropole, la fertilité du Fayoûm tout proche, la position heureuse entre la région maritime et la Haute-Égypte, expliquent le rôle de capitale intérimaire qui fut dévolu à Hérakléopolis. La ville était déjà réputée par une école de théologiens, rivale de celle d'Héliopolis : l'antique civilisation y trouvait donc un de ses centres intellectuels. Sans doute, ses nomarques descendaient-ils de petits-fils royaux; ayant accaparé, comme leurs voisins, l'administration des terres royales, la direction des temples, le commandement des troupes, ils devront à cette parenté avec les rois de la VIIIe dynastie de pouvoir leur succéder comme Pharaons, après le pillage de Memphis et des Pyramides. Au début de la IXe dynastie, Meriibrâ Kheti gouverne encore toute la Haute-Égypte, puisque Sayce a relevé son nom sur les rochers de la

(1) Ahnasia el-Medineh.

première cataracte, mais sa puissance est faible ; du moins, n'a-t-elle laissé que des vestiges insignifiants, par exemple cette corbeille de cuivre gravée à son nom que possède le Louvre. Son successeur Ouahkarâ n'est connu que de nom. A la fin de la dynastie, Merikarâ semble avoir récupéré Memphis et possédé une pyramide à Saqqarah ; ce que nous savons de positif sur son règne provient, non de ses monuments, mais de ceux qu'ont laissés les nomarques de Sioût, qui se posent en défenseurs et en protecteurs du roi d'Hérakléopolis.

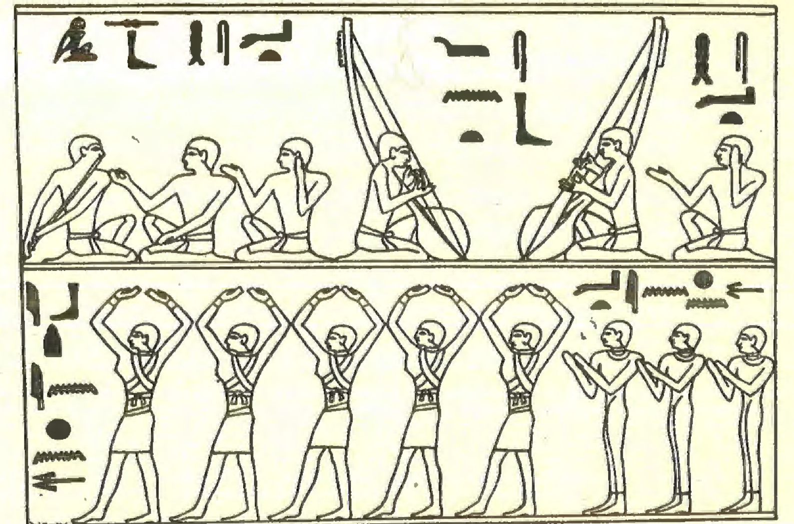
NOMARQUES DE BENI-HASSAN ET EL-BERSHEH En remontant le Nil, cent kilomètres plus au sud, la rive orientale s'encadre d'une falaise abrupte, rebord du plateau arabique : là sont découpées des tombes princières, les trente-neuf hypogées de Beni-Hassan, que précèdent des portiques taillés à jour dans le roc, avec colonnes cannelées, qui ressemblent à s'y méprendre au dorique grec de Sicile et d'Italie ; aussi Champollion les appelait-il « colonnes proto-doriques égyptiennes » (1). Ce qui a fait la réputation de cette nécropole, creusée par les Nomarques du XVIe nome, « l'Oryx », ce sont les grands tombeaux des princes Ameni et Khnoumhetep, amis des premiers Pharaons de la XIIe dynastie ; mais leurs prédécesseurs, Baket et Kheti, sont contemporains des derniers rois d'Hérakléopolis. Leurs hypogées nous apprennent la puissance et la richesse des nomarques, au temps où les rois sont pauvres et mal respectés. Les ressources du XVIe nome permirent à Baket et Kheti l'aménagement de belles salles à colonnes ; les fresques y décrivent, non seulement



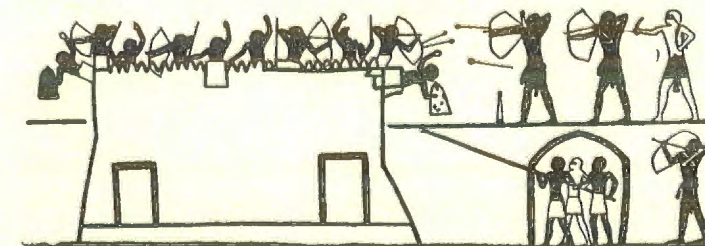
ENTRÉE DES HYPOGÉES DE BENI-HASSAN
(J. Braemer).

(1) *Lettres d'Égypte et de Nubie*, p. 75.

les rites religieux dont bénéficiaient les nomarques, mais les scènes vécues de la vie aux champs, les métiers de céramique et de tissage, les ateliers de sculpteurs et de fondeurs, les jeux et divertissements des jours de liesse : c'est la vie du peuple, non plus celle de la cour, qui se révèle à nos yeux, et cela est un signe des temps nouveaux. Pour la première fois, on nous décrit, comme épisodes de la vie courante, des scènes de guerre civile, attaques de forteresses égyptiennes, défilés de troupes mercenaires ou régulières, exercices militaires ou gymnastiques. Plus de deux cents figures retracent les poses ou attitudes que peuvent prendre deux habiles lutteurs, attaquant, se défendant, rompant, avançant, debout, renversés, etc. « On verra par là, écrit Champollion, si l'art égyptien se contentait de figures de profil, les jambes unies et les bras collés contre les hanches. J'ai copié toute cette curieuse série de militaires nus, luttant ensemble ; plus, des soldats de toute arme, de tout rang ; la petite guerre, un siège, la *tortue* et le *bélier*, les punitions militaires, un champ de bataille, les préparatifs d'un repas militaire ; enfin, la fabrication des lances, javelots, arcs, flèches, massues, haches d'armes, etc... (1). » Les Pharaons ne nous avaient encore montré rien de tel : ce sont des milices féodales qui manœuvrent sous nos yeux.



MUSIQUE ET DANSE
(J.-J. Clère).



LA GUERRE CIVILE EN MOYENNE-ÉGYPTE

(1) *Lettres d'Égypte et de Nubie*, p. 80.

El-Bersheh et Meir Cinquante kilomètres plus au sud, les hypogées des nomarques du XVe nome, « Lièvre », sont creusés dans la falaise d'El-Bersheh. Les tombeaux bien conservés sont ceux de la XIIe dynastie ; d'autres, plus anciens (par exemple celui du prince Ahanekht) remontent aux temps hérakléopolitains ; les textes et les peintures décrivent la vie des nomarques, les travaux de leurs paysans et artisans, les exercices des mercenaires nubiens.

En face, les tombes rupestres de Meir gardent la mémoire des nomarques du XIVe nome, « Térébinthe inférieur » ; ils constituent une famille qui a laissé des tombeaux depuis le règne de Pépi Ier (vers 2500) jusqu'à celui d'Amenemhet II (vers 1920). Un tableau généalogique, dressé au temps de ce dernier roi, permet de remonter seize générations avant Pépi Ier, soit, approximativement, 400 ans plus tôt, ce qui nous amène vers 2900, à la fin de la IIIe dynastie. Cette famille princière aurait donc gouverné la ville de Kous (*Cusae* = Kusiyeh) pendant mille ans. Ici, les mœurs sont pacifiques ; l'art réaliste et pittoresque s'y révèle précurseur de celui des ateliers d'El-Amarna, ville toute proche, en face de Cusae.

Nomarques de Sioût A mi-chemin entre Hérakléopolis et Thèbes, une vaste plaine très fertile, où la vallée atteint 20 kilomètres de largeur totale, constitue le XIIIe nome, « Térébinthe supérieur », dont la métropole *Sioût* (Assioût) était placée sous la garde du « chien-loup Oupouat », d'où son nom grec *Lycopolis*. C'est, aujourd'hui, la plus grande ville de la Haute-Égypte ; son rôle fut prépondérant sous les IXe et Xe dynasties. De vastes hypogées, creusés dans la falaise libyque, nous révèlent les hauts faits de trois nomarques, contemporains des Kheti royaux et de Merikarâ : un Kheti, qui fut élevé à la cour d'Hérakléopolis, dans une intimité telle avec la famille royale « qu'il apprit à nager avec les enfants royaux » ; un Tefib, son fils, le « faiseur de rois » de son époque ; un dernier Kheti, fils de Tefib, lui aussi ferme soutien du pharaon. Nous raconterons plus tard leurs combats ; notons ici que le tombeau de Tefib est dénommé aujourd'hui « tombeau des guerriers », parce que plusieurs files de fantassins, armés de lances, couverts d'un vaste bouclier, sont peintes sur les murs de la salle à piliers. Un autre nomarque de Sioût, du même temps, Meshiti, avait voulu retrouver dans l'autre monde sa garde militaire. Il a fait sculpter, en bois, deux compagnies, de 40 hommes chacune, rangés en colonnes, quatre de front sur dix de profondeur. L'une, composée d'Égyptiens, a l'armement de l'infanterie lourde : javelot de bois avec pointe de cuivre attachée par une cordelette, et bouclier cintré, en peau de bœuf sur cadre de bois, porté à bout de bras ; l'autre comprend des Libyens et des Nègres, armés, à la légère,

d'un arc et d'un paquet de flèches, à pointe de silex, sans carquois. Sur divers monuments, par exemple au temple de Mentouhetep IV à Deir el-Bahari, la hache de guerre, passée dans la ceinture du pagne, parfois tenue à la main, s'associe au javelot et à l'arc, ou les remplace.



EXERCICES DE MILICIENS

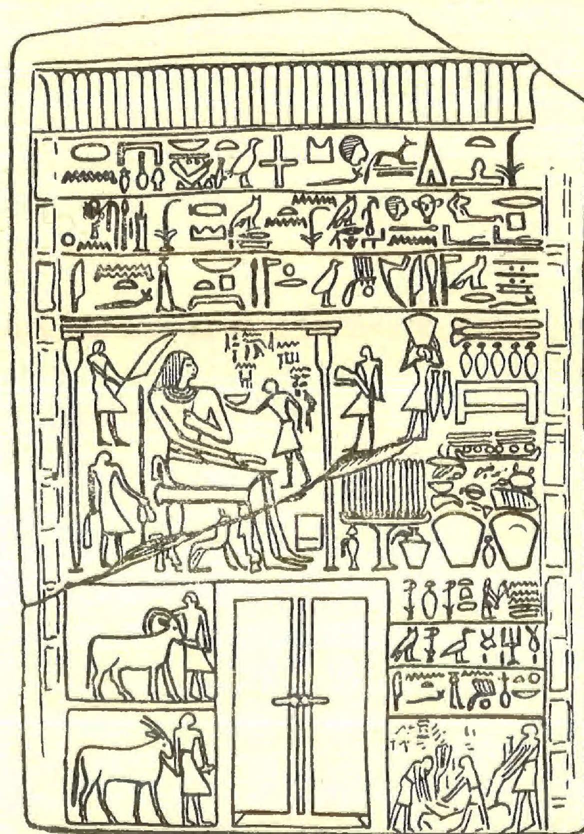
A 50 kilomètres au sud de Sioût, le port de Gaou (actuellement Kâou el-Kébir), sur la rive orientale, au voisinage d'Antaeopolis (XIIe nome), délimitait la zone d'influence des rois hérakléopolitains et celle des nomarques, par la suite rois, thébains. Dans la terminologie de cette époque (1), la « terre du Sud », *ta shemâ*, désigne la Moyenne-Égypte, que nous venons de décrire. Avec le VIIIe nome, celui de Thinis-Abydos, commençait la Tête du Sud, *tep res*, qui, s'étendant jusqu'à la première cataracte, marquait la zone méridionale extrême, où prédominait l'autorité de Thèbes.

Thèbes et ses premiers nomarques Nous avons défini, à propos de la période thinite, l'importance géographique, politique et commerciale de la vaste plaine, qui sera la région thébaine — où les routes des Oasis libyques et de la mer Rouge viennent recouper le Nil, artère centrale de la Vallée. Au sud des capitales primitives, Ombos et Négadah, s'étendait le IVe nome, « Sceptre », *(Ouast)*; à son extrémité sud-ouest (rive occidentale), le centre d'attraction, depuis l'Ancien Empire, était une colonie d'Héliopolis, qu'on appelait *Iounou shemâ*, « Héliopolis du Sud ». Les adorateurs de Râ y associaient le culte du Soleil à celui d'un dieu local, « Mentou », dont le temple, « *per-Mentou* », avait donné à la localité son nom, qui a persisté dans « Erment » (Hermonthis). Depuis la XIe dynastie, la dévotion se reporta sur Amon, dieu de la fécondité, et ithyphallique, que son nom et son rôle apparentaient à Min de Coptos.

Une autre forme locale de Min et de Mentou, dénommée Amon, et après alliance avec Héliopolis, Amon-Râ, reçut le culte dans deux sanctuaires sur la rive droite : l'un s'appelait Ipet-sout (2), c'est notre Karnak ; l'autre Ipet-rest (3), c'est notre Louqsor. L'agglomération humaine autour des sanctuaires s'accrut progressivement : ainsi naquit la nouvelle métropole du Sceptre, appelée elle-

(1) L'usage de ces divisions de la Vallée est attesté de la XIe à la XVIIIe dynastie.
(2) La chapelle des places.
(3) La chapelle du Sud, ou le « harem du Sud ».

même *Ouast*, l'illustre Thèbes des Grecs. Ni Hermonthis, ni Thèbes, ni Amon, ne sont nommés aux textes des Pyramides memphites. Vers la fin de l'Ancien Empire, un « chancelier du Nord, ami unique, scribe de nome », laisse une stèle où il exprime le vœu d'être retraité dans le nome du Sceptre : telle est la plus ancienne mention connue (1). Déjà la falaise libyque de l'Assassif abritait des tombes pour les nomarques ; un certain Ihj, dévot du culte de Mentou, seigneur d'Erment, y apparaît avec les titres « ami unique, officiant, grand chef du nome » ; c'est aussi le premier nomarque connu de Thèbes (2), à une époque intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire. Parmi les serviteurs, on lit le nom Antef, qui caractérise l'onomastique thébaine, de même que Kheti celle d'Hérakléopolis.



STÈLE DU PRINCE ANTEF
(Caire) (J.-J. Clère).

LES ANTEF ET MENTOUHETEP Sur la table des Ancêtres de Thoutmès III, à Karnak, la liste royale, interrompue à la fin de la VI[e] dynastie, reprend avec le nom d'un « prince Antef » (3). Qu'un personnage non royal soit ainsi classé parmi les Pharaons, le cas est unique ; il s'explique parce que de cet Antef sort la lignée des premiers rois thébains. Par chance, Mariette a retrouvé, dans la nécropole de la XI[e] dynastie à Drah-Abou'l-Neggah, sa stèle funéraire. C'est une dalle d'un style médiocre ; trois lignes définissent l'offrande qui sera servie au « Prince héréditaire, grand chef supérieur du nome « Sceptre », qui remplit le cœur du roi ; le directeur de la Porte du Sud ; le grand pilier de Celui qui fait vivre ses

(1) SETHE, *Urkunden des Alten Reichs*, p. 151 (Musée du Caire, n° 1759).
(2) *Annales du Service des Antiquités*, IV, 97.
(3) *Rpâ*, « prince », n'est qu'un titre de cour.

Deux Terres (1) ; le directeur des prophètes ; favorisé auprès du grand dieu, seigneur du ciel, — Antef. » Au-dessous, le prince est figuré assis, vêtu d'un simple pagne, la main tendue vers des offrandes sans faste ; un serviteur l'évente, un autre porte ses sandales ; sous le fauteuil, un chien familier.

Le nomarque qui se contentait d'un train de vie si simple tenait cependant en main la haute vallée, d'Abydos à Éléphantine, et disposait, comme chef du clergé, du pouvoir spirituel aussi bien que temporel. S'il se vante d'être le soutien principal du Roi, c'est qu'il entre en compétition avec les nomarques de Sioût, lesquels prétendent aussi être les « piliers » du Pharaon. C'est vraisemblablement au temps du grand-père de Merikarâ que se place cette rivalité entre grands féodaux, qui n'aspirent qu'à détrôner le roi, devenu leur protégé.

Pour la région thébaine, l'usurpation se réalisa après le « prince Antef ». La table de Karnak lui donne comme successeurs un Mentouhetep et deux Antef, qui prennent le titre royal « Horus » et dont les noms sont inscrits dans un seul cartouche. Ce protocole déficient et l'absence de tout nom royal de couronnement, jusqu'au règne de Mentouhetep IV, caractérisent des usurpateurs. Néanmoins, « la XI[e] dynastie de rois Diospolitains » (c'est-à-dire « Thébains ») de Manéthon commence déjà avec eux ; elle développe ses forces et étend son territoire à mesure que décline la IX[e] dynastie et que s'effondre plus bas encore la X[e]. De cette dernière « maison hérakléopolitaine », aucun nom n'a subsisté ; toutefois, la rivalité entre les Antef de Thèbes et le roi Merikarâ, soutenu par les nomarques de Sioût, est décrite par des textes divers, et là se porte l'intérêt historique de cette époque de transition.

THÈBES CONTRE SIOÛT Vers 2100, la partie est engagée entre Thèbes et Sioût pour capter la succession des Hérakléopolitains. Or, les inscriptions des hypogées de Sioût nous racontent les choses, selon le point de vue des nomarques intéressés ; plusieurs stèles thébaines apportent des témoignages sous l'aspect opposé ; enfin, des écrits attribués aux rois hérakléopolitains fournissent aussi l'appréciation de la Cour sur les événements.

La V[e] tombe de Sioût décrit, tout d'abord, les temps où la Moyenne-Égypte connaissait encore l'abondance et la paix, malgré les révolutions du Delta et les menaces des Thébains. Le nomarque Kheti, « prince héréditaire, chancelier du roi, prophète en chef du dieu Oupouat, seigneur de Sioût », exerce les mêmes pouvoirs « réguliers » qu'Antef à Thèbes, mais il reste étroitement uni à la famille royale

(1) Le pharaon d'Hérakléopolis.

d'Hérakléopolis : « J'étais, nous dit-il, un favori du roi, et il m'a exalté en tête de la Haute-Égypte. Le roi m'a fait régent, alors que j'étais encore un enfant, haut d'une coudée ; il m'a mis en avant, lors de mon adolescence, et je fus instruit à nager avec les enfants royaux. J'ai toujours été correct et libre (de toute hostilité) vis-à-vis de mon Seigneur. Sioût était heureuse sous ma direction ; quant à Hérakléopolis, elle priait Dieu pour moi. La Haute et la Basse-Égypte disaient : « Voilà bien (en lui) la doctrine du roi ! »

Arrivé à l'âge de remplir effectivement la charge de nomarque, Kheti énumère ses générosités pour la population de Sioût et du nome, la création de monuments, surtout la mise en service d'une série de canaux qui apportent l'eau du Nil jusque sur les hauteurs, de sorte que les terres abandonnées deviennent cultivables ; lui-même était riche en grains : quand le pays souffrait de la disette, il ouvrait à sa ville ses greniers, et nourrissait le pauvre, la veuve et l'orphelin. Les impôts arriérés étaient remis, et les pâtres des campagnes voyaient les vaches vêler deux fois et se réjouissaient de leurs étables pleines de veaux. D'ailleurs, une forte armée assurait la sécurité ; lui-même, Kheti, se distinguait dans le maniement de l'arc et du poignard ; le roi l'avait nommé « commandant suprême de la Haute-Égypte », et sa flotte sur le Nil n'était pas moins formidable que les troupes de terre. Telles se définissaient donc les ressources et les prétentions d'un grand féodal, aux temps hérakléopolitains.

SIOÛT COMBAT CONTRE THÈBES

Sous son successeur, Tefib, l'ambition de la famille se développe, ainsi que le goût de l'autorité, basée sur la justice. « J'ai été comme un Nil pour mon peuple (épithète vraiment digne d'un roi). Aussi, mon fils, lorsqu'il me succéda, fut-il respecté de tous. La cité se réjouit à son sujet, car elle se rappelait le bien (qu'elle avait reçu de ses princes). Tout noble qui fera du bien au peuple, et qui surpasse les vertus de celui qui l'a engendré, sera béni par la postérité, et son fils résidera dans la maison de son père, sa mémoire sera honorée dans la ville, sa statue sera glorifiée... par les enfants de sa maison... » Pendant son gouvernement, la sécurité était telle que « la nuit, ceux qui dormaient sur les routes me louaient, parce qu'ils se trouvaient aussi à l'abri qu'un homme dans sa maison. La crainte (inspirée) par mes soldats faisait sa protection »...

Mais voici quelles luttes mémorables il lui fallut soutenir contre les Thébains, pour servir le roi d'Hérakléopolis (Merikarâ, ou le père de celui-ci). « La première fois que mes fantassins combattirent les nomes (de Haute-Égypte), qui étaient venus réunis ensemble, depuis Éléphantine au sud, jusqu'à Gaou vers le Nord (je vain-

quis ces nomes, je les repoussai) vers la frontière méridionale, (je parcourus en tout sens) la rive occidentale du Nil. Quand j'arrivais à une ville, je renversais (ses murs, je m'emparais de son chef) — aussi loin que la forteresse du port du Sud (Thinis)... Puis, je passais sur la rive orientale et je remontais au sud... (alors arrivait) un autre ennemi, tel qu'un chien... avec une autre troupe de ses alliés. Je marchais contre lui... je ne cessais pas de combattre, naviguant par le vent du nord comme par celui de l'est, par celui du sud comme par celui de l'ouest... (mon adversaire) était jeté à l'eau, ses bateaux coulaient à fond, ses soldats semblaient des bœufs (sur qui le lion se rue)... Ainsi je détruisis la rébellion, par le conseil et selon les plans du dieu Oupouat ». Le reste du texte, très mutilé, conserve cependant le nom Hérakléopolis... c'est pour son roi que Tefib mettait à feu et à sang les nomes de l'Extrême-Sud.

KHETI II DE SIOÛT SAUVE LE ROI MERIKARÂ

Le fils de Tefib, Kheti II, devint « commandant des troupes de l'Égypte entière sous le roi du Sud et du Nord, Merikarâ. « Après avoir rappelé qu'il descend de « cinq régents » de Sioût, il revendique une gloire sans pareille, pour avoir sauvé Merikarâ dans des circonstances tragiques. Hérakléopolis avait chassé Merikarâ qui se réfugie à Sioût, auprès de Kheti II ; celui-ci témoignait au roi un filial respect et l'appelait « son père ». La révolte d'Hérakléopolis coïncidait, naturellement, avec une attaque des Thébains, qui l'avaient provoquée. Mais Kheti sema l'épouvante sur le pays (1) et châtia les nomes du Sud, pour le compte du roi. Alors « le ciel se rasséréna, et le pays entier se rallia à lui, les chefs des nomes du Sud et les conseillers d'Hérakléopolis, lorsque « la reine du pays » (l'uraeus royale ?) vint pour repousser le criminel. La terre tremblait, la Haute-Égypte fuyait en barque, tous les hommes étaient éperdus, et les villes, sous la terreur qui pénétrait leurs corps. Jamais « on n'avait vu le front d'une flotte arriver à Shashetep, tandis que son arrière était encore à... Lorsqu'on descendit le fleuve et qu'on aborda au port d'Hérakléopolis, (la population) vint acclamer (son Seigneur) et (Kheti) le fils de son Seigneur ; les femmes étaient mélangées aux hommes, les vieillards avec les enfants ! »

En récompense, le dieu Oupouat de Sioût fut gratifié d'un temple nouveau, aux frais du roi Merikarâ, et le nom de Kheti, fils de Tefib, y fut inscrit sur ses murs, pour y bénéficier de grâces éternelles.

Malheureusement pour les princes de Sioût, leurs inscriptions ne furent point

(1) Les textes de Sioût sont très lacuneux ; Maspero et Breasted, qui les ont traduits, diffèrent souvent dans leurs restitutions.

terminées. Un retour offensif des Thébains remit en question la restauration de Merikarâ à Hérakléopolis et fit présager un avenir désastreux.

Que disent, de ces faits, les sources thébaines ? Une stèle en l'an 50 de l'Horus Ouahânhk = roi Antef IV, proclame : « J'ai porté ma frontière nord aussi loin que le Xe nome, celui d'Aphroditopolis... J'ai pris possession de la vallée et capturé le nome Thinite (VIIIe) tout entier, j'ai ouvert toutes ses forteresses, et j'y ai placé la porte du Nord. » Un fonctionnaire du même roi, Zari, confirme « qu'il y a eu bataille avec la Maison de Kheti (1) à l'ouest de Thinis » ; un autre, Ithethi, spécifie que « le roi possédait la terre du Sud, d'Éléphantine à Thinis ». Nous avons vu que, de l'aveu des princes de Sioût, les Thébains occupaient la vallée jusqu'à Gaou. Le succès de Merikarâ fut donc temporaire ; après lui, l'avance thébaine devient continue.

Pas plus que l'autorité des rois d'Hérakléopolis, celle des rois thébains ne fut acceptée sans résistance. En l'an 14 d'un roi Mentouhetep, successeur d'Antef IV, Thinis se révolta contre la suprématie thébaine et il fallut bien des années pour étendre l'hégémonie de Thèbes jusqu'à Sioût, Hérakléopolis et au Delta.

III

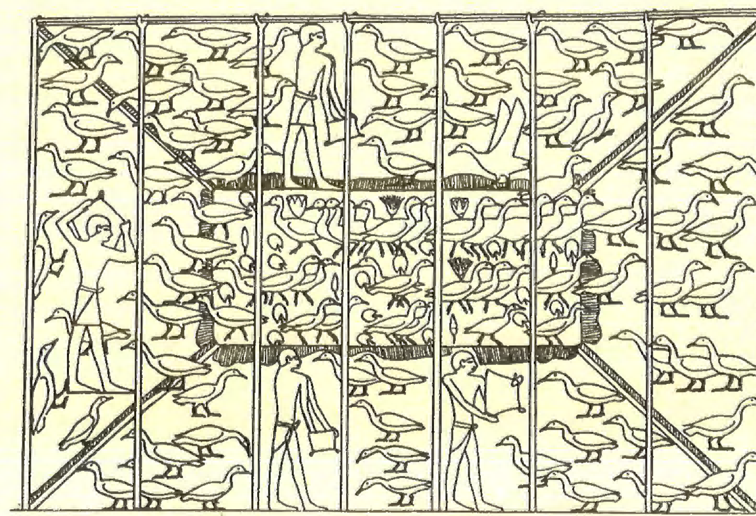
L'Esprit nouveau dans la doctrine royale

Disparition des Hérakléopolitains — La « maison de Kheti » a survécu sans gloire après Merikarâ ; nous ne connaissons, de ses dernières années, que la brève mention de Manéthon : « Xe dynastie de rois hérakléopolitains » avec 19 rois et 185 ans, ou, selon un abréviateur, 7 rois, mais 204 ans. Aucun monument, aucun nom royal n'ont survécu. Ce « vide monumental » est l'indice d'une dynastie fictive, telle que la VIIe ; en regard, la XIe dynastie des rois thébains est effective et vivante, comme nous le verrons au chapitre VII.

Prestige moral de la royauté — Malgré cette situation tragique des rois hérakléopolitains, il est bien remarquable que le prestige de la royauté ne se soit pas amoindri. Les grands féodaux, ceux de Sioût ou de Thèbes, gardent à la royauté une estime reconnaissante, et, s'ils combattent entre eux, ce n'est pas

(1) C'est-à-dire la dynastie hérakléopolitaine.

pour supprimer le régime monarchique, mais c'est pour s'emparer du pouvoir suprême et l'exercer contre leurs rivaux. Dans les siècles suivants, la tradition rendra hommage à la sagesse de ce roi Merikarâ, qui, malgré son infortune, restait l'arbitre de la situation politique, et gardait son autorité morale. Preuve en est un document littéraire rédigé sous le Moyen Empire, qui prétend conserver à la postérité les « Instructions du roi (Kheti) pour son fils Merikarâ ». Il serait téméraire d'affirmer que ce papyrus reproduit les paroles authentiques de Kheti, mais il s'inspire directement des doctrines officielles, et constitue une précieuse source historique.



NOURRISSEURS D'OISEAUX (J.-J. Clère).

Nous y voyons la situation où se trouve la royauté hérakléopolitaine après les troubles révolutionnaires. La famille royale a pu tenir bon contre la tempête, grâce aux nomarques de Sioût restés fidèles à la « Doctrine du roi » ; mais les nomarques de Thèbes commencent à usurper le cartouche royal, et ont proclamé leur indépendance, qui soustrait du royaume « l'Extrême Sud » de la Vallée, d'Éléphantine à Gaou. Au Nord, le Delta reste envahi par les Libyens et les Asiatiques. Çà et là, révolte, pillage, massacres, attestent encore l'ivresse démagogique qui a suivi l'abolition des privilèges et le triomphe d'un régime égalitaire et anarchique.

Or, dans Hérakléopolis, un pharaon — probablement Kheti, père de Merikarâ — médite sur la révolution. Le régime du bon plaisir royal, c'est fini. Plus de classes privilégiées. Adieu les ambitions de la jeunesse dorée et des princes royaux. Il faut que le roi prépare son fils aux réalités de l'heure présente. Donc Kheti élabore une doctrine de gouvernement adaptée aux temps nouveaux.

Ces troubles sont trop aigus pour persister. Que le prince royal reste de sang-froid et accepte l'inévitable : il s'agit de tirer parti de cette révolution. Les rivaux les plus redoutables, princes, nomarques et prêtres, seront noyés sous le flot égalitaire. En devenant l'arbitre impartial de tous ses sujets, le roi

peut rendre à la dynastie son antique prestige, à la tête d'une société nivelée.

Alors, le roi fait l'examen de la situation extérieure et intérieure ; il en déduit la politique à suivre pour restaurer l'ordre et l'autorité royale. Les *Instructions pour Merikarâ*, c'est donc la critique de la révolution, du point de vue de la Cour : contre-partie précieuse du papyrus de Leide, lequel décrit la révolution.

La situation extérieure Elle est critique ; mais il faut l'envisager avec sang-froid et bonne humeur.

Certes, « l'Égypte combat jusque dans les nécropoles, les tombeaux sont détruits ». Le Sud a proclamé son indépendance ; toutefois, dit le roi à son fils : « Mets-toi en bons rapports avec le Sud. Alors, les porteurs de tributs viendront à toi avec leurs dons : sacs de grains, pains, bière. Le granit rose viendra aussi, sans que tu envoies d'expéditions... Si ton cœur te mène selon ma politique, tu n'auras pas d'ennemi à l'intérieur de tes frontières... » A deux reprises, le roi avoue que sa « maison » a subi un désastre dans la région de Thinis : « Une calamité s'est produite en mon temps ; la région de Thinis a été violée » — mais cela n'a été qu'une surprise, due au manque de vigilance : « Je n'ai connu cela qu'après la chose faite. » Toutefois, par la patience et la résolution, le roi espère maintenir sa situation vis-à-vis des Thébains.

Quant à la frontière du Nord, « le cœur du chef doit être anxieux à son sujet. (Sans doute,) j'ai pacifié tout l'Ouest (côté libyque) jusqu'aux dunes de la mer, (mais) dans l'Est (côté asiatique), le pays s'est morcelé en districts, chaque grande ville est (indépendante ?). Ce qui était la principauté d'un seul est maintenant aux mains de dix. » Le danger immédiat vient des Asiatiques ; mais ces nomades sont plus importuns que redoutables. Suit un portrait des Nomades pillards qui serait, aujourd'hui encore, d'une vérité criante : « Vois le misérable Âmou (l'Asiatique) : difficile est le pays où il se trouve, avec ses eaux, ses arbres nombreux, ses montagnes, qui rendent les chemins malaisés. Quant à lui, il ne peut jamais rester en place ; ses jambes sont toujours en voyage ; il se bat sans cesse, depuis le temps d'Horus (1). Il n'est pas victorieux, mais jamais, non plus, il n'est vaincu. Il ne dit jamais quel jour il se battra, comme font les voleurs... C'est une abomination que l'Asiatique pour l'Égypte. Cependant, (ne te mets pas en souci à ce sujet) : il peut bien piller un campement isolé, mais il ne s'attaquera jamais à une cité populeuse. Donc, élève un rempart contre eux (à la frontière du Delta oriental...) vers la forteresse Kemour (débouché oriental de l'Ouâdi Toumilât) ; et bâtis des forteresses dans la terre du Nord... »

(1) Le règne d'Horus, les temps ancestraux.

La situation intérieure Ici, il faut, plus encore, faire montre de patience et avoir du doigté. « Sois bienveillant, mais sache punir », tels sont les premiers préceptes que le roi donne à son fils, et que les Thébains répéteront plus tard dans les Instructions au Vizir.

Contre l'anarchie, qu'on soit inexorable : « Si tu trouves, dans une ville, un homme dangereux, qui parle trop, un fauteur de désordre — alors, supprime-le, tue-le, efface son nom, détruis (sa race), sa mémoire et ses partisans qui l'aiment...

« L'homme turbulent met (aussi) la cité en désordre et crée la division dans les jeunes générations. Si tu en découvres un, cite-le devant les magistrats, et détruis-le ; car c'est un ennemi. Un homme qui parle trop est une calamité pour une cité. »

Au contraire, le roi, lui, doit savoir parler. Le temps n'est plus où il suffisait au roi de commander ; l'autorité est à celui qui s'explique, discute et persuade :

« Sois un artiste de la parole (pour devenir fort), car la langue, c'est une épée pour un roi : la parole est bien plus puissante qu'aucun combat ! Rien ne surprend celui qui est intelligent. Un roi sage doit être l'école de ses nobles. Nul mensonge ne doit l'abuser (s'il est bien renseigné), car la vérité arrive à lui toute brassée, comme disent les ancêtres... Or, il est bien renseigné, le roi qui possède des nobles... »

Relations avec l'aristocratie Dans un État stable, une aristocratie d'éducation, et même de fortune, est nécessaire ; voici pourquoi : « Magnifie les grands, pour qu'ils agissent selon tes ordres, car celui qui est riche dans sa maison agit impartialement ; il possède et ne désire plus rien. L'homme pauvre (au contraire) ne parle pas selon le Droit. Quelqu'un qui dit : « Je voudrais avoir (ceci... ou cela) » n'est pas juste ; il est partial pour celui qu'il aime ; il incline vers qui le paye. Grand est un grand roi qui a des grands (comme conseillers). Fort est le roi qui possède une Cour ; il monte haut, (le roi) riche en nobles. »

Suppression des privilèges Mais cette aristocratie doit servir l'État ; elle n'a plus de privilèges politiques, ni religieux. Le plébéien, depuis la révolution, a forcé l'accès aux emplois de l'État, et il a enfoncé les portes du Paradis. Le roi accepte cette religion élargie, dont il reste chef, et prononce ces

paroles mémorables qui consacrent la suppression des privilèges de classe : « Ne distingue pas entre le fils d'un noble et celui qui est d'humble naissance. Prends pour ton service l'homme selon ses capacités. »

Une bienveillance égale pour tous, voilà quelle doit être l'attitude du roi vis-à-vis de ses sujets : « Ne sois pas méchant ; c'est une bonne chose que d'être bienveillant. Laisse un monument de toi-même dans l'amour qu'on a pour toi... On en remerciera Dieu, on appréciera ta bonté, et l'on priera pour ta santé. »

« Honore les grands et traite bien ton peuple : c'est une bonne chose que de travailler pour l'avenir. »

LE ROI ARBITRE DE LA SOCIÉTÉ Sur cette société nivelée par la révolution, Merikarâ pourra restaurer son autorité en servant d'arbitre impartial, mais clairvoyant, et en indiquant les devoirs de l'individu envers l'État, la responsabilité qu'entraîne pour chaque citoyen l'exercice des droits civils et religieux... Responsabilité envers l'État : c'est le domaine de la justice humaine, des tribunaux royaux ; responsabilité envers les Dieux : c'est le domaine de la justice divine, des tribunaux divins d'outre-tombe.

D'abord, que le roi donne l'exemple ; il doit servir l'État, devenir le champion du Droit, le restaurateur de la morale religieuse : « Parle selon le Droit, dans ta maison, pour que les Grands, qui vivent dans le pays, te respectent. Ce qui sied à un roi, c'est la rectitude du cœur. Alors, la Cour inspire du respect au Pays. Pratique le Droit, tant que tu vis sur terre. Console celui qui pleure ; n'afflige aucune veuve ; ne prive personne des biens de son père ; ne chasse pas les magistrats de leurs sièges. Prends bien garde de ne pas punir à tort. Ne frappe point, si tu n'y trouves pas profit... Ainsi le pays sera prospère. Excepte seulement le rebelle qui a bien médité ses plans : car Dieu connaît les coupables, et Dieu punit jusqu'au sang ces péchés... »

En effet, si la justice humaine est faillible, ou intermittente, la justice divine est infaillible et reste éternelle. Voici l'avertissement que Merikarâ, fils de Râ le justicier, successeur d'Osiris le justifié, donne à son peuple :

« L'âme (après la mort) s'en va vers Ceux qui la connaissent (les dieux) et ne s'écarte pas de ses chemins d'hier (1) ; aucune magie ne l'arrête ; elle parvient vers ceux qui lui donnent l'eau (du bon accueil). Les divins magistrats qui jugent l'homme prosterné, sache qu'ils ne sont pas doux, en ce jour où l'on juge les opprimés,

(1) Elle reste justiciable de ses actions sur terre.

en ce jour d'appliquer la loi ! Malheur, si l'accusateur (Thot ?) est bien informé ! Ne te fie pas à l'étendue des années. L'homme subsiste après l'abordage (à l'autre rive) ; ses actions sont entassées à côté de lui. C'est l'Éternité, certes, qui attend celui qui est là. Fou, celui qui méprise cela ! Mais celui qui arrive sans avoir commis de péchés, il existera là-bas comme un dieu, marchant librement, tels que les Seigneurs de l'Éternité. » Or, ceci intéresse le roi, comme les autres hommes. « La possession de milliers d'hommes n'avantage pas le roi (vis-à-vis du tribunal divin). L'homme vertueux vivra à jamais... Celui qui passe avec Osiris parvient (à l'autre vie) ; mais celui qui a été complaisant pour lui-même sera anéanti. » Donc « puisses-tu venir me rejoindre dans la tombe, sans que tu aies suscité un accusateur (auprès des dieux »).

Comme conclusion, la Royauté est-elle encore possible ? « Oui, » répond le roi, « c'est une belle fonction que la royauté. Travaille donc, agis pour Dieu, afin qu'il travaille pour toi à son tour. Dieu connaît celui qui travaille pour lui. La vertu d'un homme juste de cœur est plus agréable à Dieu que le bœuf de celui qui pratique l'injustice (1). »

« Vois, ils sont bien dirigés, les hommes, ce troupeau de Dieu..., les hommes qui sont ses propres images sorties de sa chair. Dieu monte au ciel pour eux, à leur désir (comme soleil) ; il a créé pour eux les plantes, les animaux, les oiseaux, les poissons, pour les nourrir... Et quand les hommes pleurent, Dieu les entend, car il a créé pour eux des Chefs (les rois), comme des tuteurs pour étayer le dos des faibles...

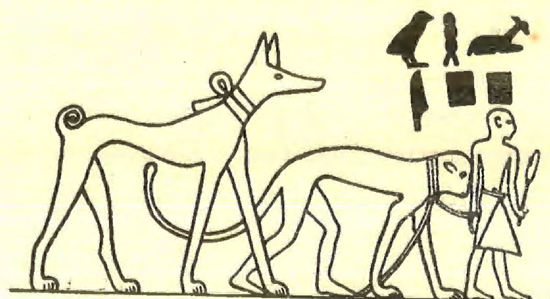
« Ainsi, ne tue jamais personne dans ton entourage, car Dieu connaîtra cela... Fais-toi aimer de tout le pays... Voilà, je t'ai dit le meilleur de ma pensée. Établis cela solidement devant ta face. »

L'ESPRIT NOUVEAU DANS LA DOCTRINE ROYALE On voit que la leçon donnée aux Pharaons par la révolution sociale n'a pas été perdue. Averti par le danger, le roi hérakléopolitain convainc son fils que l'heure est venue de remplacer le bon plaisir par la loi, et l'obéissance aveugle par l'impératif moral. Faire des concessions, mais justes et nécessaires ; fonder le règne des « justes lois » (2) ; fortifier le sentiment du Droit et la crainte de la justice divine et humaine *(Maât)* ; proclamer que droits politiques, droits sociaux entraînent, comme contre-partie, les devoirs envers la société, envers le roi, envers les dieux. En un mot, consacrer l'émancipation des individus, mais leur rappeler la subordination nécessaire aux

(1) Comparez : *Samuel*, XV, 22.
(2) Expression de la stèle C 26 du Louvre.

intérêts de la collectivité humaine, tels sont les facteurs d'un rétablissement social, qui doit rendre à l'Égypte l'ordre et la prospérité. C'est l'Esprit, non la Force, qui mène le Monde : par l'intelligence et l'autorité morale, bien plus que par la violence, Merikarâ dominera l'anarchie.

En effet, le peuple égyptien, après avoir reçu des satisfactions appréciables, reviendra, après cette crise d'appétits déchaînés, à la discipline sociale et à l'idéal religieux. Ni Merikarâ, ni ses successeurs hérakléopolitains, n'en profiteront. Ce sont les Thébains qui, vers l'an 2000, restaurèrent à leur bénéfice l'unité du pays et sauvèrent l'Égypte, par la mise en pratique de ces « *Instructions pour Merikarâ.* »



NAIN CONDUISANT SINGE ET CHIEN
(J.-J. Clère).



MARAICHERS AU TRAVAIL — FILEUSES
(J.-J. Clère.)

CHAPITRE VII

MOYEN EMPIRE THÉBAIN (2160-1788)

LES XIe ET XIIe DYNASTIES FONDENT LE RÈGNE DES LOIS

I

La XIe dynastie reconstitue l'unité nationale (2160-2000)



Le moyen empire thébain prend son origine avec les nomarques de Thèbes, « princes » Antef et Mentouhetep. L'usurpation du titre royal apparaît avec le premier successeur de ce prince Antef nommé sur la table des ancêtres de Toutmès III ; c'est l'Horus Mentouhetep, qui prend le cartouche. Toutefois le protocole royal reste incomplet jusqu'à Antef IV : un seul nom, un seul cartouche, ce qui correspond à l'une seulement des Deux Terres. La « Réunion des deux Égyptes » ne fut réalisée que depuis Mentouhetep IV, dont le nom d'Horus « Sma taoui » signifie ce progrès décisif et qui ceint

d'un deuxième cartouche son nom de couronnement : Nebhepetrâ. De ce règne commence la reconnaissance officielle des Thébains comme rois légitimes sur les tables d'Abydos et de Saqqarah. Après Mentouhetep IV, deux rois seulement nous séparent de la XIIe dynastie.

L'accession des Thébains à la royauté fut donc longue et discutée. Ainsi s'explique la discordance des annales. Du papyrus de Turin résulte l'existence de 6 rois avec 160 ans de règne : Manéthon donne « aux Diospolitains de la XIe dynastie » 16 rois, mais seulement 43 ans ; il ne nomme aucun pharaon (1). Les monuments révèlent un nombre de rois plus considérable : preuve qu'il a existé, en divers lieux, des usurpateurs éphémères.

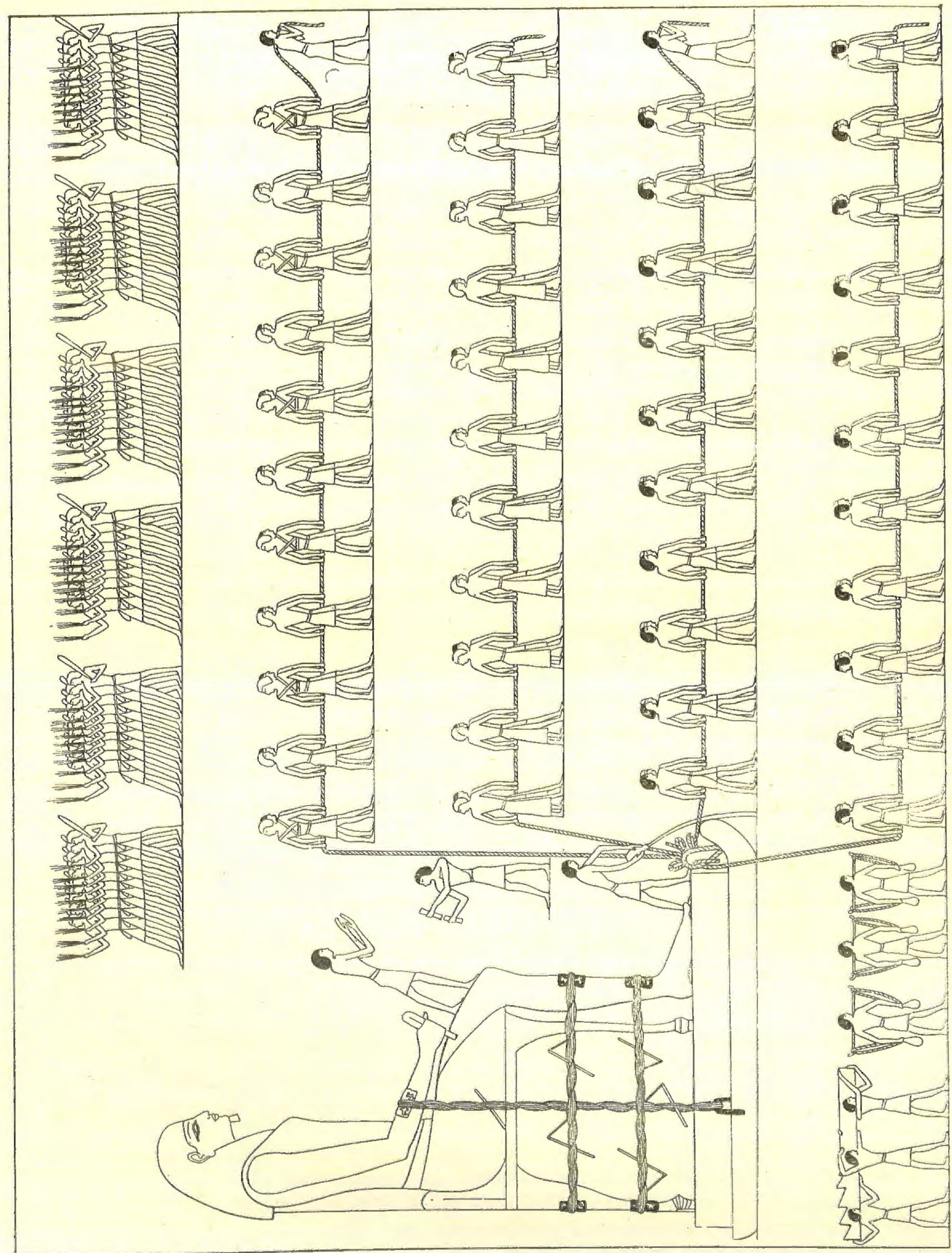
Le classement des pharaons reste donc incertain. Nous suivrons l'ordre adopté par Ed. Meyer et nous attribuerons 160 ans de durée à ces premiers rois thébains (2160-2000).

ANTEF IV La rivalité avec le roi d'Hérakléopolis et la lutte contre les monarques de Sioût furent, comme nous l'avons vu, les événements principaux des premiers règnes. En dehors des textes et monuments déjà cités, nous ne connaissons que la nécropole royale thébaine, située au pied de la falaise libyque, à Drah Abou'l-Neggah. C'est là que Mariette retrouva la modeste stèle gravée par le prince Antef, et la petite pyramide en briques d'Antef IV avec une stèle funéraire où le roi est figuré en compagnie de cinq chiens (2) : le vainqueur de Merikarâ y raconte sa conquête du nome Thinite, en l'an 50 de son règne. Quelques détails sur son administration nous sont parvenus, grâce à un récit du trésorier Thethi : « J'ai passé une longue période d'années sous la Majesté de l'Horus Ouâhânkh, dont l'autorité s'étendait jusqu'à Thinis... Sa trésorerie était dans ma main, sous mon sceau, et je contrôlais tout ce qu'on apportait de bon à la Majesté de mon Seigneur, du Sud et du Nord, pour satisfaire son cœur, comme tribut de cette terre entière (3), car le roi craignait de voir intercepter les tributs apportés par les Cheikhs du désert et les pays étrangers.

(1) Sur les six rois, Turin n'a conservé que les noms des deux derniers : Nebhepetrâ (Mentouhetep IV) et Sânkhkarâ ; c'est avec ces noms que les Tables d'Abydos et de Saqqarah recommencent la liste des pharaons authentiques, après la VIe dynastie.

(2) Une enquête faite au temps de Ramsès IX sur l'état des tombes royales thébaines nous a valu la description de cette tombe, où l'on mentionne la représentation du roi avec un de ses chiens (Pap. Abbott).

(3) Formule traditionnelle, exagérée ici, puisque le Nord était encore sous l'obédience du roi d'Hérakléopolis.



LA STATUE DU NOMARQUE THOTHETEP HALÉE JUSQU'A HERMOPOLIS
(D'après Cailliaud).

C'est ainsi qu'il me donna cet office, car il avait reconnu l'excellence de ma situation. Je lui faisais rapport de ces choses ; jamais rien de contraire n'arriva, grâce à mon expérience. ». Thethi conduisit le cortège funèbre de son roi, lorsque celui-ci « passa à son horizon » (1) ; il servit désormais Antef V.

Sur Antef V, Horus Nekhtnebtepnefer, et son successeur Mentouhetep II, nous ne savons rien de précis. Leurs règnes furent courts, puisque quatre générations séparent le règne d'Antef IV de celui de Senousret Ier, deuxième pharaon de la XIIe dynastie, selon le témoignage d'un fonctionnaire contemporain (2).

LES MENTOUHETEP Tous les pharaons suivants portent le nom de naissance Mentouhetep, ce qui indique probablement l'accession au pouvoir d'une branche collatérale. L'intérêt historique va au règne de ce Nebhepetrâ Mentouhetep IV qui, de par son nom d'Horus et le témoignage des textes, fut « le rassembleur des Deux Terres », le premier Thébain qui régna sur les deux Égyptes réunies ; cela signifie la défaite complète de la Xe dynastie hérakléopolitaine, dont rien, d'ailleurs, n'a survécu.

Mentouhetep IV régna au moins 46 ans ; des monuments importants signalent ses victoires. On ne sait si c'est lui, ou son prédécesseur (3), que représente un bas-relief provenant d'un temple détruit, à Gebelein : le roi se prépare à massacrer un Égyptien, un Nubien, un Libyen et un Asiatique et déclare « qu'il a capturé les chefs des Deux Terres, pris possession du Sud et du Nord, des Pays Étrangers, des Deux Rives (l'Égypte) et des neuf Arcs (4) ». Mais c'est bien Mentouhetep IV qui reçoit, sur un bas-relief rupestre, à Shatt-er-rigal, aux environs de Silsilèh, l'hommage d'un personnage de petite taille, « le fils de Râ Antef », roitelet de Nubie, venu pour faire sa soumission, en l'an 41 du règne, après une victoire du pharaon thébain au pays Ouaouat (Nubie).

UN TEMPLE-PYRAMIDE A DEIR EL-BAHARI Les ressources accrues de la monarchie unifiée permirent la reprise des grandes constructions : le roi et les dieux de Thèbes en bénéficièrent. A Deir el-Bahari, Naville a déblayé un magnifique temple funéraire, dont les substructures révèlent un plan insolite : deux terrasses superposées constituant des salles à piliers octogonaux, la première de 140, la seconde de 80 colonnes, réparties autour d'un terre-plein central, sur lequel s'érige une pyramide. Par derrière, des portiques conduisent à des chambres taillées dans le roc, où le culte du roi mort était associé à celui de la déesse Hathor, protectrice des nécropoles occidentales. De petites chapelles funéraires abritaient les corps des favorites royales : les sarcophages gravés représentent la toilette et le repas des jeunes femmes, avec un art où se retrouvent la délicatesse et la finesse des anciens ateliers royaux de Saqqarah. Les premiers monuments des Antef et Mentouhetep étaient, au contraire, d'une affligeante médiocrité ; ils attestaient la décadence immédiate de l'art, pendant la période révolutionnaire : rien de plus significatif, à ce sujet, que la statue lourde et grossière d'un roi Mentouhetep en costume de fête Sed. Avec Mentouhetep IV commence une renaissance artistique, dont témoigne aussi la stèle C 14 du Louvre, due au ciseau d'un maître sculpteur de ce règne ; il y décrit avec amour les secrets techniques de son art, et n'en révèle le mystère qu'à son propre fils aîné, qui reprendra le métier après lui.



PRINCESSE THÉBAINE À SA TOILETTE
(Caire) (J.-J. Clère).

Ces faits caractérisent un grand règne : aussi la mémoire de Mentouhetep IV fut-elle souvent évoquée par des stèles et des statues élevées en son honneur, sous la XIIe, la XVIIIe et la XIXe dynastie.

REPRISE DES EXPÉDITIONS DE L'O. HAMMÂMÂT Le papyrus de Turin ne cite plus qu'un roi Sânkhkarâ, mais les monuments intercalent, avant celui-ci, un Mentouhetep V, avec le prénom Nebtaouirâ. L'activité des deux derniers rois de la XIe dynastie se révèle surtout sur la route de la mer Rouge, qui, par l'ouady Hammâmât, mène de Coptos au port de Qoséir : c'est le chemin de Pount, et la reprise des relations commerciales avec les marchés de l'Orient arabique

(1) C'est-à-dire à la nécropole ; image empruntée au soleil qui meurt à l'horizon occidental.
(2) Une stèle de Leide nomme un certain Antefaqer, qui mourut vers 1948 (en la 33e année de Senousret Ier), et dont l'arrière-grand-père vivait sous Antef IV (vers 2090 env.).
(3) Selon Ed. Meyer, Mentouhetep III a peut-être pris, après ses victoires sur le Nord, le nom de couronnement qui désignera Mentouhetep IV et se confondrait avec lui.
(4) Les neuf Arcs sont l'ensemble des peuples étrangers, voisins de l'Égypte.

montre la prospérité du royaume. En l'an 2 de Mentouhetep V, le vizir en exercice, Amenemhet, qui, comme jadis, dirige les grands travaux du roi, recrute 10000 hommes dans le Sud et la Moyenne-Égypte, pour remettre en état les carrières du ouâdy Hammâmât et bâtir des monuments en l'honneur de Min, le dieu de la région, et enl'honneur du roi. Jamais une expédition de telle importance n'était venue, ni ne reviendra plus tard, en ces régions. Amenemhet y séjourna vingt-cinq jours et fut témoin d'un étonnant prodige, attestant la satisfaction du dieu Min. On recherchait de très belles pierres pour le sarcophage royal : « Or voici le miracle advenu pour Sa Majesté : les bêtes du désert descendirent de la montagne, et il vint une grande gazelle, dont la tête se tournait vers nos gens ; elle ne se retourna plus, jusqu'à ce qu'elle arrivât, dans la montagne auguste, à cette pierre, désirée pour en faire le couvercle du sarcophage. Alors, elle fit un petit sur cette pierre, en présence de l'armée du roi qui regardait... On lui coupa le cou, on la brûla (en holocauste) devant le bloc, et celui-ci descendit heureusement (jusqu'à Thèbes). » Un second miracle ne tarda pas : au cours d'un orage, où les formes du dieu Min se manifestèrent (1), la pluie tomba dans le désert, la montagne devint comme un lac, une source jaillit, dans l'ouâdi, en puits carré de dix coudées, et fournit une eau pure qu'on mit à l'abri des gazelles et des Troglodytes. Au retour en Égypte, ces merveilles accrurent grandement le loyalisme vis-à-vis des nouveaux rois, auxquels les dieux donnaient de telles faveurs...

Mentouhetep VI (Sânkhkarâ), envoie une autre expédition à Hammâmât. En l'an 8, le grand trésorier Henou est chargé d'expédier un vaisseau à Pount, pour s'y approvisionner d'encens frais, nécessaire à la reprise du culte dans les temples restaurés. C'était revenir à la pieuse tradition des temps antiques. A Coptos, Henou concentre une colonne de 3 000 hommes et règle tous les détails du ravitaillement, avec un soin qui rappelle le zèle du fameux Ouni, le ministre de Pépi Ier : chaque homme reçut tous les jours deux jarres d'eau et 20 galettes ; les ânes étaient chargés de l'équipement nécessaire. On avait préparé 15 puits, ou points d'eau, le long de la route, et l'expédition la parcourut sans incidents jusqu'à la mer Rouge. Le navire fut construit ; le voyage réussit parfaitement, puisque Henou revint porteur de tous les présents et marchandises qu'on attendait du Pays-du-Dieu ; et de grands blocs de pierre furent ramenés pour les statues du temple funéraire royal.

(1) L'insigne de Min est un « foudre ».

AMENEMHET ROI Vers l'an 2000, apparaît sur le trône de Thèbes un Amenemhet, qui est le vizir de Mentouhetep V, ou peut-être son descendant. Était-ce un parent de la famille qui s'éteignait, nous ne le savons pas ; toutefois, la nouvelle dynastie revendique cette origine et fait remonter ses droits jusqu'au nomarque, « prince » Antef : le fils d'Amenemhet, Senousret Ier, a dédié à Karnak une statue « à son père, le prince héréditaire Antef le Grand, fils d'Ikoui. »

II

La XIIe dynastie nivelle les classes sociales (2000-1788)

LES ROIS DE LA XIIe DYNASTIE La XIIe dynastie de « rois Diospolitains », comme l'appelle Manéthon, est, de toutes celles qui ont précédé la période gréco-romaine, la mieux connue ; c'est aussi celle où le classement des rois, et leurs années de règne, offrent les plus exactes concordances, dans les témoignages simultanés de Manéthon (1), du papyrus de Turin, des Tables sur pierre et des monuments contemporains. D'autre part, la date sothiaque fournie par le papyrus de Kahoun, permet d'en fixer le point de départ vers 2000 avant Jésus-Christ, avec une approximation presque parfaite. Le total donné par le papyrus de Turin pour l'ensemble des 8 rois, 213 ans, paraît historiquement exact : d'où la fixation aux années 2000-1788 de la période couverte par la XIIe dynastie.

Le fondateur de la dynastie, Amenemhet, porte un nom qui signifie « Amon est

(1) XIIe DYNASTIE (2000-1788)

PAPYRUS, TABLES ET MONUMENTS			MANÉTHON
	Amenemhet Ier	2000-1981	*Ammenemès*
(Sésostris)	Senousret Ier	1980-1936	1. Sesonkhôsis
	Amenemhet II	1938-1907	2. Ammanemès
	Senousret II	1906-1888	*manque*
	Senousret III	1887-1850	3. Sésôstris
	Amenemhet III	1849-1801	4. Lamarès 5. Amerès
	Amenemhet IV	1800-1792	6. Ammenemès
	Reine Sebekneferourâ	1791-1788	7. Sa sœur Skhemiophris

Dans Manéthon, Ammenemès est hors cadre, à la fin de la XIe dynastie.

en avant (de moi) ». La nouvelle famille est donc thébaine d'origine; mais le patronage du dieu Mentou d'Hermonthis (évoqué par les noms royaux Mentouhetep) s'efface devant celui d'Amon. Celui-ci va devenir le dieu dynastique, dont les temples s'édifieront à Karnak et à Louqsor.



MENTOUHETEP EN COSTUME DE FÊTE SED (J.-J. Clère).

La résidence royale Si Thèbes est en passe de devenir la capitale administrative où réside le Vizir, avec ses bureaux, toutefois les rois n'y fixent pas leur résidence, ni leur nécropole. Désireux d'établir la liaison avec Memphis et Hérakléopolis, les anciennes villes royales, ils fondent une cité à Ithet-taoui, « celle qui prend les Deux Terres », vers l'entrée du Fayoûm. Aussi les documents désignent-ils la famille royale comme « Maison d'Ithet-taoui ». A proximité sont les pyramides, bâties en briques, mais de grandes dimensions. On les retrouve : à Licht pour Amenemhet Ier et Senousret Ier; à Dahshour pour Amenemhet II; à Illahoun pour Senousret II; à Dahshour pour Senousret III; à Haouâra pour Amenemhet III, et près de Dahshour, à Mazghouneh, pour Amenemhet IV. La localisation de ces résidences, pour les rois vivants et morts, à proximité du Fayoûm, s'explique aussi par la grande œuvre entreprise sous cette dynastie : la mise en valeur de la région du Fayoûm, le pays du « grand lac » *mer-our*, ou lac Moeris. Dans les chambres des Pyramides de la XIIe, les fouilles entreprises par le Service des Antiquités, sous la direction de J. de Morgan, continuées par Lythgoe, aux frais du Metropolitan Museum de New-York, ont donné une riche moisson de statues, de sarcophages, de monuments funéraires, relatifs à la famille royale.

L'unité de l'Égypte restaurée L'unification des deux Égyptes, après trois siècles de désordre ou de troubles, fut une entreprise longue et ardue, où se manifestèrent l'habileté et l'énergie des premiers pharaons de la XIIe dynastie. La Basse-Égypte avait été désorganisée et morcelée par les factieux, aidés

par les Libyens et les Asiatiques; la Moyenne-Égypte restait aux mains des princes féodaux, les nomarques devenus presque indépendants; la « tête du Sud » et la Nubie avaient connu, elles aussi, les insurrections locales et les dynasties éphémères de roitelets nubiens. Aux rois de la XIIe dynastie la première tâche qui s'imposa fut de restaurer l'autorité royale, en s'inspirant de l'esprit nouveau qui anime les Instructions pour Merikarâ. Amenemhet Ier s'assura contre les complots en faisant couronner de son vivant son fils et successeur : il s'associe son fils Senousret Ier dès l'an 21 de son règne; la co-régence dure neuf ans. L'exemple est suivi par tous ses successeurs au cours de cette dynastie : ainsi la période critique de la transmission du pouvoir fut évitée. La prudence et la défiance deviennent des vertus « royales » par excellence. Dans un papyrus intitulé : « les Instructions d'Amenemhet Ier » à son héritier, elles passent au premier plan de la doctrine royale que le pharaon révèle à son fils, au jour de l'association au trône : « Toi qui vas te manifester comme dieu, écoute ce que je te dis, pour que tu sois un roi sur terre et un chef des Deux Rives, et que tu puisses augmenter le bien (du pays). Tiens-toi en garde vis-à-vis de tes sujets; le peuple prend en considération celui qui se fait craindre. Ne t'approche pas d'eux tout seul, et (cependant) ne donne pas ton cœur même à un frère, ne connais pas d'ami, ne te crée pas d'intimes; cela ne sert de rien. Lorsque tu dors, garde-toi toi-même, car un homme n'a plus personne (avec lui) au jour du malheur. Celui qui mangeait mon pain fut celui qui m'a trahi... C'était après le repas du soir, la nuit était venue, j'avais une heure de repos et j'étais couché sur mon lit; fatigué, mon cœur commençait à s'abandonner au sommeil. Alors, ce fut comme un bruit d'armes et comme si l'on m'appelait... et je sursautai comme un serpent du désert. Mais je me ranimai pour combattre et je m'aperçus que la garde royale en venait aux mains. Prenant vite mes armes, je repoussai les bandits... mais, la nuit, on est faible, combattre seul est difficile; je n'aurais pu réussir (à me sauver) sans toi, qui m'as défendu (1). Vois, l'abomination est arrivée parce que j'étais (encore) sans toi, parce que la cour n'avait pas entendu que je te donnais (la royauté) et parce que je n'habitais pas encore avec toi... »

L'insécurité à la cour, nous la connaissons encore par les « Aventures de Senouhet » (2), victime d'intrigues au palais, lors du trépas imprévu de ce même Amenemhet Ier. Manéthon ne rapporte-t-il pas, aussi, que le troisième pharaon de la dynastie, Amenemhet II, « fut assassiné par ses propres

(1) D'où l'association au trône de Senousret Ier.

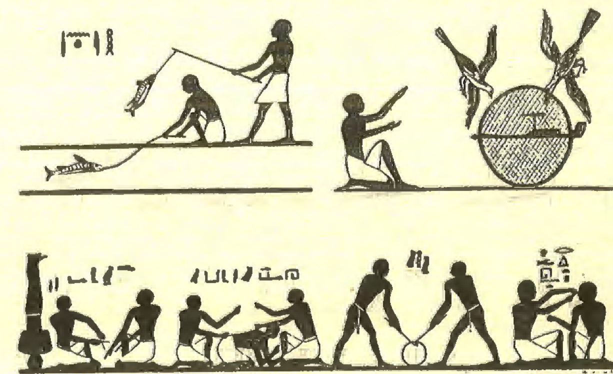
(2) Autre récit de ce temps. Pour les diverses compositions littéraires de cette époque, voir G. Maspero, *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*.

eunuques »? Ces faits révèlent que l'aristocratie était prête à profiter des défaillances de l'autorité, aux moments critiques. Ce n'est pas sans motif que les sculpteurs thébains prêtent à ces pharaons des physionomies soucieuses, à l'expression défiante, ou tourmentée. Le rôle du roi était difficile vis-à-vis de sujets rebelles ou ingrats.

PERSISTANCE DE L'ARISTOCRATIE FÉODALE Pendant plus d'un siècle, après l'an 2000, les nécropoles des nomarques continuent à s'enrichir de magnifiques tombeaux. Nous connaissons ceux d'Assouân, et des nomes XIV à XVI (Térébinthe, Lièvre, Oryx). Ces nobles, émancipés grâce à la faiblesse des rois hérakléopolitains, gardent des privilèges que les rois thébains devaient juger inacceptables. Pharaons en miniature, dans les limites réduites de leur principauté, ils datent les événements d'après leurs années de gouvernement et non d'après celles du roi régnant ; on prête serment en leur nom, tandis que, pour cet usage sacré, le nom seul du pharaon était valable ; même l'épithète « vie, santé, force », qui s'accolait à la personne des rois, comme un souhait perpétuel, est usurpée par les nomarques. La réalité du pouvoir qu'ils exercent se révèle en ce qu'ils sont maîtres du sol : dans leurs inscriptions, on cite tout autant le patrimoine, hérité de leurs familles, que les biens attachés à la charge de nomarque, qui relevaient jadis du pharaon. Il n'est plus question des tenanciers du roi *(khentiou she)*, ce qui semble indiquer la disparition du domaine royal, tel qu'on l'entendait sous l'Ancien Empire. Auprès du nomarque nous retrouvons tribunaux, trésoriers, scribes ; les services du Pharaon avaient simplement changé de maître. Comme « directeurs des prophètes » dans les grands temples, les nomarques administrent les biens des dieux ; tout se passe comme s'ils avaient confisqué à leur profit la « féodalité sacerdotale ». Ils lèvent des contingents de soldats égyptiens et entretiennent des mercenaires nubiens. Ajoutons qu'ils exercent la gestion des grandes charges de l'État, telles que le vizirat, la trésorerie, la chancellerie. Il restait fort à faire aux pharaons de la XIIe dynastie pour reprendre possession du pouvoir. En attendant « la maison du roi » se contentait des contributions en nature : blé, bestiaux, tissus, meubles, etc., que payaient les nomarques, et les armées du roi se renforçaient, à l'occasion, des contingents levés et commandés par les grands vassaux.

LA VIE SOCIALE DANS LES NOMES Les fresques des splendides hypogées, creusés à Béni-Hassan, El-Bercheh, Meir, Assouân, pour les nomarques, à la suite des tombeaux de la XIe dynastie, nous révèlent la brillante existence des

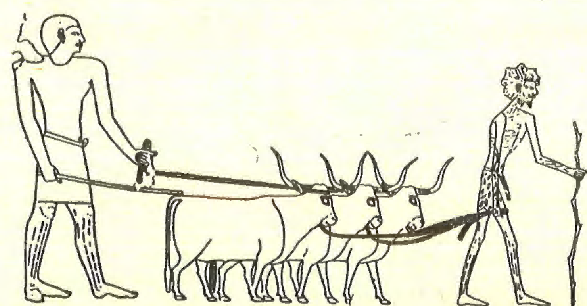
nobles provinciaux et, ce qui nous intéresse bien autant, les occupations de leurs administrés. Rien ne manque à ces tableaux de la vie aux champs, ou dans les ateliers, de ce qu'un Hésiode a chanté, au début de la civilisation hellénique, sous ce titre « les Travaux et les Jours » ; nous en avons ici, pour le Moyen-Empire thébain, une représentation figurée, tout aussi complète et fidèle. Il faut voir, dans les *Monuments* de Champollion, ou dans les publications de l'*Archaeological Survey*, les scènes de labourage au hoyau, et à la charrue traînée par les bœufs ou à bras d'hommes ; la moisson du blé et du lin, la mise en gerbes, la mise en meules, le battage, le dépiquage sous les pieds des troupeaux, le transport, à dos d'âne, aux greniers, le remplissage des grands magasins à céréales, la récolte du lotus, la culture de la vigne en treilles, la vendange, les pressoirs à bras, ou mécaniques, la mise en jarres du vin, la fabrication de la bière, la cueillette des figues, que des singes disputent aux paysans, la culture du jardin, l'arrosage des légumes. L'élevage du bétail n'est point oublié : voici les bœufs à cornes en lyre, ou sans cornes, les vaches saillies par les taureaux, vêlant, allaitant leurs veaux, les bouviers et bergers avec le gros et le petit bétail, les bandes bruyantes d'ânes récalcitrants ; la basse-cour avec ses canards, oies, pigeons, grues, qu'on nourrit de grains, ou qu'on engraisse avec des boulettes spéciales... toutes scènes surveillées par le « directeur de la maison d'agriculture ».



DIVERTISSEMENTS POPULAIRES

Les arts et métiers ne sont pas moins bien représentés. Voici les sculpteurs sur pierre et sur bois, les peintres qui décorent statues et mobilier ; voici des spécimens de meubles. Non loin, l'extraction des blocs dans une carrière, le transport des matériaux, le polissage et le finissage des pierres. La fabrication des briques et des vases révèle la technique de ceux qui pétrissent l'argile, tantôt avec leurs pieds, tantôt avec leurs mains. Le potier place un cône d'argile sur le tour, modèle la panse et le goulot, charge le four et fait sécher les vases cuits. L'industrie du bois apparaît avec la coupe des sycomores, acacias et saules ; scieurs de bois, charpentiers travaillent à la scie, au ciseau, à l'herminette (rabot) ; les menuisiers assemblent, collent, ligaturent les joints ; des ouvriers spécialisés fabriquent des canots légers, en tiges de papyrus, ou construisent des barques fluviales avec des pièces de bois chevillées

les unes sur les autres, comme s'ils bâtissaient les murailles de leurs bateaux avec des briques, travail qu'Hérodote nous décrit (II, 96) avec sa coutumière précision. Le gréement des bateaux appelle la collaboration des cordiers, des fabricants de voiles, des corroyeurs ; c'est toute l'industrie du tissage, sur divers métiers, pour le lin et la laine, qui passe sous nos yeux. Dans leur voisinage, des métallurgistes fondent au creuset l'or, l'argent, le cuivre, découpent les lingots en minces feuilles, durcies par le procédé de la « rétreinte »; ils façonnent chaînes, colliers, bracelets, pectoraux, bagues, en y incrustant des turquoises, malachites, lapis-lazzuli, cornaline, jaspe, venus d'Asie, du Sinaï, de Nubie ; l'émaillage, la fabrication des verres colorés, l'incrustation des divers métaux, le niellage, étaient de pratique courante. D'ailleurs, les splendides bijoux retrouvés dans les pyramides royales de Dahshour confirment, par leur technique admirable, ce que les scènes figurées nous apprennent sur l'habileté des orfèvres et métallurgistes.



UN VIEUX BERGER (MEIR)

Tous ces travaux étaient surveillés, décomptés, inventoriés par les intendants des nomarques ; des scribes relèvent sur leurs tablettes les quantités de matières premières et ouvrées, de même que les récoltes aux champs et les têtes de bétail. S'il y a négligence, fraude ou délit des paysans ou des ouvriers, le tribunal du nomarque, composé par un conseil de notables et d'inspecteurs, entend les prévenus, les juge, et fait exécuter la bastonnade qui punit les délinquants (1).

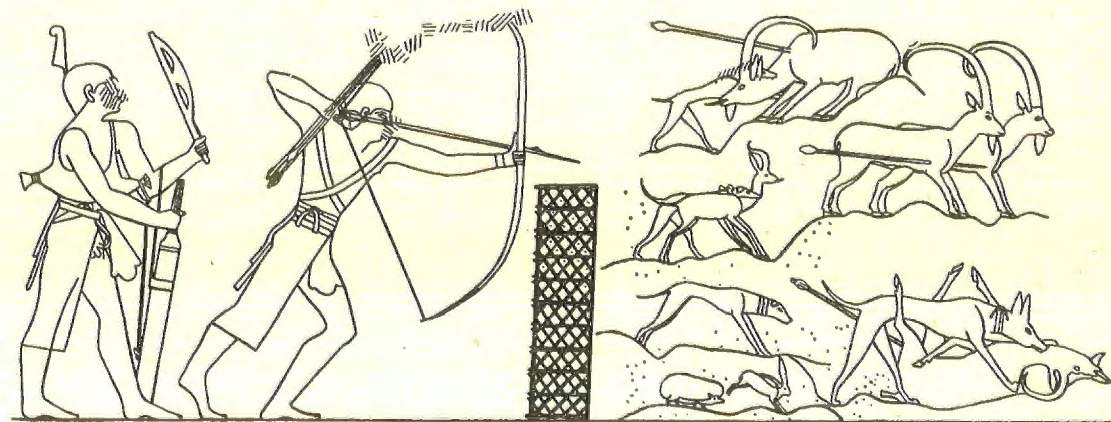
Les scènes de la vie domestique figurent l'existence dans les maisons seigneuriales, confortables villas, ceintes de murs, entourées de jardins, avec pièce d'eau ombragée de sycomores, de palmiers-dattiers, de figuiers et de grenadiers ; les bâtiments sont à plusieurs étages, avec fenêtres haut placées, généralement sur cour intérieure, avec toits en terrasses, munis d'abris contre le soleil et le vent. Des modèles réduits, trouvés dans les tombes, reproduisent la maison du maître avec son mobilier : des figurines de bois nous y montrent patrons et serviteurs, chacun dans

(1) Les scènes diverses, gravées ou peintes sur les murs des tombeaux de l'Ancien et Moyen Empire, ont été cataloguées par Luise KLEBS, *Reliefs und Malerieen* (1915 et 1922). Voir aussi les planches de CAILLIAUD, *Recherches sur les arts et métiers* (1831), et WRESZINSKI, *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte*, pour le Nouvel Empire.

ses occupations : le maître à table, mangeant et buvant, ou sortant en palanquin, porté par un traîneau, ou sur les épaules des serviteurs ; les domestiques avec les provisions de bouche, le cuisinier devant son fourneau, le boucher dépeçant les viandes (1).

LA VIE DE CHÂTEAU

Rien ne manque, ici, de ce que nous appellerions « la vie de château », qui était bien celle qu'on menait à la cour des nomarques. Les seigneurs se plaisent à surveiller les exercices militaires, les reprises de lutte et de boxe, les combats de taureaux, des passes d'armes entre « champions », ceux qu'on appelle des « forts » ou « vaillants » *(nekhtou)*, et don



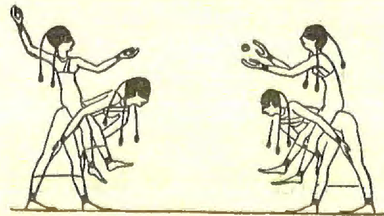
LE PRINCE DE MEIR CHASSE DANS SES RÉSERVES
(J.-J. Clère).

le papyrus de Senouhet nous donnera, plus loin, un aperçu. Non moins recherchées sont les parties de chasses, tantôt à l'affût, au désert avec des chiens courants (qu'on retrouve auprès du maître, soit dans les scènes figurées, soit même, momifiés, dans les tombes) ; tantôt, dans des « réserves », ceintes de filets, où le seigneur pouvait tirer gazelles, antilopes, lièvres, parfois même des cerfs. Rien de plus expressif que le tableau, à Meir, où le noble chasseur ajuste son coup de flèche, tandis que son écuyer, derrière lui, tient une hache prête pour achever le gibier, — ou tel retour de chasse d'un valet qui tient les lévriers en laisse et porte, sur ses épaules, une gazelle. Les bords du Nil, les marécages, les roselières, fournissaient l'occasion de capturer les poules d'eau, à coups de boomerang, au piège et

(1) Figurines au Musée du Caire et au Metropolitan Museum de New-York.

au filet, ou de pêcher au harpon, au filet, à la ligne; parfois l'hippopotame ou le crocodile, surgissant inopinément, donnait au divertissement banal le piment du danger. Et quelle joie, pour les serviteurs, de rôtir à la broche les grosses pièces de venaison! Le maître « réjouira son cœur » du succulent repas qui se prépare; il plaisantera avec ses femmes, ses enfants, ses bouffons, ses nains, jouera avec ses chiens et ses singes; il « passera un jour heureux », à écouter les chansons d'amour « propres à réjouir le cœur », nasillées par des chœurs alternés d'hommes et de femmes, qu'on accompagne sur la harpe, la flûte traversière, le flageolet, le sistre et le tambourin, tandis que de sveltes adolescentes, nues, ou à peine voilées, distribuent des lotus au parfum suave, couronnent de fleurs les convives, et les charment par des poses plastiques, des danses, des courses, des jeux à la paume, sans parler des parties d'échecs, de *mourre*, de « main chaude », auxquelles le maître daigne parfois s'associer.

CONDITION MEILLEURE DE LA PLÈBE La vie sociale qui se révèle à nos yeux, dans ces tableaux si précis, est à la fois active et familière : on a l'impression qu'à l'abri des féodaux émancipés, la plèbe des paysans et des artisans progresse en sécurité et en dignité. L'esprit nouveau, qui a soufflé en tempête dans le Delta, anime encore cette société, entraînée vers des conceptions de plus en plus humanitaires. Voici ce qu'un des nomarques de Beni-Hassan écrit sur les murs de son tombeau : « Pendant que le nome de l'Oryx travaillait pour moi, et à plein rendement, il n'y eut pas de fille de plébéien (litt. « petit »), dont j'aie abusé, pas de veuve que j'aie opprimée, pas de cultivateur que j'aie repoussé, pas de berger que j'aie mis en prison; il n'y eut pas de directeur (d'équipes) de cinq hommes (manipule), dont j'aie saisi les hommes pour travailler (indûment); il n'y eut pas de malheureux en mon temps, ni d'affamé à mon époque. Lorsque venaient des années de disette, je labourais tous les champs de l'Oryx, jusqu'aux limites sud et nord, faisant vivre ses habitants, créant leur subsistance, si bien que personne n'eut faim ici. J'ai donné à la veuve, comme à la femme mariée. Je n'ai pas favorisé le grand plus que le petit, dans tout ce que j'ai donné.





JEUX DE BALLE

Lorsque de grands Nils (fortes crues) vinrent, amenant récoltes et richesses, je n'ai pas levé l'arriéré des taxes sur les champs. » Et voici ce qu'un seigneur de moindre importance écrivait sur sa pierre tombale : « J'étais de ceux qui possédaient de beaux jardins et de hauts sycomores. Je bâtis une vaste maison dans ma ville, et je creusai un tombeau dans la falaise qui servait de nécropole. Pour ma ville, j'ai creusé un canal et j'instituai un transport (de passagers) sur mon bateau. J'étais toujours disposé (à la bienveillance) et j'ai guidé mes paysans jusqu'au jour de ma mort : alors, j'ai légué mes biens à mon fils. »

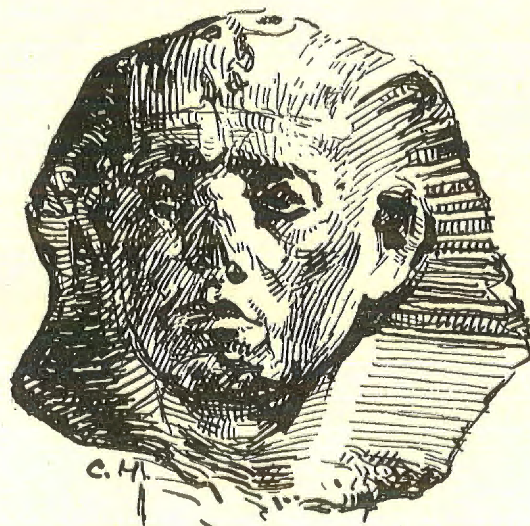
Cette philanthropie, sans doute intéressée, est bien notable encore dans ces déclarations d'un trésorier royal; celui-ci vivait au service d'un des premiers rois thébains de la XIe dynastie, qu'il appelle « son grand seigneur », mais il travaille pour le compte d'un « petit seigneur », probablement le nomarque à demi indépendant. « J'ai été un excellent plébéien (« petit »)... j'ai fait vivre Gebelein pendant des années stériles, où 400 hommes étaient (dans la misère). Mais je n'ai jamais pris la fille d'un homme, ni touché à son champ. J'ai constitué dix troupeaux de petit bétail, avec un homme pour chaque troupeau, et deux troupeaux de (gros) bétail, et un d'ânes; j'élevai aussi toute sorte de petit bétail. J'ai construit 30 bateaux, et pris encore 30 autres, pour amener du grain d'Esneh et de Tuphium, et Gebelein fut ravitaillée. Le nome de Thèbes remonta le fleuve, et jamais Gebelein ne fut (secourue), d'aval ou d'amont, par un autre district... Aussi ai-je bâti une maison, équipée avec toute espèce de richesses. Et le peuple disait : Celui-là est innocent de toute violence vis-à-vis de son prochain. »

On le voit, nomarques et officiers royaux étaient animés d'intentions pareilles pour l'ordre et le bien public. Amenemhet Ier et ses successeurs en profitèrent pour ramener tous ces hommes de bonne volonté sous la direction du roi. Nobles et plébéiens vont reprendre le service du pharaon, c'est-à-dire de l'État.

III

LA RESTAURATION DE L'ÉTAT PAR LES ROIS LÉGISTES

LE SERVICE DU ROI Pour reprendre en main la barre de « ce vaisseau de l'Égypte du Sud si longtemps à la dérive », Amenemhet Ier, appliquant la doctrine enseignée à Merikarâ, n'attaque pas de front la noblesse provinciale, mais s'efforce de l'associer au pharaon, soit dans l'administration du pays, soit dans les expéditions hors frontières. Nous constatons le succès de cette politique : bientôt la cour est reconstituée; les « faveurs royales » *(hesout nt nsout)* sont, de nouveau, recherchées par les nomarques. Ce fut non plus contre la cour, mais par sa permission, que les grandes familles, à Béni-Hassan, El-Bersheh, Meir, connurent la prospérité, puis subsistèrent avec une vie ralentie; ce fut encore un effet de la politique royale si nous voyons ces familles s'éteindre, ou perdre leur situation publique, après le règne de Senousret III.



TÊTE ROYALE DE LA XIIe DYNASTIE (Mme C. Hanotaux).

L'instrument de la force royale fut une armée nationale reconstituée. Les Amenemhet et les Senousret utilisent encore des mercenaires; toutefois ces troupes payées, composées de Nubiens *(Mazoi)* ou d'Asiatiques, passaient sans scrupules de maîtres en maîtres; elles avaient contribué aux désordres, aux pillages; elles ne valaient pas, en sûreté, en fidélité, des milices nationales.

Or, la reconstitution sociale, que nous décrivons plus loin, permit d'exiger du peuple, pour le service de l'État, une contribution « militaire »; elle se traduisit par la levée périodique de recrues, enrégimentées sous le nom de « classes » de jeunes gens *(zamou)*, dans les divers nomes, et appelées à marcher parfois sous le commandement des nomarques, mais pour le compte du pharaon. Il en résulte que les rois de la XIIe dynastie disposèrent de milices permanentes, que les textes désignent

sous le nom de « ceux qui vivent à l'armée », en opposition à « ceux qui vivent dans les villes », des « militaires » à côté, des « citadins » (1). En outre, il existe une garde royale, composée d'hommes d'élite, appelés « les compagnons du Chef » (2) et un corps d'officiers attachés aux pas du pharaon, qui « fraient les chemins de leur Bienfaiteur » (3). Le titre de « général directeur des soldats » réapparaît parmi les grands fonctionnaires envoyés en missions spéciales; ils reçoivent des décorations et des dotations : « l'or de la faveur », s'ils se distinguent par leurs services. Il n'est pas douteux que cette armature militaire a fait la force de la XIIe dynastie.

CAMPAGNES EN NUBIE L'infiltration de populations venues d'Asie et de Libye, dans le Delta, et de Nubiens, dans la Haute-Égypte, avait fortement aggravé les calamités de l'époque hérakléopolitaine. Réagir sur les frontières, rétablir, non seulement la défense du territoire, mais l'extension de l'Égypte à l'extérieur, ce fut, pour la XIIe dynastie, une tâche essentielle et profitable. Ainsi les pharaons purent recréer un « esprit national », réconcilier les nomarques avec la Cour, et dériver contre l'étranger ces éléments de désordre, ou cette activité brouillonne, qui surnagent, après les cataclysmes sociaux, telle qu'une écume révolutionnaire.

Nous verrons plus loin comment l'Égypte étendit son influence du côté de l'Asie. Jusqu'au temps de Senousret III, c'est surtout la Nubie qui a préoccupé les pharaons.

Les Nubiens avaient empiété sur la Haute-Égypte à la faveur de cet affaiblissement de la race et de la politique égyptiennes, à la fin de l'Ancien Empire. Venus du Haut-Nil, tout d'abord ils s'étendent de Faras (4) à Koubanieh (5), puis descendent les rapides d'Assouân et s'infiltrent jusqu'à la région thébaine. Les nouveaux venus participèrent à l'émancipation de la Haute-Égypte vis-à-vis des Hérakléopolitains, et reconnurent des dynastes locaux dont quelques-uns prirent les titres « Horus », « fils de Râ », et même un cartouche royal. Mentouhetep IV, de la XIe dynastie, les ramène à l'obéissance (6), ou les fait disparaître, mais, pour raffermir la « porte du Sud », il fallait reconquérir la Nubie.

Amenemhet Ier et Senousret Ier parvinrent jusqu'à la IIe cataracte, grâce aux

(1) *Ankh n mshâ* opposé à *ânkh n nout*.
(2) *Shemsou n hqa*.
(3) *Mzed mâtenou n smenkh sou*.
(4) Quarante kilomètres au sud de la 2e cataracte; fouilles de MM. Griffith, Reisner et Junker.
(5) Dix-huit kilomètres au sud de la 1re cataracte.
(6) Bas-relief de Gebelein.

nomarques de l'Oryx qui fournirent 20 navires. Sur un rocher de Korosko (1), Amenemhet Ier grave son cartouche, comme vainqueur du pays Ouaouat. Dans ses « Instructions à son fils Senousret Ier », il rappelle qu'il a capturé, en Nubie, outre des lions et des crocodiles, les tribus des Mazoi et de l'Ouaouat. Sous Senousret Ier, c'est Ameni, prince de Beni-Hassan, qui navigue au Sud avec 400 hommes d'élite, et revient, sans pertes, rapportant de l'or en quantité, ce qui lui vaut des félicitations à la cour : « Le fils du roi pria Dieu pour lui. » Enfin, c'est aux mines d'or, sur la route de Coptos à Qoséir, qu'Ameni dirige une dernière expédition de 600 hommes de l'Oryx, avec le concours du vizir.

Senousret Ier conduisit en Nubie ses troupes royales reconstituées. Une stèle érigée dans le temple de Bouhen (2), en face d'Ouâdi Halfa, montre le dieu guerrier Mentou, seigneur de Thèbes, qui amène, au bout d'une corde, dix chefs nubiens, prisonniers de guerre, portant sur la poitrine le nom de leur tribu dans une enceinte crénelée. Senousret, debout, massue en main, reçoit avec dignité les captifs, en l'an 18 du règne.

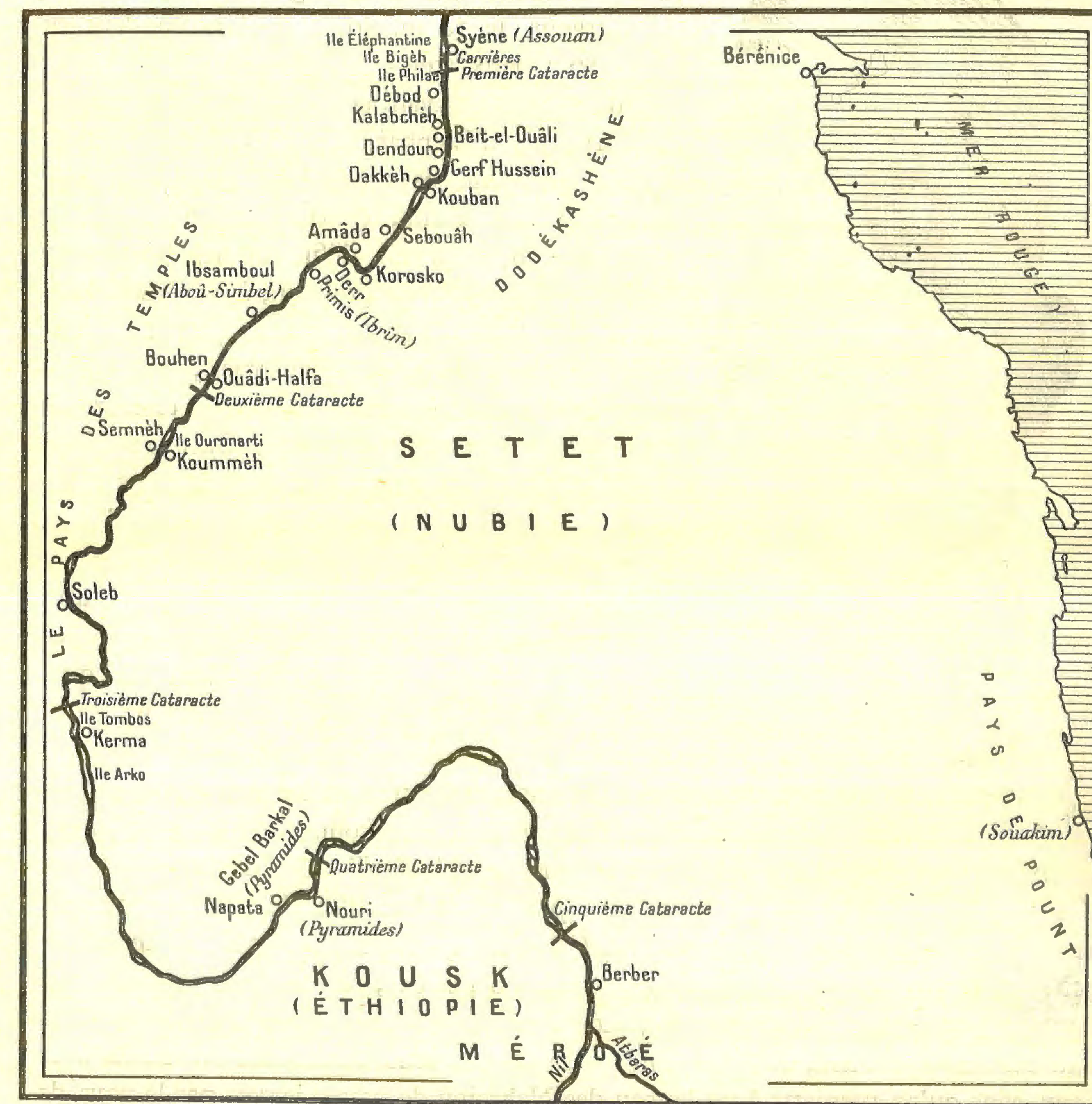
C'est ainsi que la conquête de Nubie ne fut pas seulement due aux milices du nome de l'Oryx et d'Éléphantine ; l'armée royale, avec le général Mentouhetep, y prit une part essentielle ; pour la première fois, à notre connaissance, le pharaon fut, de sa personne, à la tête de ses troupes, en Nubie.

COLONISATION DU HAUT-NIL La pénétration égyptienne fut poussée beaucoup plus loin que ne le disent les textes jusqu'ici retrouvés. En 1912, M. Reisner a découvert, en amont de la 3e cataracte, près de l'île Argo, sur le site actuel de Kerma, les murs d'une forteresse et une grande chapelle mortuaire, qu'avait bâtie un gouverneur envoyé par Senousret Ier : ce fonctionnaire n'est autre qu'un nomarque de Sioût, Hâpizefa, que nous connaissions par une inscription célèbre, gravée dans sa tombe. Ainsi, le digne nomarque, si préoccupé de l'avenir de ses fondations funéraires, avait accepté de servir, si loin, à Kerma ! Bel exemple de l'utilisation de l'aristocratie par le pharaon. D'après Reisner, le fort de Kerma était le plus avancé de toute une série de postes, éparpillés d'Assouân à la 3e cataracte, pour tenir la route du Soudan, capter le commerce du Haut-Nil, tout en fermant la porte aux invasions des Nubiens.

Sous Amenemhet II et Senousret III (1887-1850), une riche série d'inscriptions

(1) Korosko, à 140 kilomètres au sud de la 1re cataracte, commande la route du désert vers le Soudan, qui mène à Abou-Hamed.

(2) Retrouvée par Champollion en 1829, actuellement au musée de Florence.



CARTE DE LA NUBIE

révèle un effort très sérieux pour organiser militairement la marche de Haute-Nubie. Le roi fait remettre en état les canaux de la 1[re] cataracte sur une longueur de 78 mètres, une largeur de 10 m. 50, et une profondeur de 7 m. 80 : deux stèles, rupestres dans l'île Séhel, mentionnent ce travail, achevé en l'an 8 du règne. La forteresse d'Éléphantine est remise en état, en l'an 9. De cette base, part une expédition qui dépasse Ouâdi Halfa, et aboutit, 60 kilomètres plus au sud, vers un défilé où les falaises de Semneh à l'ouest, de Koummeh, à l'est, dominent le Nil. Senousret y construit deux puissantes forteresses, avec murs en briques crues ; elles furent bâties en l'an 16 du règne, selon le témoignage d'une stèle retrouvée dans l'île Ouronarti, près de Semneh. Des temples s'élevaient dans l'enceinte fortifiée, pour le culte des dieux de Thèbes et du pharaon, en pays nubien.

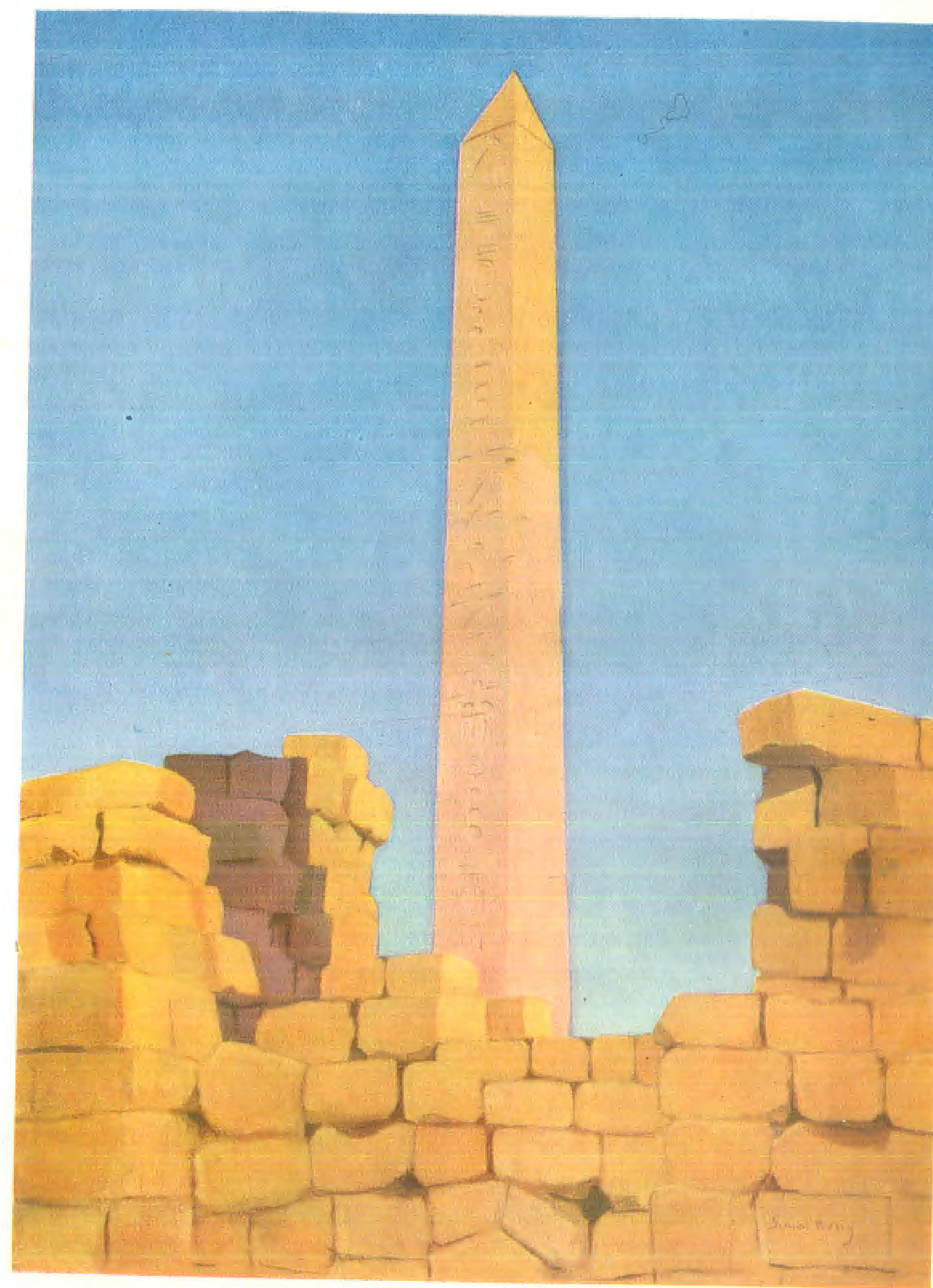


SENOUSRET III
(Caire) (J. Braemer).

Une liste des forteresses *(mennou)* de Nubie a été retrouvée par M. Gardiner sur un papyrus du Moyen-Empire ; on y lit les noms de quatorze villes fortifiées, de Semneh, par Bouhen, Kouban, jusqu'à Éléphantine.

LES STÈLES DE SENOUSRET IIII L'existence d'une « région fortifiée » à Semneh implique que là se trouvait la frontière normale sous la XII[e] dynastie, un peu en aval de la colonie avancée de Kerma. De fait, les textes de deux stèles retrouvées à Semneh ne permettent pas d'en douter. La première nous dit qu'en « l'an 8, la frontière sud (fut établie) sous Senousret III, pour empêcher qu'aucun Nehesi (2) ne puisse passer, soit par eau, soit par terre, avec bateau ou quelque bétail (3) des Nehesiou, excepté pour le Nehesi qui viendrait pour faire du commerce à Yken, ou porter un message. Que toute chose utile soit traitée avec eux, sans qu'on permette à un bateau des Nehesiou de passer jamais par le pays de Heh, en descendant le fleuve ». Une seconde stèle, datée de l'an 16, « place la frontière

(1) Nom de couronnement de Senousret III.
(2) Nehesi ne signifie pas encore nègre, mais Nubien.
(3) Bœuf, chèvre, mouton.



KARNAK. — OBÉLISQUE DE HATSHEPSOUT
Pastel original de Simon Bussy.

du Sud à l'extrémité du pays de Heh ». Senousret III se vante d'avoir accru l'héritage de ses pères : « Je suis un roi qui parle et qui agit ; tout ce que mon cœur conçoit se réalise par ma main... (tandis que ce peuple de Nehesiou) n'a pas de force, est pauvre et sans cœur. J'ai capturé leurs femmes, emmené leurs sujets ; j'ai pénétré jusqu'à leurs citernes, et tué leurs bœufs ; j'ai pillé leurs grains et brûlé (leurs récoltes). Je jure par la vie de mes pères, que je dis la vérité, et qu'il n'y a ici nulle vanterie sortie de ma bouche. Donc, tout mien fils qui consolidera cette frontière que ma Majesté a fondée, il est mon fils, né de ma Majesté, il agit comme « un fils vengeur de son père » (1), car il consolide la frontière de qui l'a engendré. Mais celui qui la laisserait diminuer, et qui ne combattrait pas pour elle, il n'est pas mon fils, il n'est pas né de moi. Et ma Majesté a fait qu'une statue d'Elle soit placée sur cette frontière pour que vous soyez prospères par elle, et pour que vous combattiez pour elle. »

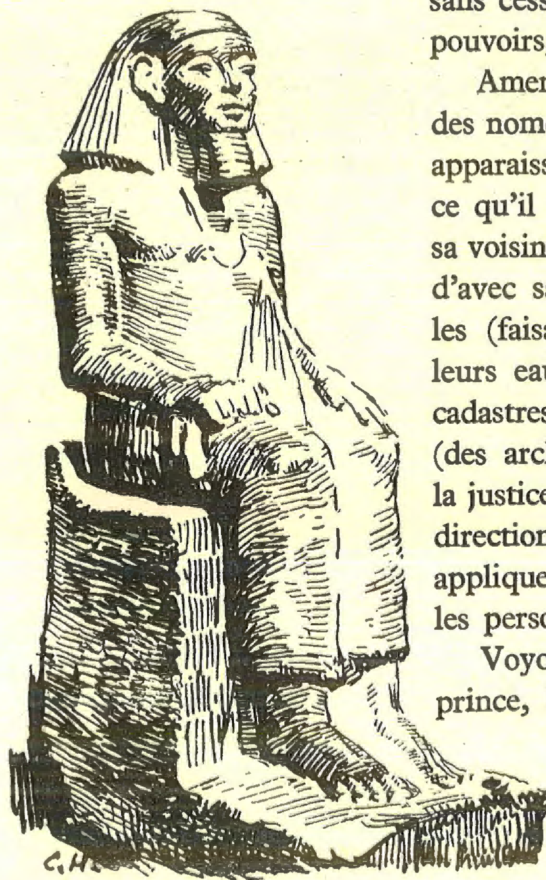
Dès lors, la Nubie alimenta le trésor royal : le bétail, les bois, les métaux, surtout l'or, soit « l'or lavé », de rivière, soit « l'or sur roche » des mines de Kouban, affluèrent, et, de suite, on en fit usage pour les parures et les monuments. En l'an 19, Senousret III, revenu victorieux de ces régions, envoie une lettre à son trésorier en chef, Igernefert, pour que l'or, l'argent, le lapis, la malachite soient prodigués aux statues et aux chapelles d'Osiris en Abydos ; les fameux bijoux retrouvés aux pyramides royales de Dahshour attestent encore pour nous la réalité de ces trésors. En outre, un nilomètre, à Koummeh, permit de surveiller la crue annuelle, bien avant l'arrivée des eaux dans la basse vallée ; les cotes atteintes par le Nil sont inscrites sur les rochers, depuis l'an 6 d'Amenemhet IV, et continuent sous la XIIIe dynastie. L'or de la Nubie ne faisait pas négliger l'or des moissons.

LES NOMARQUES REDEVIENNENT FONCTIONNAIRES La restauration de la sécurité en Égypte, garantie par des frontières solidement fermées, allait permettre le rétablissement progressif de l'autorité royale et de la prospérité économique. Nous avons vu les milices des nomes contribuer aux guerres en Nubie ; c'est que le roi Amenemhet Ier avait abordé la rude tâche de faire rentrer les nomarques dans le cadre des fonctionnaires, d'où ils s'étaient évadés depuis la fin de la VIe dynastie.

Pénétrons dans le bel hypogée de Khnoumhetep (1906-1888). Nous y trouvons une splendide inscription de 220 lignes, qui est le plus long des textes historiques

(1) Allusion à Horus, fils d'Osiris.

de cette époque. Que ce texte provienne d'un nomarque, et non d'un roi, c'est un signe de la puissance gardée par la noblesse provinciale ; mais, à lire le récit que fait Khnoumhetep sur les origines et la situation de sa famille, pendant quatre générations, on s'aperçoit que sa grandeur ne provient plus que de la faveur des rois et que sans cesse Pharaon est désigné comme l'auteur des pouvoirs, acquis et renouvelés à chaque génération.



UN VIZIR THÉBAIN
(Mme C. Hanotaux).

Amenemhet I[er] fit, de sa personne, l'inspection des nomes : « Il vint et il écarta le mal (les rebelles) apparaissant tel qu'Atoum lui-même (1). Il restaura ce qu'il trouvait en ruines, séparant chaque ville de sa voisine ; il fit que (toute) ville connût sa frontière d'avec sa voisine ; il rétablit leurs stèles limites ; les (faisant) durables comme le ciel, distinguant leurs eaux d'après ce qui est dans les livres (des cadastres), évaluant l'impôt d'après les vieux écrits (des archives), à cause de son grand amour pour la justice. » Cela signifie que le pharaon reprend la direction des nomes, y appelle des nomarques, et applique les règles anciennes du contrôle royal sur les personnes et les biens.

Voyons ce qui se passe dans le nome Oryx. Un prince, Khnoumhetep, possédait une ville, Menat-Khoufou ; le roi Amenemhet I[er] le fait nomarque de l'Oryx, revendiquant ainsi le droit de désigner les chefs de nomes. Plus tard, Pharaon intervient dans la succession de son favori : l'aîné des fils de Khnoumhetep, Ameni, devient fonctionnaire royal (chancelier) et, comme il a bien servi le roi, est promu nomarque de l'Oryx. Mais la ville Menat-Khoufou n'est plus rattachée au nome ; Pharaon la confie à un frère cadet de Khnoumhetep, nommé Nekht. Restait une fille, Beqet ; le roi la marie à un fonctionnaire, Nehri, qui dirigeait une « ville-neuve royale ».

A la génération suivante, nouvelle intervention du pharaon. Les enfants d'Ameni

(1) Atoum est le démiurge ; c'est une création nouvelle de l'Égypte qu'exécute Amenemhet I[er].

ne sont pas maintenus nomarques de l'Oryx ; nous ne savons à qui va la direction de ce nome. Les enfants de Nekht n'héritent pas la gérance de Menât-Khoufou. Seul, le fils de Beqet, Khnoumhetep (II), l'auteur de notre récit, reste en bonne position, sans toutefois devenir nomarque ; on lui donne la régence de Menât-Khoufou, et on le marie à la fille du nomarque du XVII[e] nome. Deux de ses fils seront choisis par Senousret II comme fonctionnaires : l'un, Nekht, sera nomarque du XVII[e] nome et directeur de la Haute-Égypte ; l'autre, Khnoumhetep (III), gouvernera Menât-Khoufou. Ainsi, à chaque succession, Pharaon est intervenu pour remanier les domaines, morceler les fonctions, supprimer l'hérédité des charges, et pour renouveler, au contraire, la nomination par le roi. Finalement le XVI[e] nome (Oryx) n'est plus aux mains des enfants de Khnoumhetep ; c'est le XVII[e] nome (Chien) qu'ils gouvernent. Pas pour longtemps : après Nekht, il n'est plus question de cette famille. Il est vraisemblable que cette politique a été appliquée partout où se maintenaient des dynasties de nomarques : or, après Senousret III, nous constatons la disparition des nécropoles princières et des grands nomarques provinciaux. Vers 1850, l'aristocratie provinciale est rentrée dans le rang de l'administration.

Pour nous rendre compte de la réalité des choses, écoutons le témoignage rendu par Ameni sur sa propre gestion dans le nome Oryx : il se définit lui-même comme un scrupuleux administrateur « royal ». « J'ai passé mes années (de vie) comme régent de l'Oryx. Toutes les corvées et impôts dus à la Maison du roi existaient par ma main. La direction des classes (de paysans) des domaines et des bergers dans l'Oryx me fournit 3 000 couples de leurs bœufs ; aussi fus-je loué à ce sujet dans la maison royale, chaque année (du recensement ?) des troupeaux. Je fis porter tous leurs impôts à la maison du roi, et il n'y eut aucune réclamation (?) contre moi dans aucun de ses bureaux. »

Sous Amenemhet III, un « scribe de l'armée » est envoyé dans le nome Thinite, par le roi, « pour choisir les jeunes recrues », en l'an 25 (vers 1824). De la même époque est la stèle d'un « fils royal » qui a levé un homme sur cent, dans une localité non désignée, pour former une compagnie de soldats, destinée au service du roi « Seigneur du glaive » *(khepesh)* : deux de ces miliciens, armés d'un épieu, d'une hache et d'un bouclier, figurent sur la stèle. Le recrutement de l'armée royale s'opère donc normalement dans les nomes.

Les charges sacerdotales, jadis usurpées par les nomarques au détriment des prêtres, retombent aussi dans les mains du roi. Les temples se multiplient : à Éléphantine, pour Khnoum, dieu de la cataracte ; à Thèbes, pour Mentou et Amon-Râ, soit dans l'ancienne Hermonthis, soit dans les sites nouveaux de Karnak et Louqsor ;

à Abydos, pour Osiris; à Héliopolis, pour Râ. Qui construit les édifices, organise les classes *saou* de prêtres, crée les fondations pour le culte, enrichit les trésors des sanctuaires, fait sculpter statues, tables d'offrandes, stèles commémoratives? Ce ne sont plus les nomarques, mais le roi. En l'an 3 de son règne, Senousret Ier énumère les richesses qu'il distribue à chaque temple, et surtout à Héliopolis. En Abydos, lors de la grande fête des mystères osiriens, Senousret III expédie un « ordre royal » à son trésorier Igernefert « pour que celui-ci remonte le Nil jusqu'au nome Thinite, afin de créer un monument à son père Osiris » avec l'or que le dieu a permis au roi de ramener de Nubie, dans ses campagnes victorieuses.

Concluons : les nomes ne sont plus propriétés seigneuriales. Les grandes familles, issues des princes de l'ancien régime, disparaissent ou s'effacent; aussi les vieux titres « régent des nomes » et « grand chef supérieur du pays », que portaient les nomarques, cessent d'être en usage. Les familles des nomarques s'évaporent par voie d'extinction; à la tête des villes et des provinces, il n'y a plus que les fonctionnaires royaux, gérants d'un domaine qui, de « royal » — comme nous le verrons — va devenir « national ».

Depuis le règne de Senousret III, après 1850, l'aristocratie féodale et sacerdotale de jadis est rentrée dans le rang. Les faveurs du roi consolent les vieilles familles. Fidèle aux *Enseignements pour Merikarâ*, Pharaon comble de faveurs les « grands » qui lui sont fidèles. Tel le petit-fils de Nehri; devenu nomarque du XVIe nome, il exhibe, dans son hypogée d'El-Bersheh, ce témoignage de la bonté de Senousret II : une statue colossale, halée à bras depuis la carrière d'Hetnoub, distante de 20 kilomètres, jusqu'à sa ville; 172 hommes, pris parmi les « classes » des prêtres et les « recrues » des guerriers, tirent sur les cordes pour amener ce monolithe, dont pourrait s'enorgueillir même un pharaon. Gardons-nous d'y voir l'effet d'une autorité rivale ou indépendante : Thothetep tient sa statue « de la faveur du roi » parce qu'il a été bon et fidèle courtisan, comme « ami unique, favori de l'Horus, seigneur du palais. »

LE ROI ET LE SOCIALISME D'ÉTAT. SUPPRESSION DES PRIVILÈGES DE CLASSES Le rétablissement de l'omnipotence royale sur les classes populaires ne fut pas moins complet; ici, il fallut que la royauté consentît à une orientation libérale de sa doctrine traditionnelle. Sous l'ancien régime, comme nous l'avons vu, la gestion des affaires de l'Égypte était aux mains du roi tout seul, et de « clients » qui composaient la cour. A la base de ce droit à l'autorité, il y avait la tradition religieuse : le roi gouverne parce qu'il est un dieu sur terre; sa famille,

ses amis et ses clients participent aux rites religieux, grâce à la condescendance du roi; de ces droits religieux résultent des droits civils et politiques qui, par les concessions successives de la royauté, se sont développés graduellement jusqu'à permettre l'existence d'une aristocratie féodale et sacerdotale. Quant au peuple des paysans, artisans, bourgeois, sous l'ancien régime, il est exclu des droits religieux et des hautes fonctions publiques; c'est cependant lui qui travaille le plus et qui alimente la cour et l'aristocratie par les corvées qu'il exécute et les impôts qu'il paie; néanmoins il reste taillable et corvéable à merci, sauf s'il obtient, par ruse ou par faveur, dans une ferme du roi, ou dans une ville-neuve, une charte qui définisse ses droits et ses devoirs, et lui donne un commencement de statut légal. Jusqu'à la révolution, l'ancien régime reposait donc sur le droit divin des rois et l'inégalité acceptée des classes sociales.

Au contraire, les pharaons de la XIIe dynastie appliquent la doctrine enseignée au roi Merikarâ : « Ne distingue pas entre le fils d'un noble et celui qui est d'humble naissance. Prends pour ton service l'homme selon ses capacités. » Le nouveau régime admet l'égalité des classes sociales devant la loi promulguée par le roi, et dans l'État réorganisé. Chacun, sans distinction de naissance et de fortune, est appelé à remplir, selon sa capacité, un rôle dans l'État, comme prêtre, juge, milicien, laboureur ou artisan, avec un statut défini par des règlements administratifs. Or, comme les rites religieux étaient le fondement de l'autorité et des institutions, il fallut donc admettre que le peuple était jugé digne aussi de participer aux rites. Comme plus tard en Grèce et à Rome, la collation de « droits civils » s'obtint après celle des droits religieux.

L'ACCESSION DE LA PLÈBE AUX DROITS RELIGIEUX Pour nous en assurer, visitons une des grandes nécropoles du Moyen Empire, par exemple celle d'Abydos : là, dans le voisinage d'un cénotaphe d'Osiris, autour du dieu, et non plus (comme sous l'Ancien Empire) aux côtés du pharaon, se pressent tombeaux et stèles funéraires; pêle-mêle, nous y lisons les noms de fils et filles de rois, de vizirs, de fonctionnaires, de bourgeois, d'artisans, de simples particuliers sans charges administratives; tous réclament pour eux, leurs parents, leurs serviteurs, l'offrande royale, l'accès au ciel, et assurent que, dans l'autre monde, ils seront, parmi les dieux, des « Osiris justifiés ».

Ouvrons un de ces tombeaux, examinons l'équipement funéraire, lisons les textes peints sur les murs ou sur le sarcophage. Non seulement tous les morts, qu'ils soient d'origine noble ou plébéienne, sont momifiés tels qu'Osiris, mais ils reçoivent,

pour l'autre vie, des coiffures, des armes, des talismans analogues à ceux d'Osiris, par conséquent pareils à ceux du pharaon, image d'Osiris sur terre : tel petit fonctionnaire affirme que dans l'autre monde, devenu dieu ou roi, il ceindra les couronnes et maniera les sceptres des dieux et des rois. Quant aux textes rituels, ce sont ceux-là mêmes qui servent aux rois, aux prêtres, aux gens de la cour, le propriétaire fût-il un simple marchand ou un laboureur. Tout défunt a la prétention de revivre au ciel, tel que Râ ou Osiris, après avoir triomphé de l'épreuve du jugement par les dieux sur sa conduite terrestre ; dans sa tombe, il emporte un exemplaire du « Livre de sortir au jour » (que nous appelons le « Livre des morts »), qui lui donne connaissance, en langage hermétique, de ces rites osiriens qui assurent la résurrection et la vie éternelle. De même, un « Livre des deux chemins » lui enseignera les deux voies qui mènent au paradis.

Ainsi l'égalité religieuse s'est étendue progressivement dans la société égyptienne. N'est-ce pas la conséquence des journées révolutionnaires, où nous avons vu les plébéiens violer les secrets des tombes royales et des temples, s'emparer des rituels et des formules magiques, forcer les portes du paradis dans l'espoir « d'arriver à la condition de la divine Ennéade » (*supra*, p. 200.) Les nécropoles populaires, à partir du Moyen Empire et jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne, révèlent qu'après 2000 l'octroi à la plèbe des droits religieux a été total et définitif. N'était-ce pas, de la part des pharaons, une concession extraordinaire ? Elle ne s'explique que si l'on admet un complet triomphe de la plèbe, au cours des révolutions décrites par les textes que nous avons utilisés.

Au surplus, les secrets de la religion, de la magie, de l'administration royale, de la personne même des pharaons, ayant été divulgués, il devenait impossible de restaurer l'antique royauté, dont l'autorité se fondait sur des mystères qui n'étaient plus mystérieux. Les pharaons se résignèrent donc à renoncer à leur monopole égoïste ; ils acceptèrent la divulgation, d'abord aux nobles et aux prêtres, puis à la plèbe, des rites sacrés.

Ce n'est pas seulement la pratique universelle des rites osiriens qui atteste, depuis la XIIe dynastie, l'extension au peuple des droits jadis réservés à l'aristocratie. Nous possédons des textes officiels, où se révèle la volonté des rois sur ce point précis. Tel ce décret de Senousret III qui prescrit au chancelier-trésorier Igernefert de célébrer publiquement et en grande pompe les « Mystères d'Osiris » : c'est-à-dire la représentation de la passion, de la mort, de la résurrection et du triomphe final de Celui qui révéla aux hommes les moyens d'acquérir, après un trépas inévitable,

une survie immortelle. Sans doute, au cours de ces « Mystères » (1), les rites les plus secrets n'étaient pas effectués à la face du public, mais la population participait aux cortèges, les uns funèbres, quand la momie d'Osiris est conduite au tombeau, les autres triomphants, quand on ramène sa statue couronnée dans le temple ; elle simulait, dans des combats parfois sanglants, qu'a décrits Hérodote (2), les batailles traditionnelles entre « Serviteurs d'Horus » et « Suivants de Seth » ; surtout, elle s'attribuait, avec raison, le bénéfice pratique de cette commémoration, qui signifiait pour chaque individu la victoire sur la mort (3). Ainsi le Service d'Osiris, exécuté par les plus grands fonctionnaires de l'État, devient depuis le Moyen Empire une fête symbolisant le triomphe de l'humanité entière ; il semble l'équivalent de ce qu'était, sous les Thinites, le Service d'Horus, et, sous les Memphites, le culte de Râ, pour l'usage personnel de la famille royale. La religion d'Osiris s'ouvre, dès lors, à tous les Égyptiens. La passion et la résurrection de l'Être-Bon n'avaient, sous l'ancien régime, sauvé que le roi et sa cour ; voici qu'elles valent désormais pour un nombre d'hommes toujours accru.

ACCESSION DU PEUPLE AUX EMPLOIS DE L'ÉTAT

Concéder au peuple les rites religieux, c'était admettre sa participation au pouvoir, sur terre, comme après la mort. Les rois acceptèrent ces conséquences politiques et donnèrent aux plébéiens l'accès aux emplois de l'État, ce qui signifie, dans le régime pharaonique, une large collaboration.

Pour étudier cette démocratisation des emplois publics, on doit se référer aux très nombreuses stèles funéraires que les nécropoles de la XIIe dynastie fournissent dans les grandes cités : Abydos, Thèbes, etc. ; elles forment, aujourd'hui, le fonds le plus important des collections épigraphiques à Paris, Londres, Berlin, Leide, Turin, et au Caire. Nous voyons, parmi ces fonctionnaires, des fils de grande famille, mais combien plus nombreux les gens d'humble naissance ! Que ce soit à la cour du roi, dans les bureaux de l'administration centrale, ou dans les *Zazat* provinciales, auprès

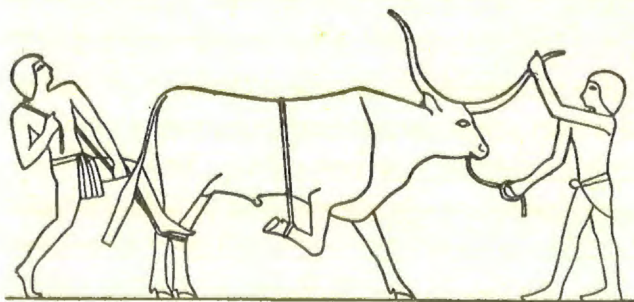
(1) « Mystères » est employé ici au sens que nous lui donnons pour désigner les représentations sacrées dans les églises du Moyen Age européen.

(2) II, 61 ; « Après les sacrifices, les hommes et les femmes, au nombre de plusieurs myriades, se portent des coups ; pour quel dieu ils se frappent, ce serait de ma part une impiété de le dire ; » c'est la formule dont Hérodote use quand il s'agit d'Osiris. Sur ces sujets, voir mes *Mystères égyptiens*, p. 14.

(3) Voyez Plutarque, *De Iside et Osiride*, 27 : « Isis institua des mystères très saints, qui devaient être des représentations et des scènes mimées des souffrances d'alors (la passion d'Osiris), pour servir de leçon de pitié et de consolation aux hommes et aux femmes qui passeraient par les mêmes épreuves. »

du vizir, du chancelier, dans les « conseils » des temples, dans les tribunaux, aux finances, à l'armée, les postes de directeur, d'inspecteur, de surveillant, de chef d'équipes, de comptable, ou parmi les innombrables variétés de scribes, — les emplois sont confiés à tous ceux qui possèdent l'instruction et l'intelligence ; s'ils y joignent le zèle, ils auront « de l'avancement » et « arriveront » même aux charges élevées. Rien ne prouve mieux l'effet de la révolution, complété par la reprise en main de la noblesse provinciale : c'est bien la suppression des privilèges, le nivellement des classes sociales devant le trône. Le roi est redevenu le chef obéi et redouté de tout le cadre administratif. C'est lui qui nomme tous les fonctionnaires ; s'il arrive que « le fils reste sur le siège de son père », et que beaucoup d'emplois se transmettent de père en fils, c'est que les fils justifient de leur capacité (sans doute en passant des examens techniques) et obtiennent une « nomination » personnelle. Il n'existe plus de fonctions qui soient de plein droit héréditaires, et il n'y a pas de castes dans l'État. Des règlements stricts déterminent la hiérarchie des administrateurs, des soldats, des juges, des scribes. Il y a un statut des fonctionnaires, et, en toute matière, les directions du roi sont portées à leur connaissance et appliquées.

LES PAYSANS ET ARTISANS DANS L'ÉTAT A côté des administrateurs, les administrés, c'est-à-dire les paysans, les artisans, les commerçants, tous ceux qui pratiquent les mille métiers des villes et des campagnes. Ceux-ci sont aussi, à leur façon, des fonctionnaires : on définit leurs occupations par le même terme *iaout*, « fonction », qui désigne les emplois administratifs. Nous connaissons leur état social par des papyrus retrouvés à Kahoun et Gourob par Flinders Petrie. On constate, par les archives de familles d'agriculteurs, de petits fonctionnaires et d'artisans, un tel changement de situation, par rapport à l'Ancien Empire, qu'il ne peut s'expliquer que par la révolution. Dans l'organisation des terres ou des métiers, il n'est point question de privilèges, ni de chartes d'immunité ; le domaine royal ne s'y distingue plus des domaines privés. La raison probable, c'est que toute la « terre noire », et son exploitation agricole ou industrielle, est redevenue, sinon domaine du roi,



CAPTURE DU TAUREAU DE SACRIFICE (J.-J. Clère).

comme sous l'Ancien Empire, sûrement domaine de l'État, ou mieux, de la grande collectivité humaine dirigée par le roi (1). La population ne se partage plus en serfs assujettis et privilégiés immunitaires : tous sont des paysans *(sekhetiou)* à la campagne, ou des « citoyens » *(ânkh n nout)* dans les cités.

Les papyrus de Kahoun laissent voir que chaque père de famille, à la ville ou aux champs, est considéré par l'État comme chef d'une maisonnée, comprenant femmes, enfants, serviteurs ; ces gens travaillent pour l'État, soit comme agriculteurs, soit comme artisans. Une portion de la terre nationale, un métier, ou, suivant les capacités, un poste de fonctionnaire, est alloué à chaque maisonnée. Son chef doit « déclarer » au fisc le nombre de personnes dont il a charge. On proportionne au nombre de bouches à nourrir ou de bras utilisables, d'une part la portion de terre, ou l'importance du métier que chacun exploitera à son profit, et d'autre part, la redevance en récoltes, ou en produits fabriqués, perçue par le fisc. Ainsi, chacun sert l'État, mais l'État nourrit chacun. D'autre part, les rapports entre le roi et son peuple ne sont plus commandés par le « bon plaisir » ; des statuts et règlements définissent, et par conséquent, limitent, les exigences soit de l'État, soit des administrés. Tout se passe comme si le régime des possesseurs de chartes (sous l'Ancien Empire) avait été étendu à toute la population. Chaque Égyptien est à la fois lié et protégé par la loi royale.

LES CADRES ADMINISTRATIFS DE LA SOCIÉTÉ Chaque chef de maisonnée était inscrit comme titulaire d'un emploi sur les registres publics. Des tableaux de concordance entre les diverses hiérarchies et catégories d'emploi existaient, probablement analogues au *Tchin* moscovite, ou aux états de « péréquation » entre fonctionnaires d'aujourd'hui. De là ces « manuels de hiérarchie » retrouvés à l'époque du Nouvel Empire thébain. On y présente les cadres administratifs de l'État comme inclus dans la création primordiale de l'univers ; les arts et métiers y sont énumérés à la suite des éléments de la nature : « Enseignements pour instruire l'ignorant comme le savant de ce que Phtah a créé, ce que Thot a enregistré, tout ce qui est sous le plafond du ciel, tout ce qui est coordonné sur le dos de la terre. » D'abord les éléments : ciel, soleil, lune, étoiles..., orage, tonnerre, aube, ténèbres, feu, eau, crue du Nil, mer, lac, terre, sables, végétation. Puis les êtres animés, à commencer par : Dieu, Déesse, Esprit (mort divinisé), roi régnant, femme royale, mère de roi, enfants royaux, princes, vizir, ami unique, et autres

(1) C'est ce qu'au Nouvel Empire on appellera « les champs du Pharaon ».

charges de cour. Suivent les fonctionnaires de l'administration centrale, provinciale, locale (finances, justice, armée, temples), et, pour finir, les scribes, artisans, cuisiniers, charpentiers, graveurs, fondeurs, cordonniers du roi... La fin manque; les paysans devaient venir en queue de liste.

Telle nous apparaît maintenant la société égyptienne, mobilisée, enrégimentée pour le service de l'État. La nature et les êtres sont immatriculés, comme parties d'un même tout, collaborateurs d'une tâche commune.

LA GESTION DES TERRES ET DES MÉTIERS Pour résumer d'un mot cet état social, disons que le roi, ayant repris son domaine aux nobles, aux prêtres, aux plébéiens factieux, l'a rendu à son peuple entier pour lui en confier l'exploitation, sous forme de gestion intéressée. Il serait bien utile de pouvoir déterminer ce que l'État percevait comme dîme, et ce qu'il laissait aux gestionnaires pour vivre. Nous n'avons aucune idée de la proportion établie au Moyen Empire : il semble qu'au Nouvel Empire le roi prélevait sur toute moisson un cinquième de la récolte, d'après le témoignage de la Genèse (XLVII) dans l'histoire de Joseph.

Ne nous illusionnons pas sur les résultats obtenus. Ni les paysans, ni les artisans ne se déclaraient satisfaits. Ne doutons pas que la condition des paysans soit restée pénible. Ils acquittaient impôts et corvées sans doute fort lourds, et restaient responsables, même si la crue était déficiente, ou si les calamités fondaient sur les récoltes. Faut-il se fier au tableau, poussé au noir, que retrace un scribe, entiché de sa charge de fonctionnaire, y trouvant une sécurité qu'il oppose à la condition du paysan :

« Ne te souviens-tu pas de la situation du laboureur, au moment où l'on taxe la récolte? Voici que les vers ont enlevé la moitié du grain, et que l'hippopotame a mangé le reste. Les rats sont nombreux dans les champs, et la sauterelle s'abat, et les bestiaux mangent, et les petits oiseaux pillent... quelles calamités pour le laboureur ! Ce qui peut rester, après cela, sur l'aire, les voleurs l'achèvent. Et les courroies... sont usées, et l'attelage se tue à tirer la charrue... Voilà le scribe (de l'impôt), qui arrive au port, et il taxe la récolte. Il y a là des chaouiches avec leurs gourdins, des nègres avec leurs nervures de palmier, et ils disent : « Donne les grains. » Il n'y en a pas... Alors, on frappe sur le laboureur, étendu par terre; il est chargé de liens, jeté dans le fossé, il plonge dans l'eau, patauge, la tête en bas. Sa femme est chargée de liens, devant lui, ses enfants sont enchaînés, ses voisins l'abandonnent et se sauvent, emportant leurs grains... »

Les emplois des citadins ont aussi leurs misères : c'est ce que nous décrit un scribe de la XII[e] dynastie qui conduit son fils à l'école fréquentée par les fils de famille; il essaye de le détourner des métiers manuels, insistant sur la misère qui guette les artisans. D'où cette « Satire des métiers », qu'on pourrait illustrer avec les tableaux peints à Béni-Hassan et à El-Bersheh :

« J'ai vu l'ouvrier en métaux à son travail, à la gueule de son fourneau; il a les doigts comme de la peau de crocodile et il pue plus que du frai de poisson. Chaque ouvrier qui tient le ciseau, il peine plus (encore) que celui qui pioche : son champ à lui, c'est le bois, et son hoyau, c'est le ciseau. A la nuit, quand il est délivré (de la tâche réglementaire), il travaille (en supplément) plus que ses bras ne peuvent le faire; la nuit même, il allume (sa lampe pour travailler). Le tailleur de pierre cherche du travail en toute pierre dure; lorsqu'il a terminé le gros de ses occupations, ses bras sont épuisés, il est accablé... Le barbier rase jusque tard dans la soirée... il va de rue en rue pour chercher qui se fera raser; il se rompt les bras pour remplir son ventre, comme une abeille qui mange à son travail. Le batelier qui transporte ses marchandises jusqu'au Delta, pour gagner leur prix, travaille plus que ses bras ne peuvent le faire; les moustiques le tuent (1). Le laboureur, ses règlements de comptes durent jusqu'à l'éternité; il crie plus fort que l'oiseau *abou*... Le tisserand dans l'atelier, il est plus mal qu'une femme; accroupi, ses genoux touchent son estomac, il ne goûte pas l'air...; il doit faire des cadeaux de pains aux portiers pour voir la lumière. Le courrier qui part pour l'étranger (fait son testament), il lègue ses biens à ses enfants, par crainte des lions et des Asiatiques... Le cordonnier est très malheureux; il mendie perpétuellement,... il mange le cuir. Le blanchisseur blanchit sur le quai : il est voisin des crocodiles. Pour le pêcheur de poissons cela va plus mal que pour tous les autres métiers... Vois, son travail n'est-il pas sur le fleuve, où il se mêle aux crocodiles ?... »

Par contre, voyez l'omnipotence, la sécurité du scribe, qui est le « fonctionnaire » au sens moderne; grâce à l'instruction qu'il reçoit à l'école, le scribe peut avoir de belles relations, et trouve un avancement rapide dans les bureaux de l'administration :

« Écris de ta main, lis à haute voix avec ta bouche, interroge les plus savants que toi : ainsi tu arriveras aux fonctions d'un Sar, et tu trouveras tel emploi lorsque tu deviendras vieux... Il n'y a pas de fonctions où l'on n'ait un supérieur, excepté celle de scribe, car c'est lui qui commande... Le scribe est exempté des corvées

(1) Hérodote dit que les moustiques sont un fléau du Delta, et qu'on s'en garantit avec des filets, c'est-à-dire des moustiquaires (II, 95).

manuelles ; il est celui qui commande... Ne portes-tu pas la palette ? C'est ce qui fait la différence entre toi et celui qui manie l'aviron... Le scribe arrive à siéger parmi les membres des Conseils... Aucun scribe ne manque de manger les victuailles de la Maison du Roi... »

Par cet exemple, nous discernons comment le plébéien peut devenir fonctionnaire et aspirer à une grasse prébende. Toutefois, l'acuité même de la satire, la colère des vieux scribes contre les dissidents prouve que les métiers manuels étaient souvent préférés, malgré l'aléa inévitable que présentent ces professions, où le succès dépend de l'initiative et de l'habileté individuelle. Ceci nous donne, d'autre part, une précieuse indication : l'accès de toute profession était libre, et chacun pouvait servir l'État, selon ses préférences ou ses aptitudes. Une certaine liberté individuelle subsistait dans la réglementation.



STATUE D'AMENEMHET III
(Musée du Caire) (Mme C. Hanotaux).

Le socialisme d'État La propriété éminente appartenait donc au roi, sur les terres, métiers, emplois ; mais, ce principe une fois respecté, certaines facilités de jouissance étaient accordées aux gestionnaires. Les chefs de famille disposaient de leurs emplois, soit pour des donations à leurs femmes ou à leurs enfants, soit pour des partages, des échanges avec les membres de leurs familles, en ce qui concerne les lots de terre domaniale, soit pour les métiers ou professions. Il ne semble pas que ces mutations aient été autorisées, pendant la période thébaine, en dehors des membres inscrits dans une famille, par exemple entre voisins. Toute mutation de biens entre familles devait être déclarée, et taxée dans les bureaux.

Ainsi le fisc prélevait un impôt appréciable sur les ventes ou testaments, et les scribes du cadastre savaient toujours qui, dans la famille, était responsable de la gestion d'un champ ou d'un métier.

Si nous voulons définir le gain que retira le plébéien du nouveau régime social, nous dirons que, de serf, il est devenu tenancier libre, doté d'un statut légal. Son maître, c'est le roi, sans intermédiaire ; autant dire que c'est l'État (1).

Au service public, chacun, noble ou plébéien, riche ou pauvre, est enrôlé à une place convenable, depuis le roi jusqu'au laboureur. Les terres, les métiers, sont gérés par le peuple, sous la surveillance du roi. Au despotisme sacré succède, comme nous l'avons dit, un socialisme d'État.

IV

Prospérité économique. — Relations extérieures

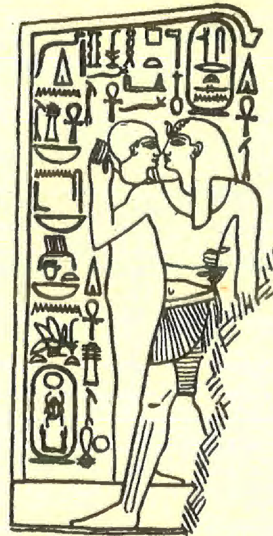
De l'ordre intérieur et d'une bonne administration résulte la prospérité économique. Elle se manifeste, au temps de la XIIe dynastie, par les monuments, les œuvres d'art, les grandes entreprises à l'intérieur et à l'extérieur de l'Égypte.

Temples et statues Les temples et les palais de cette époque furent nombreux, mais il en reste peu de traces ; leur sort fut d'être démolis par les Hyksôs et remplacés par des édifices plus importants, 500 ans plus tard, sous la XVIIIe dynastie. A Thèbes, un beau naos de granit, dédié par Senousret Ier, un pilier de calcaire, où le même roi reçoit l'embrassement du dieu Phtah, de grandes statues brisées, révèlent avec quel soin, depuis Amenemhet Ier, on avait décoré le temple d'Amon-Râ à Karnak. D'autres statues et bas-reliefs, exhumés à Medamoud, offrent de beaux modèles de l'art probe et parfait qui caractérise le premier Empire thébain. A Dendérah, Abydos, Hérakléopolis, mention est faite de temples dédiés à Hathor, Osiris et Herishef.

Du grand sanctuaire bâti par Senousret Ier à Râ, dans Héliopolis, ne subsiste que le bel obélisque de granit rose, le plus ancien que l'Égypte ait conservé (cf. t. I, p. 89). Amenemhet Ier avait construit des temples à Memphis, pour Phtah ; mais c'est surtout à Bubastis et à Tanis que l'on a exhumé édifices, statues colossales,

(1) Voir, pour plus de développements, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 302-335.

sphinx androcéphales, taillés dans le granit et le calcaire par tous les Amenemhet et les Senousret. Les têtes royales qui proviennent de Karnak et de Tanis sont célèbres par la maîtrise technique qu'elles révèlent, alliée au souci de la vérité, à la recherche de l'expression psychologique. C'est l'individu, et non Pharaon, que dévoilent ces physionomies énergiques, soucieuses, voire tourmentées de Senousret III. De ces portraits véridiques, se dégage, aussi bien chez l'artiste que dans le modèle, le même accent de vérité, que nous avons noté dans les écrits de ce temps, le premier — peut-être le seul — où l'Égypte rechercha et honora à sa valeur, dans le souverain comme dans le simple citoyen, le caractère et la personnalité.



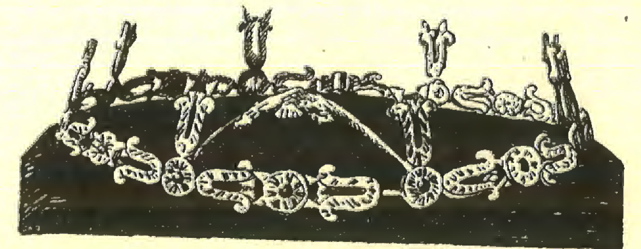
PHTAH EMBRASSE LE ROI (Caire) (J.-J. Clère).

Par contre, de grands sphinx à têtes royales, retrouvés par Mariette à Tanis, attribués par lui, à tort, aux Hyksôs, mais probablement sculptés sous la XII[e] dynastie, exaltent l'énergie du souverain dans des corps de lions nerveux, ramassés et musclés, aux faces rudes et presque féroces, comme si le roi-sphinx, gardien de la frontière orientale, se préparait à bondir contre l'étranger (1).

LES PYRAMIDES ROYALES Elles s'égrènent de la bouche du Fayoûm à Dahshour. Ce sont de grandes constructions en briques, dont les flancs dégradés (t. I, p. 176) cachent des caveaux en calcaire fin ou granit, des sarcophages massifs, construits avec la plus extrême précision, taillés avec une maîtrise incomparable : le sarcophage de Senousret II à Illahoun, la chambre funéraire et la statue d'Amenemhet III, à Haouârah, comptent parmi les morceaux les plus achevés de la sculpture égyptienne. Une cachette, qui servait de *serdab* à la pyramide sud de Licht, a rendu à E. Gautier de belles statues assises de Senousret I[er], d'attitude compassée et monotone, mais où la face, parfois souriante, le plus souvent sérieuse, dénote un grand souci d'expression.

(1) Ces sphinx, qui ne portent pas le nom du roi donateur, soulèvent un problème d'attribution. A qui appartenaient ces faciès accusés, aux traits creusés, au nez large et fort, aux lèvres énergiques? Maspero y voit les traits d'Amenemhet III, Capart y discerne une race étrangère très ancienne, Petrie les attribue à des rois d'une population syrienne, introduite après la VIII[e] dynastie dans le Delta. Les Hyksôs les ont gravés à leurs noms, et, après eux, les rois de la XXI[e] dynastie.

LES BIJOUX DES PRINCESSES ROYALES Près de la tombe de Senousret III, à Dahshour, s'échelonnaient les tombeaux des princesses, sœurs, épouses et filles d'Amenemhet III. J. de Morgan les a découverts en 1894; il en a retiré « le trésor de Dahshour », parures de cour ensevelies avec les princesses. Il faut voir, au Musée du Caire, cette profusion de gorgerins en or, de colliers en perles d'agate, en fleurs de lotus émaillées, de scarabées en cornaline, améthyste, onyx. Des pectoraux, découpés dans des feuilles d'or, incrustés de lamelles en perle translucide, ou en pierres de couleur, portent les cartouches de Senousret III et d'Amenemhet III, encadrés de griffons, qui figurent le roi déchirant ses ennemis. La princesse Khnoumt avait encore ses deux couronnes, les plus belles pièces de la trouvaille. L'une est un lacis de fils d'or ténus, semés de fleurettes à cœur rouge, à cinq pétales bleus, en étoile, avec des fleurons d'or, en croix de Malte : cette parure précieuse garde, par un raffinement exquis, la souplesse et la légèreté d'agrestes fleurs des champs. L'autre couronne, plus lourde, d'aspect imposant, est ornée de rosaces et de fleurs de lis, le tout en or, surchargé de lapis, cornaline, jaspe, émeraude. En 1914, Petrie trouva un second trésor, celui d'Haouârah, dans la tombe de la princesse Sethathor : chaînes, pectoraux, diadèmes, talismans, d'une richesse incroyable. L'habileté des orfèvres égyptiens, leur entente du style et du décor, n'a peut-être jamais été surpassée, ni même égalée.



COURONNE DE LA PRINCESSE KHNOUMT (OR ET PIERRES PRÉCIEUSES) (Caire) (J. Braemer).

Autour des pyramides royales, voici d'autres trouvailles. A Illahoun, Senousret II avait bâti un temple funéraire, aujourd'hui démoli; mais la « ville royale » qui lui servait de résidence, et où habitaient la cour, les fonctionnaires, les ouvriers spécialisés dans le décor des monuments funéraires, subsiste encore à deux kilomètres à l'est de la pyramide. Dans cette cité Het-hetep-Senousret, « le château du repos » royal, Petrie a retrouvé deux mille maisons, enchevêtrées en plan compact où voisinent les palais des grands fonctionnaires et les échoppes des artisans : c'est ici seulement que nous pouvons avoir une idée exacte d'une grande agglomération urbaine. Abandonnée sous la XVIII[e] dynastie, la cité a livré, dans ses décombres, de précieux papyrus, où, à côté de textes littéraires et religieux, figurent les archives de famille que nous avons utilisées pour définir l'organisation sociale du temps.

LE LABYRINTHE A Haouârah, non loin de la pyramide ruinée d'Amenemhet III, on distingue d'immenses substructures d'un temple, de palais, de bâtiments administratifs, qui correspondent à l'édifice merveilleux et gigantesque, appelé « Labyrinthe » par les Grecs, à cause de son plan enchevêtré, et par analogie avec le fameux édifice de Crète. Ce monument de la XIIe dynastie était encore debout à l'époque gréco-romaine ; aussi a-t-il suscité d'enthousiastes descriptions chez Hérodote, Diodore, Strabon, qui l'estiment plus merveilleux que les Pyramides. Hérodote, après avoir visité l'édifice, prétend qu'il se composait de 12 salles hypostyles, avec 3 000 chambres. Au dire de Strabon, il y avait là des salles, ceintes de portiques, pour chacun des 42 nomes, avec cryptes et chapelles pour leurs dieux respectifs. Des députations de chaque nome y venaient sacrifier et juger solennellement des causes importantes (1). Ce serait une sorte de temple et de palais de justice pour l'ensemble des provinces : le Labyrinthe comprenait sans doute des bâtiments pour l'administration des nomes ; il y aurait eu là une concentration des ministères de l'Égypte ancienne. En fait, Petrie a relevé, sur la rive nord du canal d'accès au Fayoûm, des substructures d'édifices ; un rectangle de 330 mètres sur 280. Les détails nous échappent, et l'on ne saurait contrôler la description de Strabon, qui a vu des files interminables de propylées, de colonnades et de salles, toutes couvertes d'une seule pierre, aux dimensions énormes. Selon Petrie, le plan subsiste d'un édifice péristyle, coupé de travées divergentes, comme le sera plus tard le temple de Séti Ier en Abydos. Quoi qu'il en soit de la véracité, un peu suspecte, des Grecs, nous relevons dans Manéthon, toujours précis, l'indication que le Labyrinthe était l'œuvre (il dit : le tombeau) du roi Lamarès, — transcription correcte de Nemaâtrâ, nom de couronnement d'Amenemhet III.



AMENEMHET III
(Caire) (J. Braemer).

(1) De telles assemblées judiciaires sont connues sous le Nouvel Empire.

LE FAYOÛM ET LE LAC MOERIS Du Labyrinthe, la vue s'étendait au loin sur le Fayoûm, vaste dépression naturelle, de 2 000 kilomètres carrés, que la crue du Nil, pénétrant par une coupure de la falaise libyque, transformait en vaste étendue d'eau : de là ses noms *ta she* « le pays du lac », ou *mer our* « grand bassin » (d'où le grec *moeris*) et *pa joum* « la mer » (d'où l'arabe *fayoûm*). Hérodote et Strabon, qui ont admiré le « lac Mœris » au temps de la crue, le décrivent en termes fort précis, mais ils y voient un bassin, creusé de main d'homme, pour capter l'excédent des crues, régulariser l'inondation et rendre ces eaux réservées au bas pays, pendant la saison sèche. L'auteur de cette œuvre « plus admirable encore que le Labyrinthe », serait, d'après Hérodote (II, 149), le roi qui a élevé deux colosses, presque au milieu du lac. Diodore (I, 52) nomme ce pharaon : Mœris; nous avons dit que ce nom désigne le lac et non un roi. Quant au rôle hydraulique du lac, Hérodote le définit ainsi : pendant six mois, les eaux coulent du Nil dans le lac, et, pendant six autres mois, du lac dans le fleuve. Strabon précise (XVII, 1, 37) : « Le lac Mœris, par son étendue et sa profondeur, est apte à contenir, lors des crues du Nil, l'excédent de l'inondation, sans en rien laisser déborder sur les terres habitées et cultivées ; il peut aussi, lorsque les eaux commencent à se retirer, rendre au Nil cet excédent... La nature à elle seule eût produit ce double effet, mais on a voulu aider la nature, et, à cette fin, on a fermé les deux bouches du canal par des portes-écluses, pour permettre de mesurer exactement l'eau qui entre et l'eau qui sort. » Diodore renchérit sur ces détails, d'après Hécatée d'Abdère, et insiste sur l'ampleur des travaux hydrauliques exécutés par le prétendu roi Mœris (1).

En fait, il est vraisemblable que les rois de la XIIe dynastie qui surveillaient de près l'irrigation — ce que prouve le nilomètre construit à Semneh — avaient régularisé l'œuvre de la nature, en utilisant le Fayoûm comme déversoir, lors de la crue, et comme réservoir, pour la Basse-Égypte en aval, lors de la sécheresse ; mais, de cette œuvre, les monuments ne disent rien ; tout au contraire, ce qu'ils nous apprennent, c'est que l'aménagement réalisé permit, non d'étendre la portion inondée, mais de la limiter ; ainsi l'on récupéra, pour la culture, des terres humides et limoneuses, d'une fertilité exceptionnelle. Une puissante digue existe encore, à l'entrée du Fayoûm ; elle maîtrise l'arrivée de la crue, si bien qu'une aire de 75 kilomètres carrés fut asséchée, d'Haouârah jusqu'à Biahmou et Bégig. Or, deux bases colossales, qui ont l'aspect de pyramides détruites, se voient encore à Biahmou (2) :

(1) Sur les questions que soulève le Fayoûm, cf. t. I, p. 40.
(2) On les appelle *Koursi Faraon* : « chaise du Pharaon. »

socles de deux grandes statues d'Amenemhet III, dont Petrie a retrouvé des fragments. Ce sont ces colosses, jadis hauts de douze mètres, qu'Hérodote vit, au temps de l'inondation ; il prétend qu'ils se trouvaient en plein lac et sur le faîte d'une pyramide. A Bégig, on voit encore, à terre, un gros béthel, portant cartouche de Senousret Ier. Ce sont donc bien les rois de la XIIe dynastie qui ont mis en valeur, sinon le lac Mœris, du moins le Fayoûm. Ils ont largement doté de temples et de palais la principale ville, Shedet, qu'on appellera Crocodilopolis. Voilà ce qu'il y a d'authentique dans les légendes sur le lac Mœris. L'assèchement graduel du Fayoûm se poursuivit au cours des siècles ; au temps des Ptolémées, le lac était déjà réduit aux dimensions du Birket el-Qéroun actuel. La Moyenne-Égypte s'accrut d'un immense grenier à blé, et le Delta bénéficia d'une irrigation plus régulière. Peut-être la préoccupation de panser les plaies, causées par la guerre civile et les incursions des Libyens et des Asiatiques, ne fut-elle pas étrangère à cette prédilection des Amenemhet pour la Moyenne-Égypte et le Delta.

EXPLOITATION DES OASIS ET DU SINAÏ La même politique « économique » pousse les pharaons de la XIIe dynastie à renouer des relations suivies avec les marchés extérieurs.

Senousret Ier envoie un de ses officiers, Ikoudidi, inspecter la grande oasis d'El-Khargeh, rattachée depuis lors à l'administration du nome Thinite. Mais c'est surtout avec les mines du Sinaï qu'on s'attache à reprendre contact. Depuis que, sous Senousret Ier, le général Nessoumentou avait refoulé les Troglodytes et les Maîtres des Sables, l'accès du Sinaï était redevenu libre. Amenemhet II y envoie le trésorier Sehathor remettre en état l'exploitation, délaissée depuis l'Ancien Empire ; de nouvelles mines furent ouvertes, en l'an 24, au Sérabît el-Khadem, et, sous Amenemhet III, dans l'Ouâdi Maghârah. Les campements provisoires dont se contentaient les précédentes missions furent transformés en une véritable cité coloniale, avec forteresse, citerne, temple dédié à Hathor ; l'exploitation devint régulière et contrôlée par des directeurs. Les envois de malachite se succédèrent sous chaque règne, malgré la difficulté du travail, sous le soleil ardent, qui arracha parfois des plaintes aux travailleurs : « Les montagnes sont chaudes en été et les rochers brûlent la peau... en cette maudite saison d'été... »

EXPÉDITIONS MARITIMES A POUNT Les relations avec la mer Rouge et le pays de Pount étaient plus importantes, puisqu'elles mettaient l'Égypte en liaison avec les richesses légendaires de l'Arabie et de l'Océan Indien. Il

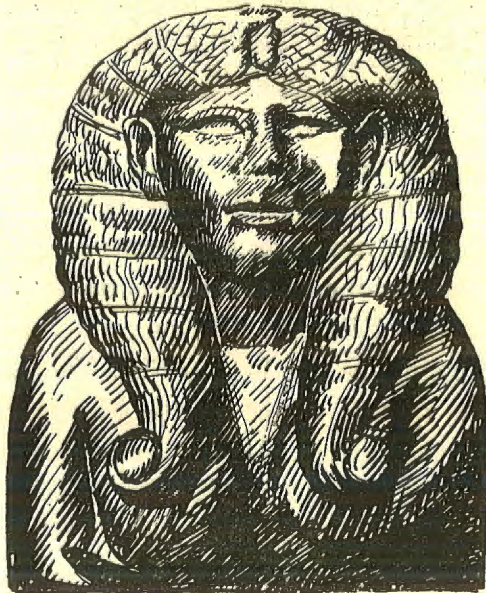
est possible qu'un canal de jonction ait uni, dès cette époque, la branche tanitique du Nil avec les lacs Amers, et, au delà, avec le golfe de Suez ; du moins la tradition attribue-t-elle au grand Sésostris, c'est-à-dire à Senousret III (cf. p. 265), l'initiative de ce premier essai de relier, par le Nil, la mer Rouge à la Méditerranée. La voie normale, pour aller à Pount depuis la Moyenne-Égypte, passait par l'Ouâdi Hammâmât et le port de Qoséir. En l'an 28 d'Amenemhet II, le chancelier Khentkhetour grave une stèle, sur la rive de Qoséir, en hommage au dieu Min qui lui a donné un heureux retour par mer, de Pount à Saou ; l'an 1 de Senousret II, le trésorier Khnoumhetep suit son exemple dans les mêmes parages.

Rien ne caractérise mieux l'attraction exercée, en ce temps, par les voyages maritimes qu'un conte populaire : les Aventures d'un naufragé au pays de Pount. « Voici ce qui m'arriva à moi-même lorsque j'allai aux mines du Souverain et que je descendis en mer, sur un navire de 150 coudées de long et 40 coudées de large (environ 78 mètres sur 21) ; il portait 150 matelots, de l'élite de l'Égypte, qui connaissaient le ciel comme la terre, plus hardis de cœur que des lions. » Mais l'orage brise le navire ; seul survit le narrateur du conte, qu'une vague pousse au rivage d'une île inconnue. A peine a-t-il allumé un holocauste pour rendre grâce aux dieux, qu'apparaît le roi du pays. « C'était un serpent, long de 30 coudées, dont le corps était incrusté d'or, les sourcils de lapis vrai... Il m'enseigna que Dieu m'avait amené à cette Ile des Vivres *(Kaou)*, toute remplie de merveilles. » Lui-même y vivait avec ses frères et ses enfants, au nombre de 75 serpents (1) et voici quels étaient les produits du pays que le Serpent offrit à son hôte imprévu : « Myrrhe, parfum hekenou, casse, poivre, fard d'antimoine, encens, queues d'hippopotames, dents d'éléphants, lévriers, cynocéphales, girafes. » Ce sont précisément les tributs amenés du pays de Pount, dans les récits officiels, ou les tableaux des tombes thébaines. Bientôt, le roi Serpent ressuscite le navire et ses naufragés ; ceux-ci viennent reprendre leur capitaine et le ramènent en Égypte, où il s'empresse de raconter au pharaon les choses extraordinaires dont il a été témoin. Pour nous, le conte offre d'autant plus d'intérêt que le récit de ce naufrage donne le prototype de l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens, au chant VI de *l'Odyssée* (2), et de quelques aventures de Sinbad le marin.

(1) Il est curieux que Strabon (XVI, 4, 6) mentionne, sur la rive africaine de la mer Rouge, une île *Ophiodès*, ainsi nommée du grand nombre de serpents qui y empêchaient l'exploitation des gisements de topazes.

(2) Pour des détails, voir mes *Rois et dieux d'Égypte*, p. 240 et suivantes : « Homère et l'Égypte ».

RELATIONS AVEC CANAAN Dans ses relations avec l'Asie, le Moyen-Empire hérita d'une situation obérée. Nous avons décrit plus haut (p. 189), l'état critique du Delta, envahi par les pillards et des tribus en migration, pendant la VIII[e] dynastie et la période hérakléopolitaine ; l'hostilité, latente ou avérée, qui en résulta, entre Égyptiens et Asiatiques, persista jusqu'au temps où les Antef et les Mentouhetep eurent leur situation bien affermie dans la vallée de l'Égypte. A ce sujet, des documents fort caractéristiques ont été récemment publiés. Il s'agit d'une quantité de vases, brisés avec intention, lors de la célébration d'un rite appelé « la mise en pièces des vases rouges » : rite symbolisant la destruction d'ennemis, dont les noms étaient écrits sur les poteries mêmes. D'après le type de l'écriture hiératique utilisée, ces singuliers vestiges sont attribuables aux XI[e] et XII[e] dynasties. Les ennemis sont « les cheikhs » *heqaou* d'un certain nombre de peuples, parmi lesquels des Égyptiens sont eux-mêmes nommés à côté des Libyens, des Nubiens et des Asiatiques : cela nous reporte au temps des guerres intestines, antérieures aux Amenemhet. Chacun de ces cheikhs est voué à l'exécration et à la mort, lui et ses familiers, ses guerriers « forts » *(nekhtou)*, ses parents et ses alliés. En ce qui concerne l'Asie, on distingue les Menziou, qui sont les Nomades du Sinaï, et les Âmou, Asiatiques de quinze localités diverses, parmi lesquels des noms bien identifiés se présentent : les Asiatiques du Pays-Vide (le désert de Syrie), ceux d'Ascalon, et « tous les Âmou de Byblos ». Ainsi, de Byblos à Ascalon, les cheikhs de nombreuses tribus étaient en hostilité avec l'Égypte. Parmi les noms cités, les uns sont sémitiques, les autres proviennent de langues mal identifiées : ceci révèle un mélange de populations, résultat de migrations, ou d'invasions sur lesquelles nous insisterons au chapitre IX.

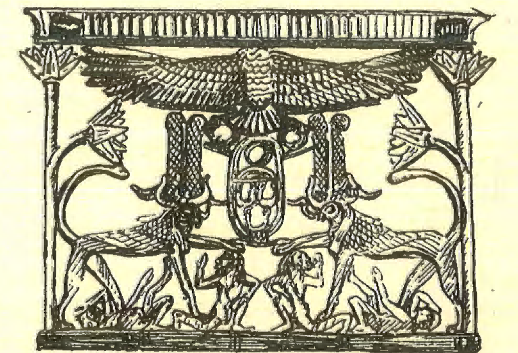


REINE NEFERT
(Caire) (J. Braemer).

La politique des pharaons thébains n'a pas été agressive, mais elle fut prévoyante. Cela entraîna les pharaons à exécuter des opérations de police, le long de la frontière orientale, et à maintenir la zone d'influence traditionnelle dans la région de Byblos. En l'an 4 de Senousret I[er] vers 1976, Nessoumentou, vizir de Thèbes et

général des troupes royales, nous fait savoir, sur une stèle conservée au Louvre (C I), qu'il a battu les Troglodytes (dans le désert arabique), les Menziou et les Nomades des Sables (du Sinaï) ; il procède ensuite à la destruction des forteresses des *Khetaou* (?), qui sont peut-être les fameux Hittites que nous retrouverons en Syrie contre Thoutmès III, vers 1550 ; toutefois le mauvais état du texte laisse douteuse l'interprétation du passage (1).

C'est encore au début du règne de Senousret I[er] qu'un texte littéraire fameux, « les Aventures de Senouhet » (2), nous permet de jeter un regard sur la situation de Byblos, l'antique colonie égyptienne en Syrie nord (cf. *supra*, p. 175). Craignant d'être compromis dans des intrigues de palais, à la mort d'Amenemhet I[er], un prince de la Cour prend la fuite et franchit la frontière orientale, dans le parage de l'isthme de Suez. Cela nous vaut une pittoresque description des défenses que la prévoyance royale avait accumulées entre la Méditerranée et les lacs Amers. Senouhet est arrêté, dans sa fuite, par le « Mur du Prince, fait pour résister aux Asiatiques et pour repousser les Coureurs des Sables » ; il se cache pendant six jours, pour n'être point vu « des veilleurs placés sur le mur ». La nuit seulement, il peut franchir la frontière ; il pense mourir de soif dans le désert, mais il est recueilli par un chef de tribu nomade, qui reconnaît Senouhet, pour l'avoir vu en Égypte. Dès lors, Senouhet mène la vie errante des Nomades ; il passe de pays en pays, jusqu'à ce qu'il arrive à Kepni (Byblos = Djebeil). De là, il marche vers l'Orient (Qedem) et y séjourne auprès du « cheikh du Rezenou supérieur, qui lui dit : « Tu seras bien avec moi, car tu y entendras la langue de l'Égypte. » Il reconnaissait mon mérite, car il avait entendu parler de moi par des gens d'Égypte, qui étaient là avec lui. »



PECTORAL DE SENOUSRET III (OR ET PIERRES CLOISONNÉES) (Caire) (J. Braemer).

LA VIE PASTORALE ET GUERRIÈRE EN SYRIE NORD Ce pays de Rezenou est vraisemblablement la vallée de l'Oronte inférieur et le plateau, entre Oronte et Euphrate (*infra*, p. 281). La description qu'en donne Senouhet est

(1) On avait hésité à reconnaître le nom *Kheta* dans le passage en question, surtout parce que la présence des Hittites en Syrie-Palestine semblait impossible à admettre, vers l'an 2000 ; actuellement cet argument n'a plus de valeur.

(2) Pour le texte entier, voir les *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, de G. MASPERO.

précieuse ; c'est la plus ancienne que nous possédions sur la condition matérielle et sociale de la Syrie du Nord, au début du vingtième siècle. « Le cheikh me plaça en tête de ses enfants, me maria avec sa fille aînée, et me fit choisir une terre... C'était une bonne terre, nommée Yâa. Il y avait là des figues, des raisins, du vin plus abondant que l'eau ; du miel à foison ; des olives en quantité, ainsi que les fruits sur les arbres, et du blé, de l'orge... ; sans nombre étaient les troupeaux de tout bétail. Il m'avait fait cheikh des tribus, dans le meilleur de son pays ; on me servait du pain et du vin chaque jour, de la viande cuite, des oiseaux rôtis, en plus du gibier du désert, car on chassait pour moi, sans compter ce que mes propres chiens me rapportaient. Et je recevais maintes friandises, et du lait cuit, accommodé de toute manière. »

La politique ne laissait pas Senouhet en repos, malgré les délices de cette vie pastorale. Il recevait, dans ces terres éloignées de l'Égypte, la visite de messagers qui venaient de la Cour (du pharaon), ou qui s'y rendaient. Senouhet se vante de leur avoir fait bon accueil et d'avoir facilité leur tâche. Nous comprendrons mieux le rôle de ces messagers, lorsque nous traiterons des relations internationales aux quinzième et quatorzième siècles.

Senouhet servait aussi le grand Cheikh du Rezenou. Quand les Asiatiques nomades venaient attaquer les cheikhs des sédentaires, Senouhet, sur l'ordre de son hôte, prenait la direction des soldats du Rezenou, détruisait les pâturages, les puits des agresseurs, razziait leurs troupeaux, massacrait leurs gens, ou les ramenait captifs. Suit le pittoresque récit d'un combat singulier entre Senouhet et un « fort » du Rezenou, réputé invincible, qui avait médité de tuer l'Égyptien, cet intrus qui prétendait régenter les tribus du pays. « Je passai la nuit à fourbir mon arc, à préparer mes armes ; je fis jouer mon poignard... A l'aube, tout le pays de Rezenou arriva pour voir le combat. » Le « fort » montra trop de précipitation à lancer ses javelots, et sa hache que Senouhet évita prestement ; à son tour l'Égyptien tira ; son trait atteignit l'adversaire au cou. « Il cria et tomba sur le nez, je l'abattis avec sa propre hache, et je poussai mon cri de guerre sur son dos. Tous les Âmou criaient de joie, et, moi, je rendis grâce à Mentou... Les gens (de mon ennemi) me firent fête, et le grand cheikh me prit dans ses bras. Alors, je capturai tous les biens (de l'adversaire) et je fis bonne prise de ses troupeaux. Ce qu'il avait voulu me faire, je le lui fis à lui !... »

Pour terminer sa vie en beauté, Senouhet obtient de Senousret Ier la grâce de retourner en Égypte et d'être réintégré à la Cour. Auparavant, il visita le cheikh, et l'assura des dispositions pacifiques de Pharaon : « Il fera la conquête des terres du Sud (Nubie), mais il ne pense pas aux pays étrangers du Nord, bien qu'il ait été créé

(aussi) pour gouverner les Asiatiques et refouler les Coureurs de Sables. » La politique d'attente circonspecte de la Cour égyptienne est définie dans ces phrases avisées.

LES ROIS DE BYBLOS VASSAUX DE L'ÉGYPTE

On a remarqué que Senouhet transfuge ne s'arrête pas à Byblos ; peut-être n'y était-il pas en sécurité, le pays étant occupé par les Égyptiens, ou sous la main de princes dévoués aux pharaons. En fait, les fouilles de M. Montet, en 1923, nous révèlent qu'à la fin de la XIIe dynastie, Byblos était gouvernée par des rois locaux, dont la vassalité vis-à-vis de l'Égypte est certaine. La nécropole de ces rois a livré des tombeaux où l'on a découvert les présents des pharaons, dédicacés en caractères hiéroglyphiques. C'est un vase d'or et d'obsidienne envoyé par Amenemhet III au Cheikh des Cheikhs, prince de Byblos (son nom manque) ; dans les tombes suivantes, voici un charmant coffret d'obsidienne, portant le nom d'Amenemhet III, et un glaive recourbé *(harpé)*, en bronze incrusté d'or, dédié par Amenemhet IV « au prince de Byblos, Ypshemouib, fils du prince Abishemou. » Sur un pendentif, en forme de coquille d'or, le nom d'Ypshemouib est inscrit dans un cartouche, mais écrit à l'envers : cela indique que le pharaon reconnaissait au prince le rang royal, et que le texte avait été gravé, d'ailleurs maladroitement, à Byblos. Les noms de ces rois sont sémitiques ; c'est donc un protectorat, non une conquête, que les pharaons entendaient maintenir à Byblos, pour y conserver, à peu de frais, une base au trafic maritime : bois de sapins et de cèdres, huiles, résines, métaux (cuivre, or, argent), trafic jalousement entretenu par l'Égypte avec la Syrie, dès l'époque thinite.



SPHINX DE TANIS
(Mme C. Hanotaux).

RELATIONS EN MÉDITERRANÉE ORIENTALE Le commerce maritime s'étendait certainement à Chypre, à la Crète, et peut-être à la Cilicie qui partage les destinées des deux grandes îles. De brèves allusions aux *Haou-nebou* (les gens des Iles méditerranéennes) se retrouvent dans quelques textes de l'époque. Un fonctionnaire de Mentouhetep IV (vers 2010) se vante d'avoir vaincu les Haou-nebou (probablement des pirates maritimes); un autre, sous Senousret Ier (vers 1950), dit qu'il contrôle, de son calame, les affaires de ces insulaires. Par ailleurs, nous savons que les nobles de Byblos et ceux de Crète *(Keftiou)* avaient pris aux Égyptiens les rites de la momification, et utilisaient comme eux, à cet usage, l'huile de cèdre et les résines du Liban. Des faits matériels confirment tout au moins les relations commerciales. En Égypte, Petrie a exhumé à Illahoun, ville funéraire de Senousret II, et à Abydos, des fragments de céramique créto-égéenne, surtout un beau vase de type Kamarès, dans une tombe du règne d'Amenemhet III (vers 1830). Dans les trésors des princesses, Morgan a retrouvé des bijoux et un poignard d'un style qui annonce le Minoén moyen II. Réciproquement, à Cnossos, vers la même période, on signale une statuette, en diorite, représentant un Égyptien.

NOUVELLES MIGRATIONS EN ASIE Ces rapports tout pacifiques furent brutalement interrompus sous le règne de Senousret III (1887-1850). Des migrations nouvelles, qui deviendront très redoutables pour l'Égypte, descendant des plateaux d'Arménie et de l'Iran, font chanceler les trônes de Babylone et d'Assour, et se propagent jusqu'en Syrie et Palestine; parmi eux, apparaissent Hittites et Mitanniens, que la destinée fera rivaux des Égyptiens. Devant eux s'enfuient les tribus cananéennes, dont quelques-unes se réfugient en Égypte (cf. *infra*, p. 274.)

Pour couvrir ses frontières et la base de Byblos, Senousret III se rend, de sa personne, en pays Rezenou. D'après la stèle consacrée, en Abydos, par Sebekkhou, général de ses troupes, le roi réussit à battre les Menziou d'Asie, aux environs de Sekmem; après quoi, il revint en Égypte. Quant à Sebekkhou, il resta pour protéger la retraite : les milices nationales de l'Égypte en vinrent aux mains avec les Asiatiques; Sebekkhou se vante de n'avoir point tourné le dos, et même d'avoir fait des prises. Il ne semble pas que la victoire ait été éclatante, ni décisive. L'agitation s'apaisa, et, en l'an 45 d'Amenemhet III (vers 1804), un messager royal, Phtahour, « rapporte au roi les tributs des Menziou, amenés de vallées mystérieuses et de pays reculés, jusque-là inconnus »; un autre messager fut envoyé au cheikh du Rezenou. La situation restait menaçante, mais l'orage n'éclatera que plus tard. Du moins les

sages rois de la XIIe dynastie n'ont-ils rien fait pour provoquer le cataclysme, dont les causes échappaient à leur information.

LA LÉGENDE DE SÉSOSTRIS La XIIe dynastie représente, à son apogée, la civilisation égyptienne authentique et indigène, encore indemne d'influence cosmopolite.

La tradition populaire attribuait à ses souverains une activité si féconde dans la paix, si redoutée dans la guerre, qu'elle forgea, d'après eux, un pharaon légendaire auquel on attribua, par la suite, tous les exploits des grands rois de l'Égypte. Ce roi surhumain, aussi fameux que le sera Alexandre le Grand dans la tradition orientale, c'est le Sésostris d'Hérodote, Sésoôsis de Diodore, que Manéthon place et nomme aux temps où régnaient les rois Senousret. Depuis que Sethe a démontré que le nom Sésostris est l'équivalent grec de Senousret, on a pu vérifier que les exploits du légendaire Sésostris correspondent à la carrière magnifiée, héroïsée, de Senousret Ier.

Cette création légendaire d'un souverain idéal, héros de la guerre et de la paix, témoigne d'une vie intellectuelle puissante, qui est, en effet, une autre caractéristique de la XIIe dynastie. Les bienfaits de la paix et d'une administration ferme et avisée ont souvent comme corollaires le développement des arts et l'invention littéraire. Que la XIIe dynastie soit une époque de goût artistique raffiné, les trésors de Dahshour nous le prouvent; qu'elle ait connu une grande production intellectuelle, nous le savons déjà par les nombreux textes historiques et littéraires cités plus haut. Il faut y ajouter de nombreux exemples, tirés des papyrus de ce temps : aucune autre époque, dans la civilisation égyptienne, ne peut mettre en balance une littérature philosophique telle que le « Dialogue d'un Égyptien avec son âme » (que nous appelons aussi « le Misanthrope »); des contes populaires, pleins d'observations prises sur le vif, tels que « les Plaintes du paysan », ou les « Satires des Métiers »; des méditations sur la crise sociale, auxquelles nous devons les textes sur la Révolution, les « Enseignements pour Merikarâ » et les « Instructions d'Amenemhet Ier à son fils ». Il faudrait citer encore les compilations infinies de textes religieux, magiques, moraux, qui couvrent les parois des sarcophages et des cercueils, ou les papyrus « funéraires », du type « Livre des Morts ». Nul doute que cette floraison littéraire ne soit due à l'émancipation intellectuelle, à l'individualisme né de cette crise sociale et religieuse que les rois légistes ont conjurée et détournée, pour le bien du pays.

La tutelle énergique des pharaons s'affirme aussi dans le domaine de la

pensée. Il existe, à cette époque, une « doctrine » *sbajt* du Pharaon, nous dirions une politique doctrinale, qu'on inculquait aux jeunes gens qui se destinaient à l'administration. Les stèles biographiques des grands fonctionnaires y font des allusions fréquentes, et parfois en donnent des citations textuelles. Cet Igernefert, à qui Senousret I[er] confiera la direction des Mystères d'Osiris en Abydos, était un de ces « pupilles de Sa Majesté, instruit de la doctrine dans le palais, parce que le roi avait distingué l'excellence de son caractère et sa parole avisée ». Le trésorier Sehetepibrâ a pris soin de résumer cette doctrine qu'il avait reçue du roi Amenemhet III, et de l'enseigner à ses descendants : « Doctrine qu'il a composée pour ses enfants :

« Je dis hautement et je vous fais entendre, je vous fais connaître la règle éternelle, la règle de vie juste, le moyen de passer à une (autre) vie bienheureuse. Adorez le roi dans votre sein, fraternisez avec Sa Majesté en vos cœurs ! Le roi, c'est le dieu Sa (1), qui réside dans les cœurs, et dont les yeux scrutent toute poitrine ; c'est le dieu Râ, dont les rayons font voir, qui éclaire les Deux Terres plus que le disque solaire (Aton) ; il fait aussi verdir la terre, plus que le Nil en crue ; il remplit les Deux Terres de force et de vie... C'est lui qui donne les vivres *(Kaou)* à ceux qui le servent, ses subsistances à ceux qui foulent ses chemins. C'est le *Ka* (2), le Roi ; c'est l'abondance, sa bouche ; c'est la création, son être... Combattez pour son nom, défendez sa vie, gardez-vous de tout acte hostile. L'ami du roi arrive à la condition d'imakhou (3), mais il n'y a pas de tombeau pour qui se rebelle contre Sa Majesté ; son corps sera jeté à l'eau. Faites donc (ce que je vous enseigne) ; vous serez en santé, et cela vous sera profitable à jamais. »

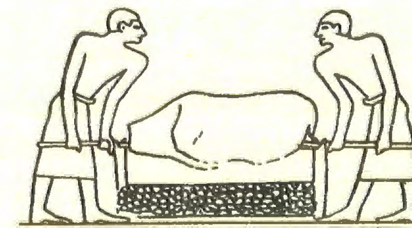
L'homme du peuple comprenait, lui aussi, la doctrine du roi. Le conte du Paysan montre, avec beaucoup d'humour, comment il savait même en tirer avantage ; nous y entendons un paysan, beau parleur, qui ne craint pas de revendiquer justice en rappelant à Pharaon les principes éternels de sa propre loi royale :

« O mon maître, tu es Râ, maître du ciel ; tu es aussi le flot de la crue ; tu es le Nil qui engraisse les champs... (Aussi, sois juste comme le Soleil et le Nil.) Réprime le vol, protège les misérables ; n'agis pas comme un courant destructeur, mais prends garde que l'Éternité approche (4), (et rappelle-toi la parole) : c'est la vie que de faire la Justice... Fais la Justice du Maître de la Justice (Râ), ce qui est la Justice de la Justice... car la Justice est pour l'Éternité, elle descend dans l'autre monde avec

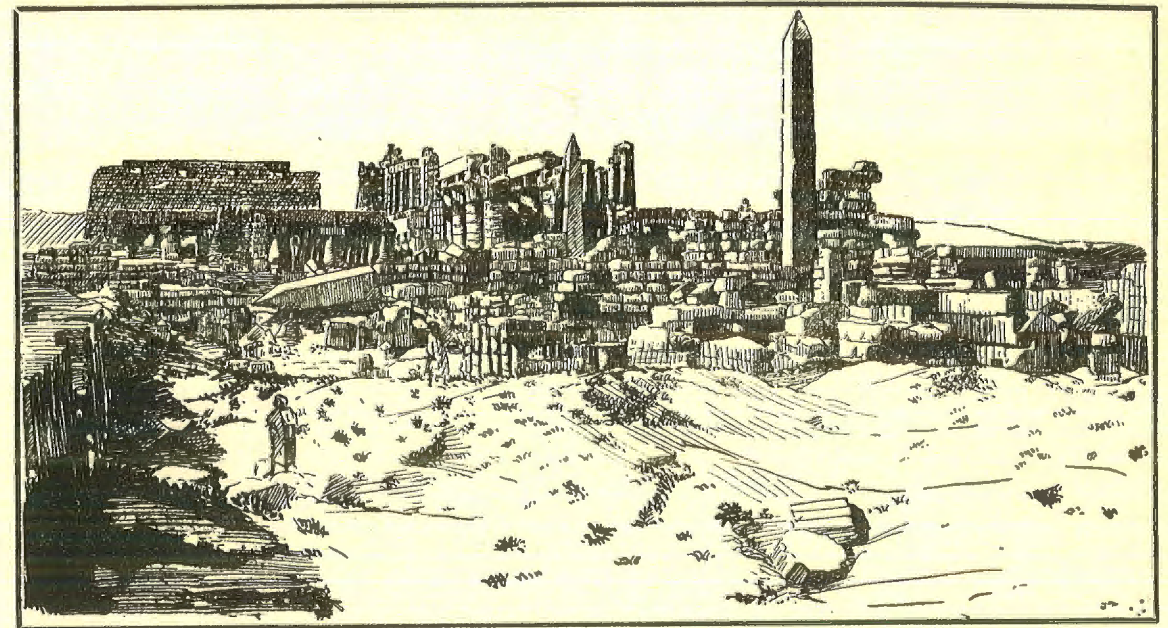
(1) Dieu de l'intelligence.
(2) La « Substance suprême ».
(3) Le « nourri du roi » dans ce monde et dans l'autre.
(4) Voir les avertissements du père de Merikarâ (p. 218).

qui la pratique... Agis conformément à cette parole excellente, qui est sortie de la bouche de Râ lui-même : « Dis la Justice, fais la Justice, parce que la Justice est puissante, parce qu'elle est grande, parce qu'elle est durable, et parce qu'elle conduit à la Béatitude. »

Dans ce peuple, jusque-là traité avec une bonhomie despotique, commence à s'éveiller l'intelligence des choses publiques, le sens des intérêts communs, la conscience des devoirs, comme des droits, de l'individu. Le pharaon donne l'impulsion vers l'idéal. Promulguer le Droit, appliquer la Justice, être, comme Râ au ciel, le père de Maât — déesse de la Vérité et Justice — tel devient le programme que s'efforcent de réaliser les rois légistes de la XII[e] dynastie. Vers le même temps, à Babylone, Hammourabi promulguait son fameux « Code », qu'il disait avoir reçu du dieu-soleil, Shamash. En Égypte aussi, Râ-soleil inspire aux souverains la Justice éternelle, pour qu'ils l'enseignent à leur peuple. Ainsi naîtra un régime qui proscrit despotisme royal et violence populaire ; servir l'État devient le mot d'ordre imposé à tous, mis en pratique par le roi lui-même : qu'il lui appartienne, ensuite, de faire comprendre la dignité du devoir social, accepté et accompli, à ses sujets de bonne volonté.



APRÈS LA CHASSE : VENAISON
MISE A LA BROCHE (Meir) (J.-J. Clère).



LE TEMPLE D'AMON A KARNAK (J. Braemer).

CHAPITRE VIII

NOUVEL EMPIRE THÉBAIN
L'INVASION DES HYKSÔS ET L'EMPIRE ÉGYPTIEN DE LA XVIIIe DYNASTIE

I. — Entre le moyen et le nouvel empire thébain (1788-1660). — L'Invasion des Hyksôs (1660-1580).
II. — Le nouvel empire thébain. — XVIIIe dynastie (1580-1310).
III. — Organisation de l'empire égyptien en Asie.
IV. — Ruine de l'empire égyptien au seizième siècle.

I

Entre le moyen et le nouvel empire thébain (1788-1660)
L'Invasion des Hyksôs (1660-1580)

Discordance des sources. La glorieuse XIIe dynastie s'éteint sans gloire, vers 1788. Est-ce le long règne d'Amenemhet III qui affaiblit l'autorité royale comme, jadis, celui de Pépi II ? Est-ce l'extinction de la

lignée mâle? Après un règne de dix ans (1801-1791), Amenemhet IV meurt, sans fils survivant; sa sœur Sebekneferourâ lui succède (1791-1788). Quatre ans après, la couronne passe à une nouvelle maison thébaine, celle de la XIIIe dynastie. Alors commence la période la plus obscure de l'histoire d'Égypte; des circonstances complexes, mal élucidées, amènent une éclipse nouvelle de la civilisation nilotique; pendant près d'un siècle (1660-1580) celle-ci restera paralysée sous le joug de barbares envahisseurs, les Hyksôs.

Durant cette période s'accentuent tous les phénomènes caractéristiques des époques troublées : désaccord des Tables dynastiques; disette de monuments importants, marqués de cartouches royaux authentiques; apparition de petits monuments, avec noms d'usurpateurs locaux; influence asiatique, discernable par le matériel archéologique, puis par les textes, qui révèlent l'invasion massive, l'occupation de l'Égypte. Dans cette confusion, le cadre fourni par Manéthon garde la valeur d'une armature plausible :

1° XIIIe dynastie de rois thébains sur toute l'Égypte (1785-1660);

2° Puis, ont régné *simultanément* de 1660 à 1580 :

La XIVe dynastie à Xoïs (Delta occidental)	Les XVe, XVIe, XVIIe dynasties de rois hyksôs dans le Delta oriental et la Moyenne-Égypte	La XVIIe dynastie de rois thébains en Haute-Égypte

3° XVIIIe dynastie : les rois thébains reconstituent l'unité de l'Égypte et expulsent les Hyksôs (depuis 1580).

Or, ces dynasties XIII à XVII sont anormales; les Tables d'Abydos et de Saqqarah omettent tous les noms, de même qu'elles ne citaient pas les pharaons aux temps troublés des VIIIe à XIe dynasties. Cependant, de petits monuments attestent l'existence de nombreux rois à cette époque, d'accord avec le papyrus de Turin qui en dresse une liste fort développée. Concluons que les annalistes des Tables royales, au temps de Ramsès II, renonçaient à classer et à citer les souverains appartenant à cette période d'extrême confusion.

La chronologie n'est pas moins discordante que la nomenclature royale. Manéthon, qui ne cite que fort peu de noms, de la XIIIe jusqu'à la fin de la XVIIe dynastie, donne cependant des totaux de règnes, et évalue à 1 570 ans l'intervalle entre la XIIe et la XVIIIe dynastie. L'énormité de ce chiffre, pour une période où les monuments sont très rares, n'a pas rebuté des historiens tels que Maspero et Petrie, ce qui les conduisit à reculer, dans le passé, la XIIe dynastie jusqu'au

IIIe millénaire, et la IVe jusqu'au IVe millénaire, pour loger, entre les Amenemhet et les Aménophis, les rois cités par le papyrus de Turin, avec les Hyksôs [1]. A notre avis, l'acceptation des totaux de Manéthon, avec ses conséquences pour la chronologie de la période antérieure, est contredite par tout ce que les monuments nous ont appris, et par le synchronisme entre l'histoire de l'Asie antérieure et celle de l'Égypte. Édouard Meyer a raisonnablement établi, par l'étude des dates sothiaques, que l'intervalle entre la XIIe et la XVIIIe dynastie peut se réduire à deux siècles (1785-1580); ils suffisent à y loger les dynasties manéthoniennes, si l'on admet que les XIVe à XVIIe sont parallèles sur divers points de l'Égypte, simultanées dans le temps, et non point successives. Enfin, les monuments, non seulement sont très rares, preuve d'une courte durée, mais attestent une similitude étroite entre la fin de la XIIe et le début de la XVIIIe dynastie : les institutions politiques, le style des monuments, l'onomastique des rois et des particuliers, les particularités du vocabulaire et de la syntaxe, se relient normalement du Moyen au Nouvel Empire thébain. Telle concordance serait inexplicable, s'il existait un hiatus de seize siècles. Ajoutons que les données fournies par la chronologie de ces peuples asiatiques, avec qui l'Égypte va entrer en contact redoutable, s'adaptent au mieux avec le comput de la chronologie courte que nous appliquons à cette période critique.

LA XIIIe DYNASTIE (1785-1660) NE RÉALISE PLUS L'UNITÉ NATIONALE

Les abréviateurs de Manéthon donnent à la XIIIe dynastie « 60 rois thébains, et 453 ans de règne », sans citer ni nom, ni comput de règne isolé. Le papyrus de Turin, au contraire, fournit, après la XIIe, plusieurs colonnes de noms royaux (partiellement détruits) avec des coupures, dont l'une après le soixantième nom. Au silence des Tables d'Abydos et de Saqqarah, s'oppose d'ailleurs le témoignage de la liste des ancêtres de Thoutmès III, à Karnak; elle cite 35 noms (dont 25 bien conservés) à répartir sur les XIIIe et XVIIe dynasties thébaines.

La XIIIe dynastie a donc compté beaucoup de rois; mais, entre la liste de Karnak et celle de Turin, les concordances sont très rares. D'autre part, de nombreux petits monuments, attribuables, par le style, à cette époque : stèles, statues, scarabées, cylindres, nomment des pharaons, qui ne figurent pas tous dans l'énumération de Karnak ou de Turin. Ainsi, dès la XIIIe dynastie, l'unité politique de l'Égypte n'est pas constante; parallèlement aux « rois de la Terre entière », se lèvent des usur-

(1) C'est le système dit « chronologie longue » par opposition à la « chronologie courte », établie par Ed. Meyer, et que nous adoptons.

PLANCHE

pateurs locaux, de pouvoir discuté, sans doute éphémère, dressés contre les pharaons thébains, rois authentiques.

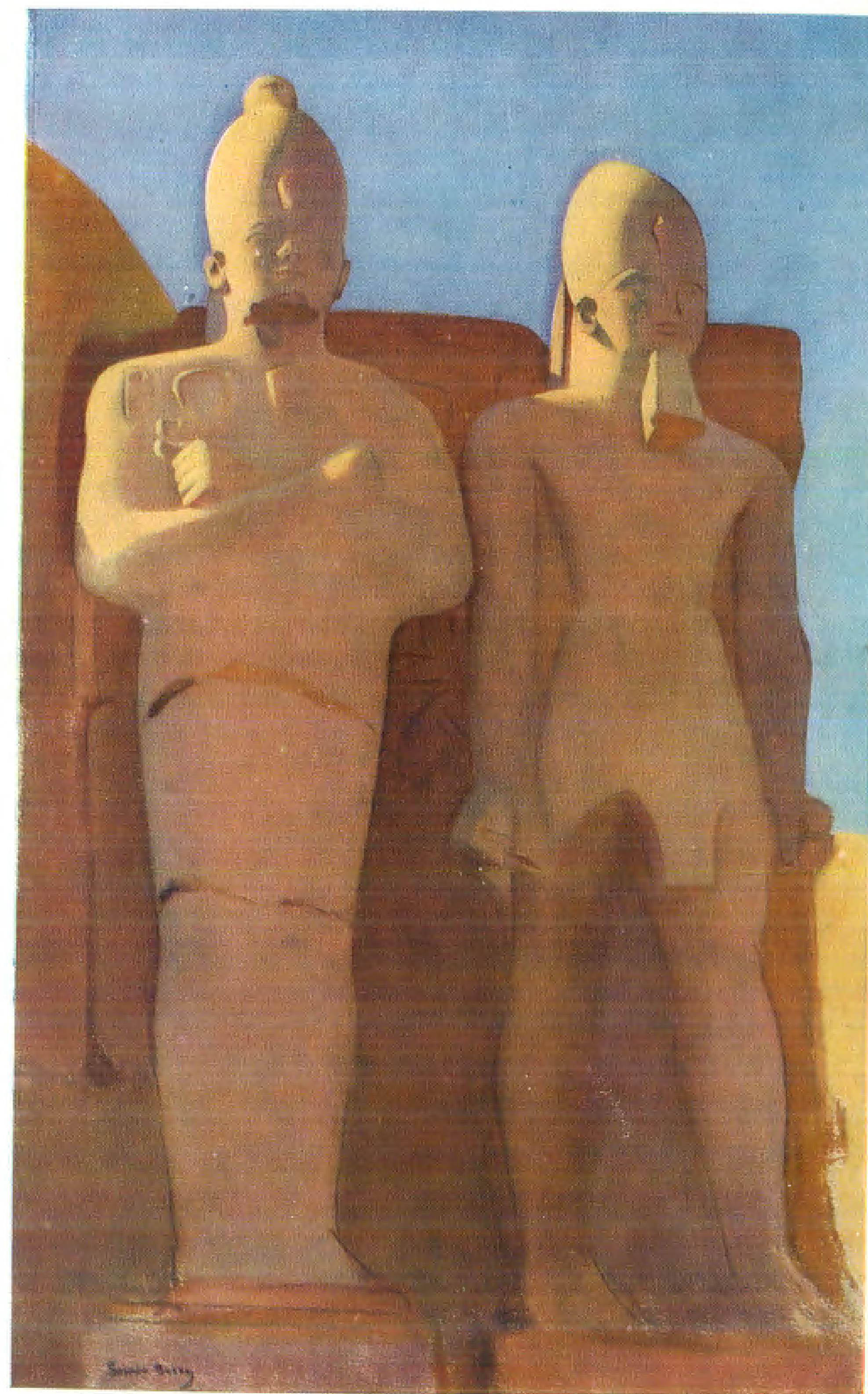
Au cours des quelque cent vingt-cinq ans que nous attribuons à la XIII[e] dynastie, il semble que l'on puisse distinguer trois moments dans la décadence de l'autorité, et trois groupes de souverains.

Au premier groupe appartiennent des statues et des bas-reliefs (retrouvés par Legrain à Karnak, et par M. Bisson de La Roque à Medamoud) qui proviennent des pharaons nommés au papyrus de Turin et sur la liste de Karnak. Les protocoles sont complexes, à forme redoublée : un roi, Amenemhet-Sebekhetep, prend comme nom de couronnement : « Sekhemrâ-Khoutaoui » ; un autre est appelé « Ameni-Antef-Amenemhet ». On revient au nom « Antef » de la XI[e] dynastie, et on révère le dieu crocodile Sebek, du lac Mœris, dans les formes fréquentes : Sebekhetep, Sebekemsaf. Il y a treize souverains, de règnes très brefs ; leurs traces se rencontrent de Semneh à Éléphantine, El-Kab, Thèbes, Athribis.

Suit un deuxième groupe, qui construit les seuls monuments importants de la dynastie : stèles historiques, belles statues colossales, disséminées de la 3[e] cataracte au Delta. Les noms de ces rois sont cités, dans l'ordre correct, à Karnak. Il semblerait que la famille royale a restauré son autorité ; mais les protocoles royaux montrent que ces pharaons sont des usurpateurs. Voici un général dont les statues, exhumées à Tanis, portent les noms : « Smenkhârâ, fils de Râ, directeur des soldats » : c'est l'aveu d'une usurpation militaire. Un autre, Neferhetep I[er], qui a restauré le culte d'Osiris en Abydos, cite son père et sa mère, lesquels n'appartiennent point à la lignée royale ; après onze ans de règne, son fils lui succède, mais pour trois jours seulement, supplanté par son oncle, Sebekhetep IV. De ce dernier, des statues colossales existent dans le Delta, à Tanis, Bubastis, Memphis et jusque dans l'île Argo, à la 3[e] cataracte.

Après Sehekhetep VI vient le dernier groupe, de 34 rois, selon le papyrus de Turin où leurs noms sont mutilés (1) ; les monuments, quand il s'en trouve, nous révèlent des rois que le papyrus ignore. Parmi ces pharaons, de légitimité suspecte, le plus audacieux prend comme nom royal « Nehesi », c'est-à-dire le « Nubien », ce qui le dénonce usurpateur. L'intérêt de ce règne est dans quelques monuments élevés dans le Delta oriental, près de la frontière asiatique. A Roahet, non loin de Tanis, ce Nehesi répare un temple au dieu Seth. A Léontopolis (Tell Mokdam), sa statue le désigne comme « aimé du dieu Seth d'Avaris » : véritable révélation sur l'état des

(1) Les chiffres de règne conservés sont, en général, au-dessous de trois ans.



KARNAK. — ROIS THÉBAINS
Pastel original de Simon Bussy.

choses en Basse-Égypte. Seth est le dieu égyptien du désert oriental et des pays étrangers asiatiques; les Hyksôs en feront donc leur patron en Égypte; Avaris, forteresse qui commande la route des caravanes, à la porte orientale du Delta, sera la capitale des Hyksôs. Donc, Nehesi, le 57[e] des 60 rois cités par le papyrus de Turin, est l'adorateur de Seth d'Avaris, c'est-à-dire un vassal des Hyksôs, qui, dès avant 1660, occupaient Avaris.

Xoïtes, Hyksôs et Thébains Après la XIII[e] dynastie commence la période confuse des dynasties parallèles. L'Égypte connaît trois centres de souveraineté, à prétentions rivales :

1° A Xoïs, ville au nord du Delta occidental. Ce sont les abréviateurs de Manéthon qui nous apprennent l'existence d'une XIV[e] dynastie xoïte, de 76 rois et 184 ans, dont aucun nom n'est cité. Il est possible qu'à cette dynastie appartiennent, sur le papyrus de Turin, après les 60 pharaons de la XIII[e], 27 noms assez bien conservés, avec règnes très courts; mais aucun monument de cette époque, pas plus que la liste de Karnak, ne les reproduit.

On suppose que les Xoïtes sont une famille apparentée à la XIII[e] dynastie, qui se réclamait d'hérédité royale. Si elle se réfugie à Xoïs, ville inconnue jusque-là, c'est qu'elle est coupée du Delta oriental et de la Vallée par les Hyksôs, en possession de Memphis. Les Xoïtes sont donc les contemporains des Hyksôs, et probablement leurs vassaux. Peut-être ont-ils l'appui des Libyens, toujours influents dans le Delta occidental.

2° A Memphis, après la XIII[e] dynastie, les abréviateurs de Manéthon nomment des rois étrangers, les Pasteurs ou Hyksôs, qui constituent les XV[e], XVI[e], XVII[e] dynasties, parallèlement à la XIV[e] xoïte. Les noms de six rois Hyksôs, donnés par Manéthon (et Josèphe) se retrouvent, soit au papyrus de Turin, soit sur les monuments. Les Hyksôs jouent le rôle de suzerains par rapport aux deux autres groupes royaux.

3° Selon Eusèbe, un des abréviateurs de Manéthon, les dynasties XV[e] et XVI[e] se composent de rois « thébains ». Cette variante dans la tradition implique qu'à Thèbes se maintient, parallèlement aux Hyksôs de Memphis, et aux Xoïtes, une lignée de rois indigènes.

L'émancipation des Thébains commencera avec la XVII[e] dynastie; selon l'Africain, celle-ci comprend 43 Pasteurs et 43 Thébains; de cette symétrie invraisemblable, ne retenons que la libération reconnue de la maison thébaine, qui, par la suite, chassera d'Égypte les Hyksôs.

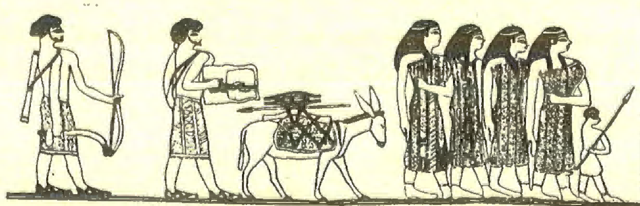
Enfin, depuis la fin de la XIII[e] dynastie, d'innombrables petits monuments : scarabées, cylindres, intailles, plaquettes, décorés de spirales, palmettes et autres motifs asiatiques, fournissent de très nombreux noms, d'aspect royal (1). Des usurpateurs locaux, — étrangers ou égyptiens, — avaient surgi un peu partout, dans le voisinage des Xoïtes, des Thébains et des Pasteurs officiels, empruntant les signes d'une royauté authentique ou illusoire.



LE CHEIKH IBSHA...

PÉRIODE PRÉPARATOIRE A L'INVASION L'arrivée des Hyksôs en Égypte a les apparences d'une migration soudaine, massive, qui aurait surpris les Égyptiens et obtenu des résultats immédiats et décisifs.

N'est-ce pas l'ignorance où nous sommes des relations entre l'Égypte et l'Asie, sous la XIII[e] dynastie, qui nous donne cette illusion ? En fait, quelques événements antérieurs laissent soupçonner une infiltration lente, séculaire, de la Syrie vers le Delta. Une tribu de 37 Âmou, commandée par le « Cheikh des pays étrangers, Ibsha », arrive dans le district de Béni-Hassan, l'an VI de Senousret II, soit vers 1900. Ces immigrants apportent au fils du nomarque Khnoumhetep « du fard d'antimoine provenant des Asiatiques du désert » ; ils sont pacifiques et quémandeurs, parce que l'Égypte est forte ; plus tard, des tribus plus nombreuses, poussées par des Barbares de toutes races, en migration, franchiront de force les portes du Delta oriental ; à l'infiltration sournoise, ils substitueront la conquête brutale. Le « cheikh » figuré à Béni-Hassan porte déjà le titre d'où dérive le nom des Hyksôs *(heq Khaset)*. Rappelons-nous la campagne indécise de Senousret III en Syrie et Canaan, où il rencontra de solides adversaires. Loin de pouvoir les refouler



...ET SA TRIBU

(1) Ils ont été classés diligemment par M. R. Weill dans son étude : *la Fin du Moyen Empire égyptien.*

en portant les armes chez eux, l'Égypte sera bientôt incapable d'offensive, comme de défensive.

L'INVASION DES HYKSÔS, D'APRÈS MANÉTHON Par chance singulière, l'historien juif Josèphe s'intéressait aux Hyksôs, grâce auxquels, selon lui, les fils de Jacob ont pénétré en Égypte ; aussi a-t-il transcrit un passage intégral de Manéthon sur ce grand fait historique, seul récit que nous possédions sur l'invasion (1).

Le début nous parle d'un roi Toutimaios, qui correspond à un pharaon « Didoumès », dont on possède quelques monuments isolés et difficiles à classer.

« Sous son règne, je ne sais pourquoi, la colère divine souffle contre nous, et à l'improviste, un peuple d'une race inconnue, venue de l'Orient, eut l'audace d'envahir notre pays, et sans difficulté, ni combat, s'en empara de vive force ; ils se saisirent des chefs, incendièrent sauvagement les villes, rasèrent les temples des dieux et traitèrent les indigènes avec la dernière cruauté, égorgeant les uns, emmenant comme esclaves les enfants et les femmes des autres.

« A la fin, ils firent roi l'un des leurs, nommé Salitis. Ce prince résida à Memphis, leva des impôts sur le haut et le bas pays, et laissa une garnison dans les places les plus convenables. Surtout, il fortifia les régions de l'Est, car il prévoyait que les Assyriens, un jour plus puissants, convoiteraient son royaume et l'attaqueraient. Comme il avait trouvé dans le nome Sethroïte une ville d'une position très favorable, située à l'est de la branche bubastite, et appelée, d'après une ancienne tradition, Avaris (2), il la colonisa et la fortifia de très solides murailles ; il y établit, en outre, une multitude de soldats pesamment armés, 240 000 environ, pour la garder. Il y venait l'été, tant pour leur mesurer leur blé, et payer leur solde que pour les exercer soigneusement par des manœuvres, afin d'effrayer les étrangers.

« Après un règne de 19 ans, Salitis mourut. Ensuite un second roi nommé Bnôn, occupa le trône 44 ans. Son successeur, Apachnan, régna 36 ans et 7 mois ; puis Apophis, 61 ans, et Jannas régna 50 ans et un mois ; après eux tous, Assis, 49 ans et 2 mois. Tels furent chez eux les six premiers princes, tous de plus en plus avides de détruire jusqu'à la racine le peuple égyptien.

« On nommait l'ensemble de cette nation Hyksôs, c'est-à-dire « Rois pasteurs » :

(1) C'est aussi le seul fragment authentique du texte de Manéthon ; tous les autres sont des résumés, effectués par les chronographes.

(2) Ville consacrée au dieu Seth (Typhon), selon un autre emprunt de Josèphe à Manéthon. Le site d'Avaris est à peu près celui de Péluse.

car « hyk », dans la langue sacrée, signifie « roi » et « sôs », dans la langue vulgaire, veut dire « pasteur » : la réunion de ces mots forme « Hyksôs ». D'aucuns disent qu'ils étaient Arabes. »

A ce récit textuel, Josèphe ajoute, en résumant Manéthon : « Ces rois et leurs descendants furent maîtres de l'Égypte, d'après Manéthon, durant 511 ans. Puis les rois de la Thébaïde et du reste de l'Égypte (1) se soulevèrent contre les Pasteurs et menèrent contre eux une guerre longue et acharnée, jusqu'à la libération de l'Égypte. »

CE QUE DISENT LES SOURCES ÉGYPTIENNES Les traits essentiels de ce récit sont confirmés en termes précis, ou réticents, par les sources hiéroglyphiques. Nous verrons plus loin le rôle d'Avaris sous les pharaons, et les monuments qui ont gardé le souvenir des rois Hyksôs. L'interprétation du nom Hyksôs par Manéthon appartient à l' « étymologie populaire », dont l'évidence n'est qu'apparente ; en fait, le mot répond exactement au titre *heq Khaset*, « cheikh des Étrangers », que portaient déjà : les vaincus asiatiques sous la XIe dynastie, les princes qui accueillent Senouhet, les ennemis de Senousret III, et le cheikh qui amène sa tribu à Béni-Hassan. Les rois pasteurs d'Avaris portent ce titre officiellement, et les pharaons appelleront *Heq Khaset* leurs adversaires « Hyksôs ».

Si nul texte hiéroglyphique ne donne un récit de l'invasion, plusieurs textes (de la période qui suit immédiatement) font allusion très claire à une conquête sanglante et dévastatrice de l'Égypte par des Asiatiques *Âmou*, qui sont, à la fois, des « impurs » et des impies. A eux s'attache l'épithète *iadt* (la peste), qui désignait déjà, aux textes de la Révolution, les nomades venus d'Asie, ravageurs du Delta. Ennemis acharnés des dieux égyptiens et de la race nilotique, les Hyksôs opposent au dieu Râ, patron de la dynastie pharaonique, le dieu Seth, qui, pour les Égyptiens, incarne les forces hostiles, le désert et l'étranger. C'est pourquoi, un siècle plus tard, Thoutmès Ier rappellera qu'il a sauvé les Égyptiens « de la terreur et du malheur » ; sa fille Hatshepsout « restaure, au Spéos Artemidos, les temples qui avaient été détruits au temps où les Âmou résidaient dans le Delta et à Avaris ; où les nomades renversaient ce qui avait été établi, et régnaient en ignorant le dieu Râ, personne n'obéissant plus aux ordres du dieu ». Un texte, que nous citerons plus loin, ramène la rivalité entre Égyptiens et Hyksôs à une lutte entre les adorateurs de Râ et ceux de Seth. Sous la XIXe dynastie, Mernephtah, en un jour de détresse, évoque les « annales des rois

(1) Les rois thébains, xoïtes et les dynastes locaux.

de la Basse-Égypte, au temps où la peste *(iadt)* survint et que, parmi les rois de la Haute-Égypte, aucun ne fut en mesure de la repousser ».

Nul doute que l'invasion des Hyksôs fût violente et prolongée. Depuis Ménès, c'était la première fois qu'une domination étrangère s'implantait en Égypte, pour près d'un siècle.

LES SIX GRANDS ROIS HYKSÔS Nous avons vu (page 271) qu'une multitude de noms, de type étranger, attribuables à des chefs locaux, sont gravés dans des cartouches, sur petits cylindres, scarabées, intailles. On les trouve en Égypte, en Canaan et Syrie ; par leur décor ornemental, spirales, semis de points, lacis géométrique ou floral, ils se rattachent à l'époque des Hyksôs. Au-dessus de cette aristocratie de cheikhs du désert, se détachent en haut-relief les figures de six grands rois (p. 275), nommés par Manéthon, dont quelques-uns figurent aussi dans les colonnes du papyrus de Turin, et qui ont laissé d'importants monuments sur le sol de l'Égypte.

Le nom « Salitis » transcrit, peut-être, dans Manéthon, les consonnes essentielles *(Sh. l. t.)* du nom Khenzer, cité par une stèle et des scarabées. Bnôn correspond au Bebnoun du Papyrus. Apachnan n'est pas connu ailleurs que chez Manéthon ; mais Apophis est l'Apepi qui érige des colonnes à Bubastis, consacre un vase à Thèbes, grave une porte à Gebelein, et sous lequel, en l'an 33, s'écrit un papyrus mathématique (de Londres). Iannas est reconnaissable dans Khian, le plus puissant des Hyksôs, qui inscrit dans son protocole l'épithète : « celui qui embrasse les territoires », et dans son cartouche : « le cheikh des pays étrangers » ; à Bubatis, il consacre une grande statue, dont la base reste seule ; à Gebelein, des blocs subsistent à son nom ; d'autre part, un petit lion à Bagdad, un vase d'albâtre à Cnossos, des scarabées à Gezer, attestent sa gloire, peut-être sa domination, dans tout l'Orient méditerranéen. Le dernier, Assis, survit dans le « fils du soleil Sheshj » dont nous avons quelques scarabées. Deux autres rois Apophis ont consacré des statues, ou usurpé des sphinx, à Bubastis et à Tanis ; une table d'offrandes et un poignard d'électrum gardent leurs noms.

CARACTÈRES ETHNIQUES DES HYKSÔS Aucun de ces monuments ne nous a conservé le type ethnique des rois Hyksôs. On avait cru le reconnaître sur certains sphinx, à tête humaine royale, retrouvés à Tanis par Mariette, dont le faciès (cf. p. 263) d'énergie brutale, semblait attester une origine barbare. Comme le nom du roi Apepi était gravé sur leur épaule, Mariette y voyait

le fameux Apophis d'Avaris, dont les exploits seront contés plus loin. En fait, la place même qu'occupe le cartouche d'Apepi indique qu'il s'agit d'un monument de la XII[e] dynastie usurpé par le roi pasteur ; la face aux traits rudes est probablement celle d'Amenemhet III (1). On attribuait aussi aux Hyksôs des statues de porteurs d'offrandes, exhumées encore à Tanis, un torse retrouvé à Mitfarès (Fayoûm), une statue de la collection Ludovisi (à Rome). Ces monuments présentaient des traits communs, fort insolites : une chevelure à longues tresses, une barbe calamistrée (et voilée ?) sous des lèvres rasées, enfin une robustesse, une bestialité, qui semblait caractériser des Barbares asiatiques plutôt que des Égyptiens ; or, des statues de ce type viennent d'être retrouvées à Saqqarah, dans le périmètre des monuments de la III[e] dynastie ! Si ces gens sont des étrangers, ils étaient déjà en contact avec les Égyptiens bien avant qu'il existât des Hyksôs.



STATUE DE LA COLLECTION LUDOVISI
(J.-J. Clère).

Dans les tombes d'El-Kab, au début de la XVIII[e] dynastie, parmi les travailleurs des champs, on figure des individus de haute taille, chevelus et barbus, tout différents des Égyptiens ; ce sont probablement des survivants de l'invasion ; ils présentent le type de l'Asiatique et de l'Asianique, familier aux Égyptiens. D'ailleurs, pour désigner les Hyksôs, les Égyptiens se servent du mot vague « Âmou » = Asiatique.

(1) Par la suite, les rois Mernephtah et Psioukhanou usurpèrent à leur tour ces sphinx et y gravèrent leurs cartouches.

Deux nécropoles, datées des Hyksôs par la céramique et les scarabées, ont été fouillées par G. Möller à Abousir-el-Meleq, par Petrie à Sedment ; les corps ne sont pas égyptiens ; les uns sont du type sémitique, les autres étrangers, mais non Sémites.

LES HYKSÔS, MÉLANGE DE RACES Tout porte à croire, en dernière analyse, que les Hyksôs représentaient, non une race pure, mais un mélange de populations venues des plateaux d'Asie Mineure, qui avaient entraîné des Sémites syro-cananéens dans leur course vers l'Égypte.

C'est ce que confirme l'examen linguistique des noms royaux. Apophis n'est que le mot égyptien *apepi*, utilisé par un étranger ; mais des noms tels que Jakob-her, Anat-her, Jâmou, Amou, Semken, Nehemen, Khenzer (Salitis) sont sémitiques. Par contre, Bnôn, Apachnan, Khian semblent d'origine asianique, ou indo-européenne.

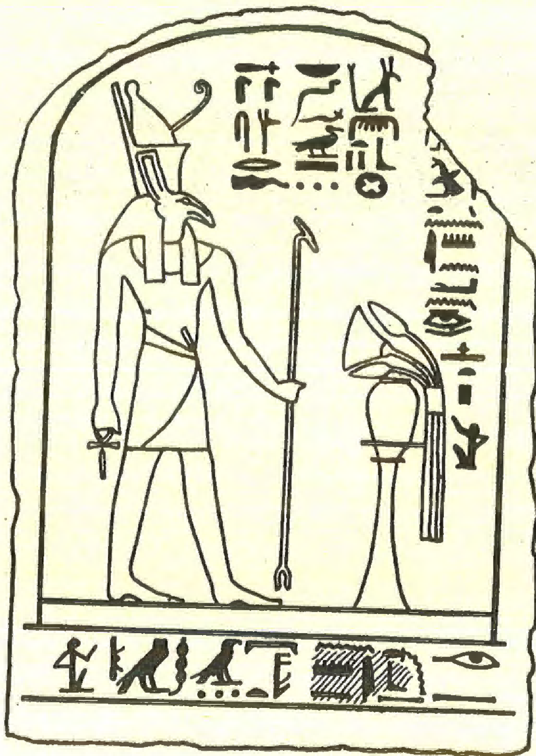
Voyons, ensuite, l'armement et l'équipement des Hyksôs. Leurs guerriers se servent de l'épée droite et du cimeterre recourbé *(harpé)*, du poignard, de lances à pointe longue et large, en bronze et en fer ; ils disposent donc de cette richesse en métaux qui caractérise l'Asie Mineure. De telles armes, lourdes et résistantes, leur assuraient la supériorité sur les épieux, les haches, flèches, à pointe de silex ou de cuivre, dont les Égyptiens usaient encore.

Fait capital : les Hyksôs avaient des chevaux attelés à des chars de guerre. Ces animaux et ces véhicules étaient jusqu'alors inconnus des Égyptiens ; la foudroyante rapidité de l'invasion et de la conquête, la terreur inspirée aux Nilotiques, peut s'expliquer par l'apparition de ces chevaux et de ces chars qui accéléraient les transports et bouleversaient l'art militaire (1). Manéthon n'affirme-t-il pas que les Hyksôs sont de redoutables guerriers, qui s'exercent sans cesse dans le camp d'Avaris ? Petrie croit avoir retrouvé deux grands forts, sur plan rectangulaire, construits par les Hyksôs, à Tell el-Yahoudieh, près d'Héliopolis.

Or, nous le savons par les sources mésopotamiennes, les migrateurs qui ont introduit le cheval, le char, l'usage du bronze et du fer dans la civilisation méditerranéenne, sont des Asianiques et des Aryens, en contact avec les mines d'Arménie et du Taurus, d'une part, avec les steppes herbeuses de la Russie et de la Sibérie méridionale, d'autre part ; en particulier les Indo-Européens sont, par excellence, populations de cavaliers. De même que certains noms des Hyksôs, leur équipement indique une population partiellement originaire d'Anatolie et des régions septentrionales.

(1) Qu'on se rappelle la terreur des Aztèques et des Incas, à l'arrivée des soldats de Cortès et de Pizarre, en nombre infime, mais munis de chevaux et d'armes à feu.

LE DIEU NATIONAL DES HYKSÔS SETH-TESCHOUB Leur religion éclaire aussi l'énigme des Hyksôs. Toutes les sources s'accordent pour dire que les Hyksôs opposaient, au dieu Râ des Égyptiens, le dieu Seth (1) qu'ils adoraient à Avaris-Péluse et à Tanis. Seth est un dieu d'Égypte; nous avons conté son histoire légendaire : adversaire de Râ et d'Osiris, il personnifie le Mal, l'orage, le désert, les pays étrangers. Notons sa ressemblance avec le rôle que jouait Teschoub, dieu de l'orage, du tonnerre, de la guerre chez les Anatoliens, et spécialement les Hittites et les Mitanniens. Les documents bilingues, au temps de Ramsès II, affirment ce parallélisme entre Seth et Teschoub. Seth devint à ce point le dieu dynastique des envahisseurs du Delta oriental, qu'une stèle retrouvée à Tanis, dédiée à « Seth le très vaillant guerrier », par un directeur de la citadelle de Zarou (Sile, au sud d'Avaris) en fonction sous Ramsès II, est datée « de l'an 400 du règne de Seth ». Les Hyksôs auraient-ils introduit une ère spéciale, dont les années se rapportent à un règne mythique de Seth? En supposant que la stèle ait été gravée vers la moitié de la vie de Ramsès II, soit vers 1260, le début de l'ère de Seth remonterait vers 1660, donnée qui concorde avec notre chronologie des Hyksôs. Cette « stèle de l'an 400 » est donc un témoignage précieux pour dater l'invasion et confirmer l'origine des envahisseurs.



LE DIEU SETH OU SOUTEKHOU
(J.-J. Clère).

L'INVASION HYKSÔS EN RELATION AVEC LES MIGRATIONS D'ASIE OCCIDENTALE Les faits égyptiens relatifs aux Hyksôs ne prennent tout leur intérêt que si on les rapproche des événements d'Asie, révélés par la découverte récente des archives hittites à Boghaz-Keui.

(1) Nommé aussi Soutekhou, depuis le Nouvel Empire, spécialement quand il s'agit du dieu mixte égyptien-asiatique.

Ces archives nous apprennent que l'hégémonie exercée, vers l'an 2000, en Syrie-Canaan, par les rois de Babylone, tels qu'Hammourabi, était battue en brèche par des peuples de race indo-européenne, venus de l'Europe et de l'Asie méridionale, par le Bosphore, le Caucase et le plateau de l'Iran. Un roi de ces Hittites (que les textes égyptiens appellent « Khétas ») (1), Anitash, fonde, vers 2000, un empire qui a comme centres les villes de Nyssa, puis de Khatti (Boghaz-Keui) et qui étend son influence du golfe d'Alexandrette à la mer Noire. Ses successeurs sont assez puissants pour tourner leurs armes contre la Mésopotamie et la Syrie. Vers 1806, Moursil I[er] fait campagne contre Alep, ravage ville et pays, et pousse un raid sur Babylone, qui est prise d'assaut, saccagée. Par la suite, les Hittites, pour des causes inconnues, tombent en décadence, et ne redeviennent forts et actifs que dans le milieu du quinzième siècle, vers 1450. Toutefois le choc initial a été si violent que le royaume de Babylone en reste ébranlé; à tel point qu'après 1800 une invasion de Kassites, de race peut-être indo-européenne, descend du plateau de l'Iran, occupe la Babylonie, y installe une « dynastie kassite » qui reste au pouvoir de 1750 à 1175.

D'autre part, les Hittites ont été chassés d'Alep et de Haute-Mésopotamie par une autre race d'envahisseurs que les textes hittites appellent Khourites (2), que les Égyptiens dénommeront Mitanniens (3). Ceux-là font partie du rameau indien de la race indo-européenne (4); leurs dieux sont Indra, Varouna, Agni, les jumeaux Açvins. Comme les Hittites, ces Mitanniens, guerriers et cavaliers, se servent de chars de combat, d'armes de bronze et de fer. Leurs capitales s'échelonnent sur les affluents de l'Euphrate, à Reseina sur le Chaboras, à Khouri sur le Balich. Pendant l'éclipse des Hittites, les Mitanniens poussent avec vigueur des attaques contre Babylone et Assour, puis en direction d'Alep et de Qadesh sur l'Oronte. Vers 1650, les Khourites-Mitanniens sont au maximum de leur puissance militaire; leur domination s'étend sur la région entre Euphrate et Oronte, et rayonne au loin, en Syrie et jusqu'en Canaan.

Dès la XII[e] dynastie, les Égyptiens n'ont-ils pas été en contact avec ces Mitanniens-Khourites? Si l'on admet des étymologies proposées par M. Hrozny, c'est de la ville mitannienne Reseina que viendrait le nom *Rezenou* donné par Senouhet

(1) Le nom national est *Khatti*; il désigne le peuple, le pays, leur capitale.
(2) *Khouri*, *Khari*, désignant le peuple, le pays, la capitale; comme nom de pays, transcrit *Kharou* par les Égyptiens.
(3) Pays de *Mtn*, *Mitanni*.
(4) D'après les derniers travaux de M. Hrozny.

(*supra*, p. 261) à cette région à l'orient de Byblos, où il accomplit ses exploits. De même, le nom *Kharou*, que les premiers conquérants égyptiens de la XVIIIe dynastie donneront à la Syrie et à Canaan, serait la transcription du nom « Khouri, Khari », par lequel les Mitanniens désignaient capitale et pays de leur empire.

Qui ne voit la conséquence à tirer de ces constatations ? Les vagues successives de Hittites, Kassites, Khourites, déferlant sur la Mésopotamie et la Syrie-Nord, ont refoulé ou déplacé des populations (qui resteront d'ailleurs en partie nomades), et provoqué une migration vers l'Égypte, d'abord contenue par les Pharaons des XIIe et XIIIe dynasties, puis irrésistible vers le début du dix-septième siècle. Ce que nous appelons l'invasion des Hyksôs n'est, selon toute apparence, que le dernier épisode d'un ébranlement séculaire, déterminé par les agressions des Hittites et Mitanniens. Une masse hétérogène, où les Sémites cananéens étaient entraînés par le torrent de peuples migrateurs, venus d'Anatolie et du Haut-Euphrate, força les barrières du Delta. Jamais à eux seuls, les Cananéens, toujours vaincus par les milices égyptiennes, n'eussent réussi à conquérir Delta et Vallée ; il faut bien admettre que les agriculteurs pacifiques étaient encadrés de soldats et guerriers entraînés, ceux que Salitis installa dans le camp fortifié d'Avaris. Ainsi l'élément dirigeant des Hyksôs devait être de race asianique ou aryenne, alors que la cohue entraînée par l'invasion se composait en majorité de Cananéens. De là le mélange de noms sémites et asianiques que les monuments égyptiens nous font discerner.

MIGRATIONS PARALLÈLES : PHÉNICIENS ET ISRAÉLITES D'autres migrations vinrent croiser ce refoulement des populations sémitiques vers le Sud. Ceux que nous appellerons les Phéniciens, dont l'habitat primitif semble avoir été les îles et bords du golfe Persique, se déportèrent jusqu'à la mer Rouge et vers les rives de Méditerranée ; ils cherchèrent sur la côte de Syrie les ports et les îles favorables aux navigateurs ; au cours du quinzième siècle, les Égyptiens les trouveront en place, du Carmel au golfe d'Alexandrette.

Selon les traditions bibliques, le patriarche Abraham conduisait sa tribu — vers l'an 2000 — d'Our, en pays Sumer, jusqu'en Canaan, suivant à petites étapes les voies d'eau de l'Euphrate, de l'Oronte et du Jourdain ; il y rencontrait partout des Hétéens, c'est-à-dire les Hittites. Avec les Cananéens, à la suite des Hyksôs, les compagnons de Jacob et de Joseph s'introduisent au pays de Goshen, dans l'Ouâdi-Toumilat. Une vieille légende les fait arriver en Égypte sous un des rois Apophis ; des scarabées, retrouvés en Palestine et dans le Delta, portent, en hiéroglyphes, le nom « Jacob ».

D'autres Sémites, qui deviendront les Hébreux, en particulier les Édomites, ont dû pénétrer en Canaan dès cette époque, car les Égyptiens les y trouveront installés, vers le seizième siècle.

IMPORTANCE MONDIALE DE L'INVASION HYKSÔS Concluons que la domination des Hyksôs en Égypte est un événement de l'histoire générale de l'Orient, non pas un épisode proprement égyptien. Nous assistons, de 1660 à 1580, à l'ébauche d'un grand empire barbare dont le centre de gravité est Avaris ; l'Égypte n'est que la moitié sud de l'empire ; l'autre moitié s'étend sur l'Asie occidentale, peut-être jusqu'à la Mésopotamie. De là le nom « embrasseur de territoires » que prend le pharaon hyksôs Khian.

Cet empire ne fut qu'un essai manqué : l'armature militaire qui le soutenait se brisa sous les efforts des Égyptiens de la XVIIIe dynastie. Mais une conséquence, d'immense portée, en dérive : les Égyptiens sont désormais engagés dans la politique orientale ; ils subiront les contre-coups des actions et réactions qui se produisent entre les peuples migrateurs et les vieux empires de l'Asie. D'où la nécessité pour les pharaons de prévenir les invasions, en organisant une région fortifiée en Canaan et en Syrie. L'avenir de l'Égypte ne sera plus seulement dans la vallée du Nil, mais dans toute l'aire disputée de la Méditerranée orientale.

LA XVIIIe DYNASTIE THÉBAINE CHASSE LES HYKSÔS L'Égypte se libéra par la résistance tenace des dynasties thébaines contre celles de Hyksôs (*supra*, p. 273).

En effet, au cours du dix-septième siècle, les monuments royaux commencent à reparaître : stèles, statues, cercueils, rehaussés d'or (1), armes d'apparat, bijoux d'or massif, qui attestent une richesse substantielle, une forte organisation administrative, une armée reconstituée. Ces reliques se rapportent à trois rois Antef, deux Mentouhetep, un Senousret (IV) que le papyrus de Turin nomme aussi, tandis que la liste de Karnak en cite quelques-uns. L'autorité de ces rois rayonne autour de Thèbes, de la 1re cataracte à Abydos, comme au temps de cette XIe dynastie, dont les noms royaux sont remis en honneur. Toutefois ces Thébains devaient tolérer des rois locaux, non pas seulement à Xoïs, mais dans la Haute-Égypte même. Un certain roi Antef (VIII) promulgue à Coptos un décret contre un nommé Minhetep, qui a fait défection : la clause finale admet les droits de ces rois locaux,

(1) Cercueils au Louvre provenant d'une nécropole royale à l'Assassif, rive occidentale de Thèbes.

à condition qu'ils agissent dans le sens des Thébains ; par contre : « Tout roi, tout potentat qui pactisera avec (ce Minhetep), j'interdis qu'il prenne la couronne blanche, ou qu'il porte la couronne rouge, ou qu'il siège sur le trône d'Horus des Vivants ; puissent les deux Déesses (des couronnes) ne pas lui concéder leur amour. »

Vers la fin de la XVIIe dynastie, les rois thébains prennent l'avance sur leurs rivaux et déclenchent l'offensive contre les Hyksôs. D'une reine Tetishera, épouse d'un roi inconnu, naissent deux fils : Taâ-âa et Taâ-qen, qui régneront, l'un après l'autre, avec nom de couronnement Seqenjenrâ, et une fille, Ahhetep, qui épouse son frère, le second Taâ. De ce couple naîtront les rois qui fondent la XVIIIe dynastie : deux frères, Kamès et Ahmès Ier.

L'histoire de ces temps devient singulièrement tangible, car le sol nous a conservé les corps mêmes de la plupart des pharaons du second empire thébain. Dans le puits-cachette de Deir el-Bahari, Maspero a retrouvé (1), les momies de Taâ-qen et de sa sœur-épouse la reine Ahhetep, celle-ci couverte de magnifiques parures d'or; de même, pour le couple Ahmès Ier-Nefertari, et la plupart de leurs successeurs.

C'est par les armes que les Thébains gagnèrent la partie ; leurs noms mêmes révèlent leur activité belliqueuse. Seqenjenrâ signifie « Vaillant pour Râ » et proclame la lutte entre Râ, dieu national, et Seth, ou Soutekhou, dieu des Hyksôs. L'épithète « qen », (qui s'ajoute encore au nom du second Taâ), signifie « vaillant » ; surnom bien gagné, car c'est lui qui engage la lutte, et nous verrons qu'il paye la victoire de son sang.

LE DÉFI D'APOPHIS III A SEQENJENRÂ II La reconnaissance du peuple a fait de ce Seqenjenrâ un héros national : voici la légende qui se forma sur les origines de la guerre d'indépendance.

« Il était advenu que la terre de Kémi était (en proie) à la peste (2) et qu'il n'existait plus de seigneur v. s. f. comme roi de l'époque (3). Il arriva que le roi Seqenjenrâ (II) était régent v. s. f. de la terre Sud, mais que la peste était dans la ville du Soleil (Héliopolis) ; le grand roi Apophis (III) v. s. f. résidait à Avaris. Voici que lui apportait tribut la terre entière, avec toutes bonnes choses de l'Égypte. Or, le roi Apophis v. s. f. avait choisi Soutekhou (4) comme Seigneur ; il ne faisait plus aucun service pour aucun dieu de cette Terre entière, excepté pour Sou-

(1) En 1881, trouvaille complétée par celle de M. V. Loret dans la vallée des Rois en 1898.
(2) Les Hyksôs = iadt.
(3) C'est-à-dire pharaon unique.
(4) Graphie de l'époque pour Seth.

tekhou, et il lui bâtit un temple, en beau travail d'éternité, à côté du palais royal. Chaque jour il se levait pour sacrifier les victimes quotidiennes à Soutekhou, et les magistrats du Régent (Seqenjenrâ) v. s. f., y apportaient des guirlandes de fleurs, comme on le fait au temple de Phrâ-Harakhti (1), exactement. »

Voici qu'Apophis III réunit son conseil pour envoyer une sommation humiliante à Seqenjenrâ, son vassal, dont l'ambition devait l'inquiéter. Il s'agit d'un message à sens énigmatique : « Le roi Apophis t'envoie dire : « Fais que l'on « chasse l'hippopotame qui est dans le bassin de ta ville (Thèbes), parce que cela « empêche le sommeil de me venir, de jour et de nuit, et le bruit trouble mon « oreille... » Or, le Régent de la vallée du Sud resta silencieux et inquiet, ne sachant que répondre à cette accusation absurde. En vain fait-il observer : « Comment ton Seigneur peut-il entendre (à Avaris) ce qui se passe dans le bassin, qui est à Thèbes ? »

Le message d'Apophis signifiait sans doute : « Le bruit des complots qui s'agitent contre moi à Thèbes trouble mon repos ; il faut que cela cesse. » Or, si le roi Seqenjenrâ ne répondait pas correctement au message, il s'engagerait « à ne servir d'autre dieu que Soutekhou » ; du moins, on le peut supposer d'après l'autre alternative : « Si le roi de Thèbes peut répondre, alors je ne lui prendrai rien, et je ne m'inclinerai plus devant aucun autre dieu d'Égypte, excepté devant Amon-Râ, roi des dieux. »

A ce défi, Seqenjenrâ répondit par la guerre ; il y gagna la gloire d'un héros. Sa momie montre qu'il tomba sur le champ de bataille, la tête fracassée d'un coup de hache ; ses traits respirent encore la fureur de la lutte ; les lèvres rétractées laissent voir sa langue mordue entre les dents. Du moins, cette mort ne fut pas inutile : l'élan était donné à la nation pour la délivrance de l'Égypte, sous le commandement des rois thébains.

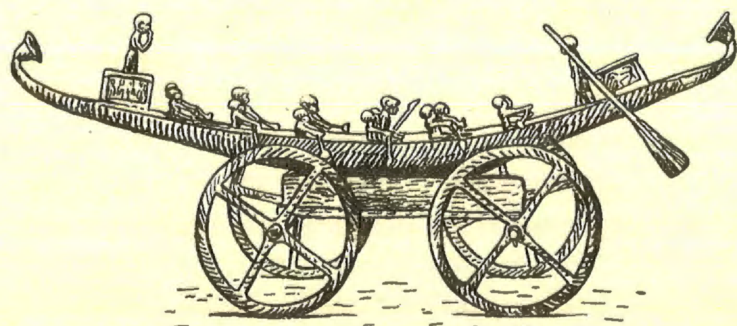
KAMÈS REPREND LA MOYENNE-ÉGYPTE Des deux fils de Seqenjenrâ II, l'aîné, Kamès, arracha aux Hyksôs la Moyenne-Égypte ; le cadet, Ahmès, reprendra Avaris.

Du roi Kamès nous possédons les armes : une hache, un poignard de bronze et une longue pointe de lance gravée d'un texte qui proclame sa piété et sa bravoure : « Je suis un chef vaillant, aimé de Râ, le fils de Ah (lune), l'enfant de Thot. » On notera cette dévotion vis-à-vis des dieux Ah et Thot, adorés dans Hermopolis, grande ville de la Moyenne-Égypte, jusque-là sans puissance politique, qui dut en acquérir au temps des Hyksôs et collaborer avec Thèbes à la libération de l'Égypte.

(1) Variante du nom de Râ, au Nouvel Empire.

Les rois de la XVIIIe dynastie porteront des noms qui se réclament autant de Thot (Thoutmès) et d'Ah (Ahmès) que d'Amon (Aménophis); la reine mère Ahhetep (dont nous verrons plus loin le rôle politique) était vraisemblablement d'Hermopolis. Cette alliance des Thébains et des Hermopolitains valut aux pharaons nationaux la Moyenne-Égypte.

C'est ce que raconte un récit populaire, retrouvé sur la palette d'un écolier. En l'an 3, Kamès, convoque ses conseillers, et leur définit la situation : « Un grand (1) réside à Avaris, un autre à Koush, et moi, je siège (ici, comme roi) en même temps qu'un Âmou et un Nubien? Chacun d'eux tire ses revenus de cette Kémi et partage le pays avec moi. Pour moi, je ne vais même pas jusqu'à Memphis sur l'eau de Kémi; c'est lui (l'Asiatique) qui possède Hermopolis, et personne n'y peut rester, ruiné par les tributs pour les Asiatiques. Mais moi, je veux lutter avec lui, j'ouvrirai son ventre; le désir de mon cœur est de délivrer Kémi et d'abattre les Âmou. » Les conseillers, très craintifs, suggèrent au roi de temporiser : « Nous sommes bien tranquilles dans notre Égypte; Éléphantine est forte; le centre du pays est à nous jusqu'à Cusae; (dans le Nord), c'est pour nous qu'on cultive le meilleur de leurs terres; nos troupeaux sont dans leurs marais; l'orge nous arrive pour nos porcs, et l'on n'enlève pas notre bétail... Ainsi donc, lui possède la terre des Âmou; nous, nous possédons Kémi. Mais, si l'on nous attaque, certes nous agirons. » Le roi se montre douloureusement affecté de cette nonchalance : « (Je veux attaquer) les Âmou! Le succès viendra... et l'on dira de moi dans Thèbes : c'est Kamès, le défenseur de Kémi! »



BARQUE D'OR DE KAMÈS
(Caire) (J.-J. Clère).

Et Kamès part « comme un héros » pour refouler les Âmou, sur l'ordre d'Amon. Ses archers nubiens (Mazoi) dispersent les archers asiatiques (Settiou), écrasent un vassal des Hyksôs, Téti, fils de Pépi, dans la ville de Neferousi (probablement entre Hermopolis et Kom el-Ahmar); il tient aussi le Nil par sa flotte. Un beau matin, Kamès « tombe sur l'ennemi comme un faucon sur sa proie... ses soldats

(1) Titre que les pharaons donnent aux rois étrangers : *Our n* « le grand » de tel pays.

étaient comme des lions. » Neferousi est prise, les ennemis « s'enfuient avec leurs attelages » : première mention, dans un texte égyptien, de ces chevaux introduits en Égypte par les Hyksôs et dont les Thébains se serviront contre eux.

Ici s'arrête le texte; en reconnaissance de l'aide qu'elle lui prêta pour la victoire, Kamès donne à sa mère, la reine Ahhetep, une belle barque d'or, montée sur un chariot à quatre roues (1), avec rameurs et pilotes d'argent, où les cartouches du belliqueux pharaon sont précédés d'un lion, emblème de sa vaillance et de sa victoire.

AHMÈS Ier REPREND AVARIS

Kamès mourut jeune (2); son frère Ahmès eut la gloire de délivrer l'Égypte, dès le début de son règne (vers 1580).

Josèphe, résumant Manéthon, dit qu'après une guerre longue et acharnée, les Pasteurs, vaincus par les rois de la Thébaïde, furent chassés de toute l'Égypte et réduits à s'enfermer dans Avaris (Péluse) qu'Ahmès Ier vint assiéger.

Un récit assez détaillé de ces opérations militaires, est gravé dans la nécropole d'El-Kab où florissait une famille noble, apparentée aux rois de la XIIIe dynastie : elle fournit aux Thébains des généraux contre les Hyksôs.

« J'ai fait mon existence, dit l'un d'eux, — le capitaine de marins, Ahmès, fils d'Abna, — dans la ville de Nekheb (El-Kab); mon père était un soldat du roi Seqenjenrâ. Et moi, je fus soldat, à la place de mon père, sur le navire « Taureau sauvage », au temps du roi Nebpehtirâ (Ahmès Ier)... Puis, je fus pris pour le navire « Nord », à cause de ma bravoure. Mon service était de suivre le Seigneur v. s. f. à pied, dans ses courses sur son char (3). Lorsqu'on fit le siège de la ville d'Avaris, pour moi, je fis acte de bravoure, à pied, en présence de Sa Majesté. Voici que je fus promu sur le navire « Lever dans Memphis ». On combattit sur l'eau, dans le canal Pazedkou d'Avaris. Je fis une capture : je ramenai une main (4), et cela fut rapporté au héraut du roi, et l'on me donna l'or de la vaillance. Puis on recommença à combattre vers cette place. Je fis à nouveau une capture, je ramenai une main, et l'on me donna l'or de la vaillance, à nouveau. On fut à combattre en Égypte, au sud de cette ville (Avaris). Je ramenai, comme blessé vivant, un homme; je me tins dans l'eau et, pour le ramener de force sur le chemin de la ville, je traversai l'eau avec lui (sur mon dos)... (Enfin) on prit Avaris, et j'en ramenai des prises : 1 homme, 3 femmes,

(1) C'est un des premiers spécimens de la roue introduite aussi en Égypte, avec les chevaux attelés à des chars, par les Hyksôs (musée du Caire, no 4049).

(2) Le musée du Caire possède le cercueil de Kamès, mais vide de sa momie.

(3) C'est la première mention d'un char royal, en Égypte.

(4) On mutilait l'ennemi (mains et phallus), pour l'éliminer définitivement du nombre des combattants.

total 4 têtes. Et Sa Majesté me les donna comme esclaves. On assiégea Sharohana (1) trois ans; Sa Majesté la prit. Je ramenai comme butin deux femmes et une main. On me donna l'or de la vaillance, et mes prises, comme esclaves. »

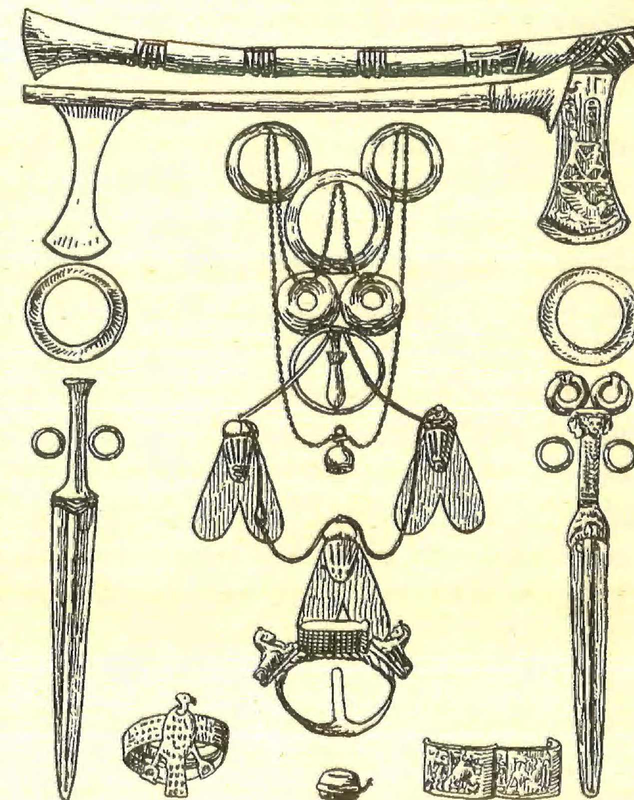

CAPTIF HYKSÔS (?) TENANT LA CHARRUE (EL-KAB) (J.-J. Clère).

La libération de l'Égypte fut donc obtenue par une campagne où la flotte soutenait l'armée égyptienne reconstituée, animée d'un esprit patriotique dont le souffle arrive jusqu'à nous. Au début de sa biographie, le capitaine de navire Ahmès s'adresse à la postérité et proclame : « Le nom d'un guerrier vaillant *(qen)* subsiste par ce qu'il a fait; il ne disparaîtra de cette terre, jamais. » La lutte fut acharnée, difficile, longue. La poursuite des Hyksôs entraîna l'armée d'Ahmès jusqu'en Canaan; mal équipée pour la guerre de siège, elle perdit trois ans à prendre une bourgade. Ahmès Ier, « après avoir tué les Menziou d'Asie », s'en tint là, rappelant ses troupes pour les envoyer sur la frontière de Nubie.

RELATION AVEC LES ÎLES MÉDITERRANÉENNES Ahmès Ier eut-il, contre les Hyksôs, des alliés extérieurs à l'Égypte? La question se pose, depuis la découverte par Legrain, à Karnak, d'une grande stèle dédiée par le roi, où il ordonne à ses sujets d'adorer sa mère, la reine Ahhetep. A celle-ci, Ahmès donne le titre inattendu de « souveraine des pays des Haou-nebt » (2), c'est-à-dire des Iles méditerranéennes, en particulier la Crète. Et il ajoute : « Son nom est haut en tout pays étranger; elle fait les destinées de multitudes d'hommes, elle, femme, sœur, fille, mère de roi, auguste... Elle gouverne l'Égypte dont elle réunit les armées, pour les protéger; elle rassemble ses fuyards (ou proscrits); elle embrasse des émigrés; elle pacifie l'Égypte du Sud; elle écarte ses ennemis. » La reine Ahhetep a donc été l'inspiratrice de Kamès et Ahmès, dans la lutte contre les Hyksôs? Mais que signifie cette souveraineté sur les peuples des Iles? Faut-il admettre, avec Ed. Meyer, que la veuve de Seqenjenrâ-le-Vaillant ait épousé quelque roi de Crète, pour obtenir l'appui de la flotte crétoise et des mercenaires, qui, depuis la fin de la XVIIIe dynastie, combattront si souvent au

(1) Ville de Canaan, dans la tribu de Siméon (*Josué*, XIX, 6).
(2) « Les gens de l'arrière » soit du Nord, car les Égyptiens s'orientent face au Sud. *Haou-nebou, Haou-nebt,* désignera plus tard les Grecs.

service du pharaon? Ainsi s'expliqueraient certains éloges ampoulés qu'Ahmès se décerne à lui-même : « Les Égyptiens disent (du roi) : c'est notre Seigneur! Tous les Haounebt (disent) : « Nous le servons! » Tous les pays : « Nous sommes à lui! »


BIJOUX DE LA REINE AHHETEP (Caire) (J.-J. Clère).

Des bijoux d'or, pierres précieuses, chaînes, bracelets, armes d'apparat, retrouvés dans le cercueil de la reine Ahhetep, sont ornés dans le style créto-mycénien, et portent le motif du lion qui attaque le taureau, fréquent à Mycènes. Or, jusqu'à la fin de la XVIIIe dynastie, parmi les porteurs de tributs qui défilent devant le pharaon, les Crétois *(Keftiou)* sont représentés avec prédilection. Cela n'implique pas une suzeraineté effective de l'Égypte; mais, du Delta à la Crète, des rapports fréquents, des échanges commerciaux, l'entr'aide maritime, l'utilisation des vaisseaux et des mercenaires crétois, bref, une Entente, qui a pu être instaurée au temps d'Ahmès Ier et de la reine Ahhetep. Dès le début, la XVIIIe dynastie cherche, à l'extérieur, des appuis que les circonstances imposent au nouvel empire thébain.

II

LE NOUVEL EMPIRE THÉBAIN : XVIIIe DYNASTIE (1580-1310)

CARACTÈRES DU NOUVEL EMPIRE C'est avec Ahmès Ier que les Tables d'Abydos et de Saqqarah reprennent l'énumération des pharaons authentiques, interrompue depuis la fin de la XIIe dynastie. Du papyrus de Turin aucun fragment n'a été conservé sur les rois, après la XIVe dynastie. Quant à Manéthon,

ses abréviateurs, troublés par les citations corrompues de Josèphe, présentent des traditions divergentes, sur lesquelles nous n'insisterons pas ; toutefois l'Africain et Eusèbe nomment, comme « premier roi de la XVIII[e] dynastie des rois Diospolitains », l'un Amôs, l'autre Amôsis.

Aucune période de l'histoire d'Égypte ne présente une telle richesse de monuments : stèles officielles, annales des campagnes à l'étranger, listes royales sur pierre, biographies de rois et de fonctionnaires, correspondance diplomatique, d'où nous pouvons déduire une liste complète des pharaons successifs et de la plupart des membres de leur famille (1). Les corps mêmes des rois, reines, princes, princesses, nous sont parvenus presque au complet. Une profusion de grands édifices, temples et tombeaux, porteurs de noms royaux ou privés, confirme, par les dédicaces motivées qu'on y a inscrites, la biographie et la succession des souverains. Quant à la chronologie, elle s'établit avec une sûreté presque absolue, grâce aux chronologies parallèles des peuples asiatiques, de 1580 à 1310. Voici l'histoire d'Égypte en dépendance étroite de la politique méditerranéenne ; la culture nilotique se répand à l'extérieur à plein courant et subit elle-même des reflux d'influences diverses. Ce n'est plus de l'Égypte seule, mais de l'Empire égyptien que nous aurons à traiter. Aussi les modernes ont-ils adopté l'expression « Nouvel Empire » pour caractériser la période où la « plus grande Égypte » atteint son maximum de puissance et de civilisation, de 1580 à 1085, pendant les XVIII[e], XIX[e] et XX[e] dynasties.

Cette politique extérieure, ces relations avec l'Asie seront exposées dans ce chapitre et le suivant.

L'invasion asiatique non seulement éveilla chez les Égyptiens le sentiment national, mais leur révéla la gravité du danger qui se levait à leur frontière orientale. Ils avaient à redouter une nouvelle migration de hordes nomades, ou le retour offensif d'un État puissant, tel que le Mitanni. Or, pour assurer la sécurité de l'Égypte vis-à-vis de l'Asie Mineure, une seule politique a été, de tous temps, efficace : l'occupation militaire de la voie d'invasion, constituée par les vallées

(1) Tableau de la XVIII[e] dynastie (nous adoptons les dates de Ed. Meyer, dans la dernière édition de son Histoire) :

Ahmès I 1580-58
Aménophis I, Thoutmès I, Thoutmès II : 1557-1505 ; Reine Hatshepsout de la fin de Thoutmès I à 1483.
Thoutmès III 1504-1450
Aménophis II, Thoutmès IV : 1450-1405
Aménophis III 1405-1370.
Aménophis IV = Ikhounaton 1370-52.
Smenkhkarâ, Toutânkhamon, Ay, Horemheb. : 1352-1310



CARTE DE CANAAN ET SYRIE

Oronte-Jourdain, c'est-à-dire Syrie-Canaan, et l'installation d'une « tête de pont » à l'entrée du couloir d'invasion, c'est-à-dire au « Pays des Rivières » *Naharina*, dans la région d'Alep, entre Euphrate et Oronte.

Les Thoutmès et les Ramsès ont compris cette obligation stratégique et y ont appliqué leurs forces militaires et leur habileté diplomatique. L'histoire nous apprendra que les Ptolémées, les Croisés, Bonaparte, Méhémet-Ali, et jusqu'au général Allenby, dans la grande guerre 1914-18, ont obéi à la même nécessité. C'est toujours en Syrie-Palestine que les grands capitaines ont défendu la porte de l'Égypte.

D'autre part, la possession territoriale de la Syrie mettait dans la main des Égyptiens les avantages économiques qu'ils convoitaient depuis l'époque thinite : ces marchés de bois du Liban, ces métaux du Taurus et de l'Arménie, et tous les produits d'Asie centrale et d'Extrême-Orient, qui répondent aux besoins et au luxe d'un grand pays. Ainsi, les intérêts commerciaux allaient de pair avec les intérêts de la défense nationale et de la politique impériale.

PHASES DE LA CONQUÊTE La conquête de Canaan et de la Syrie par les Égyptiens se réalisa en deux temps : 1° d'Ahmès Ier à Thoutmès Ier, expéditions rapides, à succès éphémères, qui mènent les pharaons jusqu'à l'Euphrate; mais des troubles du côté de la Nubie et des préoccupations de politique intérieure interrompent les opérations, pendant le règne d'Hatshepsout. 2° Thoutmès III reprend la tâche à pied d'œuvre, et, au prix de vingt campagnes, arrache aux Cananéens et aux Mitanniens la possession des provinces syriennes (1482-1450); il organise un Empire qui durera jusqu'à l'intervention des Hittites, à la fin de la XVIIIe dynastie.

PREMIÈRES CAMPAGNES EN CANAAN ET SYRIE L'échec relatif d'Ahmès Ier devant Sharohana, dont la prise exigea trois ans (?) indique l'infériorité des Égyptiens dans la guerre de siège. Il faudra créer une armée d'expéditions, avec des mercenaires nubiens et asianiques, encadrés des milices égyptiennes; puis la doter d'un équipement équivalent, ou supérieur, à celui des Asiatiques : armes de bronze, flèches à pointes métalliques, chars de combats attelés de chevaux, bateaux de transport et navires de guerre, matériel de siège. L'entraînement de ces troupes se fit en Nubie (1), où Ahmès Ier et ses successeurs immédiats menèrent de dures campagnes.

(1) Pour les campagnes en Nubie, cf. chap. x.

Dès la fin du règne d'Ahmès Ier, nous savons, par la biographie d'un officier, Ahmès d'El-Kab (1), que le roi conduisit, sans doute par voie maritime, une expédition au Zahi, « pour y faire des prises ». Le Zahi est l'échelle littorale des ports, du Carmel au Mont Casius, appelée, plus tard, Phénicie. On en ramena des captifs, qui furent employés aux gros ouvrages de construction. En l'an 22 d'Ahmès (1559), nous voyons se rouvrir les carrières de Tourah; des blocs énormes en sont retirés, que halent des bœufs « conduits par des Asiatiques du pays des Fenkhou », c'est-à-dire les prisonniers de Phénicie (2). La grande stèle de Karnak en l'honneur du roi célèbre « ses massacres en Nubie et ses cris de guerre aux pays des Fenkhou ».

Sous Aménophis Ier (1557-1537), la guerre en Nubie absorbe toute l'attention du roi. Thoutmès Ier (1537-1520) retourne dans la Syrie Nord. Le vieux capitaine de navire, Ahmès, qui a guerroyé sous Ahmès Ier en Canaan, sous Aménophis Ier en Nubie, accompagne encore Thoutmès Ier au pays Rezenou « pour rafraîchir le cœur de Sa Majesté, qui parvint jusqu'au Naharina. Sa Majesté trouva ce vil vaincu (3) au moment où il organisait ses troupes; elle fit un grand carnage parmi elles; on ne peut compter tous les blessés vivants que Sa Majesté ramena de sa victoire. Or, j'étais au premier rang de nos soldats (4); Sa Majesté vit ma bravoure. Je ramenai un char, ses chevaux, et le cocher, blessé vivant. On les fit passer à Sa Majesté qui me gratifia à nouveau avec de l'or ». Parmi les esclaves que le capitaine énumère dans son tombeau, comme prises de guerre, il y a un Kharj, qui est vraisemblablement un Mitannien du pays Kharou, et un Asiatique : Âmou. Quant à l'autre Ahmès, celui d'El Kab, il était aussi compagnon de Thoutmès Ier; il coupa vingt et une mains, prit un cheval et un char et reçut force bracelets d'or, six mouches, trois lions — décorations militaires estimées, — et deux haches d'honneur (fig. p. 289).

Le grand conquérant de l'époque, Thoutmès III (1504-1450), rappellera les exploits de son père, Thoutmès Ier, dans un passage de ses Annales. Arrivé en Rezenou vers 1471, le fils passe sur la rive orientale de l'Euphrate, au delà de Carchémish, et y dresse « une stèle de victoire, à côté de celle de son père Thoutmès Ier ». Voici, dès 1537, les pharaons installés au cœur du royaume

(1) Cet Ahmès d'El-Kab, parent du capitaine de navires, son homonyme, a servi sur les champs de bataille les six premiers rois de la XVIIIe dynastie, dont la série chronologique est ainsi confirmée.

(2) L'identification Fenkhou = Phénicie n'est pas admise par tous les historiens; plusieurs ne voient dans ce terme qu'un mot vague : « pays étrangers ».

(3) Désignation habituelle de l'adversaire, qui doit être ici un roi du Mitanni.

(4) « Nos soldats » : formule patriotique, qui n'apparaît pas avant la XVIIIe dynastie.

mitannien et en contact, non seulement avec les Khourites-Mitanniens, mais les puissants rois asiatiques, ceux de Babylone, d'Assour et le Grand Hittite. Ce n'est donc point vanterie, mais vérité pure, si Thoutmès Ier proclame, sur la stèle érigée par lui à l'autre bout du monde, à Tombos (1), « qu'il a élargi les frontières de Thèbes, de telle sorte que cette ville reçoive les tributs des Heriou-Shâ, des Montagnards asiatiques, aversion du dieu (Râ), des Haou-nebou, etc... Je suis celui qui a ouvert des vallées, inconnues des rois ancêtres, et que n'avaient point vues ceux qui portent la double couronne ; celui dont la frontière sud est à la pointe de ce pays (Tombos), et la frontière nord vers cette eau retournée (l'Euphrate), qui descend pour aller au sud (2). Rien de pareil n'advint à nul autre roi de Basse-Égypte ». On appréciera la naïveté savoureuse de ce trait géographique : quelle étrange contrée, celle du Naharina, où le courant du fleuve descend pour aller au Sud, au rebours du Nil qu'on descend pour aller au Nord !



INFANTERIE LÉGÈRE ÉGYPTIENNE
(J.-J. Clère).

Cette stèle est datée de l'an 2. La conquête du Naharina est donc réalisée vers 1536. Thoutmès Ier parcourt en char les rives de l'Euphrate ; dans la région giboyeuse de Nj (3), il tue de sa propre main des éléphants, dont les défenses d'ivoire seront offertes à Amon, au temple de Deir el-Bahari.

La conquête fut-elle durable ? Il est permis d'en douter. Le roi Thoutmès II mène le combat, avec son fidèle Ahmès d'El-Kab, non plus en Naharina, mais contre les nomades Shasou du pays d'Édom. Pendant le règne d'Hatshepsout (1505-1483), absorbée par la politique intérieure, aucune expédition en Syrie : Ahmès, le bon guerrier, se repose dans l'emploi de précepteur de la princesse royale Neferourâ. Certes, la reine affirme que « tous les pays étrangers sont ses esclaves », que sa frontière orientale est aux limites de l'Asie, que « les Menziou d'Asie sont

(1) Ile de Nubie, à l'entrée de la 3e cataracte du Nil.
(2) Littéralement : « Cette eau retournée, où l'eau descend (en Égypte : sens du nord), quand elle remonte (en Égypte : sens du sud.) »
(3) Nj est entre Alep et l'Euphrate.

dans son poing ». Il n'en est pas moins vrai que Thoutmès III dut reprendre la conquête de Syrie-Canaan *ab ovo*. Ces pays avaient donc échappé à la suzeraineté des pharaons.

THOUTMÈS III INAUGURE LA CONQUÊTE MÉTHODIQUE Jusqu'ici les campagnes en Asie n'avaient été que des promenades militaires, avec razzias, suivies d'un retour triomphal en Égypte, suivant la vieille façon de faire la guerre sous l'Ancien Empire. Il fallut changer radicalement de méthode.

A peine libéré, par la mort, de la tutelle exercée sur lui par la reine Hatshepsout (1), Thoutmès III, chef énergique, reprend les opérations militaires, qu'il conduira avec une ténacité jusque-là sans exemple. De l'an 23 à l'an 42 de son règne (1483 à 1464), il mène, en personne, dix-sept expéditions et ne s'arrête que lorsqu'il a réglé le problème asiatique.

Si importante est à ses yeux la possession de la Syrie qu'il ne manque pas d'en transmettre à la postérité le récit authentique. Ses scribes royaux ont tenu le « journal » de chaque campagne, fournissant ainsi l'historique très détaillé de la première expédition, et le résumé sommaire des suivantes, qui furent gravés, à la gloire d'Amon-Râ, par son royal fils, sur les murs du temple de Karnak ; c'est ce que nous appelons « les Annales de Thoutmès III » (2). Elles comptent parmi les documents les plus significatifs de l'histoire de l'Égypte : première relation, complète, d'une grande expédition militaire que l'histoire du monde ait conservée. Nous y verrons comment s'est formée la mentalité des « impérialistes » égyptiens, si différente de l'esprit prudent de l'Ancien Empire, et de la politique très réservée du Moyen Empire.

PRISE DE MAGEDDO (1483) C'est par la voie de terre, depuis Zalou, que Thoutmès III pénètre en Canaan. Pour arriver jusqu'à l'Euphrate, la route normale menait par trois villes, forts d'arrêt aux nœuds de passages : Mageddo après le défilé du Carmel ; Qadesh, au centre de la Bekaa, sur l'Oronte ; Carchémish, au gué de l'Euphrate. Le premier objectif est donc Mageddo. Là s'étaient réunis tous les rebelles, depuis le Naharina, avec les Mitanniens (Kharou), les Ciliciens (Qadou), leurs chevaux et leurs hommes, sous la direction de « ce vil vaincu de Qadesh », pour couper la route aux Égyptiens. Or, Thoutmès, parti le 19 avril 1483 de Zalou, ne s'arrête qu'un jour à Gaza, et, sans coup férir, se pré-

(1) Voir chap. XI.
(2) K. SETHE, *Urkunden der XVIIIe Dynastie ;* traduction, ap. BREASTED, *Ancient Records*, t. II.

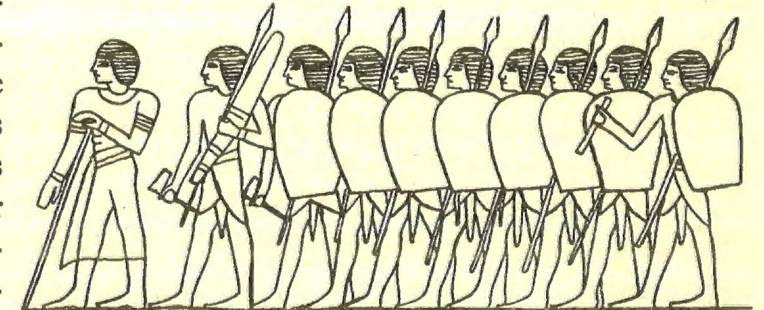
sente le 10 mai, au défilé du Carmel. Malgré ses généraux timorés, il traverse la passe par un chemin étroit, où l'on marche cheval après cheval, homme après homme, et, avec cette audace qu'auront Annibal et Bonaparte, surprend les confédérés dans la plaine de Taanach, que garde Mageddo, aux portes bien fermées, bien munies de troupes. La veillée du 13 mai est émouvante : « Apprêtez-vous, aiguisez vos armes, dit Pharaon, car on va combattre demain matin ! » Tandis que délibère le conseil dans la tente du roi, on ravitaille officiers et soldats, en répétant le mot d'ordre : « Courage ! veillons, veillons ! » A l'aube du 14 mai, Sa Majesté monte sur son char d'or, avec sa parure de guerre, « semblable à Horus et à Mentou ». Le choc est décisif ; pris de terreur, les Asiatiques se replient en désordre vers Mageddo, abandonnant chars et chevaux, et les gens de la ville les hissent par-dessus les murs, pour ne pas ouvrir les portes aux poursuivants ennemis.

« Ah ! si seulement les soldats de Sa Majesté n'avaient pas mis leur cœur à piller le camp de ces vaincus, ils auraient pris Mageddo en cette heure, lorsqu'on hissait le misérable vaincu de Qadesh, avec le misérable vaincu de Mageddo, en hâte, pour les faire entrer dans leur ville ! »

Thoutmès ramassa un splendide butin dans le camp ennemi, entre autres prises, la tente brodée d'argent du chef, mais il admoneste ses troupes : « Voyez ! tous les chefs de ces pays du Nord sont dans la ville : c'est donc prendre mille villes que prendre Mageddo ! Capturez-la donc, vigoureusement ! » L'armée égyptienne avait l'équipage de siège nécessaire et des troupes spécialisées dans cet emploi. On prit la mesure de Mageddo, et on l'entoura d'une circumvallation, avec réduit central fortifié, où venaient frapper les assiégés qui voulaient se rendre. Bientôt, la garnison, pressée par la faim, implore l'aman. « Voici que les princes de ces pays vinrent baiser la terre, à plat ventre, devant Sa Majesté et demander le souffle de vie. » Tous défilèrent, au nombre de 340, avec 2 041 chevaux, des chars revêtus d'or, ou ordinaires : 924, — et déposèrent les belles cuirasses de bronze ou de cuir, et leurs armes, devant Pharaon. On captura, dans la plaine voisine d'Esdraelon, 1 929 bœufs, 2 000 chèvres et 20 500 moutons blancs. Tous les champs furent mensurés par les contrôleurs royaux, et on en tira 207 000 boisseaux de blé pour les magasins de l'Égypte.

Le pays qui s'appellera plus tard Galilée fut occupé jusqu'au sud du Liban, où trois forteresses, données au dieu Amon, reçurent des garnisons et tinrent en respect les Libanais. Thoutmès envoya en Égypte les princes vaincus et « reconnut de nouveaux princes dans chaque ville », chargés d'administrer le pays pour les Égyptiens. Toutes les villes de cette région firent soumission, livrant leurs princes et les

chefs mitanniens appelés « Merinaou », — l'aristocratie aryenne qui commandait aux Cananéens sémites, — au nombre de 2 500 personnes, avec leurs familles et leurs esclaves. Une multitude d'objets d'or et d'argent, pesant plus de 400 livres, et toutes espèces de richesses furent dirigées sur l'Égypte. Après avoir bâti en plein Liban une forteresse dénommée « Menkheperrâ enchaîne les nomades », Pharaon revint à Thèbes, en l'an 23, pour célébrer une « grande fête de victoire » dans le sanctuaire d'Amon à Karnak, lequel fut comblé de butin et de prisonniers de guerre, témoignage de piété et reconnaissance filiales. La liste de peuples vaincus et de places enlevées en cette première campagne ne comporte pas moins de 119 noms.



INFANTERIE LOURDE ÉGYPTIENNE (DEIR EL-BAHARI) (J.-J. Clère).

CONQUÊTE DE LA SYRIE NORD Il restait à reprendre en main la Syrie nord, d'où les cheikhs de Qadesh guettaient toute occasion de contrecarrer les projets des Égyptiens. Les récits des campagnes de l'an 25 à 28 sont mutilés. En l'an 29, la 5e campagne nous mène dans le Zahi, où Thoutmès III lutte contre le cheikh de Tounep, ville entre Tripoli et l'Oronte. Les troupes égyptiennes sont probablement venues par mer ; elles ont capturé deux vaisseaux phéniciens et occupé le port d'Arad (1). De là, les troupes ont gagné ces « jardins de l'Oronte », qui s'appelaient alors les « jardins de Zahi » (2). « Sa Majesté découvrit la terre de Zahi entière. Les jardins étaient pleins de fruits. Les vins étaient dans des celliers, si abondants qu'on aurait pu y aller en bateau. Les moissons, sur les collines, débordaient de grains, plus nombreux que les sables des grèves. L'armée fut comblée de biens... et les soldats s'enivrèrent et se frottèrent d'huile, chaque jour, comme ils font, mais les jours de fête (seulement), en Égypte. » L'occupation de la côte permit d'organiser des bases navales pour le transport et le ravitaillement des troupes. Depuis l'an 31, on mentionne, à plusieurs reprises, que « tous les ports où Sa Majesté arriva furent équipés en pains fins et ordinaires, huiles, résines, vins, miel, et tous fruits de ce pays ».

(1) Ile et port de Rouad, en face de Tartous actuel.
(2) Le Zahi comprend la côte de Phénicie et l'arrière-pays, jusqu'à l'Oronte.

En l'an 30, la 6e campagne aboutit à la prise de Qadesh en pays Rezenou; quartier général des révoltés, la ville fut saccagée, les arbres furent coupés, les moissons détruites. « On emmena en Égypte les fils et les frères des nobles, au nombre de 36, comme otages, ou pour les élever dans la doctrine égyptienne... Si un cheikh venait à mourir, alors Sa Majesté faisait revenir son fils pour occuper sa place. »

En l'an 33, la 8e campagne donna au roi la forteresse de Qatna (aujourd'hui Mishrifé), vieille ville fondée par les Sumériens. Des fouilles récentes y ont exhumé des monuments égyptiens de la XIIe dynastie, témoignage de cette expansion ancienne ou de cette influence, partie de Byblos, que Senouhet (*supra*, p. 262) nous a décrite. La politique mitanienne avait, depuis peu, gagné Qatna à sa cause; désormais, elle resta soumise aux pharaons. De là, Thoutmès III gagne rapidement « le grand cercle du Naharina », c'est-à-dire la grande boucle de l'Euphrate, qu'il franchit à la tête de ses soldats : sur la rive orientale il dresse sa stèle de victoire, à côté d'une autre qu'avait déjà plantée son père Thoutmès Ier (*supra*, p. 293). Puis il remonte plus au nord, à la poursuite des Mitanniens vaincus qui fuient devant lui, comme une horde de bouquetins. Retourné au sud, vers la ville de Nj, il établit une stèle-frontière, limite de la province égyptienne : la ville est vraisemblablement au nord-ouest, où subsiste aujourd'hui Kefr-Naya.

LES TRIBUTS DE BABYLONE, ASSOUR, KHÉTA

C'est alors qu'arrivèrent pour la première fois les cadeaux — que les Égyptiens appelèrent tributs — des grands royaumes dont les frontières touchaient à l'Euphrate : « 1° le pays de Singar (près Ninive), qui dépendait de la Babylonie, envoie du « lapis de Babylone »; 2° celui d'Assour, des vases et du lapis vrai; 3° celui du grand Khéta, des anneaux d'argent, des pierres précieuses et des bois rares. Moins n'eût suffi; et voici fondées les relations internationales avec les futurs rivaux des Égyptiens : les rois hittites, assyriens, babyloniens.

RÉACTION DES MITANNIENS

Ainsi, Thoutmès III avait atteint la région de Carchémish, la grande boucle de l'Euphrate qui pouvait servir de fossé à sa frontière nord; sa politique tenace avait réalisé son objet. Mais les Mitanniens, qui perdaient Qadesh, Qadna, Alep et Carchémish, ne s'avouaient pas vaincus. De l'an 34 à l'an 42, nous les voyons fomenter des révoltes, tantôt locales, tantôt générales, contre la suzeraineté égyptienne.

En l'an 34, c'est au sud du Liban qu'éclate une sédition qui tendait à couper la Syrie-creuse de Canaan. Thoutmès III rétablit la communication et reprend les trois

forteresses de Galilée, un moment perdues. D'autre part, il fortifie sa position sur la côte phénicienne, et y concentre « des navires crétois (Keftiou), des navires de Byblos (Kbentiou) et des navires de charge », porteurs de grands bois pour Sa Majesté. Pour la première fois arrive un tribut de Chypre (Asy) où prédomine (1), comme il se doit, le cuivre (108 briques), puis l'étain, avec du lapis et un peu d'ivoire. En l'an 35, la révolte gagne le Naharina; jusqu'en l'an 41, des séditions éclatent un peu partout, ce qui n'entrave point l'envoi des tributs d'Assour, de Khéta et de Chypre.

VICTOIRE DÉFINITIVE 1464

Enfin, l'an 42, en sa 17e et dernière campagne, Thoutmès III écrase tous les révoltés des pays Fenkhou : il ravage le port Irqata, le plus septentrional de Phénicie, reprend Tounep, enlève d'assaut Qadesh, y fait 691 prisonniers. Désormais, les armées de Pharaon ne furent plus inquiétées. Ici s'arrêtent les Annales royales.

Les récits un peu sommaires des dernières campagnes en Naharina sont utilement complétées par la biographie d'un officier, Amonemheb, qui a servi aux armées de Thoutmès III et de son fils Aménophis II, sans jamais s'écarter du pharaon. Il mentionne les opérations militaires autour de villes telles qu'Alep (Khalebou) et Carchémish (Karjkamiâsha), non citées dans les portions conservées des Annales, et insiste sur les deux sièges de Qadesh. Lors du premier, Amonemheb se distingue en capturant de nobles Mitanniens (Merinaou), et reçoit décorations et armes d'honneur. Aux environs de Nj, il assiste aux chasses de Thoutmès III; le roi tue 120 éléphants pour avoir leurs défenses; attaqué par le plus gros de la troupe, il aurait péri si Amonemheb n'avait prestement coupé la trompe du pachyderme. Une autre fois, Amonemheb sauve la charrerie égyptienne d'une surprise singulière. C'était devant Qadesh; les deux armées se défiaient, lorsque le prince de Qadesh fit lâcher une cavale (en rut) vers l'armée égyptienne, pour mettre le désordre parmi les étalons des chars. Amonemheb, à toutes jambes, gagne de vitesse la cavale, lui ouvre le ventre avec son poignard, puis lui coupe la queue et la dépose aux pieds du roi : celui-ci, plein de joie, l'embrasse et le comble de présents. Après quoi, Thoutmès demande de braves volontaires pour donner l'assaut à la ville; Amonemheb s'offre avant tout autre; il est le premier à franchir la muraille, ce qui lui vaut de nouvelles et splendides récompenses. La guerre de Syrie terminée, Amonemheb continua de servir jusqu'au temps d'Aménophis II. Un jour de fête à Thèbes, ce pharaon fit sortir des rangs l'héroïque

(1) Asy ou Asmy (nom que les Grecs transcrivent Amathous) est la plus ancienne cité de Chypre; elle envoie aussi du fer, métal rarissime pour les Égyptiens. Un autre nom de Chypre est : Alasya.

soldat et lui dit gracieusement : « Je connaissais déjà ta vertu, alors que j'étais encore dans l'œuf, tandis que tu servais mon père (1) ; aussi je mets sous ta direction l'office de lieutenant-général de l'armée et tu inspecteras les vaillants soldats du roi ! »

Tels sont, pris sur le vif, les rapports des Napoléons égyptiens avec leurs « vieux grognards », qui recevaient de leur empereur : armes d'honneur, décorations, fiefs territoriaux, promotions aux grades suprêmes ! Si, de l'armée en campagne, nous revenons à Thèbes, pour le « triomphe » de Pharaon vainqueur, quel déploiement guerrier dans cette capitale impériale ! Quoi de plus glorieux que ces défilés de peuples vaincus, représentés par leurs « Grands », qui arrivent chargés de vases précieux, de pièces d'orfèvrerie, de pierres précieuses, les tributs de Canaan, du lointain Naharina, et du Kharou, aux Thoutmès et aux Aménophis ! Ce n'est plus sur des murs orgueilleux de Thèbes, en partie détruits, mais dans les tombeaux d'un puissant vizir de Thoutmès III, le fameux Rekhmarâ, ou dans celui d'un premier prophète d'Amon, Menkheperrâsenb, que nous voyons les élégants princes de l'Asie et des Iles méditerranéennes s'acquitter de ce rôle humiliant. « Voici le Grand de Tounep, le Grand de Qadesh, le Grand Khéta, le Grand de Kefti (Crète), apportant sur leurs dos toutes richesses de la Terre du dieu (2), argent, or, lapis, malachite, toutes pierres précieuses, tous minerais ou métaux, pour recevoir de Pharaon les souffles de vie, en baisant la terre à ses pieds. » Et, au-dessus d'une compagnie d'Asiatiques et de Nordiques, amenant chars, chevaux, armes, casques, armures, vases, coffrets précieux, pièces d'orfèvrerie d'une variété incroyable, les textes décrivent « la terreur qui opprime tous les peuples de la Très Verte (Méditerranée) ou du grand circuit de l'Euphrate », principalement ces Mitanniens, qui avaient conduit



AMÉNOPHIS I
(Turin) (J. Braemer).

(1) Amonemheb a servi Thoutmès III de l'an 1 à l'an 54, ce qui confirme la durée de vie de son premier maître.

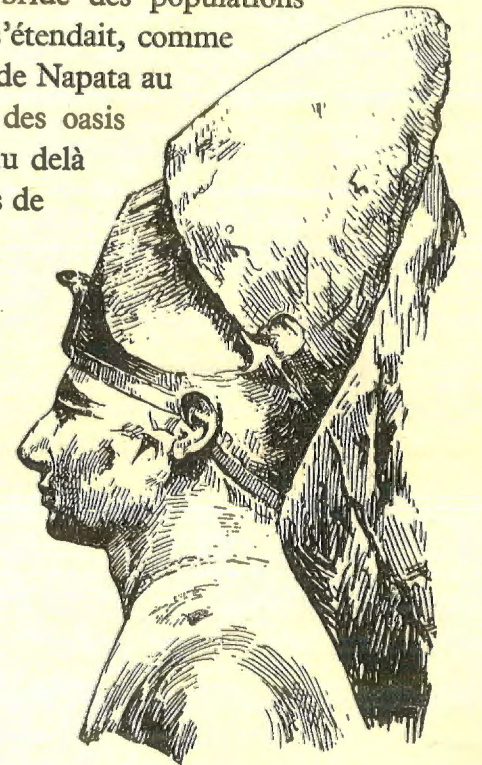
(2) Cette épithète, qui désignait le pays de Pount, s'applique aussi à l'Asie occidentale, depuis le Nouvel Empire.

les Hyksôs en Égypte : « Tu as frappé à coups redoublés les terres du Mitan, tu as détruit leurs cités, et leurs Grands (se réfugient) dans les cavernes (1)... »

L'EMPIRE ÉGYPTIEN Les campagnes des premiers rois de la XVIIIe dynastie avaient asservi la Nubie (voir *infra*, p. 372) ; l'indomptable persévérance de Thoutmès III en Asie avait bridé des populations turbulentes : l'empire égyptien était fondé. Il s'étendait, comme les textes de l'époque le disent fréquemment, de Napata au sud, jusqu'aux marais de l'Euphrate au nord ; des oasis libyques à l'ouest, au désert de Syrie à l'est ; au delà des pourtours de la Syrie, jusqu'au sein des îles de la Méditerranée. Tous les peuples connus des Égyptiens se disputaient l'honneur d'entretenir des relations courtoises, et d'envoyer des présents annuels, que les pharaons et leurs sujets interprétaient comme « tributs de soumission ». Comment la création de cet Empire, cent vingt ans après l'expulsion des Hyksôs, n'eût-elle pas rempli de fierté les rois d'Égypte et leur peuple ? Voici l'ode où s'exprima l'orgueil dynastique et le sentiment national, sur la fameuse stèle triomphale, érigée par Thoutmès III dans le temple de Karnak, pour commémorer les victoires remportées par le glaive du roi, avec l'aide d'Amon :

« Je t'ai donné par décret, — dit Amon à Thoutmès III, — la terre en sa longueur et sa largeur... Tu as traversé le fleuve de la grande courbe du Naharina dans ta force et ta puissance... j'ai donné que tes conquêtes embrassent toutes les terres, et que les peuples viennent, sous leurs tributs, se courber devant ta Majesté.

— Je suis venu, je t'ai donné d'écraser les Grands du Zahi, je les jette sous tes pieds à travers leurs montagnes...



PROFIL DE THOUTMÈS III
(Caire) (Mme C. Hanotaux)

(1) Je signale, comme bien caractéristique de ce don d'observation exacte, chez les Égyptiens, cette phrase sur les cavernes du Mitanni, qui reparaît dans la stèle triomphale de Thoutmès III. Le pays entre Euphrate et Khabour, qui constitue le Mitanni, est de formation calcaire ; d'immenses cavernes peuvent y abriter de petites armées.

— Je suis venu, je t'ai donné d'écraser la terre d'Orient.

— Je suis venu, je t'ai donné d'écraser la terre d'Occident, la Crète et la Cilicie qui sont sous ton épouvante ; j'ai donné qu'ils voient ta Majesté, telle qu'un jeune taureau, ferme de cœur, aux cornes acérées, auquel nul ne résiste...

— Je suis venu, je t'ai donné d'écraser ceux qui sont dans le Mitanni, qui tremblent sous ta terreur ; j'ai donné qu'ils voient ta Majesté telle qu'un crocodile, maître des terreurs au milieu de l'eau, que nul ne peut approcher.

— Je suis venu, je t'ai donné d'écraser ceux qui sont dans les Iles (Créto-Égéens), les peuples du milieu de la Très Verte (Méditerranée), qui sont atteints par tes rugissements ; je donne qu'ils voient ta Majesté, comme le Vengeur (Horus) qui se lève sur le dos de sa victime.

— Je suis venu, je t'ai donné d'écraser les Libyens (Tehenou), les îles des Outenaou (?), qui sont au pouvoir de tes âmes ; j'ai donné qu'ils voient ta Majesté, telle qu'un lion fascinateur, et que tu fasses d'eux des cadavres à travers leurs vallées.

— Je suis venu, je t'ai donné d'écraser les terres les plus éloignées, le grand cercle (de l'Océan) qui est enserré dans ton poing ; j'ai donné qu'ils voient ta Majesté telle que le faucon, maître de l'aile, qui conquiert d'un coup d'œil ce qui lui plaît... »

Qui sait si, aux dithyrambes de ses Tyrtées officiels, Thoutmès III, avant tout soldat réaliste, ne préférait pas le titre aussi bref que sonore, inscrit, comme « nom d'Horus d'or », dans son protocole royal ?

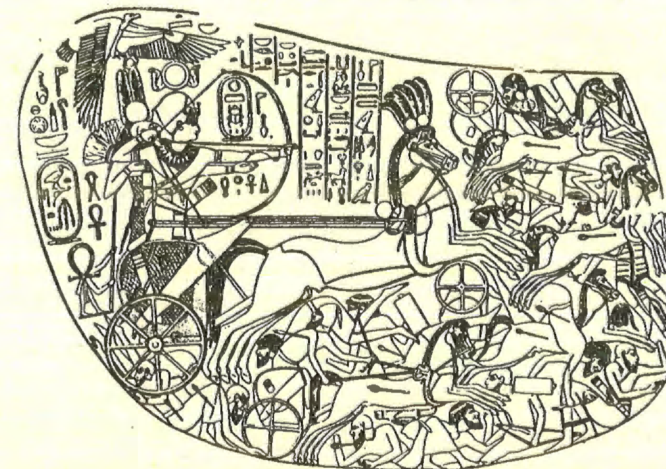
« *Hou heqou Khasetiou pehou sou* » : « celui qui bat les Cheikhs des pays étrangers qui l'attaquent », c'est-à-dire celui qui a donné à l'Égypte sa revanche, le « *vainqueur des Hyksôs* ».

III

Organisation de l'empire égyptien

Consolidation des provinces égyptiennes Thoutmès III put jouir de son triomphe pendant douze ans. Avec lui, l'ère des grandes expéditions de conquêtes est close. Ses deux premiers successeurs, Aménophis II et Thoutmès IV (1450-1405), répriment des révoltes locales, fortifient les frontières vers l'Euphrate, visitent la Syrie moins pour faire la guerre que pour organiser la paix. C'est ainsi qu'en l'an 2 de son règne (1449), Aménophis II traverse le gué de l'Oronte, vers Qadesh, et « voit s'enfuir devant lui les cavaliers mitanniens dans les plaines du Naharina » ; il les poursuit jusqu'à la vallée de Nj, où la population,

debout sur les murs, l'attendait avec joie et lui fait grand accueil. On captura plus de 550 Merinaou du Mitanni, qui furent amenés en Égypte. A Amada et Éléphantine, le roi raconte comment il a sacrifié à son père Amon sept Grands « du pays de Tekhsi » (1) : six corps furent pendus, la tête en bas, à la muraille de Thèbes ; le septième, transporté en barque jusqu'à Napata, fut accroché de même façon au mur de cette autre Thèbes du Haut-Nil. C'est ainsi que prouva sa vaillance Aménophis II, « roi fort, dont nul, parmi ses soldats, ni parmi les Cheikhs des pays étrangers, ne peut bander l'arc, car il est plus vigoureux que tout roi qui existe ». Dans la tombe du roi (découverte par M. Loret), on a retrouvé un arc dont l'inscription, à la louange du pharaon, l'appelle « grand mur de l'Égypte, qui protège ses soldats », et lui décerne, à la mode asiatique, le titre de « roi des rois, cheikh des cheikhs ».



THOUTMÈS IV EN CHAR ÉCRASE LES ASIATIQUES (DÉCOR SUR LE CHAR DU ROI, RETROUVÉ DANS SA TOMBE)

De Thoutmès IV, son successeur, aucun récit guerrier ne subsiste : rien qu'une liste d'offrandes pour Amon, de prises faites en Naharina, lors de sa première campagne victorieuse. Dans la tombe du roi, M. Carter a exhumé, en 1903, un beau char dont la caisse est décorée de bas-reliefs merveilleusement sculptés, qui nous montrent le roi « aussi brave, à cheval, que la déesse Astarté » (2), renversant les chars cananéens et mitanniens, foulant, de ses roues et du sabot de ses chevaux, tous les guerriers, depuis le Naharina, Singar et Tounep, jusqu'à Qadesh et au désert des Shasou ; « ainsi le roi a fait connaître ses armées à toute la terre ».

Néanmoins, Thoutmès IV affermit l'empire égyptien moins par la guerre que par la diplomatie.

Les tablettes d'El-Amarna A partir de ce règne, nous possédons, sur l'organisation de l'empire égyptien d'Asie et les rapports pacifiques entre les pharaons et les divers États asiatiques, une source d'informations inestimable :

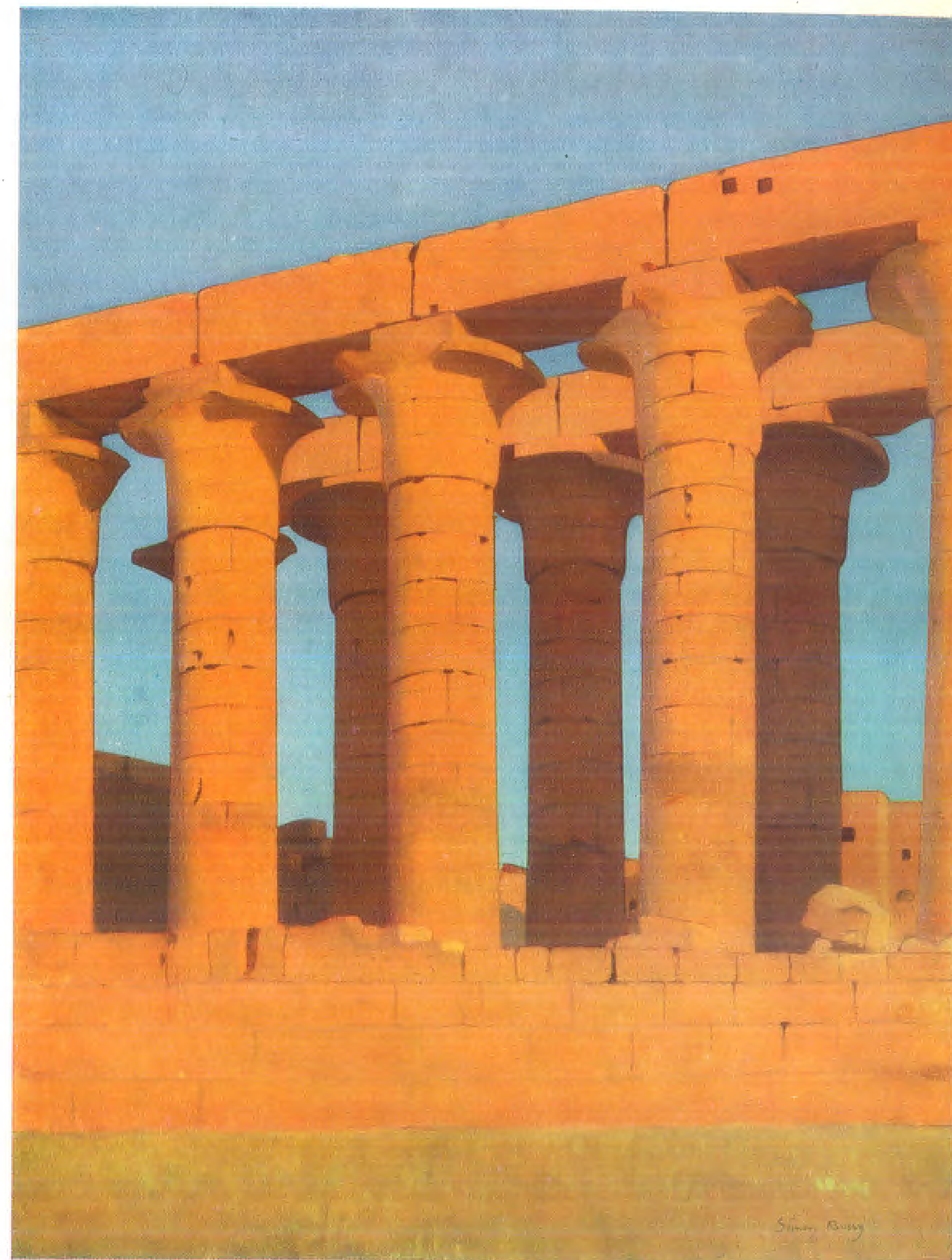
(1) Région de la Syrie nord.
(2) Les divinités asiatiques sont souvent figurées combattant à cheval.

les fameuses tablettes d'El-Amarna. Nous verrons, au chapitre XI, comment, vers 1364, Aménophis IV fit transporter de Thèbes à sa nouvelle capitale, Ikhoutaton (El-Amarna), les archives diplomatiques; elles y restèrent après l'abandon d'Ikhoutaton et le retour de la Cour à Thèbes, et ne furent retrouvées fortuitement qu'en 1888, dans les décombres amoncelés sur « le bureau des archives du palais royal ». Il s'agit d'un millier de tablettes, en argile cuite, gravées en signes cunéiformes, parce que la langue diplomatique du temps était le dialecte sémitique accadien, transcrit en cunéiformes babyloniens (écriture utilisée aussi pour écrire la langue mitannienne, ou khourite). Le pharaon employait lui-même des scribes babyloniens, ou instruits dans toutes les écritures et langues de l'Asie proche. Les briques livrent la correspondance échangée, au temps d'Aménophis III (1405-1370) et pendant les premières années d'Aménophis IV-Ikhounaton (1370-1352) : 1° entre ces rois et ceux du Mitanni, des Hittites, d'Assour, de Babylone, de Chypre, de Cilicie (Alasya), etc.; 2° entre les chefs syriens et cananéens de Syrie et de Canaan, délégués par les pharaons pour administrer, et les bureaux de l'administration royale d'Égypte. De tels documents fournissent les renseignements les plus vivants, les plus directs, sur les acteurs de la politique internationale de cette époque et sur l'organisation matérielle de l'Empire égyptien.

Depuis quelques années, cette correspondance a pu être contrôlée et complétée par une source non moins précieuse, les archives hittites de Boghaz-Keui, qui en offrent la contre-partie, vue du côté hittite, surtout en ce qui concerne les rapports du Grand Khéta avec le Mitanni et les provinces égyptiennes de Syrie. Et comme plusieurs de ces lettres se réfèrent à des faits du passé, aux relations internationales des temps antérieurs, cette correspondance d'Aménophis III et de ses contemporains nous renseigne sur la politique égyptienne à partir de Thoutmès IV.

LES NÉGOCIATIONS AVEC LE MITANNI Depuis l'invasion des Hyksôs, les Égyptiens avaient toujours trouvé, à la tête de leurs adversaires, les Mitanniens. C'est eux, semble-t-il, qui avaient fourni une armature aux bandes des Hyksôs; c'est eux qui arrêtent, à Mageddo, la première campagne de Thoutmès III; c'est eux encore que le même roi atteint sur l'Euphrate en l'an 33, et qui résistent, avec la plus habile ténacité, jusqu'en l'an 42. Les textes égyptiens parlent à plusieurs reprises des Merinaou : nous savons par les archives de Boghaz-Keui qu'on désigne sous ce mot (indo-européen) l'aristocratie aryenne, ou plutôt « indienne » (1). Parmi

(1) La dynastie royale, l'aristocratie du Mitanni serait, d'après Hrozny, apparentée aux Aryens de l'Inde.



LOUQSOR. — LA GRANDE COLONNADE D'AMÉNOPHIS III
Pastel original de Simon Bussy.

les Cananéens encore rudes, les Mésopotamiens assouplis par la vieille civilisation suméro-sémitique, et les vigoureux, mais désunis, montagnards Hittites, les Mitanniens représentaient l'adversaire de choix, l'esprit uni à la force, qu'il était indispensable de vaincre, ou de convaincre, pour assurer la sécurité de l'Égypte. Si l'on en juge par ses femmes (qui deviendront reines d'Égypte), la famille royale mitannienne présentait, au physique, des types d'une rare finesse, d'une élégance toute aryenne, très proche de l'idéal de beauté européen ; au point de vue intellectuel, les hommes devaient posséder l'intelligence et la subtilité, le goût de la spéculation artistique et philosophique, l'éloquence aisée et rusée des races de l'Inde ; et tous ces traits apparaissent, en vérité, dans les infinis développements des lettres de Doushratta aux Aménophis. Il vint donc un moment où pharaons et rois de Mitanni, après tant de combats meurtriers, envisagèrent d'entamer des relations pacifiques.

Pour les Égyptiens, une entente avec le Mitanni était la garantie du maintien de la paix en Syrie. Pour les Mitanniens, bénéficiaires, depuis des siècles, d'une éclipse de la monarchie hittite (*supra*, p. 281), et qui n'avaient pu faire échec aux Égyptiens, l'établissement de ceux-ci sur la rive droite de l'Euphrate, les mettait en mauvaise posture vis-à-vis des Hittites dont la puissance renaissait à Boghaz-Keui, et vis-à-vis des Assyriens qui reconstituaient leurs forces en Mésopotamie moyenne. Les deux puissances rivales avaient donc égal intérêt à s'entendre, pour s'assurer les positions acquises.

Il semble bien que, dès le temps d'Aménophis II, les négociations commencèrent. A Karnak, une inscription de la colonnade nord, dans l'édifice élevé par Thoutmès Ier, raconte comment Aménophis II reçut « les Grands de Mitan qui vinrent à lui, portant des tributs, sur leur dos, pour implorer de Sa Majesté les doux souffles de vie. Ce fut un formidable événement, tel qu'on n'en avait vu depuis le temps des dieux ; ce pays qui n'avait jamais connu l'Égypte, implore le Dieu bon : C'est mon père Râ (dit le roi) qui a commandé qu'il en soit ainsi... Il m'a désigné pour être le protecteur de ce pays, car Il savait que je voulais le lui offrir. »

MARIAGES MITANNIENS Sous le règne de Thoutmès IV, l'entente devint une alliance nouée par les liens du sang, autant que par des conventions politiques et commerciales. Une lettre (nº 29) (1) adressée par Doushratta à Aménophis IV, raconte ceci : « Le père d'Aménophis III (c'est-à-dire Thoutmès IV) envoya une lettre à Artatama, mon grand-père, et demanda la

(1) Les numéros des lettres, d'après la dernière édition, celle de Knudtzon.

fille (de mon grand-père), la sœur de mon père (comme épouse); il envoya un messager cinq fois, six fois, mais celui-ci ne la lui donna pas. La septième fois, Thoutmès IV envoya un messager à mon grand-père : alors celui-ci la donna, mais par contrainte » (1). Or, nous savons que la princesse mitannienne reçut le statut d'une « reine d'Égypte »; elle fut, sous le nom de Moutemouja, « grande femme royale ». Une autre lettre précise « qu'Artatama est le père de la mère de Nimmuria (Aménophis III) » (2). Or, comme le temple d'Aménophis III à Louqsor nous décrit, en tableau stylisé, sa naissance divine, nous savons que la fille d'Artatama reçut en Égypte le nom Moutemouja, inscrit dans le cartouche royal, comme il convient à la grande femme royale. Suivant les authentiques traditions de la monarchie de droit divin, Moutemouja fut visitée par le dieu Amon-Râ — sous l'apparence physique de Thoutmès IV, — et en conçut un fils divin, le futur Aménophis III (vers 1425). Ainsi ce pharaon, que nous appelons le grand empereur égyptien, est un Aryen par sa mère. Fait d'une portée considérable : il explique non seulement l'union étroite du Mitanni et de l'Égypte pendant un siècle, la politique internationale des Aménophis III et IV, mais surtout l'esprit nouveau qui animera la pensée religieuse, l'inspiration artistique, et bouleversera les traditions.



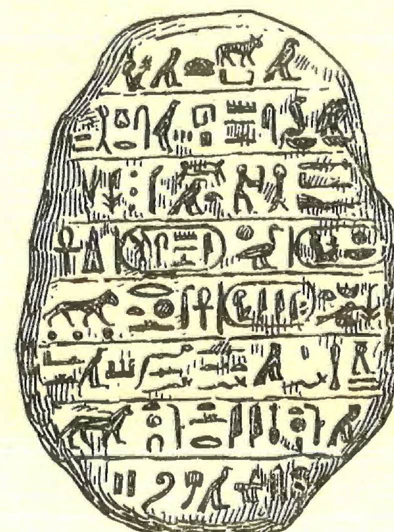
LA REINE MOUTEMOUJA
(J.-J. Clère).

Sous Aménophis III (1405-1370), les inscriptions déclarent, en style protocolaire, que « le Naharina est subjugué par le glaive vaillant du roi », que « les Rezenou supérieur et inférieur, gisent sous les pieds du dieu bon »; en fait, aucune entreprise militaire n'a lieu en Syrie, sauf quelques opérations de police contre les Nomades. Il en sera de même sous Aménophis IV. Par contre, Aménophis III visite souvent la Syrie pour son plaisir; de l'an 1 à l'an 10, il n'y tue pas moins de 102 lions, au témoignage d'un scarabée gravé tout exprès pour nous apprendre cette prouesse. La paix favorise les rapports entre la cour du Mitanni et celle d'Égypte. D'ailleurs

(1) La perplexité d'Artatama s'explique par les marchandages habituels en pareille occurrence, à propos de la dot à fournir par le père, et des cadeaux envoyés par l'époux.

(2) Les lettres désignent les pharaons par leurs noms de couronnement, assez mal transcrits en cunéiformes : Neb-mât-Râ, prénom d'Aménophis III devient : Nimmuriâ; Neferkheperourâ, prénom d'Aménophis IV, devient : Naphhuriâ.

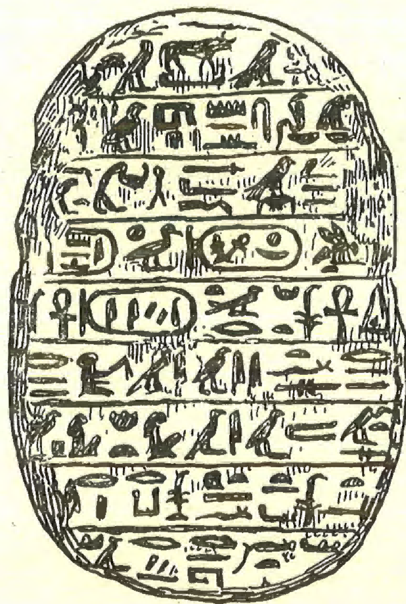
les alliances matrimoniales sont renouvelées. Bien qu'Aménophis III ait épousé, par inclination, semble-t-il, une certaine Tiy — qui est la fille d'un « cheikh du Zahi », nommé Iouja, et d'une dame Touja, par conséquent une princesse syrienne — (nous ne savons si elle était d'origine mitannienne), — bien que Tiy ait été reconnue « grande femme royale », reine d'Égypte, et qu'elle ait joui d'une grande influence sur son époux, — celui-ci réclame comme femme une princesse mitannienne. « Au temps où Nimmuriâ ton père (écrit Doushratta à Aménophis IV) envoya message à Shouttarna mon père, et lui demanda la fille de mon père, ma sœur, il envoya trois et quatre fois — et mon père ne la lui donna pas. Pour la cinquième et la sixième fois, il envoya encore, et mon père la lui donna à contre-cœur... » Aménophis III fit graver un scarabée pour commémorer cette nouvelle alliance : « L'an 10, sous la Majesté du roi Aménophis doté de vie, et de la grande femme royale Tiy vivante, dont le père s'appelle Iouja et la mère Touja — merveilles amenées à Sa Majesté v. s. f. : la fille du Grand de Naharina, Satirna, (nommée) Kilougipa, à la tête de femmes de sa maison, au nombre de 317 femmes. »



SCARABÉE DES CHASSES
(J.-J. Clère).

En l'an 35 de son règne, vers la fin de sa vie, Aménophis III (était-il devenu veuf de Kilougipa?) envoie à Doushratta un ambassadeur de confiance, Mané, pour lui demander sa fille, Tadoukhepa, en mariage. Les négociations furent assez longues; d'abord, parce que de tels délais étaient protocolaires; puis, parce que les deux rois n'étaient pas d'accord, plus que jadis, sur la valeur des cadeaux à échanger. A la fin, Tadoukhepa part pour l'Égypte, et Doushratta dresse une liste démesurée (235 lignes) de tous ses présents : vêtements précieux, parures, bijoux, meubles, chars et chevaux, pour la dot et le train de maison de sa fille. Or, Tadoukhepa trouve le roi d'Égypte si gravement malade qu'un miracle seul peut le sauver; elle obtient de son père qu'il envoie à la cour de Pharaon une statue de la grande déesse Ishtar de Ninive (capturée jadis par les Mitanniens) qui, sous le règne précédent, avait déjà manifesté le désir d'aller en Égypte, où on l'avait fort honorée. « Puisse Ishtar, la déesse du ciel, protéger mon frère et moi-même, et nous donner cent mille ans de vie ! » La statue n'arriva qu'en l'an 36, et Aménophis III ne tarda pas à mourir (1370). Le mariage avec Tadoukhepa avait-il été

consommé ? En fait, la princesse est qualifiée, dans les lettres, femme du roi, avant sa mort. Ce qu'on sait bien, c'est que Tadoukhepa est de suite épousée par Aménophis IV (1370-1352) ; il y a grande vraisemblance qu'elle soit, sous son nom égyptien, la reine Nefertiti, dont un admirable buste, retrouvé à El-Amarna, fait revivre jusqu'à nous la beauté délicieuse, d'un type tout aryen (cf. p. 435.)



SCARABÉE DU MARIAGE DE TIY (J.-J. Clère).

Au sujet de ce mariage, trois lettres de Doushratta à Aménophis IV contiennent d'interminables réclamations sur l'envoi tardif et la valeur contestée des cadeaux qu'il devait recevoir de son gendre. Lui-même adresse à sa fille une nouvelle série de cadeaux, non moins importante que la première. Cependant la dernière lettre conservée contient ce passage, d'une émotion qui semble sincère, à propos de la mort d'Aménophis III : « Lorsque mon frère Nimmuriâ succomba à son destin... je pleurai chaque jour. Pendant la nuit, je me relevais, et je ne prenais ni nourriture, ni boisson, tant j'avais douleur... Que nous deux, nous nous aimions encore, cela est dans nos cœurs ! Puissions-nous rester longtemps ainsi ! Et voici qu'alors Naphhuriâ (Aménophis IV), le grand fils de Nimmuriâ et de Tiy, son épouse, m'a écrit : « Je vais exercer la royauté. » Je lui ai dit alors : « Nimmuriâ n'est donc pas mort ! puisque maintenant son grand fils, né de Tiy, se tient en sa place, et il ne changera rien aux choses d'autrefois. » Après quoi, Doushratta exprime le vœu qu'Aménophis IV lui fasse parvenir dix fois plus de présents que ne faisait Aménophis III.

LE PROTOCOLE DES CORRESPONDANCES ROYALES En dehors de son intérêt politique, cette correspondance offre matière à maintes remarques. On y voit que le style diplomatique, dont usent encore les chefs d'État aujourd'hui, est déjà en usage, sans doute de longue date. Quel que soit le sujet substantiel de la lettre, on ne l'aborde qu'après un échange de salutations et de vœux réciproques, dont la rédaction est graduée minutieusement. Nous verrons plus loin comment les vassaux écrivent à Pharaon ; s'agit-il d'un roi, qu'il soit petit ou grand, chacun exprime à Pharaon — et reçoit de lui — des assurances d'invariable amitié : « Mon frère », tel est le terme qui s'emploie de l'une à l'autre cour. Suivent des compliments pour les gens de la famille ou de la cour, des salutations aux guerriers et même aux chevaux du roi et à ses chars, ce qui en dit long sur l'importance attachée à ces instruments de puissance royale ! Voici, entre bien d'autres, un exemple du style protocolaire qu'emploie Aménophis III, quand il écrit au roi de Babylone :



LA REINE TIY (J. Braemer).

« A Kadashman-Kharbé, mon frère, a ainsi parlé Nimmuriâ, le grand roi, roi d'Égypte, ton frère. Pour moi, cela va bien. Que pour toi tout aille bien ! A ta maison, à tes femmes, à tes enfants, à tes grands, à tes chevaux, à tes chars, dans tes pays, (j'adresse mes vœux) que tout aille bien au plus haut point. Moi-même, je suis bien ; ma maison, mes enfants, mes grands, mes chevaux, mes chars, mes guerriers en grand nombre, tous sont bien, et, pour moi, cela va bien au plus haut point. »

Le ton est plus affectueux si les souverains sont unis par des alliances matrimoniales, par exemple, si Doushratta écrit « à Nimmuriâ, grand roi du pays d'Égypte, mon frère, mon gendre, que j'aime et qui m'aime » ; mais le formulaire introductif reste de même style.

ALLIANCES MATRIMONIALES AVEC LA COUR DE BABYLONE Avec les autres royaumes, voisins ou limitrophes, les pharaons nouent aussi des négociations matrimoniales, politiques et commerciales : au roi d'Alasya (Chypre) et surtout au roi de Babylone, Aménophis III demande des épouses, auxquelles il ne donnera, cependant, que le rang de femme de harem royal, mais non celui de « grande épouse ». La correspondance la plus curieuse et la plus riche s'engage entre les rois de Babylone Kadashman-Kharbé (1415-1390) et Bournabouryash II (1376-1356) d'une part, et les deux Aménophis, d'autre part.

Ici nous possédons deux lettres d'Aménophis III. Dans la plus longue, le pharaon daigne à peine s'expliquer sur une question embarrassante que lui avait posée Kadashman. Aménophis III avait réclamé, pour son harem, une princesse royale de Babylone ; mais Kadashman avait refusé. « Voici, tu demandes ma fille en mariage, alors que ma sœur, que mon père t'a donnée, est encore auprès de toi ; mais, celle-ci, personne ne l'a vue, soit qu'elle vive, soit qu'elle soit morte ! » Kadashman rappelle

encore qu'un jour on a introduit ses messagers au harem, alors que toutes les femmes étaient présentes, en leur disant : « Voici votre maîtresse, elle est là devant vous ! » mais les messagers n'ont pu reconnaître la sœur de leur roi. Alors, le roi de Babylone a écrit pour se plaindre : « Vraiment c'est une fille de mendiant, ou d'un barbare, quelque fille de Mitanni, ou de Syrie, qu'ont vue mes messagers ! Qui donc leur a dit : « Celle-ci, oui, c'est elle ! » Elle n'a pas ouvert la bouche, et ne leur a rien dit ! » A cela, le pharaon rétorque : « Si ta sœur était vraiment morte, qui pourrait te le cacher ? Eh ! quoi ! nous en aurions présenté une autre ! Elle, qu'Amon a faite sœur de la Grande Épouse... ce serait une esclave, en Égypte ? » Toute la faute de ce quiproquo est au Babylonien, qui a envoyé comme messagers des gens de rien, un ânier, etc., « pas un, parmi eux qui ait approché ton père, ou un homme à qui ta sœur ait pu parler, à qui elle aurait pu donner quelque chose à porter à sa mère... »

D'ailleurs, le pharaon discerne le véritable grief du Babylonien : celui-ci s'irrite de ne pas recevoir de cadeaux d'Égypte, de la part de sa sœur ou de son beau-frère, et il a écrit : « Mes filles, qui sont mariées à des rois (d'autres pays), elles reçoivent mes messagers, elles parlent avec eux et elles m'envoient des présents... » A quoi Pharaon répond avec humour : « Vraiment, les rois de ton voisinage sont bien puissants... et quand tes filles possèdent quelque chose, auprès d'eux, elles te l'envoient ? Mais, que possédait-elle donc, ta sœur, qui est auprès de moi ? (Elle n'a pas reçu de dot convenable.) Cependant, pour peu qu'elle ait acquis quelque chose, je t'enverrai un beau présent, car tu donnes tes filles pour en retirer profit... »

Dans une autre lettre, Kadashman se plaint amèrement d'avoir été repoussé avec dédain, lorsqu'il a demandé une princesse d'Égypte, fille du Pharaon, comme épouse. « Tu m'as écrit ceci : en tout temps, jamais une fille du roi d'Égypte n'a été donnée à personne ! » Mais je te réponds ceci : Es-tu le roi ? Alors, tu peux agir selon ton cœur ! Si tu me la donnes, qui pourrait dire quelque chose ?... Lorsqu'on m'a transmis tes paroles, je t'ai écrit : De grandes filles et de belles femmes, il y en a (à ta cour)... Une belle femme quelconque, à ton choix, envoie-la-moi... Ne cherches-tu donc plus confraternité et bonne amitié ? Et pourtant, afin de nous rapprocher réciproquement, tu écris pour un mariage. Moi-même, dans le même but, je t'ai écrit pour un mariage. Pourquoi mon frère n'a-t-il pas envoyé une seule femme ? Dois-je donc faire comme toi ? Non ! mes filles sont là. Je ne les retiendrai pas, vis-à-vis de toi... Et, pour ce qui est de l'or, au sujet duquel je t'ai écrit, tu dois en envoyer tant qu'il y en a, beaucoup, pour que je puisse exécuter le travail que j'ai commencé. Si tu me l'envoies... je te donnerai ma fille. Envoie donc vraiment 3 000 talents d'or... Sinon, je ne te donnerai pas ma fille en mariage... »

PHARAON BANQUIER DES ROIS ASIATIQUES A défaut de femmes, — les princesses égyptiennes étant de trop haut vol pour les étrangers, — Pharaon envoyait, le plus souvent, de l'or à ses cupides alliés. Là était le secret de l'influence invincible de l'Égypte, la rançon de toutes les déceptions. « Envoie-moi de l'or... autrefois, ton père envoyait à mon père beaucoup d'or... il faut que tu m'en envoies dix fois plus... » Tel est le refrain perpétuel, peut-être le seul sujet véritable, des lettres adressées aux pharaons. L'Égypte, déjà grenier d'abondance, voyait affluer l'or du monde ancien : l'Éthiopie, l'Etbaye, le Sinaï, les provinces syriennes, le Taurus, la Crète fournissaient, en tributs, l'or lavé, l'or de roche, l'argent, les pierres précieuses, lapis, cornaline, jaspe, obsidienne, etc., etc. Cette richesse, passée en proverbe, on la souligne à satiété dans les lettres de tous les correspondants des pharaons : « En Égypte, l'or est aussi abondant que la poussière des chemins... » et chacun sait s'il y a de la poussière en Égypte !



AMÉNOPHIS III
(British Museum) (J. Braemer).

Ce n'était pas seulement par avidité et avarice que les alliés asiatiques, Aryens comme Sémites, réclamaient cette matière première, l'or : ils l'exigeaient au nom de véritables traités commerciaux, sans doute annexés aux contrats de mariage. Tous ces rois orientaux se révèlent commerçants avisés, chefs d'ateliers prévoyants, qui encouragent de leur mieux le travail des métaux, à condition qu'on leur fournisse lingots et pierres, nécessaires à cette industrie, de tout temps florissante dans leurs domaines, soit qu'il s'agisse d'entreprises d'État, ou de métiers privés. Nous voyons dans les temples et tombeaux égyptiens, figurés sur les murs, les produits de tout genre des orfèvres cananéens, mésopotamiens et crétois : vases d'or, d'argent, de bronze, surtouts de table, décorés de motifs, traditionnels depuis les temps sumériens ; des armes artistement ciselées, des étoffes richement brodées, des meubles incrustés d'ivoire, de lapis et de belles pierreries. Il semble, toutefois, que par suite des razzias ou des tributs imposés par l'Égypte, les matières premières manquaient souvent à cette industrie prospère et rémunératrice : l'Égypte qui en avait surabondance pouvait les prêter, ou les vendre, au gré du pharaon. Ainsi les alliés d'Asie, recevant

des métaux bruts, les transformaient en œuvres d'art, réexpédiaient les produits manufacturés au pharaon, — moyennent commission honnête, — ou les lançaient sur le marché commercial. Il suit de là que tout bon office, en matière politique, était taxé, à sa juste valeur, en métal précieux. Les lettres des rois de Mitanni, ou de Babylone, nous les montrent fort appliqués à réclamer leur dû, et surtout à ne point se laisser tromper sur la qualité de la marchandise. Bournabouryash écrit à Aménophis IV : « Tu as envoyé vingt mines d'or imparfait, qui, mis au creuset, n'a même pas livré cinq mines d'or pur..., » ou bien : « Les lingots d'or que mon frère n'avait pas examinés, lorsque je les ai envoyés pour être fondus, on me les a retournés, on n'a pas voulu les accepter... » Parfois, c'est l'argent qui a toutes les apparences de n'être que du plomb... Ailleurs, les rois de Mitanni exhalent d'aigres plaintes sur des prétendues statues d'or, cadeaux envoyés d'Égypte, qui ne sont point en or du tout, mais seulement en bois revêtu d'or (comme c'était la mode, effectivement, chez les Égyptiens, qui suivaient la coutume en toute honnêteté) (1).

Alliance mutuelle contre les pillards ou les rebelles

Des sujets plus graves se laissent entrevoir dans les lettres de Babylone. Une caravane, chargée de cadeaux envoyés par Bournabouryash, a été attaquée près d'Acre ; les hommes ont été massacrés, le matériel volé : « Or le pays de Canaan est ton pays, et ses rois tes serviteurs : maîtrise-les, fais restituer les biens ; ceux qui ont tué mes serviteurs, tue-les, venge leur sang ! Si tu ne tues pas ces gens, ils recommenceront à tuer mes gens, ou tes messagers, et alors, entre nous, les messagers cesseront de circuler, et tes sujets feront défection. » Les rois, qui ont conclu alliance, se doivent aide mutuelle. Bournabouryash écrit à Aménophis III : « Au temps de Kourigalzou, mon père (1390-1376), les Cananéens tous ensemble lui ont écrit : « La frontière « du pays, nous voulons la franchir (contre Pharaon), et avec toi nous voulons mar- « cher unis. » Mon père leur envoya cet avis : « Abandonnez ce projet : si vous « marchez en ennemis contre le roi d'Égypte, mon frère, moi je n'irai pas ; et « n'irais-je pas plutôt vous anéantir ? Car lui, il s'est mis d'alliance avec moi. » Mon père n'a rien voulu entendre de ceci, à cause de ton père. D'autre part, voici au sujet des Assyriens. Ils sont mes sujets, je ne te les ai pas adressés... Comment se fait-il qu'ils soient allés vers ton pays ? Si tu m'aimes, ils ne feront jamais d'affaire avec toi. Les mains vides, renvoie-les ici. »

(1) Dans les tombeaux des rois thébains, le mobilier royal comprend normalement de nombreuses statues et meubles, en bois revêtu de feuilles d'or.

Rapports avec l'Assyrie

D'après les textes de Boghaz-Keui, on sait que l'Assyrie était plus ou moins vassale des Mitanniens, avant Doushratta ; vis-à-vis de Babylone, son indépendance, qui était réelle, n'était point toutefois reconnue par les Babyloniens. Pharaon joue sur tous les tableaux ; Aménophis IV reçoit, sans intermédiaire mitannien ou babylonien, les messages directs d'Assourouballit, roi d'Assour, qui mentionne les rapports de leurs pères réciproques, et se plaint de recevoir moins d'or que le roi de Mitanni : « Si une bonne amitié est ton but, envoie-moi beaucoup d'or... Nos pays sont éloignés ; aussi nos messages doivent-ils prendre des précautions. Ceux qui ont arrêté tes messagers, ce sont des Soutou (1)... Je mourrai de souci, tant que je ne les aurai pas délivrés... »

Relations avec Arzawa et Chypre

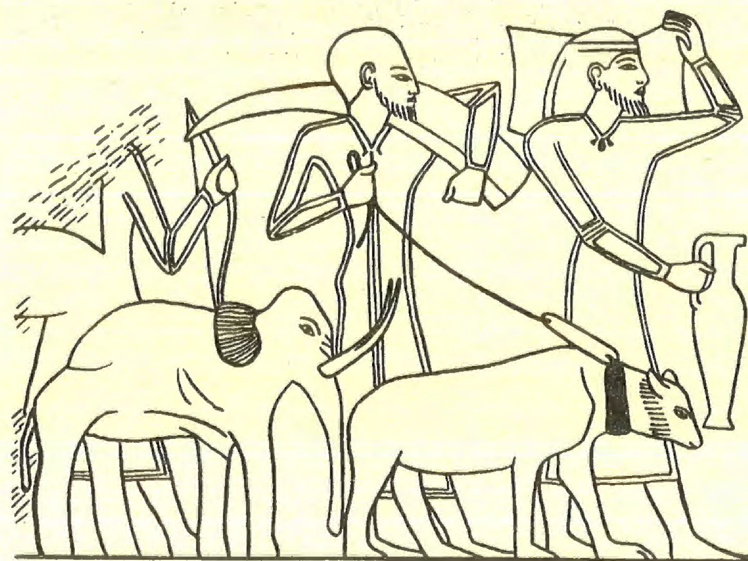
Plus distants encore sont les rois de Cilicie (pays d'Arzawa) et de Chypre (pays d'Alasya), dont quelques lettres nous sont parvenues. Labbajash, roi d'Arzawa, envoie, comme ses voisins, des filles au harem d'Aménophis III et attend des cadeaux réguliers ; sa correspondance est parfois écrite en langue mitannienne, dialecte encore mal déchiffré par nos savants (2), mais connu des scribes du pharaon, puisqu'on leur demande de répondre dans cette langue. Quant au roi de Chypre, il écrit à Aménophis IV pour expliquer une confuse affaire de brigandage maritime, qui avait déterminé le pharaon à saisir des navires et équipages chypriotes et lyciens, dans les ports du Delta. L'envoi de grosses quantités de cuivre et de bois de construction calmera le ressentiment des Égyptiens. Le roi de Chypre, bien renseigné sur les intrigues des Hittites dans la région d'Alexandrette, donne à Aménophis IV le sage conseil de ne pas faire alliance avec les Hittites, qui vont se révéler — nous le verrons plus loin — les adversaires et rivaux des Mitanniens et Égyptiens en Syrie-Canaan.

Après cette révision rapide, concluons que l'Orient méditerranéen a connu et pratiqué toutes les ressources de cette diplomatie internationale que notre naïveté d'Européens croyait « inventée » par les ambassadeurs italiens, espagnols, anglais et français, au temps de notre Renaissance ! En fait, dès le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, les Orientaux usaient, sans qu'ils fussent neufs, de tous les procédés de la diplomatie moderne. Par l'office de ses scribes et de ses ambassadeurs, les pharaons ceignaient les frontières de leurs provinces syriennes d'un réseau continu de pays alliés ou neutres, servant d'États tampons contre les migrations inévitables ou les probables agressions.

(1) Les « Settiou » des Égyptiens, c'est-à-dire des nomades.
(2) La première interprétation en a été donnée par M. Hrozny, en 1931.

ORGANISATION DU PROTECTORAT ÉGYPTIEN D'autre part, l'administration égyptienne réalisait une autre création originale, par le régime adopté pour superposer l'autorité de Pharaon à celle des potentats indigènes, en Canaan et Syrie.

Les pharaons n'employaient pas d'expression comparable à nos termes : « empire égyptien » en Asie antérieure, ou « provinces égyptiennes » ; les documents désignent les pays occupés par leurs seuls noms indigènes : Canaan, Zahi, Kharou, Rezenou, Naharina. Dans cette région, exactement délimitée à l'ouest par la Méditerranée, à l'est par le « Pays vide » (désert de Syrie), la seule frontière vague était celle du nord. Là on touchait au Naharina, plateau entre l'Oronte et l'Euphrate, zone de transition, qui n'était qu'à moitié sous la domination égyptienne. La frontière devait partir du golfe d'Alexandrette et gagner obliquement la grande boucle de l'Euphrate en laissant au Mitanni Carchémish et Alep. Tout ce qui était au sud de cette ligne idéale, c'est-à-dire la Syrie-Creuse, la Damascène, les ports de Phénicie, la Galilée et Canaan, reconnaissait la suzeraineté de l'Égypte, au temps d'Aménophis III.



TRIBUT DE SYRIE (IVOIRE, CUIVRE, VASES)
(J.-J. Clère).

En principe, Canaan et Syrie, comme l'Égypte, sont considérés propriété personnelle de Pharaon : « Canaan est ta terre... les Syriens t'appartiennent comme tes chiens, » lisons-nous aux Lettres d'El-Amarna. Après Mageddo, Thoutmès III fait dresser le cadastre de la Galilée ; dans le Zahi et le Rezenou, grains, vins, huiles, sont inventoriés chaque année.

En fait, chaque région, nous l'avons vu, garde son nom originel, reste aux mains des chefs locaux, avec ses populations indigènes : Pharaon leur confie la gestion intéressée de son domaine asiatique, un peu comme, en Égypte, paysans et artisans exploitent, pour l'État, terres, métiers, commerce. La possession égyptienne s'affirme par deux moyens : 1º des forteresses, ou points stratégiques, sont occupés par les troupes du pharaon : Arwad, Simyra, Byblos, Tyr, sur la côte ; Tounep, Qatna, en Syrie ; les trois villes d'Amon, dans le Liban sud ; Beishan, au gué du Jourdain, en Galilée ; Mageddo, Jérusalem, Gaza, Ascalon, sur le plateau et la côte de Canaan. Le centre du gouvernement égyptien est à Simyra, au nord de l'Éleutheros dont le cours ouvre une route, de la côte à l'Oronte.

2º Des impôts sont payés, des corvées manuelles exécutées, chaque année, par les populations. La préoccupation essentielle des administrateurs égyptiens et indigènes est de lever le tribut annuel, qui écrème l'abondance et la richesse des pays vassaux en produits naturels, en prémices de toutes les industries, puis, de le faire parvenir en Égypte. Là, trésor royal, trésors des temples attendent avec impatience l'arrivée de ce « galion », qui permettra d'exécuter les plus extravagantes dépenses somptuaires. En outre, le pays pourvoit aux frais locaux : entretien des gouverneurs, officiers, troupes de la métropole, messagers et inspecteurs du pharaon, et surtout entretien de la cour et du roi, toutes les fois qu'il honore de sa visite ses sujets asiatiques. Les tributs parvenus en Égypte, par mer ou par caravanes, sont centralisés à Péluse-Avaris, la « grande forteresse de la Très-Verte », où résident des administrateurs, tels que Setamon, « directeur des forteresses des Pays du Nord et des bureaux de douane, celui qui reçoit les tributs » d'Asie.

La direction suprême et le contrôle du tribut et de la sécurité sont aux mains de grands Directeurs. Celui dont l'autorité est la plus étendue réside dans une ville de la Syrie nord que les Lettres appellent Yarimouta (peut-être Simyra ?). Le plus connu d'entre eux, Jankhamou, est un Sémite, au service de Pharaon. Parmi les grands fonctionnaires, on remarque aussi Namiwazza, fils de Shoutarna, le roi du Mitanni ; il défend les intérêts du pharaon contre les rebelles syriens et les Hittites. Par ailleurs, on note rarement l'existence de fonctionnaires égyptiens permanents, à résidence fixe. Pharaon emploie de préférence des « Messagers royaux », qui se déplacent pour faire des inspections. Tel, sous Thoutmès III, nous apparaît Thouti, « directeur de tous les pays étrangers, celui qui satisfait le cœur du roi en toute contrée, et dans les Iles du milieu de la mer » ; ou Setamon, déjà nommé, « qui connaît les directions à donner au pays des Fenkhou et du Nord » ; ou Amenemheb, « la bouche du roi, les yeux de l'Horus, les oreilles du roi du Nord, le compagnon du roi, celui qui suit les jambes du roi sur l'eau, la terre, en tout pays étranger ». Les Lettres en nomment d'autres : Pahemneter, Amenapt, les ambassadeurs Doudou, Mané, Khani, qui vont à la cour des rois hittites, mitanniens, babyloniens. Nous

avons vu que Pharaon emploie aussi des Sémites et Mitanniens pour ces postes de confiance, à compétence très étendue.

LES GOUVERNEURS INDIGÈNES A plus forte raison, les gouverneurs locaux de Syrie et Palestine sont-ils, pour la plupart, des Syriens ou Cananéens. Dans les Lettres, ils sont qualifiés en termes indigènes : *Rabu, Rabisu,* en cananéen ; ou *Khazanou,* en babylonien ; ce qui signifie, suivant l'importance du pays administré : cheikh, chef, prince, roi. En égyptien, ce sont les « Grands » *(our)* de telle ville, de telle région, tandis que les rois de Babylone, du Mitanni, d'Assour, des Khétas, sont qualifiés *Shar,* par les Lettres.

Des chefs indigènes, on dit : « ce sont les hommes du roi d'Égypte », mais aussi : « leurs villes leur appartiennent. » Ils sont très nombreux, par conséquent de juridiction peu étendue. Les pharaons ont entretenu avec soin ce morcellement de l'autorité indigène, suivant le principe vieux comme le monde : « Diviser pour régner. » Dans certains cas, il n'y a pas de chef, mais un conseil des Notables, par exemple dans la ville de Tounep, qui constitue une petite république. Cependant, il existe en Syrie une véritable principauté, celle du pays d'Amourrou, qui s'étend de Simyra à Damas. Amourrou est aux mains d'une famille dont nous connaissons, par les Lettres, deux membres, le prince Abdi-Ashirta et son fils Azirou ; sa quasi-indépendance se maintiendra jusqu'au temps de Ramsès II ; il fournit à tous les mécontents, ou aux rebelles, un centre de résistance contre les Égyptiens. Vis-à-vis de Pharaon, les devoirs de ces Rabisu ou Khazani se résument dans la levée du tribut annuel, et la garde du pays, par leurs propres troupes. Souvent ils réclament un appui de soldats d'Égypte, mais les effectifs sollicités n'ont rien d'excessif : le gouverneur de Mageddo demande 2 archers, celui de Tyr, 20 ; celui de Byblos 4, avec 20 chars ; d'autres vont jusqu'à 200 soldats. Sans doute, ces charriers, ou archers d'Égypte, servaient-ils d'instructeurs, fournissaient-ils des cadres aux recrues indigènes ; procédé économique que nous appliquons encore dans nos armées coloniales. D'autre part, pour toute affaire importante, les Khazani doivent en référer aux bureaux de Pharaon en Égypte ; dans la majorité des cas, ils écrivent, sans intermédiaire, au pharaon, ce qui est à la fois pour eux une garantie, un privilège, un devoir d'allégeance. La plus grande partie des Lettres d'El-Amarna consiste en ces dépêches de chefs locaux à leur suzerain.

Le ton de ces lettres, fort différent de celui qu'emploient les rois des grands empires voisins, marque une humble servilité : « Au roi, mon Seigneur, mon Dieu, mon Soleil, il est dit ceci : moi, Khazanou de la ville N..., ton serviteur, poussière

de tes pieds, sol que tu foules, planche de ton siège, escabeau de tes pieds, sabot de tes chevaux, je me roule, de ventre et de dos, sept fois, dans la poussière, aux pieds du roi, mon Seigneur, Soleil du ciel... Je suis le serviteur du roi, le chien de sa maison, je garde tout le pays de N... pour le roi mon seigneur... » Quand la tranquillité règne, on s'en aperçoit aux phrases invariables : « Le pays est en bon état, les ordres du roi sont obéis, les tributs partent régulièrement... » Mais qu'une difficulté, un danger, se présentent, aussitôt les doléances d'affluer. Les bureaux du roi d'Égypte temporisent à dessein, sont très lents à répondre. A tout instant, les Lettres éclatent en reproches acerbes sur ces retards. Les « enfants de Tounep » écrivent au roi d'Égypte qu'ils ont envoyé vingt lettres au roi, mais que pas une n'a reçu de réponse...



TRIBUT DE CANAAN
(J.-J. Clère).

Voici cependant une de ces rares réponses, qui en donnera le ton général : « Attention ! garde la ville du roi, qui est sous ton autorité... Le roi t'a envoyé N..., commissaire du roi, dans le pays de Canaan. Ce qu'il te dira, écoute-le très bien, afin que le roi ne te trouve pas en faute... Attention ! ne sois pas oublieux ! Prépare pour les troupes du roi de la nourriture en grande quantité, du vin et toute choses... » Et pour finir : « Sache que le roi se porte comme le Soleil des cieux, et que ses troupes et ses chars nombreux sont en très bon état » (trad. Thureau-Dangin).

LIBÉRALISME DU PROTECTORAT ÉGYPTIEN En somme : administration locale, indigène, à formes diverses ; garnisons indigènes, avec quelques cadres égyptiens d'officiers et de fonctionnaires ; des inspecteurs à vastes pouvoirs, sous la surveillance personnelle du roi, c'est un régime que nous appellerions protectorat ; notre civilisation moderne l'a réinventé, quand le problème colonial s'est posé au dix-neuvième siècle. Il faut faire honneur à l'administration égyptienne de l'avoir appliqué en Asie antérieure, avec un libéralisme véritable et une sagesse certaine, vu le caractère peu maniable des Syriens et Cananéens. Quel contraste, tout à l'honneur des Nilotiques, avec les procédés violents des potentats d'Asie : massacres, pillage, déportation en masse des habitants, leur remplacement par des

colonies militaires implantées dans les provinces conquises ! Les pharaons surent apporter à leur province asiatique l'ordre, la sécurité, la prospérité économique. Sous la tutelle des administrateurs égyptiens, les populations de Syrie-Canaan ont été préparées à une vie sociale nouvelle, qui s'épanouira à la fin du IIe millénaire.

POLITIQUE INTERNATIONALE

Ces méthodes prudentes et habiles créent ce que nous pouvons appeler « une politique internationale ». Rien de pareil ne s'était encore manifesté en Orient. Dans leur essai d'empire barbare, qui s'étendait aussi de la Syrie à l'Égypte, les Hyksôs ne s'étaient imposés que par la force et le nombre : ils ne possédaient aucun prestige de supériorité. D'autre part, c'est en vain qu'on chercherait dans leur domination un principe d'unité politique et religieuse ; les deux caractères se confondent à cette époque.

Au contraire, sous le sceptre d'Aménophis III, les civilisations orientales diverses entrent en contact réel, et se pénètrent réciproquement. Les lettres d'El-Amarna nous révèlent que les rois et leurs familles se connaissent personnellement, ou par l'intermédiaire d'ambassadeurs, et qu'ils nouent des « fraternités par le sang », consacrées par des mariages. Les grands fonctionnaires d'Égypte et des autres pays se fréquentent, esquissent des plans conjoints, se communiquent leurs idées, en politique, en matière d'art, dans tous les domaines. Les intérêts commerciaux, publics et privés, achèvent de lier les peuples. Un grand courant d'échanges politiques, économiques, artistiques, circule entre Babylone, Ninive, Carchémish, Byblos, Cnossos, et se dirige vers le Delta, qui le renvoie multiplié. Pour la première fois dans l'histoire, les hommes des pays divers, jusque-là divisés par la concurrence des intérêts, prennent conscience des avantages d'une paix mondiale et ressentent les bienfaits d'une politique commune : ils en confient implicitement la direction à l'Égypte, dont ils admettent la supériorité de puissance et de civilisation. Les documents diplomatiques inaugurent des formules telles que : « n'avoir qu'une pensée », « n'avoir plus qu'un seul cœur », qui nous montrent l'évolution des dirigeants vers une sorte d'internationalisme. Il existe, environ 1400 avant Jésus-Christ, un « concert oriental », qui s'affirme en politique, en art, aussi en religion.

LE « CONSENSUS » RELIGIEUX

L'union politique supposait, en effet, un certain « consensus » religieux. Il est bien remarquable que la conquête égyptienne n'ait soulevé aucun conflit de religion : cela fait honneur à la tolérance et au sens politique des pharaons. En un temps où les dieux présidaient à tous les actes de la vie publique, la paix de l'Orient signifiait que les dieux des divers peuples

avaient déposé les armes et souscrit aux traités (1). En fait, Amon et sa triade avaient des temples en Syrie et en Canaan ; Hathor, Osiris étaient vénérés à Byblos, où ils se confondaient avec Adonis et Ihstar ; Mentou et Horus avaient leurs adorateurs non-égyptiens, et le Seth des Hyksôs, appelé maintenant Soutekhou par les Égyptiens, confondu avec le Baal syrien et le Teshoub des Mitanniens et des Hittites, présidait chez les deux peuples, à la guerre, aux orages, à la foudre. Sur des stèles égyptiennes, les dieux et déesses de Syrie, Reschouf, Ishtar, Anat, Qadesh sont figurés, avec leurs attributs guerriers, debout sur un lion, ou assis sur un cheval ; les Égyptiens les adorent ; les princes malades sollicitent en Égypte les voyages et les miracles de la grande déesse Ishtar ; réciproquement l'on envoie en Syrie un Râ ou un Amon « des pays étrangers » (2).

ESSAI D'UN CULTE D'EMPIRE

Les pharaons comprirent quel puissant facteur d'union politique pourrait être une divinité d'empire, qui se superposerait sans violence aux cultes divers. En Nubie, au Sinaï, ils avaient offert leurs propres statues aux adorations de leurs sujets, de leurs alliés. Or, nous savons qu'à Beishan, en pays galiléen, et à Tounep, dans le Liban, dans les forteresses mêmes, il existait des temples où les habitants du pays « adoraient avec ferveur les dieux et la statue des pharaons ». Pour comprendre la valeur politique d'un tel « culte du souverain », il n'est que de se rappeler l'importance dans l'Empire romain, du « culte de Rome et de l'empereur », conception d'ailleurs empruntée par les Césars aux pharaons, par l'intermédiaire des Ptolémées. Ce caractère divin, que les Égyptiens reconnaissaient à Pharaon, était admis sans discussion par Nubiens, Bédouins, Cananéens, Syriens. Partout en Orient, la souveraineté du roi parmi les hommes est assimilée à la souveraineté du soleil dans l'univers. Or, ce qui frappait les étrangers, c'était l'origine solaire des pharaons « fils de Râ », et le caractère « solaire » du protocole pharaonique, du costume royal, des parures, des couronnes. Le disque solaire dominait tout le décor de la vie du pharaon. Aussi, les étrangers qui écrivent au roi d'Égypte l'appellent-ils *notre Soleil* et quand Pharaon leur répond, et parle de lui-même, il lui arrive de se désigner par ce mot *mon Soleil*, qui équivaut à *moi*. Les rois babyloniens et hittites, imitant leur glorieux allié, se font eux aussi donner du « Soleil » par leurs sujets. Que ce soit par inspiration de l'Égypte, on s'en aperçoit au témoignage des monuments figurés. Ce disque solaire ailé, qui marque d'un sceau radieux les temples d'Égypte et tout ce qui touche au pharaon, fut

(1) Ceci apparaîtra expressément dans le traité conclu entre Ramsès II et les Hittites.
(2) Voir p. 349 le voyage de Khonsou en Bakhtan.

adopté avec prédilection par les rois hittites, assyriens, babyloniens et perses. Dans le disque lumineux, ils reconnaissaient, d'ailleurs, un des principaux dieux sémitiques, Shamash, roi du monde, législateur, et dieu de la justice, comme l'était Râ des Égyptiens. Dès lors, à la cour d'Égypte, l'idée se fortifia de faire du Soleil un dieu d'Empire, afin que le maître du ciel et le pharaon fussent confondus, par les Asiatiques comme par les Égyptiens, dans une même adoration.

LE CULTE D'ATON, DIEU INTERNATIONAL C'est sous le règne d'Aménophis III, le grand « empereur de l'Orient », que se développe en Égypte la conception d'un culte solaire où le Soleil ne serait pas considéré seulement comme le seigneur d'Héliopolis et de Thèbes, mais en tant que dieu universel de tous les pays et de tous les hommes. Pour cela, on lui trouve un symbole et un nom, compréhensibles en toute région orientale : le symbole sera un disque rayonnant, signe pictographique que tout homme saura interpréter ; le nom, qui n'est pas spécial au dialecte égyptien, sera Aton, dérivé du sémitique Adon, Adonaï = Seigneur. Le disque Aton personnifiera la lumière et la chaleur qui créent la vie matérielle ; la bonté, la justice, la régularité suprême de la loi, qui caractérisent l'ordonnateur de l'univers.



AMÉNOPHIS IV - IKHOUNATON
(Louvre) (Mme C. Hanotaux).

Dans les hymnes à Aton que chante Aménophis IV (voir *infra*, p. 438), le Soleil est invoqué comme l'animateur de l'univers et de tous les êtres ; mais le texte précise « qu'Aton a créé les pays étrangers (Khaset), la Syrie (Kharou), la Nubie (Koush), et la terre d'Égypte (Kémi), sans distinguer » — comme on le faisait jusqu'alors — entre les pays et les hommes. C'est par lui « qu'il y a un Nil au ciel (la pluie chez les Asiatiques) et un Nil, qui vient du monde inférieur, pour les Égyptiens ». Sa bienveillance, son équité sont donc égales pour tous les peuples.

Fait inouï : les pays étrangers, les Syriens et Nubiens sont nommés avant les Nilotiques. C'est la première fois, dans l'histoire, qu'un roi fait appel à l'ensemble

des hommes pour adorer, aux côtés de son peuple, le Créateur universel. Malgré l'opposition à ces idées trop nouvelles, Aménophis IV sacrifiera tous les autres cultes à celui du soleil Aton ; il achète, au prix d'une révolution religieuse (qui amènera la ruine de la XVIIIe dynastie), le triomphe éphémère de ce dieu d'Empire, gage et principe d'unité.

UNITÉ DE CULTE ET IMPÉRIALISME Qui ne voit le côté politique de cette réforme religieuse ? Le pharaon d'El-Amarna propose le monothéisme solaire à l'intelligence des hautes classes et à l'adoration instinctive des peuples : en politique, monothéisme signifie impérialisme. Si le culte unique, ou même simplement prépondérant d'Aton, avait été adopté en Égypte et en Orient, quel triomphe pour l'impérialisme égyptien, pour la civilisation nilotique ? Car l'interprète qualifié du dieu unique, c'était Pharaon. « Tu es dans mon cœur, dit Aménophis IV à Aton ; il n'existe nul autre qui te comprenne, excepté moi, ton fils... »

Dans cette tentative grandiose d'unification — qui échoua devant l'hostilité du clergé égyptien, et qui aurait soulevé, sans doute, bien d'autres résistances en pays étranger — nous pouvons soupçonner aussi l'influence des reines, mères et épouses mitanniennes, issues de ces Aryens pour qui le culte du Soleil représente la forme la plus pure du sentiment religieux. A tous égards, la réforme atonienne semble donc se rattacher, par son origine, comme par ses buts, à la politique internationale. Malgré son insuccès, elle reste une preuve qu'avant Alexandre le Grand, les Darius et les Césars, l'intelligence des problèmes de politique mondiale n'a pas échappé aux pharaons.

IV

RUINE DE L'EMPIRE ÉGYPTIEN AU QUATORZIÈME SIÈCLE

Vers 1350, l'empire égyptien n'existe plus ; il a suffi de peu d'années pour amener la dislocation de l'édifice construit par l'armée de Thoutmès III et l'administration d'Aménophis III. Deux causes principales se dégagent de l'analyse des documents : d'une part, l'activité d'Aménophis IV fut absorbée par sa lutte contre les prêtres d'Amon, adversaires de sa politique internationale (*infra*, p. 427) ; d'autre part une puissance nouvelle, le royaume hittite, a détruit

le Mitanni, allié de l'Égypte, et coordonne, en Syrie, l'insurrection de tous les éléments dissidents.

LES HITTITES CONTRE LE MITANNI On se rappelle que le Mitanni s'était développé, du seizième au quinzième siècle, pendant une torpeur prolongée des Hittites à Boghaz-Keui. Cependant, dès la fin du quinzième siècle, la dynastie hittite reconstitue sa force militaire et sa domination territoriale, de la mer Noire à la Méditerranée orientale. Doushratta écrivait à Aménophis III que son propre père, Shoutarna, fut assassiné par un usurpateur appuyé par les Hittites, et que lui-même, restaurant le pouvoir de sa maison, dut combattre les Hittites (vers 1390). L'alliance du Mitanni et de l'Égypte raffermit Doushratta sur son trône; mais il avait affaire à un roi hittite fort habile et dénué de scrupules, Shoubbilouliouma, qui nous apparaît comme la plus forte personnalité politique de cette époque dans tout l'Orient. Aux archives de Boghaz-Keui, on a retrouvé les traités que le Hittite conclut avec les chefs des pays du Naharina, Noukhousse, Nj, Carchemish, Sinzar, et les lettres d'El-Amarna nous montrent les villes de Tounep, Qatna, Qadesh, au pays d'Amourrou, ou en province égyptienne, assaillies tour à tour par les messagers et par les soldats de Shoubbilouliouma.

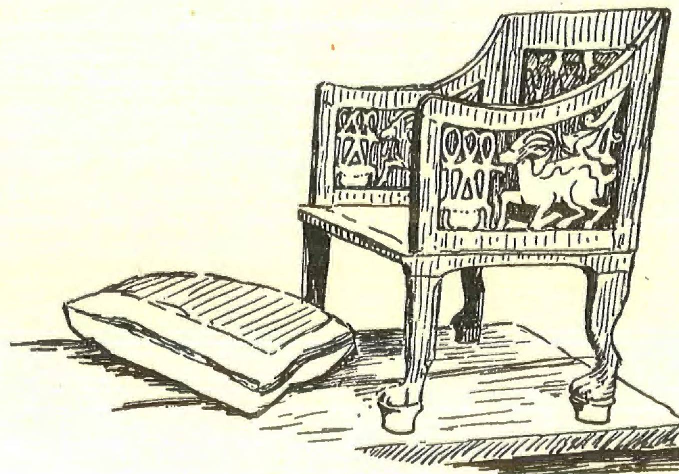
Bientôt, le khazani d'Amourrou, Azirou, traite avec le Hittite, tout en correspondant avec son suzerain le pharaon; il fait de sa ville, Simyra, le centre des intrigues contre l'influence égyptienne. Plus de cent lettres constituent le dossier de l'affaire Azirou : on y suit, pas à pas, la rivalité de Ribb-Addi « l'homme de Pharaon » à Byblos, resté fidèle à son maître, et d'Azirou, qui gagne à ses vues Arvad, Sidon et Tyr, pour encercler Byblos, où Ribb-Addi court les plus graves dangers. Azirou utilise contre les Égyptiens les nomades, appelés Gashgash et Shoutou, et des Sémites en migration, des nouveaux venus, les *Khabirou*, parmi lesquels prennent place ceux qu'on appellera les Hébreux. Damas, Qadesh, Qatna succombent l'une après l'autre; les « gens du Pharaon » lui écrivent à vingt reprises : « Tout le pays du roi s'en va à la ruine. » Aménophis IV se décide, trop tard, à envoyer son ministre Yankhamou, avec une petite armée, pour rétablir l'ordre; il cite Azirou à son tribunal en Égypte; le rusé Syrien ne se dérobe pas, fait pour la forme sa soumission, et revient à Simyra confirmé dans ses pouvoirs, au grand scandale des khazanou restés fidèles à Pharaon. Les archives de Boghaz-Keui attestent qu'Azirou signe un traité avec Shoubbilouliouma et s'engage à lui verser un tribut annuel en talents d'or.

RUINE DE LA DYNASTIE DU MITANNI Quant au Mitanni, désormais coupé de sa liaison avec l'Égypte, il est encerclé par les Hittites. Durant quelques années, Shoubbilouliouma garde des apparences correctes : il échange même avec Aménophis IV lettres et cadeaux. En fait, Doushratta, vers 1355, subit une défaite décisive : sa capitale est détruite, rançonnée, lui-même assassiné par des conjurés : « Mitanni est complètement abattu, » disent les textes hittites. Les Assyriens prêtent main-forte à Shoubbilouliouma; mais celui-ci n'entend pas travailler pour eux. Il restaure sur le trône Mattiwazza, fils de Doushratta, lui fait épouser sa fille, et le tient complètement sous sa sujétion. Dès lors, la frontière du Mitanni est fixée à l'Euphrate : la Syrie et Canaan sont pour Shoubbilouliouma et ses alliés, dont le plus important est le roi d'Amourrou; Simyra et Byblos, Tyr et Sidon restent aux mains d'Azirou et de ses descendants. La dernière en date des lettres d'El-Amarna mentionne l'arrivée dans la Bekaa d'une armée de 9 000 hommes, sous les ordres du roi de Zida, allié des Hittites. Vers 1350, Shoubbilouliouma est le suzerain direct, ou indirect, des anciennes provinces égyptiennes.

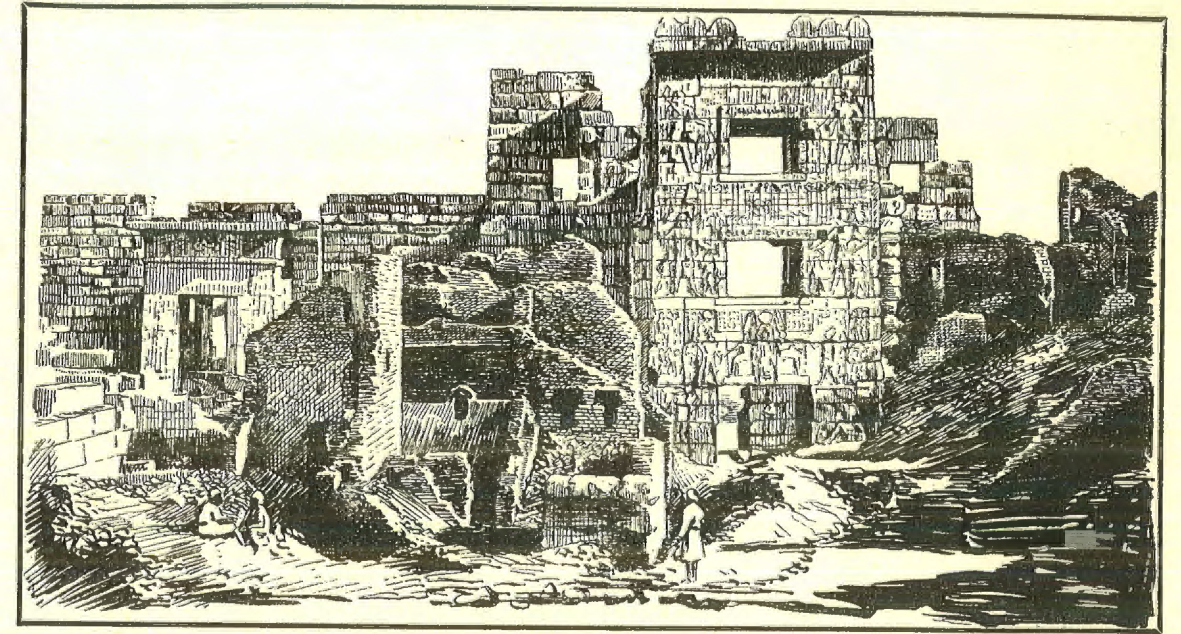
SHOUBBILOULIOUMA ARBITRE DE LA POLITIQUE ORIENTALE Aucune réaction efficace ne vint plus d'Aménophis IV, ni de ses successeurs, avec lesquels disparaît la XVIIIe dynastie; l'Égypte est profondément troublée et impuissante; nous en trouvons l'aveu dans la stèle où Toutânkhamon, revenu à Thèbes pour mettre fin à la crise religieuse, déplore la ruine de toute autorité : « Si l'on envoyait quelque (messager) au Zahi pour élargir les frontières de l'Égypte, il n'en résulterait rien de durable. » Dans les textes de Boghaz-Keui, un document plus humiliant, et significatif, vient d'être retrouvé. Au cours d'une expédition de Shoubbilouliouma dans la vallée de l'Oronte, une reine d'Égypte, probablement la veuve de Toutânkhamon, lui fait parvenir un message : « Son époux, le pharaon Piphourouria (1) vient de mourir; elle n'a pas de fils (pour prendre la succession du trône); mais lui, qui a tant de fils, pourrait lui en envoyer un, qui deviendrait son époux et roi d'Égypte. » Shoubbilouliouma tint conseil, en cette occurrence vraiment inattendue, et il dépêcha un messager en Égypte pour se renseigner sur le sérieux de cette proposition. La reine lui adressa l'ambassadeur Khani, qui avait déjà rempli semblable mission au temps d'Aménophis IV. Shoubbilouliouma,

(1) Ce nom, abrégé ou estropié, comme il arrive dans les transcriptions en langue étrangère, paraît plus rapproché du prénom de Toutânkhamon : Nebkheperourâ, que de ceux d'Aménophis IV ou de Ay, avec qui on l'a aussi comparé.

convaincu, envoie un de ses fils, mais celui-ci disparut de façon mystérieuse. Cet épisode si curieux reste mal éclairci dans ses détails ; n'importe ! Qu'une reine d'Égypte s'avise que son seul recours et moyen de salut était auprès de Shoubbiloulioumа, cela suffit à démontrer l'anarchie de l'Égypte, la ruine de son empire syrien, et les vicissitudes imprévues de toute politique internationale.



FAUTEUIL D'AMÉNOPHIS III (J. Braemer).



MÉDINET HABOU ET LE PALAIS DE RAMSÈS III (J. Braemer).

CHAPITRE IX

L'EMPIRE ÉGYPTIEN SOUS LES XIXe ET XXe DYNASTIES (1309-1085)

I

Horemheb et Séti Ier reprennent Canaan



La « XIXe dynastie de rois Diospolitains » marque la restauration thébaine après le schisme d'El-Amarna. Avec le long règne de l'usurpateur Horemheb (voir *infra*, p. 450), s'achève la réaction qui efface les innovations d'Aménophis IV. Voici une nouvelle famille de pharaons qui prend le pouvoir, restaure l'hérédité dynastique

et la royauté légale (1). D'elle sortira la lignée célèbre des Ramsès, Séti, Mernephtah, qui remplit les cadres des XIXe et XXe dynasties (1309-1085); leurs gigantesques monuments ont consacré leur gloire jusqu'à nous. Pendant près de 150 ans (de 1309 à 1168), de Ramsès Ier à Ramsès III, l'Égypte éblouit encore le monde oriental par le prestige de sa force et par l'ascendant de sa civilisation, plus précieuse d'être menacée par les Barbares. Après quoi, commencèrent des temps nouveaux, où non seulement l'Égypte, mais toutes les antiques monarchies orientales sombrèrent graduellement dans l'anarchie et la servitude.

HOREMHEB REPREND CANAAN

Horemheb, comme nous le verrons, était un chef des armées égyptiennes sous les chimériques rois d'El-Amarna. Dès qu'il assuma le pouvoir royal (vers 1340 environ), il se trouva aux prises en Canaan non plus avec les seuls rebelles, mais avec les redoutables armées hittites.

Nous avons vu dans quelles circonstances délicates le très habile souverain de Boghaz-Keui, Shoubbiloulioumа, avait été invité à intervenir en Égypte, par la veuve de Toutânkhamon (*supra*, p. 323). L'échec de sa tentative le détermine à conduire une expédition de représailles au sud du Carmel. Les textes de Boghaz-Keui proclament sa victoire, énumèrent ses prises sur le champ de bataille... Cependant l'armée hittite ne peut atteindre les frontières du Delta : une épidémie ravage ses rangs et désole pendant de longues années le pays des Khétas. D'où une trêve tacite entre Hittites et Égyptiens. Sur les bas-reliefs de l'époque, nous voyons Cananéens et Mitanniens arriver en Égypte, tels que des suppliants qui demandent à Pharaon de les sauver de la famine : Horemheb interprète ces humbles requêtes comme un retour à la vassalité vis-à-vis de l'Égypte.

On a longtemps douté que Horemheb ait repris la guerre en Canaan. Les archives hittites confirment aujourd'hui le témoignage des listes de peuples vaincus qu'il a

(1) XIXe DYNASTIE (1309-1200)

Ramsès Ier vers 1309.
Séti Ier 1308-1298.
Ramsès II 1298-1232.
Mernephtah I 1232-22 env.
Amemessès.
Mernephtah II Siphtah.
Séti II.
Ramsès Siphtah.
Le Syrien Iarsou.

(Mernephtah I à Le Syrien Iarsou :) Règnes courts et mal connus. 1222-1200 env.

gravées sur un pylône de Karnak, où apparaissent le nom des Khétas et des Haounebou. Horemheb a certainement réoccupé Canaan, sinon la Syrie.

RAMSÈS Ier

Vers 1309 apparaît le fondateur de la nouvelle dynastie, le premier qui porta ce nom Ramsès, appelé à une si grande fortune historique. Manéthon donne à son règne un an et quatre mois ; en fait, le seul monument important, une stèle dans le temple de Bouhen, près d'Ouâdi Halfa, est datée de l'an 2, mais lui associe déjà le nom de son fils, Séti Ier. En ce court règne, Ramsès Ier jeta les bases de la grande salle hypostyle de Karnak, que continuera Séti Ier, son fils, qu'achèvera Ramsès II, son petit-fils. La mise en train d'une construction aussi gigantesque montre que les forces de l'Égypte étaient restaurées.

CAMPAGNES DE SÉTI Ier

Séti Ier ne règne que neuf à dix ans (1308-1298), mais, dès le début, il s'affirme comme un pharaon très vigoureux, qui veut reprendre la tradition de Thoutmès III. Ses exploits sont décrits par des bas-reliefs, aux murs nord-est de l'hypostyle à Karnak.

Une première série de tableaux sur pierre décrit l'itinéraire de la campagne de l'an 1. Séti Ier, debout sur son char de guerre, guide son armée dans la zone désertique, de Péluse à Gaza, enlevant, au passage, les forteresses crénelées qui jalonnaient la route de terre. Voici l'assaut donné à Pa-Canaan, à Yenoam en Galilée, les bédouins Shasou en déroute, la poursuite jusqu'aux forêts du Liban dont les « Grands » abattent, pour le pharaon, les pins gigantesques. Au retour de ses victoires « en pays Kharou et Rezenou », Séti repasse le « torrent d'Égypte », acclamé de ses sujets, et remonte jusqu'à Thèbes, pour sacrifier à Amon les captifs Shasou.

De l'an 2 à l'an 3, Séti Ier est en Libye où il décime « les Grands des Tehenou » ; au retour, parmi les captifs amenés par-devant Amon, défilent à la fois des Asiatiques du Rezenou et des Libyens Tehenou. Existait-il collusion entre Asiatiques et Libyens ? Nous avons des raisons de le soupçonner, d'après des documents explicites, mais à propos d'événements ultérieurs (voir p. 329 et 351).

Les derniers reliefs décrivent la Syrie : Séti Ier assiège Qadesh (1), citadelle perchée sur une colline rocheuse ; il livre bataille, « en pays d'Amourrou », contre des milliers d'Asiatiques, parmi lesquels apparaissent, pour la première fois, comme adversaires « les misérables Hittites ». Or, le roi se comporte comme un « taureau

(1) La récente découverte de monuments de Séti Ier à Qadesh sur l'Oronte, démontrent qu'il s'agit bien de cette ville, et non de Qadesh en Galilée, comme le croyaient Breasted et Ed. Meyer.

puissant, bien encorné, au cœur solide, qui tue les Asiatiques, abat les Hittites, massacrant leurs Grands, se baignant dans leur sang, pénétrant parmi eux comme une langue de feu, pour les anéantir ». Parmi les captifs « ne connaissant pas l'Égypte » que Séti ramène figurent aussi les gens du Rezenou, et les Libyens Tehenou.


MOMIE DE SÉTI Ier (G. Hanotaux fils).

C'en est assez pour que Séti Ier grave dans les temples des listes orgueilleuses de peuples vaincus : au temple de Gournah, le pays de Khéta, le Naharina, Alasya sont cités, comme au temps des Thoutmès et des Aménophis, avec les cités de la côte (Simyra, Acre) et de Canaan, parmi les tributaires. De nouveau, l'empire égyptien s'étend — au moins est-il ainsi défini par les textes — « des cornes de la terre (Napata) jusqu'aux marais du Naharina ».

La coalition de l'an I Les fouilles récentes de Canaan et de Syrie, ainsi que la découverte des archives hittites, confirment et limitent à la fois, ce témoignage des reliefs de Karnak.

En 1923, M. Fisher a retrouvé à Beishan, au gué du Jourdain, une forteresse égyptienne, qui gardait la route de Mageddo à Damas ; plusieurs stèles, dont deux de Séti Ier, racontent la reprise de la Palestine et du Liban (1). L'une d'elles, fort détériorée, mentionne, parmi les Asiatiques ennemis, « les gens du Rezenou, les Apouriou (2) (Khabiri = Hébreux ?), les Tour (sha) » qui sont des Tyrsènes, d'origine asianique. En attendant les détails que donnera le déchiffrement complet du texte, nous pouvons admettre l'existence d'une grande coalition contre les Égyptiens, sous la direction des Hittites. D'autre part, la ligue se renforce d'éléments « asianiques », les Toursha, dont nous allons voir apparaître les alliés, ou les voisins, sous le vocable « Peuples de la Mer ». Or, ces pirates maritimes, venus de l'Égée, pillent les côtes de Marmarique aussi bien que celles de la Phénicie ; ils débarquent à l'ouest du Delta, amenant des tribus entières de pillards, et ces envahisseurs,

(1) Stèles aujourd'hui au Musée Palestinien de Jérusalem.
(2) Sur les Apouriou, cf. p. 356.

entraînent avec eux, contre le Delta occidental, les Tehenou toujours disposés à razzier la fertile vallée. Qu'il y ait eu mouvement concerté entre les bandes asiatico-hittites et libyco-égéennes, cela ne saurait être douteux, vu la répétition constante, et renforcée, de ces coalitions, de Séti Ier à Ramsès III.

Une seconde stèle à Beishan, celle-ci complète et bien conservée, éclaire la première campagne. Daté de l'an 1 (1308), le texte rappelle les « fanfaronnades des Étrangers » qui complotaient contre l'Égypte. « En ce jour, on vint dire à Sa Majesté que le misérable vaincu dans la ville de Hamat, ramène à lui des hommes nombreux. Il a enlevé la ville de Beishan, puis, uni aux gens de Pahira (Pella), il n'a pas laissé le Grand de la ville de Roheb sortir (de sa ville). » Grâce aux reliefs de Karnak, nous savions que « les misérables Shasou » s'étaient révoltés : « Les cheikhs des tribus, tous réunis ensemble, s'insurgeaient dans les régions du Kharou » ; par la stèle, nous voyons que la concentration s'opérait à Hamat, près du lac de Tibériade ; l'insurrection, après la prise de Beishan, s'étendit jusqu'à Pella, sur la rive orientale du Jourdain.

Suit la répression de la révolte : « Sa Majesté fit marcher le corps des soldats d'élite d'Amon sur la ville de Hamat ; le corps des soldats d'élite de Phrâ (1) sur la ville de Beishan ; le corps des soldats d'élite de Soutekhou sur la ville de Yenoam. » La bataille principale, d'après les bas-reliefs, se livra à Yenoam, au sud du Liban, aux abords de la forêt. « Ce fut l'affaire d'un jour. Les rebelles furent renversés par-devant les âmes de S. M. Séti, doté de vie. » Ce bulletin, dans son *imperatoria brevitas*, donne une idée avantageuse de l'habileté stratégique des Égyptiens. Le plan de Séti Ier a consisté à frapper trois coups décisifs en trois points utiles : au nord, à Yenoam, pour arrêter les renforts venus de l'Oronte ; au centre, à Hamat, quartier général des rebelles ; au sud, à Beishan, gué du Jourdain, pour couper les communications avec la Transjordanie. Un succès complet, en quelque sorte instantané, — tel fut le résultat de cette offensive énergique, montée avec une évidente maîtrise (2).

Une stèle de Séti Ier, dans le Hauran, prouve que l'armée égyptienne poussa une pointe jusqu'à la région de Damas. D'autre part, M. Pézard a exhumé en 1921, sur le site de Qadesh, un monument où Séti Ier fait offrande à Amon (qui lui tend la harpe de victoire), à Baal-Soutehkou (l'ancien dieu des Hyksôs, rallié à la cause égyptienne), et à la déesse Qadesh. Un autre bas-relief montre Séti Ier adorant la déesse Mout, Khonsou, fils de Mout, et le dieu syrien Reshef. Il n'y a donc

(1) Phrâ est le nom de Râ, précédé de l'article.
(2) J'ai étudié ces textes ap. *Revue de l'Égypte ancienne*, t. I : *La campagne de l'an I de Séti Ier*.

pas lieu de douter que la vallée de l'Oronte ait été occupée par les armées de Séti Ier. Toutefois Qadesh revint peu après aux Hittites, puisque, vers 1294, elle reste l'enjeu que se disputent Égyptiens et Asiatiques. Par contre, les archives de Boghaz-Keui — presque muettes sur cette campagne défavorable — laissent entendre que le roi d'Amourrou, un certain Bentesina — n'est plus l'allié, ou le tributaire, des Hittites. Les Égyptiens gardèrent finalement la côte d'Amourrou jusque vers le Lykos (entre Béryte et Byblos) et une partie de la haute vallée de l'Oronte. Séti Ier avait donc rattaché à Canaan la moitié sud de la Syrie.

II

Ramsès II vainqueur des Hittites et des Peuples du Nord

Ramsès II et la nouvelle coalition Séti Ier, mort dans la force de l'âge, laisse la couronne à Ramsès II, qu'il avait associé tout jeune au gouvernement, comme général de ses armées, selon le témoignage de la « grande inscription dédicatoire » du temple d'Abydos (1298). Celui qui monte sur le trône deviendra, pour la légende, un autre Sésostris. C'était un jeune homme vigoureux, ambitieux; au cours d'un règne de soixante-sept ans, il saura garder à l'Égypte le prestige de la victoire, par son activité diplomatique, autant que par la force du glaive (1298-1232).

Dès la fin de la IIe année, une stèle, gravée sur les rochers d'Assouân, nous dit que Ramsès « a écrasé les étrangers du Nord, renversé les Tehenou, dévasté les cités des Asiatiques ». Non moins importantes sont les allusions de ce texte aux « guerriers de la mer, le grand bassin du Nord » dont la déroute cause aussi l'avilissement de Sangar (1), des Hittites et d'A(lasya). De plus amples détails sur ces premières hostilités ne se retrouvent que sur une stèle de Tanis, sans date; elle mentionne une campagne à l'Occident, c'est-à-dire en Libye; il y est question de « Shardanes hostiles » et de « vaisseaux de guerre du milieu de la mer ». Or, les Shardanes sont une de ces tribus asianiques arrivées sur les côtes de Canaan, dont quelques éléments étaient déjà utilisés comme mercenaires par les Pharaons; d'autres tribus continuaient à chercher fortune, sur mer et sur terre, et avaient débarqué en Libye et à l'ouest du Delta. Plusieurs textes, sous Ramsès II, décrivent « les

(1) Probablement la Mésopotamie haute, qui touche au Naharina.

Shardanes de la mer, réduits en captivité par Sa Majesté »; le roi en constitue un corps d'auxiliaires; ils combattront vaillamment contre les Hittites et même contre les Peuples de la mer.

Ramsès II surveillait aussi sa frontière Nord, puisque trois stèles de l'an II et IV (1296 et 1294), taillées par lui dans les falaises calcaires à l'embouchure du Lykos, témoignent de son passage en ce lieu de la côte (1), d'où un chemin escarpé menait à la haute vallée de l'Oronte. Ce qui motivait la présence du jeune roi, c'était l'annonce d'une formidable concentration de troupes hostiles en Naharina.

La migration des peuples du Nord Les événements qui vont éclater précisent la menace ébauchée lors des coalitions éphémères des Hittites, des Asianiques et des Libyens contre Séti Ier. Ramsès II entrevoit certainement qu'un cataclysme analogue à celui de l'invasion des Hyksôs est à redouter à bref délai. Les causes réelles lui en resteront peut-être inconnues; cependant l'énumération que le roi fera de ses ennemis montre bien qu'il soupçonnait autre chose qu'une rivalité entre Hittites et Égyptiens, à propos de la Syrie. En fait, depuis un siècle au moins, une immense migration de peuples poussait vers l'Asie Mineure et la Méditerranée orientale des tribus indo-européennes, qui, tantôt par pénétration lente, tantôt par conquête brutale, dépossédaient, ou chassaient vers le Sud, les diverses populations en place dans les îles de l'Égée, en Crète, à Chypre, sur les côtes d'Asie Mineure, dans la vallée de l'Halys et en Naharina. Les remparts qui défendaient la frontière nord des vieilles civilisations orientales étaient renversés, ou commençaient à s'ébranler. L'invasion achéenne avait déjà substitué à l'hégémonie des Crétois la prépondérance des Mycéniens; il n'existait plus en Méditerranée de « thalassocratie » qui pût maîtriser la piraterie des « Peuples de la Mer », comme on appelait les tribus errantes sur la Méditerranée. D'autre part, les tribus maritimes ou terrestres des côtes d'Asie Mineure, Phrygiens, Mysiens, Lydiens, Cariens, Lyciens, sous l'im-



RAMSÈS II (Turin) (J. Braemer).

(1) La date : an II est suspecte; les inscriptions sont aujourd'hui très détériorées.

pulsion de nouveaux peuples, venus de l'autre côté de l'Hellespont, s'ébranlaient en désordre, gagnaient, et par terre et par mer, les côtes de la Cilicie, les îles de l'Égée, les rives de Phénicie et de Canaan. Déjà, au temps des Aménophis III et IV, les lettres d'El-Amarna signalent l'existence des Danaouana (Danaéens), des Shakalasha (Sicules), à Simyra, des Shardanes à Byblos, des Lyciens sur les routes de Syrie : tels sont ceux que les Égyptiens appellent, à ce moment, « Peuples du Nord, ou des Iles du Nord ». Comme tous les Barbares, robustes, batailleurs, qui s'infiltrent dans les pays de vieille civilisation, ils ne savent que louer leurs bras au plus offrant; tantôt on les voit au service des Pharaons, tantôt aux gages d'Azirou ou de Shoubbiloulioumа.

Vers 1300, ce ne sont plus des avant-gardes qui arrivent en Asie Mineure; voici le gros des tribus migratrices, assez denses pour constituer des États; c'est bien en États rivaux, parfois alliés, que les traite la monarchie hittite, qui leur barrait, aux portes de Cilicie, le chemin vers la Syrie et l'Égypte.

Les successeurs de Shoubbiloulioumа, tels que Mourshil II (1344-1320) et surtout Mouattalou (1320-1288) furent les premiers à recevoir le choc du torrent, qui, plus tard, débordera l'Égypte. Mais les fils de Shoubbiloulioumа étaient des politiques expérimentés : impuissants à refouler tous les nouveaux venus, ils les lièrent par des contrats, et les utilisèrent comme mercenaires, ou comme alliés. Plusieurs des traités conclus ont été retrouvés aux archives de Boghaz-Keui : ils prévoient une alliance offensive contre les ennemis des Hittites. Or, l'ennemi essentiel était, pour l'heure, l'Égypte qui disputait à Mouattalou la Syrie et Canaan; d'autre part, quel pays offrait plus d'attraction aux migrateurs, quelle plus belle proie pouvait tenter les pillards, que l'Égypte avec sa fertilité prodigieuse et ses fabuleuses richesses? Se servir des barbares pour reprendre la Syrie-Palestine et conquérir l'Égypte, avec l'espoir de garder la direction des affaires et le profit de la conquête, tel fut le dessein que la nécessité, autant que l'ambition, imposa aux rois hittites. Politique aventureuse : les alliés momentanés de Mouattalou étant aussi redoutables pour lui que pour Ramsès II; ils pouvaient, à tout moment, se retourner contre les Hittites pour en obtenir des satisfactions immédiates, en territoires et moyens d'existence.

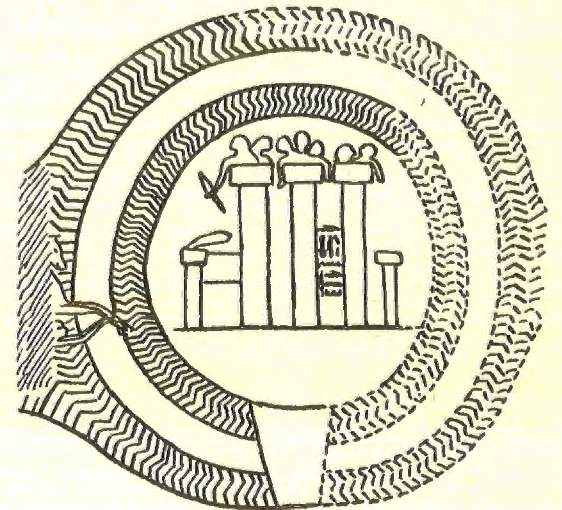
LA BATAILLE DE QADESH (1294)

Le sort de l'Asie occidentale, autant que de l'Égypte, était donc en jeu. Nous ne pouvons douter que Ramsès II n'ait eu une claire intelligence de la situation : preuve en est l'importance extrême qu'il attache aux opérations militaires de l'an V (1294), décrites

sur les murs des temples et dans le fameux « poème de Pentaour » (1).

Par contre, les archives de Boghaz-Keui qui, suivant la coutume de toutes les cours orientales, relatent peu les événements défavorables, ne contiennent que des allusions très obscures à ces faits si importants pour les Égyptiens.

Voici en quels termes pompeux, mais précis, Pentaour définit la formidable coalition contre l'Égypte. « Commencement des victoires du roi Ramsès remportées sur les pays de Khéta, Naharina, Arazou, Pidasa, Dardani, Masa, Karkisha..., Carchémish, Qodi, Qadesh... » Ailleurs, sont nommés les pays des Lyciens, de Kizwadana, de Nouges. D'autres listes ajouteront Arzawa, Arawana (ou Ilouna, les gens d'Ilion?), Gashgash (les nomades pillards d'El-Amarna). « Pas une contrée qui n'eût envoyé ses hommes, avec les chefs, chacun amenant son char... Ils couvraient les montagnes et les vallées. Le vil vaincu de Khéta n'avait laissé ni argent, ni or dans son pays, mais il avait tout ramassé et donné à chaque pays, pour amener ceux-ci avec lui à la bataille. » Ainsi les nouveaux venus de la Troade, Danaéens, Mysiens, gens d'Ilion, — qu'illustreront, trois siècles plus tard, les poèmes homériques — marchaient avec les vieilles tribus de l'Halys, du Naharina et de l'Oronte.



QADESH SUR L'ORONTE
(J.-J. Clère).

Les bas-reliefs égyptiens retracent les silhouettes caractéristiques des divers peuples : voici les nobles du Naharina, qu'on appelle encore Merinaou, bien que l'aristocratie mitannienne de ce nom ait disparu depuis un siècle. On reconnaît les Hittites, les uns à leur face rasée, à leur crâne lisse, sauf une petite cadenette, les autres à deux longues tresses le long des tempes; voici des Bédouins barbus, les Shasou du désert; à côté d'eux, des guerriers porteurs de bonnets « phrygiens », de casques métalliques, de cuirasses en cuir et en métal, armés d'épées longues et de lances robustes; ce sont les migrateurs. La grosse masse combat à pied, mais les

(1) Les divers textes relatifs à la campagne de Qadesh ont été étudiés, en des publications critiques, par Charles KUENTZ et Sélim HASSAN. La bataille a été étudiée surtout par BREASTED, *Battle of Kadesh*, et le major BURNE.

Hittites fournissent 3 500 chars, attelés de deux chevaux, montés par trois hommes : Nous évaluons à 30 000 hommes les confédérés.

L'armée de Ramsès II est plus cohérente, puisqu'elle bénéficie du commandement unique. Les troupes égyptiennes formaient 4 divisions, celles d'Amon, de Râ, de Phtah et de Soutekhou ; des troupes nubiennes (citées par les textes hittites), des Shardanes (prisonniers de guerre, devenus mercenaires), et de « jeunes recrues » du pays d'Amourrou, appelés de leur nom cananéen les « Nalouna » (Na'arouna).

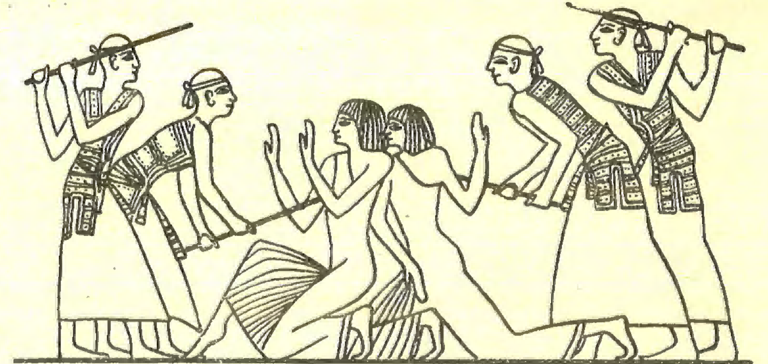
L'armée égyptienne quitte Zalou le 17 avril 1294 ; une rapide marche, exécutée en un mois, l'amène sur les côtes du pays d'Amourrou, probablement à la hauteur du Lycos, ou de l'Éleuthéros, dont les vallées transversales lui permirent de gagner l'Oronte et « les hauteurs au sud de Qadesh », vers le 15 mai. La route qui suit d'abord la rive droite, passe l'Oronte au gué de Shabtouna, dix kilomètres avant Qadesh : gué difficile, où les chars de guerre descendaient avec précaution, ce qui ralentissait la marche de l'armée.

Or, Qadesh s'était donnée à la coalition ; la prudence commandait de ne s'avancer que lentement dans la vallée, dont cette forteresse, juchée sur une butte de la rive gauche, ceinte d'un ruisseau et d'un bras dérivé de l'Oronte, commandait l'accès.

Par malheur, deux Bédouins (Shasou) espions, envoyés tout exprès par Mouattallou, avaient été capturés à Shabtouna. Ils racontèrent aux officiers de Pharaon que les Bédouins leurs frères étaient tout disposés à abandonner les Hittites, pourvu que l'armée égyptienne avançât plus au nord. « Quant à ce vaincu de Khéta, dirent-ils, il campe dans le pays d'Alep, au nord de Tounep, et il craint, à cause de Pharaon, de remonter au sud... Or, ces paroles que disent les deux Shasou, étaient mensongères, car le vaincu de Khéta les avait envoyés pour voir où était Sa Majesté et faire en sorte que les troupes de Sa Majesté ne pussent combattre. Et ce vaincu de Khéta était venu avec tous les chefs de chaque contrée, l'infanterie et la charrerie, et se tenait prêt à combattre derrière la perfide Qadesh ; mais Sa Majesté n'en savait rien. Alors Sa Majesté descendit (dans la plaine) et arriva au nord-ouest de Qadesh. » Pour cette pointe en avant, Ramsès, abusé par les rapports des espions, n'a pris avec lui que les Shardanes, qui constituaient ses gardes du corps, et la division d'Amon, car il situe le gros des Hittites à cent kilomètres au nord de Qadesh.

Telle était la situation le 16 mai. Ramsès prenait un peu de repos dans sa tente, lorsqu'une patrouille envoyée du côté de Qadesh capture deux éclaireurs hittites et les ramène devant le roi. Surprise de Sa Majesté qui interroge les prisonniers :

« Où se tient donc le vaincu de Khéta ! J'avais entendu dire qu'il était au pays d'Alep ? » Ils répondirent : « Le vaincu de Khéta se tient avec les nombreux étrangers de Khéta, du Naharina, de Qadi, tous munis d'infanterie, de charrerie et bien armés, aussi nombreux que les sables des grèves, prêts à combattre derrière Qadesh... » Ramsès convoque le conseil des chefs : le vizir dépêche un cavalier vers l'armée, en marche sur la route, pour qu'elle rallie de suite le camp de Sa Majesté.

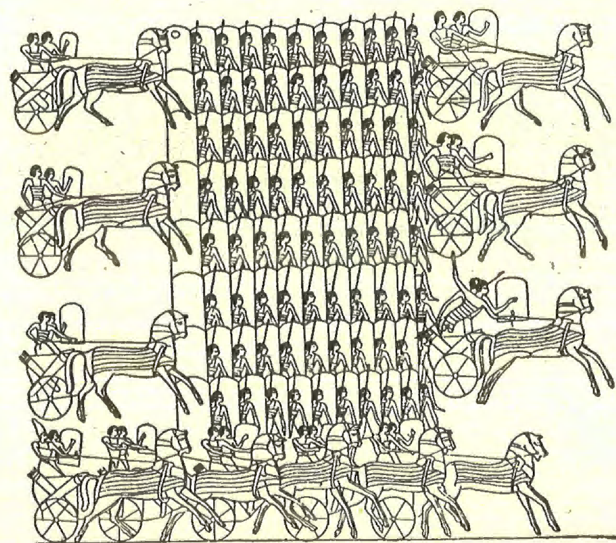


LES ESPIONS BÂTONNÉS
(J.-J. Clère).

LA CHARGE DES CHARS HITTITES Mouattalou, bien informé de la situation, massait les troupes confédérées sur la rive droite de l'Oronte, et préparait une attaque par surprise. Le moment favorable se présenta quand on vit la division de Râ déboucher de la forêt, éparpillée par la marche, fatiguée par l'étape depuis Shabtouna. Alors Mouattalou « leur fit traverser le fleuve au sud de Qadesh, et ils entrèrent dans les soldats de Sa Majesté, qui étaient en marche, et qui ne s'y attendaient pas. Voici que l'infanterie et les chars de Sa Majesté plièrent devant eux et refluèrent au nord, jusqu'à l'endroit où était (le camp de) Sa Majesté ». La division de Râ, surprise sur son flanc droit par l'avalanche de 2 500 chars, en quatre groupes, n'offrit aucune résistance : « l'ennemi la coupa en deux, alors qu'elle marchait sans rien savoir de ce qui arrivait, ni de la bataille. »

Fuyards égyptiens, chars hittites arrivent pêle-mêle au camp de Ramsès ; ils y pénètrent et se heurtent à la garde de Sa Majesté. Par quel miracle Ramsès et sa petite troupe n'ont-ils pas été exterminés, ou capturés ? Les textes sont peu explicites... On doit supposer qu'il se passa ce qui s'était vu à Mageddo, ce qui était d'usage courant dans les guerres d'alors : les Hittites, arrivés dans le camp de Pharaon, commencèrent par piller les tentes, et laissèrent aux Égyptiens le temps de se ressaisir. En effet, Ramsès, qui avait quitté ses armes, et que sa garde avait abandonné (à ce qu'il dit lui-même), ne perdit pas son sang-froid. « Prenant sa parure de guerre, le roi saisit lui-même sa cotte de mailles, et il fut tel que Baal

en son heure ; il alla lui-même chercher ses chevaux et les conduisit en hâte, tout seul de sa personne, et il entra parmi les ennemis, les gens de ce vil vaincu de Khéta. Et Sa Majesté était telle que Soutekhou, le grand vaillant ; elle se mit à trancher et à tailler parmi eux ; elle les culbuta pêle-mêle, l'un sur l'autre, jusqu'à l'eau de l'Oronte. » — Le bulletin termine ainsi le récit du combat : « J'ai vaincu tous les pays, alors que j'étais tout seul, alors que mes fantassins et mes chars m'avaient abandonné. Pas un parmi eux ne se retournait. Je le jure, aussi vrai que Râ m'aime et que mon père Atoum me favorise, tout ce que ma Majesté dit là-dessus, je l'ai fait, en vérité, en présence de mon infanterie et de mes chars. »


ARRIVÉE DE LA DIVISION DE PHTAH

Ce qui décida du sort de la bataille, ce fut l'arrivée opportune du gros de l'armée égyptienne. Le vizir et ses messagers, évitant de se trouver pris dans la déroute de la 2e division (de Râ), avaient rejoint la 3e, celle de Phtah, alors qu'elle était encore sous bois, et l'avaient envoyée au combat en criant : « En avant ! Pharaon, votre maître, est (en péril) ! » Voici que débouche, d'un autre côté, le corps des « Jeunes recrues » d'Amourrou.

L'intervention de ces troupes intactes transforma la déroute égyptienne en défaite hittite.

Mouattalou comprit son échec. Les reliefs nous montrent l'armée hittite en bon ordre, massée en deux divisions, l'une de 9 000 hommes, l'autre de 10 000 hommes, « derrière le vaincu de Khéta ». Mouattalou « se tient devant ses soldats et ses chars, la face détournée, le cœur effrayé ; il ne sort pas pour combattre, par peur de Sa Majesté, depuis qu'il a vu Sa Majesté l'emportant sur lui et sur tous les princes de toutes les contrées qui sont avec lui. »

DEUXIÈME CHARGE DES CONFÉDÉRÉS

Selon Pentaour, le roi hittite jette encore dans la fournaise du combat un nouveau contingent de confédérés : « Voici qu'il fit venir beaucoup de grands : chacun d'eux avait son char et tout

l'équipement de guerre. C'étaient le grand d'Arvad, de Masa, d'Ilouna, de Lycie, des Dardaniens, le grand de Carchémish, de Karkisha, de Khereh, et les frères du grand de Khéta, qui entrent au nombre de mille chars : ils tombèrent tout droit dans le feu... » Ramsès a rallié ses troupes renforcées : « Courage, courage, mes soldats ! » leur crie-t-il. Menna, son écuyer de char, se montre moins vaillant, et conseille à son royal maître de se sauver. Mais « Sa Majesté pousse en avant, et charge à six reprises les Hittites : Je fus à leur poursuite comme Baal à l'heure de sa force, et je tuai parmi eux, sans répit. Et mes soldats, mes charriers, virent que j'égalais Mentou en force et puissance, et que mon père Amon était avec moi... Alors, ils vinrent avec moi... et ils trouvèrent que tous les peuples, parmi lesquels j'étais entré, gisaient dans leur sang, égorgés, avec l'élite des guerriers de Khéta, avec les enfants et les frères de leur roi. J'ai fait de la plaine de Qadesh une (terre) toute blanche (1), et l'on n'y pouvait plus avancer, à cause de la multitude (des cadavres). »

A la fin de la bataille, Ramsès II, sur son char traîné par « ses deux grands chevaux, Victoire-dans-Thèbes et Mout-satisfaite », repousse dans les eaux de l'Oronte les débris de la charrerie confédérée. Là périssent, égorgés ou noyés, les chefs des chars et de l'infanterie hittite et asianique : l'écuyer de char de Mouattalou, le commandant de sa garde, son scribe particulier, son frère etc., de nombreux nobles, dont les noms figurent au-dessus des figures. La garnison de Qadesh, sur l'autre rive, assiste au carnage et s'efforce de tirer du fleuve chevaux et guerriers : on voit le grand d'Alep maintenu en l'air, tête en bas, pour qu'il puisse dégorger l'eau qu'il a absorbée. Quant au roi des Hittites, on le figure atterré par sa défaite et admirant son vain-


LA NOYADE DANS L'ORONTE
(J.-J. Clère).

(1) Semée de cadavres et de vêtements blancs.

queur : « Il est tel que Soutekhou, le très vaillant; Baal est dans ses membres ! »

Au soir de la bataille, le roi revient, en char, au camp : devant lui on entasse les mains coupées, trophées de victoire; on fait défiler les captifs de Dardanie, de Pidasa, de Karkisha, — destinés à peupler les ergastules du temple d'Amon, — et les guerriers hittites capturés avec leurs chars. C'est le roi tout seul, disent les textes, qui a fait ces prisonniers. Déjà, s'élabore dans sa pensée le panégyrique de la victoire, qu'il dictera à ses scribes, pour exalter son courage, et sa valeur militaire.

Le poème dit de Pontaour

Bientôt, dans le poème qui nous a été conservé par une copie du scribe Pentaour, on lira le récit magnifié de la bataille. Le moment capital est celui où Pharaon se voit isolé dans son camp, livré aux pillards hittites. Stupéfait d'être ainsi abandonné par ses troupes défaillantes, Ramsès se retourne vers Amon, le dieu de sa Maison, et lui demande impérieusement si Lui aussi abandonne le Pharaon :

« Qui donc es-tu, mon père Amon? Un père qui oublie son fils?... Je t'invoque, ô mon père Amon! Me voici au milieu de peuples si nombreux, qu'on ne sait quelles sont les nations conjurées contre moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi! Mes nombreux soldats ont déserté, aucun de mes charriers n'a regardé vers moi, quand je les appelais; pas un d'eux n'a écouté ma voix, quand je leur criais. Mais je trouve qu'Amon vaut mieux pour moi qu'un millier de soldats, que cent mille charriers, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, car le nombre des hommes n'y fait rien, mais Amon l'emporte sur eux. »

« Or, ma voix roule vers Hermonthis, et Amon surgit à mon injonction, il me tend la main, il pousse un cri de joie, il me crie derrière moi : « En avant avec toi, en avant avec toi! Ramsès Meriamon! Je suis avec toi! C'est moi, ton père! Ma main est avec toi, et je vaux mieux pour toi que des centaines de mille! Moi, le fort qui aime la vaillance, j'ai reconnu un cœur courageux et mon cœur est satisfait... »

« Alors, je suis comme Mentou : de la droite, je darde; de la gauche, je saisis les ennemis. Je suis comme Baal en son heure devant eux : j'ai rencontré 2 500 chars et, dès que je suis au milieu d'eux, ils se renversent devant mes chevaux. Pas un de ces gens-là n'a trouvé sa main pour combattre; le cœur manque dans leurs poitrines, la peur énerve leurs bras; ils ne savent plus lancer leurs traits et ils n'ont plus de force pour tenir leurs lances. Je les précipite dans les eaux, comme y choit le crocodile; ils sont prostrés face à face, l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux...

Celui qui tombe, ne se relève pas... Aussi se disaient-ils les uns les autres : « Ce n'est pas un homme qui est parmi nous; c'est Soutekhou le grand vaillant; c'est Baal incarné ! »

Oublions l' « égoïsme sacré » de Ramsès qui s'attribue à lui seul tout le mérite de la victoire : il n'en reste pas moins que la joie patriotique et le loyalisme envers le roi s'expriment ici avec une grandeur épique, avec cette aisance candide dans l'emploi du merveilleux, qui donnent au poème égyptien un accent tout « homérique », bien des siècles avant l'Iliade !

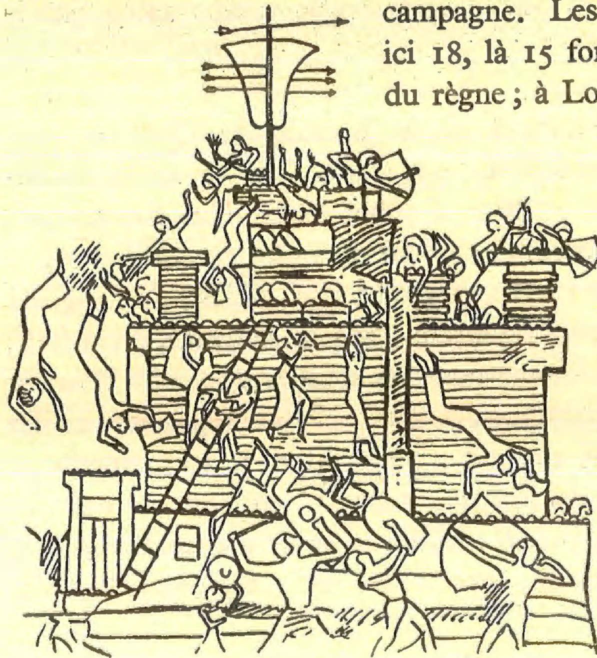
Résultat de la victoire

Sur les conséquences de la bataille de Qadesh, nous sommes mal informés. D'après le poème, Ramsès aurait recommencé la poursuite, le lendemain. Le roi hittite se serait hâté de lui envoyer une lettre, où, après d'humbles formules d'adoration, il était dit : « Le pays d'Égypte et le pays de Khéta sont tous deux tes serviteurs et gisent à tes pieds. Ton auguste père Râ te les a donnés. Ne sois pas trop rigoureux dans ta sentence, ô roi fort ! La douceur vaut mieux que la bataille. Donne-nous les souffles de vie ! » Pharaon arrête les hostilités, communique à ses généraux la lettre, et tous répondent : « La douceur est une très belle chose, ô roi, notre maître. » Alors le roi consentit à donner l'ordre d'écouter la proposition du Hittite, et tendit, en signe de paix, sa main dans la direction du Sud, vers l'Égypte. Il revint avec son armée à Per-Ramsès où les dieux l'accueillirent ainsi : « Bienvenu sois-tu ! toi notre fils chéri, Ramsès, l'aimé d'Amon ! »

La réalité des faits est sans doute assez différente. Les textes hittites s'abstiennent de parler de cette guerre et de ses conséquences. Selon Meissner, une longue dépêche, mais très mutilée et de sens contesté, viserait la bataille de Qadesh. Il y serait question de vérité à rétablir (sur la prétendue victoire égyptienne?), des grandes armées de Khéta et d'Égypte, de trois corps de troupes sur la route, du roi siégeant sur son trône, des troupes noires de l'Égypte, de l'armée d'Amourrou, du roi d'Alep... Cependant, on ne peut préciser si l'action se passe à Qadesh, et Ed. Meyer rejette ce témoignage. Selon d'autres textes, les Hittites auraient poursuivi les Égyptiens (?) jusqu'en direction de Damas.

En fait, Qadesh ne fut pas reprise par Ramsès II; donc la victoire fut stérile en résultats immédiats, si l'on n'envisage que la conquête territoriale. Cependant, le silence de Boghaz-Keui indique tout au moins que ni les Hittites, ni les confédérés, n'obtinrent eux-mêmes des avantages palpables.

Les révoltes en Canaan et en Syrie Après Qadesh, de 1294 à 1278, une trêve tacite est respectée par les Hittites comme par les Égyptiens. La rivalité subsiste, mais Mouattalou et ses successeurs Ourchiiteshoub (1288-1281), puis Khattousil III (1281-1260), n'agissent que par parties interposées, suscitant ou encourageant çà et là des rébellions en Amourrou, en Galilée, en Canaan. En 1290, la situation était devenue si mauvaise, que Ramsès II repart en campagne. Les listes gravées à Thèbes énumèrent ici 18, là 15 forteresses assiégées et reprises, en l'an 8 du règne ; à Louqsor et Karnak, des bas-reliefs montrent l'assaut donné à Ascalon, Moutira, Satourna, Acre, Asher. La citadelle la plus septentrionale est Dapour, en pays Amourrou, au voisinage de Tounep, c'est-à-dire proche la frontière du Naharina. Les défenseurs de ces villes sont en général des Sémites, mais çà et là apparaissent des Hittites isolément. Le siège de Dapour, figuré à Louqsor et au Ramesséum, abonde en détails caractéristiques, qui montrent les progrès techniques réalisés dans l'attaque des places fortes par les Égyptiens, comme dans leur défense par les Cananéens ; on remarque aussi la spécialisation des troupes pour la guerre de siège.


SIÈGE DE DAPOUR
(J.-J. Clère).

Du côté hittite, les circonstances extérieures étaient peu favorables. Après la mort de Mouattalou, son frère, Khattousil III, est menacé par une puissance qui grandissait sur l'Euphrate et devenait singulièrement menaçante. Les rois d'Assyrie s'étaient complètement affranchis de la suzeraineté des Kassites de Babylone, et, au cours du quatorzième siècle, ils avaient beaucoup gagné à la ruine du Mitanni, étendant leur frontière orientale sur tout l'ancien pays de Khanigalbat, c'est-à-dire du Khabour à l'Euphrate. A peine Khattousil III est-il devenu roi, que l'Assyrien Salmanasar Ier (1280-1260) élargit ses conquêtes jusqu'à Diarbékir au nord, et Carchémish à l'ouest ; dès lors, le péril assyrien paraît le plus menaçant.

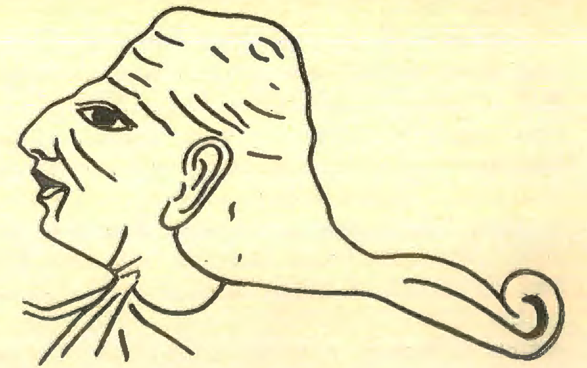
Contre l'Assyrie, l'alliée traditionnelle des Hittites était Babylone, ancienne

suzeraine d'Assour : la diplomatie de Boghaz-Keui se mit aussitôt à l'œuvre. Une longue lettre de Khattousil III à Kadashman-Enlil (1279-1274), rappelle que le père du roi de Babylone avait offert jadis son aide contre le roi d'Égypte ; aujourd'hui, c'est contre un autre ennemi plus proche (l'Assyrie) que le fils « doit laisser aller ses guerriers et ses chars ». Mais Khattousil III se faisait illusion sur l'aide des Babyloniens ; pas plus contre l'Égypte autrefois, que contre l'Assyrie à ce moment, ils ne marchèrent. La conclusion fut que le moment était venu de se rapprocher de l'Égypte, pour liquider le conflit de Syrie et gagner un allié contre les Assyriens.

III

Condominium égypto-hittite (1278-1220)

Le traité de 1278 Cette évolution radicale fut exécutée par Khattousil III avec décision et à-propos. Elle aboutit à un « renversement des alliances », définitivement conclu, en 1278, par le fameux traité avec Ramsès II, celui que Rougé appelait « le plus ancien traité du monde », avant la découverte, il est vrai, des actes diplomatiques d'El-Amarna et de Boghaz-Keui.


ROI HITTITE
(J.-J. Clère).

Nous possédons deux versions de ce document inestimable : l'une, écrite en hiéroglyphes, gravée sur les murs de Karnak et du Ramesséum, que Champollion a reconnue et copiée dès 1829 ; l'autre, écrite en cunéiformes babyloniens, retrouvée, en deux exemplaires, dans les archives hittites, à Boghaz-Keui. En réalité, les deux versions sont symétriques, plutôt que semblables. Le texte de Karnak reproduit la rédaction hittite que Khattousil envoya par messagers, gravée sur une tablette d'argent, à Ramsès II, dans la ville Per-Ramsès. C'est Khattousil qui prend la parole et formule les clauses : Ramsès II y joue le rôle de partie prenante. L'acceptation du traité résulte de l'approbation par les dieux de l'Égypte, et du fait qu'il a été versé tel quel aux archives et gravé sur les murs de Thèbes. Réciproquement, Ramsès II

fit écrire par ses scribes, en caractères cunéiformes et en langue akkadienne (celle de Babylone) une contre-minute; c'est la rédaction égyptienne, sauvegardée par les archives hittites. Ici, Ramsès prend la parole, passe au premier plan, tandis que Khattousil est auditeur. A cela près, le texte « égyptien » correspond au texte « hittite », à part quelques modifications, telles que la suppression des détails relatifs à Mouattalou, dont Ramsès II n'avait point à parler. Copiée aussi sur tablette d'argent, revêtue du sceau pharaonique, la minute égyptienne fut envoyée à Khattousil; après approbation de Teshoub, le document fut gravé sur briques, et déposé aux archives où Winkler l'a retrouvée. Une édition comparée des deux textes a été publiée par Gardiner et Langdon (1) :

L'an 21, jour 21 du premier mois de la saison Pert (2), sous la majesté du roi Ramsès Meriamon... en ce jour Sa Majesté était dans la ville de Per-Ramsès... vinrent le messager du roi et le messager de Khéta... apportant (la tablette d'argent) que le grand roi de Khéta, Khattousil, faisait apporter à Pharaon pour demander la paix à S. M. Ramsès.

Copie de la tablette d'argent que Khattousil a fait apporter à Pharaon par la main de son messager Tarteshoub et de son messager Rames :

Traité que le grand roi Khattousil, fils de Moursil et petit-fils de Shoubbilouliouma, a fait sur une tablette d'argent pour Ousermarâ-Setepenrâ (3), le grand régent de l'Égypte, le fils de Menmarâ (4), le petit-fils de Menpehtirâ (5) : bon traité de paix et de fraternité, donnant paix et fraternité entre nous, à jamais.

Dans le temps passé, et depuis l'éternité, en ce qui concerne la situation du grand régent de l'Égypte et du grand roi de Khéta, le Dieu n'avait pas permis qu'il y eût guerre entre eux, grâce à un traité. — Mais au temps de Mouattalou, le grand roi de Khéta, mon frère, celui-ci combattit avec Ramsès, le grand régent de l'Égypte. — Aussi, désormais, à dater de ce jour, voici que Khattousil a fait un traité pour rendre permanente la situation que Phrâ a créée, que Soutekhou a créée, pour le pays d'Égypte avec le pays de Khéta, de façon à ne pas permettre que des hostilités existent entre eux, à jamais.

Donc Khattousil a fait lui-même traité avec Ousermarâ, à dater de ce jour, pour faire exister une bonne paix et une bonne fraternité entre nous, à jamais. Et il est en fraternité avec moi, et en paix avec moi, et moi, je suis en fraternité avec lui, et en paix avec lui, à jamais.

Les enfants des enfants du grand roi de Khéta seront en fraternité et en paix avec les enfants des enfants de Ramsès; et le pays d'Égypte, avec le pays de Khéta, sont en paix et en fraternité, comme nous, à jamais. Des hostilités n'existeront plus entre eux, jamais.

Le grand roi de Khéta ne pénétrera pas dans le pays d'Égypte, jamais, pour y piller quelque chose; et Ousermarâ ne pénétrera pas dans le pays de Khéta, pour y piller quelque chose, jamais. Quant au traité régulier, qui existait au temps de Shoubbilouliouma, de même, pour le traité régulier qui existait au temps de Mouattalou (6), je les maintiendrai. Voici donc que Ramsès-Meriamon maintient aussi

(1) *Journal of Egyptian Archæology*, t. VI (1920), p. 179.
(2) Ceci correspond au milieu de l'année 1278.
(3) Prénom (de couronnement) de Ramsès II.
(4) Prénom de Séti Ier.
(5) Prénom de Ramsès Ier.
(6) Aucun de ces traités n'a été retrouvé. Peut-être s'agit-il d'une clause de style, sans réalité objective, puisque antérieurement l'état de guerre était constant entre Égypte et Khéta.

la paix faite entre nous depuis ce jour; et nous agirons conformément à cette situation régulière.

Si quelque ennemi vient dans ce pays d'Ousermarâ, le grand régent de l'Égypte, et qu'il envoie dire au grand roi de Khéta : « Viens avec moi pour m'aider contre lui ! » — le grand roi de Khéta viendra avec lui, et tuera son ennemi. Mais, si ce n'est pas le désir du grand roi de Khéta de venir (en personne), il enverra ses soldats, ses chars, et tuera son ennemi.

Suivent des clauses réciproques d'aide, consentie par chacun des rois : 1° Contre des sujets révoltés; 2° Pour l'extradition de fugitifs de haute ou basse naissance; 3° A la fin, une clause d'amnistie pour des réfugiés à la cour de Khéta ou d'Égypte, qui seront rapatriés, mais non molestés, dans leur pays d'origine.

Pour tous ces mots du traité fait par le grand roi de Khéta avec Ramsès, qui sont écrits sur la tablette d'argent — mille dieux, mâles et femelles, du pays de Khéta, avec mille dieux, mâles et femelles, du pays d'Égypte, seront avec moi comme témoins. (Parmi eux) le soleil seigneur du ciel; le soleil de la ville d'Arinna; Soutekhou seigneur du ciel, Soutekhou de Khéta (suivent onze autres Soutekhou locaux); Astarté du pays Khéta (suivent dix autres divinités); la reine du ciel; les dieux maîtres du serment; les déesses maîtresses de la terre, des montagnes, des rivières du pays de Khéta, de Kizwadana; — Amon, Phrâ, Soutekhou, les dieux mâles et femelles des montagnes et des rivières du pays d'Égypte; le ciel, la terre, la grande mer, les vents, les nuages.

Celui qui n'observera pas ces mots du traité, mille dieux des pays de Khéta et d'Égypte détruiront sa maison, son pays, ses serviteurs. Au contraire, celui qui les observera, qu'il soit Hittite ou Égyptien, mille dieux du pays Khéta et mille dieux d'Égypte feront qu'il soit en bonne santé et qu'il vive, lui et ses maisons, son pays et ses serviteurs.

Le dernier paragraphe décrit les sceaux apposés, qui authentifient la tablette d'argent : au recto, sceau de Soutekhou, figurant le dieu embrassant le grand roi de Khéta; au verso, sceau du soleil d'Arinna, figurant la déesse de Khéta embrassant la princesse de Khéta.

LE CONDOMINIUM ÉGYPTO-HITTITE Il est fort curieux que le traité ne précise pas la délimitation des frontières de la province égyptienne en Syrie. On doit supposer que des conventions spéciales — qui ne nous sont pas parvenues — fixaient les limites géographiques des zones d'influence respectives de Khéta et d'Égypte en Asie antérieure. Reste le cas — à vrai dire improbable, selon notre avis — où le besoin de ces délimitations n'aurait pas paru urgent. Ramsès et Khattousil voulaient-ils se donner l'illusion que leurs empires ne faisaient qu'*un* pour toujours? En fait, la frontière nord reste là où elle existait avant la bataille de Qadesh, vers la coupure du Nahr el-Kelb; Ramsès II y avait gravé des stèles qui ont l'apparence de pierres liminaires. Il est significatif que Byblos et les ports au delà de Béryte ne soient plus cités par les textes égyptiens, au temps de Séti Ier et de Ramsès II, bien que les Pharaons continuent à envoyer des cadeaux en ces pays.

Les rares documents qui subsistent après le traité de 1278 montrent que celui-ci a été appliqué de bonne foi, avec le sentiment qu'il était avantageux pour les deux parties contractantes. Khattousil écrit à Kadashman-Enlil pour lui signifier que les intrigues diplomatiques sont closes : « Le roi d'Égypte et moi, nous avons contracté alliance et nous sommes devenus frères. Aussi faisons-nous savoir ce qui suit : « Nous sommes frères, et nous voulons être ennemis de notre ennemi commun, et « amis de notre ami commun. » Ramsès II écrit, de même encre, à un roi du pays de Mira, quelque voisin du roi hittite : « Sache que le serment que j'ai fait pour le grand roi de Khéta, mon frère, est déposé aux pieds (du dieu Teshoub) et que les grands dieux en sont témoins. De même, le serment que le grand roi de Khéta a fait pour moi est déposé aux pieds de Râ, et les grands dieux (d'Égypte) en sont témoins. Je suis fidèle à ce serment et je ne le mettrai pas de côté. Pour toi, ne te fie pas aux paroles fausses que tu as pu entendre à ce sujet. Sache que la belle condition de fraternité et de paix où je me trouve aujourd'hui avec le grand roi de Khéta, je m'y tiendrai maintenant pour l'éternité. »

L'EMPIRE ÉGYPTIEN AU TEMPS DE RAMSÈS II

Des résultats substantiels confirment l'excellence de cette politique. Khattousil raffermit sa situation vis-à-vis de l'Assyrie et des Peuples du Nord ; l'un respecte la frontière de l'Euphrate, les autres sont réduits à la condition d'états tributaires, pour quelques décades. Chez Ramsès II, à l'activité guerrière succède l'organisation de la paix : comme au temps des Aménophis, Syrie et Canaan payent le tribut, respectent la suzeraineté de Pharaon, qui leur laisse leurs gouvernements indigènes. De temps à autre, quelques expéditions contre les nomades laissent traces de leur passage : en l'an 34 (vers 1264) Ramsès II remercie les dieux de lui conserver la paix, par une stèle érigée à Beishan. Des bas-reliefs, à Beit Ouali et ailleurs, rappellent aussi des razzias fructueuses contre les Bédouins. D'autre part, les rapports avec les nomades caravaniers ou agriculteurs sont redevenus normaux : dans le Delta occidental, nous voyons Ramsès II laisser entrer, par l'ouâdi Toumilat, les bergers (et leurs troupeaux) qui fournissent, au temps des moissons, la main-d'œuvre supplémentaire, et sont utilisés aussi pour faire des briques et construire les innombrables temples et palais de l'époque ramesside. Par précaution, on entretient les fortifications du côté de l'isthme ; des « villes magasins » à Pithom, Sukkot, abritent les provisions de bouche et le matériel pour les œuvres de paix, comme de guerre ; enfin la capitale nouvelle Per-Ramsès (Péluse), où réside normalement Ramsès II, devient le centre de l'administration des provinces extérieures ; c'est une Avaris

égyptienne, qui surveille le trafic et les relations politiques avec l'Asie et la Méditerranée. Du côté de la mer, les navires vont et reviennent, reliant même, par le canal du Nil, la mer Rouge à la Méditerranée ; ils remontent parfois jusqu'à Thèbes, avec leurs équipages phéniciens, sans rompre charge, et s'amarrent aux quais de Louqsor pour débarquer leurs bois, leurs vins, leurs métaux asiatiques et la céramique mycénienne. Toutefois, les plus verbeuses inscriptions de Ramsès II ne citent plus les Iles méditerranéennes, et, dans le monde égéen, on ne retrouve plus de petits monuments aux cartouches des Ramsès. Les pirateries des Shardanes, des Shekales, et autres Peuples de la Mer, ont réduit le commerce maritime et ruiné les relations méditerranéennes, florissants au temps d'El-Amarna. Sur ce point, le pays Khéta et l'Égypte, subissent l'un comme l'autre une diminution d'influence et partagent les mêmes dangers ; mais leur union réfléchie assure à leurs propres pays et à tout l'Orient méditerranéen un demi-siècle de sécurité (1278-1230).

RAMSÈS II ÉPOUSE UNE FILLE DE KHATTOUSIL

C'était un usage traditionnel que de cimenter les liens de fraternité d'une maison royale à l'autre par des mariages. Nous avons vu se multiplier, sous la XVIIIe dynastie, les mariages entre pharaons et princesses mitanniennes, et les admissions au harem de princesses babyloniennes et asianiques, épouses de second rang. Après le traité de 1278, non seulement les rois, mais les familles royales, se recherchent et s'apprécient. Une lettre de la reine d'Égypte Naptera, adressée à « sa sœur, la reine hittite Poudoukhepa », est remarquable par son ton affectueux : « Moi, (Naptera), ta sœur, je vais bien, et mon pays est bien. Pour toi, ma sœur, puisses-tu être bien, et ton pays, puisse-t-il être bien ! Maintenant, j'ai entendu que ma sœur m'a écrit pour s'informer de mes nouvelles, et au sujet de la situation de bonne paix et de bonne fraternité du grand roi d'Égypte avec le grand roi de Khéta, son frère. Que Râ et Teshoub fassent relever ta tête ! Râ donnera, pour le bien et la paix, une belle fraternité entre le grand roi d'Égypte et le grand roi de Khéta, à jamais. Et moi, je suis en amitié et fraternité avec la grande reine, ma sœur, et je le suis aujourd'hui et pour l'éternité. »

Ce n'est que treize ans après le traité, l'an 34 du règne de Ramsès II (1265), qu'un mariage scellera l'union des familles, comme l'entente des États. Les documents de l'époque attachent une importance exceptionnelle à cette alliance matrimoniale qui donnait un caractère beaucoup plus intime et cordial à la bonne amitié contractuelle.

La première mention en a été retrouvée par Champollion (en 1828) sur une stèle gravée dans le temple d'Abousimbel. Le dieu Phtah adresse un discours à Ramsès II pour revendiquer son rôle de bienfaiteur vis-à-vis du Pharaon son fils : « J'ai créé pour toi, dit-il, les pays de Khéta (pour en faire) un des sujets de ton palais, et j'ai mis dans leur cœur de venir d'eux-mêmes, avec les tributs de leurs chefs pour ta personne. Sa fille aînée (1) est en tête, pour satisfaire le cœur de ta Majesté. Merveille mystérieuse, elle ne connaît pas l'aimable dessein que j'ai conçu pour ton désir... On n'avait rien entendu de pareil depuis le temps des dieux. Des annales secrètes existent dans les bibliothèques depuis le temps de Râ jusqu'à ta Majesté ; mais que le pays de Khéta conçoive ses destins d'un seul cœur avec l'Égypte, — cela on ne l'avait jamais connu. »

LA STÈLE D'ABOUSIMBEL Une autre stèle, dressée dans la cour extérieure qui précède l'entrée du temple d'Abousimbel, donne un récit beaucoup plus circonstancié (2). Le traité de paix et d'alliance n'est pas mentionné, mais il est question d'une longue détresse qui accable les Hittites ; d'année en année, le grand roi de Khéta envoyait (des missives) pour apaiser Sa Majesté, mais pas une fois Ramsès ne prêta l'oreille. Finalement, le grand roi de Khéta dit à son armée et à ses chefs :

« Qu'est-ce donc ? notre pays est dévasté, notre maître (le dieu) Soutekhou est fâché contre nous, le ciel ne nous donne plus d'eau..., » [d'où sécheresse, famine, détresse générale ; seul Pharaon, qu'inspire Soutekhou, pourrait remédier à la situation ; il s'agit de gagner sa bienveillance.] « Dépouillons-nous de tous nos biens, mettons en tête (du convoi) ma fille aînée, et portons nos présents au dieu parfait, Ramsès, pour qu'il nous accorde la paix et que nous vivions. » Alors, il se fit amener sa fille aînée, avec des tributs précieux devant elle, or, argent, curiosités nombreuses et importantes ; attelages de chevaux sans nombre, bœufs, chèvres, moutons par myriades, absolument toutes les productions du pays. — On vint donc informer Sa Majesté en disant : « Voici que, réellement du grand roi de Khéta, on amène la fille aînée, avec des présents nombreux, objets de toute nature... La fille du roi de Khéta, fille de la reine de Khéta, les convoie. Ils franchissent des montagnes mystérieuses, des gorges difficiles, ô Ramsès, ils vont atteindre les frontières de ta Majesté. Envoie des soldats et des grands pour les recevoir, ô Ramsès !

Sa Majesté... et le palais furent en joie, quand on apprit cet événement excellent, tel qu'on n'en avait jamais entendu citer un pareil en Égypte, depuis toujours. Il dépêcha l'armée et les grands pour aller au-devant (des arrivants) en hâte. Et voici que Sa Majesté délibéra au sujet de l'armée : « Quelle est leur situation, à ces gens que j'ai envoyés, et qui vont en mission vers le Zahi, durant ces jours de pluie et de neige qui arrivent en hiver ! » Alors, il présenta une grande offrande à son père Soutekhou et le pria en ces termes : « Le ciel est sur tes mains, la terre est sous tes pieds ; tout ce qui se produit, c'est par ta volonté. (Puisses-tu faire cesser) la pluie, et le vent du nord et la neige, jusqu'à ce que m'arrivent les merveilles que tu m'as départies. » Or, son père Soutekhou exauça toutes ses prières ; le ciel se calma, des jours d'été arrivèrent... ses soldats ; ils étaient tous heureux, leurs corps se dilataient, leurs cœurs étaient dans la joie.

Et la fille du grand roi de Khéta marchait vers l'Égypte. Les soldats, la charrerie et les grands de Sa Majesté l'escortaient, mêlés aux soldats, à la cavalerie et aux grands de Khéta, et il y avait là des *Tohar* aussi bien que des *Menfi* (1), et sa cavalerie et tout le peuple du pays de Khéta, mêlé à ceux d'Égypte. Ils mangeaient et buvaient ensemble, et ne formaient qu'un seul cœur, comme des frères qui ne se jalousent pas l'un l'autre ; pacifiques, ils fraternisaient entre eux, suivant les desseins du dieu lui-même.

Les grands chefs de tous pays passaient..., reculant et détournant la tête, paralysés à la vue des gens de Khéta, mêlés aux soldats du roi. Ces chefs se disaient l'un à l'autre : « C'est vrai ce qu'a dit Sa Majesté !... Comme ils sont grands, ces événements que nous voyons de nos propres yeux ! Tout pays étranger est avec lui comme serviteur, ne faisant qu'un seul cœur avec l'Égypte... Aussi le pays de Khéta est-il à lui comme l'Égypte ; le ciel même est sur son sceau (2), et agit selon sa volonté. »

Or, après... on arriva à Per-Ramsès... en l'an 34, troisième mois d'hiver. On amena la fille du grand roi de Khéta, venue en marchant vers l'Égypte, au-devant de Sa Majesté. Des présents très importants étaient derrière elle, sans nombre... Et Sa Majesté vit qu'elle était belle de visage, (telle) qu'une déesse. Quel événement grand et mystérieux, quelle merveille parfaite ! On n'en connaissait rien (de pareil), on n'avait jamais rien entendu de pareil (transmis) de bouche en bouche, on n'en avait (transcrit) aucun souvenir sur les écrits des ancêtres. La fille (du roi de Khéta)... voici qu'elle fut bonne au cœur de Sa Majesté, qui l'aima plus que tout, dans le bonheur que lui avait préparé... son père Phtah-Tanen. Le roi Ramsès... il fit faire son nom (3) : « Femme royale Matneferourâ, qu'elle vive !, fille du (grand roi de Khéta)...

Voici le résultat des bienfaits de la paix, pour les peuples comme pour les rois :

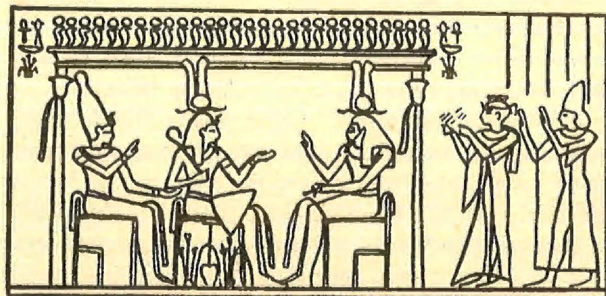
Quand un homme ou une femme allaient voyager en Asie, ils parvenaient au pays de Khéta sans aucune crainte dans leur cœur, grâce aux victoires de Sa Majesté.

KHATTOUSIL EST-IL VENU EN ÉGYPTE ? Au-dessus de cette inscription, Ramsès II est figuré sous un pavillon, assis entre deux divinités égyptiennes : elles lui présentent leurs dons de vie éternelle à l'occasion du renouvellement de la fête Sed, qui tombait l'année même du mariage. A droite du pavillon, s'avance la fille du roi hittite, vêtue à l'égyptienne d'une robe transparente, la tête ceinte d'une couronne, les deux mains levées pour faire résonner les sistres à la face de son époux ; derrière elle, le grand roi de Khéta, vêtu à l'égyptienne d'une

(1) La fille du chef principal, le roi Khattousil.
(2) D'autres exemplaires de la stèle du mariage ont été retrouvés à Éléphantine et Karnak. M. Kuentz vient de donner une édition complète de ce bulletin de mariage sur pierre, développé en 45 lignes sur une longueur de 100 mètres... J'utiliserai sa traduction. *(Annales du Service des Antiquités*, t. XXV.)

(1) Noms caractéristiques des guerriers de Khéta et d'Égypte.
(2) Est régi par Ramsès : allusion à la pluie obtenue en temps de sécheresse, et au retour du beau temps.
(3) Toute épouse du roi, de par son mariage, recevait une personnalité nouvelle, consacrée par un nouveau nom, que Pharaon faisait établir par ses scribes. Ainsi fut-il fait pour les reines mitanniennes de la XVIIIe dynastie, que nous connaissons sous leurs noms indigènes et égyptiens.

robe ouverte, mais coiffé du haut bonnet « phrygien », coiffure de son pays, adore aussi, les mains levées. Des inscriptions précisent que nous avons bien sous les yeux « la grande femme royale » Matneferourâ, » « celle qui voit les beautés de Râ », c'est-à-dire du Soleil son époux, — et aussi « le grand roi de Khéta ». Les paroles que celui-ci est censé prononcer sont conservées : « Je suis venu à toi et j'adore ta beauté... Tu es l'aimé de Soutekhou, en vérité, il t'a destiné le pays de Khéta ; je me suis dépouillé de tous mes biens, et ma fille aînée les précède, pour les présenter à ton auguste face. Puisses-tu ordonner que (nous restions ?) à tes pieds, pour toujours, à jamais, ainsi que le pays de Khéta tout entier, cependant que tu apparais sur le trône de Râ, tout pays sous tes pieds, éternellement. »



LE ROI DE KHÉTA ET SA FILLE ADORANT RAMSÈS II
Abousimbel. (J.-J. Clère.)

La présence du roi de Khéta dans la scène figurée a été souvent interprétée comme la preuve que Khattousil III est lui-même venu en Égypte. Toutefois, depuis que M. Kuentz nous a livré un texte correct de l'inscription, nous devons convenir que rien dans le texte n'implique la venue du roi hittite en personne. Le tableau liminaire est donc probablement conventionnel. Cependant la question de la visite avait été agitée ; peut-être une invitation était-elle partie, car l'écho nous en reste dans un fragment littéraire, aux papyrus Anastasi II et IV. Un scribe s'amuse à composer, d'après ce qu'il entendait dire à la cour, une lettre (supposée) du grand roi de Khéta au roi de Qodi, son vassal, pour lui dire : « Prépare-toi, pour que nous allions en Égypte, car la parole du dieu (Teshoub ?) s'est manifestée. Faisons des adorations à Ramsès, v. s. f. Car il donne les souffles de vie à ceux qu'il aime ; aussi tout pays est-il à sa disposition, et Khéta, à sa seule puissance. Si le dieu ne reçoit pas ses offrandes, Khéta ne verra plus l'eau du ciel (1), car elle est au pouvoir de Ramsès II... » Le fait même qu'un tel sujet soit devenu un exercice de rhétorique pour écoliers atteste combien le mariage avec la princesse de Khéta a frappé l'imagination des Égyptiens.

Selon les archives de Boghaz-Keui, de l'union ainsi consacrée naquit une fille ; une lettre hittite exprime l'espoir que Ramsès amènera quelque jour la petite

(1) La pluie, — allusion à la sécheresse fréquente en pays hittite.

princesse en pays Khéta, où on lui donnera un royaume. D'autre part, une stèle, retrouvée par Petrie à Coptos, mentionne « une autre fille » de Khéta, qu'on enverrait à Ramsès II « pour la seconde fois », à la tête d'un cortège de porteurs d'offrandes aussi impressionnant que celui de l'an 34. Nous savons, par l'exemple d'Aménophis III, que le renouvellement de ces unions princières était habituel.

LE DIEU KHONSOU CHEZ LES HITTITES On ne s'étonnera pas davantage que les dieux se soient déplacés d'un pays à l'autre, à la suite des princesses royales. Rappelons-nous que la déesse Ishtar « avait voulu aller en Égypte » pour guérir Aménophis III malade ; la contre-partie de ce voyage est décrite sur une stèle que Champollion avait repérée dans les ruines de Karnak et que Prisse fit transporter à Paris. L'inscription, rédigée à l'époque persane, garde le souvenir de l'envoi au pays de Bakhtan (site inconnu) en région hittite, d'un magicien et du dieu égyptien, Khonsou, pour guérir la princesse Bentresh. Or, celle-ci est l'enfant du grand roi de Khéta qui a donné sa fille aînée Neferourâ comme épouse au pharaon Ramsès II : nous voici donc ramenés, sous une forme légendaire, à des faits historiques. La princesse Bentresh est possédée par un démon ; pour la délivrer, le roi son père implore le secours de son puissant gendre et allié. Le magicien qu'envoie d'abord Ramsès y perd sa science ; de Thèbes, le roi expédie, en dernier recours, une statue du dieu Khonsou, confié à une escorte qui comporte un grand navire, cinq transports, de nombreux chars et chevaux. Khonsou mit un an et cinq mois pour arriver en Bakhtan : mis en présence de la princesse, il la prit sous sa protection magique et l'exorcisa sur-le-champ. L'esprit possesseur, qui causait tout le mal, se manifesta et dit au dieu Khonsou : « Bakhtan est ta ville ; ses serviteurs sont ton peuple ; moi-même je suis ton esclave ; je vais retourner à la place d'où je viens, pour satisfaire ton cœur ; mais que ta Majesté ordonne de célébrer un jour de fête pour moi, avec le prince de Bakhtan. » Pendant cet entretien, le prince, son armée, toute l'assistance, tremblaient de peur. On exécuta les désirs du démon, et le prince prit dans son cœur la résolution de garder à Bakhtan un dieu si puissant et si utile à posséder ! Mais Khonsou manifeste son désir de retourner en Égypte, par l'envoi de songes funestes, qui troublent le sommeil du prince. Alors, celui-ci renvoie Khonsou à Thèbes, où ce dieu est magnifiquement reçu par Ramsès II, dix ans après son départ pour le pays de Khéta.

Sous le coloris légendaire de ces épisodes, nous discernons les relations courtoises et cordiales qui unissaient les familles royales et les cours d'Égypte et des pays

hittites. Les intérêts commerciaux n'étaient point oubliés : Ramsès II réclamait les produits rares, les métaux du Taurus et d'Arménie, surtout le fer de Kizwadana. Et Khattousil répondait, sans trop d'empressement : « Pour le moment, je n'ai pas de fer pur de Kizwadana dans mes réserves ; mais j'ai écrit pour qu'on en fabrique. Dès qu'il sera fabriqué, je te l'enverrai. » En attendant, pour calmer l'impatience de son gendre très respecté, Khattousil lui expédie... « une seule dague en fer pur. »

IV

Mernephtah repousse les Libyens. L'exode.

Le déclin du condominium Ramsès II a survécu quarante-six ans au traité de 1278. La réputation de conquérant que lui ont faite les Grecs, sous le nom de Sésostris, résulte surtout de la légende qui a concentré, sur le vainqueur de Qadesh, des traits empruntés à divers Pharaons antérieurs. Au total, Ramsès II fut, pendant un demi-siècle, un roi pacifique. L'éclat de son règne est dû aux heureux résultats de l'alliance hittite : c'est surtout par des œuvres de paix, construction de villes, palais, temples, que le nom de Ramsès revit dans l'histoire d'Égypte (chap. XI).

Comme il arrive aux souverains très âgés, les dernières années de son règne furent attristées par de sombres pronostics. L'orage qui s'amoncelait jadis au-dessus de Qadesh, et que le condominium égyptien-hittite avait détourné longtemps, s'approchait plus terrifiant encore. Ramsès II vécut assez pour voir la décadence rapide de la dynastie hittite. Doudkhalia IV, fils de Khattousil, et Arnouanda IV, suivi de Doudkhalia V, ses petits-fils, se succèdent, de 1260 à 1200, dans des règnes sans gloire ; leur autorité, leurs possessions territoriales s'émiettent au point qu'après eux le royaume de Boghaz-Keui disparaît de l'histoire (vers 1200), avec une soudaineté qui rappelle l'effondrement des Pharaons après l'invasion des Hyksôs. Les sources historiques de Boghaz-Keui, si abondantes jusqu'ici, sont brusquement taries : nous constatons ce « vide monumental » qui révèle les catastrophes nationales. En effet, si les documents hittites se taisent, les archives assyriennes nous révèlent que Toukoulti-Inourta (1260-1235), écrasant la dynastie de Babylone en 1241, a occupé pendant sept ans la vieille capitale de la Basse-Mésopotamie. La puissance d'Assour, libérée de ce contrepoids, reprend son extension en Arménie et sur l'Euphrate : ses progrès s'expliquent par la carence

des Hittites. Or, si les héritiers de Khattousil ne peuvent réagir, c'est que le cœur de leur empire est de nouveau oppressé sous le poids d'une avalanche humaine, que nulle puissance du monde, pas même celle de l'Égypte, n'est plus de force à contenir.

Grandes migrations au sud de l'Europe Au moment où l'octogénaire Ramsès céda le trône à son fils Mernephtah, souverain déjà vieillissant (1232), la migration générale des peuples aryens, venus de la péninsule des Balkans et des plaines méridionales de la Russie actuelle, avait repris son débordement sur l'Égée et l'Asie Mineure. La cause déterminante de cette crue nouvelle semble être l'irruption de nouvelles tribus indo-germaniques, celles des Illyriens au nord-ouest des Balkans. Il en résulta, par contre-coup, un mouvement général, des populations jusque-là installées à titre précaire, en Grèce et sur les côtes et plateaux d'Asie Mineure. Tandis que les guerriers Doriens « ceux qui manient la lance », descendent du Pinde du Péloponèse, et de là gagnent les Cyclades et la Crète, ruinant partout la culture mycénienne, les tribus de la Thrace franchissent l'Hellespont et remettent en mouvement ces Mysiens, Toursha, Dardaniens, que Ramsès II avait décimés à Qadesh. A eux se joignent les Achéens du Péloponèse, dont, sous les précédents rois hittites, certaines tribus étaient aussi en Pamphylie. Ces Achéens y avaient fondé un Etat puissant, qui faisait respecter son indépendance ; aux textes cunéiformes, après la fin du quatorzième siècle, on les nomme « Achijawasha » ; c'est seulement depuis Mernephtah que les textes hiéroglyphiques signalent les « Akaiwasha ». Avec les Achéens — qui vont se répandre, depuis le Péloponèse et la Pamphylie, dans la Méditerranée orientale, et jusqu'à la Syrie et la Libye, les Européens de l'antiquité classique prennent place dans l'histoire de l'Orient.

Neutralité des Hittites Avant 1294, les tribus de la Troade s'étaient cristallisées autour du noyau hittite pour une coalition contre l'Égypte ; vers 1230, les anciens et nouveaux peuples en migration agissent aussi d'ensemble contre ces riches terres à blés, à vignes, à oliviers, la Syrie-Canaan, et l'Égypte, convoitées par ces multitudes de faméliques. Mais l'empire hittite n'a plus de force d'attraction, ni d'aptitude à commander ; il semble bien avoir compris que son propre intérêt lui prescrivait fidélité à l'alliance ; d'ailleurs Mernephtah continue ses bons offices et « lui expédie, par navires, des grains lors d'une disette, pour faire vivre le pays de Khéta ». Ces alliés affaiblis resteront inertes, et n'appor-

teront nul concours à l'Égypte qui se défend. Car c'est bien vers le Nil que les hordes tumultueuses se précipitent (1).

LIBYENS ET ACHÉENS Le point d'attaque est cette fois — comme en l'an 2 de Ramsès — la lisière occidentale du Delta, à la hauteur de Memphis. Les assaillants sont deux peuples qui apparaissent dans les textes égyptiens pour la première fois : 1° Les Libyens proprement dits : *Libou*, beaux guerriers à peau blanche, cheveux blonds, les yeux bleus, dont l'origine septentrionale est évidente, à cet aspect physique ; d'ailleurs, les textes signalent avec insistance qu'ils ne sont pas circoncis, à la différence des Orientaux. Leurs noms, et ceux des chefs, rappellent l'onomastique des Numides de l'antiquité classique. C'est d'eux que viendra la désignation « moderne » *Libye*, donnée par les Grecs à toute la zone occidentale contiguë à l'Égypte ; ce n'est que depuis le règne de Mernephtah que « Libye et Libyens » sont des termes employés correctement pour désigner cette région et ses habitants. Parmi les Libou, apparaissent la grande tribu des Mâshaouasha et la petite des Kehek ; ils deviendront les chefs de ces Temhou et Tehenou qui étaient, avant leur arrivée, les tribus que nous appelions « des Libyens » ; ils les entraînent, avec eux, contre les Égyptiens. L'armement de ces Occidentaux est analogue à celui des Égyptiens ; notons un usage plus grand des armures et des grandes épées de bronze et de fer.



SHARDANES
(G. Hanotaux fils).

2° Les « Akaiwasha, des Pays de la Mer » — qui sont seuls à porter cette épithète ; nous les appelons, pour abréger, Peuples de la mer : ce sont nos Achéens du Péloponèse, des îles de l'Égée et de Pamphylie. Eux aussi sont incirconcis.

Ces groupements principaux entraînent avec eux les peuples du Nord, c'est-

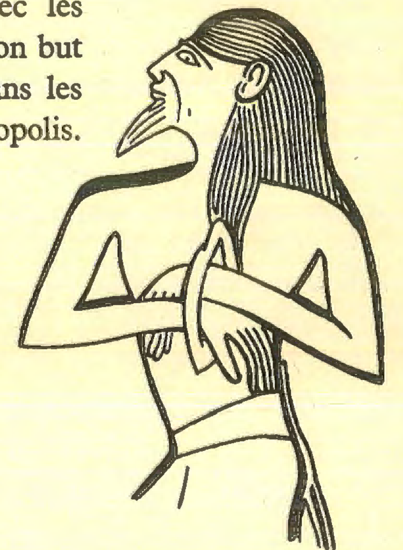
(1) La grande attaque contre Mernephtah nous est connue par une colossale inscription de quatre-vingts lignes sur le mur oriental de Karnak (vers le VIIe pylône), retrouvée par Champollion ; le récit a été confirmé par une grande stèle d'Athribis, et par l'hymne de victoire gravé sur une grande stèle (originellement d'Aménophis III, puis réutilisée, regravée par Mernephtah) provenant du temple funéraire sur la rive gauche de Thèbes : on l'appelle *stèle d'Israël*, à cause de la mention de cette tribu sémitique.



LES COLOSSES DE RAMSÈS II. — TEMPLE D'IBSAMBOUL
Pastel original de Simon Bussy.

à-dire des Shardanes, des Shakalasha (Sicules), des Lyciens, des Toursha, — tous anciens ennemis de Séti Ier et de Ramsès II ; cependant ceux-ci viennent en moins grand nombre. Telle est l'élite des guerriers déversés sur l'Égypte : tous emmènent femmes, enfants, et leur misérable bagage d'émigrants.

MERNEPHTAH VAINQUEUR A PER-IRT (1227) Un fragment de colonne, au musée du Caire, précise que le 10e mois de l'an V (avril 1227) Mernephtah apprit, à Memphis, que « le roi des Libyens Merjej, fils de Did, avait envahi le pays de Tehenou, de concert avec les Achéens de la mer et les peuples du Nord » et que son but était de forcer la frontière occidentale de l'Égypte dans les plaines de Per-irt, à la hauteur de Memphis et d'Héliopolis. Malgré le mépris qu'il ressentait pour ces bandes qui n'avaient d'autre but que « de remplir leurs ventres », et « dont le chef avait tout l'aspect d'un chien », Mernephtah eut recours à Phtah, son protecteur. Celui-ci lui apparut en rêve : « Prends cette arme, dit le dieu en lui tendant un glaive, et bannis toute crainte de ton cœur ! » La bataille, dans la plaine de Per-irt, fut très acharnée : après un tir des archers qui dura six heures, on en vint à l'arme blanche, et sous le choc des épées et des chars, le vil vaincu de Libye prit la fuite, abandonnant armes, trésors, son harem de douze femmes, ses enfants, son bétail, etc... ; s'il put sauver sa vie, du moins son prestige de chef était-il à jamais perdu. On tua plus de 6 000 Libyens, plus de 2 000 Achéens, et les prisonniers hommes et femmes dépassèrent le chiffre de 9 000. Mernephtah poursuivit les vaincus et « cette Libye qui avait envahi l'Égypte » vécut désormais dans la terreur du Pharaon. L'hymne triomphal décrit en termes vivants la consternation des ennemis :


UN ROI DES MÂSHAOUASHA
(J.-J. Clère).

« Désormais, chez les Libyens, les jeunes disent entre eux, à propos de victoires : « Nous n'en avons pas gagnées, depuis le temps de Râ ! » et le vieillard dit à son fils : « Hélas ! pauvre Libye ! » Les Tehenou ont été consumés en une seule année. » Quant à l'Égypte, elle se congratule en répétant : « Depuis le temps des dieux, l'Égypte a été la seule fille de Râ, et le fils de celui-ci y siège sur le trône de Shou. Nul ne peut faire le plan d'envahir son peuple, parce que l'Œil de tout dieu serait à la poursuite de qui voudrait l'assaillir... Aussi, chacun parle de la victoire que le roi Mernephtah a remportée sur les Tehenou... Chacun circule à nouveau librement sur les chemins, et les gens n'ont nulle peur. Les forteresses mêmes

sont délaissées ; les citernes (du désert) restent ouvertes ; les créneaux des murs reposent en paix, et c'est le soleil seulement qui réveille leurs gardes. Les Mazoï se reposent et dorment. Les troupeaux des champs restent dans les prairies, sans bergers, ou s'étendent au bord de l'eau du fleuve. On n'appelle plus, on ne crie plus, la nuit : halte ! halte ! dans la langue des ennemis. Chacun va chantant et il n'y a plus de cris de gens en deuil. Les villages sont remis à neuf et celui qui a cultivé son grain pourra manger ».

Pour terminer, voici, d'après la « stèle d'Israël » un coup d'œil optimiste sur l'état du monde oriental : « Les princes (étrangers) gisent à terre et crient « Salam ! » ; aucun d'eux ne relève la tête parmi les Neuf Arcs. Tehenou est dévasté ; le pays de Khéta reste pacifique ; Canaan est fait prisonnier ; Askalon est dépouillé ; Gezer est rançonné ; Yenoam est réduit à rien ; Israël (1) est désolé et n'a plus de demeure ; Kharou est comme une veuve vis-à-vis de l'Égypte. Tous les pays ensemble sont en paix, et quiconque tourne autour (agressif) est maté par Mernephtah. »

TROUBLES DYNASTIQUES À LA FIN DE LA XIXe DYNASTIE En réalité, la XIXe dynastie était épuisée en hommes et en ressources, après cet effort valeureux. Mernephtah survécut peu à sa victoire et mourut aux environs de sa dixième année de règne (vers 1222). Pendant les vingt ans suivants, quatre pharaons se succèdent, dont subsistent très peu de monuments, sauf des tombeaux dans la vallée des Rois. Ce sont : 1° Amenmessès, un usurpateur, qui a persécuté la mémoire de Mernephtah, en lui volant ses monuments — sévices qu'il a supportés, à son tour, de la part du deuxième successeur, Merneptah II Siphtah, lequel semble avoir été un légitime héritier. La personnalité marquante est sa femme, la reine Taousert, dont le beau tombeau existe dans la vallée des Reines. Le troisième roi, Séti II, a aussi les caractères d'un roi légitime ; du quatrième, Ramsès Siphtah, nous ne savons presque rien. Vient ensuite un pharaon énergique, Setnekht, qui a usurpé la tombe de Taousert ; c'est le père de Ramsès III ; il doit être regardé comme le fondateur de la XXe dynastie.

Or, la disette monumentale signifie décadence de la XIXe dynastie. Ramsès III trace, au grand papyrus Harris, un tableau extrêmement pessimiste de l'Égypte en cette fin du treizième siècle.

« Le pays d'Égypte était à l'abandon, tout homme y était privé de ses droits, et il n'y avait plus de chef, pendant des années nombreuses. L'Égypte était alors au pouvoir des grands et des régents de villes, chacun tuant son voisin, grand ou petit. Vinrent ensuite d'autres temps, des années vides (de rois), où Iarsou, un Syrien

(1) C'est l'unique mention d'Israël dans les textes égyptiens.

(Kharou) faisait fonction de prince. Il possédait tout le pays sous son commandement unique, tenait unis ses partisans, et ravageait les biens des autres. Les dieux étaient dans le même état (fâcheux) que les hommes : les offrandes n'étaient plus présentées dans les temples.

« Alors les dieux résolurent de pacifier le pays et de le ramener à un ordre légal. Ils choisirent comme chef, pour le pays entier, un fils sorti de leur corps, le roi Setnekht. Pareil au dieu Khepri et à Seth, quand il est en colère, il rétablit l'ordre dans le pays entier, il frappa les rebelles qui étaient en Égypte, purifia le grand trône d'Égypte, et devint le seigneur des Deux Terres, sur le siège d'Atoum ; il confirma les temples dans la possession des offrandes et les rendit au service de l'Ennéade des dieux, selon leurs règlements. »

Aucun texte égyptien ne confirme, ni ne contredit ces renseignements, qui proviennent cependant de Ramsès III en personne. L'usurpation d'un Syrien, en des temps troublés, n'est pas inadmissible ; rappelons des exemples parallèles à la fin de l'Ancien et du Moyen Empire. Nul besoin d'envisager une invasion du Delta par des bandes syriennes : il suffit de voir en cet Iarsou un des grands fonctionnaires de la capitale du Nord, Per-Ramsès, parmi lesquels se distinguaient les Syriens, tel que le Jankamou des lettres d'El-Amarna. On remarque auprès des Pharaons — comme plus tard à la cour des Césars — des étrangers, qui captaient la confiance du maître, et que cette faveur plaçait en marge, et au-dessus, de l'administration régulière, avec les titres de « premier héraut » (c'est le porte-parole du roi) et d' « échanson de Sa Majesté ». Précisément, sous Mernephtah une stèle d'Abydos révèle l'autorité déléguée au sémite Ben-Azana. De pareilles situations seront données à des étrangers à la cour de Ramsès III : la tradition biblique sur l'autorité de Joseph, devenu le « premier ministre » de Pharaon, s'explique par des cas pareils.

AGITATION DES PEUPLES CAPTIFS EN ÉGYPTE Ce nom de Joseph nous amène à parler des Israélites qui, selon la Bible, auraient, sous les Ramessides, souffert de persécutions dans le Delta, et contribué à augmenter le désordre par une révolte et leur exode.

Un des facteurs de troubles dans le Delta était, en effet, la présence de ces captifs ramenés par myriades d'Asie, depuis les expéditions des Thoutmès, — et parfois de populations entières, transplantées dans la vallée du Nil — ; le cas se présente surtout pour des Libyens. On les employait aux durs travaux des carrières de pierre (Tourah), des mines (au Sinaï, en Nubie), et à la construction des villes, palais, forteresses, temples, tombeaux. Quand les circonstances extérieures ou inté-

rieures amenaient un relâchement de surveillance, il s'ensuivait révoltes, pillages, tentatives de repasser la frontière. Diodore cite le cas de Babyloniens (?) capturés par Sésostris (Ramsès II ?), qu'on aurait employés à bâtir une ville près de Memphis ; un jour ils s'emparent de la ville et la nomment Babylone ; une cité de ce nom existe, en effet, dans le voisinage d'Héliopolis. Des captifs troyens (?) auraient fondé ainsi la ville de Troiou (Tourah), à proximité des célèbres carrières, dans les mêmes parages. D'autres étrangers, que citent des documents de l'époque ramesside, employés aux corvées de transports et de construction, portent le nom *'Aper*, pluriel *'Apouriou*.

Chabas avait cru reconnaître dans 'Aper une transcription de l'éponyme biblique 'Eber, fils de Sem, et père de nombreuses tribus sémitiques, les 'Ibri, c'est-à-dire les Hébreux ; il se demandait si nos 'Apouriou, chargés de corvées, ne seraient pas les Hébreux, qui pétrissaient les briques, et bâtissaient les villes de Pithom et Ramsès pour le compte de Pharaon, lors de leur captivité en Égypte. Cette identification a été très discutée, comme il arrive pour toute hypothèse qui touche aux questions bibliques. Depuis que les lettres d'El-Amarna ont révélé le rôle capital joué par les nomades sémites Khabiri = ('Ibri (1) en Asie antérieure, — et spécialement en Syrie-Canaan, contre les Égyptiens, aux quinzième et quatorzième siècles — nous inclinons à reprendre l'hypothèse de Chabas, étayée d'arguments nouveaux. Il ressort des sources récemment publiées, 1° que les 'Ibri (Hébreux) — nom donné par les étrangers aux fils d'Israël — font partie du vaste groupe des Khabiri, qui cherchent à s'établir en Canaan depuis le quatorzième siècle au moins ; 2° ils sont en rapports hostiles avec les Pharaons, pendant l'occupation égyptienne ; 3° comme tels, les 'Ibri ont pu fournir des tribus immigrées, ou déportées en Égypte, où leur nom a pu être transcrit 'Apouriou.

Que les 'Apouriou soient des Sémites de Palestine, cela résulterait, en dernier lieu, d'une stèle de Séti Ier, retrouvée par M. Fisher à Beishan : les 'Apouriou y seraient nommés parmi les tribus vaincues sur le Jourdain. Toutefois, ce point essentiel n'est pas encore suffisamment confirmé : la stèle, de lecture très difficile, n'a pas été publiée *in extenso*.

Ces faits remettent en question les traditions sur le séjour des Israélites en Égypte et leur fuite hors d'Égypte, *l'Exode*, que beaucoup d'historiens situent sous les règnes de Ramsès II et de Mernephtah.

(1) Les mots 'Ibri et 'Aper, ont, à l'initiale, une forte aspirée, qui est rendue, dans les transcriptions cunéiformes, par *kh* d'où : Khabiri

L'EXODE SELON LA BIBLE Nous ne rappellerons que très brièvement le récit biblique. Les fils du patriarche Jacob, surnommé Israël, se seraient établis dans le pays de Goshen (région fertile de l'ouâdi Toumilât) au temps du pouvoir de Joseph, devenu premier ministre de Pharaon. Après une longue et tranquille prospérité, un Pharaon « qui n'a pas connu Joseph », donc plus récent, persécute les Israélites, les force à bâtir les villes-magasins de Pithom et de Ramsès. Si ces noms de villes sont exacts, les événements se passent au temps de la fondation de ces villes, c'est-à-dire sous Ramsès II. Plus on opprimait Israël, plus il proliférait et se propageait dans la région. Pharaon s'effraye et exige la mise à mort des enfants mâles : mais la propre fille du roi recueille un petit garçon de la tribu de Lévi, jeté au Nil (1), l'adopte, lui donne le nom égyptien Mes (= l'Enfant), d'où vient Moïse. Instruit dans toute la science des Égyptiens, Moïse veut affranchir Israël, prêche la révolte, frappe l'Égypte de dix plaies et d'une épidémie, et réussit à faire sortir miraculeusement son peuple, en traversant la mer Rouge et en se réfugiant au Sinaï. Là Israël, après avoir conclu l'Alliance avec l'Éternel, reste quarante ans au désert, par suite de son impiété. Ce n'est que bien plus tard que les tribus du peuple élu abordèrent la terre promise de Palestine, en contournant le désert par le Sud-Est, et par la rive orientale du Jourdain.

Quant aux Égyptiens, c'est en vain qu'ils tentèrent de s'opposer à l'Exode. La mer Rouge, qui s'était entr'ouverte pour laisser passer Moïse et les Israélites à pied sec, se referma sur « les chars de Pharaon et son armée » et les engloutit. Puisque les persécutions ont commencé contre Israël au temps de Ramsès II, l'Exode doit se placer une génération après ce règne : le Pharaon ennemi de Moïse et contemporain de l'Exode serait Mernephtah.

CONDITIONS HISTORIQUES DU SÉJOUR D'ISRAËL EN ÉGYPTE Interrogeons maintenant les monuments égyptiens : ils se taisent sur ces sujets qui intéressent si vivement les Juifs et les chrétiens. Aucun texte hiéroglyphique explicite ne confirme, ni n'infirme, la tradition biblique sur l'arrivée des Israélites, sur l'existence de Joseph et de Moïse, sur les circonstances de l'Exode, ni sur la localisation de cet événement au temps de Mernephtah.

Toutefois, nul historien ne conteste la possibilité du séjour en Égypte d'une tribu sémitique, telle que celle des fils de Jacob : n'avons-nous pas signalé l'arrivée à Beni-Hassan d'un groupe de trente-sept Asiatiques du désert, des Sémites, vers

(1) Trait commun, dans le folklore oriental ; voir le cas d'Horus en Égypte, du roi Sargon d'Agadé, qui régna vers 2580, etc.

l'an 1900? (supra, p. 274). D'autre part, les aventures de Joseph, l'épisode de la femme de Putiphar (1), les détails sur les travaux agricoles, la situation des paysans, et des captifs, la cour en Égypte — de même, la jeunesse de Moïse, sauvé des eaux, ses tours de magicien, jusqu'au miracle de la mer coupée en deux (2) — tout cela donne l'impression soit de choses vues, soit de légendes entendues, en Égypte.

Quant à l'Exode, il est certain que les circonstances politiques, et l'état prolongé des troubles dans le Delta, soit pendant l'expulsion des Hyksôs, soit après Aménophis III, soit au temps de Mernephtah, ont pu favoriser la fuite de populations retenues en Égypte.

L'historicité d'un séjour des Israélites et d'un exode, est donc plausible. Ce qui est discuté, c'est la localisation de l'Exode au règne de Mernephtah, et l'arrivée si tardive des Israélites en Canaan.

RELATIONS PROBABLES D'ISRAËL AVEC LES HYKSÔS Nous avons vu *(supra*, p. 284*)* que les Sémites se trouvaient l'élément le plus nombreux, sinon dirigeant, parmi les Hyksôs, lors de leur arrivée dans le Delta, vers 1680. Sur les scarabées de ce temps se lit le nom d'un roi usurpateur « Yʿ qb-hr » ou « Jacob-el ». Cela ne permet-il pas de croire, écrit Breasted, « que peut-être un chef des tribus de Jacob-Israël conquit momentanément le pouvoir? La migration de ces tribus en Égypte, à cette époque, s'expliquerait singulièrement bien par un événement de ce genre. Dans ce cas, les Hébreux d'Égypte ne seraient autre chose que des alliés bédouins de l'empire de Qadesh, celui des Hyksôs. C'est de là que serait née la tradition, en partie exacte, d'après laquelle les Hyksôs étaient des « peuples pasteurs ». La supposition, un peu facile, de l'historien Josèphe, qui identifie les Hyksôs avec les Hébreux, contient, dans ce cas, un fondement de vérité ».

Entrés avec les Hyksôs, les Israélites ne seraient-ils pas sortis d'Égypte avec eux (3)? Les spécialistes les plus récents qui aient approfondi ces questions, Hall, Peet, Gardiner, combattent l'opinion accréditée de Maspero, Petrie, Naville, qui accepteraient plus volontiers de suivre la tradition courante et de s'en tenir à l'époque de Mernephtah. Selon l'explication la plus récente, l'expulsion des tribus de Jacob et de Joseph se confondrait avec l'expulsion des Hyksôs, au début de la XVIIIe dynastie, vers 1580. Revenus en Canaan et en Syrie, lors du reflux général des Sémites, les Israélites auraient repris rang parmi ces Khabiri-Ibri, que les lettres d'El-Amarna nous présentent tels que des nomades avides de trouver un établissement, et qui se heurtent, en tous lieux, aux sédentaires de toute race : les Cananéens, en place depuis des siècles; les conquérants de fraîche date, Hittites, Mitanniens, Égyptiens. Ce que nous appelons la conquête de la terre promise aurait commencé, pour les Israélites, dès le repli des Hyksôs en Canaan, soit après 1580, — et non après un exode sous Mernephtah, suivi du séjour au Sinaï, ce qui ramènerait, au bas mot, vers 1150.

(1) Épisode tiré du conte égyptien des *Deux frères* (papyrus d'Orbiney).
(2) Voir les prouesses d'un magicien au papyrus Westcar.
(3) Consulter, à ce sujet, l'exposé très détaillé de A. LODS, *Israël* (1930), p. 189-215.

Cette présence des ʿIbri-Israélites en Canaan expliquerait : les tentatives incessantes des Khabiri sur Sichem, Jérusalem, Beishan, Gézer, aux quinzième et quatorzième siècles (1); les noms de localités formés d'après Jacob, Joseph, etc., dans les listes dressées depuis les Thoutmès jusqu'à Ramsès III; l'existence des ʿAperiou à Beishan sous Séti Ier, vers 1308; l'installation d'un État d'Israël près de Gézer, sous Mernephtah, vers 1228.

Quant à la mention isolée des villes de Ramsès et de Pithom au récit biblique — argument le plus invoqué pour situer l'Exode après Ramsès II — elle serait une interpolation, à l'époque tardive où les textes ont été remaniés et mis par écrit. Pour l'ensemble de la question « Israël en Égypte », dans l'état encore précaire d'information où nous restons, l'hypothèse la plus plausible est de la rattacher à l'invasion, au séjour en Égypte, et à la sortie des Hyksôs, dont Israël aurait partagé la bonne et mauvaise fortune.

V

RAMSÈS III AUX PRISES AVEC LES LIBYENS ET LES PEUPLES DE LA MER

LA XXe DYNASTIE ET RAMSÈS II Vers 1200, Setnekht fonda la dernière dynastie « impériale » de Thèbes, après avoir rétabli l'ordre avec l'aide des prêtres, qu'avait molestés le Syrien Iarsou. Son règne fut court; seule la première année en est citée; les monuments laissés sont insignifiants; le tombeau même du roi n'est pas son œuvre. Tout ce que nous savons de Setnekht, c'est le témoignage sur son énergie que lui a décerné son fils, Ramsès III, dans le passage, cité plus

(1) Lettres d'Amarna

haut (p. 354), relatif aux troubles avant l'avènement de la XXe dynastie (1).

Par contre, Ramsès III, son fils, associé au trône de bonne heure, régna trente-deux ans et a laissé des monuments très importants (1200-1168). Son temple funéraire, sur la rive occidentale de Thèbes, à Médinet-Habou, est le mieux conservé des édifices du Nouvel Empire, le plus riche en bas-reliefs et textes historiques. De son temps fut écrit le plus grand papyrus qui nous soit parvenu : il mesure 45 mètres de long et contient 117 pages de texte : c'est un inventaire des donations faites aux temples, au cours des trente-deux années de règne, rédigé par Ramsès IV, le fils du roi, pour être placé dans la tombe de son père, comme témoignage de ses vertus. En dehors des renseignements d'une valeur inappréciable sur la condition politique et économique des temples, au début du douzième siècle, le papyrus nous donne, en conclusion, un exposé historique du règne, avec un tableau, malheureusement trop sommaire, de l'anarchie qui a précédé, et des réformes qui ont suivi, l'avènement de Ramsès III.

Dans cet exposé, Ramsès III est censé expliquer son œuvre. Nous ne serons pas surpris qu'il ait attaché la plus grande attention à une réorganisation de l'armée, surtout à son recrutement, soit en contingents nationaux, soit en mercenaires. Depuis que Ramsès II et Mernephtah avaient favorisé l'installation, dans la vallée du Nil, de tribus sémitiques, asianiques et libyennes, la réglementation du service militaire dû par ces étrangers était devenue urgente. « J'ai créé en Égypte de nombreuses classes (2), y comprenant les fonctionnaires du palais, les grands chefs, une infanterie nombreuse, la charrerie, par centaines de mille ; — les (mercenaires) Shardanes et Kehek, innombrables ; — des auxiliaires par dizaines de mille ; — et des laboureurs pour l'Égypte. » Il résulte de ces réformes que les difficultés antérieures provenaient d'une mauvaise surveillance militaire, de la non-exécution du service par les assujettis, et probablement d'une rivalité entre soldats nationaux et mercenaires. Vu l'affaiblissement de la population, après trois siècles de guerres, il devenait d'importance suprême d'utiliser avec discernement les mercenaires pour la défense des provinces extérieures, et de l'Égypte, menacée par les migrations venues de Méditerranée.

Ramsès III eut bientôt l'occasion de mettre à l'épreuve son armée. De l'an V

(1) La *XXe dynastie de rois Diospolitains* comprend :
Setnekht, vers 1200.
Ramsès III (1200-1168).
Les Ramsès IV à XI (env. de 1168 à 1085).

(2) Au sens de classes pour le service militaire : *zamou*.

à l'an XI (1195 à 1189) trois formidables coups de bélier sont portés contre « le mur de fer qui protège l'Égypte ». Tour à tour les Libyens, les Peuples du Nord et Peuples de la mer, déferlent jusqu'au Delta : dernières vagues, les plus redoutables, du mascaret qui assaille les rives de l'Égypte depuis Ramsès II et Mernephtah.

MÂSHAOUASHA, PHILISTINS, ZEKAL En l'an V (1195), le « pays de Temhou » fut de nouveau inondé par les tribus des Mâshaouasha, conduites par Merjej et Didi, anciens adversaires de Mernephtah, et trois autres chefs. Le Delta occidental est envahi, et occupé, par les deux rives de la branche canopique, jusqu'aux approches de Memphis.

Or, les cheikhs d'Amourrou, en Syrie, subissaient une pression analogue, de la part de peuples migrateurs qui les poussaient vers le Sud. C'étaient « les peuples des pays du Nord, tous agités, parce que de nouveaux venus, les Poulestiou = *Philistins*, aidés des Zekal, dévastaient leur pays : c'étaient des guerriers sur terre, et, à la fois, sur la grande mer. »

Nous voyons ici entrer dans l'histoire ces Philistins, que la Bible fera connaître après leur établissement en Canaan ; les bas-reliefs égyptiens les figurent comme de grands guerriers, coiffés d'un bonnet à mentonnière, surmonté d'un bouquet de plumes hérissées ; ils portent un justaucorps de cuir, et manient la lance, l'épée longue et le bouclier rond. Comme les Achéens et les Shardanes, ils venaient de Carie ; après avoir séjourné en Crète, ils s'étaient aventurés sur la Méditerranée orientale, depuis la Libye jusqu'à la Syrie, avec l'Égypte pour objectif principal. Leurs associés sont ici les Zekal, célèbres par leurs pirateries maritimes, que nous avons rencontrés souvent parmi les adversaires de Pharaon. — Or, Philistins et Zekal envoyèrent navires et guerriers au secours des Mâshaouasha : les uns, venus d'Afrique du Nord, suivirent la route de terre, par la côte libyenne ; les autres « entrèrent dans les bouches du Nil ».

Ramsès III avait massé ses troupes égyptiennes, et des mercenaires Shardanes, autour d'une forteresse dénommée « Ramsès III châtie Temhou », de site indéterminé. Il attaqua furieusement les coalisés et remporta une victoire complète : 12 535 morts et un grand nombre de prisonniers, telles furent les pertes des vaincus.

LA GRANDE MIGRATION DES PEUPLES DU NORD ET DE LA MER (1192) Succès éphémère, qui n'avait pas encore brisé l'élan des peuples migrateurs. Repoussés en Libye, mais actionnés par les Doriens et les Achéens du Nord, ils firent sentir leur pression tout le long de la côte asiatique, depuis la Cilicie

jusqu'au Delta. En l'an VIII (1192), le mouvement prit une amplitude plus considérable qu'au temps de la coalition de Qadesh (1294), et renversa toute résistance. Les premières victimes en furent les Hittites et la province syrienne : de cette époque date la ruine définitive de l'empire de Boghaz-Keui. La disparition des archives hittites sous Doudkhalia V donne une preuve *ab silentio;* mais les textes de Médinet-Habou l'affirment en propres termes : « Les Peuples (du Nord), dans leurs îles, étaient dans l'agitation et furent emportés tous à la fois. Pas un pays ne put tenir devant leurs bras, depuis le pays de Khéta, Qodi, Carchémish, Arvad, Alasya, tous furent ravagés. Ils établirent un camp unique en pays d'Amourrou et ruinèrent la contrée et ses habitants. Puis, poussant le feu devant eux, ils avancèrent contre l'Égypte. Leurs soutiens principaux étaient les Philistins, les Zekal, les Shagalasha (Sicules), les Danaéens, les Ouashasha (1). Tous ces peuples étaient unis, et avaient lié leurs mains pour (s'étendre) sur les pays, aussi loin que le cercle de la terre. Leurs cœurs étaient confiants et pleins de leurs projets (de conquête). »



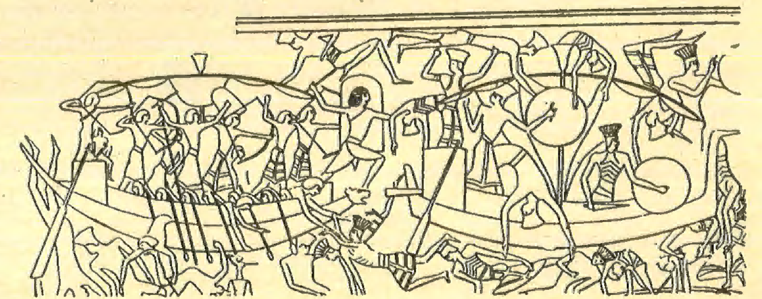
PHILISTIN
(J.-J. Clère).

Ramsès III ne perdit pas courage. A Médinet-Habou, nous le voyons inspectant ses fantassins et ses charriers, leur faisant distribuer arcs et flèches, lances, épées recourbées et poignards. Lui-même se hâte de rejoindre « la frontière du Zahi », pour lui constituer « un mur de défense » imprenable. Soldats et chefs ne comptaient que des guerriers d'élite; les charriers étaient de premier ordre; les chevaux pleins de feu; les navires gardaient la côte. Le jeune roi brûlait de combattre au premier rang, comme son illustre ancêtre à Qadesh. Nous ne savons en quel port de Syrie il arriva au contact de l'ennemi; c'était près « d'une forteresse (Migdol) de Ramsès III »; peut-être les tableaux montrent-ils d'une part un combat sur terre, d'autre part une action navale, sur la côte. L'épisode le plus curieux de la bataille figure la ruée des Shardanes mercenaires sur un convoi de Philistins (p. 364). Des chars rustiques, sur roues pleines, en bois brut, attelés de quatre bœufs, montés par des gens sans armes, mais escortés de piquiers, cuirassés et coiffés de casques à plumes, voilà sous quel aspect se présente à nous la population philistine en route vers de nouvelles régions, avec la tranquille insouciance des émigrants : mais une troupe de mercenaires Shardanes, bien découplés, attaque de la lance et de l'épée l'escorte et les chars, et les massacre sans pitié, tandis que les Égyptiens ligotent d'autres guerriers qui se sont rendus prisonniers.

(1) Le papyrus Harris ajoute à cette liste « les Shardanes de la mer », nouvelle migration de ce peuple, à distinguer des mercenaires au service des Pharaons. L'Institut oriental de Chicago a publié magnifiquement les bas-reliefs de Médinet-Habou.

La bataille navale

D'autre part, nous assistons à une tentative de débarquement des Peuples de la mer, peut-être dans le voisinage d'une des bouches du Nil, où ils essayaient de pénétrer (1). Cinq navires de haute mer, de type asiatique, dont la proue et la poupe sont relevés, s'approchent de la côte, chargés de Philistins, de Zekal, de Shardanes. Ils sont accueillis par des salves très nourries de flèches, tirées avec une grande précision par les archers d'Égypte, alignés sur la côte comme à l'exercice; de rares Philistins, qui avaient pu aborder, sont exterminés à l'arme blanche, ou capturés. D'ailleurs, quatre navires égyptiens, aux dimensions moindres, du type fluvial, ont interposé leurs coques entre la côte et les bateaux ennemis; leurs équipages, composés de marins, mais aussi de fantassins munis d'arcs et d'épieux, parmi lesquels sont des Shardanes mercenaires, se lancent bravement à l'abordage, font chavirer les navires ennemis, précipitent à l'eau Philistins et Zekal, ou les ramènent, déjà ligotés, vers la rive.



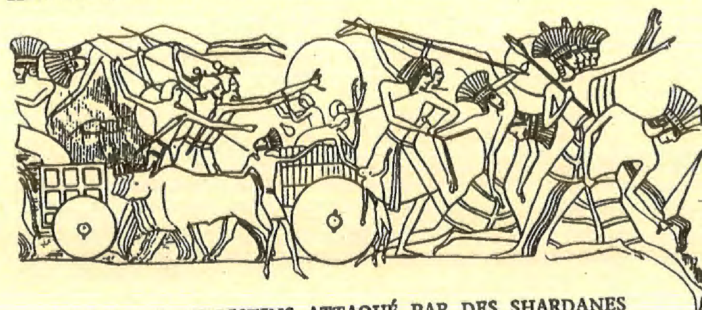
BATAILLE NAVALE : ÉGYPTIENS CONTRE PHILISTINS

A Médinet-Habou, Ramsès III fit graver sur les murs : « Ceux qui ont violé ma frontière, n'ont plus de semence; leurs cœurs et leurs âmes sont finis, à jamais. Contre ceux d'entre eux qui étaient massés sur la mer, un feu dévorant (2) vint au-devant d'eux dans les ports des bouches (fluviales); et, sur la côte, un mur de métal (3) les encercla. Ils furent massacrés, renversés sur la rive, et leurs navires, chavirés, laissèrent tomber à l'eau tout leur matériel. » Le roi put se vanter à juste titre d'avoir interdit à ces barbares de voir les frontières de l'Égypte; et pourtant « ils se souviendront de l'Égypte ! et quand on fera mention de mon nom chez eux, puisse cette pensée les consumer ! »

(1) On peut penser à la bouche pélusiaque du Nil.
(2) C'est-à-dire, la flotte des Égyptiens.
(3) L'armée de terre égyptienne.

L'Égypte était sauvée. La victoire de Ramsès III fut, en effet, décisive, au point de dégoûter à jamais les Peuples de la mer de tout débarquement sur les côtes du Delta. Ils refluèrent, pour la plupart, sur les îles de l'Égée, en Sicile, en Sardaigne, en Italie, où, sous le nom de Sicules, de Sardes, d'Étrusques, ils réussirent à s'établir. Quant aux Zekal et aux Philistins, promoteurs de l'agression, ils s'agrippèrent à la côte asiatique : nous les y retrouverons, en Phénicie et en Palestine.

La province d'Asie envahie C'est que la résistance victorieuse de l'Égypte ne changeait rien à la situation en Asie antérieure. L'empire hittite était effondré ; le royaume d'Amourrou avait été submergé, la province égyptienne n'était pas évacuée par les Barbares. On peut vaincre l'armée d'un État régulier et imposer à celui-ci une frontière : mais comment endiguer une migration de peuples, que d'autres populations poussent en avant ou empêchent de revenir en arrière ?



CONVOI DE PHILISTINS ATTAQUÉ PAR DES SHARDANES

Liquider la situation nouvelle créée par le grand mouvement des Peuples de la mer — qui n'offrait plus un danger suprême, mais qui restait un problème très difficile — telle fut la tâche qui s'imposa à Ramsès III après l'an VIII.

Dans l'ancienne province d'Asie, Ramsès voudrait profiter de la ruine des Hittites pour restaurer son autorité jusqu'au Naharina. Ici les inscriptions manquent ; mais les bas-reliefs décrivent une expédition en pays Amourrou, depuis la côte jusque sur l'Oronte, où le roi enlève la ville de Shabtouna, au sud de Qadesh ; assaut donné à des forteresses, combats de chars, capture de prisonniers, où figurent Hittites, Amorites, Bédouins, Shardanes et Toursha ; listes des peuples vaincus, avec les noms de Carchémish et de Mitanni, — tels sont les témoignages flatteurs des conquêtes du roi. Pourtant, quelques-uns de ces tableaux ne seraient-ils pas copiés des bas-reliefs de Ramsès II, et sans valeur historique applicable au présent règne ? Quoi qu'il en soit, les succès de Ramsès III, en Syrie, furent éphémères : les derniers Ramsès ne possèdent plus aucune suzeraineté, à plus forte raison, aucun territoire sur l'Oronte, ni sur la côte du Zahi ; la Syrie et le Liban leur échappent. Dès lors, les Cananéens de la côte, c'est-à-dire les Phéniciens, et le royaume indigène d'Amourrou se libèrent des Hittites et des Égyptiens.

Égyptiens sur le plateau de Canaan Au sud du Liban, la situation politique est plus complexe. Ramsès III occupe le plateau intérieur et la Galilée : une statue de lui vient d'être retrouvée dans le temple-forteresse des Égyptiens à Beishan. Les listes des populations vaincues font connaître les noms Lévi-El, Joseph-El, Jacob-El qui désignent des tribus israélites installées en Canaan. Mention est faite d'une campagne contre les Shasou de Seir, en pays d'Edom, qui fournirent un abondant tribut d'esclaves et de bétail. Dans le désert sinaïtique, on creuse une grande citerne ; les mines du Sinaï, et même les côtes de Pount sont visitées par des expéditions. L'action de l'Égypte reste donc vigilante et efficace du Delta à la Galilée.

Philistins sur la côte de Palestine Néanmoins les faits, sinon les textes, nous apprennent que les Philistins se sont implantés sur la côte de Canaan qui désormais portera le nom « Palestine ». Selon la Bible, ils occupaient cinq villes : Gaza, Ascalon, Ashdod, Gat, Eqrôn, dirigées chacune par un chef, et formant confédération. Plus au nord, le port de Dor servait de base aux pirates Zekal, dont les navires rançonnaient le commerce maritime des ports de Phénicie.

Cette situation paradoxale : suzeraineté sur le plateau, abandon de la côte, persista sous Ramsès III, mais ne put se maintenir après lui. Les derniers Ramsès perdirent tout.

Ainsi l'empire égyptien n'a pu résister à l'ébranlement, suivi de ruine, du pilier hittite. Sous la pression des migrateurs, vaincus, mais inexpulsables, il fallut que les Égyptiens, après les Hittites, cédassent le terrain aux peuples jeunes, qui s'étaient instruits sous le régime de l'administration hittite et pharaonique, Israélites, Amorites, Phéniciens.

Installation des Libyens en Égypte Sur l'autre frontière de l'Égypte, du côté de la Libye, la situation évolue à peu près de même. Les Mâshaouasha, vaincus et décimés en l'an V, subsistaient cependant, et réclamaient, par prières ou menaces, des terres à proximité du Nil. Les textes de Médinet-Habou nous disent qu'ils envahirent le pays des Tehenou, et que ceux-ci, malgré la terreur qu'ils ressentaient vis-à-vis du Pharaon, avaient dû consentir à se joindre à l'invasion concertée contre le Delta : les ennemis tinrent conseil et se décidèrent « à risquer leurs vies sur les frontières de l'Égypte, pour conquérir ses collines et ses plaines... « Nous allons nous établir en Égypte, »

disaient-ils d'un commun accord, — et ils franchirent la frontière d'un flot continu. » — A la fin de l'an XI, le flot avait pénétré jusqu'à la localité Hatshât, près d'un canal « l'Eau de Râ », probablement dans le voisinage de Perart, où Merneptah avait arrêté les Libyens. Appuyés par les salves tirées par les archers, du haut des murs de deux forteresses voisines, Ramsès III et ses chars tombent sur les Mâshouasha comme une avalanche de pierres, les mettent en déroute et les poursuivent jusqu'au désert. Là fut tué Meshasher, le roi des Mâshaouasha, et fut capturé son père Keper, avec plus de 2 000 hommes et femmes, tandis que 2 075 cadavres ensanglantaient la plaine. Singulière victoire : au papyrus Harris, le roi rapporte quelle suite elle a comportée. « Les Libyens et les Mâshaouasha s'étaient installés en Égypte, ayant pillé les villes de la zone occidentale, de Memphis à Karabana (sur la côte). Mais j'ai abattu les Mâshaouasha, les Libyens (et cinq autres tribus). Et j'ai ramené ceux que mon glaive avait épargnés, comme captifs nombreux, ficelés comme des oiseaux par-devant mes chevaux, avec leurs femmes et leurs enfants, par dizaines de mille et leurs troupeaux par centaines de mille. J'ai installé à mon nom leurs chefs dans les forteresses ; je leur ai donné des capitaines d'archers et des chefs de tribus, marqués au fer rouge à mon nom, et réduits en esclavage ; leurs femmes et leurs enfants furent traités de même. Leurs bestiaux furent placés par moi dans la maison d'Amon ; ils comptèrent dans ses troupeaux, à jamais. »

Le même traitement fut appliqué aux Shardanes et aux Ouashasha de la mer : « Je les établis, dit le roi, dans les forteresses, à mon nom. Leurs « classes » étaient nombreuses, par centaines de mille. »

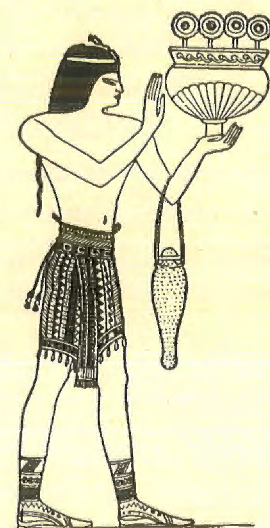
SÉCURITÉ PROVISOIRE DE L'ÉGYPTE En somme, Ramsès III ne se débarrasse des migrations sur le front libyque, qu'au prix d'une véritable occupation du Delta occidental par les Libyens et les Shardanes. Avantage incontestable : plus jamais l'Égypte ne fut troublée par une invasion venue du désert occidental. Ramsès III constate avec satisfaction que la sécurité est partout absolue : « J'ai fait que la femme d'Égypte peut circuler, la tête dévoilée, en toute place à son gré, sans qu'un étranger, ou que personne, ne la moleste sur la route. » Mais à quel prix ? Le texte ajoute immédiatement : « J'ai fait que les soldats d'infanterie et des chars soient installés (chez eux), en mon temps. Les Shardanes et les Kehek sont aussi dans leurs propres villes (au repos) allongés sur leur dos ; ils n'ont plus de crainte, n'ayant plus d'ennemi, ni venant de Koush, ni venant de Syrie. Leurs arcs et leurs armes sont déposés dans leurs arsenaux,

car ils sont satisfaits et ivres de joie. Leurs femmes restent avec eux, et leurs enfants à côté... Car je suis leur défenseur, et je fais vivre tout le pays, aussi bien les étrangers que le peuple égyptien, citadins et paysans, hommes et femmes... » Véritablement, les étrangers sont maintenant en Égypte comme chez eux ; ils le montreront bien, un siècle après : ces mercenaires mettront la main sur le palais et donneront la couronne à l'un d'eux, le mâshaouasha Sheshonq (930).

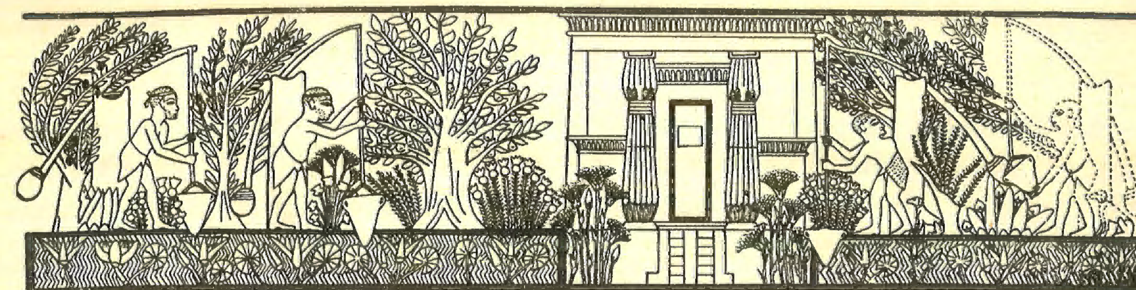
MÉSAVENTURES D'UN MESSAGER ROYAL EN PALESTINE ET EN PHÉNICIE Sous les derniers Ramsès (1168-1085), tandis que l'autorité intérieure passe aux mains des prêtres d'Amon en Thébaïde, et des mercenaires dans le Delta, les derniers vestiges de suzeraineté en Palestine disparaissent. L'indépendance complète des ports des Philistins et des Phéniciens apparaît dans un document significatif : un rapport rédigé au début de la XXIe dynastie, alors que le pouvoir royal est déjà divisé entre les mains du grand prêtre Herihor, à Thèbes, et du pharaon Smendès à Bubastis. Un messager royal, Ounamonou, est envoyé à Byblos, en l'an V de Ramsès XI, afin de ramener des pièces de bois, destinées à la construction d'une grande barque pour Amon. Parti de Tanis, Ounamonou aborde à Dor, port des Zekal, où il se fait voler, puis à Tyr et à Byblos. Ici, dans l'ancienne colonie, que les Pharaons ont occupée depuis les rois thinites jusqu'à Aménophis IV, le messager égyptien est fort mal reçu, parce qu'il arrive les mains vides. Le prince de Byblos refuse de livrer ses bois sans paiement, et déclare « qu'il n'est pas le serviteur de Pharaon ». On se hâte de le satisfaire, mais il se permet encore d'insulter Ounamonou en le conduisant ironiquement vers la tombe où reposent des messagers de Ramsès IX, retenus dix-sept ans à Byblos, au mépris de tout droit, et morts en captivité. Pendant des mois, Ounamonou reste à Byblos ; les pirates Zekal croisent devant le port et interdisent tout commerce régulier avec l'Égypte et les Iles. A cette insolence des Syriens et des Zekal, on peut mesurer la faiblesse des derniers Pharaons de la XXe dynastie.

L'ÉGYPTE CIVILISATRICE L'Empire égyptien d'Asie était ruiné pour toujours. Du moins, pendant deux siècles, l'Égypte avait été soustraite aux désordres qu'amène une invasion puis l'occupation par des Barbares. Le cataclysme d'une nouvelle « période des Hyksôs » lui fut épargné. Les Ramsès ne pouvaient échapper au contre-coup d'événements qui dépassaient de loin les frontières de la vallée, et auxquels ne résistèrent ni les Hittites, ni, plus tard, les Assyriens.

Il reste que l'œuvre de paix et d'organisation réalisée par les Pharaons en Syrie et en Palestine n'a pas été inutile à la prospérité de l'Orient. Ce prince de Byblos, qui, vers 1100, bafoue et moleste l'envoyé de Pharaon, déclare lui-même, avec quelque honte de sa conduite actuelle : « Et pourtant, la civilisation est venue d'Égypte en ces pays ! »



TRIBUT DE CRÈTE



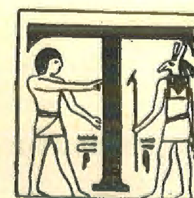
UNE VILLA À THÈBES (J.-J. Clère).

CHAPITRE X

LA VIE A THÈBES SOUS LA XVIIIe DYNASTIE

I

La capitale et ses ressources



Thèbes est le centre de cet Empire dont nous avons étudié la formation et les destinées. Le prodigieux développement de cette ville, depuis la XVIIIe dynastie, s'atteste par une multitude de temples et de tombeaux, magnifiques et gigantesques ; quoique fort ruinés par les injures des hommes et des siècles, ces monuments fournissent encore un incomparable tableau de la civilisation orientale, à un de ses moments les plus brillants, celui de l'hégémonie égyptienne.

Pour la première fois dans l'histoire, nous apparaît une grande cité jouant le rôle de capitale du monde. Plus de mille ans avant Rome, Étrangers et Égyptiens la désignent d'un mot glorieux dans sa simplicité : « la Ville », *no.t*, ou « la ville d'Amon » (1).

(1) C'est ainsi que la Bible, comme les textes égyptiens, nomment Thèbes.

Le IVe nome, Sceptre *Ouast* (1), se prêtait au développement d'une grande ville : il est au point de croisement des grandes routes du Sud ; les rives du Nil s'y étalent plus largement qu'ailleurs, grâce à l'écart des falaises arabique et libyque ; le limon épais, l'irrigation plus facile, assurent des récoltes pour une population nombreuse.

Après la XIe dynastie, nous avons vu Thèbes devenir capitale, lorsque les révolutions du Delta et les invasions des Asiatiques et des Hyksôs firent reculer la cour au Sud, vers une région moins exposée aux attaques brusquées. Dans sa lutte contre Avaris, Thèbes s'affirme non seulement comme métropole administrative, mais acquiert le prestige d'une capitale dont le dieu et les chefs libèrent l'Égypte de l'étranger.

Au cours des campagnes menées par les Aménophis et les Thoutmès en Canaan et Syrie, Amon-Râ thébain fait triompher les armées d'Égypte à Mageddo, à Qadesh, et jusque sur l'Euphrate. Après chaque expédition, les Pharaons reviennent célébrer à Thèbes un triomphe, qu'ils appellent leur « grande fête de victoire ».

Aussi, dans les magasins d'Amon, s'entassent métaux précieux, vases orfévris, étoffes lamées, meubles sertis d'or et d'argent. Dans ses étables, on parque, par milliers de têtes, gros et petit bétail ; dans ses dépôts, on marque au fer rouge, par dizaines de mille, les esclaves cananéens, syriens, mitanniens, et cette main-d'œuvre étrangère cultive les terres, moule les briques, charrie les blocs de granit et de grès, aide à bâtir les immenses édifices à la gloire des Pharaons et des dieux thébains. Dès que la paix est établie par traités et alliances, les tributs annuels font affluer l'or, l'argent, le bronze, l'ivoire, le lapis, les bois de construction, les tapis, les étoffes brodées, tout le luxe de Canaan, de Syrie, de Babylonie, du Mitanni et des lointaines îles, Chypre et la Crète.

THÈBES ET LE SOUDAN La conquête des provinces syriennes, l'organisation d'un empire égypto-asiatique n'absorbèrent pas toute l'énergie des Pharaons thébains. Elle s'exerça sur un autre théâtre que nous avons laissé de côté pour la clarté de l'exposition : la Nubie et le Soudan.

Nous avons vu Senousret III porter ses armes jusqu'à Semneh et coloniser le pays au delà de la 3e cataracte, dans la région de Kerma. Pendant l'invasion des Hyksôs, nous constatons, par l'examen des nécropoles, un reflux vers la Nubie de la population égyptienne qui fuit les Asiatiques ; mais cette Nubie égyptianisée

(1) Autre appellation de Thèbes.

reste aux mains des Nehesiou, population hamitique, avec peu de nègres, qui aspire à l'indépendance vis-à-vis des rois thébains, occupés à combattre les pasteurs d'Avaris. Junker a retrouvé, à El-Koubanieh, des noms de princes, chefs nubiens émancipés : faits confirmés par le récit du roi Kamès, cité plus haut (p. 286) ; le Thébain n'avoue-t-il pas qu'il partage la terre de Kémi avec un prince asiatique, celui d'Avaris, et un prince nubien *(nehesi)*, celui de Koush ?

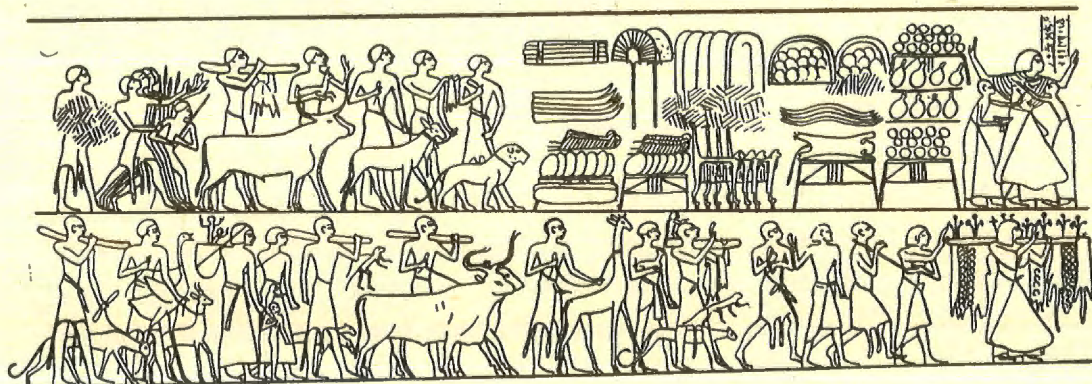
Les Pharaons de la XVIIIe dynastie ne pouvaient rien entreprendre de définitif en Syrie avant d'avoir rétabli leur autorité au sud de Thèbes. Aussi, jusqu'à Thoutmès II, les voyons-nous déployer leur activité surtout en Nubie et le long du Haut-Nil. Ils utilisent les précieux services d'une famille princière de la « Tête du Sud » *(tep shemâ)*, qui résidait dans les villes jumelles Nekheb (El-Kab) et Nekhen (Hiérakonpolis), antiques et vénérés sanctuaires de Haute-Égypte. Deux de ces princes, Ahmès fils d'Abna, capitaine de navires, et Ahmès d'El-Kab, accompagnent, sur tous les champs de bataille, les rois Ahmès Ier, Aménophis Ier, Thoutmès Ier et Thoutmès II, en Canaan, comme en Nubie, et se distinguent par leur courage et leurs talents (cf. p. 293). Aussi reçurent-ils une faveur exceptionnelle : la région entre El-Kab et Esneh, fut constituée en fief pour leur famille, et le nomarque de Nekhen administra la Basse-Nubie *(Ouaouat)*.

Ahmès Ier et Aménophis Ier réoccupent le fleuve jusqu'à la 2e cataracte, mais l'autorité royale n'est véritablement affermie que par Thoutmès Ier. Sous la conduite du vieil Ahmès, la flotte remonte à Tangour, en amont de Semneh ; Thoutmès Ier tue le chef nubien d'un coup de lance, et, l'an 2 de son règne (1556), parvient à l'île de Tombos, vers la 3e cataracte, où commencent les fertiles régions du Dongola actuel. Après avoir fortifié Tombos (1), le roi redescend lentement le fleuve ; à la proue de la barque royale pend la tête du chef libyen ! Thoutmès II, dans son court règne, consolide la situation (vers 1510) en ramenant comme otages à Thèbes les fils des princes nubiens, — procédé qui sera employé aussi en Canaan. Sous les règnes d'Aménophis II, de Thoutmès IV et d'Aménophis III, l'occupation du Haut-Nil se poursuit jusqu'à la 4e cataracte : au pied du Gebel Barkal, « la montagne sainte », table granitique émergeant des terres, se fonde une ville filiale de Thèbes, autour d'un temple d'Amon ; on donne à celui-ci le nom même, *Nest-taoui*, « trône des Deux Terres », qui désigne le sanctuaire de Karnak. La colonisation du Soudan fut dès lors plus rapide ; le pays pacifié connut une grande prospérité, grâce au développement de l'élevage, à l'exploitation des mines et des

(1) Il y dresse une stèle dont nous avons parlé plus haut, p. 293, où il nous apprend que, déjà, il avait conduit ses armées en Asie jusqu'à l'Euphrate.

forêts, et au trafic vers la mer. A cette date, l'influence égyptienne se marque sur des populations qui propageront la civilisation nilotique, et jusqu'à son langage (1), très loin dans le continent africain ; réciproquement, l'afflux des populations nègres en Nubie, et jusqu'en Égypte, transformera progressivement en sang-mêlés ces Nubiens, jusque-là de race sémitico-hamitique presque pure.

Dès Aménophis I[er], la haute vallée, « de Nekhen à Napata, » fut confiée à un « gouverneur du pays du Sud », avec titre honorifique de « fils royal de Koush », ce qui lui assurait un rang d'honneur à la cour, sans impliquer une parenté réelle



LE TRIBUT DE KOUSH (TEMPLE DE BEIT OUALLI)
(J.-J. Clère).

avec le roi (2). Cette institution fut remarquablement stable ; elle préparera les voies à ce qui deviendra, depuis le huitième siècle, le royaume indépendant de Koush, qui aura la fortune de donner à l'Égypte sa XXV[e] dynastie.

Plusieurs des vice-rois de Nubie ont creusé de magnifiques tombeaux dans la nécropole de Thèbes : citons, entre tous, l'hypogée de Houj qui vivait sous Toutânkhamon. On y voit les porteurs des tributs annuels, conduits par les « Grands » et les « fils des Grands » de Koush ; ceux-ci sont des Nubiens vêtus à la mode égyptienne ; mais ils sont accompagnés de nègres du plus beau noir ; sur leurs cheveux crépus se balance une plume d'autruche ; une peau de léopard, avec queue, ceint leurs reins ; des boucles d'oreilles et des colliers voyants sont leurs parures. Dans le cortège, un char traîné par des bœufs amène une princesse noire, aux chairs

(1) Ce qui résulterait des découvertes récentes de Mlle Homburger sur la parenté de nombreuses langues africaines avec l'égyptien.

(2) Depuis Thoutmès III, le fils royal de Koush a sous ses ordres un lieutenant *idenou*, pour le pays de *Ouaouat* (Basse-Nubie), et un lieutenant pour Koush proprement dite (de la 2[e] à la 5[e] cataracte).

rebondies, qui s'abrite sous un parasol (1) ; non loin, des bœufs portent un surtout d'orfèvrerie entre leurs cornes divergentes, dont les pointes sont parfois munies de mains humaines en feuilles d'or, si bien que ces cornes simulent des bras qui s'ouvrent pour adorer Pharaon ; une girafe, de son cou démesuré, domine le cortège. Des monceaux d'or, en poudre, en sachets, en lingots, en anneaux, sont entassés par devant le fils royal Houj.

LES MINES D'OR DE NUBIE Aux textes du Nouvel Empire, il est question « des pays de l'or de Ta Setet », c'est-à-dire de la Basse-Nubie ; on les appelle « pays de l'or d'Amon » (2), au temps de Thoutmès III, sans doute parce que ce pharaon avait donné à Amon-Râ le revenu des mines du pays de Ouaouat. Cette gracieuseté passera en usage, puisque Séti I[er] donne au temple funéraire qu'il se construit à lui-même, en Abydos, les mines d'or de l'ouâdi Alâki, dans le désert arabique, à l'est d'Edfou.

Cette région (que l'on nomme aussi l'Etbaye) était fréquentée par les caravanes en marche vers la mer Rouge, spécialement vers le port que les Ptolémées appelleront Bérénice (du nom d'une de leurs reines). Séti I[er] jalonne ces routes de refuges et de citernes ; à deux jours de marche d'Edfou, vers le bourg moderne de Radesieh, existe encore une chapelle, adossée à une paroi de rochers, qui porte une inscription datée de l'an 9.

Des plans, dressés sur papyrus, précisaient la configuration du district, les gîtes du métal précieux, les sites des campements. L'un de ces plans nous est parvenu : nous y voyons les terrains peints en rouge vif, les montagnes d'ocre sombre, les chemins semés de traces de pas, pour en montrer la direction, avec des légendes qui nous apprennent les noms locaux ; on sait par là qu'il représente le mont de Boukhni, avec un château et une stèle de Séti I[er]. C'est la plus vieille carte du monde.

Un autre site, exploité par Séti I[er], se trouve plus au sud, à soixante kilomètres en amont de la 1[re] cataracte. Sur la rive orientale, la forteresse de Kouban commandait la route qui menait aux mines d'or d'Akita (Oumm Garayât). Le minerai y abondait, mais le mauvais état des chemins et des citernes faisait obstacle à l'exploitation. Ramsès II en assura les moyens, en l'an 3 de son règne (1295), et fit graver le récit de ses travaux sur une belle stèle de granit, érigée à Kouban, que Prisse d'Avennes a transportée en France (3). Le roi tint séance, à Memphis, avec le « fils

(1) Voir la figure tome I, p. 136.
(2) Tombeau de Sennefer.
(3) Aujourd'hui au musée de Grenoble.

royal de Koush » et ses conseillers habituels, car il avait reçu le rapport suivant : « Beaucoup d'or existe au pays d'Akita, mais son chemin est pauvre en eau, à l'extrême. On n'amenait donc point d'or de ce pays à cause du manque d'eau. » Les conseillers rappellent au roi que son père, Séti Ier avait, jadis, poussé le forage jusqu'à 120 coudées de profondeur (1) ; la citerne a été abandonnée, car nulle eau n'en sortait. « Mais, si tu dis toi-même à ton père Hâpi : « O, père des dieux, « fais monter l'eau sur la montagne ! » il fera selon tout ce que tu auras dit, car tous tes desseins se réalisent devant nous. » Ramsès répond : « C'est bien vérité, vérité, tout ce que vous dites... L'eau n'est pas montée sur ce pays depuis le temps du dieu..., mais moi, je vais forer une citerne là-bas, pour donner de l'eau chaque jour, comme dans (le pays que traverse) le fleuve... » L'ordre donné par Ramsès est exécuté en grande diligence, par les soins du fils royal de Koush. A l'émerveillement de tous, « l'eau sortit de la citerne sur 12 coudées, et il y avait 4 coudées de profondeur... Le pays d'Akita exulte... l'eau qui est dans le Douat a obéi au roi lorsqu'il fit monter l'eau sur la montagne. » Ces paroles furent agréables à Sa Majesté, et elle ordonna que la citerne s'appellerait de son nom : « Citerne de Meriamon-Ramsès. »

Ainsi, les trésors de l'Asie ne suffisent pas : c'est aussi de Nubie et du Soudan que viennent à Thèbes les vivres, les esclaves, les métaux précieux, les bois, les pierres rares. Chaque année lui ramène les prémices du Sud et du Nord ; aussi n'est-ce pas une vaine flatterie que le proverbe, si souvent cité aux lettres d'El-Amarna :

« Pharaon, dans ton pays, l'or est aussi abondant que la poussière !... »

LA VIE DES FONCTIONNAIRES ET DU PEUPLE Cette cité du Sceptre, sous les pharaons de la XVIIIe dynastie, se couvrit de temples, palais, ministères divers, sièges des puissances spirituelles et temporelles qui gouvernaient l'Égypte, avec le Haut-Nil et la Syrie, de Napata à Alep. Ainsi Thèbes devint cette ville gigantesque, la « cité aux cent portes », vantée par Homère, qui fit l'étonnement des Grecs et des voyageurs étrangers. Là s'agloméraient, à perte de vue : les « châteaux des dieux », les « maisons du Roi » destinées à la résidence de la cour, au vizir, aux services administratifs de l'Égypte, et aux Affaires étrangères ; les bureaux de l'enregistrement et des archives, avec leurs milliers de scribes ; les maisons des prêtres ; les casernes des soldats de carrière ; les ateliers pour

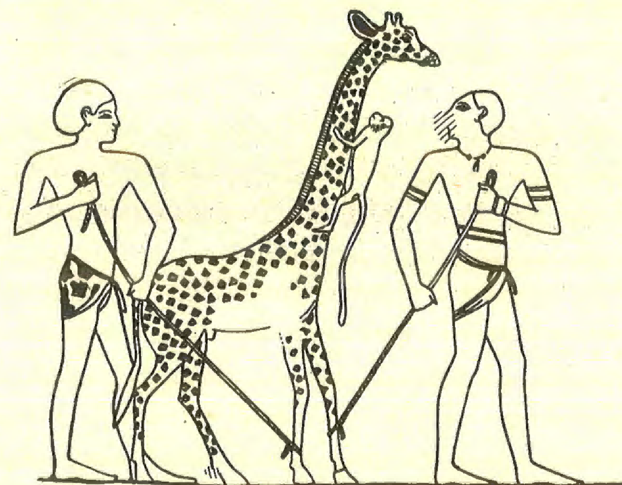
(1) Soixante-deux mètres.

les industries d'État ; les dépôts de matériel ; les greniers et magasins destinés à la réception des tributs et des impôts en nature, à leur manutention, à la distribution des salaires payés également en nature ; enfin, toutes les réserves où s'approvisionnait, en équipement et vivres, cette province thébaine, la plus peuplée de l'Égypte.

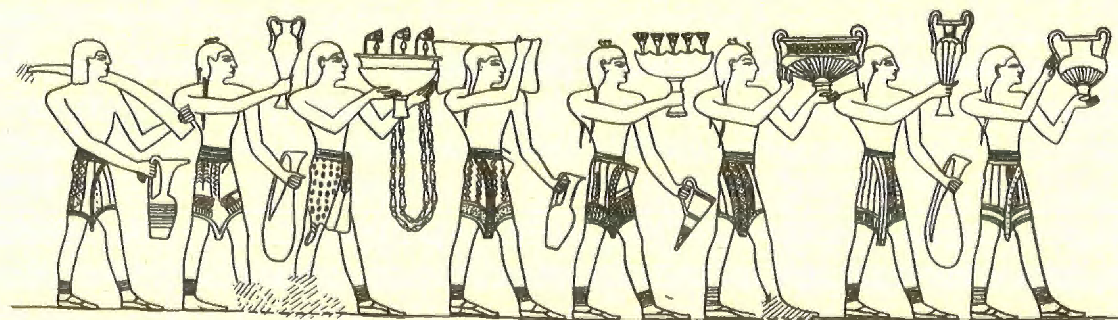
Autour de la ville officielle, voici, d'une part, les villas riantes et luxueuses des riches, ceintes de jardins plantés de palmiers, sycomores, grenadiers, perséas, dont les feuillages dépassent les murs. D'autre part, les quartiers populaires, avec leurs ruelles enchevêtrées, les boutiques du commerce de détail, les échoppes des petits métiers, où s'empilent toutes choses propres à nourrir, vêtir, blanchir, parer, amuser la foule indigène, ou étrangère, en supplément de la fourniture des magasins royaux ; puis, les sordides maisons, en torchis, qui abritent les innombrables ouvriers du bâtiment, menuisiers, maçons, décorateurs, peintres, sculpteurs ; enfin, à la limite des champs, les cabanes des paysans que le travail disperse, dès l'aube, sur les deux rives de la Thébaïde.

Le peuple, actif, gai, plein de verve, qui anime les rues, sait aussi travailler consciencieusement à l'ombre étouffante des cases, en attendant les beaux jours de fête que ramène le calendrier des saisons, ou le retour à Thèbes du Pharaon, vainqueur des Asiatiques. Peintures et bas-reliefs nous décrivent ce cortège triomphal qui se rend à Karnak et à Louqsor, pour la visite protocolaire du roi à son père Amon. La foule acclame le roi qui domine les têtes, resplendissant dans sa parure de bataille, sur son char de guerre que traînent des pur-sang syriens ; derrière lui, les reines, vêtues de gazes transparentes, ruisselantes de colliers, chaînes, bracelets, la tête surchargée de couronnes emplumées ; sur les flancs du cortège, les fils du roi, en tenue militaire, brillante escorte qu'entoure la jeunesse dorée de la cour. L'armée défile : archers, piquiers, charrerie, allégrement entraînés par les trompettes, sistres et tambourins. On se montre les grands barbares, blonds et blancs, chevelus et moustachus, casqués et cuirassés, baragouinant leurs dialectes asianiques ou aryens, écarquillant leurs yeux devant les obélisques et les pylônes, perdus de stupeur, loin de leurs montagnes spacieuses ou des îles aérées de la Très Verte, dans ce pays de chaleur et de poussière, pullulant d'humanité bronzée, ou noire, rasée et nue. Voici des captifs de guerre : Sémites aux longs cheveux, aux nez crochus, engoncés dans de lourdes robes de laine bigarrée, Mitanniens au visage régulier, à fin profil, Hittites au nez proéminent, nègres à chevelure laineuse, au nez épaté, aux yeux ahuris ; tout à l'heure, Pharaon les assommera de sa massue devant la statue d'Amon. Plus heureux sont les prisonniers, chargés des dépouilles

des pays vaincus, pliant sous le fardeau d'admirables vases, d'orfèvreries compliquées, d'étoffes richement tissées, ou brodées de rutilantes couleurs. Rompant la solennité du spectacle, défile un ours du Liban, tenu en laisse, un éléphant d'Asie (1), monté par son cornac, une girafe menée par des nègres, et qui promène au-dessus de la foule sa tête curieuse, emmanchée du long cou, où grimpent des singes grimaçants et excités. La foule se bouscule pour les voir, leur fait un succès d'étonnement et de rire. Elle pousse des cris d'admiration au passage des beaux adolescents crétois, ces *Keftiou*, à boucles et minces tresses, leur taille fine serrée dans des pagnes à broderies, leurs pieds chaussés de bottines ; ils s'avancent, pleins de gravité décente, portant sur l'épaule des aiguières de Cnossos, les vases peints de Kamarès, de grands cratères, à anses rectangulaires, décorés de spirales et de bucrânes. En marge du cortège pompeux et bariolé, ou jetant leur animation à travers les tableaux exotiques, des musiciens, des chanteurs, des baladins, des danseuses exécutent, chemin faisant, leurs concerts, leurs passe-pieds, leurs cabrioles.



GIRAFE ET SINGE
(D'après le tombeau de Rekhmarâ (J.-J. Clère).



LE DÉFILÉ DES CRÉTOIS PORTEURS DE VASES
(J.-J. Clère).

(1) Voir *supra*, la figure de la page 314.

Voici Pharaon arrivé à la porte du temple, où chanteurs et musiciennes d'Amon l'accueillent par des cantiques, des danses, des tintements de sistres et de cymbales : Amon est satisfait de son fils déférent, qui vient, en grand appareil, lui attribuer l'honneur de la victoire. Le public s'engouffre dans les premières cours, y contemple, sur les murs, des bas-reliefs qui déroulent des scènes pareilles à celles décrites ici ; mais, au delà, dans les hypostyles, puis dans les sanctuaires, seuls pénètrent les grands personnages qui ont contact avec le Sacré. Le peuple attend dans les cours et déguste la bière fraîche et les pains, que Pharaon fait distribuer à profusion, afin que chacun et chacune « puisse faire un jour heureux ».

Si Thèbes religieuse déploie, en ces jours d'action de grâces, une magnificence qui éblouit l'Orient, elle offre au spectateur, les jours ouvrables, le tumulte et le pittoresque de la cité la plus populeuse du monde. Il faut nous imaginer la circulation ininterrompue, en plein soleil, d'une cohue de toutes races : ouvriers, peu ou pas vêtus, à crâne ras, à peau cuite ; des essaims d'enfants nus bousculant des bourgeois à pagne empesé ; des soldats de toute couleur ; des scribes de toute langue, parmi le vacarme des chars, les hennissements des chevaux, le braiement des baudets, les vociférations des âniers et cochers aux prises pour l'étroit passage, devant un solennel gendarme nubien qui lève sa matraque pour obtenir le silence ; les quolibets des flâneurs et des curieux, les colloques des chiens et des singes, les attroupements des vendeurs-acheteurs qui, au seuil des boutiques et étalages, s'offrent, ou se retirent, les objets de leur troc, dans un marchandage sans fin, ou bien, s'acquittent avec des anneaux de métal qui brillent et tintent dans les hautes balances.

Même encombrement sur le fleuve, sillonné de rames et de voiles. D'énormes barques de transport, descendues des carrières d'Assouân, de Silsilèh, ou remontant du Delta, amènent à pied d'œuvre, aux édifices en construction, les monolithes monstrueux, les obélisques, et colonnes, prêts au montage, les blocs dégrossis, granit, grès, albâtre. Des flottilles de chalands s'enfuient, pleines de vases et de gargoulettes ; d'autres s'amarrent pour décharger blé, orge, grenades, figues, raisins, oignons, concombres, laitues, tubercules de papyrus, ou le gros et petit bétail, les oies, les canards, les poissons. Lourdement fendent les flots des croiseurs de haute mer, montés par des équipages phéniciens, directement venus de Byblos et Simyra, par la Méditerranée, ou de Pount, par le canal qui relie la mer Rouge et le Nil. Le long des quais, et de l'intérieur même de la ville, l'œil suit à l'infini le croisement des grandes voiles qui, pour capter le vent, montent haut par-dessus les berges très élevées. Une multitude de barques passent et repassent le fleuve, entre la

ville des vivants et la ville des morts, de la rive orientale à la rive occidentale.

Sur cette rive gauche, par delà une zone de champs fertiles, se déroule une ceinture dorée de temples, palais, villas fleuries, vestibules des paradis promis aux défunts. Les falaises du désert libyque, hautes de 200 mètres, dominent cette plaine. Leurs parois abruptes sont perforées, comme une ruche, d'alvéoles régulières, qui sont des entrées de tombeaux (1). Entre les temples de la plaine (correspondant aux portiques de la vallée, à Memphis) et les tombes creusées dans le roc, s'alignaient d'innombrables campements et ateliers, où 100 000 ouvriers, peut-être, travaillaient à grand bruit, sous la surveillance des contremaîtres, à percer les hypogées, à construire temples ou chapelles, à sculpter statues et reliefs, à peindre à fresque les parois stuquées, tandis qu'une armée de spécialistes — prêtres mêlés aux artisans — avaient pour mission de momifier les cadavres, les entourer de bandelettes, décorer les cercueils d'amulettes et de textes rituels, fabriquer le mobilier selon la clientèle. Le roi et les grands faisaient exécuter d'avance leur équipement funéraire, d'un luxe inconcevable, par les artistes royaux ou les artisans privés : bois précieux, bois enchâssé de feuilles d'or et de pierreries, objets d'or massif, tout le mobilier enfoui près de Toutânkhamon, jeune roi sans prestige, nous donne une faible idée des richesses et des merveilles qu'on prodiguait aux grands Pharaons. Cette « Ville d'en face » (2), la Thèbes des morts, rivalisait d'importance et de splendeur avec la Thèbes des vivants.

De la ville privée, de ses palais et maisons, des « cent portes » célébrées par l'aède grec, de toute cette architecture civile qui n'était pas construite pour « l'éternité », rien n'a pu survivre, mais d'innombrables peintures, dans les tombes, nous retracent, avec un réalisme précis, les occupations de la population thébaine, les corps de métiers, les divertissements populaires : les dessins que nous reproduisons suffiront à les évoquer.

Par contre, la ville religieuse et les nécropoles sont encore debout. L'analyse des temples et tombeaux va nous éclairer sur la signification du culte, les cérémonies rituelles, les péripéties notables de l'exist.nce des Pharaons thébains.

(1) Voir le frontispice du chapitre XI, qui représente le Ramesséum devant la falaise libyque.

(2) *Kheftet-her nebs*, celle qui est en face de son seigneur (Amon de Karnak), nom de la nécropole thébaine.

II

LES TEMPLES THÉBAINS

C'est sur la rive orientale, à Karnak et Louqsor d'aujourd'hui, que subsistent les ensembles architecturaux les plus évocateurs d'une puissance impériale ; toutefois, par leur complexité, élément de leur grandeur, ils échappent à l'analyse. Pour définir ce chef-d'œuvre logique d'architecture sacrée qu'est un temple thébain, mieux vaut prendre comme type un édifice de proportions modestes, mais conforme au plan rationnel : tels sont, par exemple, le petit temple de Khonsou, dans Karnak, ou le Ramesséum, celui-ci dédié à un roi, celui-là à un dieu, mais adaptés aux mêmes rites, édifiés suivant le même modèle.

PLAN RATIONNEL DU TEMPLE Il existait, en effet, dans les archives sacerdotales, un « rituel de la fondation des temples », révélé, croyait-on, par les dieux des sciences sacrées, Thot et Imhetep : il enseignait aux hommes les règles à suivre pour construire la « maison » appropriée à l'existence des dieux sur terre. Depuis le Moyen Empire, les théologiens avaient réalisé la fusion des deux grands prototypes divins : Râ du ciel, Osiris terrestre. Aussi les Égyptiens du Nouvel Empire se représentaient-ils tout dieu — quels que fussent son origine, sa forme, et son rôle initial — se comportant comme un Râ du ciel, qui vivrait aussi sur terre à la façon d'un dieu homme tel qu'Osiris.

Attendu que tout temple se propose un but intéressé : aider le dieu à réaliser sa destinée, afin que le dieu, à son tour, soit utile à ses adorateurs, l'architecte thébain a pour mission de construire une maison adaptée à une existence divine mixte. Celle-ci se déroule dans le ciel et sur terre ; elle comporte, simultanément : 1° Les vicissitudes quotidiennes : aube, rayonnement diurne, crépuscule nocturne, du soleil Râ ; 2° les épisodes, tour à tour glorieux, tragiques, consolateurs, où se résument la royauté, la passion et la résurrection d'Osiris.

Or, l'architecte a réussi à satisfaire ces exigences du culte, à donner au temple un double aspect, terrestre et céleste, par une disposition logique du plan général et un choix judicieux du décor.

LE CHÂTEAU DU DIEU Pour offrir un cadre convenable à la vie terrestre du « Seigneur de la Ville » *(neb Ouast)*, l'architecte reproduit sur plus grand plan, avec le maximum de solidité et de luxe, la demeure d'un seigneur féodal, ou d'un pharaon. Le temple sera donc un château, sur plan rectangulaire, à trois divisions principales.

Le château du dieu *(het neter)* est une maison forte, en état de résister à une attaque inopinée des « adversaires » *(kheftiou)*, humains ou divins. La sécurité s'obtient par un mur extérieur très épais, fort élevé. L'unique grande porte est encadrée d'un gigantesque massif de maçonnerie, qui défend l'entrée, tel que les deux tours des cathédrales : c'est le *bekhen;* en grec : pylône, qui permet à la fois la défense, la surveillance des alentours et l'observation du ciel.

COURS, HYPOSTYLES, SANCTUAIRES La porte franchie, trois divisions fondamentales se présentent dans tous les temples :

1° *Partie d'accès public.* — Une grande cour rectangulaire, sorte de place d'armes intérieure, occupe toute la largeur entre murs, d'où son nom « salle large », *ouskhet.* Elle est à ciel ouvert ; la pleine lumière s'y déverse, sauf sous un étroit portique à colonnes, qui borde les côtés. Cette partie du temple est ouverte au public, fidèles, visiteurs, curieux ; elle correspond à la cour en plein soleil des maisons privées, où circulent les gens de l'extérieur, fournisseurs, clients, amis.

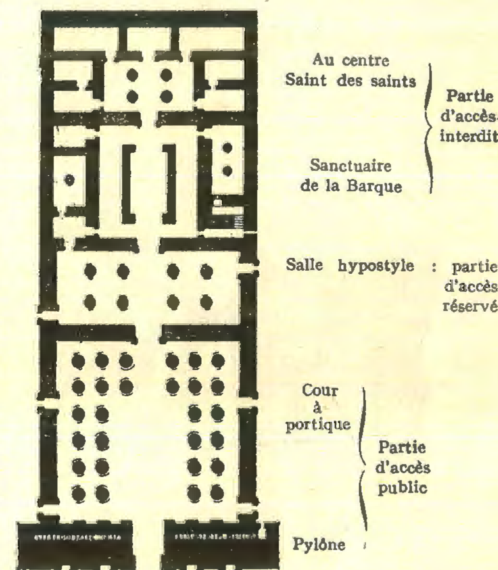
2° *Partie d'accès réservé.* — Par un plan incliné, à pente douce, on accède à un seconde *ouskhet*, qui se développe encore sur toute la largeur entre murs ; elle diffère de la première en deux points : sa profondeur est moindre, de moitié ; elle n'est pas à ciel ouvert, mais sous plafond élevé, que supportent des colonnes ; d'où le nom donné par les Grecs : salle hypostyle. Suivant les dimensions des temples, les colonnes sont de même hauteur, ou disposées en trois travées, celle du centre plus élevée que les deux latérales.

Le Seigneur jouit ici d'une température rafraîchie : l'air et la lumière ne pénètrent que par la porte et par des « jours » ménagés entre plafond et murs latéraux. Nous y voyons le salon de réception et la salle à manger, à la mode des maisons humaines. C'est ici que le dieu daigne apparaître sous forme de statue, soit dressée dans un reposoir, soit portée dans la barque sacrée, sur les épaules des prêtres ; ici qu'il reçoit les adorations, les hommages du roi, des prêtres, des fidèles, en somme, de sa cour : on dit que le dieu y « apparaît », ou qu'il s'y « lève » comme le soleil *(khâ)*. Enfin, c'est là que le dieu reçoit ses offrandes *(hetepou)* et « satisfait » son appétit, comme en un festin de cour. De là, les noms : « Salle large du lever » *ouskhet*

khâ et « salle large des offrandes », *ouskhet hetepou.* Dans la plupart des temples, cette section, dédoublée, comporte deux hypostyles successives, parfois précédées d'un vestibule « antérieur » *(khent)* (1). Dans ce cas, on passe par de légers plans inclinés ascendants, de l'hypostyle *khent*, à celle du *khâ*, puis à celle des *hetepou.*

Cette partie du temple est *réservée.* Dans les hypostyles, le dieu ne reçoit que ses intimes : le roi, la cour, les prêtres, les initiés ; sur les portes d'accès se lisent ces mots : « Ceux qui entrent ici doivent être purs *(ouâbou).* »

3° *Partie d'accès interdit.* — Un gros mur transversal, avec porte centrale à battants massifs, sépare solidement les hypostyles de la partie postérieure du temple. Celle-ci constitue un réduit fortifié, dont les murs extérieurs, épais et doubles, ne présentent aucune ouverture. Le sol monte encore, et aboutit à une plate-forme terminale. Là, plus de « salle large », mais l'axe central est occupé par deux chambres étroites et longues ; ce sont les appartements privés du dieu : harem, pourrions-nous dire, car il y passe la nuit avec sa femme et son fils. Des murs très épais, sans fenêtres ; l'air et la lumière n'entrent que par les portes, d'ailleurs verrouillées, sauf aux heures du culte.



PLAN DU TEMPLE DE KHONSOU

Tout autour, un chemin de ronde dessert une série de chapelles, ou sacristies.

Tel est le sanctuaire « mystérieux », la « place secrète » *(set seshta)*, le lieu « qu'on ne doit pas connaître » *(khem, sekhem)*, que les Grecs appellent « adyton ».

Des deux chambres secrètes successives, la première est le *sanctuaire de la barque*, « celle qui porte les beautés du dieu » *(outest neferou)*, soit « l'image vivante du dieu, » sous un aspect humain, ou mixte : corps d'homme, tête d'animal. La barque est mobile : des brancards permettent de la porter sur les épaules des « purs porteurs » *(ouâbou outesou)*.

Le deuxième sanctuaire, chambre terminale du temple, est *celui de la statue.*

Au mur du fond, s'adosse un monolithe rectangulaire de granit, à sommet

(1) Ce vestibule est souvent désigné sous le nom de *pronaos.*

taillé en pyramide. On y a découpé au ciseau une cellule, que défend une solide porte à deux vantaux. Dedans, veille une petite statue du dieu. C'est son image la plus sacrée, le palladium de la cité (1). Nous sommes ici dans le Saint des Saints : les Égyptiens l'appellent *per-our*, « grande maison ». A droite et à gauche, deux chambres plus petites, pour l'épouse et le fils du dieu, qui constituent avec le dieu-père, la famille divine, ce que nous appelons « la triade ». Les chambres de culte, ou sacristies, distribuées autour du chemin de ronde, sont généralement en rapport avec les mystères d'Osiris, à l'occident, avec ceux de Râ, à l'orient rituel du sanctuaire. La troisième partie des temples n'est donc ni publique, ni même réservée ; elle est pratiquement *interdite*, sauf au roi et à ceux des prêtres qui sont initiés au *Sacré*. Dans le sanctuaire, on n'est plus sur terre, mais véritablement « au ciel ».



LA VACHE HATHOR DE DEIR EL-BAHARI
(Mme C. Hanotaux).

Cette division architecturale du temple se vérifie dans tous édifices construits depuis le Nouvel Empire. Toutefois, quelque liberté était laissée pour l'interprétation du plan, surtout dans le développement de chaque partie. Selon l'étendue du terrain, ou telle intention du fondateur, ou le nombre des dieux à loger, un temple possédera une ou plusieurs cours, deux ou trois hypostyles, des sanctuaires en nombre variable.

A titre exceptionnel, des chapelles réduites ne comportent qu'un saint des saints, précédé d'une antichambre, et entouré d'un portique : de ces petits temples « périptères », un bel exemple, du temps d'Aménophis III, avait subsisté jusqu'au dix-neuvième siècle, à Éléphantine ; aujourd'hui, il est

(1) Les figures gravées sur les murs montrent que le sanctuaire était habité par une statue de petite taille, soit anthropomorphe, soit animale : faucon, bélier, taureau. Aucune n'a été retrouvée *in situ* dans les temples. Les statues de Sekhmet à Karnak (temple de Phtah) et de la vache Hathor à Deir el-Bahari, de grande taille, sont plutôt des statues de chapelles spéciales.

détruit (1). Au tombeau d'Apoui, une fresque thébaine reproduit un édifice simplifié de ce type.

DANS LE TEMPLE, LE CIEL S'UNIT A LA TERRE

A l'abri de ce château fort, Amon-Râ (et tout dieu) aime de résider parmi les hommes. Aussi les Égyptiens définissent le temple : *le lieu où le ciel s'unit à la terre.*

Or, ce contact avec la divinité est réservé aux hommes qui, par naissance ou par initiation, ont connaissance du *Sacré ;* en Égypte, c'est le Pharaon, « fils de la chair, et héritier véritable du dieu », qui est au plus haut point *pur;* après lui, et comme par délégation, les prêtres que le roi a consacrés et initiés. Aussi, le prêtre par excellence, dans le temple, est-il Pharaon lui-même ; là où il ne peut officier en personne, le prêtre doit déclarer, selon le Rituel : « C'est Pharaon qui m'envoie pour servir le dieu. »

Il s'ensuit que, dans cette vie que mène le dieu au temple, entouré de sa famille et de sa cour divine, il est, à toute heure, adoré, honoré, servi par son fils, le roi régnant. Au temple se scelle une alliance perpétuelle et réciproque entre les créatures (que le roi personnifie) et le Créateur : voilà ce qu'expriment, indéfiniment, les tableaux gravés sur les murs.

DÉCORATION RITUELLE

Ces immenses édifices présentent, en effet, cette valeur, pour nous inestimable, d'être entièrement couverts de figures, expliquées, commentées par des textes. Le sujet de la décoration, tantôt humain et réaliste, tantôt divin et mystique, varie selon les trois parties de l'ensemble architectural.

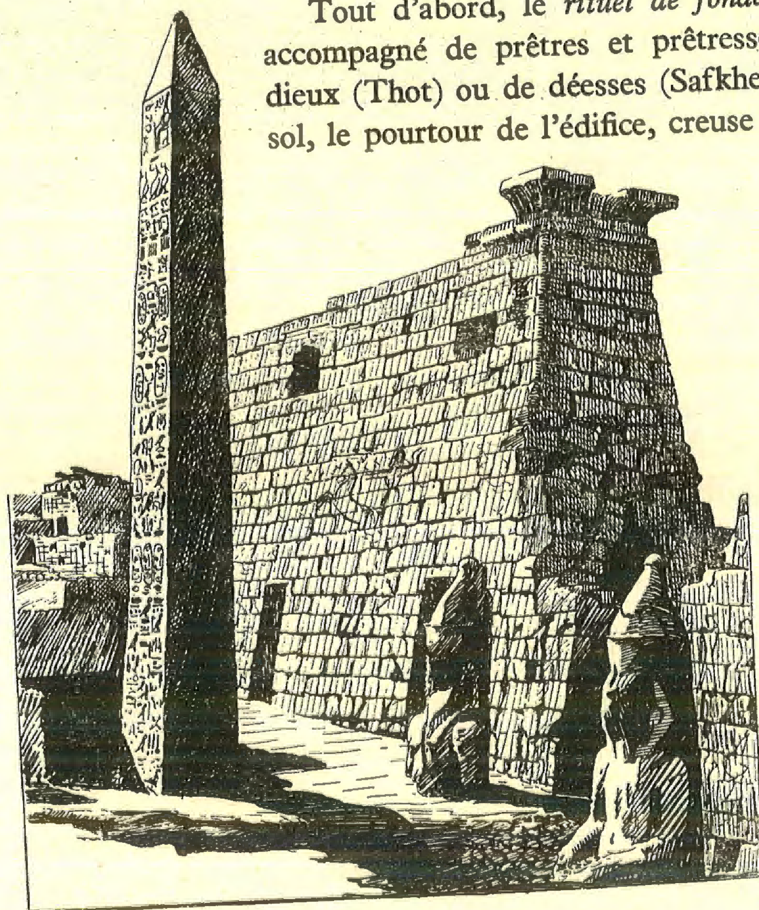
1° *Pylônes, murs, cours : l'affichage.* — Dans la portion publique du temple, où la foule circule, rien n'est caché ; et ce qu'on y fait sollicite la vue du public. Aussi, sur les murailles, textes gravés en caractères larges et lisibles, reliefs ou figures, de taille héroïque, mettent en belle vue tout ce qu'il convient de porter à la connaissance du peuple, au sujet de la fondation de l'édifice. La décoration est ici un véritable *affichage :* inscriptions dédicatoires qui nomment le roi constructeur, le dieu gratifié, précisent les noms de l'édifice et de ses parties, fixent la date de la construction, décrivent les travaux et les matériaux employés. Viennent ensuite tableaux et récits des campagnes en Asie et en Nubie, l'énumération des villes capturées, la liste des peuples et pays vaincus, catalogue des prises

(1) On en retrouvera dans la *Description de l'Égypte* (ap. *Antiquités*, t. I, pl. 35) de bons relevés, qui ont été utilisés par Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. I, p. 402, et Maspero, *Histoire*, II, p. 305.

et du butin ; faveurs et immunités accordées aux prêtres ; titres de propriété des sanctuaires.

A côté des scènes profanes les scènes religieuses ; elles sont limitées aux actes du culte qu'on peut célébrer en public.

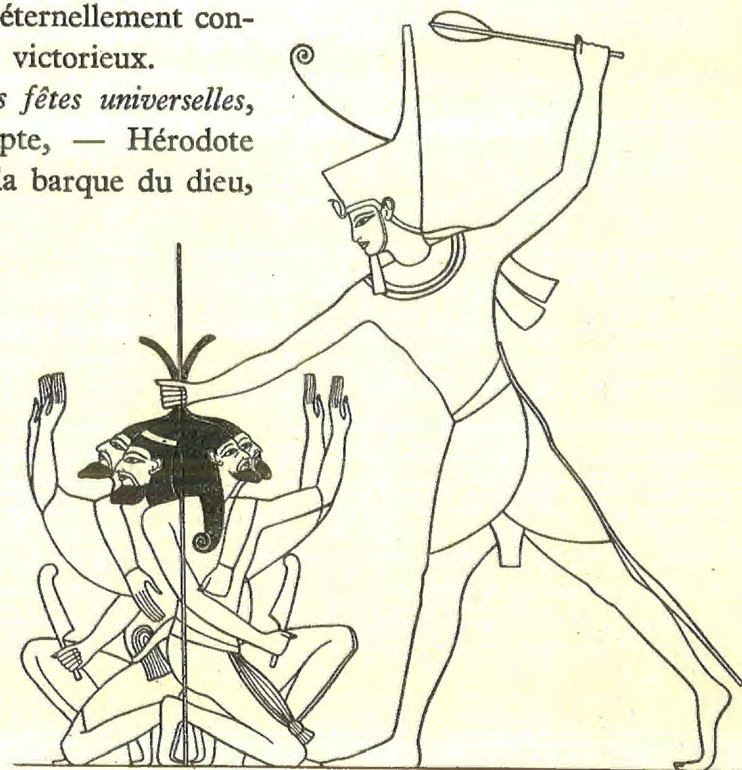
Tout d'abord, le *rituel de fondation* du temple : le roi, accompagné de prêtres et prêtresses qui jouent le rôle de dieux (Thot) ou de déesses (Safkhet) trace au hoyau, sur le sol, le pourtour de l'édifice, creuse une tranchée, y verse du sable, y pousse la première pierre par-dessus un lit de tablettes sculptées, talismans protecteurs gravés à son nom, qui servent de « dépôts de fondation ».



PYLÔNE ET OBÉLISQUE DE RAMSÈS II A LOUQSOR (J. Braemer).

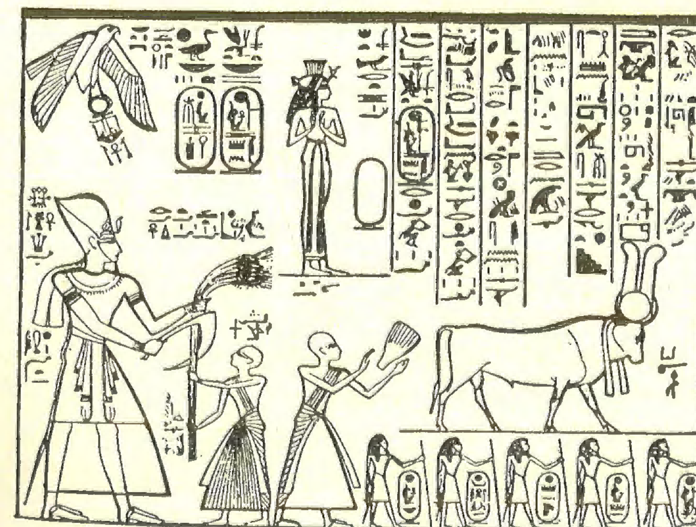
Au jour de l'inauguration, sur l'autel à holocaustes, qu'on trouve généralement dans les cours, on amoncelait viandes, pains, fruits, fleurs, sous des couches de grains d'encens : le défilé des animaux sacrifiés, leur mise à mort, leur dépècement, la présentation de toutes les offrandes sur l'autel, par-devant le dieu, tout cela apparaît sur les murs, avec les cortèges de prêtres, prêtresses, musiciennes, chanteurs, etc... Le tableau essentiel, celui que l'on grave en traits les plus gigantesques sur la façade des pylônes ou les murs des cours, représente Amon-Râ tendant la *khepesh*, le glaive courbe, instrument de victoire, au Pharaon son fils ; celui-ci amène devant le dieu un groupe de captifs agenouillés, représentant les peuples vaincus dont il tient, d'une main, les chevelures rassemblées ; son autre main élève, d'un geste inflexible, sur ces têtes humiliées, la massue meurtrière. Par le sang des victimes

humaines, le temple sera éternellement consacré à la gloire d'Amon victorieux.



LE ROI SACRIFIANT DES VAINCUS (J.-J. Clère).

Aux jours des *grandes fêtes universelles*, communes à toute l'Égypte, — Hérodote les a vues à Bubastis, — la barque du dieu, hissée sur les épaules des prêtres-porteurs, sortait du sanctuaire, précédée par les statues des rois ancêtres, et guidée par Pharaon, qui marche à reculons, en brûlant l'encens devant la divinité. Au Ramesséum et à Médinet-Habou, on voit la *grande fête du dieu de la moisson*, qui est ici Min ; la mise à mort de Min est figurée par le sacrifice d'un taureau blanc, et le geste de couper une gerbe, avec une faucille d'or. En face, à Médinet-Habou, voici la *fête de Phtah-Sokaris*, forme d'Osiris dans la nécropole de Saqqarah. Le lent défilé des barques s'arrête dans la cour pour recevoir le tribut des offrandes, dues aux dieux des morts, et les fumigations d'encens, en présence du clergé, du roi, et du peuple. Ainsi, au calendrier des temples, alternaient fêtes joyeuses ou funèbres.

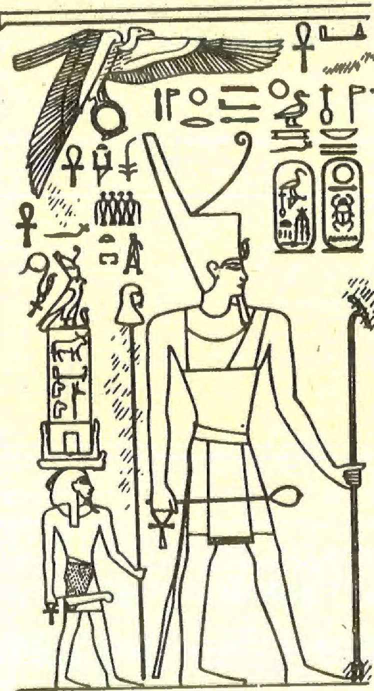


FÊTE DE LA MOISSON ET DU DIEU MIN AU RAMESSÉUM

Il était licite, enfin, de publier à côté des récits historiques, les légendes mytho-

logiques : telle la relation des victoires du soleil Râ-Harmakhis contre les suivants de Seth-Apophis, écrite tout au long sur les murs extérieurs d'Edfou.

2° *Hypostyles : scènes religieuses.* — Les hypostyles couvertes, où les plafonds maintenaient la fraîcheur et une lumière mitigée, ne s'ouvraient qu'à un public choisi, admis au *lever* et au *repas* du dieu. La décoration y prend un caractère religieux, mais non absolument confidentiel.



LE ROI SORT DE LA SACRISTIE, SUIVI DE SON KA (J.-J. Clère).

Dans l'hypostyle du Lever *(ouskhet khâ)*, on figure, de préférence, les « apparitions » du dieu dont la statue, posée dans un reposoir mobile, donne audience, comme le ferait Pharaon à sa cour.

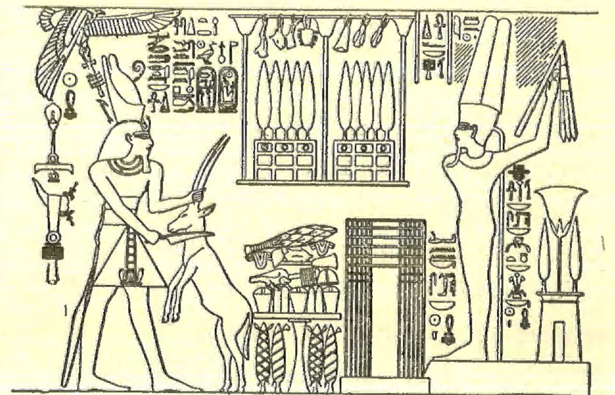
Avant de se présenter devant son père divin, Pharaon passe dans une sacristie : *per douat*, « la maison du matin », où il se purifie de « ce qui appartient à la terre », au moyen de fraîches ablutions (1) et de fumigations d'encens, semblables à celles qui, à chaque aurore, rendent au soleil levant sa splendeur matinale. Les rites osiriens, appliqués à la personne du roi, renouvellent aussi en lui son caractère sacré (2). Voilà Pharaon en « état de grâce »; condition nécessaire pour avoir accès auprès d'un dieu. Deux prêtres, coiffés de masques de faucon et d'ibis (pour jouer les rôles d'Horus et de Thot), prennent le roi par les mains, et l'emmènent à l'audience du dieu : c'est « la royale montée vers le dieu ». Le fils se met à genoux devant son père; celui-ci le coiffe de la double couronne, le consacre, à nouveau, roi des deux Égyptes, doté de vie éternelle. Après quoi, l'entretien peut commencer. Comme dans la correspondance échangée entre rois terrestres, les formules protocolaires, hommages réciproques, vœux alternés de vie, santé, force, souhaits de millions d'années de vie, y sont inlassablement répétés.

Se passe-t-il quelque grave affaire de politique extérieure ou intérieure, attaque, révolte de mercenaires, querelle dynastique, menace de famine par insuffisance de la crue, épidémie, calamité quelconque, le roi en fait part au dieu. A partir de la XXe dynastie, ces consultations sont incessantes : sous l'influence des prêtres, les

(1) L'eau vient des « sources du Nil », à Éléphantine.
(2) Le *per douat* est entièrement conservé à Edfou : petite sacristie entre les colonnes du pronaos.

« oracles » des dieux interviennent à tout propos, au détriment de l'autorité royale.

Dans l'hypostyle des offrandes *(ouskhet hetepou)*, on assied le dieu devant la table servie : le menu répète et amplifie la liste inépuisable de pains, gâteaux, viandes de boucherie, volailles, fruits de la terre et des arbres, lait, vins, bières, douceurs, pâtisseries, qui compose l'ordinaire des êtres divins (dieux, rois, défunts osiriens). Le roi, en personne, est censé avoir pris au lasso et dépecé les animaux de sacrifice, moissonné le blé, cueilli les fruits et les fleurs ; lui-même, il a grillé les viandes au feu de l'autel, lavé la table, et entassé les victuailles (1). Au bas des murailles, s'allonge la procession des porteurs d'offrandes venus des quarante-deux provinces des deux Égyptes : le Nil de chaque nome, debout ou agenouillé, présente sur un plateau la dîme prélevée pour le repas du dieu (2).



AMÉNOPHIS III SACRIFIE UNE GAZELLE A AMON (LOUQSOR)

3° *Sanctuaires : le rituel du culte quotidien.* — Dans la chambre de la barque et le *per-our* la décoration figure le culte quotidien (3), desservi par le roi, ou un prêtre envoyé par lui, qui endosse sa personnalité. C'est l'unique personne qui puisse pénétrer dans ce lieu, où l'officiant s'enorgueillit d'être « seul à voir, seul à entendre le dieu ».

C'est à la statue du dieu, celle du naos de bois dans la barque, ou celle du naos de pierre dans le dernier sanctuaire, que s'adresse l'officiant. Voici le résumé des rites : 1° Le roi purifie le sanctuaire et le naos par des fumigations d'encens et des ablutions d'eau sainte (fournie par les sources du Nil, à Éléphantine). — 2° Le roi rompt le sceau des portes du naos, fait jouer le verrou, ouvre les battants. Il éveille la statue, qui est censée dormir, par le chant du Matin (adoration); il la purifie par l'eau et l'encens, la prend dans ses bras, exécute sur elle les rites de l'ouverture de la bouche et des yeux, lui rend ainsi l'usage de ses organes, en fait une « statue vivante ». Puis il l'alimente en lui présentant des offrandes matérielles, solides et liquides, pain, eau, vin, bière, etc..., enfin, des offrandes spiri-

(1) Toutes ces scènes sont figurées à Louqsor, Karnak, Abydos, etc...
(2) Voir la procession des Nils *supra*, p. 12 et 56.
(3) Pour les détails, cf. A. MORET, *le Rituel du culte divin journalier*, textes et figures.

tuelles : l'Œil d'Horus, symbole de tous les produits de la création, et la déesse Maât, symbole de Vérité et Justice, tribut moral que l'homme doit à la divinité. — 3° Le roi procède à la toilette de la statue : purifications, fumigations, vêtements, parures. Les rites, célébrés en principe à l'aube, sont répétés à midi et au crépuscule : les trois « moments » de la vie quotidienne d'un dieu solaire.

SIGNIFICATION DU CULTE 1° *Le dieu osirien.* — Qu'on se reporte au culte inventé par Isis pour ressusciter Osiris : il deviendra clair que le rituel des temples thébains est le rituel osirien : conséquence de la propagation à l'Égypte entière de la doctrine d'Osiris, depuis la VI[e] dynastie. Tout dieu, local ou universel, sans perdre sa personnalité propre, a endossé celle d'Osiris. Ce faisant, ce dieu bénéficie des rites osiriens inventés par Isis : « le remède qui donne l'immortalité ». Par contre, chaque dieu doit subir la passion d'Osiris. Aussi ce que le roi est censé trouver dans le naos, sous l'aspect de la statue, c'est un corps divin dont les membres, auparavant mutilés et dispersés par Seth, ont été pieusement *recherchés, retrouvés, rassemblés* par Isis, Horus, Anubis, Thot, puis transformés en momie sacrée, tout comme le cadavre d'Osiris. Le roi, qui joue le rôle d'Horus, rend la vie à la momie en simulant l'ouverture de la bouche, des yeux, des oreilles, la mise en mouvement des bras et des jambes, à l'aide des mêmes instruments magiques, et avec le secours des mêmes formules, qui furent efficaces pour ressusciter « le noyé de la première fois ». Afin de restituer à la statue « son cœur et son Ka », le roi Horus embrasse le dieu, lui insuffle l'âme (*animus* = souffle) par un baiser de bouche à bouche (1) ; ainsi le dieu recouvre-t-il son potentiel de vie, menacé, surtout la nuit, par les attaques de Seth, et reprend-il, dès l'aube, une vigueur renouvelée.

Sollicitude réciproque, le dieu témoigne inlassablement sa reconnaissance. A chaque geste rituel, à chaque formule, qu'exécute ou que récite le roi, répond la promesse, sortie de la bouche du dieu, d'une gratitude pareille, d'une protection symétrique, pour le roi, et pour l'humanité dont il est le porte-parole. Si le dieu vit, le roi vivra, et le peuple pieux revivra lui aussi.

2° *Le dieu solaire, et son décor approprié.* — Dans le ciel aussi, l'Égyptien lisait une promesse rassurante, attestée par la résurrection quotidienne du soleil.

Depuis le Moyen-Empire s'affirme, nous l'avons vu, la fusion intime d'Osiris et de Râ, du Seigneur de la terre et du Seigneur du ciel. Dès lors, tout dieu, local ou

(1) Voir le bas-relief de la XII[e] dynastie, à Karnak, où le roi échange les souffles avec Phtah, *supra*, p. 254.

universel, fut conçu comme une réplique de Râ, aussi bien que d'Osiris. Le temple à l'époque thébaine, doit donc fournir un cadre et un décor appropriés à la carrière d'un dieu soleil, créateur de l'univers ; il offrira, en réduction, l'univers, ou plutôt, la terre d'Égypte, parcourue par Râ.



Considérons le temple sous cet aspect, et une foule de détails nous révéleront ce but de l'architecte et des artistes : adapter la maison du démiurge Râ à ses besoins, la décorer de telle sorte qu'il y retrouve l'image, en raccourci, de sa création.



Le sol du temple, c'est proprement la plaine d'Égypte, encadrée de collines. Les cours, ceintes de hauts murs, reproduiront cette plaine peuplée d'hommes et animaux, coupée de bassins, fleurie de plantes aquatiques, bordée de palmiers. En effet, les pavements peints des grandes cours, à El-Amarna, par exemple, figurent des bassins hérissés de roseaux, de papyrus en fleurs, de lotus épanouis, où gambadent de jeunes veaux, d'où s'envolent pigeons, canards, sarcelles, pour saluer le réveil de la nature, aux rayons du soleil levant qui resplendit réellement au-dessus des cours (1). Dans les portiques qui encadrent les cours, des colonnes, à fûts de palmier ou de papyrus, évoqueront les bouquets d'arbres et de plantes disséminés dans les champs, et répandant une ombre propice, aux heures torrides.

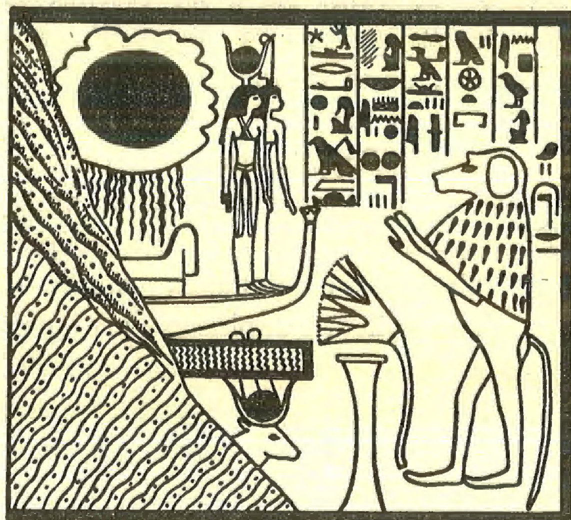


UN PAVEMENT À EL-AMARNA
(J. Braemer).

De la plaine du Nil, on monte, par plans successifs, vers la falaise du désert. Dans les temples, pareillement, le sol s'élève, par *plans inclinés*, à travers cours et hypostyles, jusqu'au sanctuaire qui est à l'horizon, plus élevé que le reste de l'édifice. Les textes gravés sur les différentes parties du temple signalent expressément

(1) Voir l'hymne cité p. 439.

les intentions de ce dispositif : les deux tours du pylône (en principe à l'Orient) sont comparées aux déesses Isis et Nephthys, « les deux sœurs qui font lever le disque solaire... elles portent en l'air le disque ailé, quand il rayonne à l'horizon (oriental). » Du pylône, le disque « remonte au ciel, en forme de Khepri (scarabée) et traverse le firmament ». A ce moment, la cour à ciel ouvert « est semblable à Nout (la déesse du ciel), qui enfante la lumière » ; la cour est, en abrégé, l'immense plaine céleste qui s'ouvre à la lumière du soleil aux belles heures du matin, et aussi le sol terrestre où hommes, plantes, animaux s'éveillent à la vie.



LE SOLEIL MORT REÇU A L'OCCIDENT PAR ISIS ET AMENTI DANS SA BARQUE DU SOIR (J.-J. Clère).

Le plafond des hypostyles est peint en bleu, semé d'étoiles d'or : c'est un ciel, traversé par le disque ailé, qu'on sculpte sur la ligne médiane, au fronton des grandes portes, percées dans l'axe du temple ; de grands vautours, les ailes déployées (dans l'attitude de la protection) y volent pour « protéger » la course du soleil.

A jour faillant, voici l'astre parvenu à l'entrée du sanctuaire, « son horizon occidental » ; les textes disent qu'il s'y pose comme un oiseau, sur les mains tendues du roi-prêtre, debout pour le recevoir, « et il se couche, pendant la nuit, dans le naos, jusqu'au matin suivant ». Râ est exposé chaque soir à mourir ; du moins est-il perpétuellement attaqué par ses rivaux indomptables, Seth et Apophis, ennemis de la lumière. Par prudence, pour le préserver du danger de mort, on lui administre ces rites osiriens, appliqués à tous les dieux. Les tableaux spéciaux aux hypogées nous présentant la momie du soleil Râ, cadavre anthropomorphe, ceint de bandelettes ; au matin, s'en dégage le scarabée Khepri, soleil renaissant à l'aube. Dès lors, on comprendra que le sanctuaire dont on fait, à partir du soir, l'abri et le tombeau du soleil nocturne, puisse être, en même temps, considéré, à partir du matin, comme le berceau du soleil renaissant, de Râ diurne. Selon les textes, « Râ y naît chaque matin : ce lieu de naissance est pareil à l'horizon (oriental) du ciel. » Les spéculations mystiques, jadis, ni de nos jours, ne s'embarrassent de logique : le sanctuaire offre au dieu soleil simultanément un horizon du

matin, aussi bien qu'un horizon du soir. De là, il s'élance pour escalader à nouveau le ciel.

Or, si le sol du temple monte insensiblement jusqu'au sanctuaire, en revanche, la hauteur des murs va décroissant, depuis le pylône jusqu'au sanctuaire. Les hypostyles sont plus basses que le pylône, le sanctuaire plus bas que les hypostyles. Le sanctuaire se trouve donc à l'intersection de la ligne ascendante du sol et de la ligne descendante de faîte ; ainsi le temple présente-t-il à l'astre qui s'incline vers l'Occident nocturne un circuit progressivement restreint. Notons, aussi, que les salles hypostyles sont couvertes — donc, à demi obscures, et que les sanctuaires sont sans fenêtres, donc plongés dans les ténèbres. Du pylône au naos, on passe du jour à la nuit.

LES DEUX RÉGIONS, ORIENTALE ET OCCIDENTALE, DU TEMPLE Dans ce circuit quotidien, le dieu Soleil départage sa demeure en deux régions, comme l'astre distribue lumière et ombre. Émergeant du sanctuaire, ce que le dieu trouve à sa gauche forme le côté oriental (relié au sud) du temple (1) et du ciel : c'est le domaine du soleil levant, de Râ animateur de la vie. Ce qui est à droite du dieu forme le côté occidental (relié au nord), domaine du soleil couchant, et d'Osiris, dieu de la mort, région des nécropoles. La zone médiane est comparable au zénith où le soleil culmine dans sa gloire rayonnante.

Or l'architecte, se conformant à la théorie religieuse, s'efforce de la traduire scrupuleusement par l'ordonnance et l'aspect des parties. Dans la plupart des temples, à gauche, en sortant du sanctuaire, le dieu se manifeste dans sa gloire solaire ; on y trouve successivement (2) : la chambre du feu, la salle du trône de Râ, celle où l'on fête le nouvel an (renaissance du soleil, au solstice d'été) et la cour où se dresse l'autel, pour les offrandes dédiées au soleil ; telles sont les « places » qui marquent le triomphe quotidien, ou annuel, de Râ. A droite, en sortant du sanctuaire, nous trouvons les chambres où le dieu se manifeste en Osiris, tour à tour défunt ou renaissant : la chambre de l'eau (Osiris-Nil ?), la chambre du Mystère d'Osiris (*sheta* : le tombeau, où l'on grave les textes de la veillée du dieu mort), le berceau de renaissance *(meskhent)* (3), les salles où sont

(1) L'Égyptien s'oriente face au Sud ; l'orient est à sa gauche, l'occident à sa droite.

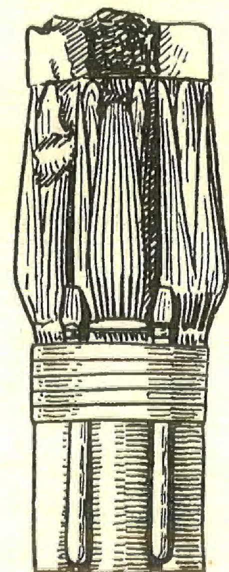
(2) Les meilleurs exemples sont dans les temples gréco-romains (Edfou, Dendérah, Philae) intégralement conservés.

(3) Aux temples de l'époque gréco-romaine, on fait, de la salle *meskhent*, un temple spécial, la « maison de la naissance » *per mes* ou *mamisi;* et, de la salle *sheta*, de petits sanctuaires spéciaux, parfois sur le toit des grands édifices.

figurés le couronnement et la fête Sed. A ce thème de la défaillance osirienne, suivie de résurrection, s'accommode la défaillance nocturne du soleil, rachetée par son réveil quotidien.

Le détail du décor marque la même opposition. Dans la partie sud-est, les rites du culte, les couronnes des dieux et du roi, leurs sceptres, leurs attributs, les offrandes qu'on leur sert, sont ceux du sud de l'Égypte que le soleil est censé parcourir en cet endroit. Dans la partie nord-ouest, objets et offrandes se rapportent à l'Égypte du nord.

SYMBOLISME DES COLONNES FLORALES Puisque le temple symbolise l'univers où le soleil fait germer les plantes, on l'enrichit de diverses colonnes florales, cette parure caractéristique de l'architecture égyptienne.



COLONNE LOTIFORME (J.-J. Clère).

Depuis la Ve dynastie, dans les temples solaires, comme dans ceux consacrés au roi défunt, nous voyons apparaître des colonnes dont le fût reproduit le tronc du palmier, ou la tige des papyrus et lotus ; leurs chapiteaux s'épanouissent en palmes (1), ou présentent un bouquet de papyrus ou de lotus, les uns en fleurs, d'autres en boutons.

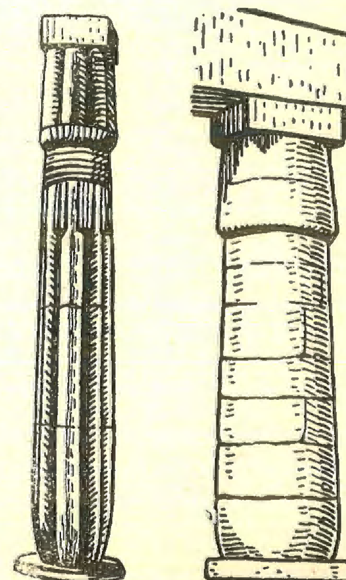
On les emploie : 1° comme piliers des portiques qui bordent les côtés des cours, et ils y sont disposés en une seule file, deux au maximum ; 2° pour soutenir le toit des hypostyles : dans ce cas, plantées en quinconce ou disposées le plus souvent par files ; on en compte 2, 4, 6, 8, etc., jusqu'à 32, suivant les dimensions des salles. L'hypostyle prend-elle des dimensions considérables, comme à Karnak, au Ramesséum et à Louqsor, alors les files s'alignent sur trois travées, celle du centre comporte une allée de colonnes fort élevées, tandis que les travées latérales, en nombreuses files parallèles, sont d'une hauteur moindre.

Les rares colonnes palmiformes, avec leur fût écailleux ou lisse, et leur chapiteau de 9 palmes réunies, à la base, par un lien, apparaissent sous la Ve dynastie et ne sont guère utilisées, par la suite, qu'à l'époque gréco-romaine.

Des colonnes à tige de lotus et à chapiteau lotiforme — dont, par erreur, on faisait l' « ordre » égyptien par excellence — nous ne possédons que de rares spécimens en pierre : un seul de l'Ancien Empire ; les autres de la période gréco-romaine. Par

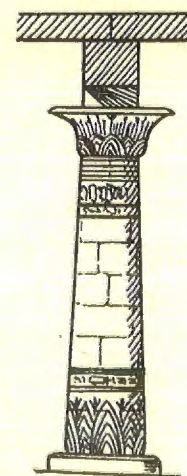
(1) Voir J. CAPART, *l'Art égyptien* (1924), G. JÉQUIER, *Manuel d'archéologie égyptienne*, tome Ier.

contre, on l'utilisait de préférence dans l'architecture en bois, pour les palais et les villas, naos, pavillons et pour le décor des meubles, où abondent les motifs floraux, si nous en croyons les représentations figurées, retrouvées dans les tombes, sur les fresques, ou sur le mobilier.



COLONNE PAPYRIFORME A CHAPITEAU FERMÉ ET SA FORME STYLISÉE (J.-J. Clère).

La colonne papyriforme est « l'ordre » le plus fréquemment employé. On y reproduit fidèlement la nature. Le fût consiste en fascicules de 6 à 8 tiges, de section triangulaire, à base rétrécie et garnie de folioles imbriquées (tous détails bien observés). Au chapiteau, les fleurs, maintenues par un ruban, sont ouvertes, ou fermées. Depuis le Nouvel Empire, là où le chapiteau figure l'ombelle ouverte, semblable à une cloche renversée vers le ciel (1), le fût est réduit à une seule tige, qui est arrondie, par stylisation. Par contre, là où le chapiteau se décompose en 6 à 8 fleurs fermées, et juxtaposées, le fût reste généralement fasciculé, divisé en autant de tiges distinctes.



COLONNE PAPYRIFORME A CHAPITEAU OUVERT (J.-J. Clère).

Or, la répartition des chapiteaux à ombelle ouverte, ou à fleurs fermées, n'est pas livrée à l'appréciation, ou au goût artistique de l'architecte. De l'examen des temples se dégage une règle qui ne souffre, pour ainsi dire, aucune exception, à la belle époque thébaine. C'est à l'allée médiane des hypostyles à 3 travées que sont réservées les hautes colonnes à tige unique, avec chapiteaux en corolle unique ouverte ; dans les travées latérales, de hauteur moindre, les colonnes sont à tiges multiples, fasciculées, et à chapiteaux de fleurs multiples et fermées (2). Dans les hypostyles à colonnes de taille égale, et aussi dans les petites salles à 2, 4, 6 colonnes, enfin dans les portiques aux côtés des cours, nous trouvons tiges fasciculées (souvent stylisées et arrondies depuis la XIXe dynastie), et fleurs fermées.

Bref, dans la zone médiane du temple, les fleurs s'épanouissent ; mais elles se ferment dans les zones latérales. Or, les textes religieux nous éclairent sur la signification symbolique des lotus et papyrus ouverts et fermés.

(1) D'où le nom : chapiteau campaniforme.
(2) Exemples : Karnak, Louqsor, Rameesséum.

Une tradition populaire — qui survit aux Indes, en Chine — affirme que si le lotus, ou le papyrus, érige à l'aube, et ouvre pendant le jour, sa fleur hors de l'eau, s'il la referme et la replie sous l'eau, le soir et pendant la nuit, c'est par suite d'une liaison intime avec le soleil. Le soir et la nuit, l'astre repose à l'abri dans le calice fermé; au matin, il sort de la fleur comme d'un berceau. Donc, fleur fermée signifie : repos, nuit, mort; fleur ouverte : activité, jour, renaissance.



NAISSANCE DE RÂ AU MATIN (J.-J. Clère).

Les hymnes égyptiennes nous enseignent que « le lotus divin, qui met sa tête dans l'océan primordial (Noun) est l'asile du soleil (pendant la nuit) » (1); de même pour le papyrus, souvent figuré dans le même emploi que le lotus. Aux textes des Pyramides nous pouvons lire « qu'au matin, le soleil rajeuni (Nefertoum) sort (sous l'aspect d'un garçonnet) du lotus, qui monte vers les narines de Râ (2) ». Par un élargissement du thème, les théologiens appliquent à tout dieu ce symbolisme : comme dans l'art et la littérature bouddhiques, l'image d'un jeune dieu assis sur un lotus, ou papyrus, doit suggérer que, chaque matin, de ces fleurs renaît le dieu.

Revenons au temple : dans la travée centrale, sur le chemin que parcourt le soleil au zénith, les ombelles ouvertes des grandes colonnes attestent la renaissance totale du soleil hors de son berceau, le plein épanouissement, au milieu du jour et au milieu du temple, de la radieuse lumière et de la végétation. Dans les travées latérales, papyrus et lotus restent clos, parce que, sur le côté oriental du temple et de la vallée, le jeune dieu, à l'aube, s'y cache encore, ou bien, sur le côté occidental, le dieu vieilli s'est déjà abrité, au crépuscule, au sein des fleurs refermées.

Ainsi le décor floral du temple aide, à sa manière, le dieu Râ à réaliser son destin, pour le bien de la nature et de l'humanité.

Que le soleil triomphe finalement, cela est attesté, aussi, par ce symbole radieux, le disque solaire ailé, qui jalonne la course de l'astre dans l'axe médian du temple : au linteau des portes, au fronton des naos, au centre des pylônes. Ainsi le soleil vole de la porte jusqu'au sanctuaire, comme il cingle de l'Orient à l'Occident sur sa barque, par le milieu du ciel azuré.

(1) Cf. *Le Nil*, p. 492.
(2) *Pyr.*, § 266. Cf. PLUTARQUE, *De Iside*, 11.

OBÉLISQUES, SPHINX, COLOSSES

Citons encore quelques traits du décor architectural qui montrent comment les architectes ont rendu les intentions précises des théologiens.

Au sanctuaire solaire du type ancien, celui de la V[e] dynastie (cf. chap. IV), le temple thébain emprunte le symbole initial du soleil, le béthel, devenu l'obélisque. Sa place n'est plus au centre du temple, car le soleil revêt désormais la forme humaine, selon le type osirien; du moins lui a-t-on laissé l'honneur de précéder le temple; devant le pylône gigantesque s'érige le couple d'obélisques, hauts de 20 à 30 mètres. La reine Hatshepsout explique pourquoi elle érige des obélisques dans Karnak : « Je sais que Thèbes est l'horizon (oriental) sur terre, la colline auguste, où, au commencement du monde, le dieu se tint pour soulever le ciel. » C'est donc la vieille théorie héliopolitaine de la création qu'exaltent les obélisques de Thèbes.

Par contre, c'est l'auguste bonté d'Osiris qu'évoque le décor des piliers quadrangulaires qui constituent le plus souvent les portiques des cours : le dieu (ou le roi) sanglé dans le maillot funéraire, les bras croisés, serrant sur la poitrine la crosse et le fouet d'Ânzti, la tête couronnée de l'*atef*, impose par sa présence le nouvel idéal d'une divinité humanisée. Sur la façade des naos, dans les sanctuaires, l'alternance répétée des symboles d'Osiris et d'Isis, le pilier zed et le nœud isiaque, nous rappellent qu'à certaines heures, le sanctuaire est une tombe, et que c'est grâce aux rites osiriens que le tombeau devient le berceau de la renaissance.

Par-devant les pylônes, dans l'intérieur des cours, parfois contre les piliers rectangulaires, des monolithes colossaux, pesant jusqu'à 400 tonnes, figurent le roi assis (1), plus rarement debout, comme gardien du temple. Ces statues vont par couples, car elles évoquent le roi du Sud et le roi du Nord; mais dans les cours, des colosses isolés, particulièrement gigantesques, montent une garde solitaire (2).

C'est aussi pour assurer la protection du chemin *(dromos)* qui mène au temple, — ou qui relie entre eux les édifices, — qu'on aligne par dizaines, quelquefois par centaines, des sphinx accroupis, tantôt à tête humaine, tantôt léontocéphales, et, à Thèbes, pour Amon, béliers criocéphales.

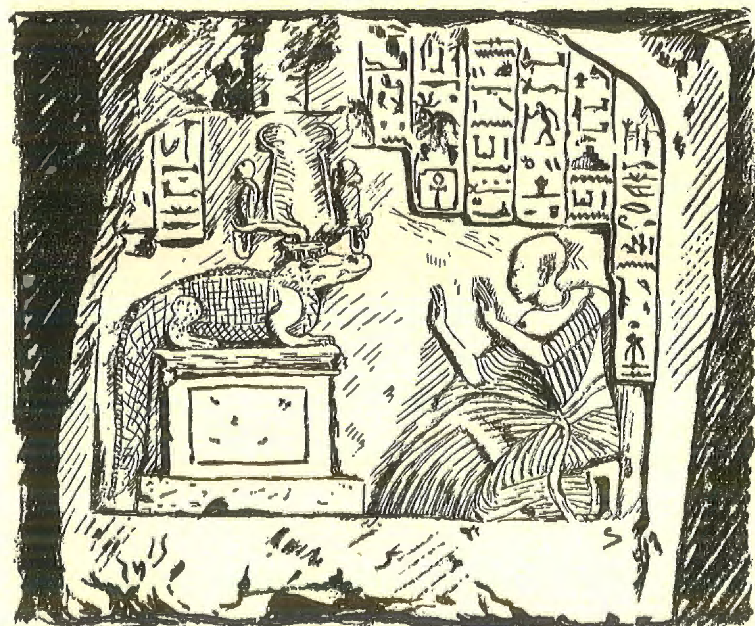
LE TEMPLE, ÉTABLE DES ANIMAUX SACRÉS

Dans certains temples, l'animal sacré, ancien totem local, en lequel le dieu aime à incarner son image vivante, possède une étable, une cour, et une salle de culte. Les fouilles de

(1) Les plus beaux spécimens : à Karnak, au Ramesséum, à Abousimbel, et colosses de Memnon.
(2) Au Ramesséum, à Tanis.

l'Institut français d'archéologie, conduites par M. Bisson de La Roque à Médamoud, ont ainsi révélé un sanctuaire-étable, jusqu'ici unique, où vivait le taureau Boukhis qui figure Mentou thébain. Il est vraisemblable que dans Héliopolis le taureau Mnévis, qu'à Memphis le taureau Apis, à Éléphantine le bélier de Khnoum, à Hermopolis l'ibis de Thot, à Edfou le faucon d'Horus, etc., disposaient d'installations analogues.

CONCLUSION SUR LE DÉCOR ET LE RITUEL OSIRIEN ET SOLAIRE La splendeur matérielle des temples thébains ne doit pas détourner notre regard de leur intérêt religieux et dogmatique. Soulignons l'extrême importance de ce fait : un *rituel commun* s'impose, sans exception, au décor et au culte, dans des milliers de temples, dédiés à des centaines de divinités distinctes. Les prêtres égyptiens ont donc fait triompher l'unité du dogme, qui se révèle parallèle à l'unité monarchique.



ADORATION DU DIEU CROCODILE SEBEK-RÂ
MUSÉE GUIMET (J. Braemer).

N'est-il pas remarquable que cette synthèse des doctrines solaire et osirienne, imposée à tous les cultes divins, soit de même nature que la synthèse imposée au culte des morts ? Nous avons constaté que les rites célébrés pour les dieux (et le roi) sont identiques à ceux que reçoivent les défunts osiriens : Osiris, le mort-type, est devenu le dieu-type ; sa passion et sa résurrection ont révélé aux dieux, ainsi qu'aux hommes, la façon de résoudre le grand problème que pose la nature : comment triompher de la mort ?

De l'étude des rituels — communs aux temples et aux tombeaux — se dégage un syllogisme :

Tout dieu revivra éternellement, tel qu'Osiris-Râ ; or, tout homme initié devient,

après la mort, Osiris et Râ ; donc, l'homme au tombeau, le dieu dans le temple, auront les mêmes chances de survie après la mort.

A la tête des hommes, le Roi, qui est de nature à la fois divine et humaine, cumule les chances de salut, étant Osiris-Râ, par droit de naissance et par fonction.

Il s'ensuit que la coopération réalisée sur terre dans la société humaine, sous la conduite du Pharaon, se retrouve, amplifiée aux dimensions de l'univers, dans la vie cosmique : dieux, rois, hommes unissent leurs forces et leurs destins, à l'exemple du démiurge Râ et de l'Esprit de la végétation, Osiris, pour écarter « l'horreur *(bout)* de la mort définitive ».



SÉTI I[er] OFFRE LA DÉESSE MAÂT (ABYDOS)
(J. Braemer).

Quelle force dans cette union spirituelle de tout ce qui vit ! Le faisceau d'alliance s'est noué et se renoue chaque jour, aux pieds des « statues vivantes », dans les sanctuaires. Le rôle social du temple égyptien nous apparaît dans sa grandeur : conservatoire des rites dont dépend la vie universelle, et palladium de l'humanité.

Mais cette résurrection promise aux hommes a comme condition qu'ils fassent sans cesse à Dieu « le sacrifice de la Justice » : *Sacrificate sacrificium Justitiæ*. Écoutons ce que le roi dit au dieu, au moment où il lui présente la statue rituelle de Maât, Vérité-Justice :

« *Chapitre de donner Maât au dieu.*

« Je suis venu vers toi, moi, les deux mains réunies pour porter *Maât*. La déesse Maât est venue pour être avec toi... Tu vis de Maât, tu joins tes membres à Maât ; tu donnes que Maât se pose sur ta tête. Ta fille Maât, tu rajeunis à sa vue. Maât se met comme amulette à ton cou ; elle se pose sur ta poitrine... Ton œil droit (le soleil), ton œil gauche (la lune), tes chairs, tes membres, les souffles de ta poitrine et de ton cœur, sont Maât ; tes bandelettes, tes vêtements sont Maât. Ce que tu manges, ta boisson, tes pains, ta bière, l'encens que tu respires, l'air pour ton nez, sont Maât. Ton *ka* est avec toi, quand Maât t'adore et que tes membres

s'unissent à Maât. Ta fille Maât est à l'avant de ta barque : c'est elle seule qui (pénètre) dans ton naos. « Tu existes, parce que Maât existe, et réciproquement. Quand tu viens à l'Orient du ciel... Maât est face à ton visage dans le ciel et sur terre, que tu tournes au ciel ou que tu marches sur terre. Maât est encore avec toi chaque jour, quand tu te reposes dans la *Douat.* Maât est avec toi quand tu éclaires les corps dans l'Hadès (*infra*, p. 475), et que tu montes dans la (nécropole) cachée. Tu y es en paix et vigueur grâce à elle. Aussi l'Ennéade assemblée te dit : « Tu es *mâ-kherou* (juste de voix = justifié et triomphant) pour des millions d'années... »

III

Ce que racontent palais et temples royaux, d'Aménophis Ier à Aménophis III

Si les grands temples racontent l'histoire des grands dieux, la vie de la Cour se lit aussi dans des édifices que les pharaons s'élevaient à eux-mêmes : palais, temples funéraires et hypogées.

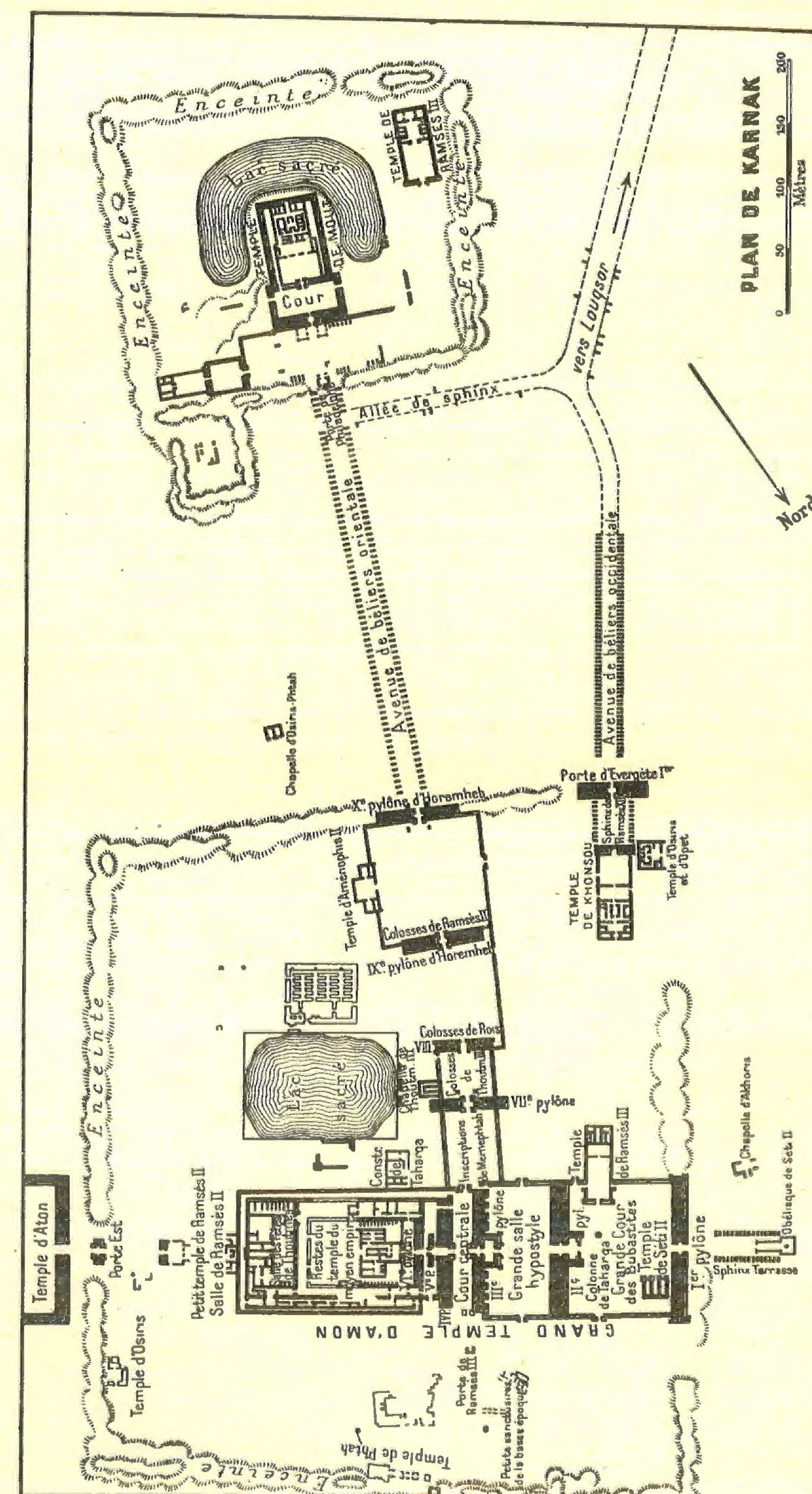
Des résidences royales, bâties en matériaux légers, bois et briques, il ne reste que des substructures et fragments : car chaque roi construisait son palais personnel, qui n'était pas destiné à durer. Au contraire, temples et tombeaux étaient construits « pour l'éternité » : la plupart ont survécu sur la rive gauche de Thèbes.

Karnak, temple d'empire

L'histoire de la Cour, au début de la XVIIIe dynastie, est surtout racontée à Karnak. La défaite des Hyksôs, les premières victoires en Nubie et en Syrie se traduisent par des additions successives au modeste temple de la XIIe dynastie. On en conserva, par piété, le sanctuaire *(per-our)*, dont la trace subsiste encore aujourd'hui, par des seuils en granit, des blocs d'albâtre, des colonnes polygonales, et un naos monolithe de Senousret Ier. Encore au premier siècle de notre ère, l'empereur Tibère restaurait, à cet endroit, l'édifice de ce pharaon, vieux de deux mille ans.

Tout ce qui précédait le sanctuaire fut, au contraire, remanié et développé par les divers pharaons thébains. Il n'en est pas un seul qui n'ait apporté sa pierre au temple de son père Amon : mais cette « pierre » est parfois un couple d'obélisques de 400 tonnes, une hypostyle de 90 mètres, un pylône gigantesque.

Il s'ensuit que Karnak ne présente point les lignes régulières d'un temple cons-



PLAN DE KARNAK

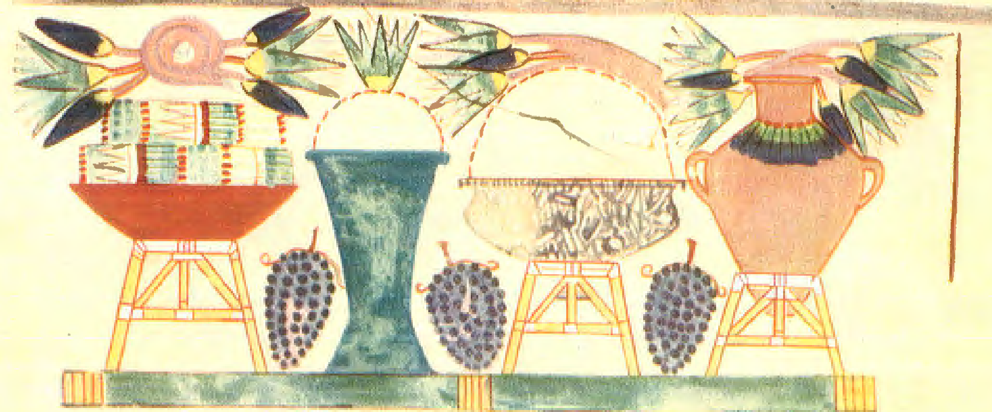
truit sur un plan arrêté en une fois. Cet édifice déroute le visiteur par une succession désordonnée de cours, de pylônes, d'obélisques, qui empiétaient les uns sur les autres, sans autre souci que toujours plus de grandeur et de magnificence. Si l'esthétique en souffre, l'histoire y gagne : Karnak, «trône des Deux Terres » *(nest taoui)*, temple d'Empire, raconte l'histoire de l'Empire.

Aménophis Ier rebâtit, en magnifique calcaire blanc, le pourtour du sanctuaire, en albâtre la salle de la barque. Thoutmès Ier, après sa foudroyante campagne sur l'Euphrate, agrandit le rectangle entier de l'édifice jusqu'à 97 mètres de long sur 54 mètres de large. Malgré les remaniements opérés par Thoutmès III, on distingue une vaste cour, ornée de portiques, dont les colonnes sont taillées à 16 pans, et des statues osiriennes. Le tout était précédé d'un grand pylône (Ve, détruit) (1). Vers la fin du règne, des intrigues de cour — que nous résumerons plus loin — surexcitèrent la piété de Thoutmès Ier : il se crut tenu à marquer sa reconnaissance vis-à-vis d'Amon en bâtissant, dix mètres plus loin, un autre pylône formidable (IVe, ruiné), précédé d'obélisques de 23 mètres, dont un seul reste en place. La cour, entre les pylônes successifs, est bordée de niches où se dressent des statues colossales du roi, figuré en Osiris momiforme, les bras croisés, les mains appuyant sur la poitrine le signe de la vie. Une double colonnade en largeur formait un portique : fûts et plafonds étaient en bois de Syrie. Avec ses obélisques et ses deux pylônes, le temple d'Amon était déjà grandiose, mais des querelles dynastiques vont sévir avec une violence telle que l'aspect du « trône des Deux Terres » en sera bouleversé.

CRISE DYNASTIQUE AU TEMPS D'HATSHEPSOUT

A Karnak, ces querelles ne se devinent qu'à des murs détruits, noms royaux martelés, traces de haine et persécution vengeresse. C'est au temple funéraire de Deir el-Bahari, sur la rive occidentale, que nous lisons les vicissitudes d'une grande reine, fille de Thoutmès Ier, Hatshepsout, héroïne principale de ces temps troublés (vers 1520). Les fouilles de Mariette, surtout celles d'Édouard Naville, y ont déblayé les amples terrasses étagées et les blanches colonnades d'un édifice, adossé à la rouge falaise libyque. Le sol déclive avait forcé l'architecte Senmout à modifier l'aspect classique du temple : à la place des cours, hypostyles et sanctuaires sur plan ascendant, mais à dénivellation faible, nous avons sous les yeux deux terrasses successives, reliées par des rampes accentuées. Dédié à Amon et Hathor, cet édifice, nommé

(1) Les numéros des pylônes correspondent à ceux des plans dans Joanne et Bædeker ; on les compte dans l'ordre où ils se présentent au visiteur, de l'Ouest à l'Est, et non par ordre chronologique.



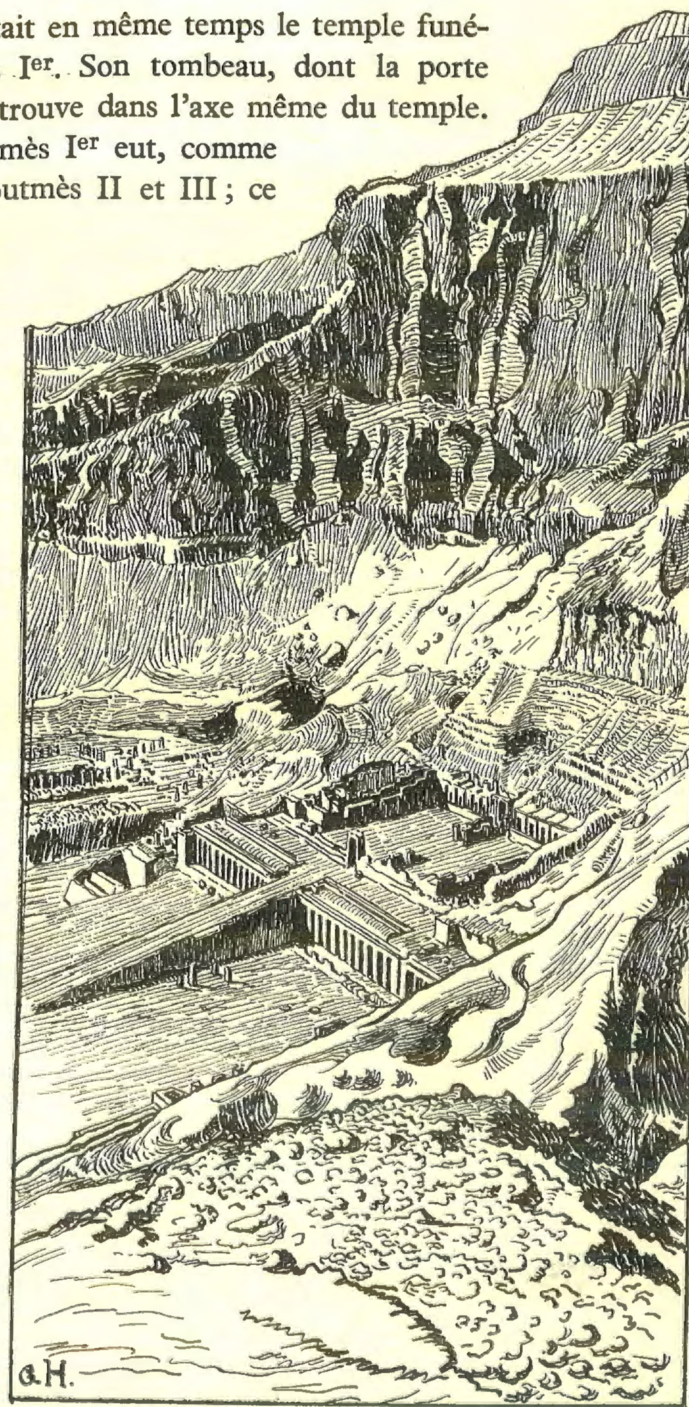


DANSEUSES THÉBAINES. — TOMBEAU DE NAKHT.
D'après DAVIÈS.

le « Sublime des Sublimes », était en même temps le temple funéraire de la fille de Thoutmès I[er]. Son tombeau, dont la porte s'ouvrait derrière la falaise, se trouve dans l'axe même du temple.

D'après les Tables, Thoutmès I[er] eut, comme successeurs, ses deux fils Thoutmès II et III ; ce que confirme l'inscription biographique du brave Ahmès. Les édifices à Karnak et Deir el-Bahari révèlent, cependant, qu'une fille de Thoutmès I[er], Hatshepsout, fut associée à son père, dans les dernières années du règne de celui-ci ; plus tard, elle agit en véritable *roi*, au masculin, aux côtés de ses frères et époux successifs Thoutmès II et III. Mais, sur les monuments de la reine, ses noms royaux ont été martelés dans les cartouches ; sur les tableaux de son temple, le tracé de son corps est gratté, rétabli, effacé de nouveau. A la place de« Hatshepsout », on a gravé noms et figures des Thoutmès I[er], II et III, à diverses époques, du vivant de la reine, et après sa mort. Pourquoi son père et ses frères ont-ils, à plusieurs reprises, tenté de détruire sa puissance et jusqu'à son nom ?

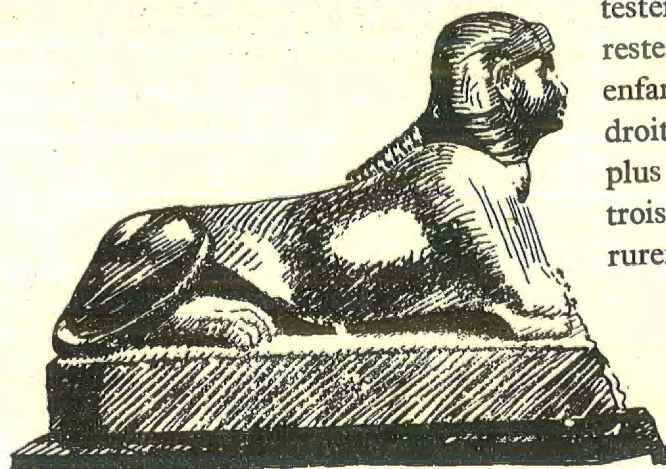
C'est une question de *légitimité* qui a divisé les descendants d'Aménophis I[er]. Ce roi ne laissa pas de fils « légitimes »,



LE TEMPLE D'HATSHEPSOUT A DEIR EL-BAHARI
(G. Hanotaux fils).

c'est-à-dire *né de lui et de la grande* femme royale, la reine Ahhetep II : les droits à la couronne échurent à une fille, Ahmasi II, qui remplissait les conditions requises par le droit dynastique dont les prêtres d'Amon étaient gardiens scrupuleux. Toutefois la princesse ne régna pas seule ; elle épousa un bâtard royal, Thoutmès Ier, et le laissa gouverner, après qu'il se fut couvert de gloire en Nubie et sur l'Euphrate.

La situation changea à la mort de la reine Ahmasi (vers 1525) : les prêtres contestèrent le droit de Thoutmès Ier à rester sur le trône, car les propres enfants du roi, nés de la reine de plein-droit Ahmasi, étant légitimes, étaient plus qualifiés que Thoutmès Ier. Or, sur trois enfants légitimes, deux fils moururent : la seule héritière était la princesse Hatshepsout. Touthmès Ier dut la proclamer reine par décision des prêtres d'Amon ; Hatshepsout épousa son demi-frère, le bâtard Thoutmès (III), qui ne fut pas associé au gouvernement.



LA REINE HATSHEPSOUT EN SPHINX (J. Braemer).

Une opposition se déclara lorsque le roi Thoutmès Ier fut devenu vieux. Des guerres se rallumaient en Nubie et en Canaan : la royauté allait-elle tomber en quenouille ? L'Égypte avait besoin d'un bras viril pour la défendre et accroître l'Empire. Un parti, militariste dirions-nous, se groupe autour du bâtard Thoutmès, prince vigoureux et guerrier. En effet, de la guerre d'indépendance et de campagnes en Asie et Nubie, était sortie une « noblesse militaire », aristocratie non plus de naissance, mais grandie sur les champs de bataille, que les rois avaient dotée de privilèges et de terres domaniales, avec laquelle il fallait compter. Un complot s'organisa pour élever Thoutmès sur le trône. Lors d'une procession, la statue du dieu, érigée sur la barque, oscilla, « sembla chercher » quelqu'un, et s'arrêta net devant le jeune Thoutmès qui se trouvait à son poste, sous la colonnade nord de la cour édifiée par Thoutmès Ier : le prince se prosterne, le dieu le fait relever et le proclame roi ; ce sera le grand Thoutmès III.

Les deux premières années du règne commun de Thoutmès III et Hatshep-

sout sont mal connues ; assez, toutefois, pour que nous voyions la reine dépossédée du protocole royal ; d'ordinaire, Thoutmès III seul est nommé.

HATSHEPSOUT RÉTABLIE Tout change de l'an 6 à l'an 5. La reine commence à bâtir le « Sublime des Sublimes » à Deir el-Bahari. Alors qu'auparavant on la nommait seulement « la grande femme royale », elle se fait appeler, maintenant, Horus et Râ (1) ; elle prend les titres *nsout biti*, les deux cartouches. Bientôt, on la figure en *homme*, avec le pagne court, la fausse barbe ; son buste nu laisse voir une poitrine correctement masculine ; son nom même se virilise : c'est désormais *Hatshepsou*, « le premier des nobles ». Enfin, sous le portique de la deuxième cour, la reine fait graver deux séries de splendides bas-reliefs, relatifs à sa naissance et à son couronnement.

La reine est-elle bien fondée à se dire seule héritière légitime ? Hatshepsout le démontre, en révélant au public les mystères de la *théogamie*.

Comme nous le savons (p. 140), les prêtres enseignaient que le vrai père de Pharaon, c'était Râ lui-même. Mais c'est la première fois que des tableaux expliqueront au peuple ce qu'est l'union charnelle du dieu et de la reine, ici Ahmasi.

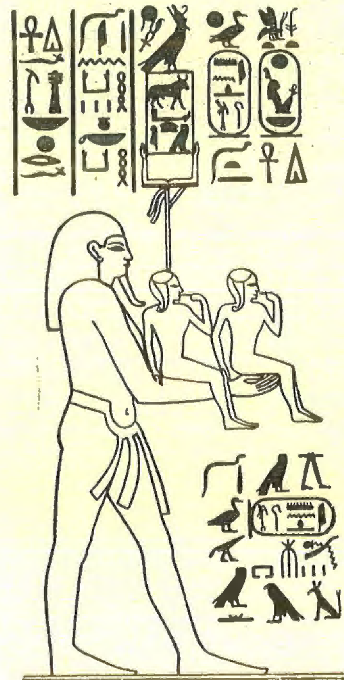
Sur un lit d'apparat, Amon et la reine sont assis, l'un face à l'autre, jambes entrecroisées. Le texte qui encadre la scène décrit chastement leurs noces charnelles : « Voici ce qu'Amon-Râ, roi des dieux, a dit, lorsqu'il eut pris la forme de ce mâle Thoutmès Ier. Il trouva la reine couchée dans la splendeur de son palais. Elle s'éveilla au parfum du dieu, et s'émerveilla lorsque Sa Majesté marcha vers elle aussitôt, la posséda, posa son cœur sur elle, et se fit voir à elle en sa forme de dieu. Et, tout de suite après sa venue, elle s'exalta à la vue de ses beautés : l'amour du dieu courut dans ses membres, et l'odeur du dieu, ainsi que son haleine, étaient pleines du parfum de Pount.

Et voici ce que l'épouse du roi, la reine Ahmasi, dit en présence d'Amon : « Combien grandes sont tes âmes ! C'est *noble* chose de voir *ta face* (2), quand *tu te joins à ma Majesté*, en toute grâce ! Ta rosée imprègne tous mes membres... » Puis, lorsque la Majesté de ce dieu eut accompli tout son désir avec elle, Amon lui dit : « *Celle qui se joint à Amon, la première des nobles*, certes, tel sera le nom de cette fille qui ouvrira ton sein, puisque telle est la suite de paroles sorties de ta bouche (3).

(1) Au féminin, *Hor.t*, et *Râ.t*.
(2) Les mots soulignés correspondent à *hat* et *shepsout*, dont sera formé le nom de l'enfant royal.
(3) Avec les paroles émises par la reine devant lui, le dieu va former les noms de la future reine : *Khnoumt-Amon Hatshepsout*.

Elle exercera une royauté bienfaisante dans cette terre entière, car mon âme est à elle, mon cœur est à elle, ma volonté est à elle, ma couronne est à elle, certes, pour qu'elle régente les deux Terres, pour qu'elle guide les Ka de tous les vivants ! »

D'autres bas-reliefs montrent le dieu potier, Khnoum, modelant la forme visible du futur enfant royal (un petit garçon) et de son Ka; puis l'accouchement, par les soins des déesses Isis et Meskhent; la présentation du nouveau-né, et de son Ka, au dieu Amon, qui les « reconnaît », les embrasse, leur fait donner « les purifications de la naissance » et leur promet la royauté sur le trône d'Horus.



PURIFICATION DE L'ENFANT ROYAL ET DE SON KA (J.-J. Clère).

D'autres tableaux montrent la réalisation des promesses divines, et nous donnent le vivant récit de la « proclamation » du nouveau souverain. Thoutmès Ier a convoqué, à Héliopolis, la Cour et lui présente sa fille, qu'il tient dans ses bras, et s'écrie : « Cette fille, Hatshepsout, vivante, j'en fais ma remplaçante : c'est elle qui siège sur mon trône, et qui donne des ordres au peuple en toute place du palais : c'est elle qui vous guidera. »

Remarquons le silence complet observé sur Thoutmès III, mari de la reine.

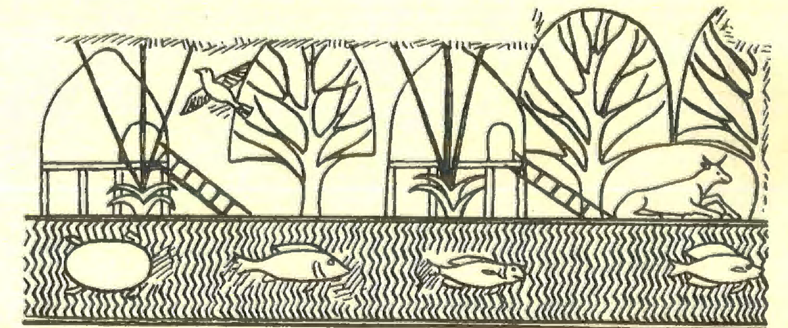
Cependant, à la fin de l'an 6, ces tableaux de la naissance et du couronnement d'Hatshepsout sont martelés, les noms effacés. Et voici que dans les cartouches de la reine on surcharge les signes avec les noms de Thoutmès I[er] et d'un premier bâtard, Thoutmès II. Pendant trois ans, on ne cite plus les noms d'Hatshepsout, ni de Thoutmès III. Puis Thoutmès I[er] meurt; Thoutmès II prend un corégent, qui est son frère Thoutmès III. L'association des deux bâtards est rompue par la mort du débile Thoutmès II. Alors Thoutmès III rappelle à ses côtés sa femme Hatshepsout, dont les épreuves sont finies : elle y restera jusqu'à sa mort (1483).

RÈGNE GLORIEUX D'HATSHEPSOUT — Ainsi le droit dynastique l'avait emporté. De l'an 9 à l'an 21 du nouveau règne commun, la situation de la reine vis-à-vis de Thoutmès III redevient prépondérante. A Deir el-Bahari, que la reine fait restaurer et où elle développe ses constructions, son mari est rarement figuré, et toujours dans un rôle subalterne. Un contemporain,

l'architecte Ineni, raconte ceci : à la mort de Thoutmès II, « son fils (= successeur) se tint sur le trône; mais la sœur (= femme) de celui-ci, la femme du dieu, Hatshepsout, faisait les affaires de la Terre Entière, d'après ses propres plans. L'Égypte travaillait, en courbant la tête, pour elle, l'excellente graine sortie du dieu. Elle était le câble qui hale la Basse-Égypte, le poteau où l'on amarre la Haute-Égypte, la drosse sans défaut du gouvernail du Delta, la maîtresse parfaite qui donne les ordres... »

Le vaisseau de l'État avait donc une reine comme pilote et capitaine; l'état-major était constitué par les dirigeants du parti sacerdotal. Nous les connaissons par les reliefs de Deir el-Bahari et par des statues retrouvées à Karnak. Ce sont : Senmout, l'architecte des admirables édifices élevés à Thèbes sous ce règne; il était, aussi, intendant des domaines d'Amon; — Nehsi, directeur du sceau, grand-trésorier; — Thouti, chef de la maison de l'or et de l'argent; — et le plus puissant de tous, Hâpousenb, premier prophète d'Amon, directeur de tous les prophètes de Haute et de Basse-Égypte, et, en même temps, vizir du royaume et préfet de Thèbes : les pouvoirs civils et religieux étaient donc réunis en ses mains, faveur inouïe jusque-là, et qui pouvait singulièrement empiéter sur l'autorité de la reine.

L'EXPÉDITION DE POUNT ET LE JARDIN D'AMON A DEIR EL-BAHARI — Par gratitude envers Amon et ses prêtres, la reine envoie une expédition à Pount, qui reste mémorable. Cinq navires abordent aux Échelles de l'Encens sous la direction de Senmout et de Nehsi. Nous voyons, dans la deuxième cour de Deir el-Bahari, une compagnie d'infanterie débarquer (1) sur les rivages d'un pays qui occupe « les deux rives de la Très Verte » — sans doute, les côtes africaine et arabique, si rapprochées dans la région des Aromates. Là, sous les palmiers et les sycomores (dont les feuilles distillent des gouttelettes d'encens), on nous montre des cabanes sur pilotis,



VILLAGE SUR PILOTIS À POUNT (J.-J. Clère).

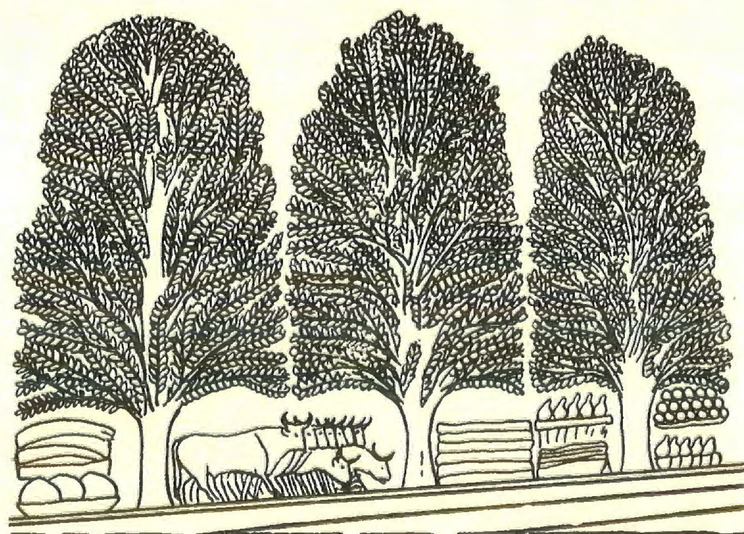
(1) Voir *supra*, figure de la page 297.

auxquelles on accède par des échelles, qui abritent une population au teint rouge, d'aspect fort semblable à celui des Égyptiens.



LE ROI ET LA REINE DE POUNT
(J.-J. Clère).

Senmout et ses compagnons déballent sur le rivage leur pacotille d'échange : « pains, bière, vin, viandes, légumes et tous les produits de l'Égypte ». Arrive à leur rencontre le cheikh de Pount, Parihou, dont les jambes sont ornées de fils jaunes, de cuivre ou d'or, formant bandes molletières (parure caractéristique, aujourd'hui encore, des indigènes en ces régions) ; derrière lui, vient sa femme, Ati, adipeuse et trapue ; elle porte de riches colliers et des anneaux d'or aux poignets et aux chevilles : ses épaules, son ventre et ses jambes, surchargés de plis de graisse étagés, son ensellure énorme, l'apparentent, au moins d'aspect, à la « Vénus hottentote », que nous rencontrons depuis l'époque préhistorique, jusqu'à nos jours, chez les femmes des tribus Boshimans, de l'Afrique australe à l'Éthiopie. Suivent, en file, de nombreux porteurs de tributs ; et voici, sous les arbres du rivage, des monceaux de résines aromatiques (myrrhe, encens, cinnamome, etc.), de l'ébène, des défenses d'ivoire, des bois précieux, de l'or vert, en poudre et en anneaux, de l'antimoine, des peaux de léopard, et, tout autour, du bétail gros et petit, des lévriers et des singes. Selon le désir d'Amon, Senmout fit déraciner des sycomores à encens ; 31 arbres furent transportés sur les navires. Au retour, on transplanta les sycomores et des perséas dans les cours du temple

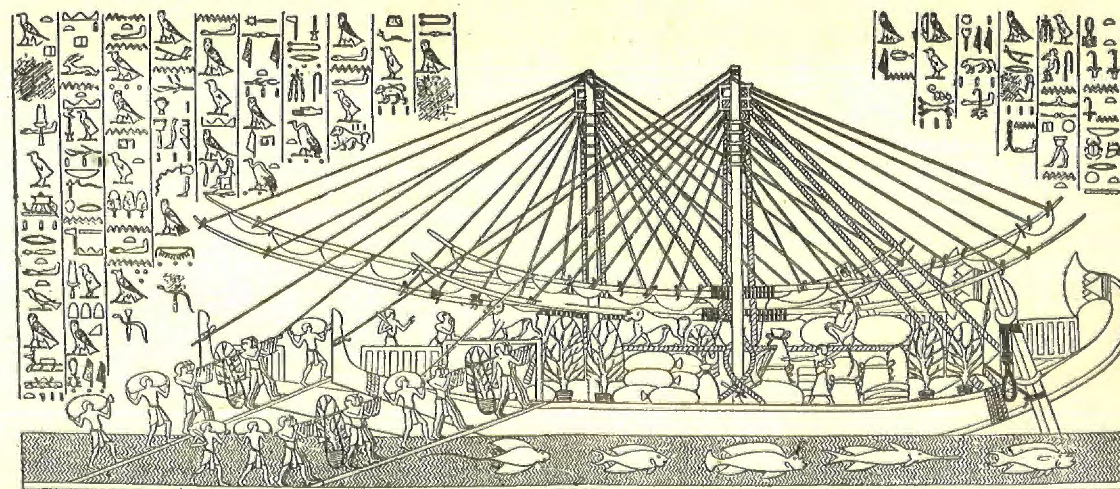


SYCOMORES A ENCENS, IVOIRE, ÉBÈNE, POUDRE D'OR
(J.-J. Clère).

et devant les pylônes ; par un de ces miracles, si fréquents en Égypte, des débris de souches ont été retrouvées, dans des fosses carrées en maçonnerie, par l'illustre botaniste Schweinfurth.

Les fêtes célébrées au retour de Pount marquèrent l'apothéose de la reine et firent la gloire du temple. « Hatshepsout donna un boisseau de vermeil, afin de jauger les amas de résine, la première fois qu'on eut le bonheur de mesurer les aromates pour Amon et de lui présenter les merveilles de Pount. Thot nota les quantités par écrit... Sa Majesté elle-même en prépara, de ses propres mains, une essence embaumée, pour tous ses membres ; elle exhala l'odeur de la rosée divine ; son parfum perça jusqu'à Pount ; sa peau en fut comme pétrie d'or, et son visage en brilla à l'égal des étoiles, dans la salle des fêtes, à la face de la Terre Entière... »

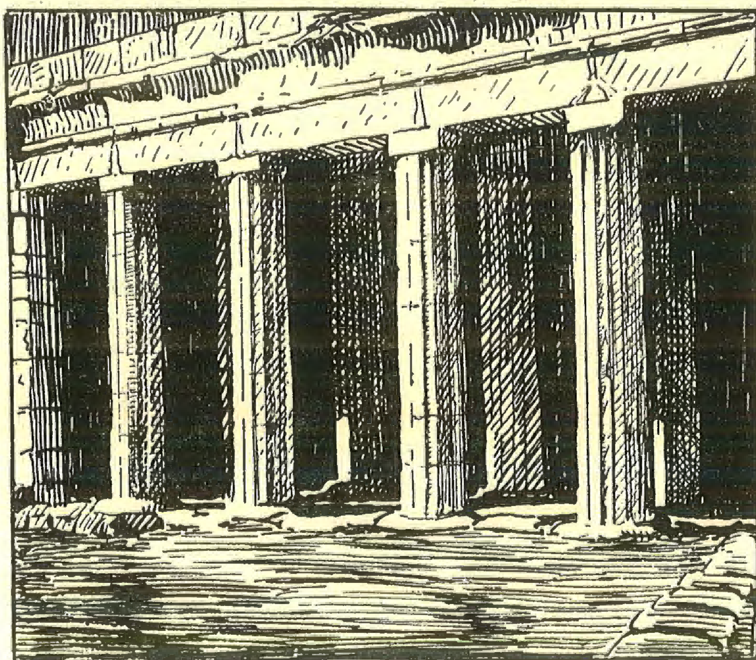
LES COLONNES PARTHÉNOPÉENNES A DEIR EL-BAHARI Qui n'a admiré ces merveilleux bas-reliefs, taillés dans le plus fin des calcaires blancs, par les ciseaux les plus experts, et rehaussés de bleu, de vert, de rouge et d'or, aux



CHARGEMENT DES NAVIRES A POUNT

couleurs encore vives aujourd'hui ? C'est peut-être le chef-d'œuvre de l'art décoratif, d'une inspiration encore exclusivement égyptienne. L'architecture qui les encadre propose un modèle unique à l'époque thébaine. Senmout n'y a utilisé les colonnes florales, à corolles ouvertes et fermées, que dans l'hypostyle, aujourd'hui disparue ; seuls subsistent deux étages de portiques, à sveltes colonnes cannelées, à 16 pans (protodoriques), dont les minces chapiteaux rectangu-

laires soutiennent des architraves légères. Ces profils rectilignes s'harmonisent à merveille avec la falaise horizontale et sans relief, qui surplombe l'édifice : sur le rouge vif des rocs, calcinés par le soleil, se détache la candeur du bloc calcaire, l'aspect virginal de ce corps de pierre aux lignes pures et sobres. Nous n'exagérons rien en lui prêtant une apparence « parthénopéenne ». Autant qu'Amon, Hatshepsout vénère ici l'image de la déesse Hathor, et sa propre divinité juvénile. A l'entrée d'une chapelle d'Hathor, les reliefs figurent deux de ces colonnes encadrant la porte : du chapiteau, on a fait la tête de la déesse ; sur le fût élancé, deux seins ébauchés précisent l'intention du sculpteur-architecte : ces colonnes sont animées ; la déesse et la jeune reine y revivent sous la pierre blanche. Comme à l'Érechteion d'Athènes, piliers et cariatides évoquent les corps sans défaut de jeunes déesses. Ce temple n'est-il pas élevé à la gloire de celle qui fut, au cours de sa vie, « la fille du dieu, une vierge fleurie, et la femme d'Amon ? »

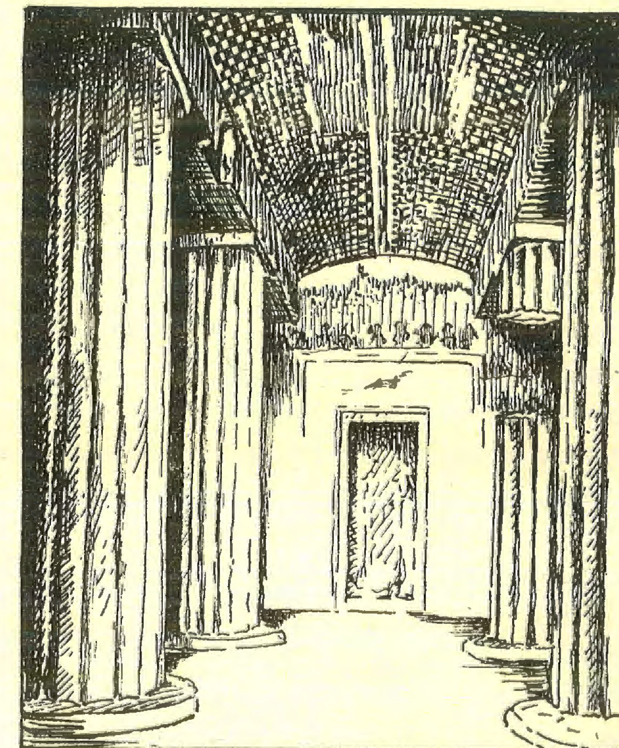


PORTIQUE À DEIR EL-BAHARI
(J. Braemer).

A Karnak aussi, l'activité de la reine a laissé des traces ineffaçables. Elle dédie à Amon deux splendides obélisques, datés de l'an 16, entre les deux pylônes de Thoutmès Ier ; un seul reste debout, le plus élevé (29 m. 50) qui subsiste aujourd'hui dans le temple ; les morceaux brisés de l'autre gisent à terre. De part et d'autre de la chambre, des barques, des sacristies et chapelles furent construites en beau calcaire splendidement gravé et peint. Enfin la reine conçoit une extension remarquable du temple d'Amon, en direction de Louqsor ; elle y oriente vers le sud une *allée triomphale* jalonnée par des pylônes : dessein qui sera réalisé et développé par les rois de la XVIIIe dynastie jusqu'à Horemheb. Le pylône élevé par la

reine (le VIIIe) est encore à demi conservé ; 6 statues colossales, dont 4 subsistent, figuraient la reine devant son édifice.

LA REVANCHE DE THOUTMÈS III Hatshepsout n'acheva pas ces constructions. Après la mort de la reine, Thoutmès et le parti militaire prirent une éclatante revanche. Deir el-Bahari subit à nouveau la rage des iconoclastes : tous les reliefs et les inscriptions où paraissait Hatshepsout furent martelés ; on n'épargna que les scènes de Pount, du moins celles où la reine n'est pas figurée. Les tombeaux de Senmout, Nehsi, Thouti, Hâpousenb furent mis à sac. A Karnak, Thoutmès III martèle les effigies et les cartouches de la reine, détruit une partie de ses constructions, entoure les obélisques avec des murs en grès, hauts de 25 mètres, qui masquaient aux deux tiers les splendides aiguilles de pierre ; enfin, il usurpe, et surcharge de son nom, tout ce qu'il conserve des édifices. Puis, libre enfin de manifester sa personnalité opprimée, il reprend, dès l'an 22, les viriles expéditions militaires qui devaient faire de lui le plus grand conquérant égyptien.



LA CHAPELLE D'ANUBIS A DEIR EL-BAHARI
(J. Braemer).

KARNAK SOUS THOUTMÈS III Au retour de ses campagnes en Asie, Thoutmès III bâtit, dans la cour de son père, un nouveau pylône (le VIe), sur les murs duquel il énumère tout le butin pris à Mageddo. Une petite cour à portique s'y adosse : c'est là que nous admirons deux piliers de granit rose, dont les côtés portent en relief le lis du Sud et le papyrus du Nord. Sur les murs commencent les *Annales*, auxquelles nous avons fait de larges emprunts (*supra*, p. 295 et suiv.).

C'est au sud du sanctuaire, au delà du mur d'enceinte, que Thoutmès III porta son effort principal. Une hypostyle isolée fut plantée, non point dans l'axe du sanctuaire, mais en largeur, du nord au sud; longue de 43 mètres, large de 16, c'est le premier exemple, en architecture, d'une basilique à nef principale dominant les nefs latérales, dispositif qui prendra tant d'importance dans les palais romains et surtout dans les cathédrales chrétiennes. Les colonnes du centre qui soutiennent le plafond, où le ciel bleu, semé d'étoiles d'or, garde ses vives couleurs, sont d'un type unique en archéologie égyptienne : les fûts papyriformes, stylisés, sont coiffés d'une corolle épanouie, mais renversée qui dirige vers le ciel non son calice, mais son pédoncule, sur lequel pèsent l'abaque et l'architrave. Le tout formait une salle des fêtes *Sed;* une chambre latérale donne la liste des ancêtres de Thouthmès III, depuis Ménès (1).

Dans une autre salle, des bas-reliefs, bien conservés, figurent des spécimens, assez stylisés, de la faune et surtout de la flore de Syrie : oiseaux, fruits, fleurs exotiques, entre autres des iris de trois espèces spécifiquement syriennes. Le texte dit : « c'est en l'an 25 que Thoutmès III envoya recueillir, dans le Rezenou supérieur, « toutes les plantes qui croissent, toutes les fleurs qui sont dans la Terre du Dieu... pour les placer devant son père Amon ». Serait-ce le désir de rivaliser avec Hatshepsout, qui nous a valu à Karnak ce *Jardin botanique*, comme pendant des jardins de Pount à Deir el-Bahari?

Dans l'allée triomphale qui conduit à Louqsor, Thoutmès III élève un VIIe pylône, au pied duquel on a rangé diverses belles statues de granit rose figurant un Senousret, un Sebekhetep, Thoutmès III, Aménophis II et Aménophis III. Sur la façade, un impressionnant bas-relief montre l'immolation devant Amon des chefs vaincus par le roi. L'autre face est également gardée par des statues colossales; on y voit encore la base d'obélisques colossaux.

D'Aménophis II nous n'avons, à Karnak, qu'une statue colossale, et un édifice sur le flanc du lac sacré. Le Delta réclame de nouveau les Pharaons.

THOUTMÈS IV ET LE GRAND SPHINX Un nouveau problème de droit dynastique s'est posé à la mort d'Aménophis II. Le roi ne laissait pas de fils, né d'une épouse royale. Cependant, un bâtard, nommé Thoutmès (2), est soutenu

(1) Aujourd'hui à Paris, où elle a été déposée successivement à la Bibliothèque Nationale, et actuellement au Louvre.

(2) On a retrouvé les statues jumelles du roi et sa mère, la princesse Tiâa, assis côte à côte, et se tenant embrassés (musée du Caire).

par un parti qui l'impose sur le trône, et, chose bien singulière, les prêtres d'Amon cèdent devant l'intervention du clergé héliopolitain. Serait-ce que la création de l'Empire ait élargi l'esprit des dirigeants, leur ait inspiré une religion moins exclusivement nationale, où Amon thébain est contrebalancé par Râ d'Héliopolis qui a repris son ancien ascendant et dont les affinités avec l'Asie sémitique s'affirment à nouveau?

Une stèle de granit, érigée entre les pattes du grand Sphinx de Gizèh, image du Soleil levant (Harmakhis), laisse pressentir cette évolution.

Le prince Thoutmès menait l'existence désœuvrée d'un bâtard, qui ne participe point au gouvernement. Il se plaisait surtout à chasser le lion et les fauves dans le désert près de Memphis, se grisant de vitesse sur son char (1) « avec des chevaux plus rapides que le vent, accompagné de quelques serviteurs, à l'insu de tout le monde ». Les jeunes gens faisaient la sieste à l'ombre du grand Sphinx, « en cette place sublime des anciens temps, où repose la très grande statue de Khepri, place riche d'âmes et très redoutée, sur laquelle plane l'ombre de Râ... Un de ces jours-là, il advint ceci : le prince royal Thoutmès arriva vers l'heure de midi. Il s'assit à l'ombre de ce grand dieu — et s'emparèrent de lui le sommeil et le rêve, à la minute où le soleil culmine. Sa Majesté s'aperçut que ce dieu auguste lui parlait de sa propre bouche, comme un père parle à son fils : « Vois-moi, regarde-moi, ô mon fils Thoutmès! C'est moi, ton père Harmakhis-Khepri-Râ-Atoum; je te donne ma royauté sur terre, à la tête des vivants. Tu porteras la couronne blanche et la couronne rouge sur la terre de Geb. A toi, la terre dans sa longueur et sa largeur, (tout) ce qu'éclaire l'œil du Seigneur-de-tout; à toi, les provisions des Deux Terres et les grands apports de tout pays étranger. » Puis le dieu se plaint d'être enlisé par le sable du désert : « Viens à mon aide, puisque c'est toi mon fils et mon protecteur... » ...A son réveil, Thoutmès comprend les promesses du dieu, « et garde le silence en son cœur ». Plus tard, ayant réalisé la prédiction du Sphinx, Thoutmès, devenu roi, dégagea le dieu du sable qui l'étouffait, et bâtit entre ses pattes une chapelle, où était la stèle, sur laquelle est gravée une scène d'adoration et le récit du songe prophétique.

Il existe peu de monuments de Thoutmès IV; mais ce roi eut à cœur de terminer le polissage d'un gigantesque obélisque que Thoutmès III destinait au pylône de la série latérale, à Karnak. Pendant 33 ans, l'obélisque était resté aux mains des sculpteurs; le petit-fils acheva l'œuvre et érigea ce colosse de granit, qui mesure

(1) Dans la tombe du roi, on a retrouvé un char magnifiquement décoré (musée du Caire).

32 m. 15, le plus grand qui soit connu, et qui, par une anomalie qu'explique sa taille anormale, resta seul, dépareillé, sur la voie triomphale. Ce monument est aujourd'hui à Rome, devant l'église Saint-Jean de Latran.

Les reines mitanniennes Nous avons dit (cf. p. 305) que Thoutmès IV inaugura une politique internationale en prenant, non comme concubine, mais comme « grande femme royale », la fille d'Artatama, roi de Mitanni ; elle devint, en Égypte, la reine Moutemouja.

Nous avons signalé déjà l'importance extrême de cette alliance matrimoniale, dont l'exemple sera suivi pendant un siècle. Comment ne pas insister ici sur cette rupture avec les traditions, avec le droit dynastique, défendus par les prêtres d'Amon ? Scrupules sur le sang solaire, calculs compliqués d'hérédités dynastiques, selon le degré de sang maternel, toute cette jurisprudence séculaire de la famille royale recule devant les nécessités de la politique, quand les pharaons se décident à prendre leurs « grandes femmes royales » parmi des étrangères. Or, Moutemouja est la mère d'Aménophis III ; celui-ci épousera lui-même Tiy, qui n'est pas née à la Cour, dont le père, Iouya, est vraisemblablement Syrien ; il fera, plus tard, entrer dans son harem Giloukhepa, sœur de Doushratta. Le fils d'Aménophis III et de Tiy, Aménophis IV, épousera lui-même la fille de Doushratta, la princesse Tadoukhepa, qui, en Égypte, s'appelle Nefertiti.

Tous les pharaons, d'Aménophis III à Toutânkhamon inclus, sont fils de reines aryennes ou sémites : ils en héritent un esprit nouveau, surtout en matière religieuse.

Quel émoi chez les prêtres d'Amon ! Quelle appréhension justifiée ! Car les mariages mitanniens marquent, nous le verrons, le début d'une période, longue de près d'un siècle, caractérisée par la participation constante des reines, aux affaires de l'État. Il est probable que les princesses mitanniennes (de même que les reines hittites) jouissaient, dans leur pays, de droits étendus ; aussi accorde-t-on aux grandes épouses étrangères Moutemouja, Tiy, Nefertiti, une situation politique que ne possédaient pas les reines égyptiennes (à l'exception de Hatshepsout) ? Les tableaux des temples et des tombes nous les montrent vivant hors du palais, associées à tous les actes de leurs époux, ayant accès aux conseils du gouvernement, marquant de leurs cartouches les monuments, assises à côté du roi dans les cérémonies, et affichant leur intimité familiale avec une liberté de mœurs que l'étiquette pharaonique n'avait, jusqu'ici, jamais tolérée. La correspondance d'El-Amarna témoigne, nous l'avons vu, de l'ascendant qu'avaient pris ces reines, et leur prodigue des égards égaux à ceux qu'on réservait au pharaon.

Les constructions d'Aménophis III Sous le règne d'Aménophis III (1405-1370), la « paix égyptienne » favorisée par l'alliance avec le Mitanni permit aux pharaons de déployer tout le faste qui caractérise un empereur oriental ; le roi fut certainement entraîné dans cette voie par le goût raffiné de Tiy, de Giloukhepa, et de ses autres « femmes royales » de tout rang, qui avaient apporté à la cour certains raffinements du luxe asiatique ; preuves en sont les listes interminables de vêtements délicats, de parures éblouissantes, de mobilier précieux, de bibelots inappréciables qu'énumèrent les inventaires des dots fournies aux princesses étrangères (*supra*, p. 307). Pour la première fois, le sol de Thèbes livre quelques fragments d'un palais royal. C'est, aux environs du temple de Médinet-Habou, un grand édifice, reconnu par Petrie depuis 1888, mais qui n'a été fouillé méthodiquement que depuis 1910, par Newberry, Titus et Winlock. Une ville entière est groupée autour de la résidence royale, où l'on reconnaît l'habitation du roi, le harem, la maison de la reine Tiy, une grande salle de fêtes, où l'on célébrait le deuxième *Sed* royal ; des écuries pour les chevaux de Sa Majesté, des magasins, des ateliers, des celliers, avec des jarres à provisions, dont les bouchons portent la date de l'an 34 (soit 1369). Les murs extérieurs, en briques crues, sont revêtus de plâtre fin, sur lequel on peignait à fresque ; sur les pavements on distingue rinceaux entrelacés et vols de canards sauvages. Certains plafonds étaient semés d'étoiles sur fond azur ; des corniches de bois étaient incrustées d'émaux. De fines colonnettes de bois, sur des bases de pierre, supportaient plafonds et terrasses. Tout cela était fragile et léger, destiné à l'abandon, après la mort du souverain. Le mobilier le plus somptueux et les plus riches étoffes s'y entassaient, cependant, avec des trésors de métaux précieux et de pierres fines. De ces richesses, une grande partie allait orner la tombe du pharaon : nous pouvons aujourd'hui en avoir quelque idée par le splendide mobilier de Toutânkhamon (1).

Les villas des courtisans, et des ateliers, répartis alentour, fournissent de multiples objets d'un luxe raffiné, dont l'usage était journalier : vases précieux aux verres multicolores, ou en émail bleu, destinés aux fleurs, aux fards et aux onguents ; colliers d'amulettes finement ciselés, ou de verroteries ; vaisselles, bijoux, broderies et tapis ; meubles rares et variés, se fabriquaient là, aux portes des princes.

Palais et villas étaient encadrés de perséas, de grenadiers et de sycomores ; les poètes racontent que la jeunesse s'y donnait rendez-vous pour des heures joyeuses, dans des pavillons fleuris, ou sous des tentes d'apparat. Même dans les

(1) Cf. M. Pillet, *Thèbes*, palais et nécropoles, p. 5.

textes funéraires s'exprime le vœu des défunts de revenir vers la maison des vivants, de s'asseoir à l'ombrage des arbres et sur la rive des lacs. Le plus grand confort, au gros de l'été, n'est-ce pas l'ombre et l'eau courante? C'est pourquoi Aménophis III fit creuser, pour son épouse chérie, la reine Tiy, un grand lac, au voisinage du palais; description en fut faite sur des scarabées, moyen de publicité qui servit aussi à faire connaître le mariage et les chasses du roi : « L'an II, sous la majesté d'Aménophis III et de la grande épouse royale Tiy, Sa Majesté ordonna de creuser un lac pour la grande épouse royale Tiy, dans sa cité de Zeroukhâ : sa longueur est de 3 700 coudées (1 914 mètres), sa largeur de 700 coudées (365 mètres). Le seizième jour (après l'ordre donné) Sa Majesté célébra l'ouverture du lac, sur lequel elle vogua dans la barque royale appelée « splendeur d'Aton » (1).

Quinze jours pour achever ce travail? Les équipes d'ouvriers étaient bien entraînées : nous allons constater la même activité sur tout le territoire de l'Égypte.

Dans Napata, capitale du Sud, c'est Aménophis III qui fonda, ou développa, le grand temple d'Amon-Râ en terre de Koush.

En amont de la 3e cataracte, à Soleb, le roi, accompagné de Tiy et de son ministre, le sage Aménophis, fils de Hâpi, inaugura un grand temple. D'un art aussi parfait que les plus beaux de Thèbes, cet édifice fut consacré à Amon-Râ et aussi au culte du roi, à l'occasion du *Sed*. L'accès au pylône était gardé par une double file d'animaux sacrés : ce sont des béliers, couchés, genoux repliés, le disque solaire entre les cornes, présentant la statuette du roi fondateur, et des lions couchés sur le fleuve, le corps au repos, pattes croisées, tête droite, dans une magnifique expression de calme et de force. Plus tard, quelques exemplaires en furent transportés, par les rois éthiopiens, de Soleb à Napata. La reine Tiy était associée au culte du roi; elle-même possédait un temple personnel à Sédeinga, à 21 kilomètres de Soleb.

En redescendant le Nil, Aménophis put visiter les sanctuaires que Thoutmès III avait édifiés, tels que des sentinelles vigilantes, à Sai, Semneh, Ouâdi Halfah, Amada, Dakkeh. Le sanctuaire de Khnoum, à Éléphantine, dut à sa piété deux édicules, dont l'un est ce petit temple périptère dont nous avons cité plus haut (p. 383) l'originalité unique.

En Égypte même, les villes d'Ombos, Edfou, Nekheb, Esneh, Medamoud, Coptos, Dendérah, Abydos, Memphis, Héliopolis, avaient été embellies par les premiers rois thébains. Aménophis III y laisse partout des traces de son activité;

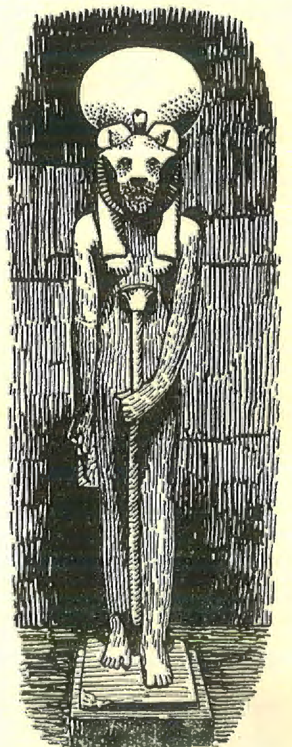
(1) On croit retrouver ce lac dans le Birket-Habou, dépression ceinte de murs de briques, proche le palais d'Aménophis III.

à Bubastis et Athribis, il élève de nouveaux sanctuaires. Peu de villes, au long de la vallée, qui ne gardent pas un reflet de la splendeur d'Aménophis III.

SES CONSTRUCTIONS A THÈBES C'est naturellement à Thèbes que nous en retrouvons tout l'éclat.

A Karnak, le roi reprend le plan d'extension du grand temple. Devant les quatre obélisques des Thoutmès, il bâtit un pylône (le IIIe) plus large que les précédents (1); aujourd'hui, il n'en reste que la paroi sur laquelle s'appuie le mur sud de la grande hypostyle.

Ailleurs, dans l'axe de la voie triomphale, jalonnée par les pylônes d'Hatshepsout et Thoutmès III, une avenue de béliers (portant le nom de Horemheb) conduit à une esplanade, ceinte d'un mur qui délimite une superficie de 9 hectares. Aménophis III construisit un temple, de plan classique, consacré à la déesse mère, Mout, l'épouse d'Amon, qui en eut Khonsou, dieu-fils, dans la triade thébaine. Dans les deux cours, entre pylône et hypostyle, on érigea, sur plusieurs rangs, des centaines (2) de statues, en granit noir, de Sekhmet, forme memphite de la divinité féminine, qui sous les noms de Hathor, Sekhmet, Mout, joue le rôle d'épouse de Râ, de Phtah, d'Amon-Râ. On l'a représentée sous l'aspect d'une femme au beau corps, vigoureux et souple, surmonté d'une tête de lionne, car la déesse, on s'en souvient (*supra*, p. 132), est l'exécutrice féroce des vengeances divines.



SEKHMET DANS SON SANCTUAIRE A KARNAK (J.-J. Clère).

Le culte de Sekhmet avait déjà inspiré les sculpteurs. Thoutmès III, reconstruisant un petit temple à Phtah à Karnak, y avait installé, déesse parèdre, une statue de Sekhmet à tête de lionne. C'est un des grands chefs-d'œuvre de la statuaire égyptienne : aussi l'a-t-on laissé à sa place, dans le sanctuaire. La face bestiale est éclairée par une lucarne percée juste au-dessus, dans le plafond. Sous ce jet de lumière, brutale ou insidieuse selon l'heure, elle se détache dans l'obscurité

(1) Ce pylône, sous son aspect au temps d'Aménophis III, est figuré sur les bas-reliefs de la grande colonnade de Louqsor, mur occidental, à droite, avec huit mâts devant les tours.

(2) On évalue à 572 le nombre des exemplaires de Sekhmet que devait contenir le temple. Tous les musées du monde en possèdent des échantillons.

complète du sanctuaire : Sekhmet, aux prunelles immobiles et lucides, au mufle implacable, épouvante les visiteurs. Les fellahs de Karnak y voient une ogresse, prête à bondir, et ils l'accusent de dévorer les petits enfants.

Nul n'a mieux défini que Paul Valéry l'impression que produit cette combinaison achevée de l'homme et de l'animal, dans l'art égyptien :

« La ruse, les énigmes, une précision presque cruelle, une finesse implacable et quasi bestiale, tous les signes de l'attention féline et d'une féroce spiritualité sont visibles sur les simulacres de ces dures divinités. Le mélange habilement mesuré de l'acuité et de la froideur cause dans l'âme un malaise et une inquiétude particulière. Et ces monstres de silence et de lucidité, infiniment calmes, infiniment éveillés, rigides et qui semblent doués d'imminence, ou d'une souplesse prochaine, apparaissent comme l'Intelligence elle-même, en tant que bête et animal impénétrable, qui tout pénètre (1). »

Derrière le temple de Mout, un lac sacré, en fer à cheval, encadre le sanctuaire; il a une superficie de 14 660 mètres carrés et dépasse de 4 600 mètres celle du lac sacré d'Amon, qui s'arrondit à gauche du sanctuaire. Sur la rive de ce dernier lac, un monument, de type unique jusqu'ici, rappelle encore le nom d'Aménophis III : c'est un bloc de granit rose, dont la face supérieure est taillée en forme de scarabée colossal, qui regarde le lac, ce « bassin de fraîcheur » *(qebhou)*, où le soleil levant se baigne et renaît à l'aube de chaque jour : la dédicace consacre, en effet, ce scarabée *(kheprer)* au soleil, sous ses noms héliopolitains : *Atoum-Khepri.*

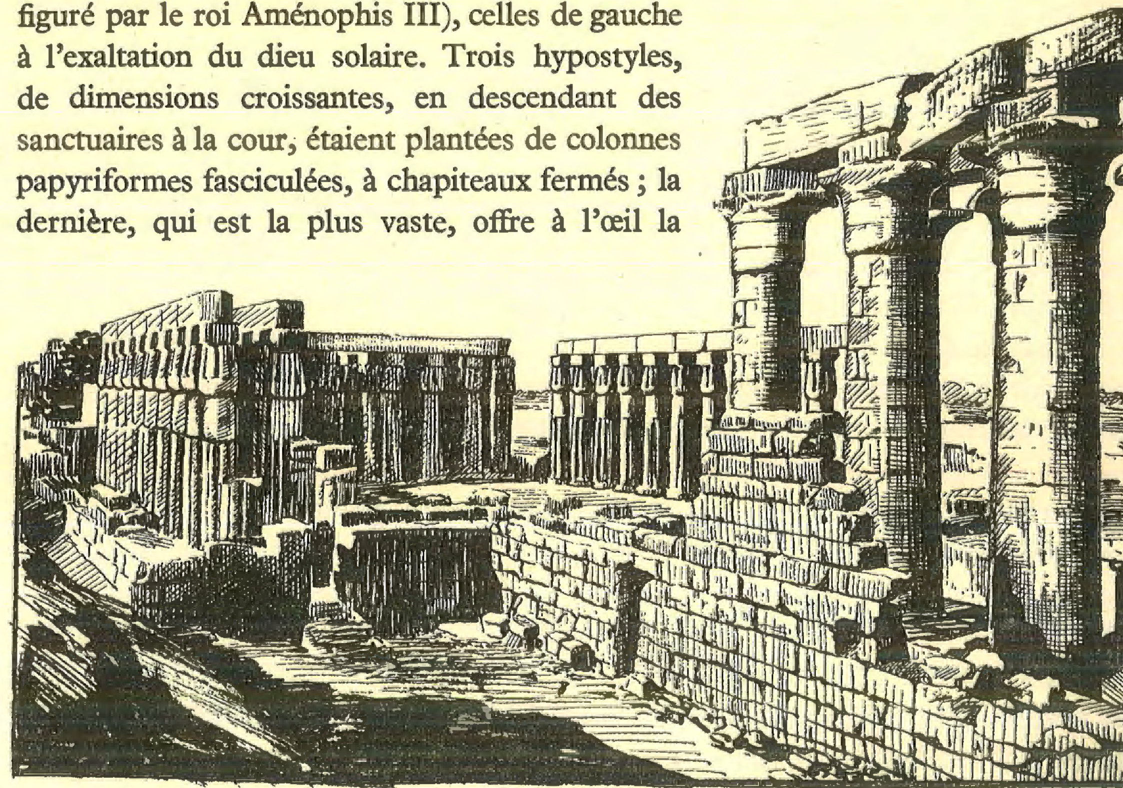
LE TEMPLE DE LOUQSOR Le principal titre d'Aménophis III à la reconnaissance des prêtres d'Amon fut sans doute la construction d'un splendide édifice à 3 kil. 500 au sud de Karnak, sur le site actuel de Louqsor.

Il existait déjà, sur la rive même du Nil, en pleine agglomération urbaine, un petit sanctuaire dédié à Amon, construit par les pharaons de la XIIe et XIIIe dynastie; une table d'offrande de Senousret III (aujourd'hui au Caire), des architraves de granit, dédiées par Sebekhetep II (qu'on voit, à terre, à l'entrée de la 1ere hypostyle), en gardent les vestiges jusqu'à nous. Aménophis III démolit cet édifice et offrit à son père Amon son « harem du Sud », *Apet-res.t*, comme palais complémentaire de Karnak. Cet édifice a beaucoup souffert, et la partie « interdite » en est déplorablement démantelée; les cours et les hypostyles ont, par contre,

(1) P. VALÉRY, *Eupalinos*, p. 147.

gardé une splendeur décorative qui lui assure une des premières places parmi les merveilles de l'architecture égyptienne.

Les sanctuaires comportent un *per-our* pour Amon, encadré de sacristies, et une chambre de la barque, séparés par un vestibule hypostyle; de chaque côté sont des salles affectées, celles de droite à la renaissance du dieu osirien (lequel est ici figuré par le roi Aménophis III), celles de gauche à l'exaltation du dieu solaire. Trois hypostyles, de dimensions croissantes, en descendant des sanctuaires à la cour, étaient plantées de colonnes papyriformes fasciculées, à chapiteaux fermés; la dernière, qui est la plus vaste, offre à l'œil la



LE TEMPLE D'AMON A LOUQSOR
(J. Braemer)

vraie *ouazet*, « salle verte », le bosquet de papyrus d'Amon, avec ses 32 magnifiques plantes de pierre.

Une cour, la plus belle qui existe en Égypte, longue de 45 mètres sur 51 de large, offre au soleil un champ approprié à sa course diurne, dans le cadre d'un double portique de papyrus fermés. Selon le plan primitif, le pylône devait suivre la cour et lui servir de porte monumentale, mais Aménophis III élargit ce dispositif. A la place du pylône, il fit amorcer une colossale basilique, probablement à trois nefs couvertes, dont la travée centrale fut seule plantée : 14 colonnes papyriformes, à tige unique et chapiteaux ouverts (selon le dispositif rituel esquissé plus haut,

p. 394), hautes de 16 mètres, et portant de lourdes architraves de grès. Elles sont si belles, que Ramsès II les imitera dans la salle hypostyle de Karnak ; mais celles d'Aménophis III, un peu plus petites, nous semblent plus élégantes. Le roi mourut avant de dresser les travées latérales de colonnes à chapiteaux fermés. Toutânkhamon, Horemheb, Séti Ier, renonçant à terminer l'hypostyle, convertirent la travée centrale en allée triomphale conduisant à la grande cour, et l'encadrèrent de murs. Du moins ont-ils sculpté sur ces murs de précieux reliefs qui décrivent la grande fête d'Amon, au jour du Nouvel An. Nous voyons la triade de Karnak monter en barques pour visiter la triade de Louqsor : Amon et sa famille se déplacent d'un temple à l'autre.

Au nord de cette grande colonnade, Ramsès II bâtira une magnifique cour à portiques (57 mètres sur 51), soutenus par les chapiteaux fermés de 74 colonnes stylisées, et flanquées de statues colossales, assises et debout. Un pylône immense, le mieux conservé de l'époque, précédé de deux colosses assis, et de deux obélisques de granit rose, l'un de 22 m. 84, l'autre de 25 m. 03, complètent l'entrée du temple. Ainsi achevé, l'édifice eut 150 mètres de long sur 55 de large.

LE TEMPLE FUNÉRAIRE ET LES COLOSSES DE MEMNON A côté de tels grandioses monuments, le propre temple funéraire d'Aménophis III, sur la rive gauche, soutenait la comparaison. C'était, peut-être, le plus considérable de tous les sanctuaires personnels consacrés à un pharaon : il ne reste en place que deux colosses très mutilés, de grès rougeâtre, monolithes de 750 tonnes, posés sur des socles de 556 tonnes, les plus formidables de tous ceux qu'on peut encore contempler en Égypte (1) : ils figuraient Aménophis III en personne, défendant de toute sa pesante majesté l'accès au pylône.

Ces statues ont eu de bonne heure leur légende, qu'attestent d'innombrables *graffiti* en grec, latin, arabe, etc., laissés par les visiteurs sur leurs flancs. Le colosse du côté Nord subissait, échauffé à l'aurore par les rayons solaires, une dilatation qui se traduisait par une légère vibration sonore : les Grecs reconnaissaient en lui Memnon, fils de l'Aurore, qui saluait harmonieusement sa mère Éos ; d'où le nom populaire : la « statue vocale de Memnon ».

(1) Avec leurs couronnes, ces colosses atteignaient 21 mètres. Seuls ceux du Ramesséum et de Tanis (aujourd'hui brisés) les dépassaient. Voir la figure, tome I, p. 98.

IV

LES « COLONNES » DE L'ÉTAT : LE VIZIR, LE CHANCELIER, ET LA DOCTRINE ROYALE

La nécropole de Cheikh Abd el-Gournah, creusée dans la falaise qui domine de loin les colosses de Memnon, abrite les hypogées des vizirs thébains. Dans celui de Rekhmarâ, — il vivait sous Thoutmès III et Aménophis II, et appartenait à une famille qui avait donné à la couronne quatre vizirs depuis Ahmès Ier, — textes et bas-reliefs nous donnent les renseignements les plus précis sur les occupations du Vizir et sur les Instructions qu'il recevait de Pharaon.

Depuis la XVIIIe dynastie, l'extension du royaume a été telle que le vizirat (1) a été divisé : un vizir pour la Haute-Égypte, à Thèbes, un vizir pour la Basse-Égypte à Memphis. Il convient de leur adjoindre le « fils royal de Koush » pour la Basse et la Haute-Nubie, et le « Directeur des Pays du Nord » pour les provinces syriennes.

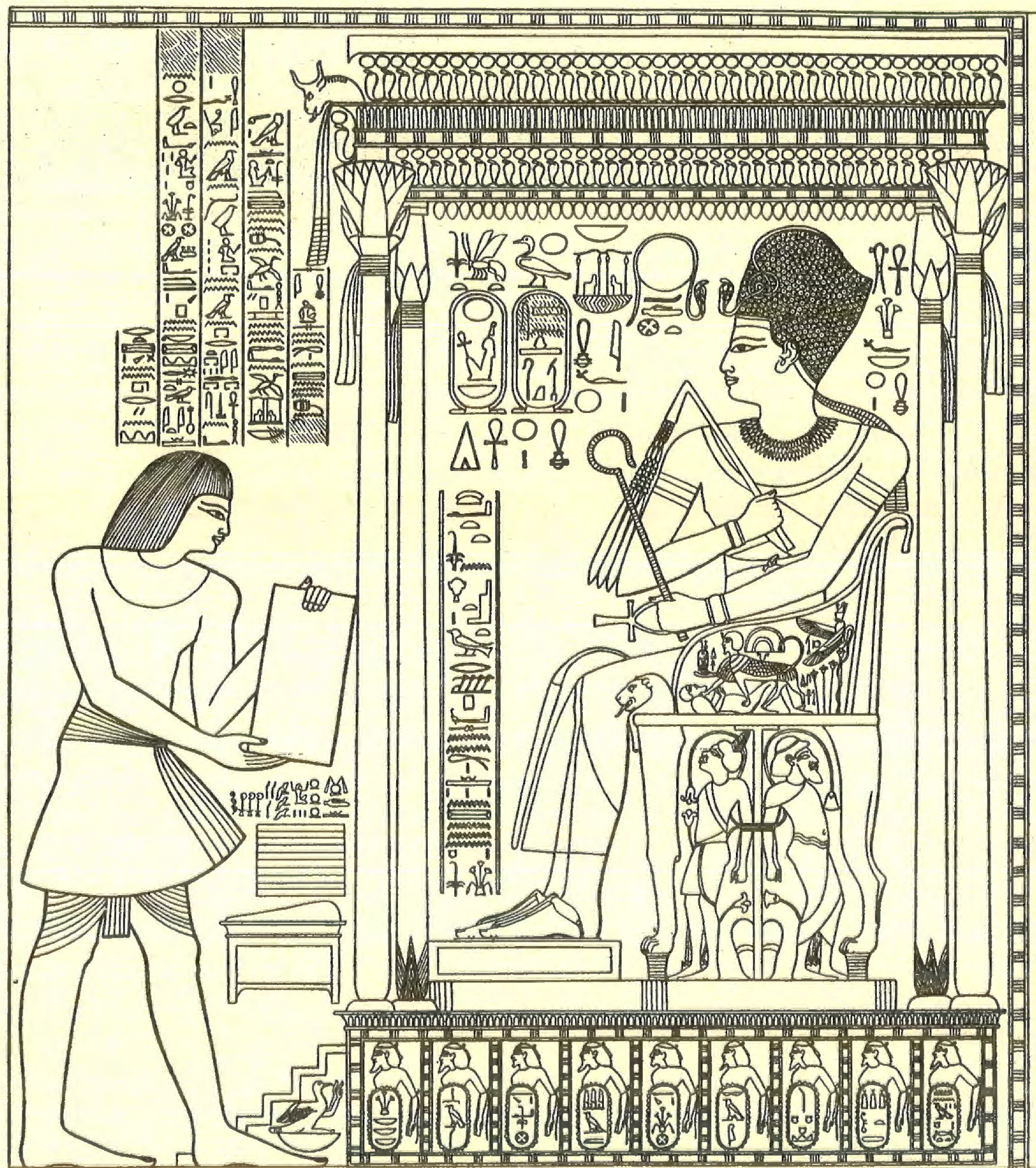
Les attributions du vizir nous apparaissent immenses ; il dirige les services civils et scelle de son sceau tous les actes qui répartissent aux diverses classes de la population, des terres, des métiers, des fonctions administratives ; il dirige aussi l'office des temples et de l'armée.

Au vizir parviennent les rapports des Nomarques qu'on dénomme maintenant les « régents de châteaux » ; ceux-ci ont sous leurs ordres des *Sarou* (fonctionnaires), qui constituent des Conseils ruraux, appelés *qenbet*, pour régler les affaires des paysans, des artisans, des soldats et des prêtres. Il y a aussi des Qenbet municipales : celles de neuf villes : Éléphantine, Ombos, Nekhen, Esneh, Erment, Coptos, Denderah, Abydos, Sioût, sont nommées chez Rekhmarâ. Le vizir donne ses directions aux Sarou et aux Qenbetiou par le canal de messagers qui vont partout et lui font rapports écrits. De temps en temps, les Qenbet locales envoient des délégués siéger à une *grande Qenbet*, à Memphis ou Héliopolis, qui juge en appel, sous la présidence du vizir, les affaires déjà traitées par les Qenbet rurales.

Il semble que ces institutions locales — héritières de très antiques conseils de Sarou (*supra*, p. 184) — corrigent les inconvénients d'une centralisation excessive, en laissant une part de vie politique aux serviteurs de l'État, jusque dans les bourgades et les campagnes.

(1) Les grands fonctionnaires sont souvent gratifiés de l'épithète : « grand pilier » de Thèbes : comparez avec les *omdeh* d'aujourd'hui.

Au-dessous du vizir, mais le premier après lui, est le *Chancelier* (directeur du Sceau), qui a la responsabilité personnelle de ce que nous appellerions les finances, c'est-à-dire la gestion du budget, dépenses et revenus de l'État. Il contrôle la *ren-*



AMÉNOPHIS III REÇOIT LA LISTE DES TRIBUTS PAYÉS PAR LES PAYS ÉTRANGERS, DE KOUSH AU NAHARINA, ET DES REVENUS DE L'ÉGYPTE (J.-J. Clère).

trée, dans les magasins royaux, des impôts payés en matières premières de toute nature, et en produits ouvrés de tout genre, et la *sortie* des mêmes choses, qui constitue les paiements de l'État. Nous devons nous imaginer le Trésor royal, — à cette époque où la monnaie n'existe pas, — tel qu'un entrepôt moderne du Mont-de-Piété, où l'on entasse les êtres et les choses les plus diverses, depuis les animaux vivants, jusqu'aux lingots métalliques, avec toutes les variétés de matières, conservables ou périssables, dont il fallait assurer ou la durée, ou la prompte consommation. Le sceau du chancelier cachetait toute liste de rentrée et de sortie.

Or, les textes de Rekhmarâ donnent un récit vivant de ce qui se passait chaque jour au palais du roi. A l'aube, le vizir se présente au palais « pour s'informer de la santé du roi et lui faire rapport sur ce qui concerne les Deux-Terres ». A sa sortie du palais, le vizir croise, sous la colonnade du nord, le chancelier qui vient à sa rencontre et lui fait rapport sur le bon ou mauvais état de tout ce qui touche au Trésor ; à son tour, le vizir met au courant le chancelier de ce qu'il a appris chez Pharaon. Le vizir permet alors d'ouvrir toute porte de la maison du roi et du trésor, pour laisser entrer et sortir (recevoir et payer) toute chose ; et ses messagers mettent par écrit chaque entrée et sortie.

L'AUDIENCE DU VIZIR Comme tout chef d'administration, le vizir passe la plus grande partie de son temps à « recevoir », à conseiller, et à débattre les difficultés. Voici, dans le tombeau de Rekhmarâ, le vizir en sa salle d'audience : il siège sur un fauteuil, qui a un tapis par-devant, un dais par-dessus, avec une peau sur le siège, une peau sous ses pieds. Drapé d'un pagne blanc, le casse-tête en main, 40 rouleaux de parchemin (4 recueils de dix lois, 4 décalogues, nous dit Diodore, I, 75) étalés par-devant lui, il dirige le travail de ses chefs de service et de ses scribes, et reçoit les rapports de dix Grands du Sud, rangés en deux groupes, à droite et à gauche. Chacun s'avance, l'un après l'autre, et doit attendre son tour de parler. Des appariteurs font la police de la salle. Les rapports concernent : la fermeture et l'ouverture de tout édifice administratif à l'heure voulue ; l'état des forteresses du Sud et du Nord ; l'entrée de tout ce qui entre dans la maison du roi, et la sortie de tout ce qui en sort (recettes et paiements). L'énumération des affaires ressortissant au vizir est donnée dans le plus grand détail (1). Comme conclusion, il est dit : c'est le vizir qui scelle tout décret du roi (et le rend exécutoire).

(1) Voir *Le Nil*, p. 324.

LES INSTRUCTIONS DU ROI AU VIZIR Plusieurs vizirs ont reproduit dans leurs tombeaux les discours que le pharaon leur adressait le jour où il le « sacrait » par-devant les Qenbetiou, dans la salle d'audience royale.

« Aie les yeux sur la salle d'audience du vizir ; surveille tout ce qui s'y fait ; c'est là que la constitution du pays se fonde.

« Vois ! être vizir, ce n'est pas être doux ; c'est être ferme (et viril) comme son nom l'indique (1). C'est un mur de bronze autour de l'or, pour la maison de son Seigneur ! Vois : il ne faut ni avoir de parti pris pour les *Sarou*, ni faire un esclave de quiconque. Vois ! quand un plaignant vient de Haute ou Basse-Égypte, c'est à toi de veiller à ce que tout soit fait selon la loi,... à ce que chacun ait son droit. Vois, un *Sar* doit vivre à visage découvert. L'eau et le vent rapportent tout ce qu'il fait : rien n'est inconnu, de ce qu'il fait. Vois, c'est la sécurité, pour un Sar, d'agir selon la règle, en répondant au plaignant. Celui qui est jugé ne doit pas pouvoir dire : « On ne m'a pas fait donner mon droit. »

« Ce qu'aime Dieu, c'est que justice soit faite ; ce que le dieu déteste, c'est de favoriser un côté (plus que l'autre). Voilà la *doctrine*. Agis donc conformément. Regarde celui que tu connais comme celui que tu ne connais pas. Un Sar qui agit ainsi, il prospérera longtemps sur son siège.

« N'écarte aucun plaignant, sans avoir accueilli sa parole... Ne te mets pas en fureur contre un homme, à tort. Ne sois furieux que si la fureur est nécessaire.

« Mets la crainte devant toi, pour que tu sois craint. C'est un Sar, le Sar dont on a crainte. En cela réside la dignité d'un Sar, quand il rend la justice. Mais si un Sar est par trop craint, on le taxera de violence, dans l'opinion des hommes. On ne dit pas de lui : c'est un homme !

« Vois-tu, on attend la Justice dans la manière d'être d'un vizir. Vois-tu, cela est la loi juste, depuis le dieu (Râ). Vois ce qu'on dit du scribe du vizir : « *Scribe de Maât* (la Justice) », c'est son nom. La salle où tu donnes audience, c'est la salle des Deux-Justices, celle où l'on juge (les hommes et les défunts). Et celui qui doit départager la justice devant les hommes, c'est le vizir... »

Pour apprécier à sa valeur la noblesse de ce langage, rappelons-nous que, dans les temples, l'offrande suprême que le roi doit au dieu, c'est *Maât*, la Justice-Vérité. Nous verrons que, dans les tombeaux, pour mériter la vie future, il faudra aussi le témoignage de Maât. La même *doctrine* est proposée par Pharaon aux méditations

(1) Le mot : = *tati* (vizir), signifie l'homme par excellence, le *vir*.

du vizir : le fondement de la vie politique et sociale, sur terre, doit être aussi le respect de la Justice et de la Vérité.

Sans doute, en Égypte comme ailleurs, il y eut loin de l'idéal à la réalité. Toutefois, comment resterions-nous sourds aux accents de grandeur familière, à la sincérité persuasive, qui rendent si remarquables la *doctrine* du pharaon ? Nulle morgue déclamatoire : c'est le visage du Bon Pasteur qui se révèle à nos yeux. Voyez les admirables statues du vizir Aménophis, fils de Hâpi : sous ses traits ascétiques, ne devine-t-on pas le magistrat plein de conscience, sévère pour lui-même, comme pour les justiciables, mais sensible aux infortunes, bienveillant aux hommes de bonne volonté, vivant au grand jour, pur dans sa robe immaculée :

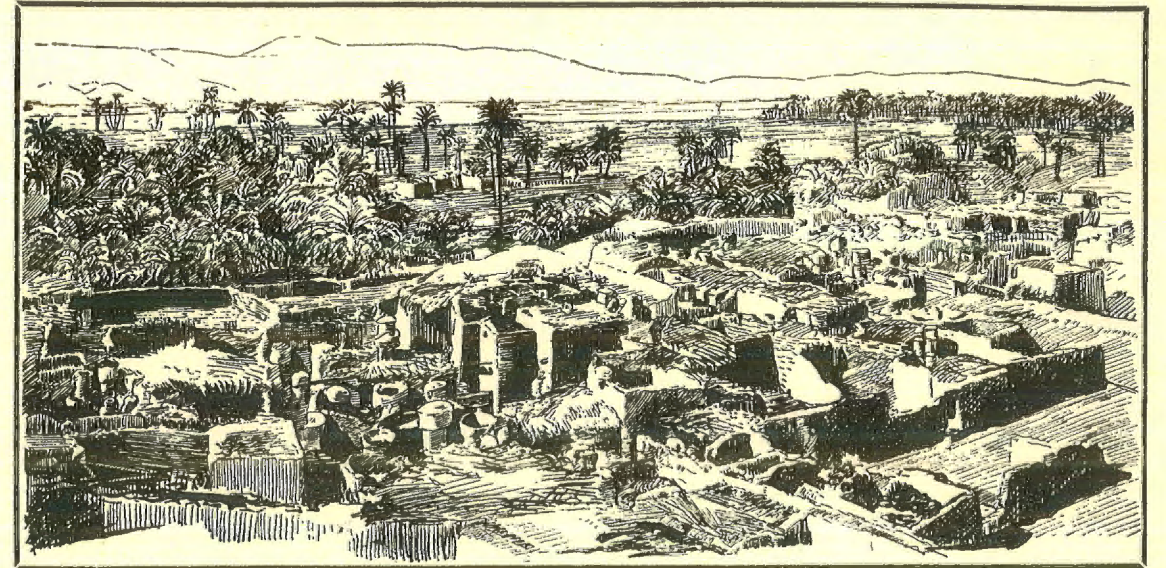
Vêtu de probité candide et de lin blanc (1).

Une telle doctrine s'inspire de l'idéale Justice de Râ : Maât est fille du Soleil, en tout pays d'Orient. Aux textes des Pyramides, dans les Instructions pour Merikarâ, elle apparaît déjà comme le flambeau de la politique royale : dans celle-ci se mêle, à présent, un souci d'humanité et de bonté qui caractérise l'époque et annonce des temps nouveaux.

(1) Comme le Booz de V. Hugo.



NÈGRE, CANNE DE TOUTÂNKHAMON
(J. Braemer).



ASPECT ACTUEL DE KARNAK (J. Braemer).

CHAPITRE XI

L'ÉPOQUE D'EL-AMARNA
LA VIE A THÈBES SOUS LA XIXe ET XXe DYNASTIE

I. — La réforme religieuse sous Aménophis IV.
II. — La vie a Thèbes au temps des Ramsès.
III. — La vallée des rois et les cités funéraires de Thèbes.

I

La réforme religieuse sous Aménophis IV (1370-1352)



Justice, Bonté, Beauté, Humanité, ces grands mots prometteurs résonnent encore dans les textes qui définissent la doctrine politique, religieuse, esthétique des derniers Aménophis. Écoutez cet hymne au dieu Amon, adoré sous la forme et le nom de soleil levant, Râ Harakhti (1), providence de l'univers :

(1) *Harakhti* signifie « Horus de l'horizon oriental » ; variante : *Harmakhis*, « Horus dans les deux horizons » : (oriental et occidental).

« Salut à toi, beau Râ de chaque jour, toi qui t'élèves au matin sans cesse, Khepri, qui ne te fatigues pas de tes travaux. Tes rayons sont sur nos têtes, sans qu'on sache comment. L'or ne brille pas autant que tes rayons... Salut à toi, *Aton* du jour, qui crées les mortels et fais qu'ils vivent..., mère auguste des dieux et des hommes, artisan au grand cœur, infatigable pour créer sans mesure ; berger vaillant qui paît son troupeau ; il est leur étable et les fait vivre... »

LE DISQUE ATON Comme toujours en Égypte, l'esprit nouveau de la doctrine royale se manifeste sous l'aspect d'un dieu, dont le culte dépasse et abolit presque tous les autres ; sous le règne d'Aménophis IV, voici venir Aton. Ce n'est point une divinité inconnue et nouvelle. Sous ce nom, d'origine sémitique : Adon, Adonaï, Adonis, qui signifie « seigneur », en égyptien : *Aton,* les textes ont de tout temps désigné le disque enflammé du soleil, l'astre sous son aspect matériel pendant le jour, d'où son épithète : « Aton du jour » ; c'est, en somme, un Râ non métaphysique, concret, dont l'aspect est visible, dont la nature est intelligible à tous. Enfin, caractère précieux, au temps d'un Empire qui dépasse les frontières de la vallée, Aton est, de par sa nature même, visible et compréhensible en pays étranger, puisqu'il est, non pas un dieu proprement nilotique, mais le disque impersonnel, universel, dont la course céleste englobe et délimite le monde connu des hommes. L'hymne cité plus haut exprime cette idée : « Toute terre prie, quand il se lève chaque jour, et l'adore. »

Dans l'iconographie, Aton, jusqu'au début du règne d'Aménophis IV, ne se distingue pas de Râ : sur un corps d'homme, une tête de faucon, couronnée d'un disque rouge, lequel est orné d'une uraeus de profil. Bientôt après la mort d'Aménophis III, vers 1370, un nouveau symbole est créé et s'impose avec une rapidité extrême : plus de corps d'homme à tête de faucon ; rien qu'un grand disque rouge vu de face, avec l'uraeus au centre du bord inférieur ; de longs rayons, terminés par des mains, tombent en éventail de ce disque, traçant une pyramide lumineuse ; souvent ces bras d'Aton tendent les signes de vie et de force *(ânkhoush),* ou atteignent les offrandes, parfois embrassent les corps du roi et de la reine, dans les scènes d'adoration (1). Ceci n'apparaît que depuis Aménophis IV ; mais déjà sous Aménophis III, on disait d'Amon-Râ : « Tu es l'unique, tu possèdes de nombreux bras, tu diriges tes bras vers ceux que tu aimes. »

(1) Voir la figure de la page 18.

RÉFORME ATONIENNE ET SES CAUSES La réforme réalisée par Aménophis IV, depuis 1364 environ, et qui triompha pendant une vingtaine d'années, se reconnaît à une catastrophe soudaine, et presque inconcevable, qui s'abattit sur la glorieuse Thèbes et son dieu. La ville est saccagée, parce que Amon devient le plus dangereux des ennemis du roi ; le dieu est supprimé ; ses prêtres sont bannis et dépouillés. Aton remplace Amon dans ses attributions ; la cour s'installe dans une ville neuve, l' « Horizon d'Aton » *Ikhoutaton,* sur le site d'El-Amarna. Là se crée un centre de doctrines dont l'esprit et l'esthétique humanitaires rayonneront sur le monde oriental.

Les causes de cette réforme sont complexes : ambition inassouvie des prêtres d'Amon, devenue menaçante pour la royauté ; conflit inévitable entre leur politique nationaliste et l'impérialisme imposé par les conquêtes ; enfin, l'énigmatique personnalité physique et morale d'un pharaon à demi aryen, Aménophis IV. La splendeur des monuments thébains et les querelles dynastiques dont ils gardent la trace, nous ont révélé la puissance des prêtres d'Amon et leur ingérence dans la politique. Depuis le règne d'Hatshepsout, le « premier prophète d'Amon » commande aux quatre classes des prophètes du dieu, et à tous les prophètes des temples de Haute et Basse-Égypte ; il est devenu un « pape » en Égypte. Il administre aussi les immenses biens, non seulement d'Amon, mais de tous les dieux, dans tous les temples. La femme du grand-prêtre, à Thèbes, s'appelle « la grande concubine d'Amon » et rivalise presque avec la reine, qu'elle remplace dans la théogamie rituelle, de même que le premier prophète « entre » dans le sanctuaire, aux lieu et place du Pharaon.

Pareille tolérance, qu'explique la vénération des rois pour le dieu dynastique, réputé l'auteur des victoires en Asie et en Nubie, était déjà fort inquiétante pour le pouvoir royal. Or, Hâpousenb, le premier prophète, arrache à la reine Hatshepsout, le poste suprême de l'autorité civile : celui de préfet de la ville (Thèbes) et vizir. A vrai dire, les successeurs d'Hatshepsout réagissent. Thoutmès IV proclame qu'il doit la royauté au sphinx Harmakhis ; c'est dire qu'il oppose le clergé d'Héliopolis à celui de Thèbes. Dès son règne, le disque Aton fait sentir qu'il a la faveur du roi ; Aménophis III, nous l'avons vu, accentue cette tendance. Voici que Thoutmès IV et Aménophis III choisissent des premiers prophètes d'Amon, tels que Amenemhet, Bakenkhonsou, Mériphtah, sans les nommer vizirs ; les rois cherchent donc à dégager de l'emprise sacerdotale l'administration civile. Toutefois, Amon reprend le dessus avec Phtahmes : Aménophis III est contraint d'en faire le « préfet et le vizir » de la

Terre Entière (1). Ainsi la monarchie de droit divin devenait une théocratie, où le pharaon passait la main au premier prophète.

Que savons-nous du roi qui osa déclarer la guerre au sacerdoce d'Amon? Ici les très nombreux portraits d'Aménophis IV (statues, bas-reliefs, moulages de la tête), et sa momie même, nous éclairent, avec ce luxe de précisions que seule l'Égypte offre aux historiens.

L'examen des momies et de l'iconographie royale, très abondante à la fin de la XVIIIe dynastie, nous fait assister, après Thoutmès IV, à une évolution subite du type physique chez les pharaons. Voyez la statue de Thoutmès III au musée du Caire (cf. p. 301) : corps vigoureux et trapu, masque viril de conquérant, grand nez aquilin, bouche ferme et sévère, une expression qui fait songer à la définition de l'autorité « Être vizir, c'est être *dur*. »

Par contre, depuis le mariage de Thoutmès IV avec Moutemouja, fille d'Artatama, le sang aryen coule dans les veines des pharaons; jusqu'à Horemheb, la race royale perd de plus en plus le caractère égyptien.

LE TYPE MITANNIEN DANS LA POSTÉRITÉ DE THOUTMÈS IV Analysez le charmant visage de Moutemouja, assise sur le lit d'Amon, à Louqsor (2); comparez-lui les physionomies énergiques d'Ahmasi et Hatshepsout dans les scènes symétriques à Deir el-Bahari : au profil convexe des Égyptiennes se substituent les doux contours concaves du profil aryen; à la place du bec d'aigle, le petit nez mutin, relevé du bout, à pointe arrondie, aux narines palpitantes; une bouche charnue et fleurie fait oublier les lèvres fermes et sévères, qu'un sourire officiel tente vainement d'adoucir. Or, le fils de Moutemouja, l'illustre Aménophis III, hérite le profil mitannien : dans la tête colossale du British Museum, ni la barbe postiche, ni le pschent, n'altèrent la suavité de la face qui n'a rien gardé du type égyptien; sa finesse spirituelle va s'imposer à l'esthétique de cette époque (2), car les courtisans imiteront jusqu'à la physionomie du roi et de la reine régnantes.

Le mariage d'Aménophis III avec l'asiatique Tiy signifie un nouvel apport de sang étranger. La momie de Tiy nous manque, bien que Theodor Davis ait retrouvé (outre la tombe et les momies de ses père et mère) son mobilier funéraire : mais tant de statuettes, de reliefs ou peintures nous retracent sa mignonne tête au type étrange (3) : teint basané, larges yeux noirs, petit nez retroussé, bouche fai-

(1) G. Lefebvre, a écrit un excellent livre : *Histoire des grands prêtres d'Amon à Karnak* (1929).

(2) Cf. les figures des pages 306 et 311.

(3) Voir la figure page 309. On trouvera une belle galerie de portraits des rois, nobles, simples

sant la moue, visage spirituel sur un corps gracile et vénuste, que la reine Tiy fait encore des conquêtes....

Tous ces traits affinés se retrouvent, exagérés jusqu'à la caricature, dans le visage du fils de Tiy, Aménophis IV. Certaines effigies nous rendent le visage du roi adolescent; on dirait une esquisse échappée au crayon de Botticelli : ovale très allongé, les yeux en amande, un peu obliques comme ceux de son père, nez légèrement relevé, d'un tracé délicat, bouche sensuelle, à lèvre inférieure débordante, mais un menton proéminent, accent viril de ce masque efféminé, qu'on confondrait facilement avec celui des reines Tiy ou Nefertiti. A l'âge d'homme, l'aspect se modifie : le front se dégarnit, apparaît immense et fuyant; le crâne prend, à la nuque, une ampleur insolite, comme s'il avait été comprimé à la hauteur des tempes, et déformé artificiellement; or la momie du roi, très mal conservée, où les chairs, disparues, ne laissent voir que l'aspect du squelette, révèle que le crâne présente bien ce développement occipital, où l'on a voulu voir, peut-être à tort, les stigmates d'hydrocéphalie (1). Le corps aussi offre des anomalies : d'après les bas-reliefs et les statues, il était de taille moyenne, d'ossature grêle, aux formes délicates, qui se chargeront de graisse, et deviendront de plus en plus efféminées (2); silhouette d'androgyne, aux seins proéminents, au ventre trop dessiné, aux cuisses trop galbées. On ne sait pour quelle raison Aménophis IV, qui eut six filles de Nefertiti, s'est complu à accentuer en sa personne, par son attitude et son costume (longues robes ouvertes et transparentes) cet aspect si peu viril. Il y a vingt ans déjà, j'insistais sur le carac-



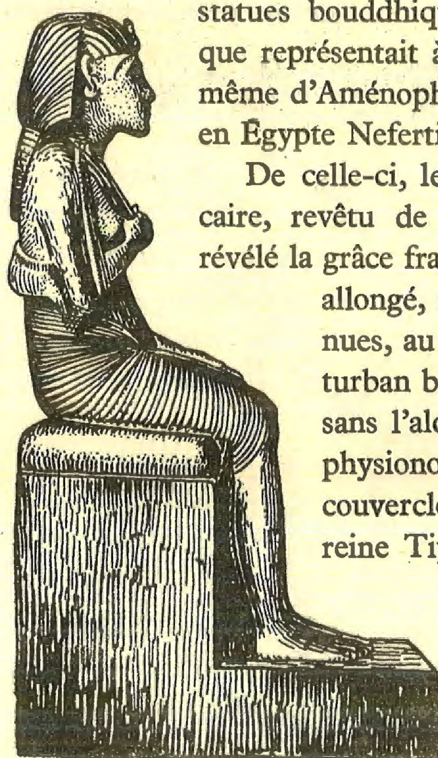
AMÉNOPHIS IV ET LA REINE NEFERTITI (J.-J. Clère).

particuliers de la XVIIIe et XIXe dynastie dans G. Steindorff, *Die Blutezeit des Pharaonesreiches*, 2e édit., 1926.

(1) L'attribution de ce squelette à Aménophis IV Ikhounaton reste, d'ailleurs, douteuse.

(2) Statue assise du Louvre et nombreux bas-reliefs.

tère androgyne de ces figures ; d'autres conjecturaient que le roi, par suite de quelque mésaventure de guerre, avait été capturé et transformé en castrat. Or, les fouilles toutes récentes de M. Chevrier à Karnak ont révélé une statue d'Aménophis IV dont le corps nu n'a pas de sexe ; son ventre poli, immense et proéminent, au nombril fortement marqué, offre cette mollesse de contours qu'ont les statues bouddhiques... Est-ce encore une influence de l'aryanisme, que représentait à la cour la grand'mère Moutemouja, et la femme même d'Aménophis IV, fille de Doushratta, la Tadoukhepa, devenue en Égypte Nefertiti ?



AMÉNOPHIS IV
(Statue du Louvre) (J.-J. Clère).

De celle-ci, les nombreux portraits et surtout le buste en calcaire, revêtu de peinture polychrome (*infra*, p. 435) nous ont révélé la grâce fragile. Sur un long cou s'incline une tête au fin profil allongé, aux larges yeux noirs, aux lèvres petites et charnues, au menton finement accentué ; la couronne des reines, turban bleu ceint de l'uraeus et de rubans flottants, emboîte, sans l'alourdir, sa tête charmante. Rien d'égyptien dans cette physionomie toute « moderne ». Les têtes sculptées dans les couvercles de vases canopes retrouvés au tombeau de la reine Tiy, nous en rendent encore les traits affinés : une statuette, taillée dans le décor d'un trône royal, révèle son corps entièrement nu, d'une grâce exquise et décente, chef-d'œuvre qui soutiendrait la comparaison avec les morceaux les plus achevés de l'art, non pas réaliste, mais « humain », à toutes les époques. Le roi Toutânkhamon et sa femme, l'un neveu (?), l'autre fille d'Aménophis IV, conservent dans toute la pureté ce type aryen ; le visage affiné du jeune roi se révèle sur cent chefs-d'œuvre retrouvés dans sa tombe ; il se devine encore sous le masque de bitume qui dérobe ses traits, dans la momie ; et la grâce de la reine adolescente fleurit, parmi les lotus et papyrus, cadre familier de sa beauté.

Nous voilà édifiés sur les causes de la réforme : la lutte latente, entre les pharaons et le sacerdoce — épisode très antique d'un conflit éternel dans l'histoire des institutions humaines, en tous pays — se transforme en crise aiguë lorsque des souverains, d'un sang nouveau, ne se sentent plus liés par des traditions nationales qui avaient paru, jusqu'à eux, inviolables aux pharaons de pur sang indigène.

AMÉNOPHIS IV ET ATON Aménophis IV, d'après l'examen de sa momie — à supposer que ce cadavre soit bien le sien — n'aurait pas atteint sa trentième année de vie ; son règne, d'après les monuments, a duré environ dix-huit ans (1370-1352) ; le roi n'avait donc que douze ans, au maximum, lorsqu'il monta sur le trône. C'est dire que sa mère, la reine Tiy, prit la régence et la garda vraisemblablement pendant quatre ou cinq ans. De cette influence, nous possédons divers témoignages. D'abord, les lettres d'El-Amarna, citées au chapitre VIII (p. 308) ; puis les représentations, nombreuses sur les monuments du règne, de la reine mère aux côtés de son fils, dans toute manifestation officielle. Dans l'entourage immédiat de l'adolescent, on trouve toujours sa jeune femme, Nefertiti. Elle lui donna six filles, mais pas de fils. Nous voyons encore auprès du roi un prêtre d'humble origine, « le père divin (1) Ay », dont la faveur s'explique : c'était le mari de la nourrice noble qui avait élevé le pharaon. Notons enfin qu'un oncle du roi, Inen, deuxième prophète d'Amon à Karnak, était chef de sacerdoce dans le temple de Râ à Hermonthis, « l'Héliopolis du Sud ». C'est probablement Inen qui éclaira son neveu sur les intrigues du clergé d'Amon et sur les belles doctrinesdu clergé de Râ.

Tel est le milieu familial, charmant, mais assez austère et étroit, où grandit Aménophis IV ; d'esprit mystique et porté aux constructions métaphysiques — toute sa carrière en témoigne — il passa ses jeunes années à discuter avec Ay et Inen les problèmes religieux que soulevait le culte dans l'Empire, et à méditer sur les moyens d'arracher l'Égypte à l'influence, néfaste pour la dynastie, des prêtres d'Amon.

Dès ses premiers actes son hostilité contre Amon se manifeste : le roi se fait couronner à Hermonthis, par les prêtres de Râ, et non à Karnak par les prêtres d'Amon. A la fin de l'an V, ou au début de l'an VI, il renouvelle ces cérémonies en célébrant une fête Sed, ce qui ravivait la protection d'Osiris et de Râ sur le jeune roi. A cette occasion, le jeune roi prend le titre insolite de « premier prophète d'Harmakhis, exalté dans l'horizon en son nom d'*Ardeur qui est dans Aton.* » Ordre est donné de construire, dans Karnak, un grand temple à obélisque central pour Harmakhis-Aton.

Au dieu de Thèbes, animateur d'un Empire tout temporel, le jeune roi oppose donc Râ-Harmakhis, grand moteur de l'Univers, sous son nom de *Shou*, « chaleur et lumière », c'est-à-dire *l'Ardeur* qui anime les esprits et les corps : conception la fois réaliste et métaphysique, qui allait battre en brèche la religion formaliste d'Amon thébain.

(1) Ce titre correspond au plus bas degré de la hiérarchie sacerdotale.

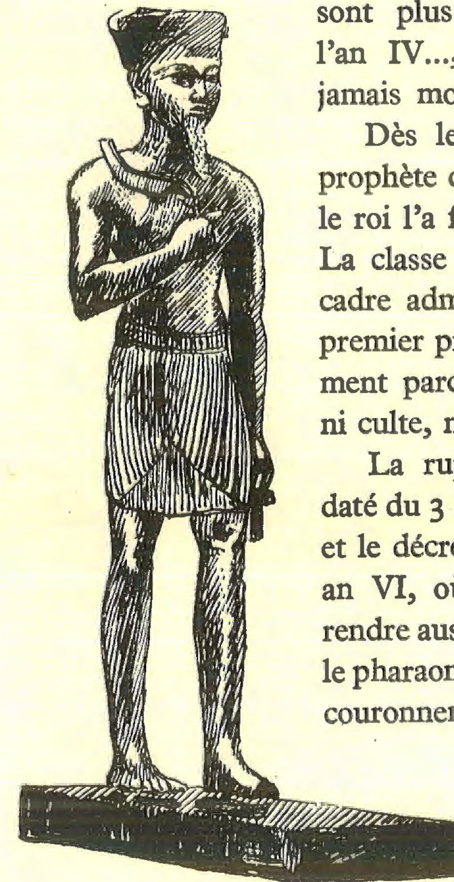
De ce temple d'Aton à Karnak sont restés d'innombrables blocs détachés, réemployés par Horemheb, Séti Ier et Ramsès II, après la destruction de l'édifice. Depuis 1925, M. Chevrier a retrouvé la vaste cour du temple, au sud de Karnak, bordée de 40 statues du roi Aménophis IV. Le visage des statues royales offre des traits bien singuliers : le nez et le menton s'allongent comme pour un but caricatural; les yeux remontent, obliques vers les tempes; un sourire, presque atroce, où l'on pourrait lire soit l'ironie transcendante, soit une sensualité démoniaque, plisse les lèvres épaisses; et dans l'ovale aminci du visage, le prognathisme de la mâchoire s'étale lourdement.



TÊTE D'IKHOUNATON, RETROUVÉE A KARNAK (J. Braemer).

J'estime que ce masque faunesque tente d'exprimer cette *Ardeur*, comparable à celle du Grand Pan, dont le roi a fait le nom même d'Aton; ardeur qui meut tout, dans la nature, mais qui peut aussi tout dévorer, comme le fait le feu, créateur et destructeur. Dans ce visage énigmatique, on lit une intention ambiguë, quelque chose qui annonce le sourire troublant, mais transfiguré par la beauté, qu'offrira le Bacchus du grand Léonard. Dès lors, on ne s'étonnera plus des corps équivoques que présentent les statues royales : seins alourdis, ventre qui s'offre, bassin immense, cuisses galbées. C'est une de ces statues exhumées par M. Chevrier en 1930, qui révèle un ventre asexué, nu, ou voilé d'une étoffe si transparente, qu'on voit bien que le roi est figuré sans sexe masculin : curieuse contre-partie des reliefs de Deir el-Bahari, où la virile reine Hatshepsout se fait représenter, tout au contraire, sous l'aspect d'un petit garçon. Je proposerai une solution de cette énigme : l'imitation parfaite d'Aton. Le nouveau dieu n'est pas seulement procréateur; il est aussi celui qui enfante l'univers. Dès le temps d'Aménophis III, l'hymne cité p. 426, proclame qu'Aton, qui crée les mortels, est « la *mère* auguste des hommes et des dieux ». Ce corps, androgyne ou féminin d'apparence, ne signifie-t-il pas qu'Aménophis IV, « image vivante d'Aton », veut ressembler totalement à son dieu, matrice de l'Univers?

LA RUPTURE AVEC AMON Que firent les prêtres d'Amon? Nous ne savons que ceci : ils réagirent avec énergie et leur hostilité est indiquée par un texte gravé dans le tombeau de Ramès, vizir favori d'Aménophis IV; le roi s'y plaint des prêtres : « Par la vie de mon père Râ... (les paroles) des prêtres sont plus perverses que ces choses que j'entendis en l'an IV..., plus perverses que ces choses qu'entendirent jamais mon père et mon grand-père. »



STATUE EN OR D'AMON (J. Braemer).

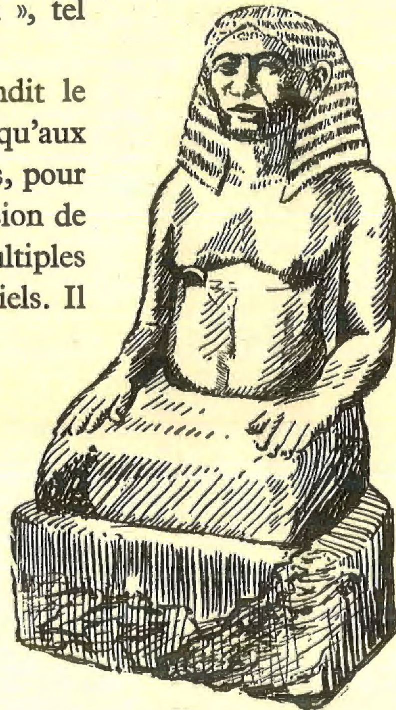
Dès le début, Ramès qui est vizir, mais non premier prophète d'Amon ou d'Aton, porte un titre bien significatif : le roi l'a fait « directeur des prophètes du Sud et du Nord ». La classe sacerdotale, dans l'Égypte entière, rentre dans le cadre administratif, sous l'autorité du vizir et du roi : le premier prophète d'Amon en est dépossédé; très probablement parce que, dès l'an VI, il n'existait plus ni temple, ni culte, ni clergé d'Amon, en Égypte.

La rupture se place entre la rédaction d'un papyrus, daté du 3 février an V, où le roi porte son nom : Aménophis, et le décret de fondation de la ville *Ikhoutaton*, le 27 février an VI, où il arbore un nom nouveau : *Ikhounaton*. Pour rendre aussi complète qu'il se pouvait la rupture avec Amon, le pharaon, pour la première fois en Égypte, abjure son nom de couronnement : *Amenhetep* « Amon est satisfait » (1), et, par conséquent, sa dévotion à Amon; il s'appellera désormais *Ikhou-n-Aton* « la gloire (ou l'Esprit) d'Aton ». C'était changer d'âme, puisque le nom *(ren)* est une des formes de l'âme, ou du *Ka*, pour les rois, les dieux et les morts osiriens. Toute la famille royale suit l'exemple : l'épouse chérie, *Nefertiti* « la belle (déesse) vient », s'appellera « Beauté des beautés d'Aton ». Les filles du roi seront dénommées : *Baket-Aton*, « esclave d'Aton »; *Merit-Aton*, « aimée d'Aton ». Le futur gendre du roi, *Toutânkhamon*, « image vivante d'Amon », devient *Toutânkhaton*, « image vivante d'Aton ». Et ainsi de suite : le changement sera suivi, ou imposé, dans toute la cour. Alors commence le vrai règne de celui que nous nommerons désormais Ikhounaton.

(1) *Amenhetep*, nom que les Grecs transcrivent *Aménophis* ou *Amenôthès*.

FONDATION D'UNE CAPITALE NOUVELLE : IKHOUTATON A dieu dynastique nouveau, il fallait capitale nouvelle. Le roi choisit, — entre Thèbes et Memphis, non loin de l'antique capitale du Lièvre, Hermopolis — un site approprié, sur la rive orientale (le côté du soleil levant) dont le nom moderne est Tell el-Amarna. Un territoire long de 10 kilomètres sur 5, délimité par des stèles-frontières (14 ont été retrouvées) fut, sur les deux rives, affecté au dieu Aton, en l'an VI du règne ; *Ikhoutaton*, « l'horizon d'Aton », tel fut le nom de la place et de la nouvelle cité.

Dans le cintre de la stèle de fondation, s'arrondit le disque qui étend des rayons, munis de mains, jusqu'aux visages du roi, de la reine, et de deux filles royales, pour leur faire respirer le signe de vie, et prendre possession de ses biens sur terre. Désormais, le disque aux bras multiples dominera les scènes figurées sur les monuments officiels. Il est à noter que toute autre représentation du soleil, par exemple, sous forme de disque ailé, ou de statue, est proscrite (1). Le nouveau démiurge, qui, dans l'intention du roi, doit remplacer tous les autres dieux, n'est jamais figuré que par le disque rayonnant : symbole parlant, hiéroglyphe que tous les hommes, Égyptiens ou étrangers (même nous, modernes), sauraient lire et interpréter du premier coup d'œil.


LE PRÊTRE AMÉNOPHIS, FILS DE HAPI (Caire) (J. Braemer).

La nouvelle résidence royale comprit, comme toutes les anciennes, les temples du dieu dynastique, le palais royal, les villas des courtisans, les ateliers des artistes royaux, et tous les logis d'artisans et quartiers d'une population nombreuse, au service de la cour. D'autre part, des hypogées furent immédiatement creusés dans la falaise arabique pour les dernières demeures du roi et des nobles ; une vaste nécropole doubla la ville des vivants. Ce sont ces tombeaux, près du village de Hagi-Kandil, qui attirèrent les premiers la curiosité par le style étrange de leur décoration ; Champollion et Lepsius en publièrent des extraits. On ne soupçonna l'intérêt de la ville qu'après la découverte fortuite, en 1888, du dépôt des archives royales : il contenait les briques, gravées de cunéiformes, où nous avons retrouvé les *Lettres*

(1) Voir p. 18 le disque atonien, et p. 143 le disque ailé de Râ.

d'El Amarna (cf. p. 303). Petrie, procédant aux premiers déblaiements, mit à jour des restes du palais d'Aménophis IV, murs décorés de peintures et pavements peints, qu'on admirera au musée du Caire. Depuis 1912, la Société archéologique allemande, remplacée, après 1923, par l'Egypt Exploration Society, a déblayé des quartiers de la ville, avec trois rues principales, où se trouvent des maisons bien conservées, qui donnent une haute idée de l'élégance et du confort réclamés par les classes riches. La plus importante trouvaille est celle d'ateliers de sculpteurs et de peintres, en particulier ceux du sculpteur Thoutmès, où furent exhumés — outre le fameux buste de Nefertiti — quantités de statuettes du roi, de la reine, des princesses royales, avec les moulages de plâtre pris sur leurs visages et sur les faces des notables courtisans. A cette documentation d'une importance sans égale s'ajoutent les peintures qui décorent le tombeau d'Ikhounaton, celui du divin père Ay, ceux de Ramès et de divers grands fonctionnaires. On y voit les plans fort détaillés du temple d'Aton, des palais royaux, des villas de plaisance, et de pittoresques tableaux de la vie à Ikhoutaton, pendant les quelque vingt ans qu'y séjourna la cour.

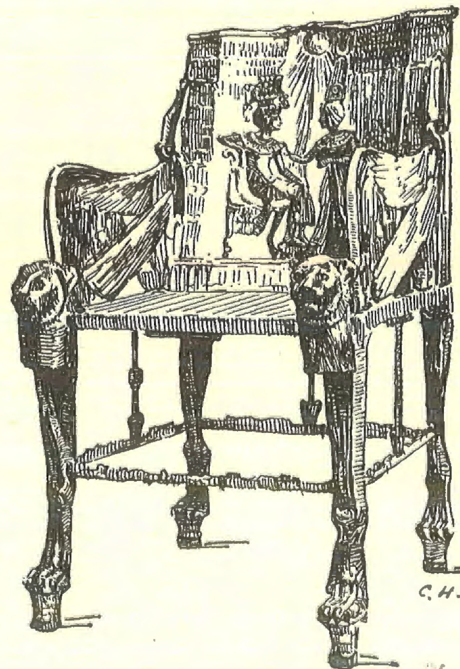

LA REINE NEFERTITI (Mme C. Hanotaux).

Le luxe de cette cour nous apparaît surtout dans le mobilier splendide de Toutânkhamon, et celui des parents de la reine Tiy. Quant au décor architectural, voyez la splendeur de ce pavement, en stuc peint, de la salle de réception, dans le palais royal (musée du Caire). Sur un lit de terre battue mêlée de chaux, égalisée à la planche, on avait coulé un enduit très mince ; la peinture a été exécutée à la détrempe sur la surface : au centre un bassin rectangulaire, où les flots d'eau, en zigzag, sont peuplés de poissons et fleuris de lotus épanouis. Sur les berges du bassin, des fourrés de plantes aquatiques et d'arbustes fleuris ; des

oiseaux, ailes étendues, volètent au-dessus des calices de lotus et des ombelles de papyrus ; parmi la verdure, des veaux paissent ou gambadent avec allégresse (1). Les couleurs sont vives et claires ; tout s'anime de joie sous le flot de lumière que verse Aton sur ses créatures. Les hymnes à Aton commentent avec une effusion lyrique ce tableau de nature ensoleillé.

La nature et la sincérité dans l'art d'El-Amarna Le retour à la nature qu'atteste, dans la religion, le culte du Soleil physique, nous a valu une floraison magnifique dans le décor de la vie et l'art industriel.

La découverte de l'atelier du sculpteur Thoutmès, encore meublé de statues aux divers stades d'achèvement, montre quelle place la sculpture tenait dans les palais, les maisons riches, aussi bien qu'aux tombeaux et dans les temples. Sans doute le thème principal reste la figuration de la famille royale, principalement du roi. Nous avons dit que le culte d'Aton proscrit les images de la divinité, sauf « l'image vivante » du dieu sur terre, qui n'est autre que le roi ; par conséquent, cette dévotion, qu'exalte la piété du roi, s'exprimera dans la représentation de la personne royale, l'image du « prophète ». Mais la passion de vérité et de naturel, qui anime Ikhounaton, exige l'exécution d'images réalistes et sincères. D'où une rupture complète avec la tradition qui faisait loi dans les ateliers royaux, d'après laquelle la figuration du roi et de la famille royale devait être, dans une forte mesure, idéalisée.



FAUTEUIL (OR ET PIERRERIES) DE TOUTÂNKHAMON (Caire) (Mme C. Hanotaux).

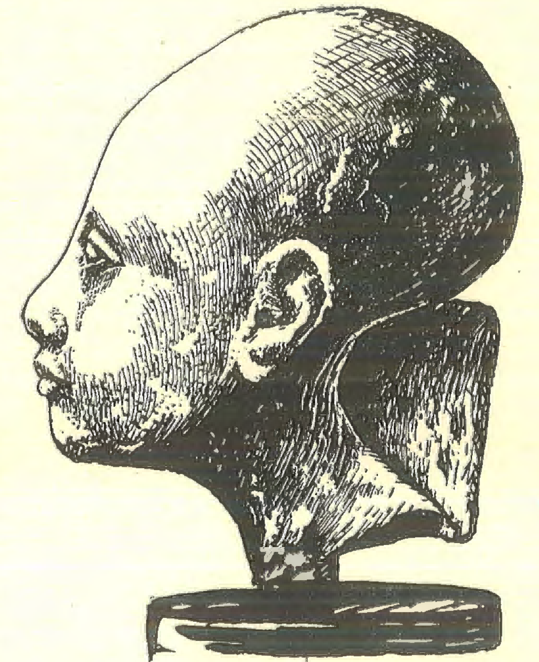
Le roi a donné l'ordre de faire de lui et des siens des images exactes, non flattées. L'artiste travaille maintenant d'après le modèle royal vivant, qui consent même à laisser prendre moulage de sa figure et de son corps. Ni le roi, ni la reine, ni leur famille, ne sont plus traités en dieux hiératiques : ils veulent être figurés comme des humains. Les artistes allèrent si loin dans cette crise de vérisme, dans la recherche minutieuse du caractère individuel,

(1) Voir la figure de la page 389.

qu'ils ne tardèrent pas à exagérer. De là ces silhouettes de polichinelle extatique, douloureuses à voir, par la notation cruelle des difformités pathologiques (p. 434).

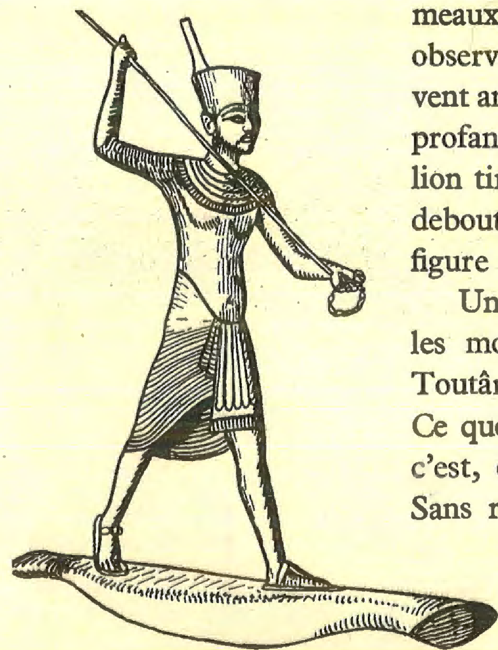
Plus tard, on revint de ces exagérations : dans les scènes de la vie familières à la cour d'El-Amarna, les artistes royaux nous ont laissé les tableaux les plus exquis de tout l'art égyptien. Voyez ce relief où Ikhounaton encore jeune reçoit de Nefertiti un bouquet fleuri (1), motif qui inspira le tableau incrusté de pierreries formant le dossier du fauteuil de Toutânkhamon — vous y trouverez la sincérité absolue dans l'observation et le rendu, sans recherche d'originalité inquiétante, avec le seul souci de rendre, par des lignes gracieuses, des corps d'adolescents qui ne figurent plus des rois, mais des amoureux juvéniles.

Même subtile recherche dans le décor des bijoux, objets de parure, et des meubles, dont les meilleurs spécimens sont les lits, coffrets, fauteuils, bijoux, talismans, retrouvés dans la tombe de Toutânkhamon ; sur plusieurs, la graphie : Toutânkhaton atteste que leur fabrication date des ateliers d'Ikhoutaton. Le décor rituel, flore et faune de l'Égypte, trop stylisé par l'art memphite et thébain, reprend son sens premier et sa valeur en quelque sorte physique. L'orfèvre, le ciseleur, l'ébéniste, l'émailleur épanchent la joie et la grâce autour du roi et de la reine, redevenus « enfants de la nature », depuis qu'ils se sont unis sous la protection exclusive d'Aton. Une inspiration réaliste rénove et rajeunit les motifs consacrés : voyez les bouquets de lotus et de papyrus qui encadrent les fauteuils de Toutânkhamon, et le style sobre et fort des uraeus protectrices ; avec quelle simplicité robuste les pieds des tabourets se croisent en cols de cygne ; comme sont expressives les têtes de lion aux bras des fauteuils ; quelle souplesse et variété dans les épisodes de chasse et de guerre, peints sur le coffre à vêtement, où lions et gazelles semblent réellement bondir, rugir, ou fuir devant le chasseur ; quelle vérité, quelle finesse d'obser-


UNE FILLE D'IKHOUNATON (J. Braemer).

(1) Figure de la page 429.

vation et de rendu dans ces faces de Nègres et d'Asiatiques, qui servent de pommeaux aux sceptres et cannes du pharaon (1) ! Une observation directe, naturellement noble, mais souvent amusée, parfois narquoise, rehausse chaque objet profane ou sacré : voyez le pot à fard, sur lequel un lion tire la langue ; comparez la statue du jeune roi, debout sur une nacelle. Donatello n'a pas modelé figure plus réaliste, ni plus racée.



TOUTÂNKHAMON EN NACELLE
(J.-J. Clère).

Une visite aux galeries du Caire, où sont exposés les mobiliers des parents de Tiy et les trésors de Toutânkhamon, en dira plus que toute description. Ce que le culte naturaliste d'Aton a valu à l'Égypte, c'est, en somme, *la sécularisation de l'art décoratif*. Sans rien perdre de son aptitude à rendre le Sacré, l'artiste s'affranchit des contraintes dogmatiques : ce que nous appelons l'art pour l'art prend, dès lors, sa place dans la mentalité égyptienne. La réforme religieuse d'Ikhoutaton a obtenu dans ce domaine de l'art ses succès les plus durables : cela suffirait à la rendre immortelle dans l'histoire ; elle a fait progresser le « sens de l'humanité ».

L'HYMNE D'ATON. EXPRESSION DE LA DOCTRINE NOUVELLE La doctrine du roi s'exprime à merveille dans les poèmes que le roi chantait. Ils ont été gravés dans les hypogées d'El-Amarna sous deux formes : l'une abrégée ; nous l'avons citée comme le meilleur commentaire des bienfaits du soleil (chapitre I, p. 17) ; l'autre développée, que nous allons reproduire dans ses parties essentielles :

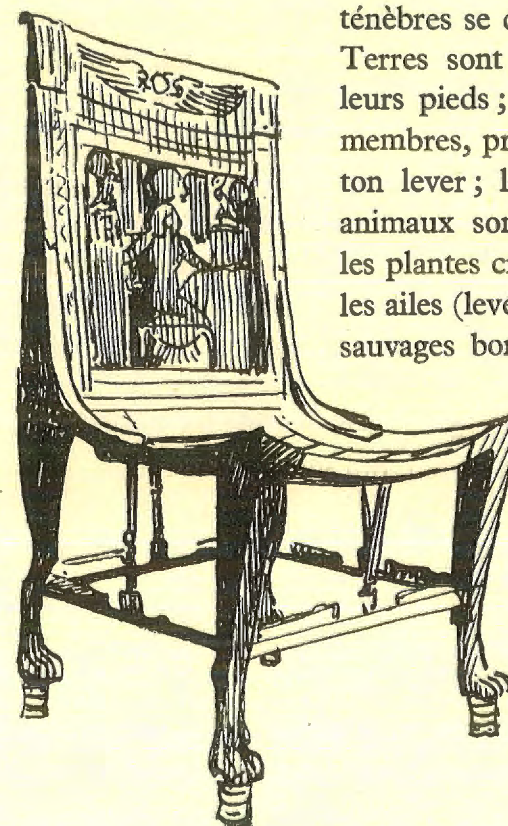
« Tu te lèves bellement à l'horizon (oriental) du ciel, ô Aton, initiateur de vie ! Quand tu t'arrondis à l'horizon, tu remplis la terre de tes beautés. Tu es charmant, sublime, rayonnant haut par-dessus la terre. Tes rayons enveloppent les terres et tout ce que tu as créé. Puisque tu es Râ, tu conquiers ce qu'elles donnent, et tu lies des liens de ton amour ; tu es loin, mais tes rayons sont sur la terre.

Te reposes-tu dans l'horizon occidental ? Alors, la terre est dans les ténèbres,

(1) Cul-de-lampe, page 423.

comme morte. Les hommes dorment dans leurs chambres, tête enveloppée, pas un œil ne voit l'autre. On peut voler tous leurs biens, qu'ils ont mis sous leur tête, sans qu'ils le sentent. Alors, tout lion sort de sa caverne, tout serpent pique. Il fait noir comme dans un four. La terre se tait, car celui qui a tout créé repose en son horizon.

Mais l'aurore vient ; tu poins à l'horizon, tu rayonnes, Aton du jour ! Les ténèbres se dissipent quand tu lances tes traits. Les Deux-Terres sont en fête ; les hommes s'éveillent, sautent sur leurs pieds ; c'est toi qui les fais se lever. Ils se lavent les membres, prennent leurs vêtements. Leurs mains adorent ton lever ; la Terre entière se met au travail. Tous les animaux sont satisfaits de leur provende ; les arbres et les plantes croissent ; les oiseaux volent hors de leurs nids, les ailes (levées) en adoration de ton *Ka*. Tous les animaux sauvages bondissent ; tout ce qui vole, et tout ce qui voltige, revit quand tu te lèves pour eux. Les bateaux descendent et remontent le fleuve, car tout chemin s'ouvre quand tu te lèves. Les poissons du fleuve sautent vers toi ; tes rayons pénètrent jusqu'au fond de la mer.



FAUTEUIL EN BOIS DE TOUTÂNKHAMON
(J. Braemer).

C'est toi qui suscites les enfants dans les femmes et qui crées la semence chez les hommes ; c'est toi qui nourris l'enfant dans le ventre de sa mère, toi qui le calmes pour qu'il ne pleure pas, toi qui le nourris par le sein, toi qui donnes l'air, pour animer tout ce que tu crées. Quand l'enfant vient du ventre (de sa mère) sur terre, au jour de sa naissance, tu ouvres sa bouche, pour qu'il parle, et tu satisfais à ses besoins. Et quand le poussin est encore dans l'œuf, — et qu'il crie dans sa coquille — tu lui donnes les souffles pour le faire vivre. Tu lui donnes de la force dans l'œuf, pour le briser ; il sort de l'œuf pour pépier... et il court sur ses pattes dès qu'il sort (1).

(1) Cf. les vers de Racine :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend à toute la nature.

d'après les Psaumes bibliques.

Combien nombreuses sont tes œuvres, ce que tu as créé, et ce qui est (encore) caché, ô toi, l'Unique dieu, qu'aucun autre n'égale. Tu as créé la terre selon ton cœur, toi tout seul, avec les hommes, le bétail, et toute bête sauvage, tout ce qui existe sur terre et marche de ses pieds, tout ce qui est dans l'air et vole de ses ailes, les pays étrangers *(Khaset)*, de Syrie *(Kharou)*, de Nubie *(Koush)*, la terre d'Égypte *(Kémi)*. Tu mets chaque homme à sa place, créant ce qui lui est nécessaire, tous avec leurs héritages et leurs biens, avec leurs langues diverses de paroles, leurs formes diverses aussi, et leurs peaux diverses (de couleur), car toi le diviseur, tu as séparé les peuples étrangers.

Tu crées le Nil, dans la Douat, et tu l'amènes (par terre), où tu veux, pour nourrir les Hommes (d'Égypte). C'est toi leur Seigneur à tous, qui a pris souci d'eux, le Seigneur de cette Terre, le Disque du jour très puissant. Quant aux peuples éloignés, tu crées encore ce dont ils vivent : tu as placé le Nil aussi dans le ciel (1), pour qu'il descende vers eux, et batte les montagnes de ses flots comme une mer, pour arroser leurs champs dans leurs contrées. Combien tes desseins sont excellents ! Il y a un Nil au ciel pour les peuples étrangers, et pour tous les animaux du désert (2) qui vont sur leurs pieds, — et aussi le Nil, qui vient de la Douat, pour l'Égypte.

Tes rayons allaitent tout territoire, et, quand tu te lèves, ils vivent et croissent pour toi. Tu fais les saisons de l'année, pour tout contenir de ce que tu as créé, l'hiver pour les rafraîchir, et l'été (pour les réchauffer). Tu tires des millions de formes de toi tout seul : les nomes, les villes, les campagnes, les routes, les eaux. Chaque œil te voit au-dessus de lui, disque du jour au-dessus de la terre...

Tu es dans mon cœur ! Il n'existe nul autre qui te comprenne, (excepté) moi ton fils, Ikhounaton... Tu as fait grandir les hommes pour ton fils, qui est de ta chair, moi Ikhounaton et pour la grande épouse royale, Beauté des Beautés d'Aton, vivants et forts à toujours et à jamais. »

SIGNIFICATION DE LA DOCTRINE ATONIENNE Tous les lecteurs de cet hymne seront frappés par une beauté d'inspiration et d'expression dont nous ne cherchions pas d'exemple avant la Bible, d'autant plus qu'il présente de frappantes analogies avec le psaume CIV de Salomon. Toutefois ce n'est peut-être pas l'*originalité* absolue qui frappe le plus dans la doctrine atonienne. Les

(1) La pluie.
(2) La rosée du désert.

Enseignements pour Merikarâ et l'*Hymne à Osiris* (du Louvre) proposaient déjà un créateur unique, auteur de tout ce qui existe, terre, eaux, plantes, animaux, hommes et dieux, Providence dont les soins s'étendent à toutes les créatures et sur toutes les parties de l'univers : ce créateur était Râ ou Osiris. Après l'échec de la réforme atonienne, des hymnes de la XIX[e] et XX[e] dynastie appelleront Amon-Râ, Thot, Phtah, Khnoum, etc., des mêmes épithètes : unique, seul créateur du monde, Providence universelle, et reproduiront nombre de passages caractéristiques des hymnes atoniens. Nous admettrons donc que le roi Ikhounaton puisait ses développements à une source commune à tous les cultes, à toutes les écoles théologiques de l'Égypte.

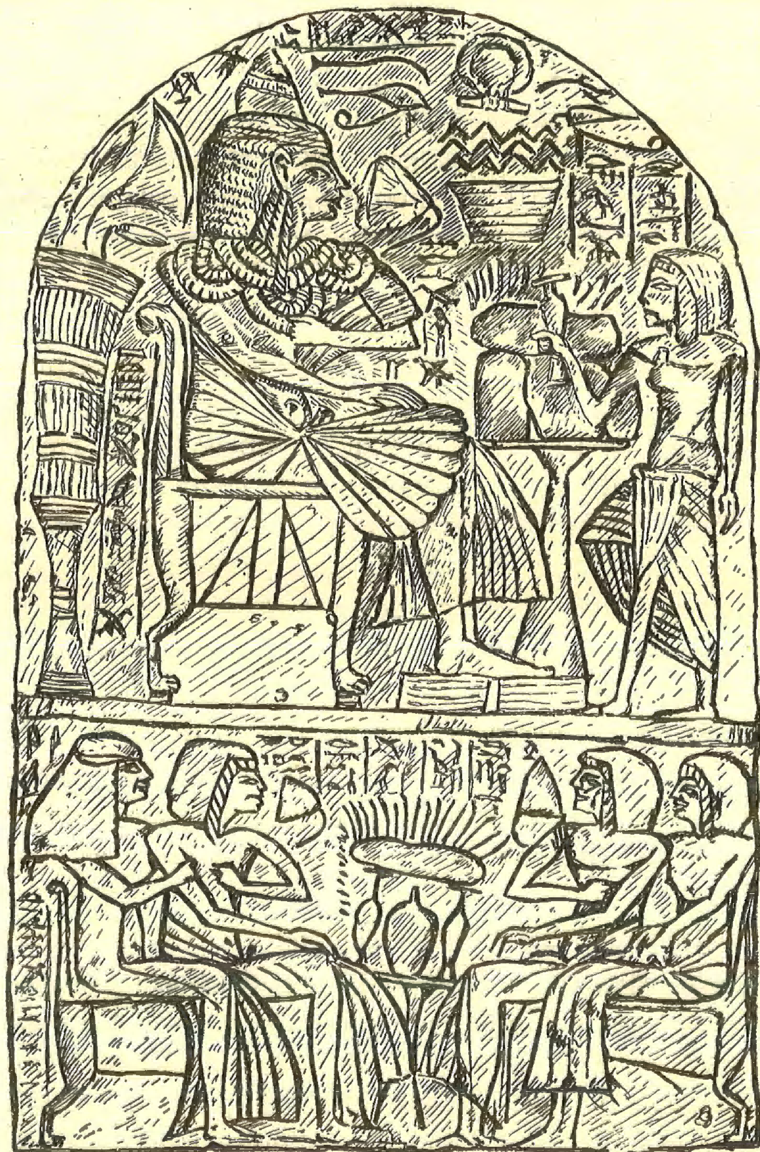
Un caractère constant de la religion égyptienne, c'est de proclamer un monothéisme apparent dans un polythéisme certain. Autrement dit : tout dieu égyptien a la puissance d'un Démiurge unique, dans l'opinion de ses adorateurs ; le dieu voisin vaut tout autant. Cette unité dans la diversité — qu'on appelle parfois Hénothéisme — s'explique par la notion du *Ka*, nom égyptien de cette force sacrée, de ce potentiel divin, que d'autres primitifs appellent *Mana* : force anonyme et impersonnelle qui se retrouve dans chaque être divin, sans jamais se confondre avec un seul d'entre eux. Le Ka, énergie créatrice, donne à chaque dieu les pouvoirs universels d'un démiurge ; dans la pratique, la prédominance de tel dieu est une affaire de politique humaine.

Les expressions « monothéistes » de l'hymne à Aton ne seraient donc pas suffisantes pour nous faire considérer Ikhounaton comme un doctrinaire du « monothéisme ». D'ailleurs, si, comme nous le verrons plus loin, il a persécuté Amon et sa triade, il n'a rien fait contre Râ, Osiris, Phtah, etc., sinon que les délaisser, dans sa préférence exclusive pour Aton.

En somme, Ikhounaton a développé des thèmes religieux anciens, mais avec une poésie singulière, une force expressive inégalée, et un enthousiasme de prophète. Sa doctrine était humanitaire et politique plus que religieuse. Ce qui l'inspirait, c'était une large compréhension de la nature et de l'homme ; un idéal de vérité physique et morale, qui l'éloignait des abstractions rebutantes ; c'était aussi le dessein politique de proposer un culte assez large pour séduire tous les sujets de l'Empire, égyptiens, nubiens et syriens.

ATON DIEU D'EMPIRE Le roi, dans le passage fameux où il nomme les divers peuples de son empire, cite les pays étrangers, le Kharou et Koush avant l'Égypte même. Pour qui connaît les subtilités du protocole oriental,

pareille préséance est une faveur insigne. C'est sans doute la première fois qu'un culte, celui d'Aton, prétend être un lien qui « relie » *(religio)* des hommes dont la race, la langue, la couleur sont différentes, mais dont l'origine est commune, puisqu'elle remonte au Soleil, créateur de la vie. Si cette ambition n'est pas niable, pouvons-nous dire qu'elle ait été couronnée de succès ?



COSTUMES À LA MODE D'EL-AMARNA
(J. Braemer).

Dans l'ordre pratique, un centre atonien a peut-être existé en Syrie ; l'existence d'un autre en Nubie est certaine ; tous deux s'appelaient *Gem-Aton* « je trouve Aton » ! comme le temple d'Aton à Karnak. Le culte du Disque ne pouvait, certes, rebuter aucun allié ou ami du Pharaon. Au contraire, les *Lettres d'El-Amarna* démontrent que tout correspondant du Pharaon appelait celui-ci « mon Soleil » ; et, parmi ceux qui étaient rois, à Babylone, Assour, au Mitanni, à Boghaz-Keui, chacun revendiquait le même nom radieux. Soleil équivalait à Roi, et dans « l'ordre du monde », rien ne s'opposait à l'idée que le Démiurge des autres peuples fût aussi le Soleil. Assurément, Ikhounaton pouvait espérer obtenir un *consensus* universel pour la religion du Disque, et donner à son Empire ce fondement religieux, qui faisait la force interne de l'Égypte. Tout le bénéfice en irait au Pharaon, seul interprète autorisé de la religion d'empire : « Nul autre ne te comprend, excepté moi, ton fils... »

Ironie de la Destinée ! La politique atonienne n'a cependant pas renforcé l'Empire, ni le prestige du Pharaon. Au contraire, elle fut une cause certaine d'affaiblissement, parce que le prosélytisme religieux détourna Ikhounaton des réalités politiques. Le malaise profond du peuple et d'une société divisée, amena l'inertie de l'administration égyptienne (*supra*, p. 321), la négligence des intérêts les plus importants des Égyptiens en Asie, et finalement les succès des Cananéens, des Khabirou et des Hittites, puis leur émancipation vis-à-vis de l'Égypte, à la fin du quinzième siècle.

ATON PERSÉCUTEUR D'AMON EN ÉGYPTE En Égypte, la doctrine atonienne, accueillie avec enthousiasme dans la région d'El-Amarna, s'était heurtée à Thèbes à la plus vive opposition. Nous ne pouvons juger de celle-ci que par l'énergie mise à la réprimer.

De l'an VI jusqu'à l'an IV du deuxième successeur d'Ikhounaton, pendant un peu plus de quinze ans, Thèbes est soumise à une terrible épreuve. La « Ville d'Amon » perd son nom, c'est-à-dire sa personnalité morale ; on l'appelle « la ville d'Aton resplendissant, le grand dieu ». C'est que « le bel enfant d'Aton » a déclaré la guerre à l'ancien « roi des dieux », Amon-Râ ; pour anéantir le sacerdoce d'Amon, le plus sûr moyen n'était-il pas de supprimer sur terre Amon lui-même ? On crut y arriver en employant la méthode inaugurée par les persécuteurs d'Hatshepsout : atteindre le dieu en détruisant systématiquement ses statues, en martelant son nom sur les monuments grands ou petits, en supprimant ses services d'offrandes, ce qui lui retranchait tout moyen d'existence matérielle, ou spirituelle, sur terre. Avec Amon, les dieux de la triade thébaine, Mout et Khonsou, parfois aussi Phtah et Hathor, subirent la même persécution.

Qui n'a pas visité l'Égypte ne saurait juger l'ampleur prodigieuse de la haine du roi contre Amon. Sur cent mille monuments, grands ou petits, marqués au nom d'Amon, il n'en est peut-être pas cent qui aient échappé au marteau des iconoclastes, depuis Napata jusqu'à la Méditerranée. A Thèbes, la profanation des splendides sanctuaires fut exécutée avec un zèle fanatique : aucun obélisque ne fut assez haut, aucune architrave assez inaccessible, aucun puits funéraire assez noir,

ou profond, pour dérober à la vue le nom d'Amon ; ses statues, ses effigies furent brisées, décapitées, nivelées ; perte irréparable, pour tout l'art antérieur à l'époque d'El-Amarna ! Les merveilleux temples bâtis par les Aménophis et les Thoutmès sortirent des mains impitoyables, balafrés de blessures, mutilés dans leurs œuvres vives, si bien que les hommes fuyaient tout sanctuaire, pour ne pas déplaire à l'illuminé qui régnait à Ikhoutaton. Voici quelle description sera donnée de l'état des temples, au moment de la restauration inévitable : « La terre était comme au temps du chaos. D'Éléphantine (au Delta), les temples des dieux tombaient à la male heure ; leurs sanctuaires ruinés devenaient des buttes de terrains (abandonnés) ; les magasins étaient comme s'ils n'avaient jamais existé ; des édifices, on faisait des chemins de passage. Le pays était tombé en décadence, parce que les dieux détournaient la tête de cette terre. Si l'on envoyait des messagers vers le pays de Zahi pour élargir les frontières de l'Égypte, ils n'arrivaient jamais au but. Si l'on invoquait un dieu pour en avoir un conseil, il ne venait plus (à l'appel) ; si l'on implorait une déesse, tout de même ne venait-elle point du tout : leurs cœurs étaient dégoûtés de leurs corps (1) ; ils laissaient dépérir la création... » Du sort des prêtres, il n'est rien dit : on peut être certain qu'ils furent chassés, exilés, réduits à l'esclavage, sinon exécutés. Quant au personnel subalterne, moins dangereux, esclaves, musiciens, chanteuses, danseuses, on les « mit au compte de la Maison du roi, dans le palais de Pharaon ».

La question des biens d'Amon fut ainsi résolue : ils revinrent au Trésor. Toutefois le clergé d'Aton ne recueillit pas les dépouilles d'Amon : le roi, nous l'avons vu, fut « premier prophète d'Aton » ; par la suite, il conféra cette charge à son favori Merirâ : « Vois, je te proclame, à ma place, Grand-Voyant d'Aton, dans le temple d'Aton, à Ikhoutaton » ; mais il ajoute : « Tu mangeras la nourriture du Pharaon, ton Seigneur, dans le temple d'Aton, » — ce qui semble indiquer que le clergé d'Aton n'administrait pas lui-même les biens du dieu, mais dépendait du vizir, pour le budget du culte. Cette mainmise royale sur les biens du clergé n'éclaire-t-elle pas les dessous de la rupture, ne révèle-t-elle pas les buts économiques et politiques de la réforme ?

Tenons pour certain que cette violence d'Ikhounaton a provoqué un trouble profond dans les consciences et dans la situation économique de l'Égypte. L'union des cœurs et des esprits dans l'adoration d'un idéal de force, de justice, et de bonté divines, ne s'est guère réalisée que dans le cercle étroit de la cour, sous

(1) De leurs temples et statues.

les yeux mêmes et au contact immédiat du Pharaon. Pour tous ceux qui échappaient aux effluves de son magnétisme personnel, ce bouleversement des traditions ne pouvait apporter que perplexité dans la foi, hésitation dans la connaissance du devoir, déchaînement de haine, de cupidité et des plus vils instincts. Ikhounaton, dont l'esprit planait au-dessus de la mêlée des intérêts, avait provoqué une crise morale, et matérielle, dont la gravité lui échappa, de même qu'il ne se douta pas du péril où son inaction militaire en Syrie exposait l'Empire.

CE QUI A SURVÉCU DE LA RÉFORME En dehors du cercle enthousiaste et brillant de la cour, nous pressentons, vers la fin du règne, une situation tragique où l'œuvre du roi est menacée de périr. C'est en art seulement que le grand Rêveur, contraint par les nécessités de la politique à traiter durement les opposants, à violer son bel idéal d'humanité, a été suivi et compris ; c'est là qu'il a marqué pour toujours son empreinte. L'art, d'ailleurs, n'est-il pas le plus fidèle interprète de l'idéal spirituel, celui qui survit à toutes les révolutions ? Que saurions-nous de la grande pensée d'Ikhounaton et de ce premier essai d'une religion « humaine » si l'hymne à Aton, aux paroles harmonieuses et subtiles, ne nous en avait gardé l'écho ; si les bustes, taillés par le ciseau prestigieux d'un Thoutmès, n'avait pas éternisé, pour la joie de nos yeux, la tête pensive de l'idéaliste obstiné, le visage frémissant de la Mitannienne ?

...L'art robuste,
Seul, a l'éternité ;
Le buste
Survit à la cité.

TOUTÂNKHAMON REVIENT A THÈBES (1348) Il semble que la colère des dieux de Thèbes ait abrégé cette vie « inimitable » de la cour atonienne. Après quinze ans d'un règne qui passa, devant la majorité de ses sujets, comme une féerie étincelante et incompréhensible, le roi disparaît, atteint d'un mal implacable qui creuse son visage, flétrit ses traits, rend obèse son corps déformé (1). Le temps lui manqua pour asseoir une œuvre qui était de longue haleine, et la reine ne lui avait donné aucun fils qui pût maintenir sa « doctrine ». Après lui règnent briève-

(1) On avait cru pouvoir retrouver sur la momie placée dans le cercueil d'Ikhounaton les traces de cette dégénérescence : mais voici que le nom royal tracé sur les bandelettes est identifié aujourd'hui avec le prénom de Smenkhkarâ, et non d'Ikhounaton !

ment : son gendre Smenkhkarâ, deux ans, puis son gendre Toutânkhaton, six ou sept ans. Le seul événement connu, c'est la réaction inévitable contre la réforme atonienne. Dès le début de son règne, Toutânkhaton revient — de force, ou de plein gré ? — au culte d'Amon. Reprenant, mais à rebours, les étapes suivies vingt ans auparavant par son beau-père, le jeune roi de quinze ans commence par abjurer le nom d'Aton : au lieu de *Toutânkhaton*, il s'appellera désormais *Toutânkhamon*, « image vivante d'Amon » ; sa femme, la fille du réformateur, suit son exemple et sera nommée *Ankhesnamon* « elle vit pour Amon » et non plus pour Aton, le proscrit. Après quoi, le roi et la cour reviennent à Thèbes.


TOUTÂNKHAMON
(Caire) (J. Braemer).

C'est en l'an IV de son règne, vers 1348, que Toutânkhamon promulgue le décret qui rétablit Amon dans ses temples, son culte : « il a écarté les mensonges de la surface des Deux Terres, la Vérité a été rétablie ». Suit le développement (cité p. 444), sur les destructions et les ruines qui ont affligé Amon. Puis, pour réparer ses torts, Sa Majesté fit beaucoup plus que ce qui avait été fait auparavant. « Le roi créa (1) son père Amon sur treize barres (pour porteurs) ; l'emblème auguste fut en électrum, avec lapis lazuli, turquoises, toutes sortes de pierres précieuses, alors qu'auparavant la majesté de ce dieu n'était (portée) que sur onze barres... (Pour Phtah de Memphis), il créa Phtah sur onze barres, au lieu de six. Et le roi fit faire des monuments pour tous les dieux, créa leurs images en électrum vrai des montagnes ; il fit bâtir leurs sanctuaires à nouveau, en fondations éternelles ; il compléta leurs biens perpétuels ; il établit leurs offrandes divines en services journaliers pour les alimenter de pains sur terre. Il a donné plus que ce qui existait auparavant, depuis le temps de Râ et des ancêtres. Il a intronisé les prêtres, les prophètes, (les prenant) parmi les enfants des nobles de leurs cités, et parmi les fils de gens aux noms connus.

« Il a augmenté leurs trésors en or, argent, électrum, bronze, sans mesure. Il a rempli leurs ateliers d'esclaves et de captifs. Il a multiplié tous les biens des

(1) C'est-à-dire : il fit faire une statue si grande que le brancard pour la porter avait treize barres.

temples par 2, par 3 et par 4, en électrum, or, lapis, turquoises, pierres précieuses, étoffes de lin royal, byssus, huiles, fards, encens, résine, sans compter...

Sa Majesté a purifié les esclaves mâles et femelles, les chanteuses, danseuses — qui avaient été mis au compte de la Maison du roi et inscrites au service du palais du Pharaon — ils furent désormais réservés et protégés, pour le compte du Père de tous les dieux. »


AMON ET TOUTÂNKHAMON
(Musée du Louvre) (J.-J. Clère).

Une splendide statue retrouvée à Karnak (aujourd'hui au Louvre) symbolise à merveille la victoire d'Amon. Le dieu est assis, dans une attitude pleine de force sereine ; devant ses genoux une statuette figurait Toutânkhamon revenu dans le giron du dieu dynastique ; mais le jeune roi est décapité ; son nom effacé a été usurpé par celui d'Horemheb.

La reconstitution du clergé d'Amon fut cependant surveillée. De même que la grande Révolution, à la fin de l'Ancien Empire, avait nivelé les classes sociales au profit des pharaons de la XII[e] dynastie, de même la réforme atonienne détruisit pour longtemps les privilèges du clergé d'Amon, et ramena dans le rang les prophètes et desservants de Thèbes. L'administration des autres temples du Sud et du Nord ne fut rendue que sous Ramsès II au premier prophète d'Amon, et jamais plus, avant la XXI[e] dynastie, celui-ci ne dirigera les affaires civiles de l'État, en qualité de vizir. Par conséquent, la révolte d'Ikhounaton contre le clergé d'Amon a retardé de deux siècles la mainmise du Sacerdoce sur la Royauté.

Par contre, le privilège accordé à la doctrine d'Aton fut aboli. Non qu'Aton fût rayé du panthéon égyptien ; il subsista jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique, mais remis à sa place modeste : aspect et forme visible de Râ, comme avant les derniers Aménophis.

La capitale d'Aton devait disparaître : Ikhoutaton avec ses temples, sa nécropole, ses palais, ses ministères, ses ateliers, ses maisons privées, fut dévastée et abandonnée. On y laissa, comme en un lieu pestiféré, les archives et le mobilier : c'est à ces circonstances que nous devons d'avoir retrouvé les lettres d'El-Amarna et les portraits d'art dans les ateliers des sculpteurs. Quant aux tombes magnifiques, préparées dans la falaise arabique d'Ikhoutaton pour le roi et sa famille, elles ne furent plus utilisées. C'est dans la Vallée des rois, à Thèbes, que Davis a retrouvé la cachette où fut déposé le cercueil, tout incrusté d'or et d'émaux, du « bel enfant d'Aton, le

roi Ikhounaton » ; il contenait encore un squelette décharné, dont le crâne présente les particularités étranges que révélaient les portraits du roi hérétique. Mais on doute que ce corps soit celui du Réformateur : les bandelettes portent le prénom de Smenkhkarâ, au lieu de celui d'Ikhounaton !

A Thèbes même, Toutânkhamon ne prête pas la main aux persécuteurs. Il y maintient le culte d'Aton, puisqu'il fait exécuter des agrandissements, ou réparations, au *Benben* construit à Karnak. En revanche, il rétablit les anciennes fêtes solennelles d'Amon, commence à restaurer les temples, décore, en particulier, la grande colonnade inachevée de Louqsor, sur les murs de laquelle son fin profil se voit encore.

LA MORT ET LA SÉPULTURE DE TOUTÂNKHAMON La modération de Toutânkhamon lui fut fatale. Son règne ne dépasse pas l'an VI (1346), et la mort le surprit tout jeune. Des statues et bas-reliefs, à Karnak et Louqsor, nous font connaître son visage charmant, qui accuse un air de famille très accentué avec celui de Tiy et d'Aménophis III ; sur les tableaux de la vie royale, conservés dans sa tombe, lui et la reine sont un couple d'adolescents ; sa momie, enfin, indique la complexion d'un jeune homme. Peut-être sa fin prématurée fut-elle provoquée par la réaction contre Aton. Comme celle de son beau-père, sa sépulture est anormale : creusée en dehors des emplacements officiels, dissimulée si habilement qu'elle n'a été découverte que par Howard Carter et lord Carnarvon à la fin de 1922, elle présente aussi les caractères d'une cachette, intentionnellement dérobée aux violateurs et aux pilleurs. Du moins, ces précautions nous ont-elles valu l'inestimable avantage de posséder le mobilier complet d'un pharaon thébain. Beaucoup d'objets sont inscrits du cartouche « Toutânkhaton », selon la graphie antérieure au retour à Thèbes ; nous sommes certains que les fauteuils, coffrets, reliquaires, vases, armes, sceptres, parures, vêtements, couronnes, bijoux, cannes et même les chars, étaient ceux-là mêmes qui meublaient, ou décoraient, le palais du jeune roi dans la Cité d'Aton ; ainsi



MASQUE D'OR DE TOUTÂNKHAMON (J. Braemer).





LA REINE ET LE ROI HOREMHEB
D'après CAILLIAUD.

se révèle à nous, dans son intégrité, le luxe royal à l'époque où l'or et les pierreries d'Asie et de Nubie enrichissaient les merveilles de l'art égyptien. Quant au mobilier rituel, triple cercueil d'or ou de bois recouvert d'or, sarcophage de granit, tabernacle quadruple en bois lamé d'or, lits funéraires, aux flancs gardés par des lions solaires (Shou et Tefnet), des hippopotames (déesse Thouéris), des vaches (déesses Hathor), statues rituelles, en bois bitumé, revêtues d'or fin, avec les instruments magiques pour l'ouverture de la bouche et des yeux, dans leur coffret, vases à libations, viandes momifiées — tout y est conforme au culte osirien traditionnel, mais chaque objet offre aux yeux ravis un prodige de style et d'exécution, et met en œuvre des matières d'une qualité et d'une richesse incomparables. Qui n'a pas vu le cercueil d'or massif, où le royal métal, éclatant et dense, s'assouplit, tel qu'un linceul de lin, pour épouser les formes de la momie, ignore la splendeur souveraine de l'art religieux d'Égypte. Celui à qui n'a pas souri le couple exquis du jeune roi et de sa reine puérile, aux chairs de jaspe ou de cornaline, sous la chevelure de lapis, dans le réseau délicat et bariolé des couronnes, des colliers, des vêtements, des bouquets brillants de verres colorés, fleuris d'émaux transparents — merveilleux décor du dossier d'un trône — ne peut concevoir la joie de la vie au palais, sous les rayons d'Aton (1). Ici encore, laissons parler un poète :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme, volupté.

AGGRAVATION DE LA CRISE SOUS LE RÈGNE D'AY Maintenant la discorde régnait parmi les successeurs éventuels. Toutânkhamon ne laissait pas d'enfants et la reine, sa veuve, écrivait à Shoubbilouliouma : « envoie-moi un de tes fils comme époux, pour régner sur l'Égypte » (*supra*, p. 323). Une telle démarche montre assez l'affolement qui régnait à la cour, parmi ces princesses d'origine mitannienne, que nul scrupule ne gênait pour faire appel à l'étranger. Comme nous l'avons vu, les circonstances paralysèrent les efforts de Shoubbilouliouma : ce fut le prêtre Ay, époux de la nourrice d'Ikhounaton, et dont nous avons dit le crédit à la cour, qui réussit à prendre la couronne, sans aucun droit.

Ay était déjà un vieillard ; son règne dut être court. Son cartouche apparaît sur quelques blocs provenant du temple d'Aton, à Karnak. Les vengeurs d'Amon n'exigeaient donc pas encore l'exécration du culte atonien. D'ailleurs, Ay eut, lui

(1) Voir la planche en couleurs de *l'Illustration* du 12 janvier 1924.

aussi, le courage de soustraire à toute atteinte la momie et le splendide mobilier funéraire de son prédécesseur Toutânkhamon, en les déposant dans la cachette de la Vallée des Rois.

Par ailleurs, Ay n'est guère connu que par ses tombeaux. Il en avait creusé un à Ikhoutaton ; c'est là qu'est gravé le texte des hymnes à Aton. Après le retour à Thèbes et son élévation au trône, il se fit excaver un bel hypogée dans la Vallée des Rois, près de celui d'Aménophis III ; cette tombe est vide aujourd'hui, sauf un beau sarcophage, qui ne contient plus de momie.

USURPATION D'HOREMHEB Dès la fin d'Aménophis IV, on distingue à la cour d'Ikhoutaton un homme doué d'un tempérament de chef : Horemheb, issu d'une famille ancienne, qui avait fourni des nomarques à Alabastronpolis (1). Lui-même fut chargé d'importantes missions en Canaan, contre les Khabiri ; dans le Sud, contre les Nubiens ; Ikhounaton lui avait décerné les colliers d'or, témoignages de sa « vaillance » et de la « faveur du roi », lorsqu'il était revenu à la tête de captifs syriens et nubiens, chargés de tributs. C'est ce que nous apprennent de magnifiques bas-reliefs, dans le pur style atonien, provenant d'un tombeau qu'Horemheb s'était fait construire près de Memphis.

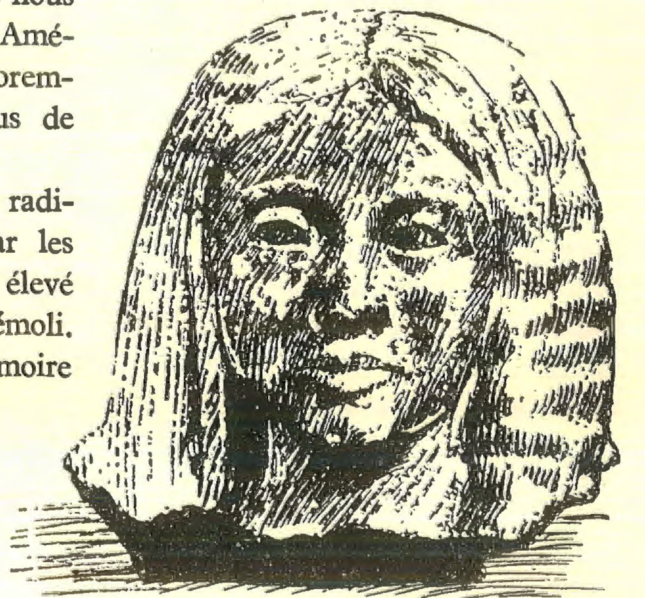
Sous Toutânkhamon et Ay, Horemheb joue dans la coulisse le rôle essentiel, celui de « Général des Armées, et de premier conseiller. » C'est en cette qualité qu'Horemheb a pu sauver l'Égypte d'un coup de force préparé par les Hittites (cf. p. 326), et préparer la reprise de Canaan.

En même temps, Horemheb était « aimé de tous les dieux, Horus, Thot, Phtah, qui le conseillaient, et le protégeaient. » Lisons qu'il était l'homme du sacerdoce, et le candidat des prêtres d'Amon. Poussé par l'armée et les prêtres, Horemheb succéda au vieux pharaon Ay, sans coup férir. Il nous raconte comment le dieu Horus de sa ville natale voulut l'installer sur le trône, avec l'assentiment d'Amon, puisque cet Horus d'Alabastronpolis « se rendit en grande pompe à Thèbes : là, tenant son fils embrassé, il le présenta à Amon de Karnak, afin que celui-ci lui donnât la royauté ». C'était au moment « de la belle fête d'Apet du Sud », lorsque la barque d'Amon circule de Karnak à Louqsor, et le couronnement d'Horemheb fut répété dans le sanctuaire méridional. Pour légaliser l'usurpation, les prêtres avaient tout d'abord marié Horemheb avec une princesse Moutnezmet, d'âge mûr,

(1) Métropole du XVIII[e] nome.

qui était « femme du dieu », c'est-à-dire grande prêtresse d'Amon et probablement de sang royal.

Horemheb renoue la tradition thébaine, tenant pour non avenu tout ce qui s'était passé sous les rois atoniens, Ikhounaton, Smenkhkarâ, Toutânkhamon et Ay. Ceux-ci sont désormais rayés de l'histoire officielle. Pas plus que la reine Hatshepsout, ils ne figurent sur les listes royales, les tables dynastiques dressées au temps de Ramsès II. Un document juridique nous apprend que les années écoulées d'Aménophis IV à Ay furent comptées à Horemheb, auquel on attribuait ainsi plus de cinquante-neuf ans de règne (1).



TÊTE DE FEMME
(École d'El-Amarna) (J. Braemer).

Alors s'exécutèrent les mesures radicales de persécution si désirées par les prêtres d'Amon. A Karnak, le *Benben* élevé à la gloire d'Aton est entièrement démoli. Une haine officielle poursuit la mémoire du Réformateur : « le vaincu (2) d'Ikhoutaton », voilà comment on le désigne, comme s'il s'agissait d'un « vil vaincu » de Nubie ou de Syrie.

Une rancune presque aussi active s'exerce spécialement contre Toutânkhamon. A ce sujet, notons que Toutânkhamon lui-même pressentait que la vengeance des prêtres et du dieu n'était pas assouvie : de son vivant, on fait suivre parfois son nom des mots « Qu'Amon le reçoive ! » — Épithète unique dans l'histoire des pharaons, elle suggère un aveu de culpabilité, autant qu'un appel à la miséricorde. Or, il n'est peut-être pas un monument laissé par le jeune roi où son nom n'ait été *surchargé* par celui d'Horemheb : statues, bas-reliefs, monuments, tels que la grande colonnade de Louqsor, même le décret par lequel Toutânkhamon rétablit le pouvoir d'Amon, Horemheb a tout usurpé.

(1) L'histoire de France présentera un cas semblable : Louis XVIII se considère comme le successeur immédiat de Louis XVI, et annulant la Révolution et l'Empire de Napoléon, date la Restauration de 1814 « l'an 21 de son règne ».
(2) *Kherou*, litt. « l'abattu ».

Réformes d'Horemheb Avec le récit de son intronisation, le texte le plus important laissé par Horemheb nous décrit les mesures qu'il prit au Sud et au Nord de l'Égypte, pour panser les plaies de la guerre religieuse et politique et rétablir la concorde et la sécurité. Ce document (le plus important décret administratif que l'Égypte nous ait conservé), en dit long sur le désordre qui a suivi l'hérésie d'Ikhounaton.

Horemheb dicte au secrétaire royal une série d'ordonnances pour remédier à l'anarchie générale. Les soldats rançonnaient les paysans, sous prétexte de droit à la nourriture et à l'équipement militaire, et, dans les tribunaux judiciaires, s'étalait l'usage scandaleux des « épices » et toutes les variétés de concussion. Après la répression sévère des délits — on prévoit pour les voleurs et les concussionnaires des mutilations telles que le nez tranché et la déportation à Sile (1), — Horemheb passe à la réorganisation de l'armée en deux subdivisions principales ; il confirme la scission du Vizirat en deux postes, le vizir du Sud à Thèbes, le vizir du Nord à Memphis (plus tard à Per-Ramsès), pour assurer une administration plus vigilante, et éviter les excès de la centralisation ; car l'Égypte avait triplé son territoire depuis le Moyen Empire.

« Voilà, conclut le roi, ce que ma Majesté a fait pour améliorer les lois de l'Égypte. » Moins heureux que les assyriologues, les égyptologues n'ont pas retrouvé ce code d'Horemheb, qui eût fait le pendant du code illustre d'Hamourrabi.

Conclusion sur la fin de la XVIIIe dynastie Bien que la XIXe et la XXe dynastie aient continué, non sans gloire ni sans mérite, à porter l'immense fardeau de l'Empire égyptien, la réforme atonienne apparaît comme la crise tragique qui marque le déclin, après la grande puissance et l'apogée de l'Égypte. Le conflit latent, dans un régime de droit divin, entre royauté et sacerdoce, a éclaté, à l'improviste, mais a été poussé aux conséquences extrêmes : un idéal politique plus large, une doctrine religieuse moins nationale et plus humaine, a été proposée au peuple par les pharaons mêmes, à vrai dire de sang à demi étranger. La monarchie pharaonique, atteinte dans sa fonction surhumaine, ne retrouvera plus ni l'intégrité de la foi en sa divinité, ni la confiance aveugle du peuple.

La restauration s'opère par l'alliance des deux puissances majeures de l'État thébain : l'armée de métier, et le sacerdoce. Au-dessus de ces classes dirigeantes,

(1) Lieu de déportation des mutilés ; d'où le nom *Rhinocoloure* (ville des nez retranchés), que lui ont donné les Grecs.

la royauté ne pouvait s'imposer que par la force millénaire de la tradition monarchique de droit divin — tant que des pharaons énergiques maintiendraient le prestige de la famille royale et l'unité de commandement. Vienne une défaillance de la dynastie, ce sera le coup d'État de l'un des deux pouvoirs organisés — tel est le cas d'Horemheb — ou le partage entre prêtres et soldats, ce qui se réalisera un siècle plus tard. Cette obscure menace pèse sur l'Égypte, au cours de la dernière période radieuse, où baigne la gloire des Ramsès.

II

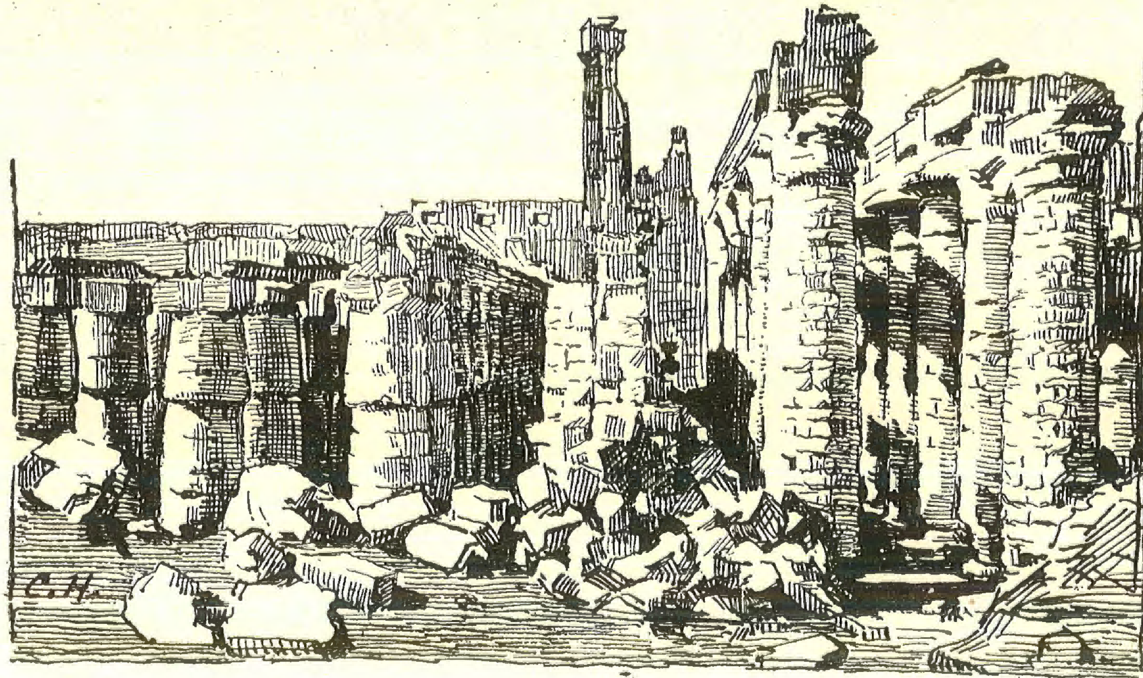
La vie à Thèbes au temps des Ramsès (1310-1080)

Reprise des constructions Horemheb reprit les travaux de Karnak : le temple d'Aton démoli fournissait de beaux blocs dont on se servit comme bourrage intérieur de deux vastes pylônes (les IXe et Xe) de l'allée triomphale qui conduisait au temple de Mout ; c'est devant le Xe que la stèle des réformes administratives fut érigée. La voie s'arrêta là ; le Xe pylone devint la porte sud de l'enceinte du grand temple d'Amon. L'activité de Horemheb s'utilise à la réfection de tout ce qu'avait martelé Ikhounaton. Partout se dressèrent des échafaudages, pour le même travail en sens inverse : le plâtre boucha les martelages, et, sur l'enduit, on rétablit le nom d'Amon ; partout où apparaissait le cartouche d'Ikhounaton, ou de Toutânkhamon, furent regravés ceux d'Horemheb, et, après lui, ceux de Séti Ier et Ramsès II qui achevèrent ce travail de patience.

La grande salle hypostyle de Karnak Ce sont les premiers Ramessides qui construisirent la grande salle hypostyle. Splendide réparation des outrages commis vis-à-vis d'Amon et de ses prêtres ! Il fallut plus d'un siècle pour réaliser cette œuvre gigantesque.

Alors que les Thoutmès et Aménophis III s'étaient contentés d'agrandir le temple en direction du Nil, de 8 à 15 mètres, par leurs pylônes successifs, Ramsès Ier exigea une avancée de 49 mètres, et son pylône (le IIe) fut fondé sur 100 mètres de large et 40 mètres de haut. De la face extérieure, il ne reste aujourd'hui que des blocs éboulés ; mais la face intérieure est debout et sert de paroi nord à une salle hypostyle qui mesura 52 mètres de profondeur sur 103 mètres

de large, soit une superficie de 5 356 mètres carrés (1). Là fut plantée une forêt de 134 colonnes ; les 12 de la travée centrale, à corolles ouvertes de papyrus, mesurent 21 mètres ; aussi grosses que la colonne Vendôme ou Trajane, elles supportaient des architraves et les dalles d'un plafond, à 24 mètres de hauteur. Chaque colonne pèse 500 tonnes ; les linteaux, 54 tonnes, et les dalles, au plafond de l'allée centrale, 65 tonnes. Les 122 colonnes des travées latérales, à cha-



KARNAK. SALLE HYPOSTYLE DE RAMSÈS II

piteaux fermés, ont 13 mètres de haut, pesant 175 tonnes. En tout, sans les fondations et les plafonds, c'est plus de 30 000 tonnes de pierres entassées les unes sur les autres, ce qui suppose une extraction à la carrière d'au moins 50 000 tonnes (2).

Jusqu'à Sheshonq I[er] (vers 930), le II[e] pylône, de Ramsès I[er], forma la façade du temple. Ramsès II la compléta par une avenue de béliers accroupis, menant à l'embarcadère sur le Nil, distant d'environ cent mètres.

(1) Supérieure à celle de Notre-Dame de Paris.

(2) M. PILLET, *Thèbes*, p. 37. Voir aussi une excellente description de la salle hypostyle, publiée avec dessins en couleurs, par M. Chevrier, directeur actuel. des travaux à Karnak (*Illustration* du 8 août 1931).

Quelle impression devaient ressentir les contemporains, devant ces témoignages de la puissance, de la richesse des pharaons, et de leur piété vis-à-vis d'Amon ? Quant à nous, nous ne pouvons que répéter les paroles émerveillées de Champollion découvrant Karnak, en 1828 :

« Aucun peuple, ancien ni moderne, n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi grandiose que le firent les vieux Égyptiens : ils concevaient en hommes de cent pieds de haut, et l'imagination qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante, au pied des cent quarante colonnes de la salle hypostyle (1). »

SÉTI I[er] CONSTRUCTEUR DE TEMPLES

L'extraordinaire, c'est que de tels travaux s'exécutaient en série, par toute l'Égypte. La reprise des campagnes en Asie, depuis Horemheb, confirmées par les victoires de Séti I[er] en Galilée et sur l'Oronte (cf. p. 328) avaient rouvert l'ère des tributs réguliers, moins abondants qu'au temps des Aménophis, suffisants néanmoins pour reprendre les grands chantiers de construction. Les pharaons des XIX[e] et XX[e] dynasties y gagnèrent de satisfaire le clergé d'Amon et des autres dieux, de donner du travail à tous les corps de métiers, artisans, industriels, commerçants, intéressés à la construction et la décoration des temples. Si le dicton populaire : « quand le bâtiment va, tout va » a quelque sens, l'Égypte, sous les Ramsès, a connu une grande prospérité matérielle, répartie sur toute la surface de l'Empire.

Séti I[er] fut tout d'abord le grand restaurateur des temples : partout nous lisons la formule : « S. M. Séti I[er] a renouvelé ce monument » *(smaou menou)* construit par tel ou tel roi précédent. Bien qu'il ait peu régné (1308-1298), ses constructions personnelles sont très importantes et dispersées de la Nubie au Delta.

A Karnak, l'érection et la décoration de la salle hypostyle nouvelle furent exécutées avec rapidité. Ramsès I[er] n'avait fait qu'aborder cette tâche immense : une seule colonne, la première de la sixième rangée, porte son cartouche. On doit à Séti I[er] toute la moitié nord. Des bas-reliefs, du style le plus délicat, retracent, sur 75 mètres de long, aux faces internes et externes des murs, les campagnes en Libye et en Asie, décrites au chapitre IX.

Sur la rive occidentale de Thèbes, Séti I[er] s'est construit un temple funéraire à Gournah ; il mesurait 158 mètres de long, mais il n'en reste que le sanctuaire, précédé d'une petite hypostyle et d'un portique aux magnifiques colonnes fascicu-

(1) *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, p. 98.

lées. Les reliefs y sont du même style accompli qu'à Karnak. Achevé par Ramsès II, ce temple est comme la chapelle de famille des premiers pharaons de la XIXe dynastie : on y adorait, associés à Amon thébain, Ramsès Ier, son fils Séti, son petit-fils Ramsès II.

Malgré la beauté de ces édifices, le chef-d'œuvre le plus accompli, et le plus personnel de Séti Ier, c'est le temple consacré, en Abydos, à Osiris Khentamenti, seigneur d'Abydos et de la nécropole thinite, auquel sont associés Isis et Horus pour compléter la triade osirienne ; d'autre part, les trois grands dieux de l'empire à l'époque des Ramsès : Amon, Râ sous la forme Harakhti, et Phtah de Memphis ; enfin Séti Ier lui-même, dieu vivant et mort, revivifié par les rites osiriens. Le temple d'Abydos (1) (dont les pylônes et les deux premières cours sont détruits) présente donc l'aspect insolite d'avoir sept sanctuaires parallèles (celui d'Amon au centre), précédés par deux hypostyles en largeur, dont les colonnes laissent le passage aux plans inclinés de sept allées parallèles. Pour le culte des ancêtres, on y a gravé *la Table royale*, qui énumère, de Ménès à Séti Ier, les noms de soixante-seize pharaons choisis (2) — auxquels Ramsès II, fils pieux, offre pains, bières, viandes, encens rituels. Par la qualité de la pierre — un calcaire très fin de Tourah, blanc à l'origine, mais patiné d'or par le soleil — par l'excellence des sculptures, en relief adouci, tracées par les ciseaux les plus habiles qui aient jamais exécuté les scènes rituelles, par le goût raffiné des peintures, aux couleurs encore vives, le décor de ce temple est l'œuvre la plus noble qu'ait produit l'art égyptien. Au point de vue religieux, c'est aussi un édifice sans pareil : dans les sept sanctuaires, les parois ont conservé, presque sans lacunes, textes et figures, le rituel du culte osirien-solaire appliqué aux dieux de l'Égypte, que nous avons résumé précédemment (p. 387). Confirmés par une recension écrite sur papyrus, ces textes m'ont permis de donner, en 1902, la traduction complète du *Rituel du culte divin journalier en Égypte*, à l'époque thébaine.

Vers la fin de son règne, en l'an VII, Séti Ier, qui avait fondé l'entretien du temple d'Abydos sur les revenus de l'État, s'aperçut qu'il fallait chercher des sources nouvelles de revenus, pour alimenter tant de constructions à Thèbes, Abydos, Memphis, Héliopolis et en Nubie : il rouvrit donc ou développa l'exploitation des mines d'or de l'Etbaye, ce que racontent les textes retrouvés au temple de Radesieh (cf. p. 373).

(1) Décrit par Strabon sous le nom de Memnonium.
(2) D'où sont exclus : les Hérakléopolitains, les rois des XIII-XIVe dynasties, Hatshepsout et les rois adorateurs d'Aton.

LES CONSTRUCTIONS DE RAMSÈS II

Cet exemple sera suivi par Ramsès II, qui n'aurait pu, sans les mines d'or de Nubie (cf. p. 374), sans l'apport, redevenu régulier, des tributs de Syrie et du Soudan, développer encore et soutenir pendant un règne de soixante-sept ans (1298-1232) la politique monumentale de Séti Ier.

Le nouveau roi raconte lui-même dans la grande *Inscription dédicatoire* gravée au temple de Séti Ier, en Abydos, comment il eut, tout d'abord, à poursuivre l'édification et la décoration des édifices commencés par Séti Ier et restés pour la plupart inachevés. Après quoi, Ramsès II eut le temps de mener à bien la construction d'un nombre prodigieux d'édifices. Il nous suffira de signaler les plus importants pour caractériser l'œuvre de ce pharaon, qui, pour la postérité, resta la figure la plus représentative, le nom le plus marquant de l'ancienne Égypte.



DAME DE LA COUR THÉBAINE
(Mme C. Hanotaux).

Karnak lui doit toute la portion sud de la grande salle hypostyle. Les bas-reliefs rituels ou historiques se distinguent à première vue de ceux de Séti Ier, en ce que les figures, très modelées, sont gravées dans un champ préalablement creusé, tandis que les sculptures des époques précédentes, jusqu'au treizième siècle, à de rares exceptions près (1), accusent un relief très léger sur un champ simplement aplani. Quand ce procédé est traité avec exagération, comme on le constate au temps de Ramsès III, le « relief dans le creux » prend une expression brutale et maniérée.

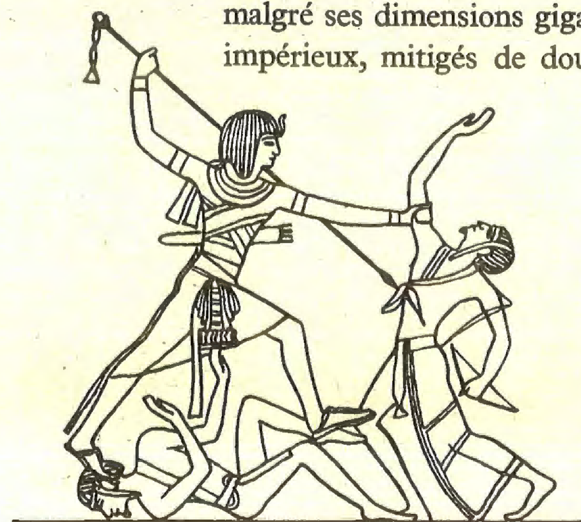
C'est aux murs sud de l'hypostyle qu'apparaissent pour la première fois les bas-reliefs des guerres contre les Hittites et les Cananéens. Le traité avec Khattousil est gravé sur un contrefort du mur sud. Des colosses installés devant le IXe pylône d'Horemheb, la construction d'un mur d'enceinte englobant les sanctuaires, depuis le Ve pylône jusqu'à la salle des fêtes de Thoutmès III (incluse), et, dans le temple d'Aménophis II, une stèle relatant le mariage du roi avec la fille de Khattousil, signalent encore l'activité de Ramsès II à Karnak.

(1) Le relief dans le creux s'observe déjà aux mastabas de l'Ancien Empire, mais à titre exceptionnel.

Louqsor doit à Ramsès II la grande cour, le pylône et ses obélisques (p. 384), que nous avons déjà décrits (p. 416). C'est sur le pylône que l'on trouve une des meilleures « éditions » du poème de Pentaour et des tableaux relatifs à la bataille de Qadesh.

Parmi l'infinie variété des sanctuaires élevés un peu partout, de Napata à la Méditerranée, signalons quelques sites caractéristiques :

1° *Ibsamboul*, consacré au culte d'Amon et du Pharaon, offre une imposante façade : elle est gardée par 4 colosses, hauts de 20 mètres, dont la face, harmonieuse malgré ses dimensions gigantesques, reproduit fidèlement les traits impérieux, mitigés de douceur, du grand roi (voir pl. VIII). Le temple, creusé dans la falaise libyque, comporte une cour avec portique, dont les piliers sont flanqués de colosses osiriens, figurant le roi ; une hypostyle à 4 colonnes ; et le sanctuaire, flanqué de salles latérales. La décoration, en creux adouci, est exceptionnellement belle : un bas-relief illustre un exploit de Ramsès II transperçant de sa lance un chef libyen : jamais le geste victorieux du héros juvénile n'a été rendu avec une noblesse plus héroïque. A quelque distance avant le grand temple, il existe un autre temple-hypogée, plus petit, construit pour la reine Nefertari, femme de Ramsès, associée à Hâthor. La façade présente 3 statues du roi et de la reine, de 10 mètres, debout, pour garder la porte.

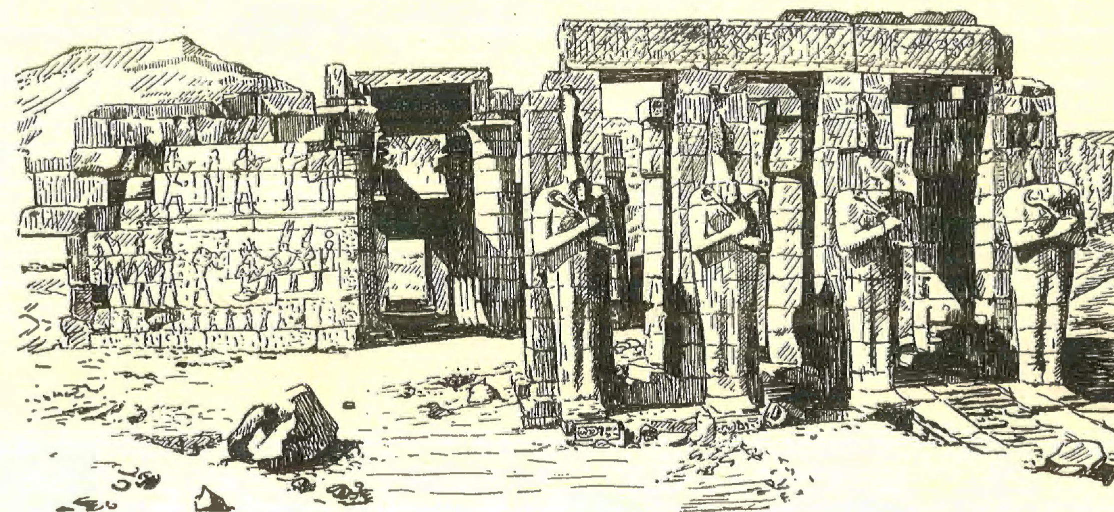


RAMSÈS II FRAPPE UN LIBYEN (IBSAMBOUL)
(J.-J. Clère).

2° Le temple funéraire que nous appelons *Ramesséum*, sur la rive occidentale de Thèbes, était célèbre dès l'antiquité pour la grandeur de ses proportions, la beauté des statues et la qualité des matériaux. Diodore en fait une description fort étendue ; du prénom royal « Ousermaâtrâ », il a tiré le nom *Osymandias*, roi dont l'édifice serait le tombeau. Sur les murs du vaste pylône, large de 67 mètres, la bataille de Qadesh déploie tout à l'aise ses épisodes variés. Deux cours à portiques se succèdent ; dans la première gisent les restes d'un colosse de Ramsès II, « la plus grande de toutes les statues d'Égypte », affirme Diodore : en effet, à part le grand Sphinx, et les colosses d'Ibsamboul, — qui ne sont pas des monolithes, mais des quartiers de rocs taillés et sculptées, — nulle statue n'est comparable à ce bloc de granit rose, qui atteignait 17 m. 50 de haut, avec un poids de 1 100 tonnes,

sur un socle proportionné ; l'affaissement des fondations explique sans doute sa chute et sa rupture.

La deuxième cour comporte, avec deux autres colosses de taille moindre, des piliers rectangulaires formant portique ; devant chacun se dresse une statue du roi (aujourd'hui décapitée) en Osiris, tenant la crosse et le fouet. De l'hypostyle à 3 travées qui vient après, il suffit de dire qu'elle soutient presque la comparaison avec celle de Karnak (pl. XII). Les sanctuaires du fond sont détruits ; mais tout



COUR ET HYPOSTYLE DU RAMESSÉUM
(J. Braemer).

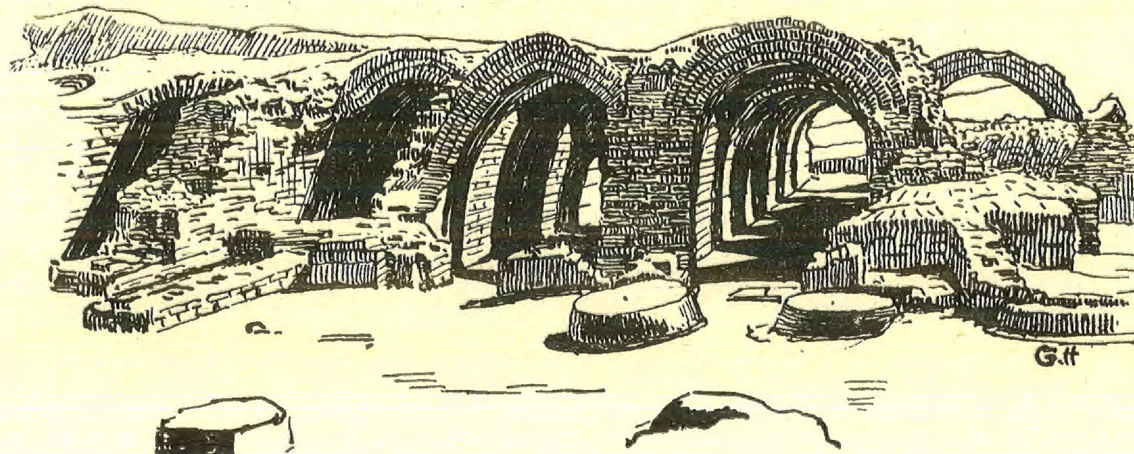
autour du temple d'immenses magasins (1) voûtés, en briques, bien conservés, nous montrent, mieux que partout ailleurs, ce qu'étaient les dépendances d'un grand temple. On y a retrouvé, outre un grand nombre de jarres portant l'indication de crus de vignobles fameux, avec la date de la récolte, des caisses de papyrus, documents de comptabilité, littérature religieuse, et contes populaires. En effet, la bibliothèque du temple était célèbre, et Diodore la dénomme joliment : « Officine de remèdes pour l'âme » ψυχῆς ἰατρεῖον.

Abydos, Hérakléopolis, Memphis, possédaient des temples élevés par Ramsès II ; ils sont presque détruits. Devant une porte, à Memphis, subsiste un beau colosse de granit. Il gisait, naguère encore, au fond d'un trou, parmi les palmiers, et l'inondation le noyait chaque année : on l'a exhaussé de manière à le sauver des

(1) Ces magasins couvrent à peu près la moitié de l'aire du temple ; ils nous donnent une idée de ces immenses greniers à provisions et à matériel, que la Bible décrit à propos de Joseph en Égypte.

eaux. Ramsès ne put ramener la vie dans tous les cantons qui avaient été dévastés jadis par les Pasteurs ; mais Héliopolis, Bubastis, Athribis, Pithom, Mendès, Tell Mokdam, toutes les cités situées dans l'angle oriental du Delta, forment comme un musée, dont chaque pièce rappelle son activité. Il les colonisa de ses prisonniers, il les remit à neuf, il s'ingénia à secouer la torpeur où elles s'engourdissaient.

Tanis, que les Hyksôs avaient décorée de monuments, qu'ils avaient ramenés d'autres villes saccagées, reprend, avec Ramsès II, l'allure d'une grande métropole. Les fouilles de Petrie, en 1884, y ont révélé l'existence de temples considé-



MAGASINS EN BRIQUES DU RAMESSÉUM
(G. Hanotaux fils).

rables, dédiés au roi et à la déesse asiatique Anat ; dans la cour du temple principal, une statue monolithe de granit, le plus haut des colosses de Ramsès II, s'élevait à trente mètres et s'apercevait de toutes les parties du Delta oriental. A mesure que Ramsès II vieillissait, il célébrait, à intervalles rapprochés, ses fêtes Sed de rajeunissement, et multipliait les obélisques commémoratifs de ces panégyries. Rien qu'à Tanis, on en comptait 14, qui ont disparu (1) ou sont abattus.

PER-RAMSÈS A 70 kilomètres plus à l'Est, le site de Péluse-Avaris, sur la frontière même de l'Asie, fut adopté par Ramsès II pour y fonder sa ville royale *Per-Ramsès*, « maison de Ramsès », dont les scribes de l'époque font des descriptions enchanteresses : « Son territoire s'étend entre le Zahi et Kémi — dit l'un d'eux — ; il est rempli de provisions et de victuailles. Il ressemble à

(1) Trois des obélisques de Tanis sont à Rome.

Hermonthis, il est solide comme Memphis ; le soleil se lève et se couche en lui, si bien que les hommes quittent leurs villages pour s'y installer. » Un autre écrit : « Les riverains de la mer lui apportent en hommage congres et poissons, et lui payent le tribut de leurs marais. Les jeunes gens s'y mettent en vêtements de fête chaque jour, de l'huile parfumée et des perruques neuves sur leurs têtes ; ils se tiennent à leurs portes, leurs mains chargées de bouquets, de rameaux verts, de guirlandes, le jour que le Pharaon fait son entrée. La joie règne alors et gagne, sans que rien l'arrête, ô Ousermaâtrâ-Setepenrâ, toi qui es Mentou dans les deux Terres, Ramsès Meriamon, le dieu (1). »

A Per-Ramsès, on concentra les bureaux du Delta et de la province syrienne, comme jadis à Yarmouti, sous Aménophis III. On dédia des temples magnifiques aux trois grands dieux de l'époque Amon, Râ, Phtah, auxquels on associait Soutekhou, le dieu des sujets asiatiques. C'était aussi une ville de plaisir ; Ramsès II, — plus tard Ramsès III, — y tenait sa cour ; c'est là qu'il reçut la fille de Khattousil, et que les Hittites fraternisèrent avec les Égyptiens (*supra*, p. 347). Le harem royal y tenait grande place, car Ramsès consacrait aussi du temps à ses femmes. Il posséda, outre ses grandes épouses royales, — qui furent d'abord ses sœurs, Nefertari et Isitnefert, puis Neferourâ la Hittite, — assez de concubines pour engendrer, au cours de sa longue existence (95 ans) plus de 111 fils et de 59 filles, dont des listes incomplètes nous disent les noms. A 60 ans, vers l'an 30 de son règne, il avait associé au trône son fils Khâmois, grand prêtre de Phtah à Memphis, qui laissa un nom dans la littérature religieuse et les contes populaires (2) : c'est sous son administration qu'on creusa, devant la nécropole de Saqqarah, la longue galerie du Sérapéum, où l'on ensevelissait, dans des sarcophages colossaux, les taureaux Apis. Mais Khâmois mourut avant son père ; son frère cadet Mernephtah le remplaça comme associé au trône pendant douze ans, jusqu'au moment où Ramsès mourut, vers 1232.

Comme il arriva pour Senousret III et pour Thoutmès III, les rois conquérants de la XIIe et de la XVIIIe dynasties, la légende fit du grand vieillard un pharaon type. On l'appela *Sésostris*, nom fictif recueilli par les Grecs, où se mêlent les noms réels : Senousret d'une part, Sésousou, d'autre part (sobriquet que les sujets de Ramsès II avaient forgé avec les lettres *ses* qui terminent son nom). — On lui prêta les expéditions légendaires d'Osiris en Éthiopie, en Arabie, en Perse,

(1) Papyrus Anastasi II et III.

(2) En particulier, il est le héros d'un conte, en écriture démotique, le roman de Setna-Khâmois. G. MASPERO, *les Contes populaires*, p. 125.

aux Indes et jusqu'en Thrace; — on reconnaissait son passage à des stèles triomphales qu'Hérodote affirme avoir vues en Ionie et en Syrie; il fait, sans doute, allusion à des monuments rupestres, gravés soit par des rois hittites, en Cappadoce, soit par Ramsès II au Nahr el-Kelb, soit par Thoutmès III sur l'Euphrate. Bref, du souvenir de tous les grands conquérants égyptiens, s'est formée une légende hybride, qui a conservé, jusqu'à nous le nom, populaire autant qu'imaginaire, de Sésostris.

LES MOMIES DE SÉTI Ier ET DE RAMSÈS II Légende inutile pour sauver la mémoire de pharaons que leurs monuments impérissables rendent encore si présents sur la terre d'Égypte ! Et que vaut la fable, en présence des corps incorruptibles de ces grands hommes que l'art secret de la momification a rendus visibles et palpables jusqu'à nous ?



RAMSÈS II
(G. Hanotaux fils).

La momie de Séti Ier est peut-être la mieux conservée de toutes celles qui sont au musée du Caire (1) : le corps, resté svelte, est celui d'un vieillard encore vigoureux; la tête fermement modelée, avec un front court, un nez puissant; la bouche large, bienveillante, esquisse un sourire calme; « les paupières entr'ouvertes laissent apercevoir sous leurs cils baissés une ligne luisante, et d'apparence humide, reflet des yeux d'émail, qu'on enchâssait dans les orbites au jour de l'ensevelissement. »

Pour Ramsès II, voici comment Maspero, qui démaillota sa momie, le décrit : « Ramsès II avait été, dans sa jeunesse, l'un des plus beaux hommes qu'on pût voir, élancé, fin de la taille, large des épaules, bras ronds et forts, jambes nerveuses, portant haut la tête, un visage ovale, une bouche ferme et souriante, un nez mince et busqué, des yeux bien ouverts (2). La vieillesse et la mort, en le décharnant, ne réussirent pas à le défigurer... La momie est maigre, atténuée, légère, comme il convient à un centenaire, mais grande encore et parfaitement symétrique. La tête est allongée,

(1) Figure, page 328.
(2) Voir la statue en granit noir de Turin, ici, p. 331.

peu volumineuse par rapport au corps, le sommet du crâne dénudé; les cheveux, rares sur les tempes, s'épaississent à la nuque et forment de véritables mèches, lisses et raides, d'un blanc teinté en jaune clair par les parfums de la dernière toilette. » En somme, le masque de la momie exprime « de la fierté, de l'obstination et un air de majesté souveraine, qui perce encore sous l'appareil lugubre de l'embaumement (1). »

CONSTRUCTIONS DE MERNEPHTAH Avec Mernephtah, déjà vieux lorsqu'il succéda à son père (1232), l'Égypte, restée puissante, résiste encore aux attaques des Libyens et des Peuples de la Mer : l'activité des constructions ne se ralentit qu'à peine. On voit ce pharaon achever les monuments de son père, en Nubie, à Tanis, à Thèbes et à Silsilèh, dont les carrières restent en pleine activité. C'est près de la grande hypostyle, à Karnak, qu'il a fait graver ses combats contre les Libyens, les Toursha et les Achéens. Sur la rive gauche, Petrie a délimité, en 1896, les fondations de son temple funéraire, construit derrière celui d'Aménophis III; Mernephtah, pillant sans scrupule l'édifice de son illustre prédécesseur, lui a dérobé une magnifique stèle, pour graver, au revers, le récit de ses victoires, en particulier contre la tribu d'Israël (cf. *supra*, p. 354).

RAMSÈS III A la décadence de la XIXe dynastie (*supra*, p. 355), correspond le « vide monumental » qui caractérise les déclins. La monarchie ne reprend du relief qu'à l'avènement de la XXe dynastie, où Ramsès III (1200-1168) s'efforce d'égaler le grand Ramsès II, à tel point qu'il prend le même prénom, donne à ses enfants les noms et les emplois qu'avaient remplis à la cour les fils de son modèle, et copie quelques-unes de ses plus longues inscriptions (2), démarquées mot à mot. Sa momie même, au dire de Maspero, accuse quelque ressemblance physique avec le héros. Son corps est celui d'un homme de soixante ans, « encore vigoureux, mais obèse et pesant. Bref, Ramsès III semble une copie un peu floue de son ancêtre glorieux; la physionomie accuse plus de finesse, et, somme toute, plus d'intelligence, mais elle est moins souple, la taille est moins droite, les épaules sont moins larges, la vigueur était moindre. Comme la personne, ainsi le règne (3)... »

(1) *Histoire*, II, p. 385 et 427.
(2) Par exemple, le décret de Phtah en faveur de Ramsès II, gravé à Ibsamboul, est transcrit *in extenso* à Médinet-Habou, en n'y changeant que dates et cartouches.
(3) *Ibid.*, p. 481.

Toujours à l'exemple de Ramsès II, son émule reprit les constructions avec une sorte de fureur. On retrouve ses édifices depuis Canaan (à Beishan) jusqu'en Nubie; mais son activité est surtout reconnaissable dans le Delta et à Thèbes.

Le Delta, après les attaques des Libyens et des Méditerranéens, était fort dévasté. Il fallut, comme après les Hyksôs, remettre en état Tanis, Bubastis, Héliopolis et la cité de Per-Ramsès, qui resta le capitale du Nord et la résidence favorite du Pharaon. A Tell el-Yahoudieh, on a retrouvé un édifice où murs et colonnes n'étaient pas sculptés, mais incrustés de plaques en terre émaillée, qui traçaient le profil des personnages et le dessin des hiéroglyphes, comme une immense mosaïque polychrome, à relief très léger. Un décor de même technique agrémentait les portes et les façades des palais royaux à Thèbes : celui de Ramsès III a livré des plaques de faïence multicolore, qu'on incrustait dans le ciment, où l'on figurait les sujets les plus variés, frises de fleurs et d'oiseaux, scènes rituelles, défilés de prisonniers. Quatre plaquettes, retrouvées à Médinet-Habou, figurent, en tons distincts les détails caractéristiques de costume et de coloration des captifs : un Nègre, un Libyen, un Cananéen et un Syrien. De tels documents sont inestimables, soit pour leur valeur technique, soit à titre ethnographique (1).

A Karnak, de Ramsès III restent trois petits temples complets : l'un dédié à Amon, sur l'esplanade restée vide devant le pylône de Ramsès Ier; l'autre dédié à Khonsou (2), sur la même ligne, plus au sud; le dernier est proche du temple de Mout. Dans ces édifices réduits, le plan classique du temple thébain se laisse aisément discerner; ils servent de modèles pour les études d'archéologie.

C'est sur la rive gauche, à Médinet-Habou, qu'il faut chercher un grand monument comparable à ceux de Ramsès II. Le plan est exactement celui du Ramesséum; l'édifice est consacré au même dieu Amon, auprès duquel Ramsès III prend la place qui revient au roi. Deux pylônes, deux cours qui se suivent, sont entièrement conservés; mais de l'hypostyle et des sanctuaires, il ne reste que le bas des colonnes et des parois, avec le premier registre des bas-reliefs. L'architecture de Médinet-Habou est à la fois plus lourde et plus étriquée que celle de la XIXe dynastie; mais les textes et les tableaux, figurés dans les cours et portiques, et sur les vastes murs des pylônes, sont infiniment précieux. L'Institut oriental de Chicago consacre actuellement des sommes importantes au relevé et à la publication *in extenso* de ces archives historiques et religieuses, dont Champollion et Lepsius n'avaient pu présenter que des extraits. C'est ici que sont figurés avec la plus minutieuse exactitude, les Peuples du Nord et de la Mer débarquant dans le Delta, ou en Palestine, aux prises avec la garde shardane de Ramsès III, et que nous voyons le premier combat naval, entre Égyptiens et Achéens-Philistins.

(1) G. MASPERO, *Égypte (Ars una)*, planche III, en couleurs.
(2) Terminé par Herihor.

A l'entrée du temple, Ramsès III a bâti une porte fortifiée (p. 325) : ses tours à créneaux, ses bases en talus, rappellent les migdols asiatiques; mais les appartements intérieurs, derrière les tours, comportent deux étages, à larges baies, avec balcons soutenus par des files de prisonniers sculptés; le pharaon y est représenté au milieu de ses femmes, écoutant la musique, jouant aux échecs, respirant des fleurs, tandis que sur la façade, le roi, guerrier valeureux, brandit sa massue sur sept rois vaincus. La juxtaposition des scènes guerrières et voluptueuses dans ce pavillon royal évoque les proverbes arabes : « la femme est faite pour le délassement du guerrier »; « le paradis est à l'ombre des épées ».

Les salles pour les trésors d'Amon sont partiellement conservées; les reliefs et les textes y témoignent de richesses prodigieuses. Ramsès III nous dit, au grand papyrus Harris : « J'ai rempli le trésor du Temple des produits de la terre d'Égypte, d'or, d'argent et de pierres précieuses de toute sorte, par centaines de milliers. Son grenier regorge d'orge et de blé; ses terres et ses troupeaux sont aussi nombreux que les grains de sable du rivage. J'ai taxé pour lui les pays du Sud et du Nord; la Nubie et la Syrie lui apportent leurs tributs. Ce temple est plein de captifs que tu m'as donnés parmi les Neuf Arcs, et de générations que j'ai mobilisées, par dizaines de mille... J'ai multiplié les offrandes divines; on t'a apporté pain, vin, bière, oies grasses, bœufs innombrables, taureaux, veaux et vaches, oryx blancs et gazelles, qui sont abattus dans la cour des sacrifices... »

Ce ne sont pas là formules de convention. Le grand papyrus Harris (cité p. 360) nous a conservé l'inventaire officiel des ressources des temples, pour l'Égypte entière, à la mort de Ramsès III. Nous constatons, pièces en main, que de même qu'au temps des Thoutmès, la plus grande partie du butin, conquis sur l'étranger, et des ressources de l'Égypte va grossir le trésor d'Amon. Voici un extrait du catalogue, pour les trois sacerdoces les plus importants : Amon de Thèbes, Râ d'Héliopolis, Phtah de Memphis, avec le relevé de leurs biens fonciers ou mobiliers, et des redevances payées par les tenanciers, à ces trois dieux :

Bien des temples	*Amon*	*Râ*	*Phtah*
Hommes	81 322	12 963	3 079
Bétail	421 362	45 544	10 047
Champs	2 393 kilom. carrés	441 kilom.	28 kilom.
Villages	65	103	1

Redevances perçues	*Amon*	*Râ*	*Phtah*
Or	51 kilos 833	»	»
Argent	997 kilos 805	53 kil. 351	9 kg. 359
Cuivre	2 395 kilos 120	114 kil. 660	»
Encens, miel, huile	1 047 pots	482 pots	»
Vins et moût en pots	25 405	2 383	390
Grains, en sacs	309 950	77 100	37 400
Légumes, en bottes	24 650	4 800	600
Lin, en bottes	64 000	4 000	»
Oiseaux	289 530	37 465	»
Bœufs	866	98	15
Oies	764	540	135

La formule théocratique du gouvernement De ce tableau ressort avec évidence que le sacerdoce d'Amon écrasait encore tous les autres clergés par son avidité et son opulence.

Pareillement, son ambition politique se révèle dans des textes religieux de même époque, où la même hégémonie, qui appartenait, nous l'avons vu, à Amon dans le domaine temporel, lui était reconnue dans le domaine spirituel. Voici comment les prêtres d'Amon formulaient la théorie d'une *théocratie* où tous les dieux de l'Égypte sont ramenés à une trinité dogmatique, et à un triumvirat politique, qui crée, ordonne, gouverne le monde :

« Trois sont tous-les-dieux : Amon, Râ et Phtah, qui n'ont pas leurs pareils. (De cette trinité), le nom (1) est caché en tant qu'Amon (2) ; Râ en est la tête, Phtah, le corps. Leurs villes sur terre, établies à jamais, sont Thèbes, Héliopolis, Memphis, pour l'éternité. Quand il y a un message du ciel, on l'entend à Héliopolis, on le répète à Memphis, pour le dieu-au-beau-visage (Phtah) ; on en fait une lettre, écrite en caractères de Thot (3) pour la ville d'Amon. La réponse en est donnée à Thèbes, et un ordre en sort... : (c'est Thèbes) qui doit tuer, ou faire vivre. Vie et mort en dépendent, pour tous les êtres. (Rien n'existe que) : Amon et Râ, et Phtah, ensemble trois (4). »

Qui donc gouverne l'Égypte ? Ce n'est plus le roi, avec son vizir, mais le Conseil des dieux. Tout « message » du ciel à la terre est *pensé* à Héliopolis, par Râ ; *mis par écrit*, c'est-à-dire formulé en langage humain, par Phtah (assisté de Thot) à Memphis ; *réalisé* et décrété par Amon de Thèbes. C'est Amon seul qui rend la pensée divine exécutoire, comme un ordre de vie ou de mort.

(1) C'est-à-dire l'âme, l'esprit.
(2) *Imen, Amon* signifie caché.
(3) Les hiéroglyphes dont Thot est l'inventeur.
(4) Ou bien : « Unité-trinité ».

Nous verrons, au chapitre XII, comment les prêtres d'Amon règlèrent le cérémonial de l'intervention d'Amon dans l'administration de l'Égypte. Dès la fin de la XX[e] dynastie, dont nous décrirons plus loin la faiblesse et l'inertie, le sacerdoce d'Amon, un moment mis en échec par les rois Atoniens, avait repris en main l'autorité ; il préparait son accession au trône, par sa puissance temporelle reconstituée et son autorité spirituelle, plus forte que jamais.

Les derniers Ramsès Les derniers rois de la XX[e] dynastie, de Ramsès III à Ramsès XI, pendant quelque quatre-vingts ans (1168 à 1085), voient leurs ressources s'amoindrir par la perte de la Syrie, et leur autorité s'effriter devant celle des prêtres et des chefs de mercenaires ; nous dirons au chapitre XII les étapes de leur décadence. Bien que nous possédions leurs statues et leurs momies, leur personnalité nous échappe, car les monuments qu'ils ont laissés sont aussi insignifiants que leurs personnes. Leur activité se borne à graver leurs cartouches sur les parties nues des monuments de Ramsès II et de Ramsès III et d'ajouter quelques pierres aux temples d'Héliopolis, de Memphis et d'Abydos. Par contre, ils ont employé les dernières ressources de la dynastie à se creuser des tombeaux magnifiques dans la Vallée des Rois.

C'est là que nous allons retrouver leurs traces, dans une affaire judiciaire contre des violations de sépultures royales ; elle nous oblige à décrire une autre Thèbes presque aussi importante que la ville royale, la Thèbes des cités funéraires et des hypogées royaux.

III

La Vallée des Rois et les cités funéraires de Thèbes

Les nécropoles de Thèbes A toutes les époques, les nécropoles égyptiennes sont grandes comme des villes, et mieux connues que les cités vivantes ; situées dans le désert (sables ou falaises), elles n'empiètent pas sur les terres cultivables ; aussi furent-elles respectées par la charrue des laboureurs et souvent épargnées par le marteau des tailleurs de pierre. Donc, les nécropoles per-

sistent jusqu'à nous, d'âge en âge. La coutume de la momification, qui conserve les cadavres, oblige, plus qu'ailleurs, les vivants à compter avec les morts. Est-il possible d'évaluer cette population de défunts incorruptibles, qui survivent à l'humanité transitoire ? Prenons le chiffre moyen de 5 millions d'habitants (1), pour toute l'Égypte, de l'an 4000 à l'ère chrétienne, avec trois générations en cent ans, soit, en nombre rond, 15 millions par siècle : nous arriverions au chiffre démesuré de 600 millions de cadavres conservés sur le sol de l'Égypte antique. Diminuons ce total des deux tiers, pour tenir compte des pauvres qui n'étaient pas momifiés, et des corps disparus ; il n'en subsistait pas moins sous terre une population de 200 à 300 millions de défunts. En toute réalité, nous pouvons appliquer à l'Égypte la réflexion d'Auguste Comte : « L'humanité se compose de morts plus que de vivants. »

De là, l'importance qu'il faut attacher à ces nécropoles permanentes de corps momifiés, en Égypte, et, singulièrement, à Thèbes, la plus grande cité de la vallée du Nil, et à d'autres grandes cités funéraires, telles qu'Abydos et surtout Saqqarah. On ne s'étonnera pas qu'exploitées, depuis toujours, par les chercheurs de trésors, et, au point de vue archéologique, depuis un siècle, elles nous paraissent cependant inépuisables.

LA RIVE FUNÉRAIRE ET LA VALLÉE DES ROIS La rive occidentale de Thèbes comporte une bande de terre noire, créée et irriguée par la crue, d'une largeur de deux à quatre kilomètres (maxima entre le Nil et Médinet-Habou). Elle est dominée par la falaise libyque ; celle-ci présente des pitons, tels que « la Cime » (2), qui culmine à 470 mètres ; sur le rebord, ce ne sont que terrasses en gradins, séparées par d'anciens torrents (desséchés depuis des millénaires), qui forment aujourd'hui des anses sablonneuses. Chacune des terrasses est devenue le siège d'une nécropole étagée ; les ouâdis de sables servent de voies de pénétration.

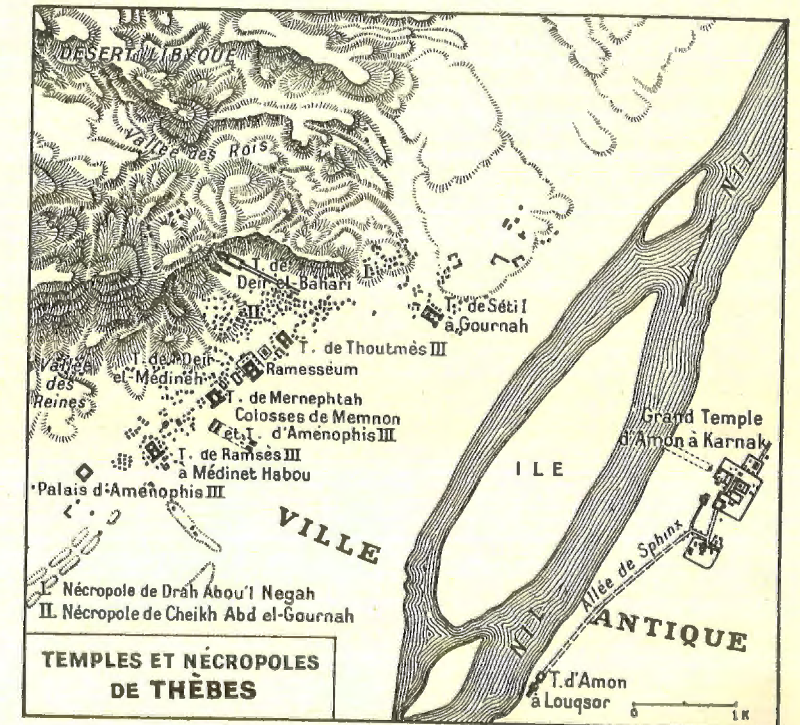
Quant à la Vallée des Rois : elle se dissimule derrière le rebord à pic qui domine Deir el-Bahari. C'est une dépression naturelle du plateau, sans communication avec la plaine nilotique, se composant d'un certain nombre de petits ouâdis desséchés que dominent une grande pointe et des parois de roches rouges.

(1) Ce chiffre est trop élevé jusqu'à l'époque memphite, mais beaucoup trop bas depuis. Nous pouvons donc le prendre comme évaluation moyenne.

(2) La « cime » était consacrée à Isis-Hathor, sous forme de serpent : *Meritseger*, « celle qui aime le silence ».

C'est là que les rois thébains des dynasties XVIIIe, XIXe et XXe creusèrent des hypogées pour leurs momies.

Aménophis Ier donne l'exemple et s'installe pour l'éternité tout près de la falaise ; la reine Hatshepsout creuse son hypogée immédiatement derrière son temple funéraire de Deir el-Bahari ; mais les Thoutmès choisissent les boyaux en cul-de-sac de la dépression naturelle. Comme voie d'accès, il n'y avait que d'âpres sentiers où les ânes seuls pouvaient circuler, avec les piétons ; condition peu favorable pour le transport des lourds sarcophages et du fragile mobilier funéraire. Aussi créa-t-on un chemin carrossable en utilisant le lit desséché d'un ouâdi voisin, qui mena dans la Vallée, après qu'on eut taillé un passage dans la roche vive. Dès lors, il y eut une route commode pour aller de la plaine aux deux branches de la grande dépression, l'une à l'Ouest (vallée occidentale), l'autre à l'Est (vallée orientale), dont l'ensemble constitue ce qu'on appelait la *grande Vallée des Rois*. Les souverains des XVIIIe, XIXe, XXe dynasties, environ trente pharaons, plus la plupart de leurs épouses, de leurs fils et filles (vallée des reines), y furent ensevelis.



TEMPLES ET NÉCROPOLES DE THÈBES

Les pharaons thébains ne dormirent pas tranquilles dans leurs hypogées. Les ouvriers des nécropoles, avec la complicité des gardiens et des prêtres, pillaient les trésors qu'on enterrait avec chaque pharaon.

Au milieu du dixième siècle, les grands prêtres d'Amon firent enlever des hypogées les momies royales. On les ensevelit dans un puits, au pied de la falaise libyque, à une petite distance du temple de Deir el-

Bahari ; ce caveau fut si bien dissimulé qu'il resta ignoré de tous jusqu'en 1881.

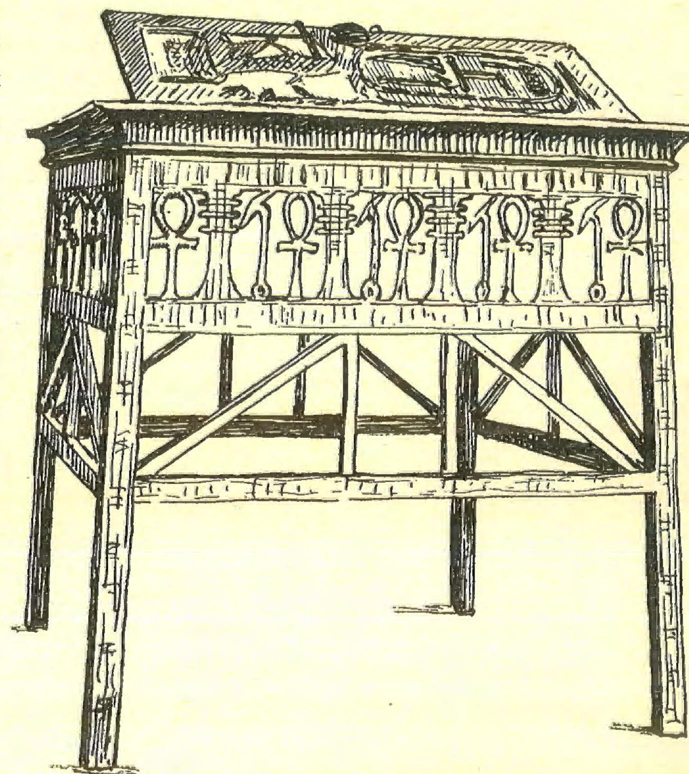
Dès lors, les hypogées royaux, vides de leur contenu, furent abandonnés aux intempéries de la nature et aux déprédations des hommes. L'entrée de plusieurs fut comblée par l'éboulement des parois rocheuses ; mais bon nombre restaient accessibles et étaient visités par les curieux : témoin les nombreux *graffiti* en grec, en latin, en arabe, que nous lisons encore sur leurs murs. Diodore (I, 46) nous a laissé un important témoignage sur leur nombre : « Les prêtres affirment, d'après leurs Annales, qu'on trouve là 47 tombeaux royaux ; sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, il n'y en avait plus que 17, dont plusieurs avaient été détruits à l'époque où nous avons visité ces contrées, pendant la CLXXX^e^ Olympiade (aux environs de l'an 60 av. J.-C.). » Quant à Strabon, il visite Thèbes vers l'an 25 avant Jésus-Christ et écrit : « Il y a environ 40 tombeaux, merveilles de construction et dignes d'être vus. » Lorsque les savants de l'Expédition française en Égypte arrivèrent à Thèbes, dix-huit siècles plus tard, onze tombeaux étaient accessibles.

Au dix-neuvième siècle, l'exploitation scientifique de la Vallée des Rois, commencée par Jomard, lors de l'expédition de Bonaparte, fut continuée par Belzoni, qui découvrit l'hypogée de Séti Ier en 1817, et, surtout, par Champollion, qui séjourna quelques mois dans le tombeau de Ramsès IV pour copier les textes et élucider leur signification (1829). Cette œuvre ne fut reprise que bien plus tard, par Lefébure et Naville, dans leur publication sur *les Hypogées royaux de Thèbes* (1886). Quant au contenu des tombes, momies et mobilier, il ne revint au jour qu'en 1881, alors que Maspero dirigeait le Service des Antiquités. Une enquête intentée contre des fouilleurs clandestins amena la découverte d'un puits, au pied de la falaise de Deir el-Bahari, où les pharaons de la XXIe dynastie avaient entassé, pêle-mêle, pour les soustraire aux voleurs, les momies de leurs prédécesseurs. Maspero retrouva les corps de pharaons illustres : Ahmès Ier, Aménophis Ier, les trois premiers Thoutmès, Ramsès Ier, Séti Ier, Ramsès II et Ramsès III. Un mobilier funéraire considérable et 4 000 objets divers étaient mêlés aux cercueils.

Dix ans plus tard, le dénonciateur de la cachette des momies royales révèle une nouvelle cachette à M. Grébaut, successeur de Maspero, à la direction du Service des Antiquités. Le 4 février 1891, M. Daressy prit possession de 153 cercueils (dont 101 doubles), 77 statuettes d'Osiris contenant des papyrus, etc., empilés les uns sur les autres dans une galerie située au bord

de la vallée du Nil, entre l'Assassif et Deir el-Bahari (1). C'est ce qu'on appelle la *seconde trouvaille de Deir el-Bahari*. Ces cercueils sont ceux des prêtres d'Amon et de leur famille, sous les dynasties XXIIe et suivantes.

Depuis, la Vallée des Rois fut exploitée directement par le Service des Antiquités. En 1898, M. Victor Loret y découvrit la tombe d'Aménophis II, où, *pour la première fois*, la momie d'un pharaon était encore dans son cercueil. A côté, gisaient les corps de Thoutmès III, Aménophis III, Mernephtah, Siphtah, Setnekht, Ramsès IV et V : la série des momies royales était magnifiquement complétée. Après 1900, Theodor Davis prit à son compte des recherches nouvelles : il ouvrit des tombes appartenant à l'époque des rois persécutés : celle d'Hatshepsout (vide), celles des parents de la reine Tiy, riche d'un mobilier splendide, celle de Tiy même, sans le corps, mais avec une autre momie, que l'on identifia, tout d'abord, avec Ikhounaton ; enfin, les hypogées de Horemheb et Siphtah. Davis estimait que la nécropole était « épuisée ». Cependant lord Carnarvon reprit les fouilles : en 1922, M. Howard Carter eut la chance d'ouvrir une cachette inviolée, où le roi Ay avait déposé le splendide mobilier de Toutânkhamon, et la momie même du jeune roi, dans son cercueil tout en or (2).



COFFRET DE LA REINE TIY
(J. Braemer).

Il reste encore quelques momies royales à retrouver. Espérons que la Vallée des Rois livrera bientôt ses derniers secrets.

(1) Voir à ce sujet le *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, IVe édit., p. 274 et 362.
(2) H. CARTER et A. MACE, *The tomb of Tutânkhamen*, 2 vol.

DIVISIONS D'UN TOMBEAU ROYAL Comme aux époques antérieures, ces tombeaux comprennent encore trois parties : 1° une chapelle, souvent extérieure à l'hypogée, accessible à la famille et au public, pour le dépôt des offrandes et la réunion spirituelle du défunt avec les vivants ; 2° des couloirs profonds qui desservent des salles à colonnes, et une chapelle terminale où siège la statue du défunt, le plus souvent encadrée de celles de sa femme et de ses enfants ; cette partie de la tombe, moins accessible, est réservée au culte de la statue ; 3° le puits qui descend au caveau funéraire, creusé à quelques mètres de profondeur, au-dessous de la salle des statues ; là repose la momie, *inaccessible* après les funérailles, car le caveau est muré, le puits comblé de terre. Comparé au mastaba, le tombeau du Nouvel Empire n'en diffère que par l'élargissement du *serdab* : le corridor aux statues est devenu un appartement spacieux, ouvert à la famille.

LE TEMPLE FUNÉRAIRE La chapelle d'un tombeau royal n'est pas à l'entrée ; reportée dans la plaine, à la lisière du désert, elle constitue ces *temples funéraires* gigantesques que nous avons décrits. La chapelle d'Hatshepsout, c'est son temple de Deir el-Bahari ; celle de Ramsès II c'est le Ramesséum ; celle de Ramsès III, l'édifice de Médinet-Habou, etc. Dans ces « maisons » vivait le roi-osirianisé (1), grâce au service des offrandes déposées dans l'hypostyle spéciale, et grâce au culte de la statue, mise à l'abri dans le réduit que constitue le sanctuaire. Le rituel dont on use pour nourrir, ressusciter, faire revivre éternellement la statue du roi, « son image vivante », est le même que celui qui assure la nourriture et la vie des dieux dans les temples de Karnak et de Louqsor : les rites osiriens-solaires s'appliquent, dans les mêmes formes, avec les mêmes effets salvateurs, aux rois, comme à leurs pères les dieux.

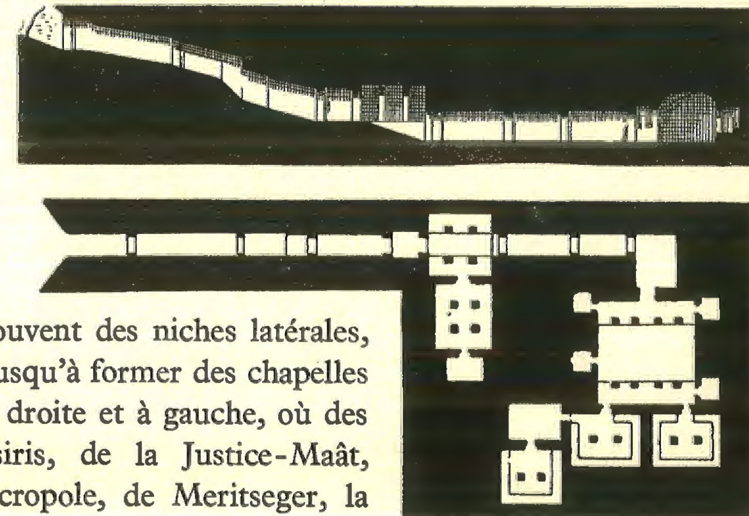
L'HYPOGÉE Que reste-t-il pour l'hypogée royal ? On lui laisse le *serdab* et le *caveau* proprement dit, avec les statues et la momie, les offrandes, le mobilier funéraire, le culte plus spécialement osirien, les textes qui procurent et décrivent l'existence loin des hommes, auprès des dieux d'en bas, et d'en haut, dans le monde souterrain et céleste.

Après la mort, s'offrent au roi deux possibilités d'existence. L'une, parmi les hommes et les dieux de la terre : le temple funéraire lui donne les moyens de la réaliser. L'autre, en compagnie d'Osiris dans l'Amenti, ou dans la barque de

(1) Ce qui n'empêchait pas le roi vivant d'y recevoir un culte, avant sa mort.

Râ nocturne, ou dans les paradis locaux d'autres divinités moins universelles ; l'hypogée lui donne accès parmi ces dieux du ciel ou des « enfers ».

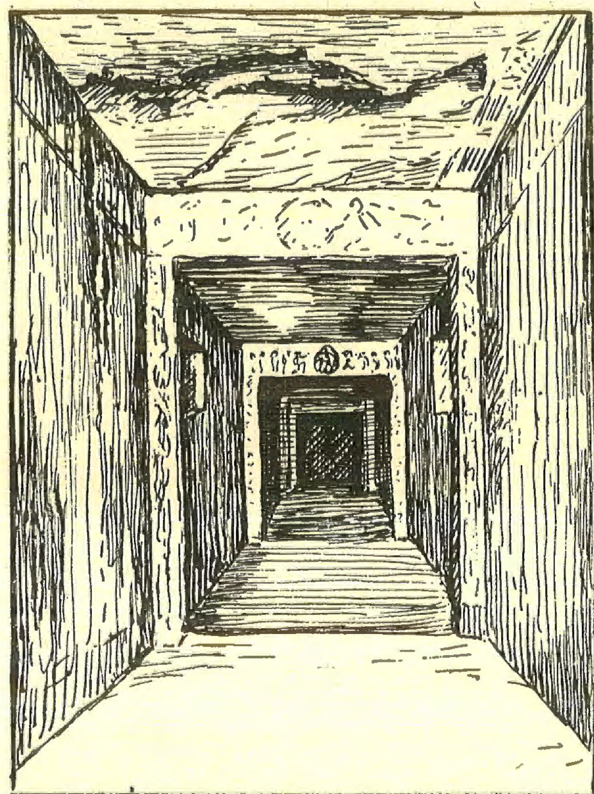
Prenons comme type l'hypogée de Ramsès IV. Le linteau de la porte est décoré des figures d'Isis et Nephthys adorant un disque solaire où Râ est représenté à la fois mort *(Atoum)*, à tête de bélier, et ressuscité au matin, comme scarabée *(Khepri)*. Un couloir étroit, long de 100 à 250 mètres, descend en pente douce, taillé dans le roc vif. Trois rétrécissements, jadis munis de solides portes, le divisent en trois couloirs successifs. Le *premier couloir* a souvent des niches latérales, qui s'agrandissent parfois jusqu'à former des chapelles symétriquement creusées à droite et à gauche, où des statues d'Amon-Râ, d'Osiris, de la Justice-Maât, d'Hathor, déesse de la nécropole, de Meritseger, la vipère de la Vallée, reçoivent un culte qui les dispose à faire bon accueil au roi défunt. Sur les murs, on a gravé les textes des prières qu'il convient d'adresser à ces dieux : les *Litanies de Râ*, avec les représentations des 37 figures, ou formes, du Soleil. Quelques marches d'escalier permettent de descendre au *deuxième couloir* qui a des niches latérales pour recevoir les armes du roi, ses cannes, sceptres, couronnes, et les vases de vins et d'huiles, les boîtes d'offrandes momifiées, les vêtements, parures, bijoux. Aux murs est gravé le *Livre de celui qui est dans la Douat*, qui renseigne le roi sur le voyage de la barque de Râ dans le monde souterrain tout au long des douze heures de la nuit. Textes et tableaux décrivent cette *course nocturne* du soleil ; elle fait pendant à la *course diurne* pour laquelle le temple offrait un cadre approprié (*supra*, p. 389).



PLAN D'UN HYPOGÉE ROYAL

LE LIVRE DE LA DOUAT Comment expliquer ce que devenait le Soleil, du crépuscule à l'aube de chaque nuit ? On imagina un monde souterrain, la *Douat*, dont le nom et la conception remontent aux textes des Pyramides. Comme l'Égypte des vivants, la *Douat* se compose essentiellement d'un fleuve et de deux rives ; la barque du Soleil y navigue et la population des deux rives, génies,

démons, aux formes fantastiques, hale la barque avec un câble — qui est un boa vivant, dieu lui-même, — acclame Râ, lui apporte des offrandes, et lui rend tous les services qu'un pharaon en voyage exige de ses serviteurs : en particulier la sécurité contre les nombreux ennemis de la Lumière, personnifiés par le grand serpent Apophis, par le crocodile, et mille autres incarnations de Seth, l'antique rival du soleil.



LES COULOIRS D'UN HYPOGÉE ROYAL
(J. Braemer)

Le *Livre de la Douat* montre que chaque heure de la nuit était une contrée mythique, fortifiée de murs crénelés, avec de hautes portes, défendues par des serpents dont la gueule crache la flamme ; une, ou plusieurs, de ces régions souterraines semblent correspondre aux nécropoles les plus fameuses que connaissaient les Égyptiens : l'itinéraire que suit la barque solaire le fait passer de la nécropole thébaine à celle d'Abydos, où Râ passe en vue du cénotaphe d'Osiris Khentamenti. La barque remontait ensuite la rive gauche vers le nord, par Hérakléopolis et la nécropole de Memphis, terre de Sokaris. De là, elle traversait le Delta, d'Occident en Orient, en visitant les nécropoles des nomes orientaux, où règne Osiris sous diverses formes, surtout à Busiris et Mendès. A partir de la dixième heure (4 heures du matin), la barque revenait, le long de la rive orientale, vers le sud, traversait la nécropole d'Héliopolis et, au bout de la douzième heure, arrivait à l'horizon oriental, où la barque sort du Douat pour réapparaître dans le ciel, à l'aube flamboyante (1).

Dans chacune de ces douze régions infernales, vivent des hommes défunts appartenant aux nécropoles locales. C'étaient les morts ordinaires, qui n'approchaient pas du Soleil, car, même dans l'autre monde, malgré l'égalité théorique, il

(1) Pour figurer la renaissance du soleil diurne, les tableaux de la XII[e] heure représentent une momie *sâhou*, celle du Soleil mort, d'où s'échappe le nouveau soleil *Khepri*, symbolisé par le scarabée.

y avait des classes privilégiées, et d'autres moins chanceuses. Ceux donc qui passaient leur vie éternelle auprès d'Osiris, ou de Phtah ne souffraient aucun tourment positif, mais ils languissaient sous les ténèbres, dans une sorte de torpeur d'où l'approche de la barque était seule capable de les tirer ; ils l'acclamaient lorsqu'elle pénétrait chez eux ; ils s'animaient, l'intervalle qu'elle les illuminait, et l'heure écoulée, ils gémissaient à mesure que la clarté s'éteignait avec elle. D'autres âmes étaient plus favorisées : ayant obtenu, par la connaissance de formules, telles que les Livre de la Douat, leur admission dans la barque du Soleil, elles étaient soustraites à l'existence incolore des nécropoles provinciales. Ces âmes « escortaient Râ dans sa croisière nocturne, et tout réduit qu'il fût à l'état de chair et de cadavre, il les pilotait, saines et sauves, jusqu'aux premières lueurs du jour ». Après quoi, sauvées de ces paradis inférieurs, que sont les régions de la Douat, les âmes vouées au Soleil pouvaient, à leur gré, rester dans la barque diurne, croiser avec Râ dans le ciel bleu, l'aider à combattre Apophis et ses complices, pour recommencer, au soir, la traversée nocturne, sans avoir jamais abandonné le Soleil (1).

On comprend pourquoi le *Livre de la Douat* est reproduit tout au long dans les hypogées royaux : on assurait ainsi au roi la possibilité de sortir de la nécropole thébaine pendant la nuit, et de suivre le soleil nocturne, comme passager de la barque solaire ; d'ailleurs le roi est Râ incarné ; sa destinée se confond donc avec celle de l'astre. Dès les temps des Pyramides, le roi était convié à monter dans la barque de Râ : les textes thébains amplifient cette conception et décrivent sa réalisation complète.

LIVRE DES PORTES. CARTES DU CIEL D'autres livres magiques parachèvent l'instruction du roi mort, sur les possibilités de l'autre monde. Au *Livre des Portes*, nous voyons chacune des entrées gigantesques des douze heures de la Douat, défendues par d'énormes boas ; les textes révèlent au roi les noms de ces portes, ceux de leurs gardiens, — c'est-à-dire les « maîtres-mots » qui feront tomber toute résistance, dès qu'il se présentera. Un troisième livre nous montre Râ avertissant les nains, les spectres, les monstres qui foisonnent dans la Douat, de la venue prochaine du roi, et donne le catalogue des noms et formes de chacune de ces divinités infernales, pour que le roi puisse les maîtriser.

Enfin, la salle du sarcophage, qu'on appelle la « Salle d'or » *(Het-noub)*, parce qu'elle est comparable au ciel que le soleil dore, reçoit souvent une décoration

(1) Voir le mémoire de MASPERO sur les *Hypogées royaux* (ap. *Études de Mythologie et d'Archéologie*, t. II).

astronomique. « Les plafonds étoilés des pyramides reproduisaient l'apparence du ciel, mais sans indiquer le nom des étoiles ; sur les plafonds de quelques syringes (1), les constellations sont tracées chacune avec son image (2) ; des tables astronomiques constatent l'état du ciel de quinze jours en quinze jours ; l'âme n'avait qu'à lever les yeux pour savoir dans quelle région du firmament sa course dans la barque solaire la mènerait. »

Le reste de la décoration : rites de la momification, ouverture de la bouche et des yeux, tableau des offrandes, scène du jugement de l'âme par les dieux (psychostasie) est commun aux hypogées royaux et privés : nous y reviendrons.

CONCLUSION SUR LA VIE D'OUTRE-TOMBE DES ROIS En somme, le tombeau royal est pourvu de mobilier, offrandes, formules magiques, textes religieux, pour assurer au pharaon un séjour confortable et une sécurité totale dans la nécropole. Mais la résidence au tombeau ne convient qu'à la momie ; l'âme divine n'est pas astreinte à y séjourner. Elle peut à son gré quitter la nuit du tombeau ; dans ce cas, elle « sort pendant le jour » *per m harou*, grâce aux formules de ce que nous appelons le *Livre des Morts*, et qui se nomme en réalité « Livre de sortir pendant le jour » ; elle se promène, invisible, sur la terre, visite son temple aux bords du Nil, protège la famille royale et les Égyptiens, continue son métier de pasteur du peuple. Ou bien, comme nous l'avons vu, c'est avec Râ, Osiris, et les autres dieux, que Pharaon, de jour et de nuit, a la faculté de passer son existence éternelle. Le tombeau n'est pour la momie qu'une forteresse, un arsenal bien approvisionné contre tout ennemi ; pour l'âme, c'est un port d'attache d'où elle part en quête d'aventures divines, où elle revient pour le repos et le délassement d'une vie terrestre.

DIVISIONS D'UN TOMBEAU PRIVÉ En théorie, la mort osirienne confond tous les rangs et donne à n'importe quel Égyptien toutes les possibilités d'existence que nous venons de décrire pour le compte du pharaon. En fait, bien que l'homme ait acquis la nature d'un dieu tel qu'Osiris et Râ, il reste dans l'autre monde, implicitement, au rang social qu'il avait sur terre. Il existe donc quelques différences entre la tombe d'un roi et celle d'un de ses sujets.

Un tombeau thébain privé, comme celui du scribe Amenemhet (3), majordome

(1) Par exemple chez Séti Ier.
(2) Les figures du zodiaque.
(3) Cf. Alan H. GARDINIER, *The tomb of Amenemhet*, 1915.

du vizir Ouser, sous Thoutmès III (début du quinzième siècle), comprend : 1° une salle de réception ; 2° un couloir de passage conduisant à une chapelle où sont les statues (le *serdab*) ; 3° un caveau pour la momie. C'est donc le plan de l'hypogée royal, mais augmenté d'une salle de réception : celle-ci remplace le temple funéraire royal.

1° *La salle de réception*, qui est le plus près du monde extérieur, reste en communication directe avec lui. Elle est parfois précédée d'une porte monumentale et d'un portique extérieur, coiffé d'une petite pyramide en brique ; dans ce portique une stèle, avec les prières rituelles et quelques inscriptions biographiques sur le défunt et sa famille. C'est là qu'on dressait la momie, pour lui faire subir les rites de l'ouverture de la bouche, au jour des funérailles, avant la descente au caveau. En fait, portique et pyramide ont le plus souvent été détruits ; nous les connaissons surtout par les peintures murales qui figurent le décor des funérailles (1). Cependant, Mariette avait retrouvé la petite pyramide du roi Antef (2), et récemment M. Bruyère en a déblayé une qu'il a pu reconstituer entièrement, dans la nécropole de Deir el-Medineh.

La décoration de la salle décrit les occupations terrestres, travaux, distractions du propriétaire. Si c'est un vizir, comme Rekhmarâ, nous verrons la salle d'audience et nous lirons les Instructions du roi (que nous avons relatées, p. 422) ; si c'est un artisan, nous aurons sous les yeux son atelier. Comme dans les mastabas, mais en abrégé, nous assistons à la préparation des offrandes, puis à leur présentation dans des banquets de la vie terrestre, où le défunt, sa femme et ses enfants, s'assoient devant une table bien garnie, tandis que musiciens, chanteuses, danseuses, rythment des hymnes en l'honneur des dieux de Thèbes, en chantant des poésies légères, empruntées au *folklore* local.

2° Le *couloir de passage*, qui conduit à la *chapelle*, est un lieu intermédiaire entre la terre et l'autre monde, où le défunt *passe* réellement pour entrer dans sa tombe, le jour des funérailles, et, théoriquement, pour en sortir, s'il le désire, après la mort. On y lit des formules relatives à la « sortie pendant le jour *(per m harou)* pour retourner à sa maison des vivants de dessus terre », et aussi pour « rentrer » dans la tombe, asile très sûr pour la nuit. A partir d'ici, la décoration nous mène vers le monde des morts et devient strictement funéraire (comme dans la partie symétrique des hypogées royaux).

En général, les scènes peintes dans le couloir décrivent les événements qui pré-

(1) Cf. les figures des pages 478 et 483.
(2) Figure dans G. MASPERO, *Histoire*, I, p. 459.

cèdent l'ensevelissement de la momie. Sur le mur de droite en sortant (côté théoriquement occidental), figure « la navigation, aller et retour, vers Abydos », grâce à laquelle le défunt « a pris connaissance des rites d'Abydos », c'est-à-dire a été admis à une sorte d'*initiation auprès d'Osiris* (1). Viennent, ensuite, les scènes relatives à la *procession des funérailles*, qui nous fait passer, avec la momie, depuis la sacristie *(ouâbt)* des embaumeurs, jusqu'à la tombe, cortège somptueux dont la tombe de Rekhmarâ nous offre la plus complète figuration, avec des épisodes mystérieux, tels que le passage d'un officiant par une peau de bête, rite correspondant à la *diksa* des Hindous (2), et que les tombeaux royaux ne représentent pas.


SCÈNE FUNÉRAIRE : OUVERTURE DE LA BOUCHE (J.-J. Clère).

A gauche en sortant (Orient), sont décrits les rites, exécutés à l'arrivée du cortège funéraire : l'ouverture de la bouche de la momie, dont les représentations les plus complètes sont au tombeau de Rekhmarâ (et aussi chez Séti Ier). Nous avons vu, par les textes des Pyramides, la signification de ces rites revivificateurs. Il nous suffira de traduire le formulaire, d'après le tombeau de Paheri :

« Ton âme *(ba)* devient divine parmi les esprits *(akhou)* et tu fréquentes parmi eux... On t'a donné tes deux yeux pour voir, tes deux oreilles pour entendre, ce que dit ta bouche comme paroles, tes deux jambes pour marcher, tes deux bras, qui remuent en tous sens sur tes épaules. Tes chairs sont vigoureuses, tes veines sont en joie, tu te réjouis en tous tes membres, tu comptes ton corps au complet (3) sain et sauf; il n'y a absolument rien de mauvais en ce qui t'appartient. » Complétons par la formule, gravée sur le beau coffret à fronton triangulaire (4), qui contenait les « fers » avec lesquels l'officiant ouvrit la bouche, les yeux de Toutânkhamon :

(1) Ces tableaux décrivent un pèlerinage aux lieux saints, dont les Égyptiens s'acquittaient depuis la XIIe dynastie, dès leur vivant, et d'où ils revenaient initiés, consacrés, tels que les *hadji* après une visite à la Mecque.

(2) Voir mes *Mystères égyptiens*, p. 46 et suiv.

(3) Allusion à la reconstitution au complet du corps osirien, que Seth avait démembré.

(4) Dans le style qui sera repris par les Grecs pour les frontons des temples.

« J'ouvre ta bouche pour que tu parles avec elle ; s'ouvrent tes deux yeux pour que tu voies Râ, tes deux oreilles pour que tu entendes les consécrations (« spiritualisations ») ; tes deux jambes sont à toi pour courir selon ton cœur, et tes deux bras, pour renverser tes adversaires. Ainsi tu verras les Deux Seigneurs (Horus et Seth) sur le chemin de l'Éternité, et toute chose te sera donnée en offrande, ô Toutânkhamon ! »

Le couloir conduit à la *chapelle* où le défunt, ranimé, reçoit le culte et les offrandes. A Saqqarah, la paroi du fond de la chapelle était décorée d'une stèle, formant fausse porte, par où le défunt entre dans l'autre monde, ou en sort. Dans la tombe thébaine, fausse porte et serdab sont remplacés par une niche, découpée dans la paroi du fond : là se détachent, en ronde-bosse, les figures du défunt et de sa femme, modelées en plâtre et appliquées sur le roc. Par devant, une table d'offrandes, encore en place au tombeau de Menna. Quand l'officiant les appelait par leurs noms, les défunts, évoqués de l'autre monde par la force irrésistible de l'invocation, « sortaient à la voix » *(per r kherou)* et venaient manger le repas servi sur la table, dont le menu détaillé était écrit sur le mur.

Souvent la paroi sud représente des musiciens offrant au défunt et aux assistants sistres et cymbales *(menat)*, tandis que deux jeunes danseurs sautent, au centre d'un groupe d'hommes et de femmes battant des mains, claquant des doigts, et secouant des castagnettes à manches. Les sauts et danses suscitent les mouvements de la vie, et la musique entretient la gaieté, parmi les morts, comme chez les vivants.

3° *Puits et caveau.* — Sous le sol de la chapelle se dissimule la bouche du *puits*, profond de dix mètres, par où l'on descend la momie dans l'appartement souterrain, qui comprend une antichambre et le *caveau.* Après les funérailles, le puits était comblé, donc devenait inaccessible.

Le caveau est, en réalité, une tombe en raccourci, qui peut se suffire à elle-même. Une niche, à l'Occident, correspondant à la niche aux statues de la chapelle, offre des peintures où le défunt et son épouse (et sa mère parfois) tendent les mains vers la table d'offrandes servie, tandis que le fils aîné, revêtu de la peau de panthère rituelle, prononce les formules de ce « royal don d'offrandes ». Sur la paroi du fond, le texte du « *chapitre qui rend parfait l'Esprit* » ; c'est l'équivalent des « rites de spiritualisation » de l'Ancien Empire. La décoration, uniquement « funéraire », emprunte des textes au rituel des Pyramides, ou au « Livre de sortir pendant le jour » : en particulier le chapitre XVII, qui expose la création du monde et le sens de la vie terrestre et future, et le chapitre CXXV, celui du « juge-

ment de l'âme » par les dieux. Un mobilier rituel garnit l'antichambre et le caveau.

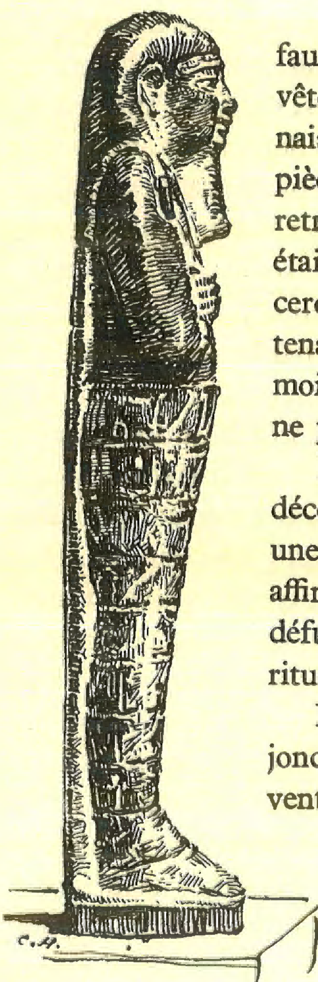
La porte du caveau est scellée de terre glaise estampée du sceau de la nécropole : Anubis accroupi sur trois files de prisonniers destinés au sacrifice. Dans le caveau rectangulaire, fort étroit, le sarcophage est allongé, tête à l'ouest ; il est en bois, verni en noir, où textes et figures se détachent en jaune d'or. Dedans, deux cercueils, emboîtés l'un dans l'autre, puis la momie, bien enveloppée de lin fin, ayant sur la tête des couronnes de feuillage, qui signifient la « justification par la voix juste » *(maâ-kherou)* au jugement du tribunal divin. Sur le corps, un pectoral d'or, un *zed* d'or (symbole de la résurrection d'Osiris), un nœud isiaque en jaspe rouge (le sang d'Isis, qui renouvelle celui de la momie) ; un scarabée de pierre verte : c'est le cœur du défunt, voué à un *devenir* éternel : toutes promesses authentifiées par les chapitres de *per m harou.*

LA MOMIFICATION Démaillotons la momie : le cadavre apparaît. Aux temps antérieurs à la XIXe dynastie, il a subi une « momification » sommaire, propre à prévenir la décomposition plutôt qu'à conserver l'aspect extérieur. La cervelle a été vidée, par des fers introduits dans le nez ; les viscères sortis, grâce à une incision au flanc gauche, à l'exception du cœur qui reste en place, ce que spécifient bien les textes : « ton cœur véritable est avec toi ». Le corps, ainsi débarrassé des parties les plus corruptibles, a été plongé dans une solution de sel *(natron)* pendant soixante-dix jours, au moins, et baigné, puis injecté, d'huile de palme, rembourré de myrrhe, de résine, de corps gras antiseptiques ; enfin, un réseau serré de bandelettes, elles-mêmes aseptisées, soustrait le cadavre au contact de l'air. Les viscères sont embaumés séparément dans quatre vases (appelés *canopes* par les Grecs). Leur couvercle porte la tête des quatre fils d'Horus, qui les protègent : le foie est gardé par Imset à tête humaine ; le poumon par Hapi à tête de cynocéphale ; l'estomac par Douamoutef, à tête de chacal ; les intestins par Qebehsenouf, à tête de faucon.

La panse du canope est sous la protection de quatre déesses, qui veillent, elles-mêmes, sur les quatre dieux précités : respectivement Isis, Nephthys, Neith, Selqt.

A partir de la XIXe dynastie, l'art de l'embaumeur se perfectionne : des incisions sur le torse et les membres permettent de soulever la peau, de racler les graisses et de rembourrer toutes les parties avec de la cire, des tampons d'étoffes enduits de résine. On obtient ainsi des momies moins décharnées, à peau persistante, qui, dans certains spécimens, ont presque l'apparence du corps vivant, grâce aux fards qui rendent au visage ses couleurs, et aux yeux d'émail insérés dans

les paupières vidées. Après la XXIe dynastie, on se préoccupe moins du corps que du cercueil, qui est très décoré de textes rituels : Livre des Morts. Livre de la Douat, etc.



OUSHABTI
(Mme C. Hanotaux).

Le mobilier du mort garnit l'espace libre dans le caveau : fauteuils, lits, coffres, articles de toilette, miroir, pots à fard, vêtements, sandales, perruques, sceptres, armes, chariot, harnais, instruments de musique, jeu de dames, vaisselle de table, pièces de viande — momifiées elles aussi — tout ce qu'on a retrouvé chez Toutânkhamon. Sous l'Ancien Empire, ces objets étaient sculptés dans les salles du mastaba ; les parois des cercueils du Moyen Empire les figuraient en peinture ; maintenant, on dépose dans le caveau les objets réels, ou tout au moins des imitations en bois, en terre cuite, etc., quand on ne peut faire dépense d'un équipement en nature.

En outre, les caveaux des riches Thébains contiennent un décor symbolique. Par exemple, les *lits d'Osiris végétant*, où une silhouette d'Osiris, en gazon, tondu à une hauteur de 0 m. 15, affirme la renaissance du dieu de la végétation, auquel tout défunt s'identifie ; dans la tombe de Neferhetep, est écrit le rituel pour la fabrication de ces lits de verdure.

Dans toutes les tombes, royales ou privées, on trouve le sol jonché de statuettes en bois ou en terre cuite, le plus souvent émaillées en bleu ou en vert, qui figurent le défunt pareil à Osiris momiforme, mais sans couronne, et tenant, en place de la crosse et du fouet, un hoyau, une bêche et le sac à grains, c'est-à-dire les outils nécessaires pour les travaux des champs. On appelait ces statuettes des « répondants » *(oushabti)*, parce qu'ils devaient « répondre », comme des serviteurs, à toutes demandes du défunt, et travailler, à sa place, dans l'autre monde, faire pour lui les corvées auxquelles il pouvait être astreint. Le chapitre VI du Livre des Morts, gravé sur l'objet, définit le service attendu : « O ce répondant ! si l'on t'appelle, au nom de l'Osiris N... pour exécuter tous les travaux à faire dans la Douat : cultiver les champs, remplir d'eau les canaux, transporter le sable de l'Orient à l'Occident, (réponds) : Me voici, me voici !... »

LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉFUNT Le défunt emportait aussi dans la tombe une collection de papyrus, ou d'*ostraca*, qui lui constituaient une lecture suivant ses goûts : soit un pieux répertoire de prières et d'adorations à réciter devant les dieux ; soit des recueils de formules magiques pour conjurer les dangers, maîtriser les dieux adversaires, les démons de la Douat, soit, pour le divertissement de son esprit, des œuvres littéraires, philosophie, contes, chants d'amour.

La diversité de ces livres, les ressources qu'ils offraient au défunt, montrent bien que les conceptions d'un Égyptien moyen sur l'autre vie étaient multiples et contradictoires. La logique y fait défaut, parce que ce sont des spéculations successives, datant, les unes des temps anciens où l'existence éternelle se passait sous terre, localisée auprès d'Osiris, dans l'Occident ; les autres, d'époques plus récentes, où le paradis offert est soit la *Douat*, domaine souterrain que parcourt le soleil nocturne, soit le Ciel, auprès des dieux stellaires, Râ et les constellations.

La conception fort ancienne d'une vie future, sous terre, à proximité des humains, comme habitant d'un royaume d'Osiris, où les catégories sociales et les occupations subsistent les mêmes que dans la première existence, reste extrêmement populaire jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. C'est la foi du plus grand nombre. Dans les formules et les tableaux de la *chapelle*, le défunt, là où il exprime ses vœux, n'aspire jamais à devenir un Osiris-Râ. Sans doute le rituel « royal », qui fait de l'homme un dieu, était appliqué mécaniquement à toute momie, comme le moyen le plus éprouvé de la faire revivre, et cela créait une égalité théorique entre tous les hommes, et même entre hommes et dieux ; mais le défunt, dans bien des cas, n'a pas l'air de se douter qu'il deviendra un roi-dieu. Ce qu'il demande, dans les formules écrites sur les murs, ou sur les stèles, c'est de pouvoir « franchir hâtivement la porte de l'autre monde pour revoir sa maison des vivants, pour se réjouir de musique et de chants, au bord de son étang, à l'ombre de ses arbres, tout près de ses enfants, dont il assurera la protection (1). »

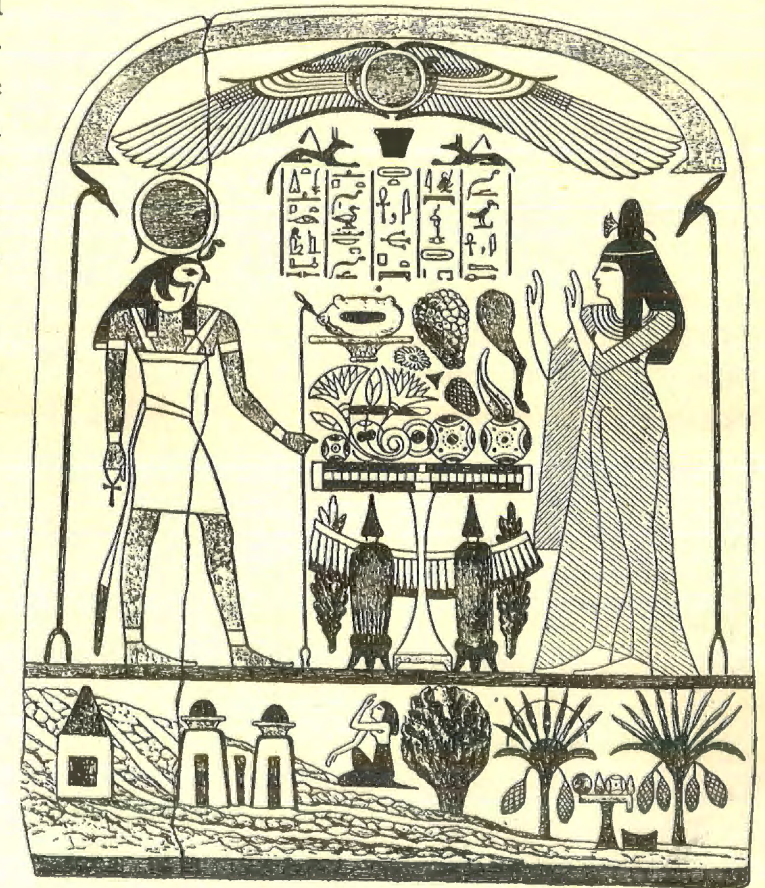
A côté de cela, le *Livre de sortir pendant le jour*, le *Livre de la Douat*, offrent au défunt des possibilités bien plus hautes, qu'il ne méprise pas, mais dont il semble faire moins de cas, parce que plus difficiles à réaliser pour l'Égyptien moyen. Que conclure ? sinon que la tombe thébaine offre une combinaison imparfaitement assimilée de deux idéaux, l'un terrestre, l'autre céleste, correspondant à des degrés différents de culture intellectuelle ? L'un était compris de tout le monde, l'autre, plus abstrait, n'était réellement accessible qu'aux intelligences d'élite ; toutefois nul

(1) *Tomb of Amenemhet.*, pl. XVIII.

homme n'était exclu des hautes destinées d'outre-tombe. Encore devait-il les mériter par ses œuvres, par sa moralité et sa pureté.

LE LIVRE DES MORTS C'est ce que montrera l'analyse rapide de quelques chapitres fondamentaux du Livre des Morts.

Ce livre, qu'on a jadis improprement appelé la « Bible des Égyptiens », n'est en réalité qu'un long recueil de formules, souvent magiques, destiné à permettre au défunt de « sortir (de la tombe) pendant le jour », pour connaître d'autres destinées que la vie au tombeau. Au temps des Pyramides, les textes de ce genre étaient gravés dans le caveau ; depuis la vulgarisation, au peuple entier, des rites funéraires, au Moyen Empire, on les rendit plus accessibles en les écrivant sur les parois des sarcophages et des cercueils ; après le Nouvel Empire, la rédaction sur un simple rouleau de papyrus, glissé dans le cercueil, met à la portée de toutes les bourses le bénéfice des formules rédemptrices. Aussi est-ce par dizaines de milliers qu'on a retrouvé le Livre, en des éditions plus ou moins complètes ou abrégées.



STÈLE FUNÉRAIRE. VUE DE LA NÉCROPOLE THÉBAINE

Au cours des trois mille années qui séparent les Pyramides des cercueils gréco-romains, le contenu du Livre a varié, comme la disposition extérieure. Le recueil des pyramides comprend 453 chapitres ; quelques-uns seulement sont encore transcrits sur les cercueils thébains. Des textes nouveaux fournis par les cercueils, beau-

coup ne se retrouvent pas sur les papyrus. Vers le temps des Psammétique (septième siècle) les Égyptiens ont fait un choix de 165 chapitres, classés dans un ordre, non logique à nos yeux, mais auquel se sont tenus désormais les copistes. Le meilleur exemplaire de cette recension est un papyrus long de 20 mètres, conservé au Musée de Turin, publié par R. Lepsius ; une édition des papyrus de la XVIII[e] dynastie a été recensée par Éd. Naville. Les chapitres se succèdent à l'encre noire, en lignes verticales, avec des titres à l'encre rouge ; des vignettes, délicatement enlevées au trait, servent de titre courant et commentent le texte des formules.

LE VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE Certains chapitres, comme le I[er] et le LXIV[e], offraient des résumés synthétiques. On les lisait à haute voix le jour des funérailles. Pour être bien accueilli auprès d'Osiris, le défunt prend la parole, déclare qu'il est Thot, Horus, ou l'un de ceux qui ont combattu pour le dieu. Il se fait passer, aussi, pour prêtre des divers sacerdoces ; il a gravi tous les degrés de l'initiation ; sa pureté, sa sainteté sont manifestes ; au jour du jugement « il n'est pas trouvé de péché à lui dans la balance » ; pour lui s'ouvriront les portes de la Douat, ou du ciel, et sera servie la table des dieux. Certes, le défunt ne craint pas d'abuser les dieux par des déclarations péremptoires, souvent impudentes ; ce sont procédés de magicien qu'emploient tous les superstitieux !



LES PLEUREUSES AU JOUR DES FUNÉRAILLES (J. Braemer).

Les chapitres suivants permettent de « vivre après la mort », de traverser la Douat, — d'arriver au ciel, sans être arrêté ni par Apophis, ni par Seth. Grâce à

l'intervention de Thot, le défunt surmonte tous ces obstacles. Le voici en marche vers le ciel, une canne d'or à la main, circulant sur les montagnes de l'horizon. Une série de chapitres, fort anciens, lui procure les moyens pour aller au ciel, de « faire ses transformations en faucon, en phénix, héron, hirondelle, oie, serpent, crocodile, ou en lotus ». On a cru, bien à tort, qu'il s'agissait là d'épreuves à subir, d'existences inférieures à remplir pour expier des fautes, avant d'arriver à la forme parfaite des dieux, selon la théorie de la métempsycose. Rien ne permet de supposer que celle-ci ait été connue des Égyptiens. « Faire ses transformations », cela veut dire seulement réussir à « passer » sans péril, par la vertu d'un déguisement qui donne au défunt l'aspect d'un dieu animal ou végétal.

Jusqu'ici, le *Livre* n'est qu'une sorte de « guide du voyageur aux pays d'outre-tombe ». Voici d'autres chapitres qui prétendent instruire le dévot, curieux de son origine et inquiet de sa destinée.

LE CHAPITRE XVII, MÉTAPHYSIQUE ÉGYPTIENNE D'où vient l'homme, où va-t-il ? A ces questions, le Livre répond par le chapitre XVII, qui est une sorte de Genèse, et le chapitre CXXV, une sorte d'Évangile. On nous avertit que ces chapitres sont « des mystères redoutables : ne les fais voir à aucun homme, excepté toi-même, ton père, ou ton fils... Autrement, c'est une abomination de les faire connaître ».

En effet, au chapitre XVII, le Livre révèle les propres paroles du Démiurge, expliquant lui-même, en un monologue, peut-être sublime, mais fort obscur, comment et pourquoi il a créé l'univers et l'homme. Il dévoile, en termes sibyllins, ses formes multiples ; il dit le poème de la Création (1), et définit la destinée des hommes : elle les conduira de la terre jusqu'au ciel, s'ils font triompher le Verbe créateur en combattant pour le Vrai et le Bien jusqu'au jour du jugement.

Chacune des phrases du monologue est exposée, comme un thème de plain-chant, sous une forme concise et dense ; mais le sens littéral des mots dépassait l'intelligence humaine. Les théologiens fournirent un commentaire, sous forme de questions et réponses, accolées à chaque proposition principale. La glose, étant elle-même obscure, nécessita parfois une seconde et même une triple explication. C'est avec ce docte appareil, ce triple commentaire que la recension saïte a conservé le chapitre XVII : contrepoint double et triple, qui brode ses orne-

(1) Voir *supra*, p. 137.

ments fleuris, en accompagnement du *cantus firmus* initial. Voici le début :

« Je suis Atoum, celui qui existait seul dans le Noun ; je suis Râ quand il se lève au commencement, pour gouverner ce qu'il a créé. (Glose) : *qu'est-ce que cela?* « C'est le commencement de Râ, et son apparition comme roi de sa création ; c'est son existence, alors que Shou n'avait pas encore soulevé le ciel, et que Râ se trouvait encore sur la colline à Hermopolis.

« Je suis le dieu grand qui se crée lui-même. *Qu'est-ce que cela?* C'est Noun, le père des dieux. (Autre glose) : celui-ci, c'est Râ.

« Je suis celui qui créa ses Noms, le Seigneur de la Neuvaine des dieux. *Qu'est-ce que cela?* C'est Râ, lorsqu'il créa les noms de ses membres ; c'est l'apparition des dieux qui sont à sa suite.

« Je suis Hier et je connais Demain. *Qu'est-ce que cela?* Hier, c'est Osiris ; Demain, c'est Râ, en ce jour où sont anéantis les ennemis du Maître-Universel, et où on établit son fils Horus comme chef. (Autre glose) : c'est l'embrassement du cercueil d'Osiris par son père Râ (1).

« Je suis le grand Benou (Phénix), qui habite dans Héliopolis. Je suis la source des existences et des êtres. *Qu'est-ce que cela?* C'est Osiris. La somme de l'existence et des êtres, c'est son corps. (Autre glose): C'est l'éternité et l'infini (2). L'éternité c'est le Jour ; l'infini, c'est la Nuit. »

Plus clairement apparaît un autre mystère : l'homme est substance divine, comme les dieux, puisqu'il est une émanation de Râ. Au temps de la création, il coula, telle qu'une larme (3), des yeux du Créateur, alors que les dieux étaient émis par sa bouche (4). « Quand tu ouvris les deux yeux, — s'écrie l'initié, en réponse au monologue du Créateur, — et que tu as vu par eux, la lumière fut pour tout le monde, — ô dieu qui as enfanté les dieux, les hommes et les choses. » Tout participe donc de la divinité : « Tu es le ciel, la terre, l'eau, l'air et leurs habitants ! » Le monde n'est que la forme matérielle de l'Esprit divin : « Râ sortant du Noun, c'est l'Ame divine créant la Matière, c'est-à-dire son Corps (5). »

Dans quelle mesure l'Égyptien du peuple comprenait-il ces symboles ? En admettant que seul l'initié était capable de saisir l'explication panthéiste de l'univers — matière divine qui se produit elle-même, où tout le Divin est dans tout — l'ignorant

(1) L'union indéfectible du dieu de la terre et du dieu du ciel.
(2) Ou bien : « Toujours et jamais. »
(3) Jeu de mots, entre *remt* homme, et *remt* larme.
(4) *Supra*, p. 140.
(5) Chap. XVII, au papyrus de Soutimès.

même savait, du moins, que l'homme descendait des dieux et pouvait donc espérer revenir vers eux : cette origine divine commandait sa destinée sur terre.

LE CHAPITRE CXXV : LE JUGEMENT DES MORTS

Vivre sur terre, et mourir pour redevenir un dieu, telle était la carrière promise à tous les êtres émanés du Créateur. Les moyens en étaient fournis par la révélation osirienne, dont nous avons retracé l'histoire et l'évolution. Mais le salut n'était-il obtenu que par des procédés tout mécaniques (1), pour forcer la décision des dieux ? Ou bien la survie, la résurrection de l'homme était-elle subordonnée à son mérite, à sa conduite sur terre ? N'y avait-il pas une sanction morale comme condition de l'éternité ?

On pourrait en douter, à lire certains passages du Livre : « Celui qui dira ce chapitre sortira au jour, après l'ensevelissement ; il fera toutes les transformations que lui suggérera son cœur, il passera à travers le feu, en vérité. » (Chap. XX.) « Avec ce chapitre au cou, sur une bande de papyrus, le défunt sera parmi les dieux... il sera dieu pour l'éternité. » (Chap. CI.) Par contre, même un juste « qui ignore ce chapitre, il ne pourra sortir pendant le jour ! » (Chap. LXXXVI.)

Par ailleurs, de nombreuses protestations s'élèvent contre ces prétentions des magiciens qui croient pouvoir frauder les dieux. Rappelons-nous les avertissements sévères du père de Merikarâ (*supra*, p. 218) : l'impie et l'injuste ne seront pas admis auprès des dieux, le tribunal divin les repoussera loin des Bienheureux, les condamnera à la mort définitive.

Au cours de la période thébaine, l'homme de bon sens n'espère pas revivre après la mort si le Jugement ne lui est pas favorable. Ce n'est plus le roi qui proclame cette vérité : nous la trouvons dans la bouche de l'homme vulgaire, comme dans celle des hommes de distinction :

Dès la XIIe dynastie, un défunt déclare : « Je n'ai jamais rien fait de mal contre personne, afin d'être un Esprit dans la divine région inférieure. » Paheri, de la famille princière d'El-Kab, fonde son espoir d'une autre vie, non sur la magie, mais sur ses bonnes actions qui seront pesées et jugées : « Si je suis déposé dans la balance, je sortirai pesé, entier, et sans déchet !... Je n'ai dit nul mensonge contre autrui, car *j'ai connu le Dieu qui est dans les hommes* (la conscience) ; je l'ai connu, et j'ai distingué ceci de cela (le bien du mal). » Aussi promet-on à Paheri « la faveur du Dieu qui est en lui », et il jouira de la vie future.

Beki, vers la fin de la XVIIIe dynastie, adresse à ses contemporains les exhorta-

(1) Tels que la momification, l'ouverture de la bouche, les rites et formules magiques.

tions suivantes : « Complaisez-vous dans la Justice (Maât), chaque jour, comme en un grain (?) dont on ne fait point de mets, et dont Dieu, seigneur d'Abydos, vit pourtant chaque jour. Si vous le faites, cela vous sera utile : vous traverserez l'existence en douceur de cœur, pour rejoindre le bel Occident, et votre âme pourra entrer, sortir et se promener, comme les Seigneurs éternels qui dureront aussi longtemps que les Seigneurs primordiaux. » Un autre noble personnage affirme : « Le cœur d'un homme (c'est-à-dire : sa conscience) est son propre dieu. Or mon cœur fut satisfait de ce que j'ai fait, lorsque lui était dans mon corps. Que je sois donc comme un dieu ! » (1).

De même, le *Livre*, à côté des formules magiques, en révèle d'autres, qui énoncent, en termes définitifs, le triomphe de la sanction morale, condition de l'éternité. Voyez le défunt qui se dirige vers Abydos (chap. CXXIV) ; il frappe à la porte du royaume de la Justice ; par-devant les « assesseurs du tribunal d'Osiris », il doit confesser la pureté de sa conscience : « Je viens, comme un Esprit parfait, faire monter Maât (Justice-Vérité) à Celui qui l'aime (Osiris). » C'est dans les mêmes termes que le vizir se présente devant le roi, en son palais, et que Pharaon apporte Maât, comme offrande suprême, aux dieux dans les temples.

« Chapitre d'entrer dans la salle de la Double-Mâat (2) où l'homme se sépare de ses péchés pour mériter de voir la face des dieux » — tel est le titre du célèbre chapitre CXXV, le plus important du Livre, avec le chapitre XVII, celui, où selon leurs mérites, les hommes sont dirigés vers le paradis ou l'enfer.

Le défunt baise la terre, au seuil de la salle du tribunal. Au fond, il voit, assis sous un naos, que défend une frise d'uraeus lovées, l'Être-Bon, Osiris, rédempteur et justicier, qui attend « son fils, qui vient de la terre ». Une grande balance se dresse devant lui ; près d'elle, la déesse Maât se tient debout, prête à peser le cœur du défunt. Non loin, une hideuse bête, la « Mangeuse », moitié crocodile, moitié hippopotame (3), tourne sa gueule béante vers Osiris, comme pour demander la permission de dévorer l'arrivant. Tout autour de la salle sont accroupis sur leurs talons, à l'orientale, 42 dieux, drapés dans le maillot osirien : c'est un jury, fourni par les 42 nomes, qui jugera le défunt. Celui-ci leur adresse une humble requête, car il existe 42 péchés canoniques, et chacun des 42 jurés a compétence pour un de ces crimes et en personnifie le châtiment (4) : « Salut à vous, seigneurs de la Justice,

(1) Cf. ÉT. DRIOTON, *Étude du chapitre* CXXV.
(2) Double, parce qu'elle régit le Sud et le Nord.
(3) Aux Pyramides, c'était une hyène.
(4) Par contre, le défunt est assuré de trouver un dieu de son nome, un « compatriote », parmi les 42 assesseurs : ceci est une garantie d'indulgence.

salut à toi, dieu grand, seigneur de la Justice ! Je suis venu vers toi, mon Seigneur, pour voir tes beautés. Car je te connais, je connais ton nom, (comme) je connais le nom des 42 dieux qui sont avec toi dans la salle des Deux-Justices, eux qui vivent des débris des coupables, qui se gorgent de leur sang, en ce jour où l'on rend ses comptes devant l'Être-Bon. Or, je vous apporte Maât, et j'ai détruit pour vous les péchés. » Suit l'énumération de ces péchés que le défunt se défend d'avoir commis : c'est ce que nous appelons (1) la *Confession négative*, dont l'énoncé vaut un code de morale. Le défunt en fait d'abord l'exposé général, impersonnel ; puis, il se justifie auprès de chaque juge :

« Je n'ai pas fait de mal ; je n'ai pas commis de violences ; je n'ai pas volé ; je n'ai pas fait tuer d'homme par traîtrise ; je n'ai pas diminué les offrandes (des dieux) ; je n'ai pas dit de mensonge ; je n'ai pas fait pleurer ; je n'ai pas été impur ; je n'ai pas tué les animaux sacrés ; je n'ai pas endommagé de terres cultivées ; je n'ai pas été calomniateur ; je n'ai pas été colérique ; je n'ai pas été adultère ; je n'ai pas refusé d'entendre les paroles de justice ; je n'ai pas commis de maléfices contre le roi, ni contre mon père ; je n'ai pas souillé l'eau ; je n'ai pas fait maltraiter le serviteur par son maître ; je n'ai pas fait de serment (en vain) ; je n'ai pas faussé le fléau de la balance ; je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons ; je n'ai pas pris au filet les oiseaux des dieux ; je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison ; je n'ai pas endigué un bras d'eau sur son passage ; je n'ai pas éteint le feu en son heure ; je n'ai pas méprisé Dieu en mon cœur ! — « Je suis pur ; je suis pur ; je suis pur ! »

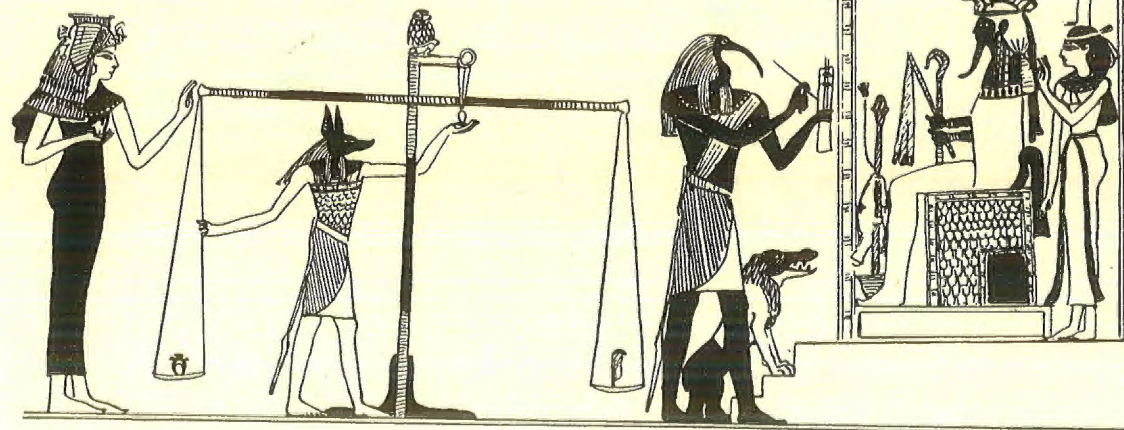
Le désordre de cette énumération met sur le même plan les délits matériels contre l'irrigation, les attentats contre les dieux et le roi, et les fautes morales ; peut-être peut-on y discerner les acquisitions successives d'une conscience qui s'affirme et devient de plus en plus exigeante.

Bon nombre de péchés visent les attaques contre la personne et les biens des dieux : faut-il y voir les sacrilèges que les prêtres définirent le plus anciennement ? Apparaissent ensuite les crimes contre le roi et les délits contre les concitoyens : « repousser l'eau du voisin, couper un bras d'eau, laisser éteindre le feu », délits qui évoquent un antique code agraire, des règlements d'irrigation, d'ailleurs non retrouvés jusqu'ici. Les méfaits moraux, ceux qui lèsent la dignité personnelle du pécheur en même temps que l'ordre social, sont probablement les derniers auxquels fut sensible la conscience ; on y trouve nos « péchés capitaux » : mensonge, orgueil, colère, luxure, cruauté, égoïsme. Les dieux se constituent ainsi justi-

(1) Ce terme, passé en usage, n'est pas égyptien.

ciers des atteintes portées à la société entière, autant qu'à l'idéal moral : ils ne se contentent plus de venger les crimes contre leurs personnes et leurs biens. Vérité et Justice, personnifiées par Mâat, tel est l'idéal élargi qu'on propose à l'humanité.

LA PSYCHOSTASIE Cependant, Thot et Anubis ont interrogé la balance, mettant dans un des plateaux le cœur du mort (sa conscience), dans l'autre la « plume » de Maât, pour savoir si l'équilibre des deux plateaux atteste la vérité de la confession. C'est ce que les Grecs appelaient *psychostasie*, pesée de l'âme. L'homme murmurait alors une autre incantation, le chapitre XXX du *Livre* : « Cœur de ma mère, — disait-il à son cœur, — cœur



LA PESÉE DE L'AME (J. Braemer).

de ma naissance, cœur que j'avais sur la terre, ne t'élève pas en témoignage contre moi, ne sois pas mon adversaire devant les puissances divines ; ne pèse pas (dans la balance) contre moi ; ne dis pas : « Voilà ce qu'il a fait (de mal), en vérité, il l'a fait ! » Garde-toi de faire surgir des griefs contre moi devant le grand dieu de l'Occident ! » Intervention astucieuse et émouvante, qui n'était qu'un hommage à la vertu : l'accusateur le plus terrible, le défunt en avait conscience, c'était son propre cœur ! Et d'ailleurs, les dieux n'étaient point dupes, — Merikarâ l'avait assuré ; — mais ils savaient être bienveillants et compatissants envers leur créature.

Voici que Thot constate l'équilibre des plateaux, consigne le résultat sur ses tablettes et l'annonce à Osiris : « Le défunt N... a été pesé sur la balance : il n'y a point de faute en lui ; son cœur est selon Maât. » Osiris proclame l'arrêt : « Que le

défunt N... sorte, juste de voix (1), pour aller en tout lieu où il lui plaira, auprès des Esprits et des Dieux ! Il ne sera point repoussé par les gardiens de l'Occident ! »

ENFERS ET PARADIS Sans doute, le *Livre* ose promettre à ses lecteurs l'impunité vis-à-vis du tribunal divin, s'ils ont pris soin de connaître toutes ses formules ; ainsi rusait-on avec la moralité, comme celui qui, de nos jours, se contente de réciter des « Indulgences ». Toutefois le chapitre CXXVI, qui suit la Psychostasie, nous apprend qu'il existe, non loin du tribunal, un bassin de feu gardé par quatre cynocéphales (2) ; or voici le dialogue échangé entre ceux-ci et le défunt : « O ces quatre singes, qui jugez le pauvre comme le riche, et qui vivez de Maât, détruisez en moi toute souillure, anéantissez mes péchés ! » — « Nous détruisons tes souillures, nous anéantissons tes péchés, » répondent les gardiens du feu. Ce bassin de flammes était une menace terrible pour les impies, les menteurs, les mauvais, d'ailleurs justiciables, aussi, de la *Mangeuse*, gardienne de la Balance.

C'est ce qui nous explique la présence au *Livre de la Douat* et au *Livre des Portes*, comme dans les hypogées royaux, de ces monstres qui lacèrent les corps des ennemis de Râ, de ces cadavres décapités, de ces lacs de flammes, que la barque solaire traverse : ne dirait-on pas une descente dans l'*Inferno* de Dante ? Depuis longtemps, Chabas a signalé ces faits : « L'enfer égyptien avait des zones brûlantes, des abîmes de feu, des eaux de flamme, seul breuvage offert à la soif des pervers. Les démons, bourreaux des damnés, habitaient des salles dont le plancher était d'eau, le plafond de feu et les parois d'aspics vivants ; il y avait là des grils et des chaudières pour le supplice des pécheurs. » Or, ce qu'il faut entendre par « ennemis de Râ », c'est, à cette époque, tous ceux qui vivent en marge de Maât, c'est-à-dire de la Justice et de la Vérité. Concluons que le tribunal des dieux sait et peut punir les coupables, et que la Justice divine inflige des châtiments éternels. Rappelons-nous les *Enseignements pour Merikarâ* :

« L'homme subsiste après l'abordage (à l'autre monde) ; ses actions sont entassées à côté de lui. C'est l'Éternité, certes, qui attend celui qui est là ; fou, qui méprise cela. Mais celui qui y arrive sans avoir commis de péchés, il existera là-bas comme un dieu, marchant librement comme les Seigneurs de l'Éternité. (L'homme vertueux) vivra à jamais. Celui qui passe avec Osiris s'en va (à l'autre vie) ; mais celui qui a été complaisant pour lui-même est anéanti... »

(1) *Maâ kherou* = juste et justifié.
(2) Consacrés à Râ et à Thot.

AMON JUSTICIER Il est bien remarquable que la suprématie temporelle d'Amon-Râ à Thèbes et sur l'empire thébain se double d'une autorité morale accrue. Le dieu thébain n'est pas seulement le roi des dieux, il est devenu le Justicier. Dans un papyrus de l'époque, nous lisons ceci : « O Amon-Râ, dieu justicier, tu ne reçois pas les cadeaux des violents ; tu juges le coupable ; celui-ci est pour la chaudière, mais le juste est pour ta droite (1). »

Voyez la conclusion du chapitre CXXV : « Le juste vit de justice, se nourrit de justice. Il a répandu partout la joie ; ce qu'il a fait, les hommes en parlent, et les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié le dieu par son amour : il a donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements à qui était nu... » Pour apprécier l'importance de cette belle doctrine dans les religions humaines, ne suffit-il pas de rappeler ce passage de l'Évangile selon saint Matthieu (XXV, 3) sur le Jugement dernier : « Lorsque le Fils de l'homme viendra... il mettra les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Alors, le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé... Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu et vous m'avez vêtu... » Ensuite, il dira à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel. »

Emerson nous a dit cette belle parole : « La conception d'un dieu honnête est le plus grand progrès que puisse réaliser l'humanité. » Le dieu Amon de Thèbes, après Osiris et Râ, est devenu le champion de la Justice ; cela suffit à définir la valeur morale de la civilisation thébaine.

LES ŒUVRES LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES A L'ÉPOQUE THÉBAINE Nous sommes suffisamment édifiés sur le développement des arts majeurs, architecture, sculpture, peinture et des arts industriels à l'époque thébaine, par ce que nous avons appris des tombeaux et des temples. Il reste à parler des sciences et des lettres, d'après ces papyrus ou ostraca qui constituaient les bibliothèques des dieux et des hommes (2). Nos renseignements sont ici fort insuffisants : la fragilité des papyrus, et la pauvreté d'une documentation sur ostraca (morcelée par nature), nous mettent dans une position très aventurée pour définir une culture spirituelle, réellement bien plus poussée que celle qui a survécu jusqu'à nous.

(1) Déjà une stèle de la XII[e] dynastie nous dit que le juste revit *à la droite d'Osiris*. (Louvre, *stèle* C. 3.)

(2) A ce sujet, cf. A. REY, *la Science orientale avant les Grecs* (1930) ; O. GILLAIN, *la Science égyptienne* (1927).

GÉOMÉTRIE ET MÉTROLOGIE Les immenses travaux d'irrigation, la construction de pyramides, temples, hypogées, l'érection d'obélisques, de colonnes, d'architraves pesant des centaines de tonnes, prouvent surabondamment que les Égyptiens avaient approfondi les problèmes pratiques de la géométrie et de la mécanique. Hérodote (II, 109) note que la géométrie est née, en Égypte, de la nécessité de diviser le sol en parcelles régulières pour la culture collective. De même, l'organisation sociale y rend de bonne heure obligatoire un système fixe et général de mesures.

Nous connaissons, en fait, par les documents d'économie publique ou privée, l'usage de mesures : 1° Pour les superficies, l'étalon était emprunté au corps humain : la coudée servait de base, avec 0 m. 450 millimètres pour le peuple et 0 m. 525 millimètres pour l'administration, qui avait le privilège de cette « coudée royale », plus avantageuse. Elle se subdivisait en 2 empans, 6 mains, 24 doigts. Pour mesurer les grandes longueurs, une mesure *iterou*, le *schoinos* des Grecs, valait en gros 5 000 coudées, avec un multiple pour 10 000 coudées. Les arpenteurs royaux se servaient d'une unité *sta*, l' « aroure » des Grecs, soit un carré de cent coudées royales, 2 756 mètres carrés ; 2° les mesures de capacité partent du *henou*, environ 45 centilitres, pour les liquides et les grains ; 3° les mesures de poids, ont comme étalon le *deben*, qui pèse environ 91 grammes, ce qui le rapproche de l'étalon babylonien.

La monnaie, en pièces frappées, de valeur et poids constantes, sous le contrôle de l'État, n'existe pas en Égypte avant l'époque persane, où elle fut introduite par Darius. Toutefois, la valeur marchande s'appréciait, dès l'Ancien Empire, en poids de lingots d'or, d'argent, de cuivre, d'après une valeur-étalon conventionnelle, appelée *shât*, même pour les payements et échanges en nature. Déjà on donnait aux poids métalliques qui servaient d'étalons, la forme de bœufs et de veaux (1). Le mot *pecunia* (dérivé de *pecus* « troupeau »), montre le même *processus* chez les Latins : la valeur-étalon primitive s'obtenait par comparaison d'une chose quelconque avec son équivalent en bétail.

PAPYRUS SCIENTIFIQUES Les éléments de l'arithmétique nous sont connus par la comptabilité, fort bien tenue en Égypte, soit chez les particuliers, soit dans les bureaux administratifs.

L'arithmétique repose sur le système *décimal*, dont la base est la main. Les pre-

(1) Pesée de lingots d'or, à Deir el-Bahari ; des anneaux sont dans un des plateaux de la balance, des poids à forme bovine dans l'autre plateau. Cf. *le Nil*, p. 520.

miers chiffres, dans l'écriture, sont les doigts de la main, de 1 à 9 ; les signes de doigt, stylisés, sont devenus de simples traits verticaux :

I	II	III	II	III	III	IIII	IIII	IIIII
			II	II	III	III	IIII	IIII
1	2	3	4	5	6	7	8	9

Mais on désigne la dizaine par un fil replié en fer à cheval, la centaine par une cordelette enroulée sur elle-même, le mille par une feuille de papyrus, la dizaine de mille par un grand-doigt (ou piquet), la centaine de mille par un têtard, la quantité au delà, million par exemple, par un homme élevant en l'air ses bras. On notera le sens symbolique attribué ici à des signes figuratifs tels que la feuille de papyrus, le têtard, qui foisonnent en Égypte, ou la figure d'homme qui lève ses bras au ciel pour marquer l'énormité, l'incommensurable.

Par contre, la division de l'année relève d'un système *duodécimal*, comme en Mésopotamie : 12 mois, 12 heures du jour, 12 pour la nuit et 36 décades (trois divisions, de 10 jours, pour chacun des 12 mois).

Des papyrus mathématiques, dont le plus ancien est une copie de l'époque des Hyksôs, apportent ici une documentation écrite. Le papyrus Rhind énonce une série de cas arithmétiques et géométriques qui se posaient, dans la pratique, pour calculer les « entrées et les sorties » dans les bureaux du Trésor, les échanges de matières premières, le mesurage des terres, la capacité des greniers. L'addition et la soustraction sont les opérations essentielles ; multiplication et division se font par la méthode de l'addition. Les fractions étaient connues, mais gauchement utilisées. A part les notations 2/3 et 3/4, on ne se sert que du numérateur 1 ; ainsi pour écrire 5/8, on disposera : 1/8 1/8 1/8 1/8 1/8.

Pour la géométrie, les papyrus définissent, non sans quelques erreurs, les propriétés des triangles, rectangles, du trapèze, du tronc de pyramide : notions suffisantes pour construire la plupart des édifices égyptiens.

MÉDECINE-PHARMACOPÉE Les sciences naturelles étaient beaucoup plus poussées. La pratique de la momification, pendant trois mille ans, au moins, avait révélé l'anatomie et la pathologie interne et externe. Cela explique la grande réputation faite par les Grecs à la *médecine* égyptienne. Hérodote (II, 84) nous dit : « En Égypte, la médecine est spécialisée. Pour chaque maladie, il y a un médecin, et il n'existe pas de médecine générale. Aussi y a-t-il partout pléthore de médecins : les uns traitent les yeux, d'autres la tête, les dents, le ventre, les maladies internes, res-

pectivement. » Grâce à ces soins, les Égyptiens passaient « pour être, après les Libyens, les mieux portants de tous les hommes » (II, 77 ; cf. Diodore, I, 82).

De grands papyrus médicaux nous permettent d'apprécier, sinon les détails (faute de déterminer exactement le sens de la plupart des mots techniques), du moins l'esprit général de la thérapeutique. Le papyrus Ebers révèle les « secrets » du corps, décrit les vaisseaux qui tous partent du cœur pour conduire indifféremment le sang, l'eau, l'air, l'urine, les excréments, le sperme. Les diagnostics sont bien observés et précis, mais les remèdes, nécessairement empiriques, ressemblent souvent à des « charmes » de sorciers. D'où le développement de la pharmacopée qui occupe une part considérable dans la littérature scientifique. Une bonne partie de cette droguerie a passé, par Hippocrate et Dioscoride, dans le formulaire de nos *mires* du Moyen Age et survit encore dans le répertoire de nos rebouteux. En général, une incantation magique accompagne le remède et se trouve être le plus sûr garant de son efficacité.

Fort à propos, Breasted vient de publier un nouveau traité de chirurgie (papyrus Edwin Smith) qui atteste une méthode beaucoup plus scientifique. Chaque cas de maladie est minutieusement analysé, et comporte un diagnostic, le pronostic (bénin, grave, désespéré, suivant le cas) et le traitement. Une seule fois, on y ajoute l'indication d'un charme magique. Ce papyrus indique donc un sérieux progrès, au temps de la XVIIIe dynastie.

L'ASTRONOMIE L'observation des astres était dirigée, comme nous l'avons dit, par les prêtres du soleil et de la lune (Thot) et nous en avons vu les applications, soit dans la création du calendrier, soit dans le calcul des périodes sothiaques, soit pour l'orientation des grands édifices. Aucun papyrus, spécialement astronomique, n'a été encore retrouvé. Mais les tombeaux royaux de la XXe dynastie fournissent des tables d'étoiles, qui indiquent, pour une période de quinze jours, tous les demi-mois, la position, heure par heure, des étoiles au ciel (à l'usage des défunts). Des noms tels que Géant, Oiseau, Étoile de l'Eau (verseau), Lion, Princesse (vierge) désignent les groupes de constellations et leur attribuent une figure dans le ciel. Les planètes, depuis le Nouvel Empire, sont cataloguées par cinq noms qui correspondent à Jupiter, Saturne, Mars, Mercure et Vénus. Quant aux douze signes du zodiaque, ils ne figurent que dans les documents de basse époque et dérivent de l'astronomie babylonienne, par l'intermédiaire des Grecs.

La mesure des heures du jour se faisait à l'aide des gnomons ou cadrans solaires ; celles de la nuit, par l'observation des étoiles, et par l'usage de vases hydrauliques,

à capacité graduée, qui s'emplissaient ou se vidaient en tant d'heures, soigneusement notées.

Dans les temples, les phases du Soleil et de la Lune, — astres de Râ, d'Hathor, d'Osiris et d'Isis, — étaient minutieusement étudiées par des observateurs qualifiés.

L'astrologie, c'est-à-dire l'influence de l'astronomie sur la vie humaine, était en honneur, mais peu de textes y font allusion, en dehors d'un *Livre des jours fastes et néfastes*, dont il existe plusieurs exemplaires. Rien n'a été retrouvé de comparable aux recueils d'*Omina* compilés en Babylonie et en Assyrie, pour prévoir l'avenir par les astres, qui, dans le passé, ont été en relation avec tels événements historiques ; le retour des astres en mêmes positions, ou conjonctures, servait à présager la répétition parallèle des événements fastes ou néfastes.

LITTÉRATURE DOGMATIQUE ET POPULAIRE Pendant le Nouvel Empire, disparaît totalement cette littérature sociale et philosophique, sous le voile d'apologues, qui donne tant d'intérêt aux papyrus du Moyen Empire, et où s'éveillent le sentiment littéraire, et le goût de la spéculation intellectuelle.

Une telle floraison spirituelle, nous l'avons dit, est issue de la Révolution : l'individu, s'étant libéré, pour un temps, des contraintes sociales, avait osé parler, et écrire, aussi véridiquement que l'autorité royale le permettait. Après l'invasion des Hyksôs, la politique nationale des Aménophis, Thoutmès, Ramsès a rétabli les censures de l'État sur la pensée : aussi toute littérature d'inspiration individuelle et personnelle n'est plus tolérée par le roi ni les prêtres, et même le public, semble-t-il, en a perdu le goût. On se contente de republier les œuvres libres du Moyen Empire, sans rien y ajouter de même inspiration.

Qu'avons-nous retrouvé à Kahoun, au Ramesséum, qui soit produit nouveau de l'intelligence égyptienne ? Des contes, des chants d'amour, des hymnes, ou traités dogmatiques, en l'honneur des dieux (1). D'une part les écoles théologiques, d'autre part l'inspiration populaire.

Les extraits que nous avons donnés des Hymnes à Osiris, à Amon-Râ, à Aton, à Maât, et des traités sur la Trinité-Unité des grands dieux, suffisent pour donner au lecteur une idée de la littérature religieuse. Nous avons vu que la crise d'El-Amarna l'avait, pour une génération, pénétrée d'esprit nouveau. Comme l'art, la doctrine fut, pour le même temps, « sécularisée ». L'échec de la réforme coupa l'essor des esprits audacieux, et rendit la parole aux prêtres d'Amon. Par la suite,

(1) On trouvera une traduction des œuvres littéraires, ap. : G. MASPERO, *Les Contes populaires de l'Ancienne Égypte;* AD. ERMAN, *Die Literatur der Aegypter* (1923).

nous notons quelques pensées humanitaires et quelques touches descriptives pleines de naturel, jusque dans les hymnes à Amon des XIXe et XXe dynasties, mais le formalisme et le symbolisme théologiques, reprenant le dessus, créèrent cette littérature dogmatique, monotone, maladroite dans l'expression des concepts métaphysiques, qui a trop longtemps donné une idée amoindrie de la capacité intellectuelle des Égyptiens.

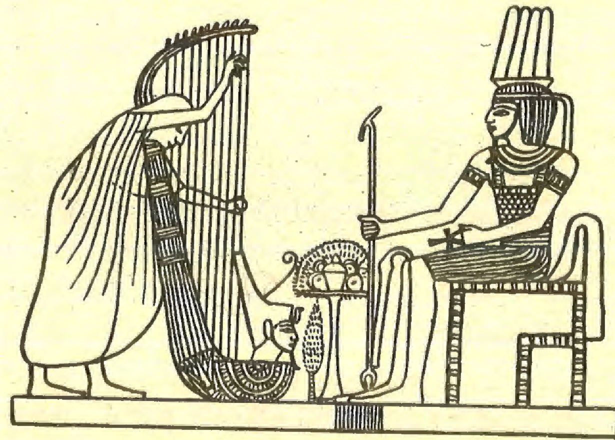
Intermédiaire entre les compositions théologiques et la littérature populaire, nous apparaît un traité de « morale », les *Maximes du scribe Ani;* son intérêt est social plus que littéraire ; il n'est remarquable que par une conception plus douce et attendrie des rapports familiaux. Voici les conseils donnés à un jeune homme, pour témoigner son respect filial :

« Double les pains que tu donnes à ta mère ; porte-la, comme elle t'a porté (avant ta naissance) et après que tu es né, pendant des mois, elle t'a porté encore sur sa nuque, et, trois ans durant, son sein était dans ta bouche. Elle n'a jamais eu de dégoût pour tes ordures, et n'a jamais dit : pourquoi faire cela ? C'est elle qui t'a conduit à l'école, lorsque tu as appris l'écriture ; chaque jour, elle se tenait là, avec du pain et de la bière de sa maison. Lorsque tu seras grand et que tu prendras femme, et que tu auras ton train de maison, reporte tes yeux (sur le temps) où ta mère t'a enfanté... Puisse-t-elle n'avoir jamais à te blâmer, ni à élever ses mains vers Dieu ! Et, qu'il n'entende jamais sa plainte... »

A la littérature sociale, rattachons aussi des compositions, exercices d'école, sur les malheurs des paysans cultivateurs, sur les dangers de la carrière militaire, et les avantages du métier de scribe (*supra*, p. 250).

CONTES ET CHANTS POPULAIRES De la littérature romanesque, nous possédons peu de spécimens à cette époque : un conte sur la prise de Joppé par le général Thouti, qui bat l'adversaire avec une grande canne du roi Thoutmès III, et qui introduit ses soldats dans la ville, en les cachant dans des amphores (stratagème qui se retrouvera aux *Mille et une Nuits*, épisode d'Ali-Baba) ; le récit du mariage d'un prince prédestiné avec une princesse de Naharina, mais où l'intérêt se dirige sur la façon dont le héros échappe à des sorts funestes, non sur l'histoire d'amour ; un voyage en Syrie, par un Mohar, récit géographique plutôt qu'histoire vécue ; tels sont les thèmes présentés aux lecteurs, écrits dans cette langue populaire, aux tournures naïves, que le style d'El-Amarna avait introduites dans le langage écrit. A cette catégorie appartiennent deux œuvres qui touchent aussi à la mythologie populaire : le *Conte des deux frères*, épisode déguisé de la

légende osirienne, et le *Conte de la princesse de Bakhtan*, où nous voyons comment le folklore s'empare de faits réels, tels que le voyage d'une statue d'Ishtar en Égypte, et de celle de Khonsou, en Naharina, pour guérir des princes ou princesses malades. En fait, le gros effort poétique et littéraire, au temps de l'Empire, est dans le *poème de Pentaour* (p. 340), c'est-à-dire dans un document officiel sur la campagne de Qadesh de 1294.



CHANT DU HARPISTE
(J.-J. Clère).

Toutefois, la véritable sève populaire se révèle à nous dans des *Chants pour réjouir le cœur*, accompagnés par les harpes et les flûtes, destinés à charmer l'existence des défunts dans les tombeaux thébains. La musique en est insaisissable, car nous ne savons rien d'elle, sinon l'existence des instruments : harpe, cithare, lyre, luth, flûtes, hautbois, castagnettes, cymbales, tambourin, auxquels s'ajoutaient, dans les cortèges, trompettes et tambours militaires. Au tombeau de Ramsès II et dans de nombreux hypogées privés, on voit les musiciens divers accompagner ces poèmes issus d'une inspiration tendre et élégiaque.

Voici un chant qu'on entendait dans les banquets de famille, au jour des funérailles, pour exhorter les vivants à bien profiter de la vie, sans trop se fier aux promesses de la résurrection osirienne :

CHANT DU HARPISTE POUR LE ROI ANTEF « Les corps s'en vont et d'autres restent à leur place, depuis le temps des ancêtres. Les dieux (rois défunts) qui existaient jadis, reposent dans leurs Pyramides, et les nobles aussi, les Esprits, sont ensevelis dans leurs tombeaux. Ils ont bâti des maisons dont les places ne sont plus. Qu'a-t-on donc fait d'eux ? J'ai entendu les paroles d'Imhetep et de Hardedef, dont on rapporte partout les maximes. Où sont maintenant leurs places ? Leurs murs sont détruits, leurs places n'existent plus, comme si elles n'avaient existé jamais. Personne ne revient de là-bas qui pourrait nous dire ce qu'il en est, qui nous dirait ce dont ils ont besoin, pour tranquilliser nos cœurs, jusqu'au moment où nous irons, aussi, là où ils s'en sont allés...

« Donc, sois joyeux, et suis ton désir, tant que tu es en vie... Fais ce dont tu as

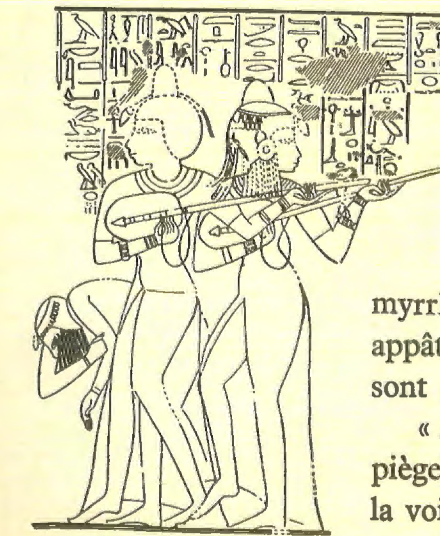
besoin sur terre, et ne trouble pas ton cœur, jusqu'à ce que vienne pour toi le jour de la lamentation (funèbre). Le dieu au cœur inerte (Osiris) n'entend pas la lamentation ; les plaintes ne peuvent sauver personne dans le tombeau.

« Vois ! fais un jour heureux ! Ne te mets pas en souci ! Vois, personne n'emportera avec soi ses biens ! Vois ! personne ne revient, qui est parti... »



VILLA THÉBAINE

CHANT DE L'OISELIÈRE Parmi les chants proprement d'amour, la plupart sont dialogués : tour à tour la femme et l'homme chantent, en s'appelant « mon frère » et « ma sœur » (comme nous le verrons aussi au Cantique des Cantiques). Nous en avons cité un exemple à propos des fêtes du Nil (*supra*, p. 10).



MUSICIENNES (Mme C. Hanotaux).
(Bulletin du Metropolitan Museum).

Dans un autre recueil, chante une jeune fille des champs qui se dit oiselière, et qui « tend le filet » où se prendra son amoureux :

« Mon frère aimé, mon cœur suit ton amour... et je te dis : Vois ce que je fais. Je suis venue planter mon piège de ma main. Tous les oiseaux de Pount se posent sur l'Égypte, frottés de myrrhe ; mais, celui qui vient le premier, il prend mon appât : il amène de Pount son parfum, et ses serres sont pleines de gomme (parfumée).

« Mon désir pour toi, c'est que nous le détachions (du piège) ensemble, moi seule avec toi, pour que tu entendes la voix plaintive de mon (oiseau) parfumé de myrrhe.

« Comme cela serait bon pour moi, que tu sois avec moi, quand je planterai le piège !

« La voix de l'oie (1) se plaint, quand elle se prend à mon appât. Ton amour me ramène (à toi) et je ne sais pas le détacher. Il faudra

(1) L'amant pris au piège.

que j'abandonne mes filets. Que dirai-je à ma mère, vers qui je reviens chaque jour, chargée de mes oiseaux lorsqu'elle me demandera : « Tu n'as pas planté de piège en ce jour ? » Je suis prisonnière de ton amour...

« Ton baiser, seul, c'est ce qui fait vivre mon cœur. Quand je l'ai trouvé, puisse Amon me le donner, éternellement et à jamais.

« O bel (ami), ce que mon cœur conçoit, c'est de posséder tes biens comme ta maîtresse de maison (1), ton bras posé sur mon bras... Si ton amour se détourne, je dis dans mon cœur : « Mon grand frère est loin de moi cette nuit, et je suis comme « celle qui est au tombeau ; car n'es-tu pas la santé et la vie ? »

POÈMES DU JARDIN D'autres poèmes, plus artificiels, supposent un décor, comme s'ils étaient joués en même temps que chantés. Et les peintures des tombes qui figurent les villas de plaisance et les parcs fleuris de Thèbes nous



SCÈNE DANS UN JARDIN
(J. Braemer).

aident à réaliser ces tableautins. La bien-aimée se promène dans les bosquets, parmi les fleurs et les plantes potagères. Telle plante, tel fruit, évoque une comparaison avec quelque perfection du corps de la jeune femme, ou une allusion à son bonheur épanoui. Voici que les arbres parlent, eux qui abritent, sous leurs branches, les

(1) *Nebt-per*, c'est-à-dire « ton épouse ».

rendez-vous galants. En retour de leur discrétion, ils réclament des égards. Un grenadier se plaint d'être négligé et fait des menaces ; un figuier, que la belle a planté, se déclare comblé par le sort ; un petit sycomore surprend les amants, mais il leur gardera le secret.

Voilà les beaux moments que les défunts espéraient revivre, quand ils expriment le souhait de revenir se promener dans leurs jardins, au bord de l'eau, parmi les arbres et les fleurs (1).

CONCLUSION La civilisation thébaine résume ce que nous savons de l'Égypte entière. Ville des temples, des palais et des tombeaux, Thèbes est trois fois sainte et trois fois grande : elle comble tous les désirs des vivants et des morts par sa beauté, sa richesse, les grâces infinies qu'elle réserve à la vie terrestre et d'outre-tombe. Écoutez cet hymne, qui résume les perfections de la plus grande ville du monde, la protégée d'Amon :

Éloge de Thèbes et de son dieu Amon (2)

« Thèbes est plus sainte qu'aucune ville. L'eau et la terre ont commencé d'y exister... Toutes (les villes) sont fondées d'après son vrai nom (3) : on les appelle « villes » de (son) nom, et elles sont placées sous la surveillance de Thèbes, l'Œil de Râ.

« Les Mauvais (4) ont été détachés de Thèbes ; elle est la maîtresse des cités, plus puissante qu'aucune ville. Elle donne le pays à un seul Maître par sa victoire, elle qui manie l'arc et prend la lance. Dans son voisinage, on ne combat pas, car sa force est trop grande. Chaque ville s'enorgueillit de son nom ; elle est leur maîtresse, étant plus puissante qu'elles.

« Voici l'ordre qui est sorti de la bouche de Râ : L'ennemi de Râ est réduit en cendres, et tout appartient à Thèbes : la Haute et la Basse-Égypte, le ciel et la terre, le monde inférieur avec ses rives, ses eaux et ses montagnes, ce que l'Océan et le Nil apportent. Tout ce qui existait sur Geb croît pour elle, et tout lui appartient en paix, partout où circule le Soleil. Chaque pays lui paye tribut comme vassal, car c'est elle l'Œil de Râ, auquel nul ne résiste.

« Amon, ton nom est fort, et ta volonté lourde ; des montagnes de bronze ne

(1) Cf. A. MORET, *Les Chants d'amour de la vieille Égypte*, ap. *Revue de Paris*, 15 février 1930.
(2) D'après un papyrus du temps de Ramsès II, publié par Gardiner.
(3) Un des noms de Thèbes est *Nout*, « ville par excellence ».
(4) Probablement, les hérétiques atoniens.

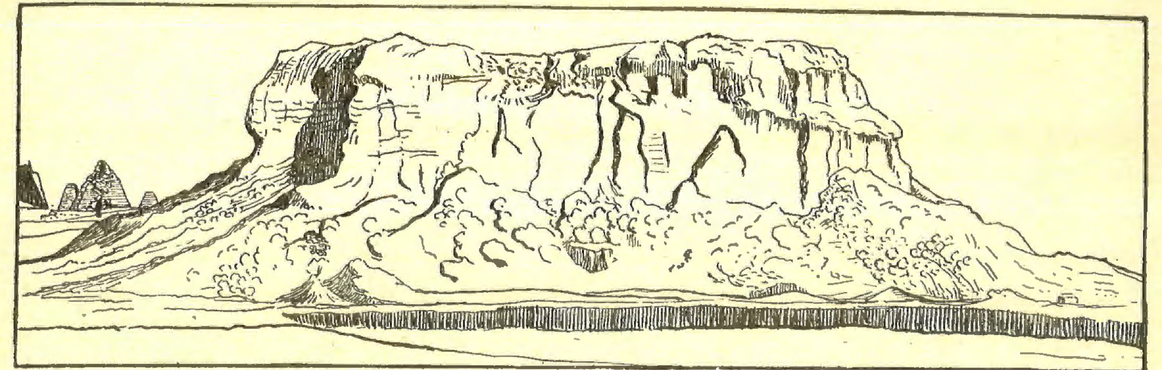
peuvent résister à ta volonté... La terre s'agite quand il fait entendre sa voix, et tous les hommes craignent sa puissance... Il est le maître des champs et des propriétés ; sienne est la coudée qui mesure les pierres ; c'est lui qui tend le cordeau (pour les fondations), qui fonde les Deux Terres, les temples, les sanctuaires. Toute ville repose sous son ombre... On le chante dans tout sanctuaire, et chaque lieu garde toujours son amour.

« Le Nil coule de dessous ses pieds ; il est Harakhti au ciel ; son œil droit est le jour ; son œil gauche, la nuit ; il est celui qui conduit les hommes sur tout chemin... Le champ est son épouse qu'il féconde ; sa semence est l'arbre fruitier ; son émanation est le grain.

« Heureux celui qui vient mourir à Thèbes, la résidence de la Justice, le lieu du Silence... Les criminels n'entrent point ici, dans les places de la Justice... Bonheur à celui qui vient y mourir ! Il sera une âme divine ! »



UNE CUILLÈRE
(J. Braemer).



LE GEBEL BARQAL

CHAPITRE XII

L'ÉGYPTE DES GRANDS PRÊTRES ET DES ROIS LIBYENS (1090-660)

I. — L'Égypte perd son unité après Ramsès III.
II. — La XXIe dynastie tanite.
III. — La XXIIe dynastie bubastite.
IV. — L'Égypte conquise par les Éthiopiens et les Assyriens.

I

L'Égypte perd son unité après Ramsès III



ANÉTHON donne comme successeur aux derniers Ramsès une dynastie de 7 rois de Tanis (1090 à 950) ; son fondateur est Smendès, dont les fils et leurs gendres ont continué à régner, de Tanis, sur l'Égypte entière. Les noms retrouvés sur les monuments concordent, à deux exceptions près, avec ceux transmis par Manéthon. N'était la pénurie des documents, il semblerait que tout fût normal au cours de la XXIe dynastie.

Toutefois, au début, l'autorité de Smendès ne dépasse pas le Delta. A Thèbes règne le Premier Prophète d'Amon, Herihor. Pour la première fois, depuis le temps de Ménès, en dehors des périodes d'invasion étrangère, il y a deux capitales : Thèbes et Tanis. Si Manéthon ne nomme pas les Thébains, c'est qu'ils sont des usurpateurs : comment l'Égypte a-t-elle passé de la royauté unique à la royauté divisée ? (1)



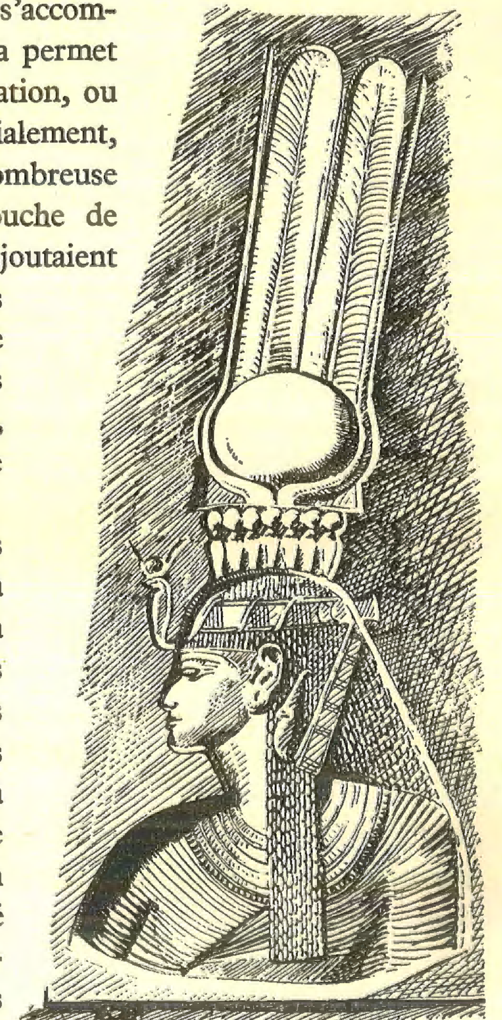
NEFERTARI, FEMME DE RAMSÈS II (Mme C. Hanotaux).

SMENDÈS ET LES RAMESSIDES Le choix fait par Manéthon implique qu'il reconnaît en Smendès l'héritier légitime. D'après le papyrus d'Ounamonou (*supra*, p. 367), dès l'an V de Ramsès XI, les actes de ce pharaon étaient contrôlés par Herihor à Thèbes et par Smendès à Tanis ; à la mort du dernier Ramsès, tous deux prirent le cartouche royal, chacun

(1) XXIe DYNASTIE

MONUMENTS *à Tanis*	*à Thèbes*	MANÉTHON *XXIe dynastie de rois tanites*	DATES APPROXIMATIVES
Nesoubanebzed	Herihor	Smendès	1090
Pasebkhennout (I)		Psousennès (I)	
Panezem		Neferkherès	
Amenemopet		Amenôphthis	
Siamon		Osokhor	
Pasebkhennout (II)		Psousennès (II)	950

dans sa ville. La réalité du pouvoir était surtout aux mains de Herihor ; toutefois, les Égyptiens mettaient Smendès au-dessus de son rival : le comput officiel des années, à Thèbes comme à Tanis, est calculé d'après le règne de Smendès, et certains actes d'administration (*infra*, p. 511) s'accomplissent, en Haute-Égypte, par ses ordres. Cela permet de supposer que Smendès se rattachait par filiation, ou par mariage, aux Ramessides, et, plus spécialement, aux descendants des fils de Ramsès II. La nombreuse progéniture du grand pharaon avait fait souche de princes, au Delta comme en Thébaïde ; tous ajoutaient avec orgueil à leur nom la qualification de « fils royal de Ramsès ». On peut croire que le prestige de Smendès se fondait sur les origines royales d'une famille pareille, établie à Tanis, ville habitée et comblée de faveurs par l'ancêtre Ramsès.



REINE RAMESSIDE (J Braemer).

Déjà sous Ramsès III, le grand papyrus Harris nous dit qu'un vizir s'était révolté à Athribis, trahison réprimée avec vigueur. Cela ne découragea pas les conspirateurs : d'autres textes, — dont le principal est le « papyrus judiciaire de Turin », — ont révélé qu'une des épouses royales avait intrigué pour assurer à son fils, Pentaour, la succession au trône, grâce à l'aide d'un chambellan Pabakamon, et d'un échanson, tout-puissant à la cour, nommé Mesedsoura. Les conjurés firent des incantations sur des figures de cire, pour envoûter les grands personnages de la cour qui gêneraient leurs projets. En outre, ils s'assurèrent le concours, plus efficace, de serviteurs du harem, de quatre échansons, d'un inspecteur du trésor, d'un général et d'un chef de mercenaires nubiens. Au dernier moment, le complot fut révélé à Ramsès III, qui fit jeter les conspirateurs en prison. Une cour de justice, composée de fonctionnaires royaux et de sept « échansons », parmi lesquels nous comptons un Libyen, un Lycien, un Syrien et un autre Asiatique — ce qui nous édifie sur

la faveur des affranchis étrangers, à la cour — reçut les instructions du roi pour faire enquête. Des femmes du harem, compromises, surent obtenir des geôliers la faveur de visiter deux juges dans leurs maisons et de les gagner à leur cause. Là encore, le secret ne fut pas gardé : les juges furent déportés et condamnés à la mutilation du nez et des oreilles. En fin de compte, on condamna 32 fonctionnaires, y compris le prétendant Pentaour. Quelques-uns purent « disposer de leur propre vie » (par le suicide) pour échapper au châtiment officiel. Ramsès III mourut avant la fin du procès : ces intrigues abrégèrent-elles son règne ? Elles prouvent, en tout cas, la fragilité du pouvoir royal et l'audace des factieux. Lorsque Smendès mit en avant ses prétentions au trône, le succès fut sans doute aisé, et la résistance nulle.

LES PRÊTRES D'AMON ET LES RAMSÈS Nous sommes mieux renseignés sur la situation à Thèbes : la trouvaille, par Georges Legrain, dans le sous-sol de Karnak d'un dépôt de statues (1), pour la plupart de prêtres d'Amon, a permis à Gustave Lefebvre (2) de retracer l'acheminement vers le trône du puissant sacerdoce d'Amon.

Contrairement à l'opinion accréditée avant la trouvaille de Karnak, le gouvernement royal, depuis Horemheb jusqu'à la fin de Ramsès II, s'est montré ferme et avisé dans ses rapports avec les prêtres d'Amon. « Il n'est pas exact de dire qu'après l'avènement d'Horemheb le sacerdoce thébain ait recouvré, en même temps que ses richesses — qui, en effet, lui furent rendues — l'influence dont il avait joui autrefois. Ramsès II s'appliqua manifestement à maintenir les grands prêtres dans les strictes limites de leurs devoirs d'État : le plus fameux des pontifes de cette époque, Bakenkhonsou, non seulement n'occupait aucune charge administrative, mais sa juridiction spirituelle ne s'étendait plus, comme sous la XVIIIe dynastie, à tous les prophètes des dieux du Sud et du Nord ; il était le chef de la religion à Thèbes, mais non plus à Memphis, ou à Héliopolis. Jamais plus d'ailleurs (avant Herihor) on ne vit un Grand prêtre d'Amon s'élever aux fonctions éminentes de Vizir. »

(1) Le déblaiement d'une cour, au sud de la grande salle hypostyle, depuis 1903, a révélé une fosse profonde *(favissa)* où, sous les Ptolémées, on avait enterré quantité de statues et autres objets rituels, qui encombraient les « parties publiques » du temple, et dont il avait fallu nettoyer l'édifice. En plusieurs années, Legrain retira du sol 800 statues en pierre et plusieurs milliers en bronze. La plupart étaient des *ex-votos*, déposés dans le temple par les grands fonctionnaires et les prêtres « par faveur spéciale donnée par le roi » ; les inscriptions gravées sur les socles ont renouvelé l'histoire du sacerdoce.

(2) G. LEFEBVRE, *Histoire des Grands prêtres d'Amon de Karnak, jusqu'à la XXIe dynastie*, 1929.

Au début du règne de Ramsès II, par exemple, le pontificat thébain était vacant. Le roi, en personne, fait l'office de Premier prophète d'Amon, lors de sa belle fête de Louqsor. Peu après, il appelle à ce poste Nebounnef, jusque-là prêtre à Thinis ; la statue d'Amon désigna, d'un signe interprété par le clergé, ce candidat au roi. Nebounnef raconte, dans son hypogée (1), comment, devant la cour et les 30 juges, Pharaon le sacra Pontife, lui remit deux anneaux d'or, — pour sceller les biens et les documents relatifs à Amon, — un sceptre d'or, et fit connaître à toute l'Égypte ses noms et qualités.



ISIS INTRODUIT LA REINE NEFERTARI AUPRÈS D'OSIRIS (J.-J. Clère).

Le premier à dévoiler son ambition fut le pontife Rome-Roy ; celui-ci exerça sa charge durant des années de décadence royale, depuis Ramsès II vieillissant jusqu'à Séti II. Après avoir, comme Bakenkhonsou, gravi les degrés de la carrière sacerdotale (2), Rome-Roy fut nommé aussi « directeur des Prophètes de tous les dieux du Sud et du Nord » par le faible Mernephtah. Nous le voyons caser son fils aîné comme deuxième prophète ; son fils puîné, comme prêtre-Sem du temple funéraire royal ; un de ses petits-fils, comme quatrième prophète ; un autre, comme père-divin. D'autre part, Rome-Roy est « directeur des travaux du roi » à Karnak ; il consacre surtout son activité à embellir le palais des grands prêtres. Fondé par Senousret Ier vers l'an 2000, cet édifice occupait maintenant un

(1) La plupart des premiers prophètes d'Amon se faisaient ensevelir dans la nécropole de Drah Abou'l Neggah, où leurs tombes subsistent.

(2) La carrière débute par le titre *ouâb* « pur », qui est celui des officiants en général ; puis le grade « père-divin » donne accès à l'administration, qui comporte 4 classes : père-divin, ou prophète de 4e classe ; prophète de 3e, 2e classe ; enfin 1er prophète, unique de sa catégorie, et chef du sacerdoce et des trésors d'Amon.

vaste espace, à la hauteur des VII[e] et VIII[e] pylônes, au bord du lac sacré. Sur les murs du palais, Rome eut l'audace de se faire représenter, avec son fils aîné Bakenkhonsou, les mains levées, comme le roi, pour adorer Amon : figuration insolite, qui démontre l'ambition avouée des pontifes après Ramsès II.


RAMSESNEKHT INSPIRÉ PAR THOT
(Mme C. Hanotaux).

Ramsès III, sans le favoriser, ne contraria pas le mouvement; les richesses d'Amon, que révèle le grand papyrus Harris, ne sont pas dues aux libéralités personnelles de ce roi; elles dataient des temps antérieurs. Par contre, après Ramsès III, les pontifes surent tirer parti de la faiblesse des derniers Ramessides, aussi bien que Smendès à Tanis.

De Ramsès IV à Ramsès IX, pendant quarante-cinq ans, six rois insignifiants passent sur le trône; mais une seule famille garde à Thèbes le pontificat. Son fondateur, Ramsesnekht, sans gravir les cinq degrés de la prêtrise, passe de père-divin à premier prophète et directeur des prophètes de tous les dieux du Sud et du Nord; même faveur à ses deux fils, Nesiamon, qui vécut peu, et Amenhetep. L'hérédité du pontificat est donc acquise.

Ramsesnekht figure au Caire (n° 42162); c'est la fameuse statue du « prêtre au singe » : accroupi, tel qu'un scribe lisant un papyrus, il porte sur ses épaules le cynocéphale de Thot, son inspirateur; c'est un des chefs-d'œuvres de l'époque. La puissance grandissante du pontife se reconnaît à ceci : directeur des travaux du roi à Karnak, secrétaire et major-dome au palais royal, Ramsesnekht conduit une armée de 10 000 hommes au Ouâdi Hammâmât, pour en ramener des matériaux de construction.

Son fils Amenhetep lui succède, après un court pontificat de son frère aîné Nesikhonsou. Chez lui, comme chez son père, le caractère sacerdotal compte peu;

c'est un administrateur, secrétaire du roi, directeur des travaux à Karnak, au temps de Ramsès IX. Amenhetep embellit le palais des pontifes et y grave l'histoire de l'édifice, fondé mille ans plus tôt, par Senousret I[er]. Il se fait représenter offrant des fleurs à Ramsès IX; au mépris de l'étiquette, sa propre image est de même stature que celle du roi ! La dédicace du palais, en l'an 10 du règne, mentionne le fonctionnaire avant son Seigneur : « Fait sous la direction de celui qui a reçu les instructions de Sa Majesté, le premier prophète d'Amon-Râ, Amenhetep. » Enfin, le mur extérieur présente, en belle vue, aux yeux du public, des reliefs qui consacrent ce que Lefebvre appelle « le triomphe » d'Amenhetep. Au tableau central, « le grand prêtre est représenté deux fois et ses deux images colossales se font face, remplissant tout le panneau. Il est en grand costume de cérémonie : longue robe, sur laquelle est jetée la peau de panthère, triple collier au cou, chaussures à la poulaine. Il tient en mains des fleurs, il a devant lui des tables chargées d'offrandes. Il semble se rendre hommage à lui-même ».

Dans le discours que le roi adresse à son serviteur, un fait très important nous est révélé : certains revenus que percevait autrefois le trésor royal, pour les verser au trésor d'Amon, seront désormais perçus directement par les scribes du temple et remis au trésor sacerdotal. « Les finances d'Amon devenaient autonomes et le grand prêtre se substituait au roi pour la perception, le contrôle, et l'emploi d'une partie des revenus de l'État. » Précaution utile, que prenait Amenhetep, en ce temps où n'arrivaient plus les tributs de Syrie; mais quel indice sur l'état de faiblesse du Pharaon vis-à-vis du pontife !

C'est encore Amenhetep qui fut chargé, comme second du vizir, d'enquêter et de poursuivre contre les voleurs qui pillaient les hypogées de la Vallée des rois. Les papyrus des collections Abbott, Amherst, et Meyer ont conservé les dossiers de ces affaires, où s'étale l'incurie et la faiblesse des derniers Ramsès. Voici la confession d'un des voleurs qui avait violé une tombe royale de la XIII[e] dynastie :

> Nous avons trouvé la momie du roi : elle avait au cou de nombreuses amulettes et ornements en or; sa tête était couverte d'un masque en or; l'auguste momie du roi était complètement ornée d'or; les bandelettes qui la recouvraient étaient en or et en argent, incrustées de magnifiques pierres précieuses. Nous avons emporté l'or trouvé sur l'auguste momie de ce dieu.

Combien, avant l'époque de Toutânkhamon, a-t-on dû ensevelir de trésors dans la tombe de chaque roi ! En l'an 16 de Ramsès IX, les voleurs s'attaquent même à l'hypogée de la reine Isis, femme de Ramsès III.

Révolte et chute d'Amenhetep

Au cours de ces événements, Amenhetep envisage la possibilité de prendre le pouvoir et de déposer Ramsès IX. Un procès-verbal, conservé par le papyrus Mayer A, situe un épisode du procès dans les termes suivants : « Les étrangers vinrent et s'emparèrent du temple... c'était au moment où Amenhetep, qui était premier prophète d'Amon, avait été supprimé depuis six mois déjà. Je retournai, après neuf mois entiers, (à dater) de la suppression d'Amenhetep, qui était premier prophète d'Amon. » Dans un autre document, une femme date les événements en rappelant : « Lorsque eut lieu la guerre du premier prophète... » A ce moment, le papyrus Abbott mentionne : « L'an 1, correspondant à l'année 19 » (de Ramsès IX). Cette datation insolite, selon Peet qui a élucidé les faits, « pourrait désigner le commencement d'une ère nouvelle, marquant peut-être le rétablissement du pouvoir pharaonique, après une période de dissensions intestines que put accompagner, ou occasionner, une intervention étrangère. »

Nous ignorons ce que furent les dernières années d'Amenhetep. Son cas, bien qu'incomplètement connu, nous permet de comprendre comment se préparent les usurpations prochaines de Herihor à Thèbes, de Smendès à Tanis : ambition résolue d'un homme énergique, déjà puissant par ses fonctions, assuré de l'appui de mercenaires étrangers. De tels concours de circonstances expliquent la plupart des révolutions dynastiques en Égypte.

Herihor général, premier prophète et vizir

Un nouveau venu recueillit les fruits des intrigues d'Amenhetep. Vers le début de Ramsès IX apparaît Herihor, dont l'origine nous est inconnue, mais qui porte des titres significatifs : « directeur du Sud et du Nord, général des armées du Sud et du Nord, vizir, préfet de la ville, fils royal de Koush, Premier prophète d'Amon. » A part le degré initial d'ordination, ce n'est pas un prêtre de carrière, mais essentiellement un général : son grade *mer mâshâ our* est le même que portait un pharaon usurpateur de la XIIIe dynastie ; sa carrière rappelle aussi celle d'Horemheb, à la fin de la XVIIIe.

Dès l'an 5 de Ramsès XI, Herihor, nous dit Ounamonou, est « Seigneur » à Thèbes, comme Smendès l'est à Tanis. C'est au temple de Khonsou, à Karnak, que nous trouverons les étapes de sa marche vers le trône. De cet édifice, Ramsès III avait construit le sanctuaire ; Herihor, « directeur des travaux du roi, » fut chargé, par Ramsès XI, de bâtir l'hypostyle, la cour et le pylône. Aussi l'a-t-on figuré assumant les fonctions religieuses — qui, normalement, étaient réservées au roi — aussi

souvent que son maître Ramsès XI ; une dédicace proclame même : « Herihor a fait ce temple en monument de lui-même à Khonsou. » Enfin, sur les murs de la cour, la situation de Herihor se révèle pleinement ; voici le protocole de l'usurpateur qui inscrit dans un premier cartouche son titre professionnel : « Le roi du Sud et du Nord, *Premier prophète d'Amon*, fils de Râ, *Herihor Si-Amon*. » Le dieu Khonsou lui promet : *vie, santé et force*, souhait qu'on n'adressait qu'aux rois régnants : le clergé de Thèbes a mis au service de son pontife tout le pouvoir spirituel de ses dieux.

II

La XXIe dynastie (1090-950)

Rapports des pharaons de Tanis et de Thèbes

Smendès et Herihor ont laissé peu de traces de leurs règnes.

A Thèbes, point de monuments de Herihor après son avènement. Nous avons dit que le comput officiel reste daté par les années de Smendès. Après des inondations dans le temple de Louqsor, 3 000 hommes furent envoyés aux carrières de Gebeleïn pour chercher des blocs de grès, afin de réparer le quai : Smendès signe les ordres d'expédition. Herihor mourut ; son fils Piânkhi lui succéda comme Premier prophète, mais non comme roi ; Panezem, fils de Piânkhi, devient à son tour pontife de Thèbes, et complète les constructions du temple de Khonsou. Bientôt, il épouse Makarâ, fille de Psousennès Ier, lequel avait succédé à Smendès, son père, comme roi de Tanis et de l'Égypte entière. Par ce mariage, Panezem acquiert des droits au trône : en effet, à la mort de Psousennès Ier, il devient le roi Panezem Ier. Désormais, la royauté restera dans la famille de Herihor, unie à la famille de Smendès.

Par contre, Panezem Ier abandonne le pontificat thébain à son fils aîné Masaharta, et, par la suite, à son second fils, Menkheperrâ. A leur tour, les fils de ce dernier, Smendès et Panezem, remplirent la charge, qui, vers la fin de la dynastie, est encore aux mains d'un Psousennès, fils du dernier Panezem. Avec le pontificat, la branche cadette de la famille de Herihor garde l'administration religieuse, civile, militaire de la Haute-Égypte, d'Éléphantine à Sioût, et probablement de la Nubie jusqu'à Napata. C'est pourquoi, malgré l'alliance matrimoniale entre Thèbes et Tanis, les Deux Terres restèrent effectivement séparées.

Quant aux pharaons tanites, nous ne savons presque rien de leur existence.

Quoique leurs règnes n'aient pas été courts, ils n'ont guère laissé, de leur passage à Thèbes, que des cartouches isolés, généralement regravés sur des monuments antérieurs. Psousennès Ier a, de même façon, usurpé les sphinx dits des Hyksôs, à Tanis ; Siamon a gravé son nom sur des obélisques de Ramsès II : aucune construction importante ne témoigne d'une activité personnelle, sauf à Tanis qui reçoit des embellissements et un grand mur d'enceinte.

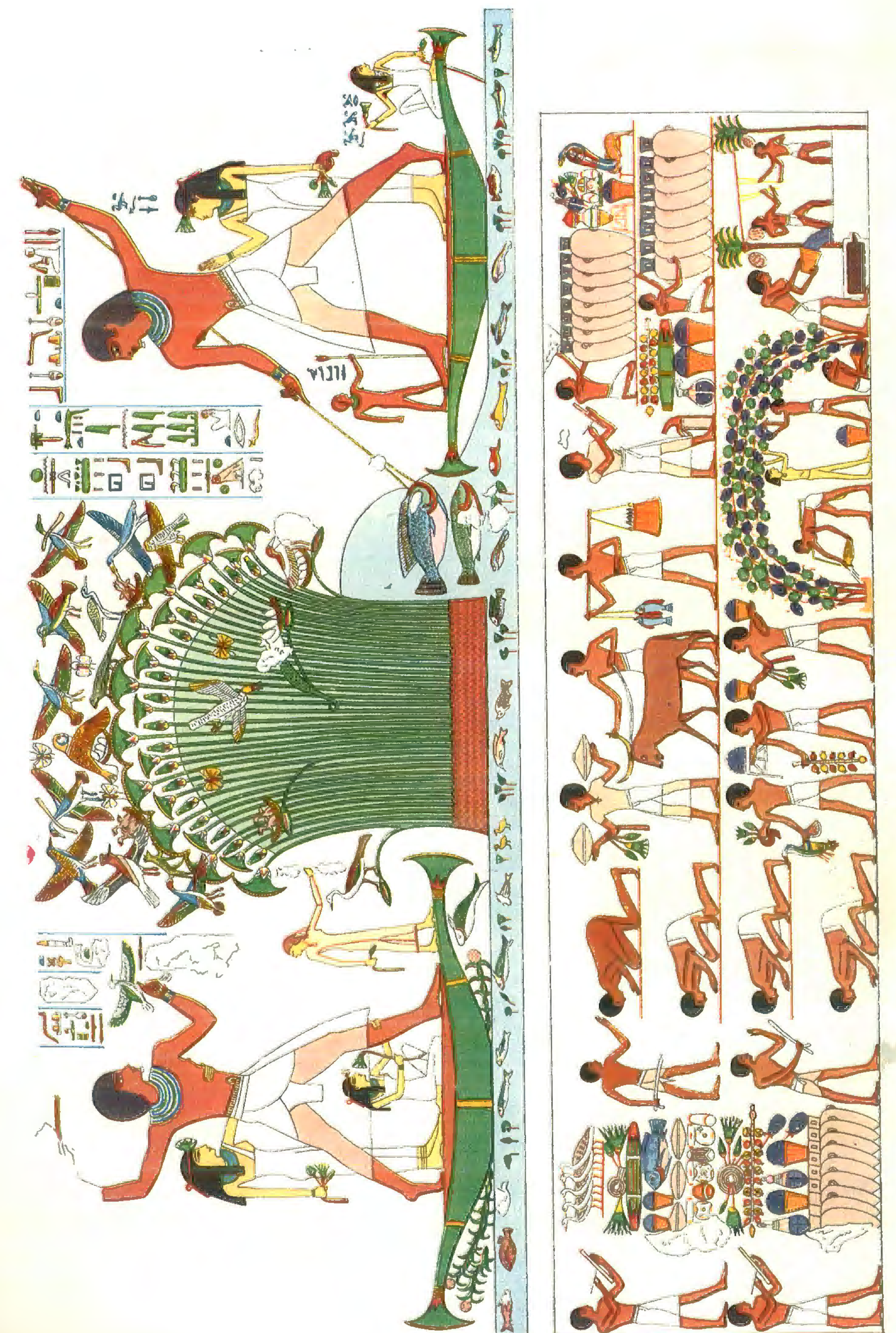
PRESTIGE DES PONTIFES THÉBAINS

En fait, l'autorité morale qui prévaut est celle des prêtres d'Amon. Les rares textes de l'époque se rapportent aux événements de la vie à Thèbes ; la plupart mentionnent l'intervention des oracles d'Amon et de Khonsou. Toute décision importante est soumise aux statues de ces dieux : on leur présente soit les personnes, qu'il s'agit de départager, soit des plaidoyers, des rapports, pour ou contre, entre lesquels il faut choisir. Le dieu répond en hochant la tête, car les statues étaient parfois articulées ; ou bien les porteurs de la barque divine savaient incliner l'effigie au moment voulu. L'oracle était parfois prononcé par la voix du dieu, en l'espèce celle d'un prêtre : à Louqsor et dans les temples de basse époque, on voit encore les cachettes ménagées dans les murs, d'où un officiant dissimulé énonçait la réponse sollicitée.

Voici quelques cas où les statues intervinrent. Le pontife Menkheperrâ dut combattre l'hostilité d'une faction à Thèbes, en l'an 25 de Panezem Ier : les mutins furent déportés à l'oasis d'El-Khargeh ; à la fête d'Amon, le jour du Nouvel An, la statue s'inclina pour approuver un projet d'amnistie en faveur des exilés (1). Quand des décès se produisaient dans la famille pontificale, Amon promulguait des décrets « pour rendre divine l'âme des défunts ». Sur la momie d'une épouse de Panezem, le grand prêtre, on a retrouvé tel décret, précédé d'un hymne à Amon, d'un caractère tout dogmatique : l'adoration naïve des vieux temps fait place aux spéculations métaphysiques sur le rôle d'Amon démiurge, créateur spirituel de l'Univers, promoteur de l'ordre et de la justice dans le monde. C'est comme le *credo* de la théocratie thébaine.

Amon se préoccupa, sans doute, de rendre aux momies des pharaons thébains le repos éternel, car nous voyons ses pontifes mettre fin au pillage des hypogées royaux. En l'an 17 de Psousennès Ier, Panezem étant grand prêtre, les momies d'Aménophis Ier, Ramsès II et III, furent visitées, restaurées, enlevées de leurs tombeaux et déposées dans celui de Séti Ier ; mais, l'an 16 de Siamon, ces cadavres

(1) Stèle dite Maunier, au Louvre.



CHASSE, PÊCHE AU MARAIS ET VENDANGES.
(Tombeau thébain.)

furent transférés chez la reine Inhâpi. Nouveau déménagement sous Psousennès II : on choisit, comme dépôt funéraire, un vieux tombeau d'Aménophis Ier, qui restait vide au pied de la falaise dominant Deir el-Bahari. De là, un couloir taillé dans le roc conduisait à un réduit profond, que nous appelons : le puits de Deir el-Bahari. Sous le grand prêtre Ioupouti, de la dynastie suivante, on y entassa pêle-mêle la plupart des momies royales, parfois dans des cercueils d'emprunt, et ce qui restait du mobilier funéraire. Une dernière inspection fut faite en l'an 11 de Sheshonq Ier (vers 939) ; après quoi, nul ne dégagea le couloir d'accès avant les fouilleurs clandestins qui en montrèrent le chemin à Maspero, en 1881. Les procès-verbaux des déménagements successifs sont inscrits et datés sur les sarcophages et linceuls : témoignage attristant de l'insécurité générale, puisque les prêtres d'Amon ne purent soustraire aux mains des voleurs les corps sacrés des pharaons qu'en les enfouissant dans une cachette anonyme et sans gloire (cf. p. 468).

THÈBES, CONSERVATOIRE DES RITES SACRÉS Tandis que les capitales administratives seront successivement Tanis, Bubastis, Saïs, Sebennytos, au cours des siècles suivants, Thèbes reste le conservatoire des rites sacrés du sacerdoce et de la royauté. La puissance des oracles et décrets d'Amon, étant toute spirituelle, échappait aux vicissitudes politiques. Si les pontifes n'y ont pas *régné*, leur autorité morale était plus forte de pouvoir se passer du prestige des armes. Nous voyons les grands prêtres dégager, en quelque sorte, ce qu'il y avait de plus sacré dans le pouvoir royal : l'exercice du culte, les rapports quotidiens avec les dieux ; et ils en gardent le privilège personnel. A cet égard, ils prennent, dans les temples de Haute-Égypte, la place du roi qui vit au Delta et regagnent en puissance spirituelle ce qui leur échappe d'autorité matérielle.

De même, leurs épouses se substituent aux reines absentes, dans une des attributions essentielles de la femme du roi.

LA FEMME DU DIEU, ADORATRICE DU DIEU On se souvient que, depuis la XVIIIe dynastie, la reine était appelée « femme du dieu, adoratrice du dieu ». Qu'elle fût l'épouse sur terre d'Amon-Râ, les tableaux de Deir el-Bahari et de Louqsor, où nous voyons Amon-Râ procréer Hatshepsout et Aménophis III, le démontrent clairement. Un tel rôle assurait à la reine la première place dans l'intimité du dieu, et un rôle de premier plan dans le sacerdoce. Voici comment Lefebvre le définit : « La divine épouse d'Amon était, de droit, la supérieure générale de tout

le clergé féminin de Karnak, qu'elle dirigeait sans doute au cours des cérémonies, agitant elle-même le sistre, chantant pour réjouir le dieu, et portant des fleurs. Elle avait une « maison », administrée par un majordome, des magasins et ateliers de fabrication, dirigés par un intendant. Elle disposait aussi de revenus considérables, consistant en provisions et céréales, que surveillait un « chef du double grenier de la maison de la femme du dieu », des troupeaux, dont un scribe tenait la comptabilité, des champs, avec un personnel de cultivateurs. Elle avait enfin un trésor ».

Après le schisme d'El-Amarna, le titre est plus rarement attribué aux reines de la XIXe dynastie, moins souvent encore à celles de la XXe.

Lorsque la cour prit l'habitude de résider à Per-Ramsès et Tanis, l'absence de la reine privait Amon de son épouse terrestre : dès lors, ce fut la femme du Premier prophète qui devint « femme du dieu » ; ce titre colora d'un prestige royal les noms de « première concubine d'Amon » et de « chanteuse d'Amon » qui lui étaient déjà réservés. Ainsi, tandis que le Premier prophète assumait le rôle du roi à Thèbes, sa femme commençait à usurper les prérogatives les plus intimes de la reine auprès d'Amon.

Nous verrons que les rois bubastites ne voulurent pas tolérer cette nouvelle usurpation. Maspero suppose qu'il existait à Thèbes des « filles de Ramsès », parallèlement à ces « fils de Ramsès » dont nous avons parlé : c'était « comme une réserve de reines en disponibilité, où chaque roi nouveau venait chercher une ou plusieurs femmes pour légitimer son pouvoir et assurer à ses enfants le droit héréditaire ». Que cette hypothèse soit juste ou non, il n'en est pas moins vrai que Makarâ, épouse de Panezem Ier, est « femme, adoratrice du dieu » à Thèbes ; que Karama, épouse de Sheshonq Ier, et Karomama, épouse de Takelot Ier, rempliront les mêmes charges. Ces reines résidaient à Thèbes, et non dans le Delta, y possédaient de grands biens, et partageaient l'autorité du premier prophète, au détriment de la femme de celui-ci. En l'absence des rois, leurs maris, qui résidaient à Tanis ou à Bubastis, elles sauvegardèrent dans la Thébaïde le prestige du pharaon, bénéficiant aussi de l'autorité qu'on attachait à la tradition matriarcale. Par la suite, le rôle de la reine (ou de la princesse) « femme du dieu » se développa au point de faire de celle-ci une régente de la Haute-Égypte.

III

LA XXIIe DYNASTIE BUBASTITE (950-730)

LES CHEFS LIBYENS USURPENT LA ROYAUTÉ Vers 950 apparaissent sur le trône, à Bubastis, des chefs libyens, dont Manéthon forme la XXIIe dynastie qui compte neuf rois (1). Trois noms seulement sont conservés par ses abréviateurs : Sesonchosis, Osorthon en tête, et Takelothis, au sixième rang. Sur les monuments, on retrouve les cartouches de Sheshonq Ier, d'Osorkon Ier, et d'un Takelot, aux mêmes places. D'autres rois, de noms analogues, sont d'un classement incertain (voir le tableau). A la fin de la dynastie, nous voyons surgir des dynasties parallèles : la XXIIIe à Tanis, la XXIVe à Saïs, la XXVe en Éthiopie. La désorganisation de l'Égypte est telle que, seule, l'époque funeste des Hyksôs montre un pareil morcellement de l'autorité royale.

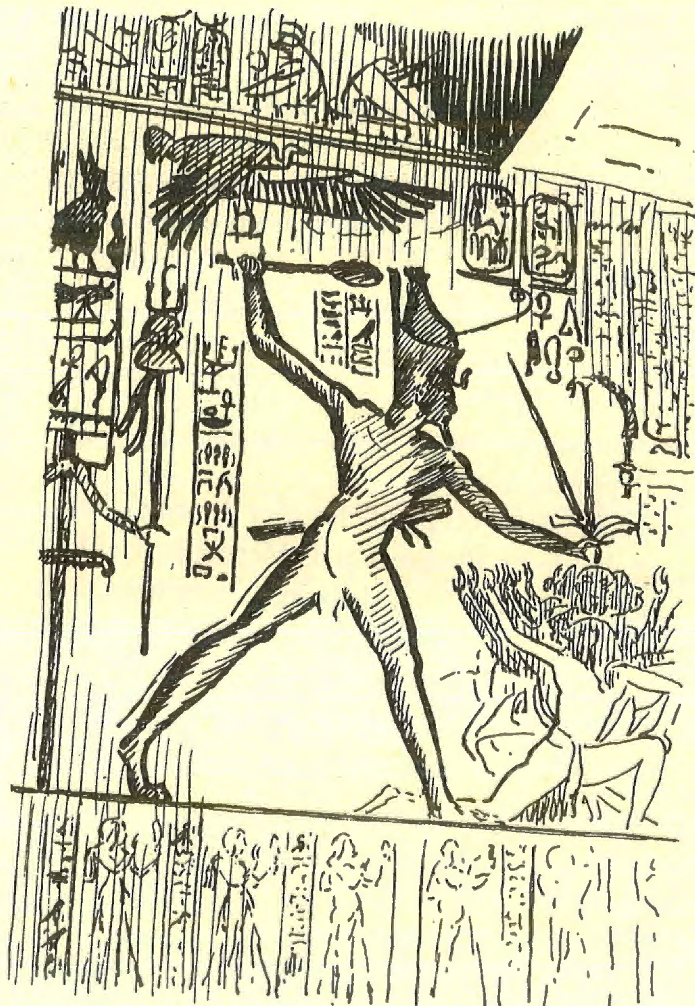
Le fait nouveau, c'est que tous ces rois rivaux ou parallèles sont des *chefs libyens*, issus des commandants de mercenaires, établis en Égypte depuis Mernephtah et Ramsès III. Les guerriers, jusqu'ici distancés par les prêtres thébains, s'emparent, à leur tour, de la royauté. Circonstance aggravante : ils ne peuvent maintenir la monarchie unifiée ; ils acceptent le retour à la féodalité militaire, et à la monarchie morcelée.

LA CLASSE MILITAIRE DEPUIS LES RAMSÈS Parallèlement à la classe sacerdotale — dont nous avons vu les progrès — les guerres des Thoutmès et des Ramsès avaient fait surgir une classe militaire. Pour les généraux et officiers,

(1) XXIIe ET XXIIIe DYNASTIES PARALLÈLES

MONUMENTS	MANÉTHON *XXIIe dynastie de rois bubastites*		DATES APPROXIMATIVES
Sheshonq I	Sesonchosis		950
Osorkon I	Osorthon		
Takelot I	... } Trois		
Osorkon II	... } autres	*XXIIIe dynastie de rois tanites*	
Sheshonq II	... } rois		870-65
Takelot II	Takelothis	Pétoubastis	
Takelot III	... } Trois	Osorkon (III)	
Paimi	... } autres	Psammous	
Sheshonq IV	... } rois	Zet	730

les pharaons avaient constitué des terres en majorats, transmissibles d'aîné en aîné, dotés d'immunités : d'où l'existence d'une « noblesse militaire » influente. Quant aux hommes de troupe, ils formaient des milices nationales : « ceux qui vivent en soldats » *(ânkhou m meshâou)* ou les « combattants » *(âhâtiou)*; le service militaire était la redevance due à l'État, en échange des terres domaniales qu'ils cultivaient avec leurs familles, situation privilégiée par rapport aux paysans du commun; d'où l'existence d'une population de miliciens héréditaires. Ramsès II, dans le récit de Pentaour, rappelle la sollicitude des pharaons vis-à-vis de ces « guerriers » : ils ne paient pas d'impôt; leur existence est celle de propriétaires libérés *(nemhou)*, à condition de servir à l'armée.



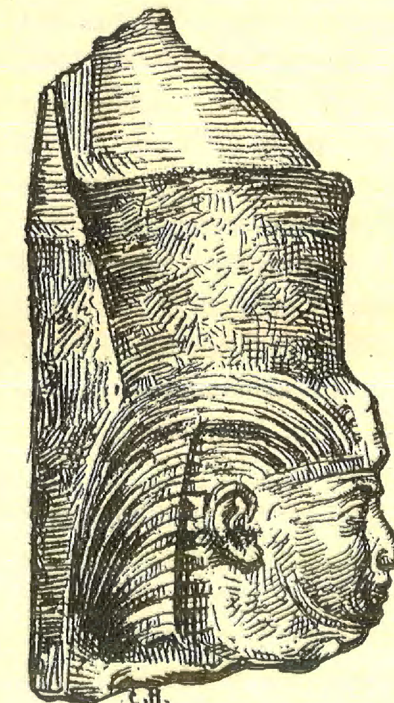
RAMSÈS III SACRIFIE DES CHEFS LIBYENS (MÉDINET HABOU)
(J. Braemer).

Les « gardes nationales », à toutes les époques, perdent rapidement l'esprit militaire. Dès le temps de Ramsès II, il avait fallu décupler l'effectif des troupes de choc, composées de mercenaires nubiens (les Mazoi), libyens, asianiques (Shardanes), cananéens (Nalouna). Sous Mernephtah, l'Égypte dut accepter l'installation dans le Delta des *Robou* et *Mâshaouasha;* Ramsès III accueillit d'autres contingents. Les mercenaires étrangers ne tardèrent pas à constituer la principale force guerrière, prête à servir le plus offrant. Herihor a dû son succès au fait qu'il était « général des armées du Sud et du Nord et commandant des troupes étrangères ». Le jour était proche où les chefs libyens

utiliseraient, pour leur propre fortune, les armées dont ils disposaient. Nous allons voir l'arrivée au pouvoir, dans diverses villes, de ceux qu'on appelle à cette époque « les grands chefs des Mâ », abréviation pour désigner les Mâshaouasha, venus de Libye.

LA FAMILLE DE SHESHONQ

Au temps de Panezem II, un grand chef des Mâ, nommé Sheshonq, consacre une stèle en Abydos, en remerciement d'un jugement favorable rendu par la statue d'Amon. Ce Sheshonq était tout-puissant à Hérakléopolis, comme chef des milices libyennes et père-divin dans le clergé du dieu local Hershef; Amon lui confirme ses biens et lui promet la transmission du pouvoir à son fils, car le dieu veut « favoriser Sheshonq et toutes ses troupes ». Or, une stèle du Sérapéum nous apprend qu'un arrière-petit-fils dudit Sheshonq, nommé Harpasen, vivait encore à Hérakléopolis, en l'an 37 du dernier roi de la XXIIe dynastie, Sheshonq IV, son propre cousin : aussi le tableau généalogique de cette famille, apparentée au roi, nous est-il retracé sur ce petit monument.



SHESHONQ Ier
(Mme C. Hanotaux).

Nous constatons que la famille remontait à quinze générations avant Harpasen. Le fondateur était un chef des Tehenou, nommé Bouyouwawa, établi à Hérakléopolis au temps de Herihor; le cinquième descendant est ce Sheshonq, à qui Amon donne sa faveur. A partir de celui-ci, les femmes de la famille sont qualifiées « mères de roi » : en effet, le petit-fils du favori d'Amon devient, à Bubastis, le roi Sheshonq Ier, dont les enfants règnent à leur tour jusqu'à Osorkon II; après quoi, leur descendance revient à Hérakléopolis.

Ainsi, la famille des Sheshonq prend la royauté et, d'autre part, reconstitue la principauté d'Hérakléopolis, ancienne ville royale qui a toujours exercé une hégémonie sur la Moyenne-Égypte. Vers 950, la Vallée nous apparaît divisée en trois zones d'influence : le Delta, aux rois de Tanis; la Moyenne-Égypte aux grands chefs d'Hérakléopolis; la Haute-Égypte, jusqu'à Sioût, aux prêtres d'Amon thébain.

SHESHONQ Ier ET LA FÉODALITÉ MILITAIRE Nous ignorons comment Sheshonq Ier prit le pouvoir à Bubastis, mais nous savons que l'usurpateur régularisa sa situation en faisant épouser Makarâ, la fille de Psousennès II, par son propre fils, Osorkon Ier, qui acquit ainsi des droits héréditaires à la couronne.

La royauté libyenne signifie le triomphe des guerriers libyens et l'occupation de l'Égypte, en aval de Sioût, par ceux que l'on appelait les grands chefs des Mâ; ils s'installent en maîtres, comme le feront les féodaux Normands en Angleterre, et les Mameluks en Égypte. Villes et forteresses sont aux mains des « généraux qui portent la plume (libyenne) »; les meilleures terres sont distribuées aux Mâ qui relèguent les anciennes milices au rôle de paysans cultivateurs. Lisez ce que Diodore écrit de Sesonchosis, qui est notre Sheshonq Ier : « Il fit une élite des hommes les plus robustes et se composa une armée digne de la grandeur de ses entreprises. Il leva ainsi 600 000 fantassins, 24 000 cavaliers et 27 000 chars de guerre (1). Il partagea le commandement avec ses compagnons de jeunesse, tous exercés dans les combats, pleins de bravoure, au nombre de plus de 1 700. Sesonchosis (2) leur avait donné les meilleures terres, afin qu'ils eussent des revenus convenables, et que, se trouvant à l'abri du besoin, ils pussent se livrer tout entiers à la guerre. » Ailleurs, Diodore confirme que « le tiers du sol était affecté aux guerriers et à tous ceux qui sont sous les ordres des chefs de la milice », — les deux autres tiers restant aux mains de Pharaon et des prêtres.

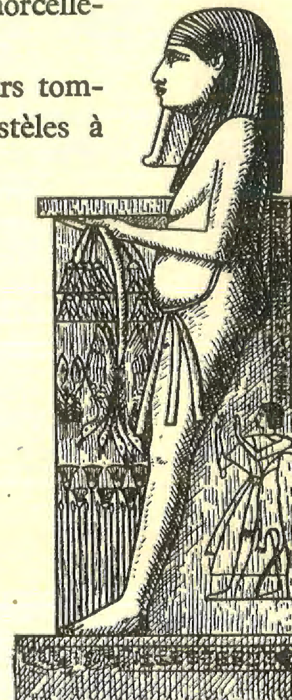
Les textes hiéroglyphiques confirment, en général, ce qu'Hérodote avait encore vu de ses yeux au cinquième siècle : « Avec les prêtres, seuls les guerriers ont reçu de tels privilèges. Chacun des guerriers possède, exempts d'impôts, 12 arpents (aroures) d'excellente terre... Dans les nomes du Delta central et occidental, le peuple appelle ces guerriers des *Hermotybies;* ils sont au nombre de 160 000. Dans le Delta oriental et la Vallée, on les appelle *Kalasiries;* ils sont au nombre de 250 000. Aucun d'eux n'a appris d'autre métier que celui des armes; ils se les transmettent de père en fils. Tous les ans, 1 000 Kalasiries et 1 000 Hermotybies forment la *garde du roi.* A ceux-ci, outre leurs terres, on donne, chaque jour, 5 mines de pain cuit, 2 mines de viande de bœuf, et 4 coupes de vin (3). » Comme l'a montré Spiegelberg, *Kalasirie* transcrit un mot *Kailiasheriou* qui désignait, à l'origine, l'infanterie mercenaire libyenne.

Les résultats de cette colonisation militaire apparaîtront dans la description de l'Égypte que nous fera le roi éthiopien, Piânkhi, vers 725 : dans le Delta il

(1) I, 54; les chiffres sont manifestement exagérés.
(2) Certains manuscrits portent ici le nom Sésostris, par erreur des scribes.
(3) II, 168.

trouve trois rois à cartouches et quinze grands chefs des Mâ. Jamais l'Égypte n'a mieux connu qu'à cette époque la féodalité militaire : c'est d'après ce tableau que nous pouvons imaginer ce que fut, avant l'an 2000, pareil morcellement social, au début du Moyen Empire.

Les familles libyennes ont laissé peu de traces, car leurs tombeaux manquent; seuls, quelques petits bronzes et des stèles à généalogies nous montrent l'aspect des guerriers et énumèrent leurs noms. Par contre, des récits populaires, dans le ton de nos romans de chevalerie, décrivent les rivalités de chefs à chefs, les tournois, les passes d'armes; il n'y est question que de belles épées, d'armures de bronze et d'or, de chevaux, de talismans; voilà ce qui charme les grands de l'époque, épris, pour la première fois, de goûts guerriers : on voit bien que ce sont des étrangers (1); obsédés par la pratique des armes et des sports, ils ne se piquent guère de goûts intellectuels.



STATUE DU NIL DÉDIÉE PAR SHESHONQ II (J.-J. Clère).

Le niveau de la mentalité baisse : c'est dans la sorcellerie et la magie que mettent leur foi ces guerriers exposés aux aléas des guerres civiles, aux attentats criminels, aux dangers de la route, serpents, scorpions, crocodiles. Jamais on n'usa autant de talismans, phylactères, grimoires magiques contre les esprits et les animaux malfaisants, qu'à l'époque de ces illettrés à vie hasardeuse : de là les papyrus magiques et les stèles d' « Horus sur les crocodiles », préservatifs réputés efficaces contre tous accidents qui pouvaient assaillir ces aventuriers, qui professent le mépris des lois et des gendarmes.

RAPPORTS DES LIBYENS AVEC THÈBES Les prêtres thébains pouvaient, seuls, battre en brèche, par leur autorité morale et leur richesse foncière, les féodaux libyens. Aussi Sheshonq Ier les traite-t-il avec une prudence avisée. Dans le Delta et en Moyenne-Égypte, il réserve à des membres de la famille royale les pontificats de Phtah, à Memphis; de Hershef, à Hérakléopolis. A Thèbes, dès l'an 5, le Premier prophète est Ioupout, propre fils de Sheshonq; il commande aussi la « grande armée du Sud ». La Thébaïde garde ses limites administratives; l'oracle

(1) Voir MASPERO, *Contes populaires*, p. 230-280 : les romans, écrits en démotique, qu'il désigne sous les titres : *L'emprise de la cuirasse, L'emprise du trône.*

d'Amon continue de légiférer ; les milices indigènes et les Mazoi restent en possession de leurs champs ; il n'y a pas de « chef des Mâ » en amont de Sioût. Nous voyons le roi Osorkon II, lors de sa fête Sed à Bubastis, renouveler pour Amon-Râ ses chartes d'immunité : « J'ai protégé Thèbes en sa longueur et sa largeur ; elle est sainte et réservée à son Seigneur. Aucun inspecteur de la Maison du roi ne peut y circuler ; sa population est dotée d'immunités pour soixante ans, de par le grand nom du dieu bon. »


OSORKON II
(J.-J. Clère).

La Thébaïde était donc aux mains des prêtres thébains, mais non des soldats libyens : raison de plus pour n'en point faire un apanage héréditaire. Après Ioupout, le roi Osorkon Ier reprit ce fief et le confia à son propre fils Sheshonq, né de la princesse tanite Makarâ. Or, ce fils étant, par hérédité maternelle, plus « légitime » que son propre père, essaya-t-il de prendre le cartouche royal. Il fut mal reçu à Thèbes même, puisque dans une prière à Amon, il sollicite « la faveur de s'asservir la terre du dieu ». D'ailleurs, il ne put implanter l'hérédité dans sa descendance : à sa mort, Osorkon II désignera, comme pontife thébain, son propre fils Nemrod.

Par contre, l'oasis d'El-Khargeh n'avait pas échappé à la féodalité libyenne : nous y voyons un chef des Mâ demander à l'oracle de Soutekhou, dieu du Désert, la solution d'un procès relatif à une citerne.

INTERVENTION EN PALESTINE Depuis la mort de Ramsès III, les Égyptiens n'avaient pu maintenir de garnisons en Palestine (1). Le onzième siècle est l'époque où les Israélites progressent contre les Cananéens et les Philistins, et fondent leur royauté nationale, avec Saül et David.

Dans le souvenir des Cananéens, l'Égypte restait une puissance formidable. La Bible nous apprend qu'un des princes d'Édom, que David avait dépouillés, Hadad, s'était réfugié, tout jeune, auprès de Pharaon « qui lui donna pour épouse la sœur de sa propre femme, la reine Tahpenès ». Hadad eut un fils, qui fut élevé à la cour d'Égypte (2). Lorsque David mourut, Hadad redevint roi d'Édom et fit sa paix avec Salomon. Pharaon était entré, lui aussi, en Canaan, et avait enlevé

(1) Voyez ce que nous apprend le récit de Ounamonou (p. 365) sur la situation des Égyptiens en Palestine et Phénicie.
(2) I, *Rois*, XIX, 15.

la ville de Gézer ; plus tard il la donna en dot à une de ses filles qu'il maria avec Salomon (1). Quel est ce « Pharaon » ? La Bible ne le nomme pas, les sources égyptiennes sont muettes. Comme il est antérieur à Sheshonq, qui combattra la politique de Salomon, on suppose que ce fut Psousennès II, dernier roi de la XXIe dynastie (avant 950).

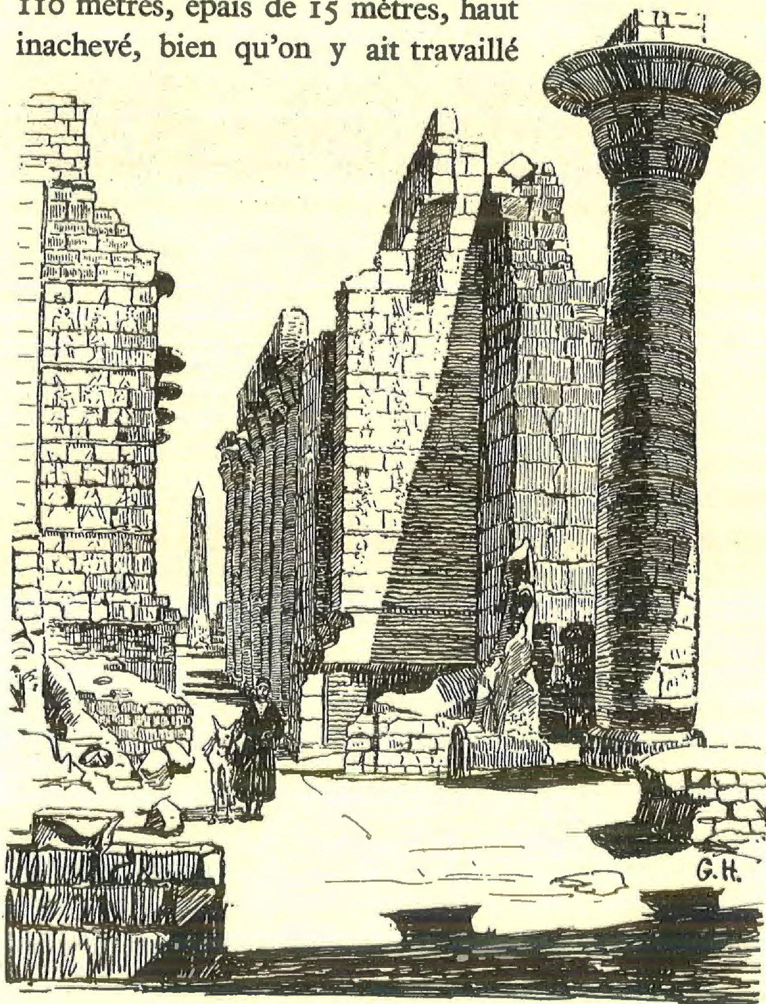
Les belliqueux rois libyens allaient trouver l'occasion de reprendre pied en Palestine, à la faveur du schisme qui divisa les fils de Salomon et les tribus d'Israël et Juda. Jéroboam, ennemi de Salomon, avait trouvé asile auprès de Sheshonq, le Schischak de la Bible (2) ; après la mort de Salomon, le transfuge est acclamé roi d'Israël, tandis que Juda reste fidèle au fils de Salomon, Roboam. Or, en l'an 5 de Roboam (vers 926), « Schischak, roi d'Égypte, monta contre Jérusalem. Il prit les trésors de la maison de l'Éternel et les trésors de la maison du roi ; il prit tout ! Il prit tous les boucliers d'or que Salomon avait faits (3). » Sur cette campagne, aucun récit égyptien ; à peine une allusion « à un grand carnage », dans une stèle de Karnak ; un fragment de cercueil donne encore le nom d'un officier « compagnon du roi Sheshonq en ses campagnes au pays de Rezenou ». Par contre, un beau relief, au mur sud de la grande hypostyle à Karnak, montre Sheshonq Ier empoignant les chevelures de prisonniers cananéens et brandissant sur les têtes la masse d'armes, par devant Amon qui lui tend le glaive de victoire et tient enchaînées cinq files de 65 pays captifs. Avec les bourgades d'une autre liste, 156 noms figurent à ce tableau de victoire impressionnant ! Parmi les prisonniers, voici le pays de Juda ; mais il n'est plus question du Naharina, de Carchémish, ni de Qadesh.

Victoire sans lendemain, qui rendit cependant quelque lustre en Phénicie aux partisans de l'Égypte. On a retrouvé à Byblos une statue d'Osorkon Ier, avec une dédicace attestant — en écriture phénicienne — la fidélité du roi byblite Elibaal. A Bubastis, Osorkon II se vante d'avoir subjugué le Rezenou, de même qu'à Karnak, Sheshonq Ier se prétend vainqueur du Mitanni,... royaume qui n'existait plus depuis quatre siècles...

BUTIN RAMENÉ EN ÉGYPTE, CONSTRUCTIONS DANS LES TEMPLES Du moins les Libyens avaient-ils prouvé leur valeur militaire ; Sheshonq surtout ramena un butin immense, qui permit de reprendre des constructions gigantesques dans les temples.

(1) I, *Rois*, XIX, 16.
(2) I, *Rois*, XI, 40.
(3) I, *Rois*, XIV, 26.

A Karnak, avec son fils le pontife Ioupout, Sheshonq Ier trace le plan d'une immense cour (1), longue de 103 mètres sur 84 de large, par devant la grande salle hypostyle. Elle était jalonnée, vers le Nil, par un pylône (no 1), large de 110 mètres, épais de 15 mètres, haut de 50 mètres, qui reste inachevé, bien qu'on y ait travaillé encore sous les Ptolémées. Ce fut la porte d'entrée terminale du grand temple d'Amon : les Libyens avaient tenté de couronner l'œuvre collective de leurs prédécesseurs thébains par une construction à l'échelle de l'hypostyle colossale.



LA COLONNE DE TAHARQA DANS LA COUR DES ROIS BUBASTITES A KARNAK (G. Hanotaux).

Osorkon Ier ne fut pas moins généreux : à Bubastis, on lit le catalogue des statues, vases, mobiliers, parures, d'or, d'argent, de bronze et de lapis, offerts aux sanctuaires d'Égypte dans ses quatre premières années : il y en a au moins pour 2 300 000 *deben*, soit environ trois tonnes. On juge de l'activité des ateliers royaux chargés d'ouvrer ces matières précieuses : ce fut le début d'une renaissance de l'art, surtout pour l'orfèvrerie et la métallurgie, dont témoignent encore de nombreuses statuettes, en bronze décoré d'or, souvent incrustées de pierres rares. Une des rares statues d'Osorkon Ier se voit au musée de Turin.

(1) Cour d'entrée, dite « des Bubastites ».

Bubastis, la ville royale, fort ruinée, n'a pas gardé tous les édifices qui y furent construits. Un temple, bâti par Ramsès II, reçut plusieurs salles nouvelles, entre autres un portique colossal, à l'occasion de la fête Sed d'Osorkon II, en l'an 22 : par ses bas-reliefs, c'est une des sources les plus précieuses pour l'étude des cérémonies de cette fête énigmatique.

GUERRES CIVILES APRÈS 850 Le prestige royal dû à ces victoires disparut, au neuvième siècle, sous les attaques de la féodalité militaire. Une statue d'Osorkon II, retrouvée à Tanis, porte un texte, où s'avoue la crainte qu'inspirent les pontifes de Thèbes, les princes d'Hérakléopolis, et sans doute les chefs des Mâ. Voici la prière qu'adresse à Amon le roi à genoux :

« Puisse ma postérité, — cette semence issue de mes chairs — gouverner (sur le) grand (trône) d'Égypte, (de concert) avec le Premier prophète d'Amon-Râ, les grands chefs des Mâ...., les prophètes du dieu Hershef. Puisses-tu, (ô dieu), établir mes enfants dans les fonctions que je leur ai données ; ne laisse pas le cœur du frère s'irriter contre son frère. Et pour la reine Karoma (ma femme), puisse-t-elle assister devant moi à mes fêtes ! Puissent ses enfants mâles... vivre, et rester à la tête de l'armée, et me faire rapport (sur les affaires du pays) ! »

Les événements réalisèrent les craintes d'Osorkon II. Ses fils, Sheshonq II et Takelot II, ne survivent que par des monuments insignifiants. L'intérêt historique passe à Thèbes où se joue une partie décisive, dont l'enjeu est l'indépendance du Sud entier. Takelot II avait donné le pontificat thébain à un de ses fils, Osorkon, en l'an 12 du règne. Cet Osorkon tint la charge pendant 44 ans : c'est le premier homme d'État de l'époque. Il nous a laissé, sur la porte bubastite de Karnak, un récit de son administration, par années successives, dont les fragments sont les seuls documents officiels sur la fin de la XXIIe dynastie. Dès l'an 15, l'annonce d'une éclipse « où le ciel dévorait la lune » fut le signal d'une insurrection contre le pontife : « Il y eut guerre dans le Sud et le Nord ; on ne cessait de combattre parmi ceux qui étaient ici..., des années passèrent en soulèvements, chacun assaillant son voisin. » Le peuple de Thèbes chassa Osorkon, probablement avec la complicité des Éthiopiens ; lorsque le pontife revint, à la tête d'une flotte de guerre, la statue d'Amon s'avança à sa rencontre. Osorkon interrogea le dieu sur les sanctions à prendre ; l'oracle répondit par une décision de clémence vis-à-vis des rebelles... Amon lui-même désertait la cause de l'autorité !

DYNASTIES CONCURRENTES : LA XXIIIe À TANIS, LA XXVe EN ÉTHIOPIE Au temps des derniers Sheshonq, l'émiettement du domaine et l'abaissement du prestige royal furent tels que plusieurs chefs des Mâ prirent, sans oppo-

sition, le cartouche royal : nous vérifions le fait à Bubastis, Hermopolis, Hérakléopolis et à Tentremou dans le Delta.

Parmi ces « maisons royales », qui transformaient la monarchie en société fédérative, Manéthon distingue comme authentique celle que Pétoubastis fonde à Tanis (ville qu'il abandonnera pour revenir à Bubastis) ; c'est une « XXIIIe dynastie avec quatre rois tanites », lesquels sont Pétoubastis (Padibast), Osorkon III, attestés par des monuments, puis Psammous et Zet, qui n'ont laissé nulle trace. Des témoignages relevés par Legrain à Thèbes, il résulte que ces rois ont régné bien avant 730 (fin probable de Sheshonq IV), et que d'autres personnages à cartouches affichaient leur ambition en Thébaïde et dans le Delta.

Sur les quais de Karnak, des notations de crues, en l'an 16 du roi Petoubastis correspondent à l'an 2 d'un roi Ioupet, inconnu de Manéthon, mais que nous retrouverons dans l'inscription de Piânkhi (*infra*, p. 527). Une statue, qui figure un petit-fils du pontife thébain Harsiesi, fils d'Osorkon III, porte deux cartouches parallèles : celui d'Osorkon III, roi de Tanis, et celui d'un Takelot (III), probablement roi à Thèbes. Ces deux pharaons édifient ensemble, à Karnak, une chapelle dédiée à Osiris ; à leurs côtés figure Seshepenoupet, fille d'Osorkon III, en sa qualité de « femme du dieu Amon » et « adoratrice du dieu ».

Cette princesse sera promue à de hautes destinées et deviendra *régente de Thèbes*, après l'intervention inopinée d'une nouvelle puissance, celle des Libyens du Sud, les rois de Koush. Ils vont constituer la XXVe dynastie éthiopienne, — à son début, parallèle à la XXIIIe de Tanis et à une XXIVe, qui surgira à Saïs, alors que la XXIIe n'avait pas achevé son existence.

En ces années d'anarchie, il y eut, de 730 à 720, jusqu'à quatre dynasties parallèles... De l'excès du mal sortira quelque bien : à l'arrivée des Éthiopiens, le principe d'autorité et d'unité va reprendre vigueur et préparer la renaissance de l'Égypte.

IV

L'Égypte conquise par les Éthiopiens et les Assyriens

Rapports de Thèbes avec Koush Au cours de la XXIe dynastie, la fonction de « fils royal de Koush, directeur des pays du Sud » exercée par les pontifes thébains sous les derniers Ramessides, avait passé aux mains de la « femme du dieu », dont nous avons défini la situation politique. Ceci indique que

la Nubie et Koush étaient encore considérés comme « pays d'Amon, pays de l'or d'Amon », expression usitée dès le Nouvel Empire. Maspero supposait que Herihor avait installé à Napata un membre de sa famille comme premier prophète d'Amon ; en effet, les futurs rois de Koush reprendront un nom insolite, celui de Piânkhi, qui apparaît tout d'abord dans la famille de Herihor. La pénurie des monuments relatifs à Koush nous réduit à l'incertitude.

Sous la XXIIIe dynastie, les textes manquent aussi. On a supposé que les descendants de Herihor, dépouillés du pontificat, à Thèbes, par les fils de Sheshonq, auraient émigré à Napata ; de là, ils auraient suscité les intrigues et les émeutes qui soulèvent la Thébaïde contre le pontife Osorkon. Cette hypothèse est encore sans fondement, ce qui ne signifie pas qu'elle soit inadmissible. Toutefois les fouilles de Reisner à Nûri, nécropole des rois de Napata, ont mis à jour un vase dédié par le général Pashedenbast, fils d'un des rois Sheshonq (II ou III). Il s'ensuit que, vers 800, Napata était encore sous l'influence des Bubastites.

Formation de la XXVe dynastie éthiopienne Cependant, vers 750, apparaît à Napata une famille royale dont les monuments sont continus pendant des siècles. Ces rois : Kashta, Piânkhi, Shabaka, Shabataka, Taharqa, Tanoutamon, vont enlever d'abord la Thébaïde, puis la Moyenne-Égypte et le Delta, aux rois de Bubastis (XXIIIe dynastie) et de Saïs (XXIVe dynastie) ; ils luttent contre les Assyriens jusqu'en Syrie ; bref, leur rôle est tel que Manéthon les reconnaît comme authentiques, et les nomme « XXVe dynastie de rois éthiopiens » (1). Ils se signalent par une humble dévotion vis-à-vis d'Amon-Râ de Napata, qui dirige toutes les affaires de l'État. Ces rois-prêtres représentaient-ils la famille de Herihor, réfugiée à Napata depuis l'avènement des Libyens sur le trône d'Égypte?

Il n'en est rien. Depuis 1915, Reisner, qui a dirigé des fouilles exhaustives à

(1) XXIVe ET XXVe DYNASTIES

MONUMENTS	MANÉTHON — *XXVe dynastie de rois éthiopiens*	MANÉTHON — *XXIVe dynastie*	DATES APPROXIMATIVES
Kashta			750-46
Piânkhi		Bocchoris, saïte	746-716
Shabaka	Sabacon	722-716	716-703
Shabataka	Sebichos		703-689
Taharqa	Tarachos		689-663
Tanoutamon			663 .....

Les dates d'après Reisner.

Napata, a démontré que les rois de la XXVe dynastie sont aussi des Libyens. Les nécropoles d'El-Kourouw et de Nûri, ont gardé les sépultures, en forme de pyramides, de tous les rois éthiopiens. Les momies royales ont disparu, mais un magnifique matériel funéraire, statues, armes, bijoux, est sorti des tombes (actuellement au musée de Boston); d'autre part, le temple de Napata a fourni de très importantes stèles historiques, qu'on a ramenées au Caire depuis 1862.

A El-Kourouw, une nécropole plus ancienne nous permet de faire remonter l'arrivée des Libyens à cinq générations avant le premier roi, Kashta, c'est-à-dire jusqu'à 900 environ. Les tombes ne sont, tout d'abord, que de petites fosses rectangulaires, surmontées de tumuli : ce qu'on y retrouve, pointes de flèches en silex, céramique, perles d'or, dénote une civilisation très en retard sur celle des Thébains, et qui caractérise des nomades libyens. Au contraire, dès le temps de Kashta, les tombes royales sont devenues de petites pyramides, avec les trois divisions classiques, à l'égyptienne, caveau, serdab, chapelle : la cour et l'aristocratie ont donc adopté et rapidement assimilé les usages de la société thébaine, sous l'influence des prêtres d'Amon. Le mobilier funéraire rappelle, maintenant, par la richesse et l'élégance, celui des tombes royales à Thèbes; c'est l'œuvre d'artistes venus à Napata avec les grands prêtres. L'origine libyenne des rois se reconnaît à d'autres détails; l'équipement de chasse et de guerre révèle des princes sportifs, belliqueux, grands amateurs de chevaux : 4 coursiers de Piânkhi, 8 de Shabaka, 8 de Shabataka reposent à côté de leurs maîtres, encore ornés de frontails, colliers, harnachements de bronze et d'argent doré, ce qu'on ne retrouve jamais à Thèbes, car les Ramsès n'étaient pas des cavaliers.

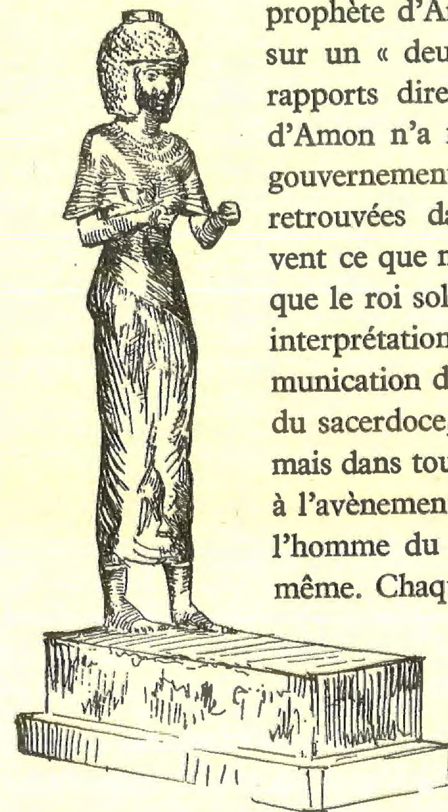
Il s'ensuit que, vers 900, des Libyens du Sud, *Temhou* (1), ont pris possession des provinces égyptiennes de Koush, par un mouvement parallèle à celui des Libyens du Nord, *Tehenou*, qui avaient occupé Delta et Moyenne-Égypte. Les rois de Bubastis et de Tanis ont donc des cousins à Napata : ceux-ci vont devenir leurs rivaux.

LES LIBYENS DE NAPATA, ROIS-PRÊTRES — Le premier chef des Temhou qui prit la royauté, Kashta, avait-il noué alliance avec ce fils de Shesonq III, Pashedenbast, qui commandait l'armée pour les Libyens du Nord? Nous l'ignorons, mais le certain c'est que Kashta dut sa couronne aux prêtres de l'Amon de Napata. En créant un roi, le sacerdoce de ce temple — nommé comme

(1) Une reine, petite-fille de Kashta, porte le titre « grande maîtresse des Temhou ».

Karnak : « Trône des Deux-Terres », — formula, dans toute sa vigueur, la doctrine qui proclamait Amon le vrai souverain de l'Égypte. Sur ce terrain vierge, nulle tradition antérieure ne pouvait contrarier l'ambition des prêtres de tenir en tutelle les nouveaux rois.

Au Gebel-Barqal, le souverain est véritablement roi-prêtre, car il se dit Premier prophète d'Amon. Il se déchargeait des affaires administratives sur un « deuxième prophète d'Amon », gardant pour soi les rapports directs avec la statue du dieu. Nulle part l'oracle d'Amon n'a fonctionné plus régulièrement dans les actes du gouvernement qu'au temple de Napata. Les stèles monumentales, retrouvées dans le sanctuaire en 1862, et qui nous conservent ce que nous appelons les « Annales éthiopiennes », attestent que le roi sollicite l'avis d'Amon en toute occasion importante : interprétation d'un songe, campagnes contre l'Égypte, excommunication des prêtres impies. La volonté du dieu, c'est-à-dire du sacerdoce, était loi suprême, non pas seulement en théorie, mais dans tous les faits de la vie publique; elle s'exerçait surtout à l'avènement du roi. Le pharaon de Napata resta toujours l'homme du dieu et, comme tel, dut être élu par Amon lui-même. Chaque fois qu'un souverain mourait, Amon prenait la régence et il l'exerçait par son prophète, tant que les obsèques n'avaient pas été célébrées. Les cérémonies funèbres achevées, l'armée et le peuple se rassemblaient au pied de la Montagne Pure; les députés des différents ordres de l'État étaient introduits dans le sanctuaire, et là, en leur présence, tous les mâles de la famille royale, les « *frères royaux* », défilaient devant la statue divine : celui qu'elle empoignait au passage était considéré comme le choix d'Amon, et on le sacrait sans tarder. Tel est le rituel, décrit par la stèle de l'Intronisation, pour un roi d'époque postérieure (1). Selon Diodore (III, 5), chez les Éthiopiens, « pour l'élection des rois, les prêtres choisissent les membres les plus distingués de leur classe, et celui qui est *touché* par la statue du dieu, portée en procession solennelle, est aussitôt proclamé roi par le peuple, qui l'adore et le



LA REINE KAROMAMA (LOUVRE)
(Mme C. Hanotaux)

(1) MASPERO, *Histoire*, III, p. 170.

vénère tel qu'un dieu, comme s'il tenait la souveraineté d'une autorité divine ». Bref, la théocratie que Herihor n'avait pu réaliser jusqu'au bout à Thèbes, s'épanouissait pleinement à Napata.

Dès lors, on ne s'étonnera pas que l'Éthiopie, depuis cette époque, revendique l'honneur d'être le centre du pouvoir d'Amon, et émet la prétention, transmise par les historiens grecs, d'être le *pays d'origine de l'humanité*, et spécialement *de la civilisation égyptienne*, — conception qui révèle seulement l'infatigable effort du clergé d'Amon vers l'hégémonie spirituelle.

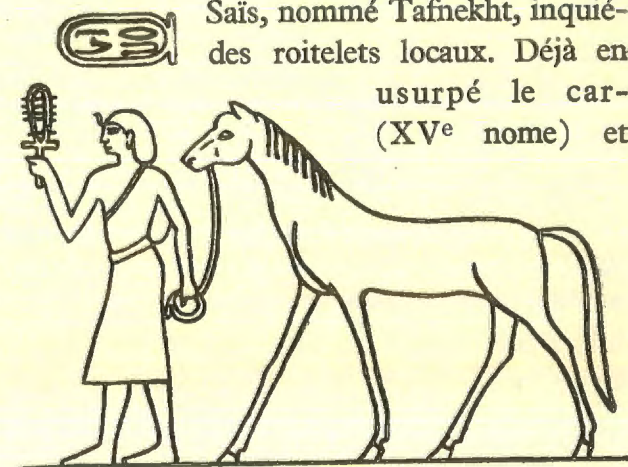
KASHTA PREND LA THÉBAÏDE La force du nouveau royaume résidait dans ses ressources agricoles, ses mines d'or, sa position sur la voie commerciale qui mène du Haut-Nil en Méditerranée. Les fonctionnaires et prêtres égyptiens constituaient les cadres d'une administration et d'une armée vigoureuses, dont le personnel comprenait Libyens et Nègres. On conçoit que les théologiens de Napata aient déterminé les rois de Koush à profiter du désordre en Égypte pour chasser de Thèbes les Bubastites. La vallée du Nil conquise par l'Éthiopie, tel est le renversement des rôles qui se prépare vers 750.

Le détail des faits nous échappe ; toutefois, nous savons que ce fut Kashta qui reprit Thèbes. Une stèle, aujourd'hui à Léningrad, nous montre Kashta agissant en maître dans le temple de Karnak. Il y confirme l'autorité de la fille d'Osorkon III, Seshepenoupet, « femme du dieu, divine adoratrice », qui exerçait la régence en Thébaïde. Quant à la charge de Premier prophète d'Amon thébain, Kashta la laisse sans titulaire : n'en était-il pas de même à Napata ? Ici et là, c'est un prêtre de rang subalterne, un deuxième, parfois un quatrième prophète, qui sera attaché à la personne de la « femme du dieu » pour exécuter ceux des rites qu'une femme était inapte à remplir, à la tête du sacerdoce et de l'administration. Ainsi fut supprimée la rivalité entre le pontificat et la royauté, par transmission à une femme des pouvoirs dont le Pharaon avait appris à se méfier entre les mains d'un pontife. Ce faisant, Kashta n'innove point ; il respecte un état de choses déjà établi par Osorkon III, où il trouve lui-même un intérêt politique. Il accentue son avantage en prenant une précaution significative : Seshepenoupet est tenue d'adopter, comme héritière et fille, sa propre fille à lui Kashta, la princesse Amenardis — dont une belle statue en albâtre, retrouvée par Mariette, fait revivre les formes juvéniles et pures (Caire, n° 930).

En somme, Amon avait reconquis la terre du Sud : à Napata, le dieu gouvernait par le roi libyen ; à Thèbes, il était représenté par sa femme terrestre.

PIÂNKHI CONQUIERT LA BASSE-ÉGYPTE (725) Les Libyens en Thébaïde attendaient l'occasion de descendre vers le Delta ; elle s'offrit au cours du règne de Piânkhi (746-715). Le récit de la conquête de la basse vallée est gravé sur une magnifique stèle (Caire n° 937) retrouvée à Napata, où 169 lignes de texte donnent un tableau précis et pittoresque de la féodalité libyenne du Nord aux prises avec les rois de Koush.

En l'an 21 de son règne, soit vers 725, Piânkhi reçoit, à Napata, un pressant appel de quelques dynastes du Nord qui avaient noué avec lui des négociations. Voici qu'un grand chef des Mâ à Saïs, nommé Tafnekht, inquiétait par son ambition l'indépendance des roitelets locaux. Déjà en Moyenne-Égypte deux chefs avaient usurpé le cartouche : Nemrod à Hermopolis (XVe nome) et Pefnefdoubast à Hérakléopolis (XXe nome). Dans le Delta, un autre roi à cartouche, Ioupet (1), en la cité de Tentremou, faisait concurrence au Pharaon du Nord, Osorkon III de Bubastis. A côté d'eux, voici de nombreux « grands chefs des Mâ », et autres « grands qui portent la plume dans la Terre du Nord », par exemple à Hermopolis parva, à Busiris, à Mendès. Tous ces féodaux redoutent l'ambition coercitive de Tafnekht, qui cependant les entraîne à sa suite. Ce « prince de l'Occident » avait débuté comme chef de Netert (Iséum) ; puis il avait fait de Saïs sa capitale, et occupé les grandes villes, Héliopolis, Memphis, et « l'Occident tout entier jusqu'à Ithet-taoui (Dahshour) », tout en respectant l' « Orient » du Delta, domaine du roi Osorkon III. Des confins du Fayoûm, Tafnekht « remontait vers le Sud : tous les chefs, régents de châteaux, étaient comme des chiens à ses pieds ; aucune ville ou forteresse ne se fermait devant lui. Voici qu'il met le siège devant Hérakléopolis, l'encerclant (comme le serpent qui met) queue en bouche ».


LE ROI NEMROD AMÈNE UN CHEVAL A PIÂNKHI (J.-J. Clère).

Après une attente calculée, Piânkhi envoie contre Tafnekht ses troupes de Thébaïde, puis, à la tête d'une nouvelle armée, descend lui-même par le Nil, de Napata à Thèbes. Il raconte la visite pieuse qu'il rend, de la part d'Amon de Napata, à

(1) Ioupet est probablement le roi qui avait partagé la royauté en Thébaïde ave Pétoubastis, prédécesseur d'Osorkon III, — ou l'un de ses descendants.

Amon de Karnak ; après quoi, il se décide « à faire goûter à la Terre du Nord le goût de ses doigts ». Arrivé à la hauteur d'Hermopolis, « Sa Majesté quitte la cabine de son navire, attelle ses chevaux, monte en char ». La ville était défendue par le roi Nemrod, qui avait passé au parti de Tafnekht. Le siège, jusque-là languissant, devient efficace ; Piânkhi construit une circonvallation, dispose des tours pour que les archers et les « jeteuses de pierres » puissent tuer des hommes chaque jour. Bientôt Hermopolis fut empestée de cadavres, et Nemrod sortit des murs pour implorer la paix, amenant à Piânkhi un beau cheval et un sistre d'or (épisode figuré sur la stèle). Piânkhi inspecta le temple et le palais de la ville et se montra surtout irrité que Nemrod eût laissé souffrir de la faim les chevaux du haras royal. Ici, comme il le fera partout ailleurs, Piânkhi confisque pour son trésor les biens du roi local, et assigne les revenus du dieu local au domaine sacré d'Amon.

Après ce succès, Hérakléopolis fut débloquée ; son roi Pefnefdoubast, vint rendre hommage à son libérateur ; puis on marcha sur Memphis. Sommée de se rendre, la ville ferme cependant ses portes, car Tafnekht était parvenu à y entrer, de nuit, pour donner ses ordres à ses soldats, à ses matelots, à tous les chefs de son armée, qui comptait 8 000 hommes en tout :

« Memphis (déclare-t-il), est pleine de soldats, l'élite du Nord ; elle regorge de blé, d'orge, de toute sorte de grains ; les greniers débordent ; le matériel de guerre (est immense) ; (solide) est la muraille ; le rempart est grand et fait selon toutes les règles de l'art ; le fleuve entoure l'Orient, sans qu'on y trouve de point d'attaque ; les parcs sont pleins de bœufs ; le trésor muni de tout, argent, or, cuivre, vêtements, encens, miel, huile. Quant à moi, je m'en irai, pour faire quelque chose avec les grands du Nord... (Dans peu) de jours, je reviendrai. » Et il monte à cheval, ne se fiant pas à son char ; mais, s'il descend vers le Nord, c'est qu'il a peur de Sa Majesté.

En réalité, Tafnekht allait organiser une armée de secours ; Piânkhi ne lui en laissa pas le temps ; résumons ici le texte de la stèle :

Dès le lendemain, le roi va reconnaître lui-même le front oriental de Memphis. « Le Nil était haut, et, vers le Nord, l'eau montait jusqu'aux murs, les bateaux s'amarraient aux (remparts). Certes, la fortification était redoutable et les soldats échangeaient des propos sur toutes les lois de la guerre (de siège). « Il faudra, disaient-ils, faire un plan incliné, élever le sol contre la muraille, lier des madriers en tours, dresser des mâts-échelles, faire des hunes tout autour... et alors nous trouverons chemin pour nos pieds. » Mais Sa Majesté se met en fureur, comme une panthère, à ouïr ces propos ; elle éclate en paroles violentes, et déclare : « Je prendrai la ville comme une trombe d'eau. » — En effet, au lieu d'attaquer par terre, « il lance des transports chargés de troupes pour attaquer le port de Memphis ; on lui amène tout ce qu'il y avait en fait de barques, chalands, transports ; on les amarre au port de Memphis, leur proue attachée aux maisons. Sa Majesté vint en personne diriger les navires, et il commanda : « A vous ! contre elle ! escaladez les murs, entrez dans les maisons (qui sont) sur le fleuve !... » Ainsi Memphis fut

prise en coup de tempête ; nombreux furent les hommes tués, et ceux qu'on amena, prisonniers vivants, là où se tenait Sa Majesté.

Le lendemain, Sa Majesté envoya des hommes pour protéger les temples du dieu (Phtah) ; il lui appartint de tendre la main sur le sanctuaire des dieux, d'offrir la libation aux parèdres de Hat-Ka-Phtah (1), de purifier Memphis par le natron et l'encens, de mettre des prêtres à leurs places. Puis Sa Majesté passa vers la maison de Phtah (lui-même). Après avoir fait ses purifications dans la Maison du Matin (2), — où on lui fit tous les rites qui sont exécutés pour le roi — il entra dans le temple, pour faire une grande offrande à son père Phtahresinbouf (3), en bœufs, veaux, oies, toutes bonnes choses. — Puis, Sa Majesté alla à son palais (l. 85-98).

Soumission de chefs du Delta : Or, tous les nomes aux environs de Memphis entendirent (nouvelles de cela),... ils ouvrirent leurs forteresses et (les habitants) s'enfuirent, on ne sait où. Mais voici venir le roi Ioupet, avec deux chefs des Mâ, avec tous les commandants de la Terre du Nord, apportant leurs tributs, pour voir les beautés de Sa Majesté. Et on dénombre le trésor et les greniers de Memphis pour le domaine sacré d'Amon, de Phtah et de l'Ennéade divine, dans Hat-Ka-Phtah.

Piânkhi visite Héliopolis : Le lendemain, Sa Majesté passe à l'Orient faire un sacrifice à Atoum dans Kheraou (Babylone), et à l'Ennéade divine, dans le temple de l'Ennéade, dans la nécropole et à ses dieux, en bœufs, veaux, oies... Puis, Sa Majesté s'en alla vers Iounou (Héliopolis), sur cette montagne de Kheraou, par le chemin du dieu Sep. Sa Majesté passe par le camp qui est à l'ouest du bassin de Merti ; faisant sa purification, il se purifia dans le bassin Qebhou, lavant son visage dans le flot du Noun, où le soleil Râ lave sa face (4). Il passa vers la « colline de sables dans Héliopolis » pour faire une grande offrande en face de Râ, à son lever, — en bœufs blancs, lait, myrrhe, encens, tous bois de senteur. Il alla, ensuite, passant vers la maison de Râ, entrant au temple et adorant deux fois. L'officiant en chef adora le dieu, pour que les rebelles soient abattus par le roi. On fit les rites de la Maison du Matin, on prit le vêtement sedeb, et Sa Majesté se purifia par l'encens et la libation ; on lui apporta des guirlandes pour le Hat-benbent divin (5), et on lui amena des fleurs. Montant (sur) l'escalier de la grande fenêtre pour voir Râ dans Hat-benbent (6), le roi lui-même se tint tout seul (devant le naos au sanctuaire), brisant (le sceau) des verrous, ouvrant les deux vantaux, et il vit son père Râ dans Hat-benbent glorieux, et la barque *mânzt* de Râ, et la barque *seqt* d'Atoum (7), puis, ramenant les vantaux, il plaça la terre sigillaire, qu'il scella avec son sceau royal personnel, donnant cette instruction aux prêtres : « Moi-même, j'ai vérifié le sceau : que n'entre ici aucun autre roi, qui pourrait se tenir ici. » — Enfin, le roi entra dans la Maison d'Atoum, et il fit le service de l'encens, en accompagnant la statue de son père Atoum-Khepri, le Grand d'Héliopolis. »

A Héliopolis, Osorkon III vint voir Piânkhi ; à Athribis arrivèrent « les rois et commandants de la Terre du Nord, tous les grands portant la plume... de l'Occident, de l'Orient et du Centre (dans le Delta) : tous offrent leurs trésors, leurs chevaux. Des serments de fidélité sont prononcés par les rois Osorkon, Ioupet et treize grands des Mâ.

Tafnekht s'était réfugié dans les marais du Nord, à Mesed, proche des îles de

(1) Nom du temple de Phtah ; « tendre la main », c'est faire le geste rituel d'offrande.
(2) *Supra*, p. 384.
(3) « Phtah au sud de son mur, » surnom de Phtah à Memphis (comme nous disons : saint Jean hors les murs).
(4) Matarieh et la source du Soleil actuelle *(aïn shams)*.
(5) Sur ces diverses parties du temple solaire, voir *supra*, p. 145.
(6) La chapelle surmontée de l'obélisque massif des temples solaires.
(7) Les barques solaires du matin et du soir.

la mer, après avoir brûlé ses trésors et ses navires. Voici en quels termes cauteleux il implore à son tour la paix :

Apaise-toi, je n'ai pas vu ta face au jour de (ma) honte, mais je ne peux tenir contre ta flamme... Tu n'as pas trouvé ton serviteur (Tafnekht), parce que j'ai gagné les îles de la mer (1), redoutant ta force... Est-ce que tu n'as pas rafraîchi ton cœur (2) par les choses que tu as faites contre moi ? Moi certes, je suis devenu misérable, en vérité... (J'en jure) par ton ka, ta crainte est dans mon sein, ta terreur dans mes os. Je ne m'assieds plus dans la salle de la bière, on ne m'apporte plus de harpe, et je n'ai mangé que du pain dans ma faim, je ne bois que de l'eau pour ma soif (3)... Accepte de prendre mes biens pour le Trésor, mon or, pierres précieuses, les premiers de mes chevaux... Envoie vite un messager, qu'il écarte la crainte de mon cœur. Alors j'irai au temple devant lui et je me purifierai par un serment sacré.

Piânkhi lui dépêche un officiant en chef et le général Pourma. Tafnekht leur remet les présents convenus, se rend au temple, et se purifie en prononçant ce serment : « Je ne transgresserai pas les ordres royaux..., je n'attaquerai aucun chef sans que tu le saches (et l'autorises), j'agirai selon les paroles du roi... » Alors Sa Majesté fut satisfaite en son cœur.

L'ÉGYPTE ENTIÈRE A PIÂNKHI Le Fayoûm avait été conquis par Tafnekht, et Piânkhi, pressé de marcher vers le Nord, n'avait pas reçu son hommage ; voici que le temple de Sebek (Crocodilopolis) ouvre ses portes, et que la ville Aphroditopolis (XXII[e] nome) s'agenouille devant le roi. Il n'est plus un nome qui soit fermé à Sa Majesté. Le lendemain, eut lieu la cérémonie qui consacrait la soumission générale.

Les deux rois du Sud vinrent, ainsi que les deux rois du Nord, avec leurs (couronnes) à uraeus, pour se prosterner devant Sa Majesté, et aussi ces rois et ces chefs de la Terre du Nord, pour voir les beautés de Sa Majesté. Leurs jambes étaient (faibles comme) des jambes de femmes. Ils n'entrèrent pas au palais royal, parce qu'ils étaient incirconcis (4) et qu'ils mangeaient du poisson, ce qui est tabou au palais royal ; mais le roi Nemrod entra au palais royal, parce qu'il était pur et ne mangeait pas de poisson.

Après quoi, Piânkhi chargea ses navires d'argent, d'or, de cuivre, de vêtements, de toute chose de la Terre du Nord, de tout apport venu de Kharou, de tout bois de senteur de la Terre du dieu. Sa Majesté remonte au Sud, le cœur élargi. Tous les riverains se réjouissaient, à l'Occident et à l'Orient ; ils reçurent le roi, en se réjouissant, au lieu où était Sa Majesté, en criant : « O Piânkhi, chef puissant ! Te voici revenu, après avoir conquis la Terre du Nord... Tu existes pour l'éternité, ta victoire est durable, ô chef aimé de Thèbes ! »

(1) Cf. *infra*, chap. XIII.
(2) C'est-à-dire : n'est-tu pas calmé ?
(3) A ce sujet, voir l'anecdote de Diodore I, 45, sur la frugalité de Tafnekht.
(4) Donc, en principe, ce sont des Non-Égyptiens.

LA XXIV[e] DYNASTIE A SAÏS L'unité officielle de l'Égypte était reconstituée. Toutefois, le vainqueur n'avait supprimé ni roitelet local, ni chefs féodaux. La famille royale de Tanis continuera, pour les Égyptiens du Nord, d'incarner la légitimité ; à la mort d'Osorkon III, Manéthon considère son fils, Psammous, comme l'héritier officiel ; il l'inscrit dans sa liste, tout en ignorant Piânkhi.

Tafnekht était resté le maître du Delta. Aussi ne tarde-t-il pas à usurper le cartouche. Une stèle, aujourd'hui à Athènes, le figure, paré des noms et insignes royaux, offrant un domaine à Atoum et Bast. Sa capitale était Saïs, mais il occupait Héliopolis et Memphis. Vers 722, son fils Bocchoris (*ég.* : Bakenrenf) lui succède comme roi. Cet événement coïncida probablement avec la mort de Psammous à Tanis : Bocchoris fut donc reconnu par l'Égypte du Nord comme pharaon authentique. Manéthon consacre ce succès en attribuant à ce règne, qui fut court (722-716), assez d'importance pour constituer, à lui seul, *la XXIV[e] dynastie saïte*.

Nous verrons, par la suite, que Bocchoris fut un roi très populaire et qu'il entreprit de défendre le Delta contre les Assyriens, d'ailleurs sans succès (à Raphia, 720). Vis-à-vis des Éthiopiens, il reprit le rôle agressif de son père Tafnekht et personnifia la résistance nationale contre les gens du Haut-Nil. Aussi le frère et successeur de Piânkhi, Shabaka, dut-il redescendre en Basse-Égypte contre Bocchoris (1). Celui-ci fut battu et capturé par ses redoutables adversaires : Manéthon dit que Shabaka le fit brûler ; d'après d'autres récits, il mourut écorché vif, supplice en usage chez les Assyriens (vers 716). Cette fin tragique d'un beau règne prometteur contribua à auréoler d'une légende la vie d'un des derniers pharaons populaires que l'Égypte ait connus (2).

LA XXV[e] DYNASTIE A NAPATA (716-663) Manéthon, après la disparition de Bocchoris, admet la légitimité des Éthiopiens, depuis Shabaka, et forme avec eux la XXV[e] dynastie ; elle régna sur toute l'Égypte, reconstituée comme au temps de Ramsès II, et s'étendant de Méroé à la Méditerranée. Un demi-siècle d'unité politique prépara le retour à la centralisation (que réalisera la XXVI[e] dynastie saïte), et rendit à la vallée du Nil une prospérité et une paix oubliées depuis longtemps. Tandis que Piânkhi résidait encore à Napata, Shabaka et ses successeurs s'installèrent à Thèbes et à Memphis, surveillant les tentatives d'indépendance, et reprenant les travaux d'intérêt général.

Shabaka laissa une réputation de sagesse, dont nous retrouvons l'écho dans

(1) Hérodote, II, 137.
(2) J'ai réuni les témoignages et légendes sur ce règne dans ma thèse latine : *De Bocchori rege*, 1903.

Hérodote et Diodore. Il s'appliqua à panser les blessures et maux des guerres civiles ; les chaussées furent refaites, les canaux déblayés, les grandes villes, surtout Bubastis, restaurées. Des statues retrouvées par Mariette à Memphis, des textes religieux (1), et diverses mentions sur des contrats démotiques, attestent que Shabaka ne tint pas rigueur aux vieilles cités qui avaient appartenu aux rois de Saïs. A Thèbes, on continua, de Shabaka à Taharqa, de noter les niveaux du Nil sur le quai de Karnak. Au IV[e] pylône de Karnak, mention est faite de réparations au nom de Shabaka ; la porte d'entrée à Louqsor fut aussi reconstruite.

Manéthon donne à Shabaka, comme successeur, son fils Shabataqa (env. 703-689), qu'il nomme Sebichos. Point de textes pour retracer son règne ; seul, son cartouche apparaît, çà et là, de Thèbes à Memphis. La fin de son règne fut ensanglantée par une révolte, au profit de Taharqa, fils de Piânkhi et d'une épouse noire, nommée Akalouka. Eusèbe assure, d'après Manéthon, que, désigné par les prêtres, Taharqa a détrôné et assassiné Shabataqa. Pour consolider son usurpation, il épousa la veuve de Shabaka et prit la tutelle du fils de celle-ci, Tanoutamon, qui sera le dernier roi éthiopien en Égypte.

RÈGNE DE TAHARQA (689-664) Deux têtes de Taharqa ont été retrouvées à Thèbes ; l'une (Caire, n° 1185) nous montre une face carrée, aux joues pleines, à la bouche énergique, au menton bien dessiné : malgré la mutilation du nez, cette tête, d'aspect négroïde évident, respire vigueur et énergie de caractère. Taharqa fut, en effet, un grand pharaon ; ses vestiges se retrouvent partout en Égypte. Une stèle de Tanis relate son couronnement en cette ville ; une chapelle, à Karnak (2), fut élevée tout exprès pour y répéter les rites du couronnement par Amon. Nous y voyons la reine Akalouka présenter son fils au dieu, puis décocher une flèche aux quatre points cardinaux, tandis que Taharqa lance des boulets de pierre, afin de repousser tout ennemi aux quatre coins de l'Empire. Des statues, retrouvées à Karnak, énumèrent des noms de tribus africaines et de peuples asiatiques vaincus par lui : ce ne sont peut-être que des copies des listes ramessides, mais elles lui valurent, chez les Grecs, la réputation d'un nouveau Sésostris (d'après Strabon).

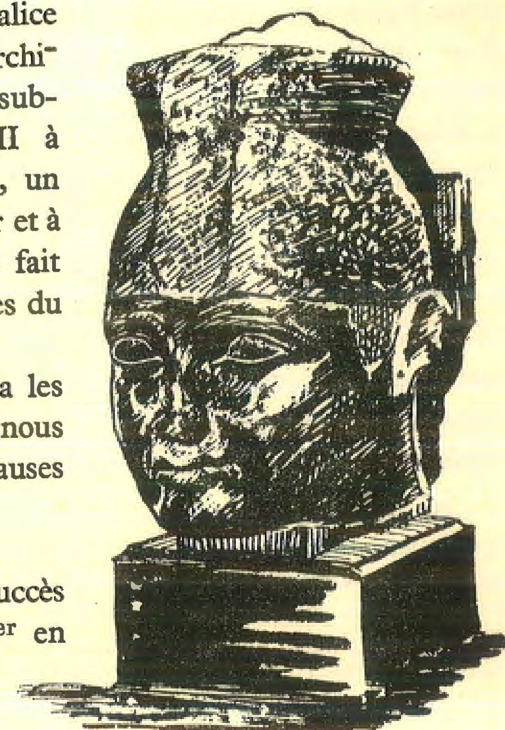
A Karnak, Taharqa ajoute à la cour des Bubastites une colonnade centrale :

(1) C'est sous son règne qu'un traité de dogmatique, qui attribue à Phtah la création du monde et qui raconte les rivalités de Seth et d'Horus, a été regravé dans le temple de Memphis, d'après des textes très anciens (cf. *supra*, p. 64 et 137.).

(2) Sur le flanc gauche du sanctuaire.

des 12 colonnes, sur deux files, qu'il éleva, une seule, haute de 21 mètres, dresse encore vers le ciel son fût de papyrus, au calice ouvert et reste dans les traditions du bel art architectural (p. 522). Des bas-reliefs, à Napata, subsistent encore ; à l'imitation de Ramsès II à Ibsamboul, il creuse, dans le Gebel-Barqal, un temple-hypogée, en hémispéos, dédié à Hathor et à Bès, dont les piliers (que Cailliaud nous a fait connaître) portent les figures si caractéristiques du dieu et de la déesse originaires de Pount.

Cependant, à la fin du règne de Taharqa les Assyriens saccagèrent Memphis et Thèbes. Il nous faut revenir en arrière pour expliquer les causes de l'invasion assyrienne.



L'ÉTHIOPIEN TAHARQA
(Caire) (J. Braemer).

CONFLITS EN PALESTINE AVEC LES ASSYRIENS Après les succès de Sheshonq I[er] en Palestine, les royaumes d'Israël et Juda furent aux prises avec les Assyriens. Cette lutte inquiétait les pharaons qui prévoyaient les dangers d'une occupation assyrienne en Canaan, et d'un contact immédiat avec le puissant empire de Ninive. C'est par la Bible et les Annales d'Assyrie que nous sommes renseignés sur l'attitude des Bubastites devant cette menace imminente.

Lors des attaques de Salmanasar III en Syrie, Takelot II envoie 1 000 hommes au roi d'Israël, Achab, et aux Cananéens ; tous sont battus à Qarqar, sur l'Oronte, vers 853. L'avance des Assyriens en est, cependant, retardée, car des rébellions éclatent de tous côtés. La progression vers l'Égypte reprend avec Tiglatphalasar III. De 734 à 732 — au début du règne de Piânkhi — l'Assyrien ravage la Palestine usqu'à la frontière égyptienne, sans pouvoir forcer celle-ci. Mais Damas tombe sous ses armes en 732 ; Samarie, en 722, est enlevée par le grand roi Sargon II, qui emmène Israël captif à Babylone. Le Delta avait perdu ses défenses avancées.

Selon la Bible, un prince du Delta, So, ou Sewa, avait appuyé la révolte d'Israël ; aussi Sargon vient-il faire une démonstration contre l'Égypte. A Raphia (720), il écrase des rebelles, parmi lesquels les textes assyriens nomment un détachement égyptien, commandé par le général Shabé, qui est peut-être le Sewa biblique. Ce

Shabé n'a pu être envoyé en Canaan que par le pharaon de Saïs, Bocchoris : cet échec entraîna la défaite du roi par les armées de Shabaka, et sa mise à mort (vers 716). Quant à Shabaka, il expédie des présents à Sargon II : on a retrouvé au palais assyrien de Kalakh des bulles d'argile, scellées par Shabaka sur des correspondances qui ont disparu (1). Sargon ayant fait à son tour quelques cadeaux, Shabaka en prit prétexte pour se faire représenter, à Karnak, victorieux des Asiatiques.

Lorsque Sennachérib, successeur de Sargon, reprit la campagne en Palestine, il trouva devant lui « une force innombrable d'archers, de chars, de chevaux » envoyés par Shabaka : sa victoire à Altakou, entre Ascalon et Jaffa, vers 701, lui permit de décrier l'Égypte : « Roseau brisé, qui pique et blesse la main de qui s'y appuie, voilà ce qu'est Pharaon pour tous ceux qui se fient à lui (2). » Déjà le prophète Isaïe avait prévenu le peuple d'Israël :

« Qu'il ne servirait de rien d'envoyer des messagers à Tanis ou à Hérakléopolis : la protection de Pharaon sera pour vous une honte... car le secours de l'Égypte n'est que vanité et néant (3). » A ce sujet, le témoignage biblique sur les divisions de l'Égypte du Nord est fort précis : « Les princes de Tanis ne sont que des insensés... les chefs de tribus égarent l'Égypte. L'Éternel a répandu au milieu d'elle un esprit de vertige... et l'Égypte sera hors d'état de faire ce que font la tête et la queue (c'est-à-dire l'union contre l'Assyrie (4). En ce jour, l'Égypte sera comme des femmes, elle tremblera et aura peur... » Et plus loin : « Malheur à ceux qui descendent en Égypte pour avoir du secours, qui s'appuient sur des chevaux, et se fient à la multitude des chars et à la force des cavaliers... L'Égyptien est homme, et non dieu ; ses chevaux sont chair, et non esprit (5)... »

Cependant Sennachérib, au rapport de Josèphe, pousse une armée d'Assyriens et d'Arabes jusqu'à Péluse. Une fois encore, il dut battre en retraite ; l'Égypte fut sauvée, comme par miracle. Un texte hiéroglyphique parle seulement « d'une grande tempête » qui fit reculer une armée ennemie ; des indications moins réticentes apparaissent dans les récits d'Hérodote et de la Bible. Selon Hérodote (II, 141), le roi d'alors était Séthos, prêtre de Phtah ; il conduisit une armée improvisée à Péluse pour défendre « la clef de l'Égypte ». Le dieu Phtah lui envoya un songe (comme jadis à Mernephtah) pour l'assurer « que s'il marchait contre les Arabes, il ne lui adviendrait aucun mal, et que lui-même, Phtah, lui enverrait du secours ». En effet, Phtah intervint : « Une multitude de rats des champs

(1) Figures dans Maspero, *Histoire*, III, p. 278.
(2) II, *Rois*, XVIII, 21.
(3) *Isaïe*, XXX, 2.
(4) Voir cette expression dans la stèle de Piânkhi, p. 529.
(5) *Isaïe*, XXXI, 1 et 3.

se répandit, la nuit, dans le camp ennemi et rongea les carquois, les arcs et les courroies des boucliers, de sorte que, le lendemain, les Arabes étant sans armes, la plupart périrent dans la fuite. On voit, aujourd'hui encore, dans le temple de Phtah (Héphaistos) une statue de pierre qui représente ce roi ayant un rat sur la main (1), avec cette inscription : « Qui que tu sois, apprends, en me voyant, à respecter les dieux. » On sait que la Bible explique aussi par un miracle le recul de l'armée de Sennachérib : « Cette nuit-là, l'ange de l'Éternel sortit et frappa dans le camp des Assyriens 185 000 hommes. Et quand se leva le matin, voici, c'étaient tous des corps morts. Alors Sennachérib leva son camp et s'en retourna à Ninive (2). » Un renseignement plus précis se trouve à un autre passage : « Le roi d'Assyrie avait reçu nouvelles que Tirhaqa, roi de Koush, (notre Taharqa) s'était mis en marche pour lui faire la guerre (2). » L'événement daterait d'avant le règne personnel du fils de Piânkhi, alors qu'il commandait les troupes de Shabataqa.

Asarhaddon reprit, à son tour, la lutte contre les Cananéens de Sidon et de Palestine, soutenus par Taharqa. Deux fois encore, les Assyriens tentèrent d'aborder le Delta. En 675, leurs Annales disent : « Les Assyriens vinrent en Égypte par la côte, et parvinrent jusqu'au torrent d'Égypte (à El-Arish). » Mais les voici rappelés par la menace d'une coalition d'Aryens : Mèdes et Scythes. En 674, « l'armée combat contre l'Égypte », qu'elle essaye d'atteindre par la route du désert ; nouvelle insurrection des Mèdes et Élamites ; nouveau rappel de l'armée. C'est alors que Taharqa grave le nom d'Assour, à Karnak, parmi les noms des peuples, tels que les Hittites de Carchémish, qu'il aurait vaincus !

ASARHADDON EN BASSE-ÉGYPTE Enfin, l'an 671, l'armée d'Asarhaddon réussit à traverser la zone désertique qui protège le Delta oriental. On acheta le concours des Cheikhs du Sinaï : ils concentrèrent leurs chameaux, chargés d'outres, à Raphia, pour abreuver l'armée pendant la marche dans les sables. Après bien des jours passés au désert, — que les Annales assyriennes décrivent infesté d'oiseaux fantastiques et de serpents à deux têtes, — Asarhaddon, évitant les fortifications de Péluse, débouche par l'Ouâdi Toumilat. Taharqa résiste quinze jours, et livre trois batailles ; enfin, Asarhaddon emporte Memphis d'assaut le 22 Tammouz 671, et livre au pillage la vieille capitale. Taharqa se replie sur Thèbes avec tant de précipitation que la reine, le prince héritier, le reste de la famille royale restent aux

(1) L'ichneumon, ou rat du Nil, animal sacré d'Atoum, souvent adoré dans le Delta, peut avoir servi de prototype à ce détail de la légende.
(2) II, *Rois*, XIX, 9 et 35.

mains des Assyriens. Asarhaddon ne pousse pas son succès plus loin, mais il organise la Basse-Égypte : vingt chefs du Delta, des mêmes familles qui avaient lutté contre Piânkhi, font leur soumission et sont confirmées dans leurs fiefs ; parmi eux on distingue Néchao, descendant de Bocchoris, roi de Saïs et Memphis ; il y a aussi un prince de Thèbes. Les villes égyptiennes, devenues vassales d'Asarhaddon, reçurent des noms assyriens, écrits en cunéiformes : Athribis devint : Limir-patési-ashour, etc... Un tribut annuel de 6 talents d'or et 600 talents d'argent, plus des contributions en nature, fut payé. Après quoi, laissant en Égypte des garnisons et des inspecteurs, Asarhaddon reprit la route d'Asie, avec un énorme butin, et 55 statues royales, enlevées aux palais et aux temples. Il suivit la côte de Phénicie, et tailla dans les rochers du Nahr el-kelb, à côté des stèles de Ramsès II, une stèle triomphale où son effigie se dresse, encadrée du récit de sa victoire. A Sendjirli, près de l'Euphrate, on a retrouvé une stèle où un Asarhaddon gigantesque maîtrise deux captifs minuscules, et les amène aux dieux au moyen de cordes : l'un, à genoux, à tête de négroïde, figure le vaincu Taharqa ; l'autre, debout, est Baal, un roi de Tyr, allié du Pharaon. Tous deux lèvent humblement les mains pour adorer leur vainqueur (1).



STÈLE DE SENDJIRLI

Bien qu'Asarhaddon prenne les têtes de roi de Mousour (Basse-Égypte), Patourisi *(pa ta risi,* terre du Sud, Thébaïde) et de Koush, son succès resta limité au Delta. Taharqa prépara de suite sa revanche. Dans le Delta, les fiefs vassaux des Assyriens se divisaient, selon la tradition constante, en groupe d'Orient où Pakrourou (2) dominait, dans le nome d'Arabie, et groupe d'Occident, sous l'ascendant de Néchao, prince de Saïs. Celui-ci était en faveur auprès d'Asarhaddon ; l'invasion assyrienne l'avait émancipé du joug de Taharqa. Aussi, lorsque Taharqa, en 669, ramena une armée en Basse-Égypte et reprit Memphis, les chefs du Delta ne se rallièrent pas à lui. Asarhaddon, quoique malade, revint en hâte, mais mourut ; son successeur Assourbanipal, sans venir personnellement en Égypte, reprit la lutte contre Taharqa.

(1) M. Thureau-Dangin a exhumé, en 1927, à Tell-ahmar (r. g. de l'Euphrate) une stèle analogue, où l'un des captifs est désigné comme le fils de Taharqa (Musée d'Alep.)

(2) Pakrourou est le héros d'un roman, écrit en démotique, dont nous avons dit le sujet p. 519.

LES ASSYRIENS A THÈBES

Cette campagne de 669-668 fut plus meurtrière que la première. Le tartan (général en chef assyrien) battit Taharqa, reprit Memphis et le poursuivit le long du Nil. Il lui fallut quarante jours pour gagner Thèbes. L'armée assyrienne se trouvant loin de ses bases, Néchao et Pakrourou s'empressèrent d'en profiter : ils négocièrent avec Taharqa, lui offrant leur alliance, à condition de « se partager le pays, sans que l'un des rois domine les autres ». Les Assyriens interceptèrent les courriers et se vengèrent sur Saïs, Mendès, Tanis, usant de leurs terribles méthodes de coercition, écorchant vif ou empalant les meneurs ; Néchao et Sharloudari (de Péluse) furent envoyés à Ninive, les fers aux mains ; Pakrourou seul échappa (1).



MENTOUEMHET, PRÉFET DE THÈBES (J. Braemer).

Taharqa restait seul aux prises avec le tartan. Mentouemhet, le prince-consort de la « femme du dieu » à Thèbes, se rallie aux Assyriens, qui l'appellent « roi de Thèbes ». Cela détermine Taharqa à se replier au sud des cataractes. Thèbes, pour la première fois depuis les Hyksôs, connaît l'occupation par les Asiatiques et paye tribut. Il ne semble pas que la ville ait été saccagée ; aussi la domination assyrienne fut-elle mieux acceptée. Assourbanipal se montra remarquablement clément pour les chefs du Delta internés à Ninive ; l'habile Néchao sut capter sa confiance : on lui rendit ses habits royaux, son épée gravée à son nom, ses bijoux, et l'équipement en chevaux et chars qui convenait à son rang. Après quoi, Néchao fut autorisé à regagner le Delta : on lui restitua Saïs, Memphis, et Athribis pour son fils aîné Psammétique. Toutefois des commissaires assyriens furent adjoints aux dynastes égyptiens. Cette politique, d'une douceur inhabituelle, rendit aux Assyriens la possession tranquille de l'Égypte pendant quelques années.

C'est à cette période que s'affirme en Thébaïde le gouvernement de Mentouemhet, « prince de Thèbes, directeur du Sud (2) ». Bien qu'il existât à ce moment

(1) D'après les sources assyriennes.

(2) Son père, Nesouphtah, était déjà « prophète d'Amon, prince de Thèbes ».

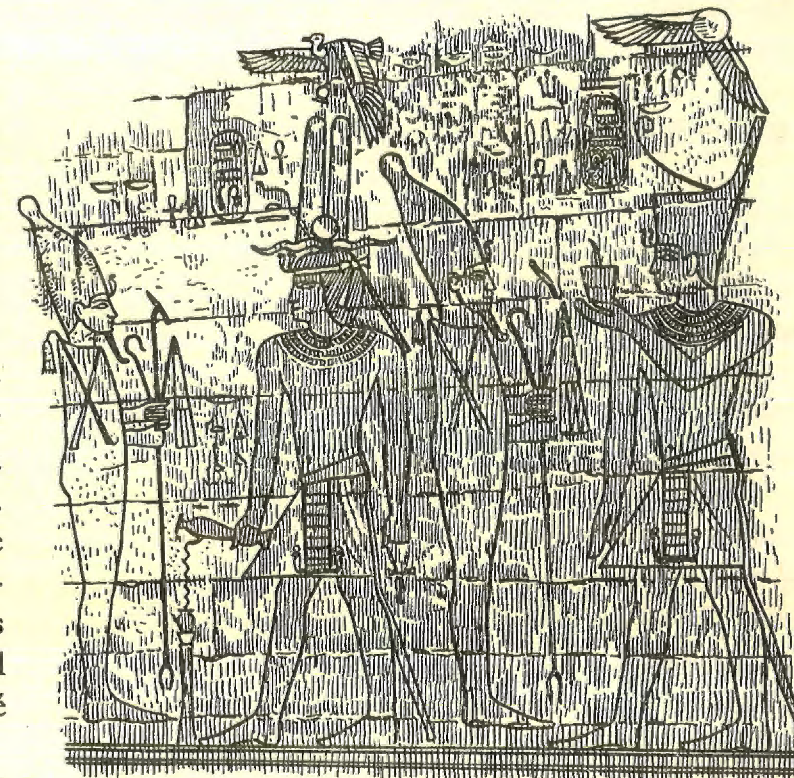
un Premier prophète d'Amon, Horkheb, toute l'autorité était aux mains de Mentouemhet, parce qu'il avait la confiance de la princesse sacerdotale, Amenardis. Avec le simple grade de quatrième prophète, Mentouemhet était « directeur de tous les prophètes du Sud et du Nord ». Dans une petite chambre du temple de Mout, à Karnak, qui contenait une statue de lui-même, Mentouemhet a gravé le récit de son activité à Thèbes, après la première occupation assyrienne. Il purifie les temples violés par les Étrangers, répare la grande barque d'Amon, restaure les temples d'Amon, de Mout, de Mentou, fait sculpter des statues neuves pour les dieux Khonsou, Bast, Phtah, Hathor, Amon, Horus, Mout, Thot, Osiris et Isis, et aussi pour le roi Aménophis Ier. Nous devons supposer que les statues anciennes avaient été, suivant l'usage constant, emmenées en captivité par les Assyriens.

Il est remarquable que Taharqa soit figuré sur les reliefs gravés par Mentouemhet. Thèbes, quoique payant tribut aux Assyriens, restait sous l'autorité du roi éthiopien. Son influence se reconnaît encore à ceci : la femme du dieu Amenardis adopte comme héritière la sœur de Taharqa, Seshepenoupet II.

TANOUTAMON REPREND ET REPERD L'ÉGYPTE A la mort de Taharqa, son fils adoptif Tanoutamon, lui succède à Napata (668). Un songe, envoyé par Amon, lui promet une royauté glorieuse sur les Deux Terres (stèle dite du Songe, Caire nº 938). Aussitôt Tanoutamon descend le Nil; depuis Éléphantine, chaque dieu l'accueille en libérateur : « Bienvenu sois-tu ! rends la vie à l'Égypte, relève les temples, redresse les statues, rends les offrandes aux dieux et aux morts ! Et tous ceux qui désiraient combattre furent joyeux ! » L'occasion était favorable, Assourbanipal ayant ses armées engagées contre l'éternelle révolte de l'Élam. Cependant, à Memphis, la garnison assyrienne et les chefs du Delta, alliés du grand roi, livrèrent bataille : « Les fils de la rébellion furent vaincus et massacrés ; Sa Majesté prit Memphis, entra au temple de Phtah et combla le cœur de ce dieu et de Sekhmet par ses offrandes. » Hérodote (II, 152) ajoute que le roi éthiopien fit mourir Néchao ; son fils Psammétique se réfugia en Syrie, auprès d'Assourbanipal. Voilà Tanoutamon de retour à Napata, chargé de butin, qu'il répartit dans les temples. Il revint à Memphis en 662 et traita avec les chefs du Delta : chacun commanderait à sa ville, à condition de payer tribut.

Or, en 661, Assourbanipal, débarrassé de l'Élam, reprit Memphis et remonta jusqu'à Thèbes, où il mit en fuite l'armée de Tanoutamon, qui regagna précipitamment Napata; nulle armée éthiopienne n'en redescendit plus jamais. Ce fut la fin de l'hégémonie éthiopienne et de la XXVe dynastie.

DESTRUCTION DE THÈBES (661) La ville d'Amon fut détruite avec la rigueur que les Assyriens apportaient à ces exécutions définitives : temples dévastés, statues emmenées en Assyrie, trésors pillés, mobiliers précieux capturés, même les chevaux des haras royaux; tout fut de bonne prise. Deux obélisques revêtus d'électrum (dont le prix fut estimé 2 500 talents) furent embarqués pour Ninive, où on ne les a pas encore retrouvés. Dans les ruines de Thèbes, Petrie a exhumé des casques assyriens à pointe, et du matériel de guerre abandonné par les vainqueurs.



TANOUTAMON ADORE AMON (KARNAK)

La stupeur fut immense dans tout l'Orient; la Bible nous en a conservé l'écho. Lorsque le prophète Nahoum, cinquante ans plus tard, annoncera la ruine de Ninive, il avait encore présent à l'esprit le sort lamentable de No-Amon, et, parlant à Ninive, il lui rappelle la chute de sa rivale :

Es-tu plus forte que No-Amon (1), qui était assise au milieu des Nils, entourée par les eaux, ayant la mer (le Nil) pour rempart, le lac pour murailles ? Koush et les Égyptiens faisaient sa force, la Nubie et la Libye étaient ses auxiliaires. Et cependant, elle est partie pour l'exil ; elle s'en est allée captive ; ses enfants ont été écrasés au coin de toutes les rues ; et l'on tira au sort ses nobles ; tous ses grands ont été chargés de chaînes...

Thèbes ne s'est jamais relevée de ce coup mortel. Sa décadence définitive date de 661. Deux siècles après, Hérodote parle à peine d'elle; pour Strabon, qui la visite, au début de notre ère, c'est une ville morte.

(1) La ville d'Amon = *Nahum*, III, 8-10.

Le sac de Thèbes porta malheur à l'Assyrie. Dès 660 l'Égypte, sous la direction du roi de Saïs Psammétique, se dégageait du joug. Assourbanipal fut bientôt assailli par les Mèdes ; en 606, la destruction de Ninive fut plus complète encore que celle de Thèbes.

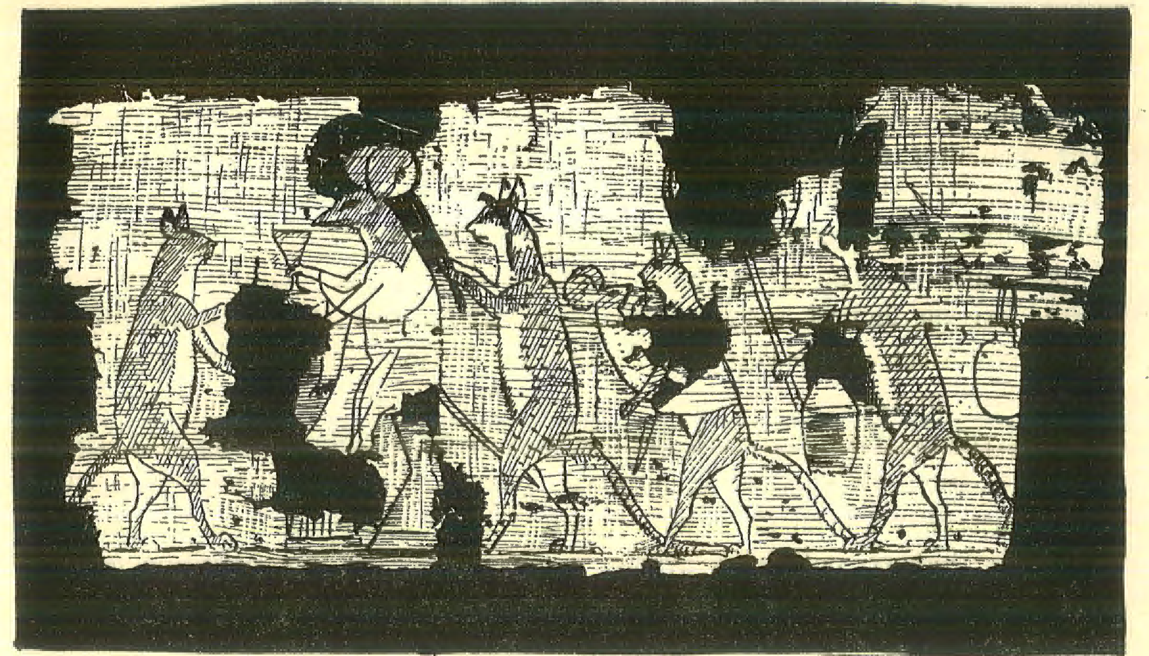
La royauté éthiopienne a Méroé Quant à la monarchie éthiopienne, elle ne se maintient à Napata que pendant les règnes d'Aspalout, Horsiatef, Nastesen, connus grâce aux stèles retrouvées dans le temple d'Amon au Gebel-Barqal. Les Éthiopiens ne tentèrent plus de descendre le Nil au delà de Takompso, cinquante kilomètres en amont de la première cataracte. Les derniers rois ne s'alimentent plus aux sources égyptiennes ; l'aristocratie cultivée disparut sous les éléments nubiens et nègres. Le vernis de civilisation s'écailla rapidement ; l'art, comme le gouvernement, retomba dans la demi-barbarie, sort périodique des populations du Haut-Nil.

Quelques tentatives des Égyptiens pour reprendre Koush déterminèrent, au sixième siècle, les rois de Napata à s'installer plus au Sud, au delà des quatrième et cinquième cataractes, dans la riche vallée où confluent Nil blanc et Nil bleu. Là se fonda, vers 560, une nouvelle capitale que les Grecs appellent Méroé. Diodore (I, 70-71) rapporte que les rois y étaient entièrement soumis au choix des prêtres qui pratiquaient des coutumes religieuses en honneur chez les non-civilisés : la vie des souverains était à ce point opprimée par le respect des tabous, que régner était un véritable esclavage, à Méroé. Lorsque le roi avait cessé de plaire aux prêtres, il devait se donner la mort pour faire place à leur nouveau favori (*supra*, p. 83).

Avec la décadence de la religion vient celle de l'art, comme l'attestent les bas-reliefs méroïtiques, où l'artiste nègre grossier essaie de copier le noble style thébain. La langue nubienne remplaça l'égyptien, qui, d'ailleurs, influença profondément les parlers locaux ; aux hiéroglyphes sculpturaux on substitua la tachygraphie dite méroïtique, dont Griffith a déchiffré les éléments : la plupart des inscriptions sont des dédicaces funéraires sans grand intérêt.

Dès lors le pays de Koush perdit le contact avec la Méditerranée. Son histoire s'embruma de légendes. Les Grecs recueillirent à son sujet des traditions incroyables, qui tendaient à en faire le berceau de la civilisation égyptienne, alors que son éclat, du neuvième au sixième siècle, ne fut qu'un reflet, pâle et bref, d'une Thèbes déjà couchée sur l'horizon dans son linceul de pourpre et d'or.





CROQUIS SATIRIQUE : SOURIS SERVIE PAR DES CHATS (J. Braemer).

CHAPITRE XIII

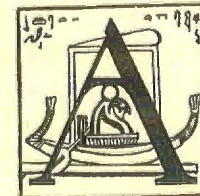
LES DYNASTIES SAÏTES ET LES PERSES

I. — La XXVIe dynastie saïte.

II. — Politique méditerranéenne des Saïtes. L'invasion des Perses.

III. — L'Égypte sous la domination des Perses (525-404). Première période : la XXVIIe dynastie.

IV. — Deuxième période : les XXVIIIe-XXXe dynasties nationales.



Avant de reperdre son indépendance par le retour offensif des Asiatiques, puis des Grecs, l'Égypte a connu deux grandes dynasties, la XXVIe et la XXXe, séparées par l'invasion des Perses Achéménides. L'hégémonie des Assyriens sur le monde oriental, ébranlée dès 660, s'écroule en 606. Après 4 000 ans de domination en Asie antérieure, les peuples Sémites cèdent la place aux peuples Aryens. Ceux-ci constituent, à cette époque, deux groupes rivaux : en Asie, les Mèdes et les Perses,

qui remplissent les cadres de l'empire assyrien et les débordent ; sur les côtes d'Asie Mineure, dans l'archipel et la péninsule balkanique, les Hellènes, qui échelonnent leurs colonies maritimes d'Ioniens et de Doriens dans toute la Méditerranée. Entre ces deux forces, l'une massive et lente, l'autre souple et articulée, une rivalité éclate pour la mainmise sur le monde oriental dont l'Égypte est un facteur essentiel. Dans la partie qui s'engage, du septième au quatrième siècle, entre Perses et Grecs, l'Égypte joue sa chance : son existence nationale est en jeu.

Les derniers pharaons sont parfaitement avertis des nécessités et risques de l'heure. Bien qu'issus de la noblesse militaire libyenne, jusque-là aveuglée par des dissensions locales, ils apprennent à s'élever au-dessus de la mentalité des barons féodaux, jadis sans avenir, ni envergure. Par une politique ferme et habile, ils reconstituent l'unité de l'Égypte, pendant deux périodes, dont chacune dépasse un siècle. Ils succombent accablés par le nombre et sous le poids de conjonctures internationales qui dépassent la résistance d'une nation isolée. L'Égypte leur devra de jeter son dernier rayon et de finir en beauté.

I

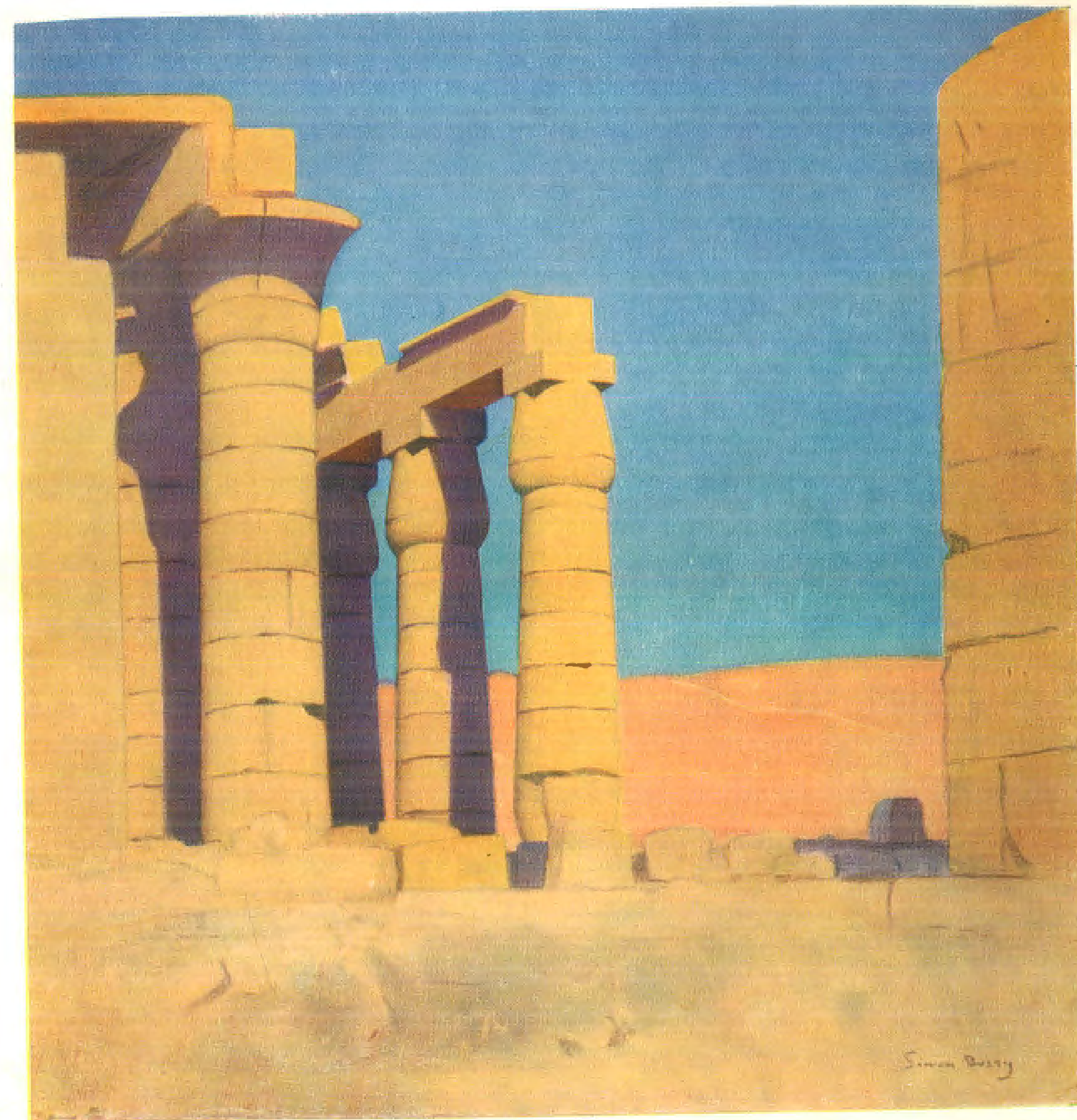
La XXVIe dynastie saïte (663-525)

Psammétique s'allie aux Lydiens

Psammétique, fils du roi de Saïs Néchao, s'était réfugié auprès des Assyriens, après la mort de son père victime des Éthiopiens (*supra*, p. 538). Bientôt, revenu dans sa ville grâce aux Assyriens, il ne tarda pas à recouvrer une indépendance effective, avant même le repli définitif d'Assourbanipal : aussi compte-t-il ses années de règne depuis le début de 663.

Avec lui commence la XXVIe dynastie, bloc solide de six rois, de 663 à 525. Nul texte égyptien ne nous éclaire sur la période initiale de l'émancipation ; par les Annales d'Assyrie nous apprenons que Gygès, roi de Lydie, riche de mines d'or et possesseur d'une forte armée, envoya, par mer, à Psammétique des soldats et du métal pour soutenir la guerre d'indépendance contre les Assyriens qui étaient aussi ses ennemis.

Voilà un fait qui caractérise une politique nouvelle. Gygès, menacé lui-même, sur les côtes d'Asie Mineure, par les envahissements d'Assourbanipal, cherchait



THÈBES. — L'HYPOSTYLE DU RAMESSÉUM
Pastel original de Simon Bussy.

des appuis soit dans la force naissante des Grecs, soit chez les vieilles nations orientales : c'est ainsi qu'il escompta la chance de Psammétique. Rappelons-nous que celui-ci, et son père, avaient vécu à la cour de Ninive, où se débattaient les problèmes de la politique internationale ; nul doute qu'ils n'aient été connus, dès ce moment, du roi Gygès. Intérêts commerciaux, même souci d'indépendance réunirent des familles royales séparées par des distances considérables, mais entre lesquelles des routes maritimes restaient libres, de Sardes à Saïs.

Hérodote (1) et Diodore (2) nous ont transmis des récits, légendaires d'aspect, historiques quant au fond, sur les exploits de Psammétique à ses débuts. Les Égyptiens, délivrés des Éthiopiens et des Assyriens, étaient retombés dans l'anarchie féodale ; mais douze chefs se concertèrent à Memphis, et se proclamèrent rois, chacun dans son petit royaume. Après quinze ans de bonne entente, Psammétique, roi de Saïs, acquit l'hégémonie : comme il entretenait un commerce actif avec les Phéniciens et les Grecs, il s'enrichit et se fortifia d'alliances, à tel point que les onze autres rois redoutant son ambition, lui firent la guerre. Voici quel en fut le prétexte : Un oracle (celui de Bouto) avait dit aux douze rois que le premier qui ferait dans Memphis une libation aux dieux, avec une coupe d'airain, obtiendrait seul la souveraineté sur toute l'Égypte. Un jour que les douze rois étaient réunis au temple de Memphis, le grand prêtre n'apporta que onze coupes, et Psammétique, se trouvant le dernier, prit son casque d'airain pour faire la libation. Cet acte inspira de la défiance à ses collègues : ils exilèrent Psammétique, le reléguant

XXVIe DYNASTIE

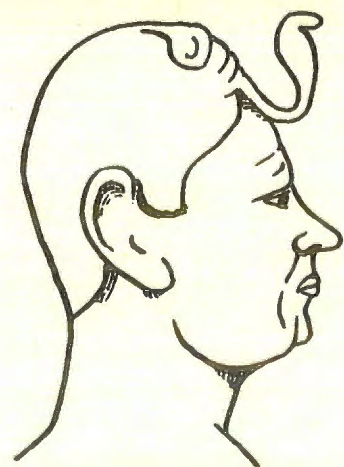
MONUMENTS	HÉRODOTE	MANÉTHON *XXVIe dynastie de rois saïtes*	DATES
Psamtik (I)	Psammétichos	Stephinatès	663-609
		Nekhepsôs	
Nekaou	Nékos	Néchao	609-594
Psamtik (II)	Psammis	Psammetichos	594-88
		Néchao	
		Psammouthis	
Ouahibrâ	Apriès	Ouaphris	588-568
Ahmès	Amôsis	Amôsis	568-526/5
Psamtik (III)	Psamménitos	Psammécheritès	525

(1) Hérodote, I, 14.
(2) II, 147-152 et I, 66.

dans les marais de la côte. Là, Psammétique consulta l'oracle de Bouto sur l'avenir qui l'attendait : il lui fut répondu « que des hommes d'airain, sortis de la mer, le vengeraient. Un jour, des Ioniens et des Cariens revêtus d'armures, venus par mer pour pirater, descendirent à terre. Un Égyptien courut avertir Psammétique que des hommes d'airain, sortis de la mer, pillaient la campagne. Le roi, comprenant que l'oracle était accompli, détermina les Ioniens et les Cariens à prendre son parti. Avec ces troupes auxiliaires et les Égyptiens restés fidèles, il détrôna les onze rois et devint maître de toute l'Égypte ».

Diodore, sans rapporter ce second oracle, se contente de dire : Psammétique fit venir des troupes auxiliaires de l'Arabie, de Carie et d'Ionie; il vainquit ses rivaux en bataille rangée, aux environs de Momemphis; les uns furent tués, les autres s'enfuirent en Libye, et ne firent aucune tentative pour recouvrer le pouvoir.

LA ROYAUTÉ UNIQUE RÉTABLIE Qu'est cette « dodécarchie » légendaire sinon le régime féodal, décrit par la stèle de Piânkhi et le conte de Pakrourou? Les manifestations des oracles sont bien connues par les textes officiels de l'époque; quant aux hommes d'airain, nous y voyons ces hoplites grecs, casqués et cuirassés, munis de brassards, cuissards, cnémides, dont les poèmes homériques décrivent l'aspect terrifiant, auquel les Égyptiens n'étaient point encore habitués. Cette infanterie lourde assura la victoire de Psammétique. Le fait historique essentiel à déduire, c'est la suppression des rois rivaux, ou, plus exactement, de la féodalité libyenne, qui paralysait l'Égypte depuis la XXII[e] dynastie.



PSAMMÉTIQUE I[er] (J.-J. Clère).

« Maître de toute l'Égypte » : ainsi Hérodote définit-il le pouvoir de Psammétique. Il n'y a donc plus de dynastes, comme au temps de Sheshonq ou de Piânkhi; nul ne s'arroge plus de cartouche royal; les textes cessent de mentionner les « Chefs des Mâ ». Les grandes familles, là où elles subsistent, rentrent dans le rang et servent l'État : tels nous apparaissent les descendants de Mentouemhet à Thèbes, et les princes d'Hérakléopolis, d'Abydos, dont les statues énumèrent les titres acquis dans l'administration royale. L'œuvre réalisée par Psammétique, au cours d'un règne fructueux, long de cinquante-quatre ans, apparaît du même ordre que la tâche d'un Amenemhet I[er]

au début de la XII[e] dynastie : rétablir la paix et l'autorité du roi sur une société féodale que les conquêtes éthiopienne et assyrienne avaient décimée.

LA DIVINE ADORATRICE A THÈBES Un des points délicats à régler était la situation de Thèbes. Là régnait la « femme du dieu » Seshepenoupet II, sœur de Taharqa, qui avait déjà *adopté* Amenardis II, fille de Taharqa; mais, nous le savons, le pouvoir matériel était aux mains de Mentouemhet, quatrième prophète d'Amon, préfet de la ville, et directeur de toute l'Égypte du Sud. Ni la princesse éthiopienne, ni le préfet n'avaient fait partie de la Dodécarchie; ils s'inclinèrent devant l'autorité de Psammétique, comme ils l'avaient fait vis-à-vis de Taharqa, Tanoutamon et Assourbanipal. Dès l'an 9, vers 654, Psammétique remonte jusqu'à Thèbes pour régler la situation du Sud vis-à-vis de la couronne : c'est ce que nous apprend une grande stèle de granit, retrouvée à Karnak par Legrain en 1897. Mentouemhet y figure avec ses titres, qui lui sont donc confirmés; mais la charge, qu'il tenait de son père, ne passera pas à son fils Nesouphtah; celui-ci restera chef des prophètes, mais non préfet de Thèbes; la plus grande famille noble du Sud, et même de toute l'Égypte, s'éclipse devant Pharaon. Quant à la « femme du dieu », Psammétique respecte religieusement son autorité nominale; il n'a garde de détruire la fiction politique, où le Sud a trouvé un apaisement pour ses prétentions traditionnelles, mais il abolit l'adoption, en faveur de la fille de Taharqa, il la transfère à sa propre fille Nitokris, et cela en vertu des droits héréditaires de sa propre famille. « J'ai entendu dire qu'une fille (Amenardis II) du roi Taharqa est ici, qu'il a donnée à sa sœur (Seshepenoupet II) pour être adoratrice du dieu. Mais je ne suis pas quelqu'un qui chasse un héritier de sa place, car je suis un roi qui aime la justice... Aussi, je donne celle-ci (Nitokris) à celle-ci (Seshepenoupet) pour être sa grande fille, de même que son père avait fait pour sa sœur ». La cour approuva d'une seule voix, et on choisit comme « beau nom » protocolaire pour Nitokris, celui de Seshepenoupet (III), qui la rapprochait de sa mère adoptive, « pour être femme du dieu, celle qui joue du sistre devant la belle face d'Amon ». En seize jours, Nitokris remonta de Saïs à Thèbes, où elle fut reçue magnifiquement par Amon, dans le temple de Karnak. Seshepenoupet la vit, fut satisfaite d'elle, et l'aima plus que tout. Aussi lui transmit-elle légalement l'inventaire des biens que ses propres père et mère lui avaient constitués à elle-même et à Amenardis II : soit 2 000 *stat*, en terres réparties dans les nomes d'Hérakléopolis, de Sep, d'Hermopolis, d'Aphroditopolis; le roi y ajoute 1 400 *stat* dans quatre nomes du Nord. D'autres territoires et des rations alimentaires furent

donnés par Mentouemhet et quinze temples de Haute et Basse-Égypte.

Nitokris-Seshepenoupet III régna paisiblement à Thèbes, après sa mère adoptive, jusqu'à un âge très avancé. En l'an 1 de Psammétique II (594) on lui amena, comme fille adoptive et héritière, la propre fille du roi, la princesse Ankhenesneferibrâ ; c'est encore une stèle d'albâtre, découverte par Legrain dans la *favissa* de Karnak, qui raconte l'événement. Plusieurs renseignements très importants s'y trouvent : Psammétique II, après sept ans de règne (588), a comme successeur son fils Apriès ; Nitokris meurt en l'an 4 du nouveau règne (584). Le plus curieux, c'est que Ankhenesneferibrâ porte le titre « Premier prophète d'Amon » et deux cartouches royaux (nom de naissance et de couronnement). Tel fut l'aboutissement logique de la situation créée par Herihor, et modifiée progressivement par Seshonq, Piânkhi et les Psammétique : le Premier prophète d'Amon était maintenant une femme, fille du roi régnant !

Le récit de l'intronisation de cette princesse, à la fois Premier prophète d'Amon et Pharaon, — du moins théoriquement — est le dernier grand morceau de littérature historique que l'Égypte nous ait conservé. La fille de Psammétique II y est dénommée l' « Horus femme » *Hor.t*, nom qu'avait revendiqué la glorieuse Hatshepsout, pour être l'égale de l' « Horus » Pharaon. A la mort de Nitokris, sa mère adoptive, après que celle-ci « se fut réunie au soleil Râ son père (1), » la fille de Psammétique dirigea les funérailles de la défunte, célébrées « avec tous les rites réservés à tout roi parfait. Puis le Premier prophète Ankhenesneferibrâ, douze jours après, vint au temple d'Amon-Râ, roi des dieux : les prophètes, les pères divins, les prêtres ouâb, les officiants et les prêtres laïques du temple d'Amon étaient à la suite, et les grands (de la cour) la précédaient. On fit tous les rites de la montée de l'Adoratrice du dieu dans le temple... Elle ceignit toutes les amulettes et parures de la Femme du dieu et de l'Adoratrice du dieu Amon-Râ ; on la couronna avec les deux plumes et le diadème, pour en faire une Majesté, sur tout le circuit du soleil. Et son protocole fut établi : « Princesse très aimable, très favorisée, maîtresse du charme, douce d'amour, Majesté de toutes les femmes, Femme du dieu, Adoratrice du dieu, Hekatfneferoumout (2), main du dieu (3), Ankhenesneferibrâ (4), dotée de vie, fille royale du Seigneur des Deux Terres, Psammétique II. »

(1) Formule qui décrit la montée au ciel d'un pharaon défunt.
(2) Cartouche-prénom.
(3) A la place de « fils de Râ ».
(4) Cartouche-nom.

Cette attitude prise par le roi régnant vis-à-vis de la Femme du dieu n'est-elle pas caractéristique ? Déjà les rois libyens avaient dégagé de la politique le pouvoir spirituel des Pontifes d'Amon en le transférant à une princesse sacerdotale ; voici que les rois saïtes ajoutent au pontificat théorique, exercé par une de leurs filles, une royauté, également nominale, puisque chaque Pharaon, père ou frère de la Femme du dieu, roi d'Égypte, continue à posséder les titres et la réalité du pouvoir royal. Les choses se passent, depuis que la lignée authentique des Ramessides est éteinte, comme si les Bubastites, Tanites, Saïtes, usurpateurs libyens se sentaient eux-mêmes imparfaitement qualifiés pour siéger sur le trône d'Osiris et de Râ : ils veulent restaurer, tout en la gardant pour un membre de leur famille, une autorité divine et royale, qui soit au-dessus de la mêlée. Ainsi, indiscutable et indiscutée, se maintiendrait la doctrine de la royauté divine, même appliquée à un roi étranger ; respectée de tous, parce que sa bénéficiaire n'était qu'une femme, désarmée et désintéressée, riche surtout de forces religieuses et magiques, n'exerçant qu'une hégémonie toute spirituelle, confinée dans un monde idéal, celui des traditions mystiques du passé.

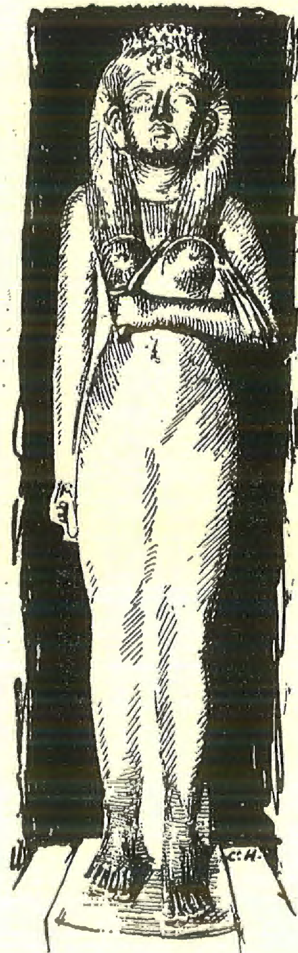
Ce faisant, les rois saïtes bénéficièrent, comme leurs prédécesseurs, du prestige sacerdotal et de la puissance matérielle d'Amon — sans qu'aucun danger pût résulter, pour la dynastie, de l'existence de cet apanage en ligne féminine dont l'hérédité fictive restait aux mains du Pharaon. En rendant hommage à la vieille tradition nationale, issue des temps préhistoriques, qui honorait dans la princesse royale la femme visitée par les totems et par les dieux, — l'héritière du matriarcat, — ils se rattachaient, eux, étrangers d'origine, usurpateurs de fait, à ce qu'il y avait de plus antique et de plus vénéré dans la conception égyptienne de l'autorité souveraine.

Par ailleurs, la royauté divine, dissociée de la personne même de Pharaon et réservée à la Femme du dieu, n'est-ce pas le subterfuge d'une politique artificielle et fragile, qui cherche appui sur la tradition ? Ce respect des anciens exemples fait la force et la faiblesse des Saïtes. Nous devons y discerner — en même temps qu'une manœuvre habile et intéressée — l'aveu d'une impuissance organique et d'une déchéance. C'est vers le passé, plus que vers l'avenir, que se tourne l'Égypte des derniers siècles. Ainsi font les peuples épuisés, quand les événements intérieurs et extérieurs dépassent leur résistance, leurs moyens d'adaptation, et leur élan.

Voyons donc sous quels aspects nouveaux se présentait la situation intérieure et extérieure au temps des rois de la XXVIe dynastie.

MERCENAIRES ET MARCHANDS GRECS EN ÉGYPTE

Psammétique, supprimant les chefs des Mâ, avait rendu à la vie civile ces colonies militaires libyennes, qui avaient fait la force — et aussi le danger — des dynasties précédentes. D'ailleurs, les Libyens, sur le domaine royal depuis Mernephtah, s'étaient embourgeoisés au cours de ces six siècles ; de leurs origines guerrières, ne persistait en eux que le goût d'une indépendance batailleuse. Quant à les utiliser contre des armées de métier, telles que celles de Koush et d'Assyrie, les défaites essuyées à Raphia et Momemphis prouvaient que ce n'était plus qu'une illusion. Psammétique dut chercher d'autres soldats.



UNE DIVINE ADORATRICE FEMME DU DIEU : AMENARDIS (Caire) (Mme C. Hanotaux).

Nous l'avons vu triompher de la Dodécarchie militaire, grâce aux mercenaires envoyés par Gygès, ces « hommes d'airain ». C'est donc avec des Grecs et des Cariens que Psammétique constitua une forte armée de métier. Il n'eut que l'embarras du choix. Nous sommes au temps de la colonisation des îles et des rivages méditerranéens par les Grecs en quête de comptoirs commerciaux : des bandes d'aventuriers robustes et sans scrupules louaient leurs bras à qui pouvait donner une solde rémunératrice. Après les Shardanes et les Mâshaouasha, les nouveaux peuples de la Mer et du Nord entrent au service des Égyptiens. Hérodote nous dit : « c'est depuis cet établissement des Grecs immigrés en Égypte, sous Psammétique et ultérieurement, que les Grecs de l'Hellade, de l'archipel et des côtes d'Asie Mineure, ont su avec exactitude ce qui se passait dans le Delta » (II, 154).

Pour payer les guerriers, Psammétique « donna aux Ioniens et Cariens, qui l'avaient aidé, des terres où ils s'établirent en face les uns des autres, séparés par le Nil », afin de prévenir les querelles fréquentes entre les contingents d'origine diverse. On vit des camps militaires, στρατόπεδα, le long de la branche pélusiaque, au-dessous de Bubastis ; plusieurs de ces casernes fortifiées subsistent : par exemple le château de Daphnae, déblayé par Petrie, en 1886, à Tell Defenneh, au sud du lac Menzaleh. « Plus tard, le roi Amasis établit les guerriers dans Memphis même, pour former sa garde contre les

Égyptiens » (1)... Dans les lieux dont Amasis les fit partir, les chantiers de leurs navires et les ruines de leurs maisons existaient encore de mon temps. C'est ainsi que Psammétique posséda l'Égypte. »

Une autre garnison ferma aux Libyens la porte occidentale du Delta, près du lac Maréotis, non loin du lieu où sera fondée Alexandrie. La porte du Sud, Éléphantine, fut aussi interdite aux gens de Koush. Une réserve centrale, à Saïs et Memphis, était constituée par la garde royale : mille Hermotybies et mille Calasiries, avec une haute paye et des privilèges spéciaux (*supra*, p. 518). Psammétique eut dès lors un instrument de guerre tel qu'aucun Pharaon n'en avait possédé depuis Ramsès II.

Avec les soldats, vinrent les marchands grecs. Nombre d'entre eux s'installèrent dans le voisinage des casernes, pour vendre aux immigrés, qui conservaient leurs goûts helléniques, l'équipement, les vêtements, le mobilier et la nourriture. Il y eut des quartiers commerçants grecs et cariens dans les grandes villes ; la campagne fut bientôt envahie par ces Hellènes « qui, tels que les *bakals* d'aujourd'hui, vendaient aussi aux indigènes du vin, des parfums, de l'huile, des salaisons, pratiquant l'usure sous toutes ses formes et ne reculant devant rien pour s'enrichir au plus vite. Ni la Haute-Égypte, ni le désert libyen n'échappèrent à leur invasion pacifique. Les Milésiens établirent des comptoirs en Abydos ; des Cypriotes, des Lesbiens, des gens d'Éphèse, de Chios, de Samos se dispersèrent dans les îles, que les canaux ou bras du Nil découpaient en s'entre-croisant, et ils se plurent à leur imposer le nom de leur patrie : il y avait dans le Nil des îles appelées Éphèse, Chios, Samos, Lesbos, Chypre... Des Grecs d'origine variée s'installèrent non loin de Panopolis, au bourg de Néapolis ; enfin des Samiens pénétrèrent jusqu'au fond de la grande oasis (2) ».

Parfois les Grecs vivaient dans des quartiers séparés, sortes de « concessions » analogues à celles que les Européens recevront en Chine. Il fallut prévenir des conflits avec les indigènes en réglant leur statut à nouveau. Amasis décida de concentrer ces nouveaux venus dans une ville neuve, fondée par eux et exclusivement pour eux, sur le site actuel de Nebeirah, qu'ils appelaient Naukratis (3). En 1885, Petrie et Gardner y ont dégagé quantité d'édifices et un téménos, temple et forteresse, entouré d'une enceinte haute de douze mètres, épaisse de quinze mètres. Hérodote nous avertit que Naukratis avait été désignée aux Grecs par Amasis

(1) C'est-à-dire contre les soldats libyens mécontents.
(2) MASPERO, *Histoire*, III, p. 649.
(3) A quatre-vingts kilomètres au sud d'Alexandrie, sur la rive occidentale de la branche de Rosette.

pour qu'ils en fissent le centre commercial et religieux de leurs communautés d'Égypte. La ville devint ce que nous appelons un port franc où les Grecs nouvellement arrivés étaient dirigés d'office, soit pour un séjour temporaire, soit pour une résidence durable. Naukratis centralisa, dès lors, le commerce maritime avec la Méditerranée : « Il n'y avait point d'autre marché accessible. Si quelque navigateur remontait une autre branche du fleuve, il devait jurer que ce n'était pas volontairement. Après ce serment, il fallait qu'il gagnât par mer la bouche canopique (1). Si les vents contraires s'y opposaient, on l'obligeait à conduire sa cargaison sur des barques, à travers le Delta, jusqu'à Naukratis ; ainsi cette ville était privilégiée. » La construction des édifices politiques et religieux, indispensables à la vie d'une cité hellénique, fut autorisée, aussi bien que les magasins et entrepôts de commerce. « Amasis donna les terrains pour construire des temples. Le plus grand de ces emplacements sacrés, le plus fréquenté, celui qu'on appelle l'Hellénion, fut bâti à frais communs par les Ioniens de Chios, de Téos, de Phocée et de Clazomène, par les Doriens de Rhodes, de Cnide, d'Halicarnasse et de Phasélis, et par les Éoliens de la seule Mytilène. Le temple appartient à toutes ces villes et les préposés aux affaires du port de commerce sont institués par elles. D'autres cités participent aux temples, mais sans droit défini. En outre, les Éginètes ont construit pour eux-mêmes le temple de Zeus, les Samiens celui de Héra, les Milésiens celui d'Apollon. » Naukratis eut une constitution à la mode hellénique et des magistrats, appelés *Timouques*, élus par les citoyens des neuf villes fondatrices, et probablement assistés de conseils. Un prytanée servait aux réunions ; on y tenait des banquets, à frais communs, lors des fêtes dyonisiaques et des panégyries d'Apollon. Les citoyens ne perdaient pas le contact avec leur mère patrie ; lorsque les Amphictyons reconstruisirent le temple de Delphes, qui avait brûlé, les frais prévus s'élevant à 3 000 talents, les Delphiens vinrent en Égypte faire une collecte : Amasis leur donna mille talents d'alun, et les Grecs domiciliés en Égypte, vingt mines d'argent.

Soit dans l'autorisation donnée aux Grecs de Naukratis de vivre en république sur le sol de l'Égypte, soit dans la protection accordée aux cultes helléniques, les rois saïtes montrent une libéralité qui atteste une tournure d'esprit « moderne » et détachée des traditions indigènes. Cela fait contraste avec leur respect des traditions thébaines, que nous venons de rappeler. Sceptiques et bienveillants, ils entendent prendre leur profit de toutes mains, aussi bien auprès des prêtres égyptiens traditionalistes, que par devers les hoplistes et les commerçants helléniques.

(1) D'où, par canaux, on rejoint la branche de Rosette.

CONTACTS ENTRE ÉGYPTIENS ET GRECS Psammétique désirait que le contact s'établît entre Égyptiens et Grecs pour aboutir à l'hellénisation des mœurs. L'obstacle à une réalisation pratique était la diversité des langues et surtout des écritures. L'on ne pouvait espérer que les Grecs se familiariseraient avec les complications des hiéroglyphes, même réduits à la tachygraphie démotique, dès lors en usage pour les contrats ; mais des scribes égyptiens, qui, jadis, avaient appris les cunéiformes, on pouvait tout exiger. Aussi « Psammétique confia aux Ioniens des fils d'Égyptiens pour qu'ils leur enseignassent la langue grecque. Les interprètes d'aujourd'hui, dit Hérodote (II, 154), descendent de ceux qui furent ainsi formés ».

Dès qu'ils purent user d'interprètes, les Grecs accablèrent les Égyptiens de questions : tout leur paraissait anormal dans la vie publique et privée des Nilotiques. Hérodote dresse un catalogue pittoresque des étrangetés qu'il y remarque : « Leurs coutumes sont, pour la plupart, opposées à celles du reste des hommes. » Aussi quelle amusante description pouvons-nous en lire :

Chez eux, les femmes vont au marché et trafiquent ; les hommes restent au logis et tissent : partout ailleurs, on pousse en haut la trame ; les Égyptiens la font passer en bas. Ailleurs, les prêtres des dieux portent une longue chevelure ; en Égypte, ils se rasent. Chez les autres hommes, la coutume est de se couper les cheveux au moment où l'on prend le deuil de ses proches parents ; les Égyptiens, en l'honneur des morts, laissent pousser sur la tête et sous le menton les cheveux et la barbe qu'auparavant ils rasaient. Les autres hommes vivent séparés des bêtes ; les Égyptiens vivent pêle-mêle avec elles. Ailleurs, on se nourrit de froment et d'orge ; c'est grande honte chez les Égyptiens de se mettre à ce régime ; ils font usage d'épeautre, que quelques-uns appellent *zeia*. Ils pétrissent la pâte avec les pieds, l'argile avec les mains ; ils enlèvent à pleines mains le fumier. Les autres hommes laissent leurs parties naturelles comme ils les ont (hormis ceux qui ont adopté l'usage des Égyptiens) ; ces derniers pratiquent la circoncision (1). Chaque homme porte deux vêtements (2), la femme n'en a qu'un seul (3). Les autres attachent en dedans les anneaux et les câbles des voiles ; les Égyptiens les attachent au dehors. Les Grecs écrivent leurs lettres et comptent avec des cailloux, en commençant par la gauche et portant leur main à droite ; les Égyptiens vont de droite à gauche (4). Comme ils sont, de beaucoup, les plus religieux de tous les peuples, ils pratiquent les coutumes suivantes : ils boivent dans des coupes d'airain qu'ils nettoient tous les jours ; ils portent des vêtements de lin, toujours fraîchement blanchis. Ils sont circoncis par propreté et estiment qu'il vaut mieux être propre que beau. Il ne leur est point permis de sacrifier ni vaches, ni génisses (II, 35-37)... A cause de cela, pas un homme, pas une femme d'Égypte, ne voudrait baiser un Grec sur la bouche, ni faire usage de son couteau, de ses broches, de sa marmite, ni manger de la chair d'un bœuf même pur, découpé avec le couteau d'un Grec (II, 41)... »

(1) Les Phéniciens et les Syriens, selon Hérodote (II, 104), ont emprunté à l'Égypte la circoncision.
(2) Ce sont le pagne et la tunique, à l'époque récente.
(3) La robe-chemise à bretelles.
(4) Cela n'est vrai que pour les écritures au pinceau, sur papyrus ou ostraca. Sur pierre, l'écriture est tracée, horizontalement ou verticalement, dans les deux sens.

Enfin le culte des animaux, et ses singulières répartitions géographiques, par lesquelles tel animal était sacré dans tel nome, impur ou indifférent dans le nome voisin, remplissait tous les Grecs d'un étonnement sans bornes. Or qu'un étranger, ignorant des raisons antiques de la zoolâtrie, se rendît coupable de mauvais traitements, ou de meurtre, vis-à-vis d'un animal sacré, c'était assez pour déchaîner des représailles immédiates et sanglantes, et provoquer une haine inexpiable (II, 65). Les Grecs et les Romains en firent l'expérience, lors de l'occupation de l'Égypte par les Ptolémées et les Césars. En toutes choses, « les Égyptiens évitent d'user de coutumes grecques, et, d'ailleurs, ils en font autant vis-à-vis de celles des autres hommes. »

RÉACTION DES ÉGYPTIENS ET DES LIBYENS Si les Grecs admiraient, sans la comprendre, la « sagesse des Égyptiens », la masse populaire égyptienne, loin de suivre l'impulsion des rois saïtes, resta réfractaire à la civilisation des Grecs, ne supportant leur présence que pour en tirer un bénéfice commercial. Quant aux prêtres, aux gens instruits, ils ne montraient aux Hellènes qu'un indulgent mépris : même à un Platon, les prêtres d'Héliopolis oseront répondre : « Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants. »

Mais les mercenaires libyens, depuis six siècles en possession de prérogatives spéciales et de terres domaniales privilégiées, se sentirent plus atteints que tous autres par la concurrence des mercenaires grecs, d'autant que Psammétique confiait aux Ioniens et Cariens le poste d'honneur, à l'aile droite, les jours de revue et de bataille (1), et leur donnait la haute paye qui correspondait au service de garde royale. Hérodote raconte que les guerriers égyptiens, c'est-à-dire les Mâs, au nombre (problématique) de 240 000, révoltés parce qu'on les maintenait plus de trois ans aux postes des frontières, remontèrent le Nil au delà des cataractes et se donnèrent au roi de Koush. Celui-ci s'empressa de les utiliser contre ses ennemis, et leur octroya les terres qu'ils conquirent. Depuis leur arrivée chez les Éthiopiens, ceux-ci devinrent plus civilisés, parce qu'ils apprirent les coutumes de l'Égypte (2). Si les détails du récit sont entachés de légende, le fond même semble réel ; ainsi s'explique la disparition de toute mention des Mâs dans les textes de l'époque saïte.

Il était, d'ailleurs, malaisé de maintenir la discipline parmi les mercenaires. Sous Apriès, un commandant de la garnison d'Éléphantine, Nesouhor, fut honoré

(1) Diodore, I, 67.
(2) Hérodote, II, 30.

d'une statue (1), pour avoir habilement défendu « la porte du Sud », qu'il administrait avec le titre traditionnel de « fils royal ». Nesouhor remercie les dieux de la cataracte « de l'avoir sauvé d'une situation dangereuse, lorsque des archers libyens, grecs (2), asiatiques complotaient pour aller au pays de Shas-hert (en Basse-Nubie). Sa Majesté était effrayée du mal qu'ils allaient faire ; mais je raffermis leurs cœurs sans leur permettre qu'ils passent en Nubie ; et je les fis parvenir là où était Sa Majesté, qui les massacra ».

Une autre rébellion de mercenaires fut désastreuse pour Apriès qui y perdit sa couronne et la vie (*infra*, p. 572) ; incident fréquent dans tous les pays où la force de l'armée est confiée à des étrangers.

ÉMANCIPATION DES TENANCIERS ROYAUX Au cours des siècles qui ont vu l'affaiblissement de la monarchie, le gouvernement central s'était morcelé, mais les institutions locales continuaient de fonctionner, ramenant l'ordre et la prospérité, dès que les luttes de prince à prince faisaient trêve. Nous avons vu les prêtres en Thébaïde et à Koush, les guerriers en Moyenne et Basse-Égypte, développer leurs avantages dans le cadre solide de l'administration créée par les Ramsès ; les paysans et les artisans bénéficièrent aussi de l'affaiblissement des rois. De la situation de tenanciers d'une terre ou d'un métier, travaillant pour l'État, ils arriveront, par étapes, au niveau social de travailleurs *libérés*, ceux qu'on appelle des *nemhou*. Les classes populaires s'arrogent, dans le désordre général, le droit de disposer — non plus seulement entre parents inscrits sur les registres de l'État, mais aussi vis-à-vis de tiers, — des champs qu'ils cultivaient, et des métiers qu'ils exerçaient pour le compte du Pharaon, des temples, des dynastes locaux. Cela se constate par l'apparition, dès l'époque bubastite, d'actes écrits de vente, location, garantie hypothécaire, contrats de mariage, avec clauses régissant les biens meubles et immeubles, testaments, adoptions, etc. Ces archives domestiques révèlent une émancipation, lente et progressive, des biens et des personnes ; les usagers deviennent quasi-propriétaires. Parfois des particuliers disposent, sans autorisation royale, de terrains pour les donner aux temples : il suffisait de passer des actes, écrits en forme, devant les scribes des temples ou des bureaux royaux, de payer les taxes de mutation, et d'inscrire sur les registres les noms des biens-fonds et des usagers. La multiplication des *écrits pour vente*, succession, mariage, etc., imposa l'usage d'une écriture plus cursive et plus rapide

(1) Louvre, A 90.
(2) Le mot est *Haounebou;* il désigne ici les Ioniens et Cariens.

encore que l'*hiératique* : ce fut cette tachygraphie que les Grecs ont appelée « écriture du pays » ou « populaire », nom que nous employons encore, pour désigner la littérature d'usage courant, écrite en caractères *démotiques*.



PRÊTRE SAÏTE
(Mme C. Hanotaux).

Les rois saïtes, ayant nivelé la société égyptienne comme l'avaient fait les Amenemhet, après les abus de la féodalité religieuse et militaire, ont naturellement cherché appui dans la population paysanne et ouvrière, et accéléré son émancipation sociale. Aussi les historiens grecs rappellent-ils avec insistance les goûts démocratiques de la nouvelle famille royale, son amour de la simplicité, la familiarité et la bonhomie de ses mœurs ; ils admirent Tafnekht qui, à la suite d'une expédition en Arabie, manquant de vivres dans le désert, avait appris à se contenter d'un régime très frugal, qu'il imposa par la suite à la cour de Saïs (1) ; ils vantent Bocchoris « qui se distingue entre tous par sa pénétration et sa prudence » et dont la renommée de justicier rivalise, dans la légende, avec celle de Salomon. Les Saïtes ne se croient plus dieux sur terre ; ils se font aimer par la simplicité de leurs goûts et l'attention qu'ils portent aux intérêts des humbles. Diodore énumérant les législateurs égyptiens (I, 94-95) après Ménès, Sasychis et Sesoosis, nomme Bocchoris et Amasis. Du premier il dit : « Roi sage et habile, on lui doit toutes les lois relatives à l'exercice de la souveraineté, ainsi que des lois sur les contrats et les conventions. Il a fait preuve de tant de sagacité dans les jugements portés par lui que la mémoire de plusieurs de ses sentences s'est conservée jusqu'à nous. Après Bocchoris, Amasis s'occupa

(1) Diodore, I, 45.

encore des lois ; il fit des ordonnances sur le gouvernement des provinces et l'administration intérieure du pays : il passa pour un homme d'un esprit supérieur, doux et juste ; c'est à ces qualités qu'il dut le pouvoir suprême, car il n'était pas de race royale. »

Or, la législation nouvelle, promulguée par Bocchoris, selon Diodore (I, 79), aurait permis aux *nemhou* qui avaient des dettes de donner à leurs créanciers comme garantie non plus leur propre corps, réduit à l'esclavage, mais une hypothèque sur leurs terres et leurs gains, vis-à-vis desquels l'État relâchait sa propriété théorique. Le peuple égyptien devrait à Bocchoris : l'abolition de la contrainte par corps et de l'esclavage pour dette, la réglementation de l'usure et l'admission de la valeur libératoire du serment, déféré aux débiteurs, quand il n'y avait pas de contrat écrit. Pour qualifier l'allégement des classes populaires, Diodore évoque la fameuse *seisachetia*, « abolition des dettes » de Solon en Attique, et n'hésite pas à dire que Solon avait emprunté à l'Égypte cette loi libératrice.

Par contre, on prêtait à Bocchoris, comme à Amasis, ce goût exagéré de l'argent (1), dont le peuple entache la mémoire des grands financiers d'État. Solon, dit Hérodote (II, 177), aurait encore imité d'Amasis l'obligation imposée à tout citoyen de déclarer au fisc, chaque année, ses moyens d'existence en vue de l'impôt. Enfin, Revillout a tiré des contrats démotiques la conclusion qu'Amasis mit la main sur les biens de mainmorte des temples ; ce fut le début de reprises successives qui se continuèrent sous la XXX[e] dynastie et au temps des Ptolémées. La féodalité sacerdotale fut remise sous le joug des lois, comme la noblesse militaire ; par contre, le Trésor inscrivit à la charge de l'État l'entretien du personnel et des édifices, constituant une sorte de budget du culte (2).

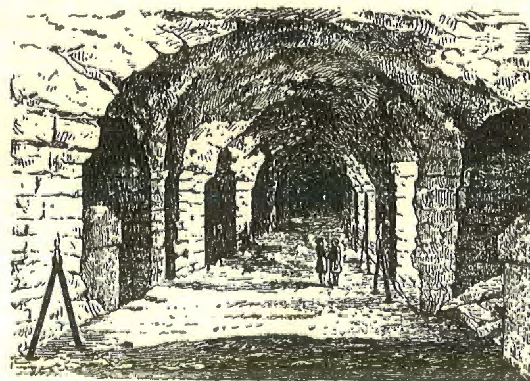
Aucun texte législatif ne nous est parvenu de ces « codes de Bocchoris et Amasis » dont Revillout accepte l'existence ; du moins, les contrats démotiques subsistent. Les plus anciens remontent précisément au temps de Bocchoris. De l'analyse de ces papyrus, on peut déduire l'existence d'une législation nouvelle qui a rendu possible la libération économique des terres et des personnes. Ceci expliquerait la popularité immense de Bocchoris dans la tradition transmise aux Grecs, de même sa réputation de grand législateur, de bon juge, attestée par de curieuses légendes écrites, qu'illustrent des peintures murales, à Pompéi et à Rome (3).

Ces changements, qui améliorent la situation des individus, n'altèrent pas l'an-

(1) Diodore (I, 94) l'appelle « apte à tirer profit de tout », *panourgos*.
(2) *Revue égyptologique*, I, p. 59, et III, p. 105.
(3) A. Moret, *De Bocchori rege*, chap. III.

tique division en catégories de personnes, établie, sur les registres de l'État, par les déclarations obligatoires des chefs de famille (*supra*, p. 247). A propos des Saïtes, Hérodote (II, 154) rappelle : « Il y a sept espèces (γένεα) d'Égyptiens : ce sont les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les commerçants, les interprètes et les pilotes. » L'énumération, si l'on s'en réfère aux documents égyptiens, paraît confuse et incomplète ; elle ne désigne pas, sauf les deux premiers termes, des catégories générales : paysans, artisans, etc... Nous n'en retiendrons que la survivance des cadres anciens dans une population qui, par l'émancipation des métiers, les déborde de plus en plus librement.

RENAISSANCE DES ARTS L'administration des rois saïtes rendit à l'Égypte une grande prospérité : Hérodote l'atteste et dit que « le nombre des villes habitées s'élevait jusqu'à 20 000 » (II, 177). Il s'ensuivit une reprise des constructions monumentales aussi active que sous la XIX[e] dynastie.



GRANDE GALERIE DU SÉRAPÉUM

Saïs, — à toute époque métropole du Delta occidental, — devint la véritable capitale de l'Égypte entière. Tout y est en ruines aujourd'hui ; par bonheur, Hérodote décrit les palais, les temples (1) et la nécropole royale, où il a vu de ses yeux le sarcophage d'Apriès et celui d'Amasis ; nous ne possédons plus que celui de Psammétique II. La stèle d'Horouzaresnet nous confirmera que Saïs possédait quatre temples, consacrés à Neith, Osiris, Râ, Atoum et orientés aux quatre points cardinaux.

Memphis restait deuxième capitale du royaume. Psammétique I[er] éleva des propylées devant le temple de Phtah et disposa une cour où le taureau Apis s'ébattait et prenait sa nourriture, dispositif que M. Bisson de La Roque a retrouvé au temple de Medamoud, pour l'époque de Tibère, en l'honneur du taureau Bouchis de Mentou. Le Sérapéum, nécropole des Apis, reçut, à la même époque, d'importantes additions. De la II[e] dynastie jusqu'à Ramsès II, les Apis avaient eu des sépultures individuelles ; le fils royal Khâmoïs leur creusa une grande galerie de

(1) II, 175. Cf. t. I, p. 103.

100 mètres dans la falaise de Saqqarah ; elle desservait des caveaux latéraux où les Apis momifiés reposèrent à l'abri de portes murées, dans des sarcophages monolithes et gigantesques. Le long du couloir, devant les portes, les prêtres, les grands fonctionnaires consacraient des stèles à leurs noms pour s'attirer des grâces divines ; ainsi la galerie devint une sorte d'archive où toutes les dynasties venaient s'inscrire, relatant la mort de chaque taureau, l'avènement du successeur, avec les noms et dates des souverains régnants. Mariette découvrit la nécropole, en 1851, nous apportant avec ces documents historiques des précisions inestimables sur les dynasties confuses qui succèdent aux Ramsès. Les Bubastites, Bocchoris, les Éthiopiens, ont inscrit là leurs cartouches ; de même, Psammétique et ses successeurs qui percèrent une nouvelle galerie, longue de 350 mètres, où les Ptolémées travaillèrent encore. Les chambres latérales y sont grandioses ; on y a retrouvé en place 24 sarcophages monolithes, longs de 4 mètres, larges de 2 m. 50, pesant plus de 60 tonnes. Si le mobilier funéraire a disparu, un matériel épigraphique dépassant 4 000 pièces y a été recueilli par Mariette et déposé au Louvre.

Au-dessus des galeries, sur le sol, s'élevait un temple funéraire, précédé d'une allée de sphinx, qui, dès le temps de Strabon (1), étaient déjà à demi ensevelis par le sable que véhicule le vent du désert. A la vue de ces sphinx, dont la tête émergeait seule du sable, Mariette soupçonna que là se trouvait le temple des Apis décrit par Strabon, et en sous-sol, leur fameuse sépulture. Ce fut la première des grandes fouilles retentissantes, qui se multiplièrent par la suite ; chacun ressentit les émotions que Mariette détaille dans son rapport :

> J'avoue que, quand, le 12 novembre 1851, je pénétrai pour la première fois dans l'hypogée des Apis, je fus saisi d'un tel étonnement que cette impression, quoique cinq années se soient écoulées depuis, est toujours restée vivante dans mon âme. Par un hasard incompréhensible, un appartement, qui avait été muré dans la trentième année de Ramsès II, avait échappé aux pillards et je fus assez heureux pour le trouver intact. Les doigts de l'Égyptien qui avait placé la dernière pierre, pour murer la porte, étaient encore reconnaissables sur la chaux. Des pieds nus avaient laissé leur empreinte sur la couche de sable dont le sol était couvert. Il ne manquait rien à cette demeure funéraire dans laquelle un taureau embaumé reposait depuis près de 4 000 ans (2).

Dans la Vallée, Psammétique déploya son zèle en réparant les temples dévastés par les guerres intestines, à Coptos, à Abydos. Mais, dans Thèbes, il céda ce rôle à

(1) XVII, II, 32.
(2) Le nom grec *Sarapeion* (= latin : *Serapeum)* dérive de l'épithète « Osiris-Apis » (grec : Osorapis) donnée au taureau mort, parce qu'on l'identifiait à Osiris, comme tout dieu et homme défunt.

Nitokris, sa propre fille, la Femme du dieu. A Karnak subsistent les restes d'une chapelle que Nitokris a consacrée à Seshepenoupet II et Amenardis II, et un naos (Caire nº 921) qui contenait une magnifique statuette, en schiste vert, de Thouéris, la déesse hippopotame (nº 791). A Médinet-Habou, une chapelle fut élevée pour le culte funéraire commun de Seshepenoupet, Nitokris, et de Mehtouskhet, femme de Psammétique Ier.



JEUNE ROI SAÏTE
(Louvre) (Mme C. Hanotaux).

Ni Néchao II, ni Psammétique II, au règne très court, n'ont laissé de constructions importantes. D'Apriès, il subsiste des naos, dédiés à divers dieux du Delta; par contre, Amasis se signale comme bâtisseur, non seulement dans les capitales, Saïs et Memphis, mais « dans tous les autres temples célèbres, » dit Hérodote ; lui aussi aimait avec prédilection les statues colossales. Celles qu'il édifia à Memphis et Saïs excitaient l'étonnement des Grecs ; mais rien n'en subsiste, pas plus que du magnifique temple qu'il construisit pour Isis dans Memphis. Les naos furent l'objet de sa prédilection ; outre celui de Saïs, qu'Hérodote a décrit (cf. *supra*, p. 558), il en existe un à Thmouis (à 20 kilomètres au sud de Mansourah) (1) haut de 7 mètres, et le Louvre en possède un qui provient d'Athribis. Les stèles d'Apis, au Sérapéum, atteignent, sous ce règne, la perfection (2); Amasis donne à Hérakléopolis et Abydos les moyens de relever le temple de Hershef, et de restaurer le sanctuaire d'Osiris : nous possédons les statues des directeurs des travaux chargés des réparations, qui donnent le détail de leurs œuvres pieuses (3). A Thèbes, la dernière des Femmes du dieu, Ankhenesneferibrâ, construisit deux petites chapelles ; elle se creusa un hypogée à Deir el-Medinèh, où l'on retrouva son sarcophage (4), tandis que son *ad latus*, le majordome Sheshonq, eut un beau tombeau de famille dans la nécropole de Thèbes. La profusion des statues en pierre

(1) Voir la vignette de MASPERO, *Histoire*, III, p. 643.
(2) *Ibidem*, p. 642.
(3) Louvre, A 68 et 93.
(4) Au British Museum.

dure et en bronze, d'un travail accompli, qui date de ce règne, n'a d'égale que le nombre des naos. Les rois saïtes aimaient ces monuments monolithes, taillés dans les pierres les plus dures, granit, diorite, basalte, dont la solidité défie le temps : le musée du Caire en montre une salle entière, et tous les musées d'égyptologie en possèdent quelques spécimens, consacrés par Psammétique et ses successeurs jusqu'à Nektanebos. Leurs parois sont gravées de tableaux rituels, ou de textes merveilleusement sculptés, résumé du décor qu'offrait le sanctuaire dont ils occupaient le centre : plus de scènes espacées ou largement traitées, mais une série de petits tableaux, encombrés de personnages et de légendes. Temples en miniature, ils offrent la meilleure source pour la religion de la basse époque.

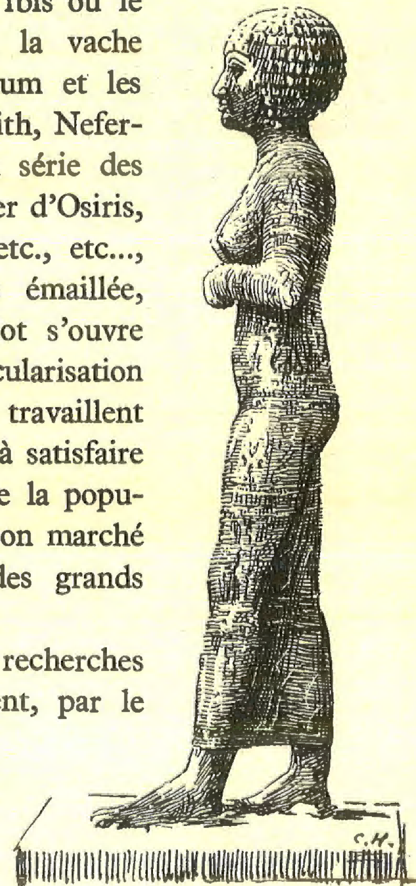
LE STYLE SAÏTE OU NÉO-MEMPHITE Tous ces monuments attestent un retour systématique vers l'architecture et la sculpture du passé, surtout celles des temps memphites. De là cette recherche des proportions gigantesques et des pierres compactes, énormes, pour les sarcophages, les naos ; du diorite, du granit pour les statues ; on revient à la mégalomanie de Khéops ; on instaure un style national d'après ce que l'antiquité offrait de plus imposant : l'art de la IVe dynastie. Les statues copient les attitudes, les costumes, les modes vestimentaires de l'Ancien Empire ; les bas-reliefs reviennent aux scènes des mastabas : porteurs d'offrandes, scènes de métiers, tableaux rituels. Quant à l'exécution, elle est d'une virtuosité hors pair. Dans les pierres les plus revêches, le ciseau taille les figures et le décor avec une perfection implacable, une sûreté qui invite à exagérer le détail des ornements et des signes hiéroglyphiques. Dans la technique des métaux, les progrès ont été parallèles : certaines statues de bronze, par exemple, celle de la reine Karomama au Louvre, ou de la dame Takousht à Athènes, sont comme habillées d'un décor de figures divines, colliers, pectoraux, talismans et dessins apposés et brodés sur robe transparente ; chacun des milliers de traits est réalisé par l'in-



TRÉSOR DE ZAZAZIG (ARGENT ET OR)
(Caire) (J. Braemer).

crustation d'un fil d'or ou d'argent dans la masse du bronze. A défaut d'esprit créateur, la recherche du détail ornemental crée un style de dilettantes raffinés. De l'époque saïte date aussi cette profusion de petits bronzes, inspirés non pas tant par la piété que par l'amour de l'art : animaux sacrés, Apis, Bast à tête de chatte, le faucon Horus, le serpent Ouazet, l'ibis ou le cynocéphale de Thot, le nain patèque (Phtah), la vache Hathor, le bélier de Khnoum, l'ichneumon d'Atoum et les grands dieux : Amon-Râ, la triade Osirienne, Neith, Nefertoum coiffé du lotus, etc., etc... ; enfin, toute la série des talismans, signe de vie, de protection magique, pilier d'Osiris, nœud d'Isis, colonnette *ouaz*, œil d'Horus fardé, etc., etc..., reproduits par millions d'exemplaires, en terre émaillée, blanche, verte, ou en bois doré. L'ère du bibelot s'ouvre pour l'amateur égyptien. Rien n'atteste mieux la sécularisation des arts et l'émancipation des artistes : ceux-ci ne travaillent plus seulement pour le temple et la cour ; ils ont à satisfaire les commandes de bourgeois enrichis, les désirs de la population superstitieuse qui recherche les répliques à bon marché des œuvres célèbres, produites par le ciseau des grands sculpteurs.

Le goût du style archaïque n'exclut pas les recherches réalistes. Certains bas-reliefs et statuettes innovent, par le choix de sujets étrangers aux poncifs memphites : telle la cueillette des lis sur un fragment de mastaba, au Louvre. L'exécution des figures d'hommes et d'animaux y présente quelque chose de libre qui manqua sous l'Ancien Empire ; des lignes sinueuses s'essayent à rendre sensibles à l'œil les volumes et le jeu des muscles ; la grâce des attitudes est incompatible avec la sécheresse anguleuse des vieux modèles, et l'obéissance stricte au canon religieux ; on voit moins d'épaules tordues et de mains ambidextres ; l'observation réaliste prévaut sur la recherche du caractère rituel. A titre d'exemples, voyez ces bas-reliefs du Caire (nº 870) où les formes souples et pleines, les gestes déliés n'ont aucune raideur, et ces statues d'Osiris et d'Isis (nºs 855-856), ou l'image de la vache Hathor, chef-d'œuvre d'exécution véridique.



LA DAME TAKOUSHT
(Athènes) (Mme C. Hanotaux).

Dans les statues humaines, « c'est sur la tête que semble s'être concentré le principal effort du sculpteur : les statues néomemphites constituent surtout un incomparable répertoire de portraits. On doit noter seulement que ceux-ci se répartissent en deux catégories. La première comprend des têtes d'une saisissante expression dans lesquelles l'artiste s'est véritablement haussé jusqu'au réalisme de ces Memphites qu'il avait pris pour guides ; avec moins de simplicité qu'eux, sans doute, mais avec une aussi brutale franchise, il s'est appliqué à fouiller la physionomie du modèle et a rendu tous les détails caractéristiques de cette physionomie de la façon la plus exacte et la plus minutieuse (1). » Parmi les chefs-d'œuvre, citons une tête de prêtre, en schiste vert, du musée de Berlin, une tête de vieillard, au Louvre, et les puissantes statues de Mentouemhet, le prince de Thèbes : on y admire, avec l'habileté de ciseau poussée à l'extrême, la recherche passionnée du caractère, d'après des types bien marqués de prêtre ou de seigneur féodal. Des esquisses plus légères, comme tel relief (cf. p. 546) retraçant le profil bourgeois de Psammétique Ier, aux traits charnus et vibrants de vie, sont des documents inappréciables pour l'historien : il voit respirer l'homme sous ses yeux. Parfois, l'art saïte se contente « d'exprimer un idéal de beauté assez conventionnel. La plupart des têtes néomemphites se distinguent par une grâce un peu molle, encore accentuée par un sourire immuable, qu'on dirait figé sur le visage ». Ce sourire annonce celui des statues grecques archaïques du sixième siècle. Diodore (I, 98) nous a rendus attentifs aux opinions des Égyptiens de son temps : ceux-ci prétendaient, non sans raison, que l'Apollon de Samos, œuvre des sculpteurs

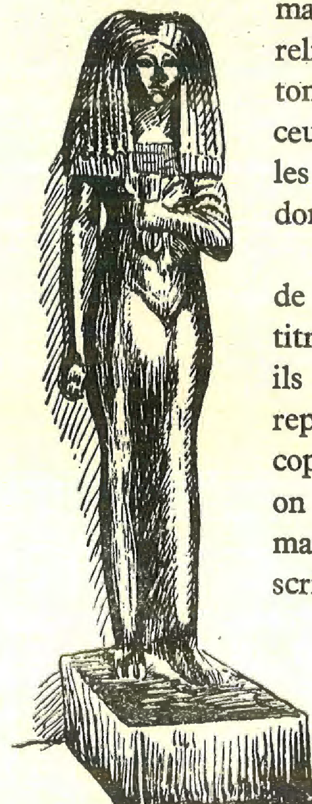


UN ROI SAÏTE
(Louvre) (Mme C. Hanotaux).

(1) Ch. Boreux, *l'Art égyptien*, p. 40.

Téléclès et Théodore, (qui avaient étudié en Égypte), avec sa position debout, les bras allongés, la jambe gauche en avant, « rappelle tout à fait le style égyptien ».

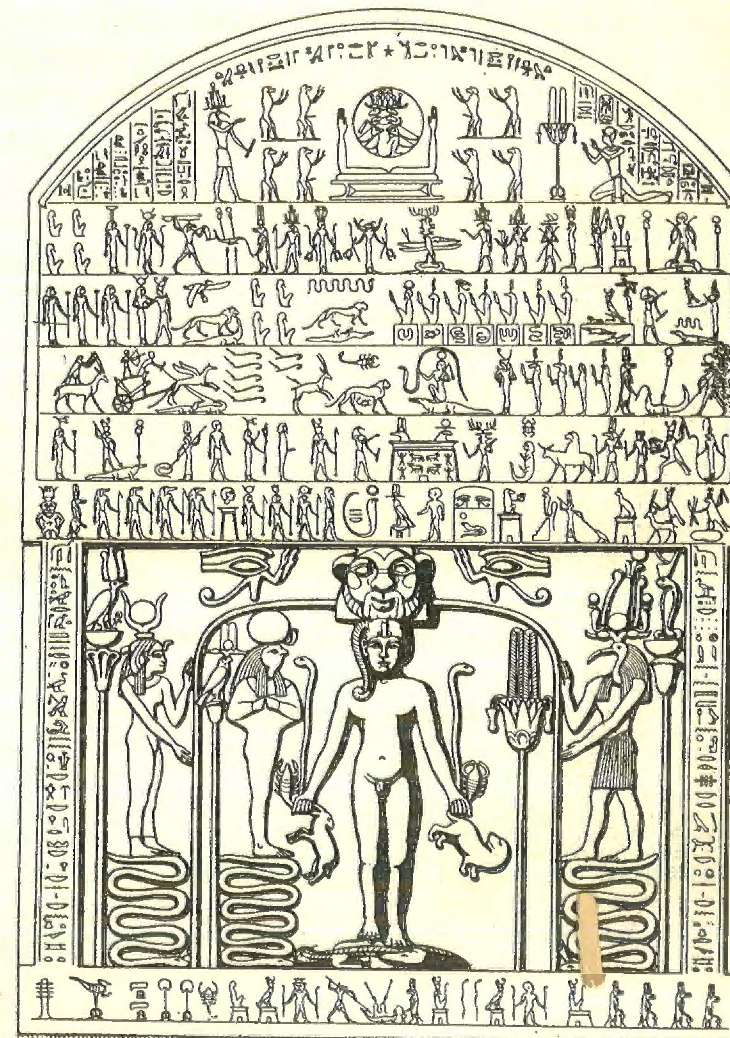
L'ARCHAÏSME DANS LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE Si sceptiques ou éclectiques que fussent les rois saïtes, en particulier Amasis, dont Hérodote rapporte (II,172) des plaisanteries qui ont déjà la verve caustique de Voltaire, ils manifestent, officiellement, un grand respect pour la tradition religieuse représentée par les textes sacrés des temples et des tombeaux. On peut les comparer aux derniers rois de Babylone : ceux-ci se plaisaient à raviver des cultes oubliés et ranimaient les plus antiques traditions, au temps du fameux Nabuchodonosor et surtout sous « le roi sacristain » Nabonide.



LA PRÊTRESSE TOUI (BOIS) Louvre) (J. Braemer).

C'est pourquoi les Psammétique restaurent les pyramides de l'Ancien Empire, et, de même qu'ils remettent en honneur titres de cour et dignités sacerdotales de l'époque memphite, ils recopient diligemment les textes des Pyramides, les font reproduire sur les parois des sarcophages et des tombeaux. Les copies ainsi exécutées demandaient beaucoup d'attention, car on s'efforçait de rendre à l'écriture même son aspect archaïque ; mais de très nombreuses fautes grammaticales montrent que les scribes, et surtout les lapicides saïtes, ne comprenaient plus les textes très anciens. C'est alors qu'on rechercha, collectionna et classa les « Livres de sortir pendant le jour » pour en faire une recension type, dont l'exemplaire le mieux conservé est celui que nous appelons le « Livre des Morts » au musée de Turin, publié par Lepsius (*supra*, p. 482). Enfin, les écrits dogmatiques des théologiens héliopolitains et thébains furent réédités d'après les manuscrits antiques « déjà mangés des vers » ; on les rendit impérissables en les transcrivant sur la pierre des naos et des autels : à ce zèle pieux, nous devions déjà le texte conservé par Shabaka (*supra*, p. 534) ; citons aussi les légendes relatives à la royauté de Shou que nous a seules conservées un naos retrouvé à Tell el-Yahoudieh (El-Arish), qui appartient à la plus récente époque égyptienne. Les légendes relatives à Osiris et à Isis sont plus que jamais en faveur. Les grandes panégyries où l'on célébrait « la Passion soufferte par Lui », comme dira Hérodote (II, 171), la « fête des lampes » à Saïs,

et la grande fête de Bubastis, où 700 000 personnes se rassemblaient dans la ville pour les fêtes joyeuses *(hilaria)* qui suivent les funérailles annuelles du dieu de la végétation et du Nil, attestent ce renouveau du culte osirien : celui-ci se perpétuera dans le monde gréco-romain avec les Mystères d'Isis et d'Osiris. Par contraste, le culte de Seth, revenu à la mode sous le Nouvel Empire, après qu'il eut été assimilé au dieu Soutekhou des Asiatiques et des Hyksôs, est de nouveau proscrit ; on en arriva à anéantir ses images, à effacer son nom sur les murs des temples et sur les feuilles des papyrus. Ce qui préoccupe le public dévot, c'est de gagner la faveur des animaux sacrés et de se défendre contre les animaux hostiles. Cela explique, d'une part, la construction d'immenses et innombrables sépultures pour les faucons, ibis, serpents, crocodiles, poissons sacrés, moins fastueuses, mais plus peuplées que les Sérapéum des taureaux Apis, Mnévis, Bouchis, ou nécropoles des béliers de Mendès et Éléphantine ; et, d'autre part, l'éclosion d'une immense littérature magique, offensive ou défensive, contre les animaux malfaisants, animés par Seth et les démons, contre les jeteurs de sort, les envoûteurs de statues. On se place sous le patronage du magicien Imhetep, l'architecte illustre de Zeser, et du grand pontife Aménophis, fils de Hâpi, auteurs présumés



HORUS SUR LES CROCODILES (STÈLE DITE DE METTERNICH)

de livres magiques redevenus à la mode : fait unique aux rives du Nil, ces deux personnages « héroïsés » sont admis au Panthéon et reçoivent, à côté des dieux, le culte divin dans les temples. Voyez-les au sanctuaire de Phtah à Karnak, et au temple de Deir el-Bahari et dans de nombreux édifices gréco-romains.

Signalons l'influence gardée par Osiris et Isis-Hathor à Byblos; vers 400 avant notre ère, c'est encore sous la forme d'Hathor que les gens de Byblos représentent la grande déesse de leur cité. A l'autre extrémité du monde, en plein désert libyque, Amon-Râ thébain est devenu tout-puissant dans la grande oasis d'El-Khargeh, et déjà grandit la réputation d'un autre sanctuaire, plus proche de la Méditerranée, celui d'Amon-Râ, seigneur de l'oasis de Siouah. Ici, l'oracle d'Amon se manifeste avec un ascendant mystérieux, décuplé par le mystère même du désert; les colons grecs de la Cyrénaïque n'en étaient éloignés que de quelques journées de marche, et le port de Paræthonium voyait affluer les Hellènes de Grèce, de l'Archipel et d'Asie Mineure, les Phéniciens de Carthage et de la côte syrienne, en quête des oracles d'Amon, aussi recherchés que ceux d'Apollon Pythien. Près de la côte méditerranéenne, l'oracle de la déesse Ouazet (Latone) de Bouto, devenue l'interprète des rois saïtes, commentait les actes importants de la politique intérieure et extérieure.

Ainsi, de Byblos à Siouah rayonnait le prestige des dieux égyptiens : attraction d'autant plus forte vers l'Égypte, qu'il s'y mêlait des intérêts politiques dont il nous faut définir les traits essentiels.

II

La politique méditerranéenne des Saïtes et l'invasion des Perses

Psammétique en Palestine Les rois saïtes avaient pu secouer le joug de l'Assyrie parce que des graves dangers absorbaient toute l'attention des rois de Ninive. Assourbanipal lutta pendant tout son règne (669-626) contre les migrations d'Aryens en Asie Mineure; les Cimmériens aidèrent Perses et Mèdes à déborder de l'Iran jusqu'en Mésopotamie; plus tard, les Scythes, venus des Balkans, envahirent l'Anatolie, bousculèrent Mèdes et Assyriens et poussèrent jusqu'à l'Égypte.

Contre l'assaut des Scythes, Psammétique ne se contenta pas de la barrière fortifiée qu'il avait constituée au sud de Péluse avec ses camps de mercenaires :

il mit la main sur la pentapole des Philistins (1), qui lui servit de boulevard avancé. L'épisode le plus fameux de cette conquête fut le siège d'Ashdod, dont Hérodote dit qu'il dura vingt-neuf ans, « la plus longue résistance connue d'une ville assiégée » (II, 157). Comment tirer parti d'un chiffre aussi légendaire? L'essentiel, pour l'Égypte, fut que « cette vague de cavaliers scythes porteurs d'arcs et de javelots, cruels et sans miséricorde, qui bruit comme une mer mugissante » (2), après avoir submergé l'empire assyrien jusqu'à la Palestine, s'arrêta à la lisière de l'Égypte et se retira sans avoir détruit la digue élevée par le prudent roi de Saïs (vers 630). Le résultat final de ces invasions fut d'ébranler jusque dans ses fondements l'empire d'Assourbanipal; Cyaxare, roi des Mèdes, et Nabopolassar, roi de Babylone, purent alors concerter une attaque décisive contre Ninive. A l'avènement de Néchao (609), la ruine de l'Assyrie était imminente : l'Égypte trouvait une chance inespérée de recouvrer ses provinces syriennes dans le partage escompté du grand Empire.

La flotte de Néchao et le canal de la mer Rouge A la forte armée préparée par son père, Néchao II (609-594) donna des moyens d'action en créant une marine de guerre puissante : sa politique visait la Méditerranée et l'Archipel, autant que la Palestine et la Syrie. Hérodote (II, 159) dit que le roi « fit construire des trirèmes, les unes sur la mer du Nord, les autres dans le golfe arabique sur la mer Rouge : on y voit encore les bassins de construction ». Sur les statuettes funéraires de cette époque, les titres « capitaine de navire » ou « directeur de la flotte du roi » sont fréquents; la politique navale était assez populaire pour que la mode adoptât des bijoux d'or en forme de petits navires à éperon (3).

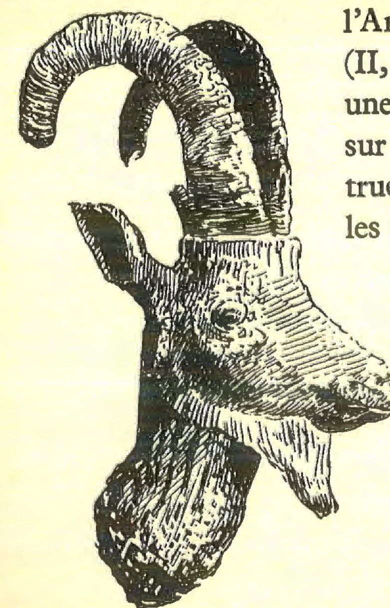


Figure de proue (J. Braemer).

Ces visées expliquent les efforts de Néchao pour remettre en état le canal entre Nil et mer Rouge. Hérodote (II, 158), mal renseigné sur les règnes antérieurs, réserve au seul Néchao la gloire « d'avoir le premier pris en mains l'œuvre du canal qui conduit (du Nil) à la mer Rouge, et que Darius le Perse recreusa de nouveau. Sa longueur est de quatre jours

(1) Ce sont les villes : Ascalon, Gaza, Ashdod, Éqrôn, Gat. (Cf. *supra*, p. 363.)
(2) *Jérémie*, V, 17.
(3) Au Louvre : Cf. la vignette de Maspero, *Histoire*, III, p. 533.

de navigation, et il est assez large pour que deux trirèmes puissent, à la rame, naviguer de front. Il prend l'eau du Nil un peu au-dessus de Bubastis, puis de Pithom (du nome) arabique ; de là il débouche dans la mer Rouge. » D'après la tradition, 120 000 Égyptiens périrent en creusant ce canal, au temps de Néchao, « et le roi s'arrêta à la moitié de l'œuvre, sur la défense que fit un oracle annonçant qu'il travaillait pour un Barbare. » En réalité, le canal fonctionnait, peut-être depuis Senousret Ier, en tout cas depuis les Ramessides ; Néchao n'a pu que travailler à sa réfection, ou à son élargissement, car le canal assurait à ses flottes des avantages pour la guerre, aussi bien que pour le commerce international.

CAMPAGNE DE SYRIE Néchao, poursuit Hérodote, « tourna aussi son attention vers les expéditions guerrières... Par voie de terre, il se porta en Syrie, fut vainqueur à Mageddo et prit, après bataille, la grande ville de Kadytis en Syrie. » (II, 159).

La Bible nous éclaire sur ce point : Josias, roi de Juda, tente d'arrêter les Égyptiens. Néchao lui adresse ce message méprisant : « Occupe-toi de ce qui te regarde, roi de Juda ! Ce n'est pas à toi que j'en veux aujourd'hui, mais mon but est l'Euphrate, et mon dieu m'a enjoint de me hâter ; retire-toi donc devant le dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne te perde ! » (1) Josias crut de bonne politique, soit de rester fidèle à l'Assyrie, soit de s'opposer à l'ambition de l'Égypte dans le partage imminent. Il fut tué d'un coup de flèche sur le champ de bataille ; on ramena son corps à Jérusalem, où il fut enseveli (2).

Néchao poussa jusqu'à l'Euphrate, par la vallée de l'Oronte ; il salua Qadesh, illustrée par les victoires des Thoutmès et des Ramsès. Ce ne fut qu'une promenade militaire. Au retour, Néchao régla les affaires de Palestine, à Riblah, sur l'Oronte ; il mit sur le trône de Judée un autre fils de Josias, Joachim, et lui imposa un tribut de 100 talents d'argent et un talent d'or ; après quoi, il regagna l'Égypte (609). Ses victoires n'ont pas laissé d'autre témoignage qu'un scarabée commémoratif, gravé à l'exemple d'Aménophis III : le roi victorieux y apparaît, tenant sceptre et massue, debout entre Neith et Isis qui lui tend la khepesh « puisque tu as immolé tous les pays étrangers » ; des vaincus sont étendus sur le sol. Par contre, les fragments d'une stèle hiéroglyphique datant de Néchao ont été retrouvés à Sidon (3).

(1) II, *Chroniques*, XXV, 20.
(2) II, *Rois*, XXIII, 29.
(3) Voici un fait bien caractéristique de l'époque : Néchao avait consacré à Apollon une cuirasse qu'il portait en cette guerre, dans le temple de Milet : ce n'est plus seulement Amon ou Neith qui pro-

NÉCHAO VAINCU A CARCHÉMISH (605) La chute catastrophique de Ninive (606) sous les efforts conjurés des Mèdes et des Babyloniens, vengea les Égyptiens du sac de Thèbes, mais n'améliora pas leur situation en Syrie. C'est aux vainqueurs que Néchao eut affaire : Cyaxare, roi des Mèdes, annexa l'Assyrie et l'Asie Mineure ; Nabopolassar reçut la Mésopotamie et les territoires vassaux en Syrie et Canaan. Alors Néchao ramena ses soldats, dans la vallée de l'Oronte, pour défendre ses droits. Les armées se heurtèrent au gué de l'Euphrate, à Carchémish (605) ; Nabuchodonosor écrasa l'armée de Néchao. Écoutons les sarcasmes de Jérémie :

Préparez le bouclier, attelez vos chevaux, montez, charriers ! Prenez vos rangs, casque en tête ! Affûtez les lances, endossez les cuirasses ! — Mais quoi ? que vois-je ? Les voilà culbutés, reculant d'épouvante ! leurs soldats plient, ils courent, ils fuient sans retourner la tête... Terreur partout, dit Jahveh. Ah ! le plus agile n'échappera pas, le plus vaillant ne se sauvera pas ! Là, au Nord, sur les berges de l'Euphrate, ils trébuchent, ils s'affaissent ! Et maintenant, va, monte à Galaad, cherche du baume, vierge d'Égypte ! C'est en vain que tu multiplies les remèdes, il n'y a plus de pansement pour ta blessure. Les nations ont appris ta honte, et, de tes cris, la terre est pleine (1)...

Nabuchodonosor reprit la Syrie et la Palestine, et s'il n'attaqua pas l'Égypte, c'est qu'un messager vint lui apprendre la mort de son père Nabopolassar ; il retourna en toute hâte à Babylone. Un accord fut signé entre Nabuchodonosor et Néchao : « Et le roi d'Égypte ne sortit plus jamais de son pays ; car le roi de Babylone avait détourné, du ruisseau d'Égypte dans le fleuve Euphrate, tout ce qui appartenait (en Asie) au roi d'Égypte (2). »

LE PÉRIPLE DE L'AFRIQUE Néchao ne renonce pas aux vastes projets d'avenir ; il continue à développer sa flotte et envoie des navires, montés par des Phéniciens, tenter le périple de la Libye (c'est-à-dire de l'Afrique), voyage dont Hérodote nous fait le surprenant récit (IV, 42) :

« Les Phéniciens partirent de la mer Rouge et naviguèrent au Sud... Deux années s'écoulèrent ; la troisième, ils tournèrent les colonnes d'Hercule et arrivèrent en Égypte. Ils ont rapporté un fait auquel je ne crois pas, mais que d'autres peut-être admettent : en faisant le tour de la Libye, ils ont eu le soleil à leur droite. » Cette observation prouve aux modernes la réalité du voyage : mais il faudra attendre

tègent le Pharaon ; l'Apollon des Hellènes dirige, lui aussi, la politique des rois de Saïs (Hérodote, II, 159.)
(1) *Jérémie*, XLV, 3.
(2) *Rois*, XXIV, 7.

onze siècles pour que les Portugais, avec Vasco de Gama, recommencent, en sens inverse, le périple dit de Néchao qui a tant enrichi la science géographique et le commerce mondial.

Du côté de la Palestine, Néchao n'aspirait plus qu'à détacher de la Chaldée le royaume de Juda, pour s'en faire un appui contre l'ambition des nouveaux rois de Babylone. Mais en 596, Nabuchodonosor détrôna Joachim, créature de Néchao, le remplaça par Zédékias, et ruina, pour un temps, tout projet de coalition entre l'Égypte et Jérusalem.

PSAMMÉTIQUE II L'attention des rois saïtes se détourna temporairement vers d'autres problèmes. Le jeune Psammétique II (594-88) mena une petite armée d'Égyptiens, de Grecs et de mercenaires asiatiques contre l'Éthiopie, pour tenter de récupérer une partie de la Nubie, au delà d'Éléphantine. Le fait énoncé par Hérodote (II, 161) est confirmé par des graffiti grecs tracés sur les jambes des grands colosses de Ramsès II, qui gardent l'entrée du temple d'Abou-simbel : « Le roi Psammatichos étant venu à Éléphantine, les gens qui étaient avec Psammatichos, fils de Théodès, écrivirent ceci. Ils montèrent bien au-dessus de Kerkis, jusqu'où le fleuve cesse ; Patasmata commandait les étrangers ; Amasis, les Égyptiens (1)... » Les soldats, des Ioniens, Rhodiens, Cariens, Phéniciens... gravèrent aussi leurs noms, chacun en son langage, témoignage bien curieux sur la composition bigarrée des mercenaires à l'époque saïte. Il ne semble pas que cette expédition militaire ait abouti à une occupation prolongée au delà de Philæ.

APRIÈS EN PALESTINE ET A CYRÈNE Apriès, qui succède à son frère vers 588, était d'un tempérament vigoureux et belliqueux. Zédékias venait de secouer le joug de Nabuchodonosor, de concert avec Tyr et Sidon et les Ammonites du désert. L'intervention rapide des Babyloniens contre les Phéniciens et Jérusalem rompit le faisceau de la coalition. Le roi Apriès dut envoyer une armée en Palestine ; surtout, il expédia sa flotte contre Chypre et la Phénicie. Selon Diodore (I, 68), Apriès prit d'assaut Sidon, dispersa la flotte des Phéniciens et Chypriotes et revint en Égypte chargé de butin ; de nombreux fragments de statues et d'autels, avec inscriptions de l'époque saïte, retrouvés par Renan à Arvad, Byblos, Tyr et Sidon, attestent cette occupation par les Égyptiens. Par contre, du côté de Jérusalem, l'armée de terre ne fit qu'apparaître et battre

(1) C'est le plus ancien texte épigraphique grec connu (vers 590). Le cercueil du général Patasmata (Padismataoui) est au Caire (n° 1270).

en retraite (1) ; quelques mois après, Jérusalem tombant aux mains des Assyriens, fut entièrement rasée ; Zédékias, dont on massacra les fils devant lui-même, eut les yeux crevés (586). Des Juifs émigrèrent en Égypte, où Apriès les laissa s'installer « à Daphnæ, près de Memphis et dans la Terre du Sud ». Le danger d'une nouvelle invasion se rapprochait de l'Égypte, d'autant plus que les Chaldéens, après treize ans de guerre, finirent par réduire à la vassalité Tyr, dernière forteresse de la côte qui leur résistait (573). Désormais, *la route de terre et la mer étaient libres pour une agression contre le Delta;* mais les menaces qui pesaient sur la sécurité de la Chaldée, par l'ambition des Mèdes, retinrent pendant quelques années les armées de Nabuchodonosor.

C'est à ce moment qu'Apriès, au comble de la prospérité, tourna les regards du côté des oasis et des côtes libyques, où les Grecs fondaient des comptoirs et même des colonies. Depuis les premières migrations des Peuples de la Mer, au douzième siècle, ces côtes de Libye avaient reçu la visite des Shardanes et des Akaiousha, qui accompagnaient les Libou et Mâshaouâsha entrés en Égypte. Au septième siècle, arrivèrent des Doriens qui s'installèrent en Marmarique ; leur chef, Battos, poussant plus à l'ouest, gagna des plateaux herbeux où il fonda Cyrène, vers 631. De Grèce, les colons y vinrent nombreux, et s'enrichirent par l'élevage des moutons à belle laine, et le commerce du silphium. Cette affluence des Grecs inquiéta les Libyens qui en appelèrent à leur allié de jadis, le Pharaon (2).

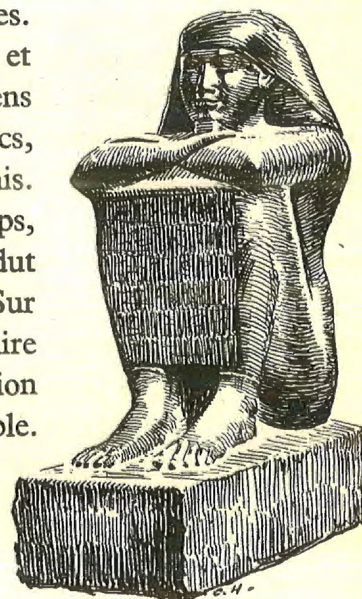


SPHINX D'APRIÈS
(J.-J. Clère).

Apriès envoya sans tarder à Cyrène des contingents égyptiens, car il ne voulait utiliser contre les Grecs, ni ses mercenaires ioniens, ni les Libyens indisciplinés qui venaient de se soulever du côté d'Éléphantine ; mais les Égyptiens furent anéantis près d'Irasa. « A cause de cela, dit Hérodote, le peuple s'insurgea contre Apriès et les troupes égyptiennes se révoltèrent, s'imaginant que leur roi avait voulu les faire périr, de façon à régner avec plus de sécurité sur le reste du peuple (3). » (568).

(1) *Jérémie*, XXXVII, 7.
(2) Pour tout ceci, la source est : Hérodote, IV, 50-59, et Diodore, I, 68.
(3) Hérodote, IV, 159 et II, 161 et suiv.

RÉVOLTE D'AMASIS Apriès envoie à ses soldats révoltés un fonctionnaire de confiance, majordome du palais, qui avait la réputation d'un homme habile et persuasif, Amasis ; de gré ou de force, celui-ci fait cause commune avec les mutins et se laisse proclamer roi. En vain Apriès envoie-t-il un messager ; Amasis ne répond que par des incongruités et des menaces. Apriès, que la nouvelle rend furieux, fait couper nez et oreilles au messager. Cette cruauté détermine les Égyptiens à se soulever. Apriès rassembla ses mercenaires grecs, au nombre de 30 000, mais fut vaincu à Momemphis. Ramené prisonnier à Saïs, on le traita, quelque temps, avec honneur dans son propre palais ; bientôt Amasis dut livrer son ancien seigneur à la populace qui l'étrangla. Sur ces événements, une stèle retrouvée par Daressy au Caire (nº 849), datée de l'an 3 d'Amasis, donnait la version égyptienne ; mais le texte en est presque indéchiffrable. Il semble qu'en l'an 3 de son règne, Amasis luttait encore, sur terre et sur l'eau, contre Apriès que soutenaient de nombreux contingents grecs ; attaqué près de Saïs, Amasis est vainqueur. Quant à Apriès, il s'échappe avec quelques vaisseaux, mais il subit une nouvelle défaite et se fait tuer. Amasis le fit enterrer honorablement et lui assura un copieux service d'offrandes. Ces faits expliqueraient que, sur quelques monuments, Apriès et Amasis sont nommés côte à côte, ce que Piehl avait interprété comme l'indice d'une co-régence. De 570 à 568, le pouvoir fut partagé, en fait, ou plutôt disputé, entre Apriès et Amasis.



DIGNITAIRE SAÏTE
(Louvre) (Mme C. Hanotaux).

AMASIS ET L'ASIE MINEURE Le nouveau roi régna plus de quarante ans (568-525). C'est une des physionomies originales de l'histoire égyptienne. Quoique de bonne famille saïte, admise à la Cour, Amasis sur le trône n'était qu'un parvenu ; lui-même ne cache pas son origine non royale. Sur un sarcophage qu'il a offert à sa mère Tapert (1), l'inscription nomme son père « connu du roi » et énumère, avant le nom d'Amasis ceint du cartouche, les titres des charges qu'il avait remplies : « chancelier du roi du Nord, ami unique, chef du palais, prophète d'Isis, directeur du trésor. » Les anecdotes réunies par Hérodote (II, 172-174) le dépeignent comme sage et sans morgue ; politique réaliste, il rendit à l'Égypte une grande prospérité. Nous avons vu qu'il fit sa paix avec les Grecs mercenaires et les Grecs marchands, concentrant ceux-ci à Naukratis. Ses rapports avec la Libye restèrent bons, et il consacra un temple dans l'oasis d'Amon. Sur les Grecs de Cyrène, un traité lui reconnaissait une sorte de suzeraineté ; aussi épousa-t-il une parente des dynastes, la dame Ladiké. Hérodote rapporte, avec plusieurs récits légendaires, qu'Amasis fit envoyer à Cyrène une statue dorée de Neith, une autre de sa femme Ladiké, et son propre portrait.

(1) Au musée de Stockholm.

C'est du côté de l'Asie que toute l'attention d'Amasis fut requise pour parer à un danger imminent. Nabuchodonosor avait déjà tenté de mettre à profit la lutte qui divisait les forces militaires de l'Égypte, en attaquant la frontière vers 568, en l'an 32 de son règne, « contre (Ah)masou roi d'Égypte », dit un fragment de ses Annales ; une tradition chaldéenne, recueillie par Josèphe, transforme la lutte d'Amasis contre Apriès en invasion venue de Babylone, à la suite de laquelle le roi (Apriès) aurait été tué et remplacé par un de ses généraux (Amasis) qui serait devenu satrape chaldéen. Rien ne confirme cette version. Par contre, Amasis, attentif au déclin de Babylone après la mort de Nabuchodonosor (562), s'inquiétait de l'avènement de Cyrus (550) et de sa politique conquérante en Asie Mineure. La flotte égyptienne permettait une liaison entre le Delta et les côtes d'Asie Mineure, ou les îles : aussi Amasis « fut-il le premier qui prit Chypre et l'assujettit à payer un tribut » (dit Hérodote, qui ne connaissait pas les relations de Chypre avec les pharaons de la XVIII[e] dynastie). C'est vers 547 qu'on peut situer une alliance d'Amasis avec Crésus, roi de Lydie ; celui-ci redoutait l'encerclement par les Perses. Amasis traita aussi avec Nabonide, dernier roi de Babylone, que menaçait Cyrus. Successivement Sardes fut assaillie par le Perse, Crésus vaincu, détrôné (545), et Babylone prise d'assaut (539). Alors Amasis lia partie avec Polycrate, tyran de Samos, dont la puissante flotte, combinée avec celle de l'Égypte, pouvait interdire l'accès maritime du Delta (1). Le fils de Cyrus, Cambyse, depuis son avènement (529) préparait la guerre contre l'Égypte, seule province de l'ancien empire d'Assyrie que son père n'avait pas encore reconquise. Lui-même, à la suite d'une rupture entre Samos et Amasis, négocia avec Polycrate pour l'attirer dans son alliance ; mais Cambyse pouvait réali-

(1) Hérodote, III, 39 et suiv. Polycrate disposait de 100 navires à 50 rames. C'est Amasis qui signale à Polycrate le danger d'irriter les dieux par une insolente fortune ; d'où la fameuse anecdote de l'*anneau* jeté à la mer.

ser son dessein, sans le concours d'un personnage aussi inconstant que le fameux tyran de Samos.

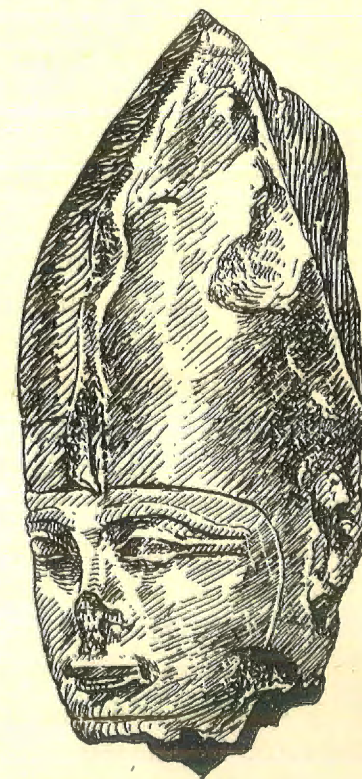
AMASIS ET CAMBYSE L'agression prochaine des Perses était un danger aussi terrible que l'avait été jadis l'invasion des Assyriens : la politique commune à tous les fondateurs d'empire asiatique suffisait à l'expliquer; mais la tradition populaire y joignait des motifs romanesques. Amasis aurait été sollicité par Cambyse de lui donner une de ses filles en mariage (1), sans doute pour se créer sur l'Égypte des droits futurs à l'hérédité; mais le rusé pharaon lui aurait envoyé une fille d'Apriès, roi détrôné, et non sa propre descendante. Vint un jour où Cambyse, mis au courant de la substitution, entra dans une colère furieuse, qui déchaîna une guerre immédiate. D'après une autre version, c'était Cyrus qui avait épousé la fille d'Apriès : si bien que leur fils, Cambyse, n'avait fait que réclamer les droits de sa mère contre l'usurpateur Amasis. Selon la tradition recueillie par Hérodote (III, 1-3), dès l'âge de dix ans Cambyse avait été en proie à l'obsession de tirer vengeance de l'Égypte : il disait à la reine, sa mère : « Quand je serai un homme, je mettrai tout sens dessus dessous en Égypte; » devenu roi, il n'eut qu'une pensée : faire l'expédition d'Égypte. Aussi, dès 525, Cambyse se rend à Gaza, y organise la base de son expédition contre le pays des Pharaons, à ce moment privé de tout secours extérieur, et qui allait perdre sa plus grande force, à savoir l'intelligence, fertile en ressource, d'Amasis.

C'est par terre que les Perses abordèrent le Delta, car la flotte égyptienne était maîtresse de la mer. Entreprise hasardeuse pour une armée, que la traversée du désert, large de 100 kilomètres, qui borde l'isthme, mais les circonstances favorisèrent Cambyse. Un des généraux grecs d'Amasis, Phanès d'Halicarnasse, traître à son roi, se mit au service de Cambyse, « qu'il trouva incertain de la route à prendre pour traverser le désert; il le mit au courant des affaires d'Amasis, lui indiqua le meilleur chemin et lui conseilla de faire demander au roi des Arabes passage et sûreté. » Le roi des Arabes s'engagea à fournir d'eau l'armée perse, en mobilisant ses chameaux chargés d'outres pleines, et même, d'après une tradition, peu croyable, dit Hérodote, en faisant arriver de l'eau, dans le désert, par une triple canalisation aboutissant à des réservoirs (2). D'autre part, Amasis mourut, laissant l'Égypte désemparée à son fils Psammétique III, que les Grecs appelaient Psamménite;

(1) On se souvient de prétentions analogues du roi de Babylone au temps d'Aménophis III (*supra*, p. 308).
(2) Hérodote, III, 4 et 9.

c'était un adolescent de physionomie intelligente, si l'on en juge par ses portraits, mais sans expérience militaire, ni politique. Tout présageait une catastrophe : le ciel même en donna des signes, car la pluie tomba à Thèbes, phénomène d'insigne rareté, comme si le ciel pleurait déjà sur l'Égypte (1).

CAMBYSE CONQUIERT L'ÉGYPTE (525) Ce qui advint par la suite ne nous est connu que par les historiens grecs. Psammétique avait amené à la frontière toutes ses troupes indigènes et étrangères; les Cariens et les Ioniens, indignés de la trahison de Phanès, auraient sauvagement égorgé les fils du traître, et bu leur sang, en présence du père dans le camp adverse, avant d'engager le combat. Montée à ce ton d'atrocité, la lutte fut violente; des deux parts, une multitude d'hommes succomba, et, en 450, Hérodote a vu le champ de bataille encore semé d'ossements. Après une résistance acharnée, les Égyptiens prennent la fuite (525). Psammétique III se réfugie derrière les murs de Memphis. Cambyse lui envoie par le fleuve un navire de Mytilène, avec un héraut perse, pour offrir un arrangement à l'amiable; la foule mit en pièces le navire et le héraut. Après un long siège Memphis se rendit, avec le roi et l'armée. La pitié, que ce triste sort inspira au peuple, se traduisit par des récits touchants : dix jours après la reddition, Cambyse mit à l'épreuve le courage moral de Psammétique en faisant défiler devant lui sa fille et son fils, réduits à l'esclavage, spectacle qui n'altéra pas la résignation héroïque du jeune pharaon. Cambyse en fut lui-même touché de compassion : Psammétique III passa le reste de sa vie sans souffrir de mauvais traitements. « Si même, il n'avait pas été soupçonné de former des complots, il eût été replacé à la tête de l'Égypte comme gouverneur, car les Perses ont coutume d'honorer les fils de rois, même si leurs pères se sont révoltés contre eux... Mais Psammétique ayant machiné de mauvais desseins, en reçut le prix : comme il cherchait à soulever les Égyptiens,



PSAMMÉTIQUE III (Louvre) (J. Braemer).

(1) La pluie à Louqsor fut aussi un présage de l'invasion de Bonaparte, en 1798...

il fut découvert à Cambyse ; alors, il but du sang de taureau et mourut (1). » Avec lui, finit la XXVI[e] dynastie. Hérodote rapporte que Cambyse poursuivit de sa haine la personne d'Amasis : il aurait violé sa sépulture à Saïs, outragé et brûlé sa momie. Pour les Perses, les Égyptiens n'étaient que d'anciens sujets révoltés de l'empire assyrien.

III

L'Égypte sous la domination des Perses (525-332)
Première période : la XXVII[e] dynastie

De la XXVII[e] à la XXXI[e] dynastie Après la XXVI[e], Manéthon dénombre encore cinq dynasties.

La XXVII[e], de Cambyse à Darius II (525-404), comprend la majorité des rois perses. Elle est interrompue, du point de vue égyptien, par une révolte qui obtient des succès locaux, suffisants toutefois pour que Manéthon reconnaisse comme souverains authentiques, d'abord Amyrtée, roi de Saïs, qui constitue à lui seul la XXVIII[e] dynastie (464-398), puis trois rois de Mendès, qui représentent la XXIX[e] dynastie (398-379). Plus tard, au temps d'Artaxerxès II, l'Égypte recouvre une véritable indépendance, sous des rois indigènes, ceux de Sébennytos, dont Manéthon forme une XXX[e] dynastie (378-341). Un retour offensif des Perses, sous Artaxerxès III, met fin à l'ultime dynastie nationale. Les trois derniers rois perses constituent la XXXI[e] dynastie (341-332) ; elle disparaît à l'arrivée d'Alexandre le Grand (332). Dès lors, l'Égypte est annexée au monde hellénique.

Les sources, pour la dernière période, sont surtout les témoignages d'Hérodote, Diodore, et de certains narrateurs latins, tels que Cornelius Nepos, qui nous racontent les biographies de condottieri helléniques, au service des Égyptiens. Nous les résumerons brièvement.

Cambyse en Égypte Pour la première fois, l'Orient obéissait à un seul maître, du golfe Persique à la mer Noire et de l'Iran à la 1[re] cataracte du Nil : Cambyse réalisait le rêve auquel Ramsès II et Sargon avaient dû renoncer. Le sort voulut que le premier empereur d'Orient fût un demi-fou. Dans ses moments de lucidité, Cambyse a, cependant, compris l'importance de l'Égypte dans le plan

(1) Hérodote, III, 14-16.

d'un Empire : quittant l'Asie pendant six ans, il reste en Égypte pour y assurer son pouvoir et préparer une extension, en tous sens, dans le continent africain.

Cambyse, dit Hérodote (III, 17), projeta trois expéditions. « La première, contre les Éthiopiens Macrobes qui habitent la Libye du côté de la mer du Sud-Ouest » : il s'agissait donc de rejoindre, en remontant le Nil, la mer Érythrée, voie du commerce d'Extrême-Orient et son prolongement autour de l'Afrique (appelée Libye), reconnu par le périple de Néchao. Cambyse prit comme émissaires des nomades de la côte érythréenne, les Ichthyophages, qui savaient la langue de l'Éthiopie ; ayant reçu leurs rapports (résumés par Hérodote) sur les richesses fabuleuses et les mœurs étranges des Éthiopiens, Cambyse marcha lui-même, sans préparatifs ni prudence, dans le désert, au delà d'Ouâdi Halfa, en direction d'Abou-Hamed ; il faillit y périr de faim et de soif, et dut battre en retraite sur Thèbes, après avoir perdu la plupart de ses soldats.

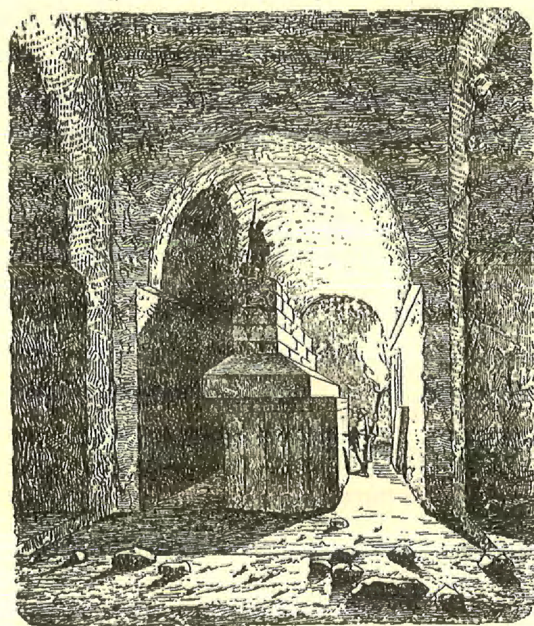
Une autre armée de 50 000 hommes avait été détachée de Thèbes pour prendre possession de la Grande Oasis (El-Khargeh) et de l'oasis d'Amon. L'expédition, mal équipée pour le désert, ne réussit qu'à atteindre les oasis occupées par les Samiens ; puis, en route pour Siouah, elle aurait disparu sans laisser de traces. Néanmoins, les oasis furent rattachées à l'Égypte perse. Restait le projet d'un coup de main sur Carthage, prolongement de la Cyrénaïque, laquelle avait fait soumission aux Perses : la flotte phénicienne refusa de faire voile contre l'ancienne colonie de Tyr ; Cambyse dut renoncer à ce troisième projet. Retenons, toutefois, l'importance politique de cette région des oasis, et surtout de l'oasis d'Amon, où l'oracle passait pour être hostile aux Perses, puisque Cambyse voulait le détruire : cela nous expliquera pourquoi Alexandre le Grand, à peine maître de l'Égypte, arrachée aux Perses, ira faire consacrer sa victoire par Amon de l'oasis (1).

La folie de Cambyse Exaspéré par ces échecs, Cambyse, d'après des traditions populaires suspectes, rapportées par les Grecs, se serait livré aux excès d'une fureur aveugle et contraire à tous ses intérêts. Rentrant à Memphis, il trouva la ville en fête parce qu'on y intronisait un taureau Apis ; s'imaginant que le peuple se réjouissait de ses déboires, il envoya au supplice les fonctionnaires de la ville, et blessa Apis d'un coup de poignard. Les prêtres du Sérapéum furent outragés, fouettés, et Apis mourut de sa blessure : à l'insu

(1) Après Cambyse, l'oasis d'Amon paya tribut à l'Empire, comme elle l'avait fait aux temps des Pharaons (d'après Athénée, II, 74).

de Cambyse, on l'ensevelit au Sérapéum, où Mariette a retrouvé son sarcophage (1).

Par la suite, Cambyse exerça ses cruautés contre la reine, et contre ses courtisans, car il redoutait les intrigues de cour et le soulèvement des provinces asiatiques. Il quitta l'Égypte en 522, après avoir commis d'autres actes de folie, outragé les momies des nécropoles et les statues de Phtah patèque dans le temple de Memphis. Arrivé en Syrie, il apprit que le mage Gaumâta, — se faisant passer pour Bardiya (Smerdis), frère du roi, que celui-ci avait fait périr en 529, — avait pris le pouvoir. Cambyse disparaît alors, subitement. La tradition populaire veut que, montant à cheval pour combattre les révoltés, il se serait enfoncé la pointe de son poignard dans la cuisse, à l'endroit même où il avait frappé Apis, et serait mort de langueur, comme Apis. Selon l'inscription de Darius à Béhistoun, Cambyse « se serait tué de sa propre main », sans doute dans une crise de mélancolie. Nous verrons plus loin que les témoignages si défavorables accumulés contre lui par les Égyptiens s'expliquent par la haine qu'inspirait l'envahisseur et ne correspondent peut-être pas à la réalité des faits. En somme, le séjour prolongé de Cambyse en Égypte signifie la volonté de rattacher étroitement à la couronne ce pays si riche, plein d'expérience, imbu de traditions monarchiques, qui en faisaient une véritable « école d'empire ». L'exemple sera suivi, cinq siècles après, par les Césars : ils firent eux aussi de l'Égypte une propriété personnelle des Empereurs pour tirer profit des enseignements qu'un souverain avisé pouvait trouver dans les institutions solides et sages des Pharaons.



TOMBEAU D'UN APIS AU SÉRAPÉUM

L'ORDRE RÉTABLI PAR DARIUS Ier (521-485) L'imposture du faux Smerdis avait provoqué une insurrection générale contre les Perses. Élu par les grandes familles pour rétablir l'ordre, Darius Ier raconte, dans la grande inscription de Béhistoun, qu'il lui fallut sept ans de combats et dix-neuf batailles pour vaincre les neuf prétendants, qui s'étaient proclamés rois dans les diverses provinces de l'immense empire. L'Égypte ne souffrit pas de ces troubles ; elle était sous la direction d'un satrape éprouvé, Aryandès, nommé par Cambyse, qui se conduisit vis-à-vis de Darius, aux premières années du règne, plutôt comme un vassal indépendant que comme un serviteur royal.

(1) Et une stèle funéraire indiquant que l'Apis était mort l'an 6 de Cambyse, soit en 523.

Aryandès prit des initiatives dangereuses vis-à-vis de Cyrène. Arkésilas III, tyran de Cyrène, avait été mis à mort par ses sujets grecs et libyens qui lui reprochaient son asservissement aux Perses ; sa mère, Phérétime, obtint qu'Aryandès envoyât une flotte et une armée : celle-ci réussit difficilement à enlever Barca, et faillit périr dans les sables, au retour. Aryandès expédia les survivants de Barca jusqu'à Suse, auprès de Darius. Alors, le grand roi se rendit de sa personne en Égypte ; la date de son arrivée est indiquée par la stèle d'un Apis, mort en l'an 4 de son règne, soit en 517, aux funérailles duquel Darius prit part officiellement. Hérodote nous apprend que Darius « fit mourir Aryandès parce qu'il avait tenté de rivaliser avec lui ». Entre autres faits délictueux, Aryandès aurait offusqué son roi en battant monnaie. Darius avait créé un étalon officiel pour chiffrer la valeur de toutes choses au moyen de pièces d'or, pesant 8 gr. 40, valant 20 drachmes d'argent : ce sont les fameuses *Dariques*. Alors que Darius « avait frappé monnaie avec l'or le plus pur, Aryandès fit la même chose avec de l'argent — et aujourd'hui encore l'argent d'Aryandès passe pour être le plus pur. Darius l'ayant appris — et d'autres crimes étant encore rapportés — le considéra comme un rebelle et le fit mettre à mort ». Admettons-nous qu'une controverse sur le bimétallisme ait seule causé le supplice du satrape ? Probablement avait-il usurpé le privilège royal de graver son effigie, ou son nom, sur la monnaie.

Le grand administrateur qu'était Darius fit aussi ses preuves en Égypte. L'Empire avait été divisé en vingt satrapies ou gouvernements généraux, confiés aux héritiers des dynasties locales, ou à des hommes de confiance, à qui le grand roi laissait une large indépendance (1). Cependant le commandement des troupes et les relations avec la métropole étaient aux mains d'un général et d'un secrétaire d'État, distincts du satrape ; des messagers royaux, les « Yeux et les Oreilles du roi » — titre emprunté au protocole égyptien, car ces épithètes sont celles des hommes de confiance auprès des Pharaons du Nouvel Empire — assuraient la police générale et le maintien des prérogatives royales, par des inspections fréquentes. Or, l'Égypte for-

(1) Hérodote, III, 89.

mait la 6e satrapie de l'Empire, avec Cyrène, Barca, et la Basse-Nubie. Le satrape logeait au Mur Blanc de Memphis; l'armée, qui le soutenait, comprenait 120 000 Perses et auxiliaires, avec trois garnisons principales — outre Memphis — disposées aux trois « portes » de l'Égypte : celle du Delta oriental à Daphnae, celle du Delta occidental à Maréa, celle du Sud à Éléphantine. L'Égypte payait l'entretien de cette armée ; d'autre part, le tribut annuel s'élevait à 700 talents d'argent, plus le revenu de la pêche au lac Mœris, dont Diodore nous dit qu'il était attribué aux frais de toilette de la reine, un talent par jour ; enfin, la cour de Suse recevait d'Égypte le nitre de Libye et de l'eau du Nil.

DARIUS REFAIT LE CANAL DU NIL A LA MER ROUGE Pour compléter les grandes voies mondiales, Darius devait s'intéresser au grand canal qui unissait la mer Rouge au Nil, depuis la XIXe et peut-être la XIIe dynastie (*supra, p.* 568). Nous avons vu que Néchao II avait remis en état le canal ; mais (prétendait-on) sans parfaire son œuvre, par prudence et par crainte d'invasions qui auraient pu emprunter cette voie. En ce qui concerne Darius, Hérodote affirme « qu'il acheva le canal » (II, 158) ; il répète (IV, 39) que le grand roi « fit aboutir le canal du Nil dans le golfe Arabique », donc au voisinage de Suez (1).

Ferdinand de Lesseps, en perçant le canal actuel, mit à jour plusieurs stèles jalonnant le tracé, bien visible, du canal antique : celui-ci allait de Suez aux lacs Amers ; puis, du lac Timsah, partant à angle droit vers l'Ouest, il rejoignait le Nil près de Bubastis (2). Deux de ces stèles ont un intérêt exceptionnel. L'une, grand bloc de granit rose, fut retrouvée, en 1866, à Chadouf, au sud des lacs Amers : les deux faces en sont gravées (3). Au recto, un tableau de style égyptien ; le nom de Darius, en hiéroglyphes, dans le cartouche royal, surmonte une longue inscription hiéroglyphique, malheureusement fort mutilée. Dans les quelques fragments conservés, subsistent deux indications capitales : 1° Darius a trouvé une partie de l'ancien canal « sans eau et hors d'état de porter » (les bateaux) ; le roi donne les ordres nécessaires. 2° Il s'ensuit une réfection du canal, afin d'envoyer, par cette voie, des navires à la mer : « et ils arrivèrent en Perse, prenant la mer... et sans obstacle... » Au verso, le décor est de style persépolitain. Dans le cintre, plane le disque ailé

(1) Le commerce avec l'Orient, par les voies de terre et de mer, s'est beaucoup développé à l'époque perse. Ainsi, la route du Ouadi Hammâmât à Qosêir est très fréquentée, ce qu'attestent plus de 200 inscriptions, datées des divers rois achéménides.
(2) Carte dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 133.
(3) Les fragments de la stèle sont au musée d'Ismaïliah.

au-dessus d'un cartouche, où le nom Darius est écrit en *cunéiformes*. Des textes cunéiformes reproduisent trois versions, en mède, perse et babylonien, d'une inscription parallèle au texte égyptien. Dans la partie conservée, on peut lire :

> Moi (Darius), je suis Perse ; avec les forces de la Perse, j'ai conquis l'Égypte. J'ai ordonné de creuser ce canal — depuis le Nil, qui coule en Égypte, — jusqu'à la mer, qui sort de Perse. Le canal fut creusé, comme je l'ai ordonné, et des navires allèrent d'Égypte en Perse, par ce canal, selon ma volonté (1) ».

Cette traduction rectifie celle d'Oppert, qui a été utilisée au tome I, p. 148. Oppert, restituant arbitrairement des mots détruits, inscrivait dans la lacune : « Allez, à partir de (Bira) jusqu'au littoral, (détruisez la moitié) du canal, comme c'est ma volonté. » Ménant a démontré que le texte ne dit rien de pareil. Comment, d'ailleurs, supposer que le grand roi ait gravé une stèle colossale pour avouer l'abandon d'une entreprise imprudente (2) ? Lesseps a vu d'autres pierres près de Suez (aujourd'hui disparues), et, en 1890, Golenischeff a publié une stèle importante, exhumée à Tell el-Maskoutah, un peu à l'occident d'Ismaïliah ; toutes confirment la réfection du canal de Néchao et son utilisation par Darius. La stèle de Tell el-Maskoutah reproduit les traits caractéristiques de la partie hiéroglyphique de Chadouf : le texte, ici mieux conservé, dit que le roi « envoie une flotte de navires de haute mer (*kebentiou*) pour reconnaître la mer ». Mention est faite du pays de Shaba (Saba), apparemment but de l'expédition navale. Darius affirme qu'il a refait une partie du canal « où il n'y avait plus d'eau », sur une largeur de huit itours, soit à peu près la distance entre le lac Timsah et le Nil (3).

Nul doute que Darius n'ait envoyé des navires d'Égypte en Perse par le canal. Strabon (XVII, 1, 25) dit bien que Darius, se laissant ébranler par une erreur alors commune (au sujet des niveaux différents des deux mers), renonça à l'entreprise et que l'œuvre ne fut achevée que sous les Ptolémées ; mais ce témoignage, assez vague, est formellement contredit par les stèles qui jalonnent le canal et qui décrivent sa mise en activité.

CAMBYSE ET DARIUS FAVORISENT LES TEMPLES Nous avons vu plus haut que les traditions populaires recueillies par Hérodote sur Cambyse insistent sur les atrocités que ce roi aurait commises en Égypte, autant contre les

(1) Cf. WEISSBACH, *Keilinschriften der Achdemeniden*, 105, et voir l'étude de G. DARESSY sur la stèle de Chadouf, ap. *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 160.
(2) *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 131 et suiv. Voir surtout la discussion p. 154.
(3) *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 108.

dieux que contre les hommes. Or, un grand fonctionnaire de Saïs nous renseigne tout autrement sur l'attitude des rois perses vis-à-vis des temples égyptiens. Ouzahorresent, dont la statue naophore est au Vatican, était « chancelier du roi du Nord, commandant du palais, directeur de la flotte royale sous Amasis et Psammétique III », lorsque se produisit l'invasion perse. Cambyse lui continua la confiance que les rois saïtes lui avaient témoignée, et, comme notre personnage était fils d'un prophète de Neith, instruit des rites sacrés et de la médecine, il en fit son grand médecin et son conseiller intime. Voici en quels termes s'exprime Ouzahorresent :

« Lorsque vint le grand prince, seigneur de tous les pays étrangers, Cambyse, vers l'Égypte, alors que tous les étrangers de tous pays étaient avec lui, il a régi cette Terre entière, et ils s'installèrent ici. Comme il était grand régent de l'Égypte, et grand prince de tout pays étranger, il me fit grand médecin, et me donna ma carrière auprès de lui, comme ami, commandant du palais : c'est moi qui ai composé son protocole en tant que Roi du Sud et du Nord : *Mesoutirâ* (nom de couronnement de Cambyse). — Et c'est par moi que S. M. fut instruite de la grandeur de Saïs : ce siège de Neith la grande, la mère de Râ... ; — et aussi que S. M. connut la grandeur du temple de Neith : c'est le ciel en tout son plan ; — et aussi qu'elle connut la grandeur des édifices de Neith, de tous dieux et déesses qui y sont ; — et qu'elle connut la grandeur de Hetkheb : c'est la place d'Ânzti (1), seigneur du ciel ; — et qu'elle connut la grandeur du Palais du Sud et du Palais du Nord, de la maison de Râ, de la maison d'Atoum : c'est la demeure mystérieuse de tous les dieux. »

Or, Cambyse, ainsi initié aux secrets des temples, va en devenir le justicier et le bienfaiteur. Voici ce que nous dit le ministre égyptien :

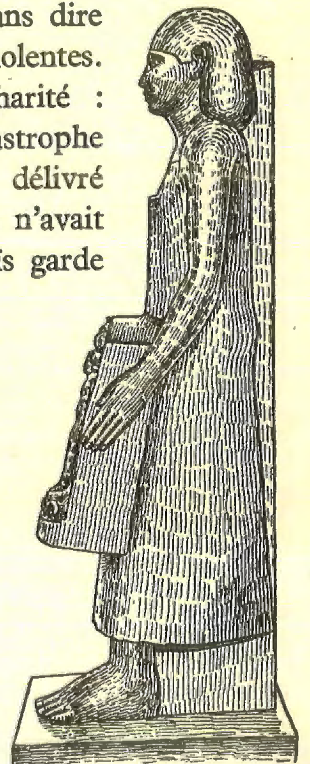
J'ai porté plainte auprès de la Majesté du roi du Sud et du Nord, Cambyse, au sujet de tous les étrangers qui s'étaient installés dans le temple de Neith, afin de les en chasser, et pour que soit le temple de Neith (restitué) dans tous ses privilèges qu'il possédait auparavant. Donc, Sa Majesté ordonna de chasser tous les étrangers qui s'étaient installés dans le temple de Neith, de détruire toutes leurs maisons et tout leur matériel, qui étaient dans ce temple ; ils portèrent (leur matériel) eux-mêmes en dehors des murs de ce temple. Sa Majesté ordonna de purifier le temple de Neith et d'y placer tous ses gens... dans l'emploi de (prêtres), prophètes, prêtres horaires du temple. Sa Majesté ordonna de donner le domaine sacré à Neith la grande, mère du dieu, et aux grands dieux qui sont à Saïs, comme il existait auparavant. Sa Majesté ordonna (de rétablir) toutes leurs fêtes, toutes leurs processions, comme cela se pratiquait auparavant. Sa Majesté a fait ces choses, parce que, grâce à moi, Sa Majesté avait appris la grandeur de Saïs : c'est la ville de tous les dieux qui y sont établis sur leurs trônes, à jamais.

Lorsque le roi du Sud et du Nord, Cambyse, vint à Saïs, Sa Majesté elle-même passa vers le temple

(1) Osiris *(supra, p. 62)*.

de Neith, se prosterna devant la majesté de sa déesse, très profondément, comme l'avait fait tout roi à Neith la grande, — et devant tous les grands dieux de Saïs, comme l'avait fait tout roi antérieur.

Pareille attitude n'est-elle pas plus conforme à la politique clémente et habile, dont usent traditionnellement les Perses vis-à-vis des vaincus, que ne l'est la persécution démente dont Hérodote s'est fait l'écho ? Il va sans dire que la conquête s'accompagna, cependant, de scènes violentes. Ouzahorresent les rappelle, pour mettre en valeur sa charité : « Lorsque la catastrophe se produisit dans ce nome, — catastrophe très grande qui se produisit dans la Terre entière — j'ai délivré tous les citoyens de cette très grande catastrophe, dont on n'avait jamais eu la pareille en cette Terre. » On notera que Saïs garde toute son importance, malgré la défaite de la dynastie.



STATUE NAOPHORE (J.-J. Clère).

Ouzahorresent accompagna Cambyse en Syrie, puis passa au service de Darius. D'Élam, où Darius se trouvait, il fut renvoyé en Égypte avec la mission de restaurer à Saïs les écoles sacerdotales ; parmi ces écoles, étaient incluses celles où l'on enseignait la médecine : ceci indique la liaison étroite de la magie, voire de la sorcellerie, avec l'art de guérir, ce dont les papyrus médicaux nous avaient instruits.

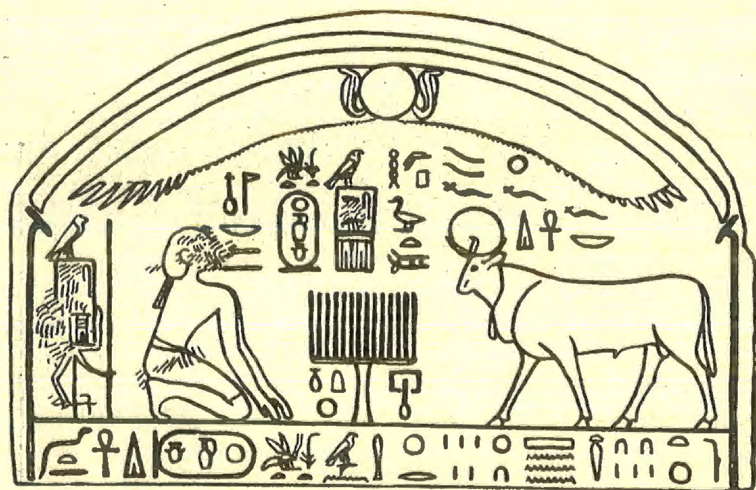
Voici que la Majesté du roi du Sud et du Nord, Darius, vivant à jamais, m'ordonna d'aller vers l'Égypte, — alors que Sa Majesté était en Élam, comme grand chef de tout pays étranger et grand régent de l'Égypte — pour rétablir le bâtiment de la Maison de Vie (1) et la Maison... après leur ruine. Les étrangers me portèrent de pays en pays, me faisant passer vers l'Égypte, selon l'ordre du Seigneur des Deux Terres. J'agis selon ce que m'avait ordonné Sa Majesté et je fis, dans ces (édifices), fondation d'étudiants de toute sorte, qui étaient des fils (de famille) et point des fils de pauvres. Voici que Sa Majesté m'ordonna de leur donner toutes choses utiles, pour qu'ils fassent tous leurs travaux. Je les ai équipés de tout ce qui pouvait leur être profitable, et de tous leurs instruments, qui sont (décrits) dans les livres et qu'ils avaient auparavant. Sa Majesté fit cela parce qu'elle connaissait quel bienfait (donne) cet art pour faire vivre tout malade, — et pour rendre stable le nom de tout dieu (2), et leurs temples et leurs divines offrandes et la célébration de leurs panégyries, à jamais.

L'activité bienfaisante de Darius Ier a laissé des traces nombreuses en Égypte. Une inscription, datée de l'an 16, relate des fondations faites au temple d'Edfou ;

(1) Collège des scribes.

(2) La médecine est « un art et mystère » enseigné par le dieu Thot aux hommes, et participe aux choses sacrées.

à Karnak, au Fayoûm, à Memphis, à Tanis, des monuments sont dédiés par lui. Le temple d'Amon de l'oasis El-Khargeh, est rebâti ; au Sérapéum, plusieurs stèles d'Apis sont gravées par ses ordres. Enfin, l'activité des affaires commerciales est attestée par de nombreux papyrus, ou actes démotiques, qui se répartissent sur tout son règne, alors que, sous ses successeurs, les documents de ce genre manquent totalement. Ce n'est donc pas à tort que Darius compta parmi les six grands législateurs dont l'administration fut bienfaisante pour l'Égypte (1).



LE ROI AMASIS ADORE APIS
(Louvre).

Les Égyptiens n'en supportaient pas moins avec impatience la suzeraineté des Perses : aussi les échecs retentissants subis en Grèce par Darius et ses successeurs furent-ils accueillis en Égypte, où les Grecs étaient devenus si influents, avec un espoir très vif de libération. Pendant plus d'un siècle, les tentatives d'insurrection vont se multiplier, à mesure que s'accentue la décadence militaire des Achéménides, et aboutir à une émancipation totale.

LES INSURRECTIONS DANS LE DELTA Quatre ans après Marathon, les Égyptiens se révoltent, sans qu'aucun nom de chef soit donné (486). C'est à tort que plusieurs historiens placent ici le règne d'un pharaon indigène, Khabbasha ; celui-ci n'apparaît qu'avant la conquête par Alexandre (cf. p. 595).

Les querelles dynastiques entre fils de Darius permirent aux rebelles de prendre quelques libertés ; mais la répression fut efficace à partir du règne de Xerxès (484-465). Celui-ci écrasa les révoltés, en l'an 2 de son règne, punit les défections avec sévérité, traita durement les temples, et confia la satrapie d'Égypte à son frère Achéménès (483). La marine égyptienne dut fournir 200 navires à la flotte perse qui se fit battre à Salamine (480) ; elle n'avait combattu qu'à contre-cœur, et la défaite de Platée (479) provoqua une nouvelle révolte en Égypte.

(1) Au nombre des documents récemment retrouvés de l'époque perse, il faut signaler des papyrus et des ostraca d'Eléphantine qui font connaître la vie d'une communauté de mercenaires juifs, établis avec leurs familles à la 1re cataracte. Ils eurent leur temple, où Yahveh était adoré comme chef de cinq divinités. Ils écrivaient et parlaient l'araméen (Caire, nº 2508).

Hérodote nous informe qu'elle était due à l'initiative d'un chef libyen, Inhor, que les Grecs appelaient Inaros, fils d'un Psammétique ; nous supposons qu'il se rattachait à la famille royale de Saïs. Inaros obtint l'appui de Cyrène, et, puisqu'il faisait le jeu des Grecs contre les Perses, le concours efficace des Athéniens, ou des Spartiates, selon la prépondérance de telle cité dans la conduite de la guerre contre le grand-roi. Aussi put-il opposer à la menace d'une armée perse, sous le règne d'Artaxerxès Ier (465-424), l'intervention de la flotte athénienne, alors à Chypre, et d'un corps de troupes commandé par Charitimidès (459). La flotte, forte de 2 à 300 vaisseaux, battit celle des Phéniciens qui obéissait aux Perses ; les hoplites grecs, joints aux troupes d'Inaros, vainquirent Achéménès à Paprémis. Le satrape y fut tué, de la main d'Inaros, et son cadavre renvoyé à Suse, comme tribut des révoltés. Les débris de l'armée perse s'enfermèrent dans le Mur Blanc, où ils se rendirent inexpugnables. Cela donna le temps au satrape de Syrie, Mégabyze, de réunir une forte armée, 300 000 hommes, pour reprendre l'offensive. La politique instable d'Athènes avait abouti à un rappel des contingents grecs les plus importants ; Charitimidès tomba sur le champ de bataille, Inaros fut blessé (456). Il tint encore dix-huit mois dans l'île de Prosopitis, entre les bras du Nil ; Mégabyze, détournant un canal, mit la flotte rebelle à sec, et ruina le rempart fluvial. Inaros capitula avec 6 000 hommes et fut emmené à Suse, où les amis d'Achéménès finirent par obtenir son supplice. L'Égypte retomba sous le joug d'un satrape, Sarsamas, qui se montra conciliant et modéré : l'administration de Saïs fut même rendue au fils d'Inaros, Thamyras. Ce cas de clémence ne fut pas unique. La révolte d'Inaros avait eu des imitateurs : un certain Amenardis (en grec : Amyrtaios) s'était insurgé et réfugié dans les marais du Delta nord ; son fils, Pausiris, « reçut pareillement le gouvernement qu'avait exercé son père, et, cependant, nul ne fit jamais plus de mal aux Perses qu'Inaros et Amyrtaios » (Hérodote, III, 15). De cet Amenardis, rien d'autre ne nous est connu ; il est probablement l'aïeul d'un second Amyrtaios dont le rôle fut, plus tard, fort important (p. 586).

Athènes avait conclu avec Artaxerxès Ier la paix dite de Cimon (449). Réduite à ses seules forces, l'Égypte redevint une satrapie obéissante. Or, la monarchie perse s'affaiblissait de plus en plus en Asie ; et, en Égypte, Xerxès, Artaxerxès Ier et Darius ne sont signalés que par de courtes inscriptions au Ouâdi Hammâmât,

et sur quelques vases d'albâtre. Seul Darius II (424-404) se survit par des constructions au temple d'Amon, dans l'oasis d'El-Khargeh, où un bel hymne panthéiste fut gravé par ses soins. Artaxerxès II (404-358) eut un long règne débile ; il ne parut point en Égypte, non plus que ses successeurs ; depuis la fin du cinquième siècle aucun monument égyptien ne porte plus le cartouche d'un roi perse.

IV

Les XXVIIIe, XXIXe et XXXe dynasties nationales (404-342)

Dès le début du quatrième siècle, l'Égypte tout entière reconnaît des pharaons indigènes que Manéthon classe dans des dynasties authentiques, de la XXVIIIe à la XXXe. Neuf pharaons y sont énumérés ; leurs noms se retrouvent — sans plus de détails — sur un papyrus démotique du Louvre, déchiffré par Revillout, commenté par Spiegelberg, que nous appelons « Chronique démotique ». Désignation inexacte, car ce document appartient à la catégorie des « prophéties » patriotiques qui surgissent, en Égypte comme en Israël, aux temps des épreuves nationales, et dont le caractère plutôt mystique exclut l'absolue véracité.

Le soulèvement national coïncide avec le règne d'Artaxerxès II (404-358), dont le pouvoir s'affaiblit : la révolte de Cyrus le Jeune, malgré l'échec final à Cunaxa (401), démontre l'incapacité du grand-roi à maîtriser les insurrections et les promenades militaires des mercenaires grecs, en Asie Mineure, comme en Égypte. Aussi, vers 404, un roi Amyrtaios, peut-être petit-fils du compagnon d'Inaros, du même nom, se fait-il reconnaître dans la vallée du Nil.

Le lieu d'origine des dernières dynasties nationales est le Delta nord, Bouto, Mendès, Sebennytos. Près des grandes lagunes côtières (lacs Bourlous et Menzaleh), dans le lacis des canaux et petits bras du Nil, ce pays présente une infinité d'îlots, aux contours indécis, hérissés de roseaux, peu accessibles par des chaussées interrompues ou des rigoles noyées. Une population de marins et de pâtres, d'aspect inculte, de mœurs sauvages, habitait cette région que les Grecs appelaient *Boucolie*, et dont ils ont décrit les conditions de vie spéciales. Au sud-ouest des marais dominait la ville de Bouto, dont l'influence s'étendait jusqu'à Hermopolis parva (Damanhour) et Sebennytos (Samanoud). Tels étaient « les confins de la Terre du Nord » *(pehou)*, qu'on appelait aussi la « Terre d'Ouazet » ; celle-ci était la déesse-

papyrus, figurée aussi par une uraeus ; sa ville se nommait *Per-Ouazet*, dont les Grecs ont fait : Bouto.

De toute antiquité, la position imprenable de cette ville en avait fait un asile des traditions religieuses et politiques. Là, Isis avait caché et élevé son fils Horus, malgré les attaques de Seth, grâce aux remparts naturels des eaux et des roseaux. Depuis l'avènement du jeune Horus, ancêtre de la lignée pharaonique, ce lieu de sa « solitude » *(ouâ)* était honoré comme le sanctuaire de la royauté du Nord, que symbolisaient la couronne rouge locale et l'uraeus de Bouto.

Aussi n'est-ce point sans raison que les Grecs attestent le rôle de premier ordre joué, depuis la chute des Ramessides, par l'oracle de Bouto. « J'ai déjà mentionné souvent, dit Hérodote (II, 155), l'oracle situé sur le territoire de Latone (déesse de Bouto). Le lieu consacré à Latone, où réside l'oracle, est vaste ; ses portiques ont six brasses de hauteur. Le plus merveilleux, c'est le naos même de la déesse, fait d'une seule pierre, haute, longue et large de 40 coudées... Une autre chose étonnante est l'île Chemmis, située contre le temple de Bouto, dans un lac vaste et profond : les Égyptiens disent qu'elle est flottante... Un vaste temple d'Apollon (Horus), avec trois autels, existe dans cette île, où croissent beaucoup de palmiers et d'autres arbres... » En somme, nul sanctuaire ne jouissait alors d'une réputation égale, sauf ceux d'Amon à Thèbes ou d'Amon à Siouah. Aussi Bouto était-elle, dans le Delta, apte à jouer le même rôle de conservatoire pour la tradition royale et religieuse, que Thèbes en Haute-Égypte. Or, nous voyons les *pehou* du Delta offrir un asile aux rois indigènes soulevés contre l'étranger. Lorsque Piânkhi prend Memphis, Tafnekht se réfugie à Mesed (au nord de Tanta), d'où il gagne les *pehou* et les îles du Nord. Au temps de l'invasion de Shabaka, Hérodote raconte qu'un roi aveugle, « Anysis, se réfugia dans les marais, y demeura 50 ans dans une île que personne ne put découvrir. » Hérodote, à ce sujet, rappelle le souvenir du premier Amyrtaios : « Les rois qui, pendant 400 ans, précédèrent Amyrtaios, ne furent pas assez habiles pour trouver cette île, qu'on nomme Elbo, et qui a 10 stades en tout sens (II, 138-140). » Assurément ce premier Amyrtaios, presque légendaire lui-même, fondait son autorité sur le prestige de Bouto et de Saïs.

Amyrtaios à Saïs — Le second Amyrtaios constitue à lui seul la XXVIIIe dynastie de Manéthon ; il régna six ans à Saïs (405-399) ; peut-être tirait-il ses droits des pharaons de la XXVIe. Il ne semble pas avoir régné sur l'Égypte entière. Outre que nul monument de lui n'a subsisté, la Chronique démotique nomme, à sa place, un roi Amonher. Est-ce une variante du nom Amenardis,

prototype égyptien du grec Amyrtaios? Est-ce un roi concurrent? D'autres rois locaux avaient secoué le joug des Perses. Un contrat daté d'Amonher porte que son an 5 correspond à l'an 15 d'un roi Moutroud, inconnu par ailleurs. Selon Diodore (XIV, 35), un roi Psamméthichos tenait le Delta, au voisinage d'Amyrtaios (1).

Contre ces rebelles, Artaxerxès II prépare une forte armée, mais la révolte de Cyrus le Jeune force le grand-roi à l'utiliser en Asie, pour gagner la bataille de Cunaxa (410), où, selon Xénophon, des hoplites égyptiens combattirent dans les rangs des Perses. L'Égypte n'était donc pas tout entière en rébellion ; mais, jusqu'à la fin des guerres médiques, l'Asie souffrit d'une instabilité qui permit aux Égyptiens de conquérir l'indépendance.

NÉPHÉRITÈS ET AKHÔRIS, ROIS DE MENDÈS Amyrtaios est remplacé, nous ne savons dans quelles circonstances, par une dynastie de quatre rois de Mendès, la XXIX[e] de Manéthon (399-379), qui compte, au début, deux pharaons remarquables : Néphéritès (*égypt.* : Naifâouroud) de 399 à 393, et Akhôris (*égypt.* : Haker) de 393 à 389 (2). Leurs monuments se retrouvent du Delta à la 1[re] cataracte : ce sont donc des rois de plein exercice.

Nous les voyons intervenir contre Artaxerxès II, en liaison avec les Grecs. En 396, une ambassade spartiate demande à Néphéritès son alliance : il envoie seulement des subsides, 500 000 mesures de blé et l'équipement pour 100 trières, à la flotte spartiate qui opérait vers Rhodes : d'ailleurs la cargaison fut interceptée par la flotte perse, que commandait un condottiere athénien, Conon. Lorsque l'usurpateur Akhôris prend le trône (vers 393), il doit se défendre contre une attaque perse, conduite par le satrape Pharnabazos. La diplomatie égyptienne est active et cherche des appuis : à Cyrène d'abord, puis à Chypre, où elle lie partie avec Évagoras, qui s'insurge contre le grand-roi ; en Asie Mineure, où elle coopère avec les Spartiates. Akhôris envoie un ravitaillement de blé et équipe 50 trières ; mais Évagoras est battu. En 386, le Spartiate Antalkidas négocie la paix qui porte son nom : elle met

(1) Cette période, où la politique des Grecs contre les Perses s'appuie sur l'Égypte révoltée, nous est connue, moins par les monuments égyptiens, qui n'ont conservé aucun récit historique, que par les récits de Diodore, Démosthène, Cornelius Nepos, Plutarque, qui décrivent les vies ou les actes des hommes d'État et stratèges grecs, mêlés aux événements. Pour l'étude très détaillée de la chronologie et des faits, voir Paul CLOCHÉ, *La Grèce et l'Égypte de* 405 *à* 342, ap. *Revue Égyptologique*, N.S., t. II (1921), et Werner SCHUR, *Zur Vorgeschichte des Ptolemaerreiches*, ap. *Klio*, t. XX (1926). Nous suivons la chronologie établie par Cloché.

(2) Ces rois étant connus surtout par les sources grecques, nous les désignerons par les noms qu'ont transcrits les Grecs.

fin aux Guerres Médiques, et, du même coup, à l'alliance officielle des Hellènes avec l'Égypte.

Le concours officieux des Grecs restera acquis à l'Égypte, qui peut payer ses auxiliaires. C'est l'époque où des condottieri athéniens, spartiates, tels que Conon, Iphicratès, Chabrias, Timothéos, même le roi de Sparte Agésilas, mettent leurs talents militaires et les bras de leurs hoplites au service du plus offrant, qu'il soit Perse, Égyptien ou Asiatique. Akhôris prend à sa solde, sinon les cités helléniques, du moins des généraux et des mercenaires que la paix laissait disponibles. Diodore nous les montre arrivant en foule en Égypte.

Akhôris nomme, comme général en chef et directeur des affaires militaires, l'Athénien Chabrias, stratège d'une valeur éprouvée. De 386 à 380, celui-ci réorganise les milices nationales, les fortifie de mercenaires grecs, et transforme le Delta en position fortifiée, avec deux forteresses à l'Orient et à l'Occident : au temps de Strabon, on les appelait encore le « château de Chabrias » (en avant de Péluse) et « le bourg de Chabrias » (près du lac Maréotis). Les préparatifs d'Akhôris et les soulèvements qui éclatèrent, encouragés par les subsides égyptiens, en Carie, Cilicie, Pisidie, paralyseront les plans de Pharnabazos pendant quelques années.

Après la mort d'Akhôris, Chabrias assiste aux rivalités de deux roitelets éphémères, que nomme Manéthon : Psamouthès et Néphéritès II (380-379) ; nul monument de ces rois n'a été conservé. Les mercenaires grecs donnèrent le trône à un prince de Sébennytos.

NEKTANEBÈS FONDE LA XXX[e] DYNASTIE DE SÉBENNYTOS (379-342) Trois rois énergiques, Nektanebès, Takhos et Nektanebos constituent la dernière dynastie nationale, que Manéthon appelle la XXX[e]. La Chronique démotique et les monuments confirment les noms de ces rois et leurs années de règne : 18, 2 et 18 ans.

Nektanebès (379-361) — dont le nom égyptien est *Nekht-neb.f* (1) — perdit le précieux appui de Chabrias, car Artaxerxès II obtint d'Athènes que celui-ci serait rappelé. Néanmoins, la situation militaire restait si forte que Nektanebès put résister à une attaque formidable. Au début de 374, Pharnabazos concentre à Acre 200 000 Asiatiques et 20 000 Grecs commandés par un chef, égal en réputation à

(1) Le classement correct des rois sébennytiques n'a été effectué que depuis peu. On plaçait *Nekht-Hor-hebt* = Nektanebos en tête, et *Nekht-neb.f* = Nektanebès en queue ; les documents égyptiens ont permis de rétablir l'ordre que nous adoptons. Voir Ernst MEYER, *Zur Geschichte des 30[e] Dynastie*, ap. *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, LXVII (1931), p. 68.

Chabrias, l'Athénien Iphicratès. Trois cents trières assuraient aux Perses la maîtrise de la mer. Pharnabazos arrive, par le désert, devant Péluse, vers la fin de mai. Nektanebès avait eu le temps de compléter les fortifications, suivant le plan de Chabrias : chaque bouche du Nil était barrée par des forts et une estacade, surtout la bouche pélusiaque. Pharnabazos et Iphicratès renoncèrent à une attaque de front, mais ils réussirent à tourner la position de Péluse, en forçant, par surprise, la bouche mendésienne. La flotte et les mercenaires d'Iphicratès s'ouvrirent la route de Memphis ; la situation de Nektanebès eût été critique si des dissentiments ne s'étaient élevés entre Iphicratès et les généraux perses. Les Égyptiens renforcèrent la garnison de Memphis et firent traîner les opérations jusqu'au moment de la crue. Alors, le Nil gagna la bataille : l'armée perse dut évacuer le Delta devant la crue, et battit en retraite jusqu'à Acre. Iphicratès quitta le service du grand-roi, où il fut remplacé par Timothéos. Une nouvelle révolte des satrapes d'Asie Mineure suivit l'échec des Perses. Cela procura treize ans de paix à Nektanebès qui s'employa à restaurer la prospérité économique de l'Égypte.



TÊTE DE PRÊTRE (ÉPOQUE SAÏTE) (J. Braemer).

Elle se devine à voir les magnifiques constructions de ce règne : le beau naos du temple d'Edfou, des édifices à El-Khargeh, Karnak, Abydos, Memphis, Bubastis ; des obélisques, des statues, des stèles (comme celle dite de Metternich), montrent la perfection technique recouvrée dans tous les arts. Le sarcophage du roi, les vases canopes de la reine, des statuettes funéraires achèvent de donner à Nektanebès une réelle personnalité ; on se croirait revenu aux beaux temps de la première époque saïte.

L'attitude de Nektanebès vis-à-vis du clergé se définit aussi par des pièces d'archives, retrouvées dans les temples. A Edfou, le sanctuaire d'Horus reçoit des terrains, depuis l'an 1 de Nektanebès jusqu'à l'an 18 de Nektanebos, soit pendant toute la durée des Sébennytiques. A Naukratis, une stèle magnifiquement sculptée, qu'a retrouvée le prince Hussein Kamel (Caire, nº 850), dit qu'en l'an 1 de son règne, après avoir été couronné auprès de sa mère, Neith de Saïs (dont le clergé l'avait choisi parmi les autres candidats au trône), le roi témoigne de sa reconnaissance en promulguant un décret : « le dixième (la dîme) de l'or, de l'argent, du bois, des

produits manufacturés, de toutes les choses qui sortent de la mer des Grecs, de tous les droits de péage que l'on compte à mon trésor dans la ville Hounet — ainsi que le dixième de l'or, de l'argent, de toutes les choses qui se trouvent à Per-merti, qu'on appelle aussi Krati (1) et que l'on compte à mon trésor — seront données au bien sacré de ma mère Neith, pour la durée de l'éternité, en plus de ce qu'elle avait auparavant — afin qu'on institue une offrande d'un taureau, d'oies et de 5 mines de vin pour l'office de chaque jour. »

Ne nous y trompons pas : cette libéralité n'excluait pas un contrôle effectif sur les biens des temples. Si Nektanebès attribue au temple de Neith la dîme sur les douanes maritimes et autres impôts perçus dans deux ports voisins, c'est en application de la politique d'Amasis (*supra*, p. 557) qui avait remplacé l'autonomie financière du clergé par un budget des cultes, à la charge de l'Etat. Le clergé, regrettant fort son indépendance et sa richesse d'autrefois, gardait un profond ressentiment contre les rois saïtes et leurs imitateurs ; la Chronique démotique reproche à Nektanebès « d'avoir oublié Phtah, Râ et Horus fils d'Isis, dans le moment qu'il songeait à conquérir la royauté ». Le conflit deviendra plus aigu quand la lutte nationale contre les Perses exigera de nouvelles ressources pour payer les mercenaires et financer la guerre.

TAKHOS PREND L'OFFENSIVE Le fils du roi, Zeher, que les Grecs nomment Takhos, (ou Téôs), lui succède : règne court, mais plein d'initiatives énergiques, voire téméraires (361-59). Pour la première fois, l'Égypte prend l'initiative de la guerre : c'est que la révolte des satrapes mettait la Perse en grand danger. Takhos envoie à Athènes une ambassade dont une inscription attique garde le souvenir (360) : il obtient qu'on laisse revenir à son service Chabrias et ses mercenaires. A Sparte, le pharaon exige une alliance officielle : le roi Agésilas en personne, stratège éprouvé, amène en Égypte 1 000 hoplites, noyau d'un corps de 10 000 Grecs (2). La mobilisation nationale fournit à Takhos 80 000 miliciens ; c'était le plus gros effort militaire, depuis les Ramsès (Diodore, XV, 92). Deux cents navires de guerre tiendront la mer, et 50 vaisseaux longs sont envoyés aux satrapes insurgés. Takhos reprenait la politique et le plan de Néchao.

Chabrias, mis à la tête de la flotte, donna ses soins à son armement et à l'entraînement du personnel ; mais son rôle principal, sous Takhos, fut de trouver les ressources financières pour la mobilisation navale et militaire. Selon l'auteur inconnu

(1) Naukratis signifie, en grec, la « ville de Krati ».
(2) La vie d'Agésilas a été racontée par Plutarque ; celle de Chabrias par Cornelius Nepos.

des *Œconomica*, Chabrias détermine le roi à faire servir les biens du temple aux dépenses de la guerre ; c'était reprendre, en l'élargissant, la politique financière d'Amasis et de Nektanebès. On invite le clergé à fermer certains temples, à réduire le nombre des prêtres. Pour la durée de la guerre, l'État prélève les neuf dixièmes des revenus sacrés, accroissant, d'autre part, les taxes existantes sur les maisons, la vente des blés, les produits manufacturés, le trafic fluvial et maritime, et sur la capitation ; on porte ce taux aux sept dixièmes. « Enfin pour assurer le paiement des mercenaires en espèces sonnantes, on obligea les Égyptiens, sur la promesse d'un remboursement graduel grâce au produit de la capitation, à verser au Trésor tout ce qu'ils possédaient d'or et d'argent (lingots, bijoux, métal brut) (1). Bref, les propriétaires des temples, les capitaux privés, les revenus de l'industrie, du sol et du négoce, à peu près toutes les principales sources de la fortune égyptienne, durent abondamment contribuer à l'entretien des armées et des flottes (2). »

Au printemps de 359, l'occasion parut s'offrir. Takhos avait lié partie avec Orontès, prince insurgé d'Arménie, avec Datamès de Cappadoce dont les forces, concentrées dans la vallée de l'Oronte, y attendaient les Égyptiens. Cinquante navires, avec 500 talents d'or, sont remis à un émissaire des alliés, Rhéomitès. Dès lors, Chabrias prend le commandement de la flotte, Agésilas celui des mercenaires, et un neveu de Takhos, Nektanebos, celui des milices nationales. Quant à la direction suprême, le jeune roi prétend l'assumer. Cela déplut aux vieux stratèges grecs : Agésilas décida de rester en Égypte. La campagne commença au cours de ces dissensions. Takhos partit, laissant la régence à son frère, le père de Nektanebos.

L'armée égyptienne conquit rapidement la Phénicie, où elle arriva par terre et par mer (Diodore, XV, 92) ; puis, Nektanebos commença d'occuper la vallée de l'Oronte. A ce moment, des nouvelles d'Égypte lui apprirent qu'une insurrection avait éclaté, par suite du mécontentement des prêtres. Le père de Nektanebos ayant pris la tête du mouvement, conseillait à son fils de soulever contre Takhos l'armée de Syrie et de revenir, avec elle, soutenir ses prétentions au trône. Nektanebos, trahissant son roi et la politique nationale, revint sans scrupule et « fut élevé à la royauté par les Égyptiens ». Pour reprendre l'avantage, Takhos comptait sur les mercenaires de Chabrias et d'Agésilas. L'Athénien seul lui resta fidèle ; Agésilas, prétex-

(1) En effet, les mercenaires grecs n'étaient pas payés « en nature », comme les miliciens égyptiens : ils exigeaient leur solde en drachmes grecques. Des spécimens, attribuables à ce temps, en ont été retrouvées dans le Delta ; une drachme d'or, frappée à l'effigie d'Athéna et de la chouette, portant le nom TAO (Téôs), existe au British Museum.

(2) P. CLOCHÉ, *l. c.*, p. 103.

tant que Sparte « l'avait envoyé pour servir les Égyptiens », ne voulut pas faire la guerre à ceux-ci, au nom de Takhos ; il passa, avec armes et bagages, au service de Nektanebos qui disposait maintenant des richesses de l'Égypte...

Takhos, tombé des plus hauts espoirs à la condition de roi sans royaume, sans troupes, sans alliés, alla mendier le pardon du grand-roi : celui-ci l'accueillit avec une générosité habile. Artaxerxès aurait volontiers confié à Takhos une armée pour reprendre l'Égypte, au profit des Perses... Mais Chabrias, sans lequel le jeune roi détrôné ne pouvait rien, fut rappelé à Athènes. Takhos resta aux mains des Perses et disparut de l'histoire (359).

PROSPÉRITÉ DE NEKTANEBOS (359-42) Les débuts de Nektanebos (1) furent difficiles. Un prétendant se dressa, dans Mendès, contre lui, au nom de ceux qui ne voulaient plus servir ce roi, imposé par les mercenaires grecs. Réfugié dans une forteresse, Nektanebos fut sauvé par la fidélité d'Agésilas, qui écrasa le Mendésien. Peu après, Agésilas, comblé de cadeaux, repartit, emportant 230 talents d'argent pour Sparte. Fatigué par la mer, le vieux roi, âgé de quatre-vingt-quatre ans, dut relâcher à Cyrène : il y mourut. Son corps, embaumé dans la cire, à la mode égyptienne, fut ramené à Sparte, qui lui fit des funérailles royales (358).

Par la suite, le règne de Nektanebos fut actif et prospère. De là, ces constructions, multipliées dans le Delta comme en Thébaïde, où nous retrouvons le cartouche de Nektanebos, de l'an 1 à l'an 16 du règne. A Philæ, nous avons une grande porte, encastrée, plus tard, dans le pylône élevé par les Ptolémées, et un kiosque à chapiteaux hathoriques, d'un style élégant, à la pointe sud de l'île. Partout des naos attestent les égards du roi pour les divinités locales. Dans le Delta, il n'y a pas de noms de roi aussi fréquent sur les monuments que ceux de Nektanebès et de Nektanebos. A Bubastis et à Pithom, Nektanebos a construit le meilleur de ce qui nous reste ; à Horbet, ce sont de grands piliers de granit rose ; dans le nome Sébennytique, enfin, à Iséum, Naville a déblayé un temple tout en granit, le seul de ce genre qui rivalise avec le temple du Sphinx. Saft el-Henneh possédait un magnifique naos, consacré à Sopt, dieu de l'Orient. La décoration sculpturale n'est pas inférieure à l'effort architectural ; elle prend comme modèle l'art du Moyen Empire. Cette renaissance artistique, fruit des dix-huit ans de paix et de travail que la sagesse de Nektanebos procura à l'Égypte, eut une forte influence sur le développement ultérieur de l'art alexandrin et hellénistique, sous les Ptolémées et les Césars.

(1) En égyptien : *Nekht-Hor-hebt*.

ARTAXERXÈS OKHOS REPREND L'ÉGYPTE (342) Vis-à-vis des Perses, Nektanebos se tint longtemps sur la défensive, comme l'avait fait Nektanebès ; cette modération, qui fait contraste avec la témérité de Takhos, eut l'agrément des Égyptiens, puisque les révoltes cessèrent. Or, vers 351, un nouveau roi de Perse, Artaxerxès III Okhos (358-336), dont l'énergie cruelle s'était exercée contre sa propre famille, qu'il avait massacrée, rassembla une forte armée pour reprendre l'Égypte. L'expédition subit un échec complet, moins par la bravoure ou les talents militaires de Nektanebos que par la vaillance et l'habileté de deux illustres généraux grecs, qu'il avait pris à son service, Diophantos, Athénien, et Lamias, Spartiate.

L'échec d'Okhos raviva les rébellions en Phénicie et dans les Iles. Les Phéniciens de Sidon envoyèrent une ambassade à Nektanebos qui leur expédia 4 000 mercenaires grecs, commandés par Mentor de Rhodes. Pourtant, le roi de Sidon, Tennès, menacé par Okhos, pactise avec les Perses et lui livre, avec Sidon, la Phénicie (350). Peu après, Chypre fait sa soumission. L'Égypte est isolée : la diplomatie perse va s'efforcer de lui enlever encore le secours des Grecs. Athènes et Sparte restent neutres, mais Thèbes, Argos et les Grecs d'Asie Mineure envoient à Okhos 10 000 mercenaires (Diodore, XVI, 44). Le grand-roi ajoute une forte armée, de terre et de mer : 300 000 hommes de pied, 30 000 cavaliers, 300 trières et 500 transports (344).

Nektanebos avait pu soudoyer 20 000 mercenaires grecs, 20 000 Libyens, et il avait demandé 60 000 miliciens à son peuple. Par contre, on ne parle plus de grande flotte, mais d'une flottille très nombreuse pour la défense des bouches du Nil. La maîtrise de la mer appartenait donc aux Perses, ce qui leur donnera la victoire.

Celle-ci fut, cependant, difficile à obtenir. Au début de 342, Okhos conduit sa grande armée, par la route du désert, jusqu'à l'isthme. Diodore décrit en détail l'expédition (XVI, 46) dont nous ne retracerons que les grands traits. Les marais du lac Serbonis, avec ses sables mouvants, recélaient des gouffres *(barathra)*, où les Perses laissèrent une partie de leurs effectifs. Enfin, Okhos arrive à Péluse que défendaient 5 000 hommes, commandés par le Grec Philophron. Un assaut brusqué des mercenaires grecs ne réussit que partiellement ; mais le Rhodien Mentor et le chef du contingent argien, Nicostratos, reprennent la manœuvre qui avait réussi à Iphicratès en 374. Avec l'aide de la flotte, ils tournent, par un canal, les défenses de Péluse et forcent les garnisons de l'armée de réserve égyptienne à combattre en rase campagne : d'où une victoire éclatante des Argiens, à la solde des Perses.

Nektanebos, qui n'avait plus de capitaine grec pour le conseiller, perdit la tête, nous dit Diodore. Au lieu de disputer le terrain, dans le lacis de marais et de canaux qui contrariait le déploiement de la grande armée ennemie, il courut s'enfermer dans les murailles de Memphis. Cette retraite découvrit les arrières de Péluse ; après une vive résistance, la place se rendit à Lacratès. Bientôt Mentor de Rhodes fait savoir aux villes du Delta que les Perses épargneront celles qui ouvriront leurs portes : Bubastis capitule, et entraîne les cités voisines. Voici, selon Diodore (XVI, 51), la conséquence de ces événements :

> Le roi Nektanebos se tenait à Memphis : voyant les progrès des ennemis auxquels il n'osait point résister, il abdiqua la couronne, et s'enfuit en Éthiopie, emportant avec lui la plupart de ses trésors. Artaxerxès Okhos prit ainsi possession de l'Égypte, démantela les villes les plus considérables, profana les temples (1), amassa une quantité d'or et d'argent. Il enleva aussi les archives sacrées, que le satrape Bagoas se fit ensuite racheter bien cher par les prêtres de l'Égypte... Enfin, après avoir nommé Phérendatès satrape d'Égypte, Okhos retourna à Babylone, rapportant d'immenses richesses, de nombreuses dépouilles, et s'étant acquis une grande gloire par cette victorieuse expédition (342).

Ainsi finit l'indépendance de l'Égypte. Dix ans après, l'Égypte était enlevée aux Perses, avec le reste de leur empire, par Alexandre le Grand. Aussi bien, les trois derniers rois perses : Artaxerxès III Okhos (358-337) qui fut empoisonné par l'eunuque Bagoas, — son fils Oarsès, qui subit le même sort (337-335) — et Darius III Codoman (335-330), ne firent-ils que passer sur le trône, et n'ont-ils laissé aucune trace sur les monuments égyptiens (2). Manéthon n'en constitue pas moins, avec leurs trois noms, la *XXXIe dynastie des rois perses*, à laquelle mit fin la victoire d'Alexandre à Issus (333), suivie de la conquête de l'Égypte (332) et de la fondation d'Alexandrie, sur l'emplacement de Rakotis (331).

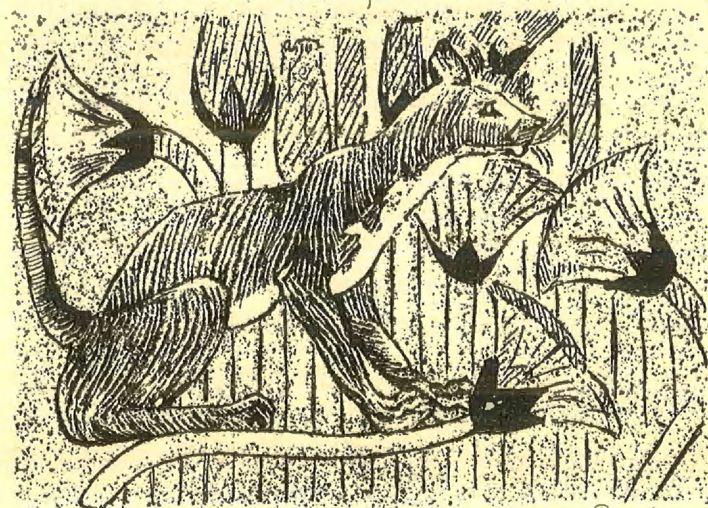
RÉVOLTE DE KHABBASH L'ultime épisode de vie nationale est la révolte d'un chef égyptien qui réussit à se faire proclamer roi, dans le Delta, après le retour des Perses, et qui tentait « de repousser les navires des Asiatiques (venus) contre l'Égypte ». C'est le roi du Sud et du Nord, Khabbash. Manéthon n'en parle point ; mais un contrat démotique est daté de l'an de ce règne, dont une stèle d'Apis cite l'an 2. Enfin, le satrape Ptolémée, fils de Lagos, successeur réel d'Alexandre

(1) La tradition grecque rapporte que les Égyptiens comparaient Okhos à Typhon, vu sa férocité, et l'avaient surnommé « l'âne », animal typhonien. En réponse, Okhos aurait installé un âne dans le temple de Phtah à Memphis, après avoir fait tuer les animaux que révéraient les Égyptiens, le taureau Apis et le bélier de Mendès.

(2) A l'exception d'un papyrus démotique du Louvre, où des contrats sont datés : l'an 2 d'un roi Darius, probablement Darius III Codoman.

le Grand en Égypte, cite avec honneur le règne de cet adversaire des Perses.

Ce Ptolémée avait, en l'an 7 de son gouvernement (vers 318), rendu aux temples de la déesse Ouazet, à Bouto, ses biens-fonds que les Perses avaient confisqués ou diminués. A ce propos, la « stèle du Satrape », retrouvée au Caire (nº 795), rappelle les vicissitudes du domaine sacré, et nous apprend que « le roi du Sud et du Nord, Khabbash », avait constitué des donations « pour les dieux de la Terre du Nord et les *pehou* de la Terre d'Ouazet », à Pe-Dep (Bouto), lorsque ce pharaon était venu à Bouto « pour faire le tour des *pehou* ressortissant à cette terre, parcourir les marais, voir toute l'eau du Nil allant vers la mer, afin de repousser les navires des Asiatiques (venus) contre l'Égypte. » Or, précédemment « l'ennemi Xerxès avait mal agi contre Bouto et pris les biens des dieux ». Ptolémée, au contraire, reconstitue intégralement « le domaine sacré pour les dieux de Bouto, y compris ce qui avait été fondé par le roi Khabbash ; ses limites sont portées jusqu'aux confins d'Hermopolis magna et de Sebennytos pour le Sud, jusqu'à la mer et aux branches principales du Nil, en ce qui concerne le Nord, l'Est et l'Ouest (1). Par là, nous connaissons l'extension territoriale du fameux sanctuaire de Bouto. Puisque le roi Khabbash est nommé sur un papyrus démotique, qui porte un autre contrat, daté de l'an 9 d'Alexandre (Pap. Libbey), c'est peu avant la conquête macédonienne que Khabbash fit acte de roi dans le Delta.



A L'AFFÛT DANS LES « PEHOU » DU DELTA
(J. Braemer).

UN ÉGYPTIEN A LA BATAILLE D'ISSUS Le musée de Naples possède la stèle d'un prince d'Hérakléopolis magna, Smataoui-Tafnekht, qui avait été fonctionnaire d'un pharaon (Nektanebos ?), avant le retour des Perses. Il réussit à traverser sans dommage la dangereuse période où Okhos et ses successeurs tyrannisaient l'Égypte ; après la conquête d'Alexandre, comme il vivait chargé d'honneurs dans sa ville, il remercie ainsi son dieu local, le bélier Hershef :

(1) La stèle du Satrape a été traduite par BRUGSCH, ap. *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, IX (1871), p. 1.

Tu m'as élevé en dignité, lorsque tu as tourné le dos à l'Égypte (1) ; tu as mis de l'amour (pour moi) dans le cœur du roi d'Asie ; ses amis m'ont honoré, et il m'a conféré l'office de directeur des prêtres de Sekhmet... Et tu m'as protégé lors de la guerre des *Haounebou* (2), lorsque tu as été l'adversaire de l'Asie. Ils (les Grecs) ont tué des myriades d'hommes à mes côtés, mais nul n'a levé son bras contre moi. Après cela, je t'ai vu en rêve, et ta Majesté m'a dit : « Hâte-toi (de retourner) à Hérakléopolis magna. Je serai avec toi ! » Je traversai les pays étrangers, moi tout seul ; je naviguai sur la mer ; je ne craignais rien, me souvenant de toi, car je n'avais pas transgressé ta parole. J'arrivai jusqu'à Hérakléopolis magna sans qu'on ait enlevé un cheveu de ma tête. (De même que) mon début (de vie), grâce à toi, fut prospère, tu as mis en fête ma fin (3). »

Sous les termes réticents du récit, Smataoui-Tafnekht, qui a servi dans l'armée perse, hors de l'Égypte, décrit sans doute la bataille d'Issus ; il profita de la déroute pour gagner la côte, et de là, par mer, l'Égypte. Il y avait donc des contingents égyptiens à Issus : l'adage « tel chef, telle troupe » permet de penser que les Égyptiens y ont montré peu de zèle pour soutenir les Perses, auxquels les dieux du Nil « tournaient le dos ». La victoire d'Alexandre fut pour l'Égypte la revanche attendue.

L'ÉGYPTE, TRÔNE DE L'ORIENT Après Issus, Alexandre, laissant de côté les Perses, marche droit sur l'Égypte, par la côte de Phénicie. Sidon se donne à lui, mais Tyr et Gaza ne cèdent qu'à la force. Quant à l'Égypte, le satrape Mazacès renonce à la lui disputer, tant était vif le ressentiment national contre les atrocités d'Okhos. Sans coup férir, Alexandre occupe la vallée du Nil (novembre 332). Ses premiers actes sont de rendre hommage, dans le temple de Memphis, au taureau Apis (que les Perses avaient torturé), et de faire visite au dieu Amon, dans son oasis lointaine de Siouah. Le dieu l'appelle « son fils » et lui promet l'empire sur la terre entière. L'acte significatif d'Alexandre a été parfois interprété comme une simple manifestation de courtoisie, en l'honneur d'un oracle fameux dont la popularité s'étendait loin dans le monde hellénique. En fait, Alexandre cherche ainsi à fonder son autorité sur la tradition pharaonique : le roi régnant est procréé par Amon-Râ qui visite la reine ; cette filiation divine, c'est le principe de la monarchie de droit divin. Quelques années avant l'arrivée d'Alexandre, un autre usurpateur, Nektanebès, gravait sur les murs du second Mamisi de Denderah les épisodes

(1) Lors de la défaite de Nektanebos.
(2) La guerre des Grecs : ce ne peut être que la lutte d'Alexandre contre Darius III.
(3) Cf. l'article de H. SCHÆFER, ap. *Ægyptiaca, Festschrift für G. Ebers*, p. 92. La stèle, comme celle du Satrape, a été rééditée par K. SETHE, *Urkunden der Griech. röm. Zeit*, p. 1 et suiv.

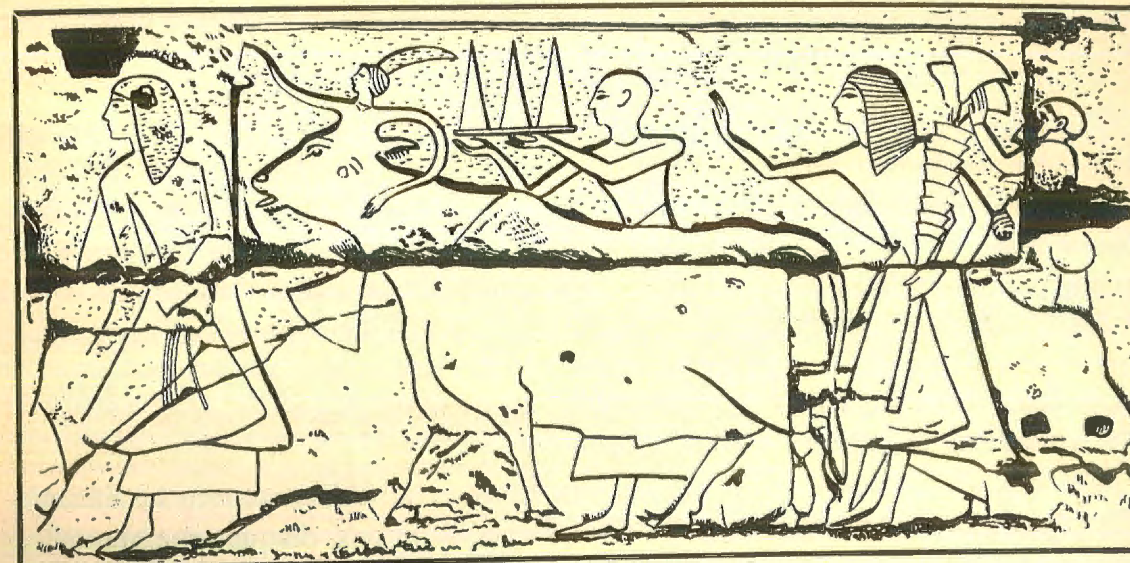
de sa naissance en tant que fils de Râ. La tradition était donc toujours vivace ; Alexandre sut en tirer le bénéfice moral.

Rappelons-nous que le seul acte connu du dernier pharaon national, Khabbash, avait été une visite aux dieux de Bouto, ville royale du Delta. Les oracles de Bouto et de Siouah, dont l'influence était immense, désignèrent donc Kabbash et Alexandre comme héritiers légitimes des dynasties divines et royales sur le trône de l'Égypte.

Ainsi se perpétue, jusque dans la défaite définitive, et la ruine de la nation, ce prestige mondial de la royauté de droit divin. En Égypte, elle conférait aux élus des dieux — même étrangers, qu'ils fussent Darius, Alexandre ou César — l'autorité sacrée, faute de laquelle le conquérant du monde oriental n'eût été qu'un usurpateur. Par sa fertilité matérielle et par son empire spirituel, l'Égypte conquise faisait la conquête de ses vainqueurs : ceux-ci, inclinant leur superbe, venaient demander dans les temples la consécration suprême, et les enseignements d'une doctrine royale qui avait fait ses preuves depuis quatre mille ans. C'est encore aux rives du Nil qu'une tradition, respectée même par les Grecs, plaçait le trône de l'Orient.



NEKTANEBES Ier



TAUREAU CONDUIT AU SACRIFICE

CONCLUSION

Nous avons écrit l'histoire d'un peuple, aussi ancien que l'humanité connue, que nous trouvons établi, depuis les origines, dans la vallée du Nil. Pendant des milliers d'années, il évolue de la barbarie à la civilisation raffinée, dans le même cadre : une oasis, étroitement enclose dans les déserts, où la nature le plie à la contrainte de lois climatiques d'une inflexible régularité. Aussi la race, ses mœurs, ses institutions, son art seront-ils profondément influencés par le travail qu'exige cette « terre noire », irriguée par le Nil, fécondée par le soleil. Antiquité primordiale, durée millénaire, stabilité foncière, homogénéité d'une population, issue de races diverses, mais qu'ont repétrie la discipline nilotique et l'obéissance sociale : à ces traits, nous reconnaissons, d'abord, ce qui est « égyptien ». D'autres caractères exprimeront la réaction personnelle de la race vis-à-vis du milieu : en les analysant, nous discernerons l'originalité essentielle de la civilisation pharaonique.

Cette originalité ne s'est dégagée que peu à peu. Jusqu'à la fin du IVe millénaire, l'Égypte se distingue à peine des contrées voisines. Partout où l'on retrouve l'homme, aux temps préhistoriques, nous constatons l'uniformité de ses besoins, de ses trouvailles, de ses progrès : outillage lithique, céramique brute et peinte, utilisation des fibres végétales, du bois, des os, de la terre moulée en briques, des

pierres taillées et appareillées ; domestication de races animales ; sélection et culture des plantes, alimentaires et textiles, — tout cela se retrouve en Égypte, comme ailleurs. Les Égyptiens, qui excellent en toutes ces techniques, retardent pourtant sur les Mésopotamiens dans l'emploi précoce du cuivre et du bronze, car ils se trouvent à plus longue distance des gisements métallifères. Par contre, durant toute la préhistoire, le sol d'Égypte révèle mieux qu'ailleurs la série complète des progrès, depuis l'outillage rudimentaire jusqu'aux grandes inventions néolithiques.

A ce moment, vers le Ve millénaire, des divergences s'accusent entre les terres septentrionales et l'Orient méditerranéen.

Au cours des temps néolithiques, l'Égyptien et le Mésopotamien bénéficient d'avantages donnés par la nature : limon fertile qu'accroît chaque crue annuelle, insolation salubre et fécondante ; surtout, climat exempt de ces glaciations quaternaires qui ont retardé ou interrompu, ailleurs, la civilisation.

Dès lors, les riverains du Nil et de l'Euphrate gagnent une avance, qui durera des millénaires, sur les autres populations contemporaines. En Égypte et Mésopotamie, les inventions seront longtemps parallèles, ce que nous montrent la céramique, les édifices, les outils, le décor artistique. Par étapes, le Nilotique et l'Euphratien développent chacun des facultés originales. L'un, à l'écart dans son oasis, se maintient paysan sédentaire, attaché à la glèbe, docilement soumis aux lois du ciel et de la terre, qu'il interprète en idéaliste. L'autre, placé au carrefour des migrations, sur les routes des caravanes, reste en contact avec les nomades ; commerçant, autant que laboureur, il exploite à fond la terre et les métiers, spécule sur les moissons, les troupeaux, le métal, trafique de tout, et s'enrichit par un négoce dûment réglementé.

Vienne la fin du IVe millénaire : l'Égyptien a pris conscience de sa personnalité ; il élimine de ses mœurs et de son art les thèmes sociaux et artistiques jadis communs au Mésopotamien et à lui-même. Dès lors, il s'inspire surtout de la nature nilotique ; il accentue cet isolement de caractère, cette singularité de religion et de coutumes dont les Grecs du cinquième siècle s'étonnaient, et où nous discernons, plutôt, une puissante originalité.

A cette date, vers 3300, apparaît la plus admirable trouvaille de l'intelligence humaine : l'invention de l'écriture. En Égypte encore, mieux qu'ailleurs, nous suivons pas à pas ses débuts et ses progrès. C'est, au départ, une pictographie, notation figurée de tout ce qui existe : or, ce caractère « idéographique » a persisté jusqu'à la fin, et ceci n'est pas un trait négligeable de la mentalité égyptienne. Puis, des signes spécialisés exprimèrent les sons du langage parlé : l'écriture put, dès lors, noter,

sans confusion, toutes les nuances de la pensée. Il devint possible de fixer, sur la pierre ou le papyrus, les acquisitions de l'expérience, les faits importants ou utiles, les récits sacrés, les ordres des chefs, les traditions politiques et sociales. Pour nous, l'histoire véritable de l'Égypte commence quand l'écriture nous révèle l'état de la monarchie thinite, premier épisode dans la série millénaire des trente et une dynasties royales.

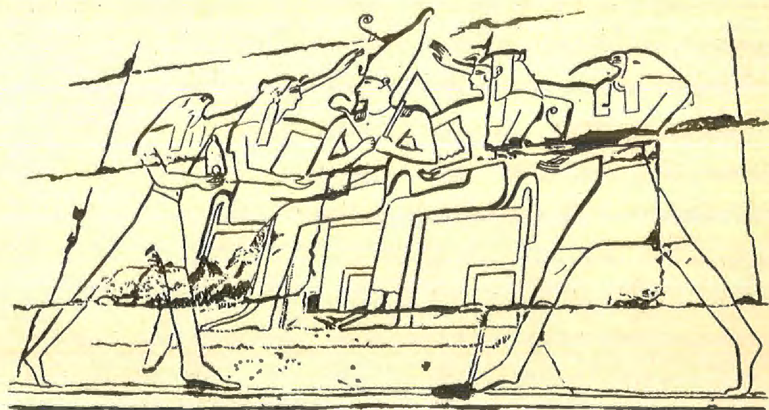
Cette histoire, nous l'avons reconstituée, aussi fidèlement que possible, grâce aux *paroles mises en images*, commentées, d'ailleurs, par ces signes idéographiques agrandis que sont les statues, les peintures et les bas-reliefs.

De l'Ancien au Nouvel Empire, le peuple égyptien est un des grands créateurs du monde antique. Il n'est inférieur à aucun, ni dans la mise en valeur de son domaine, où, avec une technique de laboureur restée rudimentaire, il a perfectionné à l'extrême l'irrigation ; ni dans la pratique des métiers : tissage, métallurgie, fabrication des armes, des outils, des meubles, témoignent d'une expérience consommée ; ni dans la connaissance des sciences appliquées : arithmétique, géométrie, observation des astres se révèlent moins par des écrits scientifiques, que par l'aisance à vaincre les difficultés de l'arpentage, des constructions gigantesques et par l'invention d'un calendrier. L'organisation administrative est un des chefs-d'œuvre de la civilisation égyptienne ; ce peuple pacifique excelle aussi dans l'art militaire ; tout attaché qu'il fût à la glèbe, il n'a jamais redouté les navigations maritimes, possédant, d'ailleurs, grâce à sa flotte fluviale, seul moyen de transport à l'intérieur, un incomparable recrutement de matelots. Dans tous les domaines de l'action, l'Égyptien se montre laborieux, intelligent, habile aux techniques manuelles. Où il est hors de pair, c'est sur le terrain de l'art ; enfin, dans le domaine spirituel, il occupe une place à part entre tous les peuples de l'antiquité.

Il n'est pas rare que l'on sous-estime l'activité intellectuelle des Égyptiens. Sans doute, le nombre des œuvres littéraires qui ont survécu est minime ; à part les écrits à tendance philosophique du Moyen Empire, ce sont généralement des contes ou poésies populaires. D'où le jugement, trop hâtif, que cette littérature dénote un peuple, resté naïf, qui n'a jamais atteint la maturité de l'esprit critique, dont la pensée reste impersonnelle et enfantine. Réservons notre appréciation, car des fouilles heureuses peuvent révéler d'autres textes littéraires. D'ailleurs, la littérature religieuse est assez abondante, sur les murs des temples et des tombeaux, pour que nous admirions en elle un immense effort spéculatif. C'est notre incompréhension, plus que l'incapacité des Égyptiens, qu'il faut accuser, quand nous

éprouvons trop souvent des difficultés, sinon à traduire, du moins à interpréter ces textes d'un âge si reculé, et inspirés de mœurs si distantes. Or, là se révèle, encore que trop peu clairement, l'originalité foncière de la mentalité égyptienne.

Nous avons dit que l'incomparable prospérité de l'Égypte dépend du travail et de la discipline consentis par ses paysans et ses artisans. Ne voyons pas là seulement un brutal esclavage ; des chefs, bons éducateurs, avaient su faire comprendre la nécessité et la beauté de l'effort collectif. Un trait bien remarquable du peuple égyptien, c'est, d'une part, le sens de la solidarité sociale ; d'autre part, une tournure d'esprit qui prolonge chez lui, jusque dans la période de maturité, l'imagination candide, mais constructive, des primitifs. L'Égyptien invente, comme tous les peuples, des mythes pour expliquer la nature ; mais il interprète aussi les faits de la vie quotidienne par des interventions surnaturelles ; il anime ainsi l'art et les institutions politiques de son sentiment religieux.



PHARAON COURONNÉ PAR LES DIEUX (ABYDOS)

Lorsque Hérodote nous dit : « les Égyptiens sont, de beaucoup, les plus religieux d'entre tous les hommes », ne concluons point qu'ils sont simplement adonnés à une dévotion superstitieuse. Cela signifie que, du fellah au pharaon, le peuple sent plus fortement qu'un autre la force et l'utilité du *lien* social que noue la *religion*.

Qu'avons-nous constaté, dès les origines ? La culture des terres réalisée par des équipes, dans les clans, puis dans les familles, sous l'action des « Notables » qui encadrent les travailleurs ; au-dessus de tous, un patron mystique coordonne les efforts : le totem des tribus, puis le dieu des villes. Pour travailler, l'Égyptien a besoin de se sentir dans la main d'un être sacré qui le protège, au cours de cette vie et après la mort. Au début de l'ère historique, la crédulité du peuple accepte que l'autorité sacrée passe à des chefs humains, roitelets qui se prétendent fils consubstantiels et successeurs des dieux locaux. Plus tard, au cours du IIIe millénaire, s'impose l'ascendant spirituel des grands dieux de la nature : Osiris, esprit du Nil

et de la végétation, et Râ, soleil, roi du ciel et du monde. Ces dieux sont vraiment des seigneurs universels, dont dépend tout homme, qu'il soit du Nord ou du Sud. Aussi révère-t-on en eux les prototypes d'une souveraineté non plus locale, mais générale, centralisée, celle qui peut exiger de l'Égypte entière le respect de la discipline nécessaire à la collectivité. Vienne le moment où Ménès, chef des hommes du Sud, réunira sur sa tête les couronnes du Sud et du Nord : on reconnaîtra en lui — en même temps que le faucon totémique Horus — l'héritier d'une force neuve, celle d'Osiris, roi de la terre féconde. Quelques siècles plus tard, au temps des Pyramides, le roi se fait aussi adorer comme fils du soleil Râ, sans cesser d'être Horus, fils d'Osiris. Voici que le Pharaon concentre en sa personne le prestige mystique de tout ce qui a été vénéré comme sacré, sur terre et dans le ciel. N'est-il pas clair que l'Égyptien du peuple a transposé dans le plan politique ce que sa mentalité de paysan lui a suggéré sur la puissance de la Terre noire, du Nil, et du Soleil ? Il accepte, d'autre part, les systèmes métaphysiques que les prêtres d'Héliopolis, théoriciens plus subtils, ont élaborés sur les origines sacrées de la royauté, rendues sensibles par ces dynasties de dieux qui ont précédé et annoncé les dynasties des pharaons humains.



PHARAON DOMINANT LA BARBARIE (TOUTÂNKHAMON) (J.-J. Clère).

Les conséquences pratiques de cette conception de la royauté divine, nous les avons expliquées : elles se résument en la subordination totale de la terre et de l'homme à leur maître, le roi-dieu. D'où le régime autocratique le plus absolu que

l'histoire nous ait fait connaître : le sol entier, possession du roi ; le peuple entier, serviteur du roi ; en revanche, le roi rassemble et administre les « vivres », et a la responsabilité de « faire vivre », de nourrir et d'élever son peuple. Pharaon doit « vie, santé, force » à tous les Égyptiens.

Qu'advient-il du roi et de ses sujets après la mort inéluctable ? C'est ici que la mystique égyptienne s'affirme avec une logique inflexible, qu'elle tient de ses origines primitives. S'il est vrai — et évident — que Nil et végétation ne meurent que pour renaître ; s'il est certain aussi — l'expérience quotidienne l'atteste — que le soleil, disparu dans l'horizon funéraire de l'Occident, revit chaque matin à l'Orient, comment le roi, pareil à Osiris et à Râ, pourrait-il définitivement mourir ? L'exemple irréfutable d'Osiris et de Râ n'autorisent-ils pas à proclamer que Pharaon, ce fils d'Osiris, ce fils de Râ, doit renaître à une existence éternelle, pourvu que les prêtres exécutent avec conscience les rites, révélés par les dieux, qui commandent impérativement la résurrection d'Osiris et de Râ ; pourvu aussi que les hommes assurent, régulièrement, le culte funéraire dû à la momie du roi ? La conséquence sera la construction de tombeaux indestructibles pour le roi ; les gigantesques pyramides absorbent, sous la IVe dynastie, les ressources principales de l'État. Malgré des atténuations pratiques dans ces dépenses excessives, le culte funéraire des rois restera le premier devoir des sujets, jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne ; et, cela, dans l'intérêt non seulement de Pharaon, mais du peuple entier.

L'immortalité du roi entraîne, en effet, automatiquement, celle du peuple. Dans l'autre monde, les Pharaons revivent chefs d'État : ils ne peuvent régner que si leurs sujets les y accompagnent. Pour chaque génération humaine, le service royal continue après la mort : survie, non point encore individuelle, mais, en quelque sorte, collective, du peuple enseveli autour des pyramides royales. Encore une fois, on transpose, dans le plan de l'éternité, le régime social qui avait montré son excellence sur terre.

Il est presque incroyable — et bien instructif — que de telles doctrines aient survécu à tous les changements de régimes, même aux révolutions sociales qui n'ont pas été épargnées à l'Égypte. La théorie de la royauté divine faisait de Pharaon le maître unique de la terre et des hommes ; pratiquement, le roi déléguait son autorité à sa famille, à ses « amis », qui géraient les champs et les métiers royaux. Or, toute autorité étant d'origine sacrée, la délégation de ce pouvoir entraînait une participation aux privilèges religieux du roi : nous avons expliqué comment, dans la société égyptienne, se confondent droits religieux et droits politiques. Toute innovation politique et sociale modifiera donc la situation religieuse des participants. Lorsque, de la Ve à la VIe dynastie, le domaine royal et l'administration échurent aux prêtres et aux nobles, ceux-ci usurpèrent, du même coup, les avantages religieux, réservés jusque-là, dans l'autre monde, au Pharaon. Sous la VIIIe dynastie, c'est le tour des plébéiens : ils arrachent de vive force, par le pillage des palais, temples et tombeaux, non seulement « les vivres et les trésors » des rois, mais aussi les « secrets et mystères » de la résurrection osirienne. Aussi constatons-nous qu'après la révolution tout Égyptien bénéficie de l'immortalité individuelle, s'il pratique les rites nécessaires. Dans l'autre monde, l'égalité sera complète : qu'il soit paysan, noble ou prêtre, l'homme renaîtra Osiris ou Râ, aussi bien que s'il était Pharaon. Cela signifie que la société humaine ne connaît plus de privilèges de classe : sur terre, c'est une grande famille où chacun est enrôlé, selon ses capacités, au service de l'État, Pharaon tout le premier ; dans l'autre monde, chacun sera immortel, étant devenu dieu. Grâce à ces perspectives consolantes, la société égyptienne, évoluant pacifiquement vers des institutions de plus en plus « humaines », gardera assez de sérénité pour faire l'économie de nouvelles révolutions sanglantes. Il est bien remarquable que ce régime politique et social ait été, jusqu'à la fin, dominé par le sentiment religieux et le *sens de l'éternité*, qui donnent à l'art égyptien une signification transcendante.

Ici intervient le facteur moral, qui est le trait le plus constant du caractère égyptien. Le Nil et le Soleil n'enseignent-ils pas aux fellahs la notion d'une justice naturelle ? La prospérité commune dépend d'une distribution équitable des eaux, et d'une insolation également répartie ; Osiris est donc l'Être-Bon et le Juste par excellence ; quant à Râ, il gouverne l'univers à la lumière de sa fille Maât, qui est Vérité et Justice. Les théologiens enseignent encore que le monde n'est que le Verbe divin matérialisé, c'est-à-dire une création de l'Esprit ; comme le *Logos*, aux temps hellénistiques, ce Verbe signifie : Raison, Vérité, Justice. De là à faire de la Justice la condition de la vie d'outre-monde, comme elle est celle de la vie terrestre, la voie est toute tracée.

Au temps où, seul, Pharaon avait droit à l'immortalité, son accès au ciel est subordonné au verdict d'un tribunal divin qui juge si le roi est « justifié par ses actions » à devenir un dieu. A mesure que l'aristocratie, puis la plèbe, acquièrent l'usage des rites qui assurent la résurrection, le « jugement des morts » devient pour tous obligatoire. Vers l'an 2000, nul Égyptien n'obtient l'immortalité si le tribunal d'Osiris, et mieux encore, sa conscience personnelle, ne proclament qu'il est « juste

de voix ». Ainsi, près de deux mille ans avant l'Avesta et le Christianisme, nous trouvons en Égypte que la sanction morale est le fondement de la résurrection. Les temples et les tombeaux nous ont conservé des hymnes à Maât; on y proclame que nulle offrande n'est plus agréable aux dieux que le « sacrifice de la Justice ». Et qu'est-ce que la perfection technique de l'art égyptien, éclatant de probité, de sincérité et de réalisme — (abstraction faite des conventions rituelles), — sinon une inspiration directement venue de Maât, un hommage à la Vérité, cette autre forme de la Justice?



LE SEIGNEUR DE LA JUSTICE GARDANT LA PORTE DU TOMBEAU (DEIR EL-MEDINEH) (J.-J. Clère).

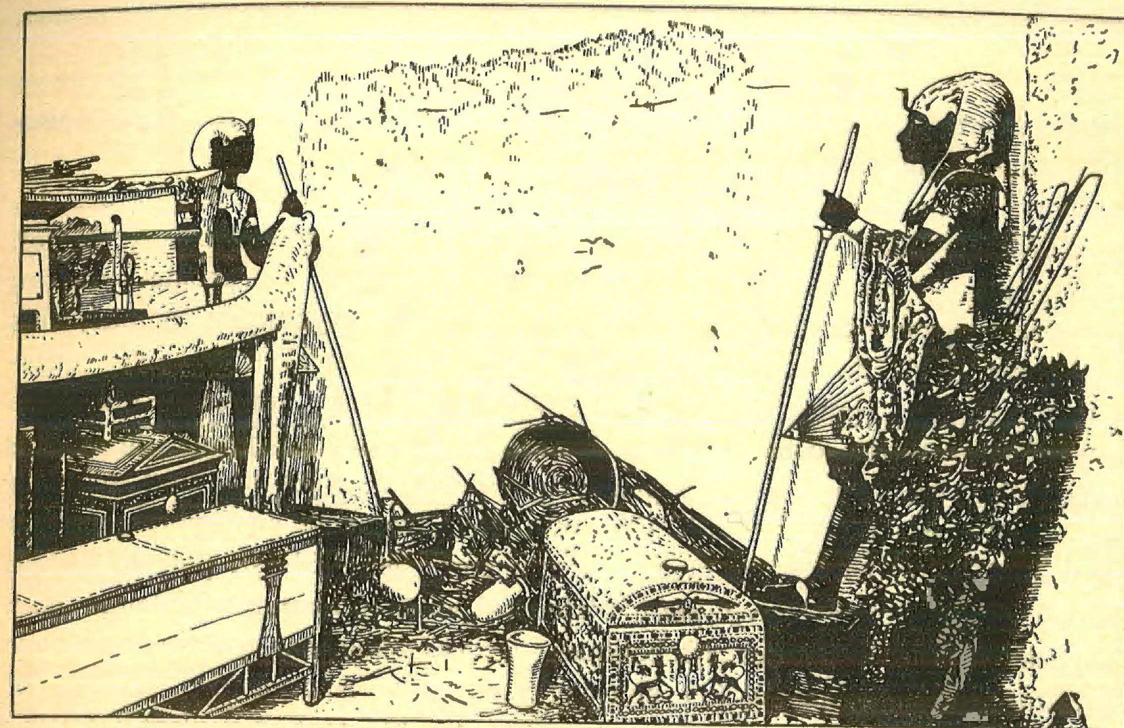
Dans sa vie intérieure, l'Égypte pharaonique nous offre donc un noble enseignement, par sa doctrine empreinte d'idéalisme; certes, nous y voyons une survivance de l'empire du Sacré, qui domine l'humanité primitive, mais aussi la manifestation d'une délicatesse de conscience et de sentiment, qui ne s'acquiert que par une haute civilisation.

Au dehors, la politique égyptienne ne déroge pas à ces principes. Bossuet, dans son *Histoire universelle*, l'avait déjà définie en ces termes : « L'Égypte fut pacifique, parce qu'elle aimait la justice. » Bien que les Pharaons aient défendu avec sagacité leurs intérêts en Afrique et en Asie, ils n'ont jamais fait de la conquête

un instrument de terreur et de rapines. La Nubie leur doit sa mise en culture jusqu'à Napata; s'ils ont occupé, du seizième au douzième siècle, une partie de Canaan et de la Syrie, c'est pour prévenir les horreurs d'une invasion comme fut celle des Hyksôs. Lorsque cet empire leur échappa, ils n'eurent pas à se reprocher les excès d'une occupation oppressive : leur échec s'explique par des causes tout extérieures. Les migrations des peuples du Nord et de la Mer, irrésistibles comme le seront celles des Germains et des Parthes sur les frontières de Rome, accablèrent l'Égypte sous le nombre, préparant les voies à Cambyse, Alexandre, et aux Césars.

A partir de l'époque saïte, des symptômes moraux, plus graves que les perturbations matérielles, accompagnent les menaces de l'extérieur. La puissance des armes étrangères n'a prévalu qu'après cinq cents ans de luttes courageusement soutenues; mais l'introduction d'une mentalité « moderne » fut rapidement meurtrière pour la civilisation égyptienne. Avec les hoplites et les marchands grecs s'infiltrèrent les voyageurs, les historiens, les philosophes, qui s'étonnaient des mœurs égyptiennes, sans rien y comprendre, et déguisaient leur surprise sous un sourire sceptique. Ce fut une offensive de la logique et de la critique des Hellènes contre la mystique orientale : déjà, les rois saïtes n'utilisent les institutions de la monarchie de droit divin qu'avec la réserve et l'ironie d'un esprit détaché de tout ce qui faisait la force prestigieuse d'un Pharaon, fils des dieux. Depuis l'occupation par les Grecs et les Romains la décadence se précipite. Après son indépendance, l'Égypte perd d'abord sa langue classique, remplacée par le dialecte vulgaire de basse époque, écrit en caractères grecs, que nous appelons le *copte;* le Christianisme, victorieux depuis Théodose, ordonne la fermeture des temples et des écoles : ces « Maisons de Vie », où les derniers prêtres conservaient la tradition des hiéroglyphes. Avec la religion égyptienne, lorsque l'écriture sacrée, miroir de cette civilisation, eut disparu de la mémoire des hommes, l'Égypte des Pharaons s'évanouit dans les ténèbres de l'ignorance. A ce moment, Asclépios écrivait : « Les dieux sont remontés de la terre au ciel; la terre, qui fut le siège des sacrées doctrines, est vide et frustrée de la présence des dieux! » Et, dès lors, on put appliquer à Kémi ce que l'auteur du *De Iside* lisait sur une statue d'Isis à Saïs :

« *Je suis tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera; mais nul mortel n'a pu lever le voile qui me couvre...* »



DEVANT LA PORTE DE L'ÉTERNITÉ (TOUTÂNKHAMON)

LA RENAISSANCE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

La nuit a duré quinze siècles. Ce n'est qu'en retrouvant la clef de l'écriture sacrée que Champollion a pu soulever le voile d'Isis et projeter la pleine lumière sur l'auguste visage de l'antique Égypte.

Après la dispersion des prêtres, gardiens de la culture nationale et de l'écriture sacrée, l'usage des hiéroglyphes s'était rapidement perdu ; la langue avait été submergée par le grec, puis par l'arabe. Les moines coptes continuèrent, il est vrai, à parler et à écrire, pour les offices liturgiques, des dialectes dérivés de l'ancien égyptien, mais ils n'entendaient plus rien à l'ancienne écriture nationale, car le copte s'écrit en caractères grecs.

Sur les hiéroglyphes, l'antiquité n'a transmis que des définitions rares et obscures. Leur nom même était mystérieux : γράμματα ἱερὰ « lettres sacrées », disent Hérodote (II, 36) et Diodore (III, 3) ; γράμματα ἱερογλυφικὰ « lettres sacrées sculptées », spécifie Clément d'Alexandrie (qui vivait en Égypte à la fin du premier siècle de notre ère). Hérodote et Diodore ajoutent qu'il existait deux

sortes de lettres : « les sacrées ἱερά que les prêtres seuls connaissent, et les populaires δημοτικά qui sont réservées aux choses communes. »

Quant à la signification des signes de l'écriture — qui sont, nous l'avons dit, des images de tout ce qui existe dans la vallée du Nil : hommes, animaux, plantes, objets, etc... — les traditions étaient plus obscures encore. Un moine byzantin, Tzetzès, a recopié des extraits d'un dictionnaire hiéroglyphique, compilé, vers le premier siècle de notre ère, par un certain Chérémon. Il n'y était question que du sens symbolique attribué aux signes. Nous y apprenons que l'idée de *joie* était rendue, dans l'écriture figurée, par une femme jouant du tympanon ; qu'un arc exprimait la *rapidité;* que l'idée de vieillesse était suggérée par la silhouette d'un vieillard. Un autre traité, composé en égyptien par un nommé Horus et traduit en grec, vers 250 après Jésus-Christ, par un certain Philippe, sous le titre *Hieroglyphica* d'Horus-Apollon (Horapollon), donne aussi l'explication de 489 figures symboliques. De ces témoignages il ressortait que l'écriture figurée traduisait (ou pouvait traduire) le langage en *symboles.* Ici encore, Clément d'Alexandrie apportait quelque trouble, tout en voulant préciser : « Il y a deux genres d'hiéroglyphes : l'un appelé *cyriologique* (au sens propre) utilise les premières lettres alphabétiques ; l'autre est *symbolique.* La méthode symbolique se divise en plusieurs espèces : l'une représente les objets d'une manière détournée, ou par voie d'analogie... ; une autre se sert uniquement d'allégories exprimées par certaines énigmes... »

Ainsi, selon Clément, les hiéroglyphes offrent une quantité de signes figurés, les uns à sens clair, les autres à sens symbolique ; mais tous les signes ne sont pas des symboles ; il existe parmi eux des lettres alphabétiques.

Si ce témoignage permettait de dénombrer les difficultés de l'écriture égyptienne, il n'aidait en rien à les résoudre. Pour les modernes, ces difficultés se résumaient ainsi : 1° L'écriture égyptienne sous ses formes diverses : hiéroglyphique, hiératique (1), démotique, est-elle une, ou foncièrement complexe ?

2° Dans les signes hiéroglyphiques (figurés), existe-t-il véritablement des lettres (signes de son) à côté des symboles ; comment les distinguer ?

3° Les signes une fois interprétés, à quels sons correspondent-ils dans la langue parlée ; comment couper les mots, distinguer les formes grammaticales et l'enchaînement du discours ?

(1) Autre expression employée par Clément d'Alexandrie, pour l'écriture des textes sur papyrus.

La première réponse fut donnée à la 3e question par le père jésuite Kircher. Il eut l'intuition géniale que la langue égyptienne de l'époque gréco-romaine continuait à vivre dans le dialecte copte. Nous avons dit que celui-ci emploie l'alphabet grec, accru de sept signes, pour rendre des sons qui n'existent pas dans la langue grecque.

Or, de la langue copte on possédait des grammaires et un vocabulaire copto-arabes et toute une littérature hagiographique (textes bibliques, évangiles apocryphes, vies de saints, etc). Grâce au copte, on pouvait donc retrouver ce que Kircher appela la *Lingua aegyptiaca restituta*, titre de l'ouvrage qu'il publia en 1644. Par malheur, lorsque Kircher voulut remonter du copte aux hiéroglyphes, il abandonna toute méthode scientifique. Il présenta, avec une assurance ridicule et une mauvaise foi charlatanesque, l'interprétation de certains textes, gravés sur les obélisques transportés à Rome, basée sur le principe que les hiéroglyphes n'expriment que des symboles abstrus, que chaque signe résume une phrase, ou tout au moins une idée. Or, pour trouver la signification des symboles, Kircher se fiait à son imagination. Les résultats furent désastreux et découragèrent, pendant un siècle, les vrais savants de toute tentative nouvelle.

ⲁ	A	ⲣ	R
ⲃ	B	ⲥ	S
ⲅ	G	ⲧ	T
ⲇ	D	ⲩ	U, V
ⲉ	E	ⲫ	PH
ⲍ	Z	ⲭ	KH
ⲏ	Ê	ⲯ	PS
ⲑ	TH	ⲱ	Ô
ⲓ	I	ϣ =	SH
ⲕ	K	ϥ =	F
ⲗ	L	ϧ =	CH
ⲙ	M	ϩ =	Ḥ
ⲛ	N	ϫ =	DJ
ⲝ	X (KS)	ϭ =	TCH
ⲟ	O	ϯ =	TI (DI)
ⲡ	P		

ALPHABET COPTE

Au dix-huitième siècle, le Danois Zoéga revint sur le terrain grammatical. Réfutant l'opinion que les hiéroglyphes n'étaient qu'une écriture par énigmes, il admettait que nombre de signes n'avaient qu'une valeur de son (phonétique) ; par conséquent, l'écriture égyptienne, n'ayant de sacré que le nom, pouvait transcrire tout discours, profane comme religieux. Zoéga renforça l'opinion que, grâce au copte, on pourrait retrouver la prononciation et le sens des mots de l'ancienne langue, dès qu'on saurait *lire*, c'est-à-dire reconstituer les sons des signes utilisés par l'écriture hiéroglyphique. Si la lecture était correcte, on devait retrouver dans les hiéroglyphes des mots correspondant à ceux du copte. Le problème résidait donc surtout dans le déchiffrement des hiéroglyphes ; mais

il exigeait, de la part du chercheur, la connaissance approfondie du copte, pour exploiter les résultats du déchiffrement.

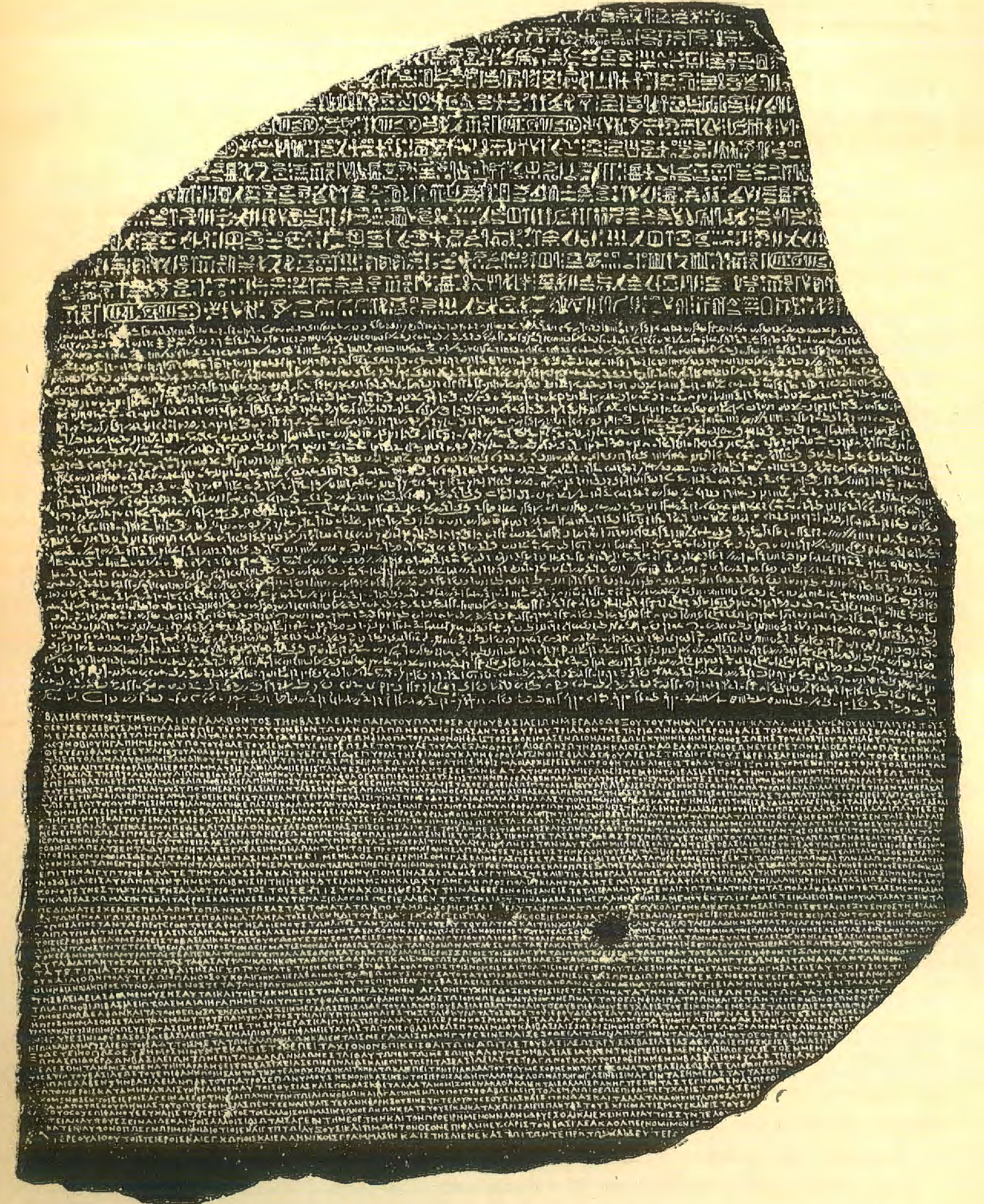
Vers la fin du dix-huitième siècle, l'ambiance était favorable, en France, aux recherches sur les langues orientales. Anquetil du Perron, en 1771, retrouve les livres sacrés des Perses et déchiffre la langue de l'Avesta, en s'aidant d'une version en langue pehlvie. En 1802, l'Allemand Grotefend identifie les noms des rois Darius et Xerxès (connus grâce aux historiens grecs) dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis. Bientôt, Rémusat résoudra l'énigme des hiéroglyphes chinois, montrant que, dans cette écriture figurative, certains signes ont des emplois phonétiques ; ainsi, des signes de *son* peuvent voisiner à côté des signes de *sens*. Il devint évident, après ces expériences, que, pour retrouver le secret de l'écriture et de la langue des Egyptiens, deux conditions étaient nécessaires et suffisantes : 1° posséder des textes bilingues assez développés, qui permettraient d'analyser les éléments de l'écriture et de la langue inconnues, grâce aux éléments parallèles d'une langue connue ; — les noms propres de rois ou de dieux devant servir de point de départ aux comparaisons des signes d'écriture, et la traduction en langue connue assurant le sens général ; 2° retrouver, soit dans les parlers, soit dans les écrits d'une population encore vivante, un dialecte dérivé de la langue antique perdue ; ainsi les chercheurs disposeraient d'un vocabulaire et d'une grammaire, qui permettraient de remonter à la langue ancienne et d'en expliquer le sens et la syntaxe, après déchiffrement des signes écrits.

La deuxième condition était déjà remplie par la découverte de Kircher sur le copte ; quant à la première, elle fut réalisée au moment de l'expédition de Bonaparte en Égypte.

On sait que Bonaparte, lors de sa mémorable expédition de 1798, emmena avec lui « une brigade de savants » pour dresser l'inventaire archéologique du pays des Pharaons (1), et rappeler à la vie l'Égypte antique. C'est comme à l'appel de Napoléon que sortit de terre un grand texte bilingue, égyptien-grec, la fameuse *Pierre de Rosette*, retrouvée par Bouchard dans les fondations d'un vieux fort, à sept kilomètres au nord-ouest de Rosette, près d'Alexandrie (août 1799).

La pierre de Rosette fournit à point nommé le texte bilingue : c'était un décret grec (daté de 196, sous Ptolémée V Épiphane), transcrit aussi en signes hiérogly-

(1) Publié, depuis 1809, en volumes grand in-folio : *Description de l'Égypte.*



PIERRE DE ROSETTE (TEXTE EN ÉCRITURES HIÉROGLYPHIQUE, DÉMOTIQUE, ET GRECQUE D'UN DÉCRET DE PTOLÉMÉE ÉPIPHANE, DATÉ DE 196) (British Museum).

phiques et en cursive démotique. Le sens des mots était donné par le grec ; il s'agissait de retrouver les mots eux-mêmes dans les versions indigènes. L'arabisant Silvestre de Sacy s'attaqua le premier, en 1802, à la partie démotique (1) ; il supposait que cette cursive, non dénuée de ressemblance avec l'écriture arabe, devait être alphabétique plutôt que figurative. Il classa les signes démotiques en 25 types, qui, selon lui, correspondaient à 25 *lettres* de l'alphabet égyptien dont parlait Plutarque ; en s'aidant du grec, il repéra la place des noms royaux et parvint, en effet, à indiquer quels signes démotiques retraçaient les noms de Ptolémée, Arsinoé ; mais ni Sacy, ni le diplomate suédois Akerblad (2) qui reprit, à son tour, l'étude du texte démotique, ne purent tirer d'autre résultat de cette méthode purement empirique : appliqué à d'autres passages, le prétendu alphabet ne donna aucune lecture exacte.

Dès 1814, le docteur anglais Thomas Young aborda le texte hiéroglyphique ; s'inspirant d'une remarque sagace de l'abbé Barthélemy, il reconnut que les noms royaux, tels que Ptolémée, devaient être ceux que, dans le texte hiéroglyphique, on voyait entourés d'un cartouche ; puis, reprenant une idée de Zoéga, il classa comme lettres alphabétiques les signes trouvés dans les cartouches. Par ce moyen, Young réussit bien à indiquer la place du cartouche-nom : Ptolémée (et Bérénice, sur un autre monument), mais il ne sut pas définir la valeur phonétique exacte de tous les signes ; certains résistaient aux identifications ; Young les déclarait « superflus », ce qui était un aveu d'impuissance. D'ailleurs, en appliquant cet alphabet rudimentaire à d'autres mots, Young aboutit à des lectures entièrement fausses.

Silvestre de Sacy et Thomas Young avaient abordé le problème égyptologique par curiosité scientifique et sans être soutenus par une étude approfondie de l'Égypte ancienne ; leur méthode était empirique et non exhaustive. Au contraire, avec Jean-François Champollion (né à Figeac, le 23 décembre 1790), une recherche analytique, basée sur la connaissance complète de tout ce que l'antiquité classique et la langue copte nous avaient transmis sur l'Égypte, allait faire abandonner les repérages mécaniques et hasardeux. Dès son enfance, Champollion s'était passionné pour l'histoire de l'Égypte (3) et l'étude du copte, qui lui livra, par avance,

(1) *Lettre au C^en Chaptal sur l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette* (Paris, 1802).

(2) *Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette au C^en de Sacy* (Paris, 1802).

(3) Il publia, à 24 ans, deux volumes de recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Égypte (d'après les textes classiques et coptes), sous le titre : *L'Égypte sous les Pharaons* (2 vol. in-8°, Paris, 1814).

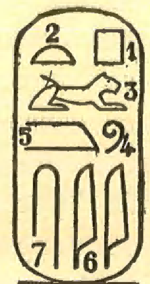
le trésor du vocabulaire et la grammaire de la langue encore indéchiffrée ; il étudiait avidement les signes des diverses écritures hiéroglyphiques, s'exerçant à les reproduire de mémoire, essayant déjà, pour les expliquer, des hypothèses variées. Les travaux de Sacy, Ackerblad, Young suscitèrent son émulation ; ils lui donnèrent, a-t-il reconnu, « ses premières notions exactes », en démontrant que les textes démotiques « renfermaient des noms propres grecs écrits en caractères égyptiens alphabétiques : notion précieuse qui est devenue le germe véritable de toutes les découvertes faites depuis... »

Procédant avec méthode, Champollion résout tout d'abord le problème de la diversité des écritures : dans deux mémoires *Sur l'écriture hiératique* (1821) et *Sur l'écriture démotique* (1822), lus à l'Académie des Inscriptions, il démontre que « l'hiératique est une véritable tachygraphie des hiéroglyphes » et que le démotique dérive de l'hiératique : sous ses trois aspects, l'écriture égyptienne est une. C'était admettre implicitement que, dans les textes d'époque pharaonique, on devait retrouver ces signes phonétiques dépistés par Sacy dans le démotique, par Young dans les cartouches de Rosette ; néanmoins, jusqu'au début de septembre 1822, Champollion restait convaincu que de tels signes phonétiques n'apparaissent qu'à l'époque gréco-romaine et seulement « pour la transcription des noms propres des peuples et des individus étrangers à l'Égypte » (comme l'ont fait, ajoute-t-il, dans des conjonctures absolument pareilles, les Chinois), tandis que, sur les monuments pharaoniques, « les idées et les noms nationaux étaient exprimés toujours idéographiquement ». Dans cette phrase, il y avait encore une erreur, — mais la révélation de la vérité était toute proche.

Elle se fit en deux étapes. — En 1816, Cailliaud signalait le texte grec d'une pétition des prêtres de Philæ à Ptolémée Évergète et à la reine Cléopâtre, gravée sur le socle d'un obélisque qui portait lui-même une inscription hiéroglyphique à deux cartouches. L'obélisque amené par Bankes à Londres, copie des cartouches fut adressée, en janvier 1822, à l'Académie des Inscriptions, et communiquée par Letronne à Champollion. Celui-ci lut dans le premier cartouche les mêmes signes qui, dans Rosette, correspondent à Ptolémée ; il inféra que le second cartouche devait renfermer les éléments de Cléopâtre, deuxième nom donné par le texte grec du socle. Or, cinq lettres étaient communes aux deux noms : *p*, *t*, *l*, *o*, *e* ou *ai* ; elles se retrouvaient, en effet, à leur place logique ; au contraire, des signes nouveaux, correspondant à *k*, *a*, *r* du nom grec de la reine, ne figuraient pas, et ne pouvaient pas figurer, dans le cartouche du roi. Conclusion : « puisque des signes semblables dans ces deux noms exprimaient, dans l'un et l'autre cartouche, les mêmes sons, »

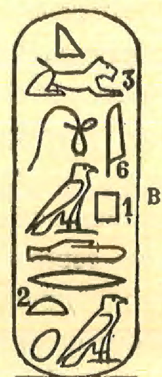
ils devaient être de nature *entièrement phonétique* (*Lettre à M. Dacier*, p. 7). Champollion donnait donc une preuve décisive de l'hypothèse de Young ; il augmentait le nombre des lettres lues et trouvait l'explication exacte de toutes (*Observations sur l'obélisque égyptien de Philae*, mars 1822). En quelques mois de travail acharné, Champollion appliqua son alphabet à tous les noms de Ptolémées et de Césars qu'il avait pu relever sur les monuments publiés : d'Alexandre à Antonin, les noms, titres, surnoms (connus par l'épigraphie grecque et latine), furent lus dans leur forme hiéroglyphique et fournirent des lettres nouvelles à l'alphabet phonétique. Chemin faisant, Champollion perfectionne sa méthode ; il surmonte avec sagacité de graves difficultés qui avaient arrêté l'élan de Young : 1° Il reconnaît que l'écriture phonétique égyptienne se contente souvent « d'assembler les signes des consonnes sans s'inquiéter des voyelles que l'orthographe grecque exige impérieusement ; on peut donc assimiler l'écriture égyptienne à celle des anciens Phéniciens, aux écritures dites hébraïque, syriaque, samaritaine, à l'arabe coufique et à l'arabe actuel, écritures que l'on pourrait nommer *semi-alphabétiques*, parce qu'elles n'offrent, en quelque sorte, à l'œil que le squelette seul des mots, les consonnes et les voyelles longues, laissant à la science du lecteur le soin de suppléer les voyelles brèves » (*Lettre à D.*, p. 34). Champollion lit donc πτολμης et βρνκς les signes égyptiens correspondant à πτολεμαιος et à βερενικης ; sa transcription donne exactement le calque de l'original (1). 2° Il découvre que certains signes, différents totalement par l'aspect, expriment cependant le même son, et doivent être considérés comme *homophones*. La « *Lettre à M. Dacier, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques* employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains », lue à l'Académie le 27 septembre 1822, et publiée un mois après, résume un travail formidable et donne la lecture assurée de 79 noms de Ptolémées et de Césars, ainsi qu'un premier *tableau des signes phonétiques* des écritures hiéroglyphique et démotique.

PTLOMIS



1P 2T 3L 4O
5M 6I 7S

KLIOPATRA(T)



K 3L 6I O 1P A
T R A (2T)
(œuf = déterminatif féminin).

(1) Young croyait retrouver entièrement toutes les lettres des mots grecs *Ptolemaios* et *Bérénikès* ; Champollion ne lisait, avec raison, que les squelettes de ces noms.

Sens propre	Signes	Transcription	Forme hiératique	Forme démotique
vautour égyptien		•		
panicule de roseau		*y*		
bras		ʿ		
poussin		*w*		
corde				
jambe		*b*		
natte		*p*		
vipère		*f*		
chouette		*m*		
caverne				
flot d'eau		*n*		
bouche		*r*		
plan d'édifice		*h*		

Sens propre	Signes	Transcription	Forme hiératique	Forme démotique
corde		*ḥ*		
crible		*ḫ*		
utérus		*ẖ*		
fil		*s*		
verrou				
bassin		*š*		
tertre		*q*		
écuelle		*k*		
siège		*g*		
tas de terre		*t*		
corde		*ṯ*		
main		*d*		
serpent		*z*		

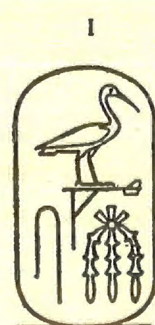
SIGNES HIÉROGLYPHIQUES À VALEUR PHONÉTIQUE D'UNE CONSONNE, JOUANT LE RÔLE DE LETTRES DE L'ALPHABET
(D'après SOTTAS ET DRIOTON, *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*).

La *Lettre* ne marquait que la première étape de la découverte : la preuve n'était point faite que, sur les monuments de l'époque pharaonique, l'écriture hiéroglyphique contenait les mêmes éléments phonétiques. Cependant Champollion y annonce (p. 41) « la certitude que les mêmes signes hiéroglyphiques-phonétiques employés pour représenter les sons des noms propres grecs et romains, sont employés aussi dans les textes idéographiques gravés fort antérieurement à l'arrivée

des Grecs en Égypte, et qu'ils ont déjà, dans certaines occasions, la même valeur représentative des sons ou des articulations que dans les cartouches gravés sous les Grecs et sous les Romains. Le développement de ce fait précieux et décisif appartient à mon travail sur l'écriture hiéroglyphique pure ». Ce travail n'est autre que le fameux *Précis du système hiéroglyphique*. Or, nous pouvons déterminer quel fait nouveau avait permis à Champollion d'arguer de sa *certitude* sur ce point *décisif* (1).

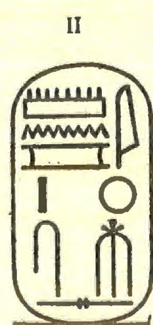
Le 14 septembre 1822, Champollion avait reçu d'un correspondant d'Égypte, l'architecte Huyot, des empreintes de cartouches provenant d'un temple pharaonique, celui d'Ibsamboul, en Nubie. Sur l'un d'eux (voir *figure II*), Champollion reconnut à la fin du nom les deux traits recourbés , dernière lettre du nom πτολμης dans Rosette : il les lut *s s;* au milieu du nom (2), le disque ☉ était le symbole du soleil (suivi d'un trait), dont les textes grecs et coptes fournissaient la lecture *Ra*. — Quant au signe au-dessous du disque, , il était familier à Champollion qui l'avait vu dans Rosette, où il apparaît, suivi de *s*, en un seul endroit, correspondant au grec γενέθλια, « jour natal » du roi *(figure III)* : il en avait conclu que ce caractère, non alphabétique, correspondait au copte MC = *enasci* ou MAC = *infans*. En classant ces données, Champollion vit apparaître le nom illustre *Ra-ms-s*, *Ramesses*, cité par Manéthon, Tacite, l'Exode. Vérification immédiate de la méthode fut permise, grâce à un autre cartouche *(figure I)*, où l'ibis remplace le soleil au début du même nom ; en admettant que l'ibis fût ici le symbole du dieu Thot, le nom devait se lire Thot-ms, ce qui correspondait, sans doute possible, au *Thoutmosis* de Manéthon. Alors, dans l'esprit de Champollion, l'illumination fut subite : l'écriture des monuments antérieurs à

I



THOT-
MS

II



AMON-
MERJ
RA
MS
S

III



H(R)W
MS
Jour de
naissance

(1) Cf. H. Hartleben, *Champollion, sein Leben und sein Werk*, 2 vol. 1906 (spécialement I, p. 419 sqq).
(2) Les quatre premiers signes du cartouche de la figure II correspondent à une épithète *Amonmerj*, « aimé d'Amon », que Champollion sut aussi lire et traduire.

l'époque gréco-romaine n'était donc ni exclusivement symbolique, ni purement alphabétique ; elle employait *simultanément :* 1° des signes figuratifs ou symboliques, tels que ☉ = Ra ou = Thot ; 2° des signes phonétiques, tantôt syllabiques comme *ms*, tantôt alphabétiques comme *s*; 3° (ce que Champollion ne sut que plus tard) des signes additionnels, appelés *déterminatifs*, qu'on inscrit à la suite des autres pour déterminer le sens du mot et indiquer sa prononciation exacte, quand le signe est polyphone. L'erreur de tous les prédécesseurs de Champollion, qu'il avait partagée lui-même jusqu'à ce jour, avait été de concevoir l'écriture hiéroglyphique tantôt comme entièrement figurative, tantôt comme entièrement phonétique ; en réalité, « c'est un système complexe, une écriture tout à la fois figurative, symbolique et phonétique, dans un même texte, une même phrase, je dirais presque dans le même mot » (1).

Tout cela, Champollion le vit en ce mémorable matin du 14 septembre 1822. Il habitait alors 28, rue Mazarine, en face de l'Institut, où travaillait son frère Champollion-Figeac ; il courut le rejoindre et lui cria : « Je tiens mon affaire, » puis, épuisé par l'effort cérébral, par l'émotion de la découverte, l'espoir de ses immenses résultats, il tomba en syncope et resta cinq jours en une sorte de léthargie. Le 21 septembre, enfin réveillé et plus lucide que jamais, il dicta, de son lit, à son frère la *Lettre*, datée du 22, qu'il lut le 27 à l'Académie. Le développement complet du déchiffrement se fit avec une rapidité merveilleuse. En quelques mois, Champollion rédige son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens* (lu à l'Académie au début de 1823, publié en 1824 (2), où il applique, pour la première fois, aux textes pharaoniques, et non plus aux seuls cartouches de l'époque gréco-romaine, sa méthode de déchiffrement. Il démontre victorieusement dans ce livre, incomparable chef-d'œuvre de sagacité et de clarté, qu'il sait désormais lire, sur les monuments pharaoniques de toute époque, les noms des rois, des dieux, des particuliers, les titres, les formules rituelles ; bien plus, il prouve qu'il peut *traduire* : armé du vocabulaire et de la grammaire coptes, il reconnaît les mots, dans leur sens et leur fonction grammaticale, il classe les paradigmes, distingue verbes, substantifs, articles, adjectifs, et interprète des textes entiers avec une sûreté, qui, malgré d'insignifiantes méprises, corrigées au fur et à mesure de la découverte, nous remplit, aujourd'hui encore, de surprise et d'admiration.

Dès lors, Champollion, comme s'il pressentait que le nombre des années lui

(1) *Précis du système hiéroglyphique*, p. 327.
(2) Deuxième édition, revue et corrigée, 1828

serait parcimonieusement mesuré, se jette à corps perdu dans l'exploitation de sa découverte. Sans doute, il a des rivaux et des détracteurs ; mais il gagne à sa cause des grands seigneurs éclairés, tels que le duc de Blacas qui lui assure l'appui du Roi et de l'administration. Il entreprend un recensement des monuments égyptiens ramenés en Italie ; car les consuls européens en Égypte s'étaient empressés de former ces collections d'antiquités d'où les grands Musées actuels tirèrent leurs premiers « fonds ». Champollion consacra trente mois à les étudier ; ses *Lettres au duc de Blacas* (1824-26) apprirent au monde savant que les grands noms royaux des dynasties de Manéthon étaient authentifiés par la table d'Abydos et le papyrus de Turin, que les dieux Amon, Osiris, Isis, Horus revivaient dans leurs statues et leurs rituels, que tout ce passé millénaire allait livrer les secrets de l'origine de la civilisation. Dès 1826, la collection Salt fut achetée aux frais de la liste civile du Roi. Le musée égyptien du Louvre fut fondé et Champollion nommé conservateur.



J. F. CHAMPOLLION LE JEUNE (1790-1832)
(D'après une eau-forte d'Eugène Champollion, *Champollion, papiers de famille*).

Après que la première collection fut installée, Champollion ne songea plus qu'à se rendre en Égypte pour y faire l'inventaire des monuments sur place, au triple point de vue de l'art, de l'histoire et de la religion. Accompagné par un architecte et des dessinateurs, secondé par une mission envoyée par le grand-duc de Toscane, sous la direction de Rosellini, Champollion consacra quinze mois à parcourir l'Égypte. D'Ouâdi Halfah, il écrivait à M. Dacier, le 1er janvier 1829 : « Je suis fier maintenant que, ayant suivi le cours du Nil, depuis son embouchure jusqu'à la seconde cataracte, j'ai le droit de vous annoncer qu'il n'y a rien à modifier dans notre *Lettre sur l'alphabet des hiéroglyphes :* notre alphabet est bon !... » Il redescendit, visitant tout monument accessible, copiant de sa main toute inscription importante, faisant dessiner par ses collaborateurs les bas-reliefs et lever les plans des édifices les plus remarquables (1828-29).

A son retour, une chaire d'archéologie fut créée au Collège de France pour Champollion ; mais, épuisé par dix ans d'une activité prodigieuse, le Maître mourut à 42 ans, le 4 mars 1832, laissant, disait-il avec mélancolie, comme « carte de visite à la postérité », sa *Grammaire égyptienne* (1835), son *Dictionnaire hiéroglyphique*, les admirables copies relevées en Égypte qui composèrent deux séries, les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* et, pour les inscriptions, les *Notices descriptives*, dont la publication, longtemps interrompue, ne fut achevée qu'en 1872.

Dans l'adresse à Louis XVIII, qui ouvre le *Précis du système hiéroglyphique* (1824), Champollion indiquait, en termes discrets et probes, les conséquences immenses du déchiffrement réalisé par lui :

« L'Égypte semblait devoir cacher pour toujours, sous le voile d'une écriture mystérieuse, l'histoire, le culte, le système graphique et l'état moral du peuple que l'antiquité grecque et romaine a reconnu pour l'instituteur premier de la civilisation. La découverte de l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques, appliqué d'abord aux monuments élevés par les Égyptiens, sous la domination des Ptolémées et des Césars, écarta un coin de ce voile et jeta sur ces problèmes une lumière inespérée ; appliqué maintenant aux monuments des âges antérieurs, il doit nous montrer l'Égypte tout entière avec ses vieux pharaons et leurs prodigieux et impérissables ouvrages. »

Cet espoir s'est magnifiquement réalisé. Ce n'est pas en vain que, suivant l'exemple d'Osiris, Champollion a sacrifié sa vie pour assurer la résurrection éternelle de cette Égypte, bonne nourrice de la civilisation méditerranéenne, qu'il appelait, pieusement et tendrement : « *Notre vieille mère !* »

De la « Maison de Vie » rouverte par Champollion devait sortir la renaissance de la nation égyptienne.

Il n'est que justice d'ajouter que, durant son séjour en Égypte, et au cours de ses travaux immenses, Champollion fut constamment encouragé et soutenu par la protection intelligente du vice-roi, Mohamed Ali ; celui-ci, avec la même intuition que Bonaparte, sentait le moment propice pour réveiller la vieille Égypte tombée en sommeil. Le déchiffrement des hiéroglyphes vint à point pour rendre

au peuple égyptien la connaissance de son passé prodigieux et la conscience de ses impérissables destinées. Fait trop peu connu : Mohamed Ali, dès novembre 1829, demandait à Champollion de rédiger : 1° Une *Notice sommaire sur l'Histoire d'Égypte;* 2° une *Note pour la conservation des monuments de l'Égypte* (1). Avec son coup d'œil d'aigle, Mohamed Ali avait donc discerné les facteurs essentiels qui, à travers les fluctuations des siècles, continuaient de modeler la terre du Nil; sur cette base historique, sur cette expérience millénaire, il fondait l'unité solide, le développement pacifique, le gouvernement patriarcal et sage de la jeune nation, qui devait connaître une prospérité inouïe.

N'est-il pas d'un haut intérêt, pour l'Égypte moderne, que son premier prince indépendant ait été le précurseur de la sauvegarde des Antiquités et qu'il ait ouvert les voies à l'Égyptologie?

Avec une reconnaissance accrue, saluons l'initiative du Souverain éclairé d'aujourd'hui, S. M. le roi Fouad Ier, qui, s'appliquant à restaurer la gloire antique de Kémi, à relever ses monuments et à en publier l'histoire, se comporte en « fils pieux » des Pharaons.

(1) Publiées en *Appendice* aux *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie* par CHAMPOLLION LE JEUNE, 2e édition (1833), p. 429 et suivantes.



L'ÂME DE LA REINE NEFERTARI

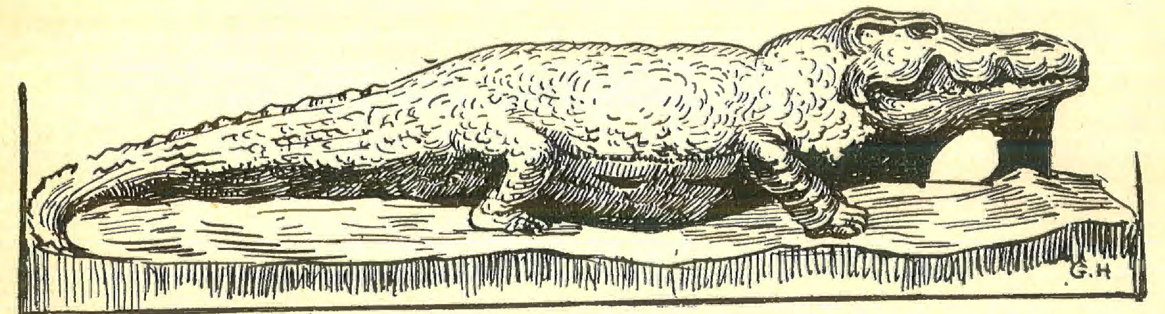


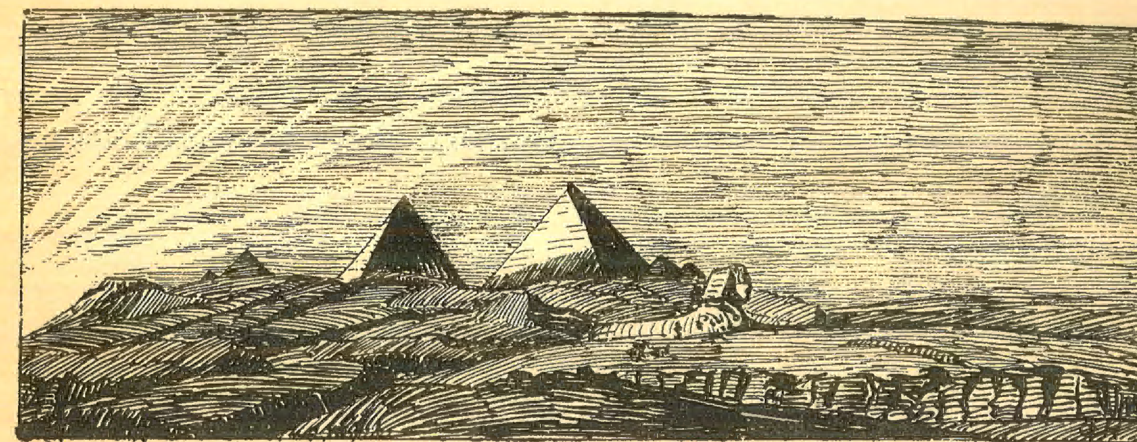
TABLE DES ILLUSTRATIONS

HORS-TEXTE EN COULEURS

ILLUSTRATIONS EN NOIR



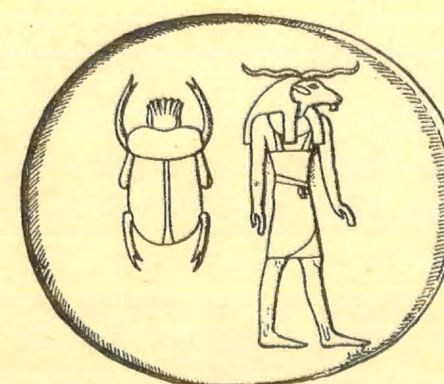
DANSEUSE D'AMON (J.-J. Clère).



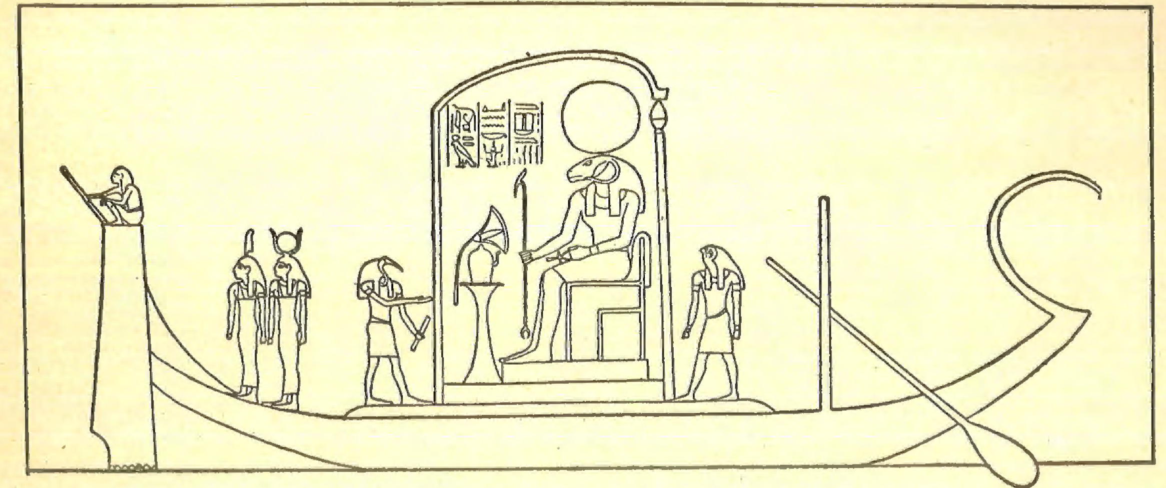
LE SPHINX ET LES PYRAMIDES AU SOLEIL COUCHANT
(D'après la *Description de l'Égypte*).

CARTES ET PLANS

CARTOGRAPHIE par Ed. PAILLARD

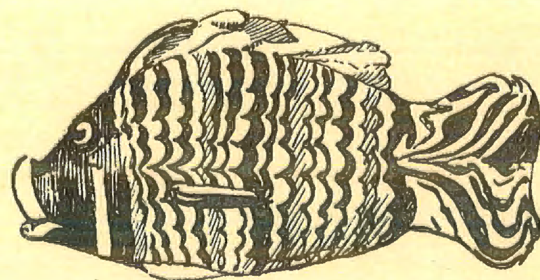


LE SOLEIL LEVANT KHÉPRI



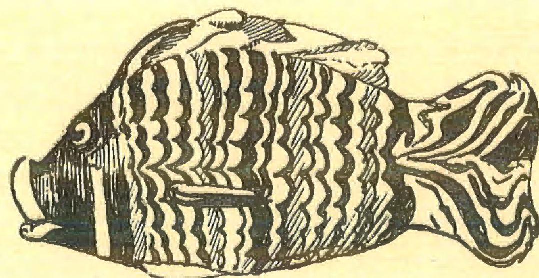
BARQUE CÉLESTE

TABLE DES MATIÈRES



VERRE COLORÉ (J. Braemer).

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON
8, rue Garancière
1932



VERRE COLORÉ (J. Braemer).

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON
8, rue Garancière
1932

GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE
DE LA
NATION ÉGYPTIENNE

DES ORIGINES PRÉHISTORIQUES JUSQU'A NOS JOURS (1926)

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES ET LE HAUT PATRONAGE
DE SA MAJESTÉ FOUAD Ier, ROI D'ÉGYPTE

7 VOLUMES IN-4° (29×24) DE 550 A 650 PAGES
ILLUSTRÉS DANS LE TEXTE PAR LES MEILLEURS ARTISTES
84 hors texte en couleurs

INTRODUCTION GÉNÉRALE, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. Illustrations de Simon BUSSY, Mme et M. Gabriel HANOTAUX fils..................

GÉOGRAPHIE DE L'ÉGYPTE A TRAVERS LES AGES, par Ch. DE LA RONCIÈRE, conservateur à la Bibliothèque Nationale. Illustrations de Simon BUSSY, G. CLAIRIN, Mme et M. Gabriel HANOTAUX fils .... } 1 vol.*

L'ÉGYPTE PHARAONIQUE, par M. Alexandre MORET, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Illustrations de Simon BUSSY, J.-J. CLÈRE, J. BRAEMER, etc. 1 vol.*

L'ÉGYPTE ALEXANDRINE JUSQU'A LA CONQUÊTE ARABE, par M. JOUGUET, membre de l'Institut, directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, M. CHAPOT, ancien élève de l'Ecole d'Athènes, directeur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Illustrations de Simon BUSSY, P. BAUDIER, etc............................ 1 vol.

L'ÉGYPTE ARABE. De la Conquête Arabe à la Conquête Ottomane 622-1517 de l'Ère chrétienne, par M. WIET, professeur à l'École des langues Orientales, directeur du Musée Arabe au Caire. Illustrations de Simon BUSSY et Germaine BERNARD................ 1 vol.

TURCS ET MAMELOUKS EN ÉGYPTE DU XVIe AU XVIIIe SIÈCLE. L'EXPÉDITION DU GÉNÉRAL BONAPARTE, par Henri DEHERAIN, conservateur de la Bibliothèque de l'Institut. Illustrations de Simon BUSSY, Mme et M. Gabriel HANOTAUX fils.. 1 vol.

L'ÉGYPTE SOUS MOHAMED ALY ET SES SUCCESSEURS. Tome I, par Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française, Charles ROUX, ministre de France en Tchéco-Slovaquie. Illustrations de Simon BUSSY, G. Abel CHALON .... 1 vol.

L'ÉGYPTE MODERNE. Tome II, par Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française, Charles ROUX, ministre de France en Tchéco-Slovaquie, René LABRUYÈRE. Illustrations de Simon BUSSY, Mme et M. Gabriel HANOTAUX fils, G. RIPART........................ 1 vol.

Les volumes parus sont indiqués par un *